



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

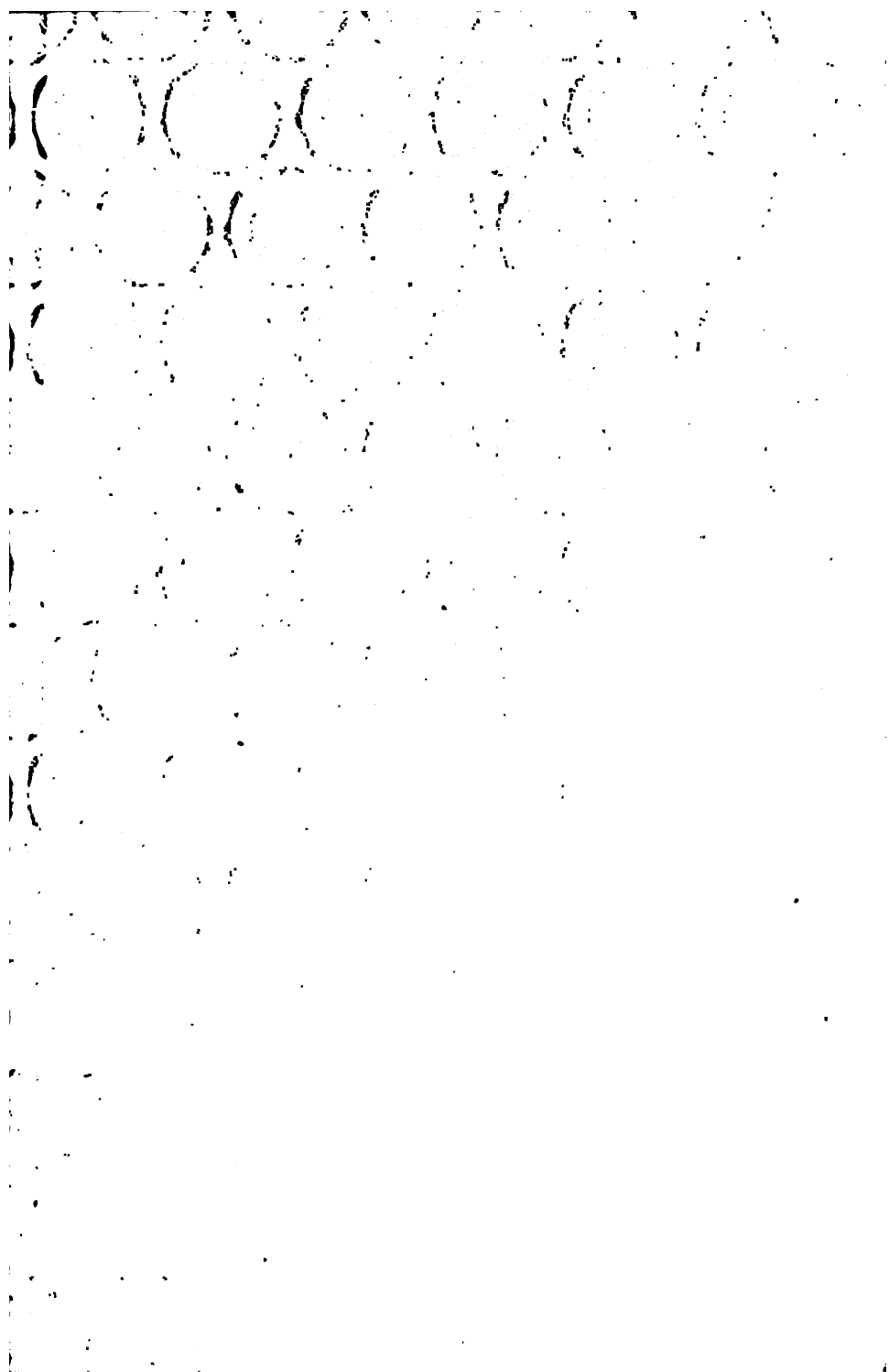
Nous vous demandons également de:

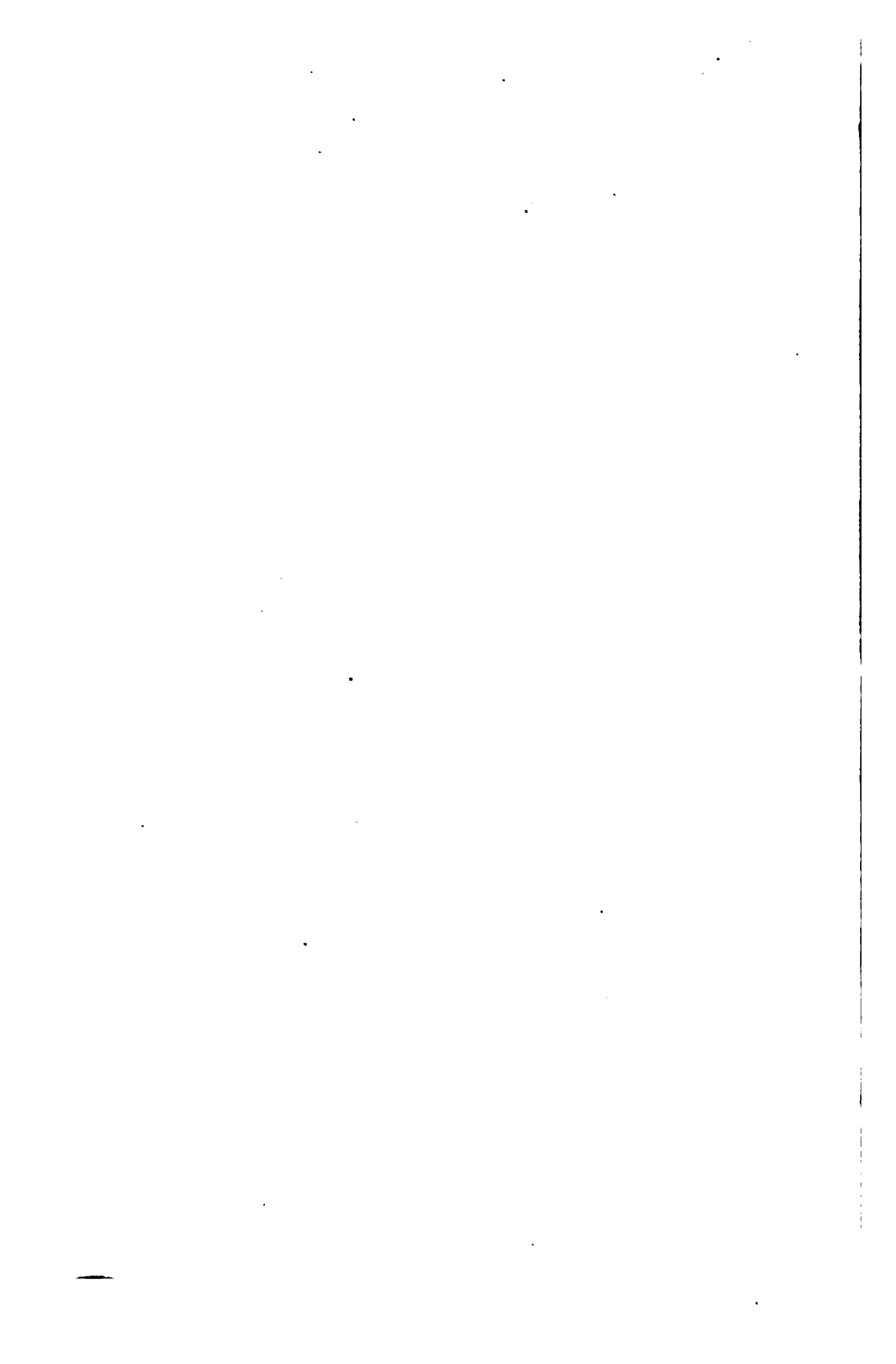
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







BV
2815
Q3
A5

BY
2015
C3
A5

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

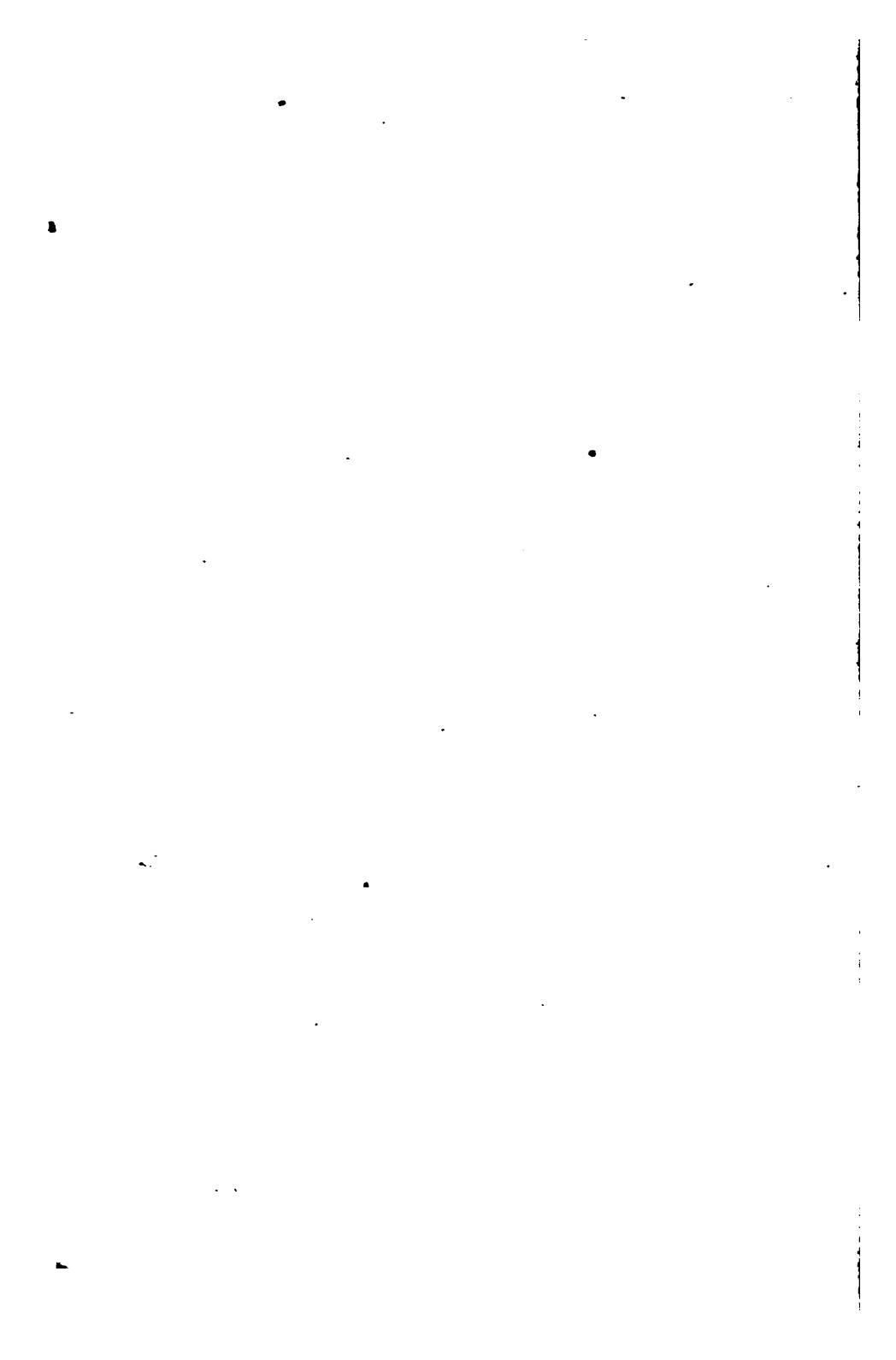
DIX-NEUVIÈME NUMÉRO, FÉVRIER 1883.

SOMMAIRE.

	PAGES.
COMPTES-RENDUS DE L'ŒUVRE POUR L'ANNÉE 1882-83.	
I. Archevêché de Québec	3
II. Diocèse de Montréal	7
III. Do Trois-Rivières	11
IV. Do Saint-Hyacinthe	13
V. Do Saint-Germain de Rimouski	14
PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU GOLFE ST LAURENT.	16
MANDATEMENT de Mgr Jean Langevin annonçant l'érection de la Préfecture Apostolique du Golfe St. Laurent	19
MANDATEMENT DE MON FRANÇOIS XAVIER BOSSE, Préfet Apostolique du Golfe St. Laurent	24
MISSIONS DE L'AFRIQUE CENTRALE.—Lettre de M. Bonchard, Préf. Missionnaire Apostolique du Zanguebar	24
MISSIONS D'AFRIQUE.—Préfecture Apostolique du Zanguebar, au Lahr du R. P. Ilmor, Vice-Préfet Apostolique du Zanguebar, au Lahr du R. P. Emonet, Vicaire-Général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie	26
VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA CÔTE DES ESCLAVES.—Lettre de M. Thérien, des Missions Africaines de Lyon, à MME les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi	34
MON DISTRICT ET HUIT ANS DE SEJOUR AU YAN-NAN.—Revue des Missions	35
JAPON MÉRIDIIONAL.—Lettre d'un ancien Missionnaire du Japon	37
ANTENNE.—simple récit adressé par M. Chausse, Supérieur de la Mission de la Côte des Esclaves, à M. Plamondon, Supérieur des Missions Africaines de Lyon	37
NOUVELLES.—Deux Guinéas.—Ahabaska-Mackenzie	38

MONTREAL:

CH. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.



*Society for the Propagation
of the Faith in Canada.*

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI
POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

FEVRIER 1883

(NOUVELLE SERIE)

Number 102
DIX-SEPTIEME NUMÉRO.

MONTREAL:
CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1883

14

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.

L. L. L.
 L. L. L.
 11-26-30
 28048

COMPTES-RENDUS.

PROVINCE DE QUÉBEC.

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC.

Etat des recettes de l'œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Archidiocèse de Québec pour l'année 1882.

46ÈME ANNÉE.

VILLE DE QUÉBEC.

		Rapporté	\$425.33
Basilique de Québec.....	\$273.45	St Patrice.....
Archêvêché.....	10.00	St Laurent du Havre.....
Grand Séminaire.....	19.60	Zaubourg St Jean.....	195.39
Petit Séminaire.....	8.11	St Roch de Québec.....	564.61
Hôtel-Dieu.....	27.00	St Sauveur de Québec.....	305.10
Dames Ursulines.....	36.40	Ecole des Frères de St Sau-	
Hôpital Général.....	30.87	veur.....	100 00
Sœurs de la Charité.....	11.40	Ecole Normale.....	15.32
Sœurs du Bon-Pasteur.....	8.50	Asile des Aliénés.....	61.00
Porté.....	\$425.33	Porté	\$1666.75

CAMPAGNES.

Rapporté	\$1666.75	Rapporté	\$3201.70
Agapit St.....	42.08	Bernard St.....	31.69
Agathe Ste.....	43.15	Berthier.....	4.50
Alban St.....	27.00	Buckland.....	10.00
Alexandre St.....	14.00	Cajetan St.....	4 00
Ambroise St.....	196 01	Calixte St de Somerset.....	62.00
Anastasie Ste.....	12.26	Cap Santé.....	35.12
Ancienne Lorette.....	167.72	Cap St Ignace.....	103.00
André St.....	24 35	Casimir St.....	64.65
Ange Gardien.....	76 50	Catherine Ste.....	11.15
Anges SS de la Beauce.....	5 90	Charles St.....	72.30
Anne Ste de Beupré.....	35.50	Charlesbourg.....	67.63
Anne Ste de la Pocatière.....	114.00	Chateau-Richer.....	13.00
Anselme St.....	120.50	Claire Ste.....	50.00
Antoine St.....	40.00	Collège de Ste Anne.....	3.50
Antonin St.....	15.00	Côme St.....	8.35
Apollinaire St.....	19 52	Croix Ste.....	126.60
Aubert St.....	14 00	Couvent de Jésus-Marie.....	5.00
Augustin St.....	226 43	Cyrille St.....	4.00
Baile St.....	27.00	David St.....	31.38
Beaumont.....	42.04	Denis St.....	44.25
Beauport.....	272.00	Deschambault.....	63.25
Porté.....	\$3201.70	Porté	\$4016.97

Rapporté.....	\$4016.97	Rapporté.....	\$6000.11
Écureuils.....	16 00	Léon St.....	5 00
Edouard St de Frampton...	18.34	Lévis.....	213.00
Edouard St de Lotbinière...	12 00	Lotbinière	36.45
Eleuthère St.....	4.00	Louise Ste.	21.12
Elzéar St.....	29.00	Magloire St.....	8.60
Emmèlie Ste.....	22.00	Malachie St.....	2.45
Ephrem St.....	10.00	Marguerite Ste.....	6 00
Etienne St.....	12 00	Marie Ste	33.00
Eugène St.....	10.70	Michel St.....	50.00
Evariste St	27.00	Mont-Carmél.....
Famille Ste.....	50 00	Narcisse St	5.50
Félix St du Cap Rouge....	26.00	Nicholas St.....	96 40
Ferdinand St.....	18.00	N. D. de Montauban	9.00
Ferréol St.....	35.00	N. D. du Portage.....	17.00
Flavien St.....	25.00	Onésime St.....	3.00
Foye Ste.....	40.00	Pacôme St.....	10.00
François St de Beauce.....	18.00	Pamphile St.....	3.25
François St Ile d'Orléans...	36.95	Pascal St.....	82.18
François St R. de S.	50.00	Patrice St de Beauvillage...
Frédéric St.....	35.00	Paul St de Montminy.....	12.00
Georges St.....	25.00	Perpétue Ste.....	7.80
Germaine Ste.....	4 00	Pétronille Ste.....	28.00
Gervais St.....	51.68	Philippe St de Néri.	13.45
Gilles St.....	2.00	Pierre St de Broughton.....	19.00
Grondines	80.00	Pierre St Ile d'Orléans.....	251.77
Hélène Ste.....	17.10	Pierre St R. de S.....	41.00
Hénédine Ste.....	28.00	Pointe aux Trembles.....	60.25
Henri St.....	80.70	Portneuf	51.00
Honoré St.....	25.05	Raphael St.....	12.00
Inverness.....	25 00	Raymond St.....	37.00
Isidore St.....	28.41	Rivière-du-Loup.....	33.25
Ile aux Grues.....	48.83	Rivière Ouella	11.00
Islet.....	140.36	Roch St des Aulnaies.....	44.03
Jean Chrysostôme St.....	36.78	Romuald St.....	100.40
Jean St des Chaillons.....	53.75	Sacré Cœur de Jésus	13.10
Jean St, Ile d'Orléans.....	180.20	Sacré Cœur de Marie.....	23.20
Jean St Port Joli.....	91.00	Sébastien St	5.00
Jeanne Ste.....	45.78	Séverin St.....	10.00
Joachim St.....	66.90	Sillery	30.00
Joseph St de Beauce	118.15	Sophie Ste	9 50
Joseph St de Lévis	70.00	Stoneham
Julie Ste.....	22 80	Sylveste St	33.60
Justine Ste.....	7.04	Thomas St.....	128.76
Kamouraska	45.00	Tite St.....	4.75
Lambert St.....	39.25	Ubalde St.....	4 00
Lambton	Valcartier.....	8.75
Laurent St.....	100.00	Valier St.....	41.00
Laval et Lac Beauport.....	7.37	Victor St.....	9.00
Lazare St.....	48.00		
Porté	\$6000.11		\$7644.73

Montant des contributions	\$7,644.73
Intérêts et divers dons	508.79
Don Fortier.....	400.00
Don Forgues.....	80.00
Don Bonenfant.....	100.00
Total de la recette	\$8,733.52

*État des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi, à
Québec, pour l'année commençant le 1er octobre 1882 et
finissant le 1er octobre 1883.*

Montant mis à la disposition de Mgr l'Archevêque	\$1000.00
Montant mis à la disposition de Mgr de Chicoutimi.....	1000.00
Impressions des <i>Annales</i> françaises et anglaises.	450.00
Pour vases sacrés et ornements.	700.00
A Mgr Lorrain pour les Missions Sauvages du St Maurice.....	400.00
“ “ allocation spéciale pour cette année.	600.00
Préfecture apostolique du Golfe St Laurent	600.00
“ “ don de M. Fortier.....	200.00
A Mgr Lorrain “ “ “	200.00
Mission de St Adrien.....	100.00
“ d'Inverness	45.00
“ “ St Eleuthère.....	220.00
“ “ St Martin de la Beauce.	200.00
“ “ St Nérée.....	100.00
“ “ St Marcel.....	200.00
“ “ N. D. des Anges de Montauban.....	100.00
“ “ Ste Philomène de Fortierville	100.00
“ “ Ste Perpétue.....	35.00
“ “ St Samuel	100.00
“ “ St Methode d'Adstock	100.00
“ “ St Pamphile (sacristie).....	50.00
“ “ St Damien (sacristie).....	20.00
“ “ Ste Rose de Watford (chapelle).....	100.00
\$6 620.00	

AUX MISSIONNAIRES.

Missionnaire de Stoneham et St Adolphe.....	\$ 337.00
“ St Adrien et St Alphonse	200.00
“ d'Ashford par St Onésime	30.00
“ St Côme	25.00
“ St Eleuthère.....	200.00
“ d'Inverness, Leeds et S. Pierre Bapt.....	200.00
“ Ste Justine.....	180.00
“ Laval et Lac Beauport.....	200.00
“ St Magloire.....	120.00
“ St Marcel par St Cyrille.	100.00
“ St Martin	150.00
“ N. D. de Lourdes par Ste Julie.....	25.00
“ N. D. des Anges de Montauban.....	150.00
“ St Paul de Montminy.....	100.00
Porté.....	\$2010.00

Rapporté	\$2010.00
Missionnaire de Ste Perpétue et St Benoit du Lac Noir.....	235.00
" St Damien	150.00
" du Saut au Cochon par la Petite Rivière.....	25.00
" de Ste Philomène de Fortierville	100.00
" du S. Cœur de Marie	50.00
" de Valcartier et Yewkesbury.....	150.00
" St Ubalde.....	0
" Ste Rose de Watford par Ste Germaine	50.00
" d'Astock par St Ephrem	50.00
" St Zacharie et St Prosper ..	200.00
" St Samuel par St Sébastien.....	25.00
" St Pamphile.....	50.00
	<hr/>
Reporté	\$3160.00
	<hr/>
Total alloué.....	\$6620.00
	<hr/>
	\$9780.00

RÉSUMÉ.

Recette de 1882	\$ 8733.52
En caisse de l'an dernier	5000.00
	<hr/>
Total	\$13733.52
Montant alloué pour 1882-83	9780.00
	<hr/>
Reste en caisse	3953.52

P. E. BEAUDET, Ptre

Archevêché de Québec, 27 décembre 1882.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Montréal pour l'année 1882.

VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE.

		Report	\$1124 46
Notre-Dame	\$403 00	Grand Séminaire	5 20
Cathédrale	202 96	Hospice St. Joseph	6 50
St. Jacques	90 70	R R P.P. Jésuites	76 87
St. Joseph	48 00	Frères des Ecoles Chrétien-	
St. Pierre	340 00	nes (Saubourg St. Laur.	59 00
Hôtel-Dieu	35 30	Notre-Dame de Grâces	104 50
St. Henri de Montréal	4 50	Hochélaga	11 60
A porter	\$1124 46	Total	\$1388 13

CAMPAGNES.

		Report	\$1111 07
Agnès Ste., de Dundee	\$ 2 02	Epiphanie L'	100 00
Adèle Ste	10 00	Eustache St	17 00
Alexis St.	49 30	François S. d'Assise, de la	
Ambroise St., de Kildare	12 53	Longue Pointe	21 50
Anges SS. Gard., de Lachine	42 00	François St. de Salles	4 50
Anicet St	35 75	François St. Xavier, de Ver-	
Anne Ste., de Varennes	81 05	chères	100 00
Anne Ste., des Plaines	55 00	Gabriel St., de Brandon	1 43
Antoine St., de Longueuil	3 95	Geneviève Ste., Ile de Mont.	65 00
Antoine St Couvent de Lon-		Henri St., de Mascouche	83 09
gueuil	5 00	Hermas St.	6 25
Antoine St., de Lavaltrie	40 00	Hubert St.	16 25
Assomption L'	159 10	Jacques St. le Mineur	19 00
Assomption L', Collège de	21 90	Jacques St., de L'Achigan	39 50
Barthélemi St	128 00	Isidore St	78 50
Béatrix Ste	4 00	Jean St., de Matha	10 65
Bruno St	15 00	Jeanne Ste., de Chantal, Ile	
Calixte St	12 00	Perrot	13 00
Cécile Ste	22 00	Jérôme St	11 00
Charles St., de Lachenaie	99 87	Joachim St., de Chateauguay	8 00
Clément St., de Beauharnois	35 50	Joachim St. de la Pte. Claire	83 18
Clet St	3 00	Joseph St., de Lanoraie	40 00
Constant St	82 00	Joseph St., Rivière des Prai.	14 81
Conversion de St. Paul, de		Joseph St., de Soulanges	21 26
Joliette	101 00	Julie Ste	12 20
Cyprien St	27 30	Justine Ste., de Newton	5 00
Dorothée Ste	5 80	Laurent St	12 50
Edouard St.	5 00	Lin St	43 00
Elizabeth Ste	27 00	Louis St. de Gonzague	54 12
Enfant Jésus St., Pointe aux	25 00		
A porter	\$1111 07	Report	\$1991 79

Rapporté.....	\$1991 79	Rapporté.....	\$2519 77
Louis St., de Terrebonne.....	72 00	Sanveur St.....	18 00
Marthe Ste.....	8 00	Scholastique Ste.....	20 00
Martin St.....	10 00	Stanislas St. de Kostka.....	52
Mélanie Ste., de d'Aillebout.....	16 00	Sulpice St.....	63 33
Michel St., de la Pigeonnière.....	18 00	Timothée St.....	11 00
Michel St., de Vaudreuil.....	20 00	Thomas St., de Joliette.....	51 25
Monique Ste.....	7 85	Théodosie Ste.....	21 75
Nativité de Laprairie.....	41 73	Trinité Ste., de Contrecoeur.....	65 00
Paul St. l'Ermite.....	20 00	Telesphore St. de Montjoie.....	2 25
Philomène Ste.....	21 50	Urbain St., de Chateauguay.....	8 00
Placide St.....	8 54	Vincent St. de Paul.....	13 00
Purification de Repentigny.....	14 24	Visitation de l'Île Dupas.....	65 75
Rémi St.....	112 00	Visitation du Sault au Ré-	
Romain St., d'Hemmingford.....	9 55	collet.....	42 35
Rose Ste.....	148 57	Zotique St.....	10 00
Porté.....	\$2519 77	Total.....	\$2911 97

DIVERSES SOURCES.

Legs Delle. L. Melançon..		Rapporté.....	\$140 00
St. Jacq. de l'Achigan.....	25 00	Divers.....	71 50
Legs feu M. Ricard, Île Per-		Constitut J. Vincent.....	8 10
rot.....	75 00	Legs M. Alf. Larocque.....	2000 00
Legs M. Richer, St. Sulpice.....	25 00	Legs M. McKay.....	400 00
Loyer de la maison pour Dé-		Intérêts sur do et autres....	298 49
cembre 1882.....	15 00	do sur dépôts à la Ban-	
Porté.....	\$140 00	que d'Épargnes.....	112 98
			\$3031 07

Récapitulation des Recettes pour l'année 1882.

Ville et Banlieue.....	\$1388 13
Campagnes.....	2911 97
Diverses sources.....	3031 07
Total.....	\$7331 17

Etat des sommes allouées et payées par le Conseil de la Propagation de la Foi, à Montréal, pour l'année 1882.

St Michel des Saints.....	100 00	Rapporté.....	\$1405 00
Ste. Marguerite.....	130 00	Dundee.....	100 00
Chertsey.....	100 00	Ste Julienne.....	50 00
St. Hippolyte.....	100 00	Lachute.....	100 00
Rawdon.....	75 00	St. Colomban.....	150 00
St. Côme.....	125 00	Bienheureux Alphonse.....	100 00
Ste. Fmmélie.....	125 00	Ste Lucie.....	125 00
St. Damien.....	100 00	Aux PP Oblats.....	800 00
St. Donat.....	150 00	Caughnawaga.....	200 00
Ormatown.....	100 00	Missions du Nord Ouest.....	100 00
Ste. Beatrix.....	100 00	Mission de Madawaska.....	50 00
Hinchinbrooke.....	150 00	A l'Œuvre des Tabernacles.....	100 00
St. Calixte.....	50 00	Monseigneur de Sherbrooke.....	150 00
A porter.....	\$1405 00	Total.....	\$3430 00

Autres Déboursés.

Dépenses sur propriété de M. Bertholet	\$ 171 40
Achat d'une propriété de la Succ. De Witt.....	2823 00
Impressions des "Annales" et Expédition.....	333 60
	<hr/>
	\$3332 40

Récapitulation des Déboursés.

Allocation pour 1882.....	\$3430 00
Divers	3332 40
	<hr/>
Total des Déboursés	\$6762 40

RÉSUMÉ.

En caisse le 31 Décembre 1881.....	\$ 5429 45
Recettes de 1882.....	7331 17
	<hr/>
Total	\$12760 62
Déboursés pour 1882.....	6762 40
En caisse le 30 Décembre 1882 pour faire face aux Déboursés de l'année 1883.....	\$5998 22

Montréal, 30 Décembre 1882.

Paroisses qui n'ont pas transmis leur montant.

Agathe Ste.	Emmèlie Ste.
Alphonse Bienheureux.	Enfant St. Jésus du Coteau St. Louis
André St., d'Argenteuil.	Esprit St.
Anne Ste. du Bout de l'Île.	Famille Ste., de Boucherville
Anne Ste. de Montréal.	Félix St., de Valois.
Annonciation du Lac des deux Montagnes	François-Xavier St., du Sault St Louis.
Antoine St., Abbé.	Gabriel St., de Montréal.
Augustin St.	Geneviève Ste. de Berthier.
Basile St., Le Grand	Hippolyte St
Benoît St.	Ignace St., du Coteau du Lac.
Bernard St., de Lacolle.	Janvier St.
Brigide Ste., de Montréal.	Jean Baptiste St., de Montréal.
Sacré-Cœur, de Montréal	Jean St. l'Évangéliste.
Borromée Chs. St. de Joliette.	Jean St. Chrysostôme
Colomban St.	Joseph St. de Chambly.
Côme St.	Joseph St., de Huntingdon.
Cunégonde Ste.	Julienne Ste.
Cuthbert St.	Jérusalem Ste., de Lachute.
Damien St.	Liguori St.
Donat St.	Luc St.
Étienne St., de Beauharnois.	Lazare St.

Madeline Ste., de Rigaud.
Marguerite Ste., de l'Acadie.
Marguerite Ste., du Lac Masson.
Malachie St., d'Ormstown.
Martine Ste.
Michel St. des Saints, de Mantawa.
Norbert St.
Patrice St., de Rawdon.
Patrice St. de Hinchinbrooke.
Patrice St. de Herrington.
Patrice St. de Montréal.
Patronage de St. Joseph du Lac.

Paul St., de Montréal.
Philippe St.
Polycarpe St.
Raphaël St. de l'Île Bizard.
Régis St.
Roch St., de l'Achigan.
Sophie Ste.
Théodore St., de Chertsey.
Thérèse Ste.
Valentin St.
Vincent St., de Montréal.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIERES.

*Liste des contributions à l'Œuvre de la Propagation de la Foi
pendant l'année 1882.*

Ste-Monique	\$225 00	Rapporté.....	\$2059 54
Trois-Rivières.....	201 05	Ste-Boniface	19 20
La Baie du Febvre.....	140 99	Ste-Brigitte des Sautes.....	18 00
Rivière du Loup.....	107 59	Ste-Pie de Guire	17 00
Maskinongé	100 00	St-Etienne des Grès	16 52
St-Léon	79 00	St-Cyrille	16 10
Ste-Anne de la Pêrade.....	69 29	Ste-Sophie de Lévrard.....	15 00
Warwick.....	67 25	Ste-Eulalie.....	14 78
St-Grégoire	66 63	St-Célestin	12 29
Champlain	61 95	St-Prosper	12 00
Batiscan	61 00	St-Norbert.....	11 50
St-Thomas	61 00	St-Narcisse.....	10 00
Nicolet	60 00	St-Sévère.....	9 20
St-Maurice	55 96	St-Tite	9 16
Yamachiche	53 00	St-Paulin	9 00
St-Justin	48 05	St-Bonaventure.....	6 00
St-François du Lac	47 00	St-Luc.....	6 00
Durham " L'Avenir "	43 49	Didace	5 00
St Gertrude	42 00	Ste-Thècle.....	5 00
St-Guillaume	39 00	Ste-Hélène.....	4 50
Drummondville.....	36 25	St-Jean de Wickham	4 00
Bécancourt	32 11	St-Paul de Chester	3 82
St-Stanislas	32 00	Notre-Dame du Mont Car-	
Ste-Geneviève.....	31 35	mel	3 45
Gentilly.....	30 59	St-Christophe.....	3 00
Ste-Angèle	29 65	Séminaire de Nicolet.....	1 31
St-Germain	29 00	Ste-Victoire	1 30
St-Zéphirin.....	25 37	St-Elie.....	
St-Pierre les Becquets.....	25 00	St-Alexis	
Ste Ursule	25 00	St-Eugène	
Tingwick	25 00	St-Wenceslas.....	
St-Barnabé.....	24 00	Ste-Clotilde	
Stanfold	23 97	St-Albert et Ste-Elizabeth.	
St-Michel d'Yamaska	21 30	St-Valère.....	
Kingsey	20 00	Forges de St-Maurice.....	
Ste-Perpétue	19 70	Cap de la Magdeleine.....	
Porté.....	\$2059 54	Total	\$2292 67

*Emploi des fonds reçus pour la Propagation de la Foi dans le diocèse des
Trois-Rivières pour 1882.*

Diocèse de Sherbrooke.....	\$400 00
Vicariat Apostolique de Pontiac.....	100 00
Impressions et voyages.....	300 00
Annales de la Propagation de la Foi.....	150 00
Aides à quelques prêtres.....	130 00
Missions du St-Maurice et Mékinac.....	50 00
St-Aimé de Kingsey.....	50 00
St-Albert et Ste-Elizabeth.....	60 00
St-Alexis des Monts.....	50 00
Ste-Angèle de Laval.....	30 00
Ste-Brigitte des Saults.....	60 00
Ste-Clothilde de Warton.....	90 00
St-Cyrille de Wendover.....	30 00
St-Elie de Saxton.....	80 00
St-Etienne des Grès.....	40 00
St-Eugène de Grantham.....	80 00
Ste-Eulalie d'Aston.....	60 00
St-Felix de Kingsey.....	30 00
St-Jean de Wickham.....	70 00
St-Louis de Blandford.....	70 00
St-Paulin.....	60 00
Ste-Perpétue.....	75 00
St-Rémi de Tingwick.....	75 00
Ste-Sophie de Levrard.....	30 00
Ste-Thècle.....	50 00
St-Va're.....	40 00

2260 00

Balance en caisse le 31 Déc. 1881..... 5 93

Montant de la recette..... 2292 67

\$2298 60

Sommes allouées..... 2260 00

Balance en caisse le 31 Déc. 1882..... 38 60

DIOCÈSE DE ST. HYACINTHE

*Etat des Recettes et Dépenses de l'Œuvre de la Propagation de la Foi
dans le Diocèse de St. Hyacinthe pour l'année 1882.*

RECETTE.

St-Denis	\$120 00	Rapporté.....	\$968 34
St-Hyacinthe	110 30	St-Judes	17 00
St-Antoine	110 00	St-Roch	17 00
Belœil	70 00	St-Charles	15 00
St-Alexandre	50 00	Milton	14 00
Ste-Rosalie.....	46 00	La Présentation.....	12 90
N. D. de St-Hyacinthe.....	45 37	St-Barnabé	12 00
St-Jean-Baptiste	36 00	St-Pie	11 00
St-Gregoire	35 60	St-Georges.....	9 75
St-Césaire.....	35 50	St-Marcel	8 11
St-Aimé	33 60	Ste-Brigide	7 56
St-Ours.....	30 10	Ste-Anne.....	7 28
Ste-Angèle.....	30 00	St-Mathias	7 00
St-Simon	28 00	St-Valerien.....	6 00
St-Marc	27 00	Ste-Victoire	4 00
St-Dominique.....	27 00	Roxton.....	3 10
St-Sébastien	26 60	St-Liboire	2 00
St-Hugues.....	23 30	St-Frs-Xavier	2 00
Upton	23 20	St-Damien.....	1 56
N. D. des Anges	23 00	St-Paul.....	1 33
St-Théodore	19 50	St-Joachim	1 00
St-Hilaire	18 27	Dunham	50
A porter	\$968 34		\$1128 43

DÉPENSES.

Au diocèse de Sherbrooke	\$714 29
Annales	57 00
Impressions	129 45
Visite Pastorale.....	24 00
Voyages	8 69
Aux Missionnaires.....	195 00

\$1128 43

J. A. GRAVEL, V. G., Sec.

DIOCÈSE DE ST. GERMAIN DE RIMOUSKI

RECETTE DE 1882.

Recette.

St-Germain de Rimouski...	\$57 89	Rapporté.....	\$577 78
Carleton. S. Joseph.....	64 50	St-Alexis de Matapédiac...	4 46
Trois-Pistoles.....	53 45	Notre-Dame du Lac.....	4 00
Ste-Flavie.....	44 25	St-Epiphan.....	3 50
Ste-Cécile du Bic.....	40 00	Ste-Félicité.....	3 00
St-Jean Bte. de l'Île Verte.	34 00	St Georges de Port Daniel	3 00
St-Simon.....	34 00	St-Patrice de Douglastown	2 60
St-Arsène.....	28 00	Notre-Dame de Paspébiac.	2 50
St-Octave de Métis.....	25 00	St-Gabriel.....	2 50
St-Georges de Cacouna....	21 00	Ste-Anne des Monts.....	2 00
St-Anaclet.....	20 95	St-Martin Rivière au Re-	
St-Jérôme de Mattawa	20 00	nard.....	1 50
Ste-Brigitte de Maria.....	20 00	N. D. de Nataskouan.....	1 50
Ste-Anne de la Pte. au Père	13 00	St-Bonaventure.....	1 20
St-Fabien.....	12 00	St-Maxime du Mont Louis.	1 26
Ste-Luce.....	12 50	Ste-Adélaïde de Pabos.....	1 50
St-Éloi.....	12 00	St-George de Malbaie.....	1 00
St-Jean l'Évangéliste.....	10 08	St-Godefroi.....	1 00
L'Assomption de McNider.	9 75	Ste-Anne de Ristigouche..	1 00
St-Jean de Dieu.....	8 67	St-Paul de la Croix.....	1 50
Ste-Angèle de Mérici.....	6 90	St-Honoré.....	1 30
St-Joseph de Lepage.....	6 25	St-Moïse.....	1 00
Notre Dame des Sept Dou-		St-Norbert du Cap Chat....	0 85
leurs.....	6 11	St-François Xavier.....	0 50
Cascapédiac.....	6 50	St-Pierre de Malbaie.....	0 50
N. D. de la Grande Rivière	6 00	Ste-Françoise.....	0 43
St-Mathieu.....	4 98		
			\$621 38
A porter.....	\$577 78		

St-Rose du Dégelé
 St-Louis du Ha-Ha
 St-Modeste
 St-Hubert
 St-Clément
 St-Cyprien
 Notre-Dame du Sacré-Cœur
 Ste-Blandine
 St-Donat

St-Edmond
 St-Damase
 St-Ulric
 Cloridorme Ste-Cécile
 Cap Rôsier St-Alban
 St-Albert de Gaspé
 St-Michel de Percé
 St-Dominique de New Port
 St-Charles de Capton

Allocations faites pour l'année 1882.

Les Missionnaires des Michins	\$125 00
Le Miss. du Sault au Cochon.....	25 00
Le curé de Ste-Anne de la Pointe au Père.....	50 00
do St-Paul de la Croix.....	25 00
do Ste-Adélaïde de Pabos.....	35 00
do St-Louis du Ha-Ha.....	20 00
do Ste-Blandine.....	20 00
do St-Honoré.....	20 00
do St-François Xavier.....	20 00
do St-Gabriel.....	15 00
do N. D. des Sept Douleurs.....	10 00
Le Miss. Ste-Rose	10 00
do de la Rivière Bleue.....	20 00
do de St-Elisée.....	20 00
do de Natoskouan.....	20 00
do d'Anticosti.....	20 00
do du Bassin de Gaspé.....	20 00
do de Cloridorme.....	25 00
	<hr/>
	\$500 00

Dépense en 1882.

Annales et frais de transports	28 64
Pour pierres sacrées.....	20 20
Aux Missionnaires pour 1881	379 00
Au Préfet Apostolique du Golfe.....	100 00
	<hr/>
	\$527 84

PREFECTURE APOSTOLIQUE DU GOLFE SAINT-LAURENT.

Le 29 Mai, Sa Sainteté Léon XIII a érigé en Préfecture Apostolique du Golfe St-Laurent, un immense territoire, dont une partie a été détachée de la Province Ecclésiastique de Québec, et le reste n'appartenait à aucun diocèse.

Voici les bornes de cette Préfecture, qui dépasse en étendue les plus vastes diocèses de l'univers :—

Au nord : le Détroit d'Hudson jusqu'à l'embouchure de la rivière George, dans le Labrador.

A l'est : depuis cette embouchure descendant en ligne droite jusqu'au Blanc Sablon.

Au sud : du Blanc Sablon à la rivière Portneuf, y compris l'Île d'Anticosti et toutes les îles le long de la côte nord.

A l'ouest : de l'embouchure de la rivière Portneuf passant par la hauteur des terres jusqu'à l'embouchure de la rivière de la Grand'Baleine, dans la Baie d'Hudson, depuis là, l'est de cette immense Baie jusqu'au Détroit d'Hudson.

Ce pays immense se compose de deux parties distinctes :

1. Le littoral du St-Laurent, de Portneuf au Labrador. On y trouve un grand nombre de stations de pêche dont une seule est assez considérable pour être paroisse : c'est la Pointe-aux-Esquimaux, future résidence du Préfet Apostolique. Rien de plus triste que la position de ces petits postes isolés, où ne réside pas un Missionnaire. On y est abandonné à soi-même pendant l'hiver. Pas de relations de famille ni d'amis, deux malles dans les six mois de l'hiver, pas d'instruction religieuse suivie, pas d'écoles, généralement. Oh ! plaignons-les de tout notre cœur !

2. Les immenses solitudes du nord, de ce *grand nord* où se trouvent quelques postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, des peuplades sauvages, errantes, à la recherche du poisson et des animaux à fourrure, et les Esquimaux inf.

dèles. Chaque année de dévoués Pères Oblats se rendent aux points où se fait le trafic avec les sauvages, et s'efforcent de leur inculquer les enseignements du Christianisme.

La nouvelle Préfecture est établie dans des circonstances non moins critiques.

Car, si on en excepte Nataskouan, où la morue a bien donné, cet immense territoire est maintenant plongé dans une misère affreuse. Le printemps a été si tardif que la pêche du loup-marin a été nulle : et c'est celle qui rapporte le plus d'argent. La pêche de la morue a été bien peu productive dans la plupart des endroits. Faute de patate de semence, ce pain du pauvre va manquer presque complètement. La seule ressource, c'est la pêche du hareng, qui peut encore assurer les provisions d'hiver si elle rapporte bien. Par malheur, elle promet très peu. Espérons pourtant, et prions que Dieu ne frappe pas un coup aussi fatal.

La chasse rapportait beaucoup autrefois. Mais, il y a deux ans, de grands feux ravagèrent l'intérieur à une centaine de lieues, et firent périr ou éloignèrent tous les animaux à fourrure.

Aussi, les ressources accoutumées manquant, on pouvait, dès cet été, voir des familles dans une nudité complète, et ayant à peine un peu de pain. Les gardiens des phares avaient tout dépensé pour venir en aide à ces malheureux. On en cite un qui, à l'arrivée du Napoléon III, en juin, avait distribué toutes ses provisions, puis avait acheté pour \$160 de son propre argent : il ne lui restait plus que trois pains.

A la Pointe-aux-Esquimaux, en particulier, la position est précaire. L'automne dernier arrivèrent des Iles de la Madeleine treize familles dénuées de tout. On épuisa toutes les réserves pour les hiverner. Trois sont reparties ce printemps. Ni loup marin, ni morue, ni patates semées. La seule espérance est dans la pêche d'automne.

Pour organiser sa province ecclésiastique, le Préfet Apostolique a l'aide de quatre prêtres séculiers et de quatre Pères Oblats. Avec leur concours, il devra civiliser les sauvages, les évangéliser ainsi que les colons, et porter les lumières de l'Evangile jusque dans les régions glaciales.

Entreprise gigantesque, qui réclame des hommes intré-

pides, prêts à affronter toute sorte de dangers du côté des hommes, et des éléments, et de la mer. Leur dévouement est cet *aes triplex circa pectus* tant vanté des anciens.

L'ouragan se déchaîne avec furie, la neige tourbillonne, le givre, le froid semble vouloir détruire toute vie : et les anges de Dieu accompagnent le missionnaire du nord courant porter des consolations aux âmes ennuyées de vivre ou se préparant à mourir, allant faire couler dans les plus petits postes le sang du Christ, dévouant, pour l'amour du Sauveur, ses membres à la fatigue et au froid, souffrant de faim et de soif, et priant pour que le cœur lui reste fort au milieu des défaillances de la nature. O l'admirable spectacle !

Pendant qu'alors nous serons doucement bercés dans nos rêveries au doux coin du feu après un bon souper, défendu par des contre-portes et des doubles fenêtres contre les morsures de ce même froid qui transperce les chairs du pauvre missionnaire, oh ! du moins ne lui refusons pas nos sympathies et nos prières. Que nos sympathies lui réchauffent le cœur, que nos prières soutiennent ses forces !

...La saison d'été a aussi ses dangers et ses épreuves terribles. Cette côte nord est redoutée des marins, et à bon droit. Presque nulle part peut-on y trouver abri. Ce ne sont que bas-fonds, pointes, lames, bancs de sable, roches isolées. Et quand les flots soulevés par le vent d'est viennent s'y briser, malheur aux vaisseaux que les courants y entraînent.

Voyez cependant cette embarcation poussée par des bras vigoureux. Elle semble ignorer le danger et le braver impunément. Qui donc la dirige ? un missionnaire, les yeux fixés sur le Ciel qu'il invoque, la main sur son cœur pour en apaiser les battements que la nature y précipite. Il est appelé par des âmes en peine, des âmes en danger. Et lui oublie ses peines et se rit du danger. Qu'une vague plus menaçante s'avance pour l'engloutir, sa main consacrée envoie de loin un signe de croix, et la vague, comme frappée au cœur, se courbe, se fait humble, et vient s'étendre sous les pieds du missionnaire, du Sauveur, du Christ. Car c'est bien le Christ-Sauveur qui est dans la personne de son ministre, comme toujours : *Christus imperat ventis et mari*.

Alors encore le missionnaire a besoin de sympathies et de prières. Il se sentira plus fort si son âme est reliée aux nôtres par ce fil invisible. Et au jour du jugement, le Christ nous dira : J'ai fait de longues et pénibles marches sur les côtes du Nord, et vous m'avez alors glorifié : j'ai passé à travers de dangereuses tempêtes, et vous m'avez alors réconforté.

Et si nous le pouvons, faisons plus encore, ouvrons nos mains bienfaisantes, ouvrons-les bien grandes vers ces chers missionnaires, se sacrifiant héroïquement à l'œuvre de Dieu. Ils sont notre chair et notre sang : travaillons en eux, souffrons en eux, épuisons-nous en eux.

...D'autres épreuves attendent le missionnaire rentré sous son humble toit. Après que le corps a bien fatigué et goûté quelque repos, l'esprit demande du travail : les livres descendent de leurs rayons. Voyez ces auteurs se presser autour du missionnaire, et lui offrir les trésors de leur science et de leur dévotion. Mais *ux soli!* ils approchent aussitôt, ces ennemis du missionnaire, ils l'assiègent, ils passent sur son esprit et sur son cœur comme une sombre tempête qui enveloppe le monde d'obscurité : *hæc est hora et potestas tenebrarum*. Comptez-les : l'ennui de la famille, d'une mère, d'un père, de frères et sœurs, d'amis intimes, de supérieurs chéris—l'isolement à des centaines de milles—le découragement—les craintes pour sa subsistance matérielle—une inquiétude mortelle pour beaucoup d'âmes dont il est responsable, et que sa pensée seule peut atteindre.—C'est la scène du jardin des Olives qui se renouvelle, c'est le calice d'amertume que le Christ passe de ses lèvres à celles de ses coopérateurs. Oh ! alors surtout, enlaçons nos sympathies autour de ce cœur sacerdotal qui va défaillir—par l'élan de notre prière soulevons-le audessus de ses amertumes, et élevons-le jusque dans cette région sereine où Jésus lui sourira et essuiera ses larmes.

Et le pauvre missionnaire fortifié et réjoui parce qu'il aura senti une vertu entrer en lui, collera de nouveau son âme à des pages qui autrefois, dans le séminaire, la faisait palpiter de bonheur. Il puisera à ces sources de science sacrée, que les docteurs et les moralistes ont préparées pour lui. Il y

plongera son âme tout entière, afin d'en inonder l'âme de ses chères brebis.

Oui, si nous le pouvons, entourons le pauvre missionnaire de pieux et doctes livres. Ils seront sa compagnie, ses amis, ses anges gardiens, *ecce angeli accenserunt, et ministrabant ei*. Ils illumineront son esprit, échaufferont son cœur, protégeront son âme.

A toutes ces souffrances et toutes ces épreuves communes aux missionnaires, le Préfet Apostolique joindra un autre fardeau ; à lui aussi la plus lourde croix. Il faut que son cœur ait assez de courage et de dévouement, assez d'amour de Dieu et des âmes pour en déverser dans tous ses collaborateurs et les en remplir. Avec eux il souffrira, avec eux il se consumera. Pour eux il priera nuit et jour, car à toute heure la défaillance est possible. De temps à autre il lui faudra aussi entreprendre ces effrayants voyages de plusieurs centaines de lieues à la recherche des peuplades sauvages si dégradées et si dignes de pitié, passant à travers mille sectes qui, riches des biens de ce monde, ridiculiseront sa pauvreté et ses labeurs.

Ah ! à lui surtout, nos sympathies les plus vives, pour lui surtout nos prières les plus ferventes.

Et lorsqu'au quinze octobre, le vaisseau envoyé par la bienfaisance du gouvernement aura déposé à leurs postes respectifs le Préfet Apostolique et ses vaillants coopérateurs, quand leurs regards se tourneront anxieux vers le côté sud, nos cœurs leur crieront alors : Courage, frères bien-aimés, courage : vous n'êtes pas délaissés. Bien des cœurs battent à l'unisson des vôtres, bien des prières montent vers le Ciel pour vous. Courage à l'œuvre de Dieu !

Quand ils nous reviendront, leurs cheveux auront blanchi, leur taille se sera courbée, leur démarche sera alourdie. Mais les anges baiseron la trace de leurs pas, et au Ciel leur sera préparée la couronne du missionnaire-martyr. Car tout missionnaire sacrifie sa vie pour l'amour du Christ, et c'est là ce qui fait le martyr. Les anges cueillent les gouttes de sang du martyr pour les changer en diamants sur la couronne céleste : et ils cueillent aussi toutes les sueurs du missionnaire pour en composer un diadème d'une éternelle beauté.

Pour Préfet Apostolique, le choix de Léon XIII s'est arrêté sur le Révd F. Xavier Bossé, un ancien missionnaire. Né à Ste-Anne de Lapocatière, le 7 septembre 1838, il fit toutes ses études au Collège de cette paroisse. Il fait partie de cette phalange de prêtres infatigables que cette maison envoie aux postes pénibles de la Province. Placé par Mgr Baillargeon dans la Baie des Chaleurs, en 1864, il y fut le premier curé de Cascapédiac, dont il construisit en partie l'église. En même temps, il organisait, au milieu d'incroyables difficultés, la mission de St-Charles de Caplan, qui est aujourd'hui une paroisse de grand avenir. En 1867, il fut transféré à la Rivière-au-Renard, avec la desserte additionnelle de cinq missions couvrant plus de vingt lieues de côtes, et ayant à pourvoir aux besoins spirituels de plus de 1100 communiants. En ces temps-là, il n'y avait ni chemin maritime, ni télégraphe. Dieu seul sait ce qu'il eût à souffrir dans ces voyages presque continuels, souvent à pied, dans toute saison de l'année. Sa desserte est divisée aujourd'hui entre quatre prêtres. En 1873, il fut nommé curé de Percé, chef-lieu du comté de Gaspé, poste aussi difficile qu'important. Il vient à peine de le quitter pour une paroisse plus paisible que l'ère des missions se rouvre de nouveau pour lui. Puisse Dieu l'y fortifier, et lui accorder de voir ses efforts et ceux de ses collaborateurs y produire les plus heureux fruits. Sa nomination a été accueillie partout avec sympathie ; et c'est avec ce cortège de vœux et de prières qu'il se dirigera bientôt vers la côte Nord, théâtre de ses futurs travaux.

* * *

MANDEMENT

ANNONÇANT L'ÉRECTION DE LA PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU
GOLFE ST-LAURENT.

JEAN LANGEVIN

*par la grâce de Dieu et du Saint Siège, Evêque de Saint
Germain de Rimouski.*

*Au Clergé et aux Fidèles de la nouvelle Préfecture Apostolique
du golfe Saint-Laurent,*

SALUT ET BÉNÉDICTION EN NOTRE-SEIGNEUR.

Nous venons de recevoir, Nos Chers Frères, par l'intermédiaire de notre vénéré Métropolitain, un Décret pontifical, daté du 15 juin dernier, qui érige en Préfecture Apostolique, non seulement tout le territoire sur la Côte Nord du fleuve et du golfe St Laurent compris jusqu'à présent dans le diocèse de St Germain de Rimouski, depuis la Rivière Portneuf jusqu'au Blanc-Sablon, mais encore le vaste pays qui s'étend de la *hauteur des terres* au nord du dit territoire jusqu'au détroit d'Hudson. Nous avons reçu en même temps le Rescrit qui nomme premier Préfet Apostolique du golfe St Laurent le Très Révérend Monsieur FRANÇOIS-XAVIER BOSSÉ, curé de St Patrice de Douglastown.

Depuis longtemps, N. C. F., sentant Notre impuissance à vous desservir convenablement, tant à cause de l'éloignement des lieux que par rapport aux difficultés de communication en toute saison, principalement de l'automne au printemps, Nous soupirions après le moment où vous pourriez avoir, résidant au milieu de vous, un premier Pasteur qui exercerait sur les différents postes disséminés sur ces deux cents lieues de côte, une vigilance constante, et auquel vous pourriez conséquemment recourir plus facilement pour tous vos besoins spirituels. Le Saint-Père vient enfin de combler Nos vœux, en Nous déchargeant d'un fardeau trop lourd pour Nos épaules, et en confiant le soin de vos âmes à un prêtre zélé, plein de santé et de dévouement, aguerri à toutes les fatigues de missions pénibles.

C'est donc aujourd'hui la dernière fois que Nous Nous adressons à vous comme votre Evêque: désormais vous serez confiés à la sollicitude pastorale de votre Préfet Apostolique. En prenant ainsi congé de vous, excellents Missionnaires, soit séculiers, soit réguliers, laissez-Nous vous dire combien, pendant les dernières quinze années, Nous avons admiré le courage et l'abnégation avec lesquels vous avez rempli votre laborieux et souvent dangereux ministère sur ces rives isolées de notre grand fleuve. Nous prions humblement le Maître de la vigne de vous récompenser de vos courses apostoliques et de toutes les privations auxquelles vous avez été exposés.

Quant à vous, Fidèles de toute origine et de toute langue, qui habitez ou qui visitez ces plages lointaines, Nous implorons du Seigneur pour vos familles et vous-mêmes les grâces les plus abondantes, dans l'ordre temporel et surtout au spirituel. Nous continuerons à faire mémoire de chacun de vous dans nos faibles prières et au Saint Autel.

C'est à partir du huit septembre prochain, fête de la Nativité de la Sainte-Vierge, que Nous cesserons d'exercer à votre égard la charge pastorale et que vous passerez sous la juridiction de votre digne Préfet Apostolique. Vous lui témoignerez sans cesse le respect, la docilité et l'affection dont vous Nous avez donné tant de marques, et vous réjouirez son cœur par votre fidélité à suivre ses avis et à marcher dans la voie qu'il vous indiquera.

Nous vous bénissons pour une dernière fois au Nom du Père, et du Fils et du St Esprit. Ainsi-soit-il.

Sera le présent Mandement lu dans toutes les églises et chapelles de la nouvelle Préfecture Apostolique à la première mission qui s'y donnera après sa réception.

Donné à St Germain de Rimouski, en notre demeure épiscopale, sous notre seing et sceau, et le contre seing de notre secrétaire, ce vingt-huitième jour d'août, mil huit cent quatre-vingt-deux.

† JEAN, Ev. DE ST. G. DE RIMOUSKI

Par Monseigneur,

C. A. CHARBONNEAU, Chan.,
Secrétaire.

FRANÇOIS-XAVIER BOSSÉ,

par la grâce de Dieu et du Saint-Siège, Préfet Apostolique
du Golfe St-Laurent,

A nos chers coopérateurs appartenant au Clergé séculier et régulier, ainsi qu'aux fidèles de cette Préfecture Apostolique,

Salut et vœux en Notre-Seigneur.

De Rome, centre de la catholicité, le Chef Suprême de l'Eglise veille sur le monde. Dès que l'intérêt des âmes l'exige, il fait entendre sa voix infailible ou prodigue les témoignages irrécusables de sa paternelle sollicitude.

Vous-mêmes, Frères bien-aimés, isolés du reste du monde et comme perdus sur ces plages lointaines, vous occupez une place dans l'esprit et le cœur de ce premier Pasteur. Son oreille est penchée sur la Catholicité : et l'écho de vos soupirs est arrivé jusqu'à Lui.

Le vingt-neuf Mai de la présente année sera une date à jamais mémorable dans les annales de notre vie. C'est en ce jour que sur l'avis de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Saint-Père a érigé en Préfecture Apostolique, à l'entrée de notre cher Canada, les lieux mêmes que vous habitez. Cette Préfecture s'étend de la rivière Portneuf au Blanc-Sablon, de l'extrémité nord du Labrador à la Rivière de la Grande Baleine dans la Baie d'Hudson, et renferme tout l'intérieur compris entre ces limites. Une population de pêcheurs venus des Iles de la Madeleine et des paroisses de la Rive Sud du St-Laurent habitent cet immense territoire. Leur foi est connue au loin et leur dévouement et leur respect pour les ministres de Dieu leur font grandement honneur. Vers le Nord, on trouve des peuplades sauvages, et les Esquimaux en presque totalité infidèles. La ressource unique est la pêche, ressource bien précaire et insuffisante, surtout en face de l'accroissement rapide de la population.

Toute la partie habitée, de Port-Neuf au Blanc-Sablon,

appartenait, il est vrai, au Diocèse de Rimouski, mais l'éloignement, le manque de communications pendant la majeure partie de l'année, l'empêchaient de pouvoir profiter complètement des talents administratifs de son digne Evêque. Vous déploriez ce triste état de choses, et bien des fois vous avez envié le bonheur de vos co diocésains de la Rive Sud, heureux de jouir de la présence fréquente et des bénédictions directes de votre Pontife. Les missionnaires, de leur côté, isolés au milieu de mille soucis et embarras, ne pouvaient guère recevoir à temps les salutaires décisions réglant définitivement les cas qu'ils avaient à résoudre. Le cœur de votre illustre Evêque, Mgr de St Germain de Rimouski, gémissait de ne pouvoir faire plus pour vous : il eut bien voulu étreindre sur son cœur et réjouir de sa présence ses enfants de la Côte Nord, mais des obstacles insurmontables l'en empêchaient. Sur ses instances pressantes et réitérées, secondées par les autres Evêques de la Province de Québec, une nouvelle organisation ecclésiastique fut demandée à la S. Congrégation de la Propagande, qui transmit avec approbation cette demande au Saint-Père. Et c'est le vingt-neuf Mai dernier que Sa Sainteté a daigné ériger la Préfecture Apostolique du Golfe St-Laurent. *Habebitis autem hunc diem in monumentum.* (Exode, XII, 14.)

Voilà les causes qui ont amené votre séparation du Diocèse de Rimouski.

Sans doute, frères bien-aimés, votre cœur se serre à cette séparation. Erigé en 1867, le jeune Diocèse de S. G. de Rimouski a été régi par une main si habile qu'il possède une organisation complète. Il renferme déjà des établissements d'éducation et de charité amplement suffisants pour ses besoins, un chapitre éminent, une vénérable hiérarchie de Vicaires Forains et d'Archiprêtres. Il nous en coûte de briser tous les liens qui nous rattachent à cet éminent Prélat, à ses œuvres, à ces saintes maisons où vos fils et vos filles recevaient une éducation solide et pieuse. Il faut, hélas, briser tous ces liens, et être réduits à nos propres ressources, sous un nouveau Supérieur bien inexpérimenté, bien indigne de sa haute position !

Mais Dieu a parlé par la bouche de son Vicaire sur la terre.

Notre devoir est d'incliner nos têtes et nos cœurs en disant avec soumission entière : *Que votre volonté soit faite !*

Oui, chers frères en Jésus-Christ, nous venons à vous comme l'envoyé de Léon XIII, cet habile pilote qui conduit avec tant de gloire la barque de Pierre. C'est en son nom que nous vous parlerons, que nous vous commanderons. C'est lui-même que vous vénérerez en notre indigne personne. Et, nous en sommes certain, nous aurons le bonheur de lui dire combien votre respect est profond, votre obéissance prompte et entière.

Mais en voyant rompre par le Saint-Père des liens chers et sacrés, il est un devoir de reconnaissance qui s'impose à nous, et que nous devons remplir en ce moment solennel. Rendons mille et mille actions de grâces aux Archevêques de Québec qui ont dirigé cette Côte Nord jusqu'en 1867 ; à l'éminent prélat qui depuis quinze ans préside si glorieusement aux destinées du diocèse de Rimouski, et se consume sans réserve dans les labeurs d'un pénible apostolat. Témoignons notre vive reconnaissance à tant de saints et dévoués Missionnaires, venus de Québec et de Rimouski pour apporter ici le salut, et se dépenser pour vos âmes. Plusieurs d'entre eux jouissent déjà de leur récompense dans un monde meilleur : les autres continuent à enrichir ici-bas leur couronne. Pour les remplacer, nous voyons à nos côtés ces Oblats de Marie Immaculée, nos Pères de l'Eglise de la Côte Nord, Missionnaires dévoués et infatigables dont nous sommes à peine dignes de baiser les traces ! Quelques prêtres séculiers, ardents de zèle et dévoués de cœur, sont aussi venus pour l'amour de Dieu et des âmes, associer volontiers leurs efforts et leurs travaux aux nôtres. Ils seront vos anges d'ici-bas, et nous vous dirons à leur égard : *Ecce ego mittam angelum meum qui præcedat te, et custodiat in via, et introducat in locum quem paravi.* (Exod. xxiii, 20.) Voilà les anges que Dieu lui-même envoie devant vous pour vous conduire, vous garder dans le chemin de cette vie, et vous introduire dans le lieu du bonheur éternel qu'il vous a préparé. Que Dieu les récompense au centuple de leur dévouement !

Et maintenant, qu'espérez-vous de nous, et qu'avons nous droit d'attendre de vous, frères bien aimés en Jésus-Christ.

Saint Paul disait aux fidèles de Corinthe qu'il avait convertis : *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris* ; (2. Cor. XII, 15.) de grand cœur je sacrifierai tout, je me dépenserai moi-même entièrement pour vos âmes. Ah, oui, ces paroles sont gravées profondément dans notre cœur, et nous les prenons pour règle de conduite dans l'exercice de cette charge qui nous est imposée, et que nous n'avons ni désirée ni recherchée, Dieu nous en est témoin ! Ici donc, nous vivrons pour vous, nous travaillerons pour vous, nous nous userons pour vous, et, s'il le faut, nous mourrons pour vous !

Certes, le travail ne nous fera pas défaut : car il y a beaucoup à faire dans cette nouvelle Préfecture Apostolique. Des infidèles à évangéliser, des frères séparés à convertir, de pauvres missions qui n'ont pas même de chapelle à pourvoir de tout, des écoles à créer, la Société de Tempérance à établir, des bibliothèques paroissiales à fonder, enfin des missionnaires à former. Tout cela coûtera beaucoup. Et cependant nos ressources sont bien restreintes. Heureux si nous n'avions que les œuvres à fonder : hélas, il faut pourvoir même à nos moyens d'existence !

Les infatigables Oblats seront notre avant-garde chez les sauvages du Grand-Nord. Les ardeurs de leur zèle iront là-bas embraser les âmes de l'amour de Dieu et faire fleurir la vertu au milieu de ces peuplades sauvages. Heureux si nous pouvons voir augmenter le nombre de ces ouvriers évangéliques.

Parmi nous, il y a des frères séparés de croyance. Prêchons leur la vérité de notre Religion, par la sainteté de notre vie, et nous les gagnerons ainsi à Dieu. Craignons qu'au jugement, Dieu ne nous montre notre vie imparfaite, vicieuse, scandaleuse peut-être, comme l'obstacle qui a détourné ces frères en Dieu d'entrer dans notre sainte Eglise. Soyons donc assez saints pour nous dire, chaque jour, sans rougir, enfants de la Sainte Eglise Catholique.

Les Communautés Religieuses de Québec et de Montréal, ainsi que l'œuvre des Tabernacles de Ste Marie de la Beauce ont promis de nous venir en aide, de nous fournir des ornements pour nos chapelles, qui rappellent si bien l'étable de

Bethléem. Pendant cet hiver, Dieu inspirera à de pieuses âmes de travailler pour nos tabernacles. Ah ! de grâce que le supplice de la nudité ne soit plus infligé à Jésus !

Nous nous occuperons tout spécialement de faire ouvrir des écoles partout où cela sera possible. Il vous faut l'instruction, pour votre avantage et votre consolation.

Nous voulons aussi voir la belle société de Tempérance florissante parmi vous tous. Hélas, faut-il donc constater tant de besoins urgents et voir en même temps le démon de l'ivrognerie engloutir une partie de votre faible gain ! Pour se procurer un instant de plaisir brutal et désordonné, n'est-il pas honteux et atroce de condamner une pauvre femme, de chers petits enfants à la faim, à la nudité, à l'ignorance, aux souffrances de toutes sortes ? Aidez-nous donc, chers frères, aidez-nous tous à combattre ce vice funeste qui est une malédiction pour les familles et pour les Missions.

Dans plusieurs postes isolés, on gémit de voir le missionnaire n'apparaître que rarement. Quelques bons livres le remplaceront et feront porter des fruits à sa parole. Beaucoup de livres utiles et agréables nous ont été donnés, et nous serons heureux de vous distribuer ces trésors.

Quant aux missionnaires, nous serons aussi désireux de vous en accorder que vous d'en recevoir, partout où les moyens de subsistance le permettront.

Là où la culture est possible, nous l'encouragerons de toutes nos forces.

Nous avons déjà, secondé par notre digne Vice-Préfet, commencé à préparer sous notre toit et sous nos yeux, de futurs élèves du sanctuaire. Priez pour ces jeunes Samuels.

Enfin nous collecterons et économiserons de tous côtés, afin de pouvoir ouvrir, en peu d'années, à notre résidence, un Couvent et un Hospice tenus par les Sœurs de la Charité, ces anges de dévouement, qui donneront une éducation chrétienne à nos enfants et adouciront les douleurs de nos pauvres affligés et de nos malades.

Voilà nos obligations : elles sont tout à votre avantage. Que Dieu nous accorde de les bien remplir !

Mais vous aussi, bien-aimés frères en Jésus-Christ, vous avez à remplir envers nous des devoirs importants et indispensables.

D'abord priez pour nous et pour vos autres pasteurs, afin que nous accomplissions l'œuvre de Dieu suivant les désirs de son Cœur Divin. Priez pour que les projets que nous formons se réalisent heureusement et promptement, si toutefois ils sont agréables aux yeux du Seigneur. La bonne prière a une force irrésistible, quand elle est persévérante.

Puis entourez tous vos pasteurs du plus grand respect. C'est d'eux que Jésus-Christ a dit : *Qui vous méprise me méprise*. S'il arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise ! qu'une tache existât dans la personne d'un pasteur, son caractère est sacré et exige le respect toujours même des Anges, qu'il dépasse en dignité. Votre pasteur, frères bien-aimés, c'est lui qui vous a fait chrétiens, qui vous a tant de fois réconciliés avec Dieu, qui a nourri votre âme du pain des Anges et votre esprit de la saine doctrine, qui prie sans cesse pour vous, qui pleure sur vos égarements, qui arrête les châtiments de Dieu irrité contre vous, qui demain peut-être sera appelé à préparer votre âme au terrible passage de l'éternité ! Et il fait tout cela aussi pour vos enfants, pour vos proches, pour vos amis. Ah ! qu'il est donc ingrat et coupable celui qui ne respecte pas de tout son cœur son pasteur et père spirituel !

A la prière et au respect pour vos pasteurs, vous joindrez l'obéissance : suivez leur direction, allez même au-devant de leurs demandes. Soyez aussi empressés à leur rendre service, à les transporter gratuitement dans les courses apostoliques qu'ils entreprennent pour le bien de vos âmes. Faites cela, et Dieu, que vous aurez écouté dans son ministre, vous bénira et vous comblera de bienfaits en retour. Soyez donc, par votre soumission, la couronne de vos pasteurs, mais non pas une couronne d'épines, en attendant que vous soyez leur couronne de récompense dans le Ciel.

Mais, frères bien-aimés, si le pasteur est tout à vous et pour vous, vous devez pourvoir à sa subsistance dans la mesure de vos moyens en lui payant fidèlement la contribution déterminée par le supérieur ecclésiastique. Pour ceux qui ont un domicile annuel dans les limites de la Préfecture Apostolique, cette contribution est fixée à une piastre par communiant, due à Pâques chaque année. Vous pourrez cependant

suivre la coutume établie de faire ce paiement vers le milieu de l'été. Bien peu de personnes sont vraiment assez pauvres pour ne pouvoir acquitter cette modique contribution. Ceux qui prétextent impossibilité de le faire se permettent des dépenses superflues, quelquefois inexcusables ; ils donneront des repas à leurs amis, feront des noces à leurs enfants ou leur laisseront contracter l'habitude coûteuse du tabac, de la boisson peut-être ; mais s'il s'agit du devoir sacré de payer fidèlement la dime au pauvre missionnaire, on se dira incapable de la payer ! comment vivra-t-il donc ? Les ressources du Préfet Apostolique sont si minimes, ses dépenses si grandes, que vous n'avez aucun droit d'attendre qu'il nourrisse vos missionnaires, si ce n'est dans quelques cas vraiment exceptionnels. A ce propos, nous avons été vivement touché de voir offrir gratuitement la nourriture d'un missionnaire par un homme généreux de l'Île d'Anticosti, et par un autre gardien de phare vers le Blanc-Sablon. Comme ces bonnes dispositions font plaisir au Cœur de Dieu et au nôtre ! Aussitôt que possible, nous acquiescerons à la demande de ces bons chrétiens en leur donnant un prêtre au milieu d'eux.

Mes collaborateurs bien-aimés ont montré trop de générosité en venant, à ma demande, travailler sur cette Côte à l'œuvre de Dieu, pour que je les y laisse en proie à la misère. Chaque année, ils me transmettront la liste de tous leurs fidèles ayant ou n'ayant pas payé leur dime, avec des explications sur les moyens de ceux qui n'auront pas accompli ce devoir de justice et de charité. En même temps, ils me communiqueront l'état de leurs dépenses. A moi de juger alors ce qu'il y aura à faire.

Mais si les fidèles résidants doivent soutenir le prêtre, ceux qui ne passent que la saison de la pêche dans la Préfecture ne doivent-ils pas y contribuer pour leur part ? serait-ce trop demander à chacun de payer au moins une demi-piastre au prêtre, ne fût-ce que par reconnaissance envers celui qui leur prodigue la consolation lorsque Dieu leur envoie quelque épreuve ? Et quand le missionnaire les visite en été, ne reçoivent-ils pas les secours spirituels tout comme ceux qui sont tout-à-fait domiciliés ? Honte à ces catholiques-

indignes de ce noble nom, si avares quand il faut donner une couple de chelins à un missionnaire qui demain peut-être sera appelé à risquer sa vie pour les absoudre sur le lit de mort ! Espérez-vous que Dieu bénira votre travail si vous traitez ainsi ses ministres ? Non, frères bien-aimés, il n'en sera pas ainsi. Vous tiendrez à honneur de faire à votre missionnaire une offrande digne de vous.

Outre ces contributions de justice, montrez, dans la mesure de vos moyens, votre générosité envers le Préfet Apostolique. Quoique sans ressources régulières et fixes, cependant des charges écrasantes pèsent sur lui. L'organisation d'une Préfecture aussi étendue, tant de voyages et de communications de toute sorte, l'urgence de préparer de nouveaux ouvriers évangéliques, mille autres besoins qui se déclarent journellement ou peuvent inopinément surgir, nous obligent à compter sur votre inépuisable charité. Imitiez ce que des étrangers ont fait pour nous ; des sympathies *réelles* nous ont été prodiguées à notre départ pour vos rivages, des sommes ont été généreusement souscrites par Nosseigneurs les Evêques de la Province de Québec et par plusieurs âmes généreuses, tant à Québec qu'à Montréal et ailleurs—les fidèles des Eglises St-Roch et St-Patrice à Québec ont libéralement répondu à notre appel. Mais, comme les Apôtres disaient des quelques pains exhibés pour nourrir la multitude de personnes qui avaient suivi Jésus, ainsi pouvons-nous dire : *haec quid sunt inter tantos !*

Cependant nous ne vous tendrons pas la main : nous sommes trop navré à la vue de votre misère. Seulement nous avons décidé qu'à l'avenir la rétribution des messes basses serait de cinquante centins. Une partie de l'augmentation sera pour les dépenses de la Préfecture, et une autre partie pour les fonds du Séminaire, c'est-à-dire pour les élèves que nous préparons pour le Séminaire ou que nous devons y maintenir.

Si Dieu vous bénit dans votre pêche et vos travaux, nous ferons, à notre passage parmi vous, une collecte pour ces deux œuvres qui sont d'une importance vitale. Ce que vous pourrez alors donner, donnez-le de bon cœur ; *Hilarem datorem diligit Deus.* C'est pour l'amour du bon Dieu que vous donnez, et le profit vous en reviendra tout entier.

Enfin n'oublions pas dans nos supplications le chef-auguste et vénéré de l'Eglise qui gémit sous le joug de fer que l'impunité lui a imposé : de nouveau, Pierre est en prison, et il faut que l'Eglise prie sans cesse pour lui. Prions de tout cœur pour la consolation de son âme, pour la prolongation de ses jours, et demandons à Dieu qu'il mette fin à sa pénible captivité.

- A ces causes, ayant invoqué humblement les lumières du ciel, nous avons réglé et ordonné, réglons et ordonnons ce qui suit :

1^o Nous publions et promulguons par les présentes, pour que personne ne l'ignore, le Décret d'érection de la Préfecture Apostolique du Golfe St-Laurent, en date du 15 juin dernier, que Sa Grandeur Mgr l'Evêque de St-Germain de Rimouski vous a déjà fait connaître ;

2^o Nous déclarons que les Ordonnances Synodales et Episcopales, et les règles de discipline en vigueur dans l'Archidiocèse de Québec jusqu'en mai 1867, et dans le Diocèse de Rimouski depuis cette époque, sont en pleine vigueur dans notre Préfecture Apostolique du Golfe St-Laurent : nous voulons qu'elles y soient observées simplement jusqu'à modification ou révocation de notre part ou de celle de nos successeurs ;

3^o Pour témoigner notre reconnaissance à nos nombreux bienfaiteurs, chaque prêtre dira à la Sainte Messe, suivant les Rubriques, l'oraison *Pro devotis amicis*, et cela depuis la réception des présentes jusqu'au premier Janvier prochain.

4^o A l'issue de chaque Messe, basse ou chantée, on continuera à dire trois *Ave Maria* et trois *Parce Domine* pour le Pape et l'Eglise. La quête du Denier de St Pierre se fera aussi partout vers la St-Pierre, chaque année.

5^o Nous exhortons instamment les Fidèles de cette Préfecture à avoir la plus grande dévotion envers St Joseph et St-Anne. Leur intercession nous a déjà aplani bien des difficultés, renversé bien des obstacles, procuré bien des secours. Célébrons leurs fêtes avec la plus grande solennité, redoublons alors nos supplications et accompagnons-les de ferventes communions.

Sera notre présente Lettre lue au prône de toutes les

paroisses et missions contenues dans notre Préfecture, le premier dimanche ou jour d'office où cela sera possible après sa réception.

Donné à Saint-Pierre de la Pointe-aux-Esquimanx, sous notre seing et sceau, et le contre-seing de notre secrétaire, ce vingt troisième jour d'octobre, en l'année de Notre-Seigneur mil huit cent quatre vingt deux.

L. † S

F.-X Bossé,

Préfet Apostolique du Golfe St-Laurent.

Jos. DECHAMPLAIN, prêtre

Vice-Préf., Secr.

MISSION DE L'AFRIQUE CENTRALE.

LETTRE DU RÉVÉ PÈRE BOUCHARD.

Plusieurs journaux français du Canada ont déjà publié quelques détails sur la Mission de l'Afrique Centrale, à laquelle j'appartiens, et pour laquelle mes supérieurs m'ont envoyé recruter des auxiliaires et recueillir des aumônes. Les populations si profondément catholiques de nos campagnes ont répondu généreusement à l'appel que j'ai fait dans un certain nombre de paroisses du diocèse de Québec. Ces premiers encouragements me donnent l'assurance d'un succès non moins consolant dans les autres endroits du diocèse et les autres parties du pays qui me restent à visiter. Au moment où j'écris ces lignes, je suis encore sous le coup de l'émotion profonde que j'ai éprouvée en parcourant les différentes paroisses du florissant comté de Beauce que je viens de visiter. Sans parler de l'accueil empressé que j'ai reçu de tous les vénérables curés de ces paroisses, et de leur franche et cordiale hospitalité, qui est du reste proverbiale parmi tout le clergé canadien, je puis à peine retenir mes larmes en songeant aux manifestations vraiment extraordinaires de foi, de générosité, et de zèle religieux dont j'ai été témoin de la part des populations riches ou pauvres, sans aucune exception. Les plus simples explications ont suffi pour faire comprendre la grandeur et la beauté de l'œuvre si difficile de nos Missions de la Nigritie, qui sont si éprouvées actuellement et donner lieu à des exemples de charité vraiment sublimes. J'ai vu plus d'une fois des personnes dont l'extérieur annonçait peu de fortune, profiter de l'obscurité du soir pour venir apporter l'argent nécessaire pour le rachat d'une ou de plusieurs esclaves, sans vouloir même se nommer, disant : Dieu le sait, cela suffit. D'autres personnes, ayant peu de moyens pécuniaires, mais riches de moyens ingénieux pour faire le bien, sont parvenues à obtenir des résultats vraiment merveilleux. Ainsi, par exemple, des

personnes ont réussi, à force de démarches, à ramasser l'argent nécessaire pour le rachat de quatre petits nègres, c'est-à-dire, soixante piastres : de pareils traits ne sont pas particuliers à quelques endroits, mais se sont rencontrés dans presque toutes les paroisses que je viens de visiter. Qu'il me soit permis d'offrir ici publiquement les témoignages de la plus vive et la plus profonde reconnaissance, pour tant de marques de charité et de zèle dont ma pauvre mission a été l'objet, tant de la part des excellents curés que de leurs admirables paroissiens. Je mets ma dette de gratitude entre les mains de Dieu, qui seul peut récompenser dignement de telles œuvres.

Ces touchantes consolations sont comme un rayon de soleil au milieu des profondes tristesses causées par les malheurs qui viennent de fondre sur la mission de la Nigritie. Comme toutes les œuvres de Dieu, et plus qu'aucune autre peut-être, celle-ci ne se fait que par les croix les plus lourdes.

Au moment où, après la mort si imprévue de son illustre fondateur, monseigneur Comboni, et d'un si grand nombre de ses missionnaires, les espérances commençaient à renaître depuis la nomination de son digne successeur, monseigneur Sogaro, voilà que de nouveaux désastres viennent de fondre sur ce malheureux pays, et d'ajouter de plus grandes difficultés encore à sa conversion. On en jugera par la lettre suivante que je viens de recevoir de mon nouvel évêque :
Très-Cher Frère en Jésus-Christ.

A peine avais-je reçu le bref par lequel Sa Sainteté, le pape Léon XIII, m'a appelé à continuer l'œuvre de notre à jamais regretté Père, monseigneur Comboni, que j'ai tourné mes pensées vers mes frères missionnaires, au nombre desquels, cher Frère, j'ai le bonheur de vous compter, et que j'ai toujours aimé et apprécié, comme un vrai serviteur de Jésus-Christ. Mes occupations sans nombre et surtout les tristes nouvelles qui nous arrivent chaque jour de l'Afrique Centrale, ne m'ont pas permis jusqu'à présent de vous écrire pour vous embrasser affectueusement en Notre-Seigneur, et vous encourager à persévérer dans l'œuvre de charité à laquelle vous vous êtes livré.

Au moment où je vous écris, une lettre de notre procureur

du Caire, datée du 30 octobre, nous donne les plus grandes appréhensions pour nos stations naguère si florissante de El Obéid de Nouba, et peut-être, aussi Khartoum. Mon Dieu ! il ne suffisait donc pas du sacrifice de tant de missionnaires et de religieuses, enlevées par les terribles fièvres du Soudan, durant ces dernières années, faut-il que nous ayons à pleurer le massacre de tant d'autres, immolés par le glaive des rebelles ? Dites cependant aux glorieux et invincibles enfants du Canada que nous ne reculons pas et que nous sommes résolus d'aller relever le drapeau de la Religion et de la civilisation, un instant abattu et trempé dans le sang de nos martyrs dans ces sauvages contrées. Nous voulons, nous aussi, répéter le cri de notre bien-aimé Père, Mgr Comboni : Ou la rédemption de la Nigritie, ou la mort !

L'affection et l'attachement sincère que vous avez toujours eus pour la mission ne me permettent pas de douter de votre constance. Au lieu de vous laisser abattre en apprenant ces désastreuses nouvelles, vous redoublez de courage et d'amour pour la pauvre Nigritie. Nos embarras financiers, étant devenus plus grands que jamais, je ne puis songer à vous rappeler, au contraire, je vous prie de continuer l'humble, mais méritoire fonction de rendre témoignage en faveur de notre mission. Dans ce but, je vous nomme mon procureur spécial dans tous les pays que vous jugerez bon de parcourir. Redoublez donc, s'il est possible, d'activité, surtout puisque vous vous trouvez parmi les Canadiens, vos compatriotes qui sont aussi célèbres pour leur attachement à la Religion de leurs aïeux et au Souverain Pontife, que par leur noble et inépuisable charité. L'accueil sympathique que vous avez reçu, tant du peuple que du clergé, est une preuve évidente de l'excellent esprit de cette nation, qui sait apprécier le mérite de leur compatriote missionnaire qui a enduré les fatigues et bravé les périls dans les moments les plus critiques et qui a eu l'honneur d'assister mon prédécesseur, notre bien-aimé Père Mgr Comboni, à ses derniers instants.

Pour moi, humblement prosterné aux pieds des très illustres évêques de votre pays, je les prie, par les entrailles de Jésus-Christ, de vouloir bien vous bénir et seconder vos

efforts ; bien assuré qu'avec la bénédiction des suprêmes pasteurs de l'église du Canada, nous nous rendrons dignes de la compassion et de la charité du clergé si édifiant et du peuple si religieux de ce pays.

Implorant pour vous la bénédiction céleste, je vous renouvelle l'expression de toute mon affection en Notre-Seigneur.

Vérone, collège des missions de la Nigritie, 12 novembre 1882.

† FRANÇOIS SOGARO,

Vicaire apostolique de l'Afrique Centrale.

Personne, j'en suis convaincu, ne lira cette admirable lettre, vrai cri de détresse arraché du cœur d'un apôtre, sans se sentir profondément ému, et porté plus que jamais en faveur de la grande œuvre de la régénération de la Nigritie. Mon saint évêque n'a pas craint de m'ouvrir son cœur tout entier, et de me faire connaître sans déguisement l'immense détresse de la mission, sachant bien que rien au monde ne saura me faire reculer devant la tâche qu'il a plu à Dieu de m'imposer.

Mes compatriotes qui liront ces lignes ont trop de foi pour ne pas me dire, eux aussi, comme mon évêque : continuez l'œuvre de Dieu. Moi, de mon côté, je m'adresse à eux et je leur dis, à l'exemple de mon évêque : par les entrailles de Jésus-Christ, je vous conjure d'imiter les beaux exemples de générosité et de zèle qui m'ont déjà été donnés dans ce pays, de me venir en aide, et de partager ainsi le mérite des missionnaires qui travaillent à l'évangélisation de la Nigritie.

Je suis bien convaincu que l'appel que je fais aujourd'hui sera entendu. Ce n'est pas en vain que mon évêque qui, comme on le voit par sa belle lettre, connaît si bien le peuple canadien, dont la foi et la générosité sont du reste connues du monde entier, ce n'est pas en vain, dis-je, qu'il aura tourné ses regards vers le Canada.

Le salut des millions d'âmes de l'Afrique Centrale sera venu ainsi, en partie, du Canada Catholique, qui, en acquérant de nouveaux titres à la protection divine, méritera de conserver intact ce qui fait la gloire la plus pure du peuple Canadien : sa foi, son attachement à la sainte Eglise.

A. BOUCHARD,

Missionnaire Apostolique de l'Afrique Centrale.

MISSIONS D'AFRIQUE

[Annales de Lyon.] :

PREFECTURE APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR.

*Lettre du R. P. Baur, vice-préfet apostolique du Zanguebar, au
T. R. P. Emonet, vicaire général de la Congrégation du
Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.*

"Bagamoyo, 3 mai 1882.

" Vous me demandez la relation du voyage que je viens de faire dans le but de visiter nos stations déjà fondées et de chercher des emplacements favorables pour en établir de nouvelles. Je m'empresse d'accéder à vos désirs et de vous transmettre les détails qui peuvent vous intéresser.

" Mais, d'abord, une remarque est bonne à faire : au Zanguebar, on ne voyage pas comme partout. Nous n'avons ici ni les chemins de fer d'Amérique, ni les palanquins de l'Inde et de la Chine, ni les chevaux de l'Arabie, ni les chameaux du Sahara, ni les wagons du Cap avec leurs attelages de gros bœufs, ni même les pirogues sur lesquelles vous avez remonté les fleuves de la Guyane. Avant tout, le missionnaire de ce pays doit avoir de bonnes jambes et s'estimer heureux de pouvoir, parfois, se procurer un humble bourriquet, ordinairement plus robuste et plus beau que ceux de France, mais trop souvent plus opiniâtre, et, comme tous les êtres qui se voient nécessaires, se faisant un malin plaisir de créer mille embarras à son cavalier et de lui jouer des tours auxquels un âne d'Europe n'aurait jamais osé arrêter sa pensée.

" Tous les transports se font à dos d'hommes, et par quels chemins ! Nos meilleures routes sont des sentiers tortueux qui se déroulent à travers de hautes herbes et d'épaisses broussailles, d'ordinaire moins fréquentés par les hommes que par les bêtes fauves et où deux voyageurs ne peuvent marcher de front.

“ Encore si la monnaie passait dans ces pays ! Mais tous les échanges se font en nature, et, pour se procurer les choses les plus indispensables à la vie, on est obligé d'emporter avec soi des marchandises de toute espèce, de sorte que, pour peu que le voyage soit long, la caravane devient facilement nombreuse et les embarras se multiplient. Des étoffes, des verroteries, du fil de laiton, des couteaux, des pioches, des miroirs, etc : voilà la monnaie courante. On la charge, avec sa tente, son hamac et sa batterie de cuisine, sur le dos de *pagazis* ou porteurs : chaque homme prend ordinairement 70 livres.

“ Je partis donc de Bagamoyo le 16 janvier avec le P. Hacquard, qui, cinq jours seulement après notre retour, devait nous quitter pour le Ciel. Nous avions avec nous douze porteurs, gens éprouvés et connus, six de nos chrétiens et deux ânes. Les PP. Leroy et Fritsch nous accompagnèrent jusqu'à la première étape.

“ Nous nous dirigeâmes vers le Nord par le chemin de Windé, et, arrivés au Kingani, nous prîmes une grande pirogue qui nous attendait pour nous faire descendre le fleuve ; car nous devions le passer près de son embouchure, dans un endroit où la vase est ordinairement moins profonde. Mais ce ne fut qu'après deux heures de lutte contre le courant de la mer, qui entrait déjà dans le fleuve, que nous parvîmes à l'autre bord : il était midi. Une demi-heure après, nous étions en route avec notre petite caravane.

“ Une large lagune s'ouvre devant nous. Dans les basses marées et pendant la saison sèche, le sol est assez ferme, mais, à marée haute ou après une grande pluie, la marche est extrêmement pénible.

“ Au sortir de cette plaine marécageuse, et sur une petite éminence, se trouvent quelques cases de noirs qui font du sel : au-delà, de hautes herbes, des broussailles et d'énormes baobabs. C'est ici que s'ouvre le chemin que nous devons suivre ; on monte insensiblement, et, après une heure et demie de marche, on aperçoit des manguiers, des cocotiers, et, plus loin, un bon nombre de cases éparses au milieu de plantations assez bien entretenues : c'est Karpaka.

“ Autrefois, ce village était assez considérable ; mais les

cultures étant sans cesse ravagées par des troupeaux d'antilopes, de girafes, d'hippopotames, et les hommes n'étant pas eux-mêmes en sûreté à cause de la grande quantité de bêtes fauves qui se trouvent dans ces parages, plusieurs habitants sont allés chercher ailleurs fortune et tranquillité. J'ai déjà passé là plusieurs fois, et cette crainte des noirs me paraît parfaitement justifiée : à peine le soleil est-il couché, qu'on entend les gémissements des hyènes, les cris des léopards, les hurlements des chiens sauvages et, de temps à autre, le rugissement du lion qui domine tout et qui inspire je ne sais quel effroi au chasseur le plus exercé et à l'âne la mieux trempée. Quand on a fait une journée de marche au soleil d'Afrique, on aurait besoin d'une autre symphonie pour porter au sommeil.

“ Néanmoins, nous passâmes cette nuit à la belle étoile, près de la case de Sungou-Sungou, chef du village et notre ami. Le lendemain il était quatre heures quand nous levâmes le camp et reçûmes les adieux et les souhaits de nos deux confrères, qui regrettaient beaucoup de ne pouvoir nous accompagner.

“ Par une pente douce, nous arrivons insensiblement sur une chaîne de collines, à 400 mètres à peu près au-dessus du niveau de la mer, et, à une heure de l'après-midi, nous étions au premier village de l'Oudoé, chez Simba-mbili. Simba-mbili (c'est-à-dire Deux-Lions) est un chef assez influent avec lequel j'avais déjà fait connaissance dans mes précédents voyages. C'est un bon vieillard qui a certainement dépassé la centaine. De ses deux femmes il a eu quarante enfants qui vivent encore presque tous, répandus dans l'Oudoé et chefs de différents villages : depuis longtemps déjà, ils ont eux-mêmes des enfants, lesquels seront bientôt pères à leur tour. Les trente à quarante cases de son village, à lui, ne renferment guère que des vieux et des vieilles : on dirait le sénat de l'Oudoé. Ce brave patriarche nous reçut très bien, nous logea chez lui, nous combla de politesses ; mais, comme il est pauvre cette année, il s'excusa de ne pouvoir nous offrir que deux poules et quelques épis de maïs. A mon tour, je lui frottai le dos avec de l'huile fortement pimentée pour chasser un rhumatisme dont il se plaignait et lui donnai un vieux tricot pour échauffer ses membres ; il en fut enchanté.

“ Les Européens, qui sont allés jusqu'aux Grands-Lacs et dont quelques-uns même ont traversé l'Afrique, n'ont pas encore visité l'Oudoé; nous avons été les premiers à parcourir ce pays et à entrer en relation avec ces pauvres gens, quelque peu anthropophages il est vrai, mais trop mal famés et bien dignes d'intérêt. Cette contrée était presque inconnue, je vais vous en parler un peu.

“ Les Wadoé sont de beaux hommes, forts, robustes, tous agriculteurs. Dans leurs campagnes, qui sont bien travaillées, ils cultivent en abondance le maïs, le mtama ou sorgho, la patate, le manioc; ils n'ont pas d'arbres fruitiers et c'est à peine si l'on peut chez eux se procurer quelques bananes. Les troupeaux de moutons et de cabris, qu'ils élèvent en grand, font leur principale richesse. Ils n'ont pas d'esclaves. Leurs villages sont en général placés sur les sommets des montagnes et cachés dans des fourrés: un étroit sentier soigneusement détourné y conduit. Tous sont entourés de lianes, d'épines, de broussailles; plusieurs sont fortifiés avec des palissades faites de gros morceaux de bois et de troncs d'arbres. L'entrée en est ordinairement masquée, par une petite case fétiche et un tas de cendres, ce dernier plus ou moins élevé selon la grandeur du village. Les cases sont toutes en paille, rondes, distribuées sans ordre: on dirait des meules de foin.

“ Le pays est divisé en quatre districts, gouvernés par un grand chef ou *mwené*. De lui dépendent d'autres *mwenés* qui sont chefs de villages et qui lui paient un tribut annuel: son autorité est souveraine. Ces grands *mwenés* laissent pousser leur barbe qui devient parfois assez longue, leurs ongles qu'ils taillent en forme de griffes de lion et leurs cheveux qu'ils tressent et qu'ils oignent avec de l'huile de coco et du suif de mouton. Ils arrivent, avec ses soins, à se donner un aspect horrible et à répandre autour d'eux des parfums d'une odeur tout à fait africaine et très propre à soulever le cœur d'un Européen. Ils se cachent à l'approche d'un étranger et il est très difficile de les voir et de leur parler. Du reste, ces *mwenés* ne peuvent non plus se visiter entre eux, car si, par malheur, le regard de l'un tombait sur l'autre, l'un d'eux, croient-ils, mourrait infailliblement dans l'année.

Quand donc ils ont à se parler, ils désignent le village où se fera la conférence et se donnent rendez-vous dans une case à quatre compartiments séparés : l'échange de paroles se fait par-dessus les murs.

“ Quant l'un d'eux meurt, on lui creuse une tombe, et on enterre avec lui quelques femmes qui doivent être ses servantes dans l'autre vie, puis on organise des danses, on fait de grands festins, on boit du sang dans des crânes et on se régale de chair humaine. Pareils sacrifices à l'élection d'un nouveau mwéné. Mais comme ils ne se mangent pas entr'eux et que, pour certaines cérémonies, il leur faut des victimes humaines, des chasses à l'homme sont organisées.

“ La première fois que je m'arrêtai dans leur pays (il y a déjà quelques années), les Wadoé accoururent des villages voisins et ils eurent bientôt entouré notre petite caravane : la peau blanche des missionnaires fixa d'abord leur attention ; mais ensuite se montrant l'un à l'autre tels et tels de nos porteurs :

“ Que celui-là serait bon ! ” disaient-ils en se faisant claquer la langue.

“ —Moi, je n'en voudrais pas, faisait un autre : il sent “ l'arabe ; mais ce grand-là, qui ressemble à une girafe, doit “ être excellent..... ”

“ Et nos pauvres gens, tremblants comme des feuilles, s'enveloppaient dans leurs couvertures et s'efforçaient de ne pas entendre. Du reste, ils en furent quittes pour la peur : il n'y avait pas en ce moment de grande cérémonie, et je crois que les Wadoé voulurent plaisanter à nos dépens...

“ Ils aiment à s'entretenir avec nous ; mais, quand on leur parle de ces pratiques sanguinaires, ils prennent immédiatement des airs d'innocence et rejettent la faute sur un village voisin : le village voisin en fait autant ; de sorte que tous les Wadoé mangent avec délices leurs semblables, excepté ceux que l'on interroge sur cette question délicate.

“ Cette vieille coutume, naturellement, leur attire la haine de toutes les peuplades d'alentour, et souvent la guerre. Séid Saïd, le père du sultan actuel de Zanzibar, avait même juré par la barbe du prophète de les exterminer jusqu'au dernier. On pillait leurs campagnes, on brûlait leurs vil-

l'ages, on les traquait comme des bêtes fauves ! Ceux qui étaient pris étaient vendus comme esclaves à vil prix, et on pouvait en avoir un pour quelques épis de maïs ; encore même à ce prix, était-il difficile de trouver des acheteurs. Mais on n'est pas arrivé à les déloger de leurs broussailles et du sommet de leurs montagnes. Depuis une vingtaine d'années cette guerre à outrance a cessé, les Arabes se sont retirés, et les Wadoé sont restés libres et anthropophages.

“ Très sévères pour les mœurs, ils châtent sévèrement les fautes contre la fidélité conjugale ; le vol est puni de mort, l'homicide est passible de la même peine.

“ Les Wadoé sont païens et fétichistes : chez ce peuple, comme du reste dans les pays d'alentour, les sorciers jouent un rôle important et exercent une influence très considérable. On en trouve qui sont chefs de villages :

“ Vous le voyez, nous n'avons pas besoin de franchir de grandes distances et de dépenser beaucoup d'argent pour rencontrer des peuples abandonnés : à quelques lieues de Bagamoyo, les tribus sont aussi sauvages et les coutumes aussi barbares qu'au centre de l'Afrique ; elles le sont même quelquefois davantage. Ah ! que n'avons-nous les ressources nécessaires pour établir une station chez ces pauvres noirs et leur envoyer quelques missionnaires ! Si misérables qu'ils soient, il y a plus d'espoir de les évangéliser avec fruit que les Mahométans. Depuis que nous avons fait leur connaissance, nous traversons librement leur pays pour aller à notre mission de Mandéra ; ils nous reçoivent toujours bien, viennent nous visiter à Bagamoyo, et ils seraient heureux, maintenant qu'ils nous connaissent, de nous voir nous établir chez eux. J'en ai l'espoir, leur jour viendra bientôt ; mais, de grâce, des hommes et des ressources !.....

“ Le 18, nous quittâmes Simbamibili à six heures, nous dirigeant vers le nord-est.

“ Après avoir longtemps traversé collines et vallées, on arrive enfin sur un plateau élevé d'où l'on domine tout le pays.

“ Ce plateau est occupé par un grand mwené : je fis arrêter la caravane, et le P. Hacquard et moi, avec quelques porteurs, nous nous dirigeâmes vers son village.

“ Comme le mwéné ne s'attendait pas à pareille visite, il n'eut pas le temps de se cacher : nous le surprîmes assis sur le faite de sa case, occupé à la couvrir. En nous apercevant, il fut comme saisi de stupeur ; puis, se remettant un peu, il se laissa glisser de l'autre côté du toit, et s'étant fait apporter à la hâte son bonnet de chef, son écharpe, son *zimé* (sabre), il vint gravement s'asseoir sur son siège, espèce de tabouret fait avec un tronc d'arbre grossièrement sculpté, et nous invita à prendre place nous-mêmes sur un kitanda ou lit de corde de coco qui se trouvait à ses côtés. Mais à peine étions-nous assis que les gens du village arrivèrent pour rendre hommage à leur chef ; chacun déposait à ses pieds son fusil, son sabre et son couteau, se mettait à genoux, et, faisant une inclination profonde, frappait des mains en disant : *Tcha mwé ! ...* ” (abrégé des mots *Kutchá mwéné*—les griffes du chef) ; à chacun le mwéné répondait par un grognement sourd et prolongé qui imitait le long rugissement du lion.

“ La cérémonie terminée, et tout le monde étant disposé en cercle autour de nous, le chef nous salua enfin et nous demanda d'où nous venions, où nous allions. Je lui répondis que nous étions de Bagamoyo et que nous nous rendions à Mandéra et sur les montagnes du Ngourou pour visiter nos frères : arrivé devant son village, je n'avais pas voulu passer outre sans venir le saluer et faire sa connaissance. Il parut satisfait :

“ Ah ! c'est vous, dit-il, qui sans doute avez déjà voyagé dans mon pays : on m'a parlé de vous et des blancs qui sont à Mandéra ; on m'a dit qu'ils n'ont enlevé les femmes de personne et qu'ils n'ont point fait d'esclaves ; on les aime partout. Je suis heureux de vous voir. ”

“ Ayant ensuite dit quelques mots à l'un de ses hommes, celui-ci partit aussitôt, prit un filet de chasse et revint un instant après avec un énorme coq et quelques œufs que le mwéné nous pria d'accepter. Je ne pouvais refuser sans lui faire injure, mais, n'ayant rien de déballé, je m'excusai de ne pouvoir lui offrir de cadeau, en lui promettant de lui en envoyer dans une meilleure occasion. Enfin, après nous être promis amitié réciproque, nous reprîmes notre route vers le Wamé. Ce n'est qu'après de grandes fatigues que-

nous rejoignîmes notre chère mission de Mandéra, où une bonne dose de sel et de quinine et trois jours de repos devaient chasser la fièvre et me rendre les forces nécessaires pour continuer notre voyage.

“ Cependant nous avions été aperçus, et tout le monde s'était mis sur pied pour venir à notre rencontre et nous souhaiter la bienvenue. Une salve de coups de fusil avait fait accourir de tous côtés à la mission les chefs et les habitants des villages d'alentour.

“ Il y avait dix mois à peu près que j'avais conduit ici les deux Pères et le Frère chargés de commencer cette mission ; mais quelle différence, quel changement ! A la place des deux misérables huttes dressées à la hâte dans la forêt et qui servaient primitivement de logement, de magasin et de chapelle, voici maintenant une assez belle petite église où Notre-Seigneur est fidèlement adoré, des maisons en briques pour loger les missionnaires, des magasins, un beau et fertile jardin où tous les légumes poussent comme par enchantement sous la main du Frère Alexandre, un petit village chrétien de vingt familles au-dessus duquel se dresse une grande croix, une partie de la forêt défrichée, des campagnes cultivées avec intelligence et avec soin, des noirs accourant de tous côtés, les uns pour voir les missionnaires, les autres pour vendre leurs poules ou leur gibier ; ceux-ci, en grand nombre, pour demander quelques médicaments et se faire soigner dans leurs maladies, ceux-là, enfin, pour se faire instruire et assister aux offices, silencieux et ravis, les dimanches et les fêtes. Qui jamais aurait prévu un tel résultat, obtenu en si peu de temps, au milieu de ces forêts hantées par les bêtes fauves et parmi ces pauvres sauvages dont la plupart n'avait jamais vu d'hommes blancs ? C'est que cette œuvre est l'œuvre propre de saint Joseph ; et puisque l'occasion s'en présente, je ne puis m'empêcher de publier ce que ce saint patriarche a fait pour cette mission : c'est d'ailleurs m'acquitter par là d'une dette de reconnaissance.

“ C'était en 1880. Il nous fallait une station intermédiaire entre Bagamoyo et Mhonda, et j'entrepris un voyage d'exploration pour chercher un endroit convenable et y établir un village chrétien ; le P. Machon m'accompagnait. Le

voyage fut mis sous la protection de saint Joseph, dont une relique devait nous protéger et nous conduire ; le départ fut fixé au 19 mars, jour de sa fête. Après avoir dit la messe en son honneur, nous nous mîmes en route, nous dirigeant vers l'Oudoé qu'aucun Européen n'avait encore visité et que nous traversâmes en grande partie. On ne nous mangea pas, mais plus d'une fois on nous fit entendre que nous paraissions pourtant bien *bons*, et que si nous le permettions, on serait heureux d'essayer nos porteurs pour commencer ; beaucoup de petits propos de ce genre furent tenus, non sans quelque malice. Mais quand il en fallait venir à l'autorisation de nous fixer quelque part, nous étions vite éconduits, et nous ne pûmes jamais rien obtenir. Voyant donc que, pour le moment, il n'y avait rien à faire en ce pays, je dis à saint Joseph : " Vous êtes notre guide. Pour la gloire de votre divin Fils, vous devez nous " montrer l'endroit choisi par le bon Dieu dans ses desseins de miséricorde pour ces pauvres âmes. Faites comme il vous plaira ; mais nous ne reviendrons pas ici avant que l'emplacement soit déterminé et que tout soit arrangé pour l'établissement de la mission future.." et, continuant notre voyage, nous quittâmes l'Oudoé pour passer dans l'Ouzigoua, ne sachant où nous allions, marchant à l'aventure, errant de village en village, renvoyés d'un chef à un autre, courant et espérant toujours, et toujours sans résultat. Enfin, le mercredi de la semaine sainte, nous arrivâmes chez un chef du nom de Kingarou, surnommé dans le pays *Face du serpent*, pour le distinguer de Kingarou le Grand, roi de l'Oukami ; le village s'appelait Mandéra.

" Aussitôt qu'il nous aperçoit, Kingarou s'arrête ; puis, reculant d'un pas, il pousse une exclamation, il secoue la tête, il nous considère, et plus il regarde, plus les marques de son étonnement se multiplient :

" Ecoutez mes paroles, nous dit-il enfin, écoutez. Cette nuit, je ne sais si j'étais endormi ou réveillé, mais j'ai vu devant moi un beau vieillard qui m'a touché comme pour me faire sortir du sommeil et qui m'a dit : " Kingarou, voilà deux blancs qui arrivent chez toi avec une petite caravane ; reçois-les bien et donne-leur tout ce qu'il te

“ demanderont.” Et c’est vous deux, c’est vous-mêmes, c’est toi et toi que je voyais devant moi. Ah ! comment cela se fait-il ?...”

“ Et sans nous laisser le temps de parler, il appelle les gens du village :

“ Les voilà, s’écria-t-il, ces deux blancs que j’ai vus cette nuit, avec le bon vieillard, comme je vous l’ai dit ce matin, “ à mon lever : les voilà ! ”

“ Ces pauvres gens nous regardaient avec stupéfaction. Quant à nous, surpris d’abord de l’attitude du chef, nous eûmes bientôt la clef du mystère : saint Joseph avait travaillé pour nous, et du fond de notre cœur nous lui témoignâmes notre reconnaissance en le priant de nous continuer jusqu’au bout sa miséricordieuse intervention.

“ L’émotion première étant un peu calmée, je fis part à Kingarou du but de notre voyage et lui demandai de nous céder sur ses terres un endroit convenable :

“ Tout ce que j’ai est à vous, répondit le bon chef ; ma maison est à vous, mon champ est à vous, mes hommes sont à vous. Choisissez ce qu’il vous plaira, et restez chez moi.”

“ Nous passâmes là huit jours, célébrant les fêtes de Pâques au milieu de ce village inconnu que saint Joseph nous avait désigné et donné. Pendant tout ce temps Kingarou ne savait que faire pour nous être agréable : il nous logeait dans une de ses cases, nous faisait apporter des moutons, des volailles, du riz, des bananes, nous conduisait partout, nous montrait les endroits les plus favorables et nous prodiguait les témoignages de son respect et de sa sympathie.

“ L’emplacement de la mission déterminé, nous partîmes ; mais le chef, qui sans doute est du nombre de ceux auxquels, selon saint Thomas d’Aquin, Dieu enverrait un ange plutôt que de les laisser périr sans baptême, ce bon chef voulut nous servir de guide jusqu’aux confins de l’Oudoé.

“ Quinze jours après, il vint nous voir à Bagamoyo, et quand le moment de commencer l’œuvre fut arrivé, il revint encore avec de nombreux porteurs pour conduire les missionnaires et chercher les bagages. Depuis lors son dévoue-

ment pour nous ne s'est jamais refroidi, et, avec plusieurs de ses gens, il fréquente assidûment tous les offices de la mission.

“ Voilà ce que saint Joseph a fait pour Mandéra : saint Joseph est un bon missionnaire. A lui honneur, gloire et reconnaissance !

“ Le dimanche, 22 janvier, après les offices, nous nous mîmes de nouveau en route, afin de pouvoir arriver le dimanche suivant sur les montagnes du Ngourou, à notre mission de Mhonda. J'avais prié Kingarou de nous conduire chez quelque chef de sa connaissance, à Bouzini ou dans les environs, pour y chercher un poste favorable entre nos deux stations déjà établies : il le fit de la meilleure grâce du monde. Mais la circonstance était solennelle, et il voulut le montrer. Vêtu d'une redingote noir et d'un langouti tout neuf, coiffé d'un grand casque en cuivre, qu'un pompier de Paris avait déjà fait passer à travers bien des incendies, mais qui n'en était pas moins une merveille pour un chef africain, chaussé d'une vieille paire de souliers, le sabre à la main et le fusil sur l'épaule, Kingarou se mit fièrement à la tête de la caravane et nous conduisit chez Kolwa, chef important et ami dévoué des Pères de Mandéra. Ceux-ci avaient voulu nous accompagner jusqu'à une certaine distance. Arrivés sous un arbre immense autour duquel s'enroulait la *liane du voyageur*, nous nous arrêtâmes, et, ayant mangé quelques bananes, nous reçûmes les adieux de nos confrères, puis nous poursuivîmes notre chemin.

“ A trois heures, nous étions chez Kolwa : ce chef nous accueillit très bien, nous logea chez lui, nous apporta un mouton, des poules, des œufs, du riz, et aux demandes de renseignements que nous lui fîmes sur le pays que nous allions visiter, il répondit en nous indiquant un endroit convenable, près de Bouzini et chez un chef nommé Bwambwara.

“ Ce Kolwa est lui-même un des principaux maîtres de la partie de l'Ouzigoua où a été établie la mission de Mandéra.

“ Nous quittâmes Kolwa le lendemain matin, au chant du coq. Comme la veille, Kingarou nous servit de guide. Notre arrivée subite chez Bwambwara jette l'épouvante dans

le village : les femmes se sauvent dans les broussailles, les hommes qui travaillent dans les champs accourent à la hâte, ceux qui sont restés dans leurs cases saisissent leurs arcs et leurs flèches, et de tout côté on crie : " Un blanc ! la guerre ! la guerre... " Nous entrons néanmoins ; Kingarou va droit vers le vieux chef, et je le suis :

" Non, dis-je, pas de guerre, pas de sang, pas d'esclaves !
" Mais je suis ton hôte aujourd'hui et demain, je veux être ton ami ; me chasseras-tu ?... "

" Bwambwara, un peu rassuré, nous conduit alors sous la varangue d'une de ses cases, fait asseoir ses guerriers et rappelle les femmes.

" Prenant de nouveau la parole, je dis au chef, un vieillard dont la bonhomie est peinte sur le visage, qu'il n'a rien à craindre de notre part, que je viens de la part de Kolwa, son ami, et que, finalement, je serais heureux de m'établir chez lui... A cette déclaration, la surprise augmente, et mille suppositions courent de bouche en bouche :

" Ces blancs, dit Kingarou, ne sont pas comme les autres ;
" ceux-ci sont de la tribu des Français. Ils soignent les
" malades, ils font de beaux villages, ils enseignent de
" grandes choses, ils aiment les hommes noirs. Ils sont
" chez moi depuis plusieurs lunes, et, parce que tu es mon
" ami, je les ai amenés... "

" — Tu veux me vendre, s'écrie Bwambwara : le blanc
" prendra mes hommes, mes femmes, et mes enfants !

" — Le blanc ne fait pas d'esclaves. Quant à tes femmes,
" il n'en veut pas : je lui en ai offert moi-même, et il m'a
" répondu qu'il est l'homme du Dieu d'en haut, que les
" femmes parlent trop et qu'elles l'empêchent de prier....

" — Eh bien ! conclut le vieux chef, je recevrai tes amis
" s'ils veulent être frères de sang ! "

" A cette proposition inattendue, je répondis qu'il était déjà tard, que le lendemain nous pourrions de nouveau tenir conseil ; que, pour le moment, nous avions faim. Aussitôt Bwambwara nous fit donner quelques poules que nous mîmes à la broche, et, après notre souper, nous nous endormîmes près de nos bagages en recommandant notre affaire à Saint Joseph.

“ Le lendemain, mêmes propositions que la veille :

“—Si vous voulez rester, soyons frères de sang !”

—Je dis que nous étions venus, en effet, pour être des amis et les frères de Bwambwara et de tous ses hommes ; mais, comme il n'était pas de la tribu des Wadoés et habitué comme eux à manger de la chair humaine, le sang d'un blanc pourrait lui paraître de mauvais goût et le rendre malade.”

“—C'est vrai, dit-il ; mais voici ton ami Kingarou qui peut répondre pour toi.

“—J'y consens,” fit Kingarou. Et aussitôt les préparatifs commencèrent.

“ Cette cérémonie de la fraternisation, à laquelle j'ambitionnais peu de me soumettre, mais qui, d'ailleurs, il me semble, n'a aucun caractère superstitieux, est universellement pratiquée dans ces pays et jouit d'une grande faveur auprès des indigènes. Comme le cérémonial de cet acte important peut n'être pas sans intérêt, le voici :

“ Quand deux hommes veulent devenir “ frères de sang,” on commence par tuer une poule, et, après l'avoir plumée, on la partage en deux : le foie est mis à part.

“ Cependant les deux parts de la volaille, ayant été séparées, furent embrochées sur un morceau de bois et rôties sur de la braise, ainsi que le foie. Bwambwara et Kingarou quittent alors leurs habits, le pagne excepté, se lavent, vont s'asseoir à terre, l'un plaçant une jambe sur celle de l'autre, et réciproquement. Une ficelle dont ils tiennent les bouts entre les dents, les unit entre eux, et chacun garde dans sa main droite la moitié du foie rôti de la volaille. Sur la tête des chefs, deux notables du village tiennent d'une main un *zimé*, (espèce de sabre) et de l'autre un couteau. Puis, promenant lentement le couteau sur le *zimé*, comme pour l'aiguiser :

“ Bwambwara, disent-ils, Kingarou t'a amené deux “ Blancs.—Hé ! répondent les deux chefs.

“ Ils demandent à faire leurs cases sur la terre de Bwambwara.—Hé !

“ Bwambwara les recevra et leur donnera des champs “ dans Bouzini.—Hé !

“ Bwambwara les aidera et les aimera.—Hé !

“ Bwambwara ne leur nuira point et il empêchera de leur nuire.—Hé !

“ Les blancs seront les amis de Bwambwara.—Hé !

“ Ils seront ses frères.—Hé !

“ Ils ne prendront point notre pays.—Hé !

“ Ils ne voleront point nos femmes.—Hé !

“ Ils ne nous feront aucun mal.—Hé !

“ Et si Bwambwara n'agit pas comme il l'a dit, Bwambwara en répondra.—Hé !

“ Et si les Blancs n'agissent pas comme ils ont dit, Kingarou en répondra.—Hé ! ”

“ Les notables passent plus rapidement les couteaux sur les sabres, élèvent la voix et continuent en déroulant la formule ordinaire de l'acte de *fraternisation*, formule que j'ai recueillie ensuite, et dont je donne la traduction littérale :

“ Bwambwara se fait frère avec les blancs.—Hé !

“ Ne nous faisons pas frères pour nous tromper.—Hé !

“ Des frères s'aiment.—Hé !

“ Si ton frère te donne de sa nourriture, mange-là.—Hé !

“ S'il cache son bien, ne le dis pas.—Hé !

“ Si nous recevons des richesses, réunissons-les.—Hé !

“ Si tu vois un ennemi qui doit offenser ton frère, ne dis pas où est ton frère.—Hé !

“ Si tu vois un endroit mauvais, dis à ton frère : Ne vas pas là.—Hé !

“ Si tu vois un endroit bon, dis à ton frère : Va.—Hé !

“ Si tu vois un endroit dangereux, dis à ton frère : Retire-toi.—Hé !

“ Et si un étranger vient, mangeons-le.—Hé !

“ Les couteaux passent et repassent plus rapides, la voix s'élève et sous le vieux baobab qui couvre cette scène de son ombrage, tout le monde fait silence.

“ Que le lion l'avale !—Oui.

“ Que le tigre le dévore !—Oui.

“ Que le serpent le morde !—Oui.

“ Que le buffle l'écrase !—Oui.

“ Que le couteau le coupe !—Oui.

“ Que ses boyaux se tordent et qu'il crève !—Oui.

“ Qu’il soit aveugle et qu’il ne voie pas !—Oui.

“ Que son pied se casse et qu’il ne marche pas !—Oui.

“ Que sa main sèche et qu’il ne puisse saisir !—Oui.

“ Que son corps pourrisse !—Oui.

“ Qu’il meure !—Oui.

“ Qu’il sorte du monde !—Oui.

“ Qu’on ne le voit plus !—Oui.

“ Que le morceau de foie qu’il va manger l’empoisonne !
—Oui.

“ Oui, que tous ces maux fondent sur lui.—Oui.

“ Sur celui qui n’aimera pas son frère !—Oui.

“ Et que celui qui veut ainsi manger le *soga* (le foie de poule) !

“ Assez ! ” s’écrient les notables : “ Asssz ! ” répondent les chefs. Aussitôt, celui qui a tué la poule donne un coup de couteau sur la ficelle et la coupe en deux. Il fait ensuite trois ou quatre incisions dans la peau du creux de l’estomac des contractants, de manière à ce que le sang coule, et il leur présente une poignée de sel. Ceux-ci en mettent un peu sur leurs incisions, imprègnent le foie rôti du sang qui coule et se présentent mutuellement le morceau de l’alliance, le *soga*. Les chefs le mangent et la cérémonie est faite : les voilà frères éternellement.

“ Quand la cérémonie de fraternisation fut achevée, Bwambwara s’avança vers nous : “ Maintenant, dit-il, je sais “ que vous ne pensez point le mal et je suis heureux. Venez “ avec moi, nous parcourrons le pays et vous prendrez ce “ qui vous conviendra.” Cét homme, en effet, me paraissait entièrement changé.

“ Profitant de l’offre, nous partîmes aussitôt pour visiter à l’ouest la rivière Kikula et la vallée qu’elle arrose. C’est sur ses bords que nous pourrions nous établir, et nous avons jeté les yeux sur un endroit qui nous paraît bon, à deux lieues du chemin des caravanes qui viennent de Sadani ou qui s’y dirigent, et sur les hauteurs appelées *Hessowé*. Le terrain ne manque pas, on y pourrait former de beaux villages.

“ Après nous être fixés sur l’emplacement de la station future, nous revînmes à notre camp, et nous fîmes nos prépa-

ratifs de départ pour le lendemain ; car, le dimanche suivant, nous devions être à Mhonda. J'offris donc quelques cadeaux à mon vieux "frère" Bwambwara et à ses fils, des pièces d'étoffe, un bonnet de chef, des verroteries ; je reçus en retour un beau mouton et du riz pour nos gens. Nous quittâmes le village avec l'espoir de le revoir bientôt et de planter la croix sur les hauteurs qui l'entourent. J'ai su depuis qu'on travaille pour notre installation et qu'on nous attend avec quelque impatience...

"BAUR, *vice-préfet apostolique du Zanguebar.*"

100

Vicariat Apostolique de la Côte des Esclaves.

[Annales de Lyon.]

L'abandon dans lequel ont été laissés les millions d'indigènes qui peuplent l'immense continent africain, a donné naissance au Séminaire des Missions Africaines.

Etablie à Lyon en 1856 par Mgr Marion de Brésillac, bénie dans son berceau et encouragée par le Saint-Siège, cette œuvre envoie des ouvriers évangéliques à la Côte des Esclaves, au Dahomé (Golfe de Guinée), contrées encore fétichistes et adonnées aux sacrifices humains, à la Côte d'Or, chez les Aschantis, dans la Basse-Egypte enfin, avec l'intention de pénétrer plus avant dans l'intérieur.

De nombreux missionnaires ont déjà travaillé ce vaste champ et beaucoup d'entre eux ont donné leur vie pour le salut de ces pauvres nègres abandonnés. Le saint fondateur, Mgr Marion de Brésillac, est tombé un des premiers, véritable martyr de la charité, en soignant les pestiférés ; avec lui, dans l'espace de quinze jours, cinq autres membres de la Société naissante sont morts également en remplissant le même devoir. Cette œuvre était donc, dès son aurore, marquée du sceau de l'épreuve dont Dieu aime à frapper ceux qu'il veut bénir.

Les premiers missionnaires ont eu des remplaçants, et grâce à Dieu, ils ont ouvert des stations, créé des écoles, des hôpitaux, des orphelinats, bâti des églises, jeté les fondements de missions qui promettent de devenir florissantes parmi ces populations noires.

Le vicariat apostolique de la Côte des Esclaves s'étend depuis le Volta jusqu'au Niger, pays qui comprend un espace de plus de deux cents lieues sur la côte ; à l'intérieur, le zèle aidé de la charité catholique n'a pas de limites.

La lettre que nous allons citer parle d'abord des mille obstacles et des nombreuses difficultés rencontrés à chaque pas, puis des espérances qu'offre l'avenir.

Lettre de M. Therrien, des Missions Africaines de Lyon, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

“ On sait quelle est au Dahomé l'influence de l'atmosphère sur le missionnaire lui-même. C'est sous cette température suffocante, sur un sol marécageux, en face de l'égoïsme africain, aux prises avec tant d'idiomes divers, que l'apôtre doit soutenir des luttes acharnées contre le protestantisme et le mahométisme. Il serait trop long d'en énumérer les détails.

Mais l'obstacle le plus insurmontable, c'est la guerre qu'il doit entreprendre contre la religion indigène, le fétichisme, cet amas de superstitions stupides et sanguinaires, qui ont jeté dans les mœurs les plus profondes racines. Je vais spécialement vous parler des fêtes païennes dont j'ai été le témoin à Porto-Novo, où j'ai exercé le saint ministère pendant six ans. Là les réjouissances publiques sont fréquentes ; il est rare qu'elles ne se terminent pas par quelques sacrifices humains.

Il y a quelque temps s'accomplissait un événement curieux : le roi avait ordonné de célébrer les funérailles de la mort. En voici l'origine. Chaque année, à la saison des pluies, les prédécesseurs de sa majesté noire, afin de préserver l'existence de leurs chers sujets, faisaient noyer dans la lagune le fétiche de cette ennemie terrible et sans pitié, même envers les rois. Toffa voulut se conformer aux traditions de ses ancêtres. Au son des instruments, la fête est annoncée au peuple ! Pauvre peuple ! Comme il est heureux ! Il va boire le genièvre à longs traits, le tafia coulera en abondance, et personne ne mourra plus ! Deux jours avant la grande cérémonie, les rues sont soigneusement balayées ; on enlève les immondices qui les encombre d'ordinaire, de peur que la mort n'y trouve un refuge. Tous les villages voisins sont convoqués ; les idoles, barbouillées de rouge, sont apportées en grande pompe à travers les rues de la capitale, au milieu de processions burlesques ; par tous les sentiers qui aboutissent à la ville, se déroulent des mascarades bruyantes. La veille, la place royale est envahie par une foule innombrable ; tous passent la nuit à la belle étoile, chantant, hurlant, absorbant le tafia sans mesure.

« Bientôt, l'aurore du dimanche, jour choisi pour les funérailles, commence à luire. A partir de ce moment, sous peine d'exposer leur vie, les blancs et les créoles ne doivent plus faire un pas dans la rue ; tel est l'ordre du roi.

« Un naturel de Sierra-Leone, emporté par la curiosité, voulut voir de près les funérailles ; saisi par les noirs de Porto-Novo, il fut sans pitié dépouillé de ses habits, accablé de coups, traîné au palais et condamné par le roi à fournir deux caisses de genièvre, deux sacs de la monnaie du pays,

et je ne sais quoi encore. Il dut s'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché. Nos pauvres chrétiens n'ont donc pas pu, ce jour-là, quitter leurs demeures pour entendre la parole de Dieu et assister à la sainte messe. Enfin, arrive l'heure solennelle. Tous les fétiches des *jijis* et des *nagos* font cortège à la mort, représentée sous différentes formes monstrueuses et grossières. On lui demande à quel prix elle veut consentir à épargner le peuple; un bœuf lui est offert en compensation; des compères font entendre un murmure approbatif; la mort accepte les conditions, la mort est satisfaite; on s'apprête à lui signifier son congé.

“Le cortège s'avance bruyamment vers la lagune. Des pirogues sont prêtes à recevoir les sinistres figures de cette ennemie du genre humain, et à les porter au large. On plonge dans les eaux ces formes hideuses, au milieu des ténèbres, car il faut attendre les obscurités de la nuit.

“Le jour même des funérailles, cinq personnes sont mortes, on ne sait de quelle manière, et ont été emportées mystérieusement. On suppose qu'elles ont été empoisonnées par les féticheurs, et il est permis de le croire, puisque, dans ces malheureuses régions, aucune fête n'a lieu sans sacrifices humains.

“Depuis, on meurt comme auparavant, le peuple le sait bien; mais il semble ne pas s'apercevoir de la supercherie; du reste, personne n'oserait élever la voix, car celui qui aurait le malheur de révoquer en doute les enseignements des représentants du démon, serait sûr d'être exécuté sur-le-champ.

“Porto-Novo ressemble à toutes les autres villes noires de la côte ou de l'intérieur; elle offre au voyageur le tableau de la barbarie païenne et les turpitudes infâmes du paganisme. En parcourant ces ruelles étroites et tortueuses, ces places remplies d'immondices où s'abattent sans cesse des nuées de vautours, en longeant ces fosses profondes d'où s'exhale une odeur nauséabonde, l'étranger est sous le coup des plus pénibles impressions. Ces noirs déguenillés et à peine vêtus, couverts de fétiches et armés de coutelas, inspirent tout d'abord la frayeur. De toutes parts l'on ne voit que des fétiches immondes, arrosés de sang et d'huile de

palme mêlée de farine de manioc. Ici, ce sont les restes infects des animaux immolés la veille ; là, des victimes humaines sacrifiées au caprice et à la vengeance des féticheurs, et à peine recouvertes d'une légère couche de terre ; plus loin, sur la place, fichées au bout d'une pique, les têtes sanglantes des prisonniers de guerre ; enfin, des crânes, décorant les portes du palais royal et les temples des cruelles divinités. Entendez-vous ces cris féroces et sauvages, ce bruit assourdissant des tams-tams et des tambours, ces coups de feu tirés dans toutes les directions ? Voyez-vous déboucher de toutes les ruelles ces fourmilières de noirs ? Tous veulent prendre part à l'allégresse générale. Toffa, le grand roi, offre aujourd'hui des réjouissances à son peuple ; des bœufs sont immolés, l'eau-de-vie coule en abondance ; tous peuvent mettre la main dans le plat et absorber des rasades de taïa. En même temps, des bandes de féticheurs et de féticheuses, l'œil hagard, les cheveux au désordre, se livrent aux danses les plus furibondes sous la conduite de leur chef.

“ Telle est la ville païenne de Porto-Novo, telles sont aussi les autres cités noires du vicariat de la côte des esclaves. Là, le démon, ce *singe de Dieu*, a établi ses lois, ses cérémonies, ses autels, son culte ; mais il ne peut donner à ces pauvres peuples d'autre loi que la haine ; il ne peut mettre dans le cœur de ses esclaves d'autre sanction à ses lois que la crainte. Si le païen sacrifie, s'il fait tout autre acte de religion, c'est toujours pour détourner un malheur, pour apaiser la colère d'un esprit qu'il redoute ; jamais pour rendre des actions de grâces, jamais pour mériter le regard bienveillant d'un esprit qu'il aime.

“ Il y a quelque temps, la peste sévissait dans une tribu de nos sauvages. Le roi demanda au féticheur s'il n'avait pas quelque moyen de dissiper le fléau : “ Les dieux ont soif de sang, lui répondit le féticheur ; choisis donc, dans la tribu, la jeune fille la plus belle et la plus pure, et fais-la écorcher vive.” Ce fait, et bien d'autres que je pourrais citer disent assez jusqu'où est poussé l'abrutissement du fétichisme parmi ces peuples. Pour le noir du Dahomé, de la Guinée, tout devient Dieu, un arbre, un ruisseau, un animal, la foudre. Le serpent surtout a un culte spécial, il a

son temple, ses prêtres, ses cérémonies. Si un païen en rencontre un sur son chemin, il le prend avec dévotion, le porte dans son temple, lui donne à manger, et lui offre ses hommages.

“ De plus chez ce peuple essentiellement religieux, rien d'important ne se fait sans que la divinité intervienne. S'agit-il de célébrer des funérailles, de déclarer la guerre à une tribu voisine, avant tout les prêtres des idoles ou féticheurs sont consultés, et sur leur ordre, cinquante, cent, deux-cents victimes humaines sont immolées, et cela de la manière la plus atroce. Pendant que nos chrétiens d'Europe vivent tranquillement chez eux, pendant que, dans nos grandes villes de France, on remplit les théâtres et que l'on s'amuse, on ne pense pas qu'à la capitale du Dahomé, il y a aussi des réjouissances et des fêtes. Entrez dans cette ville par la porte principale : l'odeur infecte des cadavres qui jonchent les fossés, les crânes des victimes humaines qui tapissent les murailles vous disent quelles sont ces fêtes. Ce sont les *coutumes* qui ont lieu chaque année et dont personne n'ignore les atrocités inouïes déjà racontées par les *Annales*.

“ Voilà, en quelques mots, les principaux obstacles que rencontre le missionnaire catholique, et je n'ai rien dit de l'esclavage ! A moins d'être en Afrique et de se trouver en contact avec les esclaves, il est difficile de se faire une exacte idée des crimes, des cruautés, des infamies de tout genre qu'entraînent l'esclavage et le commerce auquel il donne lieu. Je parle de ce qui se fait en ce moment, de ce que j'ai vu de mes yeux ou entendu de la bouche même des tristes victimes de ces infamies, et nullement, comme on pourrait le croire, de faits du passé. La traite maritime a été supprimée, il est vrai, mais la traite par terre existe toujours, elle s'est même accrue, sur certains points, par la disparition de la première ; et elle a revêtu des caractères plus abominables. On calcule que, chaque année, quatre cent mille nègres sont les victimes de ce fléau. Les nègres captifs sont exposés en vente comme du bétail ; on inspecte tour à tour leurs pieds, leurs mains, leurs dents, tous les membres de leur corps, pour s'assurer des services que l'on en peut attendre. On discute leur prix devant eux, comme celui

d'un animal domestique, et quand la somme est payée, ils appartiennent corps et âme à leur nouveau maître. Rien n'est plus respecté : ni les liens du sang, car on sépare, sans pitié, le père, la mère, les enfants, malgré leurs cris et leurs larmes ; ni la conscience, car ils doivent embrasser sur le champ la religion de celui qui les achète ; ni leur vie même qui est à la discrétion de ceux qui les possèdent. Nul n'est tenu dans l'Afrique de rendre compte de la mort de ses esclaves. Ils sont généralement traités, tant qu'ils se portent bien, avec assez d'humanité ; on craindrait, autrement, qu'ils ne mourussent trop tôt. Mais, dès qu'ils sont vieux ou malades, on les chasse à coups de bâton, jusqu'à ce qu'ils aillent mourir dans la rue ou à l'hôpital de la mission catholique.

" Tel est l'esclavage africain dans son épouvantable horreur ! Tels sont les maux que nous sommes appelés à guérir.

" Mais j'ai hâte de laisser de côté ces spectacles navrants, pour considérer les résultats déjà obtenus, les consolations présentes et les espérances futures de notre chère Société.

II

" Au milieu de bien des fatigues et de bien des peines, qui ont coûté la vie à un grand nombre des nôtres, nous constatons, que depuis vingt ans, l'empire tyrannique de Satan diminue chaque jour. Dans notre seul vicariat de la Côte des Esclaves, nous comptons déjà près de dix mille catholiques. A Lagos, colonie anglaise, nous en avons près de trois mille ; à Porto-Novo, environ deux mille ; à Agoué, dans les Popos, mille ; à Whydah, dans le Dahomé, avec Godomé et Abomey-Calavy, plus de deux mille. A Saint Joseph de Tocpo, près Badagry, nous fondons un village d'enfants rachetés, que nous formerons à l'agriculture. Enfin, à soixante-dix lieues dans l'intérieur, nous sommes installés à Abeokouta, ville de plus de cent mille âmes et qui est la clef du continent. Plusieurs baptêmes d'enfants et d'adultes y ont déjà été faits.

" Dans ces diverses stations, nos écoles sont florissantes et bien fréquentées. Malgré quelques déboires, un bon frère et de pauvres religieuses, aidés de catéchistes, donnent aux

nombreux enfants des soins quotidiens. Mais hélas ! le missionnaire catholique n'a souvent qu'une misérable case de bambous et de feuilles de palmier à leur offrir. A côté de nous, les protestants étalent aux regards de ces pauvres noirs, le luxe des habits, le confortable des établissements, l'or qu'ils prodiguent. Aussi, avons-nous quelquefois la douleur de voir des enfants, en qui nous avions fondé l'espoir d'une chrétienté naissante, abandonner notre pauvreté, et aller chercher chez les ministres de l'erreur le prix de leur apostasie.

“ Les enfants élevés par nous deviennent ordinairement, au sortir de nos écoles, des ouvriers ou des employés et rendent de grands services aux divers comptoirs français et européens établis sur ces côtes. Ils travaillent, les uns comme maçons, charpentiers ou tonneliers, et les autres comme commis et surveillants. Par nous donc, le commerce est favorisé dans ces pays sauvages.

“ Grâce aux mariages, inconnus avant nous, nous établissons la famille, seul et vrai moyen d'arriver à la civilisation.

“ En nous occupant des malades, nous rendons aussi les plus grands services. A Porto-Novo, notre hôpital, qui n'est qu'une espèce de grange, fait beaucoup de bien aux vieillards et aux pauvres qui viennent s'y réfugier ; ils y apprennent à connaître le vrai Dieu, s'y convertissent, reçoivent le baptême, meurent saintement et vont au ciel.

“ Voici un fait récent ; Nous faisons, naguère, avec nos enfants, une promenade à Aygéra, petite ville située à trois lieues de Porto-Novo, où se tiennent tous les cinq jours des marchés considérables. Nous fîmes reçus en triomphe par le roi et son peuple ; on nous offrit des présents, et on nous invita instamment à fonder une nouvelle mission à Aygéra ; la plus beau terrain de la ville fut mis à notre disposition.

“ Bientôt tous les habitants surent que nous étions des missionnaires et que, de plus, nous soignons les malades.

“ Or, quelques jours après, vers huit heures du soir, on vint me prévenir qu'un homme était étendu dans notre chapelle et refusait de sortir. Je l'aperçus, en effet, dans un coin de l'église ; en me voyant, il me tendit la main avec un sourire qui implorait secours et protection. Je le priai de sortir ;

un de mes confrères voulut le soulever ; une puanteur horrible s'exhala du corps de ce malheureux. Nous le fîmes entrer dans notre hôpital. Un lambeau d'étoffe pourrie lui servait de vêtement ; une de ses jambes était très-enflée ; bientôt nous aperçûmes une plaie recouverte de quelques feuilles de bananier qui déjà tombaient en pourriture. Le pauvre esclave fut visité par le docteur qui, d'un coup de ciseaux, découvrit l'horrible plaie rongée par les vers ; la laver et la panser fut l'affaire d'un instant.

“ Alors, cet homme nous raconta son histoire. Il était esclave d'un riche d'Aygéra ; ce maître cruel l'avait renvoyé sans pitié, parce qu'il était malade et ne pouvait plus lui être utile. Il entendit parler de nous et résolut de venir nous trouver. Il s'était traîné péniblement, sur les mains, d'Aygéra à Porto-Novo.

“ Le docteur jugea sa situation désespérée ; nous l'instruisîmes alors des principales vérités de la foi. La veille de la Saint-Pierre, le danger devint imminent ; je lui administrai le sacrement de baptême, et le lendemain il rendait le dernier soupir. Je lui avais donné le nom du prince des apôtres ; son saint patron lui aura certainement ouvert les portes du ciel. Deux mois auparavant, nous avons eu le bonheur d'admettre à ce même hôpital un musulman qui mourut après avoir, lui aussi, reçu le baptême.

“ Dans nos principales stations nous avons déjà des églises convenables, entre autres celle de Porto-Novo, aujourd'hui complètement terminée, et que j'ai eu la consolation de construire. Elle se présente, avec son élégante façade, surmontée d'une croix qui, se perdant dans les airs, proclame bien haut la prise de possession de cette terre par notre adorable Maître. Pénétrez dans le lieu saint, et alors vous serez vivement frappés par toute son ornementation, surtout par ce brillant dallage imitant la mosaïque, et par les peintures de la voûte et du sanctuaire, chose jusqu'ici inconnue des indigènes. Mais quelques beautés qu'offre notre église solitaire, tout cela n'est rien en comparaison du spectacle ravissant qu'elle présente le dimanche, alors que tous nos fidèles y sont réunis.

“ Dès l'aurore, le son des cloches annonce le jour du Sei-

gneur. Aussitôt nos chrétiens noirs accourent au temple du vrai Dieu, décentement et proprement habillés. Coquettement vêtus à l'européenne, les petits garçons et les petites filles viennent en foule. Cependant les cloches annoncent, par leurs joyeuses volées, que la messe de neuf heures va commencer. L'église se remplit bientôt; les hommes se placent d'un côté, les femmes de l'autre, l'harmonium fait entendre sa voix mélodieuse. Tout le monde prie, on se croirait en Europe! Le silence n'est rompu que par les chants religieux.

“ Comme Porto-Novo nous offre, à cette heure, un tableau différent de celui que je vous ai dépeint au commencement de cette lettre! Ici c'est le catholicisme, c'est le Paradis; là, à quelques pas dans la rue, c'est le fétichisme, c'est l'enfer. ”

“ Ces quelques lignes vous donneront une idée des résultats déjà obtenus, et des consolations présentes de la société des Missions Africaines de Lyon, dans son vicariat de la Côte des Esclaves. En effet, la civilisation pénètre par l'éducation et la famille. Les superstitions absurdes et sanguinaires commencent à disparaître. Encore quelques années, et le fétichisme abrutissant, qui entraîne avec lui ces scènes trop fréquentes de sacrifices humains, sera anéanti, si nous, missionnaires catholiques, nous sommes soutenus par nos frères de France et d'Europe; sinon, hélas! nos noirs deviendront musulmans ou protestants. Le bien qui a été fait est de bon augure pour l'avenir! Mais seuls, nous ne pouvons rien; il nous faut les prières et les aumônes de nos chers compatriotes. Oui, le moment est arrivé. Encore un dernier et décisif effort et nous triompherons; ce sera pour la plus grande gloire de Dieu et la sanctification des âmes.

“ F. TERRIEN, *mission. apostol.* ”

MON DISTRICT

Et huit ans de séjour au Yun-Nan (Chine).

[Les Missions Catholiques.]

RÉCIT D'UN MISSIONNAIRE.

AVANT-PROPOS.

Par l'ordre de mon vénérable évêque, Mgr Ponsot, vicaire apostolique du Yun-nan, j'ai entrepris de raconter comment la religion chrétienne a été établie dans le district de Kieou-tainfoü et de faire connaître l'œuvre des missions et la manière dont Dieu se sert des hommes pour convertir les peuples.

Lorsque, la première fois, le futur missionnaire entend la voix de Dieu qui l'appelle à l'apostolat, jeune alors, d'une santé vigoureuse, d'un zèle ardent, il lui tarde de partir. Il lui semble que la conversion du monde entier ne devrait coûter que quelques années de labeur. Cet enthousiasme est une grâce, et nous en avons alors tout particulièrement besoin pour nous aider à faire avec courage le sacrifice de la famille et de la patrie. Mais l'exercice de l'apostolat n'est pas aussi facile que nous le présente souvent notre imagination.

Et d'abord la conversion des peuples est un mystère de la toute-puissance divine, et il est difficile à l'homme d'en pénétrer les secrets et d'en prévoir l'issue : travailler à cette œuvre, c'est, dans une certaine mesure, coopérer à l'action divine, ce n'est nullement la diriger. Le missionnaire est entre les mains de Dieu ce qu'est le manœuvre aux ordres de l'architecte. Grâce au travail du premier, la maison s'élève, c'est lui qui prépare les matériaux et les dispose au gré du dernier ; en un mot, il est le bras qui exécute, l'instrument qui agit, mais c'est à l'architecte qu'il appartient de tracer le plan de l'édifice, d'en coordonner les détails et d'en diriger la construction.

Dans les missions, il est impossible de travailler quelques années, quelques mois même, sans constater avec évidence que le missionnaire par lui-même ne peut absolument rien, et que, s'il plante, s'il arrose, c'est Dieu et Dieu seul qui donne l'accroissement.

A peine arrivé dans la partie du champ du Père de famille qu'il doit cultiver, il se trouve aux prises avec toutes sortes de difficultés : difficulté d'une et souvent de plusieurs langues à apprendre et dont l'étude paraît parfois pénible et fastidieuse ; difficulté provenant des coutumes du pays, auxquelles il faut s'assujettir ; difficultés résultant enfin du climat qui, dans les premiers mois, éprouve et parfois même ruine pour quelques jours les santés les plus robustes.

Ces premières difficultés vaincues ou évincées en partie, commence alors la plus grande de toutes, celle d'une lutte sans trêve avec Satan, lutte de chaque jour, de chaque heure, lutte suprême, pour tâcher de

conquérir une portion de l'immense empire encore soumis à l'irréconciliable ennemi de Dieu ; c'est alors qu'il faut à l'homme apostolique une patience, une charité, une abnégation, une confiance en Dieu que rien ne décourage. Comme le grand apôtre, il doit se faire tout à tous pour gagner tout le monde à J.-C. *Omnia omnia factus sum, ut omnes facerem salvos*, (1 ad Cor. IX. 23). Comme lui, il doit être prêt à souffrir tous les outrages et toutes les persécutions, bénissant ceux qui le maudissent, supportant ceux qui le poursuivent, priant pour ceux qui blasphèment contre lui, *maledicimur, et benedicimus ; persecutionem patimur, et sustinemus ; blasphemamur, et obsecramus ; tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc*. (1 ad Cor. IV. 13).

Accordez-moi, Seigneur, la grâce de pratiquer jusqu'à la fin ces vertus apostoliques ; et puisque vous m'avez appelé à l'honneur de vous servir et de travailler au salut des âmes, donnez-moi ce courage, cette patience, cette charité, cet esprit de renoncement qui me sont nécessaires. Bénissez mes travaux, bénissez mes joies, bénissez mes peines et que tout soit pour votre plus grande gloire !

INTRODUCTION.

CHAPITRE I^{er}

Le Yûn-nan, ses limites, son histoire—Révolutions dont il a été le théâtre—Influence dont y jouissent les mandarins militaires.

Le Yûn-nan est parmi les provinces de la Chine une des plus vastes et des moins connus. Sa proximité de la Birmanie ; la possibilité de relier par elle l'empire chinois avec l'Inde ; la richesse minéralogique de son sol, ont cependant, dans ces dernières années, attiré l'attention de l'Angleterre, tandis que des explorateurs français tentaient de s'y frayer une route par la voie de l'Annam et du Tong-King.

Il semble donc qu'une étude approfondie de ce pays, si différent du reste de la Chine, ne serait pas sans actualité.

D'où viennent, en effet, ces nombreuses peuplades, disséminées çà et là dans toute l'étendue de la province ? Quel est le lieu de leur origine, quelles analogies présentent et leurs langues et leurs mœurs ? Comment expliquer le fait de l'existence dans un même pays de populations si diverses, si hétérogènes en apparence et néanmoins vivant ensemble dans un milieu qui leur est étranger, sans altérer leurs races, sans modifier leurs usages, sans rien perdre de leur cachet primitif et sans se confondre entre elles ?

Ce sont là autant de questions qui offrent le plus grand intérêt et dont la solution éclaircirait peut-être plus d'un problème sur le mélange des races dans l'extrême Asie. Il ne m'appartient pas de les résoudre; la tâche, d'ailleurs, serait au-dessus de mes forces. Toutefois, pour faciliter l'intelligence des faits que j'ai à raconter, je dirai quelque chose de la situation géographique du Yun-nan, de son histoire, de la nature de ses productions et du caractère de ses habitants, puis je donnerai un résumé succinct de l'état du christianisme dans cette province et des obstacles qui s'opposent en Chine à la propagation de l'Évangile.

Selon la grande géographie impériale, le Yun-nan (*midí nuageux*), qui limite la Chine à l'occident, mesure environ 250 lieues de l'est à l'ouest et 150 lieues du nord au sud. Il se trouve situé par le 25° de latitude et le 100° de longitude du méridien de Paris.

Il est borné, au nord par le Thibet et le Su-tchuen; au midi, par le Tong-King et le Laos; à l'est, par le Kouy-tchéou; à l'ouest, par la Birmanie.

Des le commencement, toujours d'après la grande géographie chinoise, le Yun-nan a été tributaire de l'empire du Milieu.

Avant la dynastie des Tchéou, c'est-à-dire plus de 1,100 ans avant J.-C., il portait le nom de *cent royaumes*, Pékoué.

Sous le règne de l'empereur Shiao-kin-ty des Han occidentaux, les *cent royaumes* prirent le nom de Yun-nan pour le changer peu après en celui de Y-tchéou. Sous l'empereur Kouang-au-ty des Han orientaux, la province de Y-tchéou fut divisée en plusieurs préfectures ou *Kou*.

Du temps des *trois royaumes*, 190 ans après J.-C., Kong-min, général de Liéou-py, roi du Su-tchuen, en fit la conquête définitive et lui donna le nom de Kien-liu qu'il porta pendant 350 ans. Puis à l'époque de la dynastie des Tang, sous l'empereur Tay-tsong (627 après J.-C.) le Kien-liu reprit son nom de Yun-nan qu'il a conservé jusqu'à nos jours.

Ce fut probablement lors de la conquête du Yun-nan par Kong-min et avant la dynastie des Tsin que furent nommés les *Thou-Ssé* ou chefs feudataires des tribus aborigènes. Ce n'est toutefois qu'à l'époque de la dynastie des Min, sous

l'empereur Chen-tsong, l'an 1573 de notre ère, qu'apparaît dans l'histoire le nom de *Thou-Ssé*.

Egalement sous la dynastie des Min, l'administration du Yun-nan fut confiée à un trésorier provincial ou *santhay* qui jouissait d'un pouvoir égal à celui d'un vice-roi. « Des lors, dit la grande géographie, le Yun-nan commença à participer à la civilisation chinoise. (1)

Bien que soumis à l'Empire, le Yun-nan fut perpétuellement le théâtre de nombreuses révoltes et, de tous temps, les Chinois eurent à soutenir de longues et sanglantes guerres contre les tribus aborigènes.

Ils ne réussirent même à les pacifier qu'en alliant la clémence à la force. Ils durent choisir les chefs dans les tribus elles-mêmes et se les attacher par des titres honorifiques. En même temps, ils eurent soin d'élever des forteresses et des camps retranchés dans tous les endroits avantageusement situés pour la défense. Malgré toutes ces précautions, plusieurs tribus, comme je le dirai bientôt, ont réussi à se soustraire à la domination chinoise et à conserver leur indépendance dans leurs montagnes inaccessibles qu'elles ne quittent que pour porter dans le pays environnant la désolation et la mort.

Vers l'an 1270, sous la dynastie des Song, le Yun-nan fut bouleversé de fond en comble par une première invasion des Tartares. Mais la plus fameuse révolution dont cette province fut le théâtre eut lieu sous le règne de Chouen-tchy, de 1650 à 1660.

En vain Ou-san-Kouy, général chinois, qui avait commis la faute d'appeler dans l'Empire les Tartares Mandchoux au secours de son maître, voulut-il réparer son erreur et les combattre. Il était trop tard, il fut vaincu et obligé de se retirer au Yun-nan où il se fit proclamer roi. Là il tint en échec les forces envahissantes et soutint contre les troupes impériales une lutte sanglante qui ne dura pas moins de sept

(1) Certains historiens chinois prétendent que le Yun-nan qui formait dans le principe un royaume indépendant appelé Nan-man (*barbares du midi*), fut réuni à l'empire sous la dynastie des Tch'ien par le général Tchouang-Kiao, lequel le nomma Tien-Koué (*royaume de Tien*) ; ce ne serait que plus tard, sous l'empereur Ou-ty, de la dynastie des Han, qu'il aurait pris le nom de Yun-nan.

ans. Ce ne fut qu'après la mort de Ou-san-Kouy que le Yun-nan put être entièrement pacifié.

Ce fut aussi vraisemblablement à cette époque, ou plutôt à la suite de cette guerre, qu'on amena de Péking ces énormes canons en cuivre, fondus par le jésuite Adam Schall, qui portent cette inscription : *Jesus hominum Salvator*, et que l'on voit encore aujourd'hui sur les murs de la capitale de la province.

Depuis Ou-san-Kouy le Yun-nan a été plusieurs fois le théâtre de longues guerres intestines qui ont dévasté le pays. La plus terrible, dans ces derniers temps, a été, sans contredit, la révolte musulmane, qui n'a pas duré moins de seize ans et qui a failli enlever cette province à l'Empire, ainsi que j'aurai plus tard l'occasion de le dire.

La population du Yun-nan n'est pas en rapport avec l'étendue de son territoire, c'est à peine si l'on y compte aujourd'hui de huit à dix millions d'habitants.

L'administration civile et militaire est la même que dans les autres provinces de la Chine, je n'ai pas à en parler. Mais, pour l'explication de certains faits que j'aurai à rapporter dans le cours de ce récit, il est bon de faire une remarque, c'est qu'au Yun-nan, ces dernières années, le militarisme a été fort en renom ; par suite des longues et fréquentes guerres qui ont agité ce pays, les mandarins militaires ont acquis une importance considérable. En bien des endroits même, les autorités civiles se voient contrecarrées par les moindres officiers subalternes. L'habitude d'avoir à leur suite une bande plus ou moins nombreuse et indisciplinée de soldats a donné à ceux-ci un prestige et une audace dont ils abusent volontiers.

L'influence des lettrés pâlit, en conséquence, et s'efface devant celle des hommes de guerre. A vrai dire, ce n'est pas un grand mal, car cette race de bacheliers est bien la plus triste engeance que le monde ait portée. Orgueilleux et jaloux, ce sont eux qui sèment la division, attisent les haines, allument les colères et fomentent les procès. Race ignoble et détestée, elle est la perte de la Chine et l'ennemi juré de tout ce qui lui est étranger.

CHAPITRE II

Division du Yun-nan en deux zones.—Le *bas Yun-nan*, caractère de sa population.—Les *Man-tsé*, leur histoire, leurs mœurs, leurs incursions.—Le *haut Yun-nan*, ses produits, ses productions, les tribus aborigènes.

Le Yun-nan se partage en deux zones bien distinctes : la zone montagneuse ou *bas Yun-nan* qui commence à la frontière du Su-tchuen et va jusqu'à la ville de Tchao-thong-fou ; sa longueur est d'environ quatre-vingts lieues à vol d'oiseau. La zone des plateaux ou *haut Yun-nan* s'étend de Tchao-thong-fou jusqu'au Tong-King et au Laos dans le sud, et à l'empire birman à l'ouest. Cette dernière partie est de beaucoup la plus considérable et forme le Yun-nan proprement dit, autrefois *Nan-man* ou *Nan-tchao*.

Le *bas Yun-nan* est une contrée sauvage, abrupte et presque inhabitable à cause de ses brouillards continuels et de ses pluies journalières. C'est une agglomération de montagnes imposantes qui s'élèvent et s'étendent les unes sur les autres ; pas une plaine pour reposer la vue, toujours des pics qui se perdent dans les nuées ; toujours de sombres gorges ; partout des torrents débordés ou des sentiers impraticables au bord de précipices sans fond.

La population de ce triste pays est rare et misérable ; elle vit perdue au milieu des montagnes, nichée ça et là aux flancs des rochers. C'est à peine si l'on y rencontre quelques villes sales et mal entretenues. Quant aux villages, à part ceux qui se trouvent le long de la seule route fréquentée, ils sont en petit nombre et se distinguent aussi par leur insigne malpropreté.

Les productions du *bas Yun-nan* sont peu abondantes et peu variées. La culture du riz y est assez restreinte à cause de la configuration montagneuse du sol. Mais on plante le maïs qui pousse jusque sur les sommets les plus élevés. C'est la nourriture ordinaire des habitants pour qui le riz est un mets de luxe qu'ils ne se permettent qu'aux jours de fête. Les autres céréales, le blé, l'orge, etc. sont fort peu en honneur. Dans certains endroits on récolte du thé de qualité inférieure et du tabac sans grande valeur.

En général, l'habitant du *bas Yun-nan* ne vise qu'à assurer

son existence du jour; heureux encore s'il peut y parvenir. Quant au commerce et à l'industrie, ce sont autant de questions hors de propos pour lui et dont il n'a pas le loisir de se préoccuper. Pour le caractère, il se rapproche beaucoup des gens du Su-tchuen dont il parle la langue et suit les usages. Or, l'habitant du Su-tchuen est par excellence le type du vrai chinois, fin matois, ardent au gain, orgueilleux et grand ami de la chicane; mais, en revanche, sobre, travailleur, supportant gaiement la misère et se consolant facilement de l'adversité. En un mot, c'est le Chinois pur sang, avec ses qualités et ses défauts, aujourd'hui connus du monde entier. Somme toute, la population du *bas Yun-nan* végète misérablement et on la voit disparaître peu à peu, surtout depuis que la contrée est devenue le théâtre des incursions annuelles des sauvages Man-tsé.

Les Man-tsé sont d'anciens aborigènes du *haut Yun-nan*. Comme tous leurs congénères, ils appartiennent vraisemblablement à la grande famille laocienne dont ils ont d'ailleurs le type. Leurs mœurs et leur langage se rapprochent également des mœurs et du langage du Laos.

Lors de la conquête du Yun-nan par les armées chinoises, la plupart des tribus indigènes subirent le joug et se soumirent à leurs vainqueurs. Les autres refusèrent de déposer les armes et, la rage dans le cœur, pour garder leur indépendance, se retirèrent dans les hautes et froides régions du Léang-Chan.

On désigne sous le nom de Léang-Chan un vaste réseau de montagnes, presque inaccessibles et perpétuellement couvertes de glaces et de neiges. Il se trouve situé vers le vingt-sixième degré de latitude, au sud du Su-tchuen et sur les confins du Yun-nan dont il n'est séparé que par le *Fleuve bleu*.

Le maïs et le blé noir sont les seules productions possibles de ce pays désolé. Les habitants y élèvent, cependant, des troupeaux de chèvres et de moutons dont la chair fait la base de l'alimentation. Il s'y trouve également une race de chevaux de petite taille, trapus, mais forts et agiles et qui jouissent d'un certain renom.

Les mœurs des Man-tsé sont aussi sauvages que le pays

qu'ils habitent. Les principaux chefs sont en guerre perpétuelle et se battent parfois avec un acharnement qui va jusqu'à l'anéantissement du vaincu. Chez eux la vie d'un homme n'est comptée pour rien, et le maître a droit de vie et de mort sur ses esclaves comme sur tous les membres de sa famille. La polygamie est en honneur et le dérèglement des mœurs sans limites.

Les hommes n'ont pour tout vêtement qu'un manteau de feutre qui leur descend jusqu'aux genoux, avec quelques débris de peau de mouton à la ceinture. Infatigables à la marche, ils grimpent sur les rochers et franchissent les précipices avec l'agilité de la panthère, dont ils semblent, du reste, avoir la souplesse et la vigueur. Ils ne craignent ni le froid, ni la faim ; et, en pleine nuit, ils font, au milieu des neiges et à travers des montagnes impraticables, jusqu'à douze et quinze lieues pour aller surprendre les villages, y faire du butin et réduire les habitants en esclavage.

Cette tactique rend leurs excursions très redoutables et fort désastreuses pour les pauvres populations voisines, qui, croyant l'ennemi à deux ou trois journées de distance, se trouvent tout-à-coup surprises avant même d'avoir eu le temps de se mettre en état de défense. Et cela arrive souvent, car la plupart du temps, trompées par de faux bruits et fatiguées par des courses inutiles, elles attendent jusqu'à la dernière extrémité pour se défendre. Prises à l'improviste et cernées de toutes parts, elles subissent alors un sort épouvantable. Pas de quartier, les hommes et les femmes valides sont liés et enchaînés ; les vieillards sont égorgés impitoyablement. Quant aux survivants, chassés comme un vil troupeau par leurs ravisseurs et chargés de leurs propres dépouilles, ils vont dans les montagnes du Léang-Chan, où ils sont vendus pour quelques pièces d'argent et employés à la garde des troupeaux.

Bien peu en reviennent. Nous avons ainsi perdu, en quelques années, un grand nombre de chrétiens. Notre vénéré provicaire, le cher M. Fenouil, (1) est tombé lui-même entre leurs mains. Ces barbares, après avoir massacré ses compagnons de route, le dépouillèrent de ses vêtements et l'entraî-

1 Aujourd'hui Vicaire apostolique.

nèrent à leur suite, lui faisant, pendant le voyage, endurer toutes sortes d'outrages et de mauvais traitements. Il ne dut son salut qu'à une protection toute spéciale de la divine Providence et à sa présence d'esprit. Ce ne fut toutefois qu'après d'incroyables fatigues et des périls de tous genres qu'il put échapper aux sauvages et se mettre en lieu sûr.

Après avoir fait une *razzia* complète d'hommes, d'animaux et de tous les objets à leur convenance ; après avoir tué, pillé et brûlé pendant plusieurs semaines et sur une étendue de pays de dix à douze jours de marche, ces terribles montagnards rentrent dans leurs montagnes pour se partager le butin.

Depuis quinze ans environ, ils recommencent leurs incursions régulièrement chaque année. Ces faciles succès ont accru leur audace ; leur nom seul est un épouvantail ; jamais ils n'ont rencontré une résistance sérieuse.

Pourtant, ils n'ont, bien entendu, aucune idée de l'art militaire, et les armes à feu leur causent une peur incroyable. Ils ont inventé une tactique spéciale pour en éviter l'effet meurtrier. Dès qu'ils voient poindre la mèche, ils se jettent à terre pour laisser passer la décharge, puis se relèvent soudain et bondissent, la lance au poing, sur le Chinois qui, tremblant et inhabile à manier son arme, manque toujours son coup et devient fatalement victime de l'adresse du terrible et implacable Man-tsé.

Les mandarius chinois, préposés à la garde du Kin-cha-Kiang (1) et chargés d'empêcher le passage des barbares, pactisent avec eux, dit-on. Moyennant une somme plus ou moins considérable, versée à l'avance par les chefs Man-tsé, ils ferment les yeux. Inutile d'ailleurs de changer ou de punir ces officiers, il en viendrait d'autres qui feraient la même chose ou pis encore. Chacun en est persuadé, aussi garde-t-on le silence. Les populations sont tenues de pourvoir elles-mêmes à leur propre sûreté. C'est pourquoi les gens un peu aisés, et les missionnaires obligés de suivre leur exemple, fortifient leurs habitations et les mettent en état de

(1) Kin-cha-Kiang (fleuve au sable d'or) qui n'est autre que le fleuve Bleu ; il forme à l'est la limite du Léang-chan.

défense : c'est là que païens et chrétiens se réfugient à l'heure du danger.

Bien des fois on a essayé de déloger ces farouches montagnards sans jamais pouvoir y réussir. Tout dernièrement encore, un général de grande réputation, Tan-ta-min, fit une expédition contre eux. Mais il fut obligé d'y renoncer presque aussitôt, avant d'avoir pu même les attaquer. Gardés par leurs formidables positions, ils défient n'importe quel ennemi. On ne peut, en effet, pénétrer chez eux que par deux ou trois défilés qu'une poignée d'hommes résolus défendrait sans peine contre une armée parfaitement aguerrie, à plus forte raison contre des Chinois qui, lorsqu'il s'agit de se battre, ne vont jamais que là où il n'y a pas de danger.

Il est probable que tant que la Chine sera ce qu'elle est, les tribus du Léang-chan pourront en toute sécurité vivre de brigandage et de meurtres.

Le *haut Yun-nan* présente une physionomie toute différente de celle que je viens d'esquisser.

À partir de Tchao-thong l'aspect du pays change complètement. Ce ne sont plus ces interminables montagnes qui s'entaient en masses confuses les unes sur les autres, c'est désormais la plaine qui se déroule large et verdoyante, tantôt avec des horizons sans fin, tantôt boursoufflée de mamelons et de collines, toujours sillonnée d'étangs, de lacs, de canaux et de rivières. De temps en temps, à la vérité, on traverse une chaîne de montagnes, mais c'est toujours pour retrouver la plaine sur le versant opposé ou pour arriver à d'immenses plateaux qui s'étendent à perte de vue.

Le climat aussi a varié, les brumes perpétuelles et les pluies journalières ont disparu, le ciel est pur et la température douce et agréable. Depuis la fin de septembre jusqu'à la mi-mai, c'est l'époque de la sécheresse, le vent souffle régulièrement, quelquefois même avec violence. La saison des pluies dure quatre mois, c'est-à-dire tout l'été, mais sans amener une trop grande humidité.

La température du centre du Yun-nan est une des meilleures qui soient au monde, l'hiver y est doux et on jouit de la fraîcheur pendant l'été. Les saisons sont peu distinctes. Le thermomètre ne monte jamais au-dessus de 27 centigrades

dans le temps même des plus fortes chaleurs, comme il ne descend jamais au dessous de 0 par les plus grands froids.

Les plaines sont riches et populeuses. On y recueille toutes les productions des zones tempérées: blé, orge, avoine, maïs, etc. Mais la culture du riz l'emporte sur toutes les autres. Les légumes et les fruits sont ceux de France: pommes, poires, prunes, châtaignes, pêches, etc. on les rencontre partout et à un bon marché étonnant. Malheureusement, depuis un certain nombre d'années, la culture de l'opium a fait des progrès désolants. C'est la ruine du pays, car les meilleures terres sont sacrifiées à ce funeste narcotique.

Le commerce du *haut Yun-nan* est nul ou presque nul, malgré la richesse du sol. La raison en est peut-être, en partie du moins, dans les nombreuses guerres civiles qui ont, de tout temps, désolé cette province. Mais, à mon avis, ce n'est pas là l'unique et surtout la véritable cause. Le Yun-nan manque absolument de débouchés favorables pour écouler ses produits: pas de rivières, pas de canaux navigables. Tout transport doit se faire à dos d'hommes ou de bêtes de somme.

De tout temps, il est vrai, on a connu l'usage des chariots, mais on n'a jamais su les perfectionner, ni rendre les routes carrossables. C'est la raison pour laquelle on nourrit tant d'animaux au Yun-nan: ânes, mulets, chevaux, sont en grand nombre. Mais, il est facile de le comprendre, tant que le commerce sera réduit à n'user que de pareilles moyens de transport, il sera forcément restreint et sans aucune importance. Si la route du Tong-King est jamais ouverte et le fleuve Song-Koi rendu praticable aux grandes barques, nul doute que le commerce du Yun-nan ne prenne bientôt un développement considérable.

La physionomie topographique du *haut Yun nan* est, pour la plaine, celle des terrains d'alluvion. Les montagnes, généralement peu élevées, sont pour la plupart complètement dénudées et stériles. Ça et là apparaissent cependant quelques forêts d'arbres rabougris, échappés à la hache dévastatrice des Chinois et végétant sur un sol de craie.

On y rencontre d'abondantes mines de houille, de cuivre, d'étain, de zinc, d'argent et même de mercure, ainsi que de

nombreuses sources d'eaux thermales dont les Chinois n'ont jamais connu les propriétés et que, par conséquent, ils n'ont jamais su utiliser.

La population du *haut Yun-nan* est plus dense et plus considérable que celle du *bas Yun-nan*. Les villes y sont plus rapprochées et plus nombreuses. On en compte quatorze de premier ordre, trente-huit de second ordre, et trente environ de troisième ordre, sans parler de plusieurs villes intermédiaires entre le premier et le second ordre. Toutes à peu près sont situées dans des positions superbes et importantes.

Mais c'est surtout dans la population qu'apparaît nette et tranchée la différence qui existe entre la partie supérieure et la partie inférieure de cette province. Indépendamment des nombreuses tribus indigènes...Lolos...Pány...Miáno... et autres, ayant leur caractère propre et leur physionomie à part, le type chinois lui-même s'est modifié dans ce milieu composé d'éléments divers. Il a pris quelque chose des peuplades auxquelles il se trouve mêlé. Ses mœurs sont devenues plus rudes. Son langage est plus accentué et plus guttural, et ses tons admettent une variante.

Le chinois du Yun-nan est plus simple et plus primitif que celui du Su-tchuen. Supérieur à ce dernier en force physique et en courage, il lui est inférieur en civilisation, en habileté industrielle et commerciale. Moins querelleur, il sera plus terrible dans sa colère. Timide et circonspect durant le cours ordinaire de la vie, il sera d'une audace invincible lorsque son intérêt ou son honneur sera en jeu. Un bienfait le trouve sensible ; l'injure en fait un ennemi dangereux.

Je ne parlerai ici des tribus indigènes que d'une manière sommaire. Vu leur grand nombre et les différences profondes qui existent entre elles, cela réclamerait toute une étude et un travail considérable. On en compte trente-quatre espèces ayant chacune son autonomie propre et ses coutumes particulières. Elles se divisent elles-mêmes en une infinité de variétés qu'il serait trop long et trop fastidieux d'énumérer.

À part les Mant-tsé du Léang-chan dont j'ai parlé plus haut, toutes ces tribus *lolos* reconnaissent la domination chinoise.

Elles sont gouvernées et administrées immédiatement par un chef indigène, nommé *Thou-ssé* (maître de la glèbe), sous la haute autorité des mandarins de la province. Ces chefs de tribus sont feudataires de l'Empire. Leur charge est héréditaire. En temps de paix, ils doivent les impôts et les contributions territoriales, les corvées et les tailles; en temps de guerre, ils fournissent leur contingent de soldats et de subsides.

Ces tribus sont en général pauvres et misérables. Les hommes cultivent la terre et nourrissent des troupeaux. Les femmes, qui toutes ont de grands pieds, se livrent également aux rudes travaux des champs; leurs mœurs sont plus ou moins correctes.

Rarement on rencontre des commerçants dans ces tribus, mais on y trouve des hommes de cœur, des chefs énergiques qui savent revendiquer leurs droits. De tout temps le gouvernement chinois a eu à compter avec eux, et sa politique a été toujours de les ménager.

CHAPITRE III

Mission de Yun-nan, ses commencements — Mgr Fossot : état actuel de la mission. — Obstacles au progrès de l'Évangile: hostilité des mandarins et des lettrés.

L'œuvre de l'évangélisation du Yun-nan a suivi les mêmes phases que celle de l'évangélisation des provinces adjacentes, le Kouy-tchéou et le Su-tchuen. On sait que les jésuites sont allés au Yun-nan comme dans toutes les autres provinces, mais purent-ils y établir des missions?... Y eut-il même des chrétiens dans les siècles précédents?... — Il est probable que non; — l'histoire, d'ailleurs, nous semble assez obscure sur ce point.

Le Yun-nan ayant été confié à la Société des Missions Étrangères en 1702, M. Leblanc fut nommé vicaire apostolique de cette province, et s'y rendit avec un autre missionnaire. Il n'y trouva que quatre chrétiens. Nommé évêque de Troade, en 1707, il alla mourir dans le Fô-Kiên en 1720.

Un saint missionnaire, l'illustre M. Gléyo, dont Dieu récompensa la vertu et le zèle par des grâces extraordinaires,

en fut à cette époque l'apôtre infatigable et y confessa généreusement la foi dans les cachots et au milieu des tortures.

Environ vingt ans après, Mgr de Martillac fut nommé évêque d'Erinée et vicaire apostolique du Yun-nan. Mais il quitta la Chine en 1746, sans avoir pu entrer dans sa mission et mourut à Rome en 1755.

Depuis cette époque, l'administration du Yun-nan fut confiée aux vicaires apostoliques du Su-tchuen. La foi ne commença à y faire des progrès sensibles que vers la fin du XVIII^e siècle. En 1804, on y comptait treize cent quatre-vingt-quinze chrétiens, et deux mille cinq cents en 1809.

Le Yun-nan eut particulièrement à souffrir dans la grande persécution de Kia-Kin en 1815 ; plusieurs de ses meilleures chrétientés furent décimées. Chaque année cependant, des prêtres, européens et indigènes, parcouraient la province pour en faire l'administration.

En 1843, le Yun-nan fut séparé du Su-tchuen pour former une mission distincte et Mgr Ponsot, évêque de Philomélie, en fut nommé vicaire apostolique.

Ce n'est par conséquent guère qu'à partir de ce moment que la mission a pu prendre son essor et espérer un développement considérable.

Mgr Ponsot avait en effet toutes les qualités requises pour faire un excellent supérieur de mission (1). Bon théologien, il était d'une soumission admirable envers l'Eglise ; bon administrateur, il laissait beaucoup d'initiatives à ses missionnaires, les soutenant dans leurs entreprises, les encourageant dans leurs difficultés et poussant d'ailleurs la charité aussi loin que possible envers ses ouailles.

Sous son administration, le nombre des chrétiens a plus que triplé, quoique quelques belles stations aient disparu au milieu du tumulte de la guerre et des révolutions. Malgré des invasions et des obstacles de tous genres, plusieurs postes importants ont été fondés ; ils donnent aujourd'hui les meilleures espérances.

Si nous n'avons pas eu à souffrir des persécutions autant que dans d'autres provinces de l'empire, la peste et la guerre

1 Mgr Ponsot est mort le 17 novembre 1880 après un apostat de 50 ans et un épiscopat de 37 ans.

ne nous ont point épargné dans ces derniers temps. Surtout dans la période de dix-huit à vingt ans qui vient de s'écouler, nous avons vécu le cœur toujours plein d'angoisses au milieu de continuelles alarmes.

Nous comptons aujourd'hui de onze à douze milles chrétiens, dont un certain nombre habite encore le *Bas Yun-nan*. C'est dans cette partie aussi que réside l'évêque ; nous n'avons pu nous y maintenir qu'à force de persévérance et de sacrifices. Pour résister aux attaques des Man-tsé il a même fallu mettre les établissements de la mission en état de défense. Depuis lors ils ont été, grâce à Dieu, la sauvegarde de nos chrétientés et le refuge des païens. On a vu jusqu'à cinq milles personnes réfugiées dans une seule de nos retraites, y trouver un abri sûr et échapper ainsi à la mort et à l'esclavage. Mais notre plus grand espoir se porte en ce moment sur le *Haut Yun-nan*.

La prédication y est facile, le peuple, simple et bon, nous écoute volontiers. N'étaient le mauvais vouloir des autorités et l'opposition aveugle des lettrés, nous récolterions des fruits abondants de salut.

Le Yun-nan, du reste, est sans contredit le pays de la Chine où les missionnaires jouissent le plus de liberté. Actuellement nous pouvons passer partout au grand jour, à pied ou à cheval, au milieu des cités les plus populeuses, comme à travers les campagnes les plus retirées, sans que jamais personne nous dise un mot d'insulte ou cherche à nous molester sérieusement.

Ce n'est pas, cependant, qu'au Yun-nan les obstacles à la propagation de l'Evangile ne fassent défaut. Bien souvent j'aurai dans le cours de mon récit, l'occasion de les signaler, il me paraît donc utile d'en dire dès à présent quelque chose.

Qui n'a entendu répéter sur tous les tons que le scepticisme ou l'indifférence en matière de religion est la cause principale du peu de progrès que fait le christianisme dans le céleste Empire ? Je ne nie pas que le Chinois, par nature, ne soit quelque peu sceptique et que l'amour du lucre et du bien-être en cette vie ne devienne souvent un des principaux mobiles de sa conduite, mais, à mon avis, ce n'est pas le seul obstacle, ni le plus redoutable.

Le Chinois, élevé en Chine, est timide autant que circonspect. La crainte de se compromettre est chez lui comme une seconde nature. Il redoute l'autorité, car il la regarde non comme une protection et une sauvegarde, mais une perpétuelle menace. En un mot, il a peur de la force brutale qui pille et qui tue, en se riant de la justice.

Or, le mandarin et le lettré, c'est-à-dire l'autorité, sont trop souvent pour le peuple chinois la personnification de cette force brutale. Il doit faire et dire ce que font et disent les mandarins et les lettrés, sous peine de leur être suspect et de s'attirer leur courroux. Ceux-ci méprisent la religion du Christ et la proscrivent, le peuple doit donc la mépriser et la rejeter comme eux. Supprimez cette race de mandarins, rapaces autant que jaloux ; faites disparaître ces lettrés orgueilleux, qui ne vivent le plus souvent que de rapines et d'injustices, et vous verrez que le peuple chinois, naturellement bon et tranquille, embrassera le christianisme, sinon en masse, du moins en grand nombre.

Mais à peine notre sainte religion a-t-elle fait quelques conquêtes, à peine avons-nous inscrit quelques catéchumènes, aussitôt la persécution commence, sourde et persévérante d'ordinaire, parfois ouverte et sanglante, mais toujours désastreuse par les résultats qui en sont la suite.

D'où vient-elle ? Qui la forme ? Il n'y a qu'à voir les moyens employés, pour le savoir : placards anonymes, libelles diffamatoires, outrages publics, violences et meurtres, tout cela est à l'ordre du jour, c'est l'œuvre des lettrés à l'instigation des mandarins. Car, en Chine, le principe d'autorité est trop reconnu et trop jaloux pour qu'un simple particulier puisse se mettre à la tête d'un mouvement quelconque.

Si le peuple agit, on est sûr qu'il est poussé en dessous par les autorités locales.

Citons deux faits à l'appui de ce que je viens d'avancer ; je pourrais en rapporter bien d'autres :

En quelques années et malgré des entraves de toutes sortes, notre sainte religion avait fait des progrès sérieux dans le district de Kiu-tsin. Bientôt on compta les catéchumènes par centaines ; les lettrés alors s'émurent et poussèrent le cri

d'alarme, des bruits circulèrent, menaçants et terribles. Le mouvement vers le christianisme n'en continua pas moins son cours. Les lettrés désormais impuissants, les mandarins résolurent d'agir.

Un jour, un mandarin supérieur, nommé *Kia*, en résidence à *Kiu-tsin*, rassembla tous les bacheliers du district.

“ Une peste, leur dit-il, infecte la contrée, cette peste, ce sont les chrétiens. Nous entendons qu'elle disparaisse ou, tout au moins, qu'elle ne s'étende pas davantage. Telle est notre volonté et tels sont les ordres de *Tsen-ta-djen*. Veillez à ce qu'ils s'exécutent; autrement vous aurez affaire à moi.”

Il y eut, on le comprend, grande émotion dans le pays. On cria partout qu'on ne voulait plus des chrétiens. Un bachelier de notre connaissance vint secrètement nous donner avis des ordres qu'ils avaient reçus. De plus, un des chefs satellites du prétoire nous raconta le fait et nous mit au courant de ce qui se tramait contre nous. Nous tinmes tête à l'orage et laissâmes crier, tout en prenant nos précautions, et en avertissant *Kia*, que, s'il arrivait quelque chose de fâcheux, ce serait à lui que nous nous adresserions. Grâce à Dieu, il ne se passa rien de bien extraordinaire et la prédication continua de se faire malgré l'opposition des mandarins.

A *Ma-long-tchéou*, ville de second ordre, à cinq lieues de *Kiu-tsin*, il y avait un mandarin chrétien du nom de *Tchen-lao-yé*. Bien que gêné par son supérieur immédiat, il faisait de la propagande dans la mesure de ses forces. Déjà plusieurs personnes avaient adoré et d'autres avaient promis de les imiter. Nous avions l'espoir de former dans cette ville un petit noyau de néophytes, grâce à l'influence de *Tchen-lao-yé*. Or, ce même *Kia* dont j'ai déjà parlé descendait un jour de la capitale de la province et regagnait *no-yamen* (prétoire) de *Suin-tien*. En passant à *Ma-long* il fait venir les notables de la localité et leur déclare en termes bien explicites que, si un seul habitant de la ville ou des environs se faisait chrétien, ils auraient à en rendre compte à *Tsen-ta-djen*.

Dès le soir même, le chef qui était très lié avec *Tchen-lao-yé* vint l'avertir des ordres qu'il avait reçus et lui recommander la plus grande prudence, s'il tenait à conserver sa

place ; Tchen-lao-yé comprit aussitôt qu'il allait être révoqué de ses fonctions, mais il résolut d'user jusqu'au dernier moment de son influence en faveur de la religion.

Les jours suivants, on lisait partout des libelles injurieux au christianisme et aux chrétiens. Affichés sur les murs et sur les portes de la ville, ils étaient déchirés aussitôt, mais on les remplaçait de suite par d'autres libelles plus infâmes que les premiers. Deux mois s'étaient à peine écoulés que Tchen-lao-yé recevait un pli du gouverneur qui le mandait à la capitale. Il n'était plus mandarin.

Quand il est si clair et si manifeste que l'autorité exècre et poursuit la religion, comment peut-on espérer que le peuple, timide et craintif comme tous les opprimés, osera se faire chrétien ? C'est humainement impossible. Il faut une conviction bien profonde et une foi héroïque pour braver la persécution, c'est-à-dire la ruine et bien souvent la mort. Mais là où nous n'avons rien à redouter du pouvoir, là où les lettrés sont impuissants, la religion prend racine tout d'abord, et bientôt se développe et devient prospère. Que n'avons-nous cette liberté véritable dans toute son acception !

(à suivre.)

JAPON MÉRIDIONAL

LETTRE D'UN ANCIEN MISSIONNAIRE DU JAPON.

[Les Missions Catholiques.]

LA VALLÉE D'OURACAMI.

Conservation des pratiques chrétiennes dans cette contrée depuis le XVII^e siècle.—Arrivée des missionnaires; progrès de la foi: la persécution; la paix.—Etat actuel de cette mission.—Projet de construction d'une église.—Lettre de M. Poirier: intéressants détails.

Non loin de la ville de Nagasaki, au pied de la gracieuse montagne de Compira, se déroule une magnifique vallée, désormais célèbre dans l'histoire de l'Eglise du Japon, c'est Ouracami. La population qui l'habite se compose de cultivateurs et d'artisans; le voisinage de la ville, en procurant à ceux-ci un travail rémunérateur, offre aux premiers un débouché facile pour les produits du sol. A Ouracami, il n'y a point de riches, mais aussi on y rencontre peu d'indigents. Le nombre des habitants est de 5 à 6,000.

La foi y fut prêchée au xvii^e siècle; des églises furent établies et la population entière paraît avoir, dès cette époque, embrassé le christianisme. Les premiers confesseurs de Jésus-Christ au Japon, en s'acheminant vers le lieu de leur supplice, avaient dû traverser cette vallée, et leur sang fut pour Ouracami une semence de chrétiens et de martyrs. La persécution, en effet, durant des siècles, y porta la désolation et la mort; mais elle ne réussit pas à éteindre la foi dans le cœur de ses habitants. <

Aux plus mauvais jours, alors même que, privés de pasteurs, ils étaient exposés à toutes les séductions, espionnés, persécutés, contraints à des actes extérieurs qu'ils réprouvaient dans le fond de leurs âmes, ces pauvres chrétiens, au milieu des ténèbres de la nuit, se réunissaient souvent sur les ruines d'un oratoire, jadis dédié à sainte Claire, et là, comme les juifs sur les restes fumants de Jérusalem et du temple, priaient notre Père qui est aux cieux et appelaient de leurs vœux le jour où surgiraient un nouveau sanctuaire et une nouvelle chrétienté.

D'ordinaire, c'était dans le secret de la famille que les membres qui la composaient, groupés autour de leur chef, écoutaient les lambeaux de prières que leurs pères leur avaient apprises. Un jour par semaine, on observait le repos du Seigneur ; le jeûne quadragésimal lui-même était respecté. A la naissance d'un enfant, bien vite on appelait le baptiseur qui faisait couler l'eau sainte sur la tête du nouveau-né et lui imposait le nom d'un patron, ce nom de l'âme comme ils l'appelaient, dont aucun profane n'était admis à connaître le secret.

Souvent aussi on portait ses regards vers l'Occident, on interrogeait l'horizon pour voir si de la grande Rome n'allaient pas arriver les messagers de la bonne nouvelle, les pères de leurs âmes !

Ces vœux furent exaucés. Un jour, les missionnaires abordant sur cette lointaine terre en face de la vallée, de l'autre côté de la rade de Nagasaki, élevèrent un temple au vrai Dieu, un autel à Marie ; et la croix si longtemps foulée aux pieds, se dressa au faite du nouvel édifice.

Les habitants d'Ouracami furent les premiers à venir visiter ce temple, les premiers à reconnaître les envoyés du Père commun des fidèles, les premiers à revenir à la pratique de la religion et à se déclarer chrétiens. Ils furent aussi les premières et les principales victimes de la persécution qui ne tarda pas à éclater.

Mais dans les prisons, au milieu des tortures, sur tous les chemins de l'exil, ils confessèrent Jésus-Christ et demeurèrent fidèles aux promesses de leur baptême. Plusieurs années durant, la vallée d'Ouracami ressembla à un désert : elle avait perdu les deux tiers de ses habitants dispersés, pour la cause de la foi, dans tous les cachots de l'empire.

Dieu eut pitié de son peuple et abrégé la durée de l'épreuve. Les prisons s'ouvrirent et, de toutes parts, les confesseurs de Jésus-Christ revinrent dans leur chère vallée. Ils n'y trouvèrent que des ruines, mais, avant de relever leurs humbles demeures, leur premier souci fut de recevoir les sacrements et de préparer de nouveaux oratoires où ils pourraient prier et entendre la sainte messe.

Bientôt les souffrances furent oubliées et la vallée reprit

sa physionomie ordinaire. Les habitants étaient plus pauvres des biens de la terre, mais plus riches en mérites devant Dieu. La paix dont ils jouirent depuis ce moment, la liberté qui leur fut accordée de pratiquer leur religion, leur permit de donner libre cours à la ferveur de leur zèle et, aujourd'hui, la vallée d'Ouracami est un des pays les plus chrétiens de la terre.

Oratoires, écoles, orphelinats, hôpital, communauté de vierges, confréries, aucune de ces œuvres qui répondent si bien à tous les besoins des âmes et des corps, ne manque à la vallée d'Ouracami.

Mais, depuis longtemps nos chrétiens ont ambition d'élever un temple moins indigne de la Majesté divine et plus en rapport avec les besoins et la ferveur de la population chrétienne. Ce projet n'est pas de date récente. Au lendemain de l'arrivée des missionnaires, alors que la persécution paraissait imminente, ils leur disaient, en montrant l'église de Nagasaki : " Pères, nous voulons élever un temple aussi beau que celui que vous avez construit en ville." La persécution qui éclata peu de temps après, les contraignit cependant d'ajourner l'exécution de leur dessein. Aujourd'hui, des temps meilleurs sont venus, et la vallée voit se dresser un monument digne de sa destination.

Dans le compte rendu annuel de ses travaux à Ouracami, M. Poirier, chargé du soin de cette importante chrétienté, fait à Mgr Petitjean, son évêque, l'historique de cette construction.

" Jusqu'à présent, écrit le missionnaire, il y avait dans la vallée d'Ouracami une seule église ou chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste et située au village de Doï. Cette église était tout au plus suffisante pour contenir 200 personnes. Ce n'était là qu'une première étape, un pied à terre, et nous avions déjà tous la ferme confiance que le bon Dieu accèderait à nos désirs les plus ardents, en nous procurant les moyens d'avoir un local plus spacieux et mieux placé, car Saint-Jean-Baptiste se trouve à l'extrémité sud de la vallée.

" Déjà un brave chrétien, originaire d'Ouracami et habitant près l'église Saint-Pierre à Nagasaki, avait fait cadeau à la communauté chrétienne de son village natal

d'un champ assez vaste pour qu'on pût songer à y construire l'église dédiée à l'avance à l'Immaculée Vierge Marie, N.-D. du Japon, qui a gardé pendant des siècles la vraie foi au cœur de nos chers Japonais (1). Mais l'emplacement en question, quoique parfaitement situé au centre de la vallée, était relativement étroit et entouré de propriétés appartenant à des païens et qu'il eût été difficile d'acquérir.

“ Aussitôt, Monseigneur, qu'avec votre autorisation et les encouragements de Mgr Laucaigne, il nous fut loisible de songer à la construction d'une église à Ouracami, je me mis sérieusement à l'œuvre. A mon avis, il fallait du temps et surtout des prières, afin d'attirer les bénédictions du bon Dieu. J'engageai donc mes chers chrétiens à demander à la Providence d'arranger toutes choses.

“ Suivant nos prévisions, les obstacles n'ont pas manqué, mais Dieu, pour prouver combien cette œuvre lui était agréable, l'a visiblement bénie et l'a fait réussir au-delà même de nos espérances.

“ Le champ dont j'ai parlé plus haut n'avait pour lui que sa position centrale et son site élevé. Mais, outre l'inconvénient grave que j'ai déjà signalé, aucune construction n'y existe et aucun souvenir religieux n'y est spécialement attaché.

“ Cependant, il y a au milieu de la vallée, à quelques centaines de pas plus au sud, une colline à pic de trois côtés et dont le sommet a été nivelé depuis des siècles. Sur ce plateau isolé et qui n'est rattaché au mont Compira que par le côté du levant s'élevait l'habitation de la famille des officiers qui ont gouverné Ouracami pendant 5 ou 600 ans. Elle descendrait dit-on, des anciens Daimios de Higo ; ruinée en partie par des guerres désastreuses, elle serait venue se réfugier dans la vallée.

“ Cette famille a-t-elle jamais été chrétienne ? J'en doute ; en tous cas, de l'aveu même des membres survivants, il n'en reste aucun souvenir ; et, comme ses chefs se transmettaient par héritage, depuis cinq ou six siècles, le gouvernement

1 C'est aux pieds de la statue de la sainte Vierge, dans l'église de Nagasaki, que les chrétiens d'Ouracami ont révélé à Mgr Petitjean leur foi et leur désir d'en accomplir les pratiques.

d'Ouracami, ils ont dû, dès le commencement de la persécution, prêter leur concours et, de père en fils, servir d'instruments dociles aux persécuteurs. Un fait certain, c'est que la chose s'est passée ainsi pendant bien des années. Nombre de chrétiens encore vivants peuvent témoigner avoir été torturés par les ordres des chefs de cette famille.

" Là aussi, chaque année, les habitants de la vallée étaient contraints de fouler la croix aux pieds. Beaucoup pour n'avoir pas voulu y obtempérer sur le champ, se souviennent d'avoir été attachés à un arbre, qui existe encore au milieu de la cour principale, près de l'entrée de la maison.

" C'est enfin dans cette vaste cour, il y a dix ans, que, par ordre des derniers chefs de la famille Tacadani (c'est son nom), tous les chrétiens d'Ouracami ont été convoqués et qu'on leur a signifié la sentence les condamnant à l'exil. On leur enjoignait en même temps de se rendre à bord des bateaux qui devaient les emporter et ce sous peine d'être fusillés sur place. Tous, on s'en souvient, ont obéi et ont préféré l'exil à l'apostasie.

" Mais le bon Dieu n'a pas abandonné ses enfants persécutés et c'est le cas, Monseigneur, de chanter avec Marie : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.*

" Le chef qui avait signifié aux chrétiens l'ordre de partir pour l'exil est mort bientôt après; son fils aîné a été tué par le feu grisou, en travaillant aux mines de charbon de Tacadjima; il ne reste plus qu'un seul enfant âgé de douze ans et d'une santé très délicate. A tous ses malheurs est venue s'ajouter pour la veuve et son fils une grande pauvreté. Tant que le père est demeuré chef de canton, il eut ses appointements, mais après sa mort, plus rien. L'office qu'il remplissait au lieu de passer, comme jadis, en héritage entre les mains des enfants ou des frères du défunt, a été confié à un autre par le suffrage universel (mode actuellement en usage au Japon, pour l'élection des officiers municipaux), de sorte que la famille Tacadani n'a plus maintenant aucune ressource.

" Elle a été forcée d'abord de vendre tout le bois qui couvrait cette belle colline de Yamazato, et enfin, au moment où nous demandions à Marie de se choisir un trône sur une

des nombreuses collines d'Ouracami, l'habitation seigneuriale des anciens persécuteurs de la religion était mise à l'encan avec toutes ses dépendances.

“ Aussitôt que les chrétiens apprirent la chose, ils n'eurent plus qu'un seul désir, celui de voir s'élever la maison du bon Dieu à l'endroit même où on avait voulu les forcer à l'offenser en foulant aux pieds la croix.”

“ On redoubla alors de ferveur ; de son côté, le démon mit toutes les entraves possibles à la réalisation de nos désirs, mais il ne fut pas le plus fort, et le 4 juin dernier, solennité du Sacré-Cœur de Jésus, le contrat d'achat fut signé. Dès le 7 juillet suivant, fête des 205 martyrs japonais, on commença les travaux nécessaires pour transformer les anciens bâtiments en église provisoire. Le 15 août, ils étaient assez avancés pour qu'il me fut possible de célébrer la sainte Messe dans ce sanctuaire arraché à l'enfer et destiné désormais à glorifier N. S. Jésus et sa sainte et immaculée Mère.

“ Je renonce, Monseigneur, à vous décrire l'ardeur avec laquelle pendant ces cinq semaines les travaux ont été conduits. Il n'y a que la foi qui puisse produire un tel résultat. Aussi, quelle joie le matin du 15 août ! quelle foule malgré le mauvais temps ! J'estime à 1.500 personnes, au moins, le nombre des assistants.

“ Un excellent catholique portugais, M. Braga, de Hong-kong, actuellement employé à la comptabilité des houillères de Tacadjima, était venu, dès la veille, prêter son concours empressé pour aider à la décoration du nouveau temple ; sa libéralité en fit, d'ailleurs, tous les frais. Que le bon Dieu bénisse ce pieux catholique !

“ L'église peut contenir facilement 1.400 personnes. J'y dirai la sainte messe tous les dimanches, jusqu'à ce que les travaux soient achevés et que Votre Grandeur soit venue y faire habiter Notre-Seigneur qui réside toujours dans la chapelle de S. Jean-Baptiste à Doï.

“ Pardonnez-moi, Monseigneur, si je me suis étendu longuement sur ce sujet. Je tenais à vous montrer combien la Providence bénit et récompense la foi de nos chers chrétiens et quelles circonstances ont amené la fondation du sanctuaire dédié à la Mère de Dieu, reine et patronne du Japon.”

ANTONIO

[Les Missions Catholiques.]

**SIMPLE RÉCIT ADRESSÉ PAR M. CHAUSSE, SUPÉRIEUR DE LA MISSION
DE LA CÔTE DES ESCLAVES, A M. PLANQUE, SUPÉRIEUR DES MIS-
SIONS AFRICAINES DE LYON.**

“ Vous me demandez une notice un peu complète sur Antonio. Vous le connaissez depuis bien des années par quelques traits qui ont marqué les commencements de notre mission de Lagos. Antonio fut véritablement le précurseur des missionnaires dans ces contrées barbares, et lui-même, missionnaire incomparable, remplit un rôle providentiel

“ Je me suis souvent plu à l'interroger sur sa vie, sans qu'il pût se douter de mon intention. Il m'a fourni, à son insu, tout ce que je vous raconterai. J'admiraïs, dans ses réponses simples et naïves, la rectitude de son esprit, la droiture de ses intentions et la fermeté de son inébranlable vertu dans une atmosphère énervante et corrompue. La grâce à ses élus, même au milieu de la dégradation la plus complète. C'est l'honneur de la foi de former et de soutenir de tels hommes ; redire les merveilles opérées par eux, c'est donc célébrer la gloire de l'Eglise.”

Antonio naquit à San Thomé, petite île voisine de la côte des Esclaves. A cette époque, la traite des nègres était en vigueur ; et chaque année, plus de cent mille victimes étaient entassées sur les vaisseaux des trafiquants de chair humaine. La cupidité alimentait cet épouvantable négoce. A l'âge de dix ans, Antonio, enlevé par de cruels voisins, fut vendu à un négrier qui le transporta au Brésil. Dieu voulut qu'il fût acheté par dom Romualdo, prieur des Carmes de Bahia. Ce saint religieux avait hérité du sublime dévouement des Pères de la Merci. Souvent il suivait, à la côte de Bénin, les navires de traite ; il se faisait le compagnon des esclaves, pansait avec amour leurs plaies et leur parlait d'un Dieu qui a voulu, pour les sauver, les surpasser en humiliation et en souffrance. Cette charité et l'onction de cette parole apostolique allaient au cœur de ces infortunés, et les inclinaient vers cette religion qui se présentait à eux sous une si touchante image.

On comprend que, dans la maison du Révérend Père, l'esclavage était complètement transfiguré par la fraternité chrétienne. Antonio en fit la douce expérience. Il fut accueilli avec tendresse, et l'on s'occupa avant tout de son intelligence et de son cœur. En l'initiant aux éléments des connaissances humaines, on développa avec soin son instruction religieuse. Heureusement doué, le jeune esclave fit de rapides progrès. Son âme s'ouvrit à la lumière des divins enseignements et il s'éprit d'un ardent amour pour le Dieu qui a fait des petits et des pauvres ses amis privilégiés. Après avoir été régénéré dans les eaux du baptême, il fut admis à la table eucharistique.

Les sentiments les plus nobles et les plus délicats prirent dès lors de jour en jour possession de son âme ; mais ce qui le distinguait, c'était une exquise pureté et un amour capable de tous les sacrifices. Il fut au comble de ses désirs quand on l'appela à servir le prêtre à l'autel. Les magnificences du culte catholique, les grandes vérités de la foi, le sublime spectacle de la vie et de la mort d'un Dieu, la douce figure de Marie, les anges avec leurs bienfaits, les saints avec leurs héroïques vertus, tout impressionnait ce cœur de prédestiné.

Antonio bénissait le prêtre qui lui avait procuré ce bonheur, et il éprouva bientôt le besoin de le faire partager. La plupart de ses compagnons de captivité avaient un sort bien différent. Tombés entre les mains de maîtres qui ne voyaient guère en eux que des outils animés, ils n'avaient reçu, avant leur baptême, qu'une instruction très superficielle, puis avaient été employés à différents travaux sans qu'on s'occupât davantage de leurs âmes.

Touché de cet état et encouragé par ses maîtres, Antonio se mit en relation avec ses malheureux compatriotes ; confident de leurs peines, il pleurait avec eux et leur témoignait l'amitié la plus sincère. Ces âmes utérées, qui ne connaissaient plus une parole amie, subissaient vite l'influence d'une affection que tout contribuait à leur rendre précieuse. Mais ce n'était pas assez pour Antonio ; afin de combattre leur ignorance et leurs préjugés, il les mettait en rapport avec les ministres de l'Evangile et s'efforçait lui-même de les initier aux enseignements de la foi ; aussi son nom était partout respecté et béni.

Cependant un grand nombre d'esclaves ayant recouvré la liberté, la plupart voulurent rentrer dans leur patrie; ils avaient tant souffert sur la terre étrangère! Antonio ne les suivit pas. Il avait été reçu par ses maîtres comme un enfant dans sa famille; il voulait mourir auprès d'eux.

Mais, peu d'années après, quelques-uns de ses anciens compagnons, revenus au Brésil pour le commerce, lui apprirent que tous les rapatriés avaient été infidèles à leur Dieu. Ce grand chrétien en ressentit une indicible douleur. La pensée de courir, comme le divin Pasteur, à la recherche des brebis égarées, se présenta aussitôt à son esprit. Mais n'était-ce pas là un projet insensé? Que pourrait-il, lui, simple fidèle, dans une œuvre qui réclamait la puissance divine de l'apostolat? Dans cette perplexité, il versa bien des larmes. Avec toute l'ardeur de sa foi, il demanda à Dieu de l'éclairer. Enfin, se jetant un jour aux pieds du successeur de dom Romualdo, il lui dit avec une vive émotion: "— Père, je vous dois plus que la vie, et les liens les plus doux et les plus forts m'attachent à votre service. Mais ceux que votre charité m'apprit à aimer comme des frères sont maintenant engagés dans le chemin de la perdition. Une voix intérieure me presse d'aller à eux et de les rappeler au devoir. Est-ce le Ciel qui m'appelle ou l'orgueil qui m'égare? O mon bienfaiteur et mon guide, faites cesser ce tourment: parlez, et j'obéis." Le saint religieux, stupéfait, réfléchit un instant. Il voyait à quels périls s'exposait le pauvre esclave en allant seul affronter la plus hideuse dépravation. Mais, d'autre part, il savait son âme si pure et si profondément pénétrée de l'amour de son Dieu! Dans cette généreuse inspiration, il crut reconnaître un dessein de la divine Providence; et, pressant dans ses bras son fidèle serviteur, il lui dit d'un ton prophétique: "— Mon fils, Dieu le veut. Allez ouvrir la voie où l'on verra un jour les pieds de ceux qui portent la bonne nouvelle, de ceux qui annoncent la paix."

Eclairé et fortifié par ces paroles du vénérable prier, Antonio n'hésita plus. Le premier bâtiment qui partit pour la côte de Bénin reçut à son bord cet étrange missionnaire. Son dessein, qui eût fait sourire l'incrédule de pitié, sembla faire frémir les enfers. Arrivé en face de Lagos, le navire fut as-

sailli pendant plusieurs jours par une épouvantable tempête, qui le rejetait en haute mer avec une violence inouïe. L'équipage était dans la consternation ; mais Antonio priait, et Dieu veillait sur lui. Enfin il put descendre sur la plage. En mettant le pied sur cette terre maudite, il se jeta à genoux, implorant pour elle et pour lui les secours de la miséricorde divine.

Avec les modiques ressources qu'il avait apportées, il se procura une pauvre case pour s'abriter et un peu de terrain pour vivre ; après quoi il se mit à la recherche de ses amis de Bahia. Hélas ! quelque sombre que fût le tableau qu'on lui avait fait de leur défection, il était loin de la réalité. L'épreuve les avait trouvés faibles ; et, lâches apostats, ils étaient devenus, quelques-uns mahométans, les autres fétichistes, tous esclaves des plus ignobles passions. Antonio comprit la grandeur de sa tâche, et la vue de son impuissance l'effraya un instant. Mais on lui avait dit qu'il faisait la volonté de ce Dieu qui emploie, quand il lui plaît, les instruments les plus infimes. Cette pensée ranima son courage, et il commença vaillamment l'œuvre de son apostolat.

Le souvenir de son amitié le fit accueillir avec bienveillance par ses anciens compagnons d'esclavage ; mais comment ranimer en eux les divines croyances ? Sa soif des âmes lui fournit d'heureuses inspirations. Nous avons vu combien il avait été impressionné par les cérémonies du culte. Persuadé qu'elles seraient pour lui d'un précieux secours, il crut, dans sa foi naïve, qu'il pouvait reproduire quelque chose de ce qui était fait avec tant de splendeur par les prêtres du Brésil. En conséquence, avec quelques bambous, il éleva une modeste case où il convoque ses compagnons. Les catéchismes, le chant des cantiques, le prône, le pain bénit et jusqu'aux cérémonies de la messe ; dont l'ensemble est gravé dans sa mémoire : il emploie tout ce qui peut parler à l'esprit et aux sens. On lui apporte les enfants nouveau-nés, il les baptise. Il bénit les époux, comme les anciens patriarches. On l'appelle auprès des malades, il les prépare à la mort et leur fait la recommandation de l'âme ; il ensevelit les morts selon toutes les prescriptions du rituel dont il a précieusement conservé un exemplaire portugais. Il n'a pas

les incomparables ressources des sacrements de pénitence et d'eucharistie, mais il sait l'efficacité de la prière. Il préconise, il multiplie sous toutes les formes ce grand moyen de salut. Animé d'une tendre dévotion envers Marie, il met tout en œuvre pour lui gagner les cœurs et chaque samedi il réunit son peuple et récite le rosaire.

Tant d'efforts ne pouvaient pas demeurer stériles. Un ébranlement général se produit peu à peu. Antonio court après ceux qui hésitent; il les presse, il les supplie, il les effraie par les menaces de la vengeance divine, il les attendrit par ses larmes, et enfin, presque tous le consolent par leur retour. Un pauvre esclave libéré, sans ressources, sans autre science que celle du catéchisme, était donc parvenu à créer une véritable chrétienté au milieu du peuple le plus barbare de l'univers. C'est ainsi que Dieu se joue de la sagesse humaine dans l'accomplissement de ses desseins.

Cependant, ces apostats, revenus à la foi de leur baptême, ont besoin d'une complète transformation. Antonio entreprend cette œuvre avec la simplicité de sa foi. Devant l'image de la croix, avec une patience et une bonté inaltérables, il écoute les plaintes, discute les griefs, et prononce des jugements toujours respectés, parce qu'ils sont fondés sur la justice et tempérés par la clémence.

Ces bons offices excitent l'admiration. Antonio est entouré de reconnaissance. On accourt sur son passage, on lui baise les mains, On lui demande sa bénédiction; on ne l'appelle plus que *Padre Antonio*. Les païens eux-mêmes subissent le charme; plusieurs se font instruire et reçoivent le baptême.

Cette chrétienté, fruit de tant de labeurs, devait être bientôt soumise à une terrible épreuve. Lagos est admirablement située pour commander la côte du Bénin. L'avantage de cette position n'avait pas échappé aux regards avides de l'Angleterre. Un prétexte est trouvé, et Lagos devient, en 1861, une station britannique. Les ministres protestants s'y établissent à l'abri du drapeau et commencent naturellement leur propagande auprès des catholiques. L'or qu'ils ont en abondance, leurs prétentions d'être les vrais représentants du Christ, ce qu'ils ont conservé de ses enseigne-

ments, leur morale indulgente, tout leur donne un redoutable prestige. Ce n'est pas à Antonio qu'on peut faire accepter une vérité diminuée et un Christ amoindri ; mais ses enfants, si fragiles et si peu préparés pour la lutte, qui les préservera ? Frémissant à la vue de ce péril, il appelle le Ciel à son aide, et, comme le pilote qui voit le navire en détresse, il jette le cri d'alarme. Rassemblant son troupeau autour de lui, il ne cesse de lui répéter de toute l'énergie de sa foi : " Ah ! ce ne sont pas là les prêtres que nous avons connus et qui nous ont enseigné la bonne doctrine ; ces ministres ne sont pas les bons et les vrais, ils sont comme les autres hommes, ils ont des femmes et des enfants. Dans leurs temples, on ne trouve pas Jésus-Christ vivant dans son tabernacle ; les images de la sainte Vierge et des saints ne sont point vénérées. Ce ne sont pas les véritables pasteurs ; attendons que Dieu ait pitié de nous ; sa bonté ne nous délaissera pas." En même temps, pour conjurer l'orage, on multiplie les assemblées et les prières publiques, et, par un prodige de la grâce, Antonio ne perd aucun de ceux qui formaient sa famille bien-aimée.

Toutefois le vaillant athlète comprenait de plus en plus combien il est difficile de ramener et de soutenir les âmes sans la vertu du ministère évangélique et sans la puissance des sacrements. Puis, il sentait ses forces défaillir et personne n'était là pour continuer son œuvre ! Parfois debout sur la plage, il regardait au loin si quelque navire ne lui apportait pas le secours tant désiré. Celui qui a tout promis à la prière ne pouvait pas demeurer insensible à de semblables désirs !

Un jour, le grand apôtre vit en songe l'ange de la Macédoine qui lui disait : " Passe en Macédoine et vient à notre aide." Quand Mgr de Marion-Brésillac conçut son héroïque projet des missions africaines avec le désir arrêté de commencer son apostolat par la côte des Esclaves, il avait sans doute entendu, lui aussi, l'ange d'Antonio lui crier : " Il y a là-bas, sous un soleil brûlant, des âmes qui vont périr dans l'abandon ; va et porte-leur les trésors dont le Ciel t'a fait dépositaire." Répondant à cet appel, les disciples du saint évêque débarquèrent en 1861 sur la côte des Esclaves. Mais il devait se passer encore plusieurs années avant qu'Antonio

vit arriver les missionnaires, et c'est seulement en 1867, après avoir commencé leur apostolat à Whydah et à Porto-Novo qu'ils vinrent établir à Lagos une chapelle en bambous. A la doctrine qu'ils prêchaient, à leur vie, Antonio reconnut les prêtres de sa religion. Il convoqua son peuple et lui dit, dans l'ivresse de sa joie : " Voilà enfin ceux que j'attendais, voilà les véritables ministres de Jésus-Christ. Je vous remets entre leurs mains. Celui que vous appeliez votre père ne sera désormais que le plus humble et le plus heureux de leurs disciples." Les chrétiens furent dociles à sa voix, et accueillirent les Pères avec transport.

Antonio ne quitta plus les missionnaires. On lui fit une petite case à côté de la chapelle. Personne ne le rencontrait sans lui demander sa bénédiction et lui baiser respectueusement la main, suivant la coutume des Brésiliens. Son influence même ne fit que grandir. Un jour, une femme qui menait une vie fort peu édifiante avait laissé mourir son enfant sans baptême. Repentante, elle se souvient d'Antonio. Elle court à lui et lui dit : " Baptisez mon fils qui vient de mourir, je veux qu'il aille au Ciel." Le *padre* Antonio l'engagea à changer de vie et fit si bien que, quelques jours après, elle apprenait la doctrine. Elle ne cessait de répéter : " Mon fils est mort sans baptême, je suis bien malheureuse, mais je veux aller au Ciel."

Quand les Sœurs furent arrivées, il se fit un devoir de les visiter tous les mois, malgré son grand âge et la difficulté qu'il avait à marcher. " Ah ! pauvres dames ! leur disait-il, vous êtes bien comme des agneaux au milieu des loups " et, désignant les élèves, il ajoutait : " Je voudrais pouvoir faire comprendre à ces petites combien elles doivent profiter des leçons que vous leur donnez, mais mes gens ne savent pas tous les sacrifices que vous faites."

Antonio présidait toujours, le samedi, l'office de la sainte Vierge. Un prêtre, il est vrai, assistait en surplis ; mais le vieillard entonnait les antiennes et récitait les oraisons. Il n'omettait aucune cérémonie et il était fidèle à agiter la petite sonnette de l'autel chaque fois qu'on chantait le *Gloria Patri*, selon la coutume du Brésil.

Le matin à six heures, à midi et le soir, il était exact à

sonner l'*Angelus*, il ne voulait céder cet office à personne, et, après s'être acquitté de ces fonctions, il s'agenouillait pieusement sur le sable pour saluer *Nossa Senhora*, dont il était l'enfant dévoué. Sa case était à côté de la cloche. C'est là que, jusqu'à son dernier jour, il continua de rendre la justice et de donner de bons conseils. Plus d'une fois le missionnaire se glissa derrière les bambous pour assister à ces scènes attendrissantes ; il en sortait ému, édifié, rendant grâces à Dieu du bien que faisait Antonio.

Une des grandes douleurs du vieillard fut de voir la santé des Pères s'affaiblir rapidement sur ce sol meurtrier pour les Européens ; il les entourait de ses soins affectueux, et quand la mort eut commencé ses terribles ravages en frappant sa première victime, il disait au supérieur en lui serrant la main : " Jésus était le fils unique de Marie, et pourtant Dieu le prit à sa mère en le faisant passer par la croix. Que sa sainte volonté soit faite ! " Il se livrait à l'étude du catéchisme avec la ferveur d'un néophyte. Un jour, son livre s'étant égaré, il vint humblement en demander un autre en disant ; " Je suis vieux et plus que jamais j'ai besoin d'étudier pour savoir le chemin de l'éternité."

Antonio avait près de quatre-vingts ans lorsqu'une attaque de paralysie l'étendit sur sa couche sans lui ôter ses facultés intellectuelles. La souffrance le trouva calme et résigné ; après avoir reçu les secours de la religion avec une piété qui émut profondément la foule, il s'éteignit si paisiblement qu'on le croyait encore absorbé dans la prière. La désolation fut grande, mais à ce deuil général se mêlait le sentiment qu'on éprouve en voyant mourir un saint. Tout le monde voulut contempler et toucher cette dépouille chérie. La mission fit à Antonio des funérailles aussi splendides que le permettaient ses modiques ressources. Presque tous les chrétiens firent offrir le saint sacrifice pour celui qui avait été si longtemps leur bienfaiteur, et son tombeau n'a pas cessé d'être un lieu de pèlerinage.

Quand un homme s'est aventuré sur ces terres brûlantes de l'Afrique, quand il a découvert une plante inconnue ou la source ignorée d'un fleuve, les académies d'Europe n'ont

pas assez de voix pour exalter l'heureux explorateur. Ces doctes assemblées ne prononceront jamais le nom d'Antonio. Que leur importent ce pauvre nègre et son œuvre, dont elles ne comprennent pas la grandeur ! Mais les âmes qu'il a tirées de l'abîme le béniront, et les missionnaires dont il fut le précurseur ne laisseront pas périr sa mémoire.

NOUVELLES.

[Missions Catholiques]

DEUX-GUINÉES.

Mgr Le Berre, vicaire apostolique des Deux-Guinées, a reçu, d'un indigène de Cama, cette lettre que nous reproduisons avec sa touchante simplicité.

“ Depuis que les missionnaires sont venus au Gabon, nous n'avons pas encore vu un seul missionnaire venir vers le côté de Cama pour nous annoncer la parole du Seigneur et nous faire connaître ses lois ; mais, aujourd'hui, je me prosterne à vos pieds, en vous suppliant, s'il vous plaît, de nous donner un missionnaire pour nous annoncer la loi du Seigneur et nous éclairer sur sa parole. Vous êtes les véritables représentants de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

“ Il y a deux sortes de religion : la religion catholique et la religion protestante ; mais je veux les missionnaires de la religion catholique, parce que ce sont les véritables envoyés du Seigneur, et je désire ces missionnaires beaucoup, Monseigneur, parce qu'il n'est pas bon que nous soyons en cette contrée sans que nous ayons une mission, et il est bon que tous les pays entendent la parole du Seigneur ; ce sont là les sentiments de mon cœur.

“ Monseigneur, celui que je charge de cette lettre est un de mes enfants, et si vous consentez à mes désirs, il est bon que vous le renvoyiez avec une lettre et quelqu'un pour voir l'endroit où il faut bâtir la mission. Ma demeure est près de l'endroit où le petit vapeur le *Marabout* (1) a l'habitude de jeter l'ancre. C'est là où mon village est établi.

“ Je termine, Monseigneur, en vous saluant, ainsi que vos missionnaires.

“ Votre ami,

“ CANGA.”

(1) Petit vapeur de la colonie du Gabon, au service du commandant. Il visite de temps en temps toutes les rivières et lagunes de ces pays.

ATHABASKA-MACKENZIE.

Mgr. Henry Faraud, oblat de Marie, vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, écrit de la mission de Notre-Dame-des-Victoires, le 8 mai, 1881 :

“ Je quittai la mission de la Providence le 23 juin dernier. En arrivant sur le grand lac des Esclaves, je fus retardé par les glaces. Aussi ce ne fut que dix jours après que je pus arriver à la mission de Saint-Joseph (fort Résolution). Après avoir passé cinq jours à cette mission où tous nos excellents néophytes étaient réunis, je partis pour la Nativité. Nous eûmes quinze jours de navigation, car le courant était très-fort et l'eau très-haute.

“ Je devais attendre là l'arrivée de Mgr. Clut, afin de régler toutes les affaires. Nous l'attendions tous les jours et à chaque instant, quand enfin, le 14 août, à dix heures du soir, nous entendîmes au loin une grande fusillade; c'était le signal de son arrivée.

“ Quatre jours après, je partis pour le lac La Biche. Ce n'était pas sans quelque crainte, car ma sciatique, longtemps calmée, paraissait s'irriter de nouveau. J'avais en outre un pénible voyage devant moi. Il fut plus mauvais encore que je ne l'avais pensé. Nous éprouvâmes d'interminables longueurs; bris de canot, jeûnes forcés, pluies torrentielles, etc. Aussi ce ne fut que le 29 septembre que j'arrivai à Notre-Dame-des-Victoires. Cependant, ce qui *naturellement* aurait dû aggraver considérablement ma maladie, n'avait eu aucune influence sensible sur ma santé. J'étais même un peu mieux qu'à mon départ d'Athabaska.

“ Depuis lors mon état n'a point empiré. Je suis toujours enflé, fatigué, harrassé; mais enfin je puis, en souffrant, étendre le royaume de Dieu et gagner des âmes à Jésus-Christ. C'est tout ce qu'il me faut.”

3V
1815
G2
A5

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

VINGTIÈME NUMÉRO, JUIN 1883.

SOMMAIRE.

PAGES.

MISSEURS DU NORD-OUEST.—Lettre de Sœur Marguerite-Marie, Sœur Grise.—Lettre de la Révérende Sœur Charlebois, Assistante générale de l'Hôpital-Général de Montréal.—Lettre de la Révérende Sœur Lemay, Sœur de la Charité.—Lettre adressée à une Sœur Grise de l'Hôpital de la Providence, Rivière McKensie, par un de ses élèves, actuellement commis à la Compagnie de la Baie d'Hudson, N.-O.	99
MON DISTRICT ET HUIT ANS DE SÉJOUR AU YUN-NAN.—Récit d'un Missionnaire (suite).	124
LETRE DE MONSIEUR BOSSE, Préfet Apostolique de la Côte Nord.	171
MISSION DE L'AFRIQUE CENTRALE.—Voyage du Vicaire Apostolique, Monseigneur Sogaro, à l'Afrique Centrale.—Que font nos missionnaires? Tribulations et Conversions.	179
ÉTATS-UNIS.	192

MONTREAL:

DE L'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1883



ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI
POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

JUIN 1883

(NOUVELLE SERIE)

VINGTIEME NUMÉRO.

MONTREAL:
CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1883



LE 15 MARS 1917

MONSIEUR LE VICAIRE GÉNÉRAL

DE LA SEMI-ÉPIQUE

DE LA SEMI-ÉPIQUE

DE LA SEMI-ÉPIQUE

LOUÏS DE LA SEMI-ÉPIQUE

Permis d'imprimer

† EDOUARD-CHS, Evêque de Montréal.

Likier
Lauren
11-26-30
53448

MISSIONS DU NORD-OUEST.

HOSPICE SAINT-JOSEPH DE L'ILE A LA CROSSE.

13 septembre, 1881.

A NOTRE TRES HONORÉE MÈRE DESCHAMPS,
Supérieure générale.

Ma très honorée et bonne mère,

Notre chère et dévouée sœur assistante Charlebois, pendant son trop court séjour de trois semaines à l'Île-à-la-Crosse, n'a pas eu un instant à donner à sa correspondance. Dans sa bonté maternelle, elle nous a consacré tout son temps. Cette chère mère, sentant toute l'amertume et la vivacité de nos regrets en face de la dure nécessité où elle était de nous laisser sitôt, a bien voulu, pour nous consoler un peu, se mettre entièrement et complètement à notre disposition pendant les jours bénis de sa visite dans notre chère communauté. En partant, elle m'a laissé ses notes pour son petit journal de voyage, afin de l'expédier par la première occasion. Je m'empresse donc de profiter de mes premiers moments de loisir pour vous l'écrire..... Que ne puis-je embaumer ce récit du parfum de la piété filiale, de l'amour respectueux et soumis de cette vénérée Ancienne pour votre révérence, ma très honorée mère, comme nous l'avons été nous, par ses doux entretiens qui ne respiraient que votre souvenir ; oui, pendant ces trois semaines vous viviez avec nous, bien-aimée Mère Générale !

La distance semblait disparaître pour nous faire goûter momentanément le bonheur, la gaieté, la douceur de la vie de famille... Quand nous entourions "Notre Mère Visitatrice", nous oubliions notre éloignement, et parfois, pour goûter dans la simplicité de la confiance des enfants du Bon Dieu, la douceur de l'illusion, nous fermions les yeux et nous

disions en nous-mêmes : " c'est la voix de notre mère Charlebois, ne suis-je pas à la Maison Mère?..... — Oui, j'y suis, je crois ; dans un instant j'entendrai la voix de notre très honorée mère... je me jeterai dans ses bras maternels pour recevoir ses tendres embrassements... puis je passerai dans les bras de nos chères sœurs Anciennes et de toutes nos sœurs si affectueuses et si bonnes..." Il est vrai que nous revenions vite de notre rêverie, mais au moins nous réalisons que c'était vrai que ma sœur assistante Charlebois était au milieu de nous.—Oh merci ! mille fois merci ! très honorée mère, du bonheur que vous nous avez accordé.— Mais je m'éloigne trop de mon sujet, je vous en demande pardon et je commence immédiatement le récit de la pénible pérégrination de notre mère visitatrice.

Le 29 juin, notre chère sœur Assistante disait adieu à nos bien-aimées sœurs du McKenzie pour s'embarquer dans les berges de M. Camsell, premier bourgeois du district de la rivière McKenzie, qui partait ce jour là avec sa grosse brigade pour le Portage La Loche. M. Gaudet, bourgeois du Fort Good-Hope, eut la délicatesse de mettre sa berge, la plus belle et la plus commode de celles de la brigade, à la disposition de notre chère Mère..... Le départ s'effectua à 9 heures du matin..... Notre Mère a passé sous silence les détails de ses adieux à nos chères sœurs du McKenzie..... Son cœur, sans doute, ne pouvait songer à cette séparation, imposant un sacrifice d'autant plus grand, que le bonheur goûté pendant dix beaux mois, avait été plus parfait... Elle semblait avoir besoin de se taire pour porter le poids de la douleur de nos bien-aimées sœurs et pour maîtriser la sienne..... Les berges en s'éloignant rapidement déroberent la belle Mission de la Providence aux regards attendris de notre vénérée voyageuse et allèrent accoster pour le campement du soir, auprès de la maison de Pêche.... Le lendemain, vent contraire, ce qui ne permit à la brigade d'atteindre la " Grande Ile " que vers les 8 heures du soir. Le 1er juillet, départ de la " Grande Ile " à 4½ heures du matin.... Toute la journée d'énormes bancs de glace se laissèrent voir dans le lointain ; mais par bonheur le vent, venant de terre, repoussait ces masses glacées que personne

n'eut pu braver si le vent fut venu du large. Néanmoins, la température fut chaude.

Le 7 juillet, départ du lac des Esclaves, mission Saint-Joseph, à 7 heures du soir. Ce jour là encore, des bancs de glace avaient été aperçus dans le lointain.

Le 8, fête de sainte Elisabeth, un souvenir affectueux fut envoyé à notre chère sœur assistante Dupuis. Ce souvenir était aussi profond que le silence des grandes forêts que notre mère visitatrice voyait s'étendant à l'infini de chaque côté des rives sauvages qu'elle côtoyait, et il était accompagné des souhaits de fête les plus doux et les plus sincères.

Le 9 juillet, à 11 heures, ma sœur assistante Charlebois arrivait au Fort Smith, puis enfin à Athabasca le 14, à la grande allégresse de nos chères sœurs Lemay, supérieure, Saint Michel des Saints, Brochu et Fournier.

Le 16, belle fête de Notre-Dame du Mont Carmel, elle disait de nouveau adieu à nos chères sœurs et s'embarquait sous la protection de notre Mère du Saint Scapulaire. Nouveau silence sur les adieux. Le cœur de notre mère visitatrice avait besoin de toute son énergie pour renouveler des adieux si déchirants. Sa plume refusait à traduire des émotions aussi vives.

Le 23 juillet, elle arrivait à la Fourche.

Le 25, elle se trouvait en face des portages périlleux et fatigants qu'on appelle " Portage la Cassette " et " Portage la Bonne." Tous les deux furent passés sans accident ce jour là.

Le 27, la brigade dut faire le passage du " Portage de la Grosse Roche," du " Portage les Pains " et du " Portage la Terre Blanche," qui est tellement affreux que les hommes durent porter les berges. C'est une chose navrante que le spectacle de ces pauvres hommes attelés à cette énorme berge qui les écrase de son poids, parcourant des chemins affreux et courant risque de se faire tuer à chaque instant ; heureusement que Dieu veille sur eux.

Le 28 juillet, notre mère visitatrice arrivait au " Portage la Loche," vers les dix heures du matin.

Le 30, elle quittait l'autre extrémité du Portage et, s'armant de sa grande confiance en Dieu, elle entreprenait de monter

les côtes qui sont d'une hauteur prodigieuse et qui se succèdent les unes les autres. Ce seul trajet met les plus robustes personnes au bout de leurs forces ; jugez de la fatigue que notre chère mère visitatrice dut éprouver. Elle mit une heure et demie à gravir ces prodigieuses côtes. Si, au moins, en arrivant sur ces hauteurs, elle eût pu trouver un gîte confortable ; mais non, elle dut elle-même faire le ménage de sa tente, préparer son lit. Vous comprenez facilement que son sommeil fut court et pénible. Néanmoins le Seigneur lui prêta assez de force pour continuer sa route le lendemain matin. Mais cette fois ce n'était plus à pied comme la veille, mais bien en grosse charrette, trainée par un bœuf et par des chemins affreux, dans la boue, dans l'eau, sur le bord de précipices, supportant des secousses terribles. Elle fit 16 milles dans cette voiture, à la merci de l'animal qui la conduisait ; car les chemins étaient tellement affreux que les hommes ne pouvaient marcher auprès des charrettes et ils suivaient le portage qui serpente en tous sens, choisissant les endroits les moins méchants pour eux-mêmes et laissant les bœufs qui traînaient le bagage et celui de notre chère mère, aller à l'aventure ; par bonheur qu'ils suivirent le chemin. Enfin, Dieu aidant, l'épouvantable portage fut passé, et notre bien-aimée mère arriva à l'endroit où la brigade du Fort Cumberland était campée. Le Révérend Père Moulin, de l'Ile à la Crosse, l'y attendait, ainsi qu'un ami dévoué des sœurs de cette mission, qui ambitionnait l'honneur et le bonheur de veiller sur notre bonne mère depuis le portage jusqu'à l'Ile à la Crosse, et qui avait promis de mettre sa berge à sa disposition, et de la conduire saine et sauve à la porte de l'Hospice St-Joseph. Le Révérend Père Moulin m'a dit à moi-même, ma très honorée mère, que, voyant arriver les charrettes, il s'était empressé d'aller saluer notre mère visitatrice, qu'elle était tellement méconnaissable, défaite, brisée et épuisée, qu'il en fut ému de compassion et même inquiété. Il crut prudent de la laisser reposer quelques heures. Pour cela, il prétextait qu'il fallait qu'il passât le dimanche là pour voir son monde qui ne s'était pas encore présenté pour la réception des sacrements. Sa tente fut dressée dans l'endroit le plus commode et elle put s'y retirer

et s'y reposer. Malheureusement la tempête s'éleva pour augmenter les souffrances de notre pauvre mère et par là ses mérites. Le vent soufflait avec une impétuosité incroyable, la pluie tombait par torrents, les hommes eux-mêmes grelottaient de froid. Notre bien-aimée voyageuse était blottie dans sa tente, souffrant en silence et avec une parfaite résignation les fatigues du voyage, l'inquiétude et l'incommodité de sa position, l'humidité du terrain, le froid, la pluie. Pour se garantir de la pluie que le vent poussait violemment sur sa tente, menaçant de la renverser à chaque bourrasque, notre chère mère pria notre digne ami, Mr Louis Jourdain, de lui couper d'énormes longueurs de bois vert pour les mettre sur les franges de sa tente et la consolider ainsi. En se couchant au milieu elle ne sentait pas la pluie.

Le 2 août, vers midi, les berges s'éloignèrent des rivages redoutables du Portage la Roche. M. Louis Jourdain avait prié Notre Mère d'embarquer dans sa propre berge dont il était le pilote. Il était fier comme un roi de l'honneur qui lui était fait et heureux d'accomplir la promesse qu'il nous avait faite de nous amener Notre Mère Charlebois... Ce Monsieur est le guide de la brigade du Fort Cumberland, et serviteur fidèle de M. Horace Bélanger, frère de notre chère Sr. Casgrain. Les berges s'étant donc un peu éloignées, hissèrent leur grande voile, et voguèrent vers l'Île à la Crosse à la grande joie de notre chère Sr. assistante... Le vent augmentant peu à peu, les voyageurs volaient sur l'onde écumante. Le lendemain le vent fut encore favorable toute la journée. On arriva enfin au grand lac du Bœuf, dangereux et très long. Les hommes étaient joyeux d'entreprendre cette traversée à la voile ; notre mère craignait un peu. Le lac était blanc d'écume, et le vent promettait d'augmenter ; mais le guide assura qu'il n'y avait aucun danger, connaissant sa force, son adresse, son expérience et celle de ses hommes accoutumés à braver les tempêtes. Donc, à la grâce de Dieu ! les hommes poussèrent joyeusement au large, hissant leur grande voile. En un instant le rivage disparut et les berges furent lancées dans ce lac du Bœuf, où plus d'un brave a tremblé en se voyant si près, si près de la mort. La berge craquait et elle volait de vague en vague avec une vitesse qui effrayait

notre pauvre mère. Le jeune fils de M. Charles Gaudet était dans la même berge, il avait été confié à notre mère par son père lui-même au Portage la Roche. C'est un enfant de 8 ans, craintif et timide ; aussi tremblait-il de tous ses membres au milieu du lac ; la frayeur le mit hors de lui-même et s'attachant au bras du pilote il criait : Louis, baisse la voile ! Louis, baisse la voile !... Notre mère dit qu'en effet c'était effrayant ; elle fit son acte de résignation et s'abandonna à la volonté du bon Dieu, à qui les vents et la mer obéissent. Il n'est pas rare que les voyageurs mettent huit à dix jours pour traverser ce lac en côtoyant la terre, craignant de périr. Cette fois, comme le temps était beau, le vent seul soufflant impétueusement, les hommes de la brigade n'avaient pas hésité à se lancer au milieu du lac, pour raccourcir leur chemin. La traversée se fit en six heures.

Le 4 avril, à 2½ hrs du matin, le guide cria " Lève ! Lève ! bon vent. En peu de temps tous furent embarqués, la voile hissée, et les berges glissèrent de nouveau comme l'éclair sur l'onde écumante conduisant à l'Île à la Crosse.

Permettez-moi ma très honorée mère, de vous prier de laisser notre chère mère visitatrice pour quelques heures à la garde des anges gardiens de l'Institut et de vous inviter respectueusement à vous transporter " incognito " à l'Île à la Crosse où vous verrez les choses au naturel. Toutes les physionomies sont épanouies de joie ; c'est jeudi, et, par conséquent, récréation dans l'Hospice St-Joseph. Les enfants qui jouent dans les cours, font retentir l'air de leurs cris joyeux, ils ne parlent que de mère visitatrice ; dans l'hospice, toutes sont en émoi. Notre chère sœur Supérieure met la dernière main au petit ménage de notre mère dans ses deux chambres ; elle pense à tout, elle prévoit tout, elle sourit à tous ; son cœur tressaille d'allégresse. Sr. Nolin rode joyeusement dans sa cuisine, époussette son fourneau bien miné et ses grands chaudrons bouillant à gros bouillons, tient des gros et beaux œufs prêts pour faire une belle omelette au lard ; les théières luisent sur la table, le plancher est si net qu'on n'ose passer par la cuisine ; de temps en temps elle court à la porte, pour voir si on aperçoit les berges à travers les grands arbres de la " Pointe des Gens des terre," puis revient immédiatement.

à son fourneau ou va dans sa "dépense" visiter ses confitures, pour donner les meilleures à notre mère. Sr. Mercier est celle qui attire l'attention générale... C'est le poisson dans l'eau ! elle va, elle vient, le balai, le plumeau à la main, mettant tout en ordre dans son office, à la communauté, partout. Elle a un mot aimable, agréable pour chacune, son cœur déborde ; toutes les cinq minutes elle court au chassis pour voir si notre mère arrive. Mais c'est à la maison d'école que la gaieté est la plus bruyante ; 28 filles sautent, chantent, parlent ; une dizaine de sentinelles sont dans les chassis à qui criera la première : " La berge ! c'est notre Mère ! Ma Sr. Langelier et votre très chère petite fille jettent un dernier coup d'œil sur l'ensemble du ménage de la grande bâtisse pour l'arrivée tant désirée... Enfin, vers 3½ hrs. de l'après-midi, un cri de joie se fait entendre : " Les berges ! Les berges ! Notre mère visitatrice ! 40 voix répètent avec un frémissement de joie inexprimable : " Les berges ! Les berges ! Notre mère visitatrice est là ! Oui, c'est vrai, les grandes voiles, gonflées par le vent, passent au-delà des grands arbres, c'est l'heure désirée. En dix minutes les enfants furent en toilette de première classe, rangés en deux haies près de la grande barrière, en face de l'église ; les filles, les sœurs les y rejoignaient bientôt. Les berges s'avançaient toujours, une quitta les autres et vint droit à la mission. Il n'y avait plus de crainte, plus de doute... bientôt nous pûmes distinguer une Sœur Grise, dont la tête s'inclinait gracieusement nous saluant de loin. Peu à peu nous distinguâmes les traits, de notre mère bien-aimée, nos yeux se mouillèrent : vous le savez, les grandes joies comme les grandes douleurs font couler des pleurs. Enfin la berge s'arrêta sur le sable de notre rivage, ma Sr Supérieure s'avança avec ma Sr Senay au devant de notre Mère sur le petit quai pour lui souhaiter la bienvenue et l'aider à débarquer, ce qui fut fait en trois minutes et puis nous nous jetâmes, à notre rang, dans les bras de notre bien-aimée mère visitatrice. Ah ! il faut avoir goûté à l'ennui ; il faut avoir eu occasion de renouveler bien souvent le sacrifice de l'éloignement perpétuel, de l'isolement, pour comprendre le bonheur qu'on a à revoir une des personnes aimées qu'on a quitter pour toujours... surtout

quand cette personne vient à nous de la part de Dieu et au nom de nos supérieures pour nous consoler et nous fortifier... Je juge mes Sœurs d'après moi-même ; j'étouffais, je ne pouvais pas articuler un mot. Notre Mère salue ensuite nos enfants de l'école, qui la mangeaient des yeux... ; car pour nos pensionnaires, nos orphelins, nos orphelines, notre Mère était un être d'une autre nature que nous ; ils ne revenaient pas de leur surprise, de voir qu'elle était une sœur grise comme nous. De là nous entrâmes à l'église, où la foule nous suivit ; nous montâmes à la tribune pour chanter, dans l'élan de notre reconnaissance, le " Laudate Dominum, " qui portait aux cieux le cri de notre cœur ému par les bontés du Seigneur ! Les révérends Pères nous accompagnèrent dans le saint lieu chantant avec nous le saint cantique... Au sortir de l'église, nous offrîmes nos sincères remerciements au révérend Père Moulin qui avait accompagné notre mère depuis le Portage. De là, nous comblâmes M. Louis Jourdain de félicitations, de remerciements, pour sa politesse, pour son dévouement pour notre mère, puis nous allâmes donner la main aux hommes de sa berge. Ma Sr Supérieure et ma Sr. Nolin leur firent distribuer quelques bonnes choses, leur servant elles-mêmes du bon thé sucré, des galettes et du beurre. M. Jourdain fut invité à passer au réfectoire des hommes à l'hospice pour prendre un bon repas avec le cuisinier de notre mère, un respectable vieillard canadien, dont j'ai oublié le nom. Le révérend Père Rapet, supérieur de la mission, distribua généreusement de belles torquettes de tabac à ces bons voyageurs, tous protestants à l'exception de M. Jourdain, pour les récompenser de leurs bons services envers notre mère. Il paraît qu'ils ont été émerveillés de l'accueil que nous leurs fîmes et qu'ils auraient dit : " On fait cas de nous, à la mission de l'Ile à la Crosse. On nous y traite bien, cela nous fait plaisir..." Enfin, ils débarquèrent ayant à la bouche une belle pipe neuve que le révérend Père Rapet leur avait donnée en présent avec du bon tabac.

Mais je reviens à notre chère mère Charlebois. Elle se dirigea ensuite vers l'hospice, alla s'agenouiller quelques minutes à la chapelle pour y adorer le saint sacrement et.

de là passa à la communauté où nous l'entourâmes avec amour et bonheur, pour l'entendre nous parler de vous, ma très honorée mère, et de toutes nos bien-aimées sœurs de la maison-mère et des missions du Nord. A 5½ heures, nous allâmes dire notre chapelet. Il nous fut doux de sacrifier au bon Dieu les instants délicieux que nous passions auprès de *notre représentante* pour aller à l'heure marquée par la règle remercier Notre-Seigneur de ses bienfaits. Au moment où la cloche tintait, le révérend Père Rapet arrivait à l'hospice pour offrir ses hommages à notre chère mère visitatrice.

A 6 heures notre mère visitatrice voulut bien se rendre à notre belle grande maison d'école pour y recevoir les hommages des enfants. Elle fut instamment priée de prendre la place d'honneur sur une estrade préparée pour elle, ayant le Révd Père Rapet à sa droite et ma Sœur Supérieurs et nos Sœurs à sa gauche. 38 filles en robe bleue ciel, tablier blanc, beaux souliers d'original, 9 garçons en grand costume étaient rangés en ordre, avec le sourire sur les lèvres. Aussitôt que notre mère fut assise, l'harmonium résonna joyeusement et les enfants chantèrent avec entrain une jolie chanson. Aussitôt que l'harmonium eut fini ses derniers accords, l'aimable petite Sophie Charlebois s'avança joyeusement vers notre bonne mère, et l'ayant saluée profondément, elle lut :

Ma révérende et bonne Mère,

Le bonheur le plus pur, l'allégresse la plus douce, transportent les cœurs en ce moment; aussi les expressions manquent-elles pour traduire les émotions de chacune. Pour mesurer notre bonheur, il faut compter les heures et les jours de l'attente; car voilà deux ans que vous allez comme un ange consolateur, de mission en mission, porter secours, appui, consolation, joie et bonheur à vos sœurs exilées, à leurs pauvres, à leurs élèves, à leurs orphelines, à leurs orphelins. Notre tour venait le dernier... Nous devions attendre deux ans. Oh! que le temps a été long! Mais, enfin, le ciel nous sourit, nous entrevoyons le jour tant désiré de votre arrivée. Avec la chaleur, les beaux jours, les douces nuits, le mois d'août cette année nous apporte l'espérance et le bonheur... Les berges étaient à peine parties, que déjà

nous regardions si elles revenaient ; sans cesse nos yeux se portaient vers cette petite pointe, d'où nous pouvions vous apercevoir. Le plus petit point dans le lointain nous faisait tressaillir d'espérance et chacune s'écriait : c'est notre mère visitatrice ! c'est elle ! c'est elle ! enfants, courons sur le rivage nous jeter dans ses bras. Les fronts s'illuminaient de joie, les cœurs battaient d'ivresse. Nous nous jetions dans les bras des unes des autres et nous nous disions : ah ! quand donc arrivera-t-elle, cette mère que nous aimons tant ?... cette mère, image de notre mère Youville et de notre mère Générale, que nous appelons de nos vœux depuis deux ans. Enfin, il est arrivé ce jour désiré ! qu'il nous est doux, qu'il nous est consolant, de vous voir au milieu de nous, et de vous offrir l'hommage de nos sentiments. Merci, ma révérende et bonne mère, de n'avoir pas reculé devant les fatigues, les ennuis, les difficultés, les contretemps d'un long et pénible voyage, pour venir aborder au pauvre et silencieux rivage de l'Île à la Crosse, où les cœurs vivaient dans l'attente de vous revoir. Ah ! c'est bien justement que nous donnons à Dieu ce nom si doux, si expressif de " bon Dieu." Oui ! il est bon, celui qui nous donne aujourd'hui de goûter et de savourer quelques gouttes de la dose du bonheur, qui nous est réservé dans votre visite !

O notre Père qui êtes aux cieux, merci ! mille fois merci ! en retour de vos bienfaits, nous vous faisons l'hommage sincère et spontané de nos cœurs.

Répandez, ô mon Dieu, sur notre vénérée mère visitatrice vos plus abondantes bénédictions et accordez-nous la grâce de la posséder dix beaux grands mois à l'Île à la Crosse.

Toute la classe s'inclina profondément une dernière fois devant notre mère et reçut le signal de s'asseoir, pour entendre les aimables et maternelles paroles de celle que tous revoyaient avec tant de bonheur. Après un agréable quart-d'heure passé au milieu de cette troupe enfantine, notre mère retourna à l'hospice, satisfaite des enfants.

Le lendemain dans l'avant-midi, ma Sr. Supérieure conduisait notre mère au cimetière pour aller prier sur la tombe de notre regrettée et chère sœur Dandurand. Le samedi et.

le dimanche s'écoulèrent rapidement, mais le bonheur était empoisonné par une triste pensée. Nous nous étions bercées si longtemps de l'espoir de passer l'hiver avec notre mère visitatrice et voilà que des affaires imprévues et d'une haute importance viennent faire connaître à notre chère mère et à nous que le bon Dieu, dans des vues que nous adorons, ne veut pas nous accorder ce bonheur. En effet, voilà qu'après avoir attendu deux ans, au lieu de la posséder dix mois dans la joie et la consolation, il nous faut dire *fiat* et la voir s'éloigner après trois semaines seulement de résidence chez nous. Avec amour et en silence, nous nous soumettons, étouffant nos larmes et notre douleur. C'est Dieu qui le veut ainsi.

Le mercredi, 10 du mois, notre mère ayant fait la visite de la maison d'école, accompagnée de ma Sr. Supérieure, installa ma Sr. Senay, première maitresse, en remplacement de votre très humble petite fille, qui ne pouvait qu'avec peine et misère s'acquitter des devoirs et des travaux de cet emploi, à cause de sa mauvaise santé. Je vous avouerai, ma très honorée mère, que ce fut un gros sacrifice pour moi de laisser surtout mes chères orphelines. Voilà dix ans que *je me consume* pour leur bonheur, et quand on a beaucoup souffert pour quelqu'un, il est difficile de ne pas s'attacher à ce quelqu'un, surtout s'il est malheureux, disgracié, abandonné, et que c'est le devoir qui nous a fait soulager sa misère. Mais c'était le temps de dire : " Le Seigneur m'avait donné la santé, le Seigneur me la retire, que son saint nom soit béni ! "

Le 11, notre mère alla au Fort de la Compagnie qui est à un demi mille de la mission. J'eus le plaisir de l'accompagner ; mais une fois rendue chez M. et Madame Macdonald, et après avoir rempli les civilités ordinaires, j'eus la triste commission de traiter du départ de notre mère dans les berges de ce bourgeois. Je vous assure, ma très honorée mère, que mon cœur se gonfla plus d'une fois, surtout quand j'appris que ce départ était avancé d'une quinzaine de jours et qu'il s'effectuait le 25.

Le 15, notre mère visitatrice fut invitée par ma sœur supérieure à aller assister à l'examen public des enfants, présidé par le Révérend Père Rapet, supérieur de la mission. Plus d'un petit cœur battait sous l'étreinte de la crainte et

de l'espérance : c'était sérieux ! La table des récompenses était couverte, sous cette couverture dormaient 9 belles poupées, puis des statuettes, des médailles, des images, du ruban, des médaillons, des chapelets, etc., mais il fallait auparavant faire parade de son savoir ; et c'était ce qui troublait la joie de cette troupe enfantine, d'ordinaire souriante et sans soucis aucuns, mais que, aujourd'hui, nous voyions pâle d'appréhension et tout-à-fait inquiète. Notre mère devina la chose et par des paroles douces et naturelles releva le courage et l'espérance de ces chers enfants. Notre sœur Langelier fit paraître sur la scène ses grands philosophes qui crièrent A, B, C, D, etc., puis d'autres, et encore d'autres, épelant courageusement les terribles mots du syllabaire. C'était amusant de les voir étudiant du regard la physionomie de notre mère visitatrice, pour découvrir si elle était satisfaite. Le plus petit encouragement de sa part faisait disparaître le nuage de tristesse qui assombrissait le visage de ces jeunes écoliers et de ces craintives écolières. Il y en eut un, nommé Joseph Lemay, qui fixa l'attention générale, c'est un petit bonhomme de 7 ans, gros, gras, à l'œil clair et tout-à-fait grave ; c'est comme une statue. Comme il s'avancait, le Rév. Père Rapet dit : Ma Révérende Mère, voici le juge. Le petit garçon conserva son sérieux et le Révérend Père raconta le fait suivant : " L'hiver dernier, les garçons s'amusaient ensemble de diverses manières, les uns disaient la messe, les autres jouaient au martyre, et Joseph Lemay s'imagina de faire le jugement général. Il s'installa sur un siège et se fit connaître comme " juge des vivants et des morts." Tous les garçons accoururent pour voir comment tournerait l'affaire. Par malheur, durant le jour, quelques-uns avaient offensé ce petit bonhomme. Voilà la trompette qui sonne, les anges descendent séparer les bons d'avec les malheureux méchants. Joseph Lemay fait placer à sa droite ceux qui lui avaient fait plaisir et à sa gauche ceux qui l'avaient tourmenté ou fait pleurer ; puis, haussant la voix, il dit : " Venez à moi au ciel, vous qui êtes à ma droite !....." et se tournant vers les autres : " Vous autres à gauche, allez-vous-en chez le vieux gris." Le jugement était fini ; .. mais le nom de juge lui resta. Ceci avait beaucoup amusé le Rvd. Père qui dans

le temps avait les garçons sous sa tutelle ; il questionna l'enfant sur le jugement et celui-ci lui dit : " Moi, mon Père, quand je jongle au jugement, je pense de même. Quand la trompette sonnera, tous les morts vont se réunir ici, à l'Île à la Crosse, dans le bas-fond au pied de la butte de la grande croix. Le Bon Dieu va se mettre en haut de la butte et il va accrocher les balances dans les bras de la grande croix, les anges vont être autour de lui et puis le Bon Dieu pèsera le bien et le mal de chacun, et pendant ce temps-là, les anges, à mesure, sépareront les bons d'avec les mauvais." " Et toi, lui dit le Père, de quel bord seras-tu ? " " A *drette*, mon Père ; et moi, dit le Père : " A *drette* et tout. " Vous comprenez, ma très honorée mère, que cette anecdote amusa notre chère visitatrice, qui appela l'enfant près d'elle et lui dit " Ecoute, mon cher, viens ici, j'ai peur des jugements du Bon Dieu, au dernier des jours. Voyons, dis-moi, où me mets-tu, toi ? " Le petit prit la question au sérieux et répondit : " Dans le ciel, avec le Bon Dieu, ma mère. " Là, à la bonne heure, cria l'assistance et le juge s'en retourna prendre son rang pour lire. Mais il faut vous dire que notre mère en entrant à l'école avait dit qu'elle n'en sortirait pas sans avoir *salé* deux enfants qui avaient tendu un piège à la bonne Esther. Voici un autre fait qui vous amusera. Pendant les réunions de la visite, une fille remplaçait ma sœur Langelier pour faire la classe aux enfants. Quand c'était Angélique, les enfants se tenaient en respect, car elle se fait respecter ; mais la chère et dévouée Esther n'a pas la voix de tonnerre d'Angélique, vous connaissez qu'on l'entend à peine quand elle parle, tant sa voix est faible. Elle fit réciter les leçons, etc. Tout allait bien quand l'espiègle Sophie Charlebois se met dans la tête de lui jouer un tour. Elle prend son manuscrit, cherche une page d'un griffonnage affreux, et s'en va bien respectueusement lui demander les mots les plus difficiles à trouver, et cela à diverses reprises. Joseph Grandin en fait autant de son côté. Tous les yeux étaient sur Esther, qui devina le tour et leur dit : C'est bien, vous irez demander ces mots à ma sœur Langelier quand elle arrivera. Cela ne faisait pas leur affaire. Ma sœur Langelier en fut très mécontente et leur dit que plus tard l'affaire s'arrangerait. Plusieurs jours

s'étant écoulés, les coupables se croyaient quittes pour la peur ; mais notre mère visitatrice s'était chargée de la réprimande. La 1ère classe de manuscrit était en présence de l'assistance, quand notre mère fut priée par le Révérend Père de donner une page quelconque. J'accepte avec plaisir, répondit-elle. Voyons, ma petite fille, Sophie Charlebois, prend la page *Le Pavage*. Vous vous rappelez, ma très honorée mère, que cette page est très habilement griffonnée. Il fallait voir la pauvre enfant se rapetiser et se grossir les yeux, jongler, essayer ; elle suait à grosses gouttes *dans le pavage des rues*. Notre mère riait de tout son cœur ainsi que l'assistance ; la pauvre petite en avait le cœur gonflé, enfin elle parvint à lire sa leçon bien tristement. Notre mère donna encore une autre page aussi difficile qui la fit bien rougir. Enfin son expiation était finie. Notre mère passa à Joseph Grandin qui dut, lui aussi, lire la page du "Pavage." Quant il eut fini, notre mère ajouta : " Là, mon garçon, tu iras encore demander des mots difficiles à Esther." Le jour se fit dans la tête des deux coupables, ils comprirent la leçon. Joseph Grandin eut bien de la misère à avaler les grosses larmes qui remplissaient ses yeux. Je pense qu'ils se rappelleront longtemps de cette leçon. Ensuite notre mère eut la bonté de donner des pages connues et ils firent honneur à leur maîtresse ainsi que les autres. Ce jour là fut un jour d'épreuves pour Sophie Charlebois. Cette petite paraît bien et apprend bien ; par conséquent elle est à la tête de sa classe. Elle était sûre de faire éclat, je pense, par sa lecture dans l'Histoire Sainte. Elle avait la tête en l'air et son regard disait : Je connais ma leçon, je ne suis pas embarrassée. Le Révérend Père donne une page, Sophie ouvre son livre avec assurance et lit à haute voix : " Paragraphe 86me, Règne de David. Un Amalécite échappé au *carnavage*..... par malheur la langue lui avait fourchée, au lieu de dire carnage, elle dit *carnavage*. La pauvre enfant déconcertée se mit à pleurer..., et nous, malgré notre bonne volonté, nous ne pûmes nous défendre de rire un peu... Tout de même, elle reprit courage et fit ensuite une bonne lecture, avec un peu plus d'humilité. Notre mère visitatrice parut satisfaite de l'application des enfants, elle les encouragea et les récompensa ensuite en leur distribuant de beaux prix.

Le 16, nous allâmes prendre un beau congé à la grosse île, pour y cueillir des framboises et des bluets. Notre mère nous y accompagna à notre grande joie. Les jours s'écoulaient avec une rapidité incroyable ; nous n'osions pas entamer la conversation du départ, les cœurs en étaient trop affectés. Ce sacrifice nous était bien pénible, surtout après les assurances que vous nous aviez données du séjour de votre déléguée dans notre Hospice pendant quelques mois. En face des raisons qui l'obligeaient à retourner à Montréal, nous sentions encore plus vivement le besoin que nous avions de la voir demeurer chez nous plus longtemps. Mais il n'y avait plus qu'à accepter en silence cette nouvelle épreuve de notre Père Céleste et dire avec Notre-Seigneur : " Mon Père ! que votre volonté se fasse et non pas la mienne ! "..... Les préparatifs du départ se faisaient en silence.

Le 25, jour de joie, de bonheur et de fête pour toutes les sœurs de l'Institut, fut pour nous celui du sacrifice. Nous laissâmes notre ouvrage pour nous grouper autour de notre mère, pour causer doucement avec elle. Même dans l'avant-midi, pour faire diversion aux pensées tristes, nous jouâmes un peu à la Perfection, en union avec nos chères sœurs de la Maison-mère. Nous dinâmes à 11 heures. Le ciel semblait sympathiser avec nous ; la pluie tombait abondamment, puis s'arrêtait pour recommencer. Vers 11½ heures le ciel s'éclaircit ; on vit les berges s'ébranler au Fort ; à midi, une se dirigea vers la maison. Les adieux se firent en pleurant Si vous permettez, je passerai brièvement sur ces tristes souvenirs..... Le cœur me fait mal et les émotions me tuent..... Ma sœur supérieure, nos sœurs et nos enfants accompagnèrent notre mère bien-aimée jusqu'à la berge. J'essayai de me rendre courageuse, je les suivis quelques minutes, et je me tins appuyée sur la grande barrière ; mais le cœur me manquant, je retournai vite à l'hospice me jeter aux pieds de Notre-Seigneur dans le saint Sacrement pour y puiser énergie, courage, résignation et force. Mes sœurs vinrent me rejoindre successivement, et puis, fortifiées, nous retournâmes chacune à nos occupations, jetant un dernier regard sur la berge qui disparaissait dans

le lointain..... Adieu ! ma mère, lui dîmes-nous... adieu !... Au revoir ! au ciel ! car c'est tout probable que ce bonheur ne nous sera pas redonné ici-bas... Mais tout de même, au revoir sur la terre ! si Dieu le veut.

Le lendemain M. et Madame Lafleur arrivaient de Manitoba, nous apportant des nouvelles et des lettres qui venaient nous distraire à propos. Nous fûmes agréablement surprises d'apprendre que S. G., Mgr Grandin, était en route pour l'Ile à la Crosse et que nous aurions le bonheur de nous agenouiller à ses pieds dans quelques jours. Les préparatifs de la réception firent diversion à l'ennui.

Monseigneur arriva à l'Ile à la Crosse le 4 septembre par un gros vent de nord, à une heure après-midi, au moment où le dernier coup allait sonner. En un instant les gens furent avertis, les fusils chargés et joyeusement déchargés pour saluer Sa Grandeur. Il y eut salut solennel du S. Sacrement et chant du *Te Deum*. Ensuite Monseigneur adressa à l'assistance quelques paroles qui émurent les cœurs. Nous eûmes le bonheur de le posséder 8 jours ; ce fut joie, bonheur et fêtes continuelles pendant cette semaine. Enfin le 12, hier, nous nous agenouillions à ses pieds, le cœur gros d'émotions, pour recevoir sa paternelle bénédiction, et Monseigneur embarquait en canot d'écorce, accompagné de 3 bons hommes, pour le lac Vert. Puisse les saints anges gardiens du diocèse de St-Albert veiller sur le vénéré Prélat que le bon Dieu nous a donné et que nous aimons et vénérons comme un saint.

Nous sommes rentrées dans l'isolement et la solitude de notre plage à moitié submergée par les immenses vagues de notre grand lac. A part l'arrivée de quelques sauvages nous apportant des lettres ou des petites nouvelles insignifiantes, plusieurs mois s'écouleront dans la monotonie ordinaire. Heureusement que l'ouvrage ne manquera pas ; puis, comme par le passé, chaque soir, nous nous écrirons à la récréation : Ah ! que le temps passe vite, je n'ai pas fait tout mon ouvrage aujourd'hui, demain il faut que je redouble d'activité et que j'économise chacune de mes minutes.

Ma très honorée mère, je dois avouer publiquement que je suis une grande parleuse. Je vous demande pardon de

vous avoir entretenue si longuement; si c'est un grand défaut, dites-le moi, en grâce, et je tâcherai de me corriger. Mais j'avais l'intention de vous faire plaisir: agréez donc ma bonne volonté. C'est demain la belle fête de l'exaltation de la Ste-Croix, je termine pour faire mon exercice de chant. Demain, en union avec toutes les Sœurs de l'Institut, nous adorerons, louerons, chanterons le Dieu de la Croix, nous embrasserons ce bois sacré et nous accepterons nos épreuves et nos croix. Nous prierons pour vous, c'est toujours un devoir pour nous, mais surtout cette année, que vous nous avez accordé l'immense consolation de la visite de votre déléguée. Merci, ma très honorée mère, mille et mille fois de nous avoir envoyer un ange consolateur pour nous ranimer, nous encourager, nous guider et nous instruire. Ainsi fortifiées, nous marcherons à grands pas, Dieu aidant, dans le chemin de la perfection.

Je termine en vous priant d'agréer l'hommage du profond respect, de la reconnaissance et de la piété filiale de toutes vos chères filles de l'Île à la Crosse, en particulier de celle qui se dit avec bonheur, ma très honorée Mère,

Votre respectueuse et obéissante enfant,

Sr. MARGUERITE MARIE, Sr. Grise

LETTRE DE LA RÉVÉRENDE SŒUR CHARLEBOIS,
Assistante générale de l'Hôpital Général de Montréal.

ITINÉRAIRE DEPUIS L'ÎLE À LA CROSSE JUSQU'À ST. BONIFACE.

12 OCTOBRE, 1881.

Mes bien chères Sœurs,

En laissant l'Île à la Crosse, je m'assurais qu'on vous écrirait pour vous donner de mes nouvelles et d'autres aussi; pour cela, je passai mes notes de voyage à ma chère sœur Marguerite-Marie; aujourd'hui j'en fais autant auprès de ma chère sœur Curran, me réservant de faire au moins une lettre générale pour nos missions du Nord par le courrier de Décembre.

Donc, je laissais l'Île à la Crosse le 25 Août, anniversaire de mon arrivée à cette mission, il y a dix ans, et anniversaire aussi de mon départ de la Maison-Mère, il y a deux ans.

J'arrivais au Lac Vert le 30 du même mois ; là, j'ai eu le bonheur de rencontrer Mgr Grandin qui était arrivé une heure avant moi. J'étais heureuse de voir ce saint Evêque ; nous nous sommes entretenus longuement des missions, du progrès des écoles, des bâtisses nouvelles de nos sœurs, etc., etc. Le 31, je faisais mes adieux à ce digne Prélat, pour me rendre à l'autre côté du Lac Vert, et là, prendre un wagon pour me rendre à Carlton, en compagnie de Mr. Sinclair, sa dame et ses enfants ; tous furent très-bons pour moi, ainsi que l'avait été également le bourgeois de l'Ile à la Crosse, Mr. McDonald, sa dame et ses quatre charmants petits enfants. J'arrivais à Carlton le 8 Septembre L'honorable Monsieur Clarke, avec sa politesse et sa bienveillance ordinaires, m'envoya chercher et me logea chez lui. Sa dame et ses demoiselles me comblèrent d'égards et de prévenances. En attendant le steamboat, j'eus la consolation d'entendre la sainte messe le 11, qui était le dimanche. Mr. Clarke voulu bien me faire conduire en voiture avec sa dame et une de ses demoiselles jusqu'au Lac Canard ; ensuite, nous prîmes le dîner à St. Laurent. Dame Clarke avait emporté ce qu'il fallait pour éviter de mettre le Rév. Père Fourmond dans l'embarras. Le 12, à 6 heures du matin, j'entends siffler le "Lilly," ce qui me donna une grande joie : mon Dieu, que nous connaissons peu ce que l'avenir nous réserve ! Ma joie n'aurait pas été si grande si on m'eût dit que j'aurais à attendre si longtemps ça et là. Dans mon ignorance de ce qui m'attendait, je pris le vaisseau vers 9 heures du matin 12 ; j'arrivais à Prince Albert vers les 4 heures du soir. Mr. Clarke, qui était à bord, se décida à aller au-devant du "Northcote," que nous dûmes attendre pendant huit longues journées dans la maison de la Compagnie. Heureusement que nous ne payons pas de pension tout le temps que nous sommes en attente, vu que le steamboat et les maisons appartiennent à la même Compagnie de la Baie-d'Hudson. J'avais aussi la chance d'avoir une bonne dame avec moi, Mme. Spence, de St. Boniface même. Enfin je laissais Prince Albert le 20, pour prendre le "Northcote."

Je dois vous dire que j'ai visité le terrain et les deux maisons que Monseigneur a achetées à Prince Albert, pour y

faire venir des Sœurs. Il y a beaucoup de bien à faire, la place est très avancée et pourvue de tout ce qui est nécessaire à la vie; il y a deux moulins à farine et à scie, deux églises protestantes avec école, mais rien encore pour les pauvres catholiques. Presque toutes les familles sont riches ou à l'aise, point de vrais nécessiteux; les terres sont bonnes. Tout de même, j'étais heureuse de laisser tout ce bien-être pour continuer ma route vers mon cher chez-nous. Le 22, nous arrivions au Fort Comberland, à 7 heures du soir. Mr. Bélanger vint au-devant de moi pour me conduire chez lui, voir sa dame et son petit bébé de deux jours. Vous pouvez penser que je fus bien reçue, mais je n'ai pas pu profiter de la facilité que j'aurais pu avoir d'augmenter ma provision de biens spirituels, le steamboat quittant le port avant le jour. Cependant je pris le temps d'aller adorer Notre-Seigneur, quoique l'église soit éloignée du Fort. Le bon Père Lecoq avec lequel j'avais voyagé il y a deux ans, et qui réside maintenant à ce Fort, était alors privé de dire la sainte messe sur semaine n'ayant que très-peu de vin pour la messe du dimanche: il en a reçu par le "North-cothe" six jours plus tard. Le 24, j'étais au grand Rapide près du Lac Winnipeg à attendre le "Colville." Si, au moins, il y avait eu un prêtre; mais j'étais absolument dans la disette des choses spirituelles, m'encourageant toutefois par la confiance que j'ai que Notre-Seigneur, eu égard aux efforts que je fis pour passer ce long temps dans une parfaite résignation à sa sainte volonté, m'en tiendra compte, et que le sacrifice, que j'acceptai de mon mieux, attirera sa bénédiction sur les affaires que j'ai à traiter pour le bien des missions, moi qui ai tant hâte de revoir notre Mère Générale. Le croiriez-vous? je n'avais seulement pas de papier pour vous écrire! de plus, je n'ai reçu aucune lettre de Montréal, toutes celles qui étaient arrivées avaient été expédiées par M. Clarke à l'Île à la Crosse, dans la pensée que j'y prolongerais mon séjour jusqu'à l'année prochaine. Ainsi vont les choses dans le Nord. Que Dieu en soit béni!

Enfin le 4 octobre, vers les 6 heures, on nous annonça l'arrivée du "Colville" ainsi que celle des jeunes Letellier et Bélanger. Le 5, nous prenions le "Colville" avec actions de grâces.

J'avais l'espoir d'arriver pour dimanche à St. Boniface, mais le Bon Dieu exigeait le sacrifice complet et jusqu'au bout. Après avoir été ballottés en tous sens sur le fameux Lac Winnipeg, et avoir payé le tribut au mal de mer, nous arrivions au Fort de Pierre, le samedi 8 courant. La journée du dimanche me parut bien longue. Enfin le lundi, je montais en chars pour venir surprendre bien agréablement nos chères sœurs de St. Boniface pendant le chapelet, vers 5½ hrs. Nos sœurs avaient déjà appris que je devais revenir cette automne ; mais, tout en m'attendant, elles eurent une joyeuse surprise. J'ai trouvé toutes ces chères sœurs assez bien, seulement nos sœurs St. Joseph, Lafrance et Cusson ont bien vieillies, sans cependant être arrêtées. Je vois surtout avec grand plaisir que la santé de Mgr. l'Archevêque est bien améliorée. Quant à moi, vous pensez bien que je suis un peu fatiguée. Je n'ai pu encore prendre de repos, m'étant occupée d'affaires depuis mon arrivée. Cela durera probablement quelques jours encore. Du reste, je suis bien et heureuse des consolations que m'a procurées le voyage que je viens de terminer. Un télégramme partait d'ici, le soir même de mon arrivée, pour l'annoncer à notre Mère Générale. Qu'il me tarde donc de revoir cette chère Mère, que de choses j'aurai à lui raconter.

Winnipeg et St. Boniface ont bien grandi depuis deux ans ; c'est extraordinaire d'y voir le nombre de constructions qui sont en voie. Le beau collège de St. Boniface est un édifice magnifique. Il a été ouvert le 6 de Septembre. La nouvelle et belle Eglise de Ste. Marie de Winnipeg a été bénite et livrée au culte le 4 de Septembre. La cérémonie a été bien imposante. La bénédiction a été faite par Mgr. l'Archevêque de St. Boniface qui a aussi chanté la grand'messe. Le sermon a été donné par Mgr Lynch, Archevêque de Toronto, qui visitait le pays, accompagné de son secrétaire, le Rév. P. McCann. Ce dernier a prêché le soir à vêpres et trois lectures ont été données les jours suivants au profit de l'Eglise, c'est-à-dire, pour l'achèvement du coût de sa construction. Il y avait tous les soirs une nombreuse assistance et une bonne quête. Une mission est annoncée pour la même localité et doit s'ouvrir dimanche prochain.

Elle sera prêchée par des R. R. P. P. Rédemptoristes qui sont attendus ces jours-ci. Le nouveau couvent des sœurs des Saints Noms de Jésus Marie est fini et a été béni le 30 Août, fête de leur Fondatrice. J'ai eu le plaisir de m'entretenir avec ces bonnes sœurs et de visiter leur établissement. Nos sœurs sont à importuner le bon St. Joseph pour avoir, elles aussi, les moyens de bâtir. Elles sont très à l'étroit, surtout depuis que le noviciat est ouvert. Elles ont trois novices et trois postulantes. Vous connaissez déjà les noms des novices : Sœur Brabant, métisse du Lac Qu'Appelle, sœur Samson et sœur Parant. Demoiselles Couture et Joséphine D'Eschambault, sont entrées le 15 Août, Demoiselle Prince, nièce de Mgr Prince, est venue les rejoindre le 14 Septembre. Toutes sont bien contentes et donnent de bonnes espérances pour leur persévérance. Le petit Hôpital est toujours plein, la plupart du temps il y a dix ou onze malades et souvent un plus grand nombre. Nos sœurs ont eu un surcroît de besoin amené par les fièvres typhoïdes qui sévissaient dans le village de St. Boniface. Parmi les victimes que la mort a enlevées se trouvait le jeune Hébert, élève en philosophie du collège de St. Boniface. Cette perte est vivement sentie par Monseigneur et les Messieurs du collège. Ce jeune homme promettait tant pour l'avenir. Il avait subi un examen brillant à l'Université de Manitoba l'été dernier. Si des croix indiquent le bien qui doit s'opérer dans un établissement, le collège devra faire des merveilles ; les épreuves ne lui ont pas fait défaut, en commençant par la mort du vénéré Directeur, Mr. Forget. Les habitants de St. Boniface ont été bien éprouvés par la maladie et la mort. Celles d'entre vous qui connaissent la bonne dame Gingras, Nancy McMurray, ancienne élève de notre maison, seront peinées d'apprendre sa mort, arrivée ce matin à 3 heures. C'est une grande perte sous tous les rapports. Elle laisse six enfants. Un petit ange s'est envolé au ciel quelques heures avant sa mère.

Comme je voudrais faire écrire à toutes nos missions, cette lettre ne pourra se prolonger beaucoup. Ma sœur Curran espère bien vous écrire encore sous peu. Adieu, mes chères sœurs. J'espère le faire moi-même par le courrier de Décembre ; en attendant, mes prières de chaque jour ap-

pelleront sur vous et vos œuvres les bénédictions du ciel. Toutes nos sœurs d'ici se joignent à moi pour vous dire mille choses des plus affectueuses et se recommander à vos prières. Croyez à la vive et sincère affection de celle qui forme, pour vous toutes, les vœux les plus ardents, et qui sera toujours, dans les divins Cœurs de Jésus et de Marie,

Votre toute dévouée et affectionnée en N. S.,

SOEUR CHARLEBOIS, ASSTA.

COUVENT DES SAINTS ANGES.

Athabaska, 28 août 1882.

Révérende Sr. CHARLEBOIS, A^{te} Gl^e.

Hôpital Général, Montréal.

Ma chère et bonne Mère.

Connaissant le vif intérêt que vous portez aux missions de l'Extrême Nord, je viens vous entretenir de ce dont vous avez pu vous convaincre vous-même lorsque vous vîntes visiter nos maisons : je veux dire les difficultés qui entravent le bien auquel nous sommes si heureuses de contribuer dans la petite mesure de nos forces. Comme vous avez pu le voir, ma bonne mère, la première de ces difficultés et le plus grand obstacle à l'agrandissement de notre œuvre, c'est la pénurie des ressources. Les enfants que nous recueillons étant plus couverts de vermine que d'habits, il nous faut de l'argent pour pouvoir leur procurer les vêtements dont ils ont besoin. Ensuite il nous faut aviser aux moyens de les nourrir ; or, dans ces contrées encore incultes et rocailleuses, il est bien difficile de se pourvoir des choses les plus indispensables à la vie. Les chasseurs, dans leurs courses aventurières, ne rencontrent plus ici comme autrefois les animaux sauvages à peu de distance des habitations. Depuis quelques années, l'orignal, le caribou et l'ours fuient nos bois ; ce n'est qu'après plusieurs jours de marche dans l'épaisseur des forêts qu'ils peuvent être atteints, et encore sont-ils en petit nombre. Comme vous ne l'ignorez pas, ma mère, chaque mission engage un chasseur à qui elle donne un salaire

considérable après l'avoir pourvu largement de munitions que nous faisons venir et qui, à cause des frais de transport et douane, nous coûtent très cher. L'Indien, engagé à cet effet, est-il favorisé ? tant mieux pour nous ; mais avant que nous puissions compter sur le produit de sa chasse, il doit se régaler avec sa famille et ses amis, ayant soin d'enlever tous les meilleurs morceaux de l'animal, lesquels, d'après l'usage, lui reviennent de droit, de sorte qu'il ne nous reste qu'une viande insipide et très dégoûtante, et qui pourtant nous coûte plus cher que les viandes les plus choisies des grands pays. Voilà pour la viande fraîche ; mais le Pémi-kan, la viande sèche et la viande gelée ne sont pas moins dispendieuses à cause de la rareté des animaux sauvages. Il en est de même du poisson. En effet, outre le chasseur, il nous faut engager un pêcheur à qui nous donnons aussi un grand salaire. Sa pêche est-elle fructueuse ? tant mieux encore pour nous ; mais, dans le cas contraire, comme il arrive dans ce moment-ci, le poisson ne se laissant pas prendre dans les rêts, à cause de la crue extraordinaire des eaux, il nous faut payer le pêcheur quand même et jeûner et faire jeûner nos enfants en attendant que le poisson nous arrive, arrachant les navets et les carottes à peine fermés pour apaiser la faim de ces pauvres enfants. Si nous avions plus de ressources nous pourrions nous procurer des pays civilisés quelques barils de lard et bien d'autres provisions et nous ne serions pas exposés à être toujours à la veille d'abandonner notre œuvre faute de pouvoir nourrir les enfants métis et sauvages à l'instruction desquels nous sommes si heureuses de nous sacrifier. La régénération d'un peuple infortuné par l'éducation soignée du cœur et de l'esprit est ce qui rend notre œuvre d'une grave importance, et le but que nous nous sommes proposé en quittant notre sol natal, en disant un éternel adieu à notre chère communauté, à des mères aussi chéries que vénérées et à des sœurs bien-aimées, pour venir sur ces lointaines plages cultiver l'esprit et le cœur de l'enfant indien à l'âge où il est plus apte à recevoir la douce influence du bon exemple et de la vertu, serait manqué si, faute de moyens, nous ne pouvions lui donner la pension et le vêtement ; car alors il nous faudrait renoncer à l'instruire.

Tout en vous remerciant de toutes les démarches que vous avez déjà faites en faveur de nos missions, veuillez me permettre de vous prier de faire de nouvelles instances auprès des âmes charitables qui s'intéressent au bonheur de l'enfance et à l'agrandissement de notre œuvre et par conséquent à l'extension de la civilisation ; les aumônes accordées à ces pauvres contrées ne sauraient être mieux placées.

Adieu, ma bonne mère. Veuillez croire à l'affection bien sincère et à la profonde reconnaissance de

Votre respectueuse fille en N. S.

Sr LEMAY, Sr de la Charité.

LETTRE ADRESSÉE A UNE SŒUR GRISE DE L'HÔPITAL DE LA PROVIDENCE, RIVIÈRE MCKENZIE, PAR UN DE SES ÉLÈVES, ACTUELLEMENT COMMIS A LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON, N.-O.

Fort Chipewyan, 5 sept. 1882.

Ma Révérende Sœur,

Je me rappelle votre dernière parole l'été dernier, c'est pour cela que je profite de cette occasion pour vous donner des nouvelles du Fort Chipewyan.

Demain, 6 sept., deux berges partiront pour le Portage La Loche. M. Flett doit partir, ainsi que le capitaine Smith et quelques hommes, pour aller équarrir du bois pour le steamboat en construction. Toutes les machines nécessaires pour ce bateau sont déjà arrivées ici, par les soins de M. McFarlan, qui les a descendues par la Rivière Labiche. Nous pensons donc voir le grand steamboat à l'eau, au mois de juillet prochain.

M. Camsell est revenu du Portage le 17 août dernier, avec ses 8 berges. Les berges de la Rivière Plumée sont arrivées au Fort Smith, le 21 du même mois.

J'ai reçu une lettre de Mgr. Clut, qui a bien voulu m'écrire, ainsi que la bonne Sr. Ward. Je dois vous dire que Marie Beaulieu, votre élève comme moi, a répondu à la proposition que je lui ai faite en juin dernier. Je compte donc l'avoir pour compagne l'été prochain. Son papa m'a écrit, il consent à tout ; il est bien content.

J'ai donc recours à vous, ma chère Sœur, pour me pro-

curer un anneau d'or, si vous êtes capable de me rendre ce service. Vous pourriez m'envoyer cet anneau par l'express du mois de décembre. Veuillez aussi me faire parvenir un chapeau de femme, du Canada. Je sais que vous êtes assez bonne pour me faire ce plaisir, si vous le pouvez. Je me rappellerai cela plus tard. En paiement, je vous enverrai quelques paires de souliers par l'express du mois de décembre. Je les ai déjà donné à faire à une femme d'ici. Cet anneau, comme vous le voyez, est pour le mariage de votre pauvre Marie Beau-lieu qui va devenir l'épouse de celui qui reste toujours reconnaissant envers les pères missionnaires qu'il aime et les bonnes sœurs. Croyez bien que Pierre, votre ancien élève, ne sera jamais capable d'oublier ce que les Pères et les sœurs ont fait pour lui. Comme mes gages augmentent, je puis maintenant aider un peu à la Mission de la Providence.

Je serai heureux de donner cette année deux ou trois louis (£ 2 ou 3,) et l'année prochaine, trois ou quatre, (£ 3 ou 4.) C'est ainsi que je pourrai reconnaître un peu ce que les Pères et les sœurs ont fait pour m'instruire, afin de me mettre en état de gagner ma vie.

Quand un Père ou une sœur voudra avoir *quelque chose de moi, je le donnerai de bon cœur, si je l'ai ; je me priverai moi-même plutôt que de les refuser.*

Quand à ce qui regarde mes devoirs religieux, je pense toujours à ce que la bonne Sr. Ward me disait au couvent : Je resterai fidèle jusqu'à la fin ! Et plutôt que de faire de la peine, soit aux Pères, soit aux sœurs, ou à qui que ce soit, j'aimerais mieux mourir...*pour bien dire.*

J'ai fait mon possible pour que papa laissât ma sœur Pauline chez les sœurs, mais il ne l'a pas voulu. Il l'a prise, et l'a emmenée au Fond du Lac pour rester avec lui. Ainsi, vous voyez, ma sœur, que j'ai fait du moins mon possible pour faire tout ce que vous m'avez recommandé à ce sujet.

Germain est encore au couvent des Saints-Anges.

Je termine en me proposant de vous écrire encore bientôt, et en vous souhaitant une bonne santé.

Croyez-moi bien sincèrement,

Ma Révérende sœur

Votre très reconnaissant élève,

PIERRE MERCREDI.

MON DISTRICT

Et huit ans de séjour au Yun-Nan (Chine).

[Les Missions Catholiques.]

RÉCIT D'UN MISSIONNAIRE.

INTRODUCTION.

CHAPITRE III.

(suite et fin) (1).

Autre obstacle au progrès de l'Evangile: l'opium.

Outre l'opposition des autorités, qui nous suscitent une infinité de tracasseries contre lesquelles nous avons une peine incroyable à lutter, il y a encore une autre cause du peu de progrès de la foi dans l'empire du *Milieu*. C'est l'usage ou plutôt l'abus de l'opium qui, par son universalité, ne nous donne pas moins de soucis et semble être un obstacle presque aussi sérieux que le premier à la prédication de l'Evangile.

Au point de vue économique et social, l'opium est la ruine de l'empire chinois. Il causera sa perte dans un avenir qui ne peut être éloigné. C'est là un fait hors de doute pour quiconque est témoin du délire avec lequel les chinois se jettent sur ce poison abrutissant.

Il y a peu d'années encore, ils se contentaient d'acheter et de consommer l'opium en assez petite quantité. Aujourd'hui, les besoins ayant augmenté et le prix à raison des besoins, on s'est mis à le cultiver de tous côtés. Les meilleures terres, des plaines magnifiques, jadis couvertes de riches moissons, s'épuisent maintenant à produire le pavot fatale. L'opium est à bon marché, mais les vivres sont hors de prix; arrive une année de disette et tout le monde meurt de faim.

Au point de vue religieux, l'opium est un obstacle sérieux à la conversion des âmes. Tant qu'il se plantera et se fume-

(1) Voir la livraison No. 19.

ra comme aujourd'hui, la religion ne pourra pas faire de grands progrès. Mais voyons en détail comment se passent les choses.

Indépendamment de la question d'empoisonnement que chacun admet, un peu plus, un peu moins, mais qui n'en est pas moins un fait incontestable, puisque l'opium finit toujours par ruiner avant l'âge les constitutions les plus robustes, l'usage de cette drogue produit encore d'autres effets non moins pernicieux.

En effet, l'opium est une cause de fainéantise et de libertinage, une source de dépenses considérables et de ruine pour les familles, en même temps qu'un véritable péril pour la société, par les vols et les assassinats que cette ignoble pratique occasionne.

Rien de plus inerte et de plus abruti que le fumeur d'opium : son existence n'a plus rien d'humain. Le matin, faut-il se lever de bonne heure pour se mettre en route ou vaquer au travail ? impossible, l'opium est là qui réclame ses droits et veut passer avant toute autre affaire. Le soir, a-t-on besoin d'un sommeil réparateur ? Impossible encore, l'opium se prend à heure fixe, et le sommeil ne viendra pas avant que la dose ait été consommée. Faut-il enfin faire une longue marche pour une affaire quelconque, même de la plus haute importance ? Impossible toujours, le besoin de l'opium se fait bientôt sentir d'une manière impérieuse. Alors il faut se coucher en n'importe quel endroit, allumer la petite lampe que le fumeur porte toujours sur lui, rouler les pilules, les mettre dans la pipe et en aspirer la fumée avec autant de précipitation que de délices.

On oublie tout alors, l'engourdissement saisit le fumeur et le plonge dans une sorte de léthargie dont on a peine à le tirer. Appelez-le, poussez-le, frappez-le... il ne vous répondra pas. La maison peut crouler, la terre peut s'entr'ouvrir, il ne bougera pas plus qu'un cadavre. Ni sang, ni forces, ni énergie chez cette homme avili.

Pour qui a voyagé dans l'intérieur de la Chine, c'est un spectacle sans cesse renouvelé. Dans les auberges, le long des routes, le matin, le soir, partout et toujours, vous ne voyez que gens qui fument l'opium. Entrez-vous dans une

maison, passez-vous dans les rues ? vous êtes saisi de l'odeur nauséabonde de ce funeste narcotique.

L'opium est de la dernière mode : l'homme fume, la femme fume, l'enfant fume. Dans chaque famille on fume, on fume surtout dans les tripots, et Dieu sait les ignominies qui se commettent dans ces maisons, au sortir de ces somnolences brutales.

Chez un fumeur d'habitude, les dépenses qu'occasionne l'opium se chiffrent à la fin de l'année par des sommes assez rondes. Il y en a qui fument jusqu'à 4 et 5 francs d'opium par jour. Les plus pauvres n'en fument guère que pour 30 à 40 sapèques, c'est-à-dire 20 à 25 centimes. Mais c'est toujours énorme pour des gens qui en gagnent à peine le double. En un mot, l'opium est la ruine d'un grand nombre, la misère la plus hideuse dans la chaumière du pauvre.

Un jour que je me trouvais avec un confrère dans une petite localité voisine de Tsao-kia-yn, une jeune femme, convertie de haillons, à la figure amaigrie par la souffrance, nous aborde.

— "Pères, nous dit-elle, avec des larmes dans les yeux, voici mes cinq enfants, je vous les amène, car je ne puis plus les nourrir...prenez-les...vous m'épargnerez la douleur de les voir mourir sous mes yeux."

Nous regardâmes ces petits êtres chétifs et presque nus, et nous nous sentîmes émus de compassion :

— "Mais le riz n'est pas cher cette année, est-ce que tu ne peux pas, avec l'aide de ton mari, nourrir toute cette petite famille ?"

— "Ah ! mon mari, il fume l'opium et il n'apporte jamais une sapèque à la maison. Il me prend même une partie du salaire que je gagne ; si je refuse, il me bat."

Et cette pauvre femme se prit à sangloter. Ce sont là des faits de tous les jours et je pourrais en citer un grand nombre d'autres.

L'opium sert encore à un autre usage, à se venger en mettant fin à ses jours.

S'élève-t-il une querelle dans un ménage ? un père reprend-il avec sévérité son fils ? il faut une vengeance, vite de l'opium et voilà une famille dans la désolation. Un mari

bat-il sa femme ? encore de l'opium et voilà un veuf... Mais aussi voici une grosse affaire... les parents de la femme arrivent, font grand tapage, intentent un procès, extorquent de l'argent, et le mari et ses enfants sont réduits à la misère.

Aux environs de Tsao-kia-yn, en quelques mois, douze familles, à ma connaissance, ont été plongées de cette manière dans le deuil et ruinées pour la plupart... Douze femmes s'étaient empoisonnées pour se venger soit de leur mari, soit de leur belle-mère.

C'est, d'ailleurs, chose facile ; chaque famille ayant de l'opium, on en délaie une cueillerée dans un verre d'eau de vie, puis on l'avale ; deux ou trois heures après, tout est fini, la vengeance est accomplie.

L'opium est encore une source de crimes. Les vols, le pillage à main armée, les meurtres sont souvent le fruit de l'abus de l'opium. Car il faut de l'argent pour fumer et plus on fume plus il en faut. En outre, il faut bien vivre aussi et, d'ordinaire, le fumeur d'opium n'est guère travailleur. Alors on se met à voler et, pour mieux voler, on tue.

Ce sont surtout les soldats, qui, mal payés, mal nourris par le gouvernement, commettent des atrocités en ce genre ; jouer et fumer est le passe-temps ordinaire des *braves* de l'empire. Ils y emploient la journée ; quand la nuit est venue, ces gueux en détresse sortent de leur tanière et vont guetter quelque proie facile. C'est ce qu'ils appellent faire la petite guerre, et il faut avouer qu'ils y réussissent parfaitement.

C'est souvent les armes à la main et en nombre qu'ils dévalisent les maisons. Malheur à celui qui imprudemment laisse sa porte ouverte, ils sont vite dedans et pillent à leur aise. A la capitale de Yun-nan, il ne se passe pas de jour, qu'on n'entende parler de ces vols audacieux et par surprise. Aussi, chacun a-t-il bien soin de tenir sa porte parfaitement close et barricadée. Mais il n'est pas rare alors que les assaillants ouvrent une brèche dans la muraille et c'est par là que la bande scélérate s'introduit dans l'intérieur de la maison.

La campagne n'échappe pas plus que la ville à ce brigandage. Un jour que je me rendais à Yun-nan-fu en compagnie respectable et parfaitement décidée à se faire respec-

ter, à trente y de la ville se trouvait un poste de soldats, se disant pour veiller à la sûreté de la route, mais en réalité pour dérouter les passants.

Nous étions à deux cents mètres du poste quand nous veyons tout le détachement sortir et se jeter sur quelques paysans inoffensifs qui passaient tranquillement leur chemin. Les cris et les coups s'entendaient à distance; nous pressâmes nos montures pour arriver plus vite sur le théâtre de la lutte. Quand nous les abordâmes, les braves se tenaient à la gorge trois ou quatre pauvres hères qu'ils menaçaient de strangler s'ils ne leur délivraient aussitôt telle somme d'argent ou telle quantité d'opium.

Indigné à cette vue, je leur criai de lâcher prise, si non qu'il leur en cuirait. Mais notre étranger eu décidé de leur en imposer : ils lâchèrent leurs victimes et rentrèrent précipitamment dans leur bouge. Nous avons délivré de bons paysans, mais d'autres auront payé pour eux. Le gouvernement chinois sait tout cela. Il ne se passe pas de jour que des mandarins n'aient à juger des procès et à punir des crimes à cause de ce maudit usage de l'opium. Et cependant, chose inexplicable ! personne ne se plaint. L'empereur, le prince, aucun magistrat, aucun philosophe n'élève la voix pour indiquer le péril. C'est que peuple et mandarins... Hommes de toute condition, tous agissent de la même manière, tous fument l'opium... tous sont gagnés par ce poison fatal. Énergie, force, vertu, il ne reste plus rien chez ces hommes, l'opium leur a tout enlevé.

Comme on le voit, l'opium est le vrai mal de la Chine, et il cause insensiblement la ruine de ce pays, il entraîne avec la perte d'un grand nombre d'âmes. Beaucoup qui se feraient chrétiens, si on leur permettait de planter l'opium, ne le deviennent pas parce qu'ils craignent de perdre ainsi une source de richesses. Abandonner la pipe, il s'y résigneraient encore; mais cesser la culture du funeste pavot, jamais.

Seul le gouvernement pourrait extirper cette triste habitude de l'opium. Il ne le veut pas, ou prétend qu'il ne le peut pas. L'Eglise a donné l'alarme et signalé le péril; or, non seulement on ne lui en tient pas compte, mais ses intentions même sont mal interprétées.

Que nous reste-t-il à faire ? sinon à travailler avec courage, et, malgré tout, à prendre patience, en attendant que le cours des événements ait amélioré la situation, c'est-à-dire en attendant l'heure que la divine Providence a fixée pour la régénération de la Chine.

Je me suis étendu à dessein sur les causes qui, au Yunnan, comme dans tout le reste de la Chine, s'opposent au progrès de l'Evangile, dans le but de bien faire apprécier la situation des missionnaires dans ce pays. Il est temps maintenant de commencer l'histoire de l'établissement et du développement de la foi dans le district de Kiu-tsin-fou. J'y joindrai quelques récits de voyage, quelques faits et anecdotes qui sont peut-être un peu en dehors du cadre que je m'étais proposé tout d'abord. Mais comme ils renferment, la plupart du temps, des détails sur les mœurs particulières du Yunnan, je n'ai pas cru devoir les passer sous silence, ils se rattachent à mon sujet en ce sens qu'ils donneront une idée plus exacte du pays dans lequel nous travaillons pour la gloire de Dieu et la conversion des âmes.

FIN DE L'INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

Le district de Kiu-tsin.—Tsao-yn-Koué : sa conversion ; son retour dans son pays.

Lorsque pendant de longues journées on a péniblement voyagé par des chemins difficiles, sous la pluie et à travers d'épais brouillards, rien ne cause plus de plaisir et ne délassa plus agréablement que l'apparition soudaine d'une belle nature avec une douce température et un ciel serein. Le cœur est allégé et le corps lui-même plus alerte.

C'est ce qui arrive quand, après avoir franchi les hautes montagnes du bas Yunnan, on atteint enfin la région des plateaux. L'horizon s'ouvre alors comme par enchantement, le pays a un aspect moins sombre et prend bientôt un air souriant et féérique. On traverse des plaines verdoyantes et arimées, le paysage est frais et varié. Il n'y a pas jus-

qu'aux montagnes, où paissent de nombreux troupeaux, qui n'aient une physionomie plus agréable. Un brillant soleil éclaire le tableau et en fait ressortir les mille beautés. C'est une nature toute nouvelle et comme une autre patrie.

Mais rien n'égale le spectacle dont on jouit, quand, après avoir suivi les dernières ondulations du sol, on arrive à l'entrée de la magnifique plaine de Kiu-tsin.

La campagne s'étend à perte de vue, dans le lointain ; à droite et à gauche elle s'arrête à deux chaînes de montagnes qui, par une pente douce, élèvent leurs cimes jusqu'au ciel. A travers la plaine un fleuve promène majestueusement ses ondes paisibles, sur un lit de sable, entre deux rives ombragées. D'innombrables canaux sillonnent la contrée et y portent la fécondité et la vie ; des villages, des hameaux, assis à l'ombre d'un gracieux bouquet d'arbres, ou semés au milieu des rivières, semblent partout émerger du sein des eaux. Au centre de ce paysage, sur une éminence d'où elle domine toute la plaine, s'élève la ville de Kiu-tsin-fou avec sa couronne de hautes murailles. A gauche, enfin, au pied du Tong-chan (*montagne du levant*), on aperçoit un charmant village, entouré de pelouses verdoyantes et ombragé de grands arbres, c'est Tsaô-Kia-Yü (*camp de la famille de Tsaô*), berceau de notre sainte religion dans ce beau pays. C'est là que la foi a pris naissance et jeté en quelques années de profondes racines.

Jamais, jusqu'à ces derniers temps, l'Evangile n'avait été prêché dans cette contrée, jamais peut-être aucun missionnaire ne l'avait visitée. Cependant Dieu avait jeté des yeux de miséricorde sur elle. Le jour du salut était venu pour le district de Kiu-tsin.

Vers la fin de 1863, troisième année de l'empereur Tong-tshy, un païen nommé Tsao-Yn-Koué, originaire du district de Kiu-tsin, était de passage à Poti-eul-tou, gros bourg du *bar Yan-nan*, situé à une petite distance de Long-Ky où réside notre Vicaire apostolique. Tsao était de retour d'un long voyage dans les provinces du Hou-pé et du Su-tchuen ; mais il revenait complètement ruiné. Le mandarin à la suite duquel il était parti de son pays, l'avait payé de mauvaises paroles et il avait été obligé de reprendre le chemin de Yun-

nan. Sur sa route, il faisait tous les métiers et gagnait à peine de quoi pourvoir à sa subsistance et à ses habitudes d'opium.

Par bonheur, il rencontra à Poû-eûl-tou une ancienne connaissance qui, comme lui, avait couru les prétoires et semé les plus belles années de sa vie sur les grandes routes, à la poursuite de la fortune qu'il n'avait jamais pu atteindre. Il se nommait Mô.

Les deux amis furent heureux de se revoir, ils se racontèrent au long leurs pérégrinations et leurs aventures.

— “ Que vas-tu faire maintenant, dit Mô à Tsaô, veux-tu encore essayer du *Yamen* ? ” (C'est le nom qu'on donne aux prétoires).

— “ Non, répondit Tsaô, j'en ai assez... Mais à vrai dire, je suis fort embarrassé... je ne possède ni sou ni maille... et de plus j'ai la maladie de l'opium. Sans toi, je mourrais de faim aujourd'hui. ”

— “ Sois tranquille, tant que nous serons ensemble, tu ne mourras pas de faim... Quant à l'opium, il ne faut plus y songer. ”

— “ Comment, fit Tsaô étonné, toi, tu ne fumes plus ? ”

— “ Non. ”

— “ Que t'est-il donc arrivé ? ”

— “ C'est que je suis chrétien. ”

— “ Chrétien ? que veux-tu dire ? ”

— “ Tu sauras la chose peu à peu ; en attendant, avisons à nos affaires et cherchons un logement suffisant pour nous deux. ”

Quelques jours après, Tsaô, en compagnie de son ami Mô, était installé dans une riche famille chrétienne, du nom de Chên, qui demeurait aux environs de Poû-eûl-tou. Il avait fait son adoration et se montrait animé des meilleures dispositions. Au bout d'un mois il était corrigé de son habitude de l'opium.

Mais il leur fallait apprendre la doctrine et comme il ne leur était pas facile d'étudier dans cette famille, on leur donna une lettre pour l'évêque et tous deux furent admis au catéchuménat de Long-Ky ; car Mô n'avait pas encore été baptisé, il n'était alors que catéchumène.

Jeune encore et d'une rare intelligence, développée, d'ailleurs, dans les prétoires, Mô n'éprouva pas de grandes difficultés pour apprendre la doctrine. Quelques mois après, il

reçut le baptême et se mit au service de l'Eglise. Il n'était pas de même pour Tsaô ; plus avancé en âge (il avait quarante-huit ans) et d'un esprit moins vif, il n'apprenait pas facilement, quoiqu'il fît de grands efforts et qu'il montrât beaucoup de bonne volonté. Ce ne fut que dans le courant de l'année suivante qu'il en sut assez pour recevoir le baptême et la confirmation. Puis, quelque temps après, on le renvoya dans sa famille, à la garde de Dieu et de son bon ange.

A son arrivée à Tsao-Kia-Yn, son pays natal, le nouveau chrétien trouva ses affaires dans un état déplorable, ou, pour mieux dire, il n'y avait plus d'affaires pour lui, car dans son village il ne possédait plus que le droit de cité. Sa première femme s'était enfuie avec un musulman et avait emmené ses deux fils avec elle ; sa seconde femme était morte et sa maison avait été brûlée ; ses champs enfin avaient passé en d'autres mains. Il avait bien eu autrefois beaucoup d'amis, il avait encore de nombreux parents, mais il revenait pauvre et personne ne fit attention à lui et ne lui témoigna de l'intérêt.

Ne sachant où loger, il alla s'installer dans la pagode du village, dernière ressource de ceux qui n'ont plus rien. Pour ne pas habiter avec les *Poussas* (idoles), il s'établit dans le vestibule du temple qui sert de *Kong-sou*, maison commune où se font les délibérations publiques et se vident les procès.

Il est à présumer que le diable ne fut que médiocrement satisfait de loger celui qui avait secoué son joug et s'était soustrait à son esclavage. Toutefois, il dissimula et ne trahit pas son hôte obligé. Tsaô, de son côté, ne se vantait pas d'être chrétien. Son village était entièrement païen et, bien que sa famille y fût puissante, il crut prudent de ne faire connaître à personne qu'il avait renoncé aux idoles et à la magie ; car autrefois il était renommé comme devin.

Cependant il fallait vivre ; trop vieux pour reprendre son ancien métier de porteur de chaises, Tsaô se fit médecin. Mais il faut bien croire que ce docteur improvisé donnait des remèdes un peu au hasard, car, de sa vie, il n'avait appris la médecine. Cela ne doit pas étonner, en Chine est médecin qui veut, pas n'est besoin d'études, encore moins de diplôme.

L'Esculape n'est payé qu'en cas de succès, et si son malade succombe, on lui intente procès. Malgré son ignorance parfaite de l'art médical, Tsaô eut néanmoins tout le bonheur et tout le succès qu'un vieux praticien aurait pu se promettre ; il opéra des cures qui furent réputées merveilleuses et, au bout de peu de temps, il eut une grande vogue.

Le néophyte médecin était de retour au pays déjà depuis plusieurs mois, quand on finit par remarquer ses allures singulières. Il ne recevait plus de consultations superstitieuses ; il avait corrigé, en partie, ses anciens défauts ; il était plus sobre qu'autrefois, et ne fumait plus l'opium. Enfin, chacun assurait l'avoir aperçu se promener le soir, seul et silencieux sous les grands arbres du *Miao-Tsé* (pagode). Il allait et venait disait-on, murmurant on ne savait quelle formule, ne faisant attention à personne et répondant à peine à ceux qui, dans ce moment, lui adressaient la parole.

Qu'était-ce, en outre, que cette corde à nœuds qu'il roulait lentement entre ses doigts ?... Les bonnes gens de la localité ne comprenaient rien à tout cela... Tout le monde, et surtout les femmes, en faisaient leur sujet de conversation. Il devint bientôt un être extraordinaire ; et les enfants se serraient instinctivement contre leurs mères quand on prononçait le nom du grand Tsaô.

Ses parents, ne voulant pas le voir devenir la fable du village, résolurent alors de lui demander une explication. Un jour, plusieurs d'entre eux, accompagnés de quelques amis, entrent dans la chambre du néophyte et s'asseyent à côté de lui.

— “ Voyons, Tsaô-yn-koué, dit le vieux Tsaô-jèn-koué, petit mandarin de l'endroit, tu n'es plus le même qu'autrefois... tu ne prends plus part à nos fêtes... tu mets à peine le pied dans nos familles... Assurément, nous ne voulons pas nous mêler de tes affaires ; mais est-ce que nous ne sommes pas tous frères ? ”

— “ Parfaitement, dit Tsaô-yn-koué, nous sommes tous frères !... Mais, que voulez-vous ? je me fais vieux. Mes habitudes ne sont plus les mêmes qu'autrefois, je ne puis plus désormais me mêler autant à vous, surtout à vos fêtes ; plus tard, je vous en dirai la raison, aujourd'hui vous ne me comprendriez pas. ”

— “ Comment, reprit Tsao-jèn-koué, qu'y a-t-il d'incompréhensible?... Mais, à propos, que signifient ces allées et ces venues dans le bois du *Miao-tsé*? quelles prières fais-tu? Et puis pourquoi cette corde?

— “ Vous n'y connaissez rien, ce n'est pas une corde, c'est un chapelet.”

— “ Un chapelet! s'écria toute l'assistance, qu'est-ce que c'est que cela?”

— “ C'est justement ce que vous ne pouvez comprendre pour le moment; plus tard je vous le dirai, maintenant c'est inutile d'en parler... Sachez néanmoins que c'est une bonne chose de prier, la meilleure même qu'on puisse faire.”

— “ Si c'est une bonne chose, pourquoi ne pas nous dire ton secret? Explique-nous un peu ce qu'il en est... Qui sait! peut-être nous ferons comme toi.”

— “ Je vous répète que, pour le moment, c'est inutile... Attendez un peu et vous saurez bientôt ce que vous désirez connaître.”

Là dessus, Tsao-yn-koué se lève; parents et amis sont obligés d'en faire autant et de se retirer aussi avancés qu'ils étaient auparavant.

Cependant notre pauvre néophyte était bien embarrassé, il sentait qu'il n'était pas à la hauteur de sa position: prêcher, faire des prosélytes eût été sa plus grande joie, comme c'était son plus grand désir. Mais si quelqu'un venait à lui faire des objections, comment les résoudre? Il connaissait ses forces et savait qu'il n'était pas né docteur. Voilà pourquoi il se taisait, non qu'il rougit de sa foi, mais parce qu'il craignait de la compromettre aux yeux d'un vulgaire ignorant qui ne juge de la bonté d'une cause que par le plus ou moins de faconde et d'assurance avec lesquelles on la défend.

CHAPITRE II.

Le Père André Liou à Tsao-kia-in.—Prédications et conversions dans ce village.—M. Fenquill à Yun-nan-sen.—Haine des musulmans contre le missionnaire; destruction de sa résidence;—son départ de la capitale et son arrivée à Tsao-kia-in.

Au moment où Tsao-yn-koué attirait l'attention des habitants de son village natal, un prêtre chinois, André Liou,

rentra à la capital (Yun-nan-sen), après avoir fait la visite des chrétiens qui habitent les confins du Kouy-tchéou. En passant à Tsaô-kia-in il fut heureux de voir que notre néophyte persévérait dans la foi, bien que, depuis son baptême, il n'eût rencontré ni missionnaire, ni chrétien. Le Père l'engagea fortement à remplir toujours avec zèle ses devoirs envers Dieu et lui promit de revenir le voir à son prochain voyage.

A peu près à la même époque, un lettré, maître d'école, nommé Kia-tchen-kang se faisait chrétien à la capitale et recevait le baptême des mains de M. Fenouil.

Ce lettré était des environs de Kiu-tsin, d'une petite localité voisine de Tsaô-kia-yn. C'était une âme simple, droite et sans ambition ; à une intelligence vive et cultivée il joignait un extérieur avantageux. La vérité de l'Evangile l'avait frappé, et il avait aussitôt embrassé notre sainte religion avec ardeur et conviction. L'étude de la doctrine ne fut qu'un jeu pour lui ; bientôt même il se trouva en état de l'enseigner aux autres.

M. le provicaire, qui se l'était attaché après son baptême, remarquant chez son néophyte de si bonnes dispositions, se décida à le renvoyer dans sa famille, afin qu'il s'entendît avec le vieux Tsao sur les moyens à prendre pour introduire le christianisme dans leur pays et y établir une station.

A peine arrivé chez lui, Kia-tchen-kang eut une entrevue avec Tsao. Il se sentirent aussitôt pleins d'espoir et de bonne volonté. Tous deux étaient encore dans la première ferveur de leur baptême. L'un et l'autre, d'ailleurs, jouissaient d'une excellente réputation et avaient une certaine influence, l'un parce qu'il était lettré, l'autre parce qu'il était médecin. Ils résolurent donc de se soutenir mutuellement et de commencer de suite à prêcher la religion.

Plusieurs personnes, en particulier quelques membres de la famille du lettré, consentirent volontiers à embrasser le christianisme ; un certain nombre d'autres, parents et amis du médecin, montrèrent également de bonnes dispositions. Aussitôt Kia-tchen-kang écrivit à M. Fenouil pour lui mander leurs espérances et les fruits qu'on pouvait attendre de la prédication dans le district de Kiu-tsin.

Sur ces entrefaites, le Père André Liou descendit une seconde fois à Tsao-kia-yn, c'était dans les premiers mois de l'année 1866, il apportait le texte du traité de Pékin, conclu entre la France et la Chine, et les divers édits publiés en faveur des missionnaires et des chrétiens.

Les bonnes gens du pays qui n'avaient jamais entendu parler du christianisme, ni en bien ni en mal, mais qui le voyaient si bien autorisé, n'eurent pas de peine à se laisser persuader. La foi s'étendit bien vite au milieu de ces âmes simples et droites, qui n'avaient pas encore abusé de la grâce ; et, en peu de mois, on compta un certain nombre d'adorateurs. En janvier 1867, à Tsao-kia-yn et dans les environs, ils étaient déjà une soixantaine. Le mouvement allait chaque jour en augmentant ; de tous côtés, on parlait de la nouvelle religion et beaucoup manifestaient les meilleures dispositions à son égard. Le progrès de la foi paraissait devoir être rapide, quand arriva un événement qui en arrêta l'arche.

Depuis longtemps déjà les musulmans étaient très puissants au Yun-nan et, bien que soumis en apparence aux autorités chinoises, ils dominaient à la capitale de la province et y agissaient en maîtres. Leur audace et leur fierté croissaient avec leur nombre et la peur que partout ils inspiraient. On les redoutait à l'égal des bêtes fauves et quand un musulman passait dans la rue, personne ne s'avisait de lui disputer le haut du pavé. S'attirer leur haine, c'était pour les Chinois comme se vouer à la mort, car nul ne pouvait échapper à leur vengeance.

A cette époque, le provicaire de la mission résidait à la capitale et, par un concours de circonstances assez extraordinaires, il se trouva en relations suivies avec quelques chefs musulmans. Sa position, d'ailleurs, était bonne et le mettait en rapport avec les premiers mandarins de la province. Par l'entremise du vice-roi Lao, il avait obtenu à Yun-nan-sen un vaste établissement, en compensation des dommages causés à la mission lors des dernières persécutions.

Or, dans une assemblée solennelle où se trouvaient réunis une dizaine de marabouts et un grand mandarin militaire, musulman comme eux et non moins fanatique que ses coré-

ligionnaires, on demanda à notre confrère ce qu'il pensait de Mahomet. Il était aussi dangereux de répondre qu'il eût été coupable de se taire ou de déguiser la vérité. Le missionnaire fit son devoir, il parla franchement, quoique avec tous les ménagements possibles.

“ Vous auriez bien fait, leur dit-il, de ne pas m'adresser une pareille question, car ma réponse ne saurait vous être agréable. Mahomet est en enfer et tous ceux qui suivent sa religion auront le même sort.”

Un sentiment d'indignation courut dans l'assemblée, sans faire explosion toutefois. La discussion religieuse était close, mais chacun des sectateurs du Coran emporta au fond de son cœur une haine mortelle contre le prêtre de Jésus-Christ qui avait osé condamner Mahomet et sa doctrine (1).

Dans les premiers temps, les musulmans dissimulèrent, à cause du vice-roi Lao qu'ils redoutaient. Ils ne voulaient pas d'ailleurs attirer l'attention de l'Europe sur le Yun-nan dont, à cette époque, ils songeaient à faire la conquête.

Sur ces entrefaites, le vice-roi, qui se préparait à une guerre à outrance contre les musulmans dont il connaissait les desseins, demanda à M. Fenoul la permission de déposer les tonneaux de poudre dans la partie inhabitée de l'établissement qu'il nous avait si gracieusement cédé.

Cette proposition était très embarrassante : permettre était dangereux ; d'un autre côté, il était difficile de refuser, puisque c'était à la générosité du vice-roi que nous étions redevables de cet établissement. La permission fut donnée, mais à la condition, toutefois, que trois officiers subalternes veilleraient nuit et jour à la garde du dépôt, afin de prévenir tout accident.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés que, par un malheur inéconcevable et dont les causes nous sont toujours demeurées inconnues, tout cet amas de poudre fit explosion. Notre habitation fut réduite en cendres, quarante-cinq personnes qui se trouvaient à l'intérieur furent tuées, brûlées ou écrasées sous les ruines. Mais, par une grâce toute parti-

(1) Je dois dire que le grand mandarin militaire, présent à la séance, montra dans la suite les meilleures dispositions envers le missionnaire que, sur le moment, il voulait massacrer.

culière et qui tint du miracle, notre vénéré provicaire qui se trouvait alors dans sa chambre, à quelques pas seulement du magasin à poudre, ne reçut qu'une légère égratignure à la tête.

Pour comble de malheur, en février 1867, c'est-à-dire, peu de mois après l'accident, le vice-roi mourait presque subitement. La position de M. Fenouil devint alors excessivement critique. On le gardait presque à vue dans le réduit où il avait été obligé de se réfugier.

Le 20 mars suivant, il eut toutes les peines du monde à sortir de la ville sans être reconnu. Il voulait aller où il plairait à la divine Providence de le conduire. Il avait toutefois quelque intention de se rendre au Kouy-tchéou. La route qui y menait était alors la seule qui ne fut pas gardée par les musulmans ; toutes les autres étaient au pouvoir des rebelles.

En suivant le chemin qui conduit au Kouy-tchéou, il fallait passer par Kiu-tsin. Les nouveaux chrétiens de Tsao-kia-yn reçurent le missionnaire comme on reçoit quelqu'un qui est grandement désiré et depuis longtemps attendu. Ils mirent tout en mouvement pour fêter son arrivée.

A la vue de ces bonnes dispositions, le Père ne crut pas devoir aller plus loin. Il descendit dans la famille de Kia-tchen-kang le lettré, dont il a été parlé plus haut, et il y séjourna quelques temps. Dans le courant de juin il loua lui-même une maison à Tsao-kia-yn et s'y établit définitivement.

CHAPITRE III.

M. Fenouil à Tsao-kia-yn.—Progrès de la religion.—Accusation portée par les païens.—Chrétienté naissante de San-pé-hou—Hostilités des païens de ce village.—Tchang-kouangt-chao et Tchang-kouang-tsay.

M. Fenouil était à peine installé dans le district de Kiu-tsin que le christianisme y prit de nouveaux développements, les conversions devinrent de plus en plus nombreuses, il y en avait presque tous les jours. Tout faisait donc espérer une prochaine et abondante moisson, quand il plût à Dieu d'éprouver la foi et la constance des néophytes par la persécution et de les faire passer par le creuset de la souffrance.

Effrayés du grand nombre de ceux qui abandonnaient les pagodes pour suivre Jésus-Christ, les plus zélés et les plus habiles d'entre les païens de la localité essayèrent la contre-prédication, dans le but d'arrêter le mouvement vers le christianisme. Leurs efforts n'eurent aucun succès, et ils le reconnurent eux-mêmes. Ils dirent donc comme les pharisiens d'autrefois : *Nihil proficimus... ecce mundus totus abit post eum* ; quand tout le monde sera chrétien, les Européens viendront et s'empareront du pays.... *venient Romani et tollent gentem nostram et locum*.... Ils eurent, en conséquence, recours à des moyens plus efficaces pour arriver à leurs fins.

Les notables du pays, après en avoir délibéré, portèrent à la sous-préfecture de Lan-lin une accusation formidable contre les chrétiens. On n'a jamais pu bien savoir quels étaient les chefs d'accusation, mais personne n'ignora qu'elle était faite au nom de tous les habitants, et signée par les hommes influents de la contrée. Pour subvenir aux frais du procès, les accusateurs avaient pris soin de prélever une contribution de 100 sapèques (environ 0 fr, 50 c.) par famille. Il était tout naturel, en effet, pour appuyer la cause, d'avoir un petit cadeau à offrir au mandarin et aux familiers du *yamen*.... La somme fut poliment acceptée et promptement empochée, c'est ce qu'il y eut de plus clair dans cette affaire qui n'obtint pas tout le succès que s'en promettaient les auteurs.

Le missionnaire n'eut pas plutôt appris que les ennemis du nom chrétien étaient partis pour la ville qu'il s'y rendit de son côté et fit demander une audience au mandarin. Celui-ci, sans se préoccuper en aucune façon de motiver son refus, ne voulut pas le recevoir. C'est d'ailleurs la manière d'agir de ces orgueilleux prétoriens toutes les fois qu'ils ne veulent pas traiter une affaire. Il faut avouer que c'est un moyen très commode de se débarrasser des importuns ; il est, en conséquence, fort usité en Chine, surtout à l'égard des missionnaires (1).

Le troisième jour, n'entendant plus parler de rien, notre

(1) Cette conduite est contraire à l'art. 1 du décret impérial, en date du 2 avril 1862 qui dit : "Les missionnaires seront reçus avec honneur par les mandarins toutes les fois qu'ils désireront les voir."

confrère, l'âme triste et préoccupée, se disposait à revenir à Tsao-kia-yn, pour y attendre les événements, quand il vit arriver à l'improviste trois de ses néophytes. Ils étaient rayonnants de joie et venaient chercher le Père pour le ramener en triomphe. Il fallut du temps pour s'entendre, mais enfin on s'expliqua.

La veille, tous les accusateurs avaient quitté précipitamment la ville et étaient rentrés chez eux, sans bruit et l'oreille basse ; on aurait au prétoire reçu leur argent sans admettre leur accusation (2). De plus, disait-on, le préfet de Kiu-tsün avait donné gain de cause aux chrétiens, puisqu'il avait invité le Père à dîner. Tous ces pauvres hallucinés juraient avoir vu ce dernier manger avec le mandarin, assis à la même table. Ce succès inattendu, qu'il est impossible d'expliquer autrement que par une faveur spéciale de la Providence, amena plusieurs conversions et nous valut un bon mois de tranquillité.

Un village assez important nommé San-pe-hou-yn (*Camp des trois cents familles*), à sept ly environ de Tsao-kia-yn, venait de s'ouvrir à la foi. Un grand nombre de gens parlaient de se faire chrétiens ; on accourait en foule auprès du missionnaire pour s'entretenir avec lui et s'instruire de la religion. Il y eut bientôt dans ce village plusieurs adorateurs.

La plupart de ces nouveaux catéchumènes avaient des intentions droites et pures. Mais dans la bergerie il se glissa trois ou quatre loups, qui, sous prétexte d'étudier la doctrine, ne cherchaient qu'à s'introduire dans la place afin d'en connaître le fort et le faible. Le Père n'avait aucune raison de se défier des uns plus que des autres, il traitait tout le monde avec une égale bonté.

Nécessairement il était parfois question des bruits qui circulaient contre la Religion et contre les chrétiens. Notre confrère exhortait tous les nouveaux convertis à la patience, disant qu'il fallait rendre le bien pour le mal, qu'un disciple de Jésus-Christ ne se vengeait qu'en faisant du bien à

(1) Ils avaient même été repris vertement de ce que, dans leur accusation, ils avaient osé mettre en avant le prétexte de la religion.

ses ennemis ; que d'ailleurs il était difficile de se faire rendre justice devant les tribunaux ; qu'il fallait, par conséquent, se donner bien garde d'exciter une persécution, en parlant ou en agissant d'une manière imprudente et de nature à blesser les païens.

Les deux ou trois espions entendirent, comme tous les autres les recommandations du Père, ils en conclurent qu'il avait peur, qu'il était faible et n'avait aucun crédit auprès des autorités. Leur plan fut bientôt combiné. Rentrés dans leurs familles, ils rendirent compte à leurs proches et à leurs amis de la situation. " Il n'y a rien à craindre, dirent-ils, avec un peu d'audace, nous sommes sûrs d'avoir raison de cette peste qui menace de s'étendre et d'infecter tout le pays..."

Les plus décidés et, en particulier, les deux espions, se mirent à la tête du mouvement. Notables et lettrés prirent la chose à cœur et on résolut d'en finir cette fois, avec les chrétiens. On combina toutes choses de manière à agir avec ensemble et à forcer, au besoin, la main aux mandarins. Ceux-ci craignant les conséquences d'un acte dont ils ne pouvaient prévoir l'issue, refusèrent de persécuter ouvertement. Mais le bruit courut alors, et certes il était bien fondé, ainsi que la suite le fera voir, qu'ils avaient secrètement engagé nos ennemis à faire tout le possible contre la nouvelle religion. " Agissez par voie détournée, leur auraient-ils dit, et évitez avec soin de mettre en avant le véritable prétexte ; nous vous promettons d'ailleurs de ne pas vous inquiéter à ce sujet." C'était plus qu'il n'en fallait pour allumer l'incendie déjà prêt à éclater.

Depuis un certain temps les notables de San-pé-hou ne dissimulaient plus leur mauvais vouloir, deux ou trois néophytes avaient déjà été battus par eux, et ils disaient hautement que non seulement ils battraient les autres de la même façon, mais qu'ils sauraient bien leur faire passer l'envie de demeurer chrétiens.

Deux de nos catéchumènes, les plus éclairés et les plus influents de la localité, étaient surtout en butte à leur rage ; ils s'appelaient Tchang-kouang-tchao et Tchang-kouang-tsay, ils étaient cousins germains ; tous deux faisaient profession publique du christianisme et prêchaient aux autres avec le plus de zèle et de liberté.

Tchang-kouang-tchao était un homme de tête, plein d'énergie, d'un foie très vive et d'une constance inébranlable.

Mais il avait ce caractère dur et fier qui ne sait plier devant personne et qui difficilement oublie une injure. Jamais on ne put le faire renoncer à sa religion. Il a subi trois années d'emprisonnement, et c'est même dans son cachot qu'il a reçu le baptême. Sa foi et sa constance ne se sont jamais démenties un seul instant, mais son cœur a gardé un profond souvenir des maux qu'il a soufferts. Si aujourd'hui il a pardonné à ses ennemis, ce n'a pas été sans peine, il a dû se faire violence.

Durant sa première jeunesse et bien avant sa conversion, Tchang-kouang-tsay avait mené un vie peu régulière. Il aimait le jeu et il s'absentait fréquemment de la maison paternelle. Mais, depuis longtemps et avant même qu'il entendît parler de la religion, il avait entièrement changé, et sa conduite, qui dès lors pouvait servir de modèle à tous, était vraiment digne d'un chrétien. Il tenait admirablement sa maison et était en paix avec tout le monde. Malgré les instances de sa famille, on le vit renoncer à ce qui lui était dû pour ne pas être obligé de recourir aux tribunaux.

Quand on commença à prêcher notre sainte religion dans son pays, il ne fut pas des plus empressés à l'embrasser, il l'étudia d'abord, l'examina longtemps avant de s'en faire l'adepte. Mais il laissait aux siens entière liberté de la suivre; seulement il avait soin de se faire rendre compte de tout ce qu'on disait à l'église. Ce ne fut guère qu'à la fête de Pâques de l'année 1867 qu'il se décida à faire le premier pas et qu'il fut inscrit au nombre des adorateurs.

Dès le commencement de sa conversion, Tchang-Kouang-Tsay fut un parfait chrétien et montra le zèle d'un apôtre. Il n'était pas rare de le voir, au milieu du jour, abandonner son travail pour aller prêcher dans les villages voisins. Tous les dimanches, sans exception, il se rendait à Tsao-kia-yñ pour assister à la sainte messe, mais il n'y venait jamais seul, il était toujours accompagné d'un ou de deux catéchumènes qu'il avait convertis dans le courant de la semaine.

Il en amenait même quelquefois les jours ordinaires, lorsqu'ils les voyait plus ardents ou mieux disposés. La nuit,

il se relevait pour prier et demander à Dieu de le fortifier dans la foi. A plusieurs reprises, il sollicita la grâce de recevoir le baptême, et certes il y avait un droit incontestable. Mais des raisons de prudence obligèrent le missionnaire à différer de l'admettre à la réception de ce sacrement. Il fallait pour éviter de petites jalousies, donner à quelques autres catéchumènes, moins intelligents ou moins empressés, le temps de se préparer convenablement.

Aux premières menaces sérieuses faites par les païens, nos néophytes de San-pé-hou, pour la plupart hommes de cœur et intrépides, ne dissimulèrent pas leur envie de se défendre. Dans les assemblées qu'ils tinrent à ce sujet, plusieurs proposèrent même de prendre les devants et de ne pas attendre l'attaque de l'ennemi. M. Fenouil avait peine à contenir leur ardeur, longtemps il dut les conjurer de patienter et de ne pas exciter la tempête.

Dans ces occasions, alors que les têtes s'échauffaient aisément, Tchang-kouang-tsay écoutait tout et ne disait jamais mot. S'il était interrogé et pressé d'émettre son avis, il se contentait de répondre : " Laissez-les faire, ils ne sont pas à craindre. " Son visage toujours d'une sérénité parfaite semblait alors s'illuminer, c'est ce que le Père eut lui-même l'occasion de remarquer plusieurs fois.

On ne pensait pas généralement que les païens dussent en venir aux dernières extrémités. Cependant, notre catéchumène, prévoyant ce qui arriva en effet, s'était soigneusement informé par avance du sort réservé dans l'autre monde à celui qui serait mis à mort pour la foi avant d'être baptisé. On eut dit qu'il avait comme un pressentiment de sa fin prochaine. Mais, rassuré en apprenant que le baptême de sang équivalait au baptême de l'eau, il ne fit pas de nouvelles instances pour recevoir avant les autres le sacrement de la régénération.

CHAPITRE IV.

Supplice et martyre de Tchang-Kouang-tsay. — Jugement inique du sous-préfet de Lan-lin-shien.

Cependant, les païens avaient choisi le vingt-troisième jour de la septième lune (22 août 1867) pour mettre leur me-

naces à exécution, Tchang-Kouang-tchao, qui était le plus ardent parmi nos néophytes, devait être une de leurs premières victimes. Mais, prévenu à temps, il eut soin de se cacher. Son cousin Tchang-Kouang-tsay, à qui on en voulait également, au lieu de prendre la fuite, passa la journée à l'école à étudier la doctrine. Il y était encore quand trois ou quatre individus vinrent l'inviter à se rendre sur la place publique où les anciens du village, disaient-ils, avaient à lui parler.

Quelques jours auparavant, le fils aîné du catéchumène, Tchang-ly-Kouen, avait échangé des paroles un peu vives avec plusieurs païens au sujet du culte des ancêtres. Craignant les suites de son imprudence, ce jeune homme s'était enfui du village. Son absence n'avait rien, d'ailleurs, de bien extraordinaire, puisque ce jour-là tous les chrétiens de San-pé-hou étaient cachés ou en fuite.

Tchang-Kouang-tsay était à peine rendu au lieu de l'assemblée que, sans même lui donner le temps de saluer l'assistance selon l'usage, on lui demanda brutalement :

— Où est ton fils ?

— "Mon fils n'est pas à la maison, je ne sais où il est allé."

— "Tu es un chef de rebelles."

Et aussitôt on se jette sur lui avec tout ce qu'on peut trouver sous la main. Ce fut bientôt une confusion générale ; tous ceux qui pouvaient atteindre le patient, le frappaient à la fois. Pendant et après cette scène, on vit de ces furieux prendre de grosses pierres et les jeter, en proférant toutes sortes d'imprécations, sur cet infortuné étendu à terre et sans mouvement.

C'était un spectacle horrible, on eût dit que Satan voulait déchaîner toute la rage de l'enfer sur ce néophyte d'hier, dont les exhortations avaient déjà arraché un si grand nombre d'âmes à sa tyrannie.

Les meurtriers de Tchang-Kouang-tsay n'avaient point eu tout d'abord l'intention de le tuer ; ils pensaient qu'une salutaire leçon lui profiterait pour l'avenir. Croyant donc avoir fait assez pour le moment, ils le chargèrent de chaînes et le trainèrent mourant dans une maison voisine où il passa une nuit de douleurs.

Le jour suivant, les païens comptaient bien que leur victime demanderait à entrer en accommodement. Car malheureusement, en Chine, comme ailleurs et plus qu'ailleurs, la force prime le droit et presque toujours celui qui est le plus faible est obligé de demander pardon à ses persécuteurs. Il doit reconnaître ses torts lorsque, hélas ! son seul crime est d'être le moins fort.

Mais cette fois, trompés dans leur attente, les notables de San-pé-hou durent faire les premières avances. Il faut avouer, cependant, qu'ils se montrèrent assez modestes dans leurs prétentions, ils ne demandèrent à Tchang-Kouang-tsay qu'une ligature (environ quatre francs). C'était toute l'amende à laquelle ils le condamnaient pour la faute énorme d'avoir embrassé une religion perverse. Il est clair que c'était trop de mansuétude.

Mais notre catéchumène, malgré ses dispositions conciliantes, n'était pas homme à se reconnaître coupable parce qu'il était chrétien, et à se faire libérer à prix d'argent.

« On m'a battu, puis enchaîné, dit-il à ceux qui vinrent lui faire des propositions. On ne m'en a pas encore dit la cause. Maintenant, pour me mettre en liberté, on demande une ligature. La somme est faible et facile à trouver, mais encore faut-il qu'on me dise quel crime j'ai commis et pourquoi on me maltraite de la sorte. J'en appelle au mandarin. »

Tchang-Kouang-tsay était, comme je l'ai déjà dit, un homme tranquille qui vivait en paix avec tout le monde ; on ne pouvait donc rien lui reprocher, sinon d'avoir embrassé le christianisme ; encore, ne le devait-on pas faire ostensiblement, puisque le mandarin avait défendu de mettre la religion en cause.

Il était donc tout naturel que le confesseur de la foi s'attendit à une sentence favorable qui le libérât et lui assurât la protection de l'autorité contre ses cruels persécuteurs. Mais, en Chine, la justice souvent n'existe que de nom, et ce nom devient parfois une sanglante ironie ; quand la vie des citoyens en dépend.

Les païens, voyant que l'affaire prenait cette tournure, refusèrent de s'expliquer et se disposèrent à conduire leur

prisonnier à la ville. Mais il fallait tout d'abord se préparer les voies ; ils dépêchèrent donc en toute hâte deux de leurs affidés au tribunal de Lau-lin. Là, au moyen de tables, ils n'eurent pas de peine à gagner à leur cause les satellites du prétoire. Quant au mandarin, inutile de le tenter, lui-même ne cherchait que l'occasion de se signaler contre les chrétiens.

Au moment de partir, la femme de Tchang-Kouang-tsay, tenant son plus jeune fils dans ses bras, voulait accompagner son mari :

“ Non, lui dit celui-ci, ne viens pas avec moi.... vas plutôt, en compagnie de ma mère et de nos enfants, prier avec les autres chrétiens..... Si le bon Dieu demande le sacrifice de ma vie, je suis content de mourir pour sa gloire.”

Il avait à peine fait ses derniers adieux à sa femme qu'il fut brutalement poussé en avant et secoué rudement par les chaînes qu'il portait aux bras et au cou. Une horde de forcenés formait son escorte. Pas un chrétien n'osa se joindre à eux, ou seulement les suivre de loin ; la crainte glaçait tous les cœurs.

C'était le 23 août, dans la matinée, il avait plu et les chemins étaient glissants. La ville n'est éloignée que de douze *ly* ; mais excessivement affaibli par les mauvais traitements qu'il avait subis la veille, notre pauvre néophyte marchait lentement et avec une extrême difficulté. Les païens n'y avaient aucun égard et ne cessaient de le harceler pour le faire avancer plus vite.

Enfin ils le maltraitèrent de telle sorte que vint un moment où, à bout de forces, il se laissa tomber à terre. Il ne devait plus se relever. Ses meurtriers l'assommèrent sur place et jetèrent son corps dans une mare d'eau qui se trouvait le long du chemin. La victime fit encore quelques efforts pour saisir les herbes de la rive, elle fut repoussée et bientôt étouffée sous l'eau. Les assassins, après avoir consommé leur crime, retirèrent eux-mêmes le cadavre de l'étang et l'abandonnèrent sur le bord de la route.

Ainsi tombait sous les coups d'une bande de forcenés notre plus fervent néophyte, celui sur lequel nous fondions le plus d'espoir.

Depuis le commencement de son supplice, Tchang-Kouang-tsay qui ne s'était pas un seul instant fait illusion sur son sort, n'avait pas proféré une seule plainte. Il voyait approcher la mort et l'acceptait comme venant de la main de Dieu. Avant son arrestation, il lui eût été facile de fuir et de se cacher, il avait refusé de le faire. Plus tard, il n'aurait eu qu'un mot à dire pour être mis en liberté, il n'avait pas voulu le prononcer, de peur que ce mot ne fût pris pour une apostasie. Il préféra mourir généreusement pour Dieu, que vivre lâchement pour sa famille. Il devait cet exemple aux nombreux néophytes qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. Baptisé dans son sang, il a glorieusement remporté la palme du martyre.

Après la mort de Tchang-Kouang-tsay, les chrétiens et les païens portèrent en même temps l'affaire au tribunal de Lan-lin. Ce tribunal, gagné à prix d'argent, et d'ailleurs animé des plus mauvaises dispositions à l'égard des néophytes, avait juré de donner à tout prix gain de cause aux meurtriers. Mais deux hommes surtout le gênaient, c'étaient Tchang-ly-Kouen, fils du défunt, et son cousin Tchang-kouang-thao. L'un et l'autre étaient connus pour leur énergie et ils faisaient peur aux assassins. Le mandarin lui-même ne paraissait pas rassuré, il savait que ces deux hommes n'étaient pas disposés à accepter son jugement inique et qu'ils en appelleraient à un tribunal supérieur. Il fallait donc les supprimer tous deux pour les obliger au silence. C'est ce qui fut résolu et exécuté aussitôt.

En effet, venus pour porter plainte, l'un et l'autre se virent saisis et jetés en prison, par ordre du sous-préfet de Lan-lin. Mais quels prétextes alléguer pour justifier une pareille mesure ! Il n'y en avait pas. D'ailleurs, le mandarin, *père et mère du peuple*, n'est pas tenu de faire connaître les motifs de sa conduite, il est censé ne vouloir que le bien de ses enfants.

La mère du martyr, doublement affligée de la mort de son fils et de l'emprisonnement de son petit fils et de son neveu, dut donc prendre en mains l'affaire et tenir tête à ses ennemis pour sauver sa famille. Le missionnaire l'encouragea et l'aïda de tout son pouvoir, mais hélas ! il pouvait

bien peu de chose. Lui-même était détesté au prétoire et ne jouissait d'aucune influence. Ses chrétiens dispersés et terrifiés le laissaient agir seul. Sa vie même était menacée, car le but des persécuteurs, et ils ne s'en cachaient pas, était de le faire disparaître et d'étouffer ainsi le christianisme naissant dans leur pays.

Son cœur d'apôtre fut alors soumis à une bien cruelle épreuve. Mais il était résolu à mourir à son poste plutôt que d'abandonner ses chères ouailles à la fureur des méchants. Dieu soutint son courage et lui donna la force de résister à la tempête qui, à raison même de sa violence, ne pouvait être d'une longue durée.

Le vingt-cinq août, c'est-à-dire deux jours après le meurtre, le tribunal de Lan-lin rendit son arrêt. La mère du martyr était venue elle-même plaider sa cause.

— "De quoi te plains-tu ?" demande le mandarin à cette femme.

— "On a assassiné mon fils, je viens en demander la raison ?"

Le mandarin se tournant alors vers les meurtriers :

— "Pourquoi avez vous tué cet homme ?"

— "Tá lao-yé (grand maître), nous sommes chargés de prélever les impôts du village ; toutes les fois que nous nous présentions chez Tchang-kouang-tsay, il refusait de payer, et nous accablait d'injures et de menaces. Nous tinmes conseil alors et convinmes de le conduire à la ville pour le livrer au mandarin. Craignant sans doute le châtiment qu'il avait mérité, il s'est échappé de nos mains et il a couru se jeter dans un étang ; quand nous l'en avons retiré, il était noyé."

— "Voilà, s'écrie le magistrat, un sort digne de ceux qui sont infidèles et négligents à payer ce qu'il est dû au mandarin. La fin de cet homme a été celle qui méritait... en quoi sa famille aurait-elle à se plaindre ?"

— "Nous étions huit dans la famille, dit alors la vénérable mère du confesseur de la foi, nous sommes sept encore, eh bien, s'il est vrai que nous devions une seule sapèque, un seul grain de riz, je demande qu'on nous fasse partager à tous le sort de mon malheureux fils."

Le mandarin réfléchit un instant ;

— "L'impôt de l'an passé, à qui l'avez-vous remis ?"

— "Nous l'avons remis à un tel."

L'homme ainsi désigné est appelé aussitôt comme témoin ; on lui a fait la leçon à l'avance et il a promis de déposer contre les chrétiens. Arrivé en présence du juge, il se jette à genoux et s'écrie :

"Grand mandarin, le Ciel est sur nos têtes... Il est très vrai que j'ai reçu l'impôt de Tchang-Kouang-tsay le vingt-et-un de la première lune de cette année et je l'ai remis à un tel."

C'était précisément un des meurtriers :

Le mandarin qui voulait à tout prix donner tort aux chrétiens, se trouvait fort embarrassé d'une déposition aussi claire qu'inattendue ; pourtant il fallait se tirer de ce mauvais pas, assourvir sa haine et sauver son honneur, c'est-à-dire condamner la famille Tchang, tout en gardant les apparences de la justice.

Mais rien n'est impossible à un mandarin chinois, voici comment le nôtre concilia toutes choses. D'abord, il loua fort le zèle de ceux qui payent bien l'impôt, et de ceux qui le perçoivent ; il blâma les négligents et les tièdes et après un exorde aussi long que pathétique, il prononça cette merveilleuse sentence :

— "On donnera vingt ligatures à la famille Tchang et celle-ci s'engagera par écrit à enterrer son mort et à ne plus chercher querelle à personne à cette occasion."

— "Grand mandarin, dit aussitôt la vieille Tchang-louy-chy, si mon fils est coupable nous n'avons aucun droit à ces vingt ligatures ; s'il est innocent, qu'est-ce que vingt ligatures pour compenser sa perte ?"

— "Je vous dis, reprend avec colère le magistrat, d'accepter ces conditions ; de plus, on relâchera le fils et le cousin du défunt, actuellement détenus en prison préventive, et si vous refusez, vous n'aurez rien, et ces deux hommes ne seront pas élargis."

Il en fut comme le *grand homme* avait dit, Tchang-kouang-tchad et Tchang-ly-kouen demeurèrent encore trente mois en prison aux frais de leurs parents et du missionnaire.

Le mandarin qui traitait si bien les affaires des chrétiens se nommait Tang. Il était depuis près de trois ans sou-

préfet de Lan-ty-shin. S'il n'avait pas lui-même suscité la persécution, il l'avait du moins grandement approuvée et lui avait donné secrètement son appui. Il savait parfaitement que Tchang-kouang-may était innocent, mais, comme c'était un chrétien, il ne pouvait évidemment blâmer ceux qui l'avaient tué ; sa mort était un bien pour l'empire.

Le nom de cet homme vil et méprisable fut porté à Pé-king ; il fut dénoncé comme persécuteur, ou tout au moins, comme juge partial. Mais il demeura mandarin, nous savons même qu'en quittant la sous-préfecture de Lan-lin il a eu de l'avancement.

C'est ainsi que les choses se pratiquent en Chine. Un mandarin coupable de pareilles peccadilles contre les chrétiens est, pour l'ordinaire, promu à un grade supérieur. Il faut que sa faute soit bien lourde et par trop compromettante pour que notre légation de Péking puisse obtenir la punition du prévaricateur ; celle-ci, du reste, est toujours pour la forme, car, au fond, il garde sa dignité ; au pis aller, on le change de province et tout est dit.

Voilà aussi pourquoi les mandarins, qui sont si bien au courant des choses et qui, de plus, ont des instructions secrètes, se moquent ouvertement des traités et suscitent tant de misères et de tracas aux missionnaires et aux chrétiens.

CHAPITRE V.

Mort du Père André Liou. — Tracasseries auxquelles M. Fenouil est en butte à Tsao-kia-yn.

Le Père André Liou, qui le premier était venu visiter la chrétienté naissante de Tsao-kia-yn, se trouvait à la capitale de la province au moment où se passaient les événements que je viens de rapporter. Peu de temps après, il alla à Kioutsin et demeura plusieurs mois auprès de M. Fenouil. Dans les premiers jours de l'automne, il se rendit à Houang-ngy-ho, sur la frontière du Kouy-tchéou. Pendant qu'il faisait l'administration de cette chrétienté, une députation des néophytes de Sin-ngy-shien (1) vint l'y trouver et le prier de se

(1) Ville de troisième ordre, mais très importante, dans la province du Kouy-tchéou.

rendre chez eux. Depuis la mort de M. Muller, massacré par les musulmans à Sin-ny-fou (1), ils n'avaient vu aucun missionnaire et, les routes étant occupées par les rebelles, ils ne pouvaient communiquer avec Kouy-yang-fou (2).

Le Père Liou, qui avait reçu du vicaire apostolique du Kouy-tchéou les pouvoirs nécessaires pour administrer les sacrements, accéda avec empressement à cette demande et alla visiter la chrétienté de Sin-ny-shien. Il allait la quitter quand les chrétiens de Ta-chan, pays des hautes montagnes, comme l'indique son nom, situé à deux petites journées de distance, apprenant la présence du Père dans leur voisinage, vinrent l'inviter à leur tour et le conjurer de se rendre chez eux. Eux aussi n'avaient pas vu de prêtres depuis plus de deux ans.

Malgré son extrême fatigue, le Père y consentit avec joie et se mit en route pour Ta-chan. C'était là que Dieu avait marqué le terme de sa course et de ses travaux apostoliques.

Le soir, en arrivant à la station, il mangea pour se rafraîchir une ou deux pêches qu'on lui présenta. Peu après, il se sentit pris de fièvre. Le mal bientôt fit des progrès rapides et lorsque, le lendemain, les chrétiens se rendirent compte de sa gravité, ils furent effrayés. N'ayant, dans ces régions perdues, aucun médecin à leur disposition, ils se mirent à pleurer et à se désoler. Le Père les reprit doucement : "Ayez courage, leur dit-il, Dieu ne nous abandonne jamais. Quand l'heure de ma mort arrivera, je vous avertirai."

Vers dix heures du soir, il appela les chrétiens et leur dit : "Mettez-vous à genoux et récitez les prières des agonisants." On obéit, et comme on achevait les prières, le Père André Liou rendit son âme à Dieu, avec cette sérénité et ce contentement du voyageur qui, après une longue course, se voit enfin arriver au terme de son voyage.

Le Père André Liou était un de nos meilleurs prêtres indigènes. Il n'avait que trente-huit ans. Il était d'un zèle et d'un courage que rien ne rebutait quand il s'agissait du

(1) Ville de premier ordre à deux journées de Sin-ny-shien.

(2) Capital du Kouy-tchéou et résidence du vicaire apostolique de cette province.

salut d'une âme. Dieu, sans doute, l'a déjà récompensé dans l'autre vie de ses peines et de ses travaux. Il fut enterré dans la petite chrétienté de Ta-chan.

Vers la fin de l'année 1873, de passage à Ta-chan, j'allai prier sur sa tombe. C'était une simple pierre surmontée d'une humble croix de bois. Un prunier la couvrait de son ombre. Depuis lors, Mgr Lions (1) a fait élever un petit mausolée à la place de cette modeste sépulture. C'est comme un hommage reconnaissant de la mission au zèle et au dévouement du Père André Liou.

Mais revenons sur le théâtre de la lutte que nous avons vue s'engager entre le christianisme et le paganisme.

Tsao-hia-yui, sans être un endroit important, comptait cependant plus de cent familles; mais pauvres, pour la plupart, elles étaient sans aucune influence dans le pays. Là était, comme je l'ai déjà dit, le berceau du christianisme dans le district de Kieu-tsin; là aussi se trouvait le plus grand nombre d'adorateurs et de néophytes. Le caractère paisible et même heureux de ses habitants, sa position un peu retirée, semblaient l'indiquer comme l'endroit le plus convenable pour la résidence du missionnaire. C'est de ce village que, sans être molesté lui-même, il avait été témoin de la persécution de San-pé-hou.

Ce dernier village était bien déchu de son ancienne prospérité; au lieu de ces trois cents familles d'autrefois, c'est à peine si on en comptait la moitié. Quelques-unes d'entre elles, jadis riches et puissantes, aujourd'hui ruinées, jouissaient encore d'une certaine autorité. Nous avons vu l'usage qu'elles firent de leur influence en proscrivant la religion du *Maître du Ciel*, et en mettant à mort un de ses adeptes les plus fervents. Le jugement inique du mandarin de Lap-lin avait encore accru l'audace de ces persécuteurs improvisés. Ils avaient juré d'exterminer le christianisme et ils se crurent tout permis pour arriver à leurs fins. Injures, menaces, coups, violences, de toutes sortes, ils mirent tout en œuvre pour épouvanter les chrétiens.

Nos pauvres néophytes étaient dans la consternation. Ils

(1) Evêque de Babilte et vicaire apostolique du Kouy-tchéou.

fuyaient afin d'éviter les mauvais traitements dont ils étaient menacés; et, s'ils osaient de temps en temps revenir à la dérobée, c'était encore pour fuir et se cacher de nouveau. Le missionnaire qui résidait à Tsao-kia-yn les consolait et les soutenait de son mieux; fortifiés par ses exhortations, ces pauvres gens tenaient bon et montraient beaucoup de constance.

Voyant que tous leurs efforts étaient inutiles, les païens, furieux, résolurent de s'en prendre directement au Père et de le chasser de la contrée, mais il n'était pas en leur pouvoir, et il leur était impossible d'aller les tracasser chez les autres. Comment faire alors? Il fallait mettre les habitants de Tsao-kia-yn dans le complet, puis tout irait à merveille.

Les plus habiles entrèrent aussitôt en campagne; ceux d'entre eux qui avaient des parents ou des connaissances dans ce dernier village furent envoyés pour les gagner à leur cause. Enfin ils firent tant et si bien qu'un beau jour toute cette tranquille population de Tsao-kia-yn brûla d'en venir aux mains avec le missionnaire.

Ces pauvres gens n'étaient pas, cependant, capables de mener à bonne fin une affaire de ce genre; leur savoir-faire laissait trop à désirer et leur pusillanimité était trop grande pour tenter un coup aussi hardi et pouvoir s'en tirer à leur honneur. Mais on les avait si bien endoctrinés, et on leur avait promis une si facile victoire qu'ils se crurent assez forts pour essayer.

Un beau matin, trois ou quatre des notables de la localité se présentent chez notre confrère; ils ont une mine moitié solennelle et moitié confuse; ils font surtout d'inutiles efforts pour paraître importants, absolument comme les peureux qui chantent afin de se donner quelque assurance. Sur l'invitation de M. Fenouil, ils prennent place sur des chaises; après certaines préambules plus ou moins oratoires, l'un d'eux commence en ces termes:

— « Père, nous sommes heureux de vous posséder parmi nous, c'est un honneur dont nous sommes fiers... Mais il y a des choses qui ne se peuvent souffrir. »

— « Je ne comprends pas ! dit le missionnaire naturellement intrigué de ce prologue, que voulez-vous dire ? »

—“ Eh bien ! voici, répond le plus décidé d'entre eux, il s'est passé une chose très-grave... on a volé une pièce de bois dans notre pagode ici tout près.”

—“ Ce n'est pas tout, reprend le doyen de l'endroit, un nommé Tsao-jen-koué, déjà connu, homme tout à la fois, rusé et poltron, aussi avide de bon vin que de bonnes appétèques... il a été aussi dérobé une sonnette de pousshas, et puis telle autre chose, ajouta la bande en chœur.”

—“ Pour le coup, cela ne me regarde pas, dit le Père, adressez-vous ailleurs.”

—“ Et si les preuves du larcin se trouvaient chez vous ? dans votre maison ?”

—“ Alors je dirais que c'est vous qui les avez apportées.”

—“ Cependant, voyez... la pièce de bois, la racine derrière votre porte ; quant à la sonnette et aux autres objets, ils sont là, dans la chambre de vos domestiques.”

M. Fénouil ne savait que répondre, tandis que les autres prenaient un air triomphant. Il interroge ses domestiques. Le vieux Tsao-yn-koué dit que, en qualité d'ancien préposé à la garde du *Miao-tse*, il avait cru pouvoir s'adjuger une vieille planche qui y pourrissait sans profit pour personne. Deux autres avouent également que, jouant un jour avec des païens auprès du *pousshas*, ils n'avaient cru causer de préjudice à personne en prenant quelques objets de minime valeur, ce que, du reste, leurs compagnons païens avaient fait comme eux ; que c'était un bien public qui leur appartenait comme aux autres.

Pendant que tout cela se passait à l'intérieur, il se faisait un grand tumulte à la porte du *Kin-tang* (maison de prières), on battait le *tam-tam* dans le village... hommes, femmes, enfants, tout le monde était sur pied, se dirigeait vers l'oratoire et se disposait à franchir le seuil. “ Qu'on nous livre les coupables, crieait la populace en délire, que sont ces chrétiens ? allons, pendons-les tous dans la pagode.”

Notre confrère, voyant que les têtes se montaient et que les affaires aller se tourner au tragique, se montre à la foule et fait signe qu'il veut parler ; il finit par obtenir un peu de silence.

“ Gens de Tsao-kia-yn, leur dit-il, vous vous plaignez

qu'on ait fait des vols dans votre *Miao-tsé*... La chose ne me regarde pas... mais les coupables étant chez moi, voici un moyen de trancher la question : toi, Tsao-jen-koué, tu as accusé mes domestiques... je te les livre... tu m'en répondras jusqu'à ce que le mandarin de Kiou-tsin ait rendu son jugement ; prends bien garde qu'il ne leur arrive aucun mal."

Qui fut embarrassé ? ce fut le petit mandarin et ses complices. On avait cru pouvoir faire retomber la faute sur le Père, et voilà que ses domestiques se reconnaissent pour les seuls auteurs du délit. En outre, Tsao-yn-koué avait une nombreuse famille, il était considéré et aimé, et personne n'eût osé mettre la main sur lui. Aller devant le grand mandarin, la chose n'en valait guère la peine, puis ce n'était pas sûr du tout ; en tout cas il faudrait dépenser beaucoup d'argent ; que faire alors, laisser tomber l'affaire et ne rien dire ?

Nos gens, grandement désappointés, se consultèrent un instant, pendant que la foule devenue silencieuse se débattait à la sourdine. Evidemment le coup était manqué. Il fallait cependant trouver un expédient pour sortir d'embarras et se retirer avec honneur.

"Père, dit alors Tsao-jen-koué, d'un ton doux et patelin, entre nous, on n'y regarde pas de si près... Vous savez que nous sommes des gens paisibles et ennemis de la chicane.. Païens et chrétiens ne sont-ils pas tous frères ? Eh bien ! qu'on frappe pour la forme l'enfant qui a volé dans la pagode et qu'on nous donne quelques ligatures pour compenser ce que nous avons perdu."

Ce n'était pas se montrer d'une grande exigence après une pareille mise en scène ; mais c'était trop encore. Cependant, pour éviter toute complication et apaiser l'émotion publique, les néophytes crurent devoir accéder au désir des païens, et les ligatures demandées leur furent livrées. Mais, par le fait même, les chrétiens se donnaient le dessous aux yeux de tout le monde et avouaient leur faiblesse. Un peu plus de fermeté eût, peut-être, à jamais coupé court aux exigences de cette sorte et évité dans la suite bien des misères et des vexations.

CHAPITRE VI.

Mort subite de deux mandarins militaires persécuteurs de la religion. — La persécution à Ué-tchéou. — Conversion de Yang-Tchéouen.

A quelque temps de là, deux petits mandarins militaires voulurent à leur tour se signaler en persécutant les chrétiens.

L'un d'eux, nommé Tchao-tà-kangtsé (c'est-à-dire Tchao, la grande lance) résolut de porter les premiers coups. Il annonce, en conséquence, à grand bruit, qu'il partira tel jour, avec de nombreux soldats, et qu'il exterminera jusqu'au dernier des chrétiens.

Ceux-ci sont dans une mortelle frayeur; car, pour les honnêtes gens, rien n'est plus à craindre que ces chefs de bande qui pillent et rançonnent à leur gré, surtout en temps de guerre. Tout était à redouter, il fallait s'attendre, sinon au massacre, du moins au pillage.

La veille du jour fixé pour l'attaque, presque tous les habitants de Tsao-kia-yu, païens comme chrétiens, se sauvent dans la montagne et dans les bois. La nuit se passe dans une alarme continuelle; ce n'est qu'avec un serrement de cœur qu'on voit poindre l'aube du jour. A chaque instant on croit entendre les cris farouches des soldats et apercevoir les flammes dévorer les maisons.

Cependant les heures s'écoulent et on ne voit rien. A la tombée de la nuit, quelques individus se hasardent à descendre et à pénétrer dans le village. Tout y était tranquille comme à l'ordinaire. Bientôt un homme arrive et annonce que Tchao, la grande lance, n'est plus de ce monde. Atteint subitement de la peste, il était mort juste à l'heure où il devait commencer le massacre des chrétiens. Ceux-ci remercièrent Dieu avec effusion et sentirent croître leur confiance pour l'avenir. La plupart des païens virent aussi dans cette mort subite un avertissement du Ciel, et plusieurs se rapprochèrent des néophytes.

L'autre mandarin militaire, émule de la grande lance, en voulait surtout à M. Fenouil. Dans sa pensée, la mort de notre confrère devait amener l'anéantissement du christianisme. Mais, plus fin que son rival, il se garda bien de publier son projet et d'annoncer son arrivée.

Une belle nuit, il part de la ville de Kiu-tsin-fou, à la tête de quatorze soldats. Bien que la distance entre les deux localités ne soit pas considérable, un seul parmi eux connaissait le chemin. Celui-ci, quelques jours auparavant, était allé rendre visite à M. Fenouil qui l'avait très bien traité; il en avait même reçu un petit cadeau qu'à son retour il avait déposé dans sa famille.

Ce jeune homme demeurait précisément sur la route de Tsao-kia-yn, non loin de la ville. En passant devant sa maison, il entra pour voir sa vieille mère et la consulter. La bonne femme, mise en deux mots au courant de l'affaire, s'oppose fortement à ce que son fils prenne part à l'expédition; elle lui représente la bonté du Père qui s'est montré si bienveillant à son égard...; elle lui met devant les yeux la mort de Tchao...; enfin, elle fait si bien que le jeune homme s'esquive à la hâte au lieu d'aller rejoindre ses camarades.

Ceux-ci, qui avaient dépassé la maison et continué à marcher, s'arrêtent bientôt, incertains de la route. Ils attendent quelque temps; puis, ne voyant pas venir leur guide, ils retournent à la maison dans laquelle ils l'ont vu entrer. Ils ne trouvent qu'une pauvre vieille qui leur dit, pour toute réponse, qu'elle ne comprend pas ce qu'on lui demande.

Le chef militaire s'emporte et tempête.—La vieille fait la sourde oreille.—Il jure qu'il va la tuer, si elle ne parle pas.—Inutile, elle ne s'émeut pas plus que le roc.—Croyant à la fin que peut-être il se sont trompés et que leur guide n'est pas entré dans cette maison, les soldats vont alors frapper aux portes voisines.

Mais, au milieu de la nuit, tout bon Chinois a bien soin de laisser sa porte close, surtout quand il entend un bruit de voix inconnues. Il y a tant de voleurs partout, qu'il est toujours prudent de se tenir sur ses gardes.

La troupe eut donc beau frapper, crier; personne ne s'empressa de répondre ni d'ouvrir. Que faire alors? Aller de de l'avant, sans guide! c'était une folie! Comment se reconnaître au milieu des rizières, dans ce dédale de sentiers qui se croisent en tous sens! Continuer à appeler et à crier? c'était imprudent, car, pour peu que les gens des environs, désormais en éveil, vinssent à les prendre pour des brigands

et à les cerner, nul doute que plusieurs d'entre eux resteraient sur le carreau.

Ils adoptèrent le meilleur parti : celui de s'en retourner. Le lendemain, le mandarin recevant l'ordre d'aller exercer sa valeur contre les musulmans. Il emmena ses braves avec lui ; je ne sais si tous y restèrent ; mais pour lui, il n'en revint pas ; moins de deux mois après, il tombait frappé d'une balle sous les murs de la ville de Tchen-kiang-fou.

Le Seigneur veillait ainsi sur les jours du missionnaire et de ses ouailles et les mettait à l'abri de la rage de l'enfer et du danger. Dans plusieurs autres occasions, il leur fit encore sentir, d'une manière non moins merveilleuse, les effets de sa protection.

Mais si la persécution cessait sur un point, c'était pour recommencer ailleurs. Satan ne renonçait pas à la lutte, et n'était pas disposé à s'avouer vaincu.

Malgré les tracasseries et les vexations auxquelles les chrétiens étaient en butte, la religion, cependant, avait fait partout quelques progrès. A quarante *ly* de Tsao-kia-yn dans la ville Ué-tohéou (1) et aux environs, plusieurs familles avaient embrassé le christianisme. Le Père André Liou était même allé les visiter, peu de temps avant sa mort, et avait baptisé tous leurs plus jeunes enfants.

Un vieux chrétien du Su-tchuen, nommé Ouang-tin-pang, médecin de profession, homme plus téméraire que prudent, s'était depuis peu établi dans cette ville avec sa famille. Tout en donnant ses consultations et en vendant ses pilules, il prêchait la doctrine et manifestait hautement sa foi. Chacun sut bientôt qu'il était de la religion du *Maître du Ciel*.

Personne, d'ailleurs, ne paraissait s'en formaliser et on le laissait parfaitement tranquille. Peu à peu, les nouveaux catéchumènes, timides d'abord, avaient pris confiance. Ils avaient remplacé la tablette des ancêtres par la tablette chrétienne, et ils n'avaient pas craint de l'afficher au grand jour sur leurs portes et à leurs fenêtres. De plus, ils récitait leurs prières en commun, à haute voix et sans respect hu-

(1) Ué-Tchéou est une ville de deuxième ordre, à soixante *ly* de Kintsin-fou.

main. Pendant ce temps, Ouang-tin-pang prêchait et cherchait à gagner des prosélytes. Il y avait tout lieu d'espérer que notre sainte religion allait faire de grands progrès et qu'il serait possible d'établir une station dans cette ville. Mais le démon ne devait pas tarder à troubler la paix dont jouissait cette chrétienté naissante et à y arrêter le mouvement des conversions.

Un jour, notables, lettrés et autres de Ué-tchéou s'assemblent sous la présidence d'un mandarin de la localité *Tchang-tsy-tao-yé*, et décide qu'il faut à tout prix empêcher la propagation de la nouvelle secte, sous peine de voir bientôt disparaître leur propre influence. Il n'y a pas de temps à perdre, il faut agir de suite et avec d'autant plus de vigueur qu'il n'y rien à craindre du côté des autorités.

Les chrétiens prévenus de cette décision et sachant bien jusqu'où peut se porter la haine des païens, eurent peur et commencèrent à trembler. Ouang-tin-pang, dont la foi était plus ferme, les soutint et les encouragea : "Ne craignons rien, leur disait-il, et voyons un peu ce qu'on pourra nous faire."

Dès le lendemain, une dizaine d'individus, *Tchang-tsy* à leur tête, se présentent chez Ouang et le somme de sortir. Ouang sort aussitôt et leur demande ce qu'ils veulent :

— "Homme sans aveu, lui crie-t-on, qui es-tu ? d'où viens-tu ? qui t'a donné l'ordre de prêcher la religion perverse que tu professes ?

— "Vous me connaissez tous... Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis ici, chacun sait que mes remèdes sont bons ; mais ma religion est meilleure encore. Est-ce que vous voudriez me chercher une mauvaise querelle ?

— "Tu corromps le peuple de cette contrée... tu vas partir, autrement nous te chassons."

— "Si je dois partir, ce sera par ordre des mandarins de Kiu-tsin : pour vous je ne vous connais pas."

A peine a-t-il prononcé ces paroles, un peu trop raides peut-être, que les païens furieux se jettent sur lui et le maltraitent. Après l'avoir cruellement battu, ils entrent chez lui, saccagent ses meubles et sa pharmacie, jettent dehors tout ce qui lui appartient ; puis, fermant la porte de la maison, ils le chassent avec toute sa famille.

Là ne s'arrêtent pas leurs exploits ; ils courent chez les chrétiens de la ville et des environs, arrachent les images et les tablettes de religion et menacent les néophytes de les expulser du pays, si jamais ils en suivent les pratiques pernicieuses.

Les catéchumènes d'hier, dont la foi est encore bien chancelante, sont atterrés. Résister est impossible... affronter la colère de leurs ennemis et préférer l'exil, ils ne s'en sentent pas le courage : ils gardent le silence et laissent faire... les images du paganisme et de la superstition sont rétablies chez eux et le culte du vrai Dieu en est banni ; la peur en a fait des apostats. Jusqu'à ce jour, ils n'ont plus donné aucun signe de christianisme, ils sont toujours dominés par la crainte ; mais ils reviendraient certainement à nous, si les temps devenaient meilleurs.

En sortant de Ué-tchéou, tout meurtri et sanglant, complètement ruiné et chargé de toute une famille, Ouang ne savait trop où diriger ses pas. Il errait dans la campagne, cherchant de tous côtés un abri. Mais personne n'osait s'exposer à la vindicte des lettrés, partout on le repoussait. Enfin, à vingt ly de là, dans le petit village de Mant-chéou-ohàn, il trouva à se loger avec sa famille ; on lui céda une misérable cabane qui pouvait le protéger contre les intempéries de la saison.

Quelques jours après, il vint à Tsao-kia-yn et raconta au Père sa mésaventure, ainsi que les détails de la persécution. Notre confrère sentit son cœur se serrer, et il versa des larmes à la nouvelle de la défection de ces pauvres catéchumènes. Toutefois, il consola de son mieux Ouang et l'aida dans sa détresse. Plus tard, il lui confia les orphelins de la Sainte-Enfance et se servit de lui pour développer cette Œuvre dans le district de Kiu-tsin.

La fin de l'année 1867 s'écoula ainsi au milieu de transes et d'alarmes perpétuelles. Mais peu à peu, soit lassitude de voir leurs efforts demeurer impuissants, soit crainte d'avoir finalement le dessous dans cette lutte qui se prolongeait indéfiniment, les païens commencèrent à montrer moins d'acharnement. Les vexations devinrent plus rares ; on s'habitua à entendre parler des chrétiens ; ce nom ne causa

plus autant de répulsion et insensiblement on en vint à les respecter et à les traiter comme tout le monde. Nous commençâmes alors à jouir d'une paix relative qui favorisa la prédication et l'extension de la foi dans ce pays.

Ce fut à cette époque, c'est-à-dire dans les premiers mois de 1868, qu'eut lieu la conversion d'un jeune homme qui, depuis ce moment, a toujours été un modèle de vertu et un sujet de grande consolation pour nous. C'était une âme simple et droite, uniquement désireuse de connaître la vérité et de faire le bien. Qu'on me permette de raconter l'histoire de cette conversion qui montre, et l'ambur de Dieu pour les cœurs de bonne volonté, et les moyens quelquefois extraordinaires dont il se sert pour les attirer à lui.

Ce jeune homme s'appelait Yang-tchouen, il demeurait au village de Than ky-tchong à douze *ly* environ de Tsao-kia-yn. Il avait toujours mené une vie régulière et il jouissait de l'estime générale. Un jour, il quitte sa maison et monte à la pagode voisine que des bonzes desservaient. Il va trouver leur chef et lui parle ainsi :

—“ Maître, je suis marié..., j'ai des enfants...; sans être riche, je suis à l'aise. Cependant je ne me sens pas heureux, ...quelque chose me manque. Il me semble que je ne puis rencontrer le bonheur dans la position où je me trouve... Vous qui suivez le chemin de la sagesse, enseignez-le moi. Permettez-moi, je vous en prie, d'entrer dans vos rangs... mon cœur sera alors en repos.

—“ Ah ! je le vois, lui dit-il, tu es en brouille avec ta femme.

—“ Non, reprend le jeune homme, je n'ai jamais eu la moindre dispute, ni avec ma femme, ni avec personne. Mais je voudrais mener une vie plus parfaite..., voilà pourquoi je viens m'adresser à vous.

—“ Ta confiance m'honore ; mais voyons, parles-tu sérieusement ?

—“ Si sérieusement que je demande à entrer chez vous dès aujourd'hui.

—“ Eh bien ! écoute, réplique le bonze, je vais te dire la vérité ; si tu veux de l'opium et du vin, faire bonne chère en un mot, mener une vie tranquille, viens chez nous, nous

avons tout cela. Mais si tu veux embrasser la vraie sagesse et apprendre la doctrine céleste, il faut t'adresser aux chrétiens, eux seuls la possèdent."

Qui fut étonné ? ce fut assurément le jeune Yang-tehouen. Comment ? ces chrétiens partout si décriés ! l'un d'eux tout récemment encore n'a-t-il pas été mis à mort, sans que personne ait même songé à prendre sa défense ! ces chrétiens, dont la religion infâme est pour tous un objet d'effroi et d'horreur, ces chrétiens possèderaient la véritable doctrine !... Oh non, cela n'est pas possible... Le vieux bonze a voulu se moquer de lui...

Ces pensées troublent le jeune homme, il hésite, fait de nouvelles instances, le bonze lui donne toujours la même réponse. Alors il s'en retourne triste et pensif.

Après un combat intérieur qui dura plusieurs jours, ne trouvant nulle part de consolation, Yang se décide enfin à s'adresser aux chrétiens. Il se rend à San-pé-hou et se présente au vieux catéchiste Thomas Song, que M. Fenouil avait placé dans ce village malgré son grand âge, autant pour enseigner les prières et la doctrine aux nouveaux catéchumènes que pour les encourager et les fortifier au milieu des épreuves de la persécution.

En peu de mots le jeune homme ouvre son cœur au vieillard et lui expose la cause de son trouble. Après quelques entretiens, les préventions de Yang ont disparu, la grâce l'a touché, il croit, il adore. A peine a-t-il renoncé à Satan et à ses œuvres qu'il sent dans son âme une paix et une joie indicibles. Il a enfin découvert sa véritable voie. Heureux au-delà de toute attente, il vient trouver le Père à Tsao-kia-yn et lui raconte son bonheur.

Notre confrère, voyant ce que la grâce avait opéré dans cette âme, bénit Dieu et le remercie de ce qu'il ménage de telles consolations à ses missionnaires.

Yang-Tchouen avait pendant plusieurs années étudié la littérature ; il pouvait aisément se rendre compte de la foi en lisant nos livres de doctrine et de controverse. Aussi, son instruction ne fut-elle pas de longue durée ; en moins de trois mois, il put être baptisé avec son plus jeune fils. Deux de ses parents imitèrent son exemple ; mais sa femme

demeurait obstinément incrédule et c'était là son plus grand chagrin. Dieu, cependant, devait un jour récompenser son zèle ; car non seulement Yang eut le bonheur de la voir embrasser le christianisme, mais, par ses exemples et ses exhortations, il convertit une bonne moitié de son village, ainsi que j'aurai à le raconter plus tard.

La foi du fervent néophyte ne s'est jamais ralentie ; il a toujours été et il est encore aujourd'hui un de nos meilleurs chrétiens. Partout où se forme une nouvelle station, partout où se manifeste un mouvement de conversion, nous l'envoyons prêcher, et sa parole est toujours bénie de Dieu et féconde en fruits de salut.

Plût au ciel que nous eussions beaucoup d'âmes de cette trempe ! bientôt toute cette belle plaine de Kiu-tsin ne formerait qu'une vaste et magnifique chrétienté.

CHAPITRE VII.

Révolte des musulmans et guerre civile au Yun-nan.—M. Fenouil échappe, comme par miracle, à ses ennemis.

Au commencement de l'année 1868, M. Proteau, qui avait remplacé notre provicaire à la capitale, arriva auprès de ce dernier à Tsao-kia-yn. Il avait dû fuir devant les musulmans qui, marchant de succès en succès, menaçaient déjà la ville de Yun-nan-sen.

Sans entrer dans tous les détails de cette longue suite de guerres qui ont dévasté le Yun-nan, pendant une période de quinze à dix-huit ans, il me paraît utile d'en dire quelques mots, afin de mieux faire connaître l'état de cette province et la situation des missionnaires chargés d'y prêcher l'Evangile.

Dans les premiers mois de 1856, les musulmans, qui ne cherchaient depuis longtemps qu'une occasion favorable pour lever l'étendard de la révolte, prirent tout-à-coup un air menaçant et excitèrent des troubles sur divers points de la province. De leur côté, les Chinois employèrent leur moyen accoutumé d'intimidation et firent courir partout des

bruits sinistres. De toutes parts, on répétait que les musulmans allaient être enveloppés dans un massacre général. Ceux-ci, voyant le danger, n'attendirent pas qu'on en vint à l'exécution des menaces ; partout où ils étaient en nombre, ils prirent les armes et exterminèrent les Chinois. A la capitale, ils étaient peu nombreux et demeurèrent d'abord tranquilles. La plupart d'entre eux, cependant, allèrent dans la suite se joindre à leurs coreligionnaires, lorsque ceux-ci partout triomphants s'avançaient sur Yun-nan-sen.

Le vice-roi Hen, apprenant l'arrivée des rebelles, se fait transporter sur les remparts de la ville. De là, il aperçoit la plaine couverte des bataillons ennemis. A cette vue, une terreur folle s'empare de lui : il se sauve dans son palais où de désespoir il se pend avec sa femme. Heureusement, il y avait à Yun-nan-sen un officier supérieur, Liou-tsé-kiou qui, loin de se laisser gagner par la peur, jure de mourir à la tête de ses troupes plutôt que de permettre à un seul ennemi de pénétrer dans la ville.

Après plusieurs combats plus ou moins douteux, une trêve fut demandée par les musulmans, et bientôt la paix fut signée entre les deux partis. Les révoltés durent déposer les armes et rentrer dans leurs foyers. Ce fut là toute la punition que le gouvernement osa leur infliger.

Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'à l'avènement de Tong-tchy en 1862. Cette année-là, les musulmans impatients de reprendre les armes, excitèrent une révolte à la capitale.

Aux premiers symptômes de rébellion, le vice-roi Pan, qui gouvernait alors la province, sort de son palais et se montre à la foule dans l'espoir de calmer l'effervescence des esprits et de comprimer la révolte par la majesté de sa présence. A peine a-t-il paru qu'un tout jeune soldat s'élance sur lui, le glaive à la main, et le perce de part en part en criant : " Mort aux Chinois."

Ce fut le signal de la révolte qui bientôt s'étendit d'un bout de la province à l'autre. Les musulmans s'étaient préparés de longue date ; les marabouts avaient dans les villes et les campagnes prêché la guerre sainte. Ils combattirent avec cet acharnement, ce fanatisme et cette haine de

l'étranger qu'ils tiennent du Prophète. D'étonnants succès accrurent bientôt leur audace : partout les villes, ouvertes par la trahison, tombèrent les unes après les autres en leur pouvoir.

Le plus hardi de leurs chefs, Tou-ouen-sieou, ancien mineur, homme grossier et sans culture, mais d'un courage indomptable et d'une habilité incontestée, s'était emparé de Taly-fou et y avait établi son quartier général. Bientôt même il y prit le titre de roi et fit de cette ville la capitale de son royaume. De là il soutint la rébellion et seconda puissamment ses lieutenants qui, pour la plupart, ses parents ou ses amis, lui étaient entièrement dévoués.

Le vice-roi Laô, successeur de Pan, après être demeuré au Kouy-tchéou près de deux années, sans pouvoir pénétrer au Yun-nan, à cause des rebelles qui en occupaient toutes les routes, réussit enfin à se frayer un chemin jusqu'à la capitale où il parvint heureusement. Son arrivée releva le courage des troupes impériales qui se battirent dès lors avec plus d'ordre et de confiance. La division, d'ailleurs, s'était mise parmi les principaux chefs mahométans, et plusieurs de leurs meilleurs généraux avaient été égorgés dans leur camp par leurs propres soldats. Les Chinois reprirent peu à peu l'offensive et commencèrent à regagner le terrain perdu.

Mais bientôt le vice-roi Laô mourut subitement d'un mal inconnu. Les musulmans, qu'il avait su repousser au dehors et contenir au-dedans, ne pouvaient lui pardonner leur humiliation. On les accusa de l'avoir empoisonné.

Le Yun-nan perdit en lui son meilleur défenseur et les chrétiens leur soutien et leur protecteur. Laô-ta-jen était un de ces hommes au cœur large et généreux, à l'âme forte et fière, chez qui l'amour du vrai et du beau prime tout autre sentiment. C'était un de ces hommes rares en Chine, qui savent mettre de côté leurs préjugés nationaux pour admirer et prendre ce que les autres peuples ont de bon et d'utile. Il aimait les Européens, parce qu'il sentait que la Chine avait tout à gagner à se rapprocher d'eux. Les missionnaires étaient pour lui des hommes de doctrine et de civilisation qu'on ne pouvait trop favoriser, "parce que, disait-il, peuple et mandarins devaient s'améliorer à leur contact."

Il n'était pas chrétien, mais il aimait la religion qui lui semblait seule capable de donner à une nation la durée et la prospérité. On pouvait espérer qu'un jour il embrasserait le christianisme ; la mort le surprit sans qu'il ait eu ce bonheur !... Qui sait si, à son heure dernière, le Dieu de toute miséricorde ne lui aura pas tenu compte de sa bonne volonté et ne lui aura pas ménagé la grâce du repentir de ses fautes et du baptême de désir ?

Lao-ta-jen mort, la confiance revint aux musulmans et avec elle le succès. Ils recommencèrent la guerre avec un nouvel acharnement. Les troupes impériales reculèrent et le siège fut mis devant la capitale du Yun-pan qui faillit tomber au pouvoir de l'ennemi. Toutes les routes furent interceptées, à l'exception de celle de l'est venant de Kiu-tsin et communiquant avec le Kouy-tchéou. Ce fut là une des principales fautes des rebelles et, avec leurs divisions intestines, la cause de leur défaite finale.

Ma-jou-long, général des troupes de la province, commandait la garnison de la ville assiégée. C'était un musulman au service du gouvernement chinois. Il avait refusé de prendre part à la rébellion, tout en la favorisant peut-être un peu. On l'accusait même de se battre mollement contre ses coreligionnaires. Mais ces reproches n'étaient rien moins qu'acceptables dans la bouche des Chinois dont l'incourie n'avait d'égale que leur mauvaise discipline.

Toutefois, approvisionnée par la route, qui demeurait libre, et confiante dans ses hautes murailles, la ville tint bon. Son artillerie de rempart, à la vérité, ne causait pas grand mal aux assiégeants, mais ces détonations formidables qui faisaient résonner les échos d'alentour, entretenaient le courage des assiégés. Malgré leur force numérique, les Chinois cependant auraient succombé, s'il ne s'était enfin trouvé un homme capable de diriger la lutte.

Le vice-roi *Lieou*, successeur de *Lao-ta-jen*, était un homme nul, mais son lieutenant *Tsen* était doué d'un talent rare, tant pour l'art militaire que pour l'administration. *Tsen* était originaire des environs de Sy-lin-hien au Kouang-si. La fortune lui avait souri dès le début de sa carrière, et il s'était élevé rapidement des derniers degrés au sommet

de la hiérarchie. Son ambition égalait, si elle ne surpassait pas son talent. A l'exemple de *Ma-jou-long*, qui s'était improvisé généralissime, il se fit nommer successivement grand trésorier et *fou-thay* (gouverneur immédiatement au-dessous du vice-roi).

Il pressa vigoureusement les musulmans, les tint sans cesse en haleine, les attaquant sur divers points à la fois, et au bout de peu de mois il réussit à dégager les environs de la capitale et à reprendre les villes voisines, tombées au pouvoir de l'ennemi. Pendant ce temps, le général Yang-yu-ko marchait sur Taly-fou du côté de l'ouest et menaçait l'usurpateur Tou-ouen-sieou dans sa capitale.

Dès lors, c'en était fait de la puissance musulmane. Les sectateurs du prophète, se voyant dans l'impossibilité de tenir la campagne, se renfermèrent derrière les murailles de leurs villes. Là, ils défièrent longtemps encore les forces de Tsen-ta-jen et de Yang-yu-kô. Ce ne fut qu'au bout de trois années que ceux-ci parvinrent à les réduire complètement.

Enfin, en 1872, le roi de Ta-ly, qui se montrait si fier lors du passage au Yun-nan de l'expédition française pour l'exploration du Meikong, se vit assiégé par une immense armée et obligé de se rendre. Trahi par les siens, il prit du poison dans le but d'échapper au sort réservé aux chefs de la révolte. Il vivait encore quand il fut livré au général Yang qui lui fit trancher la tête. Ainsi croula le royaume de Ta-ly ; il avait commencé par le meurtre, il finit dans le sang.

Cette longue et horrible guerre a causé d'immenses désastres. Partout on ne rencontrait que maisons incendiées, villes et villages ruinés, campagnes désolées et désertes. La population avait fui ou avait été massacrée. Il faudra encore de longues années pour que le *haut Yun-nan*, autrefois si beau et si riche, recouvre son ancienne splendeur.

Si les musulmans avaient été victorieux, la Chine aurait perdu une belle et vaste province et la religion chrétienne aurait été à tout jamais bannie de ce pays. Déjà plusieurs fois durant le cours de cette guerre, les néophytes avaient été en butte à leur haine. MM. Fenouil et Leguilcher

avaient à différentes reprises failli devenir leurs victimes et c'était pour échapper à leurs coups que M. Proteau se réfugiait à Tsao-kia-yn.

Chassé successivement de Pé-yen-tsin et de Yun-nan-sen, ce confrère avait dû laisser les chrétiens aux soins d'un prêtre du pays, le Père André Tchen. En ces temps de trouble, il est, en effet, plus facile à un indigène de passer inaperçu qu'à un Européen que sa tournure étrangère signale à l'attention de tous. Néanmoins le Père Tchen eut beaucoup à souffrir; ce ne fut même que comme par miracle qu'il put échapper aux poursuites des musulmans.

Peu de temps après l'arrivée de M. Proteau à Tsao-kia-yn, M. Fenouil dut quitter ce village pour se rendre dans le *bas Yun-nan* auprès de notre vénérable vicaire apostolique, qui l'avait appelé pour traiter d'affaires concernant les intérêts de la mission.

A son départ, la chrétienté naissante de Kiu-tsin commençait à jouir de quelque tranquillité. Il semblait que le moment de la moisson était proche; on travaillait, on prêchait, on exhortait et pourtant le nombre de nos néophytes n'augmentait pas d'une manière bien sensible. On eût dit que le succès devait être en raison de la violence de la persécution. Dès que celui-ci se ralentissait, les conversions diminuaient, tant il est vrai que la rédemption des âmes est l'œuvre de Dieu, et que, d'ordinaire, rien ne contribue plus à leur salut que la souffrance et la mortification. C'est toujours le mot de Tertullien: *sanguis martyrum semen christianorum*.

Vers la fin d'octobre (1868), M. Fenouil, après avoir terminé ses affaires à la résidence épiscopale, partit de Long-ky pour retourner à Kiu-tsin au milieu de ses néophytes impatients de le revoir. Chemin faisant, à son passage à Tchao-thong, il fut reconnu par un musulman qui se hâta d'aller annoncer à Taô-ouen la prochaine venue de l'ennemi de l'islamisme. Taô-ouen est un gros bourg à six lieues de la ville de Tchao-thong et habité exclusivement par les mahométans. Or, on sait que depuis longtemps ces fanatiques avaient voué une haine mortelle à notre cher provincial.

M. Fenouil se douta bien de quelque chose et pressentit un piège, mais il fallait marcher. Il entre donc bravement à Tao-ouën et descend à l'auberge la plus fréquentée du bourg. Il est reçu avec empressement, le maître d'hôtel se montre plein d'attention pour lui ; il lui offre une chambre particulière, voulant qu'il soit parfaitement à son aise. Notre confrère, qui se tenait sur ses gardes, remercia son hôte et voulut loger dans la chambre commune, au milieu de ses gens. Malgré toutes les instances qui lui furent faites on ne put le décider à entrer dans le cabinet où on avait dessein de l'enfermer.

Pendant toute la nuit, ce fut un va-et-vient continuel de personnes qui entraient et sortaient. Par moment la conversation était générale et animée ; d'autres fois c'était le silence le plus complet, à peine interrompu par quelques chuchotements. La nuit parut bien longue au missionnaire qui ne pouvait fermer l'œil et qui était aux aguets.

Vers trois heures du matin, il tira son domestique par le bras : " Levons-nous et partons..., lui dit-il, mais sans bruit, et que personne ne s'aperçoive de notre départ."

Tous deux s'habillent à la hâte et dans l'obscurité ; puis, pas à pas, avec toutes les précautions possibles, ils sortent de l'auberge, laissant porteurs, montures et bagages à la merci des musulmans, sachant bien d'ailleurs que ceux-ci n'en voulaient qu'à leurs personnes.

La nuit était sombre et pluvieuse, notre confrère et son domestique, s'abandonnant à la divine Providence, prennent la route qui se présente devant eux et qu'ils croient la bonne. Ils marchent d'un pas rapide, bien que les chemins, détrempés par la pluie, soient très difficiles. Il allait faire jour quand ils virent arriver deux cavaliers qui couraient bride abattue. Nos deux voyageurs se rangeaient pour les laisser passer, quand ceux-ci, arrêtant tout-à-coup leurs montures, leur demandent d'une voix impérieuse s'ils n'ont pas rencontré sur leur route deux hommes dont l'un est Européen.

" Non, s'empresse de répondre le suivant de M. Fenouil, nous n'avons rencontré personne... mais qui sait ? peut-être sont-ils en ayant ! "

Là dessus, les deux cavaliers partent à fond de train... A

peine délivrés de ce premier péril, nos fugitifs tombent dans un autre. Le jour s'était levé, et tout en marchant, ils s'aperçoivent qu'ils sont revenus à Tsao-ouen, juste à l'endroit d'où ils étaient partis. Ils s'arrêtent prudemment et se cachent de peur de donner l'éveil et de se livrer eux-mêmes. Enfin la caravane des voyageurs, piétons et cavaliers, sort du bourg pour continuer sa route. M. Fenouil a la consolation d'apercevoir ses gens qui viennent avec ses bagages. Désormais, il n'y a plus rien à craindre ; la bande est nombreuse et les musulmans n'oseront l'attaquer.

A peine avaient-ils fait une heure de chemin qu'ils rencontrent les deux cavaliers lancés à la poursuite de l'Européen. Ceux-ci revenaient tout penauds de leur expédition manquée. En apercevant notre confrère au milieu de la caravane, ils s'arrêtent involontairement et le montrent du doigt d'un air désappointé.

Dieu avait encore sauvegardé la vie du missionnaire. Car, si les fugitifs avaient suivi la route véritable comme ils en avaient eu l'intention, s'ils ne s'étaient pas trompés de chemin, ils auraient été infailliblement rejoints et arrêtés par ceux qui les poursuivaient et nul doute qu'ils ne fussent tombés sous leurs coups.

A l'arrivée de M. Fenouil, au milieu de ses néophytes de Kiu-tsin, M. Proteau, qui l'avait remplacé pendant son absence, reprit la route de son premier district d'où la rébellion l'avait chassé.

(A continuer.)

LETTRE DE MGR BOSSÉ,

PRÉFET APOSTOLIQUE DE LA CÔTE NORD.

NAPISSIPI, 6 lieues en haut de Nataskouan,
22 fév. 1883.

Monsieur l'abbé OUELLET, eccl.,
Séminaire de Québec.

Mon cher futur apôtre du Nord,

Le gouvernement ayant mis un steamer à ma disposition, je quittai Douglasstown, le 19 octobre dernier, accompagné de ma bien-aimée mère voulant se sacrifier plutôt que de m'abandonner, de mon vice-préfet et de deux petits séminaristes de 12 ans. Je ne vous décrirai pas la scène de ce départ qui, vous pouvez le croire, n'a pas été sans me causer de vives émotions ; l'on ne s'éloigne pas, sans déchirements de cœur, d'une paroisse catholique dont on a été le pasteur et le père. Ce qui était de nature à me toucher profondément, c'était de voir les protestants se joindre à mes ouailles pour me témoigner leur amitié et les regrets qu'ils éprouvaient en me voyant partir. Puisse le Dieu de toute miséricorde les récompenser de ce respect qu'ils ont pour le prêtre catholique et leur ouvrir le chemin qui les conduira à la véritable église, afin qu'il n'y ait plus qu'un seul pasteur et un seul troupeau !

Le lendemain matin à 11 heures, nous étions à Magpie où je laissai un de mes prêtres, monsieur Ludger Rioux, qui doit y résider, et le même jour à 3 heures de l'après-midi,

nous jetions l'ancre en face de ma future résidence, la Pointe-aux-Esquimaux, dont saint Pierre est le titulaire.

J'étais attendu ; de loin nous avions vu un grand nombre de pavillons, et entendu les coups de fusils que l'on tirait en notre honneur. La foule était là sur le rivage : hommes, femmes et enfants. A peine étais-je débarqué que tous s'agenouillèrent sur mon passage. Qu'il était beau de voir ce peuple rempli de foi s'incliner pour recevoir la bénédiction de son nouveau pasteur, puis l'accompagner ensuite au sanctuaire pour se joindre à sa première prière et entendre ses premières paroles ! Tout cela m'allait à l'âme, me rappelait vivement la responsabilité de ma charge ; tout cela me disait que cette population chrétienne avait droit de trouver en moi un digne pasteur, un prêtre selon le cœur de Dieu. C'est la divine Providence qui me veut ici comme elle en veut bien d'autres après moi. Elle saura me donner les vertus qui font le vrai prêtre et le dévouement que doit avoir le vrai pasteur.

Les communautés de Québec et de Rimouski et plusieurs personnes pieuses m'avaient donné un bon nombre de livres de prière, des images, des chapelets et des médailles ; vous ne pouvez vous imaginer avec quel empressement et avec quelle reconnaissance on les a reçus. J'en distribuais moi-même à ces bonnes gens et mes missionnaires en donnaient aussi de leur côté. Cent cinquante de ces pieux objets ont été donnés comme récompenses dans les écoles. Nous en avons deux, chacune fréquentée par 75 enfants. Et encore les commissaires ont dû faire un règlement pour défendre d'y envoyer plus de deux enfants par famille. A-t-on jamais vu une loi défendant d'envoyer les enfants à l'école ?—Ici on a été obligé de le faire.

La Pointe-aux-Esquimaux est d'un bel aspect. Les maisons bien peinturées sont agréablement distribuées sur une longueur d'une lieue et de chaque côté de la pointe. Au centre s'élève l'église qui a 75 pieds de long ; elle est très bien finie à l'extérieur et à l'intérieur, avec piliers et galeries latérales ; la sacristie est grande et très convenable. Nous avons dix bons chantres et cinquante enfants de chœur. Vous pourriez admirer au fond de l'abside les belles statues

que monsieur l'abbé Théberge m'a envoyées ainsi qu'un grand tableau donné par les Dames religieuses.

Il y a 175 familles à la Pointe-aux-Esquimaux. A la Toussaint nous avons eu 214 communions et tous les jours du mois de novembre plusieurs personnes s'approchaient de la sainte Table. Chaque soir, en dépit du vent, du froid ou de la pluie, il y avait foule aux exercices du mois des âmes.

Et quelle messe de minuit nous avons eue !

Nos 23 goëlettes avaient prêté leurs fanaux de couleur et leurs pavillons. Pendant trois jours, les marguilliers et un très grand nombre d'autres paroissiens avaient travaillé à l'ornementation de l'église, la pavoisant, disposant les fanaux en guirlandes, mettant partout lustres et lampes, et couronnant le jubé, les galeries et le bas des fenêtres de belles bougies. Sur le maître-autel, 25 grosses lampes se miraient dans de grands miroirs et éclairaient les statues qui semblaient vivantes. C'était éblouissant ! Une étable en sapin de 12 pieds de hauteur avait été construite, et abritait la statue de la sainte Vierge ayant à ses pieds un bel enfant Jésus. Et quelle dévotion ! quelle piété ! Au moment de la communion quatre cents personnes se lèvent et s'approchent de la sainte Table ; on se serait cru à une clôture de retraite.

Comme vous le voyez, il y a bien des consolations pour le cœur du pasteur à la Pointe-aux-Esquimaux.

Mais j'entendais souvent résonner en mon âme ces paroles de l'évangile, *alias oves habeo quæ non sunt de hoc ovili*. L'on me disait que depuis deux ans la partie Est de la côte nord était privée de secours religieux, et que des enfants de Dieu y demandaient en vain le pain nécessaire à la vie de leurs âmes : *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis*. Ma visite de paroisse terminée, je n'y tenais plus, et le 11 janvier je me mis en route. Pour la première fois, il me fallut monter sur un *cométique*, seule voiture d'hiver qui soit en usage ici ; c'est un traineau des plus élémentaires, tiré par un certain nombre de chiens. Il n'y a ni siège, ni appui, ni quoique ce soit sur le traineau. Le voyageur lie solidement son sac de voyage à l'arrière et s'assied dessus, et fouette-cocher. Rien de plus fatigant que de voyager en cométique. Toujours dans la même position, les jambes

s'engourdissement et le froid se fait sentir bientôt d'une façon intolérable. Il me fallut pourtant le tolérer ainsi que la fatigue. Le 1^{er} jour je fis six lieues et je m'arrêtai à la mission de Betchouane, et le lendemain, qui était un dimanche, j'y célébrai la sainte messe. Le lundi, six lieues encore, et j'arrivais à Watichan où j'entendis un bon nombre de confessions. Mardi nous fîmes 14 lieues sans arrêter, grimpant sur les morues, faisant les portages, côtoyant les pointes. A 10 heures du soir nous arrivions bien fatigués à Napissipi. Depuis quatre heures nous avions un malade avec nous sur le cométique : c'était un des chiens qui se mourait d'épuisement. Ces pauvres animaux avaient été soumis à une diète trop sévère et ils étaient bientôt à bout de leurs forces. Aussi, hommes et bêtes, il fallut se reposer un jour ; mais le jeudi nous parvenions jusqu'à Nataskouan. Le missionnaire en était parti depuis sept jours pour descendre au plus vite jusqu'à la plus éloignée de ses missions. Je passai là le dimanche pour donner les offices au peuple fidèle et pour y publier mon mandement ; le lundi nous fîmes deux lieues à pied par un froid et un vent d'une violence extrême ; le mardi 9 lieues en cométique jusqu'à la Rivière Kaska ; le mercredi 9 lieues encore. Le jeudi je voyageai toute la journée et toute la nuit et j'arrivai le vendredi à 3 heures du matin au Gros-Mécatina chez un marchand nommé Léandre Michel. Ce brave homme faisait en ce moment même le rêve le plus solennel qui se puisse imaginer : il assistait aux fêtes grandioses de la fin du monde. Sous ses yeux le ciel et la terre volaient en éclats, les étoiles tombaient du firmament et les hommes allaient au jugement dernier. Lui préparait son affaire et était plus qu'en peine de l'issue de son procès. Tout à coup son serviteur, qui venait de nous faire entrer, va frapper à sa porte et lui crie : " vite monsieur Michel, monseigneur est en bas qui vous attend."

M. Michel comprend " Notre-Seigneur," et s'éveillant il continue son rêve qu'il prend pour la réalité. Il s'habille à la hâte pour se présenter devant le Souverain Juge—acte de contrition à chaque bouton. Enfin, il m'arrive plus mort que vif, et je fus obligé de lui expliquer qu'il n'était pas

encore temps de se livrer aux terreurs du jugement dernier et que le devoir le plus impérieux pour lui était en ce moment de nous donner à manger; ce qu'il fit de bonne grâce et avec grande générosité. Mais quand je partis, le brave homme était encore sous l'influence du rêve qu'il avait fait, et il se rappellera longtemps, je crois, la frayeur de cette nuit terrible. A 5 heures de l'après-midi, nous arrivions à Saint-Augustin, après avoir fait 15 lieues. Le dimanche nous partions à 8 heures du matin, et à 8 heures du soir, nous avions fait 17 lieues; il fallait bien nous reposer un peu et réparer nos forces; mais cela ne prit pas grand temps, car le même soir à 11 heures je me remis en route. Il faisait un temps magnifique, le ciel était pur, la lune brillante; les six chiens qui traînaient notre cométique semblaient deviner que le but n'était plus éloigné; ils allaient à course extrême; à 3 heures du matin les maisons commençaient à apparaître. Avant d'arriver à la dernière qui était la nôtre, il fallait descendre une côte d'un demi mille; au beau milieu se trouvait un banc de neige de 12 pieds de hauteur, et en bas la glace brillait sous les rayons de la lune; n'importe, les chiens s'élancent dans l'espace et nous tombons à pic, moi et les deux hommes qui étaient assis en avant de moi sur le cométique; cinq bancs de notre voiture sont brisés par le choc, mais la course furibonde est à peine ralentie. Enfin, nous touchons au port, n'osant presque nous lever de crainte de laisser un membre ou deux par terre. Je me risque; tout est bien, le cœur bien accroché, pas une blessure; c'était à n'y pas croire. St Joseph et Ste Anne, sous la protection de qui je faisais ce voyage, m'avaient sauvé. Nous étions aux Belles-Amours, à 5 lieues du Blanc-Sablon. J'avais parcouru plus de 100 lieues en sept jours et deux nuits, et enduré plus de froid que je ne me croyais capable d'en supporter sans mourir.

Imaginez un peu la surprise du missionnaire, le Rev. M. Coté, qui n'était arrivé que la veille! Il n'attendait même pas ma visite à Nataskouan, en hiver, vu ma taille colossale. Et j'étais aux Belles-Amours! Et lui qui s'était hâté le plus possible avait pris 47 jours à faire le voyage! Aussi quand il m'aperçut, il me dit: Je vous vois, je vous entends,

je vous reconnais ; mais je sais que c'est un rêve ; ce ne peut être vous en réalité.

J'eus le bonheur de dire la sainte messe qu'il me servit, et je fis une longue instruction en anglais. Les gens chez qui je me trouvais étaient Irlandais et ne comprenaient pas le français ; ils n'avaient pas vu le prêtre depuis 18 mois et n'avaient pas entendu de sermon anglais depuis sept ans ! D'autres familles n'avaient pas eu la visite du missionnaire depuis deux ou trois ans. Quelques autres avaient apostasié, privées qu'elles étaient de tout secours religieux. Il y a dans les environs beaucoup de familles protestantes et deux ministres qui les desservent. La foi catholique est ainsi en danger dans l'espace de vingt lieues. Voilà ce que Dieu voulait me faire connaître au plus tôt. Le nouveau missionnaire que j'ai mis à Nataskouan est plein de zèle et il va visiter toutes ces brebis de mon troupeau, sans en laisser une seule. Mais qu'il faudra d'efforts et de sacrifices et de souffrances pour réparer de telles brèches !

Oh ! que n'ai-je pour l'automne prochain un jeune prêtre dévoré du zèle des âmes et voulant les arracher à un péril imminent, non pas en Chine, ni au centre de l'Afrique, mais à l'entrée de la Province de Québec ! Il devra être désintéressé, pieux, se faire tout à tous et parler bien anglais. La plupart des Protestants ont peu de confiance en leur religion ; plusieurs assisteraient aux offices catholiques. On verrait un grand nombre d'abjurations ; de leur côté, les Catholiques seraient consolés, affermis dans la foi. Le diable perdrait du terrain et le Royaume de Dieu se fortifierait pour toujours. *Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.*

J'ai aussi besoin d'un autre missionnaire pour l'île d'Anticosti. Sur cette île de 60 lieues de long, il y a environ 70 familles en hiver, et en été 200 pêcheurs qui y restent 3 ou 4 mois. Les deux gardiens des phares qui se trouvent à chaque extrémité offrent de loger le prêtre gratis. Il demeurerait 3 mois dans l'année chez chacun d'eux, et le reste du temps serait consacré à évangéliser les autres endroits habités. Il y a là un bien immense à faire. *Rogate ergo Dominum messis.*

Après avoir séjourné peu de temps aux Belles-Amours, il me fallut songer au retour. Un jour je tombai à l'eau et je dus faire 5 lieues par un froid terrible, avant de pouvoir changer de vêtements, et je n'étais pas gelé !

A peine arrivé chez moi, je dus repartir pour Nataskouan à 23 lieues pour porter secours à un malade. Je remonte et je suis ici depuis deux jours, une tempête effroyable m'empêchant de continuer ma route.

Vous souhaitant une heureuse année,

Je demeure, mon cher monsieur,

Votre très-dévoué,

F. X. Bossé,

Préfet Apostolique.

Mission de l'Afrique Centrale

SAINT-SIMON, 12 mai 1883.

M. H. TÊTU, Ptre,

Aumônier de l'Archevêché de Québec.

MON CHER MONSIEUR,—Il y a quelques jours j'ai reçu une relation de mon nouvel évêque, Monseigneur Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique Centrale. Je m'empresse de vous la transmettre, bien persuadé qu'elle sera lue avec intérêt par les lecteurs de vos *Annales de la Propagation de la Foi*. Je vous envoie en même temps quelques lettres tirées de nos *Annales* publiées à Vérone.

Je ne vous dirai rien aujourd'hui de l'accueil plus que bienveillant que l'on m'a fait dans toutes les paroisses de l'archidiocèse où je suis allé demander des secours. Dieu seul pourra récompenser dignement la charité vraiment extraordinaire avec laquelle on a répondu à mon appel. C'est à Lui que je confie la dette de reconnaissance que les missionnaires de l'Afrique Centrale ont contractée envers leurs généreux bienfaiteurs.

Je demeure, mon cher Monsieur,

Votre ami dévoué,

ARTHUR BOUCHARD,
Missionnaire apostolique de l'Afrique Centrale.

Voyage du Vicaire Apostolique, Mgr Sogaro, à l'Afrique Centrale.

Nos lecteurs, nous en sommes certains, ne trouveront pas mauvais que nous leur décrivions le premier voyage de Mgr Sogaro, se dirigeant vers son vicariat. Si nous ne nous

faisons pas illusion, ce voyage excitera chez tous un vif désir de le connaître, même dans ses particularités. Et cela pour deux raisons : d'abord parce que c'est le premier que Mgr Sogaro entreprit vers ces lointaines et difficiles régions ; puis parce qu'il a été entrepris dans des circonstances tout à fait exceptionnelles. Nous le raconterons donc en partie avec les paroles de l'illustre voyageur, reproduisant quelques-unes de ses lettres à l'Eminentissime de Canossa, protecteur de la mission ; en partie avec des renseignements puisés à d'autres lettres privées de Mgr. Sogaro et de son secrétaire.

DE VÉRONE AU CAIRE.

Eminentissime Prince et Bien-aimé Père,

Pour remplir mon devoir et plus encore pour me conformer en tout au désir manifesté par Votre Eminence, je vais vous faire connaître quelque chose de cette partie de mon voyage en Afrique. Je vous trace ces lignes à bord du *Sumatra*, vaisseau de la Société Mulbatino, en vue d'Alexandrie. Nous nous trouvons ici, dans la matinée du 17 janvier, après une navigation assez peu heureuse, comme Votre Eminence le verra par la suite de ma lettre.

Jé suis parti de Vérone, le 3 du présent mois, à 11 h. a. m. en compagnie de mon excellent compagnon et secrétaire, Don Francesco Pimazzoni. Le lendemain, à 6 h. du matin, j'étais à Rome, d'où nous partions pour Naples le huit au matin, après avoir réglé certaines affaires soumises à la S. Congrégation de la Propagande, encouragés et bénis par l'Em. Cardinal Préfet, consolés, le 7 au soir, par une audience toute spéciale du St. Père.

A Naples, des affaires relatives à notre chère Mission nous attendent. Le 11, au coucher du soleil, accompagnés de quelques bons prêtres intéressés à notre œuvre, nous nous rendons à bord du *Himatra*. Vers 5 h. l'ancre est levée, et nous filons vers Messine, où nous arrivons le 12 à une heure de l'après-midi, aidés par un vent favorable. Mais à peine avons-nous repris la mer, vers 4 h. de l'après-midi, que nous avons à lutter contre un vent contraire d'une violence telle

que notre vaisseau, un des meilleurs de la Société, bien loin de filer comme d'habitude ses dix nœuds à l'heure, durant deux jours ne franchit guère plus de 3 milles à l'heure. Aussi, après deux jours de navigation, sur les 868 milles qui séparent Messine d'Alexandrie, nous n'en avons parcouru que 160, ayant eu à souffrir, comme le devine Votre Em. les graves malaises qui résultent de l'agitation continuelle et des violentes secousses du vaisseau.

A vrai dire, le pauvre auteur de ces lignes, n'a pas souffert du mal de mer. Il a eu soin, dès le principe, de pourvoir à sa faiblesse, en écoutant les conseils de son bon Ange, suivant l'expression du Cardinal Siméoni, qui au moment de notre départ, me dit en montrant Don Pimazzoni : " Voilà votre Ange-Gardien." Soit dit entre parenthèse, mon compagnon m'est un gage de bénédiction en toute chose. Loin de ressentir ces atteintes du mal de mer, il a toujours eu un appétit croissant, uni à une facilité de sommeil qui me faisait envie. Le conseiller auquel je fais allusion, me fit entendre qu'au premier indice du mal de mer, je devais me résigner à garder le lit, dussé-je ne pas laisser la cabine durant toute la navigation.

Je me rendis à ce conseil, m'imposant une diète sévère, me considérant comme malade durant ces quelques jours. Aujourd'hui, et grâce à Dieu, je me trouve assez bien, n'ayant plus à souffrir des efforts si ennuyeux que cause le mal de mer.

LE CAIRE, EGYPTÉ, 19 janvier, 1883.

Comme la malle était déjà partie, quand nous débarquâmes à Alexandrie, le 17, j'ai cru préférable d'attendre encore pour fermer ma lettre, et d'ajouter quelque chose à ce que j'ai déjà écrit.

Descendus à terre, nous nous dirigeons aussitôt au couvent des RR. PP. Franciscains qui avaient déjà été prévenus de notre arrivée (par le R. P. Commissaire de la Terre-Sainte, je crois). On nous accueille, on nous reconforte avec une charité vraiment fraternelle. Le soir du même jour, nous allons au nom de l'Em. V. présenter nos hommages à Son Excellence Mong. Chicaro, Délégué Apôsto-

lique de l'Egypte (autrefois le P. Anaclet, célèbre prédicateur). Monseigneur se montra réjoui de notre visite et fit des vœux pour la prospérité de notre mission. Dieu me réservait ma plus grande consolation à la Station du Caire, où m'attendaient tous les nôtres, tant prêtres que laïques. Ce fut à ce moment seulement, au milieu de ces fraternelles expansions de notre amitié, que commencèrent à se cicatriser les plaies douloureuses causées par ma séparation et de mon bon Père, le Cardinal de Canossa, et de ma chère paroisse. Aujourd'hui, je visiterai Messieurs les Consuls et l'Ambassadeur de Sa Majesté Britannique, Lord Dufferin, pour qui Mgr. Vannutelli m'a donné des lettres de recommandation ; puis, nous fixerons le jour du départ pour Khartoum.

Votre Eminence ne doit pas prendre d'inquiétude, car il plaît à Dieu de me conserver en bonne santé.

Après avoir consulté des personnes compétentes je ne crois pas imprudent d'entreprendre le voyage de l'intérieur, d'autant plus que la saison est tardive. D'ailleurs notre entreprise est, sinon nécessaire, du moins très-opportune pour relever le moral des nôtres, qui sont, depuis si longtemps, dans l'intérieur, en proie aux plus grandes tribulations, privés de tout secours humain. Je ne négligerai aucune précaution, je serai accompagné de mon secrétaire, de Don Vincenzo Mazzano, de Don Geyer, et de trois frères laïques, J. B. Felici, Laurent Dulac et Pierre Lainton. Avant deux ou trois mois, *Deo adjuvante*, je serai de retour.

Pour m'aider à supporter les épreuves que Dieu me réserve, Votre Eminence ne me refusera pas la consolation que j'éprouve à vous appeler mon Père et à me souscrire votre très-humble et très-affectionné, etc.

FRANCESCO SOGARO, Vic. Apost.

Eminentissime Prince,

Au milieu des grandes tribulations qu'il plaît à Dieu de faire subir à notre Mission, nous avons eu en ces derniers jours des signes étonnants de la bonté divine, et je ne puis

résister au désir de vous en faire part. Le très-vif intérêt que témoignèrent à la pauvre Mission de l'Afrique Centrale les divers agents diplomatiques auxquels nous devons nous adresser, dès notre arrivée ici, nous a remplis et nous remplit encore de consolation.

Monsieur le Consul de l'Autriche Hongrie (sous le protectorat de laquelle est placée notre Mission) nous a accueillis avec bonté, puis nous a obtenu du Khédive une audience spéciale à laquelle il a bien voulu nous accompagner. Le Consul Italien, à peine informé de l'affaire de Khartoum, du danger que couraient les nôtres au Centre, s'est mis à l'œuvre et continue encore à travailler en leur faveur. Lord Dufferin et Sire Mallet nous ont comblés de faveurs. Ayant appris qu'une expédition d'officiers anglais était à la veille de partir pour Khartoum, j'osai me présenter au noble Lord, muni de ma lettre de recommandation de Monseigneur Vannutelli, pour le prier de me permettre de profiter de ce moyen de transport pour franchir la Mer Rouge jusqu'à Suackin. J'ai été accueilli favorablement, écouté avec un vif intérêt ; on me promit de parler à Sire Mallet ; on m'obtint une audience pour ce dernier et deux jours plus tard, je recevais la lettre si consolante que je me permets de vous transcrire :

“ LE CAIRE, 23 janvier 1883.

“ *Monseigneur,*

“ Il y a un départ de Suez pour Suackin, le 31 de ce mois. Si votre Excellence voulait profiter de cette occasion, Elle devrait partir d'ici le 29 janvier. Quelques officiers anglais partiront en même temps. Le Khédive ordonnera aux autorités de faciliter votre voyage autant que possible, et de mettre à votre disposition à Suackin tout ce qui sera en disponibilité.

“ Je prie votre Excellence de me faire savoir, si je pourrais faire quelque chose pour lui être utile.

“ Je vous prie, Monseigneur, d'agréer l'assurance de ma haute considération.

“ **EDOUARD MALLET.**”

Ce matin, j'allai remercier sire Mallet, qui me renouvela ses offres de bienveillance, et me dit que S. A. R. le khédive mettait à ma disposition des chameaux de Suackin à Berber, et je crois aussi des petits vapeurs de Berber à Khartoum.

Il est clair que tout cela se doit aux représentants du gouvernement britannique. Je me permets d'ajouter que Votre Excellence sera certainement heureuse d'apprendre ces traits généreux de bienveillance envers notre pauvre mission de l'Afrique Centrale.

Je partirai pour Suez le 29 de ce mois et le 31, de cette dernière ville pour Suackin, accompagné de trois prêtres et de trois frères coadjuteurs.

Je demeure avec un profond respect, de Votre Eminence, le très humble et très affectionné, etc.,

FRANCESCO SOGARO, Vic. Apost.

DU CAIRE A SUEZ.

Au très-révérend et très-estimé Père Sembiani.

SUEZ, 30 janvier, 1883.

De l'hospice de la Terre-Sainte, où la charité nous a bien accueillis, Monseigneur et moi, je prends la liberté de vous envoyer un second adieu, un baiser fraternel.

Au moment où je vous écris, je me trouve près d'un balcon qui donne sur la Mer-Rouge. Le soleil levant qui réfléchit ses jets de lumière sur cette plaine liquide comme dans un miroir d'azur, présente un spectacle enchanteur. Des barques de pêcheurs, errant ça et là aux souffles d'un doux zéphir, charment nos regards, pendant que le chant mélodieux des oiseaux nous invite à exprimer notre allégresse par des cantiques de louange en l'honneur du Très-Haut. La pureté de l'air que nous respirons et la douceur de la température (le jour 18 Rh., la nuit 14) nous anime à poursuivre notre voyage jusqu'à Khartoum. Je serais trop long si j'entreprenais de vous raconter comment Mgr a été accueilli au Caire par les consuls d'Italie et d'Autriche,

comment il a été comblé de faveurs par les représentants de S. M. britannique et par le Khédive lui-même.

Je vous dirai seulement que demain nous laisserons cette terre enchantée pour nous rendre à Suackin, sur un vapeur spécial, destiné à transporter quelques officiers anglais qui vont au Soudan. Arrivés à Suackin, grâce à une ordonnance du Khédive, nous avons des chameaux et tout le nécessaire pour franchir le désert jusqu'à Berber et de là, toujours en vertu de la bienveillance du Khédive, on nous fournira les moyens de remonter le Nil jusqu'à Khar-toum. Comme vous le voyez, les sympathies que rencontre Monseigneur le Vicaire Apostolique auprès des représentants des diverses nations, s'explique par les traits de bienveillance dont nous avons été l'objet et par les facilités de communication mises à notre disposition.

Je dois interrompre ma lettre, parce que l'agent de la société de navigation italienne à Suez est venu complimenter Monseigneur et lui offrir ses services.....

Il y a plus encore, j'ajoute que le concours de la divine Providence se manifeste, c'est peut-être le fruit de la bénédiction du St-Père. Oh ! dirais-je, je ne doute pas que du haut du ciel Dieu ait confirmé la bénédiction donnée par son Auguste Vicaire sur la terre ; je ne doute pas non plus que Dieu ait accepté le sacrifice de Monseigneur Sogaro, se séparant de ses chers paroissiens, et qu'il daigne l'en récompenser dès ici-bas.

Oh ! Plaise à Dieu que l'arrivée de Monseigneur à Khar-toum soit pour nos frères éprouvés une consolation et le signal d'une ère nouvelle après toutes les souffrances qu'ils ont endurées depuis si longtemps ! Fasse le ciel que les guerres cessent et que les esprits pacifiés nous laissent goûter la joie d'embrasser nos frères de Nouba et de El-Obeid ! Oui, un tel bonheur nous attend, nous baisserons avec émotion et avec respect ces mains vénérées, portant encore les marques d'une douloureuse captivité. Nous apprendrons de leur constance à être d'intrépides défenseurs de la foi, devant le tyran et en face de la mort, certains du reste que la couronne fait suite aux tourments, la gloire éternelle à la mort. etc.

Je vous prie, très Révérend Père, de saluer tout notre famille et de me croire son très-obéissant serviteur.

FRANÇOIS PIMAZZONI, Miss. Apost.

Le peu de temps laissé à notre disposition ne nous permet pas de rapporter à nos lecteurs une longue et intéressante lettre de Mgr Sogaro qui raconte son voyage de Suez à Suackin. Nous la résumerons en quelques lignes.

La traversée fut d'abord agréable, mais bientôt le ciel s'assombrit et on eut à souffrir du mal de mer. Monseigneur décrit ensuite les malaises et les dangers courus pour la santé de quelques-uns d'entre eux.

Comme toutes les cabines de première classe étaient déjà occupées, Monseigneur et sa suite durent s'installer en seconde. Mais à peine le capitaine eut-il remarqué le fait, qu'il fit assaut de politesse et de courtoisie et *violenta Monseigneur au point de lui faire accepter sa propre cabine*. Le serviteur de cet excellent capitaine fut aussi mis au service de Monseigneur.

Au moment du débarquement, la chaloupe réservée au capitaine fut mise à flots et pavisée pour conduire à terre les missionnaires.

Monseigneur raconte ensuite en détail les traits de bienveillance dont il fut constamment l'objet de la part des officiers du gouvernement égyptien. Le directeur des Postes et du Bureau de Santé le force amicalement de loger chez lui. Le pacha s'informe de la santé des voyageurs, et se déclare obligé de voir à ce que rien ne leur manque. Bref, les voyageurs sont traités avec les plus grands honneurs.

QUE FONT NOS MISSIONNAIRES?

TRIBULATIONS ET CONVERSIONS.

Nos lecteurs connaissent la situation douloureuse dans laquelle se trouve notre mission depuis un an. La rébellion obstinée des Arabes du Soudan et leurs luttes acharnées

contre les troupes égyptiennes laissent entrevoir l'état misérable où sont réduits les nôtres dans les postes les plus avancés. Les secours n'arrivent plus de Khartoum ou plutôt, s'ils ne sont que ralentis, ils ne franchissent pas El-Obeid, Gebél Nouba et la colonie chrétienne de Malbes.

Les journaux ont apprécié diversement la condition de nos missionnaires de cette région. D'après les uns quelques sœurs auraient été massacrées par les Arabes ; d'après d'autres informations nos missionnaires et nos religieuses auraient courageusement résisté aux injures du chef de la révolte qui voulait leur faire renier la foi. Ici, on disait que tous tombés au pouvoir des révoltés étaient employés à faire la classe ; là, on répétait qu'on les occupait au soin des blessés.

Toutes ces nouvelles et d'autres encore plus alarmantes reçurent un heureux démenti de Khartoum. Car on apprit que nos frères de Nouba, tombés aux mains du Madhi, résistèrent vaillamment à la perfide suggestion de renier la foi, et que le Madhi, sans les molester, les chargea de faire la classe.

Des lettres plus récentes de Khartoum nous ont informés que, d'après le récit d'un haut employé qui revient de Kordofan, nos frères de Nouba étaient prisonniers dans le voisinage d'Obeid, mais libres dans leur religion, et que ceux d'Obeid s'étaient réfugiés dans la forteresse du Gouverneur égyptien.

Au reste, il nous est naturel d'attacher plus d'importance aux nouvelles qui nous viennent de notre maison à Khartoum, qu'aux rumeurs qui circulent dans les journaux.

Il ne semble pas improbable que les rebelles comptant sur la science de nos missionnaires et la vertu dévouée de nos religieuses les emploient les uns comme médecins et les autres comme infirmières.

Khartoum ne fut pas assaillie par les insurgés. Cependant, par mesure de prudence, à l'exception du P. Dicktl, les missionnaires et 80 maures chrétiens se retirèrent à Berber, vers la fin de Juillet. Cette retraite s'effectua au prix d'incomparables fatigues. Des troupes venues du Caire conjurèrent le danger qui avait menacé Khartoum, et les

transfuges laissèrent Berber en octobre. A leur arrivée à Khartoum, ils ont le spectacle navrant d'une ville ravagée par la fièvre ; des nouvelles annoncent que nos missionnaires des stations centrales sont malades depuis deux mois.

Nous pourrions ici multiplier les témoignages qui attestent la fermeté, la patience, la résignation toute chrétienne de nos missionnaires et de nos religieuses. Qu'il nous suffise d'en citer une couple. Un missionnaire nous écrit : " Malgré les tristes nouvelles qui nous arrivent et les circonstances critiques que nous traversons, nous avons des preuves de l'assistance divine : et cela suffit pour dissiper nos inquiétudes. Les moments de la sainte Messe me valent plus que des millions : c'est au saint Sacrifice que je puise les forces qui raniment mon courage. Quelque soit notre position, tant que je monterai à l'autel je ne désespérerai pas."

Une religieuse écrit : " Nous sommes tous dans un état de souffrance, mais nous jouissons d'une paix digne d'envie et nous nous consolons mutuellement."

Le Seigneur console ces infortunés à sa manière en leur préparant des conversions. Le Père Dicklt écrit en date du 10 octobre : " J'ai fait en quelques jours trois baptêmes." Et en date du 13 : " J'ai baptisé, *in articulo mortis*, une mère et son fils. Tous deux se sont envolés vers les cieux."

R. P. Henriot écrit en date de 28 novembre : " Nous avons baptisé un adulte et nous l'avons marié à une chrétienne de notre établissement. Nous avons racheté de l'esclavage deux petits garçons et deux petites filles, et l'une d'elle sera bientôt baptisée."

Nous omettons d'autres lettres intéressantes.

Le fait est que les craintes d'une révolte rendirent les âmes dociles au zèle des Missionnaires. Le jour de Noël, il y a eu tant de communions que le prêtre qui a distribué le pain eucharistique est resté accablé de fatigue.

Tout ce que venons de dire démontre bien qu'il n'est pas éteint ce zèle ardent, cet esprit de sacrifice que Mgr Comboni avait inspiré à ses enfants. Il est vrai que la guerre a eu des inconvénients pour notre Mission. Mais peut-être que cette catastrophe attirera l'attention de l'Europe ; la question du Soudan sera réglée, et à cette période de trouble et de

servitude succédera l'ère de la liberté. C'est alors que les Missionnaires donneront libre cours à leur zèle, c'est alors que les malheureux infidèles connaîtront la religion du Christ. *Fiat ! Fiat !*

KHARTOUM, 9 mars, 1883.

Très-Révérend Père Don Arthur,

Connaissant votre dévouement pour la mission de l'Afrique Centrale, je me permets de vous envoyer quelques détails que j'ai appris à mon arrivée à Khartoum.

J'ai fait mon entrée dans la capitale du Soudan le matin du 6 courant, après un pénible mais assez heureux voyage. Je me suis aussitôt empressé de prendre des informations au sujet de nos missionnaires de Nouba et d'El-obéid ; je m'empresse de vous en faire part. Le tout m'a été raconté par un Israélite, commerçant de profession, qui demeure à El-obéid dans une maison contigue à celle de nos missionnaires, et qui, jusqu'au 12 février dernier, a partagé avec eux les peines du blocus. Il a appris ce qui concerne les missionnaires de Nouba de la bouche même du Révérend Père Don Luigi Bonomi, supérieur de cette station.

Cet Israélite raconte donc que les nôtres de Nouba, après quelque résistance, furent pris vers le milieu de septembre, 1882 ; ils avaient déjà perdu notre excellent confrère Don Joseph Ohrwalder, qui était parti pour un monde meilleur.

Les émissaires étaient quelques officiers du Mahdi, et bien qu'il soit presque certain et officiel que nos missionnaires de Nouba eurent à souffrir des mauvais traitements de la part de ceux qui les ont faits prisonniers, néanmoins le Juif affirme n'avoir jamais rien entendu dire à ce sujet par le Révérend Don Luigi Bonomi.

Ayant donc pris Don Bonomi, les frères coadjuteurs Joseph Regnotte et Mariani Gabriel avec trois religieuses, Sœur Amalra Andreis, supérieure, Sœur Eulalia Pesarento et Sœur Marietta Caprini, les Arabes les conduisirent en présence du Mahdi. Celui-ci avec ses belles manières commença à les exhorter et à les catéchiser pour les convaincre qu'il était le véritable envoyé de Dieu, que comme tel ils

devaient l'écouter, renoncer au Christianisme et embrasser l'islamisme. Don Luigi, à qui il s'adressait spécialement, répondit franchement : " Pas tant de paroles ; je ne crois pas que tu sois l'envoyé de Dieu ; si tu l'étais, tu devrais avec une seule chèvre nourrir tout ce monde. Si tu veux ma tête, là voilà, prends-là ; mais je ne renoncerai jamais à ma religion pour embrasser l'islamisme." Les Arabes les auraient bien taillés en morceaux, mais le Mahdi leur dit avec douceur : " Allez, allez, je prierai Dieu de vous éclairer." Depuis ce moment, il paraît qu'ils n'ont plus été tourmentés et qu'ils ont suivi le Mahdi jusqu'auprès d'El-ohéid.

Cette grande ville venait d'être entourée d'un fossé et était assez pourvue de vivres, mais le long blocus portant chaque jour les choses à l'extrême, la disette devint si grande que le Dokhon, espèce de millet, se vendait à raison d'environ 1200 francs le quintal, la viande de chien 80 francs le kilogramme, un œuf 5 francs, une poule 150 francs. Les nôtres heureusement avaient reçu à temps une abondante provision de sucre et ils purent réaliser beaucoup d'argent et ne pas souffrir de la faim. En attendant, le Mahdi envoyait ses hommes jusqu'au second fossé creusé autour de la mouderie, pour exhorter les habitants qui s'y étaient réfugiés à se donner à lui avec leurs biens, et les soldats à cesser la résistance et les combats. D'abord il fut écouté par les habitants mais les soldats refusèrent absolument. Plus tard les vivres venant à manquer, ceux-ci conçurent naturellement le projet de se rendre. Le moudi se mit alors à courir çà et là en menaçant et ordonna le feu contre les partisans du mahdi venus pour les exhorter. Les soldats répondirent : " As-tu du pain à nous donner toi ; alors nous ferons feu, sinon, sache que nous avons résolu de nous rendre à l'instant." Seul un artilleur tira un coup de canon en l'air. Les Arabes se retirèrent un instant ; mais ayant bien compris la valeur d'une telle défense, ils revinrent et se précipitèrent dans le fossé et fraternisèrent avec les soldats. Cela arriva le 17 janvier dernier. Le mahdi avait donné des ordres très sévères, défendant de toucher aux personnes et de prendre leurs biens. C'était à cette condition que les-

assiégés s'étaient rendus ; en conséquence l'occupation de la place s'effectua avec un ordre parfait ; il eût été impossible de désirer mieux même de la part d'une nation civilisée. Mais ce qui aurait pu passer pour un acte de civilisation n'était de la part du Mahdi qu'une ruse pour soustraire tout le butin à la rapacité des Arabes. De fait il ordonna aux habitants de tout laisser dans leurs demeures. Ils sortirent de la ville et se réunirent dans un certain lieu où ils sont encore maintenant entourés et surveillés. Au fur et à mesure qu'ils sortaient, ils étaient visités et dépouillés soit de l'argent soit des objets précieux qu'ils possédaient. Lorsque la ville fut complètement évacuée, le Mahdi ordonna à ses plus fidèles soldats d'amasser tout le butin dans la forteresse et s'étant imaginé que quelques-uns avant le départ avaient enfoui leur argent, il fit faire partout de sévères perquisitions dans les tombeaux, dans les puits et jusque dans les cloaques, puis il fit mettre le feu partout, excepté à la forteresse de la mouderie.

Notre église et notre maison avaient déjà été abattues et rasées avant la chute d'El-obéid. Voici les noms de nos missionnaires qui tombèrent entre les mains des ennemis : le révérend Père Don Paolo Rossignoli, le clerc Isidoro Catelli, Sœur Teresa Grigolini, supérieure, Sœur Concetta Corsi, Sœur Catharina Khincarini, Sœur Elisabetta Venturini et Sœur Fortunata Quassé. Le très révérend Père Don Giorami Losi, supérieur d'El-obéid, était mort le 1^{er} janvier, accablé de peine et de maladie. Non content des souffrances inhérentes à la vie du missionnaire, ce grand serviteur de Dieu s'imposait de rudes pénitences ; mais plus tard nous nous occuperons plus au long de sa mémoire.

Après la chute d'El-obéid, les missionnaires de cette station n'eurent pas à souffrir de mauvais traitements ; ils eurent même l'ineffable consolation de se trouver réunis à ceux de Gebel Nouba et ils le sont encore au moment où j'écris. Tous sont en bonne santé.

La prudence ne nous permet pas de publier maintenant ce qui s'est fait et ce que nous nous proposons de faire pour leur délivrance. Ce que nous pouvons dire, très révérend Père, c'est que nous n'hésiterons pas à dépenser une somme

considérable pour délivrer nos frères gémissants, certains que nous sommes que non-seulement les chrétiens mais tous les hommes qui ont un cœur bien fait ne nous refuseront pas l'obole du rachat de ces courageux apôtres de la religion et de l'humanité. Déjà dès ce moment, au nom de nos confrères, surtout au nom des pauvres prisonniers, nous nous adressons à la charité de tous les journaux, afin qu'ils ouvrent leurs colonnes en faveur des nôtres, pour les préserver de la mort et les délivrer de l'esclavage.

Quant à vous, très révérend Père, je sais que vous ferez tout votre possible dans ces pénibles circonstances, pour nous venir en aide par les moyens que votre cœur généreux vous inspirera de prendre.

C'est dans cette espérance que je vous prie d'agréer l'hommage de mon respectueux dévouement.

Votre dévoué serviteur en N. S.,

FRANCESCO SOGARO, Vic. Apost.

ETATS-UNIS.

On a découvert dernièrement les restes d'un missionnaire oblat du vicariat de Brownsville, qui, parti au mois de novembre 1872 pour aller évangéliser les Indiens de l'intérieur, n'était plus rentré à la résidence.

“ Jusqu'à présent, écrit le R. P. Pitoye, la mort du R. P. Kéralum avait été un mystère. Les uns disaient qu'il avait été tué par des assassins; d'autres qu'il s'était perdu, et était mort au fond de quelque bois impénétrable. C'est cette explication qui est la vraie, et il n'y a pas de doute que le pauvre Père n'ait laissé le bon chemin pour suivre quelque sentier tracé par les animaux de la forêt, ce qui est très facile dans ces plaines immenses et désertes. De là, il se sera enfoncé trop avant, aura voulu revenir sur ses pas, se sera perdu davantage, et par suite de lassitude, de faim, de soif, aura succombé et se sera endormi dans le Seigneur, laissant son corps en pâture aux animaux pendant que sa belle et sainte âme s'envolait au ciel. Ses restes ont été trouvés dans un épais fourré à quatre lieues de toute habitation, par trois individus qui étaient à chasser des taureaux sauvages. Quant je dis ses restes mortels, je veux dire seulement deux os, un fémur, un avant-bras et sept dents. Mais beaucoup d'autres indices servirent à reconnaître ces pauvres ossements. Sa selle était pendue sur une branche d'arbre; son calice était à quelques pas, ainsi que sa pierre d'autel, sa clochette, une bouteille pour le vin de la messe, sa croix d'Oblat, sa montre, 18 piastres, etc. Le R. P. Breteault se trouvait dans le voisinage lorsque les chasseurs firent cette découverte. Ceux-ci eurent le bon esprit de ne rien toucher; mais, signalant l'endroit en arborant un mouchoir de poche en haut de l'arbre contre lequel le Père s'était sans doute appuyé pour rendre le dernier soupir, ils vinrent prévenir le Père, qui se rendit avec le juge et quinze hommes sur les lieux où gisaient les restes. Les ossements ont été dispersés par les animaux, mais le Père Breteault se propose de les recueillir pour leur donner une sépulture honorable.”—(*Les Missions Catholiques.*)

37
5815
23
A5

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SÉRIE)

VINGT-UNIÈME NUMÉRO, 1883.

SOMMAIRE.

	PAGES
MON DISTRICT ET HUIT ANS DE SÉJOUR AU YUN-NAN (Chine). — Récit d'un Missionnaire (Suite)	195
MISSIONS D'AFRIQUE. — Afrique Centrale. — Lettre du R. P. Don Luigi Bonomi, supérieur de la mission de Gebel Nuba, au Revd. Arthur Bouchard.	20
Missionnaire Apostolique	

MONTREAL:

DE L'IMPRIMERIE CANADIENNE, 24, RUE ST. GABRIEL

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

a pour objet d'étendre et de propager la foi catholique, d'éclairer de ses divines lumières les peuples infidèles, comme aussi d'établir des missions au milieu d'un grand nombre de catholiques privés des secours de la religion et incapables, à cause de leur pauvreté, de subvenir à l'entretien des prêcheurs de l'Evangile. Les moyens qu'elle propose à ses Associés, pour atteindre le but de son institution, sont des œuvres de piété et de charité, dont voici le détail :

1^o Chaque associé doit dire tous les jours un *Pater* et un *Ave Maria*, avec cette courte invocation : *St. François-Xavier, priez pour nous*. Il suffit de diriger, une fois pour toutes, l'intention du *Pater* et de l'*Ave* de la prière du matin ou de celle du soir ;

2^o Chaque associé doit donner en aumône un *centia* par semaine.

Les avantages et les privilèges attachés à cette Association par les Souverains Pontifes, sont :

Pour l'Archidiocèse de Québec et le Diocèse de Chicoutimi,

1^{re} Indulgence plénière, le 3 mai, anniversaire de la fondation de l'Œuvre, et, le 3 décembre, fête patronale de l'Association, ou un jour dans l'Octave de ces deux fêtes ;

2^{re} Indulgence plénière, deux jours de chaque mois, au choix des Associés ;

3^{re} Indulgence plénière, le jour de l'Annonciation et celui de l'Assomption, ou un jour de leur Octave ;

4^{re} Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où se célébrera une commémoration générale de tous les Associés défunts ;

5^{re} Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où une série quelconque d'Associés célébrera la commémoration des défunts ayant appartenu au Conseil, à la Division ou à la Dizaine dont ils font partie. Pour gagner ces indulgences plénières, il faut s'approcher des Sacrements, visiter l'église de l'Œuvre, ou, si elle n'en a pas, sa propre église paroissiale, et y prier selon les intentions du Souverain Pontife. Les enfants qui n'ont pas fait leur première Communion peuvent aussi les gagner en accomplissant une autre œuvre méritoire, imposée par leurs confesseurs ;

6^{re} Indulgence plénière, à l'article de la mort, pour tout Associé qui invoque au moins de cœur, s'il ne le peut de bouche, le saint nom de Jésus ;

7^{re} Indulgence de trois cents jours chaque fois qu'un Associé assiste, au moins centrai de cœur, au *Triduo* que

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

OCTOBRE 1883.

(NOUVELLE SERIE)

VINGT-UNIÈME NUMÉRO, 1883.

MONTREAL:

OTÉ. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 80, RUE ST. GABRIEL.

1883

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS., Evêque de Montréal.

L. L. L.
R. R. R.
11-26-30
23048

MON DISTRICT

Et huit ans de séjour au Yun-Nan (Chine).

[Les Missions Catholiques.]

RÉCIT D'UN MISSIONNAIRE.

(Suite.)

CHAPITRE VIII.

**Mon arrivée à Kiu-tsin. Voyage à la capitale, description de cette ville.—
Œuvre de la Sainte-Enfance, difficultés.**

Cependant la situation politique au Yun-nan commençait à s'éclaircir, les musulmans étaient refoulés vers l'ouest de la province. Deux français au service des autorités militaires n'avaient pas peu contribué aux succès obtenus par les troupes impériales. Ces messieurs vinrent prier M. Fenouil de retourner à Yun-nan-sen et d'y faire de nouveau sa résidence. Notre confrère, croyant le moment favorable pour revenir à son ancien poste, partit avec eux et se rendit à la capitale.

Mais il ne pouvait abandonner à elle-même la chrétienté nouvelle de Kiu-tsin. Un courrier fut dépêché à Mgr Ponsot, afin de prier Sa Grandeur de pourvoir au remplacement de M. Fenouil et d'envoyer quelqu'un à Tsao-kia-yn. J'étais alors à Long-ky et, des missionnaires qui se trouvaient à la résidence épiscopale ou dans les environs, le seul qui fût disponible. Je fus donc désigné pour le district de Kiu-tsin.

Je partis de Long-Ky dans les premiers jours du carême 1870 et j'arrivai à mon poste dans la semaine de la Passion.

J'étais à peine installé à Tsao-kia-yn que je me mis en route pour la capitale afin de visiter notre cher provicaire et de recevoir ses instructions. Bien que le chemin soit court, facile et agréable, cependant, à cause du voisinage des maho-

métans qui tenaient encore quelques villes du voisinage, nous ne marchions qu'avec de grandes précautions. Avant d'arriver à Yun-nan-sen, nous eûmes même une alerte assez vive dont nous fûmes quittes pour la peur.

Une troupe de soldats, drapeau en tête et l'arme au bras, lancée au pas gymnastique, déboucha tout à coup des bois de Pan-kiao, au moment où nous entrions nous-mêmes en rase campagne. La panique se met aussitôt dans notre caravane, composée de plus de cent hommes et d'au moins cent cinquante chevaux. En un instant la confusion est générale.

Peu à peu, cependant, on se rassure en voyant que la colonne d'attaque n'est pas suivie d'un corps d'armée : bientôt même on reconnaît le drapeau rouge ; ce sont des amis. La confiance succède à la peur, et l'enthousiasme est indescriptible quand cette troupe en guenilles passe au galop sur notre droite. On rit, on crie... Comment se fait-il qu'on ait eu peur ? " Il est même bien fâcheux, dit-on, que ce ne soient pas des musulmans, on n'en eût fait qu'une seule bouchée."

Pour moi qui, au moment de la panique, ne comptait que sur la Providence et les longues jambes de ma mule, je me suis bien amusé de ce spectacle et de mes compagnons de route, naguère si poltrons et tout d'un coup devenus si audacieux.

J'arrivai dans la soirée à Yun-nan-sen. Ce ne fut pas sans éprouver un sentiment de profonde tristesse que je considérai pour la première fois cette ville. Elle s'élevait alors comme une oasis au milieu du désert. Partout, aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'apercevait que des ruines. Les campagnes désolées, les champs en friche, les maisons brûlées ou détruites, la solitude et le silence qui régnaient dans la plaine, tout frappait péniblement les regards et attristait le cœur. On sentait que des haines implacables et le fléau de la guerre avaient passé par là.

Pourtant, rien n'est par lui-même plus enchanteur que le site de Yun-nan-sen. Que de fois, depuis, j'ai admiré du haut des remparts les superbes paysages qui de tous côtés s'offrent à la vue. Ici à l'est, c'est comme à Kiu-tsin, la plaine large coupée de canaux et parsemée de rizières. Au midi, s'étend

le vaste et majestueux lac de Kouen-yang ou Tien-tchy, sillonné de barques, et dont les rives, bordées d'algues marines, sont peuplées de tout un monde d'oiseaux aquatiques. Au nord et un peu à l'ouest, le terrain s'accroît et s'élève pour se transformer peu à peu en de véritables montagnes.

Inutile de dire qu'à mon arrivée à la capitale, je trouvai auprès de notre cher provicaire, avec le plus gracieux accueil, tous les conseils et les encouragements dont j'avais besoin au début de mon ministère dans ce pays. Je passai quelque temps auprès de lui et j'en profitai pour visiter cette ville célèbre.

Bâtie sur une colline que domine un palais impérial, Yun-nan-sen joint aux avantages d'une place forte tous les agréments d'une ville de plaisance. Deux grandes pagodes, dont l'une avec ses tours fantastiques et l'autre avec ses galeries couvertes de tuiles dorées, semblent commander à la cité. De nombreux jardins plantés d'arbres séculaires, au feuillage toujours vert, la couvrent d'ombrage et lui donnent à l'extérieur l'aspect d'un bocage. Ses rues sont larges et très propres, les maisons n'ont qu'un étage, mais elles sont solides et bien bâties ; au milieu de la ville, un joli lac entouré de ravissantes promenades, de pagodes et de jardins. C'est le rendez-vous du beau monde ; les jours de fête, la population y afflue.

Un des monuments les plus remarquables, c'est l'antique et indestructible palais du roi Ou-san-kouy. Il n'est pas dans l'enceinte de la ville, mais à quinze *ly* des remparts. Il est bâti en cuivre et en marbre. On dit que, dans la dernière guerre, les musulmans ont essayé de le démolir mais qu'ils ont reculé devant la difficulté. Chaque tuile de la toiture est en cuivre et ne pèse pas moins de trente à quarante livres ; les colonnes, également en cuivre, mesurent quinze à vingt pieds de hauteur sur un pied de diamètre. C'est un travail prodigieux qui, à lui seul, prouverait l'abondance des mines de cuivre dans la province.

Yun-nan-sen, naguère encore très peuplée et très commerçante, est aujourd'hui bien déchue de sa splendeur. La ville extérieure, en dehors des murailles, était surtout importante et aussi considérable par sa population que par ses

richesses. Quelques-uns de ses faubourgs avaient plus de deux kilomètres de longueur, on y trouvait quantité de portiques, de maisons magnifiques et de pagodes. C'était là que se faisaient toutes les transactions commerciales. Pendant la guerre ces faubourgs ont été complètement rasés, les maisons incendiées, et la population entièrement ruinée a été dispersée de tous côtés.

Aujourd'hui la ville commence à reprendre son ancienne physionomie. Les particuliers reconstruisent leurs maisons, et les autorités relèvent peu à peu les monuments publics. Avant dix ans, cette ville, qui paraissait vouée à la destruction, sera probablement redevenue ce qu'elle était jadis.

Lors de ma première visite à la capitale, la chrétienté de Yun-nan-sen n'était ni nombreuse ni influente, elle se composait d'une trentaine de familles comptant un peu plus d'une centaine d'individus. Car, là aussi, la guerre et ses fieux ont causé de grands ravages. Bon nombre de néophytes ont disparu dans la tourmente. Autrefois, à la ville et dans les environs, on en comptait de cinq à six cents. Ceux qui ont survécu sont tous des chrétiens de vieille race et se distinguent par leur attachement à la foi dont ils font profession. Plusieurs mêmes ont été torturés et ont porté la chaîne dans les prisons pour le nom de Jésus.

J'étais à peine de retour à Tsao-kia-yn que je reçus la visite inattendue de M. Bazin, missionnaire au Kouang-si. Ce cher confrère est, comme on le sait, le successeur à Sylinhien du vénérable Chapdelaine, martyrisé pour la foi en 1856. Il se rendait à la capitale du Kouy-tchéou pour y chercher les ressources dont il avait besoin. Mais, les routes étant occupées par les rebelles, il avait dû modifier son itinéraire et se diriger vers le Yun-nan.

Le séjour de M. Bazin à Kiu-tsin fut l'occasion de petites manifestations chrétiennes qui ont eu pour avantage de ranimer la ferveur de nos chers néophytes. Car, comme je l'ai déjà dit, depuis la fin de la persécution, le mouvement des conversions s'était beaucoup ralenti. Nous visitâmes ensemble les diverses stations où il y avait des néophytes et des catéchumènes et nous eûmes la consolation de voir un grand nombre de familles, et de leur adresser quelques paroles d'encouragement.

Sur ces entrefaites le fils et le cousin du martyr, Tchang-kouang-tsay, emprisonnés injustement, comme on le sait, furent sans jugement remis en liberté. Une ère de paix semblait s'ouvrir pour nous, dès lors les païens se tinrent sur la réserve. Un d'eux, ayant un jour parlé trop haut et d'une manière inconvenante de notre sainte religion, il lui en fut demandé raison sur le champ. Il dut reconnaître son tort et faire les réparations exigées. Dès lors nos ennemis se montrèrent d'assez bonne composition et nous laissèrent jouir de quelque tranquillité.

Un de mes premiers soins à mon arrivée dans le district de Kiu-tsin fut d'établir d'une manière définitive l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Les enfants recueillis aux frais de cette admirable Association étaient nombreux. Plusieurs se trouvaient en âge d'être retirés des familles païennes, où, à défaut de familles chrétiennes, ils avaient été placés en nourrice et où ils ne pouvaient que prendre désormais de mauvaises habitudes.

Le moment parut favorable pour bâtir un orphelinat. Le Ouang-sien-sen, médecin chrétien, chassé de Ué-tchéou et retiré dans la petite localité de Man-theou-chan, fut mis à la tête de l'entreprise. Les travaux commencés dans le courant de 1870 furent poussés vigoureusement. De plus, quelques familles de la localité et des environs se déclarèrent chrétiennes et se mirent à propager la religion.

C'était de bon augure et on put croire bientôt que l'élan des premiers jours allait reprendre. Plusieurs conversions qui eurent lieu coup sur coup ne firent que confirmer mes espérances. Nous avions la paix, tout allait bien.

Tout à coup la nouvelle du massacre de Tien-tsin arrive et se répand dans toute la province. Bientôt on n'entend plus partout que des bruits sinistres. Les chrétiens vont être massacrés en masse... Les Européens sont proscrits dans tout l'empire... La position devint critique, je tâchai de faire bonne contenance et de soutenir de mon mieux mes néophytes effrayés.

Un jour pourtant la frayeur me gagna comme les autres : le bruit courait, et il paraissait fondé, qu'un certain Ly-ta-jen, mandarin militaire, devait venir nous cerner et nous prendre

comme dans un filet. Un matin, après ma messe, trois ou quatre chrétiens accoururent pour m'avertir du danger ; ils avaient les larmes aux yeux et croyaient toucher au terme de leur vie.

Je les rassurai de mon mieux tout en constatant que la confiance m'abandonnait moi-même. Je pris à la hâte quelque nourriture et, sous le prétexte d'égayer mes gens et de me distraire moi-même, je proposai une promenade dans la montagne. Inutile de dire que ma proposition fut acceptée avec enthousiasme. On partit comme pour aller à une fête. Hélas ! j'avais le cœur bien gros et l'esprit bien inquiet. En cas d'évènement, j'avais eu soin de me munir d'un peu d'argent.

Ce jour-là encore, nous en fûmes quittes pour la peur. *Ly-ta-jen* ne vint pas. Mais j'avais battu en retraite, ce dont, à la vérité, je ne rougissais guère ; car, dès le lendemain, j'aurais été prêt à recommencer s'il y avait eu la moindre apparence de danger.

Mais il était dit que les premiers mois de 1871 devaient être pour nous, comme tant d'autres, un temps d'épreuves. A peine la colère du *grand homme* Ly nous laissait-elle respirer que je recevais la nouvelle de nos désastres en France, de la bataille de Sedan et du siège de Paris. On m'annonçait en même temps la prise de Rome par les troupes de Victor Emmanuel.

Ces nouvelles auxquelles j'étais loin de m'attendre, car, depuis près d'un an, je ne savais rien des événements politiques de l'Europe, m'accablèrent, et me causèrent une indicible tristesse. En prévision de l'avenir, il fallait agir avec prudence..., l'argent pouvait d'un jour à l'autre manquer à nos œuvres. Je dus suspendre mes travaux, selon que j'en avais reçu l'ordre de notre provicaire.

Mais le *Ouang-sien-sen*, qui avait compté mener la construction de l'orphelinat à bonne fin, et qui avait plus consulté son cœur que ma bourse, avait fait d'assez gros emprunts et préparé de nombreux matériaux au compte de la chrétienté et au mien. Il me falut en payer de suite la majeure partie : Ouang lui-même fut ruiné.

Ce fut un moment bien critique pour moi, je dus pour

vivre emprunter une vingtaine de francs qu'on vint me réclamer le lendemain. Je tombai à la charge de mes chrétiens avec tout mon personnel et celui de la Sainte-Enfance. C'était un fardeau bien lourd et que ces pauvres gens, malgré toute leur bonne volonté, ne pouvaient porter longtemps.

Heureusement M. Fenouil, mis au courant de ma situation, vint généreusement à mon aide et me sauva d'une banqueroute générale. Mes affaires arrangées et mes soucis passés, je fis de nouveau un petit voyage à la capitale où je trouvai comme toujours l'accueil le plus cordial. On rit de mes petites misères et, en me quittant, mon vénéré confrère me dit ces paroles que je n'oublierai jamais et dont je fais le principe de ma conduite : "Quoi qu'il arrive, allez toujours de l'avant, après avoir toutefois consulté Dieu dans la prière et observé les règles de la prudence humaine."

Je m'en retournai affermi et décidé à ne céder jamais devant l'adversité.

CHAPITRE IX.

Le village de Cha-hô.—La famille Fong.—Exactions d'un maire ; sa haine contre les Fong et contre les chrétiens.

Deux ou trois mois s'écoulèrent sans amener d'événements un peu importants. Un dimanche, à l'approche de la nuit, j'étais à la fenêtre, regardant les chrétiens qui se rendaient à l'oratoire pour chanter les prières. Tout-à-coup je vis deux jeunes gens, à la démarche hésitante, entrer dans ma cour et se diriger vers la maison. Ils cheminaient lentement, j'eus le temps de considérer leurs traits, qui m'étaient inconnus.

Quelques instants après le catéchiste les introduisit dans ma chambre. Dès qu'ils m'aperçurent, ils se prosternèrent à la mode du pays pour me saluer.

— "Qui êtes-vous ? leur demandai-je.

— "Nous sommes deux frères du nom de Fong, dit le plus grand, beau jeune homme aux traits réguliers, à la figure franché et énergique..., voici mon frère aîné... Notre père et toute notre famille demeurent à Cha-hô."

Cha-hô est un village d'une soixantaine de familles à 5 ou 6 *ly* de San-pé-hou.

Je les priai de s'asseoir.

—“ Voici, Père, reprit le plus grand, en se levant et demeurant debout par politesse ; l'autre jour en revenant du marché, mon frère et moi, nous fîmes route avec des chrétiens. La conversation s'engagea sur la doctrine et ils nous assurèrent que la religion du *Seigneur du ciel* est la seule bonne, la seule véritable... que *pousshas* et pagodes, bonzes et bonzeries, ne sont que superstitions et supercheres... ; qu'eux aussi avaient cru à ces choses, mais qu'ils en avaient reconnu la vanité, et qu'ils n'avaient eu le cœur tranquille qu'après s'être faits chrétiens.

“ Ces paroles nous avaient frappés ; à notre retour à la maison, nous en parlâmes en famille, mais notre père nous imposa silence et nous défendit de nous occuper de cela. Peu après, nous eûmes l'occasion de voir un ami très versé dans les lettres. Nous lui demandâmes s'il connaissait les livres chrétiens : “ Oui, nous répondit-il, la doctrine en est “ admirable. Mais assurément la pratique n'est pas d'accord “ avec la théorie, autrement cette Religion ne serait pas “ persécutée ; tout le monde au contraire devrait l'em- “ brasser. ”

J'écoutais parler ce jeune homme avec autant d'intérêt que de surprise.

—“ Quel est celui qui t'a dit cela ? lui demandai-je.

—“ C'est notre ami et cousin Houang-lao-yé, il nous a même engagés à aller voir ce qu'il en était... voilà pourquoi nous sommes venus aujourd'hui, mon frère et moi.”

J'étais de plus en plus intrigué : ou bien ce jeune homme qui me parlait avec tant d'ingénuité était un rusé filou qui cherchait à sonder le terrain, et à connaître le fort et le faible de la situation ; ou bien c'était une âme de bonne foi qui ne demandait qu'à connaître la vérité afin de l'embrasser.

Je lui fis diverses questions auxquelles il répondit avec beaucoup de franchise et sans embarras. Tous deux fumaient l'opium ; ils me promirent de n'y plus toucher s'ils se faisaient chrétiens.

L'heure de la prière étant arrivée, ils y assistèrent avec tous les fidèles. Le lendemain matin, ils étaient décidés à

embrasser notre sainte Religion, et ils firent leur adoration de grand cœur... puis, en partant, ils s'engagèrent à convertir tous ceux qu'ils pourraient, parmi leurs parents et leurs amis.

Qui sait, pensai-je en moi-même, si le mouvement de conversions ne va pas reprendre comme jadis ! Pourquoi ces jeunes gens, dont l'un surtout me paraissait si candide et si ardent, ne prêcheraient-ils pas avec succès ?

Il me tardait d'avoir de leurs nouvelles. Ne pouvant plus contenir mon impatience, un beau matin, je pars avec mon catéchiste pour visiter mes chrétiens les plus rapprochés de Cha-hô. Nous allâmes dîner tout près, à deux *ly* de ce village, chez notre fervent et zélé Yang-tchouen, qui promit de faire son possible afin de seconder mes projets.

Après notre repas, nous nous dirigeâmes sur Cha-hô. Le bruit des grelots de nos montures eut bientôt donné l'éveil aux habitants. En quelques minutes, la nouvelle de notre arrivée avait fait le tour du village, et à notre entrée dans le bourg, 30 à 40 individus, nos deux adorateurs en tête, étaient là pour nous recevoir. A peine avons-nous mis pied à terre que nous sommes environnés de la foule : hommes, femmes, enfants se pressent autour de nous ; de toutes parts on nous salue, on nous souhaite la bienvenue. Impossible de répondre à tout ce monde. J'étais heureux .. je remerciais le bon Dieu des bonnes dispositions que montraient ces braves gens. Je comptais sur un grand nombre de conversions.

Après avoir pris quelque repos, je visitai toutes les familles du bourg. Fong-téi, le jeune homme que nous connaissons déjà, me présenta plusieurs catéchumènes qu'il avait convertis. Vers quatre heures, nous revînmes chez lui prendre un peu de nourriture, son vieux père et toute sa famille nous traitèrent avec la meilleure grâce. Puis nous quittâmes le village ; j'étais plein d'espoir : la réception si cordiale qui nous avait été faite me donnait toute confiance.

Il ne s'était pas encore écoulé deux jours quand j'appris que Fong avait été jeté en prison à la ville, je crus d'abord à une persécution et grande fut mon anxiété. Bientôt je sus que la religion n'était pour rien dans son emprisonnement. Il avait refusé d'obtempérer aux volontés du maire de la

localité qui, ainsi que cela se pratique souvent, abusant de ses prérogatives et de son titre de fonctionnaire civil, exigeait de ses administrés une certaine somme, soi-disant pour compenser les frais que lui occasionnait l'exercice de sa charge.

Fong-téi, dont l'influence à Cha-hô contrebalançait celle du maire, fit d'abord à ce dernier de justes représentations ; mais, ses remontrances n'ayant pas été écoutées, il résolut de tenir tête au magistrat de la localité. Il fallait pour cela une certaine dose d'énergie et d'audace, car ces petits personnages sont parfois de véritables despotes ; ils ont leurs entrées au prétoire, dans les mandarinats, et ils n'ont rien à redouter des satellites qui sont souvent leurs complices. On les craint et on les respecte, parce que leur haine est presque toujours fatale.

A peine Fong eut-il signifié au maire, et cela en public, qu'on lui ne devait rien pour l'exercice de sa charge, que celui-ci partit le soir même pour la ville. Le lendemain, cinq ou six satellites venaient prendre le jeune homme pour le jeter en prison. Pendant sa détention, le prisonnier, chrétien d'hier, récitait toutes les prières qu'il avait apprises et surtout le chapelet. Les gardiens lui demandèrent ce qu'il faisait à genoux, parlant entre les dents.

—“ Je prie Dieu, leur dit-il, car je suis chrétien.

—“ Tu es chrétien, toi aussi ?

—“ Oui.

—“ Oh ! nous autres, nous connaissons les chrétiens ; il y a peu de temps encore, il y en avait deux ici... (c'étaient Tchang-kouang-tchao et Tchang-ly-kouen). Nous ne détestons pas les chrétiens, car nous savons positivement qu'il y a parmi eux de fort braves gens... Mais les chefs sont dangereux, paraît-il.”

Et les satellites, loin de molester Fong à cause de sa religion, se montraient bienveillants à son égard.

Enfin, vint le moment de juger le procès. Accusateur et accusé parurent à la barre du sous-préfet. Les témoins de Fong étaient nombreux. Le maire n'avait trouvé personne pour défendre sa cause.

Le jeune homme prit le premier la parole :

—“ Ta-lao-yé, dit-il, on m'a jeté en prison, moi, petit,

parce que notre village a refusé des subsides au maire. Ces subsides, qui les a demandés ? Si c'est le mandarin, comment se fait-il qu'on ne nous ait pas montré la pièce officielle qui les réclame ? si c'est le maire, quels sont ses droits ?

—“ Je n'ai point exigé de subsides, dit le mandarin d'un ton sec ; toi, maire, à quel titre les réclames-tu ?

Le maire balbutia...

—“ Qu'on lui donne deux cents coups de bâton... dit le juge... ; qu'on lui fasse payer 30 ligatures (250 fr.) et qu'on le jette en prison jusqu'à ce qu'il ait versé tout l'argent.”

Dès le soir du même jour, Fong-téi arrivait à Tsao-kia-yn content et radieux.

—“ Père, dit-il en m'abordant, j'ai gagné mon procès... j'en étais sûr..., le maire est détenu en ma place. Mais le meilleur de l'affaire, c'est que les gens de Cha-hô vont s'enthardir à se faire chrétiens. Le diable a voulu nous jouer un mauvais tour et lui-même se trouve pincé.”

Puis il se mit à me raconter son plan de campagne qui ne consistait en rien moins qu'à convertir tout le village.

—“ Plaise à Dieu que tu réussisses, répondis-je, et prions avec confiance...En attendant, va faire partager ta joie à ta famille et à tous ceux dont tu as défendu les intérêts.”

Cinq ou six jours après, c'était le 25 septembre 1871, Fong-téi arrivait de nouveau avec son frère et deux autres catéchumènes ; ils venaient me chercher pour me conduire chez eux. J'eus bientôt terminé mes préparatifs et me voilà parti. Toute la population de Cha-hô me reçut comme la première fois. Je m'établis dans la famille Fong.

On n'eut pas besoin de battre le tam-tam pour appeler les gens au sermon du soir. Après le souper, tous les hommes du village, avec quantité de femmes et d'enfants, étaient réunis chez Fong. C'étaient des hommes simples, qui n'avaient aucune objection à faire. Il n'y avaient ni bacheliers ni docteurs parmi eux.

Selon qu'on en a l'habitude dans la plupart de nos missions, je développai purement et simplement le décalogue et expliquai ensuite les actes de foi, d'espérance et de charité. Je parlais le premier, mon catéchiste Kia-tchen-kang, reprenait

après moi ce que j'avais dit, ajoutait de nouvelles explications et répondait aux difficultés de chacun.

On écoutait avec un religieux silence et tout le monde approuvait. Dès le premier jour, dix personnes firent leur adoration : le lendemain, il y en eut quinze. Bref, au bout de quelques jours, j'eus à enregistrer 45 nouveaux catéchumènes. L'élan était merveilleux et j'espérais davantage, mais le malencontreux maire fut relâché trop tôt.

Il arriva juste au moment où tout Cha-hô peut-être allait se déclarer chrétien. Par haine de Fong-téj, il arrêta le mouvement. Il avait des amis, des parents dans le bourg et aux environs. Aussitôt de fausses rumeurs sont mises en circulation, c'est toujours la même chose : les chrétiens vont se révolter..., on va faire main basse sur eux... le gouvernement a lancé un édit pour prohiber cette secte. Enfin, tous les moyens que l'enfer peut inventer dans cette circonstance sont mis en œuvre.

Nos pauvres catéchumènes furent effrayés, néanmoins ils persévérèrent, mais ceux qui se disposaient à les imiter cédèrent à la crainte et s'éloignèrent. J'eus beau nier tous les bruits et en menacer les auteurs, tout fut inutile.

Le diable lui-même se mit de la partie, nos néophytes furent épouvantés par des apparitions nocturnes, aucune famille n'en fut exempte. Ils entendaient des bruits étranges dans leurs maisons, et, au moment de leur sommeil, ils étaient comme suffoqués. Dès que la nuit commençait, ils étaient pris de frayeur et j'avais toute la peine du monde à les rassurer.

L'une de ces familles surtout fut grandement éprouvée. Le soir de son adoration, le chef de cette famille avait brûlé ses *pousshas*. Mais à peine fut-il couché que toute la maison fut mise en émoi par des cris sauvages. Pendant quelques instants, ce fut un tintamarre épouvantable. Enfin une voix s'éleva plus puissante que toutes les autres :

— "Partons, partons, dit-elle, nous n'avons plus rien à faire ici."

— "Père, me disait le lendemain ce pauvre néophyte, c'est le diable à coup sûr, je ne couche plus chez moi... ma femme et mes enfants meurent d'épouvante."

Je me mis à rire : Puisqu'il est parti, lui dis-je, tu n'as plus rien à craindre. " Mais, impossible de lui faire entendre raison.

Le dimanche, après la messe, je fis prendre le bénitier à mon catéchiste, et revêtu du surplis, je m'en allai à travers le village, bénir les maisons des chrétiens. A partir de ce jour, ce fut fini des apparitions et des bruits nocturnes ; tout le monde dormit en paix. Mais les fables débitées contre nous continuèrent leur cours ; n'ayant aucun moyen de les arrêter, nous dûmes les subir et prendre le parti de n'y faire aucune attention.

Quarante-cinq catéchumènes d'un seul coup, c'est beau sans doute, et plaise à Dieu de nous ménager souvent de pareilles faveurs ! Cependant on pouvait s'attendre à quelque chose de plus. Pourquoi ce village, qui paraissait si bien disposé à recevoir le bienfait de la foi, n'est-il devenu entièrement chrétien ? *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei : quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus !* Adorons cette divine Providence qui règle toutes choses avec sagesse et dont les mystérieuses dispositions échappent à notre infirmité.

CHAPITRE X

Visite à Pié-té et à Houang-ny-hô.—La secte du Nénuphar.—

Marché de Houang-ny-hô.

Je comptais déjà dans mon district un assez grand nombre de néophytes, chrétiens baptisés, catéchumènes, ou même simplement adorateurs. Mais il ne suffit pas de jeter la semence dans une terre, d'ailleurs bien préparée ; pour qu'elle donne ses fruits, il faut entourer de soins ce germe qui se transforme peu à peu, devient un grand arbre et se couvre de feuilles et de fleurs. Les âmes des néophytes, pour persévérer dans leur fervente première, doivent, elles aussi, recevoir des soins tout particuliers ; dans ces pays païens surtout, à cause de ce contact obligé avec toutes les erreurs, toutes les superstitions et tous les vices, il leur faut une foi forte et éclairée, une vertu solide.

L'éducation religieuse des femmes me préoccupait beaucoup, je n'avais personne pour les instruire et les former aux pratiques et aux habitudes chrétiennes ; de là, ce qui pourra paraître extraordinaire, elles étaient en général moins instruites et moins pieuses que les hommes. Sur ces entrefaites, M. Fenouil ayant dû se rendre à la résidence épiscopale, je le priai d'obtenir pour mon district l'envoi de quelques religieuses ou d'autres personnes capables de donner l'instruction nécessaire à mes néophytes, je le priai aussi de demander à Monseigneur un confrère, dont les besoins toujours croissants de ma chrétienté réclamaient la présence.

Depuis mon arrivée à Kiu-tsin, je n'avais pas encore pu visiter la station de Houang-ngy-hô qui se trouve à quatre journées d'ici sur la frontière du Koung-tchéou. En attendant le résultat des négociations de notre cher provicaire auprès de Mgr Ponsot, comme je n'avais rien qui me retint, je partis pour cette station éloignée, vers la fin d'octobre (1871), après la récolte du riz, et j'emmenai avec moi mon catéchiste Kia-tchen-kan pour m'aider à prêcher la doctrine.

Après avoir traversé une petite chaîne de montagnes, connue sous le nom de Tong-chan, j'arrivai au milieu des tribus aborigènes ou *Lolos* qui occupent tout le pays compris entre Tchao-thong-fou et Kouan-sy-tchéou, sur la frontière du Kouy-tchéou. Les *Lolos* forment la portion la plus considérable de la population de ce territoire ; çà et là, cependant, on les trouve mêlés aux Chinois avec lesquels ils habitent.

Le premier village que je rencontrai et où je passai la nuit, s'appelle Sy-lieou-chouy, il est la résidence d'un chef *lolo* ou *thou-ssé* nommé Hay ; ce village est fortifié, on y accédait autrefois par des portes monumentales, dont aujourd'hui il ne reste que les ruines.

Rien de plus pittoresque que ce village, il est bâti au sommet d'une petite colline au pied de laquelle s'étend un étang magnifique ; de grands arbres forment tout autour un cadre de verdure.

Nous n'étions qu'à six ou sept lieues de Kiu-tsin et déjà le pays avait bien changé d'aspect. Le lendemain la différence

fut plus accentuée encore. Ce n'était plus la grande plaine, avec ses rizières et ses bosquets : ce n'étaient pas encore les montagnes dénudées et les campagnes sans ombrage, qui font les délices du Chinois. Dans la plaine, les routes sont larges et commodés ; dans les vallons ou sur le flanc des collines, d'immenses troupeaux de chèvres, de moutons et d'animaux de toutes sortes paissent tranquillement et animent le paysage.

Le troisième jour de mon voyage, j'arrivai dans la vallée de Pié-té. Là se trouve une famille chrétienne convertie jadis à Tchen-kiang-fou par M. Dumont. Cette famille, ayant été chassée par l'invasion musulmane, était venue se réfugier dans ces montagnes, dont elle est d'ailleurs originaire.

Elle se compose de neuf personnes ; la vieille mère seule a reçu le baptême. Quoique isolés dans ce pays éloigné, et se trouvant en un milieu tout païen, où jamais la foi n'a été prêchée, elle a toujours persévéré dans sa croyance et dans la fidélité à en remplir les pratiques.

Bien des fois les parents ou les amis de la vieille ont essayé de l'enrôler dans la secte du *nénuphar blanc*, mais elle a toujours rejeté leurs propositions avec horreur : " Plutôt mourir, leur dit-elle, et mourir de misère, que de suivre vos erreurs."

Cette famille habitait le pays depuis quatorze ans, lorsqu'on apprit qu'il y avait des chrétiens tout près de là, à Houang-ny-hô. Grande fut la joie de ces braves gens : la vieille, malgré ses soixante-douze ans, voulut voir par elle-même si ce qu'on lui avait dit était vrai. Elle partit donc avec son fils aîné. Arrivée dans la famille Tchang qui lui avait été désignée comme chrétienne, il ne lui fallut qu'un instant pour reconnaître la vérité de ce qu'on lui avait annoncé. Elle fut traitée comme une mère par les Tchang qui eurent pour elle toutes sortes de prévenances et lui firent mille cadeaux. Elle retourna heureuse chez elle, emportant la promesse que le Père irait la visiter à son premier voyage à Houang-ny-hô.

Comme Pié-té se trouvait sur ma route, je résolus de commencer par là. Je n'avais pas annoncé mon arrivée : personne ne me connaissait, ni ne m'attendait. Mais à peine fus-je descendu de cheval que la bonne vieille vint se jeter à

mes pieds avec toute sa famille, elle joignait les mains, et pleurait à chaudes larmes.

—“ Père, disait-elle, que le bon Dieu soit béni !... nous avons attendu si longtemps ...! je craignais de mourir sans confession et de voir tous mes enfants demeurer sans le baptême !... Aujourd'hui je sens bien que le bon Dieu a eu pitié de nous.

—“ Levez-vous tous, leur dis-je tout ému, ayez confiance, Dieu n'abandonne jamais ceux qui le craignent et le servent. ”

Cette pauvre famille vivait tout à fait dans la solitude, et était peu connue dans le pays, cependant le malheur ne l'avait pas épargnée. La maison qu'elle habitait venait d'être la proie des flammes avec tout ce qu'elle contenait ; il lui avait fallu se construire en toute hâte une hutte misérable, couverte en chaume, qu'elle habitait, réduite au plus grand dénûment.

Presque dans le même temps, la femme du fils aîné était morte, après avoir reçu, toutefois, le baptême à ses derniers moments.

Des dettes et deux procès par suite de ces dettes avaient plongé ces pauvres gens dans la misère ; ils avaient peine à se procurer la nourriture de chaque jour.

Notre arrivée fut, dans cet intérieur désolé, comme un rayon du soleil au milieu de la tempête. Tout le temps que dura la visite, nous achetâmes ce qu'il fallait pour nourrir tout le monde, ce qui ne se fait pas d'ordinaire chez nos chrétiens : ceux-ci entretiennent le Père pendant la visite. Puis nous entrâmes en composition avec les créanciers qui furent obligés de rabattre beaucoup de leurs prétentions et qui finirent par nous faire d'importantes concessions. Cela permit à nos chers chrétiens de se relever peu à peu, et aujourd'hui, avec de l'économie et du travail, ils n'ont rien à demander et vivent honorablement. Nous comptons sur eux pour fonder une station dans le pays qu'ils habitent. Espérons que Dieu bénira nos desseins.

—“ Je restai là dix jours, autant pour enseigner la doctrine à ces braves gens que pour étudier la localité et voir s'il serait possible d'y faire quelques prosélytes. Une foule de païens,

riches et pauvres, vinrent me voir et me firent de grandes promesses ; mais je trouverai chez eux peu de dispositions à la foi.

La contrée tout entière est infectée de *Tsin-lien-kiao* ou sectateurs du *nénuphar*, ennemis jurés du christianisme. Deux de leurs chefs me rendirent visite et tout naturellement nous eûmes ensemble une discussion sur la religion.

Tout en reconnaissant la vérité de nos dogmes et la sainteté de nos préceptes, ils prétendaient que les leurs ne leur sont pas inférieurs ; qu'outre les commandements, qu'ils sont tenus d'observer comme nous, ils doivent de plus gravir l'échelle des dix perfections (fatras d'observances ridicules dont ils me donnèrent le détail fastidieux).

“ Enfin, ajoutèrent-ils, nous gardons une abstinence absolue, nous interdisant l'usage de toute chair et de toute boisson fermentée ; en un mot, nous épargnons tout ce qui a eu vie, et c'est là notre plus grand mérite pour le temps à venir.”

J'eus parfaitement raison de tout cela, et ils furent contraints d'avouer que toutes ces œuvres extérieures, toutes ces observances sont vaines sans la charité du cœur. Deux vertus surtout les déconcertèrent : l'humilité et la chasteté ; leurs dix-huit perfections étant muettes sur ces deux vertus toutes célestes et complètement inconnues des païens.

Mais l'existence de l'âme individuelle, destinée suivant ses mérites au bonheur ou au malheur éternel, leur parut surtout étrange, scandaleuse même, car ils admettent la métempsycose ou la transmigration des âmes. “ L'âme bonne, disaient-ils, obtient sa récompense après la mort en trans migrant dans un corps plus beau et mieux doué... l'individu aura la puissance et la gloire en partage... ; l'âme moins méritante trans migrera dans une classe inférieure. Voilà pourquoi nous ne tuons pas les animaux et nous n'usons qu'avec le plus grand respect de tout ce qui a eu vie.”

— “ Vos paroles ne sont pas sérieuses, leur dis-je ; sans aucun doute vous voulez badiner.”

— “ Mais non... voyez nos livres...”

En ce moment, leurs domestiques amenaient leurs chevaux pour partir.

— “ Arrêtez un instant, leur dis-je ; pour qui sont ces chevaux ? ”

— “ Pour nous. ”

— “ Et vous osez vous en servir ? ”

— “ Pourquoi pas ? ”

— “ Et si l'âme de vos parents avait transmigré dans leur corps !... que deviendrait le précepte : *Tes père et mère tu honoreras ?*... ”

Tout le monde partit d'un éclat de rire... ; mais les deux frères ne riaient pas, ils s'en allèrent à pied et depuis je ne les ai plus revus.

Cette secte des *Tsin-lien kiao* ou *Pè-lien-kiao*, car elle a plusieurs fois changé de nom, est ce qu'il y a de plus difficile à convertir. C'est une sorte de *franc-maçonnerie* qui aurait pour but, dit-on, de renverser la dynastie actuelle. Aussi a-t-elle été toujours l'objet des plus sévères édits et des poursuites les plus rigoureuses.

Sous l'apparence du bien et à l'ombre des principes humanitaires, elle enrôle une masse d'individus qu'elle initie à ses mystères, mais cela se fait graduellement, selon le degré d'intelligence et de bonne volonté de ses adeptes. Beaucoup même parmi ses initiés ne comprennent qu'imparfaitement le but primitif de la secte et se préoccupent fort peu des visées politiques.

Ce qu'il y a de plus olair aux yeux du vulgaire, c'est que l'initiation à cette société secrète peut être un acheminement à la fortune. La place de maître surtout est lucrative et les premiers chefs deviennent opulents. Quant aux sectateurs de 3^e ordre, on leur promet richesses et honneurs ; mais, en attendant que richesses et honneurs viennent, on leur fait payer bien cher leurs espérances.

Cette secte du *nénuphar blanc*, qu'on appelle aussi secte des jeûneurs, a été souvent confondue par les Chinois avec la religion chrétienne, et quelques-unes des persécutions qui ont affligé l'Eglise de Chine ont été motivées, ou tout au moins occasionnées, par des édits lancés contre cette secte.

Aujourd'hui personne ne s'y trompe... peuple et mandarins savent fort bien que la secte du *nénuphar* et la religion du *Maître du ciel* sont deux choses absolument distinctes.

Néanmoins, par une contradiction inexplicable, le discrédit qui se trouve jeté sur la religion chrétienne par suite de cette confusion, est beaucoup plus considérable que celui qui pèse sur la secte révolutionnaire et athée du *nénuphar blanc*.

Après avoir porté un peu de consolations au milieu de nos braves néophytes de Pié-té, nous partîmes pour la station de Houang-ngy-hô, qui n'est éloignée de la première que d'environ 60 *lys* (6 lieues). La route est très pittoresque, mais aussi très pénible et parfois même dangereuse.

Enfin, vers midi, nous débouchions par un étroit vallon dans la plaine de Houang-ngy-hô. Je fus tout d'abord frappé de l'animation qui régnait aux alentours. C'était jour de marché, de toutes parts les gens affluaient et les rues du bourg étaient déjà encombrées.

Il faut avoir traversé un marché chinois pour se faire une idée de tout ce *brouhaha*, de ce tumulte, de ce tapage. J'avais toutes les peines du monde à me frayer un passage à travers la foule, quand tout-à-coup, un homme de haute taille, à la figure énergique, ornée de fortes moustaches noires, se fait jour à travers la cohue et arrive jusqu'à moi. Il saisit aussitôt mon cheval par la bride et me crie : " Père, laissez-moi vous conduire." Je fis un signe de tête, car j'avais reconnu un chrétien.

Mais nous étions encore loin de la maison où je devais loger, la marche était pénible et, tandis que mon guide improvisé faisait de son mieux pour m'ouvrir un passage, j'avais tout le loisir de considérer la variété des costumes et des figures.

Ici c'est un groupe de femmes *lolos*, aux larges épaules, à la forte corpulence, la tête couverte d'énormes turbans verts, roulés en spirales. Là on voit des *Tchong-kia*, vêtues de longues jupes plissées et traînantes ; un veston noir et court, fendu en forme de cœur sur la poitrine, dessine leur taille vigoureuse ; plus loin, ce sont des *Lao-fou*, en tenue de campagne, à la robe flottante, aux pieds nus, à la tête surmontée d'un large voile bleu, plié en quatre et retombant négligemment de chaque côté. Puis viennent je ne sais quelles dames *miáo-tsé*, la tête couverte d'une mitre ayant la forme d'un cône arrondi et magnifiquement brodée. Ailleurs d'autres

femmes *miao-tsé* de tous les costumes et de toutes les couleurs... *miao* noirs, *miao* fleuris, *miao* à cornes. Au milieu de tout ce monde circule *cahin caha* la matrone chinoise, au pied bot, à la voix criarde ; son *pa-tsé* blanc (mouchoir que les femmes chinoises du Yun-nan portent sur la tête) tranche sur toutes les autres couleurs. Je ne parle que des femmes, car les hommes de toutes ces tribus sont vêtus à la chinoise.

Je visitais Aouang-ngy-hô pour la première fois ; mais, au premier coup d'œil, je fus satisfait. C'étaient tous de vieux chrétiens à la foi robuste ; en outre, ils tenaient un certain rang dans le pays. Ces trois frères forment, en effet, une des familles les plus puissantes, sinon les plus riches, de ce bourg qui ne compte par moins de 3,000 âmes.

Je fis une visite en règle... tous les jours, messe, prières, catéchismes auxquels tout le monde assista avec la plus grande exactitude. Je trouvai ces chrétiens parfaitement instruits, fervents, dévoués au missionnaire et d'une obéissance exemplaire.

Pendant mon séjour à Houang-ngy-hô, les principaux de l'endroit vinrent me voir à plusieurs reprises. Toutes les fois que je sortais, bon nombre de jeunes gens me faisaient cortège. Ma table, quand je prenais mes repas, était toujours entourée d'une vingtaine de personnes : c'est si rare et si intéressant de voir un Européen manger ! Il y avait certainement de la curiosité en tout cela, néanmoins jamais ces braves gens n'ont cessé de me témoigner beaucoup de respect et de déférence.

Pendant que j'étais dans la famille Hô à Pié-té, j'avais entendu vanter la générosité autant que les richesses d'un chef *lolo* nommé Long. Ses bonnes œuvres lui avaient valu le surnom de *grand homme de bien*. Il était connu à dix lieues à la ronde et sa maison était le rendez-vous de tous les malheureux.

Ce qu'on m'avait dit à son sujet m'avait bien paru quelque peu exagéré, mais ma curiosité était éveillée. La famille Tchang m'ayant confirmé les récits qu'on m'avait faits, je résolus de visiter ce *lolo*. Qui sait, me disais-je en moi-même, si les bonnes œuvres de cet homme de bien ne lui auront

pas obtenu la grâce du salut, en attirant sur lui les regards miséricordieux de la divine Providence !

Il ne demeurait qu'à six lieues de Houang-ngy-hô, non loin de la route que nous devions suivre au retour. Je partis plein d'espoir et comblé de marques de respect et d'affection par mes chrétiens. Le gendre de la vieille Hô de Pié-té, nommé Lieou, et un jeune homme du même nom, originaire de Lo-my-so, m'accompagnèrent. Tous deux avaient eu des relations avec Long et ils se faisaient un plaisir de me présenter à lui.

La pluie nous prit au sortir de Houang-ngy-hô et alla toujours en augmentant. La route, qui faisait quantité de détours pour atteindre le sommet de la montagne, était détremmée et glissante. Les chevaux avaient peine à marcher, de sorte que nous mîmes deux heures à faire cinq *ly*, c'est-à-dire une demi-lieue.

L'autre versant de la montagne fut plus facile, le chemin était pavé, mais les grandes herbes qui bordaient les deux côtés du sentier ruisselaient d'eau, nous fûmes bientôt trempés jusqu'aux os. Le froid était humide et pénétrant, ce qui ne nous empêchait pas de marcher avec entrain.

Il allait faire nuit quand nous arrivâmes au village de Ngiouan-eul, non loin duquel demeure Long *ta-chanen*. Apercevant au milieu des ondulations du terrain un mamelon plus élevé et ombragé de grands arbres, au sommet duquel brillait une lumière :

— “ C'est sans doute là-haut qu'habite l'homme de bien,” demandai-je ?

— “ Non, Père, ce que l'on aperçoit est une pagode qu'il a construite ; il y entretient deux bonzes ; pour lui, il demeure plus bas...”

J'envoyai alors le Lieou de Pié-té en avant porter ma carte. Nous contournâmes le mamelon et longeâmes un étang, mais nous n'arrivions toujours pas. En ce moment, la brume devint plus épaisse, et pour comble de malheur, la nuit était venue et nous étions égarés. Nous marchions au hasard depuis quelque temps et sans savoir où nous allions, quand un bruit de gralots se fit entendre sur notre droite, puis bientôt arrivèrent au galop deux cavaliers montés sur des chevaux blancs.

— “ *Mon frère aîné*, criai-je au premier, peux-tu nous dire où demeure Long, le grand homme de bien ? ”

A ce nom vénéré les deux cavaliers s'arrêtèrent.

— “ Vous allez chez lui ? demandent-ils. ”

— “ Oui. ”

— “ Vous vous êtes trompés de chemin, prenez cette route, puis tournez à droite... vous y serez dans quelques minutes. ”

Vingt minutes après, nous franchissions, en effet, une grande porte et parvenions devant un perron. A peine avais-je mis pied à terre qu'un jeune homme, ayant ma carte à la main, se présenta et m'invita à monter.

Arrivé dans la pièce du milieu, le jeune homme me fit le salut à la chinoise, en joignant les mains et les portant au front. Je lui rendis son salut et lui demandai si j'avais l'honneur de parler à Long *ta-chan-jen*.

— “ *Pou-kan, Pou-kan* (c'est-à-dire je n'ose pas, je ne suis pas digne), répondit-il vivement. Mon frère est absent depuis cinq à six jours et ne doit pas rentrer avant un mois. ”

— “ C'est égal, repris-je, tu diras à ton aîné que moi, homme de l'Occident, attiré par sa bonne renommée, je me suis détourné de ma route pour venir le saluer... les hommes de bien sont si rares en ce temps-ci... ”

Pou-kan, Pou-kan, répondait toujours le jeune Long ; qui oserait se dire un homme de bien ? ”

Pendant ce temps mon monde était entré avec les bagages.

— “ Excusez mon sans- façon, dis-je à mon hôte, j'ai l'air de m'imposer... le désir que j'avais de connaître les grandes vertus de votre famille m'a fait venir vous demander l'hospitalité pour une nuit. ”

Toujours le jeune homme répondait *Pou-kan, Pou-kan* (je ne suis pas digne).

Il me conduisit alors dans une pièce voisine : c'était une grande salle carrée, pavée de briques ; des panneaux de bois peints ornaient les murailles ; un lit dans une alcôve, une table et des chaises meublaient cet appartement digne du moyen-âge. Au milieu était un trou carré, dallé en pierres de taille, et rempli de charbon de terre enflammé qui chauffait la pièce. Tout le monde s'en approcha avec plaisir, car nous étions trempés et transis de froid. Trois ou quatre

vieux *lolos*, serviteurs de la maison, qui occupaient la place, nous la cédèrent aussitôt.

En attendant le souper, le jeune Long vint s'asseoir auprès de nous et nous tenir compagnie. Il causait surtout avec mon lettré ; je m'aperçus bientôt qu'il était presque sans instruction ; à peine s'il connaissait quelques caractères. Mais, en ravanche, il était inscrit pour les examens militaires, il voulait prendre ses grades, sans avoir cependant l'intention d'occuper jamais un poste mandarin(1). C'est, en effet, un honneur que recherchent tous les fils de famille ; ils ont un globe qu'ils peuvent à l'occasion mettre à leur bonnet, cela suffit à leur ambition.

Bientôt on nous servit un dîner copieux... la faim nous pressait. Aussi, mes gens dévoraient les mets avec une avidité insatiable, les bols de riz se vidaient comme par enchantement, tandis que les plats arrivaient et repartaient avec une rapidité incroyable. Nos bons *lolos*, qui trottaient de la cuisine à la salle avaient un air étonné qui voulait dire :

Mais ces gens-là n'ont pas mangé depuis trois jours

Après le repas la conversation ne fut pas longue. Chacun fit sa prière et se coucha, moi sur le lit et mes gens dans leurs couvertures autour du foyer.

Le lendemain, il était grand jour quand je me réveillai. En un instant tout le monde fut sur pied. Je dis à mon domestique de seller les chevaux.

En voyant nos préparatifs, le jeune Long accourut aussitôt. Il me pria de rester, disant qu'il était impossible de se mettre en route par un temps pareil (la pluie, en effet, n'avait pas cessé), et que, d'ailleurs, fit-il beau temps, il ne me laisserait partir qu'après déjeuner.

Il fallut me rendre à ses raisons. Je profitai de ce délai pour examiner un peu le logis de mon illustre amphytrion. La grande cour, par laquelle nous étions entrés la veille, était propre et bien tenue. L'habitation est entourée de grandes murailles épaisses de cinq pieds et hautes de vingt à l'extérieur, tandis qu'elles s'élèvent seulement à quatre pieds

(1) Étant de race *lolo*, il pouvait difficilement prétendre à un grade mandarin. Mais, comme tous les Chinois, les *lolos* peuvent concourir aux examens et prendre les titres de bacheliers... etc., civils ou militaires.

au dessus de la cour : elle a l'aspect d'une véritable forteresse. La maison du maître, bâtie en pierre de taille, mesure trente pas de long. Elle n'a qu'un rez-de-chaussée très élevé, auquel on accède par un large perron d'une douzaine de degrés. De vastes fenêtres et de grandes portes à deux battants donnent à la construction l'aspect d'un castel du moyen-âge.

À gauche, à une certaine distance du manoir, se trouvent les dépendances où s'agite tout un monde de serviteurs (1) ; à droite, les écuries où une demi-douzaine de valets soignent un nombreux bétail et sept ou huit chevaux, dont la forme n'a rien d'extraordinaire, mais dont le poil luisant et le corps replet indiquent qu'ils sont à bonne étable.

Après avoir jeté partout un coup d'œil, en dépit des aboiements de cinq à six dogues acharnés à me suivre, je vins me promener sur la terrasse. Au-devant du perron de cette vaste esplanade où 200 hommes pourraient manœuvrer à l'aise, on jouissait, malgré la pluie, d'une vue superbe. Un village que je n'avais pas aperçu la veille, s'étend au pied de la forteresse. Au-delà, l'œil se promène cà et là dans des vallons boisés et semés d'habitations rustiques.

Évidemment le maître de céans n'est pas insensible aux charmes d'un beau site ; il a su choisir le lieu de son pèlerinage ici bas, pour y passer ses jours en faisant le bien. J'ai d'ailleurs remarqué que toutes les habitations des chefs et des riches *lolos* sont situées dans des positions aussi belles qu'avantageuses ; les forêts ou les parcs qui les entourent leur donnent un aspect particulièrement grandiose.

Après le déjeuner, mes gens ayant fait leurs préparatifs, j'ordonnai de partir. Mon catéchiste présenta de ma part une gratification aux domestiques de la maison, mais le jeune Long, qui se trouvait là, les empêcha d'accepter. Ne sachant que lui offrir à lui-même, je pris deux médailles en ivoire dans lesquels étaient incrustées des vues de Paris et les lui présentai. Il les reçut volontiers et se mit à les considérer attentivement, l'un après l'autre, et selon mes

(1) Le personnel d'une maison de chef *lolo* est toujours considérable ; sans parler des scribes, des hommes d'affaires et des familiers, les seuls esclaves des deux sexes formeraient à eux seuls tout un village.

indications. Enfin nous nous fîmes le grand salut d'usage et je pris congé du seigneur de Ngîé-ouan-eul.

J'étais triste et rêveur en partant. "Si, me disais-je, cet homme dont la bienfaisance est vantée au loin, pouvait devenir chrétien, quelle belle mission à établir dans cette contrée ! Usant de son autorité, de son influence et de ses richesses, que ne pourrait pas cet homme pour la conversion des lolos et le salut des âmes !" Mais hélas ! il est partout si difficile de convertir les heureux du siècle.

CHAPITRE XI

Visite à Lo-my-so. — La pancarte chrétienne. — Une nuit à Ouen-tchang.
— Les brigands. — Retour à Tso-kia-yn.

La pluie, à notre départ, continuait de tomber et le prouillard devenait toujours plus épais. En rejoignant mes gens qui avaient pris les devants, je leur demandai quelle route il fallait suivre. Tout le monde fut d'avis de retourner chez Lieou-tayé, à Pié-té, dont nous n'étions éloignés que de 15 à 20 *ly* et d'y attendre le beau temps.

Quittant alors la grande route, nous prîmes à travers champs. Les sentiers, détrempés par deux jours de pluie, étaient affreusement difficiles, surtout aux descentes. Chevaux et cavaliers se tiraient encore d'affaire, mais les pauvres piétons faisaient des efforts surhumains pour s'accrocher à toutes les aspérités du sol et ne pas rouler à chaque pas avec leur petit bagage. Il ne nous fallut pas moins de cinq heures pour faire deux lieues.

La famille Ho fut heureuse de nous revoir : nous ramenions la joie et l'aïssance avec nous. Le temps passa bien vite dans leur maison hospitalière. Enfin un beau matin le soleil se leva radieux, tout le monde dit : Partons. Le Lieou de Lo-my-so était le plus pressé et le plus content, car c'était chez lui que nous allions.

Au lieu de suivre la route ordinaire qui nous demandait deux jours de voyage, Lieou nous fit prendre la traverse et nous conduisit par des chemins qui paraissent n'être fréquentés que par le daim ou la panthère. Nous n'éprouvâ-

mes toutefois aucun accident, nous en fûmes quittes pour quelques lambeaux d'habits et de couvertures que nous laissâmes accrochés aux pierres et aux ronces du sentier. Vers trois heures, nous arrivions aux frontières du Kouy-tchéou et nous apercevions Lo-my-so perché sur une colline et ombragé de grands arbres séculaires.

Un arc de triomphe en pierres se dresse à l'entrée du bourg, qui est un des plus propres et des mieux situés que j'aie vus en Chine. Les rebelles l'ont toujours épargné, bien que leur camp ait été longtemps à Siu-tchen, à deux jours de distance seulement. Ils ont ravagé tout le pays environnant et fait des incursions jusque près de Lo-my-so; mais il n'ont jamais osé attaquer cette localité ni en rançonner les habitants.

Lieou et sa femme sont les seuls chrétiens de l'endroit. Jusqu'alors ils avaient pratiqué leur religion en secret, sans dire à personne qu'ils adorent le *Seigneur du ciel*. Mais, le soir même de notre arrivée, mon lettré, à la prière de Lieou, écrivit des *touytsé* (inscriptions) chrétiennes et les afficha à la porte extérieure de la maison.

Ces *touytsé* sont des sentences rythmées, écrites en gros caractères sur du papier de couleur, et que chacun placarde au lieu le plus apparent. Il y en a de différents genres. Mais, pour les chrétiens, ce sont des exhortations à la vertu. Pour les païens, ces sentences sont plus ou moins prétentieuses et, en général, extraites des livres classiques. Il y en a pour toutes les professions, pour tous les états de la vie, pour toutes les conditions et pour toutes les opinions.

L'un trouve que la santé est le plus grand bien qui se puisse désirer, et il l'affiche sur la porte, pour la faire venir sans doute. Un autre prétend que ce sont les richesses, et il le placarde en gros caractères, afin que la fortune en passant lise la réclame et s'arrête par reconnaissance. Un troisième enfin proclame que le bien suprême consiste dans les honneurs et les dignités, mais sans profit le plus souvent hélas ! pour lui et pour sa postérité.

Le lendemain donc, tout le monde à Lo-my-so put lire que Lieou, le marchand forain, était chrétien. C'était justement jour de marché et les gens affluaient de tous côtés. Beaucoup s'arrêtèrent devant la porte pour lire les sentences nou-

vement écrites. Le plus grand nombre cependant passa sans les remarquer. Il y eut quelques malins qui trouvèrent la chose plaisante. Ils avaient entendu parler de la religion chrétienne et, ne la connaissant que par les préjugés communément répandus, ils croyaient, par conséquent, à toutes les fables qui se débitent contre les chrétiens.

— “ Comment ! un chrétien à Lo-my-so !... c'est par trop fort.”

Bien vite on va à la recherche de Lieou qui se trouvait sur le marché.

— “ Tu es chrétien, toi ? ” lui dit quelqu'un.

— “ Certainement, je le suis et depuis longtemps. C'est d'aujourd'hui seulement que tu le sais ? ”

— “ Ah ! tu es chrétien ; eh bien, arrive qu'on te coupe la tête.”

— “ Alors on nous la coupera aussi à nous... répliquèrent cinq à six hommes qui se trouvait près de Lieou... Pourquoi ne pas commencer tout de suite ! ” et ils s'approchèrent de leur interlocuteur.

Celui-ci, surpris, recula et gagna prudemment le large avec ses compagnons. Ceux qui venaient de fermer ainsi la bouche à ces insolents n'étaient autres que les gens qui m'avaient accompagné à Lo-my-so. Ils vinrent peu après me conter l'incident. Je dis à Lieou d'être prudent, mais de n'avoir pas peur. Je l'assurai que, si quelqu'un lui cherchait querelle au sujet de sa religion, j'aurais recours aux autorités locales.

Le soir du même jour, deux individus de l'endroit vinrent faire leur adoration, sans redouter la persécution. En partant, je laissai un de mes chrétiens pour enseigner les premiers éléments de la doctrine aux nouveaux catéchumènes et pour voir comment iraient les choses.

Tout alla assez bien. Les chrétiens, grâce à Dieu, ne furent pas persécutés, mais les conversions ne furent pas nombreuses. Aujourd'hui cette petite station, dépendante du Kouy-tchéou, est administrée par nos confrères de cette mission.

Je m'en retournai par Pin-ngy-shien, ville de 3^e ordre du ressort de Kin-tsin-fou et très avantageusement située dans une belle plaine. Je traversai toute la ville qui me parut

fort tranquille, peu habitée et peu commerçante ; les gens se montrèrent polis et complaisants pour moi.

De Pin-ngy-shien à Ouen-tchang, il y a deux bonnes journées. Ce dernier endroit est un grand bourg de 1,000 à 1,200 familles, situé sur le penchant d'une montagne, au milieu d'un pays très accidenté, et à 200 *ly* environ de Kiu-tsin-fou.

Ouen-tchang, comme l'indique son nom, est célèbre par ses mines de zinc. Chaque jour de nombreuses caravanes d'hommes et de chevaux arrivent par les deux routes qui la traversent et s'en retournent avec un chargement de zinc. Il s'en fait un commerce considérable.

Il y a deux mines : l'ancienne qui est toujours exploitée mais qui fournit du minerai en moindre quantité que la nouvelle, ouverte depuis une trentaine d'années environ. Lors de mon passage, cette dernière donnait encore d'énormes bénéfices ; il paraît que, depuis quelques années, elle perd de son importance. Après avoir épuré le minerai de zinc, les Chinois le coulent en briques, longues d'un pied sur un demi-pied de largeur. C'est un métal blanc, plus dur et plus léger que le plomb.

Plusieurs fois déjà, j'avais traversé Ouen-tchang : personne n'avait fait attention à moi. Mais, cette fois, en arrivant à l'auberge, je la trouvai pleine de commerçants de Kiu-tsin qui me reconnurent et vinrent me souhaiter le bonjour. Le bruit se répandit aussitôt qu'un Européen était descendu à l'auberge.

Ce doit être une chose bien curieuse qu'un Européen, surtout à Ouen-tchang ! De tous côtés la foule accourt et se presse dans la cour de l'auberge où je me trouve, attendant qu'on me prépare une chambre :

— “ Où donc est l'Européen ? ” crie-t-on de toutes parts.

— “ Mais c'est moi qui suis l'Européen, ” leur dis-je en riant.

— “ Vous !... allons donc... vous parlez le chinois... vous êtes un homme du *grand empire du milieu*. ”

Je laissai là les curieux et montai à la chambre qu'on m'avait préparée. Mais la foule arrivait toujours plus grande et plus tumultueuse. Je ne m'en préoccupai pas davantage et, malgré le bruit, je me mis à souper.

Je venais d'achever mon repas quand, tout à coup, il se fit un grand silence autour de nous. Un domestique vint bientôt me prévenir que trois *Sien-sen* (personnages de distinction) demandaient à me voir. C'étaient les gros bonnets de l'endroit, qui désiraient s'entretenir avec moi. J'ordonnai de les introduire.

La porte s'ouvrit aussitôt et trois individus, élégamment vêtus, se présentèrent avec aisance. Le plus âgé pouvait avoir 45 ans et les deux autres de 20 à 25 ans. Après avoir fait trois pas, ils me saluèrent suivant les rites avec un merveilleux ensemble. Je répondis par le même geste que je fis avec la même solennité.

— “ Daignez vous asseoir,” leur dis-je, et pendant qu'on leur sert le thé, le plus âgé se lève et me faisant une petite inclination :

— “ Nous avons entendu dire que vous êtes du grand royaume d'Occident... C'est un bonheur pour nous que votre passage ici.”

— “ *Pou-kan, pou-kan* (je ne suis pas digne),” leur dis-je de l'air le plus modeste, en m'étudiant à imiter le jeune chate-lain de Ngié-ouân-eul.

— “ Vous êtes sans doute envoyé pour affaires publiques ?” reprit mon interlocuteur : l'Empereur vous a confié une mission ?”

— “ Je suis, en effet, envoyé pour affaire très importante ; tiens, lis plutôt cette pièce.”

Il se fit alors un silence solennel, la foule me regarda avec une surprise mêlée d'épouvante. Je compris que je venais de grandir de cent coudées à ses yeux. Je devais être un grand homme à coup sûr, les petites gens n'ont pas coutume d'avoir de pareilles pancartes.

Pendant ce temps, l'obligeant personnage lisait avec lenteur et recueillement le passeport écrit en français et en chinois que nous délivre la Légation de France à Péking, et qui n'est autre que la reproduction des articles du traité de 1860, concernant la religion.

Quant il eut fini, il me remit la pièce et s'inclinant profondément :

— “ Je vois, dit-il, que vous êtes Maître de religion et l'Empereur vous protège.”

— “ Tu dis très bien, et cela prouve que ma religion est bonne ; qui oserait dire que ce qui est approuvé par l'Empereur est mauvais ?...”

— “ Personne, personne ; ” répondit-il vivement, pendant que la foule donnait des signes d'assentiment.

Puis la conversation s'engagea sur l'Europe, sur les provinces de la Chine que j'avais parcourues. Les deux jeunes *Sien-sen* surtout étaient intarissables dans leurs questions. C'étaient deux fils de familles riches et puissantes dans la contrée. Ils étaient tous deux grands fumeurs d'opium, faiseurs d'embarras et curieux au possible.

— “ Vous allez passer trois ou quatre jours avec nous, me dirent-ils ; chacun de nous vous traitera à son tour et vous verrez que l'on s'amuse bien dans ce pays ; on y trouve tous les agréments de la vie aussi bien qu'à la capitale.”

— “ Merci, merci, je suis pressé, il faut que je parte demain ; mais soyez sûrs que je me souviendrai de vous.”

— “ Voyons, restez au moins un jour parmi nous, pour nous enseigner votre précieuse doctrine.”

Assurément si j'avais une raison de rester à Ouen-tchang, c'était bien celle-là ; mais outre que je n'avais aucun espoir d'y prêcher avec fruit pour le moment, j'étais pressé de partir. Je me contentai de leur promettre de revenir bien tôt et qu'alors nous aurions tout le loisir de nous voir et de converser ensemble.

Comme il se faisait tard et que j'avais grand besoin de sommeil, mes élégants visiteurs comprirent qu'il était temps de se retirer, ce qu'ils firent en gens bien appris. Déjà la foule les avait devancés et s'était dissipée à mon grand contentement. Nous pûmes dormir à l'aise.

Le lendemain, nous partîmes dès le matin et avant que nos amis de la veille fussent sur pied. Nous allâmes coucher à dix lieues de là, dans un grand bourg où personne ne voulait nous héberger. Il fallut nous imposer dans une famille qui, du reste, fut bientôt dans les meilleurs termes avec nous.

Pendant que mes gens préparaient le souper et que je récitais le bréviaire assis sur mes couvertures, on voyait deux individus à la mine plus que suspecte rôder devant la porte et jeter sur nous des regards furtifs. Enfin ils se décident à entrer, et sans dire un mot, sans faire un geste, ils vont s'accroupir devant le feu et se mettent à bourrer leurs pipes.

La pipe allumée, ils se retournent nonchalamment sur leurs talons et commencent à nous considérer de cet œil hébété, mais sournois, qu'on ne rencontre qu'en Chine.

A la fin, l'un d'eux, grand gaillard, à la tournure débrailée, à la tête couverte d'un feutre jadis blanc, dont les bords, noircis par l'usage, sont rabattus sur les yeux, se recueille entre deux bouffées de pipe et demande à mon domestique où nous allons ;

— " A la chasse aux brigands," répond celui-ci.

Nos deux visiteurs se mettent à rire de ce rire niais, particulier à cette race de gens sans aveu, capables de tous les coups et dignes de toutes les cordes. Ils virent que nous n'étions pas d'humeur à entrer en conversation et ils sortirent au bout d'un instant avec le sans-façon avec lequel ils étaient entrés.

Nous connaissions le pays, nous savions que c'est un repaire de bandits qui attaquent à main armée des caravanes entières. Une forêt que nous devions traverser dans la matinée du lendemain, était surtout mal famée. Il ne se passe pas de mois qu'on n'entende dire que des voyageurs y ont été dévalisés et assommés.

Avertis par la visite que nous venions de recevoir, nous primes nos précautions et, nous recommandant à la bonne Mère, nous partîmes le lendemain au point du jour, décidés à vendre chèrement notre vie. Heureusement, nous cheminâmes sans accident, personne ne se présenta pour nous attaquer.

J'ai remarqué que le charbon abonde dans toute cette zone que nous venions de parcourir. C'est précisément des environs de Long-tan-ho que l'on tire la houille qui se brûle dans le district de Kiu-tein ; la quantité en est énorme, car il n'y a presque pas d'autre combustible dans le pays, le bois y étant rare et coûtant fort cher.

A trente *ly* plus loin, nous passâmes près d'une source d'eaux thermales sulfureuses, dont j'avais beaucoup entendu parler. L'eau y est presque bouillante et jaillit en plusieurs endroits. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les rivières des environs sont exceptionnellement belles.

Le soir de ce même jour, je rentrai chez moi, bien fatigué, après trente-quatre jours d'absence.

J'ai voulu raconter tout au long ce voyage, afin de donner une idée de la manière dont se fait la visite des chrétiens dans le haut Yun-nan et surtout dans le district de Kiu-tsin Or, c'est suivant les espérances que nous avons et les bonnes dispositions que nous remarquons dans les pays par lesquels nous passons, que nous tâchons de fonder de nouvelles stations ou de développer celles qui existent déjà. Ainsi, plus d'une fois depuis ce voyage, nous avons tenté de convertir le fameux *Long-ta-*chan-jen** dont j'ai parlé plus haut, sans pouvoir réussir jusqu'à présent. Mais Dieu, qui sait tout le bien que produirait ce retour, daignera peut-être, dans sa miséricorde, toucher ce cœur rebelle, et par sa grâce faire en un moment ce que tous nos efforts n'ont pu obtenir.

CHAPITRE XII.

Arrivée de M. Birbes à Kiu-tsin. — Voyage à la capitale du Kony-tchéou. — Rencontre d'un persécuteur de la religion. — Mort providentielle d'un autre ennemi du Christianisme — Une nouvelle station à Tang-kia-ten.

Pendant que je visitais la partie de mon district que je ne connaissais pas encore, M. Fenouil était arrivé à la résidence épiscopale et plaidait la cause de la chrétienté naissante de Kiu-tsin. Mgr Ponsot voulut bien avoir pour agréable toutes mes demandes et M. Birbes fut désigné pour venir partager mes travaux.

C'était le 8 mai, à cinq heures du soir, un homme chargé de bagages s'arrêta devant ma porte. Je lui demande aussitôt qui il est et d'où il vient ? Il me répond qu'il arrive de Long-ky et que M. Birbes est là à quelques pas. J'accours à la rencontre de ce cher confrère que j'ai bientôt la consolation d'apercevoir et de presser dans mes bras.

Le nouveau venu n'était pas pour moi un inconnu. Déjà je l'avais reçu à son arrivée en mission en 1869 et, après trois années de séparation, je le revoyais et désormais nous devions travailler aux mêmes œuvres.

Après les premiers jours consacrés à la joie, il fallut chercher un logement. Il fut décidé que M. Birbes irait s'établir à San-pè-hou, ce village qui, il y a quelques années seulement, ne voulait pas du christianisme et qui avait donné à l'Eglise un glorieux martyr. La famille de ce dernier céda sa maison pour en faire une chapelle provisoire.

Au jour fixé, les néophytes de San-pè-hou et des environs arrivent à Tsao-kia-yn, étendards déployés et musique en tête, ils étaient précédés d'une cavalcade de douze cavaliers.

M. Birbes et moi primes nos plus beaux habits pour recevoir la députation. Après les salutations et les compliments d'usage, on donna le signal du départ. A midi, tout le monde se mit à genoux et récita pieusement l'*angelus*. Les païens, présents à ce spectacle inaccoutumé, ne purent dissimuler leur émotion et se montrèrent respectueux.

Une foule immense assistait au départ. Que nous étions heureux, c'était la première démonstration chrétienne de ce genre qui se faisait dans ce pays !

Dès le jour de son arrivée à San-pè-hou et les jours suivants, M. Birbes reçut une foule de visites qui lui firent bien augurer des dispositions des habitants.

Bientôt, en effet, les conversions recommencèrent. Quatre mois s'étaient à peine écoulés qu'on comptait déjà plusieurs centaines de nouveaux adorateurs. En peu de temps, San-pè-hou, où nos ennemis s'étaient montrés si acharnés, fut aux deux tiers chrétiens. Plusieurs villages des environs de ce bourg et de Cha-ho reçurent aussi la bonne semence.

L'un de ces villages était Thou-ky-tchong, dont il a été parlé plus haut. Notre pieux et zélé Yang-tchouen qui l'habitait avait fait merveille par ses paroles, ses prières et ses exemples. Trente-deux familles, c'est-à-dire un peu plus de la moitié du hameau, s'étaient déclarées chrétiennes.

Yang les instruisait et les soutenait. Un des appartements de sa maison servait d'oratoire ; les chrétiens s'y réunissaient tous les soirs et les dimanches pour prier en commun. Le

zèle de notre dévoué catéchiste ne s'arrêtait pas là, il allait encore prêcher, et dans deux hameaux des environs, une vingtaine de familles renoncèrent aux idoles.

Pendant cinq ou six mois il se produisit un mouvement admirable, et nous pûmes un instant croire à la conversion en masse de toute la partie sud-ouest de la plaine.

Nous étions heureux de ces progrès si sensibles de notre sainte religion et nous ne demandions qu'à les favoriser. Mais les moyens pour cela nous faisaient défaut. Les oratoires, trop grands autrefois pour le nombre des néophytes, ne pouvaient déjà plus contenir la foule des fidèles. En outre, nos chrétientés n'avaient eu jusqu'ici qu'une existence précaire. Le moment paraissait venu d'établir les choses d'une manière définitive et de mettre fin au provisoire. Pour cela, il fallait faire quelques acquisitions, avoir quelques résidences et des oratoires indépendants, mais les ressources pécuniaires manquaient.

Sur ces entrefaites, j'eus à faire un voyage au Kouy-tchéou, je voulus profiter de l'occasion pour aller présenter mes devoirs à Mgr Lions et voir mes confrères.

Je partis le 5 octobre (1872) pour Kouy-yang-fou, accompagné de plusieurs chrétiens. Nous primes le chemin le plus court, mais il nous fallut aussi traverser les pays qui ont été les plus éprouvés par la révolte. Nous voyagions des jours entiers au milieu de campagnes incultes et désertes; à peine si le soir nous pouvions découvrir un gîte dans quelque pagode abandonnée.

A Siû-tchen nous trouvâmes la ville assiégée par les troupes impériales. 9.000 Musulmans étaient depuis près de deux ans bloqués par près de 50.000 Chinois. Un Anglais au service du gouvernement arriva et prit la ville le jour même de mon passage. Les chefs mahométans furent conduits à Kouy-yang où ils subirent le supplice des *cent plaies*.

J'arrivai moi-même à cette capitale où Mgr de Basilite et tous les confrères me firent le meilleur accueil. J'y passai près d'un mois et je profitai de ce séjour pour visiter les établissements de cette mission. Enfin, après avoir terminé mes affaires, je me disposai à retourner dans mon district.

Je pris un chemin, différent de celui que j'avais suivi

pour me rendre à la capitale du Kouy-tchéou, mais tout aussi périlleux ; il venait d'être ouvert à la circulation seulement depuis quelques jours. Une fois nous rencontrâmes deux individus étendus par terre, qui nous prièrent en grâce d'avoir pitié d'eux. Ils avaient été, disaient-ils, dévalisés par les brigands. Nous les primes avec nous et, profitant de l'avertissement, nous nous tinmes sur nos gardes en conséquence. Un peu plus loin, nous trouvâmes un grand village en guerre avec un autre, à l'occasion de l'enlèvement d'une femme. A notre approche, les habitants, croyant voir arriver l'ennemi, tirèrent le canon d'alarme et se réfugièrent tous dans un fort construit au sommet d'une montagne qui domine le bourg. Il nous fallut parlementer jusqu'à neuf heures du soir, et encore eûmes-nous toutes les peines du monde pour leur faire entendre que je n'étais pas le gendre de *Ly-cul sien-sen* avec qui ils étaient en guerre.

En arrivant à Houang-ny-ho, j'y trouvai l'ennemi mortel des chrétiens, le fameux *Lieou-san-loa-yé*. Cet homme et son frère aîné avaient précédemment persécuté la religion chrétienne et quatre néophytes étaient tombés sous leurs coups. Tout dernièrement, MM. Chouzy et Renault, missionnaires du Kouang-Si, exerçant alors le ministère au Kouy-théou, en attendant de pouvoir pénétrer dans leur mission, avaient dû se réfugier dans les montagnes de Ta-chan pour échapper à leur fureur. Mais, plusieurs fois de suite, accusé à Kouy-yang-fou et ne se croyant plus en sûreté au Kouy-tchéou, *Lieou-san* fuyait au Yun-nan.

— “ Attention, Père, me dirent les Tchang, le *Lieou-san* est ici depuis hier... Il a déjà dévalisé une fois notre famille et saccagé notre maison ... il pourrait bien encore recommencer... soyons prudents.”

Ces paroles étaient prononcées à voix basse. Je répondis très haut :

— “ Je connais le *Lieou-san* de réputation. En ce moment, il est très mal vu à Kouy-yang... gare à lui... je ne me porte pas garant de sa tête.”

— “ Père, Père, me disaient les Tchang, en me regardant d'un air suppliant, Père, ne parlez pas si haut... les gens du *Lieou* sont ici, ils vont vous entendre...”

Mais les soldats de Lieou avaient déjà entendu et étaient allés en porter la nouvelle à leur maître. Le soir même, un chrétien de l'endroit était appelé par ce mandarin qui lui dit qu'au lieu de partir le lendemain, comme il en avait eu l'intention, il resterait un jour de plus pour me voir.

A cette nouvelle, grand émoi parmi mes gens..... qu'a-t-il à dire? quelles sont ses intentions? ... je lui fis répondre qu'il pouvait se présenter quand il voudrait.

Le lendemain, veille de Noël, j'étais à me promener dans la maison des Tchang, quand, tout à coup, j'entendis un bruit de pas et de voix qui approchait. On me crie : Lieou-san arrive...

Je m'avance sur le seuil de la porte... il était à cheval... il s'arrête un instant... regarde de mon côté... puis, au lieu de descendre comme je m'y attendais, il presse sa monture et passe au grand trot avec toute sa troupe.

Avait-il voulu m'intimider? avait-il voulu se moquer de moi? je n'ai jamais pu le savoir. Toujours est-il que je ne l'ai pas revu. Plus tard, j'ai ouï dire que, accusé à Péking, il avait dû payer deux *ouan* d'argent (environ 160.000 fr. de notre monnaie) pour se laver de ses pécadilles.

Le lendemain nous célébrâmes la fête de Noël avec toute la solennité possible. Les deux jeunes gens que nous avions recueillis sur la route firent leur adoration. Comme ils étaient de Kay-hoa-fou (1), je conçus l'espoir d'avoir par eux des nouvelles de la chrétienté de cette ville, autrefois florissante, mais ruinée en 1851 par la persécution. C'est à Kay-haon que M. Vachal fut jeté en prison et qu'il mourut de faim.

Je renvoyai ces jeunes gens chez eux, leur recommandant bien de revenir dans les premiers mois de l'année suivante, me rapporter tout ce qu'ils pourraient apprendre sur nos catéchumènes. Depuis, je n'ai plus entendu parler d'eux.

Nous avons appris, plus tard, de la bouche de l'ancien catéchiste de M. Vachal, qui fut, en même temps que ce missionnaire, jeté en prison, d'où il ne sortit que trois ans

(1) Ville de premier ordre au sud du Yun-nan, à quelques journées seulement du Tong-king.

après, que les néophytes de Kay-hoa, effrayés par la persécution, avaient été dispersés ; les uns avaient eu le malheur d'apostasier ; tandis que d'autres, demeurés fidèles, avaient été condamnés à l'exil. Un certain nombre étaient morts, de sorte qu'il ne restait plus rien de cette petite chrétienté. C'est donc un poste à rétablir. Tout porte à croire qu'il le sera bientôt, car les populations de cette contrée sont douces et tranquilles, et la persécution qui a détruit la chrétienté de cette ville, n'a été que le fait d'un sous-préfet.

A mon retour, je trouvai M. Birbes installé à San-pè-hou, dans une habitation assez vaste qu'il avait pu acquérir à peu de frais. A Tsao-kia-ynte et dans les autres stations du district tout allait pour le mieux, quand tout à coup un nouvel orage menaça d'éclater.

Dans toute la plaine, on était au courant de l'établissement et du progrès du christianisme aux environs de Kiu-tsin. Plusieurs auraient voulu arrêter ce progrès, mais comme les mandarins de la ville refusaient leur concours on trouvait dangereux de trop s'avancer. C'est alors qu'un certain *Ly-ta-jen*, mandarin militaire, dont il a déjà été parlé, se chargea de mettre la main à l'œuvre.

Il était encore au camp devant Kouan-y, (1) quand il fit dire qu'aussitôt la ville prise, il viendrait avec ses troupes faire main basse sur les chrétiens. Ce n'était encore qu'une menace et une menace éloignée, cependant l'effet en fut instantané. On connaissait trop le pouvoir de cet homme pour n'avoir pas tout à redouter de lui. Le mouvement religieux fut un moment paralysé par la crainte.

Kouan-y allait être prise. *Ly-ta-jen* allait revenir triomphant et couvert de gloire ; mais il avait compté sans Dieu. Le jour de notre extermination avait été fixé, mais ce jour n'était pas encore arrivé que déjà le *grand homme* Ly n'était plus. En faisant une reconnaissance près des murs de la ville, il avait tombé raide mort, la veille de la prise de Kouan-y. C'est ainsi que Celui qui

..... met un frein à la fureur des flots.
sait aussi des méchants arrêter les complots.

(1) Ville de troisième ordre située au centre du haut Yun-nan.

Nous étions à peine délivrés de ce péril, que le préfet de Kiu-tsin publia un édit en notre faveur. Cet édit fut affiché partout où l'on avait le plus mal parlé contre notre sainte Religion. Dès lors, les païens se tirèrent sur la réserve et les néophytes reprirent courage.

Nous profitâmes de ce calme pour répondre aux désirs des nouveaux catéchumènes de Tang-kia et les visiter chez eux. Le moment était favorable, tous les travaux avaient cessé à l'occasion des fêtes du premier jour de l'an chinois.

Dès le soir de notre arrivée à Tang-kia, une foule nombreuse vint pour nous voir et nous entendre. Il nous fallut prêcher la doctrine jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le lendemain l'affluence fut plus grande encore, des centaines de personnes se pressaient autour de nous ; hommes, femmes et enfants arrivaient par bandes, mais tout ce monde se tenait tranquille.

Un jour, pendant que l'un de nous parlait à la foule, une bonne vieille l'interrompt et lui dit naïvement :

“ — Père, ce que vous nous dites là est très-beau ; mais on prétend que vous faites le contraire de ce que vous prêchez.

“ — Et qui donc prétend cela, demandâmes-nous ?

“ — Mais tout le monde, jé l'ai entendu dire à un tel et à un tel... ce ne sont pas des gens de rien, qui parlent à tort et à travers.”

“ — Merci, dîmes-nous à cette bonne femme, nous nous expliquerons avec un tel et un tel, et nous leur demanderons raison de leurs paroles.”

C'étaient justement les deux personnages les plus influents des environs, l'un était mandarin militaire et l'autre maire d'un village voisin. Nous savions, d'ailleurs, qu'ils avaient fait déchirer l'édit dont j'ai déjà parlé et qui avait été placardé chez eux, comme dans plusieurs autres localités, de plus, qu'ils cherchaient par leurs calomnies à soulever la population contre nous. Nous n'eûmes garde de laisser échapper l'occasion de revendiquer nos droits.

Dès le lendemain, nous envoyâmes nos cartes à ces messieurs, les priant courtoisement de nous accorder quelques instants d'entretien. Ils répondirent, dans les meilleurs termes, et promirent de venir nous voir aussitôt que leurs

affaires leur laisseraient un moment de répit. Le jour suivant, nous renouvelâmes l'invitation, mais, comme personne ne venait, nous leur dépêchâmes quatre chrétiens des plus qualifiés, en leur recommandant de les amener ou d'obtenir d'eux explication et satisfaction de leurs calomnies.

C'était trop exiger de leur courage ; ils se cachèrent et il fut impossible de les trouver nulle part. Tout le pays sut l'aventure. Ces deux personnages n'avaient pas osé venir ; il n'y avait donc rien à faire contre les chrétiens.

Le nombre de nos visiteurs augmenta encore les jours suivants. Nous eûmes cinquante et quelques adorations. C'était bien peu comparativement à notre attente, car en moins d'une semaine nous avions eu plus de 2,000 visites. Nous comptons aussi, en voyant les bonnes dispositions de chacun, qu'un grand nombre se feraient chrétiens. Beaucoup effectivement nous promirent... Mais ils voulaient attendre... les uns après la plantation du riz, les autres après la récolte de l'opium. C'était toujours la réalisation de la parole du Maître ; *Multi vocati, pauci vero electi*.

La chrétienté de Tang-kia-ten se forma peu à peu. Depuis nous y avons loué un local suffisant pour servir de chapelle et de résidence ; nous y allons, de temps en temps, passer huit à dix jours pour instruire nos néophytes.

Plus d'une épreuve, cependant, est venue assaillir cette chrétienté naissante et en arrêter le développement. Après un moment de calme, les calomnies ont repris leurs cours : les néophytes furent outragés jusque dans leurs maisons et l'un d'eux a même été battu presque sous nos yeux.

Il nous fallut encore une fois revendiquer nos droits et montrer de l'énergie. Nous fîmes prévenir l'individu qui, sous main, était l'auteur de tous ses désordres, qu'il eût à se tenir désormais sur ses gardes. Un des coupables fut saisi par nos néophytes et conduit devant nous ; pour faire un exemple, nous nous disposions à le livrer au mandarin, quand son père et sa mère vinrent implorer son pardon. Nous nous laissâmes attendrir ; mais, tout en cédant aux prières, nous eûmes soin de parler haut et ferme, suivant la mode chinoise, afin que tout le monde sût bien que nous usions de clémence, mais que nous n'étions pas disposés à en agir encore ainsi, si

jamaïs le coupable se permettait de nouveaux méfaits. Chacun se tint pour averti et, depuis ce moment, la tranquillité règne à Tang-kia-ten.

CHAPITRE XIII

Le grand mandarin Tsen, gouverneur par intérim du Yan-nan. — Profanation de l'oratoire de Thon-ky-chong. — Le sous-préfet de Lan-lin. — Les vierges à San-pè-hou.

Vers la fin de 1872, le vice-roi Lieou, qui avait succéder à l'excellent Lao, avait dû se rendre à Péking, et Tsen était demeuré chargé du gouvernement de la province. Ce Tsen possédait, je l'ai déjà dit, des talents militaires et administratifs qui le rendaient vraiment recommandable et même nécessaire en ce moment. Il jouissait d'une grande influence et son ambition encouragée par le succès ne connaissait pas de bornes. C'était lui qui, en réalité, commandait partout. Aussi ne s'aperçut-on nullement du départ du vice-roi. Tout en alla que mieux dans les premiers temps. Mais bientôt l'orgueil tourna la tête à Tsen, il ne sut plus mettre de frein à ses convoitises. L'amour de l'argent le rendit concussionnaire et le peuple fut écrasé d'impôts comme au plus fort de la guerre civile.

En politique habile, Tsen comprenait toute l'importance des idées religieuses chez un peuple. Il en avait expérimenté l'influence sur les mahométans que le fanatisme avait armés et dont il avait eu tant de peine à vaincre les résistances. Pour détourner ses administrés de l'islamisme, qui, bien que vaincu, n'était pas anéanti, et faire servir la religion aux intérêts de sa politique, il prit le parti de raviver les sentiments religieux dans le cœur du peuple. Malgré le triste état des finances de la province, il sacrifia des sommes immenses à la reconstruction des pagodes. Pendant la guerre, un grand nombre de ces temples avaient été détruits par les musulmans, et les *poussas* (idoles) avaient été partout livrés aux flammes. Tsen prit à cœur de relever ces ruines et bientôt, dans tout le pays, on ne vit plus que pagodes.

Tout d'abord le peuple vanta la piété de son mandarin et le regarda comme un demi-dieu. Puis la nécessité, où l'on

était de toujours verser des sapèques diminua, peu à peu et finit par éteindre complètement l'enthousiasme des premiers temps. On en vint même jusqu'à murmurer de toutes ces dépenses.

Mais, si Tsen était dévot à ses idoles, il professait, en retour, une profonde aversion pour la religion chrétienne. L'influence des missionnaires, et par là même des Européens, lui faisait ombrage. Du vivant du vice-roi Lao, dont la sympathie pour les chrétiens était connue, il avait dissimulé ses véritables sentiments. Dans ses relations avec M. Fenouil, il s'était montré plein de déférence et avait accordé quelques éloges à la religion chrétienne. Mais à peine Lao fut-il mort qu'il leva le masque. Un jour, dans un entretien particulier avec notre cher provicaire, il disait ces paroles qui sont, au reste, l'expression véritable de la politique chinoise dans tout l'empire et de la ligne de conduite adoptée par tous les mandarins :

“ Nous ne vous tracassons pas au Yun-nan, parce que vous ne pouvez rien : vos chrétiens y sont peu nombreux et sans influence, mais sachez que le jour où vous acqueririez une trop grande importance, je saurais bien vous arrêter.”

Un homme de ce caractère, ayant en main l'administration de toute une province, ne pouvait que nous causer de grands embarras. Aussi, lorsque, en 1873, sur des démarches pressantes faites par la mission du Yun-nan, M. de Geofroy, alors ministre de France à Péking, obtint pour nous du *Tsong-ly-yamen* l'autorisation de relever, aux frais du gouvernement, notre établissement de la capitale, détruit, on s'en souvient, par l'explosion des poudres que le vice-roi y avait mises en dépôt, Tsen ne tint aucun compte des instructions qu'il reçut à cet égard. Plusieurs fois M. Fenouil alla à son prétoire pour obtenir l'exécution des ordres du gouvernement : ce fut toujours en vain. Il se vit même fermer la porte du palais, avec défense de se présenter de nouveau.

Et ce *grand homme*, ce grand mandarin, chef d'une province, qui nous faisait ce déni de justice, avait le front d'écrire à Péking qu'après nous avoir donné communication des ordres du gouvernement, ordres qui reconnaissaient nos droits, il n'avait reçu aucune réponse de nous ; que, par conséquent,

nous nous désistions de notre demande et qu'il n'y avait plus lieu de s'occuper de cette affaire.

Tsen était tout puissant alors, il venait de triompher de la révolte musulmane, il nous en eut coûté cher d'affronter sa colère ou seulement d'irriter son orgueil ; nous résolûmes de garder le silence et d'attendre le moment opportun de revendiquer nos droits.

Pour en revenir au district de Kiu-tsin, il y avait déjà plusieurs années que la foi y avait été prêchée et nous y comptions alors 8 à 900 chrétiens. Nous crûmes donc que le moment était venu de nous y établir définitivement.

A San-pè-hou, M. Birbes avait réussi à trouver une maison convenable qu'il habitait. Le poste nouvellement fondé à Tang-kia-ten avait également son oratoire et une habitation pour le missionnaire. Restait Tsao-kia-yn, où nous ne possédions absolument rien. La maison que nous occupions avait été louée pour six ans et ce terme était échu. Elle était d'ailleurs trop petite et il ne fallait pas songer à faire un nouveau bail. Je résolus alors de me fixer à Tang-kia-ten. Mais, à cette nouvelle, chrétiens et païens de Tsao-kia, qui étaient habitués à voir le père au milieu d'eux, vinrent me conjurer de demeurer dans leur village. J'y consentis, mais à la condition qu'ils me cèderaient un terrain à ma convenance, sur lequel je pourrais construire mon oratoire et ma maison. Tous, à l'unanimité, acquiescèrent à cette demande et on m'offrit un tertre assez vaste et élevé, au pied duquel le village était groupé. Ce terrain était rocailleux et difficile à cultiver ; mais sa position était superbe et l'on jouissait d'une vue magnifique sur toute la plaine.

J'acceptai de ce terrain tout ce qui m'était nécessaire, et l'acte de cession fut immédiatement dressé et signé de tous, chrétiens et païens.

Pendant que cela se passait à Tsao-kia-yn, l'oratoire de Thou-ky-tchong était profané et nous étions obligés de poursuivre devant les tribunaux le coupable de l'outrage fait à notre sainte religion. Voici à quelle occasion :

Ainsi qu'il a été dit plus haut, dans le village de Thou-ky-tchong la foi avait fait de grands et rapides progrès. Le démon cependant ne se tint pas pour battu et il ne tarda pas

à jeter le trouble dans cette petite, mais florissante chrétienté.

La veille de la fête de saint Joseph, un chef de la secte des jeûneurs (*nénuphar*) donna, à l'occasion de ses noces, un grand banquet auquel il réunit un bon nombre d'adeptes de sa société secrète. La réunion fut bruyante, il y eut même du tapage. Vers la fin du repas, le grand chef *nénuphar*, nommé Lieou-tsin, qui présidait, se lève et invite l'assemblée à se rendre à la chapelle des chrétiens, dans la maison du catéchiste Yang-tchouen.

En voyant arriver tout le monde, Yang-tchouen fait apporter des sièges et commande de servir le thé.

— "Merci, dit le grand *nénuphar*, nous sommes venus pour voir votre oratoire que l'on dit très joli."

Content d'avoir une si bonne occasion de prêcher la doctrine, le fervent catéchiste s'empresse d'ouvrir la porte de l'appartement qui servait de chapelle. Lieou entre aussitôt, va droit à l'autel, saisit le crucifix et, après avoir fait d'ignobles plaisanteries sur la mort de N.-S. en croix, il jette l'image par terre et prenant Yang-tchouen par le bras, il s'efforce de la lui faire fouler aux pieds.

Le catéchiste, interdit, résiste et recule d'horreur. il veut faire comprendre au *nénuphar* toute l'inconvenance et la brutalité de sa conduite. Celui-ci n'en tient aucun compte et veut absolument contraindre le maître de la maison à l'apostasie. Heureusement, les chrétiens, prévenus aussitôt, étaient accourus de toutes parts et avaient percé la foule. Il ne fallut rien moins que leur intervention pour faire lâcher prise à ce forcené.

Averti dès le soir même de ce qui venait de se passer, M. Birbes se rendit le lendemain de grand matin à Thou-ky-tchong. Il était seul avec son servent, ayant défendu aux chrétiens de le suivre. Ceux-ci étaient tellement irrités, qu'une collision était à craindre.

La troupe *nénuphar* venait de se mettre à table pour le déjeuner, sous une tente de feuillage, au milieu du bourg, quand, tout à coup, M. Birbes apparut non loin de la maison de Yang. Sa vue produisit un effet magique. La peur s'empara aussitôt de ces cœurs, si vaillants tout à l'heure.

En un instant, la table et la tente de verdure furent désertes. Lieou-tsin, en sa qualité de grand chef, essaya bien de rallier les fuyards, mais inutilement : il n'obtint que ces mots pour toute réponse : "Tire-t-en comme tu pourras, c'est ton affaire."

Ne pouvant prendre la fuite, car c'eût été aggraver ses torts, l'infortuné *nénuphar* se décida à venir trouver le Père et à essayer d'arrêter la chose. C'était le meilleur parti à prendre, malheureusement il était déjà un peu tard. Les chrétiens de Thou-ky-tchong s'étaient rassemblés, un certain nombre étaient venus de San-pè-hou, malgré la défense, et tous se racontaient en termes indignés l'outrage fait à notre sainte religion.

A peine Lieou-tsin parut-il qu'il fut saisi et entraîné ; déjà le bâton allait s'abattre sur ses épaules, quand M. Birbes accourut, s'interposa vivement et ordonna de relâcher ce misérable. Mais, dans un pays où chacun est obligé, quand il le peut, de se rendre justice par lui-même, où les tribunaux ne siègent que pour gruger les plaideurs, où le crime et l'iniquité triomphent à prix d'argent, il est difficile de faire entendre et d'accepter des paroles de conciliation et de faire lâcher prise à celui qui, se croyant opprimé, tient sous sa puissance son oppresseur. On finit, cependant, par écouter la voix du Père qui demanda alors au chef *nénuphar* de s'expliquer sur sa conduite de la veille. Celui-ci répondit d'une manière évasive et prétendit qu'il n'avait voulu offenser personne. Sommé de faire réparation et de dire quelques paroles d'excuse, il refusa et se retira.

Cette affaire ne pouvait en demeurer là, Lieou-tsin triomphant aurait trouvé bien vite de nombreux imitateurs. Pour empêcher que pareil désordre se renouvelât, nous crûmes devoir en référer au mandarin de Lau-lin.

Dès que le parti des *Tsin-lien-kiao* sut que l'affaire serait portée au prétoire, ce fut un branle-bas général. Le camp ennemi jura de vaincre ou de mourir, des émissaires furent envoyés dans toutes les directions pour prévenir les chefs secondaires. On fit une collecte général afin de payer les frais du procès et de *graisser la patte* aux mandarins. Enfin on nous fit dire que, puisque nous voulions la lutte, nous

l'aurions sanglante et mortelle pour nous. Au fond ces braves étaient effrayés.

Nous ne nous préoccupâmes ni de leurs craintes, ni de leurs menaces. Mais, comme nous nous y attendions, notre accusation fut mal accueillie au prétoire. Les scribes et les satellites, corrompus par l'argent de la secte, avaient prévenu et indisposé à l'avance le mandarin. Ce magistrat refusa de recevoir notre accusation, il se répandit même en invectives contre nous. Nous lui fîmes dire alors que notre démarche était des plus sérieuses et que, s'il nous rebutait, nous nous adresserions en haut lieu.

Intimidés par cette menace, les deux principaux mandarins de la sous-préfecture se concertèrent et se décidèrent à envoyer un mandat d'arrêt contre Lieou-tsin. Celui-ci eut de nouveau recours à l'argent et, après deux jours de détention, il fut mis en liberté par ordre du sous-préfet qui déclara que sa faute était légère et qu'il n'y avait pas lieu de faire des poursuites.

C'était évidemment y mettre de la mauvaise volonté ; mais, comme il y allait de l'intérêt de la religion, nous ne nous laissâmes pas décourager. Au bout d'un mois, nous renouvelâmes notre accusation, selon la mode chinoise, et cette fois dans des termes qui ne laissaient aucun doute sur nos intentions. Té *lao-yé* (le sous-préfet) voulut encore nous envoyer promener et nous payer de mauvaises plaisanteries. Nous tinmes bon ; notre obstination l'irrita ; il s'emporta, jura de perdre son grade plutôt que de faire quelque chose pour nous. Pauvre Té *lao-yé* ! c'était bien la peine de se faire tant de bile, pour se voir bientôt obligé d'arrêter une seconde fois son ami Lieou-tsin, qui ne s'attendait guère à pareille conséquence de sa conduite !

Il eut beau se cacher, prendre la fuite, il fallut se rendre, délier encore les cordons de sa bourse et convenir en plein prétoire qu'il avait eu tort de ne pas nous donner satisfaction plus tôt. Il promit, en outre, que désormais, non-seulement il ne ferait et ne dirait plus rien contre nous, ni contre la religion, mais qu'il se rendait responsable à l'avance de toutes les offenses qui seraient faites contre les chrétiens, soit par ses subalternes, soit même dans les lieux soumis à sa juridiction.

Nous aurions voulu que ces réparations et ces engagements fussent consignés par écrit et affichés en divers endroits, afin que chacun se tint pour averti. Mais le rusé mandarin, comprenant toute la portée d'un pareil acte, qui était presque l'équivalent d'un édit en notre faveur, prétendit que les paroles suffisaient et que, d'après la loi, nous ne pouvions exiger davantage.

Ainsi donc, à force d'énergie et après cinq mois de lutte, nous avions fini par obtenir que justice nous fût rendue.

Dès son arrivée dans le district de Kiu-tsin, ce Tê tao-ye avait adopté la manière d'agir de son prédécesseur, le fameux Tang qui avait laissé, pour ne pas dire fait assassiner Tchang-kouang tsay. Il professait la même haine contre le christianisme et il ne perdit jamais une occasion de nous le témoigner, soit par ses actes, soit par ses paroles. La suite fera voir que ce ne fut pas la dernière difficulté que nous eûmes avec lui.

On se souvient combien j'étais préoccupé de l'instruction et de la formation religieuse de nos nouvelles chrétiennes dans le district de Kiu-tsin, j'avais fait prier Mgr Ponsot de nous envoyer des vierges (1) afin de tenir nos catéchuménats, nos écoles et nos orphelinats pour les femmes et les petites filles. Sa Grandeur avait bien voulu accéder à nos prières et, vers la mi-carême de cette année 1873, deux religieuses, dont l'une, la plus âgée surtout, était recommandable par son expérience, arrivèrent à San-pè-hou et s'y établirent, car c'était dans cette localité et dans son voisinage qu'il y avait le plus de conversions et le plus grand espoir d'en faire. On leur trouva un local, un peu étroit à la vérité, mais néanmoins convenable pour le pays et surtout pour un commencement.

C'était la première fois qu'apparaissaient dans ce pays des religieuses ou vierges consacrées à Dieu et nous nous préoccupions de l'accueil qui leur était réservé ; grâce à Dieu et aussi aux chrétiennes de San-pè-hou, qui ont eu pour elles toutes sortes de prévenances, ces pieuses filles ont pu

(1). Ces vierges sont consacrées à Dieu ; elles sont très nombreuses au Su-tchuen, où elles rendent de grands services et jouissent de la considération universelle.

s'établir sans éprouver de difficultés sérieuses. Il y aura cinq ans bientôt qu'elles sont dans le pays; leur nombre a triplé et jamais elles n'ont rencontré la moindre hostilité. Il est vrai que chrétiens et chrétiennes sont très attachés à leurs vierges et jaloux de leur réputation; aussi mal venu serait celui qui oserait les attaquer.

CHAPITRE XIV.

Excursion à Mao-mao-chy et à Ué-tahsou. — Ko-kouan-ou et Ly-chao-yé, petits mandarins militaires. — Fabriques de faïences et de poteries à Mao-mao-chy.

L'année 1873 allait finir, elle n'avait pas été stérile; désormais avec l'habitation de Tsao-kia-yn qui venait d'être terminée, nous possédions trois établissements comprenant: maison pour les Pères et oratoire pour les chrétiens. A San-pé-hou et à Tsao-kia, il y avait en outre un orphelinat. Nous étions deux missionnaires pour desservir tout le district. Ainsi, en moins d'une année, un progrès matériel vraiment appréciable avait été réalisé. La mission, il est vrai, s'était imposé de grands sacrifices pour cela, mais au moins les résultats étaient évidents.

Au point de vue spirituel, c'est-à-dire au point de vue de la conversion des âmes, les progrès n'avaient pas été moins consolants. Dans le cours d'une année à peine, le nombre de nos néophytes s'était accru de plus d'un tiers. En ce moment, nous comptions plus de 1,200 chrétiens, baptisés pour la plupart. Ce chiffre pourra paraître encore bien peu considérable, mais si l'on tient compte des obstacles que la prédication de l'Évangile rencontre en Chine, du travail que nécessite la conversion d'une âme, on verra que Dieu ne nous a pas ménagé sa grâce.

Nous étions heureux de ce progrès de la foi, si cher au cœur du missionnaire et si encourageant pour celui qui travaille. Mais de nouvelles épreuves nous étaient réservées. Tsen-fou-thay, nous le savons, avait fait parvenir des ordres sévères aux mandarins de Klu-tsin, afin d'arrêter l'élan du peuple. Il avait même été question de nous expulser du pays et de jeter les chrétiens en prison.

Le *shie-thay* (mandarin militaire) de Kiu-tsin, nommé, on promettait de faire la chose lestement. Le gouverneur Tsen n'aurait pas demandé mieux, mais il voulait sauvegarder les apparences ; il ordonna donc de ne pas se presser et de voir comment les choses tourneraient.

Nos mandarins, cependant, ne comprirent que trop bien les intentions du gouverneur. Beaucoup parmi eux, qui jusqu'alors s'étaient montrés nos amis, se tinrent à l'écart, dans la crainte de se compromettre. Ceux qui déjà nous détestaient avaient une excellente occasion de donner libre cours à leur haine et se répandirent en invectives de toutes sortes contre nous... On disait que nous étions des émissaires des nations occidentales, que nous voulions agiter et subjuguier le pays ; la preuve, c'est que nous construisions des maisons... que nous trompions le peuple... etc. ; et mille autres fables, plus absurdes les unes que les autres, circulaient sur notre compte.

Cependant, il faut le dire, malgré le mauvais vouloir des mandarins et des lettrés, jamais les choses n'allèrent bien loin. Le peuple, naturellement bon, répugnait à nous nuire. Nous étions d'ailleurs suffisamment connus et estimés du grand nombre et nous savions, par expérience, que la principale ressource des Chinois, c'est la menace. Ils font beaucoup de bruit, mais rarement ils en viennent aux voies de fait, surtout quand ils prévoient des conséquences.

Malgré les ennuis, les désagréments, qu'on nous causa de temps en temps, somme toute, nous demeurâmes relativement tranquilles, et nous pûmes même tenter quelques excursions dans plusieurs centres populeux de la plaine, où nous n'étions jamais allés.

Un matin, nous partîmes donc, mon confrère et moi, suivis de trois chrétiens des plus influents. Dans tous les marchés que nous avons traversés, on nous a fait bon accueil ; les gens s'empressaient autour de nous, nous priant de nous arrêter quelques instants.

Dans la soirée du même jour, nous arrivâmes à Mao-ma-chy, grande et populeuse bourgade, à six lieues environ de Kiu-tsin. On n'y compte guère moins de 2,000 familles, toutes employées à la fabrication des tuiles et de la faïence. C'est là que tout le district de Kiu-tsin et les pays adjacents se fournissent de vaisselle et de poterie.

Cette faïence est grossière et mal conditionnée ; mais, à cause de son bon marché et aussi de la rareté de la porcelaine du Kiang-si, on en fait un immense débit.

Notre entrée dans la grande rue de Mao-mao-chy, où réside toute l'aristocratie de la vaisselle, cause une certaine émotion. On sortit en foule des boutiques pour nous voir. Apercevant une auberge convenable, nous nous disposions à y descendre, quand un homme de taille moyenne, à la tournure dégagée, vêtu d'habits courts en velours, se présenta, nous fit la gémulation au milieu de la rue et nous invita à le suivre.

Au premier abord, nous crûmes que c'était un chrétien ; mais nos gens, qui le connaissaient, nous dirent que c'était Ko-kouan-eul, mandarin militaire de l'endroit, et qu'il fallait le laisser faire. Nous suivîmes notre guide improvisé, en traversant la foule qui, voyant Ko-kouan-eul à notre tête, se montrait très sympathique. On nous fit bientôt franchir un portique élevé et nous nous trouvâmes au milieu d'une cour entourée de galeries qu'une armée de *pousshas* occupait.

Le mandarin nous fit entrer dans une salle où l'on nous servit du thé. Nous remerciâmes alors de ses attentions pour nous ce chef de bande, qui se montrait plein de prévenances.

— “ Grâce à toi, lui dîmes-nous, nous voilà fort bien logés, nous allons passer ici une excellente nuit.

— “ Oh ! mais je ne l'attends pas ainsi, reprit-il, ce n'est pas ici dans cet étroit local que vous allez coucher... On vous prépare deux chambres dans la galerie supérieure et déjà trois ou quatre bonzes sont allés chercher logement ailleurs.

Nous eûmes beau protester, Ko-kouan-eul ne tint aucun compte de tout ce que nous pûmes lui dire, et il ajouta en riant :

— “ Est-ce que les bonzes sont faits pour avoir toujours leurs commodités personnelles ?... Non, cela ne s'est jamais vu... d'ailleurs, ils sauront bien se dédommager.”

Peu d'instants après, nous étions installés au premier étage dans des chambres confortables où rien ne manquait.

Il allait faire nuit quand arriva, conduit par Ko-kouan-eul, un nouveau personnage auquel le public marquait une certaine déférence ; tout le monde se rangeait sur son passage.

— “ Je vous présente *Ly-chao-yé*, nous dit Ko-kouan-eul, en s'inclinant en même temps que le nouveau venu.

Nous nous levâmes en faisant notre inclination et nous les priâmes de s'asseoir. Ils le firent sans façon et ils entamèrent de suite la conversation comme des hommes qui ne doutent de rien.

Tout en conversant, nous examinâmes avec soin notre nouvel interlocuteur. Il était de haute taille et très large d'épaules ; il pouvait avoir vingt-quatre ans, ses habits étaient longs et assez distingués pour un sabreur de profession. Sa figure intelligente et régulière aurait eu quelque chose d'attrayant, n'eût été le ris moqueur qui effleurait fréquemment ses lèvres.

L'entretien, auquel Ko-kouan-eul se mêla assez peu, roula tout entier sur l'Europe... sur l'art militaire, car *Ly-chao-yé* prétendait s'y connaître et être un officier de valeur, sur les armes, sur l'emploi de la vapeur, dont il avait entendu parler sans pouvoir s'en faire une idée bien exacte. Il causa longtemps et avec assez de sens pour un homme de sa condition, qui ne se piquait ni de science, ni de littérature. Enfin, il conclut en disant à tous ceux qui étaient présents que les Européens étaient dix fois supérieurs aux Chinois, qu'ils n'aurait qu'à ouvrir la bouche pour avaler d'un seul coup tout *l'empire du milieu*.

Par politesse, nous dûmes nier une telle assertion, mais *Ly-chao-yé* était homme à avoir le dernier mot, il renouvela carrément son affirmation. Après quoi il se leva, salua gracieusement et se retira en compagnie de Ko-kouan-eul, nous souhaitant une bonne nuit.

Depuis une heure déjà, cinq ou six gaillards se tenaient à notre porte avec des lanternes rouges et attendaient que *Ly-chao-yé* daignât partir pour lui faire escorte (1). C'était encore un truc de cet homme de guerre qui voulait décidément poser devant nous. Il partit satisfait ; nous n'étions pas non plus mécontents. Car *Ly* est un homme de grande influence dans la contrée. Mieux vaut l'avoir pour nous que contre nous.

(1) En Chine, un personnage quelconque ne sort jamais sans un ou deux domestiques. La nuit il se fait précéder et suivre de lanterne et de torches.

Il avait fait des coups dignes des galères, mais les autorités fermaient les yeux. Et pourtant, trahison de la fortune ! tout dernièrement il a eu le dessous dans un démêlé avec le mandarin de Ué-tchéou. Ce personnage, qu'il avait eu l'audace de menacer de mort, a réussi à le faire saisir à l'improviste par les satellites.

Ly-choa-yé fut jeté en prison ; son procès fit grand bruit ; mais on n'osa le décapiter par crainte de sa famille. Il fut condamné à trois ans de fer et à une grosse amende. Mais il sut se tirer d'affaire et fut mis en liberté après un mois de détention à peine.

Un jour que nous nous promenions sur la grand'route nous vîmes arriver un mulet tout caparaçonné de rouge et monté par un jeune homme de bonne mine, qui mit pied à terre en nous apercevant. Nous lui demandâmes, selon la coutume chinoise, qui il était... d'où il venait... où il allait ? Il nous dit qu'il était frère de *Ly-chao-yé* et qu'il allait le chercher à la ville. Nous lui souhaitâmes bon voyage et bonne chance. Le lendemain, *Ly-chao-yé* arrivait chez nous et nous remerciait de l'intérêt que nous lui portions. Dès ce jour, il était notre ami à la vie, à la mort.

Tel était l'homme dont nous venions de recevoir la visite. Cœur généreux, entreprenant et hardi, il était capable de se faire un nom et de parvenir aux plus hauts grades ; mais ses belles qualités étaient trop souvent effacées par ses défauts. Batailleur de sa nature, adonné au jeu et à la débauche, il ruinait tout à la fois sa santé et sa bourse ; ce qui le forçait, disait-on, à n'être pas très scrupuleux sur les moyens à employer pour se procurer de l'argent. En résumé, c'est un type curieux, et nous n'étions pas fâchés d'avoir fait sa connaissance.

Kô-kouan-eul vaut peut-être mieux, mais il est dominé par son compagnon qui l'emporte sur lui en habilité et en audace. Les deux hommes qui faisaient trembler le pays étant pour nous, nous pouvions être tranquilles et agir à notre gré. Nous nous couchâmes donc la tête remplie de beaux projets, pour l'évangélisation de *Mao-mao-chy*.

Le lendemain, après le déjeuner, nous parcourûmes les différentes rues de la ville ; puis nous nous rendîmes aux

fours. On nous fit visiter en détail les poteries, les briqueteries et les tuileries. Ces dernières surtout sont extrêmement nombreuses. Le fleuve, qui traverse la plaine de Kiu-tsin, passe au pied de ces fours, et facilite l'exportation des produits de Mao-mao-chy. Chaque jour on en expédie d'énormes quantités. Toutes ces poteries sont, à leur sortie du four, recouvertes d'un certain vernis blanc, noir, vert, etc. Elles ont absolument l'apparence de nos produits d'Europe, sans en avoir l'élégance.

Plusieurs marchands, qui avaient eu quelques rapports avec nous, nous invitèrent à dîner et voulurent nous retenir. Nous déclinâmes leurs avances et nous partîmes pour Ué-tchéou, où nous nous sommes arrêtés un instant.

En somme, nous avons été satisfaits de notre excursion dans une contrée où nous n'avions pas encore paru. Non-seulement nous n'avons rencontré aucun signe d'hostilité, mais nous avons été traités avec tous les égards possibles. Notre but avait été de sonder l'esprit de ces populations et grâce à Dieu, nous l'avons trouvé prévenu en notre faveur; dans la suite, un peu plus tôt, un peu plus tard, nous pourrions revenir avec confiance, car nous avons préparé les voies à l'évangélisation de ce pays.

CHAPITRE XV.

Tentative d'établissement à Kiu-tsin.—Voyage à la résidence épiscopale.—rencontre de plusieurs missionnaires.—Excursion au collège de la mission.—Les *Manté*, panique.

Indépendamment des travaux exécutés à San-pè-hou et à Tsao-kia-yn, nous avons pu, dans le courant de l'année 1873, établir deux nouveaux oratoires dans des localités en partie chrétiennes. Cela portait à cinq le nombre des centres dans lesquels le missionnaire pouvait aller séjourner à son gré.

Un poste cependant nous manquait encore, et il semblait que le moment était venu de le fonder: c'était le poste de Kiu-tsin-fou. Bien souvent des païens nous avaient dit: "—Venez donc en ville, bon nombre de gens y suivront

votre précieuse doctrine... votre influence sur les populations rurales n'en sera que plus grande... retirés dans les campagnes, vous n'êtes pas assez connus."

Ces raisons étaient fondées, et fréquemment nous avions songé à tenter quelque chose. Mais aussi, nous disions-nous, n'avons-nous pas à craindre de compromettre le bien que nous avons déjà fait dans le voisinage ? N'éprouverons-nous pas une grande opposition de la part des autorités et ne se produira-t-il pas alors un revirement dans l'opinion du peuple ? Tout bien calculé, en agissant avec prudence, nous crûmes qu'on pouvait essayer.

Des chrétiens au courant des choses et habiles dans les affaires furent mis en avant. Il nous fallait d'abord une maison convenable, dans un quartier avantageusement situé. Après bien des recherches, nos gens ne purent trouver qu'une assez triste habitation, suffisamment grande, il est vrai, mais sans issue dans une rue écartée. Toutes les autres propriétés disponibles étaient ou en litige, ou à des prix fabuleux, bien au-dessus de nos moyens.

Et puis le bruit commença à se répandre que les autorités nous seraient contraires. Les lettrés, surtout, se montraient hostiles à notre établissement. Ils laissèrent même échapper, à cette occasion, quelques paroles fort peu gracieuses à notre endroit. Nous jugeâmes alors prudent de ne pas pousser les choses plus loin pour le moment. Ne nous étant pas trop avancés, nous pouvions encore reculer sans inconvénients.

Sur ses entrefaites, Mgr de Philomélie m'invita à me rendre auprès de lui. Sa Grandeur désirait connaître au juste ce qui s'était fait dans ce district et quelles pouvaient être les espérances pour l'avenir.

Je partis donc de Tsao-kia-yn, au commencement de février 1874 et en cinq jours j'arrivai à Tong-tchouan-fou, ville de premier ordre, située dans une jolie plaine, mais peu commerçante et pauvre en conséquence. On y fabrique des feutres et des tapis, c'est sa seule industrie.

De Tong-tchouan à Tchao-tong la distance est un peu moindre, bien que les caravanes mettent également cinq jours à la parcourir. Cette dernière ville est plus belle, plus grande, plus riche que Tong-tchouan. On y fait pareille-

ment le commerce des feutres. De plus, comme elle est située sur les frontières du Su-tchuen et du Kony-tchéou, les produits de ces deux provinces y abondent.

Je logeai au *Kong-kouan* (lieu de réunion de prière) que nous possédons dans cette ville; je pensais y trouver M. Chicard qui dessert cette station. Ses chrétiens me dirent qu'il était à Ko-kouy, à deux journées de distance. Je me remis donc en route. En temps ordinaire, le chemin, bien que montagneux en partie, est assez facile. Mais nous étions au fort de l'hiver, la neige et la glace couvraient les hauteurs, nous n'avancions qu'avec peine. Du reste, la route fut particulièrement difficile. Depuis Tong-tchéouan, la neige n'avait pas cessé de tomber pendant sept jours, c'est-à-dire jusqu'à Ko-kouy, où le P. Chicard me dédommagea de toutes mes fatigues et me fit l'accueil le plus fraternel à sa résidence de Ta-ouan-tsé.

Ko-kouy est un grand marché à 18 lieues de Tchao-thong. Il était florissant il y a peu d'années encore; mais en 1866 il fut brûlé et ruiné par les *miao-tsé* en révolte. A 60 *ly* du marché, se trouvent les mines d'argent Tchang-fa-long, jadis riches et exploitées sur une vaste échelle, aujourd'hui abandonnées par suite des perturbations dont le pays fut le théâtre dans ces derniers temps. Tout près de Ko-kouy se voient encore des mines de cuivre, également abandonnées et laissées improductives.

Après une quinzaine de jours de repos chez le P. Chicard, nous partîmes ensemble pour Long-ky, la résidence de Monseigneur. La route qu'on nous fit prendre est bien la plus épouvantable que l'on puisse trouver. Ce n'étaient que sentiers étroits, escaliers abrupts sur bord d'affreux précipices, le tout couvert de neige et de glace. En certains endroits, nos chevaux, qui sont cependant habitués à ce pays, tremblaient de tous leurs membres. Enfin nous pûmes sortir sains et saufs de ces affreux défilés, et bientôt nous allâmes demander l'hospitalité au vaillant P. Parguel. Nous y trouvâmes un jeune confrère que nous n'avions pas encore vu. Nous passâmes ensemble, à raconter nos histoires du bon vieux temps, la plus agréable soirée qui se puisse imaginer.

Le lendemain nous étions à la résidence épiscopale.

où Monseigneur m'accueillit avec cette bonté toute paternelle qui le rend cher à ses missionnaires. Sa Grandeur jouissait d'une excellente santé et était toujours pleine de vigueur, malgré son âge déjà avancé et son long séjour en mission (1).

Après être demeuré quelques jours auprès de notre vénérable évêque, nous nous disposâmes à visiter le collège de la mission situé à six lieues de Long-ky, malgré les avertissements d'un prêtre indigène qui nous prévint que nous pourrions bien trouver les *Man-tse* sur notre route. Nous partîmes par un temps de brouillard. A peine avions-nous franchi deux montagnes et entrions-nous dans un village, perdu au fond d'une vallée, que nous entendîmes un bruit confus de voix qui s'éloignaient. Nous avançons et cherchons une auberge, mais le village est désert, tout le monde a pris la fuite.

" Les *Man-tse* arrivent, nous crie un homme qui enlevait à la hâte son petit bagage... Sauvez-vous ou vous allez tomber entre leurs mains."

Notre situation n'avait rien de rassurant dans ces gorges sans issue, au milieu d'un brouillard épais, nous allions être pris comme dans une souricière ; il ne fallait pas songer à se défendre, nous n'avions pas d'armes et nous n'étions pas en nombre. Le P. Chicard, qui a l'expérience de ce triste pays, fit claquer sa lourde cravache :

" En avant, dit-il, et chargeons résolument... deux honnêtes chrétiens comme nous ne peuvent tomber entre les mains de ces mécréants... par Notre Dame, en avant."

On eût dit que nos coursiers sentaient l'ennemi... A peine leur eûmes-nous lâché la bride qu'ils partirent à fond de train le cou tendu et la crinière au vent. Et Dieu sait par quelles routes, ce n'étaient qu'escaliers et fondrières. Montées et descentes... ravins et torrents, nous franchissions tout, avec la rapidité de l'éclair. Il nous fallut faire des prodiges d'habileté et de sang-froid pour nous maintenir en selle et contenir nos chevaux que cette course affolait.

Moins de deux heures plus tard, nous entrions sains et

(1) Mgr. Ponsot est décédé en 1880, après 50 ans d'apostolat et 37 ans d'épiscopat.

saufs, mais trempés de sueur et de pluie, dans l'enceinte fortifiée de Tchen-fong-chan (1). Nous n'avions pas vu l'ombrage d'un *Man-tsé* .. Le P. Bourgeois, supérieur du collège, nous reçut comme on reçoit des frères.

Nous étions à peine arrivés que quatre ou cinq chrétiens survinrent. Ils étaient hors d'eux-mêmes, leurs habits étaient également tout mouillés et couverts de boue.

— " Père s'écrièrent-ils, les *Man-tsé* sont là.

— " Où cela ?

— " Du côté du Ku-long-tchang."

C'était le village par où nous venions de passer.

— " Comment sait-on cela ?

— " Des gens qui ont pu fuir ont jeté l'alarme... C'est une panique générale dans la montagne."

En effet, étant sortis dans la cour, nous vîmes des gens entrer dans l'enceinte du collège, portant les uns du riz, les autres des ustensiles de ménage, des couvertures... etc.; tous venaient chercher un refuge contre la horde dévastatrice.

La chose devenait sérieuse; à chaque instant, les bruits étaient confirmés par de nouveaux venus. Le doute ne paraissait plus possible. Un Père chinois du collège n'hésite plus alors et fait tirer le canon d'alarme. Quatre détonations résonnent successivement et, répercutés par les échos des montagnes, vont porter aux populations terrifiées du voisinage l'annonce de l'arrivée des *Man-tsé*.

A ce signal connu et redouté, de tous côtés, on prend la fuite, c'est un sauve qui peut universel. Il s'agit de gagner un refuge fortifié. Les hommes emportent ce qu'ils ont de plus précieux avec un peu de grain; les femmes traînent leurs enfants. Bientôt le collège est rempli de fugitifs. A chaque instant on s'attend à voir les *Man-tsé*. La nuit arrive et la crainte augmente, on prend de nouvelles précautions. On veille avec soin jusqu'au matin, des vedettes parcourent

(1) Pour se mettre à l'abri contre les incursions des *Man-tsé*, les missionnaires ont dû imiter les gens du pays, fortifier et armer leurs résidences qui, en cas de danger, servent d'asile aux chrétiens et aux païens du voisinage.

l'établissement. Pendant cinq ou six jours nous fûmes dans l'attente, mais les sauvages ne parurent pas.

Tantôt on les disait à droite, tantôt on les avait vus à gauche. Nous faisons bonne garde de peur de nous laisser surprendre. Enfin Mgr Ponsot put envoyer un courrier pour nous avertir que les *Man-isé* ne paraissant nulle part, ce devait être un *ty-py-fong* (fausse rumeur). Néanmoins la peur durait encore, et ce ne fut qu'au bout de huit à dix jours qu'on fut un peu tranquilisé. Les réfugiés regagnèrent peu à peu leurs foyers; pour nous, nous ne tardâmes non plus à reprendre le chemin de la résidence épiscopale où je passai quelque temps auprès de mon évêque.

CHAPITRE XVI

Retour à Tsao-kia-yn. — L'aubergiste de Ky-ly-pou. — Suicide d'un catéchumène. — Vol à l'oratoire de Tsao-kia-yn.

Lorsque j'eus terminé mes affaires, je pris congé de Monseigneur et me mis en route pour regagner mon district. C'était dans le courant de la semaine de *Quasimodo*. La veille nous avions expédié deux religieuses que sa Grandeur envoyait à Kiu-tsin rejoindre les deux premières qui déjà ne suffisaient plus à la besogne.

Le soir de la première journée nous étions arrivés à Poul-eul-tou, gros bourg sur le fleuve de Ta-kouan, où nous devions loger. Il allait faire nuit; j'étais debout sur le seuil de l'auberge quand je vis déboucher en face de moi deux de nos courriers qui revenaient du *haut Yun-nan*.

— "Comment se fait-il que vous ayez tant tardé, leur demandai-je aussitôt! On vous attend depuis longtemps à Long-ky."

— "Ce n'est pas notre faute, répondirent-ils, nous avons été retenus malgré nous."

Et ils me racontèrent comment, peu de temps après mon départ de Kiu-tsin, un catéchumène dont nous nous défions s'était empoisonné dans la maison des missionnaires afin de nous nuire (1)! Sa famille d'abord, son chef militaire,

(1) En Chine, le moyen le plus sûr et très en usage de nuire à quelqu'un c'est de se suicider dans la maison de son ennemi, ou à sa porte.

ensuite, car il était soldat, avaient fait grand tapage, réclamé de l'argent, puis finalement porté une accusation contre nous au tribunal de Lan-lin.

Six chrétiens avaient été jetés en prison et battus avec brutalité. Enfin l'affaire avait pris de telles proportions que les néophytes étaient menacés d'extermination..... on devait brûler l'oratoire et la maison du missionnaire, etc.

Les choses en étaient là au départ des courriers chargés d'en porter la nouvelle à l'évêque. Une lettre de M. Birbes me donnait d'ailleurs les principaux détails de l'affaire et m'annonçait de plus que l'oratoire de Tsao-kia-yn avait été dévalisé par les voleurs. Enfin ce cher confrère ajoutait :

“ Je pense me tirer d'affaire malgré la mauvaise volonté des mandarins... mais hâtez-vous..., nous aurons plus de courage à deux.....”

J'aurais bien voulu me trouver auprès de lui ; mais j'avais encore vingt journées de chemin à faire et à mon arrivée comment les choses auraient-elles tourné ?

Je passai une nuit pénible et sans sommeil. Le lendemain, dès avant l'aube, nous étions en route. Mes gens ne se pressaient pas assez au gré de mes désirs. J'aurais voulu pouvoir voyager d'un seul trait. Enfin je me calmai peu à peu et m'abandonnai à la volonté de Dieu.

Le cinquième jour nous allions entrer à Ky-ly-pou, grande bourgade à moitié route de Tchao-thong, quand j'aperçus trois ou quatre individus assis près d'une pagode, à l'ombre de grands arbres ; je m'approchai d'eux, et les reconnus : c'étaient les porteurs des chaises et des bagages des religieuses que nous avions fait partir avant nous.

— “ Que faites vous ici, leur criai-je.”

— “ Nous attendons le Père.”

— “ Pourquoi m'attendre ? Y aurait-il quelqu'un de malade ? ”

— “ Non.”

— “ Et bien alors ? ”

— “ Et bien, c'est qu'il est arrivé quelque chose de grave... deux caisses appartenant aux vierges ont été volées cette nuit.”

Bon ! encore une affaire... je continuai ma route et entrai dans le village.

Le maître d'auberge chez qui logeaient les voyageuses, me voyant passer devant sa porte avec mes gens, sentit que les choses allaient mal tourner. J'étais à peine descendu à un autre hôtel situé à quelques pas plus loin qu'il arriva avec le maire de l'endroit pour souder mes dispositions. Il me conta mille histoires.

— “ La chose est bien simple, lui dis-je, puisque tu es le maître de l'auberge et que c'est par ta faute que la porte de la chambre où étaient les effets n'a pas été fermée, il est tout juste que tu sois rendu responsable ; pour chaque caisse, je réclame dix *taëls* (80 fr.), ce qui fait vingt *taëls* en tout. Si tu ne me trouves cette somme avant mon départ d'ici, c'est-à-dire avant demain matin, je t'accuse à Ta-kouan.”

Ce furent alors des *Jérémies* à n'en plus finir. A trois ou quatre reprises il envoya des gens intercéder auprès de moi ; mais d'autres, qui probablement n'avaient pas les mêmes raisons de parler pour lui, vinrent me trouver en secret et m'engagèrent à ne pas l'épargner.

“ C'est un coquin , disaient-ils, c'est lui qui a fait ou préparé le coup... Il croyait n'avoir affaire qu'à des femmes... puisqu'il est à votre merci... mangez-lui la peau... vous rendrez service à tout le monde.”

Je remerciai ces honnêtes païens de leur bonne volonté en disant que je saurais bien traiter mon affaire.

J'étais couché et allais m'endormir quand l'aubergiste-incriminé vint encore avec plusieurs individus ;

— “ As-tu les vingt *taëls* ? lui demandai-je.”

— “ *Lao-yé* (1), ce n'est prs ma faute.”

— “ As-tu les vingt *taëls* !

— “ Ah, *Lao-yé* si vous connaissiez ma misère ! ”

— “ Tu n'as pas les vingt *taëls*, et bien va-t-en et laisse-moi dormir.”

Mes gens le mirent poliment à la porte. Le lendemain, dès avant le jour, j'avais fait filer une partie de mon monde. Bien que les négociations fussent reprises, je partais aussi, sachant bien qu'elles n'aboutiraient à rien de satisfaisant.

C'est ce qui eut lieu en effet. Deux jours après, en arri-

(1) *Lao-yé*, terme honorifique, en français *vénérable Monsieur*.

vant à Ta-kouan, je dressai un acte d'accusation contre l'aubergiste de Ky-ly-pou et l'envoyai au mandarin. Un chrétien de l'endroit, intelligent et lettré, fut chargé de la poursuite de l'affaire ; pour moi je continuai ma route.

Ce ne fut que deux mois plus tard que j'appris le résultat de ma plainte. Le pauvre aubergiste avait été saisi par les satellites de Ta-kouan, amené en cette ville et jeté en prison. Puis on l'avait contraint à déboursier des dizaines de *taëls* pour recouvrer sa liberté. Mais tout ce qu'il avait versé de sapèques fut accaparé par ces prétoriens affamés qui ne vivent que de pareilles aubaines. Je ne pus obtenir une seule obole.

Le chrétien chargé de soutenir mes droits me demandait la permission de dresser un second acte d'accusation, sous prétexte qu'on ne m'avait pas remboursé. Je répugnai à cette mesure et aimai mieux perdre vingt *taëls* que de faire prendre mon homme une seconde fois et de le faire gruger aussi cruellement.

En Chine, du moins dans nos contrées, la plupart des procès se terminent ainsi : frais, amendes, indemnités, dommages-intérêts, tout est englouti par la meute insatiable des satellites, vrais chiens de chasse qui ne courent que là où ils sentent la curée, et Dieu sait s'ils se la font bonne, quand une proie un peu grasse leur tombe sous la dent. Mais c'est la faute des autorités, qui jamais et nulle part ne paient les employés de la force publique. Obligés de prélever eux-mêmes leur salaire, ils croient toujours n'avoir pas reçu assez ; ils ruinent impitoyablement les malheureux qu'ils conduisent au prétoire.

Aussi l'accusation est-elle entre païens un terrible moyen de vengeance. On voit des individus, lésés par d'autres, accuser ceux-ci une fois, deux fois et jusqu'à cinq ou six fois, et cela pendant des années et toujours pour la même affaire que les mandarins ont grand soin de ne jamais terminer. En cela, l'habileté du magistrat chinois consiste surtout à juger un procès de telle sorte que, de quelque côté qu'on se trouve, accusateur ou accusé, on ait toujours un moyen de recours et une porte ouverte à la vengeance.

Quel meilleur moyen aussi de perpétuer les haines que d'éterniser les procès... et, partant, de remplir la caisse man-

darinale. Car c'est toujours le mandarin qui a la meilleure part du gâteau.

Un jout, un sous-préfet disait naïvement à un de nos confrères, en parlant d'une ville du Yun-nan.

“ C'est un triste pays que celui-là, impossible d'y vivre... on n'y voit jamais un procès... et que deviendrions-nous, s'il en était ainsi partout ? Inutile alors de se donner tant de peines et de déboursier tant d'argent pour attrapper une place... ”

Honte éternelle à cette vénalité sans nom qui écrase et démoralise le Céleste Empire !

Quand, au bout de vingt-deux jours de marche, j'aperçus au loin ma maison, je respirai plus à l'aise. Je cherchai à lire sur les figures de ceux que je rencontrais, l'effet que produisait mon retour. Mais, comme autrefois, les gens me saluaient et ceux qui me connaissaient plus particulièrement me souhaitaient la bienvenue.

Je fus d'ailleurs complètement rassuré en arrivant chez moi, le P. Birbes s'y trouvait justement :

— “ Où en sont vos affaires ? ” lui criai-je, dès que je l'aperçus.

— “ Grâce à Dieu, tout est fini pour le moment... tout va comme par le passé, ” et M. Birbes me raconta tout au long comment les choses s'étaient terminées. Voici en peu de mots le récit de l'affaire :

Un nouvel adorateur, dont les antécédents laissaient à désirer, devait une petite somme à la chrétienté pour une maison. Comme il était sur le point de repartir dans l'ouest de la province, les chrétiens le prièrent de régler cette affaire. Mais, il n'avait pas d'argent et il en eût trouver difficilement à emprunter, que fit-il alors ? Il demanda à coucher au *Kintang* (lieu de réunion) et pendant la nuit il prit de l'opium qu'il avait sur lui et s'empoisonna à l'insu de tout le monde..

Ce ne fut que le lendemain qu'on s'en aperçut, mais déjà il était trop tard. A peine fut-il mort, que la famille païenne arrive en toute hâte et pousse les hauts cris, comme c'est l'habitude en ces sortes de cas. On prétend même que c'est le Père qui l'a empoisonné.

M. Birbes, aidé de ses chrétiens, amena cependant la

famille à enlever elle-même le cadavre et à l'ensevelir. L'affaire semblait terminée, quand, un matin, arrive, suivi d'une demi-douzaine de soldats, le petit mandarin à la suite duquel s'était engagé le défunt. Cet homme réclamait avec insolence 40 à 50 *taëls*, un sabre, des couteaux, etc... C'était évidemment une querelle qu'il nous cherchait. On lui répond qu'on ne le connaît pas et on le prie de s'adresser ailleurs. Furieux alors, notre homme sort en disant qu'on aura bientôt de ses nouvelles.

Effectivement, dès le lendemain, les satellites du prétoire viennent avec une pancarte du sous-préfet. N'osant s'en prendre au Père, ils emmènent les six principaux chrétiens, soi-disant pour s'arranger à l'amiable devant le tribunal et les jettent traitreusement en prison. Là, on les menace, on les bat. *Té-lao-yé* décharge contre ses pauvres gens toute la bile que, depuis deux ou trois ans, il a amassée contre nous.

Apprenant les mauvais traitements qu'on fait subir à ses néophytes, le P. Birbes se rend au *Yan-en* : " Si quelqu'un a péché, dit-il, c'est moi. Pourquoi bat-on des gens inoffensifs et complètement innocents ? Mais on lui ferme la porte et on refuse de l'entendre. "

Pendant ce temps on fait des menaces terribles contre les missionnaires et contre nos néophytes... On va brûler l'église et saccager les maisons... On va mettre tout à feu et à sang. La nuit, les chrétiens sont obligés de veiller pour éviter une surprise. Toutefois, malgré tout ce tapage, on ne se laisse pas trop intimider. Mais les chrétiens emprisonnés ne recouvraient pas leur liberté. Pour les délivrer, mon confrère dut sacrifier une somme d'argent. C'était tout ce que demandait le mandarin ; dès lors, l'affaire était finie et l'illustre *Té-lao-yé* décida dans sa sagesse que chacun devait rentrer chez soi et s'y tenir tranquille, qu'il fallait surtout oublier le passé par amour de la concorde et de l'union fraternelle.

Restait une autre affaire que nous aurions bien voulu éclaircir, c'était le vol commis dans la chapelle de Tsao-kia yn. Les voleurs étaient connus. Les objets dérobés consistaient en croix, chandeliers qui, dorés pour la plupart, passaient pour être d'or pur aux yeux des braves payans de Kiu-tsin et excitaient depuis longtemps leur convoitise.

Mais, comme les preuves n'étaient pas convaincantes pour des esprits prévenus contre nous comme ceux de nos mandarins, nous pensions bien que notre accusation demeurerait sans effet. C'est ce qui eut lieu. Le digne *Té-~~le~~o-yé* dut éprouver un moment de douce satisfaction en apprenant notre *déconfiture*. Il se promit bien de ne rien faire pour nous et il ne fit rien en effet.

CHAPITRE XVII

Négociations pour l'achat d'un terrain chez les Lolos. — Han-tchen, ses exactions, sa ruine et sa mort. — M. Margay au Yun-nan.

Depuis l'établissement de la maison dans le district de Kiutai, nous avons toujours été au jour le jour, obligés de tout acheter sur les marchés, payant à certaines époques les denrées alimentaires à un prix élevé. A la vérité jusqu'alors, nous n'avions pu faire autrement, car notre position n'était ni sûre, ni stable.

Mais la situation avait changé depuis, nous étions établis dans ce lieu d'une manière définitive, le moment paraissait venu de nous créer quelques ressources et surtout de prendre les mesures nécessaires pour former les enfants de nos orphelins à la culture, sans être obligés de les confier à des étrangers, ni de les exposer à tous les dangers qui se rencontrent en pays païen. Il avait été convenu avec Mgr Ponsot qu'on profiterait de la première occasion favorable pour faire l'acquisition de quelques champs.

Le bruit se répandit bientôt dans toute la plaine que nous voulions acheter une propriété, et quantité de gens ruinés vinrent nous faire offre de service. On nous fit mille propositions inacceptables. Enfin on nous offrit un vaste terrain appartenant à une tribu de Lolos, situé près du village de Pé-chy-ngay (*saut des roches blanches*), et dépendant du *thou-sé* (chef) de Sy-liéou-chouy, nommé Hay.

La famille Hay était à peu près ruinée et cherchait partout de l'argent sans en trouver. Le chef de la famille venait de mourir et n'avait pas laissé d'enfants, les deux frères songeaient à se partager la succession, sans savoir encore lequel

des deux porterait le titre de *Thou-ssé*. Car ce titre ne se transmet que de père en fils. Il leur fallait recourir à Péking et pour cela faire de grandes dépenses. Or ni l'un ni l'autre n'avaient l'argent nécessaire. Nous nous décidâmes, en conséquence, à entrer en négociations avec eux.

Les habitants de Pé-chy-ngay nous connaissaient de longue date, et plusieurs nous étaient attachés, bien qu'il n'y eût encore aucun chrétien parmi eux. En apprenant que nous voulions acheter leur terrain, ils furent dans l'enthousiasme et nous dépêchèrent le plus influent d'entre eux, nommé Tchang, pour nous inviter à nous rendre dans leur village et commencer les pourparlers. Nous y allâmes, en effet, et ces braves *Lolos* nous traitèrent de leur mieux et nous offrirent l'hospitalité dans la plus belle maison de la localité.

Le lendemain, nous visitâmes la propriété que nous avions en vue, elle comprenait des rizières et quelques champs où l'on pouvait cultiver le blé, l'avoine, le maïs, etc... Ce terrain était en friche et en partie couvert de broussailles. Cette propriété nous convenait parfaitement pour le but que nous nous propositions, mais le prix d'achat était bien élevé pour notre pauvre bourse, il était de 12 à 1500 *taëls* (de 10 à 12.000 fr.). Où trouver cet argent ? Néanmoins, dans l'espoir d'obtenir des conditions plus favorables, nous résolûmes de poursuivre les négociations.

Peu de temps après, nous nous rendîmes à Sy-lièou-chouy trouver les frères Hay. Plusieurs *Lolos* nous accompagnaient ; Tchang de Pé-chy-ngay était du nombre. Tout d'abord, on nous fit bon accueil, mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il y avait quelque chose de louche dans la manière d'agir des chefs *Lolos* et nous n'en dissimulâmes pas notre mécontentement à Tchang, leur homme d'affaire.

Celui-ci jura le contraire et, afin de le prouver, il dépêcha sur le champ un homme à cheval annoncer notre retour à Pé-chy-ngay et nous y préparer un bon souper, car, dans un moment d'humeur, nous avions déclaré que nous romptions toute négociation et que nous repartions à l'instant même.

Nous repartîmes en effet. La nuit nous prit en route, mais les *Lolos* connaissaient parfaitement le chemin et nous arrivâmes bientôt à Pé-chy-ngay. Nous trouvâmes tous les habi-

tants du village, rassemblés et prévenus de la tournure que prenaient les choses, ils en étaient tout désolés : “ Père, nous diront ces bonnes gens, nous aussi, nous nous sommes aperçus que la conduite de Tchang n'est pas droite. On dit qu'il a été circonvenu par Han-tchen, notre voisin, qui, depuis longtemps, convoite ce terrain.”

Nous remercîâmes ces braves *Lolos*, car nous savions que leurs paroles étaient sincères.

Ce Han-tchen, dont il vient d'être parlé, était un mandarin du pays, assez haut globulé militaire, qu'on disait très riche. En tout cas, il était puissant et très redouté dans la contrée.

En 1870, alors qu'on était au fort de la guerre contre les musulmans, partout on faisait des réquisitions d'hommes, d'animaux et surtout d'argent ; ce n'était que plaintes et mécontentement dans tout le pays. Les populations, écrasées d'impôts et de corvées, se montraient patientes, cependant, et résignées. Un petit mandarin, alors au commencement de sa fortune, se fit remarquer entre tous par ses exigences impitoyables. C'était précisément ce Han-tchen qui demeurait dans le Tong-chan, à quelques *ly* seulement de Pé-chy-ngay. En peu de temps, il fut l'objet de l'exécration universelle, mais, comme il avait la force en main, personne n'osait souffler mot : bien au contraire, on le traitait en prince partout où il passait. Chacun avait peur de s'attirer sa haine.

Lui en profitait pour se faire une fortune colossale. Il se bâtit un immense château, il emplit ses greniers et entassa l'argent au fond de ses coffres. Pour comble de bonheur, il reçut du gouverneur Tsen un globule rouge avec le grade de colonel. Tout lui réussissait à merveille et personne ne savait où s'arrêterait la fortune de cet homme.

Tel était l'individu qui venait se mettre en travers de nos projets, car lui aussi songeait à agrandir ses domaines qui étaient contigus à celui que nous avions en vue ; et il eut regardé comme un affront de voir ce terrain acheté par d'autres.

Pour ne point entrer en lutte avec un si terrible personnage, nous nous retirâmes et fîmes savoir aux Hay que nous

renoncions au terrain de Pé-chy-ngây. Mais nous continuâmes d'entretenir de bonnes relations avec les *Lolos*, notre but avant tout était de leur procurer le grand bienfait de la foi.

Sur ces entrefaites nous fûmes visités par la maladie, je fus le premier à payer mon tribut ; un nouveau missionnaire, M. Chareyre, que Mgr Ponsot venait d'envoyer dans le district de Kiu-tsin, imita mon exemple. M. Birbes lui-même n'était pas très bien portant. Chacun offrit cette épreuve au bon Dieu pour la conversion de nos chers *Lolos*.

Aussitôt que je fus à peu près rétabli, je dus me rendre à la capitale où m'avait appelé notre cher provicaire. Pendant mon absence, M. Birbes avait à prendre soin de tout le district ; heureusement que M. Chareyre fut bientôt guéri et en état de lui venir en aide. Ce nouveau confrère alla au commencement de 1875 s'installer à Tang-kin-ten où les chrétiens l'attendaient depuis longtemps.

Ce fut à peu près à cette époque, c'est-à-dire à la fin de 1875, qu'arriva dans nos parages M. Margary, dont la mort tragique a rendu le nom célèbre. Il avait été envoyé de Péking et se dirigeait à Yong-tchang-fou (1), sur la frontière, où trois officiers anglais, venus des Indes par la Birmanie, devaient le rejoindre et revenir avec lui, en traversant la Chine, jusqu'à Shang-haï.

Le but de cette mission, nous dit M. Margary lui-même, était d'ouvrir un chemin de communication entre les Indes et l'ouest de la Chine. Ce jeune *gentleman*, qui parlait assez couramment le français, se montra fort aimable à notre égard. Comme nous lui exprimions nos craintes de le voir voyager ainsi seul et à l'euro péenne, dans ces contrées à demi-sauvages, où le moindre chef de localité, sans autre raison qu'une défiance mal fondée, peut susciter les plus grands embarras aux étrangers :

“ Je n'ai rien à craindre, nous répondit-il... Mes passeports sont en règle et notre ministre ne serait pas d'humeur à supporter la moindre injure vis-à-vis d'un sujet britannique. D'ailleurs le *Tsong ly-yamen* a envoyé dans les provinces des ordres précis au sujet de mon voyage.”

(1) Yong-tchang-fou est une ville de 1er ordre du Yün-nan, sur la frontière de la Birmanie.

Nous admirâmes la confiance de M. Margary, qui croyait si naïvement à la bonne foi des Chinois. Il devait, hélas ! faire une bien triste expérience de cette bonne foi. Homme de cœur et d'énergie, comme la plupart de ses compatriotes, il ne se serait jamais douté qu'on pût payer de sa vie une trop grande confiance (1).

En chine, les européens ont en général le cœur trop haut et trop généreux ; ils oublient trop facilement que les hommes, qui tuent si souvent les missionnaires, qui ont fait l'ignoble coup de Tong-tchéou (2), en 1868, celui de Tien-tsin, en 1870 (3), sont capables d'assassiner des voyageurs sans défense, comme ils seraient prêts dès demain à faire main basse sur les européens des ports, si l'occasion leur paraissait favorable. Les principes des Chinois n'ont pas changé à cet égard et ne changeront pas. Ils nous tueront et s'en vanteront, s'ils se sentent les plus forts, comme ils s'en justifieront par d'odieuses calomnies, s'ils sont les plus faibles.

J'ai dit plus haut que, pendant mon absence, mon oratoire de Tsao-kia-yn avait été dévalisé une première fois. Nous avions fait tout le possible pour obtenir réparation, mais notre plainte n'avait pas été prise en considération. Encouragés par ce premier succès, les voleurs profitèrent de nouveau de mon absence, et, pendant mon séjour à la capitale, ils s'introduisirent dans le même oratoire et pratiquant une brèche dans la muraille, ils pénétrèrent dans ma chambre. Là se trouvait tout mon avoir, il était renfermé dans deux malles. Tout fut enlevé, même les malles.

L'affaire fut aussitôt portée au tribunal de Lan-lin, mais l'ami Té-lao-yé avait bien d'autres soucis. Il ne daigna pas même répondre. A mon retour de Yun-nan-sen, je portai de

(1) M. Margary eut la tête tranchée près de la ville de Ten-né-tohéou.

(2) Tong-tchéou, grande et peuplée ville sur le Pei-ho, à 6 lieues de Péking. Plusieurs européens, parmi lesquels un missionnaire (M. Delue) qui faisait partie de l'expédition en qualité d'interprète, y avaient été envoyés en parlementaires et y furent traitreusement massacrés en 1860.

(3) Tien-tsin est un port ouvert aux européens, situé également sur le Pei-ho. En 1870, dix filles de la Charité, plusieurs missionnaires, le consul de France et d'autres européens furent massacrés dans cette ville.

nouveau plainte et cette fois d'une manière plus accentuée. Alors le mandarin se montra complaisant et fit bonne contenance. Il commença par dire qu'il savait que mes affaires n'étaient pas celles des Anglais et il ajouta qu'il se ferait toujours un plaisir de les traiter, et en preuve de sa bonne volonté, il envoya des satellites arrêter les coupables. Mais, quand les satellites arrivèrent, ceux-ci avaient eu soin de prendre le large. Ce furent leurs parents et leurs voisins qui payèrent pour eux, mais, à la fin, ennuyés de se voir malmenés et rançonnés, les dits parents et amis se rassemblèrent et tombèrent à l'improviste sur les satellites qu'ils rossèrent d'importance et obligèrent à partir. Et les choses en restèrent là.

Cette manière d'agir pourra surprendre ceux qui ne sont pas au courant des usages de la Chine, mais ce n'est pas chose rare, surtout dans nos parages. Il arrive souvent que les satellites, envoyés à la poursuite des malfaiteurs, sont poursuivis à leur tour et cruellement battus. Les émissaires du prétoire ont tellement l'habitude de maltraiter les pauvres diables qui leur tombent entre les mains, qu'on les craint et qu'on les exècre comme la peste. Les satellites sont-ils les plus forts? l'accusé et toute sa famille, coupable ou non, se sauvent et se cachent comme ils peuvent, et souvent pendant des mois entiers. Sont-ils les plus faibles et l'accusé a-t-il un peu d'audace?... parents et amis se réunissent aussitôt et on tombe sur les prétoriens avec un sans-gêne et un entrain qui obtiennent plein succès.

Les satellites s'empressent de prendre la fuite et ne s'arrêtent plus qu'à la porte du *Ya-men* (prétoire). D'ordinaire on se contente de les rouer de coups sans attenter à leur vie; car alors le cas deviendrait grave et le mandarin se verrait obligé d'agir avec vigueur. Il arrive cependant parfois que plusieurs satellites restent sur le carreau, c'est qu'alors les populations, poussées à bout, ne calculent plus la portée de leurs actes et n'ont qu'un seul but en vue, celui de se venger. Mais les prétoriens ont du flair; quand ils sentent le danger, ils se montrent prudents et ont soin de venir en nombre, et de se mettre à l'abri de toute surprise.

Notre *Té-lao-yé*, n'ayant point à venger la mort des siens,

ne se sentit pas d'humeur à continuer pour nous la lutte. Il laissa les voleurs tranquilles et plus disposés que jamais à recommencer leurs méfaits.

Cependant, les *Lolos* étaient revenus à la charge et nous demandaient de nouveau à nous avoir au milieu d'eux. L'obstacle que nous avions voulu éviter venait d'ailleurs de disparaître. Notre compétiteur avait subitement quitté la scène de ce monde. On me permettra de rapporter ici le récit de ses derniers moments.

Han-tchen était à l'apogée de sa puissance. Il dominait toute la contrée ; son nom était dans toutes les bouches ; sa renommée même était répandue au loin. Ce fut là précisément la cause de sa perte.

La guerre contre l'islamisme venait d'être terminée. Il fallait de l'argent pour combler les vides faits dans le trésor public. Un ennemi de Han en souffla un mot au gouverneur Tsen.

"Grand homme, lui dit-il, vous avez un acte de justice à faire... Laissez-vous les coffres de Han déborder d'argent, tandis que les nôtres sont à sec ? Grand homme, ayez pitié du peuple que le ciel vous a donné à conduire."

Jamais, dit-on, l'idée de justice n'avait paru si belle et si sainte aux yeux de Tsen-ta-jen. Et jamais il n'avait si bien compris ses devoirs à l'égard de son peuple.

"Comment se peut-il que, sous mon gouvernement, il se commette de pareilles injustices, de si cruelles concussions ! Je veux faire un exemple : je veux que tous, grands et petits, sachent bien que je n'ai jamais connu le mal sans le réprimer."

Quelques jours après, on apprenait à Kiu-tsin que la fortune de Han-Kouan était chancelante. Ce fut alors comme un signal attendu et longtemps désiré... Vingt accusations partirent aussitôt de vingt endroits différents, faisant peser sur le pauvre Han les griefs les plus graves. Tsen n'en demandait pas tant, mais comme de temps en temps il avait reçu de jolis cadeaux de la main libérale de Han, il voulut se piquer de reconnaissance et se montrer bon prince. Il manda donc Han-tchen à son *yamen*. Celui-ci, en bon Chinois, flaira le péril et pressentit un piège. N'importe, il fal-

lait partir. A tout événement, et pour parer au plus pressé, il remplît bien ses poches.

Que se passa-t-il dans l'entrevue?... Nul ne l'a pu entendre, mais tout le monde l'a su. Quand Han-tchen sortit du palais, ses poches étaient vides; mais les remontrances devaient avoir été douces et paternelles, car il semblait tranquille et répondait d'un ton assuré à ceux qui s'empressaient autour de lui.

Néanmoins, il crut n'avoir pas fait assez et il tenta bientôt un second effort sur la vertu du Tsen; mais cette fois l'intègre gouverneur consulta les intérêts de l'Empire; l'accueil fut mauvais.

Han-Kouan, se sentant perdu, quitta le *yamen* en proie aux plus tristes pressentiments. En passant sous la porte extérieure, près de l'endroit où s'affichent les édits, il voit une grande pancarte revêtue des sceaux officiels. Il s'arrête machinalement et lit... Horreur!!! C'était sa propre condamnation! Han-Kouan est frappé d'épouvante, il court à son hôtel, fait seller son cheval et s'élance sur la route de Kiu-tsin.

Mais Tsen-fou-thay est immédiatement prévenu par ses espions; Han-Tchen était à peine hors des portes de la ville que quatre ou cinq cavaliers se mettent à sa poursuite. Mieux montés que lui, il lui laissèrent d'abord prendre l'avance.

Quand ils virent qu'il allait atteindre Pan-Kiao, gros bourg à 40 *ly* de la capitale, ils le rejoignirent et lui tranchèrent la tête qu'ils rapportèrent à Tsen-fou-thay.

Ainsi se rend la justice en Chine, les brigands tuent les voleurs, jusqu'à ce qu'eux-mêmes soient exterminés à leur tour.

Han-Tchen mort, nous crûmes pouvoir reprendre les négociations avec les Hay au sujet du terrain de Pé-chy-ngay. Eux-mêmes nous faisant d'ailleurs des avances, rien ne s'opposait désormais à la conclusion du marché; plusieurs fois les deux frères Hay vinrent nous voir. Ils nous promirent même de ce faire chrétiens avec tout leur peuple et fixèrent un jour pour adorer.

Nous les attendîmes sans trop nous fier à leur paroles, car nous comprenions toute la difficulté qu'il y avait, pour des

jeunes gens de leur condition, à renoncer au culte de la chair et de l'argent, pour embrasser la voie de la mortification et de la justice.

Mais si nous comptons peu sur la conversion des Hay, nous avions du moins l'espérance fondée de convertir un certain nombre de *Lolos*. Nos relations avec eux nous avaient mis à même de les connaître et de nous faire connaître d'eux ; ces bonnes populations, sans parti pris, sans préjugés de nations, sans culte, comme sans croyances, nous écoutaient volontiers et prêtaient attention à la parole de Dieu.

Les deux frères Hay ne vinrent point adorer. Bientôt même, ils ne parlèrent plus de nous vendre le terrain de Pé-chy-ngay.

(A continuer.)

AFRIQUE CENTRALE.

KHARTOUM, le 9 mai 1883.

Rév. ARTHUR BOUCHARD, missionnaire apostolique.

Très cher Confrère,

Permettez-moi de vous envoyer la copie d'une lettre écrite à son Eminence le Cardinal Canossa par le Rév. Père Don Luigi Bonomi, supérieur de la mission de Gebel Nuba. Voici cette copie :

J'espère ne pas déplaire à votre Eminence si je prends la liberté, en ce premier jour de l'an 1883, de vous envoyer cette lettre et de vous offrir mes plus sincères souhaits et ceux des missionnaires et des sœurs de Gebel Nuba, et de demander au Seigneur pour vous, toutes sortes de consolations et toute la félicité que vous pouvez désirer dans le cours de cette année qui commence. En même temps, je crois vous faire plaisir en vous envoyant de nos nouvelles en ces temps où vous n'avez pu recevoir que des notices incertaines et confuses.

Du premier de l'année dernière jusqu'à ce jour, nous sommes restés presque totalement séparés, non-seulement de l'Europe et de Khartoum, mais encore d'Elobeid, d'où nous avons pu recevoir quelque furtive communication achetée à prix d'argent et de sang versé. L'insurrection politico-religieuse qui infecte et domine presque tout le Soudan Egyptien, après avoir éclaté sur le fleuve Blanc, se porta à l'occident, dans l'intérieur, à peu de distance de Délen, et là, avec l'aide de bandes d'arabes et de nègres prit une consistance telle qu'elle menaça en même temps Elobeid, Fashioda et Khartoum. En attendant, nous dûmes suspendre toute idée et tout projet de fonder à Nouba de nouvelles stations, pour lesquelles du reste nous avons déjà réuni le person-

et le matériel nécessaires, et nous fûmes contraints de nous borner à nous maintenir à Délén et d'armer une vingtaine de nos chrétiens nègres pour pouvoir nous défendre avec l'aide des soldats envoyés à Délén par le gouvernement pour réprimer la traite des noirs dans ces contrées.

Pour un certain temps, avec ces ressources et les précautions voulues, nous n'eûmes rien à craindre ni pour nous ni pour nos chrétiens. Lorsque les hordes des rebelles commencèrent à menacer Elobeid et les environs, le Rév. supérieur Lozi nous envoya l'ordre de nous retirer tous à la capitale du Cordofan en compagnie des soldats que le gouvernement lui-même avait rappelés à Elobeid. Cet ordre ne parvint ni à nous ni aux soldats, parce que le courrier fut tué en route ; nous reçûmes seulement un peu après le contre ordre de Don Lozi lui-même qui croyait que tout péril avait cessé. Du reste, l'un et l'autre étaient inutiles, parce que, dans une excursion, les arabes avaient pris aux soldats les quelques chameaux qu'ils possédaient, et dans cette saison, il était impossible à eux et à nous de faire à pied un voyage de 4 jours sans avoir les moyens de porter l'eau nécessaire ; car autrement, il nous eût fallu nous rendre aux rares puits qui se trouvent sur le chemin, occupés par des populations rebelles au gouvernement et par nature hostiles aux chrétiens. Il nous eût fallu, en outre, trainer à notre suite une centaine de femmes et de petits enfants chrétiens, parce que les abandonner c'était les livrer à l'esclavage. Nous résolûmes donc de demeurer, confiants dans la protection du Seigneur et dans la force du lieu que nous occupions, jusqu'à ce que la bourrasque fut passée, confiants encore sur les bonnes dispositions des Nubiens de Délén qui, dans cette circonstance, nous furent toujours favorables, bien que à toute heure excités contre nous par les menaces et les promesses des arabes. Les choses en demeurèrent là jusqu'à la fin de septembre, où plusieurs fois nous fûmes mis en alarme, mais nous espérions toujours que le gouvernement nous enverrait des secours suffisants pour nous retirer en toute sécurité. Une fois, une troupe de soldats vint jusqu'à Birquet battre les rebelles, d'où ils devaient venir nous chercher et nous escorter jusqu'à Elobeid ; mais au plus beau,

nous apprîmes qu'ils s'étaient retirés pour protéger Elobéid menacée elle-même, et que plus tard Don Lozi, trompé par des apparences de tranquillité, avait lui-même obtenu du gouvernement que les soldats resteraient à Délen, persuadé qu'il était que nous pourrions y rester avec eux sans danger.

Mais il vint un temps où les soldats commencèrent à manquer de pain et de provisions, et alors commencèrent encore les périls. Peu à peu le besoin les rendit insolents et odieux à l'un et à l'autre des villages du pays. Ils en vinrent même aux mains avec quelques Nubiens et il y eut des morts de part et d'autre. Ce fut alors qu'un émissaire du fameux Derviche, chef des rebelles, s'insinua chez les Nubiens et en attira à son parti un grand nombre. Toutes les provisions furent saisies, et nous fûmes réduits à l'extrémité. Dans ces circonstances, nous fîmes conseil avec le capitaine des soldats et le Mofaltesc, c'est-à-dire l'inspecteur de l'esclavage qui était un Bolonais, sur les moyens à prendre pour nous tirer d'embarras et nous convinmes à l'unanimité de partir en secret la nuit, les soldats, nous et les nègres de l'Eglise, les quelques animaux que nous avions devant porter les sœurs et le plus strict nécessaire pour la route. Nous devions aller du côté du sud-est à Foscada où nous aurions pu trouver asile et secours, et descendre par le fleuve à Khartoum. Tout était déjà combiné pour la nuit du 14 au 15 septembre dans laquelle nous devions nous rendre dans le camp des soldats et de là partir sans être aperçus quelques heures avant l'aube. Nous fîmes ainsi, mais nous fûmes déçus lorsque nous trouvâmes ceux-ci nullement préparés, quoique nous leur eussions, la veille au soir, distribué une grande quantité de provisions et de vêtements que nous ne pouvions porter avec nous. Nous fûmes forcés d'attendre là jusqu'à ce que les soldats fussent prêts pour le départ. Pendant ce temps les Nubiens qui avaient flairé la proie, dérobaient et emportaient tout ce qui restait dans notre maison, avant que la nouvelle parvint aux partisans du Derviche qui auraient prétendu posséder le butin. L'aube de ce jour funeste se montra enfin, et fut la première où la cloche de notre église n'ait pas sonné l'*Ave Maria* et annoncé

le saint sacrifice. Le capitaine et une partie des soldats, à notre insu, envoyaient des exprès à nos ennemis pour traiter de notre reddition. Ce fut en vain que nous protestâmes, nous et une grande partie des soldats, parce que peu à peu ils allaient au quartier de l'émissaire du Derviche porter leur fusil en acte de soumission ; des premiers fut le capitaine lui-même. Il ne nous resta d'autre parti à prendre que de nous rendre à nos habitations qui n'étaient plus reconnaissables, pour nous préserver du soleil, prendre du repos et tenir conseil. Là, nous nous accommodâmes le mieux possible jusqu'à ce que vint encore notre tour de céder en nous présentant au chef des rebelles. Lui-même avait déjà été prévenu de notre résolution de partir la veille au soir par trois de nos nègres chrétiens mariés. Après avoir reçu de nous, le jour auparavant, argent et vêtements pour le voyage, ces malheureux allèrent le soir faire acte de soumission à l'ennemi en se déclarant musulmans, dans l'espérance ensuite d'avoir part au partage de notre avoir. Le chef des rebelles qui était une de mes connaissances et un ami du pauvre Monseigneur Comboni, nous déclara que si nous voulions nous faire musulmans comme avait déjà fait le mofaltesc, notre compatriote, on nous laisserait tout, provisions et armes, et que nous pourrions librement rester à notre poste ; sinon, nous devons consigner les armes et tout ce que nous possédions ; à cette condition, nous serions libres de partir pour notre pays. Nous prîmes le parti de lui porter nos armes, et nous l'invitâmes à s'emparer de notre avoir comme bon lui semblerait. Il avait déjà le matin contraint les nubiens à lui rapporter tout ce que la nuit ils avaient volé à nos maisons.

La matinée suivante, une bande d'Arabes et de Nubiens de la pire espèce vint au chant des louanges de Mahomet prendre possession de nos demeures, en commençant par l'église où ils exercèrent leur fureur satanique sur le peu qui était demeuré intact ; ils finirent par prendre note de tout et nous laissèrent seulement comme une faveur de notre antique connaissance les vêtements que nous portions et un autre de rechange. Pour nourriture, il ne nous resta qu'un peu de pain sec que nous avions préparé pour le chemin et

un petit sac de lentilles qui survécurent à la dilapidation, au point que les Nubiens eux-mêmes, touchés de compassion, nous portèrent à manger les quelques jours que nous demeurâmes à Délen. Nous ne pûmes rien obtenir en faveur de nos nègres et négresses, et ce fut là notre plus grande douleur de les voir devenir la proie de ces monstres qui se les partagèrent sous nos yeux comme ils eussent fait d'un troupeau de brebis. Ils nous promirent une lettre adressée au fameux derviche, afin que celui-ci, selon les conventions, nous laissât prendre le chemin de Khartoum ; mais cela encore sous quelque prétexte nous fut refusé au moment de notre départ. Oh ! combien plutôt aurions-nous désiré de mourir en témoignage de notre foi pour l'exemple de nos chrétiens, que de nous voir traités avec une douceur fausse et étudiée, au moment où ils nous ravissaient le fruit des fatigues de tant d'années, et où nous devons laisser nos nègres dans le péril certain de se faire Musulmans par force. En attendant, nous dûmes rester trois longs jours comme des hôtes dans nos demeures, et cela encore par faveur, tandis que ces misérables agissaient en maîtres. Le soir, nos nègres et négresses se réunissaient autour de nous et des sœurs pour faire les prières habituelles et entendre quelques avertissements interrompus le plus souvent par des larmes. Vint ensuite le moment du départ, où les nôtres voulurent, mais en vain, nous accompagner, à l'exception de deux qui obtinrent de venir comme serviteurs des nouveaux maîtres afin de nous voir arriver au moins jusqu'à Elobeid. On disait que cette cité avait été prise par les Arabes, et que le derviche rebelle y siégeait en vainqueur.

Tout le pays entre cette ville et Délen était aux mains des rebelles, et pour cela il fallait une escorte pour nous conduire en sûreté. L'escorte se composa de quelques Nubiens déjà depuis longtemps partisans du Mahdi, et de quelques Arabes venus avec l'envoyé de celui-ci dans le but de soumettre Délen et les monts environnants. Alors commença pour nous ce que nous appelions notre chemin de la croix, pendant lequel nous eûmes un peu de patience, grâce à celui qui nous y avait précédé comme un agneau de douceur. Au commencement, il nous fut permis de monter en voyage

les chameaux, mules et ânes que nous avions ; mais ils ne tardèrent pas de les charger de leur propre bagage, de sorte qu'à peine si nous pouvions nous y accommoder, lorsque de temps en temps ils nous les cédaient, et nous faisons le reste à pied.

La vallée était muette, et l'on n'entendait que les gémissements des vieillards qui, sans craindre pour leur âge avancé, pleuraient notre départ. Nous reçûmes aussi les saluts émouvants de ceux qui nous aimaient et spécialement du Codgiour Cacoum, qui, le premier, nous ouvrit la voie de Nouba, nous accueillit dans sa maison, et qui à présent lui aussi se voyait dégradé par les nouveaux maîtres et relégué dans un coin. Une insulte qu'ils auraient voulu nous faire, c'était de nous obliger à prendre avec nous un grand crucifix de bronze pour le faire voir et profaner par le derviche. Mais la première nuit que nous nous arrêtâmes près d'un mont, nous eûmes le bonheur, en profitant des ténèbres, de pouvoir le cacher dans une caverne de roches, où personne autre que l'un de nous sera capable de le trouver, et ainsi nous l'avons soustrait aux insultes et au mépris de ces fanatiques.

Le lendemain, le chef de l'escorte, tout préoccupé de charger les bêtes de somme, oublia le crucifix, et ainsi nous épargna une nouvelle affliction ; mais il prit la peine de nous priver encore de nos vêtements de rechange qu'il nous avait laissés à notre départ, et dans toutes les bourgades où nous nous arrêtions, nos maîtres avant d'y entrer se mettaient tous en file, vêtus de leurs plus beaux habits qui, pour la plupart, étaient les aubes ou surplis de notre église, ou manteaux faits avec les vêtements des sœurs ; puis ils entraient dans le village au chant de l'antienne à leur prophète, à laquelle répondaient par les cris de joie accoutumés les femmes du pays qui, semblables à autant de mégères, venaient à leur rencontre pour se repaître de la vue de leurs prisonniers et nous envoyer leurs tendres augures sous forme d'imprécations les plus variées. Cependant, il suffisait que nous nous arrêtions quelque peu dans un pays, et que nous nous entretenions avec les gens, pour que même les plus fanatiques s'adoucissent ; car ils nous reconnaissaient

pour ceux qui tant de fois étaient passés et avaient logé chez eux sans leur faire aucun mal, et auxquels ils demandaient des remèdes ou autre chose, et ils avaient compassion de nous, et nous priaient de suivre leur religion, nous promettant que tout nous serait restitué.

Les satellites eux-mêmes qui nous conduisaient, pour se faire honneur en présence du grand derviche, de la proie qu'ils portaient, avaient pour nous quelques égards, et cherchaient à éviter les centres les plus peuplés; nous pûmes, en usant de fermeté, obtenir qu'au moins les sœurs et un catéchiste malade, ne fissent pas la route à pied comme ils avaient tenté de la leur faire faire bien des fois. Mais ce qui nous faisait le plus de peine était de voir que les deux enfants qui nous accompagnaient étaient sans cesse tentés par eux de se faire musulmans. On les empêchait de nous rendre aucun service, de s'approcher de nous; on les contraignait de chanter et de prier avec eux, on alla même jusqu'à enchaîner celui qui se montrait le plus rebelle. Nous marchâmes ainsi lentement; le neuvième jour, arrivés à quelques heures d'Elobeid, nous nous arrêtâmes dans un village en attendant que notre chef et conducteur allât en avant jusqu'au camp des rebelles pour annoncer notre arrivée, et savoir ce qu'il devait faire de nous. Il nous envoya dire de nous avancer, que le derviche lui avait dit qu'il ne mangeait pas les hommes.

Le lendemain, nous nous mîmes en marche jusqu'à ce que nous retrouvâmes notre conducteur assis près d'une mare d'eau, et entouré d'une nouvelle bande de satellites; il nous invita à nous arrêter. Là se renouvela la scène habituelle, mais avec plus de solennité. Ils nous présentèrent une frapouille envoyée par le derviche, devant laquelle ils nous firent déposer les clefs des caisses de la médecine et du pain, nos couvertures, les châles, les sacs de voyage, les montres et tout ce qui leur paraissait superflu; de plus, ils prétendirent faire un examen personnel de chacun de nous et en particulier des sœurs qui devaient, selon eux, avoir de l'argent caché. Il faut noter, que dans la prise de possession qu'ils firent à Délen, ils ne nous demandèrent jamais d'argent, mais l'argent était toujours l'objet de leur plus

grande sollicitude, d'autant plus que chez les Arabes courait le bruit que nous avions au moins 12 caisses de talers. Et ils ne savaient pas que depuis plus de 8 mois nous étions privés de communications sûres avec Elbeid, au point que nous regardions comme une bonne fortune et une providence spéciale du Seigneur d'avoir reçu un peu avant la mort du pauvre monseigneur Combout, la somme de 500 talers qui nous furent utiles dans cette circonstance, de sorte qu'au moment de notre départ nous n'avions plus que 100 talers environ. Nous cherchâmes à les cacher en les divisant entre chacun de nous, et nous en placâmes une partie dans la caisse du pain. Lorsqu'ils firent la première visite, le second jour du voyage, ils ouvrirent la caisse, mais ils la fermèrent aussitôt sans rien soupçonner. Je voulus alors me donner un caprice, et ayant appelé à part notre conducteur, j'ouvris de nouveau la caisse et lui dis : "Vous avez cherché notre argent ; vous l'avez eu sous les yeux et vous ne l'avez pas voulu ; la voilà," et ainsi j'ouvris le petit sac qui contenait 20 talers et ajoutai : prenez ces talers et ne nous troublez plus." Alors, je lui demandai comme faveur deux ou trois talers pour les besoins du voyage et il me les donna. Le dernier jour cependant il me les redemanda, et ainsi nous ne sauvâmes que les quelques-uns que la nuit nous avions cousus dans nos paletots. Après qu'ils eurent recueilli nos dépouilles dernières ainsi que nous croyions, ils en chargèrent nos montures, sur lesquelles ils montèrent eux-mêmes, et nous firent aller à pied le reste du voyage. Il devait être à peu près midi, et le terrain sablonneux et la chaleur rendaient la marche excessivement pénible, surtout aux sœurs et au frère malade. Au fur et à mesure que nous avançons vers le campement des Arabes et du derviche, sous Elbeid, la foule se faisait toujours plus compacte autour de nous, et chacun des nouveaux arrivants se croyait le droit de nous interroger, de nous menacer et de nous prédire la décapitation, parce que nous refusions de répondre à la formule musulmane : "La iloh ilâ allah, na Mohammed rusûl allâh" ; mais étant arrivés à l'ombre d'un baobab, et nous étant arrêtés un peu pour reprendre haleine, nous fûmes à subir un nouveau dépouillement du peu qui nous

restait, de sorte que aux sœurs ils enlevèrent le voile de la tête, les mouchoirs et jusqu'aux vêtements de dessous. Dans la visite qu'ils leur firent précédemment par le moyen d'une femme qu'ils amenaient justement pour cela en voyage, elles se virent privées des chapelets attachés à la ceinture, des médailles et des reliques qu'elles portaient au cou. Nous étions déjà fatigués, et nous ne pensions pas à opposer la moindre résistance; nous nous consolions d'être jugés dignes de ressembler à notre Divin Maître, qui, semblable à un agneau plein de douceur, n'a pas ouvert la bouche devant ceux qui le dépouillaient, mais alors après tant de menaces, nous ne faisons plus cas de la vie, et peu nous importait de mourir plus ou moins bien vêtus.

Nous étant encore un peu avancés, nous eûmes à subir une nouvelle irruption de prétendants, qui nous enlevèrent jusqu'à la ceinture des pantalons, avec un plus grand acharnement, et à Don Guiseppe ils enlevèrent le paletot avec le peu d'argent qu'il y tenait caché. Les sœurs étaient toujours soumises à une perquisition plus rigoureuse, au point que je dus menacer avec un bâton les plus hardis. Alors la crainte n'avait plus influence sur nous, et au milieu de mille lances nous devenions toujours de plus en plus courageux. Nous étions déjà entrés dans le campement, et la foule nous arrivait toujours de plus en plus nombreuse.

La sueur, la chaleur, les cris confus de la multitude, les chants monotones des satellites du derviche, la vue d'un camp de 100 mille Arabes que l'œil ne pouvait pas embrasser, tout contribuait à faire sur nos âmes une impression terrible. De temps en temps, nous jetions les regards sur la ville d'Eloheid que les arbres environnants faisaient ressortir au milieu du désert, et nous entendions gronder le canon de temps en temps, et notre émotion devenait plus grande. Nous approchions toujours de plus en plus du centre du camp où habitait le chef de la rébellion, et auquel nous devions être présentés. Toutefois, avant de le faire, ils nous conduisirent sous un toit de paille où habitait un des chefs les plus influents des Arabes, qui nous accueillit avec l'hospitalité habituelle aux Arabes, et nous restaura un peu avec du pain, de l'eau et encore un peu de café que

depuis si longtemps nous n'avions pas goûté. Le derviche reposait alors, et il convenait que nous attendions qu'il fut disposé à nous recevoir ; d'où nous eûmes le temps de nous reposer un peu, de nous remettre de notre excessive anxiété et de co-ordonner nos idées.

Celui que nous appelons le derviche et qui est surnommé par les Arabes le Mahdi ou l'Inien, est tout simplement un fatti, prêtre des Mahométans, un homme d'une quarantaine d'années, d'un teint brun-roux, de stature grande et bien formée. Il a une figure plutôt affable, mais cette affabilité est, comme on le reconnaît, étudiée avec un grand soin ; mais il n'a aucun élan, ni aucun signe qui indique quelque chose de spécial et d'extraordinaire. Il s'est mis depuis longtemps dans la tête le projet de réformer la religion déchuée dans ces pays par la connivence du gouvernement et des Européens, et comme motif pour exciter les populations au soulèvement et à la révolte contre le gouvernement des Turcs, ainsi qu'ils appellent les Egyptiens, il parla des impôts onéreux et de leur perception plus onéreuse encore. Depuis environ huit ans, il allait parcourir en secret les divers centres du Soudan Egyptien, pour jeter peu à peu les bases d'un soulèvement général, qui devrait éclater en bon temps, et pour se faire connaître des diverses tribus Arabes musulmanes qui s'y sont naturalisées, principalement depuis que le gouvernement Egyptien en a pris possession.

Le moment vint où les peuplades du Soudan commencèrent à se lamenter des taxes onéreuses qui leur étaient imposées par le gouverneur du Soudan, et qui étaient injustement augmentées par les percepteurs du gouvernement. Ces injustices déterminèrent le conspirateur à se déclarer ouvertement, et se portant sur les rives du fleuve blanc ; dans un lieu dépourvu de troupes, il commença à prêcher la rébellion dans quelques petits villages, au nom de Dieu et du prophète. Il appelait les habitants à la prière habituelle, et les enflammait par la lecture du Coran, les exhortait à ne pas craindre le gouvernement, leur disant que la cause pour laquelle ils résistaient, et le nom de Dieu invoqué sur eux, rendraient ses armes inoffensives. Son habit était celui des

derviches, c'est-à-dire une longue chemise fermée, avec un seul trou pour passer la tête, avec deux larges manches, et descendant jusqu'aux talons; cette chemise était cousue de pièces d'étoffe de diverses couleurs, de manière à la faire paraître faite de mille pièces. Peu à peu ses partisans commencèrent à adopter ce mode de vêtement, qui devint dans la suite le signe de reconnaissance de ses partisans. Toutefois leur costume prit une forme plus régulière, ils retinrent la variété des couleurs et des pièces, et ils les attachèrent comme une bordure aux manches, au cou, et au bas de la longue chemise; la première mode avec ses pièces de diverses couleurs cousues ça et là au hasard fut laissée aux esclaves et aux pauvres, et l'autre devint la propriété des riches et des fervents qui s'intitulèrent " ansan el din," c'est-à-dire champions de la religion. Ayant aboli le tarbousc ou fez distinctif des soldats du gouvernement et des employés, ils s'enveloppèrent la tête d'un turban, d'autant plus honorable qu'il est plus grand, sous lequel ils placèrent une calotte en paille.

Chacun du reste doit être armé ou de lance ou d'épée, le fusil étant prohibé comme arme des infidèles. Avec ces moyens le fameux chef des rebelles Mahommed-Ohmed, c'est ainsi qu'il s'appelle, commença d'abord par soulever les populations de quelques villages proches du fleuve, de sorte qu'elles refusèrent de payer les impôts au gouvernement, se mettant dans une résistance passive. Ce fut alors que le gouverneur de Khartoum lui envoya un des principaux de la capitale du Spoudan pour entendre ce qu'il prétendait faire, obtenir sa soumission et par son moyen la soumission de ces populations; mais il n'obtint que la déclaration qu'ils s'étaient soulevés par zèle pour la religion qu'ils voulaient restaurer. L'envoyé du gouvernement répondit: tu es donc le Mahdi? Il n'en obtint qu'une réponse évasive mais qui faisait présumer que son intention était de se proclamer mahdi. Le mahdi, suivant la tradition musulmane, doit venir à la fin des temps comme envoyé de Dieu pour réunir toutes les nations dans une seule croyance, la croyance musulmane, en déployant tout le zèle possible pour la diffusion du Coran sur toute la surface de la terre, et son obser-

vance jusqu'à la descente de J.-C. lui-même, reconnu par eux comme un prophète, lequel s'unirait à lui et appellerait tous les chrétiens à la foi mahométane.

Dès ce moment cette croyance se répandit parmi toutes ces populations, et qu'ils le croient ou non, ils l'appellent de ce nom, ou encore ils l'appellent Iman ou Seigneur, Seid. Nous, dans la suite, nous l'appellerons de ce nom Seigneur comme nous avons toujours fait, soit que nous traitions avec lui, ou avec d'autres, pour faire voir que nous ne reconnaissons pas sa mission céleste, mais seulement sa puissance terrestre.

Le gouvernement au retour de l'envoyé eut l'imprudence d'user la force seulement à demi ; il envoya deux compagnies de soldats commandés par deux capitaines afin de réprimer les rebelles. Lorsqu'ils furent arrivés, au lieu d'agir avec énergie ou de se tenir en garde, ils se divisèrent d'abord par suite de la rivalité du commandement, et ne prirent aucun moyen décisif. Ils pénétrèrent dans le village qui les accueillit avec indifférence, et voyant ce monde dépourvu d'armes à feu, ils crurent sans défiance pouvoir en imposer par leur seule présence, comme de coutume. Mais au contraire, tandis qu'ils étaient éparpillés la nuit dans les maisons, cherchant à boire et à manger, ils furent assaillis et 130 environ furent massacrés, le reste ayant réussi à se sauver par la fuite. De là, ces gens craignant la vengeance du gouvernement, abandonnèrent leurs habitations, et ils s'internèrent avec le Seid au sud-ouest jusque près des monts de Nouba, où ils trouvèrent accueil, hospitalité et adhérents. L'affaire commença à prendre des dimensions inquiétantes pour le gouvernement qui envoya le Mondé d'Elobeid avec un millier de soldats pour les combattre. Mais celui-ci retourna sans avoir rien obtenu, soit qu'il ait été effrayé du nombre des rebelles, soit qu'il ait été satisfait de les avoir délogés de leur position, bien qu'il n'ait pas réussi à les soumettre ; après cette expédition, le gouvernement chercha divers moyens de les pacifier, mais en vain.

Le mahdi se fixa sur le mont Godin, s'y fortifia et s'attira un grand nombre d'adhérents, qui, allant et venant de leur pays, purent propager la croyance en lui. Alors le gouvernement pensa à agir avec énergie, et de Khartoum, d'Elobeid

et de Fachada envoya dans cette contrée une armée assez considérable comptant à peu près six mille hommes. Ces soldats étaient en grande partie des hommes fraîchement enrôlés, des donagla ou habitants de Donogla et des esclaves fournis par le pays. Une partie était armée de Remingtons, avec canons et saradjes ou fusées, et le reste fusils communs. Ce qu'a fait cette expédition, on ne le sut jamais clairement ; seulement on sait d'après les déclarations des arabes qu'elle fut complètement détruite, et que les armes, les canons et les munitions furent pris ; la vérité est qu'un très petit nombre se sauvèrent à Fichoda.

A partir de ce moment le crédit du Mahdi s'augmenta considérablement, et de sa part et de la part de ses adhérents furent expédiées des lettres de menace à Elobeid, à Khartoum et partout pour exciter les principaux de tous ces pays à favoriser la cause la meilleure pour eux. Et ils obtinrent en grande partie leur but ; les faits le prouvèrent bien vite comme nous le verrons. En plein Carif, c'est-à-dire dans le temps des pluies, tandis que le gouvernement et spécialement la muderie d'Elobeid, après avoir organisé de nouvelles troupes et reçu des renforts de Khartoum, allaient battre séparément les autres centres des rebelles qui s'étaient formés par le contre coup du premier, éclata la nouvelle que le Mahdi était venu au Birquet avec une grande suite, et que là étaient accourus à lui des arabes de tous les environs et qu'une imposante armée s'était formée. La Muderie d'Elobeid, occupée jusqu'alors à réprimer divers soulèvements des environs, un desquels vint même à menacer la cité, put à peine recueillir les diverses troupes dispersées à cet effet et ainsi laissa la liberté aux insurgés d'aller grossir les bandes du Mahdi. Une colonne de soldats d'environ un mille fut même exterminée et taillée en pièces à Teyara. A grand peine on put élever une terrasse autour de la ville, mais celle-ci si faible et si étendue qu'elle rendit la défense impossible. De plus par suite de l'augmentation des troupes le grain que le gouvernement avait coutume de recueillir devenait insuffisant et on ne pensa pas à faire des provisions à temps.

Le Seid en peu de temps se vit avec tant de monde qu'il

put penser à s'avancer vers Elobeid, et il vint jusqu'à Couba, village, à quelques heures de cette villé. Alors une grande partie des arabes et marchands Dongolani du Cordofan, quelques-uns par esprit de fanatisme, d'autres par correspondances secrètes, spécialement les plus riches et les plus influents, d'autres encore par crainte, sortirent de la ville et s'unirent à lui et la laissèrent ainsi dépourvue du secours de leur nombreux esclaves armés. Parmi ces derniers, un seul parmi les chrétiens, nommé George Wamboulé, avec sa femme et ses enfants, pour échapper au massacre attendu au moment de l'assaut et en même temps dans l'espoir de sauver sa subsistance à l'entrée du Seïd, se fit ou au moins fit semblant de se faire musulman. Et peut-être aussi ce fut une spéciale disposition de la providence qui le permit pour nous être d'un grand secours. En attendant, le gouvernement se voyant dans l'impuissance de faire front en pleine campagne à ces hordes nombreuses, se borna à la défense de la partie la plus importante de la ville, l'entourant d'un autre retranchement plus restreint et recueillant au centre les provisions et le reste des habitants parmi lesquels les membres de la mission catholique et les marchands chrétiens, grecs et syriens, qui s'y trouvaient. Et à peine s'il eut le temps de le faire, car aussitôt la troupe des rebelles donna l'assaut au premier retranchement, le vendredi 9 septembre, et facilement le franchit, et franchit encore le second, plus petit et incomplet, s'emparant des rues, des places et des maisons qui n'étaient pas assez fortes pour résister à un premier choc. La force militaire était déjà vaincue par le nombre, et les fusils aux coups rapides n'étaient plus suffisants ainsi que les canons contre un ennemi qui ne comptait pas les morts et qui était pour ainsi dire mêlé à elle.

Un seul remède put changer la face des choses, ce fut de faire monter une grande partie des soldats sur les toits et sur la terrasse de la muderie, et de là faire feu sur la multitude qui, armée seulement de lances et d'épées, se trouva exposée aux coups irréparables de cette quantité de fusils. Alors dans le cœur si vil par nature des arabes reprit l'instinct du salut, et la peur s'empara spécialement de leur nom-

Brève cavalerie, qui en fuyant elle aussi, dispersa ces hordes désordonnées ayides de rapine et de dévastations. Peu à peu, la cité fut évacuée au point que le soir tous rentrèrent dans leurs campements, laissant un nombre considérable de morts. Mais cela n'empêcha pas que, après quelques jours, tandis que les soldats étaient à débarrasser les rues des morts et à les ensevelir et à fortifier davantage la ceinture de défense, l'armée du Seid vint camper à deux kilomètres de la ville, sur une colline sablonneuse qui s'étendait au nord-ouest, et dominait la vallée interposée, où existe une quantité de puits. Ils s'y établirent fortement, dominant tout le pays soumis et ayant la facilité d'empêcher toute sortie que les soldats pouvaient faire hors des retranchements pour se procurer des provisions au dehors. Cependant dans la suite ils ne se hasardèrent plus de tenter un nouvel assaut, bien qu'à partir de ce jour ils aient commencé eux-mêmes à se servir d'armes à feu et des munitions qu'ils avaient prises dans les précédentes batailles.

Ils firent encore venir les canons pris à Gadîr, mais ils ne purent s'en servir avec avantage par suite de leur inhabilité. Ils avaient, il est vrai, dans leurs files les soldats eux-mêmes du gouvernement faits prisonniers dans les autres centres et les canoniers ; mais ceux-ci, ou par malice ou inhabilité, manquant d'officiers supérieurs ne surent pas tirer un coup juste en quatre mois. Les champions du Seid se contentèrent d'aller se cacher derrière les murs des maisons à l'extrémité de la ville abandonnée des soldats, pour troubler ceux-ci par des fusillades fréquentes, ou prendre à la dérobée les imprudents qui en petit nombre se hasardaient à sortir de la ville pour se pourvoir de grains, paille, bois et autres provisions, prompts à s'enfuir et appeler du secours lorsqu'ils tentaient une sortie en règle.

Tandis que les choses en étaient à ce point, nous arrivâmes au Boga ; ainsi est appelée la place où réside le Seid, auquel nous fûmes invités à nous présenter après une heure environ de notre arrivée. Nous étions au nombre de sept : deux prêtres, D. Guiseppe, Ohrralder et moi, deux laïcs, l'un de Vérone et l'autre de la Lombardie, et trois Sœurs, Sr Amélia, Andreis de Sta Maria, de Zerio, Sr Eulalia Pesa-

renté de Montorio et Sr Maria Caprini de Negrar. Nous nous présentâmes au Seid qui était assis à terre sur une misérable natte, et sous une cabane de cannes de Durah mal arrangées et qui pouvait à grand peine contenir huit ou dix personnes entassées. Lui-même nous interrogea sur notre condition et qualité et sur le motif qui nous conduisit dans ce pays. Nous répondîmes le mieux que nous pouvions sur notre qualité et les lois de notre condition de prêtres, ou religieux et de sœurs et sur notre but d'instruire les païens infidèles de notre religion. Alors il nous lut un passage de l'histoire ecclésiastique musulmane, si je puis dire ainsi ; je n'ai pas tout compris, mais j'ai assez compris en général qu'il était question d'un empereur ou évêque oriental qui, pris dans la guerre, se déclara ou fit semblant de se déclarer musulman, et ayant fait un signe pour nous inviter à l'imiter, il n'eut pas le courage de nous en dire davantage, dans la crainte que quelqu'un de nous résistât à sa volonté. Et ce fut le motif pour lequel toutes les fois que nous eûmes à lui parler, il ne nous invita jamais directement à nous faire musulmans, mais seulement par tergiversations et détours ; il nous citait des textes ou sentences du Coran qui en eux-mêmes n'avaient rien de mauvais. Cette fois il fit appeler Georgi Wamboulié qui, néophyte encore, pouvait exciter à embrasser sa religion. Celui-ci déjà avisé de notre arrivée par une de ses servantes, qui fut auparavant élevée par les sœurs, arriva promptement et nous tint compagnie, facilitant notre entretien avec le Seid, entretien qui continua jusqu'au soir. De là il nous conduisit à la demeure qui nous était assignée pour cette nuit, et qui était dans l'enceinte occupée par le calife ou vicaire du Seid ; appuyés à un parapet en paille, à ciel ouvert et entourés de gardes, nous étions exposés à la curiosité permanente de ce peuple qui se pressait pour nous contempler.

C'était le soir du 27 septembre 1882 et la lune dans sa plus grande splendeur se levait magnifique plus que jamais en face de nous. Nous tirâmes de nos poches le dernier morceau de pain qu'ils nous avaient laissé prendre et nous le mangeâmes. Georgi Wamboulié nous avait annoncé auparavant que si nous résistions à nous faire musulmans ils

nous trancheraient la tête. Néanmoins nous lui répondîmes que c'était inutile de nous tenter et qu'ils feraient ce qu'ils voudraient. Lui-même eut été disposé à payer une forte somme pour notre rançon si nous avions accepté, mais c'était inutile de l'espérer. Pour cette raison nous devions penser à nous préparer. Cependant il nous dit qu'ils nous laisseraient le temps de nous décider ; nous répondîmes que nous ne le désirions pas, mais que plus tôt ils le feraient, plus nous serions contents. Cependant comme il insistait pour que nous demandions un peu de temps, nous lui répondîmes que s'ils voulaient nous laisser libres cette nuit, nous accepterions, et lui allant et retournant nous dit qu'il serait fait selon nos désirs. Il était donc décidé que le lendemain serait fixé avec la grâce de Dieu pour être celui de notre martyre, et cette nouvelle répandit dans nos cœurs une sorte de joie intérieure qui, je crois, devait transpirer au dehors. Le calife vint nous inviter et nous fit les mêmes demandes, mais lui fut plus explicite, et nous encore plus clairs ; il nous porta quelques pastèques du pays à manger, les rompit en les frappant sur la terre et les plaça devant nous. Nous qui dans d'autres conditions ne les aurions pas mangées, parce que dans ce pays elles sont tout à fait insalubres, nous les primes avec avidité sans aucune crainte en disant qu'elles n'auraient pas le temps de nous faire du mal. Alors ayant fait venir Georgi, nous lui consignâmes le peu d'argent que nous avions pu cacher et le priâmes de venir le lendemain avant l'exécution, lui disant que nous lui donnerions quelque souvenir de nous. Alors, nous nous disposâmes avec allégresse à passer la dernière nuit de la meilleure manière possible. Les gardes étaient étendues à deux pas autour de nous, mais nous pouvions librement parler en italien, car personne dans le camp ne nous aurait compris. Nous récitâmes donc nos prières habituelles, et ensuite, assis l'un à côté de l'autre, nous fîmes notre confession et nous reçûmes tous l'absolution dernière pour notre grand confort ; une heure s'écoula dans une secrète et confidentielle conférence avec notre bon Jésus qui daignait nous accepter comme ses témoins. A la lumière splendide de la pleine

lune nous écrivîmes sur un dernier bout de papier un court mémoire que nous signâmes tous de notre propre main, pour le donner la matinée suivante à Georgi, afin qu'il le fît arriver dans nos pays comme il pourrait. En dernier lieu après avoir reçu la bénédiction et baisé la relique de la sainte croix que j'avais pu cacher, nous nous laissâmes aller à un sommeil paisible pour les quelques heures qui nous restaient. Je crois qu'aucun de nous n'a jamais dormi d'un sommeil plus tranquille. La crainte et les angoisses qui depuis plus de quatre mois nous avaient continuellement troublés étaient disparues. Nous n'avions plus nul souci de la terre, et l'espérance dans la miséricorde du Seigneur nous remplissait d'une suave et douce allégresse. Le matin nous fûmes réveillés par le son du cor de guerre du Seid et du son retentissant du gros tambour qui appelait aux armes. De fait, peu à peu nous vîmes descendre de toutes parts des bandes nombreuses de gens armés, à pied et à cheval, qu'il de lances, qui de fusils, et tous à la suite des drapeaux de leurs propres chefs. Nous croyions qu'ils voulaient donner l'assaut à la ville, mais ils nous dirent qu'ils faisaient une parade ou revue générale. De fait le Seid lui-même un peu après s'avança au milieu d'eux, monté sur un chameau blanc et portant en croupe un enfant qui lui tenait une ombrelle sur la tête. Nous ne savions que penser de cela, quand vers dix heures du matin vint M. Georgi qui nous avertit que c'était la coutume chaque vendredi. Déjà les troupes étaient descendues dans la plaine, en face d'Elobeid, et du lieu où nous étions, nous pouvions bien les voir se déployer en forme d'un grand carré plus ou moins régulier. Nous pûmes calculer qu'ils pouvaient monter à un chiffre d'environ 29,000 hommes, parmi lesquels 10,000 environ, armés de fusils, et pourtant dans le camp et dans le marché voisin on ne pouvait s'apercevoir qu'un si grand nombre manquait, tant ils étaient encore nombreux. Tandis que nous étions tous occupés à observer une telle nouveauté, voilà que pour nous enlever tout doute arriva une bande de satellites armés qui nous invitèrent à descendre nous aussi vers le Seid. Nous nous regardâmes l'un l'autre et tous nous comprîmes bien que notre dernière heure était venue ;

M. Georgi nous dit qu'il en était ainsi. Nous remerciâmes le Seigneur de tout cœur d'une si grande faveur, lui demandâmes secours dans un tel moment, et vite ayant consigné à Georgi notre écrit de la nuit, et la relique de la Ste Croix que nous baisâmes auparavant pour la dernière fois, nous nous acheminâmes de ce côté, entourés de cette bande. Et nous dûmes bien leur être reconnaissants des soins qu'ils prenaient en nous escortant. Car à chaque pas la foule nous pressait plus opprimante et plus menaçante, tellement que nous vîmes plusieurs fois les lances brandies par ces fanatiques diriger contre nous, et ils nous eussent frappés sans les soins de nos gardiens qui, à force de paroles et de coups de boucliers, éloignèrent et refrénèrent ces furieux.

Quand nous fûmes proche des troupes rangées, celles-ci mêmes ne purent s'empêcher de nous insulter sans se soucier des commandements des chefs qui cherchaient à les tenir en ordre; ainsi nous allâmes récitant les prières des agonisants et autres prières jusqu'à ce que nous arrivâmes près du Seid qui nous attendait, et qui était peu distant de notre cimetière catholique où autrefois nous avions conduit nos confrères à la dernière demeure. Nous reconnûmes le lieu et de suite nous nous dîmes l'un à l'autre que c'était peut-être une providence du Seigneur que nous devions nous aussi reposer près d'eux. Ayant fait l'acte de contrition et reçu encore l'absolution nous nous proposâmes de nous présenter au Seid. Celui-ci nous vit, nous fit signe de nous avancer et nous ayant fait faire place, il nous demanda si nous avions vu, nous répondîmes oui; il nous dit deux fois: Que Dieu vous conduise à la vérité, et ils nous excitaient chaque fois à répondre Amen; nous répondîmes ne voyant en cela aucun mal. Alors il nous fit aller en avant et lui venait dernière nous pour pouvoir mieux nous voir et nous défendre de la foule qui ne cessait de s'affoler contre nous. Ainsi nous allâmes très bien jusqu'aux pieds de la colline où est sa demeure, et là, nous ayant de nouveau fait les mêmes invocations, il nous laissa et alla en avant.

Nous ne savions que penser de tout cela; seulement nous avions entendu le Seid lui-même commander aux siens de remettre l'épée dans le fourreau, et cela nous parut de bon augure. Cependant, peu après, un des grands chefs de cette bande, monté sur un cheval superbe, vint nous tirer de notre erreur. Il vint au devant de nous, s'arrêta brusquement et nous interrogea: "Ainsi donc voulez-vous vous faire musulmans ou mourir?" "Mourir plutôt," répondit chacun de nous. Il renouvela lui-même la demande en particulier à chacun, et de chacun en particulier il eut la même réponse.

Il fit alors avec dépit faire volte-face à son cheval et s'en alla. Alors nous fûmes reconduits encore à la demeure du Seid et là nous fûmes restaurés par un peu de nourriture et de boisson, nous en avions besoin. Un de nos frères qui était parti de Délen malade et n'avait pu nous accompagner ce jour-là qu'avec le secours de deux de nous, demanda une fois dans le camp un peu d'eau à boire, elle lui fut refusée en ces termes : Ils vont à l'instant même te tailler la tête et tu penses à boire ? Nous demeurâmes là encore un peu et puis nous allâmes à la demeure du Calife où nous avions passé la nuit précédente, et là nous rejoignit Mr. Georgi qui nous avait toujours suivis de loin. Là, nous passâmes le reste du jour jusqu'à ce que vers le soir le même Georgi obtint du Seid de nous conduire dans sa demeure sous sa responsabilité. Nous fûmes contents de cette permission, et ainsi nous nous acheminâmes vers notre nouvelle demeure qui devait nous abriter encore pour un bon nombre de mois. Là, nous fûmes accueillis à bras ouverts par la femme de Georgi et par ses enfants, et nous eûmes l'occasion le jour suivant de baptiser une de ses filles nouvellement née. Naturellement, Mr. Georgi, comme tous ceux qui sortirent d'Ellobeid, était campé sans aucune commodité, parce que tous croyaient que tel séjour ne devait se prolonger que quelques jours, ne prévoyant pas que la ville devait encore résister quelque temps. Aussi, ils étaient dépourvus de toutes choses, et même d'argent qu'ils n'avaient pas eu la chance de porter avec eux. Cependant, avec le peu que nous sauvâmes, et avec le secours d'autres de nos connaissances, nous pûmes en quelque temps nous fabriquer au moins une cabane pour nous mettre à l'abri le jour et reposer la nuit.

La nourriture, le même Georgi nous la fournissait, mais pour nous couvrir la nuit nous n'avions rien. Un peu de toile qui se vendait au marché coûtait un prix exorbitant, et nous dûmes nous contenter d'un bout de natte que nous prêta le Calife pour les premiers jours.

Le changement de nourriture, l'air malsain et l'eau corrompue nous affaiblirent en peu de temps, et nous causèrent une diarrhée telle que bientôt nous nous vîmes réduits à l'extrémité, et non-seulement cela, mais les fièvres nous réduisaient peu à peu à un grand abattement. La pensée que nous allions mourir fit que dès le principe nous ne réclamâmes pas au Seid les quelques remèdes que nous avions portés avec nous et qui nous furent pris avec le reste. Pour cela, nous dûmes nous contenter de ce que nous pûmes avoir et laisser le soin à la Providence qui nous avait jusqu'à là si bien gardés. Chaque jour nous faisions nos prières en commun, privés de l'office divin qu'ils ne nous avaient pas même laissé, et de la sainte messe que depuis

longtemps nous ne célébrions plus. C'était même inutile de penser pouvoir réussir, parce que tout manquait.

Ajoutez encore que les nouvelles que nous entendions de leurs projets sur nous, spécialement le Calif., étaient bien propres à nous jeter dans des craintes sérieuses, et plus encore les trois sœurs. Ils disaient qu'ils ne voulaient pas nous tuer, mais nous séparer, et nous isoler l'un de l'autre, nous plaçant comme esclaves qui dans une maison et qui dans une autre, et cela effrayaient surtout les sœurs qui savaient bien où devaient en arriver les choses. Imaginez leurs angoisses, leurs tourments, à la pensée d'un tel péril. Cependant, le Seigneur appliqua lui-même le remède en aggravant la maladie des sœurs tellement qu'en peu de temps elles furent à l'extrémité. Nous n'avions d'autres secours à leur offrir que les spirituels, et ceux-là encore en secret et le moins mal possible. Les huiles saintes que nous avions portées avec nous nous furent enlevées avec le reste, et nous pûmes seulement leur donner l'absolution et bénédiction *in articulo mortis* en les récitant par cœur.

Le soir du 29 octobre, une fièvre violente s'empara de sœur Eulalie Pesarento, et la fit délirer jusque vers minuit, lorsqu'elle cessa de vivre. Nous n'avions ni lampe ni rien pour faire de la lumière. Nous l'ensevelîmes dans une natte du pays et nous récitâmes les prières habituelles ; nous dûmes nous contenter de passer le reste de la nuit à ses côtés, l'exiguïté de la cabane pouvant à grande peine nous contenir tous, et les voisins eux-mêmes n'avaient ni la place ni l'idée de loger au moins les deux autres sœurs. Elle fut enterrée à 100 mètres environ de notre habitation, et aucun de nous n'eut la force de l'accompagner. Le frère Mariani Gabriel qui était parti malade de Délé la suivit de près. Il mourut le 31 octobre à 11 heures du matin, consumé par la diarrhée. Il eut les mêmes funérailles et le même cortège. Cependant, ils furent assez fortunés d'arriver à temps pour jouir des prières de l'Eglise universelle, qui était à la veille de faire la commémoration de tous les fidèles trépassés. Ils n'eurent pas le martyr de sang, mais je crois qu'ils en ont eu le mérite, et plus grand encore, parce que leur sacrifice fut plus grand et la cause égale. Celle qui eut le plus de peine fut sœur Amélie Andreis qui, après la mort des deux autres, vit son heure approcher à pas lents jusqu'au 7 novembre où elle accomplit son sacrifice. Nous restâmes quatre de sept que nous étions, et nous encore dans un état à faire compassion, tellement que M. Georgi, un jour qu'il décrivait au Seid notre situation, aurait obtenu du même Seid la permission pour nous de partir pour Khar-toum, s'il avait pu nous obtenir la sécurité dans le chemin trop infesté d'Arabes assassins.

Quelques jours après notre arrivée à Elobeid, arriva Mr Raversi Alfonse, inspecteur de l'esclavage à Délen, et jusqu'à notre départ de Nonba, notre compagnon ; après avoir cédé par crainte des menaces qui lui furent faites, et dans l'espérance de sauver au moins le droit qu'il avait à sa paie qu'il n'avait pas touchée depuis 8 mois, il avait déjà consenti à Délen à se déclarer Musulman, et pour cela lui furent faites de grandes promesses et on lui donna la permission de conserver ses armes, et il eut à continuer son service comme chef des forces armées du Seid. Il avait espéré par ce moyen d'échapper à la mort, de saisir l'occasion d'échapper aux mains des Arabes et de se retirer en lieu sûr. Mais il fut complètement déçu. En peu de temps surgirent des dissensions à Délen entre les Nubiens et les gens armés du Seid principalement pour le partage de nos dépouilles, que les Nubiens voulaient conserver pour nous les rendre lorsque nous retournerions. Pour cela, on en vint aux voies de faits et la guerre éclata ouvertement. Il chiec mansour fut expédié au Seid pour obtenir un renfort d'armes et de combattants, et arriva ici, comme je l'ai dit, vers la mi-octobre. Il fut accueilli avec honneur par le Seid, qui lui fit présent d'un cheval et de son propre habit ; mais il fut obligé de renouveler sa profession de foi musulmane, et de recevoir chaque jour les instructions d'un faqui sur la manière de se purifier et de prier. Lui, Protestant comme il se déclarait, ne crut pas en cela avoir agi contre la foi chrétienne, et nous disait avoir changé la tragédie en comédie. Mais au contraire, la tragédie eut lieu également. En peu de temps, il tomba malade lui aussi de dissenterie comme nous, et obtint la permission de s'éloigner d'ici et d'aller dans un lieu appelé Casgué, distant de quelques heures.

A partir de là, nous ne le vîmes plus ; seulement au bout de quelque temps, on nous dit qu'il était mort le 3 novembre. Il y eut diverses versions : l'un disait qu'il s'était tué volontairement, l'autre le disait empoisonné, l'autre qu'il était mort de maladie. Nous n'eûmes qu'à plaindre sa double disgrâce et admirer la justice de ce Seigneur qu'il avait si facilement renié par amour pour l'argent.

Dans la suite, cependant, notre état s'améliora peu à peu. Tous nos noirs furent ramenés de Délen, à l'exception d'un seul qui resta mort dans une rencontre avec les nubiens ; mais les grands furent pris comme soldats du Seid, les petits divisés ça et là entre les plus grands adhérents. Les femmes furent laissées à leurs maris en qualité d'épouses, et trois ou quatre filles mises dans la maison du Seid et de son Calife comme concubines.

Nous ne pûmes avoir aucune nouvelles ni communica-

nions avec nos frères missionnaires et sœurs enfermées à Elobeid avant le 20 décembre, lorsque Georgi Wamboulé leur expédia un exprès porteur d'une lettre et en reçut réponse. Nous apprîmes qu'eux aussi au premier assaut avaient dû se réfugier en toute hâte dans la petite enceinte, abandonnant la maison et l'église aux déprédations des soldats et des arabes. Ils étaient presque tous pris d'un mal contagieux, le scorbut, tellement que Don Lozi était déjà à l'extrémité. Ils nous envoyèrent quelques habits et couvertures pour nous préserver du froid et 100 talers. Huit jours après nous reçûmes la nouvelle que Don Lozi était mort le soir du 27 décembre et que Don Paolo Rossignoli était fortement malade ainsi que le clerc I. Locatelli et 4 sœurs parmi lesquelles la plus malade était la supérieure, sœur Teresa Grigolini. Dans les conditions où nous nous trouvions nous ne pouvions rien faire pour eux, ne pouvant pas même sortir hors de notre cabane.

Espérons dans le Seigneur que lors de la reddition de la place qui ne saurait être éloignée, nous aurons la confiance de nous réunir à eux et de les secourir.

En attendant, je me trouve contraint de finir, parce que le porteur de cette lettre est prêt à partir. Si cette lettre vous parvient, je prie la bonté de Votre Eminence de l'accepter en signe de mon parfait dévouement et de nous envoyer en échange votre bénédiction.

De Votre Eminence

Le très dévoué et très obéissant serviteur et fils

DON LUIGI BONOMI,

Sup. de la Station de Nouba et Miss. Apost. de l'Afrique Cent.

Très Révérend Père, nous avons appris que Elobeid avait été cédée au Mahdi le 19 janvier, je crois vous avoir déjà prévenu de cette nouvelle. Nous n'avons aucune nouvelle positive des membres de la mission de Nouba et d'Elobeid depuis le 29 janvier. Nous avons envoyé deux exprès, l'un il y a deux mois, et l'autre il y a dix-sept jours. Nous avons chargé Georgi Wamboulé de traiter du rachat de nos pauvres captifs. Coûte que coûte, Dieu y pourvoira. J'espère que vous-même vous saurez bien, comme vous l'avez déjà prouvé jusqu'à présent, trouver les moyens de toucher les cœurs généreux des bons chrétiens du Canada, dans cette circonstance si pénible. Pauvres prisonniers, qu'ils ont à souffrir ! Toutefois je me console à la pensée qu'ils ont si bravement confessé la foi de Jésus-Christ, et que les sœurs sont demeurées intactes dans leur honneur.

Agréez, mon cher confrère, l'assurance de ma considération distinguée.

FRANÇOIS SOGARO, Vic. Apost.

2V
2615
23
A5

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

FEVRIER, 1884.

VINGT-DEUXIÈME NUMÉRO.

SOMMAIRE.

	PAGES.
COMPTES-RENDUS DE L'ŒUVRE POUR L'ANNÉE 1883-84.	
I. Archevêque de Québec	3
II. Evêque de Montréal	7
III. Do Trois-Rivières	10
IV. Do Saint-Hyacinthe	12
V. Do Saint-Germain de Rimouski	18
MON DISTRICT ET HUIT ANS DE SÉJOUR AU YUNNAN (CHINE). Haut d'un Missionnaire (Suite et fin)	18
MISIONS D'AFRIQUE.—Lettre du Rév. Père DESCHENAIS au Rév. Père A. Bouchard, Prêtre Missionnaire Apostolique	44
VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA CORÉE.—Journal de M. Robert, Missionnaire Apostolique de la Corée, à sa famille	47
PREFECTURE APOSTOLIQUE DU GOLF ST-LAURENT.—Rapport de Mgr F. X. Bussac, Préfet Apostolique	60
LETTRE PASTORALE de Sa Grandeur Mgr Sughrue, Archevêque d'O- ttawa, Cth.	69
NOUVELLES.—LA GRANDE ROSE—QU'AI-JE DONC PERDU!— CHINE—TAHITI	88

MONTREAL:

DE L'IMPRIMERIE CANADIENNE, 20, RUE ST. GABRIEL.



ANNALES.

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

FEVRIER 1884.

(NOUVELLE SERIE)

VINGT-DEUXIÈME NUMÉRO, 1884.

MONTREAL:

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1884

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS., Evêque de Montréal.

Librairie
Laurier
11-26-30
23148

COMPTES-RENDUS.

PROVINCE DE QUÉBEC.

ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC.

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Archidiocèse de Québec pour l'année 1883.

47ÈME ANNÉE.

VILLE DE QUÉBEC.

		Rapporté.....	\$549.67
Basilique de Québec.....	\$334.20	Sœurs du Bon Pasteur.....	8.00
Notre-Dame de la Garde.....	46.97	Saint-Patrice.....	41.82
Archevêché.....	10.00	St-Laurent du Havre.....	6.00
Grand Séminaire.....	36.50	Faubourg St-Jean.....	247.65
Petit Séminaire.....	6.40	St-Roch.....	578.55
Hôtel-Dieu.....	27.00	St-Sauveur.....	313.38
Dames Ursulines.....	35.10	Ecole des Frères de St-Sauveur	145.00
Hôpital Général.....	45.50	Ecole Normale.....	15.48
Sœurs de la Charité.....	8.00	Asile des Aliénés.....	59.52
Porté.....	\$549.67		\$1955.07

CAMPAGNES.

Rapporté.....	\$1955.07	Rapporté.....	\$3376.05
Adrien St.....	2.00	Bernard St.....	32.25
Agapit St.....	39.20	Berthier.....	5.00
Agathe Ste.....	34.82	Buckland.....	12.25
Alban St.....	30.00	Cajetan St.....	3.82
Alexandre St.....	10.00	Calixte St de Somerset.....	72.00
Ambroise St.....	165.00	Cap-Santé.....	40.55
Anastasia Ste.....	7.20	Cap St-Ignace.....	97.90
Ancienne Lorette.....	163.30	Casimir St.....	38.00
André St.....	28.95	Catherine Ste.....	30.50
Ange-Gardien.....	59.00	Charles St.....	55.76
Anges SS de la Beauce.....	11.78	Charlesbourg.....	61.92
Anne Ste de Beaupré.....	35.77	Château-Richer.....	
Anne Ste de la Pocatière.....	130.00	Claire Ste.....	98.00
selme St.....	80.00	Collège de Lévis.....	12.75
atoine St.....	29.00	Collège de Ste-Anne.....	7.52
otonin St.....	21.48	Côme St.....	9.21
ollinaire St.....	16.50	Croix Ste.....	174.65
ert St.....	12.00	Convent de Jésus-Marie.....	10.00
ugustin St.....	215.48	Cyrille St.....	4.00
asile St.....	30.00	David St.....	34.16
aumont.....	40.00	Denis St.....	43.40
auport.....	259.50	Deschambault.....	61.07
Porté.....	\$3376.05	Porté.....	\$4280.76

Rapporté.....	\$4280.76	Rapporté.....	\$6184.72
Beureuil.....	16.00	Léon St.....	7.00
Edouard St de Frampton.....	1.15	Lévis.....	234.05
Edouard St de Lotbinière.....	4.00	Lotbinière.....	31.60
Eleuthère St.....	5.00	Louise St.....	18.00
Elzéar St.....	27.50	Magloire St.....	6.00
Emmeline St.....	14.30	Malachie St.....	3.00
Ephrem St.....	8.00	Marguerite St.....	4.30
Etienne St.....	4.65	Marie St.....	24.00
Eugène St.....	10.75	Martin St.....	6.00
Evariste St.....	40.00	Michel St.....	111.25
Famille St.....	42.00	Mont-Carmel.....	2.50
Félix St du Cap-Rouge.....	23.00	Narcisse St.....	5.10
Ferdinand St.....	19.00	Nicholas St.....	94.00
Ferréol St.....	32.00	Notre-Dame de Montauban.....	7.40
Flavien St.....		Notre-Dame du Portage.....	22.00
Foye St.....	29.50	Onésime St.....	3.00
François St de Beauce.....	17.40	Pacôme St.....	5.00
François St I. O.....	39.00	Pamphile St.....	12.00
François St R. du Sud.....	62.50	Paschal St.....	80.23
Frédéric St.....	36.40	Patrice St de Beauvillage.....	
Georges St.....	25.00	Paul St de Montminy.....	11.00
Germaine St.....	3.00	Perpétue St.....	5.37
Gervais St.....	51.00	Pétronille St.....	30.00
Gilles St.....	2.00	Philippe St de Néri.....	11.00
Grondines.....	77.00	Philomène St.....	9.00
Helène St.....	33.50	Pierre St de Broughton.....	44.00
Hénédine St.....	25.17	Pierre St I. O.....	141.24
Henri St.....	65.54	Pierre St R. du Sud.....	30.00
Honoré St.....	22.25	Pointe-aux-Trembles.....	55.00
Inverness.....	26.00	Portneuf.....	33.41
Isidore St.....	39.25	Raphael St.....	12.00
Ile aux Grues.....	48.65	Raymond St.....	51.00
Islet.....	106.00	Rivière-du-Loup.....	37.15
Jean Chrysostôme St.....	22.08	Rivière Ouelle.....	15.00
Jean St des Chaillons.....	40.37	Roch St des Aulnaies.....	53.17
Jean St I. O.....	192.00	Romuald St.....	79.80
Jean St Port-Joli.....	91.00	Sacré Cœur de Jésus.....	13.52
Jeanne St.....	48.63	Sacré Cœur de Marie.....	17.00
Jochin St.....	81.05	Sébastien St.....	5.20
Joseph St de Beauce.....	116.35	Séverin St.....	7.00
Joseph St de Lévis.....	91.00	Sillery.....	28.00
Julie St.....	25.00	Sophie St.....	13.25
Justine St.....	6.50	Stoneham.....	8.50
Kamouraska.....	65.00	Sylvestre St.....	40.00
Lambert St.....	30.50	Thomas St.....	153.03
Lambton.....	20.00	Tite St.....	8.70
Laurent St.....	80.00	Ubalde St.....	4.00
Laval et Lac Beauport.....	9.83	Valcourtier.....	10.10
Lazare St.....	48.05	Valier St.....	44.05
		Victor St.....	9.25
Porté.....	\$6194.72		\$7838.59

Montant des contributions.....	\$7838.59
Resté des allocations de l'année précédente.....	238.00
Intérêts et dons divers.....	246.11
Légs de M. Prudent Vallée.....	100.00
Légs du Rév. M. McGarran.....	93.82

Total de la recette.....\$8516.52

*Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi,
à Québec, pour l'année commençant le 1er octobre 1883,
et finissant le 1er octobre 1884.*

Montant mis à la disposition de Mgr l'Archevêque.....	\$ 750.00
Donné à Mgr de Chicoutimi.....	1000.00
" à Mgr Lorrain pour les missions sauvages du St-Maurice.....	400.00
" à Mgr de Sherbrooke.....	100.00
" à Mgr Bossé.....	600.00
Annales françaises et anglaises.....	400.00
Pour vases sacrés et ornements.....	500.00
Mission de St-Adrien.....	100.00
" " St-Bruno de Woodbridge.....	75.00
" " St-Odilon de Cranbourne.....	30.00
" " St-Damien.....	100.00
" d'Inverness.....	51.00
" de St-Martin.....	100.00
" " Notre-Dame de Lourdes.....	25.50
" " St-Nérée.....	60.00
" " Ste-Perpétue.....	20.00
" " St-Philémon.....	50.00
" " St-Samuel.....	100.00
" du Sacré Cœur de Marie.....	100.00
	<hr/>
	\$4561.50
Missionnaire de Stoneham et de St-Adolphe.....	230.00
" " St-Adrien et de St-Alphonse.....	200.00
" " St-Méthode d'Adstock.....	25.00
" d'Ashford.....	30.00
" de St-Odilon de Cranbourne.....	240.00
" " St-Côme.....	25.00
" " St-Damien et de St-Philémon.....	150.00
" " St-Eleuthère.....	100.00
" " St-Etienne.....	50.00
" " St-Gilles.....	150.00
" d'Inverness, Leeds et St-Pierre-Baptiste.....	200.00
" de Ste-Justine.....	180.00
" " Laval et Lac Beauport.....	200.00
" " St-Magloire.....	160.00
" " St-Marcel.....	100.00
" " St-Martin.....	250.00
" " St-Nérée.....	100.00
" " Notre-Dame de Lourdes.....	115.00
" " St-Pamphile.....	50.00
" " St-Paul de Montminy.....	200.00
" " Ste-Perpétue et St-Benoît.....	250.00
" " Ste-Philomène.....	50.00
" du Sault-au-cochon.....	25.00
" " Sacré Cœur de Marie.....	67.00
" de Valcartier et Tewkesbury.....	150.00
" " St-Ubalde.....	75.00
" " Ste-Rose de Watford.....	50.00
" " St-Samuel.....	25.00
	<hr/>
Total des allocations.....	\$8008.50

RÉSUMÉ.

Recette de 1883.....	\$8516.52
En caisse de l'an dernier.....	3953.52
Total.....	\$12470.04
Montant alloué pour 1883-84.....	8008.54
Reste en caisse.....	\$4461.54

Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages.

1883

Diocèse de Québec.....	\$2283.65
" de Montréal.....	1750.00
" des Trois-Rivières.....	770.04
" d'Ottawa.....	600.00
" de St-Hyacinthe.....	540.00
" de Rimouski.....	300.00
" de Sherbrooke.....	262.50
" de Chicoutimi.....	150.25
	\$6666.09

Donné à Mgr Taché.....	\$1662.17
" à Mgr Faraud.....	1662.17
" à Mgr Grandin.....	1662.88
" à Mgr Lorrain.....	833.26
Payé pour lettre de change.....	12.34
Balance en mains pour Mgr Bossé.....	833.27

\$6666.09

Quête pour les Lieux-Saints, Archidiocèse de Québec.

1883, \$1227.02.

CONSEIL DE LA PROPAGATION DE LA FOI

A QUÉBEC.

MR ERROL BOYD LINDSAY, PRÉSIDENT.
 L'HONORABLE P. GARNEAU, VICE-PRÉSIDENT.
 MR J. A. CHARLEBOIS, N. P., SECRÉTAIRE.
 MR HENRI TETU, Prêtre, TRÉSORIER.
 TRÈS RÈV. C. E. LEGARÉ, V.G.
 HON. THOS. MCGREEVY.
 THÉOPHILE LEDROIT, Ecr.
 J.-ÉLIE MARTINEAU, Ecr.
 CYRILLE TESSIER, Ecr.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le Diocèse de Montréal pour l'année 1883.

VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE.

Notre-Dame.....	\$401.00	Rapporté.....	\$1351.27
St-Pierre.....	358.00	Hôtel-Dieu.....	37.00
Cathédrale.....	200.02	Frère des Ecoles Chrétiennes.	31.85
Notre-Dame-de-Grâce.....	128.46	Grand Séminaire.....	25.75
St-Joseph.....	102.25	St-Anne.....	15.23
St-Jean-Baptiste.....	91.54	Hochelaga.....	14.50
St-Jacques.....	70.00	Sacré-Cœur.....	7.00
Porté.....	\$1351.27	Total.....	\$1482.60

CAMPAGNES.

Boucherville (2 ans).....	\$192.00	Rapporté.....	\$2928.66
L'Assomption.....	163.50	Pointe-aux-Trembles.....	38.85
St-Roch (2 ans).....	158.59	Lavaltrie.....	38.25
Longueuil (2 ans).....	140.75	St-Etienne (2 ans).....	38.00
St-Barthélemi.....	129.00	St-Thomas.....	35.00
St-Rémi.....	119.00	St-Théodose.....	32.64
St-Thérèse (2 ans).....	108.00	St-Jean.....	31.20
Laprairie.....	106.00	St-Laurent.....	30.50
" (somme oubliée en '82).....	43.90	St-Anicet.....	30.00
L'Epiphanie.....	106.00	Lachine.....	30.00
Varenes.....	104.28	St-Elizabeth.....	30.00
St-Jacques de l'Achigan.....	91.00	Longue-Pointe.....	26.00
Verchères.....	90.00	Rigaud.....	24.25
Berthier.....	85.00	St-Philomène.....	23.00
St-Constant.....	84.00	Collège de l'Assomption.....	22.20
Terrebonne.....	83.00	St-Jean-Chrysostôme.....	22.00
St-Lin.....	80.25	Pointe-Claire.....	21.27
St-Félix.....	78.25	St-Martine.....	20.00
St-Rose.....	77.60	St-Ambroise.....	19.68
Mascouche.....	75.87	Côteau du Lac.....	19.00
St-Michel.....	74.45	St-Sauveur.....	18.50
Joliette (2 ans).....	65.10	St-Eustache.....	18.00
St-Louis de Gonzague.....	59.00	St-Augustin.....	17.50
Isle Dupas.....	55.00	St-Clet.....	15.68
Sault-au-Récollet.....	53.15	St-Edouard.....	15.25
St-Anne des Plaines.....	50.95	St-Paul l'Ermite.....	15.00
St-Vincent.....	50.30	Rivière des Prairies.....	14.70
Geneviève.....	50.00	St-Timothée.....	14.00
Alexis.....	49.00	St-Jérôme.....	14.00
Itreccœur.....	48.59	St-Bruno.....	13.00
Sulpice.....	46.23	St-Scholastique.....	12.00
Martin.....	46.00	Ile Perrot.....	11.00
Sidore.....	44.55	Les Cèdres.....	11.00
Paul de Joliette.....	41.00	Repentigny.....	10.16
Jacques-le-Mineur.....	40.00	St-Calixte.....	10.00
Maie.....	39.35	St-Adèle.....	10.00
Porté.....	\$2928.66	Report.....	\$3680.29

Rapporté.....	\$3880.29	Rapporté.....	\$3767.31
Lacolle.....	9.00	Ste-Béatrix.....	5.50
Couvent de Longueuil.....	8.25	St-Basile.....	4.00
St-Jean de Matha.....	8.00	St-Benoît.....	4.00
Ste-Julie.....	8.00	Ste-Dorothée.....	4.00
Ste-Monique.....	8.00	Ste-Marguerite.....	4.00
Vaudreuil.....	7.50	Ste-Justine.....	3.00
St-Placide.....	7.07	St-Damien.....	2.50
St-Hermas.....	7.00	St-Télesphore.....	2.00
Sherrington.....	6.20	St-André.....	2.00
St-François-de-Sales.....	6.00	Ile Bizard.....	1.50
Ste-Mélanie.....	6.00	Bienheureux Alphonse.....	1.04
St-Urbain.....	6.00	Asile St-Jean-de-Dieu.....	0.50
Porté.....	\$3767.31	Total.....	\$3801.35

DIVERSES SOURCES.

Legs de Lalumière (St-Hubert).....	\$200.00	Rapporté.....	\$267.20
Legs de Dme Beaudry (Varennes).....	42.20	Legs de Sophie Couvrette.....	25.00
Legs de Dme Lamoureux (Contrecoeur).....	25.00	Intérêt, loyer de la propriété Dewitt, etc., etc.....	698.69
Porté.....	\$267.20	Total.....	\$990.89

Récapitulation des Recettes pour l'année 1883.

Ville et Banlieue.....	\$1452.00
Campagnes.....	3801.35
Diverses sources.....	990.89
Grand Total.....	\$4244.24

Etat des sommes allouées et payées par le Conseil de la Propagation de la Foi, à Montréal, pour l'année 1883.

St-Michel des Saints.....	\$100.00	Rapporté.....	\$1835.00
Eglise de St-Michel des Saints.....	100.00	Ste-Béatrix.....	100.00
Ste-Marguerite.....	160.00	St-Parice d'Hinchinbrooke.....	150.00
St-Théodore de Chertsey.....	50.00	St-Calixte.....	75.00
St-Hippolyte.....	100.00	Ste-Agnès de Dundee.....	100.00
Presbytère de St-Hippolyte.....	200.00	Ste-Julienne.....	75.00
Eglise de Ste-Clotilde.....	100.00	St-Colomban.....	200.00
Ste-Emmeline.....	125.00	Bienheureux Alphonse.....	175.00
Eglise de Ste-Emmeline.....	100.00	Ste-Lucie.....	125.00
St-Côme.....	125.00	Ste-Jérusalem de Lachute.....	100.00
St-Damien.....	125.00	RR. PP. Oblats.....	200.00
St-Donat.....	125.00	St-Frs.-Xavier de Caugh.....	200.00
Eglise de St-Donat.....	200.00	Oeuvres des Tabernacles.....	100.00
Missions de Mudawaska.....	50.00	Nord-Ouest.....	100.00
St-Patrice de Rawdon.....	75.00	St-Agricole.....	51.00
St-Malachie d'Ormatown.....	100.00	St-Régis.....	100.00
Porté.....	\$1835.00	Total.....	\$4236.00

Autres Déboursés.

Remboursement sur déficit de la propriété Berthelot.....	\$855.43
Impressions des annales, Réparations, etc.....	519.37
Total.....	\$1374.80

Récapitulation des Déboursés.

Allocation de 1883.....	\$4286.00
Divers.....	1374.80
Total des Déboursés.....	\$5660.80

RÉSUMÉ.

En caisse au 31 Décembre 1882.....	\$5998.22
Recettes de 1883.....	6274.84
Total.....	\$12273.06
Déboursés pour 1883.....	5660.80
En caisse le 31 Décembre 1883 pour faire face aux dépenses de 1884.....	\$ 6612.26

Evêché de Montréal, 15 Janvier 1884.

J. A. VAILLANT, Ptre., Trés.

Liste des Paroisses qui n'ont pas souscrit pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, ou qui, l'ayant fait, n'ont pas encore remis leur argent à l'Evêché.

Agathe Ste.
Agnès de Dundee Ste.
ANNE DU BOUT DE L'ILE STE.
Annonciation (Oka).
Antoine Abbé St.
BRIGIDE STE. à Montréal.
BEAUHARNOIS.
Coughnawaga.
CHAMBLÉ.
CHATEAUGUAY.
Chertsey.
Columbus St.
Côme St.
COTEAU ST-LOUIS.
COTE ST. PAUL.
CUNÉGONDE STE.
CUTHBERT ST.
Cyprien St.
Donat St.
Esmélie Ste.
ESPRIT ST.
Gabriel de Brandon St.
GABRIEL DE MONTRÉAL ST.
HENRI DES TANNERIES ST.
Hinchinbrook.
Hippolyte St.

HUBERT ST.
Huntingdon.
JANVIER ST.
Joseph du Lac St.
Julienne Ste.
Lachute.
Lanoraie.
L'ACADIE.
Lazare St.
LIGUORI ST.
Luc St.
Marie Ste. à Montréal.
MARTHÉ STE.
Michel des Saints St.
Norbert St.
Ormatown.
PATRICE ST. à Montréal.
PHILIPPE ST.
POLYCARPE ST.
Rawdon.
Régis St.
Hemmingford.
STANISLAS DE KOSTKA ST.
Sophie Ste.
VALENTIN ST.
VINCENT ST. à Montréal.

ZOTIQUE ST.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES

*Liste des contributions à l'Œuvre de la Propagation de la Foi
pendant l'année 1883.*

Les Trois-Rivières.....	\$200.00	Rapporté.....	\$1843.44
Ste-Monique.....	167.00	Ste-Sophie.....	17.00
La Baie du Febvre.....	147.50	St-Christophe.....	17.00
La Rivière du Loup.....	102.45	Ste-Anne Laperade.....	16.39
Maskinongé.....	100.00	Tingwick.....	14.09
St-Léon.....	88.50	St-Germain.....	13.09
Champlain.....	65.00	Ste-Brigitte.....	13.00
St-Grégoire.....	64.67	St-Pic de Guire.....	13.00
Warwick.....	59.50	St-Narcisse.....	10.53
Yamachiche.....	55.00	St-Célestin.....	7.00
St-Thomas.....	53.67	St-Paulin.....	6.34
St-François du Lac.....	50.00	Ste-Eulalie.....	6.50
St-Justin.....	48.30	St-Sévère.....	5.00
Nicolet.....	40.00	St-Albert et Ste-Elizabeth.....	6.50
St-Maurice.....	34.45	St-Bonaventure.....	5.00
Béancourt.....	34.08	St-Luc.....	5.00
St-Stanislas.....	34.00	St-Tite.....	4.15
Drummondville.....	32.00	Séminaire de Nicolet.....	3.03
Ste-Ursule.....	31.70	Ste-Thécle.....	3.50
St-Pierre de l'Avenir.....	31.40	Ste-Hélène.....	3.50
Batiscan.....	30.00	St-Alexis.....	3.00
Gentilly.....	29.54	Ste-Victoire.....	2.50
St-Fulgence.....	29.00	St-Léonard.....	2.00
Yamaska.....	27.00	Ste-Gertrude.....	0.00
St-Guillaume.....	26.00	Stanford.....	0.00
St-Etienne.....	25.17	Kingsey.....	0.00
Ste-Angèle.....	25.13	St-Didace.....	0.00
St-Barnabé.....	24.00	St-Jean de Wickham.....	0.00
St-Pierre les Becquets.....	23.25	St-Paul de Chester.....	0.00
St-Zéphirin.....	22.30	Mont-Carmel.....	0.00
St-Norbert.....	22.00	St-Elie.....	0.00
St-David.....	22.00	St-Eugène.....	0.00
St-Boniface.....	21.25	St-Wincelas.....	0.00
Ste-Geneviève.....	21.00	Ste-Clothilde.....	0.00
Ste-Perpétue.....	20.83	St-Valère.....	0.00
St-Prosper.....	18.00	Cap de la Madeleine.....	0.00
St-Cyrille.....	17.75	St-Louis.....	0.00
Porté.....	\$1843.44	Total de la recette.....	\$2022.20

Emploi des fonds de la Propagation de la Foi de 1883.

Diocèse de Sherbrooke.....	\$400.00
St-Aimé de Kingsey-Falls.....	50.00
St-Albert de Warwick.....	50.00
St-Alexis.....	50.00
St-Angèle de Laval.....	30.00
St-Brigitte.....	60.00
St-Clothilde.....	80.00
St-Cyrille.....	30.00
St-Elie.....	60.00
St-Eugène.....	80.00
St-Eulalie.....	40.00
St-Félix de Kingsey.....	30.00
St-Jean de Wickham.....	70.00
St-Louis de Blandford.....	70.00
St-Perpétue.....	70.00
St-Rémi.....	70.00
St-Sophie.....	30.00
St-Thécle.....	50.00
St-Valère.....	30.00
Chapelle des Forges St-Maurice.....	50.00
Impressions et Voyages.....	300.00
Annales de la Propagation de la Foi.....	150.00
Aide à quelques Prêtres.....	120.00
	<hr/>
	\$1970.00

Balance en caisse le 31 Décembre 1882.....	\$38.60
Montant de la recette.....	2022.20
	<hr/>
	\$2060.80
Sommes allouées.....	1970.00
	<hr/>
Balance en caisse le 31 Décembre 1883.....	90.80

L. SEV. RHEAULT, Ptre.

DIOCÈSE DE ST-HYACINTHE.

*Etat des Recettes et Dépenses de l'Œuvre de la Propagation de la Foi
dans le Diocèse de St-Hyacinthe, pour l'année 1883.*

RECETTE.

St-Denis	\$121.00	Rapporté	\$923.99
St-Antoine	106.65	Milton	18.00
St-Hyacinthe	96.89	St-Angèle	17.96
St-Alexandre	56.00	St-Ours	16.00
Belœil	54.00	St-Pie	12.50
Notre-Dame de St-Hyacinthe	51.52	La Présentation	12.25
St-Rosalie	38.00	St-Georges	12.00
St-Césaire	35.35	Upton	12.00
St-Jean-Baptiste	34.16	St-Brigide	11.37
St-Grégoire	33.00	St-Jude	10.50
St-Sébastien	30.35	St-Charles	10.00
St-Simon	30.00	St-Barnabé	10.00
Stanbridge	27.00	Roxton	10.00
St-Marc	24.25	St-Mathias	5.29
St-Dominique	23.86	St-Marcel	5.10
St-Anne	23.10	St-Victoire	5.00
St-Aimé	22.00	St-Valérien	5.00
St-Hugues	20.50	St-Louis	4.83
St-Athanase	20.00	Richelieu	3.00
Farnham	20.00	St-Paul	2.65
St-Théodore	19.86	St-Liboire	2.00
St-Hilaire	18.50	St-François-Xavier	2.00
St-Roch	18.00	St-Joachim	50
Porté	\$923.99		\$1112.05

DÉPENSES.

Au diocèse de Sherbrooke	\$797.48
Annales	48.77
Impressions	43.50
Visite Pastorale	16.70
Voyages	16.60
Eglises pauvres	189.00
	\$1112.05

J. A. GRAVEL, V.G., Sec.

DIOCÈSE DE ST. GERMAIN DE RIMOUSKI.

RECETTES DE 1883.

St-Germain de Rimouski (1).....	\$54 83	Rapporté.....	\$489 67
Trois-Pistoles.....	53 82	Ste-Félicité.....	4 35
Cacouna (2).....	38 00	Mont Louis.....	2 86
Ste-Cécile du Bic.....	34 45	St-Donat.....	2 86
Carlton.....	30 50	Ste-Adélaïde de Pabos.....	2 50
Ile-Verte.....	30 50	St-Epiphane.....	2 15
Matane.....	24 00	Port Daniel.....	2 00
Ste-Flavie.....	22 10	St-Charles de Caplan.....	1 90
St-Octave de Métis.....	21 25	St-Bonaventure.....	1 83
St-Arsène.....	19 00	St-Clément.....	1 67
St-Simon.....	18 00	New Port.....	1 35
L'Assomption.....	16 50	St-Paul de la Croix.....	1 50
St-Anaclet.....	15 90	St-François-Xavier.....	1 33
St-Alexis.....	15 78	Cloridorme.....	1 32
St-Fabien.....	15 00	Cap d'Espoir.....	1 31
St-Eloi.....	13 50	Ste-Anne des Monts.....	1 25
Ste-Anne de la Pointe au Père.....	12 05	St-Honoré.....	1 29
Ste-Luce.....	11 49	Notre-Dame du Lac.....	1 08
St-Jean l'Evangéliste.....	11 32	St-Ulric.....	1 00
Notre-Dame des Sept Douleurs.....	6 53	Ristigouche.....	1 00
Ste-Angèle.....	5 75	Rivière au Renard.....	1 00
St-Modeste.....	5 00	St-Edouard des Méchins.....	0 92
Paspébiac.....	5 00	Ste-Françoise.....	0 45
Maria.....	4 90	St-Louis du Ha-Ha.....	0 40
Grande Rivière.....	4 50		
			\$526 99
Porté.....	\$489 67		

Percé	St-Joseph de Lepage
Cap-Chat	Notre-Dame du Sacré-Cœur
Douglaston	St-Georges de Malbaie
St-Mathieu	Ste-Rose
Casapédiac	Ste-Blandine
St-Pierre de Malbaie	St-Moise
Sap-Rosier	St-Damase
Gaspé	St-Edmond
St-Jean de Dieu	St-Hubert

DÉPENSE EN 1883.

Annales et frais de transport.....	\$ 27 51	
Aux Missionnaires.....	488 31	
		\$515 82
Balance en caisse.....		\$11 17

(1) Y compris le Séminaire \$1.54.

(2) Y compris un don de \$25.00.

MON DISTRICT

Et huit ans de séjour au Yun-Nan (Chine).

[Les Missions Catholiques.]

RECIT D'UN MISSIONNAIRE.

(Suite.)

CHAPITRE XVIII.

Tracasseries suscitées aux néophytes du village de Houang-kia-tchuang.—
Conversions en plusieurs localités.—Persécutions à Pin-ny-shien.

Pendant que nous cherchions à nous établir chez les *Lolos*, l'œuvre de l'évangélisation de Tang-kia-ten et des environs ce poursuivait avec fruit. Plusieurs familles aisées venaient de se déclarer chrétiennes et cherchaient à faire de la propagande. Quelques-uns de leurs parents et de leurs amis étaient venus peu à peu se faire inscrire sur les registres de M. Chareyre.

Dieu bénissait vivement le début de ce jeune confrère dans la carrière apostolique, lorsque de nouvelles tracasseries des païens vinrent entraver son zèle et ralentir le mouvement vers le christianisme.

Trois ou quatre familles de Houang-kia-tchouang, village des environs de Kiu-tsin, avaient embrassé notre sainte religion. Leur conversion s'était faite sans bruit. Le chef de la famille Houang, qui le premier était devenu chrétien, avait décidé plusieurs de ses voisins à suivre son exemple. Déjà les catéchumènes étaient assez nombreux quand vint le moment de se montrer et d'affirmer sa foi.

Les païens des environs avaient résolu de relever leur *miao-tsé* (pagode), qu'une inondation avait emporté en 1871. Ils s'assemblèrent pour en délibérer. Houang, qui était un des notables du lieu, refusa de paraître, alléguant qu'en sa qualité de chrétien, il ne pouvait prendre part à cette affaire.

Les païens irrités déjà devinrent furieux, en apprenant

que plusieurs familles de la localité étaient dans les mêmes dispositions. Ils se concertèrent en conséquence et résolurent de frapper un grand coup, il y allait d'ailleurs du succès de leur entreprise.

Ils adressent donc une sommation aux chrétiens du village et leur enjoignent de participer immédiatement aux frais de la construction, sous peine, en cas de refus, d'être accusés au tribunal de Lan-lin et chassés du pays.

“Faites ce que vous voudrez, répondit Houang; mais, quand à travailler à votre *miao-tsé*, jamais.” Les païens exaspérés se laissent aller à toutes sortes d'excès, les catéchumènes sont grossièrement insultés, on les menace de toutes les violences.

Prévenus de ce qui se passe, nous rassurons nos gens de notre mieux, nous leur disons qu'ils n'ont rien à craindre, qu'il en est de même partout dans les commencements. Sur le désir qu'ils nous en expriment, nous leur promettons d'aller leur faire visite chez eux et de demander à leurs ennemis compte de leur conduite. Nous savions, d'ailleurs, par expérience, que, le plus souvent, dans les cas de ce genre, il suffit de se montrer pour que tout rentre aussitôt dans l'ordre.

Nous connaissions le jour où les païens devaient aller déposer leur accusation contre les chrétiens, nous fixâmes notre visite au lendemain de ce jour, et suivis de plusieurs chrétiens de nos autres villages, nous arrivâmes à l'improviste à Houang-kia-tchouang. A peine la nouvelle de notre venue eut-elle été connue que ce fut une panique générale parmi les fougueux restaurateurs des *poussas* (idoles). Quand nous nous présentâmes à la porte du principal meneur, après nous être fait précéder de nos cartes, toute la famille vint au devant de nous, nous assurant que son chef était absent depuis longtemps, et que tout ce qu'on nous avait rapporté sur leur compte n'était qu'une indigne calomnie, inventée pour leur nuire : « Qui oserait, disait-on, proférer jamais une parole malsonnante contre votre précieuse religion et contre de grands personnages comme vous ! »

Nous faisons semblant d'être impitoyables et prenant un air menaçant : « Si jamais, disons-nous, on prononce un seul

mot contre nous... si jamais on cherche querelle aux chrétiens de cette localité... sachez que vous en répondrez devant les mandarins... nous avons une liste de vos noms... etc. »

Puis nous nous retirâmes gravement. Extérieurement, c'était bien un peu comique ; mais au fond la chose était sérieuse ; et nous étions bien décidés, si l'on avait usé de violence à notre égard, à porter plainte devant les tribunaux. Il y allait, d'ailleurs, de l'avenir de la mission que trop de faiblesse eût compromis pour longtemps.

L'accusation, portée par les palens devant le sous-préfet de Lan-lin, n'eut pas de suites. Effrayés de se voir en lutte avec nous, nos ennemis retirèrent leur plainte et laissèrent dès lors les chrétiens en paix. Mais, en attendant, le démon avait atteint son but, les conversions étaient arrêtées, et bien que les catéchumènes y aient joui dès lors d'une paix relative, cette station néanmoins n'a pas pris le développement que ses débuts faisaient espérer.

Peu de temps après Pâques, M. Birbes alla faire la visite de Houang-ngy-ho ; il trouva les chrétiens de cette station plus décidés que jamais à bâtir une église ; déjà même ils avaient réuni une partie des matériaux nécessaires. Le Père encouragea leur bonne volonté et promit de les aider et d'intéresser Monseigneur en leur faveur.

Dans ce voyage, M. Birbes devant passer tout près de Ngé-ouan-eul, en profita pour aller voir Long-ta-chan-jen, dont il a été longuement parlé plus haut. Il fut parfaitement reçu et traité, mais ce fut tout. L'espoir de voir cet homme de bien embrasser notre sainte religion n'est pas encore prochain. Mais si cette visite n'obtint pas le résultat désiré, M. Birbes eut à son retour quelques consolations qui le dédommagèrent.

En traversant une bourgade nommée Nge-ky-my de pauvre et chétive apparence, perdue au milieu des montagnes, non loin de Pié-té, le Père s'était arrêté un instant pour se reposer. Un homme qui le considérait avec attention, le pria de descendre chez lui pour prendre le thé. Notre confrère, heureux d'avoir cette occasion de prêcher la doctrine, accéda volontiers à sa prière et le suivit dans sa maison.

A peine était-il assis que son hôte lui tint ce langage :

« Depuis longtemps, nous vous voyons passer ici chaque année; on dit que vous allez en tel et tel endroit... Qu'est-ce donc que cette doctrine que vous enseignez? les uns disent que c'est bon; les autres prétendent que c'est mauvais... Nous ne savons que penser. »

M. Birbes lui expliqua en quelques mots ce qu'est notre sainte religion, quel est son but... ce que doivent pratiquer ceux qui l'embrassent. Pendant l'entretien, les villageois s'étaient attroupés autour d'eux et la conversation bientôt devint générale : « Puisque vous tenez à vous instruire, leur dit mon confrère, je vous enverrai des livres de doctrine avec un catéchiste pour vous donner les explications nécessaires. »

Ces braves montagnards le remercièrent avec effusion et le Père les quitta plein d'espérance. Peu après le catéchiste Yang-tchouen leur fut envoyé et leur porta des livres de doctrine. Sa prédication produisit des fruits de salut. Il recueillit dans le village bon nombre d'adorations. C'est aujourd'hui une station et un pied à terre pour le missionnaire qui va tous les ans faire la visite de Houang-ngy-ho et des environs.

Vers la même époque, nous fondions également quelques espérances sur la ville de Suen-ouy-tchéou, à sept lieues de Tsao-kia-yn. Un bachelier nommé Houang, originaire de cette ville, étant venu passer ses examens littéraires à Kiu-tsin, entendit parler de notre sainte religion et vint nous trouver pour avoir des renseignements clairs et précis sur notre doctrine. La vérité le toucha, et la grâce aidant, il fit son adoration et se mit à l'étude. Au bout de deux ou trois mois, il put être baptisé, après quoi il rentra chez lui avec la ferme intention de prêcher la foi dans le pays et de travailler à la conversion de ses amis et de ses proches. Depuis lors, nous avons eu souvent de ses nouvelles, mais il ne nous a pas encore été possible d'aller nous-mêmes à Suen-ouy-tchéou.

Au commencement de juillet (1875), je dus faire un second voyage à la résidence épiscopale et y demeurer plusieurs mois. Quelques jours avant mon départ, un catéchumène Pin-ngy-shien, ville de troisième ordre, à deux jours de

Tsao-kia-yu, vint nous prier d'aller chez lui recueillir la moisson qu'il avait préparée.

Bien qu'il ne sût que quelques caractères et qu'il fût peu instruit sur la doctrine, il avait prêché dans le voisinage, répétant à qui voulait l'entendre que la religion du *Maître du ciel* est ce qu'il y a de meilleur au monde. Dieu bénit son zèle, il se produisit bientôt un petit mouvement vers le christianisme au dedans et au dehors de la ville.

Il fut convenu que M. Birbes irait seul, accompagné de quelques chrétiens, afin de passer plus inaperçu dans cette ville encore toute païenne, et où nous n'étions pas connus. A peine arrivé à Pin-ny, le missionnaire comprit que le souffle de la grâce avait passé par là. En quelques jours il eut, en effet, la consolation d'enregistrer un certain nombre de nouveaux catéchumènes. La population se montrait sympathique et la foule accourait de plus en plus nombreuse pour écouter la prédication.

Mais tout à coup il se produisit un revirement dans l'esprit du peuple. Les lettrés avaient poussé le cri d'alarme; impuissants à empêcher les gens de s'instruire et d'embrasser le christianisme, ils allèrent trouver le mandarin et le sommèrent de sévir promptement contre la *secte* des *Thien-tchou-kiao* (chrétiens) qui menace d'infester la ville et les environs.

Le mandarin, soit par faiblesse, soit par haine et dans l'intérêt de l'Empire qu'il croit compromis, se hâte d'obtempérer à leurs réclamations; dix néophytes sont chargés de fers et jetés dans un cachot; en même temps un édit est affiché aux portes de la ville pour défendre au peuple de s'affilier à la *secte perverse* et d'avoir aucune relation avec l'étranger qui la prêche.

M. Birbes se présente au prétoire, le mandarin refuse de le voir. En vain mon confrère s'efforce-t-il d'obtenir la mise en liberté des prisonniers, on lui déclare qu'ils ne seront relâchés qu'après son départ. De guerre las et voyant qu'il lui était impossible de se faire rendre justice, M. Birbes quitta la ville décidé à poursuivre l'affaire devant le préfet de Kiu-tsin.

L'accusation fut bien accueillie et on promit de punir le mandarin coupable. Forts de cette promesse, MM. Birbes

et Chareyre retournent à Pin-ngy en toute hâte. Déjà les chrétiens emprisonnés avaient recouvré leur liberté, mais l'édit demeurait affiché aux portes de la ville. Les Pères à leur arrivée se dirigent immédiatement vers le *yamen* et demandent une audience du mandarin. Celui-ci, pour une raison ou pour une autre, n'osa ou ne voulut pas les recevoir. Mes confrères eurent beau faire des instances, le *grand homme* refusa absolument de paraître. C'est qu'évidemment il était très embarrassé pour expliquer sa conduite. Il finit cependant par montrer de la complaisance, il envoya deux chefs de satellites préparer une hôtellerie dans laquelle il fit prier les missionnaires de vouloir bien se rendre. Il avait peur de les voir s'établir dans son prétoire.

À partir de ce moment, les chrétiens qui avaient repris confiance purent circuler librement sans que personne les inquiétât. Mais le mouvement vers notre sainte religion fut suspendu.

C'était tout ce qu'avaient voulu le mandarin et les lettrés de Pin-ngy. Qui sait même si les autorités de Kiu-tsin n'étaient pas les fauteurs réels de cette persécution? La supposition est loin d'être gratuite; car, en Chine, la hiérarchie est constituée de telle manière qu'un inférieur n'oserait jamais promulguer un édit de quelque importance sans avoir préalablement consulté son supérieur immédiat. Celui-ci ne refuse jamais cette autorisation, mais il a bien soin de se réserver le droit de désavouer son subordonné et de le punir même, si les choses tournent mal. Toutefois cela n'arrive presque jamais quand il s'agit de la religion chrétienne, bien qu'il y ait violation formelle des traités. Mais, je le répète, ces traités, les mandarins les respectent tant qu'ils ne les gênent pas; mais sont-ils en opposition avec leurs idées et en contradiction avec leurs actes, ils les mettent bien vite de côté et ne s'en occupent pas plus que s'ils n'existaient pas.

Après quelque temps de séjour à Pin-ngy, les missionnaires rentrèrent en leurs résidences ordinaires. Mais à peine étaient-ils partis que les lettrés recommencèrent une nouvelle campagne contre les chrétiens: pamphlets, pla-

cards, menaces, reparurent de plus belle; on alla jusqu'à publier que les européens devaient être exterminés en masse dans toute la Chine, conformément à un décret de l'empereur et aussi d'après la volonté toute-puissante du gouverneur Tsen-fou-thay.

Les mandarins virent tout, surent tout, et gardèrent le silence. Toutefois les chrétiens ne se laissèrent pas intimider et tinrent bon devant l'orage. Mais beaucoup de ceux qui avaient eu quelque velléité d'embrasser la foi n'osèrent mettre leur dessein à exécution, et depuis ce moment jusqu'à aujourd'hui, nous n'avons eu aucun nouveau catéchumène dans cette ville.

CHAPITRE XIX

Conversion des *Lo-los* de Pé-chy-ngay, ils sont persécutés par un mandarin militaire.—Translation des restes de Tchang-kouang-tsay, mis à mort en haine de la foi.—M. Oster à Pé-chy-ngay.

La fin de l'année 1875 et le commencement de 1876 furent troublés par de fausses rumeurs, des bruits sinistres qui se répandirent dans toute la province. On allait, disait-on, tuer tous les européens et faire main basse sur les chrétiens. Tous devaient avoir le sort de M. Margary.

La partie ouest de la mission eut particulièrement à souffrir; à Ta-ly on saisit une famille de néophytes, on les roua de coups pour les forcer à livrer les objets déposés chez eux par les européens.

À la capitale, on nous regardait comme perdus. De tous côtés on débitait des fables vraiment incroyables sur la prochaine arrivée des anglais, sur leur massacre certain, etc... Mais, dès qu'on apprit que la commission anglaise, chargée de faire une enquête sur l'assassinat de M. Margary, était proche, ces rumeurs tombèrent comme par enchantement; Tsen-ta-jen, qui les avait encouragées au début, craignant de se compromettre, donna des ordres sévères pour les arrêter.

Dans le district de Kiu-tsin, malgré la proximité de la capitale, on fut généralement plus tranquille. Cependant, un certain Ouang-kouan-eul, de Long-tan-ho (bourg situé

à trente ly de Tsao-kia-yn), voulut faire parler de lui. Nous avions dans cette localité une vingtaine de familles chrétiennes, ce fut contre elles qu'il déchargea sa mauvaise humeur. Il voulait tout simplement leur extorquer des sapèques, sous prétexte de bâtir un *miao-tsé*. M. Birbes, prévenu aussitôt, se rendit à Long-tan-ho pour voir au juste ce qu'il en était. Mais Ouang-kouan-eul le prit sur un ton d'arrogance qui ne laissa aucun doute sur ses dispositions. Non seulement il ne dissimula pas ses intentions malveillantes, mais il dit bien haut qu'il avait reçu de Tsen-ta-jen l'ordre d'exterminer les chrétiens, et que s'il n'avait pas encore mis la main à l'œuvre, il ne tarderait pas à commencer.

M. Birbes s'en revint à San-pé-hou faire part à ses confrères du résultat de son entrevue avec Ouang ; il fut décidé qu'on porterait plainte à Kiu-tsin et à la capitale. Après avoir fait bien des démarches, on obtint des mandarins la prise en considération de nos griefs. Un mandat d'arrêt fut lancé contre Ouang-kouan-eul qui, se voyant pris, commença à nier ce qu'il avait dit publiquement et avec tant de jactance lorsqu'il n'y avait rien à craindre. Mais cela ne l'empêcha pas d'être conduit en ville sous bonne escorte et d'être obligé de passer quelques nuits à réfléchir dans les prisons du prétoire.

En voyant son père emmené par les satellites, la fille de Ouang ne put s'empêcher de lancer toutes sortes de malédictions contre les chrétiens et les *barbares d'Occident*. Il était difficile aux néophytes de demander raison à une femme de ses emportements. Nos chrétiennes se chargèrent de la chose et agirent si bien que la noble fille du seigneur de Long-tan-ho fit ses excuses, et demanda pardon des injures qu'elles s'était permises vis-à-vis de notre sainte religion.

Depuis, tout est rentré dans le calme, personne dans cette localité ne souffle mot contre la doctrine du Maître du ciel et Ouang-Kouan-eul se tient sur la plus grande réserve.

Cependant, le terrain de Pé-chy-ngay avait été vendu à son insu et en secret à un petit mandarin de la plaine,

nommé Shia. Les *Lolos* en furent désolés et nous dûmes leur adresser quelques consolations. C'est alors qu'ils résolurent de professer définitivement le christianisme. Presque tout le village se déclara chrétien. M. Fenouil qui, depuis mon départ pour Long-ky, était venu se fixer à Tsao-kia-yan et avait pris en mains l'administration du district de Kiu-tsin, alla en personne présider à l'adoration de ces braves gens; elle se fit avec toute la solennité possible. Depuis longtemps déjà, ils avaient songé à embrasser notre sainte religion, mais ils avaient toujours attendu sans savoir pourquoi. Aussi, dès que l'un d'eux eut fait le premier pas, tous ou à peu près tous, le suivirent et adorèrent en masse.

Shia-kouan-eul, le nouvel acquéreur de Pê-chy-ngay, n'était point de nos amis; il avait toujours cherché l'occasion de nous nuire et plusieurs fois nous avions eu à nous plaindre du *grand homme* (car, ayant un bouton rouge à son bonnet, il a droit à ce titre). Il détestait quelques-uns de nos nouveaux catéchumènes, celui surtout qui le premier s'était déclaré chrétien et qui, d'ailleurs, avait fait tout son possible pour que le terrain nous fut vendu.

Un jour donc que le *grand Shia* était de mauvaise humeur, il ordonne de saisir ce pauvre *Lolo* et prend plaisir à le faire rouer de coups sous ses yeux, après quoi il lui adresse une allocution pathétique pour l'inviter à venir se plaindre à nous et à réclamer notre intervention. Nous ne pouvions rien faire pour obtenir justice. Mais, dans la crainte de voir nos chrétiens en butte à de nouvelles vexations, nous fîmes notre possible pour demeurer en bons termes avec Shia-ta-jen et nous tâchâmes de ménager sa susceptibilité.

Mgr Ponsot avait dû recourir à Péking pour régler différentes affaires depuis longtemps pendantes. Grâce aux bons offices de M. de Rochechouart, alors chargé d'affaires de France en Chine, on nous avait promis de s'occuper de nous. Les négociations ayant été continuées avec les autorités, nous obtîmes satisfaction sur plusieurs points.

Une des affaires que nous avions eu surtout à cœur de terminer, c'était celle du meurtre de Tchang-kouang-tsay

Les auteurs du crime étaient demeurés impunis, et le sous-Lan-lin avait, on s'en souvient, refusé d'accueillir la plainte de la mère du défunt. Enfin la famille Tchang put obtenir quelque satisfaction. Les meurtriers furent obligés d'entrer en composition avec elle. Ils lui offrirent une certaine somme d'argent (un millier de francs environ) et quelques biens communaux. Il était difficile de réclamer davantage. Quant à exiger la révision du procès, impossible d'y songer. Jamais les autorités de la province n'eussent consenti à se donner le dessous ou à s'avouer coupables de connivence dans le meurtre de Tchang-kouang.

Cette affaire terminée, on fit la translation du corps du martyr. La cérémonie eut lieu le lundi de la Pentecôte, 5 mai 1876. Une foule de chrétiens y assistaient. Revêtus du surplis, M. le provicaire et MM. Birbes et Chareyre récitèrent les prières du rituel, tandis que les néophytes chantaient en chœur les prières pour les défunts. Le cortège parcourut ainsi une distance de 5 à 6 *ly* et traversa l'ancienne ville de Lan-tchen. Toute la population était accourue pour être témoin de ce spectacle, elle avait une attitude respectueuse et gardait un profond silence. A San-pé-hou, les ossements du martyr furent déposés près de l'oratoire, dans un bâtiment séparé où ils doivent demeurer jusqu'à ce qu'on leur ait préparé une sépulture convenable.

Puisse ce catéchumène, baptisé dans son sang et martyr pour J.-C., féconder de ses mérites l'Eglise de Kin-tsin et plaider la cause de ses frères devant le trône de l'Eternel !

La mission des *Lolos*, je l'ai dit plus haut, donnait de grandes espérances, le moment sembla venu de placer un missionnaire au milieu d'eux afin de les instruire et de les fortifier. Le choix de Mgr de Philomélie se porta sur M. Oster, qui était arrivé au Yun-nan seulement depuis quelques mois. Ce cher confrère partit aussitôt pour Kiu-tsin et, après quelques semaines de séjour à Tsao-kia-yn auprès de M. le provicaire, il prit possession du poste qui lui avait été assigné.

Nos braves *Lolos* étaient désormais au comble de la joie ; ils avaient un missionnaire au milieu d'eux. Aussi fêtèrent-ils de leur mieux son arrivée. Les trois autres missionnaires

du district assistèrent à l'installation du nouveau venu et rehaussèrent l'éclat de cette petite fête de famille.

Le bruit de la présence du Père au *Saut de la robe blanche* (Pé-chy-ngay) se répandit bientôt dans toute la tribu des *Lolos*. Chacun voulait le voir; on l'invitait de toutes parts, tous désiraient sa visite. Lorsque M. Oster se fut mis suffisamment au courant des usages et de la langue de ses chères ouailles, il se disposa à répondre à leurs prières et à faire un tour dans la montagne.

Son excursion fut une véritable course triomphale. Partout où il apparaissait, chinois et *lolos* demandaient en masse à se faire chrétiens. En moins de cinq ou six jours, on eut à compter plus de 500 adorations. La grâce de Dieu avait préparé et fécondé le terrain, notre confrère n'avait plus qu'à récolter. Il revint le cœur rempli de joie annoncer aux autres Pères le résultat de son voyage.

Malheureusement les moyens de tirer tout le parti désirable de ces bonnes dispositions faisaient défaut. Nous n'avions ni catéchistes, ni maîtres d'école en nombre suffisant, pour instruire les nouveaux catéchumènes. Tout ce qu'on put faire, ce fut de les visiter le plus souvent possible et de leur enseigner quelque chose de la doctrine et les principales prières. Malheureusement ses instructions passagères étaient bien vite oubliées.

Nul doute que, si nous avions pu trouver des maîtres nombreux et suffisamment instruits, le mouvement eût été plus accentué et plus fructueux encore. Aujourd'hui, cependant, deux ou trois catéchistes parcourent continuellement la contrée, passant d'un village à un autre pour instruire les catéchumènes, baptiser les enfants et les adultes en danger de mort et détruire en même temps les derniers restes de superstition. Mais on comprend qu'avec si peu de ressources, le progrès soit lent, et il faudra des années pour que ces peuplades deviennent chrétiennes.

Nous avons également, au même moment, bon nombre de nouveaux catéchumènes dans d'autres localités, et il nous fallait aussi pourvoir à leur instruction. Sans parler des frais que nous occasionnait ce mouvement, nous avions peine à faire face au plus pressé, à trouver des catéchistes,

à établir des lieux de réunions, des oratoires, où tout le monde pût aisément s'assembler pour prier.

Quand je parle de stations et d'oratoires, qu'on n'aille pas se figurer des établissements confortables avec maison d'habitation et église. Ce n'est la plupart du temps qu'une misérable chaumière dont l'intérieur est divisé en deux parties. L'une sert de chambre au Père et à son servent ; l'autre est affectée à tous les services imaginables.

C'est dans cette seconde pièce qui est la plus grande, que le matin on célèbre le saint Sacrifice de la messe. C'est là qu'on se réunit pour prier en commun les dimanches et les fêtes. On y fait aussi la cuisine ; on y prend ses repas. C'est là enfin qu'après la prière du soir, chacun étend sa couverture et passe la nuit.

Comme on le voit, en temps de visite, nos habitations ne sont rien moins que splendides ; néanmoins c'est, pour l'ordinaire, incomparablement mieux que le logement qu'on trouve chez les chrétiens. Ceux-ci, à la campagne et même à la ville, s'ils sont pauvres, n'ont, en dehors de l'appartement réservé aux femmes, qu'une seule pièce pour tous les autres membres de la famille et pour leurs hôtes. Là, le Père n'a plus sa chambre séparée où il peut lire, écrire, réciter son bréviaire et trouver un peu de solitude. Il est chez les autres, avec tous les embarras d'un ménage, tout le train d'une ferme ou d'une maison de commerce. C'est à peine s'il peut se recueillir un peu et vaquer en paix à la prière, au milieu du tapage et dans un va et vient continuel. Aussi, rien n'égale le contentement du missionnaire qui, après un ou deux mois d'une pareille existence, revient à sa résidence où il retrouve pour quelque temps la solitude, la tranquillité et la paix.

CHAPITRE XX

résecution dans les environs de Pin-ny. — Edit en faveur de la religion. — Excursion chez les *Lotos*. — *Shia-Kouan-eul* et les habitants de Tang-Kia-ten.

J'ai raconté plus haut la persécution suscitée à Pin-ny-hien par les lettrés et j'ai dit comment le démon avait

réussi à y arrêter le mouvement vers le christianisme. Restait la campagne, où nous comptions, en divers endroits, un certain nombre de catéchumènes qu'on avait laissés jusqu'à là fort tranquilles.

Pendant quelque temps, les païens Oster se furent efforcés de rendre l'effet de la persécution de Piri, de la langue d'ailleurs, leurs prières et se donner le plaisir de molester leurs voisins. Oster embrassa la foi chrétienne.

On répandit d'abord des bruits malveillants contre les chrétiens. Un vol était-il commis... six jours, il d'un meurtre ? c'étaient les Européens qui en étaient auteurs. On racontait qu'ils allaient envahir un autre n'avait tout l'empire. Le danger était imminent de joie annoncer tête à prix. En un mot, mille rumeur.

plus ridicules les unes que les autres attirer tout le parti des pays pendant plusieurs mois.

Nous n'en fûmes pas troublés, mais en nombre suffisant nos catéchumènes.

En effet, des paroles on passa le plus souvent possible. Voici à quelle occasion. Pour mettre la doctrine et les principes à l'abri de la peste des barbares, les instructions, le passage d'entre les païens résolurent, d'un commun accord, un temple aux idoles. On voulut que les chrétiens fussent buassent comme les autres à sa construction, et on usait de menaces pour les y contraindre. Nos pauvres gens terrifiés vinrent alors faire part aux missionnaires de leurs alarmes.

On les engagea à demeurer fermes et à ne pas participer à un acte que réprouve la foi. Les catéchumènes promirent de montrer du courage et revinrent plus forts dans leurs foyers. Mais, à leur retour chez eux, ils furent saisis par les païens que le petit mandarin de la localité encourageait, et on leur signifia l'ordre de prendre part aux travaux du *miao-tsé*, sous peine d'exil et de confiscation des biens. Non baptisés encore et partant peu affermis dans la foi, ces pauvres catéchumènes n'osèrent, hélas ! s'exposer aux rigueurs de la persécution, et se soumirent à ce qu'on exigeait d'eux. Un d'entre eux, cependant, ayant montré plus de courage et s'étant refusé à travailler à la pagode, fut aussitôt appréhen-

dé, roué de coups, de telle sorte qu'on lui arracha une partie de la chevelure.

Peu de jours après, nous apprîmes ce qui venait de se passer. On envoya un commissaire sur les lieux pour examiner l'affaire et l'église. Ce n'est pas le tribunal de Pin-gy. Mais les païens ont une manière dont ils battent les chrétiens en haine de la L'union sert de charbon pour forcer à travailler au miao-tsé, mais affectée à tous sur des motifs d'intérêt public, en dehors de C'est dans l'Église.

le matin on se décida en conséquence à agir auprès des autorités locales afin d'obtenir d'elles un édit qui rap-
portât les articles des traités en faveur de la religion chré-
tienne. On y parvint enfin et les environs n'étaient pas d'ailleurs
si désert que les chrétiens avaient à souffrir. Il nous

Comme on le voit, en t. un grand nombre de plaintes qui sont rien moins que sables réclamer cet édit du vice-roi. dinaire, incomparablement mois de démarches réitérées et trouve chez les chrétiens le Kiu-tsin finirent par nous déli- la ville, s'ils sont pauvres, à l'exception de vexer les chré- réservé aux femmes, qu'ils coopérassent à des actes supers- membres de plus, au et contribution en argent, ou en plus sa et pouvait leur être réclamée, soit pour l'édification bréviaires, soit pour l'entretien des bonzes et le culte des autres.

d'une petite pièce, quoiqu'elle ne fût pas écrite, absolument par-
sant, dans le but de soutenir la religion, pouvait cependant
nous être d'un grand secours pour la prédication de l'Evan-
gile. Aussi le malin sous-préfet de Lan-lin, successeur du
fameux Té-lao-yé, eut-il soin de ne nous en donner que
quelques exemplaires. Nous eûmes beau insister, disant
qu'il était nécessaire d'afficher cet édit dans toutes les
localités les plus peuplées, afin que tout le monde en
eût connaissance, il se contenta de nous payer de bonne
parole et nous ne pûmes rien obtenir.

À vrai dire, cependant, cet édit nous fit du bien, nos réticences furent plus tranquilles et nous eûmes moins à souffrir que par le passé.

Si parfois les mandarins se voyaient dans l'obligation de faire droit à nos demandes, ils n'étaient pas pour cela

animés de meilleurs sentiments à notre égard. Tchang-Kouang-tchao et le fils du martyr, qui, on s'en souvient, avaient été emprisonnés pendant près de trois ans, eurent beau réclamer justice, on refusa de les entendre. Ce fut en vain qu'ils portèrent trois ou quatre accusations devant les tribunaux de Kiu-tsin et de la capitale; toutes demeurèrent sans effet. M. Fenouil, ayant pris leur cause en mains, eut recours aux premières autorités de la province; mais ses démarches furent également infructueuses. On répondait toujours que l'affaire de Tchang-Kouang-tsay avait été réglée et qu'il n'y avait plus à y revenir. C'était déplacer la question et nous payer d'une fin de non-recevoir.

Au mois de janvier 1877, M. Le Guilcher, supérieur de la partie ouest de la mission, passa à Kiu-tsin à son retour de Long-Ky et y demeura quelque temps. Il visita les différentes stations du district et reçut partout des chrétiens le meilleur accueil. Deux mois plus tard, j'arrivai moi-même à Tsao Kia-yn où je restai plusieurs semaines, avant de me rendre à Yun-nan fou qui m'avait été assigné pour résidence. Je profitai de mon séjour dans mon ancien district pour faire avec mes confrères une petite visite aux braves *Lolos* du *Saut de la roche blanche*.

Ce fut une véritable fête de famille, tout le village vint à notre rencontre. On tua le porc traditionnel et la chèvre grasse, et tout le monde participa au festin.

Rien de plus patriarcal et de plus primitif que ces repas pris en commun. En voyant nos chers *Lolos*, assis sur l'herbe et piquant tour à tour avec leurs batonnets, dans le même plat, les morceaux de viande qui y nageaient dans une mer de bouillon, nous avions comme une réminiscence des temps antiques. Nous nous imaginions voir ces pasteurs de peuples, assis comme nous au milieu de leurs guerriers et présidant à ces festins dont parle Homère, où l'abondance des plats l'emportait de beaucoup sur la délicatesse des mets. Nos braves commensaux ne se sentaient pas de joie; de mémoire d'homme, peut-être, on n'avait vu pareil festin à Pé-chy-ngay.

Cependant les auteurs bien connus des vols comm

L'oratoire de Tsao-Kia-yn jouissaient d'une impunité scandaleuse. Malgré les ordres venus de Péking, nos mandarins faisaient la sourde oreille. Heureusement, nous étions munis d'une pièce officielle, revêtue du sceau impérial et de celui de la légation de France, que, par prévoyance, M. de Rochechouart nous avait fait délivrer, afin que les autorités locales ne pussent nier avoir reçu des instructions et se dispenser de les suivre. Dans cet écrit, il était enjoint aux mandarins de faire immédiatement une enquête sur toutes les affaires en litige et de les terminer le plus tôt possible.

Les notables de Tsao-Kia-yn, à qui nous avons donné lecture de cet écrit officiel, se figurèrent que c'était un simple épouvantail et qu'après les avoir laissés tranquilles pendant trois ans, on ne songerait plus à les poursuivre, personne n'ajouta foi à nos avertissements, plusieurs même en rirent de bon cœur.

Cependant il était de l'intérêt de la mission que cette affaire fut terminée et qu'on nous rendit justice; laisser les coupables impunis c'était les encourager à recommencer et en inviter d'autres à les imiter. Munis de notre écrit impérial, nous portâmes donc plainte de nouveau, au commencement du mois de mai. Aussitôt les notables de Tsao-Kia-yn qui n'avaient pas voulu livrer les coupables furent arrêtés, et sept d'entre eux furent écroués dans la prison de la sous-préfecture. C'en fut assez pour jeter l'alarme dans le village. Tous ceux qui avaient quelque motif de craindre prirent la fuite dans la montagne, ou vinrent nous supplier d'arrêter l'affaire, promettant de nous donner satisfaction.

Nous y consentîmes et les prisonniers furent élargis pour entrer en accommodement avec nous. Mais à peine eurent-ils en liberté qu'ils se figurèrent que tout était fini et ne nous offrirent plus qu'une réparation dérisoire. Les satellites ne l'entendirent pas ainsi et les pressèrent vivement et à plusieurs reprises. Il leur fallut verser une somme assez ronde au Yamen et finalement faire les réparations exigées et reconnaître qu'ils avaient eu tort. C'était se tirer à bon marché d'une situation qui pouvait avoir pour eux de graves conséquences.

Mais à peine une affaire était-elle terminée qu'une autre s'élevait. On me permettra d'en rapporter encore une qui arriva juste au moment où nous réglions celles des vols de Tsao-Kia-yn ; cela donnera une idée complète des mœurs de cette Chine encore si peu connue et des vexations auxquelles les chrétiens y sont en butte.

De temps immémorial, le bourg de Tang-Kia-ten possédait un terrain communal assez vaste, au pied de la montagne du Tong-chan. Ce terrain servait de cimetière et chacun y avait la sépulture de sa famille. Or, un jour, le mandarin Shia, dont il a déjà été parlé, trouvant la position superbe, jugea à propos d'y ensevelir son vieux père mort depuis trois ans et qu'il gardait dans sa maison, suivant l'usage du pays. Il va donc trouver les notables d'un village voisin, nommé Ouang-kia-ssé, et leur fait part de son projet.

" Si vous voulez, leur dit-il, m'obtenir ce terrain, je vous donne 30 *taëls* (environ 240 fr. de notre monnaie). Comme il est contigu au vôtre, rien ne vous est plus facile que de vous arranger avec Tang-Kia-ten. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous savez que je m'appelle Shia, allez de l'avant, je réponds de tout."

Les habitants de Ouang-Kia-ssé, se voyant soutenus par un *grand homme*, payèrent d'audace et vendirent le terrain qui ne leur appartenait pas. Aussitôt, grande rumeur à Tang-Kia-ten et dans les environs. Shia Kouan-eul ne fit qu'en rire, et au jour fixé par le devin, il se rendit sur le terrain en question, avec un nombreux cortège, au bruit des pétards, et y enterra son mort. Les femmes de Tang-Kia-ten s'étaient réunies et avaient voulu s'opposer au passage du cortège en se couchant sur la route qu'il devait suivre. Mais Shia-ta-jen n'était pas homme à reculer pour cela. Aussi, craignant un conflit entre ses néophytes et les gens de Shia, M. Chareyre avait-il défendu aux premiers de se porter à aucun acte de violence. Le Père fut heureusement écouté, le cortège ne fut pas inquiété et le vieux Shia fut enterré sans difficulté et avec tous les honneurs accoutumés.

Par prudence, les gens de Ouang-Kia-ssé effacèrent les

noms qui étaient gravés sur les pierres tombales et s'emparèrent des titres écrits qui attestaient les droits de Tang-Kia-ten sur le terrain en litige. Les habitants de ce dernier village se plaignirent hautement des ces procédés et demandèrent à leurs voisins raison d'une telle conduite. Ceux-ci parurent d'abord disposés à entrer en arrangements ; mais Shia-ta-jen ne voulut rien entendre.

“ De quoi avez-vous peur ? disait-il aux gens de Ouang-kia-ssé. Ne suis-je pas là ? que sont les gens de Tang-Kia-ten pour oser me tenir tête ?... C'est sans doute l'européen Ngay (M. Chareyre) qui les pousse. Eh bien ! voyons ce qu'il est capable de faire... qu'ils y viennent à deux, à trois... je ne les crains pas... D'ailleurs, tous ces européens sont des hommes de prétoire, des vagabonds sans conscience, que je promets bien d'arranger comme il faut, s'ils se trouvent jamais sur ma route.”

Là dessus notre vaillant Shia-ta-jen lance une accusation au nom des habitants de Ouang-kia-ssé contre ceux de Tang-kia-ten.

Nous étions au courant de l'affaire et ne comptions pas avoir à intervenir, la religion n'étant pas en cause, quand l'occasion de nous en mêler se présenta d'elle-même. Sans nous être donné le mot, nous nous trouvâmes, un jour, réunis au nombre de quatre chez M. Chareyre à Tang-kia-ten. Or précisément ce jour-là, les satellites, envoyés par le mandarin pour saisir quelques chrétiens, arrivèrent dans le village. Ils ne s'attendaient pas à nous y trouver. Leur chef vint nous voir et eut un entretien avec M. Fenouil qui lui fit entendre que Tang-kia-ten, loin d'avoir tort dans cette affaire, avait été indignement lésé dans ses droits. Les satellites retournèrent raconter la chose à leur mandarin sans oser emmener les accusés.

Les gens de Ouang-kia-ssé, prévenus de ce qui se passait et la tournure que prenait l'affaire, voulurent entrer en commodément et promirent de payer tous les frais occasionnés jusqu'ici à condition que les choses en resteraient.

Les habitants de Tang-kia-ten ne crurent pas devoir se contenter et, comme ils l'avaient prévu, le mandarin

ayant été mis au courant de l'état exact des choses, fit emprisonner plusieurs notables de Ouang-kia-ssé.

Cela ne faisait pas le compte de l'illustre Shia; profondément humilié, il voulut prendre l'affaire en mains et se venger de nos néophytes et de nous. Il lança en conséquence plusieurs accusations contre le village de Tang-kia-ten. Mais ni le tribunal de Lan-lin, ni celui de Tchang-y-tcheou ne voulurent les recevoir; ils se déclarèrent incompetents.

Comment faire? la position devenait difficile. S'adresser à un tribunal supérieur, c'était inutile, dangereux peut-être et surtout très coûteux, même pour un *grand homme*. D'un autre côté, lui Shia, le globulé rouge, sera-t-il dans l'obligation de déterrer son vieux père et de le ramener chez lui au vu et au su de tout le monde? Quelle honte!

Dans cette extrémité, Shia a recours à nous et nous prie de nous entremettre pour arranger la chose et le tirer d'embarras. Mais il était trop tard, le tribunal de Tchang-y était saisi de l'affaire et elle devait suivre son cours.

En effet, quelque temps après, le mandarin de Tchang-y vint en personne faire une enquête sur le terrain en litige. Shia kouan-eul, à la tête des notabilités du pays, alla le recevoir. On servit au sous-préfet un dîner splendide et, *inter pocula*, on lui glissa à l'oreille qu'il fera bien d'étouffer l'affaire et qu'on saura reconnaître sa bonne volonté. Le mandarin au cœur compatissant fut bientôt attendri; deux ou trois jours après, les prisonniers sortirent de prison.

Mais les habitants de Tang-kia-ten ne l'entendirent pas ainsi et firent si bien que le terrain leur fut rendu; le village de Ouang-kia-ssé paya une amende et fit toutes les réparations désirables. Toutefois, par une inconséquence inexplicable, on n'obligea pas le *grand homme* à porter ailleurs le corps de son vieux père. On a laissé ainsi ouverte une porte à de nouvelles chicanes et à de nouveaux procès, et Shia ne manquera pas d'en profiter à la première occasion.

CHAPITRE XXI

Troubles dans le pays. — Etablissement de la religion chrétienne et conversions à Ma-long-tchéou, Ué-tchéou, San-tcha, Tchang-y-tchéou et autres localités. — Progrès de la foi et espérances pour l'avenir.

Comme il a été dit plus haut, la foi avait fait des progrès assez rapides à Tang-kia-ten et dans les environs. Deux catéchistes surveillaient et dirigeaient le mouvement. Mais l'éducation chrétienne des femmes étaient forcément bien négligée. C'est à peine si, de temps en temps, une des religieuses de Tsao-kia-yn ou de San-pé-hou, pouvait venir passer une dizaine de jours au milieu de ces néophytes, qui avaient cependant si besoin d'être soutenues, encouragées et instruites.

On résolut en conséquence de s'adresser encore une fois à Mgr de Philomélie qui, malgré la pénurie de maîtresses d'école, dont souffrait également le *bas Yun-nan*, eut la bonté d'envoyer deux vierges pour Tang-kia-ten. Cela portait à six le nombre des religieuses employées dans le district de Kiu-tsin. C'était bien peu pour tenir trois orphelinats et autant d'écoles de jeunes filles.

Nous pûmes cependant, mieux que par le passé, faire face à la situation et détacher une ou deux maîtresses d'école et les envoyer dans les nouvelles chrétientés que nous fondions, pour préparer les femmes à la réception du baptême.

Mais les rumeurs, les calomnies contre les européens, continuaient d'avoir cours dans le pays et nuisaient au progrès de la foi. Un événement purement local ne fit qu'accréditer ces bruits. Depuis longtemps, deux familles puissantes de la contrée, nommées Tchang et Ly, étaient en lutte ouverte, et les violences auxquelles elles se portaient l'une contre l'autre, avaient déjà fait plusieurs victimes. Les populations, effrayées par ces rivalités et les crimes qu'elles causaient, en accusaient les européens ; on racontait que les Anglais avaient les armes pour venger la mort de leur compatriote.

pendant la vérité ne tarda pas à se faire jour. La famille Tchang, qui était plus riche et plus influente que sa rivale, ôla plusieurs centaines de brigands, elle tomba sur la famille Ly qui, bien que préparée, ne put soutenir le choc et fut presque anéantie. Le chef de la famille vaincue avait

échappé au massacre ; mais, désormais hors d'état de tenir la campagne, il dépêcha des courriers avertir les mandarins de la capitale de ce qui venait de se passer. Aussitôt six cents soldats, sous la conduite d'un officier supérieur, sont envoyés à Pan-kiao, le théâtre des hostilités.

Abusant de leur victoire, les troupes de la famille Tchang s'étaient portées aux derniers excès. Tout ce qui appartenait aux Ly avait été enlevé ou détruit, les maisons brûlées, beaucoup de gens avaient péri et ceux qui, de près ou de loin, leur avaient prêté main forte, étaient poursuivis et n'avaient dû leur salut qu'à la fuite.

Enfin les troupes chinoises arrivent ; les Tchang se sentant perdus, aveuglés d'ailleurs par le désir de la vengeance, réunissent tout leur monde et se battent avec acharnement, contre les soldats de l'empire. La lutte dura plusieurs jours ; plus de trois cents hommes furent tués de part et d'autre. A la fin, les Tchang, abandonnés par les gens qu'ils avaient soudoyés, succombèrent et tombèrent au pouvoir des mandarins. Plusieurs furent pris les armes à la main ; le mandarin militaire, qui commandait l'expédition, fit couper la tête à tous les prisonniers et ne réserva que le chef de la famille, auteur de toute cette affaire, pour le conduire à la capitale et lui faire subir les tourments réservés aux fauteurs de rébellion.

On sera peut-être étonné que pareils faits puissent se produire dans un empire où l'on s'est plu à considérer l'autorité comme toute puissante. Ces révoltes locales ne sont malheureusement pas rares dans nos contrées, et il ne se passe presque pas d'années qu'on n'en ait à enregistrer plusieurs. Tantôt ce sont des chefs de bandes, véritables brigands sans foi ni loi, qui pillent et détruisent parfois des villages entiers. Sous prétexte de service public, ils prennent à leur solde autant de vagabonds qu'il leur plaît et s'en vont imposer partout leurs volontés. C'est surtout en temps de guerre, alors qu'il est fort dangereux de contrôler leurs actes, que ces petits tyrans se portent à tous les excès contre le pauvre peuple laissé sans défense. Tantôt ce sont des chefs de village, hommes résolus jusqu'à l'audace, qui prétendent être les maîtres chez eux et ne permettent pas aux mandarins de s'immiscer dans leurs affaires.

C'est ainsi que dans un grand village, au milieu des montagnes, tout près de Pié-té, le maire qui, plus d'une fois, avait eu maille à partir avec la justice, s'était tout simplement insurgé contre l'autorité. Pendant cinq ou six ans, il tint en échec le mandarin de Pin-ny. Bien souvent on chercha à s'emparer de lui par force ou par surprise, sans pouvoir jamais y réussir. Il avait fortifié son camp et pouvait défilier une armée. Non seulement il bravait les autorités, mais il écrasait le peuple d'impôts, le traitait avec la dernière rigueur, et se riait des accusations portées contre lui. Son nom faisait trembler tout le pays. Enfin, un beau jour, il fut assassiné dans sa forteresse et toute sa famille fut exterminée. Les populations avaient trouvé l'occasion de se faire justice elles-mêmes et ne l'avaient pas manquée.

Plusieurs fois, dans mes voyages, j'ai été témoin de ces luttes fratricides et sanglantes. Après la pacification du Kóuy-tchéou et du Yun-nan, plusieurs de ces chefs de pillards et d'assassins qui s'étaient plus battus pour leur propre compte que pour les intérêts de l'Empire, furent arrêtés et mis à mort. D'autres durent chercher le salut dans une fuite précipitée et abandonner tout le butin qu'ils avaient fait.

Aujourd'hui que le militarisme est moins à l'ordre du jour, les faits que je viens de raconter sont devenus un peu plus rares ; mais ils sont encore malheureusement trop fréquents.

Revenons à notre sujet. Pendant le carême de cette année 1877, un individu du nom de Tchang, globulé militaire, se présenta à M. Birbes. Il était de Ma-long-tchéou, et venait, disait-il, pour se faire chrétien. Puis, il ajouta qu'il s'était entendu avec plusieurs lettrés et notables de cette ville afin de s'enquérir de la religion du *Maître du ciel*, et qu'ils étaient tous résolus à l'embrasser, si elle était réellement digne.

C'était une bonne nouvelle et M. Birbes accueillit de son mieux celui qui en était le porteur. Cet homme, du reste, avait des manières distinguées, et il était instruit. Pendant deux ou trois jours qu'il passa à San-pé-hou, il lut nos livres de doctrine et de controverse, puis il fit son adieu. A son retour chez lui, il paraissait satisfait et il promit de revenir bientôt.

A Pâques, en effet, il était de retour à San-pé-hou, mais cette fois, les nouvelles n'étaient plus aussi bonnes. Quelques lettrés de Ma-long ne voulaient pas de la religion, et en apprenant que Tchang *Kouang-eul* l'avait embrassée et que plusieurs songeaient à l'imiter, ils ne cachèrent pas leur mécontentement et résolurent de le leur faire sentir.

Des placards anonymes furent affichés en divers quartiers de la ville contre notre sainte religion et ceux qui la prêchaient. Tchang ne fut pas épargné; on lui prodiguait les plus grossières insultes. Mais celui-ci n'était pas homme à se laisser intimider si facilement; décidé à tenir tête à l'orage, avec le concours de quelques bacheliers et de quelques petits mandarins ses amis, il se procura des échantillons de l'écriture de tous les lettrés de Ma-long et les confronta avec les placards diffamatoires.

Or, il se trouva que les auteurs de ces écrits étaient deux des plus influents parmi les lettrés de la ville, ceux-là même, qui, du temps de Tchen-lao-yé, avaient déjà affiché plusieurs libelles contre les chrétiens. Tchang-Kouan demanda aussitôt à ces deux personnages raison de leurs attaques injurieuses. Ceux-ci nièrent être les auteurs de ces placards et prétendirent qu'on avait imité leur écriture dans l'intention de leur nuire.

Cependant les rumeurs continuaient à circuler, on menaçait de tuer Tchang avec toute sa famille. Celui-ci répondit qu'il est prêt et qu'il attend de pied ferme les assaillants. En même temps il prévint le mandarin de la ville et porta plainte contre les auteurs de ces bruits et de ces libelles. Le mandarin lui recommanda la prudence, l'assurant d'ailleurs qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux.

En effet, en apparence du moins, il n'arriva rien de bien fâcheux, car ces *vaillants* agresseurs eurent soin de se tenir hors de la portée de la rude main de Tchang. Mais, parmi ceux qui tout d'abord avaient eu l'intention d'embrasser notre sainte Religion, plusieurs n'osèrent donner suite à leur dessein et cédèrent à la peur. Lorsque M. le Provicaire, invité par Tchang-Kouan, se rendit à Ma-Long, il n'eut à enregistrer que dix-sept adorations dans cette ville, tandis qu'autrefois on assurait que la moitié des habitants étaient disposés à embrasser le christianisme.

Néanmoins, parmi ces adorations, il y en avait une qui donnait des espérances particulières, c'était celle d'un mandarin subalterne nommé Shû, très influent dans son pays, à 30 *ly* de Kiu-tsin. Cette localité, qui se trouve sur la grande route de Yun-nan au Kouy-tchéou, est très populeuse et très animée ; son nom est San-tcha. Tout porte à croire que si ce Shû-Kouan est vraiment de bonne foi, comme il le paraît, et qu'il s'est fait chrétien dans l'unique but de sauver son âme, notre sainte religion comptera bientôt de nombreux adeptes non seulement à San-tcha, mais encore dans les environs.

M. Fenouil était de retour de Ma-Long depuis quelques jours, quand il reçut la visite d'une dizaine d'individus de la ville de Ué-tchéou. *Ly-ta-choa-yé*, dont il a été parlé plus haut, était à leur tête et ils venaient se faire chrétiens. Au premier abord, M. le Provicaire fut très surpris ; était-il vraiment possible que *Ly-ta-choa-yé* voulut embrasser le christianisme ? On pouvait bien en douter. Mais celui-ci paraissait parfaitement décidé, il fit son adoration avec tous ceux qui le suivaient et promit, si besoin était, de mettre son bras et son épée au service de la religion.

Bien que la démarche d'un homme de cette trempe, ne nous inspirât pas toute la confiance voulue, nous étions, cependant, très heureux de le voir dans ces dispositions. Son influence pouvait nous être utile ; sans parler de nos anciens catéchumènes qui avaient cédé à la peur et qui désormais auraient peut-être le courage de revenir à Dieu, plusieurs, sans doute, pensions-nous, suivraient son exemple et feraient la même démarche que lui.

On se souvient d'un mandarin dont j'ai longuement parlé, nommé Han-tchen, qui nous avait disputé le terrain de Pé-*choungay* et que Tsen-ta-jen avait fait décapiter. La haine qu'il avait été l'objet et la victime, de son vivant, poursuivait encore sa famille après sa mort. Son fils unique Han-ta-*choa-yé* fut en butte à la malveillance des anciens ennemis de son père. Accusé plusieurs fois devant les tribunaux de Kiu-tsin et de Yun-nan-sen, il fut obligé de sacrifier des sommes énormes pour satisfaire aux exigences de ses accusateurs et à la cupidité des prétoriens peu disposés à lâcher une bonne proie.

Han-ta-choa-yé, trompé par les amis de son père, exploité et poursuivi par ses ennemis, tracassé par la justice, ne savait où donner de la tête. A la capitale où il se trouvait à cause de ses procès, il vint trouver le missionnaire qui y résidait et promit de se faire chrétien. Celui-ci le soutint et l'encouragea, tout en lui faisant remarquer la vanité des choses d'ici-bas.

De retour dans ses foyers, Han-ta-choa-yé se mit en relation avec les missionnaires du district de Kiu-tsin et vint lui-même à Tsao-kia-yn faire son adoration avec plusieurs chefs de famille de son village. Dieu lui avait accordé une grâce singulière. La malignité et la fourberie du monde lui avaient ouvert les yeux et montré la véritable voie. Tant il est vrai que la divine Providence se sert bien souvent de l'épreuve pour attirer les âmes à elle, et leur faire part du céleste héritage qu'elles mépriseraient et négligeraient si tout leur souriait sur la terre.

Sur ces entrefaites, un cinquième missionnaire arriva à Kiu-tsin. C'était un jeune prêtre indigène envoyé par Monseigneur pour partager nos travaux. Il venait bien à propos, car jamais peut-être depuis l'établissement du christianisme dans ce district, le mouvement vers notre sainte religion n'avait été aussi accentué et aussi étendu. De toutes parts on accourait se ranger sous la bannière du *Seigneur du ciel*.

Du côté de San-pé-hou, Ma-long-tchéou et San-tcha venaient de s'ouvrir et se présentaient sous des auspices favorables. Tsao-kia-yn voyait les habitants d'Ué-tchéou et les environs ébranlés et disposés à se faire chrétiens. A Pê-chyngay, la mission des *Lolos* grandissait chaque jour.

Mais c'est surtout Tang-kia-ten qui, dans ce moment, nous donne le plus de consolations et d'espérances. Tchang-y-tchéou, de son côté, a enfin ouvert ses portes à l'Evangile. Il y a quelques mois, deux ou trois notables de cette ville se présentent un jour chez le Père qui réside à Tang-kia et lui demandent à suivre notre *précieuse doctrine*. Leur prière fut, comme bien on le pense, accueillie favorablement. Après avoir été, dans une première conférence, instruits des principales vérités de la morale chrétienne, ils se montrèrent satisfaits.

Dès le lendemain ils adorèrent et s'en retournèrent à Tchang-y en promettant de faire tout leur possible pour amener leurs concitoyens à la connaissance et à la pratique de la religion. Depuis, en effet, le mouvement s'accroît dans les environs. Nombre de gens viennent s'informer de la doctrine. Ce n'est plus seulement le menu peuple qui s'adresse à nous ; des globulés militaires, des lettrés, arrivent à leur tour. Nous comptons déjà au nombre de nos catéchumènes une quinzaine de ces personnages.

Or si, comme on peut le conjecturer avec quelque assurance, le peuple suit le mouvement et imite les notables, nul doute que la station de Tang-kia-ten ne devienne une des plus importantes du district de Kiu-tsin et qu'une abondante moisson ne s'y prépare pour un prochain avenir.

Prions le divin Rédempteur de répandre sur nous ses miséricordes les plus abondantes, de nous accorder la grâce de ne pas faillir à la tâche qui nous incombe et de ne pas laisser périr par notre faute un si grand nombre d'âmes, qui nous demandent le pain de la divine parole et le bienfait du salut éternel. Daigne le Seigneur multiplier le nombre des ouvriers chargés de recueillir cette riche moisson et donner à ces peuples qu'il a rachetés au prix de son sang, des apôtres selon son cœur ! *Mensis quidem multa, operarii autem pauci, rogate ergo Dominum mensis ut mittat operarios in messem suam !*

EPILOGUE

Mensis quidem multa, operarii autem pauci.—

De morte persecutorum.

Mon récit est fini. Il ne me reste plus qu'à jeter un coup d'œil sommaire sur les événements racontés dans ce journal et qui embrassent une période de seize années, à partir de l'établissement de la foi dans le district de Kiu-tsin.

En le courant de l'année 1865, un homme du pays de Kiu-tsin revenait d'un long voyage dans des provinces éloignées et regagnait le pays de sa naissance. Dans le cours de longues pérégrinations, il n'avait pu réussir à rencontrer la fortune, mais Dieu lui avait fait une grâce incomparablement plus précieuse, il avait trouvé la route du ciel.

Cet homme, désormais chrétien, aurait voulu faire part à ses compatriotes du trésor qu'il avait acquis, mais il n'avait aucune aptitude pour la prédication. Il se contenta de prier et Dieu entendit sa voix. A quelques temps de là, un lettré se convertissait à la capitale; peu après avoir reçu l'eau sainte du baptême, il s'en revint lui aussi dans ses foyers. Un lien sacré unit désormais ces deux nouveaux disciples de Jésus-Christ. Ardents comme les apôtres au sortir du sénacle, ils n'aspiraient qu'à répandre la bonne nouvelle de l'Evangile et se mirent à prêcher.

La grâce a préparé des cœurs dociles et la parole des prédicateurs improvisés porte des fruits merveilleux. Sur ces entrefaites, un missionnaire arrive et la foi prend de nouveaux accroissements. Mais l'homme mauvais veille et va semant l'ivraie à travers le bon grain. La persécution éclate, le sang coule, mais ce sang une fois de plus deviendra une semence de chrétiens.

Bientôt, en effet, un missionnaire ne suffit plus, un second ouvrier vient joindre ses efforts aux siens. Le mouvement continue et s'étend. Dix fois, vingt fois des rumeurs menaçantes se répandent contre les adorateurs du vrai Dieu. On va mettre à mort tous les chrétiens. La vérité ne cesse pas pour cela sa marche progressive et éclaire de nouveaux horizons.

Ce n'est plus seulement la plaine qui reçoit la lumière de l'Evangile; la montagne participe aussi à la grâce divine. De toutes parts on vient à nous... un petit oratoire ne suffit plus comme autrefois, quatre ou cinq chapelles s'élèvent à peu de distance les unes des autres.

Puis le cercle s'agrandit encore, cinq missionnaires travaillent dans cette partie du champ du père de famille. Ils suffisent à peine à la tâche; les aborigènes réclament aussi leur part du bienfait de la rédemption; l'Evangile leur est prêché et ils embrassent avec joie notre sainte religion. Ici c'est un village presque tout entier qui se déclare chrétien, là 40 chefs de famille adorent en même temps; plus loin 200 familles renoncent à l'idolâtrie dans le cours d'une semaine.

Tous demandent à s'instruire. Mais, pour répondre con-

venablement à leurs désirs et suffire à leurs besoins, il faudrait huit à dix missionnaires et une vingtaine de catéchistes. Où trouver un pareil personnel ?

La chrétienté dans le district de Kiu-tsin compte aujourd'hui environ 5,000 personnes. Toutes ne sont pas encore baptisées malheureusement, mais un bon nombre cependant ont déjà reçu cette grâce et beaucoup d'autres y sont préparées chaque jour.

Tel est le résultat obtenu dans le cours de ces douze années, et cela malgré l'opposition constante des mandarins et des lettrés, malgré la persécution et les obstacles de toutes sortes, ainsi qu'on l'a vu dans la suite de ce récit.

Aujourd'hui le même mouvement continue, aussi consolant qu'aux plus beaux jours. Espérons que la miséricorde divine ne s'arrêtera pas là et qu'elle produira encore des merveilles de grâces dans cette contrée, d'ailleurs si bien disposée à suivre l'impulsion de Celui qui est *la voie, la vérité et la vie*.

Quelques-uns de mes lecteurs seront peut-être contents de savoir ce que sont devenus les hommes avec lesquels nous nous sommes trouvés en lutte pendant ces quelques années et qui ont mis le plus d'entraves au progrès de l'Evangile dans cette partie du Yun-nan.

En effet, on s'en souvient, à peine le christianisme eut-il fait son apparition dans le district de Kiu-tsin qu'il y rencontra de nombreux ennemis, surtout parmi les mandarins.

Celui qui tout d'abord nous fit sentir les effets de sa haine, fut Tang-kouan, sous-préfet de Lan-lin. Prévenu des manœuvres de plusieurs notables contre les chrétiens, non seulement il ne les arrêta pas, mais il leur prodigua sous main les encouragements. Après la mort de Tchang-kouang-tsay, il prit les meurtriers sous sa protection. Puis il n'écoula les plaintes de la mère du martyr que pour rendre un jugement aussi inique que ridicule. Et, comme une victime ne lui disait pas, il eut encore la cruauté de condamner sans pitié à trente mois de prison deux des proches parents du professeur de la foi.

Immédiatement après tous ces exploits, il reçut de l'avant et s'applaudit [d'avoir humilié le nom du Christ.

Mais son triomphe ne fut pas de longue durée. Peu de temps après, il fut cassé de son grade.

Vers le même temps, deux ou trois assassins de Tchangkouang-tsay moururent successivement et d'une façon tragique. Chacun y vit une punition du ciel.

A Tang-kouan succéda Te-tao-yé. C'était un homme de grand avenir et, bien que jeune encore, il avait déjà reçu tous les grades académiques. Tout lui faisait donc espérer une brillante carrière. Mais, continuateur des idées et de la politique de Tang, il s'opposa, comme son prédécesseur, de toutes ses forces, au développement du christianisme. Avions-nous à recourir à sa justice, il refusait de nous entendre et souvent on le vit s'emporter contre la religion et contre les chrétiens et se répandre en injures contre nous. Le châtimement ne tarda pas. Un jour, dans un accès d'humeur, il offensa un mandarin supérieur et s'attira son animadversion. C'était plus qu'il ne fallait pour causer sa perte. Peu après, il perdit sa charge et fut envoyé au Pé-tché-ly son pays natal. Son avenir était brisé, il était rentré dans le commun des mortels.

En même temps que Té-lao-yé, arrivait à Kiu-tsin un mandarin nommé Kia. Il avait le titre de préfet et venait également de Péking. Ses débuts furent favorables à la religion. Deux ou trois fois, il montra de la bienveillance envers nos chrétiens et publia même un édit en leur faveur. Peu après il eut de l'avancement. Mais sa nouvelle charge le mettait en relation directe avec Tsen-fou-thay, il ne pouvait que perdre au contact.

Nous nous aperçûmes bientôt, en effet, d'un changement complet dans sa conduite. Il fallait plaire au maître tout puissant qui régnait au Yun-nan. Kia-tong-tao fit donc volte face. A Kiu-tsin il convoque les lettrés et leur fait entendre que désormais il ne faut plus de nouveaux chrétiens. A Ma-long, il fait appeler le chef des bacheliers, et lui enjoint de veiller à ce que, dans son district, personne n'embrasse la religion des Européens, qu'autrement il sera responsable. Enfin Kia fit dès lors du zèle et s'efforça par tous les moyens possibles de gagner les bonnes grâces de son illustre maître.

Tout alla bien tant que Tsen-fou-thay fut puissant. Mais

quand celui-ci, compromis dans l'affaire Margary, fut obligé de regagner ses foyers, la fortune de Kia-long-tao commença à chanceler. Cependant, il se rendit à Yun-nan-fou pour faire sa cour au nouveau vice-roi. Mais on ne sait par quelle maladresse inconcevable chez un homme de son rang, il manqua au cérémonial usité dans les visites. Le vice-roi en colère le fit mettre à la porte de son palais. Le pauvre Kia, voyant sa carrière brisée, en conçut un chagrin qui ne tarda pas à causer sa mort. Il regagnait tristement ses pénates quand il rendit le dernier soupir dans sa chaise à porteurs, non loin de Pin-ngy-shien. Il n'avait pas même eu le temps de sortir du Yun-nan.

Le sous-préfet de cette dernière ville (Pin-ngy-shien) s'était aussi donné le plaisir de persécuter les chrétiens. Il avait même, par un édit spécial, interdit l'exercice de la religion dans le pays de sa juridiction. C'était un brillant début pour un *syien-kouan* (sous préfet); évidemment il devait avoir de l'avancement. Ce fut le contraire qui arriva. Un jour, il eut le tort de ne pas plaire à son supérieur. Il essuya d'abord de sanglants reproches et dut payer 600 *taëls* (4.800 fr.) d'amende. Il accepta cette première humiliation, mais sans réussir à désarmer son chef. Celui-ci ne tarda pas à le dégrader et à le renvoyer dans sa famille soigner ses vieux parents.

Ainsi, on le voit, pas plus maintenant qu'autrefois, pas plus en Chine qu'ailleurs, la persécution ne porte bonheur à ceux qui en deviennent les fauteurs. La justice de Dieu est de tous les temps et de tous les lieux pour la confusion des impies et le triomphe de la vérité !

LETTRE DU REVD. PERE DESCHENAIS

AU

REVD. PÈRE A. BOUCHARD.

LE CAIRE, 12 décembre 1883.

Mon Révérend Père,

Les tristes événements qui se succèdent au Soudan, vous sont en partie connus. Chaque jour la situation devient plus grave. On avait, comme vous le savez peut-être, organisé à Khartoum une armée égyptienne sous le commandement du général anglais Hicks. Les plus belles espérances accompagnaient le départ de cette armée destinée à réprimer l'insurrection du Mahdi. Mais, depuis plus d'un mois, aucune nouvelle directe n'est parvenue au gouvernement, et les bruits les plus sinistres ne cessent de circuler au sujet de ces troupes. Il paraît désormais hors de doute, que le général Hicks et tous ses soldats ont disparu, surpris peut-être et massacrés par les bandes plus nombreuses qui suivent le Mahdi. La population musulmane du Soudan, surexcitée par le succès du faux prophète, se soulève partout. La route de Souakim à Berber est occupée par les rebelles qui y ont exterminé, il y a quelques jours, l'élite des troupes égyptiennes. Le Sennaar et, paraît-il, certains points du territoire en deça du confluent des deux Nils, sont au pouvoir du Mahdi. Non seulement il n'y a plus rien à tenter pour la délivrance de nos prisonniers du Kordofan, mais notre dernière station de Khartoum elle-même est compromise dans son existence. Il est, en effet, impossible de se faire illusion; et l'on s'attend d'un jour à l'autre à recevoir la nouvelle que Khartoum appartient aux insurgés.

Dans ces circonstances douloureuses, Mgr Sogaro a dû pourvoir à la sécurité de nos chrétiens de Khartoum. Après avoir consulté les consuls de France et d'Autriche, il a pris des mesures énergiques pour la retraite de nos missionnaires. Avec l'appui du gouvernement, il a fait mettre à leur disposition des barques et des chameaux, et leur a télégraphié de prendre la voie du Nil et de Korosko, la route de Souakim étant fermée. Malheureusement, trompés par les bruits habilement semés dans le Soudan, nos confrères ont cru à l'absence de grand péril ; et leur départ, malgré les dépêches pressantes et réitérées de Mgr Sogaro, s'est trouvé retardé de quinze jours.

Ils sont partis seulement hier, comme nous l'a annoncé un télégramme reçu le soir. Au lieu du bateau à vapeur que Mgr Sogaro avait obtenu, il y a deux semaines, ils n'ont plus, à l'heure actuelle, que des barques pour descendre le fleuve jusqu'à Berber. Les rives du Nil, au moins à gauche, ne sont pas sûres ; et nos chers voyageurs ne seront peut-être pas hors de danger avant une vingtaine de jours.

Tout le personnel de la mission accompagne naturellement les RR. PP. Henriot et Vincentini. C'est une caravane d'une centaine de personnes.

Nous possédons, vous le savez, une maison, près de la première cataracte, dans la Haute-Egypte. C'est là que Mgr Sogaro a décidé d'installer la mission exilée de Khartoum. Il est inutile de vous décrire les difficultés effrayantes de la situation actuelle. Vous connaissez l'Afrique Centrale et la mission ; et mieux que tout autre, vous pouvez juger la gravité de la crise que nous traversons.

Mais, quelle que soit l'épreuve, Mgr Sogaro ne perd ni le courage ni la confiance. Plus l'œuvre de Dieu rencontre d'obstacles devant elle, plus il faut que les ouvriers apostoliques lèvent haut et tiennent fermement la croix qu'ils ont mission de planter au cœur de l'Afrique. Mgr Sogaro est donc fortement résolu de ne pas reculer devant tant de difficultés croissantes et de maintenir, malgré tout, la mission en l'Afrique Centrale.

C'est pourquoi, en vous remerciant de la propagande si efficace et si fructueuse que vous avez inaugurée au Canada,

Mgr Sogaro vous prie de vouloir bien continuer cette œuvre si excellente. Plus nos charges augmentent, plus les secours extraordinaires deviennent urgents. Votre dévouement à la mission de l'Afrique Centrale et l'activité de votre zèle sont une grande consolation pour le cœur de Monseigneur ; et il espère que nos malheurs, loin de diminuer le succès de vos efforts, seront au contraire le plus puissant argument pour émouvoir la charité des chrétiens du Canada ; toute la reconnaissance et les prières des missionnaires vous accompagnent dans votre labeur si apostolique.

Espérons et gardons notre confiance dans le Seigneur. Les souffrances sont grandes, mais notre vocation est plus grande encore ; et nous tiendrons jusqu'au bout notre bannière sacrée, en restant fidèles au cri traditionnel : "La Nigritie ou la mort !"

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

Votre humble serviteur en N. S.

RENÉ LEMONANT DESCHENAIS,

Miss. Apost. de l'Afrique Centrale.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA CORÉE ⁽¹⁾

(Annales de Lyon.)

Nous devons à une bienveillante communication la suite du journal de M. Robert, missionnaire en Corée. Les lecteurs des *Annales* remarqueront la date de ce récit : expédié par son auteur, en septembre 1880, ce n'est qu'au mois de mai de cette année qu'il est parvenu à ses destinataires.

Il serait trop long de raconter les mille péripéties qui ont occasionné ce retard. Nous empruntons cependant à une lettre du même missionnaire les détails d'une aventure dont son journal fut victime.

" Mes lettres du mois de septembre dernier, écrivait M. Robert à la fin de 1880, après être tombées entre les mains des douaniers coréens, me sont revenues, de sorte qu'elles n'ont pu parvenir à cette époque. La barque que j'avais envoyée, après être restée dix jours au lieu du rendez-vous, a été obligée de se diriger vers un autre endroit, uniquement par prudence et pour ne pas éveiller les soupçons des habitants de l'île. En route, elle a été surprise par un violent ouragan, ce qui l'a forcée à s'abriter derrière l'île de K., où, au printemps dernier, mes trois élèves étaient descendus à terre pour aller manger à l'auberge. Comme cette fois encore ils étaient du voyage, les habitants de l'île les ayant reconnus vinrent droit à la barque, demandant quels étaient ces enfants qui étaient déjà venus dans ces parages à la quatrième lune précédente. Sur la réponse ambiguë des barquiers, on fouilla ma barque, et bientôt nos lettres furent découvertes. Plus de doute, c'était de la contrebande.

" Trois des barquiers cependant parvinrent à s'échapper, mais le quatrième fut saisi avec les élèves. Il va sans dire que tout ce que la barque renfermait de provisions fut pillé. Enfin, comme le jour suivant on parlait de porter nos lettres au mandarin, le barquier, qui avait été garotté avec les élèves, fit appeler le chef de l'île, prétextant qu'il avait quelque chose à lui communiquer. Celui-ci étant arrivé, il lui dit :

" Il est bien certain que si tu portes les lettres européennes au mandarin, nous serons mis à mort, ce que nous ne craignons pas. Mais crois-tu que toi et les habitants de l'île, vous en serez quittes pour nous avoir arrêtés ? Je vous dénoncerai à mon tour, vous serez pris comme nous et condamnés au dernier supplice pour avoir favorisé l'entrée des Européens en Corée.... "

Sur ce, le chef de l'île prit peur, il fit délier tout le monde, rendit les lettres et renvoya le barquier avec mes élèves.... "

Enfin qu'écrivit à une époque reculée, le journal de M. Robert, en égard aux difficultés et aux périls de son voyage, n'aura rien perdu de son

¹⁾ Voir No. 11 Annales de la Propagation de la Foi pour la P. Q.

intérêt. Il donne, d'ailleurs, une idée bien complète et bien touchante des travaux, des souffrances et des dangers qui sont encore aujourd'hui le pain quotidien des missionnaires en Corée. En retour du plaisir que leur causera la lecture de ce journal, nous demandons aux bienfaiteurs de la Propagation de la Foi d'accorder dans leurs prières un petit souvenir et à celui qui l'a écrit et à sa bien-aimée mission.

*Journal de M. Robert, missionnaire apostolique de Corée,
à sa famille.*

“ Corée 15 Septembre 1880.

“ Bien chers Parents,

“ Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, j'ai passé l'été caché dans les montagnes à pic du nord de la Corée ; mais, la persécution semblant terminée ou du moins assoupie, et les chrétiens, revenus de leur frayeur, demandant à recevoir les sacrements, je partis, au mois d'octobre, pour la chrétienté de K..... Il était temps, car les païens des environs, tous pauvres et soupçonneux, nous avaient épiés ; deux fois même, les satellites, déguisés en mendiants, avaient cherché à nous espionner. Enfin, le bruit courait partout que nous étions des voleurs, et il avait pris une telle consistance qu'on en était venu à garder les chemins.

“ Je dus donc fuir pendant la nuit, accompagné de mon domestique et du catéchiste du village où je me rendais. Les élèves nous suivaient avec leur maître de chinois. Le voyage fut des plus heureux et le soir, après cent *ly* ⁽¹⁾ de marche, nous arrivions sains et saufs. Il y avait à peine quinze jours que ce village avait été visité par dix-huit voleurs, déguisés en satellites, mais, par une protection de la Providence, ils s'étaient retirés sans causer aucun dégât.

“ Les chrétiens m'édifièrent beaucoup par leur piété et leur ferveur ; deux d'entre eux qui avaient été un sujet de scandale pour leurs frères dans la foi, furent punis, et l'administration achevée, je me disposai à partir pour la chrétienté voisine, éloignée, elle aussi, de cent *ly*.

“ Le 19 donc, au premier chant du coq, je célébrais la sainte messe, mais au moment où je distribuais la commu-

(1) Il faut dix *ly* pour faire une liene.

nion aux fidèles, le feu prit à la maison voisine du *Kong so* (lieu de réunion des chrétiens). Les flammes s'élevaient au-dessus de notre toit, qui était de paille, et menaçaient de m'envelopper avec tous mes chrétiens. Pour eux, saisis de stupeur, ils ne songeaient même pas à éteindre l'incendie. Je fus obligé de leur ordonner de se mettre à l'œuvre.

« J'achevai la sainte messe, après quoi, je me rendis sur les lieux, afin d'aider à combattre l'incendie ; mais comme je voulais entrer dans la maison pour voir où il y avait le plus de danger, au moment où je passais la tête par une petite porte, je reçus un seau d'eau en pleine figure.

Le pauvre homme, coupable de ce méfait, se mit à pleurer. Je le rassurai de mon mieux.

« — Ce n'est rien, lui dis-je, continue à travailler et ne t'inquiète pas du reste. »

« On parvint bientôt à se rendre maître du feu et les dégâts ne furent pas très considérables, les maisons de nos chrétiens ne se composant que de quatre murs et d'une natte, qui sert à la fois de chaise et de lit. Après cette panique, je mangeai un peu de riz et je partis, le bâton à la main protégé par un énorme chapeau qui me dérobait à la vue des curieux.

« Pendant mon séjour à K....., le provicaire de la mission m'avait écrit d'aller m'établir à deux cents *ly* de la capitale, au district de S.....; déjà j'y avais envoyé mon maître de maison avec mon domestique, me préparer une retraite ; c'était là que je devais tenir le collège. En temps de persécution, on est pourchassé partout, soit par les satellites, soit par les païens, il est donc difficile d'avoir un collège fixe ; car, outre l'entretien de l'établissement, si petit qu'il soit, il faut nourrir et habiller dix à douze personnes, et aux yeux des païens on passerait alors infailliblement pour riches ou pour voleurs.

Bref, comme les chemins étaient très mauvais, je dus me reposer bien des fois à l'ombre ; heureusement, le bois n'est pas rare en Corée, et surtout dans le nord, où les forêts n'ont pas été coupées peut-être depuis le déluge. Sur le chemin, j'avais faim, j'étais fatigué ; mais impossible de m'arrêter et de manger. Nous avons quitté les hautes montagnes,

et le lieu où nous nous trouvions était parsemé de maisons, de villages, qui se touchaient pour ainsi dire les uns les autres. J'offris au bon Dieu ma fatigue, je me mis à faire ma prière du soir et à dire mon chapelet. Enfin, un peu avant minuit, j'arrivai à une petite localité chrétienne. Je pouvais donc me reposer un peu et parler à mon aise. Le riz était prêt. On avait même acheté de la viande, c'était un vrai jour de fête ! Après avoir mangé, je me couchai et de dormis profondément.

“Le lendemain, avant le jour, je célébrai la sainte Messe, puis je reçus les chrétiens. J'eus le bonheur de rencontrer plusieurs de mes anciens paroissiens qui avaient pris la fuite pendant la persécution.

“Les néophytes des environs, avertis de mon arrivée, étaient si heureux de revoir leur missionnaire qu'ils oublièrent les règles de la prudence ; ils vinrent douze, treize à la fois, hommes, femmes et enfants. Les païens, au milieu desquels ils avaient défilé, ne surent que penser en voyant ces gens se rendre à un petit village composé de quatre maisons. Aussi le bruit se répandit bientôt que plusieurs bandes de voleurs étaient réunies dans les environs.

“L'affaire devenait grave. Je pouvais être arrêté du jour au lendemain. Je convoquai de suite mon servent, le catéchiste du lieu et d'autres chrétiens, pour leur demander conseil, tous me répondirent que je devais fuir au plus tôt :

“Demain, disaient-ils, nous allons être envahis par les païens, et si le Père est encore ici, comment nous tirerons-nous d'affaire ?”

“Le soir même, j'administrai le baptême à huit adultes. J'entendis pendant la nuit les confessions, puis je dis la sainte Messe et donnai la confirmation ; lorsque j'achevais, il était jour. J'étais assez fatigué, j'avais sommeil, mais il n'y avait pas à hésiter, je devais partir pour une autre petite station, distante de quatre-vingt-dix ly. La veille, je n'avais pu prendre mon repas du soir, mais, après une telle nuit, il m'était impossible de manger ; j'avais plus besoin de repos que de nourriture.

“Après cinq heures de marche, je pus boire un verre de vin et manger un peu ; j'en avais grand besoin. Je faisais

pitié, me disaient ceux qui m'accompagnaient ; je ressemblais à un homme ivre, et les passants s'arrêtaient, en me voyant, ce qui jetait mes compagnons dans une peur effroyable.

“ A midi, nous fîmes halte sur le bord d'une rizièrre pour manger le riz. L'appétit était un peu revenu, ce qui me permit de continuer ma route ; nous nous perdîmes une fois au milieu des rizières ; nous allâmes au village voisin demander le chemin, puis nous nous dirigeâmes du côté des hautes montagnes de Pyeng Kong. Arrivés sur le bord d'un fleuve assez considérable, nous nous reposâmes quelques instants. J'avais à peine achevé un petit repas, que nous aperçûmes, à quelque distance, une quinzaine de satellites. Jugez si nous retrouvâmes nos jambes d'autrefois. Pour moi, je marchais si vite qu'on avait peine à me suivre.

“ — Faut-il courir ? dis-je. ”

“ — Non, Père, ne courez pas, ou nous sommes tous perdus. ”

“ Nous allâmes ainsi l'espace de quatorze ly, par des chemins détournés, afin d'éviter la grande route. J'étais tout en sueur, mais nous étions hors de danger. Bref, nous arrivions la nuit à un petit village chrétien ; j'y mangeai avec appétit, et j'y dormis si bien qu'on fut obligé de m'éveiller le lendemain, après le lever du soleil. Comme ce village ne se composait que de deux maisons, je donnai les sacrements le même jour et je partis le lendemain pour une grande chrétienté située à cinquante ly de là. Le voyage fut heureux, j'avais repris un peu de force.

“ A mon arrivée au *Kong So*, je reçus une lettre de mon confrère, le Père Doucet, qui me disait de quitter toute administration et de me rendre à S..., où il se dirigeait lui-même, afin de recevoir mutuellement le sacrement de pénitence. Je m'empressai donc de faire l'administration de la dernière chrétienté et je me mis en route pour ma résidence.

“ C'était le 25 octobre, au point du jour. Les chrétiens aient en pleurs, et moi-même j'étais peiné de les quitter ; r c'étaient mes enfants, et quel est le père qui ne se sentit ému en laissant ce qu'il a de plus cher au monde ?

Jusqu'à midi, je marchai assez bien ; mais arrivé dans la plaine, plus de maisons, aucun être vivant, à l'exception des corbeaux et des aigles ; je dus me reposer bien des fois en plein soleil. Sur la route, nous fîmes la rencontre de six satellites qui m'examinèrent des pieds à la tête ; ils parurent satisfaits et passèrent leur chemin.

"Après 110 ly d'une marche assez pénible, nous parvîmes à une petite chaumière achetée par des chrétiens ; j'y pris mon repas du soir, je donnai les sacrements pendant la nuit et à la pointe du jour nous étions de nouveau en route. Cette seconde journée fut encore plus rude que la première : il faisait chaud, mes forces étaient épuisées, et nos petites provisions à sec, de sorte que nous dûmes les remplacer par de l'eau. C'était peu substantiel, mais je pensai à Jésus, notre divin Sauveur. Quand, au milieu des souffrances les plus horribles, il s'écriait : J'ai soif, il n'avait pas, comme moi, de l'eau fraîche à satiété.

"Enfin, après bien des fatigues, le 27 octobre, j'avais le double bonheur et de m'installer au collège de Corée et de revoir mon confrère. Nous passâmes cinq jours ensemble, pendant lesquels nous nous racontâmes nos misères et nos difficultés.

"Cependant, nous dûmes nous séparer de nouveau ; nous le fîmes avec tout le courage possible, et, les adieux terminés, je me trouvai de nouveau seul avec mes trois élèves, qui étaient arrivés la veille.

"Je leur fis la classe chaque jour. Pendant ce temps, les chrétiens des environs venaient recevoir les sacrements. Le bon Dieu semblait répandre ses bénédictions sur cette partie de la Corée et le nombre des catéchumènes augmentait de jour en jour.

* * *

"Après deux mois de séjour au collège, je dus une fois encore abandonner mes élèves pour aller administrer les chrétiens à l'ouest de mon district.

"Je partis le lendemain de la fête de Noël. Le thermomètre était descendu jusqu'à 22 degrés au-dessous de zéro. Le froid était tellement intense que nos barbes s'étaient

transformées en glaçons formidables. Après avoir fait cinquante *ly* de marche, nos jambes engourdies nous refusaient tout service ; nous fûmes donc obligés de nous arrêter à l'auberge, où nous passâmes heureusement le reste de la journée et la nuit suivante.

“ Le lendemain, la température s'était un peu relevée, de sorte que nous pûmes faire nos cent *ly* (dix lieues). Sur le soir, nous arrivâmes à la petite chrétienté de H..., où les néophytes, potiers de profession, nous reçurent avec des transports de joie. Pendant trois jours, je fis l'examen et donnai les sacrements. J'envoyai en même temps le catéchiste Kim à cinq cents *ly* de là pour exhorter les tièdes et les engager à rentrer dans le bercail de la sainte Eglise, car, depuis la persécution, ils avaient abandonné tout exercice de piété. Son voyage ne fut pas inutile ; j'appris plus tard que soixante-quinze néophytes désiraient recevoir les sacrements.

“ Le 2 janvier, je partis pour K... La température était toujours froide (17°, 18°, 19° au-dessous de zéro). Cette fois, je voyageais en chaise ; comme le bruit avait couru que les missionnaires se cachaient et parcouraient le pays revêtus de l'habit de deuil, je dus le mettre de côté et prendre le costume des nobles, avec le chapeau aux ailes larges, dont le fond est si petit qu'il couvre à peine le sommet de la tête. Mes porteurs, au nombre de quatre, se remplaçaient à tour de rôle. Comme ils n'étaient pas habitués à faire ce métier, ils me laissèrent tomber cinq ou six fois, mais, grâce à Dieu, j'en fus quitte pour la peur.

“ Sur le soir du 4 janvier, au milieu de la ville d'Anack, mes porteurs se reposèrent devant une auberge pour boire du vin de riz. Une satellite qui avait considéré notre marche, les y suivit et demanda à parler au noble qui se trouvait dans la chaise. Mon domestique, qui a la parole assez vile, lui répondit :

“ — As-tu quelque chose d'important à lui communiquer ? s'il en est ainsi, viens avec moi, je te le ferai voir.”

“ — Non, répliqua-t-il, mais j'ai fait le métier de porteur et j'ai accompagné plusieurs nobles, je voudrais savoir si celui-ci ne serait point l'un de mes anciens maîtres.”

“ — Si c'est cela, lui dit mon domestique, tu peux partir, tu ne le verras pas pour une pareille bagatelle. ”

“ Le satellite déconcerté, se fâcha, demanda mon nom, le lieu que j'habitais, d'où je venais et où j'allais. ”

“ Mon domestique répondit que mon nom était Kim, que je demeurais à Séoul et que je me rendais à Hpyeng Yang. ”

“ — A Séoul, où habite-t-il ? ”

“ — Tel quartier, telle rue. ”

“ — C'est faux ! il n'y a pas de noble appelé Kim. ”

“ Mon domestique, sans s'émouvoir, reprit d'une voix forte ;

“ — Comment ? un homme de province voudrait ici me faire la leçon à moi, qui habite la capitale depuis douze ans ; un homme qui n'est jamais allé à Séoul voudrait soutenir que dans tel quartier, dans telle rue, il n'y a pas la maison du noble Kim. Ah ! c'est plus fort que moi ! ”

“ Et s'adressant aux porteurs :

“ — Empoignez-moi cet individu qui nous cherche ici querelle et donnez-lui la bastonnade. ”

“ Là-dessus, le satellite crut que le mieux pour lui était de partir et de nous laisser en paix. ”

“ Après avoir traversé la ville, je descendis de chaise et je marchai à pied. Il nous restait cinquante ly à faire, et déjà il était nuit. Depuis le matin, nous n'avions rien pris qu'un peu de vin de riz. N'importe, nous étions attendus et nous devions marcher. Il faisait un clair de lune splendide, et la température avait baissé d'au moins 7 ou 8 degrés. ”

“ Après avoir quitté le grand chemin pour entrer dans les montagnes, mes guides perdirent le petit sentier qui devait nous conduire jusqu'au village chrétien. Nous errâmes pendant plus d'une demi-heure, ayant de la neige jusqu'au ventre. Passant près d'un village païen, on nous prit pour des voleurs. ”

“ Qui êtes-vous ? où allez-vous ? ” A la réponse que leur fit mon domestique, ils parurent satisfaits et ajoutèrent :

“ — Comment avez-vous gravi cette haute montagne, sans chemin, dans la neige et exposés à être dévorés par les tigres ? ”

“ — Soyez tranquilles, répliqua mon domestique, les

“ tigres ont plus peur de nous que nous n'avons peur d'eux.”

“ Nous nous dirigeâmes donc lentement vers cette montagne à pic, la dernière qui nous séparât des chrétiens. Plus d'une fois je dus me reposer sur la neige. J'avais faim, et rien à manger ; j'avais soif, et rien à boire ; de temps en temps je suçais les glaçons attachés à ma barbe.

“ A deux heures du matin environ, nous arrivâmes chez les chrétiens, qui se mirent à pleurer en nous voyant plus morts que vifs. Bientôt nous fûmes réchauffés et, après avoir mangé le riz, tout le monde se coucha.

“ Le 5 et le 6 janvier, je commençai l'administration ; mais, le soir, hélas ! je tombai malade, des suites de la fatigue que j'avais éprouvée. Au bout de quinze jours seulement, je repris mon travail, qui dura jusqu'au 25 janvier, époque à laquelle je revins au collège.

* * *

“ Au milieu de mes occupations de professeur, je reçus une lettre de la capitale, qui m'annonçait le martyre des huit chrétiens, arrêtés au commencement de l'année, avec Mgr Ridel.

“ L'Eglise de Corée compte donc huit protecteurs de plus dans le ciel. Ces pauvres néophytes gémissaient dans les fers depuis plus d'un an. Ils avaient eu à souffrir de la faim, de la chaleur pendant l'été et du froid pendant l'hiver, sans parler de la vermine qui les avait rongés jusqu'aux os. Mais enfin, leur captivité s'était terminée heureusement par la palme du martyre. Une vingtaine de prisonniers étaient morts de faim ou de maladie. Deux furent renvoyés, on ne sait trop pour quelle raison, et les huit derniers conduits au supplice sur l'initiative du grand juge criminel.

“ Si nous devons nous réjouir à la pensée du bonheur de ces heureux confesseurs, nous devons cependant nous attrister devant l'aveuglement de ces infortunés Coréens qui refusent sans cesse d'ouvrir leur cœur à la vérité. Insensés, ils pourront bien pousser des cris de mort, ils pourront même répandre du sang, mais détruire la Religion que le Fils de Dieu a plantée lui-même sur l'arbre de la Croix, cela n'est pas en leur pouvoir : *Sanguis martyrum, semen Christia-*

norum, disait Tertullien : nous pouvons voir en Corée toute la vérité de cette admirable sentence.

“ Il y a à peine cent ans que notre sainte Religion a pris racine dans ce royaume, les persécutions ont été continuelles, le sang a coulé à flots ; pasteurs et troupeau, chacun a eu sa part dans la lutte et le triomphe ; l'enfer, déchainé, a semblé vaincre un instant, les pasteurs ont été mis à mort, les brebis dispersées, mais les fidèles ont imploré le ciel, et le ciel leur a envoyé de nouveaux apôtres, prêts eux aussi à se dévouer et à verser leur sang.

“ N'est-ce pas le signe distinctif et triomphal de notre sainte religion ? les souffrances et les contradictions font tomber tout ce qui vient de l'homme, mais fortifient, au contraire, l'Eglise de Jésus-Christ.

* * *

“ Comme j'étais bien tranquille à faire la classe à mes élèves, je reçus de notre provicaire, le Père Blanc, l'ordre de le rejoindre dans le midi, à cinq cent trente ly (cinquante-trois lieues) de chez moi. Je confiai donc de nouveau mes élèves au maître de chinois ; mon absence ne devant être que de vingt à vingt-cinq jours seulement, je le croyais du moins, je n'emportai que le strict nécessaire pour dire la sainte messe.

“ Le voyage dura huit jours. Je n'eus pas à souffrir du froid, vu que nous étions au printemps, mais les chemins étaient mauvais, et les gens qui m'accompagnaient ignoraient la route, de sorte que plus d'une fois nous ne savions de quel côté nous diriger. Nous traversâmes plusieurs chrétientés ; partout les néophytes me reçurent avec joie.

“ Enfin, le Vendredi-Saint, 9 avril, à peu près vers minuit, j'avais le bonheur d'embrasser mon provicaire. J'étais d'autant plus heureux que le Père Blanc est franc-comtois de naissance et par conséquent mon compatriote. Il est vrai que les missionnaires n'ont pas besoin de ce titre pour s'aimer entre eux, ils sont tous membres de la même famille. Cependant, quelle joie pour eux de s'appeler compatriotes lorsque, après avoir quitté parents, amis et patrie, pour répondre à la voix de Dieu, ils se rencontrent à six mille lieues de

leur pays natal, sur une terre inhospitalière, et poursuivis par un gouvernement hostile !

“ Mais, hélas ! les joies de ce monde sont bien courtes. A peine s'était-on entrevu qu'il fallait se quitter. Les cinq jours que nous passâmes ensemble touchant à leur fin, nous dûmes nous faire mutuellement nos adieux ; ils furent aussi pénibles que notre rencontre nous avait causé de joie. Je regagnai donc tristement mes pénates, en m'arrêtant dans les différentes chrétientés échelonnées sur ma route.

“ Je dus faire un détour de mille ly (cent lieues) pour aller administrer plusieurs stations qui n'avaient pas reçu les sacrements depuis quatorze ans. Pauvres chrétiens ! ils furent bien émus en me voyant. Ils s'étaient crus abandonnés et étaient tombés dans une ignorance incroyable.

“ Cependant, chez plusieurs d'entre eux, la foi, était loin d'être éteinte. J'ai rencontré un jour deux chrétiennes qui avaient fait vingt lieues, non pour recevoir les sacrements, car elles avaient ignoré jusqu'à ce moment l'existence des missionnaires en Corée, mais dans le seul espoir de rencontrer quelques familles chrétiennes. Elles arrivèrent en même temps que moi au village où je devais faire l'administration. Jugez de leur joie ; je leur donnai les sacrements avec un bonheur d'autant plus grand que ces deux néophytes abandonnées pendant quatorze ans au milieu des païens, avec des maris païens, n'avaient oublié ni leurs prières ni leur catéchisme ; sans calendrier, sans aucun livre, elles avaient observé le repos dominical et s'étaient abstenues, ce jour-là, de toute œuvre servile.

“ Dans un autre village, je rencontrai une dizaine de chrétiens, dont cinq hommes et cinq femmes ; ils avaient fait trois cent vingt-cinq ly (trente-deux lieues) pour recevoir les sacrements. L'un d'eux avait porté, sur son dos, pendant tout le voyage, sa mère, âgée de quatre-vingts ans.

* * *

“ Lorsque je résume aujourd'hui les principaux faits de ma course apostolique, je ne puis qu'adorer la bonté souveraine de Dieu. En quarante jours, j'avais fait quinze cents (cent cinquante lieues), et donné les sacrements à trois

cent cinquante chrétiens dispersés un peu partout, mais toujours au fond des montagnes les plus escarpées. Le 25 janvier, j'étais sur les bords de la mer Jaune ou mer de Chine ; au commencement de mai, je contemplais la mer de l'Ouest ou du Japon. J'avais donc traversé le grande chaîne de montagnes, qui s'étend du midi de la Corée jusqu'au nord, et la divise dans toute sa longueur. Que de difficultés pour descendre les derniers pics qui séparent de la mer ! la pente est si rapide que l'on est obligé de se cramponner aux buissons. Si l'on venait à glisser en dehors du petit sentier que les Coréens appellent une grande route, on serait brisé en mille pièces avant d'avoir pu atteindre le fond du précipice. Le paysage, du reste, est intéressant. Partout des chênes énormes, les uns sont tombés de vieillesse ; les autres, dépouillés de leur feuillage, ne semblent être là que pour attester leur antiquité ; d'autres, enfin, sont vigoureux et d'une grosseur extraordinaire. Au printemps, on voit quelquefois s'élever au milieu de ces hautes montagnes des tourbillons de fumée et de flamme, capable de terrifier les voyageurs. La cause de ce phénomène, qui se renouvelle chaque année à la même saison, est toute simple ; les païens habitant les vallées mettent le feu aux bois soit pour chasser le tigre, soit encore pour semer le millet, l'avoine et les pommes de terre ; car, paraît-il, la culture est alors plus facile et les moissons plus abondantes.

“ Le long de la mer, je pus voir aussi des baleines nombreuses aux dimensions énormes. Les Coréens en ont peur. Impuissants à les prendre, ils leur font des sacrifices pour éviter, disent-ils, d'être dévorés par elles. Le gouvernement coréen, qui n'autorise pas l'exploitation des mines abondantes de houille, d'or et d'argent, défend aussi la pêche de la baleine. Vous en dire la raison, cela n'est pas possible. Il veut, croit-on généralement, passer pour pauvre aux yeux de ses voisins, et leur ôter ainsi l'envie de venir faire du commerce. Il craint aussi qu'en permettant l'exploitation de ses trésors, le peuple ne s'enrichisse, et ne se rende indépendant ; mais, dans son imprévoyance, il ne pense pas que tôt ou tard les royaumes étrangers viendront lui ravir ce qu'il cache avec tant de soin. Déjà les Japonais s'établis-

sent au port de Fousan, dans le Midi, et aujourd'hui, trois navires de guerre sont en face de la capitale, réclamant qu'en leur ouvre d'autres ports.

* * *

"Le jour de l'Ascension, après avoir célébré la sainte messe, je me rendis à un village, éloigné de trente ly, où devait avoir lieu le *Kong So* ou réunion des chrétiens. Nous avions encore une haute montagne à franchir. Arrivés au sommet, comme le point de vue était magnifique, que, de plus, nous apercevions le village chrétien où nous nous rendions, je jugeai à propos de faire halte. Bientôt plusieurs païens vinrent s'asseoir auprès de nous, soit pour se reposer, soit pour mieux nous examiner. Mon domestique leur dit, pour les faire *décamper* :

"— Où allez-vous ?... Si vous prenez le même chemin que nous, nos porte-faix étant fatigués, vous allez nous prêter vos bœufs, et nous aider à transporter nos bagages."

"— Nous n'allons pas loin," répondirent-ils vivement, et les voilà aussitôt de partir, sans même regarder derrière eux, tant ils avaient peur qu'on se servit de leurs bêtes de somme.

"Une heure après, nous descendions vers la chrétienté voisine. A peine étions-nous entrés dans la maison du *Kong So*, qu'un individu, se disant de Séoul, demandait à parler à mon servent. C'était un chrétien, habitant la capitale ; il m'était adressé par le catéchiste de Séoul avec une lettre pour moi. On m'y avertissait de me tenir sur mes gardes ; car au palais royal on parlait beaucoup des Européens qui circulaient dans le royaume ; le gouvernement, inquiet, avait envoyé des satellites pour les arrêter. A cette nouvelle, me hâtai d'administrer la chrétienté, renvoyai tous les ophytes, puis j'attendis de nouveaux détails, car j'avais pédié de suite un courrier à la capitale pour savoir ce qui passait.

"Après huit jours d'attente, ne recevant rien, je jugeai la chose de peu d'importance, et je partis pour une chrétienté, sans celle-ci de vingt ly. J'y donnai les sacrements ; lorsque j'eus achevé l'administration, le gardien du collège

me remit sur le soir une nouvelle lettre de la capitale, dans laquelle il était dit que mon confrère, le Père Deguette, avait été arrêté le 14 mai, et conduit à Séoul. Les satellites, sachant qu'il y avait encore trois missionnaires en Corée, s'étaient dispersés dans toutes les directions pour aller à leur recherche ; j'étais donc prié de cesser toute administration.

“ Le lendemain, nouveau courrier ; le Père Blanc m'annonçait à son tour l'arrestation de notre confrère, m'ordonnant en même temps de me cacher au plus tôt. Les satellites parcouraient déjà la province de Tszélla à pied et à cheval, résolus à ne regagner la capitale que lorsqu'ils auraient arrêté notre provicaire ; averti à temps, il avait pris la fuite, et il espérait bien pouvoir se soustraire aux perquisitions.

“ La prudence exigeait donc que je me cachasse, mais de quel côté me diriger ? Aux environs, il n'y avait, disait-on, aucun endroit capable de me donner asile pendant quelques mois. Après avoir consulté plusieurs chrétiens, je résolus de me réfugier, à l'insu de tout le monde, dans un petit village, composé de trois maisons, et situé à vingt ly du lieu où j'étais. Je me mis donc en route avec mon servant, mon domestique et le catéchiste, et, après mille péripéties nous arrivions, au premier chant du coq, à la maison, destinée à servir de retraite tout l'été. Il y avait à peu près huit jours que je vivais assez tranquille, lorsque le domestique du collège m'apporta la triste nouvelle que je venais de perdre ma maison avec tout ce qu'elle contenait d'argent et d'habits. Voici ce qui était arrivé :

“ Le 25 mai, on avait appris au Collège le redoublement de la persécution et la captivité du Père Deguette : on s'empressa donc de suite de faire disparaître tous les objets européens, qui pouvaient trahir les chrétiens. Bonne précaution à laquelle je dois aujourd'hui la conservation de mes livres et de mes objets de piété.

“ Le 27, deux chrétiens de K. arrivèrent chez moi avec une somme de cent ligatures, qu'ils devaient me payer à cette époque. Malheureusement, vingt-six voleurs, armés de fusils, de lances et de grands couteaux, avaient suivi, déguisés en satellites, mes deux débiteurs. Grâce aux bruits

de persécution, les gens du village se laissèrent tromper au costume. Ma maison, étant la plus grande et la plus belle, fut naturellement l'objet des premières perquisitions. Ils commencèrent d'abord, à la manière des satellites, par enchaîner tout le monde, afin, disaient-ils, de ne laisser échapper aucun de ces *diabes de chrétiens*. Ensuite ils organisèrent le pillage. En entrant dans ma chambre et en voyant la grandeur et l'ampleur de mes habits.

“ — C'est ici la demeure d'un géant, s'écrient-ils, faisons bien attention qu'il n'arrive pas nous surprendre. Gardez l'entrée du village, ajouta le chef, et ne laissez pénétrer personne.”

“ Habits, couvertures, chapeaux, tout ce qui pouvait servir à quelque chose, fut bientôt la proie de ces voleurs. Les pauvres habitations des chrétiens au nombre de quatre n'échappèrent pas à leur rapacité, et lorsque le batin eût été disposé en paquet, on s'adressa à la femme de mon maître de maison, car ce dernier était absent, et, le poignard sur la gorge, on la somma de livrer mes cent ligatures. Cette brave chrétienne répondit sans se troubler qu'elle ignorait où son mari les avait déposées. Voyant qu'ils ne pouvaient rien obtenir d'elle, ils se rendirent à la maison voisine, qui était celle du catéchiste, et menaçèrent de le tuer. Plus timide que la femme, le catéchiste, qui croyait déjà que c'en était fait de sa vie, se hâta de leur indiquer l'endroit où l'argent avait été caché, et la somme eut bientôt disparu. Le pillage terminé, le chef des brigands s'adressa à l'un de mes élèves, Pak Paul, et lui dit :

“ — Tu vas renier ton Dieu, ou je te perce de ma lance.”

“ — A cette parole, le petit Paul, âgé de seize ans, lui répondit, animé d'une sainte indignation :

“ — Que dis-tu là ? Voudrais-tu toi renier ton père ? Tu pourras bien percer mon corps mille fois, soit avec ta lance, soit avec ton sabre, mais porter atteinte à mon âme, jamais ! Si tu avais le bonheur de connaître Celui que tu voudrais me faire renier, tu l'aimerais et tu l'adorerais comme moi. Non ! mille fois non ! je n'apostasierai pas. La mort ne me fait pas peur ; mourir pour la cause de Dieu est le plus ardent de mes désirs.”

“Devant une réponse aussi ferme, le voleur s'écria tout interdit :

“ — Voyez-vous, ce bambin qui voudrait me faire la leçon ; il est déjà si enraciné dans cette secte qu'il n'y a pas à le raisonner. ”

“ Puis il s'adressa successivement au catéchiste, aux femmes, à mon maître de maison et au maître de chinois ; tous confessèrent généreusement la foi devant ces voleurs qu'ils prenaient pour des satellites. Voyant qu'ils ne pouvaient fléchir nos néophytes, ils leur dirent :

“ Puisque vous préférez tous la mort à l'apostasie, suivez-nous à la capitale, et abandonnez vos enfants. ”

“ — Nos enfants viendront avec nous, s'écrièrent les néophytes, car nous voulons mourir tous ensemble. ”

“ Et aussitôt ils prennent leurs enfants sur leurs bras. ”

“ Les voleurs, plus embarrassés eux-mêmes que les chrétiens, se regardaient les uns les autres ; et après quelques instants de marche, les renvoyèrent. Ce ne fut que lorsque ces faux satellites, au lieu de prendre le chemin de la capitale, se dirigèrent vers les montagnes, que les chrétiens reconnurent avoir eu affaire à des brigands. Mais le mal était fait et il ne restait à nos pauvres néophytes pour toute fortune que les habits dont ils étaient revêtus. Saisis de frayeur et de découragement, ils s'enfuirent abandonnant leurs maisons et leurs cultures. Mon domestique du collège que j'avais envoyé à K. traiter les affaires de la mission, arriva assez tôt pour vendre à vil prix ce qui avait échappé au pillage, et, sur huit cents ligatures que j'avais dépensées pour m'établir en cet endroit, j'en retirai cent quatre-vingts. En apprenant ce désastre, j'offris au bon Dieu ce nouveau sacrifice, je me trouvais alors comme Notre-Seigneur qui n'avait pas où reposer sa tête. Je remerciai avec effusion la Providence de m'avoir protégé, car si je n'avais été absent de ma maison à l'arrivée des voleurs, il est certain que j'aurais été massacré par eux. ”

* * *

“ Le village chrétien où, comme je l'ai dit, je devais passer tout l'été pour me soustraire à la recherche des satellites ”

se composait de trois maisons. Il était environné de tous côtés par de hautes montagnes du flanc desquelles s'échappait un torrent. Comme les goujons et le brochet y étaient assez communs, j'ai pu me donner plus d'une fois le plaisir de la pêche à la ligne. Après mon repas de midi, je revêtais de grossiers habits de toile de chanvre, à la manière des bûcherons coréens, et, accompagné de mon servant et des enfants du village, je me dirigeais vers l'endroit le plus profond de la vallée.

"Un jour, que je pêchais tranquillement, à quelque distance de l'auberge, deux païens traversant rapidement le village, se dirigèrent droit vers nous. Bien que je fusse sur le bord du chemin, ils passèrent sans m'adresser la parole et allèrent vers mon catéchiste qui se tenait à quelque distance. Je ne les vis qu'au moment où ils parlaient avec mon compagnon ; je tournai aussitôt la tête du côté opposé, et ils semblant d'être absorbé par la pêche, puis je me levai en disant très haut : " Il n'y a rien ici, " et je partis. Lorsque je fus assez éloigné d'eux je me remis à pêcher. Un instant après, mon compagnon arriva, la figure aussi pâle que celle d'un homme à demi mort, tant il avait eu peur :

" — Quels sont ces deux individus ? lui demandai-je. "

" — Je crois, répondit-il, que ce sont deux lettrés qui cherchent le maître de l'auberge. "

" Un instant après, accourt un chrétien du village :

" — Nous sommes tous perdus, s'écrie-t-il en tremblant, les satellites ont vu le Père ; il ne nous reste plus qu'à prendre la fuite. "

" — Où aller ? lui dis-je, peut-on voyager avec de tels habits ? "

" — Suivez-moi, reprit-il, je connais une caverne où vous serez en sûreté. "

" La pluie tombait par torrents, et en nous rendant à la verne indiquée, nous fûmes trempés jusqu'aux os. Le chrétien repartit ensuite, nous disant qu'il reviendrait sur soir m'apporter un habit et de la nourriture. Nous fûmes donc obligés, le catéchiste et moi, de rester là grelottant de froid et dans une inquiétude mortelle.

" Enfin, à la tombée de la nuit, mon domestique m'apporta mes habits et un peu de vin.

“ — Rassurez-vous, ajouta-t-il, les deux individus en question ne sont pas des satellites; ce sont des parents du maître de l'auberge. Ils sont païens, il est vrai, mais il n'y a rien à craindre, et le Père peut rentrer de suite, car il fait froid ici. ”

“ Je sortis donc de mon trou, descendis la montagne, et rentrai chez moi. Les chrétiens se hâtèrent de venir me faire leurs excuses de la panique qui s'était emparée d'eux. Pour moi, je changeai d'habits, et je me mis à rire de la peur de ces braves gens.

“ Cependant je ne restais pas inactif dans ma retraite. Après l'arrestation du Père Deguette, je composai et fis circuler une longue lettre parmi les chrétiens pour les encourager, les fortifier, les consoler dans leurs nouvelles épreuves et les exhorter à confesser généreusement leur foi. Puis je me mis à l'étude des caractères chinois; chaque jour, je consacrais plusieurs heures à ce travail.



“ La saison des grandes pluies a été très longue cette année. Pendant deux mois, j'ai été privé de nouvelles, soit de la capitale, soit de mes confrères, vu qu'il était impossible de voyager à cause des eaux. La Corée ne ressemble pas, en effet, à nos pays de l'Europe. D'abord il n'y a aucune route digne de ce nom; ce ne sont partout que de petits sentiers où quelquefois il est très difficile de se reconnaître. Dans les montagnes, il faut suivre le torrent desséché, et à l'époque des pluies, le chemin disparaît complètement. Les éboulements sont fréquents et ont causé, cette année surtout, des dégâts considérables; dans la seule province de Kong-Ouen les eaux ont détruit plusieurs milliers de maisons. Dans la nuit du 4 au 5 juillet, les Coréens habitant sur les bords des rivières, ou même des ruisseaux, n'eurent pas le temps de prendre la fuite, tous furent noyés et emportés par le courant. On a vu des rizières recouvertes de plus d'un pied de boue que l'eau avait amenée des montagnes, de sorte que la semence avait complètement disparu.

“ Comme les grands cultivateurs ne voulaient plus céder leur riz, il me fut très difficile à moi-même de me procurer

des vivres. Je fus donc obligé d'envoyer le catéchiste faire des provisions à deux cent trente ly de distance.

“ Les chrétiens du lieu où il se rendit, ayant entendu dire que leur missionnaire était exposé à souffrir de la faim, se cotisèrent entre eux, et m'envoyèrent douze boisseaux de riz avec des herbes marines et une somme de trente-cinq ligatures.

* * *

“ Sur ces entrefaites, je reçus une lettre de mon confrère le Père Blanc. Jusqu'à ce jour, il avait pu échapper à la poursuite des satellites qui, après avoir fait beaucoup de dégâts dans les provinces de Tsyella et de Tchoung-tchang, avaient repris le chemin de la capitale. Quarante chrétiens avaient été arrêtés, et beaucoup d'autres, hélas ! avaient obtenu leur délivrance au prix d'une apostasie.

“ Quant à M. Deguet, il avait été renvoyé en Chine. Grâce à une protection toute spéciale de la divine Providence, il avait vu, comme Mgr Ridet, ses chaînes tomber, après une captivité de quatre mois. Le martyr lui a aussi échappé. Il faut croire que nous sommes venus trop tard en Corée, et que le beau temps est passé !... Que la volonté de Dieu soit faite !

“ ROBERT,

“ *Missionnaire apostolique.* ”

La Préfecture Apostolique du Golfe Saint-Laurent.

Le 1er octobre dernier, Mgr Bossé a présenté à Mgr l'Archevêque et à Nos Seigneurs les Evêques de la province de Québec le rapport suivant :

“ Messieurs,

“ Vous avez fondé la Préfecture du Golfe St-Laurent et m'avez chargé de son organisation. Déjà vous m'avez secouru. En reconnaissance et en justice, je dois vous rendre compte des progrès de cette organisation.

“ 1o L'automne dernier je me chargeais de la cure de la Pointe-aux-Esquimaux (600 communiant) éloignée de 6 lieues, avec un prêtre servant à la fois de vice-Préfet et de vicaire.

“ A Natasquan fut mis un prêtre chargé de quatre-vingts lieues de côtes habitées.

“ A Magpie, un autre fut installé pour desservir quarante lieues de côte et l'Ile d'Anticosti.

“ A Saint-Elisée de Betsiamits, j'en plaçai un chargé des chantiers de M. Girouard et de 40 lieues de côte.

“ En outre, deux vénérables pères oblates, vétérans des missions du Grand Nord.

“ Enfin quelques missions de la partie ouest étaient sous les soins d'un prêtre du diocèse de Chicoutimi.

“ La desserte de ces postes avait été confiée depuis 1867 aux missionnaires formés à Rimouski, héros de dévouement et martyrs du devoir.

“ Les chapelles étaient en nombre suffisant, mais bien pauvres.

“ Les écoles se soutenaient avec une peine extrême. Même malgré les efforts de Mgr de Rimouski, malgré les sacrifices personnels de ses missionnaires, la misère en avait fait fermer la plus grande partie.

“ J'ai parcouru l'hiver dernier les 100 lieues qui me séparent du Blanc Sablon, vers l'est, et cet été, toute la côte habitée de l'Anticosti, ainsi que la plupart des missions vers l'ouest. Je pus alors constater l'héroïsme de mes devanciers, tout en gémissant sur ces incroyables distances à par-

courir, distances qui usent vite le missionnaire et l'empêchent de recueillir des fruits abondants. L'isolement des gens et la pauvreté générale ont été aussi des obstacles insurmontables à une évangélisation régulière, ainsi qu'à l'ouverture et au soutien de plus d'écoles.

" De ces prêtres, en si petit nombre pourtant, un seul m'appartenait ; les autres m'étaient prêtés.

" On me promet de Rome que la Propagation de la Foi viendrait à mon secours. Et je crois qu'il y eut une entente entre vous, Messieurs, afin de m'assurer une somme suffisante pour faire face aux besoins les plus pressants.

" 2o Pour continuer les missions des Nascapis et des Esquimaux il m'en eut coûté \$600 : c'était entièrement au-dessus de mes ressources. Ainsi, cet été, aucun missionnaire n'a pu être envoyé aux 50 familles Nascapis, et aux 250 familles Esquimaux travaillés par les frères Moraves.

" Québec, toujours généreux et inépuisable, m'accorde cette année deux prêtres ; ce qui me permet d'en établir un sur l'île d'Anticosti et un autre pour desservir 50 lieues de côte habitée dans la partie Est de ma Préfecture. Enfin un me vient de Chicoutimi pour apprendre le montagnais sous les pères de Betsiamits.

" Le père Arnaud, O. M. I., a donné la mission annuelle aux Montagnais, cet été, depuis Maskonaro jusqu'à Betsiamits.

" 3o La pêche est l'unique et insuffisante ressource : pas d'avenir sous ce rapport.

" L'an dernier étant une année d'affreuse souffrance, plusieurs écoles ont dû forcément être closes. J'ai dû cette année faire appel au dévouement religieux si patriotique des institutrices canadiennes : j'ai été compris et exaucé. Je dois donc pouvoir ouvrir trois écoles fermées par la misère, en établir trois nouvelles. Ces institutrices viennent à un prix nominal. Livres et fournitures classiques manquent : une bonne partie de ce que l'on y a pu acheter de l'argent des missionnaires précédents. Je dois aussi compléter le paiement des institutrices, ou au moins m'en rendre responsable à tout risque. En outre, arriver à ce que chaque missionnaire ait le strict nécessaire en tout. Et leurs dépenses sont incroyables. Ainsi, il

en a coûté \$60 pour faire le tour de l'Anticosti, \$73 pour les dépenses de voyage de la mission dans la partie Est, et moi-même je dus déboursier \$120 à mon voyage d'hiver.

" Pour avoir des prêtres à nous, j'ai pris sous mon toit, l'automne dernier, deux élèves excellemment doués, et donnant espérance de vocation ecclésiastique. Il m'a fallu les nourrir, vêtir, fournir de tout, et après un an de préceptorat ils sont entrés au Séminaire de Québec qui donne une bourse complète à l'un d'eux. Il m'a aussi fallu garder chez moi et payer un vice préfet. Cet automne je prends deux autres élèves.

" Enfin, force m'a été d'acheter une quantité d'objets du culte de première nécessité, à part ce qu'on m'en a donné. Aussi, quantité de livres et fournitures classiques.

" 4o Cet automne donc, j'aurai 7 prêtres séculiers et 2 réguliers employés dans les missions de la Préfecture, et 4 élèves de petit séminaire—12 écoles seront en opération. L'an prochain 4 sœurs de la Charité de Québec vont venir prendre charge de notre école No. 1. Il leur faudra acheter et monter une maison convenable. Je compte sur Dieu d'abord, et sur de puissants et généreux protecteurs ensuite, pour construire, à faibles frais pour nous, un institut et un couvent à la Pointe-aux-Esquimaux.....

" 5o Ce détail succinct prouve à Vos Grandeurs comment nous avons employé les charités à nous faites l'an dernier. La religion et l'éducation, et par suite, la vraie civilisation ont continué les progrès commencés, au prix d'incroyables sacrifices, par nos prédécesseurs.

" Il ressort, évidemment, que nous avons plus que jamais besoin de votre protection, et de votre concours effectif. Messieurs, grâce à Dieu et à vous, nous avons pu organiser quelque chose depuis l'an dernier. Mais le plus ardu est à faire, vous ne pouvez donc pas nous abandonner.

" Quel cœur généreux et patriotique ne bat pas d'unisson avec le nôtre ?.....

" Et je demeure de Vos Grandeurs le très humble et très reconnaissant fils en Jésus-Christ.

" F. X. Bossé, Préfet Apostolique.

" Québec, 1er octobre 1883."

Le 5 mai dernier, Sa Grandeur, Mgr Seghers, Archevêque d'Oregon City, adressait au Clergé Séculier et Régulier, aux Communautés Religieuses, et aux Fidèles de la Partie Occidentale du Territoire de Montana, la Lettre Pastorale suivante. Comme cette lettre contient des détails intéressants sur l'établissement de la Foi dans ce pays, nous avons cru faire plaisir aux lecteurs des Annales en la leur communiquant.

(TRADUCTION.)

CHARLES JEAN SEGHERS,

PAR LA GRACE DE DIEU ET DU SIÈGE APOSTOLIQUE ARCHEVÊQUE
D'OREGON CITY, ET ADMINISTRATEUR APOSTOLIQUE
DU VICARIAT D'IDAHO.

*Au Clergé Séculier et Régulier, aux Communautés Religieuses,
et aux Fidèles de la Partie Occidentale de Montana.*

Salut en Notre Seigneur,

"*Evangelizo vobis gaudium magnum,*" (Luc II. 10), "Je viens vous annoncer un grand sujet de joie"; telles sont les paroles par lesquelles l'ange annonça aux pauvres, aux saints bergers la grande nouvelle de la naissance de notre Divin Sauveur. Mes Très-Chers Frères, j'emprunte ces belles paroles pour vous annoncer, d'une manière officielle, la joyeuse nouvelle que le Saint Pontife, qui porte si glorieusement la tiare Papale, a daigné diriger l'attention de son esprit et la sollicitude de son cœur vers la condition spirituelle de votre Territoire. Jusqu'à ce jour le Territoire

Montana était partie sous la juridiction de l'Archevêque deregon City et partie sous celle du Vicaire Apostolique debraska; mais, quelque grand que fût notre désir de voir à tous les besoins spirituels de cette portion de ce Territoire confiée à nos soins, Nous ne nous sentions pas la force d'entreprendre ce que notre zèle nous suggérait d'accomplir. En Nous délivrant d'une portion de la région sur laquelle il était de notre devoir de surveil-

ler, le Saint Père a réjoui notre cœur, non pas tant en diminuant le fardeau que Nous nous sentions complètement incapable de porter, qu'en vous donnant pour vous gouverner un Prélat zélé, pieux et saint, dont la tendre sollicitude va vous délivrer à l'avenir de l'apparence de négligence dont gémissaient vos missions, quoiqu'il n'y eût aucune faute de notre part.

En vertu d'un bref qui, selon que Nous en informé le Cardinal Préfet de la Propagande, sera bientôt émané, et à la demande des évêques de la Province ecclésiastique d'Orégon, le Territoire de Montana a été séparé des Vicariats Apostoliques du Nébraska et de l'Idaho et confié aux soins spirituels du Très Révd Jean-Baptiste Brondel, Evêque de l'Ile de Vancouver, pour être érigé en diocèse.

Un court résumé du progrès de l'œuvre divine dans le Territoire de Montana, tout en remplissant nos cœurs de reconnaissance pour des faveurs passées, nous animera d'un ferme espoir de bénédiction, de succès et de prospérité pour l'avenir.

Lorsque, le 2 mai 1838, deux missionnaires intrépides, le Très Révd François Norbert Blanchet et le Révd Modeste Demers, quittèrent leur pays natal, le Canada, pour passer le reste de leurs jours sur la côte du Pacifique, alors, selon le prophète Isaïe, "le peuple qui marchait dans les ténèbres vit une grande lumière; pour ceux qui habitaient la région des ombres de la mort, la lumière se fit," (Is. IX, 2); la lumière de l'Evangile pénétra jusqu'aux rivages de l'Océan Pacifique et dissipa les ténèbres qui enveloppaient ce pays.

C'était, en effet, un événement solennel, digne de vivre dans la mémoire des générations futures, lorsque, le 10 octobre 1838, le saint sacrifice de la messe fut offert pour la première fois au sommet des Montagnes Rocheuses, à 3 heures du matin, par le Révd François Norbert Blanchet, Vicaire-Général du Très Révd Joseph Signay, Archevêque de Québec, et quatre jours plus tard, le 14 octobre, l'agneau sans tache fut immolé sur l'autel pour la première fois, dans la région alors connue sous le nom d'Orégon, à "Big Bend", sur les bords de la "Columbia", par le Révd Modeste Demers, compagnon du Vicaire-Général. Par les efforts de ces deux

Apôtres qui devinrent plus tard, l'un évêque d'Oregon City, et l'autre, le second, évêque de l'Ile de Vancouver, l'Eglise Catholique prit racine dans l'Orégon, le Territoire de Washington et la Colombie Anglaise, et acquit de l'extension, du développement et de la solidité sur tout le parcours des côtes du Pacifique.

La bénédiction accordée à la côte du Pacifique fut, deux ans plus tard, étendue à l'intérieur, et le Seigneur suscita un homme selon son cœur, un homme dont le nom vivra à jamais dans le souvenir de la postérité reconnaissante. La grande œuvre de l'évangélisation des tribus sauvages dans le Montana, l'Idaho, le Dakota et, j'ajouterai, même dans le territoire anglais de l'Amérique du Nord, sera inséparablement liée avec le nom impérissable du Rvd Père De Smet, de la Société de Jésus. C'est une petite ville, belle et prospère, de la Belgique, Jermonde, dans la province de la Flandre Orientale, située au confluent du Scheld et du Dender, qui fut la ville natale de l'apôtre des Montagnes Rocheuses. C'est là qu'il naquit le 31 janvier 1801, et après une carrière bien remplie de labeurs, de privations et de désintéressement, il mourut à St-Louis, Missouri, le 23 mai 1873. "Ce qui tout d'abord dirigea les pas du Père De Smet vers les déserts des Montagnes Rocheuses," dit un chroniqueur, en parlant des progrès de la civilisation chrétienne dans le Montana, "tient presque du roman et sera toujours un des incidents les plus intéressants dans l'histoire de ce pays." (Rvd. L. B. Palladino, S. J.) Mais écoutons un rapport très authentique, celui d'un témoin oculaire, l'évêque de St-Louis. Dans une lettre en date de St-Louis le 20 octobre 1839, Monseigneur Joseph Rosati écrivait comme suit au Père Général de la Société de Jésus à Rome :

" *Mon Très Rvd. Père—*

" Il y a huit ou neuf ans, (vers l'année 1830), quelques-unes des nations des Têtes Plates se rendirent à St-Louis. L'objet de leur voyage était d'apprendre si la religion, dont parlaient avec tant d'éloges les guerriers Iroquois, était en réalité telle que représentée, et surtout si les nations qui avaient la peau blanche l'avaient adoptée et la pratiquaient. Peu après leur arrivée à St-Louis, ils tombèrent

“malades, firent mander le prêtre, et laissèrent comprendre par des signes leur ardent désir d'être baptisés. On se rendit avec empressement à leur demande, et ils reçurent le saint baptême avec grande dévotion; puis, tenant le crucifix, ils le couvrirent de tendres baisers et expirèrent.

“Quelques années plus tard, (1832) la nation des Têtes Plates envoya de nouveau un Iroquois, à St-Louis. Il y vint avec deux de ses enfants qui furent instruits et baptisés par les Pères du collège. Il demanda des missionnaires pour ses compatriotes et partit avec l'espoir qu'un jour le désir de sa nation serait accompli. Mais dans son voyage il fut tué par les sauvages infidèles de la nation des Sioux.”

Remarquons en passant que l'Iroquois dont il est ici parlé, était appelé “Grand Ignace”, le père de Charles et de François Saxa, l'interprète. Le “grand Ignace” a dû faire deux voyages, l'un avec ses enfants qu'il ramena à la tribu, et l'autre avec trois Têtes Plates avec qui il fut tué. Ils voyageaient avec des trafiquants. A un endroit où les voitures suivaient le chemin le long de la montagne, un “Ministre” qui était de la bande dit à Ignace: “A quoi nous sert de faire tout le tour? Nous ferions mieux de prendre le sentier à travers la montagne.” Ignace y consentit et les cinq se séparèrent de la caravane. Ils firent rencontre d'une bande de guerriers Sioux qui demandèrent qui étaient les trois sauvages. Le ministre dit que c'étaient des “Serpents.” Quoiqu'Ignace protestât qu'ils ne l'étaient pas, car il savait que les Sioux étaient alors en guerre avec les Serpents, on ne le crut pas. Les Sioux dirent au Ministre et à Ignace de se tenir à l'écart. “Si mes amis doivent mourir, fût Ignace, je mourrai avec eux.” Ils se placèrent de manière à ne pouvoir être cernés. Sept Sioux furent tués et nos quatre braves succombèrent aussi.

“Enfin, (continue Mgr Rosati), une troisième députation de sauvages arrive à St-Louis (1839) après un voyage de trois mois. Elle se compose de deux Iroquois chrétiens. Ces sauvages, qui parlent français, nous ont édifiés par leur conduite vraiment exemplaire et nous ont intéressés par leurs discours. Les pères du collège ont entendu leurs

“ confessions et aujourd’hui ils se sont approchés de la table
“ sainte à ma messe dans l’église cathédrale. Je leur ai
“ ensuite conféré le sacrement de confirmation et dans une
“ exhortation à la suite de cette cérémonie je me suis réjoui
“ avec eux de leur bonheur et leur ai donné l’espoir d’avoir
“ un prêtre. Ils partent demain pour retourner chez eux,
“ un prêtre les y suivra le printemps prochain.”

Ce prêtre, c’était le Père De Smet. Nous pouvons conclure que l’honneur de l’Apostolat chrétien dans les Montagnes Rocheuses aussi bien que sur les rives du Pacifique revient en premier lieu à l’Eglise du Canada, d’où le germe de la foi fut porté et déposé parmi les pauvres enfants des bois. Enregistrons-le avec le plus de fidélité possible : la chose est trop importante pour être jamais effacée de nos esprits. “ Un grand nombre de canadiens et d’Iroquois,” écrit le vénérable archevêque Blanchet, “ étaient aux gages des compagnies qui trafiquaient avec les sauvages sur la côte du Pacifique. L’expédition du capitaine Hunt qui partit du Canada en 1811, en quête de fourrures, eut à endurer de grandes misères, et perdit beaucoup d’hommes qui désertèrent en 1812 ; de ce nombre étaient vingt-quatre Iroquois qui s’unirent à la nation des Têtes Plates. Ils se marièrent bientôt et eurent des familles.” Bien souvent ils parlèrent aux Têtes Plates de leur religion, de leurs églises, de leurs prêtres et de leurs fêtes. Ils les mirent en garde contre les soi-disant missionnaires de la secte Méthodiste : “ Ce ne sont pas là les prêtres dont nous vous avons parlé, ce ne sont pas là les prêtres avec de longues robes noires, qui n’ont point de femmes, qui disent la messe et portent un crucifix.” Enfin, ils occasionnèrent l’envoi à St-Louis des députations dont il a été parlé, ce qui eut pour résultat d’introduire les sauvages des Montagnes Rocheuses dans la vraie bergerie du Christ.

Ce fut, comme nous l’avons dit, le Père De Smet qui, à l’appel des Têtes Plates, comme un autre St-Paul appelé par les Macédoniens, (Act. Ap. XVI. 9), quitta St-Louis au printemps de l’année 1840 et commença ses travaux apostoliques parmi les Têtes Plates. Quelques autres détails plus précis et de nature à intéresser et sont dignes d’être transmis à

la postérité. Les deux Iroquois mentionnés par l'Evêque de St-Louis, qui réussirent à se procurer les services de l'apôtre des Montagnes Rocheuses, étaient " Petit Ignace " et Pierre Gaucher. Ils rencontrèrent le père De Smet quelques part dans le Kansas. Il se rendit avec eux à St-Louis. Les Pères se mirent à délibérer. Qui pourrait y aller? Ils étaient si peu nombreux. Où trouver l'argent nécessaire? Le Père De Smet dit que si la pension qui lui venait de sa famille pouvait, pour une fois, être appliquée à cet effet, il irait volontiers. Cela lui fut accordé, et il fut convenu que l'un des Iroquois resterait pour aider le Père et lui servir de guide, tandis que l'autre retournerait chez les Têtes Plates et les avertirait de se rendre à la rencontre du Père à leur place de commerce, (rendez-vous), endroit situé sur la rivière Verte, dans le Wyoming, où les divers trafiquants et les sauvages avaient coutume de se rencontrer chaque année. A son instigation, les Têtes-Plates partirent pour l'endroit, craignant, toutefois, que l'homme qui leur venait n'était qu'un ministre, et non pas une vraie " robe noire," jusqu'à ce qu'un trafiquant canadien, du nom de Brouillet, leur dit qu'ils n'avaient rien à craindre, qu'il reconnaîtrait l'homme de suite et qu'il leur dirait.

Nous apprenons par le récit de ce courageux missionnaire, qu'après avoir traversé le territoire de Wyoming, il rencontra une députation de Têtes-Plates, sur la rivière Verte, affluent du Colorado, qu'il traversa avec eux la partie qui divise les eaux de l'Atlantique de celles du Pacifique, pénétra sur le territoire d'Idaho, non loin du lac Jefferson, et ayant rencontré le corps principal des Têtes-Plates dans le " Pleasant Valley ", remonta la rivière " Henri ", qui est le principal tributaire de la rivière Serpent, et après avoir traversé de nouveau la " séparation principale ", campa dans le Montana, sur la rive occidentale du Jefferson, une des trois fourches du Missouri. Ceci peut être appelé le premier endroit où le christianisme fut prêché dans la région des Montagnes Rocheuses. C'est près de cet endroit que le courageux missionnaire gravit une montagne située entre le lac Henri et ce qu'il appelle le lac aux " Moustiques " (peut-être à présent le lac au " Rocher Rouge ") et qu'il goûta les plus douces émotions. Mais laissons-le parler lui-même :

“ Le 22 juillet nous atteignons le lac Henri, une des principales sources de la rivière “Columbia” (Serpent). Il a près de dix milles de circonférence. Nous gravissons à cheval la montagne qui sépare les eaux de ces deux grandes rivières, le Missouri (Jefferson), qui est en réalité la principale branche du Mississippi, et qui se jette dans le golfe du Mexique, et la Columbia (Serpent), qui mêle ses eaux à celles de l’océan Pacifique. De l’endroit élevé où je me trouvais, j’entrevois facilement le lac aux “Moustiques”, source de l’un des principaux affluents du bras septentrional du Mississippi, appelé le Jefferson. Il n’y a entre ces deux lacs qu’un espace de huit milles. J’allai vers le sommet de cette haute montagne pour examiner de plus près la distance qu’il y a entre les sources où ces deux grandes rivières commencent. Je les vis descendre en cataractes d’une hauteur immense, sautant de rocher en rocher, avec de sourds mugissements ; tout près de leur source elles forment deux larges torrents à peine séparés de cent verges. Je voulais à tout prix atteindre le sommet de la montagne. Après six heures de fatigue je me sentis extenué ; je dois avoir monté 5,000 pieds. J’avais traversé des bancs de neige de plus de vingt pieds, et cependant le sommet de la montagne était toujours à une hauteur considérable au-dessus de moi. Forcé d’abandonner mon dessein, je me suis assis. Je pensai aux Pères de la compagnie qui font les missions sur le Mississippi et ses affluents, de “Council Bluffs” (Collines du Conseil) jusqu’au Golfe du Mexique. Je versai des larmes de joie au doux souvenir des émotions que mon cœur évoqua. Je remerciai le Seigneur des faveurs insignes qu’il avait répandues sur les travaux de ses serviteurs dispersés dans sa vaste vigne et j’implorai sa divine grâce en faveur des tribus de l’Orégon, particulièrement des Têtes Plates et des Pondéras (Pend d’oreilles), qui s’étaient si récemment alliés avec tant de ferveur autour de l’étendard de Jésus-Christ. Sur une pierre molle je gravai en grandes lettres l’inscription suivante : “Stus Ignatius, Patronus Montium, die Julii 23 1840.” St. Ignace, patron des Monts, 23 juillet 1840.”

La présence du courageux fils de St. Ignace dans le Montana vint à la connaissance du Père Demers, pendant que ce dernier donnait une mission à Colville, W. T., et, à son retour à St. Paul, il apporta une lettre du Père De Smet au Vicaire Général, le Très Révd. Père Blanchet, lettre à laquelle nous empruntons ce qui suit :

Fourche de la rivière Jefferson, 10 Août, 1840.

Très Révérend Monsieur,

“ Vous serez heureux d'apprendre que Mgr Rosati, évêque de St-Louis, de concert avec mon Provincial, Supérieur de la Compagnie dans le Missouri, et suivant les desirs souvent réitérés des Têtes Plates, Pend d'Oreilles, et un grand nombre des Nez Percés, m'a envoyé aux Montagnes Rocheuses pour les visiter. J'ai trouvé les deux premières tribus dans les meilleures dispositions, bien résolues à demeurer de fermes enfants de Jésus-Christ. Les quelques semaines que j'eus le bonheur de passer parmi eux ont été les plus heureuses de ma vie et me donnent le ferme espoir de voir bientôt se renouveler dans ces régions, si longtemps abandonnées, la ferveur des premiers chrétiens. Depuis que je suis parmi eux je donne trois, quatre ou cinq instructions par jour. On ne peut les fatiguer ; tous viennent à ma tente au premier coup de la cloche, ils désirent ne perdre aucune de mes paroles ayant rapport aux choses du ciel ; et si j'avais la force pour leur parler nuit et jour, ils m'écouteraient volontiers tout le temps. J'ai baptisé près de 200 petits enfants et je m'attends à baptiser sous peu 150 adultes.”

“ Après deux mois d'un travail constant, le Père De Smet, qui avait d'abord descendu la rivière Jefferson jusqu'à l'endroit où les trois fourches se joignent et forment le Missouri, laissa ses néophytes le 27 août, remonta la Gallatine jusqu'à la “Yellowstone” et retourna à St-Louis, après avoir d'abord donné à ses nouveaux enfants des montagnes une promesse solennelle qu'il reviendrait le printemps suivant avec d'autres robes noires pour établir d'une manière permanente la mission dont il avait jeté les bases. Le petit grain de sénévé était donc jeté en terre et allait bientôt deve-

un arbre grand et robuste. Selon sa promesse, au printemps de 1841, le Père De Smet revint, accompagné de deux jeunes missionnaires aussi courageux que lui, les Pères Nicolas Point et Grégoire Mengarini, avec les Frères Joseph Specht, Guillaume Claessens et Charles Huet. Il pénétra dans la vallée dite "Bitter Root," et là, près du lieu où s'élève aujourd'hui Stevensville, il établit sous le vocable de Ste-Marie la première mission Catholique Indienne sur ce qui est aujourd'hui appelé le Territoire de Montana." (Père Palladino.)

Au commencement du printemps de 1842, le Père De Smet quitta Ste-Marie pour aller vers l'Ouest, et prit le chemin de "Clark's Fork." Il rencontra les Cœurs d'Alène, là où est à présent le fort. Ils avaient entendu parler des "robes noires" établies parmi les Têtes Plates—quelques-uns les avaient même vues—et tous demandèrent avec empressement qu'on leur apprit à prier. Mais le Père ne put s'arrêter, il devait se rendre à Vancouver par les bateaux de la Compagnie de la Baie d'Hudson et ces derniers ne pouvaient l'attendre.

Voici l'expédient auquel il eut recours pour leur enseigner leurs prières dans le court espace de temps qu'il pouvait passer parmi eux. Avec l'aide de Charles Lafantaisie, son interprète, il traduisit le signe de la Croix, le Pater, l'Ave, le Credo, les commandements, les actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Contrition ; il fit ensuite ranger en cercle les jeunes sauvages, leur disant de toujours prendre la même place, apprit à chacun quelques paroles de prières, de sorte que chacun, à son tour, récitant sa partie, on disait ainsi toute la prière. Cela lui prit trois jours. Bientôt après son départ tous savaient leurs prières. De là le Père se rendit à Colville et comme les bateaux n'étaient pas prêts à partir, il visita la tribu des Okanagans.

En descendant la Columbia, dans les bateaux de la Compagnie, il fut préservé d'un grand danger. Aux "Dalles Okanagan," les hommes des bateaux lui dirent que c'était un endroit périlleux. Il demanda qu'on le mit à terre. Le bateau alla s'engouffrer dans un tournant ; deux des hommes seulement échappèrent à la mort : son interprète un autre.

Ce fut la même année, 1842, que le Père De Smet, étant parti de la mission Ste Marie, et ayant suivi le chemin de Colville, arriva à St Paul, dans l'Oregon, et visita les trois premiers missionnaires de ce pays qui purent jouir de la faveur indicible d'une rencontre fraternelle, dont les charmes ne seront jamais connus que de leurs propres cœurs. Ce fut une scène si attendrissante et si édifiante qu'elle arracha des larmes au seul témoin présent, le Père Demers, des lèvres duquel nous avons reçu cette touchante narration. Le Père De Smet n'eut pas plus tôt entrevu le Vicaire Général qu'il courut se prosterner à ses pieds, implorant sa bénédiction ; de son côté, le Vicaire Général n'eut pas plus tôt aperçu le courageux missionnaire, que lui aussi se jeta à genoux pour implorer la bénédiction du saint Jésuite. Lutte admirable d'humilité, où l'on se disputa la dernière place !

Les trois Apôtres de cette vaste région résolurent d'unir leurs efforts pour la conversion des aborigènes : le Vicaire Général demeura à St-Paul et prit soin des convertis, le Père Demers partit pour la " Nouvelle Calédonie," aujourd'hui la Colombie Anglaise, qu'il visita jusqu'au lac Stuart, et le Père DeSmet promit de partir pour l'Europe et de revenir avec des Pères, des Frères et des Sœurs. En conséquence de cet arrangement, le Père DeSmet se sépara du Père Demers à Walla Walla, traversa les montagnes de " Bitter Root " par le chemin des Cœurs d'Alène qui forme aujourd'hui en partie le chemin de Mullan, et rencontrant de nouveau ses Cœurs d'Alène, il leur dit d'aller plus tard, dans l'automne, à la mission de Ste Marie, quand les Têtes Plates seraient revenues de la chasse au buffle, leur promettant qu'un Père les accompagnerait et commencerait une mission parmi eux.

En s'éloignant de Ste Marie, le 29 juillet 1842, le Père DeSmet rencontra la bande de chasseurs et dit au Père N. Point, qui était avec eux, d'aller avec la députation des Cœurs d'Alène, lui et le Frère Chs Huet, et d'établir une nouvelle mission, ce qu'ils firent sur la rivière St-Joseph, endroit très beau à cette époque de l'année, mais en grande partie inondé au printemps. Cette mission fut transportée, en 1846, à la rivière Cœurs d'Alène, à la place appelée main-

tenant : vieille Mission des Cœurs d'Alène, d'où elle fut transportée à " Hangman Creek," où elle est à présent placée définitivement, non loin de Farmington, W. T.

Etant arrivé à St-Louis à la fin d'octobre de la même année, 1842, le missionnaire infatigable réussit à faire envoyer les Pères De Vos, comme Vice-Supérieur des missions, et A. Hoecken avec le Frère J. B. McGean. Il les accompagna jusqu'à ce qu'il les vit bien sur la voie en compagnie de Lord Stuart et revint alors à St-Louis où il trouva les Pères Jésuites Joset et Zerbinati et le Frère Magri qui, ayant mis cinquante-deux jours à traverser l'Atlantique, étaient arrivés trop tard d'Europe pour faire partie de l'expédition ; ils durent attendre à l'année suivante.

Ce fut en octobre 1843 que le Père Blanchet reçut à St-Paul, en Orégon, la nouvelle de l'arrivée des Pères De Vos et Hoecken, avec une caravane de 700 âmes. Sur ces entrefaites le Père De Smet arriva en Europe où il était connu par ses lettres ; il fut bien accueilli de tous et reçut beaucoup d'encouragement. A Rome, quand le Général de l'Ordre des Jésuites, le Père Roothan, le présenta à Sa Sainteté Grégoire XVI, le Pape se leva de son trône et l'embrassa. Mais lorsqu'il apprit qu'on avait résolu de l'élever à l'épiscopat, il fut très-effrayé. Il fit voir que le Père Blanchet, son aîné par l'âge, l'avait précédé en Orégon et qu'il était en tout qualifié pour la dignité épiscopale. Avec l'aide de son Père Général, il réussit à rejeter le fardeau épiscopal sur les épaules du Vicaire Général de l'Archevêque de Québec.

Cette année là, 1844, un nouvel élan fut donné aux missions catholiques des Montagnes Rocheuses par l'arrivée des Pères Joset et Zerbinati avec le Frère Magri qui firent le trajet à travers les plaines, et des Pères Ravalli, Accolti, Nobili et Vercruysse, qui arrivèrent par mer avec le Père De Smet, plusieurs frères convers et six Sœurs de Notre-Dame. Ce fut le 17 août que cette dernière caravane atteignit St-Paul, en Orégon.

Dans l'automne de la même année, 1844, le Père De Vos envoya le Père Hoecken établir les missions de St-Ignace sur la rive droite de la rivière Clark ou Pend d'Oreilles, à environ 60 milles en bas de " Sandy Point," à un endroit

appelé Kalispel, d'où, en 1854, elle fut transportée à son site actuel, près de Jacko Creek, dans le comté de Missoula.

A la fin de novembre 1844, le Père De Smet, ayant visité les missions de St-Ignace et de St-Joseph (Cœurs d'Alène), désireux de revoir ses chères Têtes Plates, partit en suivant le chemin qui est à présent appelé chemin de Mullan. Ils s'étaient engagés dans un défilé quand un dégel subit occasionna un gonflement rapide de la rivière. Les compagnons du Père lui dirent qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour revenir sur leurs pas. Arrivés sur le bord de la rivière "Cœurs d'Alène," au-dessus de l'ancienne mission, ils campèrent sur un point élevé; mais, au milieu de la nuit, ils furent réveillés par l'eau qui les gagnait. Toute la plaine était submergée; ils n'avaient aucun moyen de traverser, aucun moyen d'appeler au secours. Heureusement, un chasseur vint à passer dans son petit canot. Le premier soin des sauvages fut d'envoyer le soin des animaux de l'autre côté de la rivière. Le courant le Calédort, que les sauvages s'attendaient qu'ils se noieraient tous; mais quand ils les virent tous en sûreté de l'autre bord, les bons sauvages s'écrièrent: "C'est parce qu'ils ardeuennent au Père qu'ils se sont sauvés; s'ils nous avadesmepartenu, ils auraient tous péri!" Ensuite, en faisant plusieurs voyages, le chasseur prit le Père, ses compagnons et leur bagage et les mit en lieu sûr, après quoi il se rendit à la mission d'où quatre canots furent envoyés pour les ramener.

La nouvelle de l'établissement du Vicariat Apostolique de l'Orégon était déjà parvenue aux habitants de cette vaste contrée quand, le 4 novembre, deux brefs pontificaux furent reçus à St-Paul, l'un nommant le Vicaire Général, F. N. Blanchet, évêque de Philadelphie, I.P.L., l'autre lui confiant le soin du nouveau vicariat d'Orégon. Le titre d'évêque de Philadelphie fut changé, sur représentation de Québec à Rome, en celui d'évêque de Drasa, I.P.L., le 4 mai 1845. Afin de recevoir la consécration épiscopale, l'évêque nouvellement élu partit pour le Canada et de là pour l'Europe, d'où il revint en Orégon et entra dans la rivière Columbia le 13 août 1847, avec sept Sœurs de Notre-Dame, trois Pères Jésuites (Gaets, Gazzoli et Menetrey), trois Frères convers, cinq prêtres séculiers (Lebas, McCormick, Deleveau, Pretot

et Veryret), deux diacres (B. Delorme et J. F. Joyal) et un clerc (T. Mesplie). L'arrivée de cette nombreuse caravane apporta un secours additionnel pour les missions des Montagnes-Rocheuses, où, quelques années plus tard, par l'arrivée du Père Giorda, S.J., ce modèle si regretté de zèle, d'énergie et d'abnégation, une vie et une vigueur nouvelles furent communiquées aux Missions Catholiques. Son arrivée eut lieu en 1859, époque où la mission de St-Pierre fut ouverte parmi les "Pieds Noirs."

De ce qui précède nous pouvons conclure que le territoire actuel de Montana était, dans l'origine, sous la juridiction de l'Archevêque de Québec et de l'Evêque de St. Louis, la partie-ouest étant surtout dans les possessions de la Compagnie de la Baie d'Hudson, la partie-est faisant plutôt partie des Etats-Unis, quoiqu'aucune ligne précise n'ait été tirée entre les deux juridictions. Les Pères établis dans l'Ouest avaient reçu leurs pouvoirs de Québec, et ceux établis dans l'Est les avaient reçus de St-Louis. Ce ne fut qu'en 1868 que, à la demande des Pères du Concile de Baltimore, l'on érigea deux Vicariats Apostoliques, savoir : celui d'Idaho renfermant à la fois le territoire d'Idaho et cette partie du Montana qui est à l'Ouest des Montagnes-Rocheuses, et celui du Montana comprenant cette partie du Montana située à l'Est de la chaîne des Montagnes Rocheuses. Mais l'Evêque que l'on avait choisi pour le vicariat de Montana refusa d'accepter la position et ce Vicariat fut annexé au Vicariat Apostolique de Nébraska ; de plus le Vicaire Apostolique de l'Idaho fut forcé de résigner pour cause de santé, de sorte que le Vicariat fut attaché au diocèse d'"Oregon City." Ce n'était pas là une condition normale. La distance entre le Montana et les sièges épiscopaux auxquels le territoire était soumis, entravait l'exercice de la juridiction spirituelle. La sagesse du St. Siège a cherché et a trouvé un remède à ce mal enasant du territoire civil du Montana un Vicariat Apostolique, et il sera confié aux soins d'un Vicaire Apostolique qu'au temps où il faudra l'ériger en Diocèse avec siège scopal, cathédrale et résidence. Voilà un court aperçu commencement et du développement graduel du catholicisme dans le Montana.

Nous nous séparons de vous, Bien-Aimés Frères, en vous adressant les paroles du Sauveur : "Soyez fidèles jusqu'à la mort." (Apoc. II., 10.) Soyez fidèles à votre Dieu qui vous a créés, fidèles à Jésus-Christ qui vous a rachetés, fidèles au St-Esprit qui a commencé en vous l'œuvre de la sanctification, fidèles à l'Eglise, qui est votre mère, et dont vous êtes les enfants, et souvenez-vous que le lien qui unit la mère à son enfant est éternel. Soyez fidèles à votre Evêque ; il est l'élui, choisi par le Tout-Puissant par l'entremise du Représentant de son divin Fils sur la terre. Il est l'oint du Seigneur, et vous ne pouvez porter la main sur lui, sans toucher à la prunelle de l'œil même de Dieu. Craignez de vous rendre responsables des peines qu'il éprouverait dans le compte qu'il doit rendre de vos âmes ; car cela ne vous serait pas avantageux. (Hébr. XIII, 17.) Recevez-le avec joie, amour et respect. Il vient à vous au nom du Seigneur. Que lui et ses œuvres soient bénis.

Comme ces puissants bateaux à vapeur qui remorquent jusqu'à la mer de vastes vaisseaux avec tout leur grément et lâchent les câbles aussitôt qu'une brise favorable gonfle les voiles et fait glisser doucement le navire sur les vagues de l'océan, de même, Nous aussi, après avoir travaillé autant que le permettait notre faiblesse, à accélérer votre marche sur le chemin du bonheur éternel, Nous vous quittons et Nous adressons au ciel des vœux ardents pour que votre vaisseau, guidé par la main ferme et habile de votre propre Prélat, puisse glisser doucement sur les vagues de l'océan de ce monde, braver les tempêtes, quelque violentes qu'elles soient, éviter les écueils, les brisants et les rochers, et jeter l'ancre dans le port du salut, où la joie et le bonheur seront sans bornes et éternels.

Donné à Portland, Orégon, sous notre seing et sceau, et le contre-seing de notre secrétaire, le 5e jour de mai de l'an de Notre-Seigneur mil huit cent quatre-vingt trois, étant la fête du Saint Pontife Pie V.

† CHAS. J. SEGHERS,
Archevêque d'Orégon City et administrateur
Apostolique du Vicariat d'Idaho.

LOUIS METAYER,
Secrétaire.

LA GRANDE ROSE.

Nous empruntons cette histoire à une lettre adressée par M. Fourcade, missionnaire dans l'Inde, à Mgr Laouenan, vicaire apostolique de Pondichéry.

I.—LA FAMINE.

Reportons-nous aux plus mauvais jours de la famine de 1877. Quelles scènes de deuil ! Partout des morts, des agonisants, des squelettes, des pleurs, des cris déchirants ! Allons à Pérani, village à cinq milles à l'est d'Alladhy. Nous y trouvons une famille de la caste des couraven, faiseurs de corbeilles. Bien que considérés comme nobles, ils sont cependant d'un rang un peu inférieur aux autres gens de caste. Ils étaient à leur aise avant la famine ; mais, pour échapper à la mort, ils ont vendu leurs bœufs et leurs bijoux. Ils sont là, le mari, la femme et sept enfants, couchés sur la terre nue, en proie à une faim cruelle. Dévorée de tristesse, la pauvre mère relève le courage de son mari et lui dit :

“ Lève-toi ! Pourquoi mourir ici ? Le gouvernement donne à manger à Shennou, allons et échappons à la mort si c'est possible ! ”

Ils partirent avec leurs enfants, la mère était au terme de sa grossesse. Arrivé à deux milles de là, le père fatigué se coucha au bord du chemin, bientôt ses yeux se voilèrent et le râle de la mort commença. La pauvre femme se mit à moduler le chant des lamentations funèbres.

Rose, très aimable de sa nature, devait à l'affection d'une brahmine d'avoir moins souffert des aiguillons de la faim. Elle pouvait avoir huit à neuf ans. Vite elle courut au village le plus voisin, le maire envoya des gens pour transporter le malade, mais on eut beau lui prodiguer des soins, il tarda pas à expirer.

Après avoir fait donner un peu de nourriture à la mère et aux enfants, le maire les fit reconduire dans leur village.

Le lendemain la mère mettait au monde un enfant qui mourut presque aussitôt. Deux ou trois jours après, six autres enfants avaient rendu le dernier soupir. Grâce à la brahmine chez qui elle était presque toujours, Rose échappa à la mort et soigna sa mère de son mieux. Une fois un peu rétablie, Rose qui avait des parents à Vailamou, village tout voisin d'Alladhy, alla les voir avec sa mère. Comme les affamés, qui chaque jour se dirigeaient vers moi, elle reçut une aumône ; je me souviens que cette femme me frappa par sa blancheur relative.

II.—JE VEUX DEVENIR CHRÉTIENNE.

Dans le même temps une quarantaine de païens de haute caste étudiaient les prières pour devenir chrétiens. Je ne sais comment Rose se mêla à eux. Son amabilité lui gagna vite leurs cœurs, les catéchumènes lui conseillèrent d'étudier les prières, l'assurant que le Père lui donnerait à manger chaque jour, qu'elle serait vêtue, qu'elle irait au ciel et éviterait l'enfer destiné au païens. Le lendemain, à Cudheloûr, village voisin d'Alladhy, les païens riches donnaient de la bouillie de kévrou aux affamés. La mère y accourut ; quant à Rose, elle resta avec les catéchumènes qui lui livrèrent un dernier assaut, enfin elle s'assit pour apprendre les prières. Préoccupé de mille soins, j'ignorais tout ce qui se passait. Ce ne fut qu'en distribuant la nourriture aux catéchumènes que je fus mis au courant. Dans l'après-midi la mère revint et trouva sa fille à étudier.

Jusqu'à la famine cette femme avait vécu dans l'aisance et, comme tous les gens riches, avait pensé que le comble de l'ignominie consistait à embrasser notre religion. Aussi ne put-elle contenir son indignation en voyant sa fille avec les catéchumènes.

—Que fais-tu là ? lui dit-elle avec colère, lève-toi et retournons chez nous !

—Non ; je reste ici. Je veux devenir chrétienne.

—Comment, tu veux me déshonorer en embrassant cette religion à laquelle ne viennent que les parias ? Malheureuse abandonne ce dessein. Qui jamais, dans notre caste, a seuble-

ment pensé à cette religion ? Et qui parmi nos parents voudrait nous recevoir si nous y tombions ! Lève-toi bien vite et suis-moi.

“ — Mon parti est pris, et tu auras beau faire, tu ne m'empêcheras pas d'être chrétienne.”

Alors on vit une scène indescriptible. Cette mère désolée saisit à deux mains l'arbre le plus proche, et le tenant embrassé, commença d'une voix lamentable un chant funèbre.

“ Me voilà donc condamnée au déshonneur ; la seule fille qui me restait va embrasser la plus vile des religions... O malheureuse enfant, la mort n'est-elle pas mille fois préférable ?... Maudits soient les êtres qui l'ont séduite par leurs paroles de serpent !... O mon unique enfant, n'auras-tu pas pitié de la douleur de ta mère ? La condamneras-tu à l'infamie, la condamneras-tu à la mort causée par le chagrin de te perdre ?”

Son chant dura bien une heure. A chaque phrase rythmée, elle s'interrompait pour éclater en sanglots. Une grande foule s'était attroupée et la récitation des prières avait été interrompue.

Après les pleurs, elle retourna auprès de sa fille et la saisit pour l'entraîner loin de là.

“ — Je ne viendrai pas, dit Rose, tu auras beau faire, ma résolution est prise.”

III. — LA MÈRE ET LA FILLE.

Là-dessus, les autres catéchumènes, les femmes surtout qui avaient exhorté Rose, intervinrent et lui dirent :

“ — Es-tu folle ? Pourquoi t'opposes-tu aux désirs de ta fille ? Il n'y a aucun déshonneur à embrasser la vraie religion. Est-ce que, nous autres, nous ne sommes pas d'une caste supérieure à la tienne ? Et cependant nous regardons comme une gloire de devenir les enfants du vrai Dieu. Puis ta fille veut être chrétienne, deviens-le aussi et tout ira n.

endant ce temps j'étais à courir au secours des affamés les agonisants. La nuit on livra de nouveaux assauts à mère, mais inutilement, Rose tenait toujours bon. Ce fut qu'après trois jours de causeries, de tiraillements et de bonnements, que la mère finit par dire :

“—Eh bien, ma fille, soyons chrétiennes puisque tu le veux.”

Autant elle avait fait de difficultés, autant elle a été fidèle. Comme on dit en langage indien : “ le pas qu'elle avait mis en avant, elle ne le remit jamais en arrière.”

Je n'ai pas connu dans l'Inde de cœur aussi noble, de femme aussi honnête. Mère et fille devinrent les deux meilleures brebis de mon troupeau. Rien de plus touchant que l'affection réciproque de ces deux âmes. Rose, après son baptême, fut assidue à entendre la messe chaque matin et à réciter le chapelet. Admise à la première communion de bonne heure, elle voulut s'approcher de la sainte table tous les mois. Que dirai-je de son intelligence et de la noblesse de ses sentiments ? Nouvelle Agnès, sa vertu eut de difficiles combats à soutenir de la part d'un païen. Comme à cette grande sainte, on lui promit richesses et bien-être ; comme elle, elle rejeta tout avec indignation pour l'amour de Jésus-Christ, et conserva intacte la blanche robe de son innocence.

Et ce ne fut pas sans quelque mérite, car la cabane que je leur avais bâtie n'avait que trois pieds de large sur quatre de long. Pour y entrer, il fallait se mettre à genoux ; et, bien que petites toutes deux elles touchaient le haut du toit avec leur tête. C'est là qu'elles ont passé six ans dans la pauvreté la plus complète. La mère, qui n'avait jamais fait des corbeilles, me pria de lui acheter un couteau pour exercer ce métier et elle vécut ainsi du travail de ses mains. Irréprochables sous tous les rapports, la mère et la fille se sont fait un nom bien rare dans l'Inde, celui de ne jamais mentir et de ne jamais voler.

Leurs parents païens, voyant une fille si bien douée du côté de l'esprit et du côté de la nature, n'omirent rien pour lui faire abandonner la religion. Ils lui proposèrent des partis très avantageux, si elle consentait à l'apostasie. Avec quel dédain elle rejeta de pareilles offres !

IV.—ELIEZER.

Et cependant cette enfant n'avait guère d'espoir de trouver un mari chrétien. Plusieurs lettres, écrites dans toutes les directions pendant deux ans, m'avaient appris qu'il n'y avait pas de chrétien de sa caste.

“Pourquoi tant vous tourmenter à me chercher un époux, Père ? m'a-t-elle dit souvent. Si vous me voulez mariée, je le veux aussi ; mais, si vous ne trouvez pas, n'ayez pas peur que je me perde ; avec la grâce de Dieu je me conserverai agréable à ses yeux. J'ai une grande peur de l'enfer. Comment pourrai-je supporter un feu éternel ? Mon désir serait de mourir maintenant même pour aller voir le beau visage de Notre-Seigneur et jouir du bonheur éternel. Le bonheur d'ici-bas ne dure que peu d'années, le bonheur du ciel durera toujours, celui-là que je veux posséder.”

Malgré de si beaux sentiments, je crus de voir faire de nouvelles recherches. Il y a quelque temps, une affaire me fit aller chez le Père Dupas, curé de Manpacoupam. Je me reposai quatre ou cinq jours chez ce cher ami, mon compagnon depuis la France. Je ne sais comment, dans le cours de nos conversations, je viens à lui parler de l'embarras où je me trouvais à l'endroit de Rose.

“Dieu soit béni, me dit-il, c'est lui qui vous a amené ici. Dans mon ancien district de Cotheypâlém, il y a un beau jeune homme de vingt-cinq ans et de cette caste. C'est le meilleur garçon du monde. Il vit comme un religieux, fait l'admiration de son village par la pureté de sa vie et certainement il n'a pas perdu son innocence baptismale, tout le monde le regarde comme un saint. On a voulu le marier à des filles de caste différente, il aimait mieux rester célibataire. Ainsi j'ai votre affaire.”

Par un autre hasard, le catéchiste de Cotheypâlém avait fait six journées de chemin pour venir voir son ancien pasteur. Nous le fîmes appeler et lui demandâmes si le *couraven* (c'est le nom de la caste) était encore à Cotheypâlém.

“Oui, répondit-il.

Chez moi, lui dis-je, j'ai une fille de cette caste ; n'y aurait-il pas moyen de les marier ensemble ?

A merveille ! Il y a longtemps qu'il en cherche une, la trouver.”

À dessus on écrivit au père Niel une lettre dans laquelle on pria d'envoyer le couraven à Alladhy.

Quinze jours après, Saverimoutton, le couraven, arrivait chez moi par une belle matinée. Voici son histoire : sa mère, sa petite sœur et lui avaient reçu le baptême il y a une vingtaine d'années des mains du vénérable Père Legoùt à Pratacoudhy. Bientôt après, la mère échangea les misères de la vie pour les joies du paradis, la petite sœur fut mise au couvent. Saverimouttou resta chez le Père qui le forma à la piété et fit venir un homme qui lui apprit à faire des corbeilles. Il y a quinze ans, le Père Legoùt mourut : sur son lit de mort il fit appeler Saverimouttou, lui prit les deux mains, et lui dit :

“ Mon enfant, je vais mourir, je suis inquiet sur ton sort. Tu sais qu'après la mort de ta mère, tes parents païens vinrent m'insulter de toute façon pour t'avoir baptisé, et portèrent même plainte devant les tribunaux pour te réclamer. Tu tins bon et moi je te défendis bien. Moi je vais mourir. Privé de ma présence, je crains que tu ne tombes entre les mains de ces pervers. Tu n'as guère d'espoir de te marier dans ta caste, ils voudront te marier à une païenne, te promettant monts et merveilles. Je te mets sous la protection de saint Joseph ; mon enfant, promets-moi de résister aux séductions de tes parents païens, promets-moi de ne pas oublier Dieu et de rester bon chrétien quoi qu'il en coûte et je mourrai content.”

Saverimouttou promit : le saint vieillard et le candide enfant mêlèrent leurs larmes dans un dernier embrassement. Le Père mourut en odeur de sainteté, les miracles opérés à son tombeau le prouvèrent. Pauvre Saverimouttou, que va-t-il devenir ?... Il n'a que dix ou onze ans, ses parents païens ne négligèrent rien pour le faire apostasier. Dans ces conjonctures il déploya un courage vraiment admirable. En vain on lui représenta qu'il ne trouverait jamais une fille chrétienne et que ce serait une honte pour lui d'être comme un homme veuf. De là des offres séduisantes s'il consentait à épouser une païenne.

“ Dans notre religion, répondit-il, nous regardons comme plus parfait de ne pas contracter mariage, ainsi laissez-moi tranquille.”

Cependant c'étaient des tracasseries continuelles : pour y couper court, Saverimouttou prit le parti de s'éloigner. Il alla s'établir à Cotheypâléam où il vivait du travail de ses mains, lorsque le Père lui aprit l'heureuse nouvelle... Il a été bien heureux de me voir parce que je ressemble, dit-il, au Père Legoùt. Il est grand, bien fait, parle avec beaucoup de douceur, ne se fâche jamais, mais ce qui frappe avant tout, c'est sa simplicité, la pureté de son regard et la candeur de son front.

VI.—LA FAMILLE DE TOBIE.

Que vous dirai-je de la joie de la mère de Rose à l'arrivée de Saverimouttou ? car elle me répétait souvent : " Si je viens à mourrir, que deviendra ma fille ? " J'avais beau lui répondre que je serais son soutien ; elle était toujours soucieuse. Rose ne manqua pas de me témoigner sa reconnaissance pour les recherches que j'avais faites. Le mariage eut lieu quinze jours après. On dressa un pandel devant la petite cabane. La réputation d'honnêteté que ces deux jeunes gens s'étaient faite attira au mariage les païens en grand nombre ; ils disaient : " Quelle bonne mère ! comme elle a bien élevé sa fille ! Quelle admirable enfant et comme elle a bien profité des exemples de sa mère ! C'est Dieu qui les a bénies en leur envoyant un jeune homme aussi parfait."

Depuis j'ai bâti une case plus grande, ils sont là heureux dans une paix admirable. Saverimouttou a voulu que Rose communiât tous les quinze jours comme lui-même. Ainsi a été fait, et voilà mon histoire de grande Rose.

QU'AI-JE DONC PERDU !

Pauvres incrédules, que deviendriez-vous s'il n'y avait pas des âmes qui prient.

Madame X... était une de ces âmes, et depuis bien longtemps elle priait avec larmes, mais sans se décourager, pour la conversion de son mari, ancien officier aussi loyal que brave.

Elevé par une pieuse mère, il avait eu la foi, mais la vie des camps et des casernes avait effacé l'empreinte primitive de la religion. M. X... était resté brave et loyal, mais le doute peu combattu avait remplacé la croyance, et après le doute était arrivée cette indifférence froide et triste qui est une forme honnête de l'impiété. Mme X... restée maîtresse pour elle-même et pour sa fille de toutes les pratiques de piété, n'en pleurait pas moins l'égarement de celui qu'elle aimait assez sur la terre pour ne pas vouloir en être séparée au ciel. Depuis longtemps déjà ses prières montaient toujours vers le Ciel et imploraient l'appui de Celle qui sera toujours le secours et la consolation des âmes souffrantes. Rien ne venait la consoler. Un jour même une nouvelle peine vint s'ajouter aux autres : son mari lui avait annoncé qu'il était Franc-Maçon ! Ce n'était plus seulement l'indifférence c'était l'impiété réelle et notoire, l'impiété publique et affichée..... et en pensant à cela, Mme X... serrait sa fille sur son cœur comme pour la préserver d'un malheur, ou peut-être pour avoir recours à l'innocence de l'enfant contre le péril que courait l'âme du père.

Tout-à-coup ses yeux se portèrent sur une statuette de saint Antoine de Padoue qui ornait sa chambre, et une idée subite s'empara de son âme attristée... " Mon enfant, dit-elle à sa fille, mon enfant, il faut que tu pries beaucoup saint Antoine pour obtenir de lui que ton père retrouve ce qu'il a perdu !

—Qu'a-t-il donc perdu, mère ?

—Tu le sauras plus tard, mais prie et... et n'en dis rien à ton père."

Le regard naïf de la jeune fille se leva vers la statuette, et ses lèvres s'ouvrirent pour laisser échapper ces paroles : " Grand Saint, faites retrouver à mon père ce qu'il a perdu."

En ce moment la porte s'ouvrait, et M. X... venait avertir sa femme qu'il allait sortir.

Il avait tout entendu et se demandait tout en marchant ce que cela pouvait bien être. " Qu'ai-je donc perdu, se disait-il ? C'est sans doute ma femme qui aura égaré quelque chose.... mais quelle idée d'aller redemander cela à cette statue !

" ...Mais après tout, peu importe ! Elle est si bonne épouse et si bonne mère !... C'est égal, il faut que je lui dise de ne pas s'inquiéter, car enfin si j'avais perdu une chose sérieuse, je le saurais bien."

Comme on était aux premiers jours de juin, M. X... jugea que la soirée assez belle lui promettait plus de jouissance à la campagne qu'entre les quatre murs de la loge.—" Une idée ! se dit-il en se frappant le front, je vais chercher ma femme et ma fille et nous irons faire un tour à la campagne.... mais qu'ai-je donc perdu ?"

Mme X... eut un sourire de bonheur et jeta un regard qui disait merci à saint Antoine quand son mari vint lui dire son idée ! mais elle resta muette et se sentit rougir lorsqu'il ajouta : " Dis donc, est-ce que j'ai perdu quelque chose ?"—" Pourquoi me demandes-tu cela, répondit-elle ?"—" C'est que... j'ai entendu la petite."

La conversation en resta là, mais l'embarras de Mme X... n'avait pas échappé à son mari, et souvent encore il se demandait : " Qu'ai-je donc perdu ? "

" Le 12 juin au soir, Mme X... se trouvait encore dans sa chambre avec sa fille, et l'enfant rédisait avec ferveur sa prière : " Grand Saint, faites retrouver à mon père ce qu'il a perdu ! "

Mais enfin, dis-moi donc ce que j'ai perdu, s'écria M. X... entrant violemment dans la chambre... Depuis huit jours ne le demande... Depuis huit jours cette pensée m'obsède... Tu fais toujours prier ta fille pour cela, mais tu ferais mieux de me le dire, car je saurais si cela vaut la peine de fatiguer cette enfant ! "

Mme X... se leva et regardant son mari avec calme : " Mon ami, lui dit-elle, serais-tu content de me quitter pour toujours ?

— Ah ! pour cela non ? et si c'est pour cela que tu pries et que tu vas à l'église, tu peux t'abstenir !

— Cependant, mon cher ami, si tu ne retrouves pas ce que tu as perdu, il faudra nous quitter un jour... et pour toujours !

— Mais qu'est-ce donc ?... Dis, je t'en conjure... qu'ai-je donc perdu ?

— La foi... la foi de ta mère !... et je ne veux pas te quitter, moi... Oh ! je ne le veux pas... il faut que tu la retrouves ! " Et la pauvre femme pleurait, pendant que, sans ajouter un seul mot, M. X... sortait.

— " La foi, disait-il, la foi de ma mère... de ma femme et de ma fille ! Et pendant toute la nuit, madame X... qui priait, l'entendit marcher, s'agiter et répéter souvent : La foi... la foi de ma mère !

Le lendemain matin, M. X... entre sans rien dire dans la chambre de sa femme, puis comme éveillé par une idée subite : " Est-ce que vous avez une fête aujourd'hui ? "

— Oui, mon ami, la fête de Saint Antoine de Padoue.

— Ah ! le petit Saint de la cheminée !... Eh bien !... merci saint Antoine ! "

Et comme madame X... le regardait anxieuse... " Oui, oui, ma femme, s'écria-t-il en ouvrant les bras, oui, c'est fait, j'ai retrouvé ce que j'avais perdu — mais nous devons un beau cierge à ton petit Saint, allons le lui porter ! "

Et quelques minutes plus tard le frère Portier du couvent des Franciscains appelait un père pour confesser M. X... qui avait retrouvé la foi.

Et si nos pieux lecteurs me demandent de certifier l'authenticité de cette histoire, je peux leur répondre seulement ceci : " Que toutes les mères, les épouses et les filles chrétiennes qui se trouvent dans la position de Mme X..., fassent comme elle, et mon histoire sera vraie ! "

En attendant, je dis aux ignorants : croyez ; aux savants : croyez et étudiez, ou si vous ne croyez pas, étudiez pour croire ; à tous surtout je dis : Priez et souvenez-vous que saint Antoine fait retrouver les choses perdues.

FR. APOLLINAIRE,
Min. etc.

CHINE

[Missions Catholiques.]

Mgr Adrien Rouger, Lazariste, vicaire apostolique du Kiang-si méridional, nous écrit de Ki-ngan-fou :

“ Pendant ces deux dernières années, Notre-Seigneur a éprouvé de toutes manières ce pauvre vicariat de Kiang-si méridional. Les inondations, les tracasseries des païens, les persécutions des mandarins, rien ne nous a été épargné. Plusieurs fois, l'un de nos confrères a été chassé de son poste de Yong-nin et a vu détruire le petit oratoire qu'il construisait au milieu de ces chrétientés naissantes ; c'est en vain que, jusqu'à ce jour, il a demandé justice à l'autorité chinoise et à l'autorité française.

“ A Ngan-Yuen, les villages chrétiens ont été pillés ; plusieurs néophytes ont été frappés cruellement, deux jusqu'à la mort. D'autres ont été jetés dans les prisons des malfaiteurs et y gémissent encore aujourd'hui, loin de leurs familles appauvries, que je suis obligé de nourrir en grande partie, aux frais de la mission. Là aussi, un oratoire tout récemment construit a été réduit en cendres par la malveillance de nos ennemis. Les mandarins, selon leur coutume, se sont laissés gagner à force d'argent et, par leurs dépêches mensongères, ont trouvé le moyen de faire passer les néophytes pour des rebelles et les vrais coupables pour des défenseurs de la patrie. Toutes mes réclamations sont restées jusqu'ici sans effet.

Ici même, à Ki-Ngan, quelques lettrés puissants, de concert avec le sous-préfet de la ville, voulaient forcer les chrétiens à souscrire pour le culte des idoles et dépouiller les missionnaires des terrains achetés depuis trois ans, pour un blissement central. Ce n'est que grâce à l'intervention de l'autorité française, que nous avons pu continuer à bâtir notre résidence, notre chapelle et notre collège petit séminaire. A l'aide des aumônes extraordinaires que vous avez

eu la charité de nous envoyer, moyennant aussi quelques dons de plusieurs autres bienfaiteurs, il nous a été donné de sauver la vie à nos malheureux inondés, de relever en partie leurs villages emportés par les eaux et de les doter d'oratoires ou de chapelles plus vastes et aussi plus solides que celles du passé.

“ Pendant ce temps-là, Dieu s'est plu à multiplier le nombre des néophytes. Plus de cent villages autrefois païens nous ont ouvert leurs portes ; et, dans ces différents arrondissements, nous avons eu le bonheur de compter déjà plus de 1300 catéchumènes, bien disposés, dont 82 adultes ; plus de cent de leurs enfants ont reçu le baptême, à la dernière visite du missionnaire. Bon nombre d'autres villages voudraient aussi renoncer aux idoles et nous inviter à venir leur prêcher la bonne nouvelle ; mais souvent le démon nous suscite toutes sortes d'obstacles ; on épouvante ces pauvres gens et leur conversion est remise à un temps indéfini.

“ Il est vraiment admirable de voir des néophytes d'un jour sachant à peine deux ou trois formules de prières catholiques, mais soutenus par un secours tout spécial d'en haut, résister à toutes les séductions, se laisser insulter, piller, jeter en prison, assommer de coups plutôt que de renoncer à la vérité. Que serait-ce s'ils étaient baptisés, confirmés ; s'ils avaient sans cesse le prêtre au milieu d'eux pour les encourager, les diriger, perfectionner leur instruction religieuse ? Mais il faut auparavant fonder ça et là des oratoires, des presbytères, des écoles, des catéchuménats, toutes œuvres qui exigent des dépenses bien au-dessus de nos faibles ressources.”

TAHITI.

[Missions Catholiques.]

Le R. P. Rogatien-Joseph Martin, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, missionnaire à Tahiti, écrit de Papeete le 12 août 1883 :

“ Un mot sur un jeune homme dont je dois bénir demain la sépulture. Sa mort a été celle d'un saint. L'action de la grâce a été si sensible et si frappante dans cette âme qu'il ne faudrait pas d'autre preuve pour démontrer la vérité de notre sainte religion.

“ Cet enfant fréquentait mon école depuis mon arrivée à Tahiti. Il fut estropié, il y a trois ans, et depuis lors il se préparait à mourir. Il passait chaque jour un temps considérable devant le Saint-Sacrement. Jamais il ne quittait son scapulaire et son chapelet, et il venait de lui-même se confesser et communier tous les quinze jours.

“—Il n'y a pas longtemps, je lui dis dans une visite :

“—Eh bien, Wenceslas, as-tu fait ta prière ce matin ?

“ Oui, me répondit-il.

“—Et tu as demandé au bon Dieu de te guérir ?

“—Non, non ; je lui ai demandé de me sauver. En guérissant, peut-être offenserais-je le bon Dieu plus tard.”

“ Une privation pour lui, les dernières semaines qu'il a passées sur son lit, était de ne pouvoir aller à l'église. Mais comme il y suppléait par la vivacité et l'ardeur de ses sentiments ! Quel désir de voir Jésus-Christ au ciel ! On est émerveillé du contraste de cette foi avec l'indifférence de plusieurs de nos indigènes.

“ Wenceslas désirait vivement recevoir la sainte communion en viatique. Lui-même fixa le jour. Il la reçut hier matin ainsi que l'Extrême-Onction. Quelques heures plus tard, notre malade ne pouvait plus supporter une goutte d'eau. Sa sœur, agenouillée près de son lit, lui lut les prières d'actions de grâces et lui suggéra pendant toute la journée d'autres prières. Il répondait à tout.

“ A dix heures du soir, j'allai le voir en revenant de Hautpape où il m'avait fallu passer la journée. Il témoigna que ma visite lui faisait plaisir, je le quittai pour aller prendre un peu de repos. A une heure après minuit on vint m'appeler. Le cher enfant n'avait plus qu'un souffle. Je le pris dans mes bras pour cacher à sa mère les convulsions de l'agonie. Je lui passai son chapelet au cou et tous ensemble nous récitâmes des *Ave Maria*. Bientôt il rendit le dernier soupir. La pauvre mère ne lui voyait pas le visage ; mais en plaçant la main sur la tête de l'enfant, elle connut, ce que je ne pouvais me décider à lui déclarer, qu'il était mort. Sa douleur était grande, cependant la pensée qu'il était bien placé dans l'autre vie lui donnait du courage. Béni soit Dieu qui aime tant les âmes !... ”

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SÉRIE)

VINGT-TROISIÈME NUMÉRO

JUIN 1884

SOMMAIRE.

ÉTATS-UNIS.—Lettre de la Sœur Allard; lettre de la Sœur Lajoussande; Agence du Lac du Diabla.....	99
ANNAM.—Lettre de Mgr Poudier.....	100
CHINE.—Lettre de Mgr Fénoul.....	113
PREFECTURE APOSTOLIQUE DU KOANG-SI.—Lettre de M. Guimberteau.....	127
MISSION DE L'AFRIQUE CENTRALE.—Lettre du Révérend Père A. BOUCHARD.....	140
PROTESTATION SOLENNELLE CONTRE LA SPOLIATION DE LA PROPAGANDE.....	150
TERRÉ SAINTÉ.—Le R. P. Marie-Théodore Haraschew.....	145
LE PATRIARCAT LATIN DE JERUSALEM.—Situation Religieuse en Terre-Sainte.....	152
NORD-OUEST.—Annales de l'établissement des Sœurs Grises à l'Île à la Croix.....	167
DÉPART DE MISSIONNAIRES.—Le R. P. Lacombe et ses compagnons, Religieux et Religieuses.....	183

MONTREAL:

DE LA PAPE IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

a pour objet d'étendre et de propager la foi catholique, d'éclairer de ses divines lumières les peuples infidèles, comme aussi d'établir des missions au milieu d'un grand nombre de catholiques privés des secours de la religion et incapables, à cause de leur pauvreté, de subvenir à l'entretien des prédicateurs de l'Évangile. Les moyens qu'elle propose à ses Associés, pour atteindre le but de son institution, sont des œuvres de piété et de charité, dont voici le détail :

1^o Chaque associé doit dire tous les jours un *Pater* et un *Ave Maria*, avec cette courte invocation : *St. François-Xavier, priez pour nous.* Il suffit de diriger, une fois pour toutes, l'intention du *Pater* et de l'*Ave* de la prière du matin ou de celle du soir ;

2^o Chaque associé doit donner en aumône un *centin* par semaine.

Les avantages et les privilèges attachés à cette Association par les Souverains Pontifes, sont :

Pour l'Archidiocèse de Québec et le Diocèse de Chicoutimi,

1^{re} Indulgence plénière, le 3 mai, anniversaire de la fondation de l'Œuvre, et, le 3 décembre, fête patronale de l'Association, ou un jour dans l'Octave de ces deux fêtes ;

2^{re} Indulgence plénière, deux jours de chaque mois, au choix des Associés ;

3^{re} Indulgence plénière, le jour de l'Annonciation et celui de l'Assomption, ou un jour de leur Octave ;

4^{re} Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où se célébrera une commémoration générale de tous les Associés défunts ;

5^{re} Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où une série quelconque d'Associés célébrera la commémoration des défunts ayant appartenu au Conseil, à la Division ou à la Dixaine dont ils font partie. Pour gagner ces indulgences plénières, il faut s'approcher des Sacraments, visiter l'église de l'Œuvre, ou, si elle n'en a pas, sa propre église paroissiale, et y prier selon les intentions du Souverain Pontife. Les enfants qui n'ont pas fait leur première Communion peuvent aussi les gagner en accomplissant une autre œuvre méritoire, imposée par leurs confesseurs ;

6^{re} Indulgence plénière, à l'article de la mort, pour tout Associé qui invoque au moins de cœur, s'il ne le peut de bouche, le saint nom de Jésus ;

7^{re} Indulgence de trois cents jours chaque fois qu'un Associé assiste, au moins contrit de cœur, au *Triduum* que

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI
POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

VINGT-TROISIÈME NUMÉRO.

JUIN, 1884.

MONTREAL:
CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1884

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS., Evêque de Montréal.

Librar.
Laurier
11-26-30
55148

ÉTATS-UNIS.

LETTRE DE LA SŒUR ALLARD

— A LA —

TRÈS HONORÉE MÈRE SUPÉRIEURE GÉNÉRALE DE L'HOPITAL-
GÉNÉRAL DE MONTRÉAL.

DAKOTA, 17 mars 1883.

Très Honorée et très Chère Mère,

Le bon Dieu vient de nous visiter d'une manière bien pénible : nous serions inconsolables si nous avions à constater des pertes de vie ou des accidents fâcheux... La maison de Notre-Dame des Sept Douleurs n'est plus!... elle a été consumée par les flammes, en moins de trois heures, vendredi, 16, à une heure et quart de l'après-midi... Comment vous peindre notre douleur, elle se comprend, mais ne s'exprime pas... Le feu prit à la salle des garçons. Nous supposons qu'une étincelle serait tombée entre le mauvais plancher et le plafond de la cuisine. Ma sœur Arsenault est venue donner l'alarme à la Communauté, dès qu'elle s'aperçut du danger. Les hommes travaillèrent à couper le feu avec des hâches ; l'eau, la neige, tout fut inutile ; à première vue, il était évident que tout allait y passer ; malgré notre diligence, il nous fut impossible de rien sauver des effets des salles. Le feu, poussé par un vent violent, fit ses ravages en un instant. Là où l'élément destructeur n'était pas, une fumée suffoquante empêchait d'y pénétrer. La plus grande partie du linge des sœurs et des filles a été brûlée ainsi que ce qui était au haut de la garde-robe ; mais les lits, couvertures, papiers, livres, papiers de conséquence, la bibliothèque ainsi qu'une partie de la lingerie ont été sauvés ; le Saint-Sacrement a été sorti à temps ainsi que tous les ornements, vases sacrés, relique de la Sainte Croix, statues petites et grandes, les tableaux ainsi que le hemin de Croix et quelques bancs plus ou moins brisés. Les deux harmoniums ont été sortis, celui du jubé est très brisé ; la classe, tout a été sauvé ; de l'Apothicaiererie, quelques

bouteilles seulement ont échappé au feu, le bureau de sœur Lajemmerais a pu être sorti sans être brisé, ses livres de médecine sont sauvés; presque toutes les marchandises ont été sauvées; des provisions de bouches, 50 livres de bœuf seulement et deux quarts de porc-frais son restés, le reste est brûlé, *tout, absolument tout*. Quelques effets ont été volés par les sauvages avant que nous eussions pu les transporter à la boulangerie et au lavoir : cependant rien de conséquence.

Ma sœur Lajemmerais était au Fort, au moment de la terrible catastrophe. La secousse aurait été trop forte pour elle, eu égard à sa faiblesse ordinaire. Nous étions peinées, mais nous avons béni Dieu de ce qu'il l'avait ainsi voulu. Nos sœurs Drapeau et Pagé travaillèrent avec une activité incroyable. Ma sœur Arsenault ne pouvait revenir à elle-même tant elle était suffoquée. "Mon Dieu, on brûle, on brûle," était son seul cri; elle travailla cependant beaucoup. Ma sœur Giquello n'en pouvait plus d'émotions et de douleur; elle s'occupa activement à déblayer les effets jetés par les chassés et à enfouir dans la neige ce qui était en feu; quant à moi, en sortant de la maison, je ne me contenais pas de douleur, le spectacle était affreux : les enfants épars çà et là, tremblant et sanglotant, les garçons nu-tête et nu-mains, les filles sans manteaux et sans châles, elles avaient leurs tricots en sortant de la salle. Je les retrouvai presque tous, ils se retirèrent tous à la boulangerie. Un bon sauvage me voyant grelotter vint me mettre sa couverture sur les épaules et me dit d'entrer à la maison, *j'aiderai aux autres*, dit-il; d'autres comme lui sympathisent à notre malheur qu'ils disent être le leur... Le plus grand nombre des enfants sont chez leurs parents; nous, les filles et le reste des enfants, nous sommes chez les RR. PP. Ces derniers ont beaucoup aidé à sauver les effets de la chapelle... Le Major se rendit le soir même sur les lieux avec quelques employés, il ramena ma sœur Lajemmerais qui ne pouvait s'empêcher de pleurer en nous embrassant. Elle est courageuse et personne de nous n'est malade; j'espère que les fatigues et le froid n'en feront succomber aucune... Nous ne savons quel sera l'avenir. Il est probable que nous aurons la maison des RR. PP. pour nous et les filles sauvagesses. Quant aux RR. PP., ils iront occuper leur

vieille maison. Ma sœur Drapeau gardera le plus de garçons qu'elle pourra dans le haut de la boulangerie ; cet arrangement est le désir exprimé par le Major Cramsie ; nous écrirons sous peu.

Permettez-nous de nous recommander tout particulièrement à vos prières et affectueux souvenirs, afin que nous ayons force et courage pour continuer à travailler malgré toutes les contrariétés.

Je suis, Très Honorée Mère,

Votre obéissante et affectueuse enfant,

SŒUR ALLARD.

LETTRE DE LA SŒUR LAJEMMERAIS

A LA MÈME SUPÉRIEURE.

DAKOTA, 20 MARS, 1883

Très Honorée et Chère Mère,

Maintenant que je suis un peu revenue du coup si triste qui vient de nous frapper, je viens chercher près de vous, Ma Bonne Mère, un peu de repos et de consolation. Nous ne pouvons pas encore nous faire à la pensée que nous n'avons plus de maison, que ces murs qui ont été les premiers témoins de nos ennuis et de nos sacrifices ne sont plus que des ruines ; que cette chère petite chapelle dans laquelle nous avons si souvent puisé force et courage pour continuer le sacrifice quelquefois pénible de la vie de missionnaires, est pour toujours disparue à nos regards. Mais que faire, sinon se soumettre à cette dure épreuve qui vient de nous frapper et qui anéantit le fruit de neuf ans de travaux et de peines ; il nous faut recommencer comme la première année. Nos pauvres sauvages prennent une large part à notre peine, ils disent que c'est comme si leur maison à chacun était détruite, *leur cœur est parti, cette tête qui avait la voix si forte (la cloche) et qui se savait du bien à leur cœur est couchée comme sans vie, oh ! que c'est dur !*...chacun vient exprimer son chagrin à sa manière ; c'est maintenant que nous voyons comme ils appréciaient leur école.

Nous avons craint pour quelque temps d'être obligées d'aller prendre logement au fort, mais le bon Dieu a eu

notre prière pour agréable en arrangeant les choses pour le mieux. Les RR. PP. nous cèdent leur maison neuve et retournent dans leur vieille avec une quinzaine de leurs grands garçons qu'ils peuvent y loger assez convenablement ; mais n'ayant pas de cuisine ni de réfectoire, j'ai cru devoir leur offrir de faire leur cuisine avec la nôtre et de prendre leurs repas avec leurs enfants dans leur réfectoire ordinaire : ce qui leur ôte un gros fardeau et nous met dans la gêne ; mais ils n'était pas facile de faire autrement dans cette circonstance. N'ayant qu'un seul réfectoire, il faut attendre chacun son tour. Le matin à 6½ heures, grands garçons des Pères, à 7 heures, petites filles, à 7½ heures, nos filles et nous, à 8 heures, les Pères ; à 10½ heures ça recommence encore jusqu'au midi, et le soir à 5 heures. Nos petits garçons ne sont pas avec nous, ils sont au-dessus de la boulangerie avec nos sœurs Drapeau et Arsenault. Rose leur fait la cuisine ainsi qu'à nos hommes. Nous pouvons en loger là 25 à 30 ; c'est notre avantage de garder autant d'enfants que possible pour pouvoir subsister avec leur pension. N'ayant pas de garçons dans cette maison nous pourrions prendre un plus grand nombre de filles.

Ma chère Mère, n'aurez-vous pas pitié de moi !... et ne nous enverrez-vous pas ma sœur Sup^{re} ? ce serait une grande consolation, dans notre présente affliction, de l'avoir avec nous. N'ayant rien sauvé des ustensiles, et le Major Cramsie n'en n'ayant pas dans le magasin des sauvages, il m'a fallu faire quelques dépenses en achetant les choses les plus indispensables pour les enfants et pour nous, tels que : couteaux, cuillères, etc ; mais le Major a eu la bonté de nous laisser avoir les quelques pièces d'indienne qui lui restaient, avec lesquelles nous nous hâtons de confectionner des habillements aux enfants.

Demain nous recommencerons les classes avec 40 enfants, plusieurs arriveront la semaine prochaine ; j'insère dans cette lettre le rapport envoyé à l'Honorable Commissaire (affaires indiennes pour lui rendre compte de l'accident ; vous ai envoyé aussi une mappe et la photographie de notre maison, prise l'année dernière, pendant les vacances, quelques semaines avant l'incendie. J'en avais fait demander un

douzaine pour faire une surprise à nos sœurs qui désiraient beaucoup en avoir pour envoyer à leurs familles, elles m'arrivèrent juste le lendemain du feu. Cette vue fit de nouveau couler nos larmes en même temps que nous étions heureuses d'avoir un souvenir si précieux.

Nous attendons la visite de Monseigneur Marty qui se trouve à Grand Fork dans le moment, par affaire.

Ma Bonne Mère, nous recevons la carte postale de ma sœur Franklin qui nous annonce la mort prochaine de notre ancienne Mère Dupuis, nous n'oublierons pas cette chère sœur dans nos sacrifices et prières, et puis aussi la triste nouvelle de l'état de faiblesse de ma sœur Supérieure. Vraiment le bon Dieu nous traite bien sévèrement puisqu'il nous ôte toute espérance et toutes consolations; cependant j'ose espérer que ce n'est pas une rechute, mais une petite maladie passagère et qui ne durera pas.

Veuillez, s'il vous plait, Ma Bonne Mère, nous rassurer là-dessus. Je n'ai pas besoin de vous demander un souvenir devant notre Seigneur, car je sais que votre cœur maternel prend une large part à notre douleur. Nos sœurs se joignent à moi pour vous assurer de leurs sincères et affectueux souvenirs et se recommander à vos prières, afin d'obtenir pour toutes force et courage.

Excusez, s'il vous plait, ce griffonnage que j'ai honte de vous envoyer, mais je n'ai pas le temps de recommencer.

Bonsoir, Ma Bonne Mère, et croyez-moi toujours avec respect,

Votre pauvre enfant,

SOEUR LAJEMMERAIS.

AGENCE DU LAC DU DIABLE, 20 FEVRIER 1883.

*A l'Honorable H. Price, Commissaire des affaires des Indiens.
Washington, D. C.*

MONSIEUR,

En référant à mon rapport télégraphique du 17 de ce mois, j'ai l'honneur de vous raconter en détail l'origine et les suites désastreuses du feu qui détruisit, le jour précédent, l'école des Sœurs, dans cette Agence.

Une heure et demie, l'heure de l'école pour l'après midi, était à la veille de sonner, et la sœur chargée de la surveillance des jeunes Sioux était avec eux dans leur dortoir, veillant à ce qu'ils fussent lavés et peignés convenablement avant de se présenter en classe. Sur ces entrefaites la surveillante aperçut une flamme qui se faisait jour à travers les fentes du plancher. Elle donna l'alarme à l'instant même, et les Sœurs accoururent à son appel. Leur premier soin fut de faire monter un homme, occupé à fendre du bois de chauffage, lequel, à coups de hâche, ouvrit un espace dans le plancher, suffisant pour parvenir à éteindre le feu. L'ouverture était à peine pratiquée que les Sœurs eurent la consternation de voir le terrible élément reparaitre en même temps au-dessus de leur tête, tandis que les flammes léchaient déjà les bords du toit. Avant qu'elles eussent pu réaliser leur situation le toit et la chambre entière étaient embrasés. Aucun secours humain n'eut pu sauver l'établissement, car à l'œuvre du feu venait se joindre une tempête furieuse, et les vents courroucés poussant et excitant les flammes les firent passer rapidement du premier toit à celui de la bâtisse principale qui fut bientôt détruite de fond en comble. Il ne reste actuellement debout que les briques noircies et endommagées. Rien du tout n'a pu être sauvé du dortoir, où le feu s'est déclaré, (lequel se trouvait dans le second étage de l'aile, à l'Est et au-dessus de la cuisine). Le plancher de ce dortoir étant très usé et rempli de fentes, il est plus que probable qu'une étincelle tombant du poêle se logea dans l'amas de poussière et d'autres matières fibreuses et inflammables accumulées sur le plâtrage entre les solives, sous ce plancher. Cela seul suffisait pour allumer un incendie, lequel trouvant ensuite un courant naturel entre les supports, gagna bientôt les murs, puis, de là, atteignit jusqu'au faite de la maison. L'aile n'était simplement que lattée et plâtrée, tandis que l'extrémité n'était que boisée.

Outre les Sœurs et leurs auxiliaires, il y avait 96 enfants, ce qui faisait à peu près 120 personnes en tout dans la maison, au moment du feu. Tout le personnel a échappé au danger imminent, sans même d'accident. Pour les autres pertes, voici ce que j'ai constaté. Un peu de l'ameublement

de l'Hôpital, de l'école et de la principale bâtisse fut sauvé, mais celui du dortoir des filles, appartement sous le toit, fut la proie des flammes. Elles perdirent aussi une grande partie des hardes et autres linges fournis tout récemment. Avant la distribution régulière des effets destinés aux Indiens, je remis aux principaux, chargés des écoles, ce qui devait servir aux enfants durant l'année entière, c'est-à-dire, la nourriture, les hardes et autres fournitures d'usage. Je laissai à la discrétion des principaux le soin de partager les effets et la provision selon les besoins des élèves, stipulant que le compte des dépenses me fut rendu tous les trois mois, lequel compte j'insérerais ensuite dans les rapports que je vous soumettais en même temps.

Les Sœurs et leurs auxiliaires ont aussi perdu presque tous leurs effets personnels ainsi que leurs provisions de six mois, qu'elles avaient achetées et mises en réserve. A cause de l'intempérie de la saison il fallait au plus tôt chercher un abri. Ainsi les enfants furent tous entassés dans la boulangerie et dans la buanderie, tandis que les plus grandes des filles suivaient les Sœurs, ça et là, à la recherche des petits, de peur qu'ils ne s'éloignassent et ne périssent dans la neige. Tiyouwaste et Waanatan, deux chefs qui demeurent dans le voisinage de l'école, ainsi que d'autres Indiens, rendirent de bons services aux Messieurs des écoles des garçons, en aidant à sauver tout ce qu'ils ont pu de l'embrasement. Il était quatre heures lorsque j'eus connaissance de l'incendie ; j'en fus averti alors par un enfant de l'école qui eut la bravoure de passer à travers les bancs de neige et les bourrasques pour parvenir à l'Agence. A cheval, ce trajet lui prit deux heures. Je me mis immédiatement en route, mais déjà les chemins étaient impraticables, même avec une bonne monture. Le Colonel Conrad, Officier Commandant, eut la bonté d'envoyer un détachement de vingt hommes de la cavalerie, sous les ordres d'un Lieutenant, pour battre les voies. Malgré toutes les difficultés, je parvins cependant, en prenant le chemin du Lac, à atteindre celui du bois et j'arrivais à la mission vers huit heures du soir. Je vis alors que les Sœurs avaient réussi à réunir presque tous leurs enfants à l'école des garçons, tandis que d'autres furent reçus dans les maisons des Indiens du

voisinage, et qu'elles étaient en frais de préparer un souper pour leur petit monde et pour elles-mêmes. Quatre des Sœurs étaient restées près des ruines pour surveiller les effets arrachés au feu. J'allai les chercher pour les conduire à l'autre bâtisse, où nous tâchâmes de les placer avec un peu de confort pour y passer la nuit. Quel coup d'œil attendrissant que ces ruines fumantes, derniers débris de huit années de labeurs et de sacrifices !... Peu d'heures avaient suffi pour détruire cet établissement si florissant, et les pauvres Sœurs erraient çà et là, elles et leur petite famille, sans asile et sans toit pour se mettre à l'abri de la tempête qui sévissait encore dans toute sa fureur. Les larmes coulaient de toutes parts... Les grands enfants pleuraient leur cher chez-eux, et les petits, en sanglotant, demandaient qu'on les mît au lit. Le feu en détruisant l'école avait porté le deuil dans tous les cœurs, car je voyais pleurer vieillards et femmes, braves et soldats. Le capitaine de la Police, Wiyakamaya, pleurait comme un enfant. Tout ce monde sait apprécier le bien qui résulte de l'instruction donnée par les Sœurs, et tous comprennent la nécessité de l'éducation ainsi que la connaissance de la langue des blancs.

Dans le chagrin universel, les Sœurs ont cependant une consolation ; car les Indiens s'empressent de toutes parts de leur donner des témoignages de vive sympathie. Les parents des enfants et les Indiens en masse manifestent la crainte de voir partir les Sœurs. Ces circonstances m'ont suggéré les arrangements que je vous marque ici, lesquels, j'espère, recevront l'approbation du Département, savoir : le pensionnat industriel des garçons sera installé dans les ancienne et vieille bâtisses de bois, qui étaient auparavant destinées à ce même usage, et y logeant autant d'élèves que l'espace étroit pourra le permettre. La nouvelle bâtisse terminée l'année dernière et destinée aux garçons au nombre de 25, sera laissée aux Sœurs qui continueront ainsi les deux écoles. Nous aurons la peine de voir une diminution dans le nombre des élèves vu le manque de local. Ces arrangements convenant aux parties intéressées sont les meilleurs que nous puissions faire dans les circonstances actuelles. Notre seule difficulté vient du choix qu'il faut faire des élèves à garder. Tous veulent rester

auprès des Sœurs, et nous ne pouvons, sans être émus, les voir s'accrocher aux vêtements de leurs maîtresses, tandis qu'ils supplient, les larmes aux yeux, de ne pas les renvoyer. *Vous savez, ma Sœur, que je n'ai jamais fait le méchant... Je ne me suis jamais sauvé de l'école... Moi je vous aime trop...* sont les phrases éloquentes dictées par la naïveté de ces chers enfants naguère si sauvages. Il est étonnant de voir l'empire qu'exercent les Sœurs sur les Sioux par le moyen de leurs enfants. C'est donc pour soutenir ce bon esprit parmi les Indiens ainsi que le désir qu'ils manifestent d'être instruits, que j'ai agi selon que je viens de vous mentionner. Quelques-uns des plus âgés des garçons pourront être logés au-dessus de la boulangerie. De cette sorte les Sœurs garderont une cinquantaine d'enfants et les vieilles bâtisses pourront loger à peu près 17 autres, en se mettant à la gêne.

Depuis le feu, les chefs et autres principaux sont venus m'exprimer leurs ardents désirs d'avoir une autre bâtisse, élevée le plus tôt possible pour le bien de leurs enfants ; mais ils la désirent plus grande que celle qui vient d'être consumée. Je me permets donc de suggérer, très respectueusement, qu'on donne le contrat pour l'érection d'une bâtisse de briques, assez spacieuse pour loger 200 élèves avec l'Hôpital et tout ce qui sera nécessaire pour une école de première classe. Les briques ainsi que la pierre-à-chaux se trouvent en abondance dans la Réserve. Le four à chaux n'est à peu près qu'à un quart de mille de distance ; il aurait besoin, au cas d'usage, d'être agrandi et d'avoir de l'enduit dans l'intérieur. Le bois nécessaire pour la confection des briques et de la chaux peut être rendu sur les lieux pour \$3.00 la corde. Il y a peut-être 25 milles à parcourir entre la dernière station du chemin de fer et l'école. Je fournis ces renseignements d'avance afin de mettre le Département en état de donner une décision par rapport à une nouvelle bâtisse et les moyens à prendre pour sa construction.

J'anverrai, séparément, une réponse à la lettre L1192 du 26 Janvier 1883, dans laquelle je me permettrai d'autres suggestions relatives à l'emplacement propre à l'érection d'une nouvelle bâtisse pour l'école de la Réserve. Les médicaments, les instruments et les provisions propres à l'Hôpital furent

presque tous détruits par la feu. Une grande quantité de provisions envoyées tout récemment de l'Agence à l'école et pour lesquelles je suis responsable, de plus des patates et d'autres légumes transportés à la cave le jour précédent, devinrent la proie des flammes. Je demande très respectueusement des renseignements sur les moyens d'être relevé de ma responsabilité pour les effets appartenant au public, détruits dans l'incendie. Je réclame aussi très humblement un nouveau subside de remèdes, de hardes et d'effets nécessaires à l'école pour l'année entière, et que le tout nous parvienne le plus tôt possible vu les besoins urgents. Je connais les difficultés qui s'opposent à mes requêtes, mais j'espère toutefois que le Département, en réalisant l'état actuel des choses, nous fournira toute l'assistance possible dans ce temps désastreux. Aussitôt que l'inclémence de la saison le permettra, je pourrai, avec l'autorisation du Département, ériger une bâtisse temporaire, c'est-à-dire, une école et des dortoirs assez spacieux pour loger tous les enfants pendant les mois d'été et même au-delà de ce temps, par le moyen de lattage et d'enduit. Ce premier déboursement atteindrait la somme de \$1,000 pour le bois et la main-d'œuvre; ce même bois pourrait être utilisé plus tard dans la construction des maisonnettes des Indiens. Il est convenable que je profite de cette communication pour avertir le Département que les "Fire extinguishers", achetés au printemps, ne sont pas encore rendus ici en entiers, puisque la partie principale manque. J'ai su, par l'entremise de l'Agent du chemin de fer à Larimore, que la partie en question est restée quelque part dans le Territoire Indien. Je me suis fait un devoir d'en faire la recherche chaque fois que j'eus affaire à Larimore; j'ai aussi prié Messieurs les employés d'agir en sorte que le tout soit retrouvé et qu'il parvienne à sa destination.

Je suis, Monsieur, très respectueusement

Votre obéissant serviteur,

J. W. CHAMSLIE, E. U. AGENT INDIEN.

ANNAM.

[Annales de Lyon]

VICARIAT APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Lettre de MGR PUGINIER, Vicaire Apostolique du Tong King occidental.

Détails émouvants sur la mort héroïque de M. Béchet et de ses compagnons.

“ Ha-Noï, 25 juillet 1883.

“ A la fin du mois de mai, j'annonçais à la hâte à Messieurs les Directeurs du séminaire des Missions Etrangères de Paris la nouvelle du massacre d'un missionnaire, de trois catéchistes et de quatre chrétiens du Tong-King occidental. Au milieu des sollicitudes de notre situation présente, il ne me fut pas possible de vous écrire ce jour-là ; je désirais d'ailleurs vous donner des détails précis sur la persécution et vous mettre en état d'apprécier les dangers qui nous menacent.

“ Pour éviter de répéter ce que j'ai écrit sur l'assassinat de M. Béchet, je me contenterai d'ajouter ici quelques renseignements ultérieurs. M. Gaspard-Claude Béchet, prêtre du diocèse et de la ville même de Lyon, reçut l'ordination sacerdotale en 1881 et fut destiné à la mission du Tong-King occidental, où il arriva à la fin du mois de juin de la même année. Il se mit avec ardeur à l'étude de la langue annamite, et, au bout de quelques mois de travail, il commençait à prêcher et à entendre les confessions des indigènes. Je l'envoyai avec un ancien missionnaire, M. Hébert, pour exercer auprès de lui au ministère apostolique, dans le district formé par la province de Thanh-hoà. M. Béchet y travailla avec zèle jusqu'à la fin de février de cette année ; mais alors il fut éprouvé par un rhume tenace qui dégénérât en phthisie. Obligé de cesser toute occupation pénible, il fai-

sait de petits voyages pour se distraire, et c'est en passant d'une paroisse dans une autre qu'il a été arrêté dans la province de Nam-dinh, le 20 mai, fête de la Sainte-Trinité, vers neuf heures du matin.

“ Le mandarin, après un court interrogatoire, condamna le Père, ses trois catéchistes et les deux chrétiens qui l'accompagnaient, à avoir la tête tranchée, et on les conduisit aussitôt au lieu du supplice. M. Béchet, d'abord garroté au premier moment de son arrestation, avait été ensuite débarrassé de ses liens et marchait avec assurance. Au bout de quelques minutes, la petite troupe arrive à l'endroit désigné pour l'exécution. C'est un moment solennel : les bourreaux sont là avec leurs sabres ; la dernière heure de la vie est arrivée et l'éternité s'entr'ouvre ! O précieuses minutes ! Dieu seul connaît ce qui s'est passé alors dans le cœur du missionnaire et des autres victimes vouées à la mort. Quels vifs sentiments de foi, de repentir, d'amour, de confiance en Dieu et en Marie ont-ils dû lancer vers le Ciel ! Les soldats voulaient commencer par tuer le Père ; mais aussitôt ses catéchistes se jettent sur lui pour l'embrasser et lui servir de rempart. Le missionnaire demande un moment de répit, il se recueille, fait une dernière fois le sacrifice de sa vie et, plein d'espoir, il se jette dans les bras de son Sauveur. Mais il est ministre de Dieu et il a un suprême devoir à remplir ; il dit aux catéchistes et aux chrétiens de se prosterner et de s'exciter au repentir. Ceux-ci obéissent aussitôt et récitent ensemble à haute voix l'acte de contrition à l'étonnement de tous les spectateurs. Pendant ce temps, le prêtre debout, la main élevée, leur donne en commun une dernière absolution. Cet acte solennel accompli, les soldats, contrairement à leur premier dessein, décapitèrent d'abord les compagnons du Père ; ils ne reçurent chacun qu'un ou deux coups de sabre. Vint le tour du missionnaire. Comme on voulait le lier, il demanda à rester libre et il s'assit tranquillement, présentant sa tête au bourreau. Après quelques coups de sabre, il s'affaissa et l'on continua à le frapper. Le supplice dura longtemps et ce n'est que lorsque le cou fut littéralement haché que la tête se sépara du corps.

“ Pendant que le mandarin exécutait cet affreux carnage,

on se saisit d'un chrétien qui n'était pas de la suite du Père et qui fut reconnu à son scapulaire. A une première question : " S'il était chrétien ", il n'eut pas honte de confesser sa religion, et, comme on lui demandait ce qu'il faisait, il répondit qu'il cueillait des fleurs pour les offrir à la sainte Vierge. Le mandarin ordonna aussitôt de lui couper la tête.

" Un quatrième chrétien, ayant appris qu'un missionnaire venait d'être décapité, ne consultant que son zèle et son dévouement, partit aussitôt pour se rendre au lieu de l'exécution dont il n'était éloigné que de trois kilomètres; il voulait avoir des renseignements sur cette affaire et prendre le corps du Père pour l'enterrer. En vain plusieurs personnes avaient essayé de le dissuader, il s'était mis en route en récitant des prières. Arrivé au lieu de l'exécution, il fut arrêté par les soldats du mandarin. On lui dit :

" Tu es chrétien; veux-tu abandonner ta religion ? " Il répondit :

" J'adore Dieu en trois personnes; c'est ce Dieu qui nous a créés; je n'oserais pour rien au monde le fouler aux pieds. Si le mandarin n'a pas pitié de moi et me fait tuer, " je suis prêt à subir la mort. "

" A un deuxième interrogatoire il fit courageusement la même réponse; il fut alors condamné à mort, et, comme on le conduisait au supplice, on lui proposa une troisième fois l'apostasie, mais toujours même refus. Arrivé au lieu de l'exécution, il demanda un moment pour se prosterner et prier. Les soldats impatients le pressaient de finir; mais lui continuait sa prière. Enfin il se leva et eut la tête coupée. Cet homme de foi, nommé Soât, était âgé de 37 ans et avait encore son père; il était marié et Dieu lui avait donné deux enfants, un garçon et une fille. Il appartenait à l'un de ces villages qui, pendant la persécution, ont fait la gloire de l'Église et de la mission. Cette chrétienté, nommée Ké-bany, chef-lieu d'une forte paroisse, comptait un peu plus de 900 habitants; elle eut 150 hommes des principaux notables mis à mort pour la foi. Souvent on avait entendu notre généreux Soât parler de la persécution et témoigner le désir de verser son sang pour son Sauveur : Dieu l'a exaucé.

" Dans l'espace de quelques heures, ce féroce mandarin,

ennemi de Dieu et avide de sang chrétien, venait de faire exécuter huit victimes. Les têtes furent envoyées à un mandarin supérieur qui refusa de les recevoir et les fit remettre à une pieuse femme. Celle-ci les accepta avec vénération, elle déposa à part celle du Père dans une caisse et l'entoura de fleurs. Celles des catéchistes et des chrétiens furent placées ensemble dans deux grands paniers, aussi au milieu des fleurs. Lorsqu'au bout de cinq jours, il fut permis de prendre les cadavres, chaque tête fut réunie à son corps, et le curé de la paroisse avec tous ses chrétiens, leur fit des obsèques solennelles.

"Après cette horrible exécution, le mandarin fit placer des croix sur tous les chemins aboutissant au village où il campait ; il craignait que les chrétiens des paroisses voisines se réunissent en foule pour venir lui demander raison de son acte on ne peut plus arbitraire et injuste. Ceux-ci, en effet, indignés et redoutant un renouvellement du massacre, comme en 1874, étaient résolus à venger le missionnaire et les chrétiens assassinés. Ils craignaient, ce qui est arrivé, que personne ne nous rendit justice ; mais le curé de la paroisse, pour éviter des complications, jugea à propos de retenir ses fidèles, et s'empessa de m'informer de ce qui s'était passé. J'ai aussitôt porté plainte auprès des représentants de la France et de l'Annam, contre cet acte inqualifiable ; mais mes réclamations obtiendront-elles un résultat sérieux ?...

"J'ai confiance que Jésus crucifié, que Marie, sa sainte Mère, protégeront la Mission du Tong-King occidental dans les jours de l'épreuve que tout annonce comme prochaine. Il est très probable que, lorsque vous recevrez cette lettre, le moment de la crise aura commencé pour nous. Permettez-moi de recommander ma mission aux prières de vos dignes lecteurs. Je prie le Seigneur de répandre ses bénédictions sur nos bienfaiteurs et de leur rendre en bonheur éternel la récompense de leurs aumônes.

" † P. PUGINIER,

" Evêque de Mauricie, vic. apôt.

" du Tong-King occidental."

CHINE.

[Annales de Lyon]

VICARIAT APOSTOLIQUE DU YUN-NAN.

*Lettre de MGR FENOUIL, des Missions Etrangères de Paris,
Vicaire Apostolique du Yun-Nan.*

Massacre de M. Terrasse et de ses compagnons.—Sépulture du Missionnaire.—
Commencement du procès des assassins.

“ Yun-nan-fou, 13 juin 1883.

“ Le compte-rendu que j'ai eu l'honneur de vous adresser vers la fin de l'année dernière ne faisait pas prévoir les malheurs qui viennent de nous frapper. Depuis assez longtemps, en effet, nous jouissions d'une paix suffisante à la propagation de l'Evangile et au développement de nos œuvres. Les conversions étaient nombreuses et paraissaient solides. Ces pauvres païens venaient à nous avec confiance ; sur plus d'un point le pays s'ébranlait. Nos néophytes, il est vrai, apprenaient la doctrine avec beaucoup de peine, pour la plupart, ils se transformaient lentement ; mais enfin, ils faisaient preuve de bonne volonté ; le reste n'était qu'une affaire de temps. Mais voilà qu'il a plu au Seigneur de nous éprouver par de grandes tribulations. A l'ouest de la province, les païens se sont soulevés contre nous, et la voix publique ne déclare pas tous les mandarins innocents. Cette terrible persécution a ruiné en un instant, presque anéanti six de nos plus belles chétientés et ralenti partout le zèle des néophytes. M. Terrasse, première victime de la fureur des païens, a été mis à mort à Tchang-yn, sur le territoire de Lang-kong-hien. Par respect pour la vérité, dans une affaire si grave, je vais suivre, autant que possible, la déposition des témoins oculaires.

“ Vers la fin de décembre dernier, je me trouvais à Tchang-yn, en cours de visite pastorale. Déjà, à cette époque, les

païens de l'endroit proféraient contre nous de terribles menaces ; ils firent même une petite démonstration pour sonder le terrain, ils parurent en armes sur le marché voisin. Mais, voyant que les chrétiens, alors réunis pour la visite, faisaient bonne contenance pendant le jour et qu'ils veillaient pendant la nuit, ils n'osèrent risquer une attaque : la partie fut remise. Mon séjour dans ce pays, sauf quelques alarmes d'ailleurs bien justifiées, fut donc tout à fait paisible. Le 26 décembre, je quittai Tchang-yn. M. Terrasse m'accompagna pour la visite de quelques autres stations, toujours dans le ressort de Lang-kong-hien.

“ Le missionnaire revint, comme il l'avait promis, à Tchang-yn pour les fêtes de Pâques. Il devait y baptiser bon nombre de catéchumènes que ses catéchistes instruisaient déjà depuis quelques mois.

“ Le 24 mars, des espions, sous prétexte de vendre des bois de construction, vinrent examiner les lieux et s'assurer en même temps que notre confrère n'était point parti. Ils demandèrent, entre autres choses, s'il avait de l'argent, s'il les paierait comptant. On les renvoya en disant qu'on paierait sans retard aussitôt que le marché serait conclu. Dans la nuit du 27 au 28 mars, il pouvait être trois heures du matin, une troupe armée investit la maison où reposait M. Terrasse avec sept de ses hommes, catéchistes ou serviteurs. D'après les clameurs que poussaient les assaillants et une grêle de pierres qui, en quelques instants, brisèrent les toits et remplirent la cour, les témoins estiment que les agresseurs devaient être plus de trois cents. Eveillés en sursaut, les chrétiens sont effrayés, on le devine. Sans armes, et trop peu nombreux pour songer à se défendre, plusieurs cherchent à fuir ; mais, arrêtés presque aussitôt, ils les ont mis à mort sur place.

“ M. Terrasse se présente en ce moment ; il veut apaiser le tumulte. Les brigands se jettent sur lui. Les uns cherchent à le dépouiller de ses habits, les autres lui portent des coups de couteau à la tête, au côté gauche et à la gorge. Enfin la victime reçoit un coup de lance dans le ventre et succombe. Tous les hommes de sa suite périssent avec lui. Puis, vient le tour des deux seuls témoins oculaires qui aient survécu. Ce sont deux veuves

de soixante ans environ, étrangères à la localité et venues pour instruire les nouvelles chrétiennes. Les assassins les saisissent et les frappent à coups redoublés jusqu'à ce qu'elles tombent évanouies, après avoir reçu dix-sept coups de couteau. On les croit mortes. Leurs corps sont dépouillés et traînés à côté de celui de M. Terrasse. Peu après, revenues de leur évanouissement, ces malheureuses entendent les meurtriers dire qu'il faut brûler les cadavres ; et, de fait, on les couvre de paille et on va chercher du bois. Donner le moindre signe de vie, c'était s'attirer une mort certaine ; se laisser ainsi brûler vivantes, quelles douleurs ! Leur position est affreuse.

“ Mais pendant qu'on cherche du feu, voilà que les assassins poussent des hurlements de joie. Ils ont découvert une nouvelle victime. C'est une jeune femme enceinte de huit mois. Ils courent sur elle et lui demandent son argent. L'un d'eux, sans attendre la réponse, lui plonge son coutelas dans le sein et tue en même temps et l'enfant et la mère.

“ Allons partager le butin, crient alors ces monstres, nous brûlerons tout en suite.”

“ Pendant qu'ils se disputent la meilleure part, nos deux chrétiennes peuvent s'éloigner sans être aperçues. C'est alors qu'elles entendent les voleurs se concerter pour offrir les chevaux de M. Terrasse à Yè-chou-ling, mandarin du pays. A quelques centaines de pas, fort heureusement pour elles, nos deux veuves rencontrent un païen compatissant, qui court à sa demeure, rapporte un habit à chacune d'elles et leur conseille de s'éloigner au plus vite et sans bruit.

“ Voilà ce que ces deux maîtresses d'école affirment avoir vu et entendu. Leur témoignage ne saurait être suspect.

“ De son côté, M. Le Guilcher, qui réside presque sur les lieux, m'écrit le 21 mai de Ta-ly-fou :

“ Le 14 de ce mois, assisté de deux mandarins délégués par leurs supérieurs respectifs, de Ta-ly-fou et Lang-kong-hien, j'ai fait ouvrir le cercueil de M. Terrasse, mort depuis quarante-huit jours. Le corps était resté une semaine sans sépulture. Les loups et les sangliers l'avaient respecté, mais les hommes l'avaient mis dans un état déplorable. Voici le triste tableau qu'il m'a été donné de contempler :

“ les yeux sont arrachés, la tête est coupée, puis rajustée de
“ travers, la poitrine est béante et presque vide ; car le cœur
“ et le foie ont été mangés par les assassins. Ce corps, hor-
“ riblement mutilé, abandonné dans une nudité complète,
“ jeté dans une bière trop courte, a souffert bien d'autres
“ ignominies, mais je ne trouve pas de mots pour les racon-
“ ter. Avant de refermer le cercueil, je me suis dépouillé
“ d'un habit pour en couvrir ces tristes restes, jusqu'au jour
“ où il nous sera permis de leur rendre des honneurs bien
“ mérités.”

“ Après avoir exterminé Tchang-yn et ses environs, nos
ennemis se sont rués sur les chrétientés voisines. Ainsi
Siao-hô-tong, Mè-ty, Kan-tchouang, Mong-yân et Yâng-py
ont été dévastés, pillés et détruits. Partout nos chapelles et
nos maisons sont brûlées et démolies. Le pillage a été
général et les meurtres nombreux. Nous en connaissons
déjà beaucoup, bien que les mandarins n'en avouent que
douze. En ce moment tout le monde est en fuite : mais si
le gouvernement prenait des mesures efficaces pour rétablir
la paix, le calme ne tarderait pas à se faire, chacun rentrerait
sans crainte dans ses foyers (1).

“ † J. FENOUIL,

“ Evêque de Tchéndas, vic. apost. du Yun-nan,”

(1) Une lettre plus récente de Mgr Fenouil nous annonce qu'il n'a pas eu
besoin de recourir à Pékin pour obtenir justice : les mandarins ont indemnisé
les chrétiens et ont promis leur protection à l'évêque.

PREFECTURE APOSTOLIQUE DU KOUANG-SI.

[Annales de Lyon]

Lettre de M. GUIMBRETIERE, missionnaire au Kouàng-Si, à M. Chirou, directeur au séminaire des Missions Etrangères de Paris.

La mission des Cent mille monts.—Arrivée du missionnaire dans cette station.—Le village de Mei-Kang.—Mœurs et coutumes des indigènes ; la chasse au cerf.—Parallèle entre les *Pang-hi* (habitants de la montagne) et les *Tou-yan* (habitants de la terre).—La chrétienté de Pa-hung.—Fête de Pâques à Mei-Kang.

“ TOUNG T'CHOUNG, 10 avril 1883.

“ *Monsieur et vénéré Directeur,*

“ Quelques jours après mon arrivée au Kouàng-Si, il y a six mois bientôt, je vous adressais une lettre dans laquelle je vous disais quelques mots de mon voyage ; de ma Mission je ne savais encore que peu de chose. Aujourd'hui j'aurai le bonheur de vous entretenir de ce qui me tient le plus au cœur : missionnaire du Kouàng-Si, j'aime le Kouàng-Si de toute l'ardeur de mon âme.

“ Vous savez que notre province est vaste et les païens nombreux ; les chrétiens, au contraire, n'atteignent encore qu'un chiffre très minime. Pourtant en ce moment, le bon Dieu se chosite ici des adorateurs ; cette année le mouvement des conversions s'accroît sur plusieurs points. Le Ciel en soit béni !

“ Monseigneur m'a placé à quelques lieues de Chang-Se, sa résidence actuelle, dans une petite station, avec un serviteur et un maître de langue. Grâce à cette bienveillante attention, j'ai pu acquérir un peu l'habitude de parler, et, à Pâques, le prélat m'a cru de force à préparer à la communion les néophytes des *Cent mille Monts*.

“ Cette chrétienté, située sur la limite du Tong-King, fut fondée, il y a dix ans, par M. Foucard, aujourd'hui notre vénéré Préfet apostolique. Avant de s'installer aux *Cent*

mille Monts, Monseigneur se fit précéder d'un catéchiste qui acheta quelques montagnes, il arriva ensuite et établit des écoles; déjà l'œuvre marchait, quand tout-à-coup des satellites chinois vinrent en armes s'emparer de l'évêque, le traîner la cangue au coup, et le jeter en prison. Mais tant de souffrances ne devaient pas rester sans récompense; Monseigneur put revenir et le bien se fit; le Père Souchières continua l'œuvre commencée. Aujourd'hui les néophytes sont au nombre d'une centaine.

“Après avoir reçu l'ordre de me rendre aux *Cent mille Monts*, je m'appliquai à l'explication du catéchisme, songeant sans cesse au bonheur d'instruire ces bons montagnards.

“Quelques jours avant le dimanche de la Passion, trois hommes robustes descendirent de leurs montagnes et vinrent me chercher; le lundi suivant nous nous mettions en route. La distance n'est que d'une dizaine de lieues. Nous partons dès l'aube, désireux d'arriver le soir même; la pluie tombe, les chemins sont glissants, mais nos hommes sont habitués à la marche. Je m'efforce de les suivre. A midi nous avons franchi les deux tiers de la route, et traversé cinq ou six cours d'eau, quelques-uns assez profonds; la fatigue commence à se faire sentir. Quelques gâteaux de riz, arrosés d'un verre d'eau fraîche puisée dans le torrent qui coule à nos pieds, raniment nos forces; puis le soleil fait un effort, chasse les nuages; nous voilà prêts à escalader vaillamment les montagnes. Je ne vous dis rien de la campagne qui, à cette époque de l'année, est assez incolore. Des collines à perte de vue, des mamelons incultes, de petits ruisseaux se succèdent incessamment; seuls quelques champs de tabac et de blé noir tranchent sur le fond grisâtre du sol: le millet, le riz et le maïs n'apparaissent pas encore sur la terre.

“En approchant des montagnes l'aspect change, les grandes herbes incendiées durant l'hiver commencent à sortir de leurs cendres: nous côtoyons le lit d'un torrent qui roule tumultueusement à nos pieds; des deux côtés la végétation est abondante, et des halliers qui bordent le chemin s'échappent des multitudes d'oiseaux: merles, grives, martins-pêcheurs, etc.; je distinguai même un superbe faisan et plusieurs perdrix. Ces dernières diffèrent de celles de France,

et dans leur chant et dans leur plumage, quoiqu'elles paraissent ici comme partout

“ Tremblantes pour leur vie et fuyant le vautour.

“ Jusque-là je n'avais cessé de causer avec mes guides : bientôt il faut grimper et descendre des pentes escarpées, la fatigue devient excessive. Nous cheminons silencieusement ; le soleil disparaît derrière les monts : les ténèbres arrivent ; tout à coup des cris de joie nous tirent de notre pénible silence. Ce sont les chrétiens de la montagne qui accourent à notre rencontre ; vite les porteurs sont débarassés de leurs fardeaux ; encore quelques minutes et nous sommes à la chapelle, brisés de fatigue, mais le cœur joyeux.

“ Après une courte prière pour remercier Dieu de nous avoir donné un heureux voyage, on me conduit dans ma chambre. Les montagnards s'empressent autour de moi, me posant mille questions : Ils veulent savoir si Monseigneur tardera longtemps à venir les voir, si l'évêque les aime toujours. Et moi de leur dire combien il les aime, ses chers enfants !... Ils demandent si le Père Souchières (1) sera bientôt de retour parmi eux. J'étais heureux de voir dans ces cœurs, païens il y a dix ans, des sentiments si nobles et tant de reconnaissance...

“ Cependant les enfants courent dans les taillis voisins, reviennent chargés de branches et allument un feu à rôtir un bœuf. En deux temps tous s'arment de leur longue pipe, la flamme pétille, la fumée monte, les visages sont rayonnants ; la conversation s'anime ; chacun cause et devise à sa manière. Le montagnard se met très facilement à l'aise, et s'inquiète fort peu des rigueurs de l'étiquette chinoise. L'un d'eux disait à son voisin en souriant malicieusement :

“ Le Père a une barbe qui frise ! ”

“ Il était étonné. En Chine une barbe qui se donne la fantaisie de friser n'est pas de bon ton.

(1) Ces bons montagnards ne devaient plus revoir sur la terre leur Père bien-aimé. M. Souchières, frappé de cécité, était revenu en France l'année dernière ; à peine rétabli, il avait repris le chemin de sa chère mission ; mais, atteint de la fièvre typhoïde, il dut s'arrêter à Syngapour, où il termina saintement sa trop courte carrière.

" La conversation se prolonge encore quelques instants. Le souper est servi, puis la prière faite en commun, et chacun songe à aller se reposer, le montagnard sur sa natte, le Père sous sa couverture.

" Le lendemain la pluie tomba par torrents, je ne pus sortir.

" Le mercredi je recommençai la visite des chrétiens du voisinage, je désirais les voir tous, afin d'encourager les fervents et d'exhorter les retardataires. Il y avait un malade, des catéchumènes dont la préparation au baptême laissait à désirer; quelques petits garçons de dix ans et au-dessus, que leur famille n'envoyait point à l'école; quelques jeunes filles non instruites et non baptisées, que des parents pauvres songeaient peut-être à vendre à des païens.

" Un mot d'abord de Mei-Kang, centre de la Mission. C'est dans ce village que Mgr Foucard et le Père Souchières ont construit une chapelle capable de recevoir quelques centaines de personnes. Les difficultés furent considérables; on fit venir de la plaine des ouvriers pour façonner les briques, les forêts environnantes fournirent d'excellents bois; les hommes pour le travailler manquaient dans le voisinage, mais la persévérance triompha de tous les obstacles. Depuis, une école a été fondée, un maître forme les petits garçons; sa femme, que j'ai baptisée à Pâques, ira dans les familles instruire les personnes de son sexe et sera pour nous, nous l'espérons, un précieux auxiliaire.

" Autour de la chapelle se sont groupées cinq ou six familles chrétiennes qui trouvent dans la culture de quelques rizières leur moyen de subsistance. Elles se réunissent matin et soir pour faire la prière en commun, les autres familles qui ont embrassé la foi sont à des distances considérables de Mei-Kang, et habitent jusque vers la limite du Ton-King, à quelques journées de la mer. Il me tardait de les visiter, j'étais curieux aussi de contempler les montagnes dont on m'avait dit des choses merveilleuses. Sans doute, le missionnaire ne recherche que la conversion des âmes; mais pourrait-il rester insensible aux spectacles qui lui rappellent la grandeur de Dieu ?

" Accompagné du gardien de la chapelle, je me suis mis

en route pour un village nommé Po-Hung. Comme toujours, il fallut gravir des pentes escarpées, traverser des taillis épais, ou marcher au milieu des hautes herbes. Arrivé au sommet, j'aperçois au delà d'autres montagnes qui, dans le lointain, semblent se confondre avec les nuages.

" Je demande à mon guide si le pays montagneux se prolonge bien loin. Il me répond que dans un espace de plus de 25 à 30 lieues carrées, ce ne sont que sommets parfois inaccessibles, que gorges et vallées profondes au fond desquelles le *Pan-Hy*, l'homme de la montagne, coule sa solitaire existence.

" Nous descendons l'autre versant, et ne tardons pas à entrer dans une sombre forêt. La pente approche de la verticale ; nous nous accrochons aux branches des arbres et aux rochers d'un torrent qui tombe en cascade à des profondeurs effrayantes.

" Cette forêt rappelle en tous points, sauf l'étendue, ce que l'on raconte des forêts vierges de l'Amérique : les arbres consumés par le temps ou brisés par la tempête, s'amoncellent les uns sur les autres et forment des détritiques que les grandes eaux emportent dans les vallées ; parfois les lianes enserrent dans leurs replis nerveux ces colosses à demi-renversés. Ici comme là-bas, la vie naît de la mort : les lichens, les fougères, de nombreux insectes poussent et grandissent sur ces cadavres en décomposition.

" J'étais seul, mon guide comprenait peu mon admiration ; je souffrais de ne pouvoir communiquer mes impressions.

" Plus loin le chemin disparaît complètement à nos regards ; nous marchons courbés sous les lianes, les bambous et les fougères ; cette route de verdure est si épaisse qu'elle nous dérobe la lumière du jour. Nous sommes dans l'obscurité, et il est midi.

" Au milieu de ces taillis épais le tigre établit son repaire : on peut pourtant voyager sans crainte, il n'attaque jamais l'homme. On y trouve aussi le renard, le sanglier, le chien des montagnes ; sur plusieurs points, des singes et même une sorte de cerf. De ces derniers le nombre n'est jamais considérable. Dès que les montagnards ont découvert la

présence d'un cerf, ils se concertent aussitôt et de plusieurs lieues à la ronde se réunissent pour une grande chasse.

“ A Noël dernier j'allai dire la messe de minuit aux chrétiens, ne pouvant encore leur donner davantage. La veille de mon arrivée on avait signalé la présence d'un cerf. Deux jours après, quarante chasseurs s'arment du long fusil chinois. Un couteau de chasse à la ceinture, ils s'en vont battre les forêts qui avoisinent Mei-Kang, les uns sur les crêtes, d'autres dans la vallée, le plus grand nombre au milieu des versants : les échos répètent les cris des chasseurs et le sifflet perçant signale la marche des piqueurs. Le premier jour l'animal ne fut pas lancé : les montagnards allumèrent de grands feux et dormirent à la belle étoile. Le lendemain matin les battues recommencent. Vers midi des cris formidables retentissent au fond de la forêt : de tous côtés les hommes se précipitent, un coup de fusil part. .. la bête était frappée. Je désirais jouir de ce singulier spectacle, voir réunis tous les sauvages dont le plus grand nombre, hélas, n'ont pas encore embrassé la foi. Je descends dans le lit d'un torrent alors desséché : de rochers en rochers, d'arbres en arbres, je roule jusque dans une vaste clairière.

“ Rien de plus grandiose que le spectacle qui se présente à mes regards. J'eus comme un moment de frayeur instinctive. Le sol, labouré par les eaux du torrent, est couvert d'énormes blocs de pierre ; ces rochers brisés forment une enceinte dans laquelle cinquante à soixante hommes au dur visage, et dans l'accoutrement que j'ai décrit plus haut, s'abandonnent à une joie délirante. Le cerf git à terre, et l'heureux chasseur qui l'a atteint prépare un panier pour emporter la tête : c'est le prix de son adresse. Les montagnards me saluent respectueusement ; les païens eux-mêmes sont les premiers à m'offrir une part de l'animal à laquelle, disent-ils, j'ai un droit réel ; tout homme qui sort de sa cabane et répond aux cris des chasseurs doit réclamer son lot.

“ Je vous demande pardon de vous tenir si longtemps sur le chemin de Po-Hung, encore quelques pas et nous serons hors de la forêt. Mais voici qu'un nouvel obstacle nous ferme la route.

•

“ Qu'est-ce que ce fouillis d'arbres renversés ? ” dis-je à mon guide.

“ Et celui-ci de me répondre :

“ On a coupé ces arbres pour les brûler ; à leur place on sèmera le riz, qui l'année prochaine nourrira la famille.”

“ C'est qu'en effet le *Pan-Hy* n'est pas laborieux : au lieu de labourer la terre, il abat les forêts sur les pentes les moins raides, y met le feu et glisse sous la cendre quelques poignées de riz, des patates douces, du millet ou du maïs : il se repose de tout le reste sur la Providence. Pour se procurer quelques sapèques, il cultive une espèce de champignon qu'il vend à un prix très élevé ; quelquefois il coupe des arbres d'un bois précieux, les transporte au pied des montagnes, et forme des radeaux qu'il confie aux eaux des torrents ; il les traîne ou les suit à distance, et il les échange pour de l'argent, des denrées ou des étoffes. Il ne tarde guère à regagner sa montagne où la famille l'attend ; d'ailleurs la plaine et le séjour des villes lui sont à charge.

“ Au pied de ces montagnes le *Pan-Hy* rencontre une autre race de sauvages, c'est le *Tou-Yan* (l'indigène), l'homme de la terre. Entre l'homme de la montagne et l'homme de la terre, il y a moins que de la sympathie. Chez le premier, m'a dit plusieurs fois Mgr Foucard, de qui je tiens du reste la plupart de ces détails, on trouve des vertus naturelles que ne possède point le second. Le *Tou-Yan* est fumeur d'opium ; il n'a pas l'esprit de famille, il n'accepte que deux ou trois enfants et massacre avec une incroyable cruauté ceux qui naissent ensuite. Chez le *Pan-Hy*, au contraire, je parle de celui même qui n'a pas encore la foi, l'esprit de famille est admirablement conservé. Jamais un père et une mère ne consentent à se séparer de leurs enfants. Cette année même, la Mission a fait d'inutiles efforts auprès d'une famille chrétienne pour obtenir que l'un des fils vint étudier à Chang-Se :

“ Chaque jour, disait le père, cet enfant est avec nous ; nous aurions de l'ennui de ne le plus voir...”

“ Un autre père de famille se chauffait un soir à mon feu, la conversation languissait, le vieillard semblait rêveur. Tout à coup il me pose cette question :

— Le Père a-t-il ses parents ?

— Oui, répondis-je.

— Il a son père ?

— Oui.

— Il a sa mère ?

— Oui.

— Il a des frères !

— Oui... : mais pourquoi me demandes-tu cela ? "

" Il me regarde et me dit d'un ton fort naturel :

— Ses parents aiment-ils le Père ?

— En peux-tu douter ? m'écriai-je..."

" Mais lui toujours calme :

— Comment l'ont-ils laissé venir ici ? "

" Je dus expliquer à ce brave homme que nous nous étions quittés afin de nous retrouver plus sûrement au Ciel, que nous échangeions quelques années de sacrifices pour une éternité de bonheur...

" Et lui de répéter ensuite :

— Oh ! que vous serez heureux de les revoir ! "

" Vrai, à ce moment je fus vivement ému.

" Une autre vertu du *Pan-Hy*, c'est le respect des bonnes mœurs. Une fille déshonorée doit se donner la mort ; la famille la rejette ; elle n'a plus personne au monde qui s'intéresse à elle. Sans doute le barbare se révèle dans cette cruauté avec laquelle on force le crime à se punir lui-même ; mais le motif n'est-il pas honorable ?

" Ces qualités naturelles attirent sur le *Pan-Hy* la bénédiction du bon Dieu ; il se montre moins rebelle que le *Tou-Yan* aux exhortations des catéchistes, quoique de part et d'autre les conversions ne soient pas encore fort nombreuses. Cette année-ci néanmoins on a déjà baptisé une trentaine d'adultes.

" Mais, j'y pense, nous ne sommes pas arrivés à *Po-Hung*. Deux pas encore et nous découvrirons la cabane. Je disais tout à l'heure que le montagnard aime la solitude, l'habitant de *Po-Hung* en est un exemple. Sa maisonnette, bâtie sur un terrain découvert et protégée par des palissades de bambous, est entourée de hautes montagnes ; personne ne demeure avec lui dans cette vallée... Nous pénétrons en courbant la tête...

“ Le Père spirituel ! ” crient les enfants.

“ Aussitôt, de tous les coins de la case, marmots et parents s’empressent de me saluer :

“ Que Dieu protège le Père !... ”

“ On trouve un banc ; on roule dans le feu un énorme pied d’arbre, et aussitôt les pipes sont allumées. Les petits enfants, il y en a quatre dans la case, s’approchent avec confiance ; je devine leurs désirs et distribue des médailles. Tout le monde est heureux ; c’est une excellente famille, hélas ! trop pauvre ! la mère seule non encore baptisée montre peu de bonne volonté pour étudier la doctrine. J’essaie de faire le catéchisme ; je presse le mari d’exhorter sa femme, lui faisant remarquer qu’il n’y a pour eux que ce moyen de se trouver réunis au Ciel. Tous les obstacles ne peuvent être levés dans un jour ; il faut attendre. Deux heures après, nous étions de retour à Mei-Kang.

“ Le lendemain j’allai visiter notre malade ; sa cabane n’est qu’à une lieue environ de la chapelle ; les chemins sont à quelque chose près semblables à ceux que nous avons suivis hier ; aussi, de bond en bond, j’arrive à la porte de la petite hutte. Elle est bien pauvre : à l’extérieur quatre murs en torchis et une toiture d’herbes sèches, le tout est vieux et menace ruine. L’intérieur est encore plus misérable. Mon premier regard s’arrête sur trois petits enfants presque nus, blottis dans un coin à côté du feu ; le malade est couché sur un lambeau de natte auprès de ses enfants, la mère et la fille aînée sont sorties pour chercher du bois. Comme il a les jambes couvertes d’ulcères, j’aide à les laver et à les envelopper d’un linge. Ensuite je lui remets des sapèques et quelques feuilles de tabac. Il n’avait point fumé depuis plusieurs jours... ; une pipe, deux pipes et le voilà gai comme un pinson.

“ Quand la joie eût rasséréiné son visage, nous commençâmes le catéchisme. Notre homme n’est pas des plus fervents ; baptisé depuis longtemps, il a négligé de se préparer à la confession dont il a oublié la doctrine. Il promet de s’appliquer, il fait de véritables efforts. Le lendemain nous reprenons la leçon de la veille, à laquelle il faut ajouter quelques feuilles de tabac. Cependant sa mémoire est si

ingrate qu'il fut convenu que, dans l'intervalle de mes visites, il se préparerait plus généreusement encore. Sa fille aînée n'était pas baptisée; il lui permit de venir à Mei-Kang recevoir les explications que la femme du maître d'école donne à quelques chrétiennes du voisinage. Elle a pu être admise au baptême.

" Les huit jours qui suivirent, je dus renoncer à sortir; l'orage grondait et l'eau tombait en abondance.

" A ce propos je vous raconterai un phénomène dont je fus témoin. Un matin, vers huit heures, les nuages, chassés par un vent impétueux, fuyaient rapidement, puis le vent s'apaisa et le ciel demeura pur, le soleil radieux. Pourtant, sur le versant opposé à la chapelle, reste un petit nuage, c'est comme une fumée qui semble s'évanouir dans l'air. J'arrive par hasard à le fixer, et le vois tourner sur lui-même; quelques instants après, d'autres vapeurs qui paraissent sortir de terre se rapprochent de ce point; le nuage grossit rapidement: évidemment, me dis-je, il y a là un centre d'attraction. Peu à peu il envahit la montagne; une heure après il couvrait tout le ciel. L'eau tombait à flots, les éclats du tonnerre se mêlaient au sifflement du vent et aux bruits des torrents qui roulaient avec fracas dans les gorges de la montagne. Ce spectacle avait quelque chose de terrible. Il s'est répété plusieurs fois pendant mon séjour à Mei-Kang.

" Privé du bonheur d'aller visiter les chrétiens, je les fis prévenir d'arriver le Jeudi-Saint pour se préparer pendant les trois derniers jours de la Grande-Semaine à célébrer la fête de Pâques. Tous promettent, et certes ils sont bien désireux de ne pas manquer à l'appel. Mais, le Jeudi-Saint, la pluie ne cesse de tomber. Quelques-uns pourtant bravent les difficultés des chemins; les autres n'arrivent que le vendredi soir.

" Plusieurs sont de Pa-hai, village situé à douze lieues de la chapelle. Deux jours de marche et par quels chemins! Mais, arrivés au terme, ils oublient la fatigue, ils sont les plus joyeux.

" Chaque soir ma chambre est envahie, on entoure le feu, on fume la longue pipe en écoutant le récit de quelques his-

toires : c'est un moyen d'éclairer certains points de doctrine.

“ Enfin nous sommes au Samedi-Saint, à la veille du grand jour. Chacun se présente au tribunal sacré. Pendant ce temps les catéchistes achèvent la préparation de cinq catéchumènes, deux hommes et trois femmes. Je ne les baptiserai que demain matin.

“ Les jeunes gens ornent activement la chapelle. Autour de l'autel l'image du Sacré-Cœur, celles de la Bonne-Mère, de saint Joseph, de nos saints Patrons, sont placées avec symétrie et encadrées avec goût ; des tentures aux vives couleurs tombent en banderolles des deux côtés ; des fleurs cueillies sur la montagne, quelques papiers dorés qui voltigent çà et là achèvent de donner à ces décorations un certain air de fête. Les petits enfants sont ébahis : les pauvres se contentent de peu !... Demain matin, quand Jésus daignera descendre au milieu de nous, il ne trouvera ni un ciboire d'or pour le recevoir, ni de magnifiques candélabres pour éclairer sa venue ; mais ces âmes simples, ces cœurs droits auront-ils pour Lui moins de charmes ? Ne sont-ils pas les premiers que cette contrée lui offre ? Il me semblait voir les Anges Gardiens de ces montagnes présenter au Sauveur ce petit troupeau perdu au milieu du paganisme.

“ Pâques ! c'est le jour que Dieu a fait ! De grand matin les chrétiens s'éveillent. Dès avant l'aube nous sommes réunis à la chapelle pour le baptême des adultes. Les néophytes assistent et prient en silence. La cérémonie terminée je célèbre la sainte Messe. Ici, point de cantique, point d'orgue aux sons harmonieux, les voix ne sont pas exercées ; l'habitant de ces contrées n'a pas du reste l'amour du chant, il préfère la psalmodie vivement accentuée des prières.....

“ Personne ne manque au rendez-vous, si ce n'est les plus éloignés. Quatre-vingts néophytes environ assistent au sacrifice ; les mères ont apporté leurs plus petits enfants, l'une d'elles même vint, avec son nourrisson dans les bras, recevoir l'Eucharistie. Avant la communion j'adresse à ces bons chrétiens un dernier mot de Foi, d'Espérance, d'Amour et de Désir, et je leur donne leur Sauveur... Et dire qu'au Kouang-Si, dans cette province de huit millions d'hommes, cette scène sublime ne s'est accomplie le jour de Pâques que

dans six ou sept endroits différents ! O Jésus ! Vous êtes ici un Roi banni, déshérité, reprenez possession de votre Royaume !

“Après la Messe, les prières de l'action de grâces se prolongent; les chrétiens viennent ensuite saluer et remercier le Père; c'est un usage établi dans la Mission. D'ailleurs ils me ménagent une surprise. Je leur ai fait savoir, il y a quelques jours, que je leur offrirais le dîner à tous; ils ont leur manière de répondre... On m'invite à sortir de ma chambre : Que vois-je ! Une table chargée de friandises chinoises; il y en a pour tous les goûts. Au milieu trône un petit porc bien tondue, bien blanc, flanqué de deux poules. Tout le monde rit de ma surprise, et, pour y ajouter encore, les pétards commencent à tonner.

“Que faire ? J'aurai ma revanche, me dis-je, et aussitôt je tombe sur quelques centaines de sapèques que j'ai en ma possession et les sème dans la cour, à droite, à gauche, devant, derrière. On se précipite. Pères, mères, frères et sœurs, petits et grands, jeunes et vieux courent à l'assaut du modeste butin.

“Bref, le dîner se fait en famille comme aux premiers jours de l'Eglise; ce sont de véritables agapes fraternelles. A midi les chrétiens se réunissent à la chapelle afin de prier pour la dernière fois. Je leur adresse une petite exhortation à la persévérance, leur rappelant que le bon Dieu est partout, que, jusque dans leurs profondes vallées, il est témoin de leurs actions. Ils reprennent ensuite le chemin de leur cabane.

“Quelques jours après je revenais à Toung-Tchoung continuer mes études de langue. Je ne connaissais point alors ma destination. O bonheur ! Mon évêque me donna l'ordre de retourner aux *Cent mille Monts*; mais cette fois pour y demeurer et travailler à l'évangélisation de cette chère contrée.

“ L. GUIMBRETIERE,

“*Missionnaire apostolique au Kouang-Si.*”

MISSION DE L'AFRIQUE CENTRALE.

LETTRE DU RÉVÉREND PÈRE A. BOUCHARD.

SAINT-MICHEL, 14 mai 1884.

M. H. TÊTU, Ptre,
Aumônier de l'Archevêché de Québec.

Bien cher Monsieur,

Je désirerais vivement pouvoir vous donner de bonnes nouvelles de la mission de l'Afrique Centrale, mais hélas ! je n'ai que des malheurs à vous apprendre. Depuis plusieurs mois, les afflictions pleuvent, si je puis m'exprimer ainsi, sur la pauvre Afrique Centrale. Trois de nos stations de missions ont été détruites par les soldats du trop fameux Mahadi ; ce sont : El-obeid, Malbes et Gebel-Nouba. Un bon nombre de chrétiens ont été mis à mort, d'autres ont été faits esclaves. Les missionnaires et les religieuses de ces trois stations ont été faits prisonniers. Cinq d'entre eux ont généreusement souffert la captivité, de longues et cruelles épreuves, et la mort, plutôt que de renoncer à leur foi. Les autres sont encore captifs, endurant bien des mauvais traitements, et attendant le beau jour de la délivrance, attendant la mort qui les réunira à leurs frères déjà rendus dans la patrie bienheureuse. Khartoum n'a pas encore été saccagée par les troupes du Mahadi, mais celui-ci s'avance pour s'en emparer, et tout porte à croire qu'il finira par réussir. Vous avez vu par les journaux que le général Gordon s'est dévoué pour sauver le Soudan. Après un voyage des plus périlleux, il est arrivé à Khartoum où il a été accueilli comme un véritable libérateur. Malheureusement il n'a pu faire accepter son autorité par toutes les tribus environnantes, et bien loin d'avoir pu libérer le pays, il se trouve lui-même enfermé dans la ville sans pouvoir en sortir, cernée qu'elle est par les rebelles. Et l'on est à se demander aujourd'hui si cet

sitaire d'abord, mais à laquelle toute la Province catholique de ce pays s'est fait un honneur de prendre part par l'adhésion de son autorité la plus haute, tant civile que religieuse, comme aussi par le concours enthousiaste d'un grand nombre de ses représentants.

Déjà, dès l'année 1860, l'Université Laval, émue des premiers empiètements de la révolution italienne, s'estimait fière d'ouvrir ses portes à la foule des citoyens catholiques du Canada, qui venaient sous la présidence de leur Archevêque, Mgr C.-A. Baillargeon, d'illustre et sainte mémoire, faire entendre le cri indigné de leurs plus vives protestations. En 1871, le même cri d'amertume et de douleur, rendu plus intense par la violation honteuse du Sanctuaire de la Papauté, s'élevait encore des salles de cette même institution, et cette fois sous la présidence de Mgr. E.-A. Taschereau, notre vénéré pasteur, pour aller porter au cœur affligé de Pie IX les sympathies filiales d'enfants soumis et dévoués.

Depuis, la révolution, poursuivant sa marche, a grandi, et l'Université Laval, pleine des traditions de son passé, vient de prouver que son amour pour l'Eglise grandit aussi avec les persécutions et les outrages dont on ne cesse d'accabler cette Mère bienfaisante.

La démonstration grandiose du 30 avril restera dans les annales de cette institution comme une des plus belles pages de son histoire. C'est que, sans doute, des motifs particuliers lui faisaient un devoir, à elle, première Université fondée par la Propagande, à elle, seule Université Catholique de l'Amérique du Nord, de provoquer, dans une manifestation publique, cette protestation de la conscience catholique outragée, et d'être la première à élever ainsi la voix contre l'indigne spoliation dont le Gouvernement italien vient de se faire l'auteur. Mais aussi, avec quelle enthousiasme, avec quel esprit d'amour et d'attachement au S.-Siège notre population Québécoise, et avec elle toute la Province de Québec, si largement représentée, ne s'est-elle pas empressée de venir se rallier à ce grand mouvement de la foi parmi nous !

Monsieur le Recteur, à la tête du Corps Universitaire, présidait la séance, tandis qu'autour de lui les différents

membres des quatre facultés de Théologie, de Droit, de Médecine et des Arts couvraient l'estrade de la grande salle des Promotions. Au dessus de Monsieur le Recteur, on remarquait le portrait de Mgr de Laval. Pourquoi associer ainsi la fête du vénérable fondateur du Séminaire de Québec, qui se célèbre chaque année le 30 avril à l'Université, à une séance de protestation contre les persécutions de la Propagande? C'est là une coïncidence dont on s'expliquera facilement les raisons, après avoir lu le discours d'ouverture de la soirée. Ajoutons que le portrait du saint Evêque était l'unique décoration de la fête. Mais aussi cette grande figure du premier Evêque du Canada, entourée de l'auréole de si glorieux souvenirs, jetait bien, à elle seule, assez d'éclat sur cette séance pour ne laisser désirer aucune autre parure. En l'absence de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, M. l'Administrateur était au fauteuil d'honneur. Quelle assistance nombreuse, imposante comme la démonstration elle-même! A part les élèves de l'Université, du petit et du grand Séminaire, ainsi que de l'école Normale, on remarquait sur les sièges un clergé choisi, nos hommes publics les plus distingués, toute l'élite de la société Québécoise. On était particulièrement heureux de compter dans cette belle assistance bon nombre de Membres des deux Chambres de notre Législature. Pour un moment les divisions politiques cessaient: toutes les couleurs venaient se confondre dans l'unique couleur du drapeau religieux, de la bannière papale, à l'ombre de laquelle on ne voit marcher que des cœurs unis. Car, comme l'a si bien dit un orateur de la soirée, quand il s'agit de la foi, le peuple canadien, d'ailleurs si divisé, n'a plus qu'un esprit, qu'un cœur et qu'une voix.

Nous ne saurions passer sous silence le fait, digne de remarque, qu'on a bien voulu consentir à l'ajournement de l'Assemblée Législative, ce soir là même, dans le but de permettre aux honorables députés d'assister à la grande démonstration religieuse faite à l'Université. C'est là, en effet, une démarche qui honore notre Législature et le pays tout entier.

Il s'agissait de venir censurer, condamner les envahissements du pouvoir civil italien, d'un pouvoir impie et sacrilège. Et nos législateurs, obéissant à l'esprit religieux, n'ont

sont déjà fermés à la lumière du monde pour s'ouvrir à celle de l'autre vie. Il me semble voir devant moi une énorme balance. Dans un des plateaux de cette balance, je vois toutes les abominations de la Nigritie et la terrible malédiction de Cham ; le plateau est lourd. Dans l'autre plateau, je vois les prières et les aumônes des fidèles, les sacrifices, les larmes et le sang des missionnaires. Quand le poids de ce dernier plateau surpassera celui du mal que porte le premier, alors la Nigritie sera chrétienne. D'autres missionnaires viendront récolter dans la joie ce que nous aurons semé dans la souffrance ; mais le plus grand mérite sera pour ceux qui auront arrosé de leur larmes et de leur sang les fondations de l'église de la Nigritie."

Ces paroles du missionnaire mourant semblent retentir à mes oreilles chaque fois que je suis tenté de me décourager. Aujourd'hui que notre mission ne paraît être qu'une immense ruine, je sens grandir mon courage et mes espérances ; je me dis : encore quelques années d'épreuves et de sacrifices, et le plateau du bien l'emportera sur celui du mal. Nos généreux compatriotes comprennent parfaitement ces choses et ils le prouvent par leurs abondantes aumônes en faveur de la Nigritie. Partout je suis reçu avec la plus grande charité par messieurs les curés et par leurs bons paroissiens. C'est là un puissant motif de consolation, non seulement pour moi, mais encore pour mes frères d'Afrique, qui ont appris avec joie et avec émotion combien l'on savait ici apprécier leurs œuvres et leur dévouement. Tous ils prient Dieu chaque jour de répandre ses plus abondantes bénédictions sur le Canada et sur ses nobles et généreux enfants. Je termine en recommandant à vos prières la Nigritie et ses missionnaires, et, en particulier, le dernier d'entre eux.

Votre très dévoué,

A. BOUCHARD, Ptre,
Miss. Apostoliqu

PROTESTATION SOLENNELLE

— CONTRE LA —

SPOLIATION DE LA PROPAGANDE.

L'époque des persécutions est aussi l'époque des plus sublimes affirmations de l'esprit catholique. Depuis le jour où les premiers martyrs du Christ, cités au tribunal de la tyrannie païenne, étonnèrent le monde par des professions de foi d'un courage sans égal, le vrai peuple chrétien, formé à l'école de si glorieux ancêtres, n'a jamais failli à son honneur. Des tempêtes ont soufflé : c'est alors surtout qu'on l'a vu grand et fidèle, inébranlable dans ses croyances. Aujourd'hui, plus que jamais, le vent des persécutions, parti des plus hautes régions sociales, semble se déchaîner dans toute sa rage : le peuple de Dieu, comme un chêne sous l'effort de l'Aquilon, ne sait qu'enfoncer plus avant ses racines dans le sol, pour y puiser une nouvelle vigueur.

De cet admirable phénomène peut-on désirer un exemple plus frappant que celui qui nous est offert dans l'énergique protestation des catholiques de tous les pays, et en particulier des catholiques de Québec, contre l'injuste spoliation des biens de la Propagande, décrétée par la Cour de Cassation de Rome ?

Oui, la Papauté outragée vient de recevoir du Canada un nouveau gage de sa foi, et si la gloire nationale est un titre qu'il est permis d'afficher, de proclamer avec orgueil, nous sommes heureux de dire, à la louange de nos compatriotes, que la population canadienne non seulement de la ville, mais même de la Province de Québec, a su trouver, pour stigmatiser l'acte inique du Gouvernement italien, des accents qui ne seront peut-être pas jugés indignes de la grande cause catholique. Nous voulons parler de la démonstration solennelle faite à Québec, dans les salles de l'Université Laval, le 30 avril de la présente année : démonstration univer-

homme courageux pourra jamais retourner dans sa patrie et s'il ne périra pas plutôt victime de son héroïque dévouement. J'ai bien connu Gordon à Khartoum où il était gouverneur lorsque j'y arrivai pour la première fois, et j'ai pu me rendre compte par moi-même de ses hautes capacités intellectuelles, de son énergie et de son zèle pour le bien des noirs ; pour eux il n'épargnait rien : ni son temps, ni son travail, ni les voyages, ni même sa fortune privée. Il serait certainement arrivé à abolir complètement la traite des esclaves, si le gouvernement égyptien n'avait pas empêché son œuvre philanthropique. Gordon était aussi entièrement dévoué aux missionnaires catholiques, leur rendant tous les services possibles, ne mettant aucun obstacle à la conversion des nègres et faisant aux missions des dons d'une valeur considérable. Très religieux lui-même, bien que protestant, sa conduite morale était non seulement à l'abri de tout reproche, mais pouvait servir de modèle même aux catholiques européens qui se trouvaient au Soudan. Je l'ai toujours regardé comme un protestant sincèrement convaincu et de bonne foi, comme l'était sans doute Livingston, le grand explorateur africain, et j'espère que Dieu le récompensera un jour des services éminents qu'il a rendus à la mission catholique, en le faisant entrer dans le giron de la véritable Eglise.

Gordon ne peut rien maintenant pour nos missionnaires. Les uns, comme je vous l'ai dit, sont entre les mains du Mahadi, et ceux de Khartoum ont eu le bonheur de pouvoir s'échapper à temps. Partis avec 90 enfants, ils ont traversé le grand désert de Korosko, et après avoir échappé à mille dangers et souffert bien des privations, ils se sont installés, avec tout le personnel de la mission de Khartoum, à Schellal, près d'Assouan, dans la Haute-Egypte. Nous y possédons un terrain assez considérable et quelques habitations.

Monseigneur Sogaro, notre intrépide Vicaire Apostolique, ne se laisse pas décourager par les obstacles effroyables qu'il rencontre. Dernièrement il m'écrivait ce qui suit : “ Vous pouvez vous faire une idée de la position où se trouve ce moment celui qui est à la tête de notre mission désolée. “ Que faire ?—Abandonner les pauvres Africains ?—Jamais. “ Nous serions indignes de la sublime vocation de mission-

“ naires, si nous avions seulement pour un instant la pensée
“ de repousser de notre cœur la malheureuse Nigritie qui a
“ coûté la vie à tant de missionnaires ; et si à toutes nos
“ autres afflictions il plaisait à Dieu d’y joindre la faim, nous
“ saurons, avec l’aide du Très-Haut, mourir de faim ; et en
“ pressant sur notre cœur nos compagnons de souffrance,
“ nous resterons fidèles à notre cri de guerre : Ou la rédemption
“ de la Nigritie ou la mort ! ”

Ces nobles sentiments de notre Vicaire Apostolique sont partagés par tous ses missionnaires. Pour ma part je vous avouerai bien franchement que je ne suis nullement découragé à la vue de tous les maux qui ont fondu sur nos missions ; l’expérience m’a prouvé bien des fois que c’est au moment où tout semble perdu que tout est à la veille de prospérer. Au reste, cette fois comme toujours, Dieu saura tirer le bien du mal. Il faut quelquefois des années et des années pour préparer la conversion d’un peuple ; il faut toujours des sacrifices, des larmes et du sang, comme me le disait un jour un saint missionnaire. J’étais dans la Nigritie depuis trois mois seulement et je n’avais que lui pour compagnon et supérieur dans la station où je travaillais. C’était l’un des plus anciens de notre mission d’Afrique, et un homme d’une grande vertu et d’une intelligence remarquable. Mais je ne pus profiter longtemps de ses exemples et de ses sages conseils, car la maladie vint le ravir à mon respect et à mon affection ; en trois jours la fièvre le conduisit aux portes du tombeau. Après lui avoir administré les derniers sacrements, je me tenais près de lui, le cœur rempli de la plus grande affliction. Et lui, voyant mes larmes et peut-être aussi mon découragement, trouva la force de me consoler et de relever mon courage qui faiblissait : “ Mon cher frère, me dit-il, ne vous laissez pas aller à un découragement fatal, confiez-vous en Dieu et persévérez jusqu’à la fin. Peut-être vous dites-vous en vous-même : si j’étais dans une autre mission j’aurais le bonheur de baptiser des centaines d’infidèles, tandis qu’ici je ferai bien peu—chassez cette tentation dangereuse. Je l’ai éprouvée moi aussi dans les commencements ; mais Dieu m’a fait la grâce d’y résister et je suis heureux maintenant. Je n’ai plus que quelques instants de vie, mes yeux

pas cru devoir manquer à cette tâche généreuse : ils sont venus mêler leurs protestations à celles de l'Université et de l'Eglise ; et en cela, ils ont fait preuve de foi en même temps que de véritable intelligence politique, parce qu'ils ont montré comme ils savent comprendre les intérêts de la puissance civile, dont toute la force est fondée sur le droit, et le respect de l'autorité religieuse.

Jamais l'Université Laval n'oubliera les applaudissements chaleureux dont retentirent, pendant près de trois heures, les échos de ses salles, à la voix des différents professeurs qui prirent successivement la parole dans cette mémorable soirée du 30 avril. L'enthousiasme, comme un flot toujours montant, allait gagnant et pénétrant de plus en plus le cœur de cette foule religieuse, sympathique, accourue pour protester contre les spoliateurs de la Propagande, avec le dévouement passionné qui caractérise la foi de notre peuple. Car, il faut le dire, au sein de nos populations, la foi, l'attachement au S.-Siège est une fibre délicate et sensible qui s'agite au moindre choc, que la moindre secousse suffit à faire vibrer. La sentence odieuse, portée contre les biens de la Propagande, pouvait-elle ne pas exciter ici un sentiment d'indignation générale ?

La démonstration de l'Université Laval, disons du peuple catholique de notre Province, a donc été un succès : bien plus, elle doit compter comme un triomphe, un noble triomphe de l'Eglise, puisque le triomphe véritable n'est pas celui que la violence opère, mais bien celui qui se fonde sur le mouvement spontané d'âmes émues et d'esprits convaincus.

Le lendemain, toute la presse de Québec consacrait à cette fête une large place dans ses colonnes. Bien peu de démonstrations publiques ont ici le sort d'un retentissement aussi enthousiaste et aussi profond. Les journaux protestants eux-mêmes n'ont pu s'empêcher d'applaudir, et après les commentaires éloquentes de la presse, c'est la population canadienne toute entière qui, saisie de la grande nouvelle proteste elle aussi et réproouve à son tour le jugement inique dont on frappe la Propagande.

Notre Canada est un pays bien jeune et bien petit, comparé à ses aînés, aux grandes nations de l'univers. Mais si

le saint patriarche Jacob eut tant d'amour pour son fils Benjamin, nous osons entretenir la douce confiance que cette magnifique protestation du 30 avril, que ce cri de foi et d'amour de notre peuple, qui aime à s'appeler le Benjamin des peuples chrétiens, trouvera un chemin jusqu'au cœur du S.-Père, et pourra peut-être contribuer quelque peu à soulager les souffrances, à adoucir les douleurs du Pontife bien-aimé qui gouverne si sagement l'Eglise, en dépit de la malice des hommes et de l'effroyable déchaînement de toutes les tempêtes.

M. l'abbé T. E. Hamel, V. G., et Recteur de l'Université, fit le premier discours et annonça un certain nombre de résolutions qui devaient être développées par d'autres orateurs.

Les quatre premières affirment que l'application de la loi de 1873 aux biens de la Propagande est : 1^o, en contradiction flagrante avec la loi sur laquelle elle s'appuie ; 2^o, contraire au Droit international ; 3^o, contraire au Droit naturel de propriété ; et 4^o, contraire, à la civilisation. La cinquième expose que cette prétendue *conversion* des biens de la Propagande équivaut à peu près à la ruine. Enfin la sixième déplore cette conséquence en l'appliquant spécialement au Collège même de la Propagande.

Ces différentes résolutions furent successivement proposées et éloquentement appuyées par l'Honorable Juge Tessier, l'Honorable F. Langelier, M. Thomas-Chase Casgrain, Monseigneur Pâquet, M. Philippe Wells, M.D., et M. l'abbé Louis-Ad. Pâquet, élève de la Propagande et professeur à la faculté de théologie de l'Université Laval.

Nous allons reproduire le discours de ce dernier :

MONSIEUR LE RECTEUR, MESDAMES ET MESSIEURS,

J'ai l'honneur de proposer qu'il soit déclaré :

Que cette conversion, par là même, met en danger l'existence du Collège de la Propagande, pépinière féconde de missionnaires pour le monde entier.

Rome est le théâtre des grands spectacles. Parmi les innombrables merveilles dont se glorifie à juste titre l'Eternelle Cité, il en est peu, je crois, de plus propre à fixer, à captiver le regard du voyageur chrétien que celle qui nous est offerte par l'admirable variété des élèves, dont se composent

confusion babélique, s'étaient enfuies, dispersées, par toute la terre pour accomplir leur première mission, elles se sont de nouveaux réunies pour en recevoir une seconde de la bouche du Vicaire de Jésus-Christ ; et le sublime rendez-vous de ces divines messagères, c'est le Collège de la Propagande : centre commun, d'où elles partent ensuite pour évangéliser le monde.

Écoutons ce qu'écrivait un jour à ce sujet un des jeunes missionnaires, en s'adressant à la Ville Sainte :

“ Sur tout rivage, où peut aborder une voile,
“ Tes apôtres s'en vont, guidés par ton étoile,
“ Des peuples renouer l'antique parenté.
“ La vérité refait ce qu'a détruit le crime ;
“ Et Rome, de Babel antipode sublime,
“ Du genre humain épars reconstruit l'unité. ”

Oh ! Messieurs, à voir la concorde, l'harmonie, l'étroite fraternité qui relie par de si douces attaches les élèves de la Propagande, ces représentants de nations diverses et souvent hostiles entre elles, en constatant l'admirable communauté de sentiments qui circule comme une même vie dans cet organisme varié, on croit avoir là sous les yeux l'image la plus parfaite de la vie commune qui circule dans les veines du genre humain, de cette autre vie, commune aussi, mais plus haute et plus féconde, qui vivifie l'Eglise et ses membres, qui est destinée à vivifier l'humanité tout entière. Et pourtant c'est ce principe d'unité qu'on veut détruire, qu'un gouvernement barbare veut atteindre par l'attentat le plus sacrilège ! Qu'est donc devenu le sentiment du beau, et du grand ? L'honneur public va-t-il désertier le monde ?

Avant la date néfaste de 1870, le Collège de la Propagande avait chaque année son Académie des Langues, c'est-à-dire ces séances polyglottes, où tous les idiomes de la terre venaient s'unir d'un commun accord pour célébrer Dieu, la religion et l'Eglise. Spectacle unique au monde, et qui savait attirer les plus illustres personnages, Cardinaux, Princes et Prélats, et jusqu'aux ennemis eux-mêmes du Catholicisme.

Imaginez, Messieurs, plus de cinquante langues toutes différentes entre elles, mais toutes exprimant dans leurs plus beaux sons, sous leurs plus belles formes, les mêmes ser i-

ments, la même foi, la même charité ? L'on pourrait dire, plus de cinquante nations se donnant la main, pour bénir, dans le plus sublime concert de louanges, le Bienfaiteur Universel ! Quelle grandeur, Messieurs ! quelle magnificence ! Où trouvera-t-on en dehors de la Propagande l'éternel principe d'unité, célébré et chanté avec tant d'éclat, avec une expression aussi touchante ? Et pourtant c'est là l'institution qu'on veut abattre, le flambeau qu'on veut éteindre ! —Non, il ne s'éteindra pas ce divin flambeau, car il reste encore trop d'ombres à dissiper. Elle vivra cette institution divine, parcequ'elle a Dieu pour elle, et qu'il reste encore trop d'âmes à sauver !

Je ne puis m'empêcher de rappeler ici l'acte solennel par lequel, avant de partir, les élèves s'engagent sous serment, à la face du ciel et de la terre, à marcher toujours sous les ordres de leurs supérieurs, dussent-ils affronter la mort et verser leur sang. Cette idée, d'ailleurs, ne les effraie pas : l'habit, nuancé de rouge, qu'ils portent, est là pour l'entretenir dans leur esprit jusqu'à l'heure du sacrifice..

Qu'il est beau, qu'il est grand ce départ des Propagandistes, qui après avoir bu pendant de longues années à la même coupe, après s'être nourris à la même table, vont maintenant se partager le monde entier pour distribuer le pain des forts, le sang du Sauveur, aux pauvres infidèles qui ont faim et soif de la justice ! Je crois les voir encore à genoux aux pieds du Vicaire de J. C., et recevant le céleste mandat sans lequel toute prédication est vaine ; à genoux aux pieds du Cardinal Préfet de la Propagande et des autres Supérieurs pour recueillir le paternel adieu de ces hommes vénérés ! Le temps est venu : il faut partir. Une larme brille sur leur joue amaigrie : la Propagande est une si bonne Mère ! Mais Dieu le veut, et le salut des âmes le demande ! Ils partent, le cœur ferme, nouveaux Apôtres, sortant du Cénacle fortifiés et intrépides ; et du haut de la Colonne de l'Immaculée Conception, du haut de son trône, Marie, qui les voit partir, étend ses bras pour les bénir. Adieu ! Rome chérie ! L'un prend le chemin de l'Orient ; l'autre, celui de l'Occident ; celui-ci court eu Midi, celui-là au Septentrion. On se disperse en tous sens. Adieu !—Et voilà, Messieurs, ce qu'est le

jusqu'à nos jours. Léon XIII, vrai génie chrétien comme le sol de l'Eglise sait en produire, Léon XIII, voulant relever le niveau des études ecclésiastiques à Rome et dans toute la catholicité, ne s'empressait-il pas naguère de tourner avec complaisance ses regards vers la Propagande et d'y nommer les professeurs les plus distingués, pour établir et entretenir là, sous ses yeux, l'un des plus ardents foyers de science, d'où la lumière pourrait plus tôt rejaillir sur le monde ?

Ce séminaire compte plus de 120 élèves internes, accourus de toutes les parties du globe, des sables brûlants de l'Afrique comme des rivages glacés du Septentrion. Mais de plus, plusieurs collèges nationaux viennent encore s'alimenter à la source doctrinale de la Propagande pour servir ensuite comme de larges canaux à l'épanchement de la science et de la vérité.

Vaste palais massif, inébranlable comme la foi qui l'a construit, le Collège de la Propagande est situé sur la place d'Espagne, rattachant ainsi son existence et son but aux souvenirs d'une grande nation qui fit tant pour la conversion des peuples. Tout près, du haut de la Trinité des Monts, la France le regarde, et semble se dire avec un secret orgueil :

“ Le Séminaire de la Propagande, et celui des Missions Etrangères sont nés d'une même foi et du même amour ”. A côté se projette l'ombre majestueuse de cette belle colonne élevée par Pie IX en l'honneur de Marie Immaculée.

Le Collège dont nous parlons a tout ce qu'il faut pour prospérer : bibliothèque, musée, typographie, l'arsenal est complet. Qui pourra compter les précieux documents que la bibliothèque renferme, vrais trésors pour l'Eglise et la société tout à la fois, puisque là, sous la poussière d'antiques manuscrits, gît l'histoire de peuples lointains, ou dont la mémoire va se perdre bien avant dans la nuit des âges.—Le musée, quoique incomplet, n'offre pas moins d'intérêt. C'était une vieille tradition, qu'on retrouve chez la plupart des peuples, de suspendre aux murs des temples de la nation les dépouilles glorieuses, arrachées au mains de l'ennemi vaincu. Ainsi, que de fois les captifs couronnés, trainés après le char de victoire du grand peuple romain, ne sont-ils pas venus, tête basse, laisser tomber leur diadème flétri sur les gradins

du temple de Jupiter Capitolin ! Le musée de la Propagande, Messieurs, s'est enrichi des dépouilles des fausses divinités, découronnées par les missionnaires chrétiens ; ses murs renferment jusqu'à des divinités elles-mêmes, trainées là par la main victorieuse de nouveaux conquérants, emprisonnées et frappées dans leur malheur d'un mutisme complet. Ne dirait-on pas que c'est par pitié pour ces pauvres dieux captifs, que c'est pour faire tomber leurs chaînes, et les replacer sur le trône, que le Gouvernement italien s'acharne avec tant d'ardeur contre la Propagande et ses biens !—N'oublions pas de mentionner encore la riche typographie polyglotte attachée à l'institution, et d'où sortent chaque année tant de livres, écrits en langues si variées, pour le besoin constant des missions.

Voilà, Messieurs, ce qu'est le Séminaire de la Propagande tel qu'il se présente à nous au premier aspect. C'est beaucoup : c'est assez pour vous faire comprendre encore d'avantage l'indignité de l'acte contre lequel vous êtes venus protester ce soir. Mais notre regard ne doit pas s'arrêter là : il doit s'élever plus haut ; il doit saisir l'idée qui plane au-dessus de ce collège, l'esprit qui l'anime, le principe qu'il représente. Comme toute grande institution, qui a sa place sous le soleil de ce monde, le Collège de la Propagande représente un principe : ce principe, Messieurs, vous l'avez saisi sans doute, c'est l'unité : l'unité, fondement de la création qui est une par son auteur et par sa fin, une dans son plan et l'identité spécifique de notre espèce : l'unité, fondement de la Rédemption, qui est une par Jésus-Christ, par la foi et l'Eglise, une par l'universalité des hommes, appelés tous à participer au même bienfait.—Voilà le principe qui domine dans cette admirable réunion de jeunes missionnaires, venus des quatre coins de l'univers, parlant toutes les langues et n'exprimant qu'une seule et même pensée, une seule et même aspiration, celle de sauver les hommes créés par un même Dieu et rachetés tous de son sang divin.—A Babel, la multiplicité et la confusion des langues furent le signal de la division. Dieu voulait alors, pour le bien de la société, diviser les hommes : depuis Jésus Christ, Messieurs, la Providence tend à les unir, et les langues qui, au temps de la

lès différents collèges fondés aux pieds de la Chaire Apostolique. A l'heure où les cours se terminent, et où commence la promenade quotidienne, quel plaisir, quel intérêt de voir les rues de Rome parcourues, sillonnées en tous sens par de longues et nombreuses files de Séminaristes, qui vont et viennent, se croisent, s'entrecroisent, se poussent et se succèdent ! Sur tous les fronts resplendit la candeur, la dignité, la noblesse ; mais chaque collège a son caractère propre et un costume qui le distingue. Ceux-ci, ce sont des Français, ceux-là des Anglais. En voici qui portent les signes du Séminaire romain, ou du Collège Grec, ou du Collège Germanique, et plus loin défile un bataillon de braves Polonais. Pour chaque file, chaque groupe, c'est un type commun, qui laisse bientôt soupçonner sa nationalité respective.

Mais ces autres, qui sont-ils ?—Ils ont l'aspect joyeux ; le dévouement se lit dans leurs regards, et avec leur ceinture rouge, soutane noire et nervure rouge, comme ils paraissent heureux ! Qui sont-ils ? C'est en vain que je cherche parmi eux un type commun qui trahisse leur commune origine : chaque figure est un type propre, empreint du cachet de quelque race, depuis la couleur bronzée des fils de l'Orient jusqu'au teint éclatant des enfants du Nord. Ils n'appartiennent à aucune nation, et ils semblent être de toutes les nations —Inclinez-vous, Messieurs : oui, ce sont eux, ce sont les Apôtres qui passent. Salut ! espoir de l'Eglise et des missions lointaines ! Envoyés du ciel, futurs ministres de la foi, salut ! Je vous reconnais ; mon cœur vous nomme : vous êtes les fils glorieux de la Propagande !

Mesdames et Messieurs, pour bien faire ressortir toute la valeur, toute la portée des protestations dont est justement frappée ce soir l'inique sentence de la Cour de Cassation de Rome, il ne sera peut-être pas inutile d'ajouter à ces cris éloquentes de la conscience catholique alarmée quelques mots de détails et de particularités sur le Collège dont l'œuvre devient la victime de l'impiété italienne ; collège que j'ain et dont mon âme gardera d'immortels souvenirs, puisqu'il fut pour moi une seconde patrie. Quand on aura constaté d près la beauté intime qui fait de la Propagande comme u des plus brillants joyaux de la Papauté, une nouvelle protes

tation, après tant d'autres, sortira, nous en sommes sûrs, spontanément du cœur.

De tous temps, le S.-Siège a senti le besoin d'avoir près de lui, sous sa main, les soldats valeureux d'une milice toujours prête à aller braver la mort, pour donner la vie, sur les champs de bataille du dévouement et de l'héroïsme apostolique. Pourtant le prosélytisme catholique, sans varier dans son esprit, a dû peu à peu varier de formes avec le développement des siècles, et on l'a vu se produire, éclater tour à tour en différents moyens d'action. Aussi, l'idée d'élever un collège, de fonder une maison propre à recevoir et à instruire de jeunes lévites de toutes nations, qu'on renverrait ensuite dans leur pays pour y semer la foi et l'Evangile, cette idée, dis-je, remonte à Grégoire XV, illustre instituteur de la Congrégation de la Propagande ; mais à son successeur Urbain VIII revient l'honneur d'avoir mis ce plan à exécution. Une bulle du S. Pontife érigea canoniquement le Collège en 1627, une autre bulle de 1641 le soumit entièrement à la Congrégation fondée par Grégoire XV. L'œuvre réussit, et ne tarda pas à produire les fruits de bénédiction qu'on avait lieu d'en attendre. Soutenue du reste par la protection toute particulière des Papes et la générosité des Cardinaux, elle ne pouvait que fleurir. Il en fut ainsi jusqu'à cette terrible époque de la révolution française, dont les secousses se firent sentir dans presque toutes les sphères de la société.—Les armes des révolutionnaires, rentrés triomphants dans la Ville Eternelle, dispersèrent dans leurs foyers les élèves du Collège, qui, lui-même, fut, plus tard, par un décret de l'Empereur Napoléon, supprimé comme inutile. Rétabli avec les Bourbons, depuis lors, le Séminaire de la Propagande n'a cessé de fleurir en poursuivant sa noble mission.

L'organisation admirable du Collège, le personnel choisi de ses directeurs, sa dépendance absolue vis-à-vis de la Sacrée Congrégation de la Propagande, tout concourt à faire de cette institution comme un des châteaux-forts les plus puissants de l'Eglise et de la société. Du reste, un signe non équivoque de l'influence de ce collège sur les grands intérêts qui agitent le monde, c'est bien la sollicitude toute paternelle que les Souverains Pontifes ont toujours montrée pour lui

Collège de la Propagande, le principe qu'il représente et l'œuvre qu'il opère.

A l'heure où je vous parle, sur tous les rivages, sous toutes les latitudes, partout où la triste nouvelle de la sentence du tribunal italien a pu pénétrer, il y a des cœurs qui tressaillent, des poitrines oppressées qui gémissent ; car partout la Propagande a ses ministres, ses envoyés, ses Apôtres. De l'extrême empire d'Asie, j'entends le missionnaire chinois qui s'écrie : " Honte aux persécuteurs " ! Des déserts sablonneux de la Cafrérie, le missionnaire africain proteste et dit : " Honte à la nouvelle Italie " ! J'entends le missionnaire russe, qui, des steppes glacées de sa patrie, crie à son tour : " Honte à notre siècle ! " Et les échos attristés du S.-Laurent répètent : " Honte, honte à notre siècle, à la nouvelle Italie, aux persécuteurs " ! Ah ! l'on veut baillonner l'Eglise, étouffer sa doctrine ! et l'on sait bien qu'en atteignant la Propagande, on atteint la foi dans son expression la plus pure, dans sa plus héroïque manifestation ; l'on sait bien que par là même on atteint le grand principe d'unité qui régit l'humanité, et l'économie de la Rédemption. Mais ce que l'on ne sait pas, ou ce que l'on semble ignorer, c'est que le même Dieu qui a soutenu les premiers Apôtres contre les Césars de la puissance romaine, saura aussi soutenir la Propagande et ses ministres contre l'ignominieuse barbarie du XIXème siècle.

La Propagande est une trompette à cent bouches, la trompette évangélique. Ne craignons pas, Messieurs : Dieu est là pour l'animer de son souffle, et la faire retentir longtemps encore à travers le monde.

TERRE-SAINTE

(Annales de la Mission de N.-D. de Sion en Terre-Sainte.)

Le deuil profond et tout récent encore qui vient de frapper la Congrégation de Notre Dame de Sion par la mort de son vénéré Fondateur, ne permet pas de donner aux Annales de la mission de Terre-Sainte la forme et le développement accoutumés. Nous avons cru répondre à une juste attente en y insérant l'esquisse suivante sur la vie du R. P. Marie-Théodore Ratisbonne.

Elle est extraite de l'Éloge funèbre, prononcé dans la chapelle de Notre-Dame de Sion, à la réunion des Mères Chrétiennes du 2 février 1884, par M. l'abbé d'Angély, vicaire à Saint-Roch.

Avec l'accent ému d'un cœur qui se souvient des grâces autrefois répandues sur les siens par le ministère du R. P. Ratisbonne, M. l'abbé d'Angély a dignement résumé dans cet exposé rapide ce que fit le vénéré défunt pour l'amour de N.-S., et ce que Notre-Seigneur daigna opérer par Lui pour le salut des âmes.

LE R. P. MARIE-THÉODORE RATISBONNE,

*Né à Strasbourg, le 28 décembre 1802, décédé à Paris, le
10 janvier 1884.*

Né le 28 décembre 1802, à Strasbourg, le R. P. Marie-Théodore Ratisbonne était fils du Président du Consistoire Israélite. Il avait reçu une éducation distinguée et les relations de sa famille, sa situation de fortune le destinaient à un brillant avenir. Il suivait les Cours de la Faculté de droit, lorsque les premiers doutes envahirent son âme. C'était en 1827. A cette époque, les idées religieuses étaient fortement ébranlées par l'esprit voltairien : un chrétien devait faire acte de courage pour affirmer sa Foi.

comme un baume sur les plaies des cœurs maternels, apportant la lumière dans les difficultés, la force dans les luttes, la consolation aux heures de détresse.

Ce fut une grande joie pour lui, quand il obtint en faveur de cette Œuvre le titre précieux d'Archiconfrérie, avec la faculté de s'affilier des Confréries étrangères. Et il eut le bonheur de voir le nombre de ces affiliations s'élever au chiffre de 1,200 Confréries, répandues dans le monde entier, confréries représentant des centaines de mille âmes réunies dans la même foi, les mêmes prières, les mêmes espérances.

Il a plu à Dieu de rappeler à Lui, à très peu de jours d'intervalle, les deux grandes âmes qui avaient uni sur la terre leur foi et leur dévouement pour la fondation de cette Archiconfrérie. Du ciel ils continuent de la soutenir par leurs prières, et l'esprit de son Fondateur ne cessera pas de l'animer, ni son cœur de la bénir.

A mesure que le R. P. Ratisbonne avançait en âge, la sève se concentrait à l'intérieur. Ses forces physiques déclinaient et le contraignaient à restreindre l'étendue de son zèle. Il consacra les vingt dernières années de sa vie au développement spirituel de sa Congrégation et à la formation du Noviciat des Sœurs.

Il s'était pour toujours retiré du monde, ne sortant plus qu'obligé par un devoir rigoureux du ministère. La prière et le travail occupèrent tout son temps. Enfin, pour perpétuer son esprit dans les cœurs qu'il avait formés; il écrivit plusieurs traités de piété. Indépendamment de la Vie de Saint-Bernard, du Directoire et des Règles de sa Congrégation, on possède de lui le *Manuel des Mères Chrétiennes*, les *Miettes Evangéliques*, recueil de Méditation pour tous les jours de l'année et quelques autres opuscules, surtout destinés à ramener des Frères d'Israël.

Il mit dix ans à mourir, et personne n'ignore avec quelle admirable patience il a donné l'exemple pendant cette longue épreuve. Son âme s'unissait de plus en plus à Dieu. Ses lèvres ne s'ouvraient plus que pour en parler, et il trouvait dans sa foi le don de dire les choses plus simples, de manière à faire aimer ce Dieu qu'il aimait.

Cependant, l'heure était venue pour lui de quitter la terre.

Il avait vu s'affermir toutes ces œuvres auxquelles il avait tant travaillé, il avait droit au repos, à la récompense.

Ses chères Filles de Sion le virent paraître au milieu d'elles, pour la dernière fois, le jour de la fête de Saint Jean. Aussi bien, n'y avait-il pas en lui, sur son visage, et dans cette paix profonde d'une vie qui s'éteignait, comme un reflet de la physionomie de l'Apôtre du divin amour ! Il avait toujours eu pour ce grand Saint la plus tendre dévotion, et dans cette réunion, il en parla avec une onction toute particulière, se plaisant à dire comme Lui : " Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. " Ce furent là ses adieux.

Après huit jours de maladie, ayant reçu les derniers Sacraments dans des sentiments d'admirable piété, consolé par la bénédiction du Saint Père, et celle du vénéré Cardinal-Archevêque de Paris, entouré des membres de ses deux familles religieuses, il s'endormit dans le Seigneur, le 10 Janvier 1884.

Ceux qui sont venus prier près de sa couche funèbre ont été frappés de la majesté dont ce beau visage portait le reflet, il y avait là comme le rayonnement de l'Eternité, qui faisait comprendre la vérité de cette parole de la Sainte Ecriture : " Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, leurs œuvres les suivent. "

A son exemple, soyons apôtres par la prière, si nous ne pouvons l'être par la parole. "*Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum.*" Jérusalem, Jérusalem, reviens vers le Seigneur !

Ah ! puisse-t-il venir bientôt ce jour où il plaira à Dieu d'entendre notre prière ! Alors il n'y aura plus, selon le vœu du Seigneur, qu'un seul troupeau, qu'un seul Pasteur, et la reconnaissance des âmes régénérées se traduira en une immense action de grâces dont les Cieux retentiront pendant l'Eternité.

Divin Maître : " Laissez venir à moi les petits enfants, le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. "

On sait aussi tout ce qu'avait de tendre son culte pour le Saint-Sacrement ; il restait quelquefois des heures entières en adoration au pied du Tabernacle. Il fallait venir le tirer de sa contemplation, dans la crainte d'une trop grande fatigue. Quand à sa confiance en Marie, elle était sans limite ; il avait senti sa main au jour de sa conversion, et eut toujours, pour cette divine Mère, le cœur pénétré de reconnaissance.

Tel était le prêtre qui s'était donné au Seigneur. Suivons-le dans les œuvres que sa fidélité et son courage lui firent entreprendre.

Il voua les premières années de son ministère au service de N.-D. des Victoires. Dieu seul sait le bien qu'il lui fut donné d'y accomplir. Rien d'éclatant toutefois n'avait encore signalé son apostolat, jusqu'au jour où l'un de ses vieux amis : l'abbé Carl, de sainte mémoire, lui écrivait : " Depuis tant d'années que je prie la Sainte-Vierge pour ma Famille, je n'ai encore rien obtenu, je désespère. " Le P. Ratisbonne lui répondit : " Il y a vingt ans que je prie, je n'ai rien obtenu, et j'espère toujours ! " La réponse à cet acte de foi fut l'annonce de la conversion miraculeuse de son frère Alphonse à Rome.

Ce grand événement n'apportait pas seulement au cœur du Père Ratisbonne une joie immense, il allait avoir sur son ministère une influence décisive. A Rome avait été conçue la pensée encore vague de la fondation d'une Œuvre destinée à propager la connaissance de la vérité parmi les Israélites. Dès que cette pensée lui eut été communiquée par son frère, le P. Ratisbonne l'accueillit avec ardeur, et se consacra immédiatement à sa réalisation. A peine quelques semaines s'étaient-elles écoulées que déjà plusieurs enfants étaient réunies et formaient le noyau du Catéchuménat. Mais il fallait leur trouver des Mères spirituelles, et voici que Marie qui avait déjà prodigué tant de grâces à son serviteur, mit au cœur de quelques femmes chrétiennes le désir de se réunir pour travailler à leur propre sanctification, tout en se consacrant à l'éducation et à la régénération des Israélites. Grégoire XVI bénit cette pensée : les fondements de N. D.

de Sion étaient jetés. La main de Dieu se montrait, l'œuvre alla grandissant, les vocations se multiplièrent par des voies merveilleuses.

D'autres chrétiennes vinrent se rejoindre aux premières fondatrices, sous les auspices de Marie, et en 1863, Pie IX érigea canoniquement la nouvelle Association en Congrégation religieuse.

Cependant les conversions devenaient toujours plus nombreuses. On vit des familles entières demander l'instruction et le baptême. La grâce ne se borna pas aux Juifs, elle alla chercher et mener aux pieds de N.-D. de Sion des Schismatiques et des Protestants. L'œuvre franchit les mers et s'implanta au cœur même de la Judée, à Jérusalem, à Constantinople, en Angleterre, en Amérique, et tout récemment en Afrique. L'humble fondateur n'avait pas osé entrevoir un tel épanouissement.

Mais les âmes des nouveaux enfants qu'il donnait à l'Eglise n'étaient pas les seules qui appelassent sa sollicitude. Celles des Mères chrétiennes groupées en Archiconfréries, rattachées au Sanctuaire même de N.-D. de Sion, en occupèrent une large part.

On sait comment Madame Josson de Bilhem, dont l'Archiconfrérie déplore la perte, eut la première pensée de réunir quelques Mères pour prier à l'intention de la Conversion de leurs Enfants. Elle s'en ouvrit au Père Ratisbonne, de passage à Boulogne, où il prêchait une Station. Celui-ci l'accueillit avec joie, heureux de greffer, comme un jeune rameau sur l'arbre déjà solide de N.-D. de Sion, une œuvre qui avait avec elle tant d'affinité.

Appelée providentiellement à Paris en 1852, Madame Josson de Bilhem se mit sous sa direction. Le P. Ratisbonne se donna dès lors avec zèle à la diffusion de cette œuvre. Née dans le cœur d'une mère, elle devait rencontrer des sympathies dans tous les cœurs maternels, et l'on en connaît les rapides développements.

Bientôt les Associées affluèrent, les Statuts rédigés par le Vénéré Père, obtinrent l'approbation romaine. La Chapelle de N.-D. de Sion devint le centre de ces réunions auxquelles il aimait à présider lui-même, et où sa parole descendait

Le P. Ratisbonne avait l'âme grande, généreuse ; il eut ce courage. Une femme chrétienne, d'un esprit éminent, d'une haute piété : M^{lle} Humann, alors âgée de 60 ans, fut pour lui l'instrument de la grâce. Elle avait été initiée aux choses divines par le Saint Évêque de Mayence : Mgr Colmar. Déjà ses conseils, l'ascendant de ses vertus avaient ramené à Dieu le jeune et brillant professeur de Philosophie qui fut plus tard le célèbre abbé Bautain. La parole du philosophe chrétien, la douce influence de M^{lle} Humann conduisirent à la Foi plusieurs Israélites distingués, et, parmi eux, le R. P. Ratisbonne, qui reçut le Baptême le Samedi Saint de l'année 1827.

Ainsi qu'on le rencontre dans la Vie des Saints, le nouveau Chrétien, à peine ce grand acte accompli, eut à subir de la part des siens, de ceux-là mêmes qui lui étaient unis par le cœur, les plus pénibles contradictions. Mais on le vit supporter cette épreuve avec une fermeté où la main de Dieu se faisait sentir. Il quitta sa famille et se retira dans la retraite que lui assurait une maison amie.

Cependant la Vérité qui s'était révélée à lui dès le premier jour dans toute sa plénitude, suffisait à lui conserver la paix et une admirable sérénité qu'aucun trouble du dehors ne pouvait altérer. Ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher, de vivre dans son intimité, ont remarqué que jusqu'au dernier moment, sa conversation reflétait une foi d'une naïveté, d'une fraîcheur admirables. C'était la foi de la première heure, foi privilégiée qui avait envahi son cœur et l'avait rempli d'une vue infuse des points les plus intimes. Don incomparable sans doute, mais aussi don redoutable par la responsabilité et les devoirs qu'il impose à celui qui en est favorisé. Quand il eut vu Dieu, ravi de sa beauté divine, il voulut être tout à lui ; il était de ces âmes qui ont besoin de se donner sans mesure, et il résolut de se consacrer au service du Seigneur, au salut de ses frères, dans le Sacerdoce catholique, dont il a été une des gloires.

A cette nouvelle, sa famille ne mit plus de bornes à son ressentiment. Il dut entendre plus d'une parole d'amertume ou de menace. *Omnia possum in Eo qui me confortat.* Je puis tout en Celui qui me fortifie, disait-il, avec son modèle Saint-

Paul, qui avait connu avant lui la gloire d'être persécuté pour l'amour de Jésus-Christ.

Ayant triomphé de tous les obstacles, ordonné prêtre à Noël en 1830, il montait à l'autel le 6 janvier 1831, en la fête de l'Epiphanie, anniversaire de notre Vocation à la Foi. Il appartient à Dieu et aux Anges seuls de voir avec quels sentiments d'amour et de reconnaissance il offrit pour la première fois, entre ses mains tremblantes, l'auguste Victime, Celui-là même que ses Pères avaient crucifié sur le Golgotha.

Ses vœux étaient comblés, il était tout à Dieu, mais au prix de quels sacrifices ! Il avait tout quitté. Chassé, déshérité par sa famille, pendant des années les siens refusèrent de le voir, et ce frère même, que la Sainte-Vierge devait appeler plus tard à la vérité, d'une manière si miraculeuse, le poursuivait alors de sa violente rancune. Dans sa tristesse, il trouvait une grande consolation à méditer la parole du Divin Maître : *Veni sequere me. Venez et suivez-moi !*

Il avait en effet renoncé à tout pour suivre Jésus-Christ et plus tard, dans ses entretiens avec les religieuses de N.-D. de Sion, il aimait à leur rapporter cette parole, et avait un don particulier pour la faire pénétrer dans leurs cœurs et les porter à répondre pleinement à l'appel de Dieu.

Avant de parler des œuvres par lesquelles il fut donné au P. Ratisbonne de se sanctifier, il convient de contempler un instant la physionomie particulière que sa mission sacerdotale présenta dès le début, et qu'elle semble avoir conservée jusqu'à la fin.

Ce qui frappait d'abord en lui, c'était comme un reflet saisissant de son union intime avec Dieu, union dont il était facile de pénétrer toute l'intensité et toute la joie... Oui, une joie vraie, jeune, éclairait ses traits, et son accent, et son langage.

Cette foi lumineuse, qui était son don privilégié, il comprenait difficilement qu'elle n'inondât pas de ces mêmes lumières ceux qu'il entretenait, avec cette amabilité vraiment exquise, qui fut en lui un merveilleux agent d'apostolat.

Dans cette foi se trouve aussi le germe de son attrait pour les enfants ; il les aimait avec prédilection et redisait avec le

Le patriarcat latin de Jérusalem

SITUATION RELIGIEUSE EN TERRE SAINTE.

I

Une des œuvres les plus importantes du pontificat si glorieux et si fécond de Pie IX, fut, sans contredit, le rétablissement du patriarcat latin de Jérusalem, qui renouait dans la Ville Sainte la chaîne trop longtemps interrompue de ses pasteurs légitimes et devait y produire le plus grand bien.

Le 17 Janvier 1848 fut pour les catholiques de la Palestine comme l'aurore brillante qui déchire les voiles d'une épaisse nuit. Ils saluèrent avec des transports de joie cet heureux jour qui, dans la personne de Monseigneur Valerga, leur donnait un chef digne de marcher à leur tête, un guide éclairé, un père plein de tendresse et de dévouement, un pontife qui s'annonçait déjà comme devant résumer en lui-même les éminentes qualités de cette longue série d'évêques et de patriarches qui firent la gloire de Jérusalem. Il possédait, en effet, dans un merveilleux ensemble, l'esprit apostolique de saint Jacques, la piété de Narcisse, la sagesse d'Alexandre, la science de Sophronius, de Macaire et de Cyrille.

Avec ce jugement exquis et ce coup d'œil assuré qui lui faisaient apprécier les hommes à leur juste valeur, Monseigneur Valerga avait su discerner le mérite de l'un de ses prêtres venu depuis peu de temps à Jérusalem. Il l'avait chargé de la direction du grand séminaire et dès l'année 1866 il se l'était adjoint comme vicaire général, après avoir obtenu pour lui la dignité épiscopale. Monseigneur Vincent Bracco, né à Torraza, diocèse d'Albenga, le 14 septembre 1835, justifiait par ses qualités éminentes le choix dont il était l'objet et auquel applaudirent unanimement les prêtres et les fidèles de la Terre-Sainte. Quelques années plus tard, c'est-à-dire le 14 février 1873, Pie IX l'élevait à la dignité patriarcale, et consolait ainsi la Palestine de la douleur amère qu'elle éprouvait par suite de la mort prématurée de Monseigneur Valerga.

Avec le rétablissement du patriarcat latin de Jérusalem, on a vu s'ouvrir pour la Terre-Sainte une période de réorganisation et de progrès d'autant plus merveilleuse, malgré son apparente lenteur, qu'il a fallu vaincre des obstacles presque insurmontables dont les origines diverses, si elles étaient connues, éveilleraient plus d'un étonnement. Le démon a beau multiplier ses efforts, se transformer en ange de lumière, pour entraver les œuvres de Dieu, il ne saurait arrêter cette marche progressive de nos vénérés patriarches dans l'accomplissement de leur difficile et glorieuse mission. L'autorité dont ils jouissent leur vient directement de Celui auquel il a été dit dans la personne du chef des Apôtres : " Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ". En faut-il d'avantage, pour nous faire considérer les premiers succès du patriarcat comme les signes avant-coureurs d'un plus consolant avenir ?

En tête des œuvres entreprises par Son Excellence Monseigneur Valerga, nous devons signaler tout d'abord la construction de la résidence patriarcale de Jérusalem et de la magnifique église gothique qui en fait partie, celle du séminaire de Beit-Djallah, la réorganisation de l'ordre équestre du Saint-Sépulcre, opérée en vertu des pouvoirs donnés au patriarche par la lettre apostolique de Pie IX (*Cum multa*) du 24 janvier 1868 et le rétablissement des chanoines du Saint-Sépulcre.

Ces grandes institutions avaient à tous les points de vue une importance qu'on ne saurait contester, mais rien ne préoccupa davantage l'illustre patriarche, que le recrutement du clergé et le développement de toutes les œuvres destinées à répandre les salutaires influences du catholicisme. Dieu lui avait envoyé des collaborateurs intrépides, des hommes d'abnégation et de sacrifice, des natures fortes comme l'acier doux, qui ne ploient ni ne cassent sous le devoir, pour nous servir des termes récemment employés au sujet de nos missionnaires par M. le baron Platel (1). L'éminent

(1) M. le baron Platel, signé *Ignotus*, dans son article du 23 juin 1881 intitulé *Jérusalem*, qui malgré quelques inexactitudes, a vivement impressionné les lecteurs du journal le *Figaro*.

veur. Le monastère des Carmélites, dont la construction lui tenait à cœur, est aujourd'hui achevé. Elle n'a pas de plus douce satisfaction que d'y vivre dans la société de ses ferventes religieuses et de prendre part à leurs exercices. Elle poursuit avec activité la construction non moins remarquable de la résidence qu'elle destine aux *missionnaires du Sacré-Cœur de Beththaram*, venus à Bethléem pour le service spirituel de son monastère, et destinés à rendre eux-mêmes à la Terre-Sainte de si éminents services.

40 Sur l'avis favorable de Mgr Valerga, *les dames de Sion*, instituées par M. Ratisbonne qui en est le supérieur, sont venues fonder à *Jérusalem* et à *St-Jean-in-Montanà* deux beaux établissements d'orphelins, tandis que M. Ratisbonne prenait lui-même la direction de sa maison de Saint-Pirre, où il forme pour ses jeunes gens une école d'arts et métiers.

50 LES DAMES DE NAZARETH, également appelées en 1855 par Son Excellence le patriarche latin, se sont établies successivement à *Nazareth*, à *Caïffa*, à *Saint-Jean-D'Acre* et à *Cheff-Amar*, où elles opèrent le plus grand bien.

60 LES RELIGIEUSES DE SAINT-JOSEPH DE L'APPARITION (1), qui jouissent d'une très grande popularité, justifiée d'ailleurs par le zèle et par la charité qu'elles déploient dans l'accomplissement de leur mission, sont à la charge et sous la direction immédiate du patriarcat latin. Le nombre des établissements qu'elles possèdent est une preuve trop convaincante de la confiance générale dont elles jouissent pour que nous nous arrêtions à en faire l'éloge. Elles sont fixées à *Jérusalem*, où elles ont un hôpital, dans lequel remèdes et consultations sont gratuitement donnés, un orphelinat, un externat composé de deux cents jeunes filles de toutes les religions, des cours de français, d'italien, d'arabe et des classes particulières pour les Turques et pour les Européennes. Elles ont à *Bethléem*, à *Jaffa*, à *Ramlet* et à *Beit-DJallah* des orphelinats et des classes. Leurs maisons de Ramalla et de Nicosie reçoivent de nombreuses externes. Enfin elles possèdent à Larnaca un grand et bel établissement, qui contient, comme celui de Jérusalem, un hôpital, une miséricorde, un orphelinat, et des classes importantes pour les externes.

A moins de ressembler à ces hommes qui ont des yeux

pour ne point voir, *qui oculos habent ad videndum et non vident* (2), on est forcé de convenir que le rétablissement du patriarcat latin a été pour la Terre-Sainte le signal de la réorganisation religieuse et du progrès. Dieu l'a ainsi voulu, notre devoir est d'admirer l'assistance visible qu'il donne à son église. *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris* (3). C'est lui qui dirigeait l'immortel Pie IX lorsqu'il entreprit de rendre à la Palestine son légitime pasteur, réalisant en quelque sorte cet oracle de la Sagesse éternelle : « Voici que je m'en vais mettre pour fondement de Sion une pierre éprouvée, angulaire précieuse, qui sera le plus solide des fondements. *Ecce ego mittam in fundamentis Sion lapidem, lapidem probatum, angularem, pretiosum, in fundamento fundatum* (4). » Cette pierre dont les ennemis de l'Eglise avaient cru follement pouvoir se passer et que les fidèles de Jérusalem demandaient à grands cris, comme leur seul espoir de salut, Dieu lui-même a pris soin de la remettre en place. *Ilic est lapis qui reprobatus est a vobis ædificantibus, qui factus est in caput anguli et non est in alio aliquo salus* (1). Voilà ce qui fait la force et le prestige de l'autorité patriarcale, ce qui lui assure d'avance et contre tous le respect et la vénération des peuples, c'est de tenir en Terre-Sainte la place même du Christ, qui est la vraie pierre fondamentale, *petra autem erat Christus* (2). Nous n'en voulons point d'autre preuve que la volonté suprême du pontife romain, manifestement confirmée par l'intervention divine, dans les premiers et notables succès du patriarcat. *Nisi hic esset a Deo, non poterat facere quidquam* (3). Quelque notables que soient ces succès, il ne faut pourtant pas se dissimuler la situation toujours très affligeante de la Terre-Sainte. Les ennemis y sont tellement nombreux et variés, l'ignorance tellement grande, le fanatisme tellement brutal, la jalousie, l'avarice, toutes les passions tellement invétérées, que ce pays, vénérable entre tous par ses monuments et ses souvenirs, inspire à ses visiteurs une profonde pitié. Il sera facile de le comprendre par la lecture du paragraphe suivant.

(1) Parmi les établissements que dirigent nos bonnes sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, il en est deux qui méritent une mention spéciale ; ce sont les deux hôpitaux de Jérusalem et de Jaffa. Le premier est dû à

Les trois cures de *Larnaca*, de *Nicosie*, et de *Limasol*, fondées dans l'île de Chypre par les soins des R. R. Pères franciscains et celles qu'ils viennent d'établir à *Cana* en Galilée, portent à trente deux le nombre des paroisses soumises à la juridiction du patriarche latin, qui en a triplé le nombre depuis son établissement à Jérusalem. Vingt de ces paroisses ont été confiées par son Excellence aux prêtres de la mission, et sont à la charge exclusive du patriarcat, qui doit pourvoir à leurs besoins spirituels et temporels. En outre, un vicaire patriarcal, habituellement chanoine du Saint-Sépulcre, régit l'île de Chypre au nom de Monseigneur. Quelques autres prêtres dont nous aurons à parler plus tard dirigent en Terre-Sainte diverses œuvres importantes, telles que des aumôneries, des orphelinats et une école d'agriculture, tandis que d'autres encore ont été constitués représentants des latins pour défendre les intérêts de ceux-ci auprès du Gouvernement.

Nous n'avons pas besoin de rappeler les services éminents rendus ici par les R. R. Pères franciscains à la grande cause catholique.

Personne n'ignore en effet, que gardiens en Terre-Sainte des monuments vénérables de notre foi, ils ont rempli, et remplissent encore cette noble tâche avec un zèle et un dévouement au-dessus de tous les éloges, qu'ils ont été durant de longs siècles les seuls représentants de l'autorité patriarcale, condamnée presque constamment à la proscription depuis l'époque néfaste du grand schisme de Constantinople et qu'ils ont été pour elle depuis son retour d'intrépides auxiliaires. Plusieurs congrégations religieuses d'origine française sont venues également se grouper autour du patriarcat latin, ce sont :

1^o LES PÈRES D'AFRIQUE, institués par Monseigneur Lavigerie, archevêque d'Alger. Ils ont à Jérusalem l'antique

tait cet homme apostolique. M. Bomboli est arrivé avec sa tente en poil de chèvre, et Monseigneur nous a donné 500 francs qui nous serviront à organiser une grotte pour y passer l'hiver. Madaba contient une vingtaine de ces grottes fort grandes et fort belles, qui vont devenir autant de palais pour loger toute notre population". Nous dédions cette note aux amis du patriarcat et même à ses détracteurs : *qui habet aures audiendi audiat.*

église de Sainte-Anne, bâtie au VI^e siècle par l'empereur Justinien 1^{er} sur l'emplacement de la maison autrefois habitée par les parents de la glorieuse Vierge Marie. Les religieux d'Afrique, vulgairement désignés aujourd'hui sous le nom de Pères de Sainte-Anne, ont construit auprès de cette église un magnifique couvent et une école apostolique du rite Grec.

2o LES FRERES DES ECOLES CHRETIENNES, établis dans les trois villes de *Jaffa*, de *Jérusalem* et de *Caïffa*, où ils possèdent de nombreux élèves appartenant à tous les cultes. Le patriarche qui les a fait venir et qui les protège de tout son pouvoir, se félicite chaque jour davantage de leur installation qu'on peut à tous les points de vue considérer comme l'un des évènements les plus heureux de l'heure présente.

3o LES RELIGIEUSES CARMELITES possèdent deux établissements d'une très grande importance, l'un au Mont des Oliviers, et l'autre dans la ville de Bethléem. Le premier a été construit par Mme la princesse de la Tour D'auvergne, sur le lieu même où, d'après la tradition, Notre-Seigneur Jésus-Christ enseigna le *Pater* à ses apôtres. Cette brillante construction honore tout à la fois l'excellent goût et la généreuse pitié de la noble fondatrice. On y remarque un cloître magnifique, autour duquel l'*Oraison dominicale*, en caractères sur faïence vernissée, est écrite dans toutes les langues connues.

Le second établissement est dû à la libéralité de Mlle Berthe de Saint-Cricq d'Artigaux. Petite fille d'un ancien ministre du roi Louis Philippe, Mlle Berthe appartient à l'une des meilleures familles du midi de la France; esprit élevé, d'une éducation parfaite, initiée à toutes les connaissances qui donnent un si grand charme à la femme de distinction, joignant une très belle fortune à tous les avantages capables de la rendre précieuse aux yeux du monde, elle sut de bonne heure en détacher son cœur pour se consacrer entièrement à Dieu et à la pratique des bonnes œuvres. Ses yeux se tournèrent avec amour vers la cité de David. Le berceau de Jésus eut pour son âme si noble et si pure des attrait infinement supérieurs à ceux que peuvent produire les séductions humaines les plus brillantes. Dès lors, elle n'eut de repos que lorsqu'elle se fut retirée près de la crèche du Sau-

patriarche sut donner à chacun la destination qui répondait à ses aptitudes. Il eut des maîtres pour le séminaire, des apôtres et des pasteurs pour le peuple, tout un corps administratif habilement organisé. Etudes, monuments, liturgie, discipline ecclésiastique, direction des consciences, visites pastorales, rien ne fut négligé. L'œil vigilant du pontife s'attachait aux moindres détails, sa prodigieuse activité se déployait sur tous les points à la fois. Le premier à la peine, le dernier au repos, il entraînait ses prêtres par son exemple en même temps qu'il commandait l'admiration ou tout au moins le respect à ses adversaires. On dit que les musulmans l'appelaient le *Lion des chrétiens*. C'était un brillant hommage rendu à sa grande et noble nature. Aussi, quand la mort vint le surprendre, en quelque sorte les armes à la main comme Judas Machabée, un cri de stupeur s'éleva jusqu'au ciel : *Quomodo cecidit potens qui salvum faciebat populum Israël* (1). Comment a-t-il succombé cet homme puissant !...

Hâtons-nous de le reconnaître, l'âme tout entière de Monseigneur Valerga est passée pour ainsi dire dans celle de son pieux successeur, comme autrefois la vertu d'Elie dans son disciple Elisée, en sorte que nos deux patriarches pénétrés du même esprit et de la même pensée ont dirigé leurs efforts vers le même but. La présence de Monseigneur Bracco sur le siège auguste de Jérusalem ne nous permet pas de payer à cet illustre pontife le tribut de louanges que chacun lui rend au fond de son cœur et qui déplairait à sa modestie. Contentons-nous de proclamer que tous, nous sommes fiers et heureux de lui obéir, car, s'il n'est point français, remarquez, disait un éminent publiciste (2), "qu'il n'est pas Italien de l'Italie ingrate. Il est Italien de cette Italie que la France a jadis abandonnée, et qui aime toujours la France ! Italie enfermée dans les murs du Vatican..... " et que tout véritable français brûle d'arracher à ses oppresseurs.

On juge de la bonté d'un arbre par l'excellence de ses fruits. Ce qui nous reste à dire, achèvera de mettre en lumière la merveilleuse fécondité du patriarcat.

(1) Au livre 1er des Machabées, ch IX, versets 20 et 21.

(2) M. le baron Platel (dans le *Figaro*).

Indépendamment du personnel administratif qui fonctionne sous les yeux même du patriarche, et du séminaire où de doctes et pieux directeurs s'appliquent à nous préparer de bons prêtres, il est certain que l'action bienfaisante et immédiate du patriarcat s'exerce surtout par le ministère paroissial et par les institutions religieuses. Il est donc naturel que nos saints et vénérés pontifes aient porté sur ces graves objets leur infatigable sollicitude.

En dehors des paroisses antérieurement fondées par les R. R. Pères franciscains à *Jérusalem*, à *Bethléem*, à *Saint-Jean-in-Montana*, à *Ramleh*, à *Jaffa*, à *Nazareth*, à *Saint-Jean-d'Acre* et de celle que les R. R. Pères Carmes possèdent à *Khaïffa*, le patriarcat latin a fondé depuis quelques années les vingt paroisses de *Beit-Jalla*, de *Beit-Zaour*, de *Ramalla*, de *Keffer-Malek*, de *Gaza*, de *Gifnè*, de *Birseth*, de *Taibeh*, de *Naplouse*, de *Raphidia*, de *Jaffa-en-Galilée*, de *Chaffa-Amar*, de *Renah*, de *Remémin*, de *Fehéis*, de *Zabaldé*, de *Ain-Aric*, de *Salt*, de *Karac* et de *Madaba* au milieu des tribus arabes, au delà du Jourdain (1)

(1) Les missionnaires de Madaba étaient établis autrefois près de Karac dans le désert de ce nom, où ils vivaient sous la tente au milieu des tribus nomades. Vers le milieu de l'année 1880, comme leur position n'était plus tenable et qu'ils ne trouvaient plus en cet endroit de sûreté pour leur vie et celle de leurs ouailles, Son Excellence le patriarche latin dut transporter ailleurs le centre de la mission. Il l'établit sur les ruines de Madaba. Après de longues péripéties et des souffrances connues de Dieu seul, nos ardents et généreux missionnaires parvinrent à y réunir leurs infortunés paroissiens. Peu de temps après, M. Maccagno, l'un des deux missionnaires de passage au patriarcat, nous dépeignait son habitation de la sorte : "J'ai fixé ma résidence entre deux roches élevées ; deux barres établies sur ces roches supportent une couverture de laine qui me défend pendant le jour des rayons du soleil, et la nuit je la prends pour me couvrir. Je suis très bien !....." Ces paroles se passent de commentaires. La foi seule peut inspirer de tels sentiments à des hommes, qui d'ailleurs, n'étant liés ni par le vœu d'obéissance ni par le vœu de pauvreté comme le sont des moines et des religieux, auraient pu vaquer dans leur patrie aux soins d'un ministère plus commode et mille fois plus agréable à la nature. Ils ont abandonné pays, famille, fortune, renoncé aux jouissances les plus légitimes, pour embrasser une vie de privations, d'amertumes, d'isolement, de combats, de dangers, souffrir de la faim, de la soif, de la chaleur, du froid, endurer toutes les peines physiques et morales, librement et sans y être contraints par d'autres motifs que la conquête des âmes, l'amour de Dieu, la perspective du ciel. Honneur au patriarcat qui sait, encourager de tels dévouements ! " Notre situation va s'améliorer, ajou-

II

Les Eglises séparées, les sectes diverses ont compris tout l'honneur et toute l'importance qui leur reviendraient de la possession des Saints-Lieux. Pour arriver à ce but, elles n'ont reculé devant aucun moyen : l'intrigue, la corruption, quelquefois même la violence.

Le pèlerin catholique ne voit pas sans une douloureuse émotion se dresser sur cette terre bénie les tentes de l'erreur et de l'esprit du mal. Certes, à ces nombreux établissements, quelle que soit leur splendeur matérielle, l'on ne saurait appliquer le mot enthousiaste du prophète de Moab au sujet du camp d'Israël : " Qu'ils sont beaux tes pavillons, ô Jacob ! " (*Nombres*, 24, 5.)

Par les détails qui vont suivre, on se convaincra aisément des difficultés innombrables que le patriarcat latin de Jérusalem est obligé de vaincre pour assurer le triomphe du droit catholique et de la vérité.

Nous ne dirons rien des Turcs, précisément parce qu'il y aurait trop à en dire. Jusques à quand le croissant de Mahomet dominera-t-il la croix de Jésus-Christ sur cette terre consacrée par les prodiges de sa vie, ses souffrances et sa mort ? C'est le secret de Dieu.

D'ailleurs, à l'heure actuelle, ils montrent plus que de la tolérance à notre égard ; ils sont presque bienveillants. On ne les voit pas, comme certains gouvernements européens, s'opposer aux solennelles manifestations du culte, sous prétexte de voirie, ni expulser des moines par amour de la légalité. Pour toutes ces raisons, paix au Turc.

(1) Act. des Apôtres, IV. 11-12 — (2) 1 Corinthhe. x. 4. — (3) St Jean IX. 33.

Demandons pour lui qu'en récompense de ces bonnes dispositions, Dieu avance l'heure de son retour à l'Eglise catholique, qui seule parmi toutes les sociétés religieuses por

la générosité de M. le comte de Pielat et de sa noble et respectable mère. Le second a été construit par M. Guinet, riche négociant de Lyon. Ces deux édifices honorent tout à la fois la munificence de leurs fondateurs et le rare talent de M. Guillemot, architecte français, dévoué jusqu'à l'héroïsme aux œuvres catholiques de Terre-Sainte.

(2) Ezéchiel, XII. — (3) St Marc, 11. — (4) Isaïe. XXVIII. 16.

dans son sein les éléments de la vitalité et de la prospérité des peuples.

Tout en faisant les mêmes vœux en faveur des grecs schismatiques, nous n'avons pas à leur accorder les mêmes éloges.

Monuments sacrés de notre foi, conscience des chrétiens de ces régions, ils ont tout envahi avec une audace qui ne le cède qu'à leur esprit d'intrigues.

Par suite de leurs sacrilèges empiètements, les voilà, depuis longtemps déjà, maîtres de la sainte montagne de la *quarantaine*, sanctifiée par le jeûne du Sauveur.

C'est vainement que la grotte, transformée en sanctuaire par nos pieux ancêtres les Croisés, proteste contre les prétentions des schismatiques. Ils s'y maintiennent en dépit de nos droits et du nom de la France inscrit sur ces glorieux débris.

Ils se sont emparés du tombeau de la très sainte Vierge dans la vallée de Josaphat, de la grotte des *Pasteurs*, près de Beit-Saour, du chœur de la basilique de Sainte-Hélène au-dessus de la Crèche, à Bethléhem. Ils possèdent le chœur des chanoines de l'église du Saint-Sépulcre, si vénérable par son antiquité, si grandiose dans ses proportions ; de plus, la plupart des tribunes de cette basilique, sans en excepter celles qui furent en partie construites par les deniers de la France à l'époque de la restauration de la grande coupole.

Spectacle désolant ! Sur le tombeau du Sauveur, à la crèche et presque partout, ils nous disputent les heures du saint sacrifice.

Ainsi sur le même autel, l'apôtre vient après le mercenaire qui fait le trafic de son culte, offrir l'Agneau divin qui a répandu son sang pour le salut du monde !

Dans le domaine de la conscience et de la foi, les empiètements des grecs schismatiques sont plus déplorables encore.

Que n'ont-ils pas fait pour empêcher l'établissement de nos missionnaires ? vexations mesquines, soulèvement des populations, tentatives de terrorisme comme dans la paroisse de *Beit-Jalla*, lors de l'arrivée de M. l'abbé Morétain (1) : tout

(1) M. l'abbé Morétain, prêtre français du diocèse de Lyon, l'un des plus anciens missionnaires du patriarcat et chanoine du Saint-Sépulcre, est

fut employé pour détruire l'œuvre de Dieu. D'autres fois, ils achèteront les âmes de nos pauvres catholiques : témoin ces 200 Bethléém itains, qu'ils ont entraînés dans le schisme, moyennant une chemise, un manteau et deux francs par tête. Il est vrai que leur honteux marché n'a pas eu tous les résultats qu'ils en attendaient. Ces malheureux, bientôt désabusés, n'ont pas tardé à revenir au bercail du légitime Pasteur (1.)

Ah ! l'apostolat par l'argent ! la Russie l'exerce en Palestine dans des proportions véritablement inquiétantes. Nous en avons pour preuve les immenses établissements qu'elle y édifie partout où elle le peut.

Nous ne citerons que le caravansérail élevé non loin de la porte de Jaffa, près des murs de Jérusalem, pour loger les employés et les pèlerins russes. Cette colossale construction n'a pas coûté moins de quatre millions de francs. " Dans l'énorme enclos, dit le journal de M. A. Ruélens, on trouve le consulat russe, le palais d'un évêque, la cathédrale, trois hospices, un hôpital et quelques demeures particulières. Il y a là de quoi loger tout un monde, et au besoin un régiment entier. "

décédé le 13 mai 1883. Nous tenons de sa propre bouche le récit des vexations que lui ont fait subir les grecs schismatiques. Il fit ses premières armes à Beit-Jalla, village situé à quelques kilomètres de Jérusalem, où il fut envoyé par Monseigneur Valerga pour y fonder une paroisse catholique. A la nouvelle de son arrivée, les prêtres grecs schismatiques soulevèrent contre lui toute la population. On arrêta le chameau qui portait le modeste bagage du missionnaire et on le fit retourner à Jérusalem. Lorsque M. Morétain voulut entrer dans la petite maison qui lui était destinée, il la trouva envahie par des gens qui refusèrent de le laisser tranquille chez lui. On lançait des pierres dans sa maison, on brisait les carreaux, on tirait des coups de fusil pour l'intimider. La première nuit fut affreuse, car ces misérables s'obstinèrent à rester dans les appartements et à y coucher comme chez eux. Le lendemain ne changea rien à la situation de la veille. Monseigneur vint en personne au secours de son missionnaire, mais il ne put réduire au silence tous ces forcénés que par l'intervention de la force armée. Le village de Beit-Jallah, dont la population est de trois mille âmes, compte aujourd'hui près de 700 catholiques. M. l'abbé Morétain, qui était un architecte remarquable, y a construit une superbe église gothique, à laquelle Monseigneur Valerga a joint un séminaire patriarcal.

(1) Le R. P. curé de la paroisse catholique de Bethléem avait construit un cimetière, dont la nécessité se faisait sentir depuis très longtemps.

Il serait vraiment désirable que la politique de la France, en Terre-Sainte, s'inspirât de l'exemple de la Russie, pour y maintenir et y développer son influence héréditaire, au profit de la cause de Dieu, qui est, et sera toujours en même temps celle de la vraie civilisation.

Nous venons de citer la Russie schismatique. Nous pourrions en dire tout autant de la Prusse et de l'Angleterre protestantes. Pour ces deux puissances encore, la propagande doctrinale se met au service de l'intérêt politique des nationalités. Et comme toujours, c'est l'argent qui est le grand missionnaire. Que le lecteur en juge par ce simple aperçu :

Leur soi-disant évêque de Jérusalem, établi à frais communs, touche 30,000 francs d'appointements. Certains de leurs ministres n'ont pas moins de sept à huit mille francs.

1,200.000 francs ont été dépensés par Miss Cook, pour un temple protestant, bâti en face de la citadelle de David.

La bibliothèque entretenue par la société biblique de Londres pour corrompre l'esprit de la jeunesse syrienne, aurait un revenu tellement considérable que nous n'osons y ajouter foi.

Une banque sous le nom de J. Frutiger et Cie, soutient de ses bénéfices l'œuvre des missions protestantes.

Plusieurs temples, sept hospices ou hôpitaux, vingt écoles, sept orphelinats, des colonies prussiennes à Jérusalem, à Jaffa, à Caïffa, etc... etc... tel est en résumé le tableau des œuvres protestantes en Terre-Sainte.

Par suite de circonstances fâcheuses qu'il serait trop long d'énumérer ici, l'inauguration du nouveau cimetière souleva contre le pasteur une effroyable tempête. Qu'on l'appelle syrien, turo, arabe, français ou iroquois, le peuple est toujours le même. Bref ! avec sa remarquable sagesse Monseigneur avait tout arrangé. Les chefs de la révolte étaient allés faire leur soumission au patriarchat latin de Jérusalem. Quelques jeunes gens s'imaginèrent alors que les chefs avaient reçu pour prix de cette soumission une grosse somme d'argent. Ils ne manquèrent pas d'en faire un *casus conscientie*. " Ou vous partagerez avec nous en bons camarades, leur dirent-ils, ou nous accepterons la compensation que nous offrent les Russes ". Il n'y avait rien à partager. On le comprit fort bien. L'appât du lucre fit taire tous les scrupules et 200 personnes environ consentirent à recevoir le baptême par immersion, moyennant un manteau, une chemise et deux francs par tête. Honte ! s'écriait avec raison l'un de nos confrères indigné, oui, honte au schisme, qui emploie de tels moyens pour pervertir les âmes !

Cette liste, que nous avons dû abrégé, produira sur toute âme vraiment catholique la plus douloureuse des impressions.

Le protestantisme allemand pénètre de toute part au milieu de nous dans un but de propagande hérétique et d'ambition nationale ; il veut faire croire qu'il est, lui, le vrai christianisme, en feignant un attachement spécial pour les saints lieux, en s'implantant dans la région où est né, où a vécu, où est mort le divin Rédempteur. Il veut montrer enfin qu'il est le vrai christianisme par des apparences de charité dans les œuvres qu'il crée, réalisant ainsi ces paroles de la sainte Ecriture : " On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. " Nous savons trop, hélas ! que les protestants d'Allemagne feignent l'amour désintéressé, la charité, et que, sous ces dehors séduisants, ils cachent des desseins politiques, des projets d'envahissement ; qu'ils veulent être les maîtres de ces contrées de l'Orient, afin de tromper les âmes, de se créer des adhérents et des prosélytes, afin d'écarter la France catholique et d'exercer une souveraineté favorable à leur ambition.

Laissons-nous nos ennemis, les ennemis du Christ et de son Eglise, nous précéder en Terre-Sainte, ou plutôt nous en expulser, puisque de tout temps la France y fut aimée et respectée, puisque de tout temps elle y fut la protectrice des chrétiens contre l'oppression de leurs persécuteurs et la ruse du schisme gréco-moscovite.

Non, non, bienveillants lecteurs, ne souffrons pas que la France soit dépossédée de son influence séculaire ; ayons souci de l'honneur de notre patrie et maintenons nos bonnes œuvres en Terre-Sainte. Soyons jaloux aussi de l'honneur de l'Eglise et ne souffrons pas que le protestantisme s'empare du berceau du Sauveur, de sa croix et de son tombeau.

Nous ne comprenons pas que l'on puisse rester impassible si l'on a quelque patriotisme dans le cœur et quelque chose dans l'âme, en présence de ces envahissements si facile à conjurer, puisqu'il ne s'agit ni de prise d'armes, ni d'effusion de sang, mais simplement d'œuvres de charité. Nous ne comprenons pas que l'on puisse si facilement se désintéresser alors que peut-être de grands événements se préparent.

Orient, évènements qui, par notre faute, la faute de notre impassibilité, pourront se produire non seulement en dehors de la France et de l'Eglise, mais encore contre la France et contre l'Eglise.

Hâtons-nous de seconder les efforts du patriarchat latin de Jérusalem, de l'aider efficacement par nos largesses et par nos prières dans sa pacifique croisade.

Dieu le veut ! Dieu le veut ! Ce fut le cri de nos chevaleresques ancêtres. Pourquoi ne serait-il pas celui de notre réveil pour la défense de la plus sainte des causes ? Dieu le veut ! Dieu le veut !!!

L. B. chanoine du Saint-Sépulcre.

NORD-OUEST.

ANNALES DE L'ETABLISSEMENT DES SŒURS GRISES A L'ILE A LA CROSSE.

HÔPITAL ST-BRUNO, Ile à la Crosse, 1883.

Ma Très Honorée Mère,

Vous me demandez, dans la bienveillante lettre que vous avez daigné nous adresser, il y a quelques semaines, de vous communiquer l'histoire de l'établissement de notre humble Mission de l'Ile à la Crosse. Je m'empresse de me rendre à cette juste demande. Aujourd'hui donc, quoique passablement embarrassée, je me mets à l'œuvre, comptant sur votre indulgence et réclamant surtout celle des personnes qui me liront, d'autant plus que je dois en appeler à ma mémoire ingrate, n'ayant, pour m'aider dans ce travail, que quelques notes prises depuis deux ans seulement. La Providence a permis que les circonstances me fissent négliger cette petite partie de mon devoir pour ensevelir dans l'ombre et l'oubli des actes importants que Dieu seul connaît et qu'il récompensera au grand jour !

Je ne m'excuserai nullement sur mon style : la sœur de charité, la sœur missionnaire surtout, s'occupe peu de littérature. Son unique occupation, c'est de soulager la souffrance, d'ouvrir un asile à la misère, d'essuyer les larmes de l'orphelin !..... Son langage ordinaire, c'est le *jargon* qui la fait comprendre des pauvres et des sauvages qui l'entourent, par conséquent personne ne devra être surpris de trouver dans cette petite narration beaucoup trop de *sauvagerie*. Donc mon incapacité avouée et reconnue, je mets mes souvenirs et ma bonne volonté à contribution, et sans autre préambule, j'entre en matière.

Sa Grandeur, Mgr Taché, dont l'unique ambition comme l'unique occupation était l'extension* et l'accroissement du règne de Dieu dans les limites de son vaste diocèse, songeait

depuis longtemps à une fondation de religieuses, au milieu des pauvres sauvages du Nord. Ce vœu de son cœur d'apôtre, il l'avait vu se réaliser en 1858, en faveur de la mission du Lac Ste-Anne, quand, à ses pressantes sollicitations, trois sœurs se détachaient des rangs de la communauté des Sœurs Grises de Montréal et allaient réunir leurs efforts et leurs travaux à ceux des zélés et infatigables missionnaires qui les y avaient devancées. En 1859, Monseigneur songea à ce petit coin de terre qui lui est si cher ! Il chargea donc son nouveau coadjuteur, S. G. Mgr Grandin, qui se rendait en France, pour y recevoir la consécration épiscopale, de négocier cette affaire avec la Maison-Mère. En conséquence la demande de trois sujets pour une nouvelle mission fut faite en septembre 1859, à Notre Très Honorée Mère Deschamps, pour l'année suivante ; mais Sa Grandeur s'embarqua pour la France avant de conclure définitivement cette affaire. Ce ne fut que le 17 mai 1860, que Monseigneur, étant de retour, réitéra la demande faite huit mois auparavant : demande qui lui fut accordée à l'unique condition que les RR. Pères procureraient aux Sœurs tous les secours spirituels, le vêtement, la nourriture, tant qu'eux-mêmes en auraient la facilité et les moyens.

Le 22 mai, à midi, notre T. H. Mère annonçait à la communauté assemblée pour la récréation, que les sœurs Agnès et Boucher étaient nommées pour la mission de l'Île-à-la-Crosse, qu'elles prendraient leur troisième compagne à la Maison Provinciale de la Rivière Rouge.

Monseigneur craignant, avec raison, ne pouvoir se rendre à l'Île-à-la-Crosse, avant les gros froids, pressait vivement le jour du départ qui fut fixé au 4 juin. Les préparatifs se firent à la hâte ; les nouvelles missionnaires n'avaient pas un moment à elles. Immédiatement après leur nomination, elles allèrent faire leurs adieux à leurs chers parents. Quelques minutes seulement après la réception de la lettre que j'écrivais à ma famille, pour lui annoncer mon départ, ma bien-aimée et chère maman était frappée de paralysie. Ce coup en me frappant au cœur lui épargna néanmoins les angoisses des adieux si poignants pour le cœur d'une mère. Je m'éloignai de la maison paternelle, navrée de douleur,

mais résignée, emportant cette certitude que jamais je ne reverrais cette mère bien-aimée sur cette triste terre. Mes prévisions ne se réalisèrent que trop tôt. Ma chère maman mourut quelque temps après.

Le jour de la Pentecôte, nous fîmes la quête dans les principales églises de la ville : grâce aux âmes charitables, les secours furent assez abondants, pour couvrir une partie des dépenses de notre si lointain voyage. D'après les conseils de Monseigneur nous fîmes amples provisions de remèdes, etc., etc., étant obligées par circonstance de remplacer un docteur et un chirurgien.

Le 1^{er} juin, des affaires appelant Mgr Grandin à Ottawa, chez les RR. Pères Oblats, Sa Grandeur vint, accompagnée du R. P. Séguin, faire ses adieux à la communauté. Le 2, S. G., Monseigneur de Montréal, nous expédiait notre obédience; cette lettre, toute imprégnée de l'esprit apostolique qui caractérise ce vénéré prélat, me paraît si touchante et si belle, que j'ai pensé intéresser et édifier en la reproduisant ici.

“ *Mes filles*,—La présente est pour vous donner votre obédience, pour la mission de St-Boniface, à laquelle vous appelle la divine Providence, par la nomination de votre communauté et l'approbation que j'y ai donnée. Je joins à cette obédience une feuille qui renferme une prière qui m'a paru si parfaitement convenir à des sœurs, qui se consacrent à la belle et sainte œuvre des missions, que j'ai cru devoir vous l'offrir, en vous chargeant de la communiquer à vos chères sœurs de St-Boniface. Ne manquez pas de leur dire, en arrivant, que je les bénis de tout mon cœur et que j'ai l'intime confiance que vous travaillerez, toutes ensemble, à être si humbles, si simples et si charitables, que vous mériterez la grâce de beaucoup souffrir pour la gloire de Notre Seigneur et pour l'amour de sa glorieuse et immaculée Mère.

“ Vous recevrez avec la présente un *Agnus Dei*, avec une gravure de la Bienheureuse Vierge Marie, faite sur l'original gravé par l'ordre de N. S. P. le Pape, en mémoire la définition du dogme de l'Immaculée Conception, et une médaille frappée à la même occasion. Vous vous souviendrez tous les jours que vous avez été appelées à cette mi-

“ sion lointaine pour faire connaître, louer, aimer l’Immaculée Vierge. Croyez que par sa puissante protection, vous ferez beaucoup de fruits dans votre ministère de charité. A cette fin, répétez souvent et faites répéter aux autres, cette joyeuse invocation : “ Salut, ô Marie conçue sans péché, etc., etc.” Je vous souhaite un bon voyage, et un heureux succès dans tous vos travaux ! Puissiez-vous faire beaucoup de bien parmi les catholiques, les hérétiques, les schismatiques et les infidèles ! Que Notre Seigneur et son Immaculée Mère daignent vous donner les enfants sauvages à instruire, nourrir et élever. Ne manquez pas de saluer les anges tutélaires et les saints patrons de tous les lieux que vous allez parcourir. Je me recommande à vos ferventes prières et à celles de vos sœurs, dont je demeure toujours le très humble serviteur.

“ † IGNACE, Ev. de Montréal.”

Le 6 juin, après la prière du soir, eut lieu la silencieuse et déchirante scène des adieux ; le profond silence qui régnait partout, n’était interrompu que par les sanglots qui s’échappaient des rangs, comme aussi du petit groupe qui s’avançait lentement, donnant à chacune des cent sœurs réunies, le dernier baiser ! Cérémonie qui fit fuir le sommeil loin de nos paupières et qui fit couler bien des larmes de part et d’autre !

Le 4, le Rév. P. Caër et M. l’abbé Gasté se rendirent à l’Hôpital Général pour dire la Sainte Messe, accompagnés de M. Oram, ecclésiastique, un frère convers et deux postulants, pour la mission de la Rivière Rouge.—A la messe nos sœurs chantèrent : *Armons-nous, la voix du Seigneur, chrétiens, au combat, nous appelle*, etc. Rarement un cantique a fait autant d’impression sur mon âme ; il ne pouvait être mieux choisi. En sortant de l’église, nos chères sœurs nous avaient servi un copieux déjeuner et elles insistaient affectueusement pour que nous y fissions honneur ; mais l’appétit manquait ; personne ne s’en étonnera. A huit heures et demie, la communauté entière nous accompagna à l’église. Pour une dernière fois nous allions nous agenouiller dans ce sanctuaire béni, témoin de nos engagements religieux, que nous nous

fîmes un devoir et un bonheur de renouveler avant de partir pour nos lointaines missions, implorant sur elles et sur nous les bénédictions célestes. Comme nous étions en retard, nous n'eûmes en sortant de l'église que le temps de jeter un dernier regard à nos bien-aimées sœurs, sur nos orphelins, nos pauvres et sur tous nos chers parents, qui nous accompagnèrent jusqu'aux chars. Outre les deux missionnaires pour l'Ile-à-la-Crosse, une troisième sœur, ma sœur Roche et deux filles pour la Rivière Rouge, faisaient partie de la caravane. Enfin, nous nous installons dans les chars, après avoir reçu les derniers embrassements de N. T. H. Mère Générale, et bientôt nous disparaissions. Le 6, à neuf heures du matin, nous étions à la Crosse, sur le Mississipi. Le 7, au coucher du soleil, nous étions à St-Paul. Monseigneur et ses missionnaires se retirèrent à l'Evêché, et nous chez les Révdes et bonnes Sœurs de St-Joseph, où nous reçûmes la plus charitable et la plus gracieuse hospitalité. Le 8, nous allâmes présenter nos hommages à S. Grandeur, Monseigneur Grace, qui nous félicita et nous adressa des paroles touchantes et encourageantes et nous bénit de tout son cœur, puis nous allâmes visiter un peu la ville.

Le 9, après avoir entendu la Sainte Messe et récité les prières de l'itinéraire, nous prîmes congé des bonnes sœurs pour nous rendre dans la cour de l'Evêché, où S. G., Mgr. Grace, nous attendait. Après avoir accompagné Mgr Grandin jusqu'à sa voiture, ce digne Prélat voulut bien nous donner sa bénédiction. Puis nous prîmes place sur nos grands wagons trainés chacun par deux chevaux, parmi nos caisses et nos valises. Vers midi nous faisons halte, pour faire bouillir la chaudière. Il s'agissait de préparer à diner pour un évêque et trois prêtres ; les vives ne manquaient pas, mais nous n'avions pas de table. Monseigneur voyant notre embarras, prend une serviette, s'assit sur le gaz, l'étend sur ses genoux et invite le reste de la caravane à l'imiter et à manger avec bon appétit. Le soir, nous sommes encore en embarras : nous étions tous de vraies *mangeuses de lard*, et n'avions, par conséquent, aucune idée des campements de voyage ; mais disons-le, sans nous flatter, nous fûmes bien vite au courant.

• Le 10, notre conducteur nous dit que nous camperions à la ville de Marseille, cette ville, célèbre par le nom, ne possédait alors qu'une misérable maison, une grange et une cabane à chien. Aussi les édifices de la ville de Marseille ne nous éblouirent pas.

Le 11, la pluie qui tomba une partie de la journée, nous força à camper de bonne heure, et, à l'Hôtel de Luther, s'il vous plaît. Le maître était absent, mais sa jeune dame se montra pour nous pleine de politesse et de délicatesse. Nous fûmes forcées, pour ne point la peiner, d'accepter et sa chambre et son lit.

Le 13, dans l'avant-midi, nous atteignons Crowing, lieu du rendez-vous donné par Mgr Taché. Les hommes, qui nous avaient conduits jusqu'à cet endroit, retournèrent immédiatement à St-Paul. A notre arrivée, de grandes rumeurs circulaient dans la petite localité. Trois cents Sioux, ne respirant que le carnage, venaient pour piller et saccager. Il n'en fallait pas plus pour effrayer les nouvelles missionnaires, qui n'ambitionnaient aucunement le sort de se faire *croquer par ces barbares*. Sa Grandeur, les RR. PP. Pères et Frères, logèrent dans la petite sacristie attenante à la chapelle, tandis que les Sœurs et les filles se retirèrent dans la maison du missionnaire absent dans le moment. Le lendemain nous nettoyâmes et ornâmes la pauvre petite chapelle, qui pouvait être comparée à l'étable de Bethléem. Dans la soirée les charrettes de Mgr Taché arrivèrent et avec elles notre chère mère McMullen, assistante générale, qui venait de faire la visite de la Maison-Provinciale de la R.-Rouge, et retournait à Montréal. Cette rencontre, dans ces vastes prairies, nous consola et nous fortifia beaucoup.

Le 15, Fête du Sacré Cœur, Sa Grandeur chanta une messe pontificale, avec diacre et sous-diacre ; ce fut un beau jour pour nous ; mais le lendemain ne lui ressembla pas. Nous fîmes nos Adieux à notre chère Mère McMullen qui continua sa route, chargée de nos commissions. Un peu après le dîner, on commença à charger les charrettes. Sa Grandeur en désigna une à chacune des voyageuses. Pour ma part je montai dans une charette couverte. Elle me fit penser à celle d'un vieux mendiant qui m'avait intriguée et amusée

dans mon enfance. Je fus obligée de m'y installer. Il serait plus exact de dire : je m'y juchai, car je dus monter sur un échafaudage de valises etc. etc.. La pluie nous contraignit de faire halte dans la journée du 17. Ce fut heureux pour M. Oram qui était malade depuis plusieurs jours. Un médecin, dont j'ai oublié le nom, lui prodigua ses soins avec succès. Monseigneur fut prié d'aller dire la Messe chez lui, on nous invita même à déjeuner. Sa Dame nous reçut avec affection et nous offrit une chambre pour toute la journée ; mais après lui avoir fait agréer nos sincères remerciements nous nous retirâmes dans nos tentes.

Le 18, le temps était beau ; nous continuâmes notre voyage ; mais la Divine Providence se plut à semer notre chemin d'épines. Le tonnerre, les éclairs, nous faisaient passer de bien tristes nuits ; les pluies abondantes et continuelles, en grossissant les rivières, augmentaient nos difficultés. Pour les traverser, les hommes élevaient nos valises et les caisses au-dessus des ridelles des charrettes, au moyen de pièces de bois et de cordes, ensuite, l'on faisait monter les pauvres Sœurs par-dessus, n'ayant rien à saisir pour se soutenir et en proie à des frayeurs impossibles à décrire. Deux fois les hommes firent des canots de peaux crues et, à l'aide de cordes, traversèrent hommes et bagages ; ensuite, lançant les bœufs à la rivière, après plus ou moins de cris et de persévérance, ils parvenaient à les faire aborder à l'autre rive. Disons en passant, à la louange de nos 4 conducteurs métis, qu'ils ont été admirables de patience et de courage dans les mauvais pas ; la misère et les accidents ne les déconcertaient pas ; au contraire, c'est dans ces circonstances là qu'ils étaient plus gais : jamais de jurements, pas de blasphèmes, ni de paroles inconvenantes, comme on a la douleur d'en entendre si souvent ailleurs. Quand leurs bœufs têtus les mettaient à bout de patience leur plus gros mot était celui-ci : "Tu es un chétif" Parfois, pour se délasser de ces mille fatigues, ils se jetaient tous à l'eau, où, pendant un quart d'heure, ils jouaient et rusaient comme des enfants.

Les Sjoux, dont nous avions redouté la présence à Crowin ne laissaient pas de nous inquiéter vivement, surtout après qu'une caravane métisse, que nous rencontrâmes, nous e

assurés que nous les verrions bientôt ; mais nos bons anges veillèrent si bien sur nous que nous en fûmes quittes pour la peur.

Le 7 juillet, nous étions à Pembina. Le 9, Sa Grandeur et le R. P. Séguin prirent le devant à pieds et arrivèrent à la mission de St-Norbert, un peu après midi. Quelques instants après, S. G., Mgr Taché, arrivait aussi pour saluer son digne coadjuteur. Pour nous, nous faisons halte à une petite distance de la mission : nos hommes en profitèrent pour faire grande toilette ; à défauts de pommade dont ils sont grands amateurs, ils nous demandèrent de la graisse de jambon. Ensuite, nous continuâmes notre route. Nos bœufs fatigués, lents et lourds de leur nature, ne purent franchir la distance qui nous séparait de St-Norbert qu'au coucher du soleil. Monseigneur de St-Boniface, avec sa bienveillance et sa délicatesse ordinaires, vint nous bénir et nous souhaiter la bienvenue. Nous avons le plaisir de serrer dans nos bras nos bien-aimées Sœurs Laurent et Dandurand, qui s'empresèrent de nous conduire dans leur petite chaumière pauvre, mais reluisante de propreté. La nuit était déjà bien avancée quand nous songeâmes à faire reposer nos chères hôteses, à qui l'arrivée de notre caravane donnait un surcroît de travail et de fatigues. Pour nous, le bonheur de revoir nos chères Sœurs, nous avait fait oublier toutes fatigues. Le 10, nous apercevons de l'autre côté de la Rivière un grand nombre d'hommes à cheval et plusieurs voitures. C'était la population de St. Boniface, qui, répondant au désir de son Premier Pasteur, venait au devant de Mgr. Grandin lui témoigner son respect et sa joie. Après avoir traversé la rivière en bac, les deux Vénérés Seigneurs et leur suite montèrent en voiture. Alors s'organisa le cortège de triomphe qui accompagna Mgr. de Satala jusqu'à la cathédrale de St. Boniface. Les hommes à cheval formaient une haie de chaque côté du chemin, pendant que les voitures s'avançaient lentement. A une certaine distance de la Mission, les cavaliers métis déchargèrent une vigoureuse et joyeuse fusillade, à laquelle le Canon du fort de l'Hble. Compagnie répondit pendant un quart-d'heure. Les cloches sonnaient à toute volée, tandis que les femmes et les enfants se dirigeaient en toute hâte à

la cathédrale. A la porte, les ornements sacerdotaux étaient préparés ; les deux Saints Prélats s'en revêtirent et allèrent s'agenouiller au pied du Dieu consolateur et soutien des Missionnaires. Il y eut Salut et chant du *Te Deum*. Au sortir de cette cérémonie, nos Sœurs de St. Boniface ouvrirent leurs rangs et nous conduisirent dans leur Communauté, où nous fûmes l'objet de leur plus tendre affection ; mais tout en nous reposant et en nous livrant à une douce joie, nous nous gardions bien de songer à dresser là nos tentes. Nous étions encore loin de la plage que l'obéissance nous avait choisie et désignée.

Pendant les 20 jours que nous passâmes à St. Boniface, nous fûmes continuellement occupées à emballer et à déballer nos caisses endommagées dans cette première étape de notre voyage. Mgr. Taché se montra pour nous plein de cette paternelle et prévoyante sollicitude dont il a toujours donné de si nombreuses preuves pour les pauvres Missionnaires du Nord. Sa Grandeur entraînait dans tous les plus petits détails. Elle insistait surtout pour que nous prissions le temps et les mesures nécessaires pour bien faire les ballots et prévenir les accidents dans le voyage, sinon, disait Monseigneur, les hommes s'impatientseraient, ils blasphémèrent et le Bon Dieu en sera offensé.....

Avant notre arrivée à St. Boniface, Mgr. Taché avait écrit à Mr. Deschambeault, Bourgeois de l'Île à la Crosse, pour l'avertir de notre arrivée. Comme ce Monsieur se rendait tous les étés à York Factory avec 5 ou 6 barges pour se procurer les marchandises et approvisionnements nécessaires à l'entretien de ses engagés et pour la traite avec les Sauvages, nous devions partir de la Rivière Rouge, assez à temps pour être rendus au Grand Rapide pour le 10 ou 12 Août, époque où M. Deschambeault devait y être lui-même.

Notre bonne Sœur Pepin venait d'être nommée pour être désormais notre compagne de misères et de mérites. Ses bonnes qualités, sa franche gaieté, son dévouement, son zèle nous la rendirent bien chère. L'expérience qu'elle avait acquise, comme Maitresse pendant trois ans, au Pensionnat de la Rivière Rouge, nous la rendit très utile pour l'éducation et l'instruction de nos futures élèves sauvages. Elle r

faillit pas à sa pénible et dure mission. Nous aurons lieu de le constater plus d'une fois dans le cours de ce récit. Cette bonne Sœur accepta sa mission et se prépara au départ. Cependant Mgr Grandin qui avait fait une grave maladie, durant son court séjour en France, épuisé par les fatigues du voyage, succomba une seconde fois, et fut obligé de garder le lit, en proie à de cuisantes douleurs. A la veille du départ c'était double épreuve. Mgr Taché, craignant pour des jours si précieux, s'offrit à partir à sa place pour l'Ile à la Grosse, afin que Sa Grandeur put pendant un hiver de repos, refaire ses forces trop tôt épuisées. Mais Monseigneur de Satala refusa cette offre obligeante et persista à dire que le voyage le guérirait. Ainsi, le 30, le courageux Prélat échangeait son lit pour une voiture qui le conduisait au Fort de Pierre, en compagnie de Monseigneur Taché.

Pour nous, après avoir fait les prières d'usage, nous fîmes nos adieux à notre Vénérée Mère Valade, alors très-souffrante de la maladie qui la conduisit au tombeau quelques mois après, ainsi qu'à nos bien-aimées Sœurs de St-Boniface. Les trois Sœurs Missionnaires et Marie Luce Fortin embarquèrent pour la première fois de leur vie dans une barge. Les rameurs chantaient gaîment et à pleins poumons. "*Ma Tarly dondaine*". Nous, nous pleurions... quoique heureuses d'avoir rompu les derniers liens qui nous retenaient loin de notre chère mission. Nous devons ce tribut à la nature, mais nous nous consolions en disant : "Au Ciel nous nous reverrons !..."

Au Fort de Pierre, nous retrouvâmes nos deux Saints Evêques. Il répugnait à Mgr Taché de laisser partir Mgr Grandin dans l'état de souffrance où il était, mais ses raisons et ses instances prévalurent. Mgr de St. Boniface fit donc à son digne Coadjuteur malade de ses adieux qui navrent le cœur et y laissent de longs souvenirs.

Il bénit ensuite le Rvd. P. Séguin, le Frère Boisramé, les trois Sœurs et notre généreuse M. Luce ; puis nous embarquâmes tous. M. Charlie, commis de l'Hble Compagnie, prit place parmi nous et les hommes poussèrent au large. Monseigneur Taché remonta la côte, nous jetant un dernier regard, nous donnant une dernière bénédiction, puis, il disparut...

Nous campâmes bientôt à la Pointe de la Sucrierie. Le 31, Monseigneur étant mieux, le vent favorable, les hommes poussèrent au large à l'aube du jour. Vers 10 heures, nous entrions dans le beau et grand lac Winnipeg qui est toujours agité, même en temps calme. Nos deux Sœurs souffrirent du "Mal de Mer". La nuit ne fut pas propice aux malades ; outre que le tonnerre et la pluie nous empêchèrent de reposer, le vent soulevait tellement notre tente, qu'à tout moment nous pensions nous trouver à la belle étoile. La nuit suivante fut pire : nous étions campées sur une pointe si étroite que nous avions juste la place pour nos tentes. Le vent était si violent que nous fûmes obligées de tenir les poteaux de notre maison de toile ; à bout de force, nous appelâmes au secours. Les hommes vinrent consolider les piquets que la retenaient ; nous passâmes le reste de la nuit à essayer vainement à nous réchauffer. Le matin, ma Sœur Pepin se trouvait vraiment malade. Heureusement pour elle le vent nous étant contraire, il nous fut impossible de marcher ce jour là ; quant à nos hommes, ils en profitèrent pour jouer du *violon et danser*.

Le 4, à trois heures, nous allions à la voile, mais à 10 heures et quart, le vent changeant, nous dûmes planter nos tentes. Le tonnerre gronda presque jusqu'au 8 ; nous ne fîmes qu'un court trajet ces jours-là.

Le 8, nous allions à pleine voile à 2 heures du matin ; nous campâmes tard. A peine étions-nous couchées, qu'un orage épouvantable éclata tout-à-coup. Nos hommes qui n'avaient pas de tentes cherchèrent une place pour se mettre à l'abri du vent. Par bonheur ils trouvèrent une cavité dans une montagne où ils allumèrent un grand feu pour se réchauffer. Le vent redoublant de violence, la tente de Monseigneur fut emportée et la nôtre allait subir le même sort, quand 2 de nos hommes, craignant pour nos barges, sortirent de leur retraite et s'aperçurent de notre embarras. Ils nous offrirent leur caverne. Rien de plus comique qu'un déménagement semblable au milieu de la nuit, par une pluie battante et la lueur des éclairs qui sillonnaient le firmament. Après plus ou moins de difficultés, nous parvenons au sommet de la petite montagne. C'était absolument comme l'un de ces

contes de fées que j'avais souvent entendus dans mon enfance. Nous apercevons, au fond de ce trou, plusieurs hommes enveloppés dans leur couverture et assis auprès d'un grand feu. Nous y descendons tous, Evêque, Père, Sœurs, pour nous réchauffer et y faire sécher nos habits. Monseigneur était très souffrant. Les hommes ayant réussi à fixer nos tentes, nous pûmes au moins nous trouver chacun chez nous et reposer un peu. Mais nos pauvres hommes, craignant pour leur barge, passèrent la nuit à la tenir pour l'empêcher de se briser. La tempête continuant, nous passâmes la journée dans notre petit trou. Ce ne fut que vers midi, le lendemain, que nous pûmes pousser au large. Le 11, encore vent contraire. Le 12, nous arrivions à l'entrée du Grand Rapide. C'est à ce lieu que M. Deschambault était convenu de nous rencontrer et qu'il nous fit forcément défaut. Ce bon Monsieur, arrivé 8 jours avant l'époque fixée, s'était vu dans l'impossibilité d'attendre notre arrivée avec tout son monde. Avant de laisser ce poste, il avait engagé un garde et des hommes avec une barge n'ayant qu'une demi-charge. Ce bon Monsieur ne pouvait faire mieux, mais pour nous, c'était un contre-temps, auquel nous ne nous attendions pas et qui eut des suites très-fâcheuses. Mais cette circonstance, en nous laissant à la merci de la Providence, nous mit à même d'admirer et de bénir cette main divine qui nous conduit tous. Dans l'après-midi, nous fîmes le portage du Grand Rapide, à pied bien entendu. Les passagers, marchent 4 milles environ par des chemins affreux, c'était un peu plus que nos forces. Quand à nos pauvres hommes, c'était un spectacle pitoyable que de les voir chargés comme de pauvres bêtes de somme. Voici la manière de faire le portage : Chaque homme prend 2 pièces de 100 livres environ, qu'il charge sur ses épaules, au moyen d'une lanière de cuir, qu'il se passe sur le front ; ainsi chargé il court lestement par des chemins impraticables, dans l'eau, dans la boue, sur les roches etc. etc. Avant de nous séparer de nos bons métiers qui nous avaient accompagnés jusque là, Monseigneur leur fit une petite instruction, les félicitant de leur bonne conduite, les remercia de leurs services, puis, munis d'une grande bénédiction et comblés de vœux et de remerciements, ils s'éloignèrent, re-

tournant à St. Boniface. Ces Métis étaient remplacés par des sauvages protestants ou infidèles, durs et inhumains, à demi vêtus, tels en un mot que nous ne pouvions guère compter sur leurs services. La Divine Providence avait ainsi disposé des choses : nous nous résignons à notre sort. Munies du Pain des forts, nous nous embarquons après avoir appelé à notre secours l'Etoile de la Mer. Notre guide avait avec lui sa femme et un enfant de 3 ans. Elle ne manqua pas de se placer près de lui et le plus commodément possible. Deux Sœurs seulement purent se mettre auprès, tandis que Monseigneur, le R. Père, le Frère, la troisième Sœur et la fille durent se placer entre les rames. Ceux qui ont voyagé dans les barges pourront seuls se faire une juste idée de ce qu'eut à souffrir Monseigneur Grandin, encore convalescent, dans une position aussi fatigante et dans une contrainte continuelle. Ce jour-là nous fîmes un second portage de 4 milles. Ma Sr. Pepin dut se reposer plusieurs fois, étant à bout de force. La femme du Guide, habituée à ses longues marches, son enfant sur le dos, avançait sans difficulté. Elle nous devançait d'une longue distance et se retournait de temps en temps pour s'amuser à nos dépens.

Le 14, vers 6 heures du soir, le vent nous étant favorable, quoique un peu violent, nos hommes entreprirent le dangereux Lac Bourbon. Pour nous qui souhaitions tant d'arriver à notre mission, ignorant le danger que nous courrions, nous prîmes gaiement nos places inconfortables. Le vent enflant notre voile nous commençons à nous éloigner du rivage, quand M. Charlie, dont j'ai parlé plus haut, apercevant un petit nuage noir aux firmament, enjoignit au Guide de baisser la voile et de retourner au rivage au plus tôt. Comme ce dernier ne s'en souciait guère, ce bon Monseigneur s'adressant aux hommes leur dit : Vite, vite, pressez-vous, abattez la voile, gagnons la terre, sinon, nous allons périr. Tout dans sa personne trahissait ses craintes et co vainquait de l'imminence du danger. On lui obéit forcement et même en murmurant. La barge n'était pas encore retournée, que le vent augmenta considérablement ; les hommes qui ramaient de toutes leurs forces eurent juste le temps d'atteindre le rivage. Nous n'étions pas encore dé

barqués qu'une violente bourrasque de vent faillit faire tourner la barge et son contenu. A la frayeur succède un sentiment de reconnaissance. Nous tombons à genoux et nous bénissons la Divine Providence de nous avoir protégés d'une manière si visible. Sans la prévoyance de ce commis, nous périssions tous ! Cependant le vent s'étant calmé, les hommes hissèrent de nouveau la voile, et nous voilà en peu de temps lancés dans cette périlleuse et longue traversée. Le temps était très obscur, notre mauvaise et frêle embarcation avançait comme une flèche à travers les vagues en fureur, qui pouvaient la briser ; personne ne parlait, tous écoutaient, en frémissant jusqu'au fond de son être, le bruit de ce Lac en furie. Nous avions grande peur !!! Mais celui qui a dit à la mer en courroux : " Arrête-toi-là ", enchaînait aussi cet élément. L'étoile, guide du voyageur, ne paraissait pas ; mais derrière le nuage noir, qui nous la dérobait, Marie veillait sur nous et nous couvrait de sa maternelle protection !... Enfin, nous atteignons l'autre rive sans accident. Dieu soit béni !... Nous respirons, le danger est passé. Le 16, nous traversons le Lac Vaseux, vrai borborygme. Il porte bien son nom. Nous passâmes la journée entière sans pouvoir mettre pied à terre, la barge ne pouvant accoster nulle part. En conséquence notre campement fut des plus malsain, au milieu d'un marais dont les miasmes en s'exhalant nous fatiguaient extrêmement. Monseigneur en fut si fort incommodé que le lendemain Sa Grandeur était sérieusement malade. Mais Monseigneur préféra souffrir davantage en continuant le voyage, que de le retarder quelque peu pour se remettre de cette nouvelle fatigue.

Ce qui nous affligea le plus ce fut de voir ce saint et courageux Prélat reprendre cette place si incommode au milieu des rameurs, l'espace ne lui permettant pas de se coucher. Il dut passer la journée entière assis sur des ballots, vomissant et supportant avec une patience admirable des douleurs aiguës. Nous n'avions pas même la faible consolation de lui offrir un peu d'eau chaude. Nous avions des remèdes dans nos valises, mais comment les ouvrir en route ?

J'ai déjà dit que les hommes que nous avions pris au Grand Rapide étaient sans humanité pour les Missionnaires

qu'ils conduisaient, et sans égards et sans pitié pour Monseigneur qui souffrait tant. Ils furent aussi indifférents, aussi insensibles aux souffrances de Monseigneur que s'il n'en fut rien. Quand nous mettions à terre pour les repas, pour éviter les désagréments, comme aussi pour nous épargner des scènes révoltantes, nous devions nous éloigner et faire un feu à part, pour faire "*bouillir la chaudière*". Au campement comme dans la barge, ils étaient en continuelles chicanes, s'agrippant etc. etc.,.....

Le 18, nous rencontrons, vers midi, M. J. Baptiste Bruce, guide d'une des brigades du portage La Loche, et ami dévoué du Missionnaire. Qu'il fait bon rencontrer sur la plage sauvage des gens civilisés comme nous ! aussi la satisfaction fut réciproque. Ce bon Monsieur nous donna des nouvelles directes de l'Ile à la Crosse, et de la Mission qu'il avait visitée. Il alla ensuite visiter la barge. En la voyant si délabrée, les expressions lui manquaient, songeant au danger que nous avions couru, en traversant le périlleux Lac Bourbon, avec une si grosse charge, et par un vent violent. Il joignit ses actions de grâce aux nôtres, envers la Divine Providence qui nous avait protégés d'une manière si visible. Le bon et respectable vieillard qui voyage depuis son enfance et qui est guide depuis une vingtaine d'années, comprenait mieux que personne le danger auquel nous étions échappés.

Le 19, dans la soirée, nous arrivions au Fort du Pas. Il y a là un petit village de Maskigons et une Eglise protestante.

On dit qu'un Bourgeois a légué, en mourant, sa fortune pour fonder cette Mission !...

Le 23, au matin, nous étions au Fort Cumberland. Le digne M. Stewart, Bourgeois, fit saluer l'arrivée de Sa Grandeur par une joyeuse fusillade et vint lui-même souhaiter la bienvenue à Monseigneur au rivage, tandis que de son côté, sa gracieuse Dame venait nous prier d'accepter une chambre, préparée avec beaucoup de goût et une exquis propreté, pour nous y reposer. Une autre chambre était réservée pour Monseigneur. Nous avions plus d'une brèche à réparer à notre humble toilette de voyage ; cela ne nous empêcha pas d'être l'objet de la prévenante et gracieuse politesse de nos dignes hôtes. Un superbe dîner no

fut offert, après le quel nous fîmes nos adieux à nos pauvres hommes, tous infidèles encore. Est-il étonnant qu'ils fussent si inhumains ! En les voyant s'éloigner, nous faisons monter une fervente prière au Ciel pour leur conversion. Que Dieu nous pardonne de les avoir vus s'éloigner sans regret ! Pendant que les missionnaires recevaient ce gracieux accueil, le respectable Bourgeois s'occupait avec obligeance de leur faire continuer leur voyage, engageant des hommes, leur prêtant sa belle et grande barge pour les conduire au Fort de Traite, où M. Deschambault était convenu de leur laisser une barge toute équipée. Tout étant prêt, sur les 2 heures, nous prenions congé de M. et de Mde Stewart, après leur avoir offert l'expression de notre bien vive reconnaissance. Que le Ciel leur rende au centuple ce qu'il ont fait pour nous !

Nous prenons donc le Lac Cumberland. Après le souper nous voguons à la voile jusqu'à minuit. Nous entrons dans la *Rivière Maligne*, qui est très dangereuse. Les eaux en sont si basses que les barges courent risque de se briser sur les roches, qui se rencontrent dans son lit.

Depuis ce jour jusqu'au 28, nous fîmes dix portages, quelques-uns étaient affreux ; certain rapide étant trop fort, les hommes devaient porter la barge à travers les roches et les broussailles ; ils étaient excédés de fatigues, les pieds et les épaules ensanglantés, couverts de boue et baignés de sueurs. Pauvres hommes ! nous en avions doublement pitié en pensant qu'ils étaient protestants. Au dernier rapide nous allâmes nous agenouiller sur la tombe de Louison Gaudry, pauvre métis qui s'est noyé, il y a quelques années, dans ce même rapide.

Ce jour-là nous avançons avec une telle rapidité, qu'il nous semblait être portés sur l'aile du vent, quand, tout à coup, dans la soirée, la corde qui soutenait la voile s'échappa de la poulie, et s'abattit sur nous comme un éclair. La secousse fut si violente que la barge en fut ébranlée ; on crut pour un moment qu'elle allait s'ouvrir. " Seigneur ! sauvez-nous, nous périssons ! " En même temps, une grosse perche sur laquelle était fixée la voile, passa si près, en tombant, de la tête de Monseigneur, qu'elle lui effleura l'épaule. Sans

l'intervention divine, elle devait lui fendre la tête ! Les jours suivants nous fîmes quatre portages très dangereux et toujours très pénibles pour les pauvres hommes.

Enfin, le 31, à neuf heures et demie, nous étions au Fort de Traite. Mais nouvelle déception ! A notre grande surprise la barge toute équipée que nous devions trouver là, n'y était pas ; et les hommes de M. Stewart ne devaient pas aller plus loin, et ne voulaient pas s'engager de nouveau pour aller jusqu'à la Rivière Rapide. Ils se disposaient à repartir quand Monseigneur leur promit de doubler leurs gages, et M. Charlie joignant ses instances à celles de Sa Grandeur, ils semblèrent mieux disposés à nous écouter, sans cependant donner le dernier mot. Dans la soirée, ce bon commis leur donna à l'insu de Monseigneur chacun un bon coup de vin. Cette politesse leur fit si grand plaisir que, le lendemain, ils s'engagèrent et nous nous mîmes en route encore une fois, bénissant la douce Providence qui n'abandonne pas les siens. Nous arrivâmes donc le 3 Sept. à la Rivière Rapide, après avoir fait six autres portages. Là, le bon M. Deschambeault, Bourgeois de l'Ile à la Crosse, nous attendait. M. S. McKenzie, commissaire de ce poste, eut la politesse de nous installer dans sa maison neuve, qu'il n'avait pas encore habitée. Il avait plu toute la journée, nous étions mouillées jusqu'aux os et transies de froid, tellement que nous ne pûmes nous réchauffer dans la soirée, quoique nous eussions un bon feu. M. Deschambeault donna des ordres pour engager des hommes, promettant qu'à son arrivée à l'Ile à la Crosse, il enverrait immédiatement une barge à notre rencontre, pour donner à ceux-ci le temps de retourner à leur poste avant les glaces. Le lendemain, ce Bourgeois s'embarquait dans un petit canot d'écorce, avec deux hommes seulement. Les hommes du Fort ne pouvant être dérangés de leur ouvrage dans une saison si avancée, M. McKenzie songea donc à engager des sauvages ; mais à cette époque de l'année, tous ces pauvres sauvages parcourent les bois et à une grande distance ; ce ne fut donc qu'après 8 longs jours d'attente qu'ils furent trouvés et prêts à partir.

Pour nous, Sœurs de charité, ce temps ne fut point perdu nous fûmes appelées à donner nos soins aux pauvres malades

et infirmes de cette place. Un pauvre petit garçon de 7 à 8 ans avait des plaies si horribles que ses parents hésitèrent à nous l'amener, croyant que nous refuserions de le soigner. Ce qu'ayant appris un vieux Canadien, du nom de Lafleur, leur dit : *Ah ! ça ne craignez pas, il n'en est pas des Sœurs comme du ministre de l'autre bord de la Rivière.....* Sur ce, ils risquèrent de nous le faire voir. Les plaies étaient hideuses, horribles à voir. J'entrepris néanmoins de le soigner. J'eus bien de la difficulté à me procurer de l'épinette rouge. Après quelques jours de traitement le pauvre petit était déjà mieux, les plaies se refermaient, j'offris aux parents de l'amener avec nous à l'Ile à la Crosse, pour le soigner jusqu'au printemps ; ils y consentirent avec plaisir.

Mais le nouveau retard que nous éprouvions encore à ce poste épuisait insensiblement nos maigres provisions. Notre fameux *toro* dont le nom et l'odeur nous faisait bondir le cœur, au début du voyage, devenait mets rare, excellent. Nous n'y touchions que du bout des doigts, des dents bien rarement. C'était un trop grand régal ?.....

Monsieur le Ministre Hunt nous fit l'honneur d'une visite pendant ces longs jours d'attente. Il était accompagné de sa Dame pleine d'affabilité. Était-ce du prosélytisme ou non, toujours que cette bonne *Ministress* offrit un livre à ma Sr. Pepin, renfermant grand nombre de conversions de catholiques au protestantisme. *Notre chère Sœur n'en demeura pas moins catholique !.....*

Enfin, le 10 au midi, nous disions adieu à la Rivière Rapide qui nous avait retenus trop longtemps sur ses bords, après avoir offert nos remerciements au bon M. et Mde. McKenzie, pour leur gracieuse hospitalité.

Le lendemain nous fîmes trois portages : au dernier, en faisant monter la barge dans le rapide, un des hommes trébucha et tomba lourdement sur les roches ; on nous l'apporta sans connaissance. Nous lui prodiguâmes nos meilleurs soins, et le lendemain, Monseigneur voyant des Sauvages, les paya pour ramener le blessé au Fort. Le 13, à l'aube du jour, nous étions au *Trois petits Diables*, rapides qui portent bien leur nom ; nous les montâmes dans la barge et sans accident. A 9 heures nous arrivions au *Grand Diable*

dont nous avons entendu les mugissements à une très grande distance. C'est là que la Divine Providence nous attendait pour nous soumettre à une bien rude épreuve. Ce rapide est si dangereux, que les hommes, après s'être consultés, déclarèrent qu'ils n'étaient ni assez forts, ni assez nombreux pour porter la barge, aussi longtemps que le rapide l'exigeait. Ils firent le portage du bagage pendant que les passagers les suivaient péniblement à travers les roches et les troncs d'arbres renversés. Puis à l'extrémité, bon gré, mal gré, il fallut dire : *Fiat* !... et laisser dresser nos tentes, pour attendre la barge que M. Deschambault devait envoyer à notre rencontre.

Le 14, Fête de l'Exaltation de la Ste. Croix, les hommes nous firent leurs adieux, pour retourner à la Rivière Rapide. Notre pauvre petit infirme, voyant partir ses connaissances, éclata en sanglots et demanda à retourner avec eux. D'ailleurs se sentant mieux et pouvant alors marcher, il soupirait après sa liberté... Il partit...

Pour nous, abandonnées au milieu de ce désert, manquant de vivres, nous adressâmes à Dieu une de ces prières qui font descendre le calme et la résignation dans l'âme. Notre délaissement sur cette plage inhabitée, notre pauvreté et tout ce qu'il y avait d'inquiétant dans notre position, était, je l'espère, un petit bouquet de myrrhe, digne d'être offert au Divin Sauveur de la Croix. De temps en temps nous recevions la visite interressée de Sauvages infidèles, que la faim ou la maladie nous amenaient. Comme nous n'avions pris de vivres que pour une dizaine de jours, à la Rivière Rapide, et que nous ne pouvions prévoir quand nous partirions de là, nous allions cueillir des bluets en grande quantité ; nous les faisons bouillir à l'eau, puis nous ajoutons parcimonieusement un peu de farine. Ce mets que la faim nous rendait délicieux, ménageait notre *toro* que nous nous contentions de regarder du coin de l'œil. Oh ! le fameux *toro*, c'était désormais une nourriture trop délicate pour nous !

Le 17, deux hommes arrivaient de la Rivière Rapide en canot. M. McKenzie, ayant appris nos contretemps et nos malheurs, envoyait des hommes au-devant de la barge, qui ne devait pas être loin, si M. Deschambault l'avait fait partir

immédiatement après son arrivée, comme il l'avait promis. M. le ministre Hunt, dont nous avons déjà parlé, sympathisant à nos malheurs, envoyait un précieux cadeau à Monseigneur Grandin. C'était une boîte contenant : six chandelles de blanc de baleine, une petite boîte de farine, trois petites boîtes de mouton rôti venu d'Angleterre, quatre livres de chocolat et un fromage. A l'adresse des Sœurs : quatre magnifiques crémones, quatre paires de menottes et trois paires de bas. Quel secours ! quelle providence ! Merci, mon Dieu ! oui, vous veuillez sur nous ! Ces objets nous furent d'une grande utilité tout le reste du voyage.

Le 18, il soufflait un vent glacial, qui nous avertissait que la saison était très avancée, et que nous aurions l'onglée plusieurs fois avant d'arriver à notre chère mission, dont nous étions hélas ! si éloignées encore. La pluie tombait fréquemment, mais une pluie si froide que nous étions forcées de rester sous la tente. Après quelques averses nos tentes étaient couvertes d'une couche de glace.

Monseigneur, un peu remis au physique, était en proie à de grandes perplexités au moral. Sa Grandeur commençait à craindre qu'il ne fut arrivé quelque accident à M. Deschambault : crainte que le reste de la caravane partageait vivement. Aussi le saint et courageux prélat n'avait pas peu à faire pour soutenir le moral de son monde, que ces épreuves abattaient. Toujours gai, toujours résigné, son cœur ne savait que se soumettre et accepter avec amour les croix que la Providence lui envoyait. Quand il ne pleuvait pas, la hâche à la main, le chapelet de l'autre, ce saint Prélat s'enfonçait dans le bois fort et y bûchait de longues heures, revenant ensuite au campement, trainant d'énormes bûches de bois sec ; le soir venu, il faisait un grand feu, s'essayait d'un côté avec le Rév. Père et le bon frère, et les Sœurs de l'autre. Alors, pour chasser la tristesse et l'ennui, ce bon Seigneur racontait des histoires, chantait des chansons, etc., mais il exigeait que chacun fournit son contingent. Avant de nous séparer, d'une voix mélodieuse et attendrissante, Monseigneur entonnait l'*Ave Maris stella*. Le chapelet et la prière se récitaient en commun, ensuite, fortifiées d'une bénédiction de ce vénéré Pasteur, nous nous retirions dans nos

tentes, que Monseigneur nommait le couvent, tandis que Sa Grandeur et ses compagnons rentraient à l'Evêché. Dans l'obscurité de la nuit et au milieu de ce majestueux silence, que le bruit seul du terrible Rapide du Grand Diable interrompait, Monseigneur priait... pleurait... Nous avons appris plus tard que sa Grandeur ne dormait presque pas.

Le 23, la neige tombait par petits flocons ; tout était glacé autour de nos tentes ; nous nous enfoncâmes dans la forêt. Les branches touffues des grands arbres nous mirent à l'abri de la neige et du vent. Dans le courant de la journée, les hommes partis le 17, pour découvrir l'arrivée de la barge, reviennent au campement abattus et consternés ; rien ne paraissait, rien ne faisait présumer sa prochaine arrivée. Ne sachant quand nous recevrons du secours, voici le règlement que la prudence nous fit prendre afin de ne point jeûner trop vite, et tout à fait : Le lever après 7 heures, sainte messe à 8½ heures, déjeuner entre 9 à 10 heures. Dîner par cœur, souper à 4½ heures ou 5 h. Donc deux repas par jour avec des bluets préparés, comme je l'ai dit plus haut, pour ménager notre trop mince provision de vivres. Mon Dieu, ayez pitié de nous !

Ce même jour du 23, la neige, puis la pluie tombait lente et froide ; le vent soufflait bien fort. Blotties dans notre tente, enveloppées dans nos longs manteaux, nous étions tristes, silencieuses. Tout à coup, vers 4 heures du soir, nous entendons un coup de fusil. Oh ! Dieu, un sentiment de bonheur succède à la tristesse, le bonheur fait battre tous les cœurs, un cri de joie spontanée s'échappe de toutes les bouches : *La Barge ! la Barge !!!* Après quelques instants un second coup de fusil se fait entendre, puis un troisième. Malgré la pluie nous sortons précipitamment de notre tente. Oh ! bonheur ! ce sont nos hommes : ils sont neuf, ils s'avancent en grande hâte. Monseigneur va au devant d'eux ; ils tombent à genoux à ses pieds, et la main de Monseigneur de Satala s'élève pour la première fois pour les bénir !

Le bonheur brillait sur leur front, ils étaient heureux de revoir leur Père, devenu leur Evêque. Après les premiers épanchements, Monseigneur nous les introduisit. Ils ouvraient

de grands yeux et ils donnèrent une chaude et vigoureuse poignée de mains à ces "*Femmes de la prière*" qu'ils ne pouvaient définir. Ces bons hommes, attendus comme nos sauveurs, étaient au Portage de la Truite depuis plusieurs jours dans la certitude que les hommes de la Rivière Rapide monteraient jusque là, car ils craignaient pour leur barge dans le Rapide qui est fort dangereux. Mais ayant appris par des sauvages que nous les attendions, ils affrontèrent le danger pour venir nous chercher. Le soir même, ils chargèrent la barge. Pour la 12ème fois, nous nous endormions au bruit du Rapide menaçant ; comme des enfants fatigués, nous reposâmes sans inquiétude, nous croyant au bout de nos épreuves, mais hélas !.....

Le 24, avant l'aube du jour, nous disions, dans une allégresse indicible, adieu, au grand Diable. Oh ! que le *Diable* sans le savoir pourtant, *sans dessein*, comme on dit dans ce pays, nous a fait souffrir ! Dans l'après midi, nous passions les Rapides des Ecartés et celui du petit Portage de la Truite. Enfin à 5 heures, nous étions en face du redoutable Rapide de la Truite. Après avoir fait le portage des bagages, les hommes se mirent gaiement en devoir de faire monter le rapide à la barge. Monseigneur et ses compagnons se mirent de la partie ; après d'incroyables efforts, ils parvinrent à lui faire monter le rapide. On arrivait en *haut*, quand, oh malheur ! le cable se rompit ! Le gouvernail et son compagnon n'eurent que le temps de s'élancer dans l'eau pour se sauver à la nage ; mais l'un d'eux, en tombant sur une roche aiguë, se brisa une côte, et la barge, emportée par le courant du rapide, tourna sens dessus dessous. Tous travaillèrent inutilement, jusqu'à la tombée de la nuit, pour lui faire prendre le courant de la rivière, la nuit fut longue. Les hommes craignaient qu'elle ne se dégageât seule et qu'elle n'allât se briser dans les rapides voisins. Alors, que serions-nous devenus !

(A continuer).

DEPART DE MISSIONNAIRES.

(DE L'ÉTENDARD.)

Le R. P. Lacombe et ses compagnons, Religieux et Religieuses.

Mercredi soir, 21 mai 1884, sur les neuf heures, la ville de Montréal a pu contempler une fois de plus le spectacle touchant d'une phalange de missionnaires et de Sœurs de Charité, partant pour les lointaines missions de l'extrême Nord-Ouest.

A voir la foule considérable qui encombrait le gare St Bonaventure, bien que le jour et surtout l'heure de ce départ n'eussent guère été annoncés, à lire la vive émotion qui était peinte sur toutes les figures, à entendre l'expression des souhaits, les paroles d'admiration, les vœux ardents de la foule, l'on constatait avec bonheur combien notre catholique population sait apprécier l'héroïsme et le dévouement de ceux qui vont se consacrer ainsi aux rudes labeurs de l'apostolat, au plus profond des immenses solitudes, à travers les glaces et au milieu des vastes forêts de l'extrême Nord-Ouest du Canada.

C'était notre bien aimé Père Lacombe, O. M. I., ce missionnaire si vaillant, si dévoué, si infatigable, malgré son âge déjà avancé, qui, pour la vingtième fois peut-être, se mettait en marche à la tête d'un nouveau bataillon de soldats du Christ, pour aller conquérir à Dieu et à la civilisation ce qui reste encore de pays sauvages sur notre continent.

Le bon Père ne pouvait se rassasier d'exprimer combien il était heureux de pouvoir retourner vers ses chères missions à la tête d'un semblable renfort.

Les religieux et religieuses de ce parti d'expédition ont pour destination les missions suivantes : la Mission du lac Qu'Appelle, la Mission de St-Albert, la Mission de l'Isle à Crosse, la Mission de l'Athabaska, la Mission de la Providence de la Rivière McKenzie. Tous n'ont pu s'embarquer, vu que ceux venant d'Europe n'étaient pas encore arrivés à Montréal.

Entr'autres compagnons de voyage, les compagnons mission du Rév. Père Lacombe sont les RR. PP. :

Benjamin Desroches, Alphonse Desmarais, des Oblats de Marie Immaculée, le Frère Scholastique Donat Foisy, et un jeune Monsieur Picotte.

Les religieuses sont :

Pour la Mission du lac Qu'Appelle—Sr M. Philomène Lalumière, M. Anne Béliveau (Sr Bergeron) et M. Amanda Marchand (Sr St-Arnauld.)

Mission St-Albert—Sr M. Valérie Charpentier (Sr M. du Crucifix) et M. Victorine Béliveau (Sr Marie des Anges).

Mission de l'Isle à la Crosse—Sr M. Delphine Brassard et M. Theresa Quinn (Sr Hearn.)

Mission de l'Athabaska—Sr M. Hermine Allard (Sr St-Charles, et Sr M. Rosa St-Pierre).

Mission de la Providence de la Rivière McKenzie—Sr M. Catherine Columbine et Sr Albina Boursier.

Vendredi, à neuf heures du soir, devra suivre le reste du parti d'expédition sous la conduite du Rév. Père Lecorre. Ces dévoués missionnaires, qui sont assez nombreux, viennent directement d'Angleterre, sont accompagnés de plusieurs religieuses de l'ordre des "Fidèles Compagnes de Jésus," c'est-à-dire, de la même communauté que celles qui, l'an dernier, à pareille date ou à peu près, sont passées à Montréal, en route pour le Nord-Ouest.

Elles ont déjà fondé deux établissements dans le diocèse de Mgr Grandin, une à Prince Albert et l'autre à St-Laurent de la Rivière McKenzie.

Ce dernier corps d'expédition est destiné aux missions de langue anglaise, et spécialement à celle de la Rivière McKenzie.

Nous avons la vive satisfaction d'annoncer en outre que Sa Grandeur, Mgr l'Archevêque de St-Boniface, aidé du Père Lacombe, a obtenu du gouvernement fédéral, pour la plupart de ces missions et notamment pour celles de Galgarry et Qu'Appelle, la formation d'écoles industrielles et agricoles qui seront placées sous la direction de maîtres spéciaux et dont le haut contrôle appartiendra aux missionnaires. Ainsi, c'est suivant ce que d'ailleurs ils ont toujours réalisé, une mission éminemment civilisatrice, même au point de vue purement matériel, que nos missionnaires

vont accomplir dans ces contrées lointaines. Le gouvernement a compris, ce qu'au reste prouvent des siècles d'expérience, que le missionnaire catholique est, même en dehors de sa mission religieuse, le pionnier de civilisation par excellence.

Son action est, de toutes, la plus efficace pour assurer le développement matériel et les progrès de ces nouveaux pays.

A travers les épreuves terribles qui ne cessent d'assaillir notre jeune nation et qui parfois semble devoir compromettre la mission Providentielle que Dieu lui a assignée sur ce continent, il fait bon de pouvoir constater que sa fécondité dans la voie de l'apostolat ne se ralentit pas un instant. S'il est vrai que, d'un côté, les faux principes font au milieu de nous de terribles ravages, d'un autre côté, nous continuons à évangéliser les infidèles. Nos prêtres et nos sœurs de charité couvrent le continent américain.

En cela, Dieu merci, nous continuons les saines traditions de la mère-patrie qui, au milieu du libéralisme impie qui menace même son existence, n'en continue pas moins à envoyer ses missionnaires à travers l'Asie, l'Afrique et l'Océanie.

Il ne se passe pas d'années sans que, deux ou trois fois l'an, au moins, nous offrions à l'univers catholique le spectacle grandiose que durent offrir les rivages de la France, lorsque Jacques-Cartier, Champlain, de Maisonneuve, etc., conduisaient vers la sauvage Amérique les admirables héros qui ont civilisé l'Amérique. A chacun de ces départs de nos missionnaires et de nos religieuses, ne nous semble-t-il pas voir s'embarquer les RR. PP. Lejeune, L'Allemand, de Brebœuf, Jogues et tant d'autres, et ces saintes héroïnes dont s'honorera à jamais le Canada catholique :

La bienheureuse Mère Marie de l'Incarnation, Madame d'Youville, la vénérable sœur Bourgeois, Mlle Mance, M Leber, etc ?

En admirant leur zèle évangélique, en donnant cours à ces sentiments qu'inspire le sublime dévouement de ces héros de l'Evangile, ne devons-nous pas vénérer les pieds de apôtres qui vont porter la croix de Jésus-Christ avec le fl.

beau de la civilisation au sein des plus profondes ténèbres de la barbarie ? Ne devrions-nous pas nous écrier avec l'Eglise : " *Quam speciosi pedes Evangelizantium ?* "

A ce sujet, qu'il nous soit permis de citer ici quelques passages d'une lettre que nous écrivait, ces jours derniers, l'un des appréciateurs les plus compétents de l'œuvre de nos missionnaires :

" Ces sortes d'évangélisateurs ne reculent devant aucune difficulté ni contrariété. Ne mettant leur espérance que dans la divine Providence et les secours de la Propagation de la Foi, ils s'en vont tout joyeux, *n'ayant rien et cependant comme possédant tout*. Nous savons que la devise des RR. PP. Oblats et de leurs zélées co-adjutrices, les RR. SS. de la Charité, se formule ainsi : *Evangelizare pauperibus, misit me Dominus*. " Le Seigneur m'a envoyé pour évangéliser les pauvres."

" La fondatrice des Sœurs Grises, la vénérable mère d'Youville, n'a-t-elle pas donné en partage à ses chères filles la sainte pauvreté évangélique ?

" Ne leur a-t-elle pas répété bien des fois, par ses paroles et ses exemples, de se dévouer de préférence pour les pauvres misérables ?

" C'est pourquoi, tout dernièrement, les dignes héritières de cette femme admirable et si chère au Canada, refusaient deux établissements importants, très confortables et bien dotés dans les Etats-Unis, pour accepter de préférence deux établissements d'écoles industrielles, l'un parmi les sauvages Pieds-Noirs, et l'autre au milieu des Cris des différentes réserves du lac Qu'Appelle.

" L'hiver dernier, Sa Grandeur, Mgr Taché, accompagnée par son ami, le R. P. Lacombe, venait faire un appel auprès des bonnes sœurs Grises de Montréal, en faveur des deux établissements sus-mentionnés. La Mère générale Deschamps était prise au dépourvu, déplorant d'avoir à refuser cette demande et, d'un autre côté, n'ayant aucun sujet disponible pour ces importantes missions. Cependant, le souvenir de la mère d'Youville, ses prières, du haut du ciel, devaient faire pencher la balance en faveur du pauvre. On refusa les riches missions des Etats-Unis, et on accepta

d'aller chez les Sauvages. Il faudrait une autre plume que la nôtre pour apprécier dignement un semblable acte de dévouement. S'il nous était donné de connaître et de publier tous les actes de généreux sacrifices et de semblable dévouement, parmi nos missionnaires de l'Amérique du Nord, nous comprendrions que ce qui se passe aujourd'hui n'est que la continuation de ce qui avait lieu les années passées, quand il s'agissait de partir pour la Rivière-Rouge, les Montagnes Rocheuses, la rivière Saskatchewan, les rivières Athabaska et McKenzie."

Après cette lettre, nous répéterons ce que disait avant-hier un vieux prêtre faisant ses adieux aux missionnaires :

Salut aux missionnaires. Salut au cher Père Lacombe qui, après avoir passé l'hiver au milieu de nous, s'en retourne de nouveau vers ses chers amis du Nord-Ouest. Il nous a fait bon de l'entendre nous parler avec tant de conviction et d'expérience sur ses plans dans l'avenir de ce pays qu'il parcourt en tous sens depuis plus de trente ans. Quand, jeune prêtre de quelques semaines, avec la bénédiction de son père spirituel et du protecteur insigne de son enfance, il laissait l'évêché de Montréal pour les missions..... alors, il n'y avait pas de chemin de fer d'ici à Lachine..... Aujourd'hui, les missionnaires sont emportés sur les ailes de la vapeur jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses.

"Vous partez, chers amis et compatriotes. Nous vous suivrons de loin par nos vœux et par nos prières. Vous avez choisi la plus belle part. Allez en toute hâte, sur les ailes de la charité, vers nos frères et sœurs qui vous ont demandés. Ils vous attendent avec impatience, et soupirent après votre arrivée. Ils sont déjà affaiblis sous les rudes labeurs de l'apostolat ; allez leur porter secours et vous préparer à les remplacer un jour. Allez avec amour et courage, vers ces peuplades sauvages du Nord-Ouest qui déjà, depuis longtemps, ont aimé et respecté la robe noire du prêtre et la robe grise des Sœurs de Charité, etc., etc.

Le Révd Père Lacombe nous a prié, au moment de son départ, d'être son interprète auprès de tout le public canadien, pour le remercier des mille bontés et de toutes les bienveillantes attentions dont il a été comblé.

Il remercie tout spécialement les personnes charitables qui ont bien voulu aider ses missions de leurs aumônes, le gouvernement d'Ottawa et particulièrement les ministères de l'intérieur et des travaux publics, pour la courtoisie et la libéralité avec lesquelles ils l'ont traité, enfin, les messieurs du Pacifique pour les billets gratuits et autres faveurs qu'ils lui ont accordés ainsi qu'à ses compagnons.

BY
2815
Q3
A5

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SÉRIE)

VINGT-QUATRIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1884

SOMMAIRE.

	PAGES.
NORD-OUEST.—Annales de l'établissement des Soeurs Grises à l'Île à la Crosse.—(Suite et fin).....	167
VICÉ-ROIS.—Lettre de M. Pernet, missionnaire au Kouang-Si, à Mgr Foucard, évêque de Séle, et jésuite apostolique du Kouang-Si.....	240
—Lettre de M. Pernet, missionnaire du Kouang-Si, à sa famille.....	252
—Lettre de M. Lavet, missionnaire au Kouang-Si, (nouveau détail).....	261
—Lettre de Mgr Foucard, vicaire apostolique du Kouang-Si.....	268
—Lettre de M. Lavet, missionnaire apostolique du Kouang-Si.....	271
ÉVÊQUES DU NORD-OUEST.—Missions de N.-D. des Vierges, Les Is Biche.—Lettre de Mgr B. J. Samud, évêque d'Amoy, à Mgr E. A. Tardieu, Archevêque de Québec.....	281
MISSIONS DE L'AFRIQUE CENTRALE.—Lettre de Mgr E. A. Tardieu, vicaire apostolique de l'Afrique Centrale, au Rév. l'abbé J. Donchaud, missionnaire apostolique.....	285
ÉPIQUE-SAINTE.—Annales de la Mission de N.-D. de l'Assommoir, au Territoire.—Nouvel biographique sur le R. P. Marie-Alphonse Ratisbonne.....	288

MONTREAL:

DE L'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. HUBERT.

1884

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

a pour objet d'étendre et de propager la foi catholique, d'éclairer de ses divines lumières les peuples idolâtres comme aussi d'établir des missions au milieu d'un grand nombre de catholiques privés des secours de la religion et incapables, à cause de leur pauvreté, de subvenir à l'entretien des prédicateurs de l'Évangile. Les moyens qu'elle propose à ses Associés, pour atteindre le but de son institution, sont des œuvres de piété et de charité, dont voici le détail :

1^{re} Chaque associé doit dire tous les jours un *Pater* et un *Ave Maria*, avec cette constante invocation : *St. François-Xavier, priez pour nous*. Il suffit de diriger, une fois pour toutes, l'intention du *Pater* et de l'*Ave* de la prière du matin ou de celle du soir :

2^{re} Chaque associé doit donner en aumône 10 c. par semaine.

Les avantages et les privilèges attachés à cette Association par les Souverains Pontifes, sont :

Pour l'Archidiocèse de Québec et le Diocèse de Chicoutimi :

1^{re} Indulgence plénière, le 3 mai, anniversaire de la fondation de l'Œuvre, et, le 3 décembre, fête patronale de l'Association, ou un jour dans l'Octave de ces deux fêtes ;

2^{re} Indulgence plénière, deux jours de chaque mois, au choix des Associés ;

3^{re} Indulgence plénière, le jour de l'Annonciation et celui de l'Assomption, ou un jour de leur Octave ;

4^{re} Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où se célébrera une commémoration générale de tous les Associés défunts ;

5^{re} Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où une série quelconque d'Associés célébrera la commémoration des défunts ayant appartenu au Conseil, à la Division ou à la Dizaine dont ils font partie. Pour gagner ces indulgences plénières, il faut s'approcher des Sacraments, visiter l'église de l'Œuvre, ou, si elle n'en a pas, sa propre église paroissiale, et y prier selon les intentions du Souverain Pontife. Les enfants qui n'ont pas fait leur première Communion peuvent aussi les gagner en accomplissant une autre œuvre méritoire, imposée par leurs confesseurs ;

6^{re} Indulgence plénière, à l'article de la mort, pour tout Associé qui invoque au moins de cœur, s'il ne le peut de bouche, le saint nom de Jésus ;

7^{re} Indulgence de trois cents jours chaque fois qu'un Associé assiste, au moins contrit de cœur, au *Triduum* que

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

VINGT-QUATRIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1884

MONTRÉAL:

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1884

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS., Evêque de Montréal.

Libray.
Sauv.
11-24 30
23048

NORD-OUEST.

ANNALES DE L'ETABLISSEMENT DES SŒURS GRISES
A L'ILE A LA CROSSE. (1)

(Suite).

HÔPITAL ST-BRUNO, Ile à la Crosse, 1883

Ma Très Honorée Mère,

Le 25, le jour ne faisait que poindre et déjà la Ste Victime avait été offerte, en l'honneur de la Vierge Immaculée, pour la supplier de venir à notre secours, dans notre extrême détresse. Nous fîmes la Ste Communion à cette intention, puis Monseigneur et les hommes allèrent tenter de nouveau à dégager la barge, laquelle tournait sans cesse dans le remous. Leurs efforts échouèrent comme la veille. Epuisés et las de fatigues, presque découragés, ils vinrent tous prendre leur maigre déjeuner, après trois heures de travail et d'efforts surhumains. Pendant qu'ils mangeaient silencieux et tristes, nous nous dirigions en priant, les trois Sœurs et M. Luce Fortier, du côté de la barge. Juste au moment où nous arrivions elle sortait du remous pour suivre le courant de l'eau. Nous criions de toutes nos forces : la barge s'en va, vite, venez au plus tôt. Les hommes ne veulent pas nous croire. Enfin l'un d'eux, Charles Caisse, entendant redoubler nos instances, prend le chemin pour s'assurer du fait. Il revient en criant plus fort que nous : venez, vite. Et les autres hommes de s'élancer après lui. Les deux premiers rendus se jettent dans le canot et à tours d'avirons ils arrivent juste à temps pour l'empêcher de se briser dans un petit rapide : ils parvinrent, après mille efforts, à l'attacher, pendant que les autres venaient à leur secours par terre. A la vue d'une protection si visible, nous rendîmes de vives actions de grâce à notre Divine Mère du Ciel.

Cependant la barge avait besoin de grandes réparations : un comble de malheur, la boîte contenant les elous et les utils était perdue. Elle avait été oubliée dans la barge, lors du portage des bagages, et en tournant dans le remous l'in-

1) Voir Annales de la Prop. de la Foi, No. 23, p. 166.

dispensable boîte était tombée dans l'eau : telles étaient, du moins, nos conjectures. Mais chose providentielle et inexplicable, nos montagnais la retrouvèrent, à leur grande surprise et à notre admiration, sur une pointe voisine. Ils se mirent donc en devoir de raccommoder la barge, pendant que les deux hommes de la Rivière Rapide allaient prier M. McKenzie de nous donner un cable, le nôtre étant perdu. Sans ces deux hommes, notre unique ressource eut été d'attendre le passage de quelques sauvages et d'emprunter leur canot, pour quatre jours au moins. Mais à l'époque où nous étions, la chose était fort incertaine, puisque ces pauvres gens s'enfonçaient alors dans les bois pour y trouver un campement d'hiver.

Là, encore, comme au Grand Diable, nous ramassâmes quantité de bluets pour économiser nos provisions qui s'épuisaient chaque jour.

Le 28, les deux envoyés vers M. McKenzie arrivèrent avec un cable. Ils étaient porteurs de deux lettres de condoléances de la part de M. le Ministre Hunt : l'une à l'adresse de Sa Grandeur, et l'autre à celle des Sœurs. Ce bon Monsieur envoyait en même temps un demi *toro* : présent qui arrivait juste à temps, puisque nous achevions le nôtre. Une fervente prière fut adressée au Ciel pour cette nouvelle attention de la part d'un frère séparé !...

Vers une heure, notre barge était prête, nous nous embarquâmes avec joie, bénissant Dieu qui nous donnait les moyens de continuer notre voyage.

Le 29, à 3½ heures, nous étions sur pied, les hommes criant de toutes leurs forces : *Embarque... embarque*. Nous avions bon vent. Dans l'après-midi nous fîmes un portage.

Le 30, à trois heures du matin, nous étions dans le Lac *Souris*. Vers cinq heures, nous prîmes terre. Comme c'était un Dimanche, Sa Grandeur dit la Sainte Messe, pendant laquelle nos Montagnais chantèrent avec un cœur et un entrain qui nous charmèrent. A midi, nous montions le rapide aux Serpents.

1er Octobre, mauvais temps, il plut toute la longue journée ; cependant nous n'en continuâmes pas moins notre voyage. Le 2, les Saints Anges nous arrosèrent sans pitié.

Nous fîmes deux portages à la pluie battante ; aussi, étions-nous gelées et mouillées jusqu'aux os. Nous étions presque comme de vieilles voyageuses habituées à la misère... Le 3, nous marchâmes presque toute l'après-midi, à cause des petits rapides qui se suivent. Les chemins étaient affreux, mais la pensée que nous touchions enfin au terme de notre long voyage, nous donnait des forces. Le 4, à deux heures et demie du matin, un vigoureux *Benedicamus Domino* nous arrachait aux douceurs d'un sommeil réparateur. L'air froid et piquant nous forçait à être expéditives. Quelques minutes plus tard nous allions à la voile, le vent nous étant des plus favorables. Nous avançons avec une rapidité qui nous faisait oublier toutes nos misères passées. A cinq heures, nous prenions le Lac de l'Île à la Crosse. Vers midi nous longions une belle grande pointe de sable. En la détournant nous aperçûmes quelque chose dans le lointain. Nos cœurs battaient bien fort ; petit à petit, à travers les larmes qui coulaient de nos yeux, nous distinguâmes des maisons, une Eglise, dont le clocher supporte la Croix, instrument de notre salut ! Des hommes, des femmes, des enfants accourent de tous côtés et couvrent bientôt le rivage. Nous sommes encore trop éloignés pour leur parler, mais l'écho de leurs joyeuses fusillades dit et redit au cœur sensible et paternel de Monseigneur Grandin le bonheur, l'allégresse de ses chers enfants des Bois. Au milieu d'eux, nous distinguons trois robes noires. Leurs croix d'Oblats brillent aux rayons du soleil : ce sont les Rév. Pères Végreville et Moulin avec le bon et dévoué Frère Dubé. Enfin la barge aborde au rivage, tous tombent à genoux, et pour la première fois, comme Evêque, Monseigneur de Satala bénit son troupeau de l'Île à la Crosse. Sa Grandeur, pour se procurer la consolation de dire la sainte Messe, était restée à jeun pour condescendre à nos sollicitations. Elle revêtit sa soutane violette ; les Sauvages étaient ivres de joie ; ils chantèrent à la messe, avec un enthousiasme qui ne peut se décrire.

Pour nous, agenouillées pour la première fois au milieu de nos chers sauvages, sales, déguenillés, nos larmes coulèrent abondamment. Pendant que nos prières se mêlaient à leur chant, nous faisons à Dieu, en leur faveur, le sacrifice

de notre vie, de notre santé, de nos forces. Au sortir de l'église, les RR. Pères conduisirent Monseigneur dans leur maison, devenue évêché. Nous, nous n'avions pas de Sœurs pour nous recevoir et nous presser sur leur cœur. Nous fûmes donc invitées à suivre Monseigneur, et nous prîmes place à table. Le bon Frère Dubé nous servit un modeste dîner. Immédiatement après, Sa Grandeur et les RR. Pères nous proposèrent d'aller faire la visite de la maison qui nous était destinée. Permettez-moi de vous prier de nous accompagner, pour y voir en détail notre dénûment. Rien d'étonnant si, après 13 années écoulées, nous n'avons pu réaliser que fort peu de bien. Ce n'est encore que le grain de sènevè.

Notre maison, qui a 35 pieds sur 24, est en tout semblable à celle des RR. Pères de la Mission, à l'exception d'une allonge au bas étage de 10 pieds sur 24. Sur la façade, 2 fenêtres et au milieu la porte d'entrée. Ouvrons cette porte et entrons dans un corridor de 7 pieds sur 5, sur lequel se trouvent trois autres portes. Celle qui est à droite donne entrée dans la classe, éclairée par 4 chassiss de 8 petits verres. La porte à gauche s'ouvre et notre chère M. Luce examine à loisir sa cuisine. C'est là qu'elle dépensera sa vie et ses forces ! Elle est surprise d'y trouver une table, une armoire, un poêle. Au fond, une toute petite chambre avec une table et un banc ; c'est notre réfectoire. Puis, revenons à l'entrée, en face, une porte s'ouvre et nous devons monter l'étroit escalier, qui conduit au second étage, divisé en 5 chambres, un petit corridor au milieu. La chambre du fond, étant la plus éclairée, est destinée pour la salle de communauté. Voici l'ameublement : 1 poêle, 2 tables, 1 armoire, 6 chaises. Une autre chambre sert de dortoir : des couchettes en bois brut, supportant une pailleasse recouverte en peaux de bœuf, en guise de draps des peaux encore, des couvertes de laine, un oreiller !..... C'est là que, chaque soir, nous irons reposer nos membres brisés par le dur labeur du jour écoulé.

Merci, mon Dieu, la Sainte Famille n'en avait pas plus à Nazareth !

Monseigneur avait placé notre Hospice sous le vocable de Saint Bruno : en conséquence la bénédiction s'en fit le

6 octobre, fête de ce grand saint. Ce même jour nous reçûmes un jeune Montagnais de 11 à 12 ans, épuisé par la maladie. Il sera la pierre fondamentale de l'Hospice. Quelques jours plus tard, 2 pauvres vieilles infirmes, de la même nation, nous arrivent. Nous les placâmes provisoirement à la cuisine, le second étage n'étant pas chauffé. Tous les jours qui suivirent notre arrivée furent employés à nettoyer notre maison qui n'était pas blanchie, mais seulement bousillée avec de la terre glaise. Le bon Frère Dubé, qui, jusqu'alors, avait fait l'office de cuisinier, nous céda ses droits, dès les premiers jours de notre arrivée, avec tout son appareil culinaire. Voici l'inventaire du service de table ; ce n'est pas à coup sûr celui du Windsor !... 1 douz. d'assiettes en faïence ; 5 tasses avec soucoupes ; 2 petits plats de faïence ; 2 verres, 4 assiettes à dessert, *don d'un bourgeois*, 6 cuillères et 6 fourchettes. Ce service incomplet ne servait cependant qu'aux grandes circonstances, à l'exception des tasses et des soucoupes. Pour le service ordinaire, il y avait 12 cuillères de fer, 10 couteaux et autant de fourchettes, 12 assiettes de gros étain, 3 petits plats de ferblanc, 1 petite bouilloire en ferblanc, 2 petits chaudrons et 3 fers à repasser. Tel fut le legs que nous fit le bon Frère Dubé.

Notre économie, notre bonne volonté, nos privations mêmes ne diminuèrent cependant pas celles des bons Pères ; au contraire, le personnel se trouvait augmenté de 7 personnes par notre arrivée et celle des pauvres, tandis que les provisions restaient les mêmes que pour trois. Elles consistaient en deux sacs de farine, 2 barils de sucre, que Monseigneur Taché envoyait tous les ans et dont la moitié passait aux engagés, puis quelques minots de patates et de blé. Nous vivions au jour le jour. Tous les matins le pêcheur nous apportait le déjeuner et le dîner des deux communautés ; pour le souper, il retournait visiter ses rêts... L'unique breuvage était de la tisane d'orge, sans sucre et sans lait, avec une toute petite galette noire faite avec du blé que le vieux moulin à bras du Fort ne cassait qu'en quatre.

Quelques semaines après notre arrivée, trouvant la quantité du poisson que le pêcheur nous avait apportée insuffisante, j'allai m'en plaindre à Monseigneur ; j'en reçus la

leçon suivante : " Ma Sœur, recevons avec action de grâce ce que la Providence nous envoie et contentons-nous-en. Le pécheur ne retient que ce qui lui est nécessaire pour lui, pour sa famille, et pour celle des autres engagés."

Comme les froids commençaient à se faire sentir, les RR. Pères se partagèrent les travaux de notre maison, qui n'était pas encore achevée, afin que tout fut terminé pour la saison rigoureuse. Monseigneur se trouvait le premier partout, bousillant lui-même l'allonge qui devait leur servir de réfectoire. La soutane et les manches relevées, le saint évêque y mettait toutes ses forces. Puis, ayant terminé la mission qui est donnée tous les ans aux sauvages, ceux-ci s'enfoncèrent selon leur coutume dans les bois pour y choisir leur campement d'hiver.

Dès les premiers froids, Monseigneur, s'apercevant que nous en souffrions beaucoup, surtout à l'église, eut la bonté de convertir l'une des petites chambres du second étage en chapelle. Une table en planches brutes fut adossée à la cloison par des complets et soutenue par deux petits poteaux bruts, comme la table, et recouverts bien pauvrement. Un petit gradin, tapissé en papier, fut placé sur cette espèce d'autel, avec un crucifix et deux chandeliers, et sur la cloison quelques images encadrées. C'est dans ce nouveau Bethléem que la Divine Victime daigna descendre des cieux et s'immola pour nous tous les jours, devenant notre pain, notre soutien, notre doux consolateur, dans les ennuis, les milles privations d'une mission naissante. Mais notre bonheur n'était pas complet : nous aspirions à posséder au milieu de nous le Dieu qui fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes ! Monseigneur ne voulut pas nous refuser cette suprême consolation. Une pauvre petite boîte fut fixée à la cloison ; c'est là que, depuis 13 ans, nous tenons captif le Dieu d'amour ! C'est au pied de cette prison divine que nous puisons chaque jour force et courage pour supporter notre isolement et nos privations.

Le 17 octobre, nous avions la consolation de recevoir deux petits orphelins qui venaient de perdre leur mère ; ils étaient inconsolables. Nous les plaçâmes à la cuisine avec les trois autres, Gabriel, Marie et Thérèse Laffeur, la salle ou classe destinée à leur usage servant encore de boutique.

Le 31, vers 4 heures du soir, le Rév. P. Séguin ouvre tout d'un coup la porte en criant : " Monseigneur Taché." Nous ne pouvions y croire. Cependant, en voyant Sa Grandeur dans les bras de Mgr Grandin, il fallait se rendre à l'évidence, ce n'était pas l'illusion d'un songe. Il y eut immédiatement bénédiction du Saint-Sacrement, comme il se pratique toujours en semblables circonstances. Ensuite les deux saints évêques passèrent au nouveau couvent, où nous reçûmes, agenouillées, la bénédiction de notre premier Pasteur. Nous le conduisîmes directement à notre petite chapelle, où, après quelques minutes d'adoration, Monseigneur passa à la communauté.

En entrant Monseigneur soumit à Sa Grandeur la faveur qu'il nous avait accordée et les conditions qu'il y avait mises. Monseigneur Taché reprit : " Vous leur avez accordé le Saint-Sacrement pour l'hiver et bien moi, je le leur donne pour toute l'année." Comme nous lui offrîmes l'expression de notre reconnaissance, Sa Grandeur reprit : " En entrant " ici, j'ai éprouvé une si grande satisfaction de vous voir dans " cette pauvre maison. que j'ai pensé que Notre-Seigneur, qui " est si bon et qui vous voit si désireuses de le faire aimer, " doit en éprouver une plus grande joie de demeurer avec " vous."

Monseigneur nous fit connaître ensuite les motifs d'un voyage si imprévu. Des affaires importantes l'appelaient à N. D. des Victoires et au Lac Ste-Anne. Sa Grandeur avait voulu s'accorder, aux prix de dures fatigues, en pareille saison, la consolation de revoir sa chère Ile à la Crosse, la mission de son cœur, et disons-le aussi, pour consoler par sa présence et encourager de ses paroles les missionnaires qui s'y dévouaient, comme aussi pour conclure avec Mgr Grandin des affaires importantes. Pendant son trop court séjour à la Mission Monseigneur nous favorisa de sa visite tous les ours. Avec quelle émotion nous recueillîons, pendant ces intéressantes conversations, quelques fragments de cette vie de sacrifices et d'affreuses privations, qui ont marqué les dernières années de l'apostolat de l'humble et infatigable Père Taché. Un jour, Sa Grandeur nous fit faire la visite de son premier palais épiscopal, qui existait encore, mais

n'était plus habitable. " Ici, disait Monseigneur, en indiquant un certain endroit, était la chapelle, là était l'autel. " J'ai goûté, dans ce petit sanctuaire, les plus douces consolations de ma vie, et j'ai mille fois fait à Dieu le sacrifice de ma vie!... Ma chambre était dans ce coin-ci. J'étais fidèle à laver mon plancher tous les quinze jours. Quand j'arrivais de visiter mes rêts, je mettais le poisson dans ce coin-là, en attendant que j'eusse le temps de le préparer, et ordinairement je disais mon Bréviaire pendant que la marmite bouillait..." Une autre fois, en descendant de la Communauté, Sa Grandeur s'arrêta, et s'appuyant sur le bras de l'escalier, Elle dit : " Ceci est mon ouvrage : c'était la balustrade de notre première Chapelle, sur laquelle je me suis appuyé si souvent pour prier, et où j'ai goûté tant de bonheur!..."

Mais les jours s'écoulaient rapidement et le cœur fait pour la jouissance se serrait en entendant prononcer le mot de " départ." Le 21 Nov., fête de la Présentation de la Sainte Vierge, Monseigneur Taché vint, dans l'après-midi, présider à la Cérémonie de la rénovation de nos Vœux. Il nous fit une instruction, nous rappelant les sacrifices que nous avions faits, en laissant tous ceux qui nous sont chers. Il nous encourageait à poursuivre généreusement notre chemin, sans nous laisser abattre par les difficultés et les croix : Les plaies étaient encore trop vives pour qu'elles pussent être ainsi touchées sans saigner. Aussi nous nous mêmes toutes à pleurer... Le cœur paternel et sensible du Vénéré Prélat ne put contenir longtemps son émotion ; ses larmes se mêlèrent bientôt aux nôtres. Après avoir prononcé, d'une voix entrecoupée de sanglots, la formule de nos Vœux, nous passâmes à la Chapelle pour la bénédiction du Saint Sacrement. Personne n'eut la force de chanter. Monseigneur ouvrit le tabernacle, en sortit le Saint Ciboire, récita le *Tantum Ergo*, donna la bénédiction, et la cérémonie fut terminée.

Monseigneur Taché désirant vivement voir notre classe s'ouvrir, avant son départ, nous nous hâtâmes de la préparer.

Le 22 Nov., ma Sœur Pepin s'y installait donc avec 14 enfants. Sa Grandeur s'empressa de venir les voir, leur parla avec bonté et les bénit.

Le 23, huitième anniversaire du Sacre de Mgr Taché, l'Eglise était magnifiquement parée, pour le pays et les moyens : une pièce de coton blanc et une pièce de batiste bleue encadraient le chœur et tombaient en festons chaque côté de l'autel, qui est d'ailleurs très bien sculpté. Les gens du Fort firent entendre une joyeuse fusillade avant la messe pontificale. Ensuite, la mélodieuse voix de Mgr Grandin, trahissant les douces émotions de son âme et montant vers les cieux, suppliante comme sa prière, en faveur du Pasteur que nous fêtions en ce jour, résonna doucement dans les murs de notre chère petite Eglise.

A la fin de la Messe, il y eut un combat d'humilité entre les deux saints Evêques ; ce fut à qui donnerait la préférence à l'autre pour bénir les assistants. La conclusion fut que tous deux, mitre en tête et crosse en main, entonneraient le "*Sit nomen Domini benedictum*" et béniraient le peuple qu'ils aimaient d'un seul cœur. Ce terme mit l'accord de part et d'autre.

Ce jour de réjouissance s'écoula rapidement, le lendemain venait trop tôt, c'était celui du départ... Le 24, à deux heures du matin, Monseigneur Taché dit la Sainte Messe dans notre petite chapelle, prit son déjeuner, benit toutes les personnes de la maison, chaussa ses raquettes et se dirigea vers le Lac Labiche. Nous le suivîmes longtemps des yeux jusqu'à ce qu'il eut entièrement disparu ; mais nos prières et nos vœux l'accompagnèrent jusqu'au terme de son voyage.

Le 25, nous reçûmes une autre orpheline qui venait de perdre son père et sa mère. Ce même jour, notre bonne Sœur Pepin fit l'ouverture de sa classe. L'enseignement est toujours une tâche pénible, même dans les pays civilisés. Pour s'en acquitter dignement, il faut avoir du dévouement, de l'abnégation, il faut avoir un but fixe : Dieu, ou son intérêt personnel. Quiconque a eu à lutter contre le dégoût et l'ennui que produit une classe par sa monotonie, comprendra un peu ce qu'il fallait de zèle et de dévouement à ma Sœur Pepin, pour ne pas se décourager et douter du succès. Il fallait voir ces enfants, à leur entrée dans la classe, les petits garçons, à l'air indépendant et hautain, se chicanant, se tiraillant les uns les autres, parlant à tue-tête et dans une

langue que nous ne comprenions pas, ne répondant aux paroles que nous leur adressions que par un gros éclat de rire ; car ils ne comprenaient pas un seul mot de français. Au premier repas que ma sœur Pepin leur servit, l'un d'eux renversa par terre ce qui restait dans la chaudière, au grand applaudissement des camarades, qui s'amusaient à nos dépens. Ils mangeaient tout ce qui leur tombait sous la main ; il fallait soustraire tout ce qui pouvait exciter leur avidité. Ainsi le soir, si l'on n'avait eu la précaution de cacher la chandelle, nous étions certaines, le lendemain, de ne retrouver que la mèche. Le premier enfant qui avait la bonne chance de mettre la main dessus faisait festin et la mangeait en la savourant comme un bonbon. Toutefois, je ne voudrais nullement augmenter la somme de défauts de nos chers petits sauvages, en les taxant de vols. C'est un principe reçu dans le pays que, prendre quelque chose pour manger, ce n'est pas voler. Il fallut une grande patience et beaucoup de douceur jointes à une dose d'énergie pour maîtriser ces natures sauvages et rebelles. Que de temps et de patience ne fallut-il pas, seulement pour leur apprendre à manger. Ces pauvres enfants ne mangeaient pas, ils dévoraient. Quelle patience ne fallait-il pas encore pour amener au joug de l'obéissance ces enfants habitués à ne faire que leur volonté, car dans le pays, en effet, un garçon de 10 à 12 ans est grand ! *trop homme !* comme ils disent, pour se soumettre à ses parents : ils les regardent seulement comme obligés de leur fournir la nourriture et le vêtement. La mère, la pauvre mère, dont la tendresse et la sollicitude égalent celles des mères des pays civilisés, ne recueille en retour de ses soins et de ses prévenances qu'une froide indifférence ! Souvent, hélas ! elle est méprisée et traitée avec une grossièreté révoltante. Son autorité est tous les jours méconnue ! Cette disposition déplorable venait en grande partie de l'ignorance des parents qui ne connaissaient presque aucun de leurs devoirs. Ainsi, par exemple, c'était un amusement pour un père de donner un bâton à son enfant de 3 ou 4 ans en lui disant : " Va frapper ta mère ! " et toute la famille de s'en amuser, n'y voyant qu'un jeu d'enfant. Ceci et mille choses semblables empêchaient l'amour filial et la crainte respec-

tueuse dans ces jeunes cœurs. Il est facile de concevoir que ces enfants, grandissant avec de tels principes et se trouvant sous l'autorité d'une sœur, durent se montrer au naturel. Car, à leurs yeux, entre une Sœur ou leur mère, il n'y a de différence que l'habillement. Il fallait donc beaucoup de prudence et de douceur. Il s'agissait de prendre sur ces dures natures l'autorité et l'ascendant, sans les brusquer, ni les humilier. Il fallait surtout le secours du ciel et la bénédiction du Père Céleste. Nous pouvions semer, mais Dieu seul pouvait donner l'accroissement. Ma Sœur Pepin, à qui la principale tâche était dévolue, le sentait et nous le sentions aussi, et pendant que cette dévouée Sœur donnait ses soins, se dépensait du matin au soir pour ces chers enfants, nous priions Dieu de bénir ses efforts et de les couronner de succès. Tout en travaillant à se faire craindre et respecter des enfants, elle cherchait en même temps à s'en faire aimer. Entre les classes, elle les faisait jouer et prenait part à leurs jeux ; elle leur chantait des *airs gais* pour les faire danser. Peu à peu elle gagna la confiance de ces petits mutins et les attacha à notre école, qu'ils étaient libres de fréquenter ou d'abandonner selon leurs caprices, les parents étant trop faibles et ne comprenant pas les précieux avantages de l'éducation et de l'instruction de leurs enfants. Ces sorties fréquentes et volontaires nous firent adopter un tempérament entre une réclusion complète et ces sorties libres. Nos petits sauvages, quoique pensionnaires, avaient la faculté de passer le dimanche et le jeudi chez leurs parents.

La rétribution pour chaque enfant était de £1.0.0 Sterling, par année. Les deux premières années les parents chauffèrent la classe, mais ensuite la mission dut s'en charger.

C'était dans une salle de 14 pieds sur 24, servant à la fois de dortoir, de réfectoire, de salle de récréation et de classe, que notre dévouée Sœur Pepin passait sa journée entière, avec 7 filles et 6 garçons. C'était une surveillance de tous les instants.

Je me fis un devoir et un bonheur de consacrer une partie de mon temps à soulager ma Sœur Pepin dans sa rude tâche. J'allais donc tous les jours apprendre à nos petites filles à coudre ; raccommoder le linge était pour elles un

mystère, préparer les aliments avec propreté, des gestes *sans dessein*, bons pour les Sœurs, ou *les mangeurs de lard...* etc. etc.

Dès le commencement des classes, les garçons couchèrent à l'Evêché. Ils arrivaient le matin à 5½ heures, et ne repartaient qu'à 8 heures du soir. Il fallait suppléer à ce qui manquait à leur éducation première; il fallait remplir à leur égard la tâche de la mère et descendre dans les détails. Notre première occupation fut d'essayer de leur faire contracter l'habitude de se laver et de se peigner tous les matins. Jusque-là, leur unique et plus grand agrément avait été de courir dans les bois, en tous sens, pour s'y amuser ou selon l'expression du pays "ramasser des graines," il fallait donc leur montrer que l'on pouvait s'amuser raisonnablement et plus tranquillement; que l'on pouvait jouer sans se déchirer et se battre. De plus, il était nécessaire de les former à des manières plus sociables, car, pour eux, parler et répondre poliment était une chose ridicule, et qui provoquait le rire. Tels étaient les enfants que les Sœurs virent se grouper autour d'elles, à leur arrivée à l'Île à la Crosse, en Nov. 1860. Ce n'était certes pas un milieu attrayant pour la nature, mais nous les aimions pourtant ces pauvres enfants des bois! Nous étions venues exprès, de bien loin, nous avions tout quitté pour venir à leur rencontre; nous nous mêmes donc de grand cœur à l'œuvre. Dieu aidant, quelques mois seulement après les premiers efforts, il s'opéra un grand changement dans ces pauvres enfants. A la voix de leur maîtresse tous se taisaient et s'empressaient d'obéir. Quelques-uns parmi eux commençaient à comprendre passablement le français.

La fête de Noël arriva. Malgré le froid et la neige un bon nombre de sauvages quittèrent leur campement d'hiver pour venir à la Mission. Une petite crèche avait été préparée, et sur un peu de paille, un bel Enfant Jésus, (prêt des bonnes Sœurs d'Ottawa), était couché. C'était quelque chose d'attendrissant que le spectacle de nos chers Sauvages émerveillés de la représentation du Divin Enfant Jésus. Uns s'écriaient : Aïe ! aïe ! aïe ! les autres Ta ! ta ! ta ! Ils se communiquaient leurs impressions tout haut. Les

gneur, toujours si bon, devait, ce me semble, sourire à l'aimable laisser aller de ces pauvres enfants des Bois, en sa divine présence. Ce qui contribua beaucoup à rehausser la beauté de la fête, et qui flatta nos bons Montagnais, ce fut d'entendre notre bonne Sœur Pepin chanter en leur langue quelques cantiques. Dieu bénit son courage et sa bonne volonté, car elle réussit passablement à rendre ces sons si difficiles.

ANNÉE 1861.

Le 6 février, pendant la veillée, nous entendions crier : Les lettres ! les lettres ! Un éclair de bonheur brille sur tous les fronts, la joie inonde tous les cœurs. Après une demi-heure d'attente, Monseigneur Grandin nous apporte nos lettres. Avec quel empressement nous brisons ces cachets, avec quel bonheur nous recevons des nouvelles de ceux que nous aimons. Ah ! qui a bu à la coupe de l'ennui et de l'isolement comprendra ce que l'arrivée du courrier fait au cœur des Missionnaires du Nord ; de même que l'on aura une idée de la tristesse qui doit s'emparer de nous quand, au lieu de la douce et si légitime jouissance que l'on se promettait, nous nous apercevons, à notre grande déception, qu'il n'y a pas de lettres pour nous... Que le cœur est triste et qu'il lui est difficile de se résigner à attendre *six grands mois* !

Après la Fête de Pâques nous avions la douleur d'apprendre l'incendie de l'Evêché et de la Cathédrale de Mgr Taché. Cette nouvelle affligea tous les Missionnaires, mais surtout Mgr Grandin.

L'automne avait été tardif, le printemps le fut également.

Le 3 mai, par une belle journée, nous allâmes nous promener sur les îles, où les femmes du Fort faisaient du sirop de bouleau. Nous traversâmes le lac sans inquiétude, la glace étant aussi solide qu'en Janvier ! Un printemps si tard subir de grandes pertes à la mission. La provision de foin ant épuisée, les animaux qui avaient été à la ration tout l'hiver durent chercher leur vie dans les champs et sous la neige : trois vaches moururent de misère et de faim. Notre pauvreté était si grande que nous les *mangeâmes quand ne* : nos estomacs épuisés nous firent passer par dessus

les répugnances. Oh ! que la faim produit d'excellents actes de mortification.

Cependant, Mgr Grandin devançait de ses vœux et de ses prières le moment où il pourrait aller consoler les RR. Pères de la Grande-Rivière, qui le demandaient avec instance. Sa Grandeur s'y rendit bientôt. Le 3 juin, notre beau et grand lac était libre ; de tous les points nous apercevions des canots, glissant sur cette belle masse d'eau limpide et pure. C'étaient nos chers sauvages qui arrivaient pour la mission. Monseigneur voulut bien, en leur considération, faire une seconde procession avec le S. Sacrement. Nous préparâmes trois reposoirs ; nous y mîmes tout ce que nous avions de beau et de propre. Le dais était fait de flanelle blanche, parsemé de petites étoiles de papier de couleur et entouré d'une dentelle unie. C'était la pauvreté même ; mais nos chers sauvages paraissaient émerveillés de ce qu'ils voyaient et notre Divin Sauveur eut notre bonne volonté pour agréable je l'espère.

Le lendemain, Dimanche, au son de la cloche, toutes les loges se vidèrent : hommes, femmes, enfants, tous se rendirent en courant à l'Eglise. La foule était tellement compacte, que nous eûmes grande difficulté à nous rendre à notre banc. Monseigneur officia pontificalement. Les assistants chantèrent la messe et les cantiques. A mon goût, c'était beau ! c'était la ferveur primitive ! La procession se mit en marche précédée d'une croix de bois, les enfants de l'Ecole en tête, les femmes venaient ensuite avec les enfants. La petite bannière de Saint-Jean-Baptiste, *l'unique dans le pays*, était suivie des hommes. Le dais et les rubans étaient portés par huit vieux Sauvages, courbés et appuyés sur leurs bâtons, revêtus, hélas ! de trop courts habits sauvages, la couverture passée en bandoulière sur les épaules, et les cheveux épars. C'était au milieu de ce cortège, qui eut offensé un grand de la terre, que le Saint Sacrement s'avancait. La procession marchait lentement, en ligne droite, chaque côté du chemin, dans un respectueux silence. Arrivés au reposoir, l'Auguste Victime fut exposée sur le modeste autel que nous avions préparé. Nous ne pouvions retenir nos larmes, en voyant ce long défilé de sauvages, sales, couverts de ver-

mine, déguenillés, et cependant prosternés dans un saint recueillement, adorant le Dieu bon qui, ne faisant acception de personne, voulait bien fixer son séjour au milieu de cette tribu sauvage, aussi amoureusement qu'au milieu d'une célèbre cité d'Europe.

La cérémonie étant finie, Monseigneur Grandin nous bénit et s'embarqua avec le Frère Boisramée, dirigeant son frêle esquif vers le portage La Loche. Le zélé et infatigable Prélat n'emportait, pour toute provision de voyage, que du poisson sec, pilé, arrosé avec un peu d'huile de poisson. C'était bien juste pour l'empêcher de mourir de faim. Le cœur nous faiblissait de peine ; nous étions sous l'étreinte d'une douleur poignante ; mais que faire ? Nos provisions étaient épuisées depuis longtemps : pas une seule bouchée de viande, pas une pincée de *toro*, pas un grain de riz. Nous n'avions absolument que la pêche et encore nous faisait-elle souvent défaut. Nous levions souvent les yeux vers Celui qui nourrit, avec tant de libéralité, les petits oiseaux du Ciel, le suppliant de prendre pitié de nous et nous reprenions force et courage.

Par les Barges de la Rivière Rouge, qui nous surprisent le 7 juillet, nous avons la douleur d'apprendre la mort de notre digne et regrettée Mère Valade, Supérieure Provinciale et Fondatrice de notre maison de St-Boniface. Elle aussi, cette chère Mère, avait goûté, longtemps avant nous, à l'amère calice du sacrifice et de la privation. Saint Boniface d'alors, était l'Ile à la Crosse d'aujourd'hui. Oh ! sainte devancière dans la vie missionnaire, veillez, du haut du ciel où vous jouissez de la récompense de vos durs labeurs, sur la route de celles qui marchent sur vos pas, afin que leur courage ne défaille pas !

Le bon Dieu permit que, toute cette première année, nous eussions à savourer les misères, les difficultés et les désagréments attachés à la vie de missionnaire. Par une exception singulière, cet été, le vent se faisant sentir rarement, la belle nappe d'eau de notre immense Lac n'était plus agitée par cet élément ; de grandes herbes y crûrent à une hauteur prodigieuse et se couvrirent d'une mousse verte, laquelle se détachait à la moindre brise et donnait à l'eau un goût si désagréable, la rendait tellement épaisse, impotable et

mauvaise, que, pour en boire, il fallait que la soit devenue vraie souffrance. Il fallait filtrer l'eau pour s'en servir pour faire la cuisine et, malgré cette précaution, les aliments en conservaient un mauvais goût. C'était un surcroît de travail pour nous ; au temps du lavage, il fallait couler cette eau et encore le linge gardait-il une teinte verte.

Dans le cours de Juillet, la pêche manquant absolument, nous fûmes forcées de donner vacance à nos enfants, n'ayant rien, rien absolument pour les nourrir.

Au mois de septembre, nous reçûmes, par les Barges de M. Deschambault, quelques ornements d'Eglise, des surplis pour les enfants de chœur, des fleurs détachées, venant de France, ainsi qu'un petit Harmoninum. Les sauvages brûlaient d'envie d'entendre la *Boîte qui chante* ! Ils ne furent satisfaits que quand notre bonne Sœur Pepin, mettant encore sa bonne volonté à contribution, et oubliant qu'elle n'était pas musicienne, leur fit entendre les premiers sons de cette mystérieuse *Boîte, qui chantait comme du monde* ! et qu'ils avaient amenée avec tant de précaution. Il paraît que cette bonne Sœur avait une bonne exécution aux oreilles de nos bons sauvages, puisque l'un des Rév. Pères, excellent musicien, ayant touché la *Boîte*, un jour de fête où tous les Sauvages étaient réunis, aussitôt après la Messe, ils allèrent demander à Monseigneur de faire jouer la Sœur plutôt que le Père parce que cette dernière la faisait chanter plus fort.

1862.

Les quelques secours que nous avions reçus nous avaient permis d'augmenter le personnel de notre maison. Nous comptions donc deux vieilles, 17 enfants, dont 5 orphelins. Un grand nombre d'enfants abandonnés réclamaient la même charité, mais les moyens manquaient, tant pour la nourriture que pour le vêtement, car jusqu'à cette époque nos orphelins et nos petites orphelines étaient habillés en cuir. Après chaque lavage, c'était tout une affaire que de redonner la forme première à ces vêtements, devenus au contact de l'eau, tout en longueur, ou tout en largeur, et nous n'étions nullement d'humeur de les tirailler et amolir avec les dents, comme le font les femmes du pays.

Vers la fête de Pâques le Bon Dieu permit que la pêche manquât tout à fait. Nous ne nous nourrissions, missionnaires et enfants, qu'avec du bien mauvais poisson, gelé et dégelé plusieurs fois, et, pour être véridique, que nous avions mis de côté pour la nourriture des chiens de la Mission. Le démon, jaloux, sans doute, du bien que nous nous efforcions de faire, avait intérêt à traverser nos humbles efforts ; il profita donc des épreuves que la Providence nous ménageait pour nous nuire, et faire tomber notre petite Ecole. Quelques langues se délièrent dans les environs de la Mission : on disait que les enfants de l'Ecole se mouraient de faim ; qu'ils couraient sur la grève, poussés par la faim, pour chercher quelques poissons morts, pour s'en nourrir. Un commis de l'Hble Compagnie, dont les enfants étaient pensionnaires, étant venu au Fort de l'Ile-à-la-Crosse, pour des affaires particulières, reçut, en laissant son poste, la recommandation d'un engagé de retirer ses enfants, en même temps que les siens. Ce bon Monsieur, trop gentilhomme pour s'enquérir de la vérité auprès de nous, demanda et obtint une journée de congé pour ses enfants, les questionna tout à l'aise et apprit par ce moyen la vérité : c'est-à-dire, qu'ils mangeaient parfois du mauvais poisson, tels que brochets, carpes, turlibis, même du poisson sec, mais qu'à tous les repas ils avaient quelque chose à manger et assez pour se rassasier. On les crut sur parole, les bruits cessèrent, les enfants restèrent et la classe continua comme par le passé.

Ce ne fut qu'un an plus tard que ce Monsieur nous dévoila son stratagème à l'occasion de plaintes semblables qui circulèrent de nouveau.

Pendant nos pauvres gens commençaient à comprendre les avantages d'une bonne instruction, par le changement notable qui se faisait chez leurs enfants. Malgré cela il fallait encore ménager leur faiblesse et nous faire tout à tous pour obtenir d'eux de ne point priver plus longtemps leurs enfants du bonheur qui leur était offert. Il fallait aller les trouver et leur dire d'envoyer leurs enfants à l'Ecole ; et encore, en se rendant à notre invitation, croyaient-ils nous obliger beaucoup et même nous faire honneur !...

A la fin de mai, le Rév. P. Faraud nous faisait clôturer

un beau et grand jardin, près de notre maison. On y fit passer la charrue. Nous eûmes un homme pour tracer, creuser les allées et briser la tourbe. Nous l'arrosâmes de nos sueurs à peu près inutilement cette première année. Car nous ne récoltâmes, à l'automne, qu'un peu d'oignons, quelques gousses de pois, qui ne mûrirent pas, et trois ou quatre choux de Siam. Nous plantons et nous arrosons, mais c'est Dieu, quand il lui plaît, qui donne l'accroissement !

1863.

La Divine Providence qui, dans des vues d'amour, s'était plu à nous soumettre à de nombreuses et dures épreuves depuis notre arrivée, nous ménagea, au commencement de cette nouvelle année, une épreuve d'un autre genre. Nous souffrions beaucoup du froid dans notre maison, surtout la nuit. Ma Sœur Boucher, qui ne supportait tant de privations que par sa rare énergie, succomba pourtant. Elle était atteinte d'une fluxion de poitrine : ce qui nous donna de sérieuses inquiétudes ; mais Dieu eut pitié de notre isolement ; il entendit nos prières et cette chère Sœur se rétablit assez promptement et put vaquer de nouveau à son office. Elle avait le soin et l'entretien du vestiaire des missionnaires. A la fin de mars, le Rév. P. Faraud était cloué sur son lit par un douloureux rhumatisme inflammatoire, qui le crucifia pendant plus d'un mois. Nous passâmes six jours et autant de nuits près de lui ; mais, Dieu aidant, les soins et les remèdes rétablirent une santé si précieuse !

Le Saint Jour de Pâques fut pour nous un jour de douces consolations. Nous avions le bonheur de voir 7 de nos chers élèves, dont 4 garçons et 3 filles, s'asseoir pour la première fois au banquet eucharistique. Ces bons enfants étaient heureux, c'était le plus beau jour de leur vie ! c'était aussi le plus beau de notre vie de missionnaires !... Nous récoltâmes les prémices de nos fatigues et de nos sacrifices !...

Le 13 juillet, les barges de la Rivière Rouge apportèrent au Rév. P. Faraud les Bulles qui le nommaient Evêque d'Anemour, avec l'ordre de passer immédiatement

France, pour y recevoir la Consécration Episcopale. En conséquence, le 31 juillet, nous disions adieu à ce vénéré et dévoué Prélat, qui s'était acquis notre profonde vénération et notre vive reconnaissance par de nombreux bienfaits. Notre bien chère Sœur Boucher, que nos Supérieures de la Rivière Rouge rappelaient à cause du dépérissement de sa santé, s'embarquait, avec une jeune fille, dans les barges de M. Bruce et sous la garde de Sa Grandeur. Le départ de cette chère et dévouée compagne, qui avait partagé et adouci, par son aimable gaieté, les ennuis et les inévitables misères d'une fondation, nous plongea dans une solitude affreuse ! L'ouvrage augmentait avec le personnel de la maison. Je ne pouvais faire face à tant de besogne, et cependant, mon unique compagne désormais, ma Sœur Pepin, était clouée à sa classe d'enfants et à leur surveillance. Pour comble de peines, la provision de bois étant insuffisante pour le chauffage des deux maisons, nous dûmes nous gêner beaucoup. La pauvre M. Luce avait à peine le bois nécessaire pour cuire nos maigres aliments ; aussi, eûmes-nous beaucoup à souffrir du froid pendant cet hiver.

1864.

Nous apprenions par le courrier du Nord, qui arrivait le 15 janvier, que Sa Grandeur, Mgr Grandin, avait failli se geler dans sa longue pérégrination d'hiver, à travers les glaces et les dangers de la saison rigoureuse ; mais nous n'avions alors qu'à remercier Dieu de nous avoir conservé un Pasteur aussi dévoué !

Le 7 Février, le courrier de la Rivière Rouge nous apprenait la grande nouvelle de l'élection de Notre Très Honorée Mère Slocombe à la charge de Supérieure Générale.

Le 18 Juillet, vers 7 heures du soir, un cri de joie se fit entendre : " Les Barges, les Barges ! c'était le bon M. Bruce, bon pour nous ! Il nous apprit que dans deux ou trois heures, nous aurions la consolation d'embrasser une Sœur en chère ! Vers 9 heures, en effet, nous aperçûmes une voile, dans le lointain ; mais bientôt les ténèbres l'envelop-

pèrent. Enfin, à 11 heures sonnant, la barge accostait au rivage et nous avions l'indicible bonheur de recevoir notre chère Sœur Dandurand, qui venait partager nos peines et nos privations, consacrer le reste de ses jours au bien de la Mission, et y dormir son dernier sommeil. En faisant la visite de notre pauvre maison et du garde-manger, notre chère Sœur, au cœur sensible et tendre, ne put retenir ses larmes ; mais elle comprit depuis que les privations sont plus dures de loin que de près, qu'on n'est jamais plus heureux que quand on est à la douce merci de la Providence. Quoique fatiguée, cette chère Sœur voulut bien sasisfaire notre légitime impatience et nous raconter, cette nuit même, les divers incidents et accidents de son voyage. “ Le 5 juin, nous dit-elle, la brigade de M. Bruce partait de la Rivière Rouge. Le Rév. Père Vandenberg, Visiteur, Marie Elizabeth Fréchette et votre très-humble, prenaient passage dans ses barges. Nous suivîmes absolument la même route que vous, et nous fîmes les mêmes portages, etc., etc. Nous éprouvâmes moins de retard, moins de contrariétés, mais la brigade marchant plus fort nous exposait davantage à la furie des vents et nous faisait parfois courir de grands dangers. Cette rapidité, jointe à la frayeur que j'éprouve naturellement sur l'eau, me tenait en de si grandes transes que je passais mes journées presque sans connaissance. Quand on marchait par de gros vents, on me débarquait à moitié morte de peur. Le bon M. Bruce, qui avait pour moi toutes les attentions d'un bon père, était parfois si alarmé de me voir en cet état, qu'il craignait de ne pouvoir me rendre vivante à la Mission de l'Ile-à-la-Crosse.”

Toutefois cette bonne Sœur, faisant effort sur elle-même, oubliant ses propres souffrances, se constitua infirmière des pauvres malades de la brigade.

Après avoir été toute la journée en proie aux frayeurs dont elle parle plus haut, exposée, en outre, aux ardeurs du soleil brûlant, qui lui occasionnait de douloureux maux de tête, elle passait une partie des nuits à soigner ses camarades : pansant les plaies de ceux qui se blessaient en route, portant à manger à d'autres, après leur avoir an-

elle-même les aliments. Elle prenait même ses propres vivres pour les leur donner, se privant de ce qu'on avait eu la prévoyance de lui donner et qu'elle appelait "*inutiles douceurs.*"

Au portage du Grand Diable, un protestant se creva le fiel, en tombant sous son fardeau. On se hâta d'apporter le blessé à ma Sœur Dandurand, qui s'empessa de lui prodiguer ses soins, ne soupçonant pas la gravité et le danger de son état, car elle ne parlait pas l'anglais et le pauvre blessé ne parlait pas un mot de français : impossible donc de le questionner. Un peu plus loin, dans un portage, il fut pris de vomissements qui découvrirent le mal. On appelle notre chère Sœur ; elle accourt ; le malade en proie à d'atroces douleurs se laisse tomber dans ses bras, fixe sur elle un regard mourant, regard d'angoisse et de supplication, et expire !... Quelle douleur pour le cœur d'une Sœur de Charité ! Un commis protestant, qui se trouvait faire partie de la brigade, fit la cérémonie de l'enterrement. Cette scène navrante fit une telle impression sur cette chère Sœur, qu'elle resta plusieurs jours accablée de tristesse. Quatre jours plus tard, dans un autre portage, un pauvre Métis, en hâlant la barge, se fit emporter le talon, qui se trouva pris entre cette barge et une roche. Ma Sœur Dandurand est de nouveau appelée. Recueillant tout ce qu'elle avait de force et de courage, elle nettoie cette affreuse plaie, qui était remplie de terre, coupe les lambeaux de chair qui pendaient, puis, avec de la soie blanche, elle lui coud le talon. A chaque point, le pauvre blessé tombait en faiblesse. Notre chère Sœur en ressentait le contre-coup ; les forces lui manquaient. Elle pria M. Elisabeth de lui tenir un linge trempé sur le front afin de pouvoir continuer cette longue et douloureuse opération. Elle eut la consolation de soulager un peu ce pauvre estropié, en lui donnant assidument ses soins jusqu'à l'Ile-à-la-Crosse.

Le 5 août, après trois ans d'absence, Mgr Grandin voyait et bénissait son petit troupeau de l'Ile-à-la-Crosse. Entrant dans l'Eglise que l'on avait parée, autant que la pauvreté le permettait, Monseigneur s'agenouilla et pria... Sa Grandeur amenait avec Elle Baptiste Pepin,

âgé de 15 ans, qui l'avait toujours accompagnée pendant ces trois ans de labeurs, de souffrances et de sacrifices.

Monseigneur amenait aussi un petit garçon de six ans, François Beaulieu. Cet enfant, beau comme un ange, idole de son père et de son grand-père (vieux canadien), avait été confié à Sa Grandeur pour être instruit. Dans son regard timide, limpide et pur se reflétait toute la beauté de son âme. En nous le présentant Monseigneur nous confiait ses espérances les plus douces ; mais toutes légitimes qu'elles fussent, Dieu avait d'autres vues sur ce petit ange. La suite le prouvera.

Dès les premiers jours de l'arrivée de Monseigneur, ma Sœur Pepin fit subir un petit examen à ses enfants, à ses *petits Athéniens*, en présence de Sa Grandeur et du Rév. P. Visiteur, qui furent surpris et très satisfaits.

Cependant l'impatience et le bonheur partageaient les cœurs à la Mission. Nous attendions la visite de notre Premier et Vénéré Pasteur qui avait donné rendez-vous pour le 14 septembre. N'ayant pu se rendre le jour fixé, le lendemain, 15, Mgr Grandin se préparait à aller au devant de Sa Grandeur. Les pavillons étaient préparés, un frugal repas pris. Elle était sur le point de s'embarquer avec les garçons de notre école, quand un canot est découvert longeant la grosse île. Aussitôt des coups de fusils annoncent l'arrivée de Mgr Taché. Le programme de réception est changé : vite, on apporte une table sur le bord du lac. et l'on y prépare les ornements sacrés, pendant que Mgr Grandin et les RR. Pères revêtent leurs habits de chœur. Enfin, Mgr Taché aborde le rivage. Après les premiers embrassements, il revêt les ornements sacrés, se rend à l'église et y célèbre le Saint Sacrifice.

Pendant le séjour de Mgr de Saint-Boniface à l'Ile-à-la-Crosse, le bonheur et la plus douce gaieté y régnèrent. L'intérêt que Monseigneur portait à notre petite école, les espérances qu'elle lui faisait concevoir, déterminèrent ma Sœur Pepin à faire un petit examen public. Le bourgeois du Fort et les parents furent invités. Les enfants firent vraiment honneur à leur dévouée maîtresse. Ils parurent sans gêne ni sauvagerie. Ils n'en savaient pas long, mais ils pos-

daient bien le peu qu'elle avait réussi à leur faire apprendre. Les deux Vénérés Prélats furent si satisfaits, qu'ils avisèrent au moyen de donner un local plus grand, afin de recevoir et instruire un plus grand nombre d'enfants. De concert avec le R. Père Visiteur, ils décidèrent de bâtir une grande allonge à la maison qui servait alors d'Evêché, et quand elle serait finie, les Sœurs s'y installeraient avec leurs élèves, pauvres, etc., etc., laissant leur maison aux RR. Pères.

Le 15 octobre, Monseigneur Taché s'agenouillait une dernière fois sur les degrés de cet autel, où, jeune missionnaire et jeune évêque, il avait fait descendre si souvent la Victime Sainte, pour arracher à l'infidélité ces peuplades errantes. Pour la dernière fois, ce Digne Pasteur bénissait les missionnaires et leurs chrétiens. Accompagné du R. P. Visiteur, Sa Grandeur s'embarquait dans un frêle canot d'écorce qui, en quelques heures, l'emportait bien loin de nos rives !

Le 21, nous recevions une pauvre petite orpheline Montagnaise, Isabelle Beketla, âgée de 8 ans. Elle avait tout le côté droit tellement difforme qu'elle ne pouvait marcher qu'à l'aide de béquilles. Ses nerfs étaient si contractés que les efforts qu'elle faisait pour avancer la faisait tomber à chaque instant. Depuis deux ans, elle avait perdu sa mère, dont les soins égalaient la tendresse. Aussi bonne mère que bonne chrétienne, elle aimait ce petit être infirme et disgracié de la nature. Depuis deux ans donc, la pauvre enfant était à la merci d'un père dénaturé, qui l'avait abandonnée, avec une autre de ses sœurs plus âgée qu'elle, à la charité des étrangers. Cette dernière, qui n'était pas infirme, pouvait au moins suivre les montagnais qui ne pouvaient lui refuser à manger. Un jour, ce père inhumain, étouffant tous les sentiments de la nature, partit pour son hivernement, laissant sa pauvre infirme sur le bord de la grève, dans le bois. Elle y passa la nuit, pleurant, se lamentant, n'ayant pour toute couverture qu'un mince petit morceau de couverture, lui cachant à peine les épaules, sans une bouchée de viande pour apaiser sa faim, en tous étions au mois d'octobre. Pauvre petite ! elle eut le bonheur cependant d'être recueillie par sa grand'mère, qui prit soin jusqu'à ce que nous eussions les moyens de la

prendre. Ce fut donc un an après, que nous eûmes la consolation d'offrir un asile à cette pauvre petite abandonnée. La douleur et la souffrance avaient déjà tracé sur ce visage d'enfant une sombre impression de tristesse et de mélancolie qui nous faisait peine. Nous nous empressâmes de lui faire sa toilette, et elle prit place parmi nos enfants, contente et heureuse. Aujourd'hui, devenue grande et pleine de bonne volonté, nous avons la consolation de voir qu'elle a su profiter de nos soins. Elle a une belle voix; elle chante aux offices de l'Eglise avec ses compagnes; elle aide aussi les Sœurs pour la classe, apprenant les éléments aux arrivants; mais elle est trop infirme pour suivre les autres enfants, soit à la promenade, soit ailleurs.

Le 30, nous célébrions le 5e anniversaire du Sacre de Mgr Grandin. Ce jour même le Seigneur se plut à l'éprouver bien sensiblement. Le cher petit protégé de S. Grandeur, François Beaulieu, était atteint de pleurésie. La maladie prenait de jour en jour des proportions alarmantes. Monseigneur était triste. Cet enfant allait mourir. Aussi, prières et soins les plus minutieux lui furent-ils prodigués pour le ramener à la vie. Le ciel le réclamait!

1865.

Cette année nous avons la consolation de compter 27 enfants dans notre classe. Le petit examen qui avait eu lieu l'automne précédent, les encouragements que nos Seigneurs les Evêques avaient donnés et aux parents et aux enfants, avaient stimulé même nos pauvres sauvages, c'est ce qui explique le chiffre atteint cette année.

Dans la matinée du Jour de l'An, Monseigneur fut appelé pour une malade à une grande distance. Sa Grandeur chanta la Messe, souhaita la "Bonne Année" à son petit troupeau, donna la bénédiction du Saint Sacrement, prit son maigre dîner, après lequel il vint bénir son cher petit François qui préludait lentement à l'agonie. Sa Grandeur chaussa ses raquettes, et partit pour aller consoler et féliciter cette pauvre montagnaise, qui n'avait plus que quelques heures de vie.

Le lendemain, à 2 heures du matin, notre cher petit malade mourait. Son âme prenait son vol vers les cieux. Nous ne voulûmes pas l'enterrer avant l'arrivée de Monseigneur, présumant que Sa Grandeur aimerait à revoir ce cher enfant avant de le confier à la terre. Le 5 au soir, Monseigneur arriva. Il pensait bien, à son départ, qu'il ne retrouverait pas vivant celui qu'il laissait agonisant. Néanmoins le grand désir qu'il avait de le voir revenir à la vie lui avait fait conserver une lueur d'espérance. Mais il dut dire son *Fiat* et accepter par avance les reproches, les difficultés, qu'il pouvait s'attendre à recevoir des parents. Le Jour des Rois eut lieu l'enterrement.

Le 11 Janvier, nous recevions une pauvre veuve, dont les reins et une partie du corps étaient couverts d'écrouelles : comme notre chère vieille avait un goût prononcé et reconnu pour visiter le garde-manger, nous fûmes forcées de lui faire une petite chambre dans notre cuisine, qui n'était pas déjà trop grande.

Au mois de juin, le bon Frère Bowes arriva du lac La Biche pour commencer la bâtisse projetée.

Au mois de décembre nous faillîmes être la victime d'un terrible incendie ; mais le Bon Dieu permit que nous nous aperçûmes du danger qui nous menaçait assez à temps pour parer le sinistre. Nous adressâmes d'humbles actions de grâces à Dieu, de nous avoir préservées d'un tel malheur. Nous n'en étions cependant qu'au premier prélude.

1866.

Le 16 avril au matin, Monseigneur, jetant un regard dans la fenêtre qui donne sur le couvent, aperçoit la flamme qui, sortant de la cheminée de la classe, était lancée par le vent sur la couverture. Sa Grandeur de crier aussitôt : " Au feu ! ch^{es} les Sœurs." Le R. P. Caër et les Frères s'habillèrent à la hâte, et aussi prompts que l'éclair, ils entrent chez nous en criant de toutes leurs forces : " Au feu ! au feu ! " Nous étions à l'oraison, ne nous doutant nullement du danger qui nous menaçait. Nous descendons à la hâte, demandant à

— tout le monde où était le feu ? “ Dans votre maison,” répondait-on. Le Frère Bowes, prenant à l’instant un grand baril, monta sur le toit de la maison, versa de l’eau dans la cheminée et parvint à éteindre le feu. Cette fois encore, nous en fûmes quittes pour la peur, en rendant grâces au Seigneur. Mais ces accidents si heureusement conjurés n’étaient-ils pas les avant-coureurs de quelques malheurs réels de ce genre ? L’avenir parlera.

Depuis six ans que nous étions à l’Île-à-la-Crosse, nous avions toujours été à la ration pendant l’été ; mais en 1866 la pêche manqua tout à fait. Nous fûmes obligées de donner vacance, pendant 2 mois, aux enfants qui avaient des parents au Fort. En fait de provisions, il n’y avait à la Mission *qu’un peu d’orge* pour faire de la soupe et que nous conservions pour les jours où le poisson manquait absolument. Avant chaque repas le Frère Bowes allait visiter les rêts. Que de fois il s’en revenait n’ayant qu’un petit poisson blanc, ou un brochet, ou même un petit turlibis. C’était peu pour partager entre 8 grandes personnes. Nous n’avions donc qu’un poisson à chaque repas. Chacune prenait sa petite part, ayant soin, par discrétion et par délicatesse, d’en laisser un morceau dans le plat pour celle qui aurait eu besoin davantage ; mais comme le besoin était égal de part et d’autre, personne n’y touchait. Chacune prenait donc cette modique ration, souffrant, dans son cœur et dans son corps, sa propre peine et celle de sa Sœur, et cela sans se communiquer leurs mutuelles impressions, ni leurs souffrances, dans la crainte de s’affliger l’une l’autre. Ce ne fut que quand la pêche devint plus abondante et que, voyant l’appétit y correspondre, les réflexions et les pensées, demeurées jusque là dans le silence, s’échangèrent entre nous.

Nos Sœurs Pepin et Dandurand venaient épuisées me demander la permission de prendre quelque chose. Je n’avais d’ordinaire que du poisson sec à leur offrir, alors elles se contentaient de boire un peu de thé et retournaient à leur travail. Ma Sœur Dandurand surtout, extrêmement faible et sujette à de fréquentes migraines, me fit saigner le cœur plus d’une fois, n’ayant ni sucre, ni riz, ni quoique ce soit à lui donner dans l’état d’épuisement où ses longs

l'avaient réduite. Mais Dieu nous couvrait de sa douce protection. Nous étions surprises de nous voir encore capables de soutenir le travail, avec un pareil jeûne ; et à treize ans de distance, je suis encore étonnée de voir, qu'au milieu de tant de privations, nous ayons pu remplir nos devoirs, sans y succomber. Et je dois ajouter que nous étions heureuses dans ce complet dénuement.

Mais nous n'étions pas seules à souffrir : et bien qu'il semble que je devrais me borner à notre propre histoire, celle des missionnaires, dont nous sommes les auxiliaires, se lie trop à la nôtre, pour que je passe leurs privations sous silence. Le R. P. Caër, d'une faible santé, était au même régime que nous, ainsi que les dévoués et infatigables Frères qui se livraient à de rudes travaux. Nos 7 orphelins n'avaient pour toute nourriture qu'un peu de poisson sec et du lait. Quand il fallut travailler à la coupe du foin, le R. P. Econome fit tuer une vache pour soutenir ces pauvres faucheurs. Il ne nous restait donc plus que six vaches en tout. Au Fort le jeûne était plus rigoureux encore ; les enfants pleuraient continuellement de la faim, et les pauvres mères n'avaient pas une bouchée à leur donner. Pour les empêcher de mourir de faim ces bonnes mères passaient leurs journées dans les bois à cueillir de petits fruits sauvages, "des graines," comme on dit au pays, qu'ils mangeaient à mesure.

Le 21 Septembre, Sa Grandeur, Mgr Grandin, arrivait de la Rivière Rouge, avec notre chère sœur Blanchet et une jeune métisse, Mathilde Henry. Ce renfort arrivait très-à propos, car nous étions toutes à bout de forces, surtout ma sœur Dandurand, menacée d'apoplexie. Le départ d'une de nos filles, M. Luce, pour le Lac LaBiche, nous avait obligées de prendre l'ouvrage et les soins de la ferme : occupations qui prenaient une partie de notre temps, et nous mettaient en arrière pour le reste de notre ouvrage. Ce surcroît de travail nous obligea à de fréquentes veilles, précisément à l'époque où nous étions réduites au jeûne.

Pendant son séjour à St. Boniface, Monseigneur avait acheté une machine à coudre ; mais, par malheur, la direction pour s'en servir avait été oubliée ; il fallut beaucoup de patience pour monter cette machine, et encore plus, pour devi-

ner et réparer ses dérangements. C'était un trésor pour nous. Sa Grandeur avait aussi songé à notre maison. Elle nous apportait donc ce qu'il fallait d'indispensable pour le ménage, dont le tout, cependant, est toujours resté le plus simple. Un poêle à fourneau, un grand chaudron de six à sept seaux, des chaudières, une cuve, des petits baquets en bois pour le lait, des planches, ou mieux, des laveuses ; mais le plus utile de tout, c'était une belle pompe, pour le puits que l'on avait creusé, dans notre maison neuve. J'ai eu occasion de dire combien l'eau du Lac, devenue verte et impotable, nous avait donné lieu de souffrir. Le creusement d'un puits était donc d'une nécessité indispensable ; mais Dieu permit que les grosses dépenses faites pour creuser et maçonner ce puits fussent inutiles. L'eau venait en abondance, belle et fraîche, mais d'une saveur si désagréable qu'il fut impossible de s'en servir pour quoi que ce fut. Nous continuâmes à boire l'eau verte de notre Lac comme par le passé. La Providence le voulait ainsi, et peut-être avions-nous tort de chercher à diminuer nos souffrances. Cet été de 1866 notre jardin fut magnifique ; les étrangers le visitaient comme une curiosité.

1867.

Cette année nous comptions 30 élèves dans notre petite classe. Nous soupirions après le jour où nous pourrions prendre possession de notre nouvelle maison, nous étions si à l'étroit dans la nôtre. Les bons Frères pensaient terminer les travaux de l'intérieur pendant l'hiver, et nous y installer au printemps. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Depuis deux mois le bon Dieu nous éprouvait par la maladie. Nos sœurs Dandurand et Blanchet et une de nos filles furent clouées simultanément sur leur lit. Nous n'étions que deux sœurs encore pour répondre à tout. A la fin de Février, elles se trouvèrent cependant assez bien pour s'occuper à la couture. Nous commençons à entrevoir des jours de repos ; n Dieu nous réservait de bien longues épreuves, au lieu de jouissances. L'amer calice n'était pas épuisé. Le 1er Mars un vendredi, après l'angelus du soir, Monseigneur, les R.

Pères, Frères et engagés, se rendirent au couvent pour le souper, la maison neuve qu'ils habitaient en attendant que nous en prissions possession, se trouva déserte. Revenant des bâtiments avec une fille, j'aperçus une lumière dans les fenêtres d'un appartement, j'en conclus que le Rév. P. Caër était malade et qu'il était resté à sa chambre. Les deux engagés ayant pris leur souper se retirèrent. Un instant après, l'un d'eux revient en toute hâte, ouvre la porte du réfectoire en criant : au feu !... au feu !... à la maison neuve. Tous s'élancent dehors, la petite cloche sonne l'alarme et appelle au secours. On se précipite dans la maison pour sauver quelques meubles, etc., etc., mais la fumée suffoque ceux qui cherchent à y entrer. Monseigneur se hâte de transporter le Saint Sacrement dans notre petite chapelle. Mathilde Henry sauva tout ce qui se trouvait dans la chapelle privée : ornements pour les jours communs, la couverture de l'autel, quelques images, le surplis du confessional et le Breviaire de Monseigneur ; mais les Saintes Huiles y restèrent. Le Frère Bowes avait pénétré par une fenêtre jusqu'à la salle de l'Evêché, avec l'espoir de sauver la Bibliothèque, qui était assez considérable ; mais il faillit devenir la proie des flammes : suffoqué par la fumée, il eut grande peine à retrouver la fenêtre par où il était entré. Il en rapporta seulement la pendule. Le grand chaudron que nous venions de recevoir, étant d'un trop gros volume pour notre petite cheminée, avait été mis dans la maison neuve, je priai un homme, Vincent Daigneault, d'essayer de le sauver ; il y réussit, mais impossible de sauver le fourneau neuf, acheté l'été précédent. Au milieu de ce désastre, Monseigneur, craignant pour la vie de ses chers Missionnaires, les appelait les uns après les autres ; il y avait quelque chose dans le son de sa voix qui glaçait d'effroi.

Les petits garçons furent l'objet de la crainte et de la préoccupation de tous ; on appréhendait, qu'en essayant de irer leurs effets, ils ne devinssent la proie des flammes. y avait un peu de poudre dans la maison. Monseigneur ait d'abord demandé aux hommes d'apporter une échelle ur défoncer un chassis, afin de la retirer ; mais dans leur uble, ils n'en trouvèrent pas ; alors Monseigneur défendit

à qui que ce fut d'entrer dans la maison. Le bon Frère Dubé, qui avait le soin des enfants, n'entendant pas la défense de Sa Grandeur, réussit à sortir une bonne partie de son linge et celui de ses enfants. Il sortit juste au moment où le plancher du haut s'affaissait ; son capot était brûlé à différentes places. Le feu commençait à s'échapper par toutes les ouvertures ; les vitres craquaient, les chassis disparaissaient dans les tourbillons de flammes. On craignait beaucoup pour l'Eglise, car le vent qui était sud-ouest semblait augmenter avec l'incendie. A mesure que le feu envahissait les appartements de notre maison neuve, nos craintes augmentaient. Monseigneur transporta le Saint-Sacrement qui se trouvait à l'église dans notre petite chapelle, pendant que d'autres emportaient la statue de la Sainte-Vierge, les ornements, les chandeliers, les stations du chemin de la croix, etc., etc. Nous nous disposions à sortir les bancs et le poêle, mais Monseigneur s'y opposa, craignant que l'explosion de la poudre ne fit tout à coup sauter l'église. Sa Grandeur nous ordonna, au nom de la sainte obéissance, de laisser l'église, et même de nous éloigner de notre maison, car l'une et l'autre, à très peu de distance, étaient menacées en même temps.

Tout à coup le vent changea. L'embrasement était tel, qu'en un instant, l'épaisse couche de neige qui couvrait l'église fut fondue. Pour la préserver du feu, les hommes de la mission et ceux du Fort l'arrosèrent continuellement d'eau et de neige. La clôture en bois prit feu à trois ou quatre pieds de l'église ; les hommes s'empressèrent de l'abattre. Enfin la poudre fit explosion, mais sans accident. Alors, la maison présentait l'aspect d'un brasier ardent ; enveloppée dans les flammes, elle s'affaissa lourdement.

Sur le lac, assises sur des bancs de neige, à quelque distance de la maison, par un froid de 30 degrés, nous voyions disparaître en moins d'une heure et demie, les labeurs, les fatigues et les travaux de nos généreux Frères, pendant deux ans ! Tout était anéanti !..... Monseigneur, à quelque distance de nous, contemplait d'un regard suppliant cet immense brasier, où achevaient de se consumer les provisions et les petites ressources de notre pauvre mission.

Le Rév. Père Caër, économe, agenouillé sur la neige, l

de la maison embrasée, priait avec quelques enfants, se soumettant et implorant la protection de la Providence. Il était 8 heures, quand nous pensâmes à rentrer chez nous. Dans notre frayeur et notre empressement, nous n'avions pas pensé à nous munir de nos manteaux ; aussi, étions-nous transies de froid et accablées d'émotions.

Cependant nous fîmes un bon feu et préparâmes quelque chose pour nos pauvres missionnaires. La porte s'ouvre et nous nous trouvons en présence de notre vénéré Pasteur, presque défaillant, par suite des émotions qu'il avait éprouvées et du froid qu'il avait enduré. Le Père Caër, puis les bons Frères arrivèrent, et tombant à genoux aux pieds de Monseigneur accablé sous le poids de l'épreuve, ils pleurèrent !... résignés !... silencieux !... Spectatrices de la première entrevue de ces dignes missionnaires, réduits au plus absolu dénuement, par cet incendie, nous étions attendries jusqu'aux larmes, admirant tant de résignation, au milieu d'une si affreuse misère ! Nos missionnaires se trouvèrent donc, ce soir-là, sans capots, sans casques, sans mitaines au milieu de la saison rigoureuse. Il ne leur restait que les habits qui les couvraient quand l'incendie éclata. Comme c'était un jour ouvrable, tous, Monseigneur même, n'avaient que leurs vieux habits ; et par un surcroît de malheur, nous avions fait transporter, dans l'après-midi de ce jour néfaste, tout le linge et les hardes que nous avions chez nous, appartenant aux missionnaires. En sorte que tout, absolument tout, était consumé par les flammes !

Monseigneur Grandin, puisant dans sa foi et sa soumission à la volonté divine, le courage dont son cœur extrêmement sensible avait besoin dans cette accablante circonstance, invita tout le monde à se rendre à la chapelle, pour remercier le bon Dieu de nous avoir frappés et épargnés. Je dis "épargnés" ; car, sans la protection de la Providence, le Couvent aurait dû être consumé avec l'Evêché. Tout le monde étant donc réuni dans la Chapelle, encombrée d'objets soustraits aux flammes, Monseigneur, d'une voix émue et brisée par la peine, entonna l'hymne de la reconnaissance, le *Te Deum*, poursuivi par des voix tremblantes et pleines de sanglots. Sa Grandeur nous fit ensuite une petite et tou-

chante exhortation. Ses paroles, mais surtout son admirable résignation, nous consolèrent et nous fortifièrent tous. Ensuite notre affligé Pasteur fit prier M McKenzie, bourgeois du Fort, de lui envoyer des couvertes. C'était le plus indispensable pour le moment. Ce bon Monsieur envoya tout ce qu'il possédait : une dizaine de couvertes de deux points et de deux points et demi. Des couvertures d'aussi petite dimension, pour des hommes, c'était pitoyable. Alors, après avoir fait agréer nos excuses, nous leur offrîmes nos propres couvertes et le peu que nous possédions. Puis, ayant préparé des lits dans notre petite communauté, je priai Monseigneur de l'accepter et d'en faire son chez lui. Le bon Frère Dubé s'y installa avec ses quatre orphelins ; les autres enfants pensionnaires étaient retournés chez leurs parents du Fort. Le bon Frère Péréard et deux hommes passèrent la nuit auprès de l'immense brasier, dont les dernières flammes, jointes aux émotions de la soirée, empêchèrent tout le monde de dormir.

Le lendemain du sinistre, quoique le feu continuât son action, on procéda cependant aux fouilles. Le bourgeois eut la bonté de nous envoyer plusieurs de ses hommes. Ils retirèrent de dessous les cendres fumantes à peu près 200 barils de patates. C'était une véritable providence et nous nous hâtâmes de vider la classe et le réfectoire des Pères pour les y faire sécher. La maîtresse et ses 11 filles se réfugièrent provisoirement dans la cuisine.

Les 80 barils de blé, beau cette année, comme jamais la mission n'en avait récolté, placés dans le grenier, furent consumés. En continuant les fouilles on retrouva les deux diamants des anneaux de Monseigneur. Une petite statue de la Vierge Immaculée fut retrouvée intacte, à notre grand étonnement, et aussi des médailles, des clous et un bout de tuyau de la pompe. Pendant que les hommes faisaient ainsi les fouilles, le dévoué Frère Bowes était en proie à de vives douleurs causées par la fumée de l'incendie qui l'avait asphyxié. Il s'était aussi blessé le bras droit en brisant les vitres de la fenêtre par où il voulait pénétrer dans la maison pour sauver quelques papiers. Tous ses outils étaient brisés. Il fallut recourir à l'obligeance du bourgeois, qui vi

en aide aux missionnaires autant que ses moyens le lui permirent.

Les Frères et les engagés se mirent immédiatement à réparer la maison des hommes engagés. Cette maison qui mesure 20 pieds carrés, a 2 fenêtres de six petits verres. On la préparait comme Evêché. C'est là que Sa Grandeur, le Rév. P. Caër, les frères se retirèrent après 8 jours passés dans notre petite salle de Communauté. Sans tables, sans chaises, sans lits, ils durent, au moyen de perches recouvertes d'une petite paille, se reposer la nuit et s'en servir comme sièges durant le jour. Des planches, jetées sur les soliveaux, formaient comme un second étage, où les hommes montaient tous les soirs pour se reposer de leurs labeurs. Telle était la situation de nos dévoués missionnaires. Est-il dénûment plus grand ? Mais il y avait, non loin de là, une vieille masûre, abandonnée depuis plusieurs années ; on la répara le mieux possible, et le zélé Frère Dubé s'y installa avec 19 enfants. Ils avaient de petites couchettes à quatre étages : un seul chassis de 4 verres éclairait ce sombre réduit, véritable Bethléem ! Nos jeunes écoliers s'y trouvèrent aussi heureux que dans leur belle salle de récréation que les flammes venaient de consumer et détruire.

Cependant, le bourgeois se montra plein d'une généreuse délicatesse. Il fit présent de son propre casque et de ses mitaines à Monseigneur qui n'en avait plus... Les engagés du fort, pauvres eux-mêmes, apportaient à la mission tout ce dont ils pouvaient disposer, se privant pour venir en aide à ceux qui avaient tout sacrifié pour leur montrer le chemin du bonheur. L'un apportait un rasoir, l'autre un morceau de savon, celui-ci du fil, des aiguilles, celui-là du fil à rêts (car après l'incendie, la mission ne possédait pas une seule rets pour la pêche). Enfin, un autre sacrifia sa pile pour piler l'orge et un autre sa hâche, etc., etc. Ces marques de sympathie, quoique sincères et fort consolantes, ne diminuèrent guère les privations affreuses des missionnaires ; mais tout était partagé, le cœur ne manquait pas.

Ce fut dans ces tristes circonstances que Monseigneur partit pour la France le quinzième jour de ce désastre. Nous n'eûmes qu'à rapiécer sa vieille soutane de mérinos noir et

un vieux capot de gros drap bleu, qui *était à la corde*. C'était toute la toilette de notre digne Évêque. Accablée d'inquiétudes, affligée et souffrante, Sa Grandeur, après avoir dit la Sainte Messe, nous bénissait et montait dans une traîne à chiens : c'était là tout son équipage d'Évêque ! Il se dirigeait vers la Rivière-Rouge, accompagné du jeune et dévoué Baptiste Pepin. Avant son départ, Monseigneur se concerta avec les bons Frères pour rebâtir la maison incendiée. En conséquence, le Frère Bowes alla faire son chantier avec les engagés de la mission, à une journée de marche. Il y passa un mois. A son retour, il commença une maisonnette de 30 pieds sur 24, à un seul étage, pour les RR. Pères. Il était évident qu'on ne pouvait d'ici à longtemps relever de ses ruines la maison incendiée. Ce fut donc cette petite maison qui dut la remplacer. Il était temps de bâtir pourtant, car les pauvres missionnaires souffraient dans un logement si étroit, surtout la nuit. Le bon Frère se mit courageusement à l'œuvre et, Dieu aidant, il conduisit tout à bonne fin.

En relisant mon récit sur l'incendie, j'ai pensé que plus d'un lecteur trouvera, et avec raison, que je me suis trop étendue sur une foule de petits incidents, qui paraissent tout d'abord de faible intérêt. Mais il est à considérer que ce qui paraît minutie dans un centre civilisé, devient important dans un pays où l'on ne connaît ni commerce, ni voie ferrée, ni *steamboat*. Dans le Nord-Ouest, surtout à l'époque de la fondation de notre mission, il fallait attendre un an et plus pour se procurer la chose la plus minime, de la soie à coudre, par exemple, et même des choses de première nécessité.

Quoique réduites, par ce terrible incendie, à une extrême pauvreté, comptant sur la Divine Providence, nous reçûmes, le 30 mai, un petit orphelin et une orpheline de la nation *crise*, le frère et la sœur. Leur infortuné père s'était noyé.

Cet été, nos légumes furent assez beaux : 80 barils de choux de Siam ; mais cette récolte cependant n'était pas comparable à celle de l'année précédente. Que Dieu soit béni du tout !

1868.

Au mois de mai, le bon Frère Bowes bâtissait une grange de 30 pieds sur 24. Jusqu'à cette époque, la mission n'en possédait pas encore. Le moment fixé pour l'arrivée de Monseigneur Grandin approchait lentement, au gré de ses vœux de la mission de l'Ile-à-la-Crosse, et nous nous préparions à le recevoir avec toutes les démonstrations possibles. Le 29 août, nous étions au champ. Vers les 4 heures du soir, nous apercevions, dans la direction du Lac Vert, un grand canot. Nous entendîmes plusieurs coups de fusil ; mais personne ne s'en occupa, Monseigneur ne devait arriver que 8 jours plus tard ; mais comme la fusillade se continuait et que le canot s'avavançait rapidement, il n'y avait plus de doute, notre Vénéré Prélat était là ! En effet, quelques instants après, Monseigneur accoste, et Sa Grandeur bénit, avec toute l'effusion de son cœur, les personnes agenouillées sur le rivage. Sa Grandeur amenait avec Elle le Rév. Père Legeard, les bons frères Guillet et Leriche. Après la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement, Monseigneur nous honora de sa visite accompagné du Rév. P. Legeard. Sa Grandeur nous raconta, en termes émus, les nouveaux malheurs par lesquels il avait plu à la Divine Providence de la faire passer pendant son long voyage. Triste et affaîssé, Monseigneur croyait que manquant de ressources suffisantes, nous ne fussions obligées d'abandonner nos œuvres de charité. Mais Dieu voyait le désir que nous avions toutes de le faire connaître et aimer des pauvres petits enfants sauvages de cette île déserte. Il ne voulut pas nous soumettre à une aussi dure épreuve ! D'ailleurs, notre mission ne portait-elle pas le cachet des œuvres de Dieu ? Le sceau de la croix n'était-il pas empreint sur tous nos pas ? Un seul jour de notre vie de missionnaires s'était-il passé sans avoir eu quelque parcelle de cette divine croix ? Comment pourrait-elle, cette œuvre, ne pas survivre à tant de sacrifices ? Aussi, malgré les perplexités de notre saint Évêque, nous demeurâmes convaincues que Dieu nous voulait à l'Ile-à-la-Crosse.

La récolte avait été relativement bonne cette année. Tout le grain était serré dans la nouvelle grange. Le 14 septembre,

vers 4 heures du soir, le frère Bowes, se préparant à venir à la bénédiction du Saint Sacrement, alla chercher son capot oublié près de la grange. En approchant, il s'aperçoit qu'elle est en feu. De crier aussitôt : au feu !... au feu !... puis il essaie en vain d'éteindre la flamme avec son capot. Aux premiers cris, Sa Grandeur et le Rév. P. Legeard accoururent et commencèrent à sortir le blé qui était tassé précisément à l'endroit où le feu s'était déclaré. Les pièces d'entourage était déjà brûlées et la paille commençait à prendre feu, quand nous arrivâmes avec de l'eau. Grâce à Dieu, nous en fûmes quittes pour la peur. Le danger cette fois était plus menaçant, car au dessus du grain, on avait construit un petit grenier où l'on déposait nos provisions, mais surtout la poudre, que les Rév. Pères ne voulaient plus, par prudence, garder à leur maison depuis l'incendie.

A la fin du Salut, Monseigneur nous fit chanter le *Te Deum* en actions de grâces.

Dans le mois de novembre nos chers petits écoliers furent atteints d'une fièvre maligne qui en emporta deux et en réduisit plusieurs autres à la dernière extrémité.

1869.

Au commencement de cette année notre chère Sœur Dandurand eut une attaque d'apoplexie. Un dimanche soir, nous lui faisions prendre le lit presque sans connaissance. Son visage était pourpre, ses pieds et ses mains étaient glacés : elle était dangereusement malade. Nous avions préparé tout ce qu'il fallait pour l'administration des derniers sacrements. Nous avions grand'peine à nous résigner à une prochaine séparation. Le Rév. P. Legeard, fervent et zélé serviteur de la B. Marguerite-Marie, suggéra de faire une neuvaine à l'humble aimante du Sacré Cœur pour obtenir sa guérison. Nous commençâmes donc, tous ensemble, une neuvaine avec toute la ferveur possible. Ces prières eurent un heureux résultat ! Sans guérir notre chère Sœur radicalement, sa santé, cependant, s'améliora et pendant 3 ans demi qu'elle vécut encore, elle n'éprouva aucune atteinte cette dangereuse maladie.

Au mois de mai, alors que l'immense banc de glace flot-
tait encore sur le lac, Mgr Grandin arrivait à la mission, et
le 19 juin, les barges d'Athabaska amenaient leurs Gran-
deurs, Monseigneur Faraud et son digne coadjuteur, Mgr
Clut: ce dernier se rendait en France. C'était la première
fois que dans le Nord trois Evêques se trouvaient ainsi réu-
nis. Monseigneur Grandin en profita pour faire subir un
petit examen à nos enfants, en présence de leurs Grandeurs,
de plusieurs officiers de l'Hble Compagnie et de tous les
gens du Fort. On plaça dans la cour une espèce d'amphi-
théâtre pour donner à un plus grand nombre de personnes
la facilité d'y assister. Sa Grandeur, Mgr Faraud, ainsi que
Mgr Grandin, firent, l'un et l'autre, un magnifique discours
pour faire apprécier à toute l'assistance l'avantage de l'ins-
truction et l'obligation où étaient les parents d'envoyer leurs
enfants à l'école.

Ce petit examen fit impression sur les esprits et produisit
bon effet. Quelques jours après nos deux saints Prélats
retournaient dans leurs diocèses respectifs, ou pour mieux
dire, dans leurs missions.

Voici venir l'été 1869. C'est notre grand carême à nous !
Cet été donc, comme les précédents, nous apporta nos priva-
tions. Cependant nous ne jeunâmes pas, Dieu merci ! Nous
avons du lait et une provision d'orge assez ronde pour faire
de la soupe ; mais, par contre, les vers dévorèrent carottes,
choux de Siam etc., etc., etc.

Cette année, nous comptons 2 orphelins, 6 orphelines, 15
garçons et 6 filles. Lors de sa dernière visite Mgr Grandin
nous avait manifesté le désir que nous prissions *externes* les
enfants que nous ne pouvions prendre pensionnaires, car il
y avait au Fort un grand nombre d'enfants qui passaient leur
temps à courir les bois. Pour nous conformer aux inten-
tions de Sa Grandeur, le 17 août, à l'ouverture des classes,
19 externes se réunissaient à nos 23 pensionnaires. Tous les
matins, beau temps, mauvais temps, le Rév. P. Légeard allait
les chercher au Fort ; le soir ces pauvres enfants retour-
naient avec leurs mères.

1870.

Par le courrier d'hiver, nous apprenions avec bonheur que, dans le courant de l'été, nous aurions la visite de notre révérende Mère Provinciale. Nous devancions par nos désirs l'heureux jour où nous la verrions toucher notre terre d'adoption. Enfin, le 21 juillet, nous apercevons des barges à la Pointe au Sable. En moins d'une demi-heure, nos enfants sont changés et placés en ligne droite sur le rivage. Nos cœurs palpitent de joie. Une arrivée semblable, au Nord, est tout un événement. La barge arrive... Mais, oh ! déception ! notre Mère n'y est pas !... Des circonstances survenues avaient ajourné la visite. La tristesse succède à la joie. Mgr Grandin, qui était allé, l'hiver précédent, visiter la mission du Lac Caribou, arrivait seul, accompagné seulement du Rév. P. Legoff. Nous tombons aux genoux de notre vénéré Pasteur. Sa bénédiction nous console, ses paroles nous aident à supporter notre déception.

Le 19 juin, nous voyions, avec regret, notre chère Mathilde Henry, s'embarquer dans la barge d'Athabaska, pour retourner dans sa famille à la Rivière Rouge. Que le Seigneur récompense cette dévouée fille qui, pendant 4 longues années, partagea nos dures privations et notre pénible labeur !

Le 1er août, Monseigneur retournait à Saint-Albert, avec son fidèle et dévoué Baptiste Pepin. Ce dernier emmenait avec lui sa jeune épouse, M. Thérèse Laffeur, première orpheline que nous reçûmes à notre arrivée en 1860. Cette jeune fille nous rendait depuis 5 ans de grands et nombreux services, tant pour la couture que pour la broderie et autres travaux domestiques. C'était, en un mot, une fille de confiance : sage et pieuse, elle faisait notre consolation. En la perdant, nous ne perdions pas peu. Mais notre but était atteint... En nous consacrant, en effet, à instruire ces pauvres enfants des bois, ce n'est par aucune vue d'intérêt propre que nous nous y portons, mais seulement dans le but d'en faire de bons chrétiens. Et c'est un bonheur pour nous, quand nous voyons ces enfants faire, plus tard, la consolation de leur famille et donner le bon exemple aux personnes qui les entourent.

Une autre de nos filles, M. Elizabeth Fréchette, dont la santé était très altérée, retournait à notre maison Provinciale de Saint-Boniface. Par ces départs, nous nous trouvions donc seules pour tous les travaux : quatre Sœurs, dont trois, minées par de longs jeûnes, étaient à bout de force, pour répondre aux exigences de toute une maison et d'une petite ferme. Notre bonne Sœur Blanchet fut adjointe à ma Sœur Pepin, qui perdait sensiblement ses forces à instruire ses pauvres petits enfants. Elle avait, en outre, le soin de la sacristie. Et que l'on ne croit pas que l'emploi de sacristine soit peu de chose dans notre pays, avec nos chers sauvages qui ne connaissent guère la propreté. Notre chère Sœur Dandurand, toujours faible de santé, consacrait tout son temps, ses forces et son industrie, à l'entretien du linge, hardes, etc., etc., des missionnaires. Après les pertes que la mission avait subies, le petit troussseau de chaque Père et de chaque Frère était mince et la pauvre vestiaire passait son temps à mesurer et à calculer ses pièces. Quant à votre humble servante, économe, cuisinière, dépensière et tout ce que l'on voudra, je remplissais tous ces offices et d'autres encore, sans prétention, comme sans concurrence, heureuse de dépenser mes forces et ma santé au bien d'une mission que j'aime et où j'ensevelis mon existence ! Cependant, en faisant l'aveu des misères et des privations de chaque année, je ne prétends pas les présenter, aux yeux du lecteur, comme quelque chose d'héroïque ; non : mon récit, pour être vrai, doit mentionner ces souffrances ; je le fais en toute simplicité et j'oublie le passé !... Donc, nous ne vivions que de pêche en été. Tous les matins et tous les soirs, nous nous rendions au bord du lac, avec les filles, quand nous en avions, pour écailler le poisson. Cette dégoûtante besogne demande beaucoup de soin et donne en conséquence beaucoup d'ouvrage. En hiver, la besogne est encore plus pénible. C'est dans une petite cuisine de 12 pieds sur 14 que nous préparons ce poisson qu'il faut faire dégeler au feu, et nous en écaillons, parfois, jusqu'à 140 pièces. Que ce chiffre n'effraie pas ; car, outre les Sœurs, filles, engagés, etc., nous avons, en moyenne, une trentaine d'enfants à nourrir : petits estomacs sauvages, qui

dégustent, avec un appétit sans pareil, ce poisson sans assaisonnement, sans galettes, sans patates ; on ne parle pas de pain dans ce pays-ci, du moins à l'époque où nous sommes. Nous étions également obligées de faire nos lavages, les femmes du pays étant obligées de garder leurs petits enfants chez elles ; mais, la principale raison, c'est que la mission n'avait pas les moyens de les rétribuer.

1871.

Malgré nos malheurs et nos épreuves, les classes se maintenaient, le bien se faisait. Nous comptions 7 orphelins, 10 garçons pensionnaires, 18 filles, 7 externes. Comme on le voit, ces derniers étaient moins nombreux cette année, les parents comprenant mieux les bienfaits de l'instruction, avaient songé d'eux-mêmes à placer leurs enfants pensionnaires. Cependant ces pauvres sauvages conservaient toujours, je dirais, la manie de critiquer, de censurer notre manière d'agir à l'égard de leurs enfants, alors même qu'épuisées de fatigues et de privations, nous nous dépensions pour leur bonheur.

Comme il nous était impossible de faire la cuisine pour plus de 30 enfants les parents continuèrent à apporter les repas de leurs enfants, tout préparés. Pour attirer le plus d'enfants possible à notre petite école, notre bonne Sœur Pepin se résigna généreusement à accepter les reproches, les difficultés et l'assujettissement d'une telle condition. Tous les jours donc à 4 heures, les femmes du Fort arrivaient avec le souper et le déjeuner de leurs enfants. Elles entraient dans la classe pour les servir et les faire manger, *parfois sans bon sens*. C'était alors le moment favorable de porter plainte pour une correction reçue, pour le moindre désagrément. Et c'est presque chose inouïe que la Sœur n'aie pas toi. Nous devions nous attendre à toutes ces difficultés. Aussi nous n'en sommes pas surprises.

Nous recevions par le courrier d'hiver, une lettre de notre très honorée Mère Slocombe, nous assurant que, malgré son extrême désir de nous faire le plaisir de la visite annonci

elle n'avait pu réaliser ce projet, mais que cette visite s'effectuerait sous peu.

Cette année, au mois de juin, nous recevions par les barges d'Athabaska, 4 sacs de sel, venant de la Grande Rivière. Quelle douceur !... Disons, en passant, que jusqu'à ce moment, nous avions été soumises à la privation de ce condiment si naturel. Notre excessive pauvreté ne nous permettant que le stricte nécessaire, nous nous contentions donc d'une bien mince provision de sel, qui coûte assez cher, rendu au pays. Il y en avait toujours sur la table, mais dans la crainte d'en manquer absolument, tous, à peu près, s'en privaient. Une année, la Providence permit que notre petite part annuelle ne nous parvint pas. Il nous fallut donc manger la viande et le poisson sans sel : quand l'appétit manque ou que la maladie nous visite, c'est alors une véritable mortification.

Au mois de juillet, le Rév. P. Legeard qui, depuis plusieurs jours, ne s'acquittait qu'avec peine des exercices de son saint ministère, tomba sérieusement malade. Nous lui prodiguâmes nos soins et nos remèdes ; mais la maladie fit de si rapides progrès que, le 11, ce jeune missionnaire était réduit à la dernière extrémité. Le Rév. P. Legoff était allé faire une mission au Portage La Pêche ; il avait laissé le Rév. P. Legeard seul à l'Île-à-la-Crosse. Ce bon Père, se voyant en face de la mort, avait fait prier son confrère de revenir. Deux hommes se mirent en route pour aller chercher le Rév. P. Legoff. C'était quelque chose de navrant que le spectacle de ce jeune et zélé missionnaire aux prises avec la mort, sans un prêtre pour l'assister et le consoler, lui qui, dans le cours de son ministère, avait adouci pour tant de mourants, les horreurs et les angoisses de ce moment suprême. Mais que le calme et la résignation que possédait son âme, dans cette extrémité, était quelque chose de beau et de consolant ! Nous ne nous éloignons pas du chevet de ce pauvre malade ni le jour, ni la nuit. Cependant le Père Legoff n'arrivait pas et le malade baissait toujours ; nous nous attendions à chaque instant à le voir expirer.

Dans la journée du 12, ayant recouvré sa connaissance, nous fîmes approcher tous les enfants de l'école, avec quelques personnes du Fort. Le bon Frère Némoy souleva le

bras du malade, pour qu'il leur donnât sa bénédiction. Enfin, bien tard, dans la soirée, le Rév. P. Legoff arriva, épuisé de fatigues, ayant ramé pendant 40 heures. Il s'empressa d'administrer les derniers sacrements à son confrère et supérieur, que la mort s'appêtait à frapper. 24 heures plus tard, il lui récitait les prières des agonisants. Il était inconsolable de cette perte. Alors, notre bonne Sœur Pepin eut la bonne inspiration de proposer une neuvaine de messes en l'honneur de la B. Marguerite-Marie, assurant que les gens du Fort en donneraient volontiers l'honoraire. La neuvaine fut promise; ma Sœur Blanchet recueillit au Fort abondamment, jusqu'au chiffre de 19 grand'messes. Immédiatement après cette promesse, le malade prit un mieux sensible et entra bientôt en convalescence. Sans crier: au miracle! nous n'en rendîmes pas moins de vives actions de grâces au Souverain Maître de la vie et de la mort d'avoir conservé des jours si précieux surtout à nos pauvres sauvages Cris, dont ce digne missionnaire connaissait seul la langue dans ce moment.

Le 16 août au soir, un sauvage du Lac Vert nous apportait des nouvelles de Mgr Grandin, qui était à ce poste avec sa caravane et qui faisait demander une barge. Le lendemain matin, le Frère Némoy et 4 hommes, ayant un vent favorable, hissaient la voile et allaient au devant de Sa Grandeur et de notre chère Assistante Générale, qui venait en qualité de visitatrice, et de ses compagnes. Nous les attendions pour le 20, solennité de l'Assomption de la Sainte Vierge. Notre belle petite église avait revêtu sa plus riche parure. Au clocher flottait au vent le beau pavillon blanc, avec sa belle croix rouge. Nous attendions Sa Grandeur pour la grand'messe, mais attente inutile!... La journée se passe, personne ne paraît; les 21, 22, 23, 24, pas de nouvelles, oh! que les jours sont longs! Vainement nos regards se plongeant dans le lointain, la barge tant désirée ne paraissait pas. Le Lac seul nous répondait par le bruit de ses eaux en furie. Il pleuvait presque tous les jours. L'inquiétude s'emparait de nos esprits, la tristesse gagnait nos cœurs. Enfin, le 25 au soir, un montagnais nous annonce que Sa Grandeur n'est pas loin. Le temps étant couvert, le

vent peu favorable, nous crûmes que nos désirés voyageurs ne pourraient arriver de nuit. Mais, voilà qu'à 8 heures nous entendons un coup de fusil. Ce sont eux !... mais ils sont encore bien loin. Les gens du Fort répondent par une joyeuse fusillade. Après un quart d'heure de silence, de nouvelles détonations se font entendre, cette fois nous les apercevons, à la faible lueur de la nouvelle lune. Cependant tous les gens du Fort étaient rendus à la Mission, où tous les Montagnais et Cris étaient réunis, attendant depuis plusieurs jours l'arrivée de leur saint Evêque. Ils se rendent au rivage et les fusillades se succèdent les unes aux autres, l'air semble de feu... Tous rient, tous sont heureux ! Plusieurs canots vont au devant de la barge et s'en reviennent avec elle. Enfin, la barge accoste : nous nous rendons au quai, avec des fanaux, pour recevoir notre digne Mère Assistante Générale. Pendant que Sa Grandeur bénissait ses chers sauvages, nous, nous embrassions, sur notre terre d'exil volontaire, notre bonne Mère Charlesbois, puis, nous pressions sur nos cœurs, avec une affection toute fraternelle, une jeune et zélée compagne, Sœur Riel, ainsi que deux bonnes et dévouées filles, Marceline Sauvé et Josephette Lagimonière, de la Rivière Rouge, qui, en se dévouant à la même œuvre, venaient partager nos travaux et nos privations, la première pour le reste de ses jours, l'autre pour 4 ans.

Nous suivîmes Sa Grandeur à l'église, où le *Te Deum* fut récité. Ensuite notre Mère Visitatrice et sa suite passèrent au couvent, dont elles firent la visite en peu de temps. En effet, dans notre maison, c'est la pauvreté, jusqu'au dénuement, qui fait son premier ornement ; mais ce qui ne paraît pas c'est le bonheur que nous y goûtons !...

Le lendemain, en présence de Monseigneur, des RR. Pères et de notre digne Mère Visitatrice, du bourgeois, des parents, etc., etc., notre bonne Sœur Pepin fit subir un petit examen à ses chers enfants. Monseigneur adressa des encouragements aux parents et aux enfants, qui avaient paru avec avantage, faisant comprendre aux uns et aux autres le bien-fait d'une bonne éducation.

Cependant les jours pendant lesquels nous devions jouir de la présence de notre Mère visitatrice étaient comptés. Ils

fuyaient avec rapidité et à notre grand regret. Ayant procédé à faire la visite de notre maison, elle employa les quelques jours qui lui restèrent à nous aider dans nos travaux : elle balayait la maison, lavait la vaisselle, etc., etc. Les jours de lavage, elle se rendait au bord du lac, où nous blanchissions notre linge, pour nous faire, là, notre lecture spirituelle, etc. Le jour de la séparation arriva pourtant : l'heure du départ sonna ! Pour adoucir ce triste moment, notre chère Mère Visitatrice proposa à Monseigneur de nous amener toutes en barge, jusqu'à l'endroit où elle devait prendre les charrettes pour se rendre au lac La Biche et de là aller à Saint-Albert, où elle devait passer l'hiver avec nos chères Sœurs. Nous fîmes donc les préparatifs de notre petit voyage. Le 18, vers 10 heures, Sa Grandeur, le Rév. P. Legeard, encore convalescent, notre chère Mère Visitatrice et les 5 Sœurs s'embarquèrent. Il n'y avait pas la plus légère brise : bien que nos hommes ramassent de toutes leurs forces, nous n'avancions guère et nous fûmes obligées de camper en chemin ; le temps était couvert et l'obscurité profonde. Le lendemain, à 3 heures, nous étions debout. La petite bouilloire était aux gros bouillons : la table dressée sur l'herbe desséchée, nous primes notre déjeuner à la hâte et poussâmes au large. Vers 10 heures, nous arrivons à la fatale Baie. Elle portera désormais, dans nos cœurs, le nom de "Baie de la Séparation." Monseigneur et les hommes nous y attendaient, avec les chevaux et les charrettes. Tous les fronts étaient tristes, et les plus courageux étaient les moins abattus ; le cœur se serrait de tristesse à mesure qu'approchait l'heure de la séparation. Après le diner, les chevaux étant attelés, Monseigneur nous donna sa bénédiction et disparut bientôt à nos regards. Pour nous, nous marchâmes une petite distance au milieu des cyprès, avec notre Mère assistante. Enfin, au milieu, de nos sanglots, nous lui dîmes : Adieu !..... Nous embrassâmes aussi notre chère Sœur Blanchet que l'obéissance conduisait à Saint-Albert pour y faire la classe. Depuis 5 ans, cette bonne petite Sœur partageait nos privations, nos travaux, nos misères. Comment ne pas pleurer en la voyant s'éloigner de nous ?.....

Refoulant au fond de nos cœurs nos sanglots et nos émotions, nous retournâmes à la barge où les hommes nous attendaient. Le vent étant favorable, ils hissèrent la voile et poussèrent au large. Peu à peu le vent s'augmenta, nous avançons avec une rapidité qui nous faisait peur, car la barge se berçait comme un léger canot d'écorce sur les vagues blanches de notre lac agité. Nous arrivions sur les huit heures du soir, sans accident. Nous avions franchi en quatre heures de temps la même distance, qui, la veille, nous avait pris vingt-quatre heures.

Le 1er octobre, ma Sœur Pepin réunissait tous ses écoliers. Le lendemain, la classe commençait en règle. Fatigués de leurs longues vacances, les enfants se mirent avec cœur à l'étude. Notre bonne Sœur assistante nous ayant amené une Sœur et deux filles, nous pûmes, avec ses nouvelles recrues, augmenter le nombre de nos élèves, nous charger du lavage et de l'entretien du linge de dix pensionnaires et de nos huit orphelins. Mais cette augmentation nous imposa encore de nouvelles misères. En effet, les lavages devenant plus considérables, et n'ayant point d'espace convenable pour faire sécher ce linge, nous dûmes l'étendre dans notre petite communauté, dans les corridors, etc., et l'humidité qui s'en exhalait, surtout la nuit, fatigua bientôt les poitrines faibles. Il y en eut qui furent malades. Si je mentionne cette incommodité, c'est afin de faire connaître un autre inconvénient : c'est, qu'en effet, il nous est impossible d'exposer notre linge dehors, car nos chiens chasseurs, qui sont nombreux, pour le besoin de la mission, dévorent tout ce qu'ils voient.

Cette année la récolte et les patates manquèrent absolument. Peu de légumes aussi : sept barils de choux de Siam, quelques carottes, une cinquantaine d'oignons. Mais la Divine Providence vint, comme toujours, à notre secours ; la pêche fut abondante : en conséquence, beaucoup de poissons secs, en cas de disette.

1872.

Le bon vieux Frère Dubé, que vingt-trois années de privations, de travaux et de souffrances avaient ruiné, cheminaient lentement vers sa tombe ! Depuis le 31 décembre jusqu'à la fin d'avril, nous lui prodiguâmes nos soins les plus assidus. Enfin, le 29 avril, ce bon Frère s'endormait du sommeil des justes !.... Son zèle et son dévouement l'avaient porté à solliciter la faveur de mourir avec ses chers petits garçons, et d'être enterré au milieu de ceux qui l'avaient précédé !

Le Bon Dieu soumit ce bon frère à une bien dure épreuve avant de mourir. L'esprit mauvais souffla l'insubordination dans la tête de nos jeunes garçons. Abusant de la liberté dont ils jouissaient, par la maladie et l'extrême faiblesse de ce pauvre malade, ils se mirent à lui jouer mille tours, lui si bon ! dévoué pour leur bien jusqu'à la mort ! Les Révérends Pères s'étant aperçus du désordre ne purent cependant se résoudre à renvoyer ces petits mutins chez leurs parents, espérant que le cher Frère reviendrait à la santé et reprendrait son ascendant sur ces petits révoltés. Ces bons Pères se soumirent donc à toutes les privations et à tous les désagréments d'une surveillance pénible, pour ne pas priver ces petits ingrats de leur classe. Quand les fonctions du Saint Ministère obligeaient les Pères de les laisser un peu, alors ces pauvres dévoyés, seuls, tramaient leurs complots. L'un d'eux, âgé seulement de 12 ans, surpassait tous les autres en esprit, malice et hypocrisie. C'était un de nos orphelins que nous soignons, habillions et à qui nous prodiguions les soins de la plus tendre charité. Oubliant, ou plutôt méconnaissant ce qu'il devait aux missionnaires, le mauvais esprit lui fit concevoir l'affreux dessein de nuire à la Mission et même de la ruiner. Toutes ces petites têtes ainsi montées se portaient continuellement à l'insubordination, à la dissimulation, et même au vol. Ils dérobaient au pauvre Frère mourant les potions et les adoucissements que son état réclamait, mangeant et buvant tout ce qui leur tombait sous la main, allant même *furtivement chercher ce qu'il cachait sous ses oreillers*. Qu'il dût souffrir, ce bon Frère, de l'inconduite de ces enfants, lui qui s'était sacrifié si généreusement et si longtemps à leur bonheur !

Un petit orphelin bon, mais faible, gâté par les autres, s'imagina de mettre le feu à la maison. Il ramassa, à cet effet, du papier, des morceaux de bois, qu'il plaça sous l'entourage du réfectoire des RR. Pères, et y mit le feu. Il fit prendre quatre mèches, mais elles s'éteignirent presque immédiatement. Voyant son insuccès, il renonça à son projet. A quelques jours de là, il poussa la malice, avec un autre grand garçon, jusqu'à aller, pendant la nuit, mettre le feu dans le foin. Tout le monde se couche tranquille, ne soupçonnant pas le danger que courrait la Mission. Dans la nuit donc, à l'heure convenue, notre orphelin se lève et va trouver son compagnon ; il le sollicite et l'engage à se lever, mais ce dernier refuse, disant qu'il s'endormait trop. De dépit, cette fois encore, il abandonne son dessein.....

Un jour, l'un d'eux, par sa mauvaise conduite, mérita une sévère correction ; exaspéré de se voir dénoncé par son condisciple et voulant en tirer vengeance, il découvre, à son tour, au Père Legeard, tout le mal que son dénonciateur avait voulu faire. L'attitude ferme et sévère du Père, la vue de la verge émoussant ce petit courage, et croyant fléchir le Rév. Père et s'épargner la correction en accusant les autres, il dévoila tout ce qu'il savait. Alors, la vengeance déliant toutes ces petites langues, sans scrupule et sans gêne, elles portèrent accusation contre les coupables. Nous ne pûmes remédier au mal qu'en expulsant ce jeune orphelin, déjà si avancé dans le mal. Que le Seigneur aie pitié de ce pauvre enfant !..

Cependant le Rév. P. Legeard ne pouvant réunir les fonctions du Saint Ministère, de l'économet et la surveillance de ces enfants, résolut, à son grand regret, de remettre externes tous les petits garçons. Mais comme il tenait à l'instruction de ces enfants, il allait les chercher tous les matins par les chemins les plus affreux. Ainsi, malgré les efforts du démon pour faire tomber notre petite école, nous pûmes la maintenir et y opérer le bien. D'ailleurs, le renvoi des pensionnaires n'était que temporaire. Dès le 13 juin, le Rév. Père Doucet arrivait de Saint-Albert pour remplacer le bon Frère Dubé, et les enfants purent revenir prendre leur pension. Le lendemain, les bons Frères Bowes et Grézaud,

ainsi qu'un homme de confiance, Alexis, arrivèrent pendant la Sainte Messe. Ils nous apportaient du *toro*, de la viande sèche et de la graisse. Monseigneur Grandin envoyait le dévoué Frère Bowes réparer le désastre du 1^{er} mars 1867. Il se mit immédiatement à préparer le bois pour la nouvelle bâtisse ; mais l'ouvrage avançait lentement, car le bon Frère était presque toujours seul. C'était le temps de la coupe du foin et autres travaux des champs. Ce religieux entrepreneur travaillait du matin au soir, ne disant rien, ne demandant pas d'aide et acceptant avec une soumission sans égale, tout ce qui lui arrivait de peines, de fatigues, de contre-temps.

Dans le cours du mois de juillet, la fièvre typhoïde fit son apparition à l'Ile-à-la-Crosse. Nos Sœurs Dandurand et Riel durent en subir les malignes influences. Elles en restèrent très-affaiblies.

Le 3 septembre, nous eûmes la consolation de voir lever notre nouvelle bâtisse. Nous appelions de nos vœux, et depuis si longtemps, le moyen d'augmenter nos œuvres de charité : c'était donc une joie de voir paraître une maison qui devait nous en féliciter l'exécution.

Le 5, le Rév. P. Legeard nous apprenait avec douleur que sur le " Métis " une dépêche télégraphique annonçait la mort de notre très honorée Mère Slocombe, Supérieure Générale. Cette nouvelle nous plongeait dans une vive affliction. Le lendemain, le bon Père chanta un service solennel pour le repos de l'âme de celle que nous pleurions.

Le 16, nous commençons les récoltes. Il pleuvait souvent, ce qui nous obligeait à de petites journées. Le blé n'était pas mûr, mais il n'y avait plus à attendre. Les 21 et 22, en effet, nous eûmes une grosse tempête de neige, de vent et de pluie. Nous retournâmes au champ, les 2 filles et moi, le 23. Le blé était couché et tout recouvert de neige. Il fallait l'arracher plutôt que le couper. Le soir, la ne étant un peu fondue aux rayons du soleil, nous revenions la maison toutes trempées.

Le 2 octobre au matin, le Frère Bowes vint, en toute hâte nous annoncer que Mgr Grandin était arrivé dans la nuit. Ce bon Pasteur devait faire un nouveau voyage en Frai

ne voulut point partir sans bénir son petit troupeau de l'Ile-à-la-Crosse.

Monseigneur ne passa que 8 jours parmi nous. Le 10, le vent étant favorable, Sa Grandeur s'embarquait dans un petit canot d'écorce, avec Alexis et un jeune cris.

Le 23, une de nos orphelines, âgée de 20 ans, nous laissait pour le ciel. Pieuse, bonne, nous rendant de bons services, elle était aimée : elle fut regrettée !

Au mois de novembre notre bonne Sœur Riel fut à toute extrémité par suite d'une fluxion de poitrine. Elle reçut les derniers sacrements et nous pensions que c'en était fait d'elle. Cependant on lui suggéra de faire une promesse au Sacré-Cœur de Jésus, afin d'obtenir sa guérison, par l'entremise de la B. Marguerite Marie : ce qu'elle fit avec ferveur. On lui fit prendre quelques parcelles d'une relique de la fidèle amante du Cœur de Jésus. Aussitôt après elle dit qu'elle ne souffrait plus. Le lendemain, 24, elle se leva pour assister à la messe, y fit la sainte communion avec nous, assista toute la journée aux offices de l'Eglise : c'était un dimanche. Puis le lundi, 25, elle était à l'ouvrage comme les autres, ayant même repris ses fonctions de sacristine dès la veille. En reconnaissance d'une guérison si frappante, cette bonne Sœur obtint de nos Supérieurs la permission de porter le nom de Marguerite Marie.

Le 1er décembre, M. McMurray arrivait comme bourgeois à l'Ile-à-la-Crosse, en remplacement de M. McKenzie qui laissait le service de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson. Par lui nous recevions des lettres nous annonçant l'élection de N. T. Honorée Mère Dupuis à la charge de Supérieure Générale.

1873.

Le premier de l'an, le bon M. McMurray nous rendait visite et, sous mon adresse, laissait un billet de \$10.00 pour étretnes aux orphelins. Le 15 janvier, M. William Christie arrivait avec l'*Express* du Nord, accompagné de M. McFarlane, Bourgeois d'Athabaska. Ayant pris le dîner, 3 jours plus

tard, chez les RR. Pères, MM. Christie, McMurray, McFarlane, McKenzie, Cumming et Deschambault passèrent à la classe pour faire subir un examen à nos enfants. Ces Messieurs parurent satisfaits. M. Christie répondit en français à l'adresse qui lui fut présentée par une jeune montagnaise infirme, Isabelle Beketla. Il le fit d'une manière touchante et paternelle, encourageant les enfants à être toujours dociles, obéissants, leur montrant les sacrifices des missionnaires, qui, pour les instruire, avaient laissé patrie, parents, amis, etc., etc., etc. Ce discours impressionna vivement les enfants. En partant, ce bon Monsieur laissa un billet de \$25.00 au profit de nos orphelins.

Pendant le carême la pêche manqua à peu près tout le temps. Nous vivions au jour le jour, nos enfants surtout. Mais, grâce à Dieu, nous eûmes assez pour les nourrir. Avec quelle ferveur nous répétions tous les jours : " Divine Providence, qui nourrissez les pauvres, ayez pitié de nous ! "

Vers ce temps l'un de nos orphelins montagnais, Alexandre Wulli, âgé de 11 ans, atteint du croup, fit sa première communion le jour de l'Ascension. Il reçut le Saint Viatique le 19 juin et mourut le 23. Ce cher enfant était remarquable par sa discrétion. Le Rév. P. Legeard l'avait pris pour son petit commissionnaire. Il l'envoyait vingt fois le jour chercher quelque chose à sa chambre ; mais jamais il ne trahit sa confiance. Il ne voulait pas même dire ce qu'on l'envoyait faire. Cher petit, jouis de ton bonheur et prie pour nous !

Le 25, un engagé nous amena une vache, la meilleure, à laquelle un jeune montagnais venait de casser une patte. Il fallut la tuer. C'était un malheur pour nous. Quelques semaines avant cet accident, nos chiens dévorèrent 2 beaux veaux d'un an, gras et forts. C'est là une de nos grandes misères ; car tous les ans, ces chiens, indispensables d'eux-mêmes, nous dévorent quelques veaux, et s'attaquent même aux vaches, leur faisant des morsures fort difficiles à guérir.

Le 24 juillet nous ouvrions notre porte à l'infortunée et somnifée, Thérèse, une pauvre montagnaise, presque aveugle et folle, abandonnée de tout le monde. Comme le pays est inondé et que nos pauvres gens avaient grand besoin

vivre, la pauvre malheureuse n'avait pas toujours de quoi apaiser sa faim. Elle faillit même se noyer plusieurs fois en venant à la Mission. Emue de compassion, je lui offris un gîte dans notre petite cuisine, malgré les désagréments indubitables que je prévoyais devoir en résulter. Je lui fis donc sa toilette et lui annonçai qu'elle resterait avec nous. La pauvre infortunée ne se possédait pas de joie. Elle me répétait cent fois : merci. Dans le moment elle avait assez bien son jugement ; mais bientôt la réaction se produisit. Elle devint folle à lier. Elle passa huit jours sans prendre une bouchée de nourriture, criant, pleurant, le jour et la nuit, demandant un couteau pour se tuer. Enfin, épuisée, elle s'apaisa, mais pour recommencer bientôt après. N'importe, nous l'avons reçue pour l'amour du bon Dieu, nous la garderons.

Le 31 juillet, Mme Murray arrivait au pays, avec un jeune enfant de 3 ans. Nous allâmes saluer cette bonne dame dès le lendemain. Aimable et gracieuse, elle nous accueillit comme des amies, comme des sœurs. Elle s'était chargée de nombreuses lettres pour nous. Ce fut par ces lettres que nous apprîmes que nos chères Sœurs de Saint-Hyacinthe, voyant notre misère et notre rude besogne, offraient deux de leurs bonnes Sœurs pour nous venir en aide : nos Sœurs Senay et Leblanc. Elles étaient même rendues à la Rivière Rouge, attendant l'heure du départ.

Le 13 août, nous avions la douleur de serrer dans nos bras pour la dernière fois notre bien-aimée Sœur Pepin, que l'obéissance rappelait à Saint-Boniface. Nos cœurs souffraient au delà de toute expression, en voyant partir cette chère compagne de fondation, celle qui, pendant 13 ans, avait partagé, sans adoucissement, nos peines, nos privations, nos ennuis et nos épreuves de tous genres. Notre union, cimentée par de tels liens, paraissait indissoluble ! Il nous semblait que, parvenues sur cette plage sauvage et lointaine, nous devions, après nous être usées pour nos enfants des bois, y dormir ensemble notre dernier sommeil ! Pourquoi donc nous séparer ? Les adieux se firent pourtant et elle partit. Parvenue au poste de l'obéissance, cette compagne aimée n'oublia pas celles qu'elle avait laissées sur l'île du Sacri-

trice. Depuis 13 ans, elle n'avait ni vu, ni goûté le pain. Au premier repas qu'on lui servit, apercevant un bon pain, cet aliment si naturel à la vie, elle se prit à pleurer et n'en voulut pas manger. " Et comment manger du pain tandis que mes Sœurs là-bas n'en mangent pas depuis 13 ans?... Mais disons de suite qu'aujourd'hui cette privation a cessé.

Les pluies furent si abondantes cette année, que nous fûmes inondées par les eaux de notre immense Lac. Nous pouvions voyager en canot, en barge même, là où les années précédentes on passait à pied sec. Quand le vent soufflait impétueux, les vagues venaient se briser sur la maison, et l'eau entraît dans la cour de l'église : presque toutes les clôtures donnant sur le Lac furent emportées par l'eau. Tout étant inondé, nos animaux ne pouvaient paccager nulle part. Nous les voyions jusqu'au genou dans l'eau, mangeant les feuilles de saules, etc. La nuit ils paccageaient dans notre cour, nous empêchant bien souvent de dormir, à cause du bruit que faisaient leurs clochettes. Pendant longtemps les missionnaires craignirent que la rareté du foin ne les obligeât à tuer la moitié des animaux. Mais, Dieu aidant, et grâce au dévouement et au zèle infatigables du bon Frère Némox, la mission a pu ramasser assez de foin pour en conserver un certain nombre et les hiverner *tant bien que mal*. Mais quelle peine ce bon Frère se donna pour se procurer cette quantité suffisante. Il fut obligé, avec 2 hommes, de faucher dans l'eau à la glace jusqu'au genou, et de transporter ce foin plus loin dans des places non inondées, pour le faire sécher. Pour récompense il hérita d'un rhumatisme ambulant qui le fait encore beaucoup souffrir.

Depuis longtemps déjà nous attendions nos bien-aimées Sœurs Senay et Leblanc. Nous étions lassées, déconcertées. Le 26, tout-à-coup, vers une heure, nous entendons crier : La barge ! la barge ! La barge dans notre pays, c'est le stérmer des pays civilisés. Son arrivée est tout un événement. Nos nombreux chiens, disait naïvement une de nos Sœurs, sentent que c'est de l'extraordinaire. Aussi, faut-il les voir s'empresse de se rendre au rivage en s'agitant la queue, attendre comme s'ils y comprenaient quelque chose. Pour nous, nous étions là, attendant avec impatience. La bar

accoste et nous embrassons avec attendrissement nos chères Sœurs Senay et Langelier, ainsi que notre bonne et dévouée demoiselle Angélique Jetté, qui, à l'instar de ses devancières, venait partager notre dûr labeur et nos mille privations ! Toutes pleuraient de bonheur et d'émotions ! Nous les conduisîmes à l'église. Agenouillées au pied du Dieu, compagnon de notre exil, toutes ensemble nous lui fîmes le sacrifice de notre vie, de nos forces pour le salut des pauvres sauvages.

Ces auxiliaires ne pouvaient venir plus à temps ; aussi l'ouvrage ne leur fit pas défaut. Notre bonne Angélique se dévoua, avec une ardeur qui ne se ralentit pas, au soin du ménage et surtout du jardin et de la basse-cour. Par ses soins constants et assidus elle améliora de beaucoup notre position. Que de biens peut faire une âme dévouée comme cette bonne fille ! Aussi, comme elle nous est chère, notre dévouée et intifagable Angélique, qui a toutes les attentions et les bontés d'une mère pour nous.

Notre bonne Sœur Langelier, qui avait été envoyée à la place de ma Sœur Leblanc, et ma Sœur Marguerite-Marie, chargées toutes deux du soin de la classe des enfants, se mirent courageusement à l'œuvre le 12 septembre, jour de la rentrée des élèves. Toutes deux allèrent avec leurs enfants se consacrer au Sacré-Cœur, avant de commencer leurs travaux. Pour la première fois, nous allions enseigner l'Anglais : 10 garçons et 16 filles prirent place sur les bancs de notre petite école.

Le 22, l'orge étant coupée et serrée, nous commencâmes à moissonner notre blé ; après quatre jours de travail tout était engerbé. Puis, par un vent glacial, nous récoltions 405 barils de patates. Le caveau et les caves des deux maisons étaient remplis ; mais quelques semaines plus tard, nous nous aperçûmes qu'elles se gâtaient. Il nous fallut donc toutes les retirer, les laver, les faire sécher et les remettre au caveau de nouveau. Nous en perdîmes au moins 150 barils. Confiantes en la divine Providence, nous nous gardions bien de nous inquiéter. Nous avons eu trop de marques de cette bienfaisante Providence, durant le cours de ces 13 années, pour nous inquiéter désormais. En effet, que de fois le lac nous

a refusé les quelques poissons que nous lui demandions pour soutenir nos forces épuisées, et cependant, par un secours ou un autre, nous avons de quoi vivre. Que de fois nous avons répété dans notre admiration les belles paroles de N. Vénérable Fondatrice, Madame D'Youville : *"Toujours à la veille de manquer de tout, nous ne manquons jamais, du moins du nécessaire."*

En terminant ce trop long récit, où j'ai dû faire, pour être véridique, des aveux qui auraient dû rester dans le secret, disons, cependant, qu'à l'heure présente, notre position s'est de beaucoup améliorée. Nous sommes à la veille de prendre possession d'une nouvelle maison, qui nous mettra de suite en mesure d'opérer un plus grand bien parmi nos chers enfants sauvages, comme aussi de recueillir plus de pauvres infirmes.

[Les Missions Catholiques]

KOUANG-SI (Chine).

La persécution à San-Pan-Kiao.

Lettre de M. Pernet, missionnaire au Kouang-Si, à Mgr Foucard, Evêque de Zéla et préfet apostolique du Kouang-Si.

Monseigneur,

Ce matin, 5 octobre (1883), pendant que je disais la sainte Messe, trois à quatre cents misérables ont envahi la maison ; je n'ai pu quitter que la chasuble. Les portes enfoncées, j'ai été saisi et frappé à coups de plats de sabre, j'en ai le corps tout meurtri. On m'a ôté tous mes habits, excepté mon pantalon et ma chemise. On voulait me tuer ; on me lia les mains derrière le dos à une poutre qui soutient le toit de la salle d'étude des latinistes, d'où j'ai vu tout le pillage.

On veut tuer aussi le Père Lavest.

Une première fois on me détache et on me mène, ou plutôt l'on me traîne, bien que je n'aie pas fait la moindre résistance, dans le *hak-teing* (salle des hôtes), où les uns veulent me massacrer et les autres me défendre.

Enfin, on me ramène et l'on me rattache à la colonne.

J'ai fait à Dieu le sacrifice de ma vie, j'espère qu'il l'acceptera. Je vous prie de me bénir ; grâce à Dieu, je n'ai à me reprocher aucune faute grave.

Le pillage fini, j'ai été entraîné ici les mains liées derrière le dos. Je ne sais trop où je suis. On dit qu'à vingt-cinq ans il est dommage que je meure. On veut que je me rachète, mais impossible d'y penser. Ils exigent pour le moins mille taëls. Donc ma mort est décidée ! *Deo gratias !* Le motif de la religion n'est pas étranger à ma mort. Je désire qu'elle serve au bien de la mission. Que le bon Dieu vous conserve longtemps au Kouang-Si, et qu'il protège les missionnaires ! On m'a laissé mon scapulaire.

Votre enfant soumis et obéissant jusqu'à la mort.

PERNET J., *miss. ap. du Kouang-Si.*

5 octobre 1880.

Dans une autre lettre, en date du 10 octobre et adressée à M. Delpech, supérieur du séminaire des Missions Etrangères de Paris, M. Pernet, toujours prisonnier, confirme la nouvelle de son arrestation et donne quelques détails.

Foung-foung-kign, en prison, le 10 octobre 1883.

Notre mission est encore à l'épreuve. J'ai été pris à Sanpan-kiao, le 5 courant, vers cinq heures du matin, pendant que je disais la messe. C'était le 1^{er} vendredi du mois, le P. Lavest était en tournée : je devais, après le saint sacrifice, faire le chemin de la croix avec les chrétiens. Le bon Dieu en a disposé autrement. Que son saint nom soit béni en tout, partout et toujours !

Si je n'ai pas été tué, c'est par une protection de la Sainte Vierge. On m'a appliqué bon nombre de coups de plats de sabre. On m'a dépouillé de tous mes habits. On m'a lié à une colonne d'où j'ai pu voir tout le pillage, il y avait là trois à quatre cents forcenés que je crois être soudoyés par le prétoire. La suite nous en donnera la preuve. J'ai été détaché une fois et conduit à la salle de réception où l'on voulait me tuer. Quelques-uns des assaillants s'y sont opposés. On m'a attaché de nouveau.

Le pillage terminé, on m'a conduit ici, les mains liées derrière le dos, nu-pieds, sans chapeau ; le ciel était couvert d'abord, il pleuvait même un peu, mais le soleil reparut et devint très ardent. J'étais tranquille et résigné ; jamais mon cœur n'a été si bien en paix que depuis. Mon scapulaire seul m'a été laissé.

A présent on ne parle plus de me tuer... Le prétoire agit et demain je dois être conduit à Quay-yun pour être mené à Canton ou à Hong-Kong. Je souffre des coups appliqués sur le cœur ; je ne mange pas, mais je compte sur la divine Providence pour demeurer dans ma chère mission du Kouang-Si, afin d'y travailler encore à la gloire de Dieu. Les gens du prétoire craignant, en effet, que je ne meure route, veulent recommencer leurs vieilles histoires. L'envoyé du mandarin de Quay-yun, dit en m'abordant :

“ Le peuple ne veut pas de vous ; que venez-vous faire ici

La réponse était prête. Les milliers de catéchumènes qui se préparent ici même au baptême et qui demandent le Père à grands cris, me fournissaient une preuve irréfutable. Il se tut...

Le P. Lavest a été arrêté le lendemain 6 octobre par la même bande à Cha-tong dont il visitait les chrétiens et les catéchumènes. Hier matin, quand je m'éveillai, je trouvais un petit billet du P. Lavest, ainsi conçu :

“ Courage ! je suis entre les mains de la même bande, ce soir trois cents furieux doivent venir pour me tuer ; d'autre part on agit pour me délivrer, qu'arrivera-t-il ? tout est entre les mains de la divine Providence. Si je ne suis pas massacré, demain matin je serai à Quay-yun.

Le courrier du P. Guimbretière qui m'a envoyé papier, plumes et encre, est parti trop matin pour me donner des nouvelles. Qu'est-il advenu à mon confrère (1) ? Chaque jour, à chaque instant, je prie pour que le bon Dieu éclaire nos malheureux persécuteurs et les convertisse.

Après ma délivrance, je vous écrirai les détails de mon arrestation.

Le 6 octobre, M. Lavest, cerné de toutes parts par ses persécuteurs, écrivait à la hâte le billet suivant :

6 octobre.

Je suis cerné, impossible d'échapper. Je suis inquiet du P. Pernet, pris et emmené et de mes chers enfants des deux orphelinats. J'aurais bien voulu voir Mgr Foucard. D'ailleurs je suis très tranquille et heureux de souffrir un peu pour mes péchés. Je ne sais ce qui arrivera.

Priez pour moi pauvre pécheur ; tout en N. S. et en Marie Immaculée.

J. M. F. LAVEST, miss. ap. K.-Sy.

En nous transmettant ces premiers détails du désastre qui frappe sa mission, Mgr Foucard ajoute :

La cause de cette persécution, c'est la haine de la religion et l'abandon des mandarins : depuis l'expédition du Tong-King, ils ne tiennent plus compte des traités. J'espère que

(1) Au dernier moment nous apprenons la délivrance des deux missionnaires ; à bientôt les détails de cette affaire.

nos confrères qui ont souffert plus ou moins auront la vie sauve. Quant à nos établissements, ceux qui ont été détruits comme les autres, ils sont toujours entre les mains de la divine Providence.

LETTRE DE M. PERNET, MISSIONNAIRE DU KOUANG-SI,
À SA FAMILLE.

Quay-Yun (Kouang-Si), 3 novembre 1883.

...Vers cinq heures et quelques minutes, je commence la Ste-Messe; les chrétiens, les enfants des deux orphelinats, les maîtres et les gens de la maison récitaient les prières, comme à l'ordinaire, à haute voix. Soudain, une énorme pierre, lancée sur le toit de la chapelle, enfonce les tuiles; en même temps les assaillants armés pénétraient dans la maison en poussant des cris; il pouvait y en avoir de deux à trois cents. Ils avaient lié dans leur queue roulée sur la tête une petite branche de feuillage. En un clin d'œil, tous nos gens sont sortis de la chapelle. Mon serviteur de messe les imite et je reste seul à l'autel. Ne connaissant rien de ce qui se passe à l'extérieur, j'hésite un instant, mais ne voyant plus personne, je prends mon calice, pour le soustraire à la rapacité des pillards. Soudain la porte est enfoncée. Impossible de fuir ni de me cacher: les bandits se précipitent sur moi et m'entraînent au milieu de la cour. Mon étole et mon manipule sont mis en pièces, mon cordon arraché avec violence; j'essaie de quitter mon aube; mais je reçois à l'instant force coups de sabre sur le côté, sur la poitrine, sur le dos et sur les bras. Je n'oppose pas la plus légère résistance. A ce moment, je vois entre les mains d'un brigand un des enfants de l'orphelinat. Je lui crie :

“ Ne crains rien, prie le bon Dieu”, et en même temps je le bénissais.

De mon côté, j'implorais le secours d'en haut. Je croyais bien alors être sacrifié à la rage de mes persécuteurs. Le ciel m'apparaissait ouvert pour me recevoir; d'ailleurs, je me possédais parfaitement bien.

Les misérables fendent mon aube par devant, au milieu d'un grand sabre; mon amict, ma longue robe, mes ar-

habits, tout est arraché avec violence. J'ignore ce qui les a déterminés à me traiter de la sorte, ainsi que tous les gens de la maison, car, chose inouïe, même les vieillards de soixante-quinze ans ont été dépouillés de tout, quoique les voleurs aient quelque respect pour les personnes âgées et les enfants.

Une forte corde sert à me lier les mains derrière le dos, et l'on m'attache à une poutre qui soutient le devant du toit de la salle d'étude des latinistes. Ma queue est roulée autour de la colonne. On m'avait ôté mes souliers ; mes bas avaient été épargnés. Je suis soumis ainsi aux outrages de tous ces malheureux païens. Je n'étais pas robuste en ce moment. Depuis mon arrivée en Chine, j'ai toujours souffert plus ou moins du climat, cependant la surexcitation produisit en moi comme un renouvellement de forces.

J'assiste dans cet état au pillage de la maison et de la chapelle. Quelle douleur de voir briser cet autel où j'offrais le saint sacrifice, de voir arracher et déchirer les images, les tableaux... ! Cette scène est une représentation de celles qui doivent se passer en enfer ! Le crucifix que je porte sur la poitrine m'est enlevé, on me laisse mon scapulaire, j'ai cru voir en cela une protection de la Sainte Vierge. Tous les brigands à peu près sont venus à tour de rôle m'insulter, me tirer par les cheveux, par la barbe. Tous me demandaient ce que c'était que mon scapulaire ; les uns même, pour exciter sans doute la cupidité des autres, disaient : " C'est une montre." Aucun n'osa me le ravir. Dans le fond de mon cœur j'en remerciai mon auguste protectrice.

Le pillage se continue avec le même acharnement. Il pouvait y avoir deux heures que j'étais attaché à la colonne, lorsque ces misérables me délient au milieu de menaces de mort et de clameurs prolongées. Ils me conduisent dans le *hak-teing* (salle de réception), où ils veulent me massacrer. Les sabres se lèvent, les lances se croisent, je me recommande au bon Dieu et je me dispose à mourir. A ce moment s'élève un conflit entre les brigands ; les uns veulent me tuer, les autres s'y opposent ; plusieurs m'entourent pour me protéger, pendant que les autres se battent avec ceux qui ont juré ma perte. Dix à quinze minutes se passent ainsi entre la

vie et la mort. Jamais mon âme n'a été plus tranquille ; j'étais arrivé à la réalisation de mes rêves. Cependant, après de longues contestations, on me ramène à ma colonne ; j'y suis lié de nouveau et les injures continuent. On allume un grand feu à côté de moi ; j'ai cru qu'on allait me brûler ; j'avais presque horreur de ce supplice.

Les brigands firent cuire le riz et un de nos porcs qu'ils avaient tué sur place. N'ayant pas assez de bols, ils se servent de tuiles pour manger le riz qu'ils s'arrachent les uns aux autres. Quelle scène dégoûtante ! On m'offre du riz, je le refuse ; la vue de ces horreurs m'avait ôté tout appétit.

Vers onze heures du matin, les persécuteurs se disposent à partir. Le mandarin de Quay-Yun, prévenu dès sept heures et demie par le P. Guimbretière, aurait pu envoyer des soldats pour arrêter les coupables ; mais il les avait lui-même soudoyés, comme nous l'a démontré la suite, et il ne bougea pas.

Les brigands me détachent de la colonne ; je marche tête nue, les mains liées derrière le dos ; on me presse d'aller vite, sous peine de me frapper. Je fais mon possible, ce qui ne les empêche pas de m'asséner plusieurs coups sur le dos. Quelques-uns me précèdent, portant triomphalement leurs drapeaux ; cinq à six m'entourent armés de fusils, de lances, de piques, de sabres et de grands couteaux. Les autres viennent par derrière emportant le butin.

Ils emmènent la directrice de l'Orphelinat avec plusieurs filles et un enfant de l'Orphelinat des garçons. Pendant l'absence du P. Lavest, qui visitait son district, j'étais chargé de la direction des deux établissements séparés ainsi que des séminaristes au nombre de cinq.

J'aperçois le long de la route plusieurs chrétiens effrayés, qui se cachent pour me voir passer. Il tombe une petite pluie fine qui pénètre mes membres. On me fait traverser les rizières et les montagnes ; partout les païens accourent sur mon passage pour m'accabler d'injures.

Après une lieue de marche, nous rencontrons une rivière, je prie l'un des pillards de m'enlever mes bas qui avaient pris quantité de boue. Je fais encore trois lieues pieds nus sur de petits graviers, si bien que mes pieds furent écorchés et enflèrent.

Le soleil reparut et augmenta encore mon tourment. Ici, au mois d'octobre, en plein midi, la chaleur est insupportable. Les Chinois eux-mêmes ne sortent qu'avec des parasols ou de larges chapeaux. En temps ordinaire, et sans nécessité, j'évitais de sortir en plein midi, même avec mon parapluie ; car le soir ou le lendemain, je ne manquais pas de sentir un violent mal de tête. Ce que je redoutais le plus ce jour-là, c'était une fluxion de poitrine, ou plutôt je m'attendais à être mis à mort.

A mesure que nous avançons, la bande s'élargit. Il en était accouru de tous les villages sous la direction de plusieurs grands chefs.

Ces brigands ne le sont pas de profession, mais d'occasion. Tous les Chinois de cette contrée en sont là ; le désir des sapeques est leur défaut. Si le chef leur promet une part du butin, ils iront accroître sa bande. Quant aux chefs eux-mêmes, ils ont leur maison, leur famille ; le plus souvent ils sont connus pour tels ; mais quelques taëls livrés au mandarin les mettront à couvert de la justice chinoise. Dieu ! quelle justice. Quand donc nos saintes lois du christianisme seront-elles implantées ici ? Ou plutôt, quand donc ces pauvres cœurs seront-ils transformés par les vertus chrétiennes ?

Nous arrivons près d'un village où l'on fait halte. Les pilards se divisent. Les uns vont à gauche, les autres demeurent là. Les habitants se pressent autour de moi pour me voir. J'ai été cependant l'objet d'un acte de charité presque héroïque. Pendant que tout le monde se rit de moi, un homme s'avance, me salue, me fait asseoir, invite les brigands à me délier, et, sur leur refus, il me délie lui-même. Il me fait apporter un peu de *tchok* (riz cuit dans beaucoup d'eau). Je n'avais pas d'appétit ; il me répugnait de manger en présence de cette foule mal intentionnée. Je refuse une première fois ; à la fin, je cède à ses instances et j'avale quelques gorgées d'eau de riz.

Ce qui redoublait surtout les rires de la foule, c'était ma queue qui avait cédé aux tiraillements. Les voleurs l'avaient attachée à la corde qui me liait les mains derrière le dos. Mes cheveux encore peu longs et en désordre excitaient la curiosité, et l'on ne m'épargnait pas les injures. Cet homme

s'offrit à me tresser la queue ; j'acceptai avec reconnaissance, et aussitôt il me rend ce service. Dans mon cœur je demandai à Dieu d'accorder la grâce de la conversion à ce pauvre païen. Bientôt nous reprenons notre marche. Les brigands veulent me lier de nouveau les bras ; cet homme s'y oppose en répondant de moi ; il essaie en même temps de me rassurer, en disant qu'il n'y a plus que quatre *lis* de distance.

Vers trois heures du soir nous arrivons à Foug-foung-leign. Le chef de la bande nous avait devancés à cheval ; il me reçoit d'un air hautain, tout en ayant l'air de s'intéresser à moi. On m'apporte de l'eau pour me laver les pieds, et l'on me fait passer de mauvais souliers. On m'invite aussitôt à me rendre à l'arrière de la maison ; les brigands me suivent. Le chef m'adresse ainsi la parole :

— « Ceux qui t'ont saisi ce matin veulent te tuer ; je me suis porté garant de ta personne, et je te conduirai dans ton pays. Il faut nous donner de l'argent, sans cela tu seras exécuté. »

— « Pour ce qui est de me *rapatrier*, lui dis-je, ce n'est pas ton affaire ; l'Empereur de la Chine m'a autorisé à venir prêcher la Religion au Kouang-si, je n'en sortirai pas. Quant à l'argent, tu le sais, je n'ai plus une seule sapèque, je ne puis t'en donner.

— « Il faut que tu en demandes à Quay-Yun.

— « Le Père de Quay-Yun ne peut me racheter, il n'a que le strict nécessaire.

— « Ecris donc à l'évêque.

— « Je ne sais pas si Monseigneur le pourra ; toujours faut-il plusieurs dizaines de jours avant que je reçoive la réponse.

— « Eh bien, nous te garderons ici jusqu'à ce moment. »

Je demande du papier, de l'encre et un pinceau chinois. Mon but était de profiter de cette occasion pour informer Mgr Foucard, notre vénérable préfet apostolique, de ce qui s'était passé à San-Pan-Kiao. Je prévenais aussi mon évêque de la résolution qu'avaient prise les brigands de tuer le P. Lavest. Ce missionnaire qui visitait son district, a été cet à 7 ou 8 lieues de là dans la maison d'école du village, j les mêmes individus ; ils voulaient le mettre à mort ; m des satellites sont arrivés pour le protéger, et il a pu revenir à Quay-Yun.

Le chef de la bande, sorti afin de s'entendre avec les autres sur la somme à fixer pour ma rançon, rentre bientôt et me dit :

—“ Ecris six mille *taëls* (environ 45 mille francs).”

Vous comprenez que c'était une plaisanterie, je le lui fais remarquer, et il descend jusqu'à mille *taëls*, somme exorbitante encore (près de 8 mille francs)

—“ Si tu demandes trop, ajoutai-je, tu l'exposes à ne pas recevoir une sapèque (10^e partie d'un sou français) ; si au contraire tu es raisonnable, il est possible que l'évêque me rachète.”

J'espérais qu'en traînant en longueur je pourrais être délivré par le mandarin. On m'invite à prendre quelque nourriture. Le repas se composait de viande de porc et de *tao-fou*. Je me contentai d'un peu de *tao-fou* fait avec des pois. Ce mets n'est pas des plus appétissants, mais à la guerre comme à la guerre ! Pour la viande, nous étions au vendredi. Du reste, je n'avais pas envie de manger.

Le soir on me conduisit dans un petit cachot obscur, et un brigand, l'un des plus acharnés, se couche sur le même lit que moi. Cette nuit me parut bien longue en semblable compagnie. La porte avait été fermée au cadenas à l'extérieur.

Je récite plusieurs Rosaires en comptant les *Ave* sur mes doigts. On ne m'avait laissé que mon scapulaire en fait d'objets religieux.

Je passai la journée du samedi dans un cachot obscur mais un peu plus large. J'y fus visité par plus d'un millier de païens auxquels je prêchai la Doctrine à plusieurs reprises. Je fus menacé de mort par plusieurs, et ce jour-là mes voleurs tinrent une conduite peu rassurante.

Le dimanche encore, mêmes tracasseries. Les chrétiens et les catéchumènes étaient impitoyablement écartés. Cependant dans la matinée un chrétien arrive jusqu'à moi, malgré mes gardes ; dans la crainte de le compromettre, je m'abstiens de lui parler, comme s'il m'eût été inconnu ; le soir un catéchumène entre de force, et me salue hardiment en me disant les paroles d'usage parmi les chrétiens : “ Père, que le bon Dieu vous protège ! ” Il me parla à cœur ouvert, mais je ne pus rien savoir de certain sur mon confrère, le cher Père avert.

Le soir à souper, je me trouve en présence de quatre nouveaux hôtes. L'un d'eux était venu s'établir dans le *hak-teing* (salle d'audience). Il n'avait pas fait le moindre cas de moi ; c'était un envoyé du mandarin de Quay-Yun, et les brigands me dirent que c'était un de leurs amis. Je pus m'en rendre compte dans la suite : il causait avec le chef comme avec son propre frère.

—“ Que viens-tu faire ici, me disent-ils, quand le peuple ne veut pas de vous ? ”

—“ Le peuple ne veut pas de nous ? mais d'où vient que le P. Lavest a plusieurs milliers de catéchumènes dans ce pays-ci ? D'où vient aussi que, durant mon séjour à San-Pan-Kiao, j'ai reçu une invitation de la part de plusieurs villages pour aller leur prêcher la religion ? ”

Ils ne répliquèrent pas un mot. Je leur rappelai l'obligation qu'avait le mandarin de me délivrer, et la mauvaise volonté dont il avait fait preuve jusque-là.

—“ Il faut de l'argent et le Mandarin n'en veut pas donner. ”

—“ S'il ne veut pas donner de l'argent, qu'il envoie ses soldats. ”

—“ Les brigands ne craignent pas les soldats, car les soldats sont des brigands, et les brigands sont des soldats. ”

Voilà un aveu qui n'est malheureusement que trop vrai. Le lendemain deux courriers étaient envoyés au Mandarin qui donnait l'ordre de me conduire au prétoire.

Je dus attendre encore trois jours, pendant lesquels je ne pouvais pas manger un seul grain de riz ; les coups appliqués sur la poitrine me faisaient souffrir.

Cependant le jeudi matin, les quatre envoyés du Mandarin se préparent à partir, ils m'annoncent qu'il n'y a pas de chaise pour moi, qu'il faut attendre au lendemain.

—“ Non, leur dis-je, je ne veux pas demeurer plus longtemps ici, que l'on me fasse venir une chaise, ou bien que l'on me donne un cheval ; aujourd'hui même je veux aller à Qu-Yun ; sinon je vous suivrai ; et s'il m'arrive quelque chose vous serez responsables. ”

Ils se concertent avec les brigands ; ils ont de longs entretiens à voix basse, ce qu'ils avaient fait également les t-

jours précédents. Ils boivent le vin jusqu'à s'enivrer d'une manière hideuse. L'un d'eux était ivre mort, et les autres n'en étaient pas loin. Les sourires traîtres échangés entre les gens du prétoire et les brigands ne me rassuraient guère. Mes craintes augmentèrent encore, quand je vis ces derniers se préparer à nous accompagner. Ils avaient deux fusils chinois avec leurs longues mèches allumées. Je sors, je m'installe dans ma chaise et l'on se met en marche. La directrice de l'orphelinat allait à pied ; elle était escortée par les brigands. Je craignais qu'ils ne me jouassent quelque tour ; je me recommandai à la Très Sainte Vierge et à mon Ange Gardien ; je renouvelai de nouveau à Dieu le sacrifice de ma vie et je récitai mon Rosaire. Au lieu d'aller directement par voie de terre à Quay-Yun, nous fîmes les deux tiers de la route en bateau, sous prétexte d'éviter les voleurs !

Environ trois lys avant d'arriver à la barque, les brigands firent diversion en tirant plusieurs coups pour effrayer la religieuse. Ils s'en allaient à droite pendant que mes porteurs se dirigeaient sur la gauche.

Je donnai ma bénédiction à cette pauvre femme afin que le bon Dieu la soutint dans ses peines et ses souffrances. Installé dans la barque, j'étais rassuré ; j'étais prêt à me jeter au fleuve et à me sauver à la nage dans le cas de danger. Il m'est arrivé déjà une fois de traverser ainsi le fleuve ; il a environ 200 mètres de large ; j'ignore sa profondeur.

Vers les huit heures du soir nous parvenons à Quay-yun, je faisais triste figure avec mon costume, pantalon et chemise, désormais ma seule fortune. L'on me fait passer dans plusieurs salles pendant que l'on prévient le Père Guimbretièrre de mon retour.

Deux catéchistes m'arrivent avec une carte du Père, ils me font la prostration chinoise. Mon intention était de rester au prétoire pour me faire soigner par le madarin ; je désirais seulement que la religieuse fût conduite à la maison, elle ne pouvait rester impunément dans le prétoire.

Vers neuf heures et demie ou dix heures seulement, le mandarin m'admet à l'audience, un des hommes qu'il avait couté pour me ramener me servait d'interprète, je parlais cantonais ; la langue officielle est la langue mandarine,

dont je ne sais pas encore le premier mot. Ici il est nécessaire de savoir plusieurs langues, mais il faut d'abord bien en posséder une première afin de travailler avec fruit.

Nous causâmes longtemps avec le mandarin. Dans cet intervalle un des catéchistes revint et sans faire une génuflexion devant le mandarin (ce qui est dans l'étiquette chinoise), il me la fit à moi. Cet acte indisposa le mandarin qui se leva, descendit de son siège et se fâcha contre mon homme. Pour moi, ne pouvant m'abaisser jusqu'à me mettre à genoux devant le mandarin, je m'étais contenté du grand salut, qui consiste à joindre les mains devant les yeux et à faire l'inclination.

Le mandarin ne voulait pas consentir à renvoyer la religieuse sans moi ; ne pouvant exposer cette femme, je me déterminai donc à rentrer le soir même.

Le Père Guimbretière me prêta des habits et une chaise ; il était onze heures et demie du soir. Catéchistes, maîtres d'écoles, enfants des orphelinats, tous m'attendaient avec impatience ; leur visage me montrait qu'ils étaient encore sous l'impression de la terreur.

Réunis à la chapelle, nous remercions d'abord le bon Dieu de la grâce qu'il m'a faite en me ramenant au milieu d'eux. Ensuite tous viennent me saluer tour à tour. Le lendemain matin avant la messe, je leur faisais une courte allocution pour les encourager dans les circonstances présentes et les engager à mettre leur confiance en Dieu.

Le Père Lavest ne revint que deux jours plus tard, le samedi soir. Des courriers avaient été expédiés à Mgr Foucard, d'autres avaient été envoyés auprès du Père Chouzy, parti pour fonder un poste dans le nord de la province à dix journées de Quay-yun.

Nous sommes aujourd'hui tous les quatre réunis dans une petite résidence. Les affaires sont pendantes, les autorités locales ne bougent pas. Qu'en résultera-t-il ? Nous sommes entièrement entre les mains de Dieu. Prions ensemble, et faisons prier afin que la paix se rétablisse, et que nous puissions continuer notre œuvre qui commençait à être si prospère.

LETTRE DE M. LAVEST, MISSIONNAIRE AU KOUANG-SI

Nouveaux détails.

Quay-Yun, 10 novembre 1883.

Depuis l'année dernière, notre petit poste de San-Pan-Kiao avait pris de l'extension. Deux orphelinats de garçons et de filles venaient de surgir comme par enchantement au milieu d'une population païenne. Parmi les enfants des écoles, cinq montrant pour l'état ecclésiastique des marques de vocation aussi certaines qu'on peut les demander à cet âge, Mgr Foucard avait, sur ma demande, permis d'élever un petit séminaire. Des conversions en masse dans la préfecture et dans trois arrondissements de mon district m'avaient engagé à établir une école de catéchistes.

Il y avait déjà une école de médecins-baptiseurs dont les débuts me donnaient de grandes espérances. Une petite pharmacie installée à côté me permettait de leur fournir à peu de frais les remèdes nécessaires.

En même temps que s'organisaient ces œuvres, j'avais pu bâtir une belle chapelle qui, grâce à des aumônes, soit en ornements, soit en images, soit en argent, avait été si bien décorée qu'elle faisait la consolation en même temps que la joie de tous. Les cérémonies avaient presque l'éclat de celles des grandes églises de France, car l'orphelinat m'offrait des enfants de chœur en abondance. Aussi les païens, soit par la renommée, soit par les livres que je répandais, connurent bientôt notre sainte religion et venaient entendre la doctrine.

Pour instruire les enfants des catéchumènes et aider aussi ces derniers à se préparer au baptême, je dus ouvrir des écoles. Mes ressources restreintes ne me permirent, à mon regret, d'en établir que vingt-trois au lieu d'une cinquantaine qu'on me demandait; et j'ai même dû, peu après, en diminuer encore le nombre pour le même motif.

Mgr Foucard, me voyant trop surchargé d'ouvrage et dans l'impossibilité de subvenir aux soins des orphelinats et à l'évangélisation, m'écrivit de préparer un logement pour un nouveau confrère. Peu après, M. Pernet arrivait pour parta-

ger mes travaux. Je lui laissai alors la direction de la maison et des orphelinats pour aller visiter les écoles et les chrétiens.

Depuis près de deux mois que j'étais en course, j'avais déjà inspecté onze écoles ; et, non-seulement je ne trouvais nulle part d'entraves, mais partout je voyais des conversions nombreuses. J'étais au comble de la joie, et je venais d'acheter deux maisons qui, dans un prochain avenir, devaient être deux stations.

Le démon, jusqu'ici maître souverain dans ces pays païens, ne pouvait voir de bon œil tant de conquêtes. Aussi, ne devait-il pas tarder à faire éclater sa rage. Bien des fois, il est vrai, des menaces m'avaient été faites : on avait mis ma tête à prix ; on avait imprimé, affiché, débité toutes les horreurs imaginables. Cette guerre infernale, néanmoins, ne m'inquiétait pas beaucoup. Je tâchais d'agir avec le plus de prudence possible et laissait l'avenir aux soins de la divine Providence. Il faut l'avouer, j'étais loin de m'attendre au malheur qui devait frapper San-Pan-Kiao, car ce sont de ces désastres inouis qu'on voit rarement, même dans les pays sauvages.

Le 4 octobre, M. Pernet m'écrivait de San Pan-Kiao à Pang-Tong, où je me trouvais :

“ On vient me dire qu'un *Lyayeng* (chef de brigands) doit venir piller San-Pan-Kiao..., que les païens veulent faire sauter la chapelle avec de la poudre pendant que les chrétiens prieront.”

J'avais été tellement habitué à de pareilles nouvelles que j'en fus peu impressionné. Hélas ! ces menaces, avant deux jours, devaient avoir leur accomplissement.

Le lendemain matin, en effet, après avoir célébré le saint sacrifice de la Messe, avant le jour, selon mon habitude, je vis entrer précipitamment dans ma chambre le catéchiste et le maître d'école :

“ Père, s'écrient-ils, on vient de nous annoncer qu'hier soir à dix heures près de trois cents brigands sont allés piller San-Pan-Kiao.”

La lettre reçue la veille me revint immédiatement à l'esprit, et, quoique au dehors je fasse bonne contenance, je comprends bien que la nouvelle n'est que trop vraie.

J'envoie aussitôt deux hommes pour s'assurer de la vérité, et pendant ce temps, je réfléchis sur ce que j'avais à faire. Le soir un messenger me met au courant de ce qui s'était passé. Je voulais aussitôt partir pour aller sauver au moins les débris de ma chrétienté, lorsqu'on me dit que j'étais moi-même prisonnier.

La bande des brigands, en effet, s'était divisée. Pendant que les uns marchaient sur San-Pan-Kiao, les autres venaient me cerner à l'école pour piller ma maison et me tuer.

En arrivant, le chef de la bande, que j'avais connu très particulièrement, ne dissimule pas son dessein.

“ Je viens prendre le Père,” dit-il à un catéchumène assez influent dans le pays.

Il veut entrer pour me saisir ; celui-ci lui répond :

—“ Mais y songes-tu ? De quel droit viens-tu ?

—“ Mon droit, je le tiens de haut, dit-il. A Canton et partout ailleurs, on chasse les *diabes d'étrangers*.”

Ce catéchumène, qui voulait me sauver, ajoute :

—“ Attends un instant. Es-tu bien sûr de ce que tu avances ? Du reste, ce n'est pas ainsi qu'il faut t'y prendre. A ta place, j'attendrais que la nouvelle fût bien certaine, et alors, au lieu de tuer le Père, je le conduirais hors de la frontière. Tu recevrais ainsi plus d'un millier de piastres pour récompense.

—“ Tu as raison,” dit le chef des voleurs, après avoir réfléchi un instant.

Il communique la proposition aux gens de sa bande, et entre de ce pas dans ma chambre comme un ami et un protecteur. Il m'annonce les tristes nouvelles de San-Pan-Kiao, et en gémit. Il me propose même de lui donner mon cheval pour aller porter secours au P. Pernet, et le délivrer des mains des brigands.

Son projet était de se sauver avec le cheval. Je m'aperçois aussitôt de ses intentions hostiles.

—“ C'est inutile, lui répondis-je, quelqu'un délivrera le Père.”

Après quelques autres paroles échangées, il se retira.

A la nuit, la mère d'un catéchumène arrive de plusieurs lieues de distance, trompe la vigilance des voleurs et demande à me parler. C'est son fils même qui l'introduit.

—“ Père, me dit-elle, sauvez-vous vite ; ce soir les brigands, qui ont pillé San-Pan-Kiao, doivent vous prendre et vous tuer. Ne restez pas ici.”

Je lui dis quelques paroles pour la rassurer et la renvoie. Elle s'en retourne chez elle et voyage toute la nuit. La pauvre femme ne savait pas que déjà il n'était plus temps de fuir.

Les brigands impatients avaient décidé de me prendre le soir même. Le chef du village, dont le neveu était catéchumène et maître d'école, s'y oppose et dit que, s'ils perséverent dans leur criminel projet, il faudra se battre.

Cette parole énergique déconcerte un peu les brigands, qui renvoient la chose au lendemain. Ma tête avait été mise à prix, 300 taëls, environ 2,400 fr.

La nuit je veux essayer de me déguiser et de partir à l'insu des voleurs. Impossible, toute la maison était bien gardée. Il y a des bandits sur tous les chemins qui aboutissent au village, il y en a autour de ma maison, il y en a dans ma chambre. Un d'entre eux, plus hardi que les autres, vient se poster en face de mon lit où il reste toute la nuit avec un grand coutelas. Je fais ma prière, me recommande à mon ange gardien, et me jette sur mon lit, où je m'endors profondément jusqu'au lendemain matin.

Je trouve cependant moyen de faire écrire au mandarin de Heing-Ip et de Vat-lam-tchaou, réclamant la protection que nous accorde le traité avec la Chine. Malheureusement il fallait quelques jours pour aller et pour revenir.

La nouvelle de mon arrestation est bientôt connue dans le pays. La foule se précipite dans ma chambre pour me voir. Je veux fermer ma porte, on la brise. Ne voyant pas de résistance possible contre la force, je laisse la porte ouverte et m'étends sur mon lit comme pour dormir. Deux domestiques et mon catéchiste se placent devant moi et me servent de rempart. Chacun fait ses réflexions. Les uns m'insultent, les autres rient, et d'autres semblent me plaindre. Il y en a quelques-uns qui, après m'avoir regardé de près, se retirent en faisant cette réflexion naïve :

“ Mais ce n'est pas un diable, c'est un homme comme nous.”

Je ne peux pas m'enpêcher de sourire. Habitué à nous entendre appeler *diabes d'étrangers*, sans nous avoir vus, un grand nombre croient que nous sommes des *esprits mal-faisants* !

Je leur adresse alors la parole pour montrer que non seulement j'étais bien un homme, mais que je connaissais encore leur langage. Beaucoup, après m'avoir parlé, se retirent. Les plus hostiles restent, et j'ai à subir leurs importunités pendant toute la journée et une partie de la nuit.

Ce jour, comme les suivants, les chrétiens et catéchumènes, apprenant ma situation, viennent de tous côtés s'offrir pour m'arracher de cette captivité et me conduire en sûreté chez eux. Leur dévouement me touche, mais je refuse une aide dont je ne pouvais me servir en cette circonstance.

Le lendemain, j'entends dire qu'une centaine de brigands ont renforcé la bande et doivent me saisir après déjeuner. Aucun n'avait encore osé porter la main sur moi. Les catéchumènes demandent avec plus d'instances à prendre les armes pour me défendre. Je leur affirme que toute résistance est non seulement inutile, mais nuisible et pour eux et pour moi.

Presque tous se retirent. Je prie et fais un acte de contrition, me croyant arrivé à ma dernière heure. J'écris un petit billet que je confie à un chrétien pour être remis au P. Guimbretière. On avait déjà enlevé mon cheval ; la plupart de mes effets avaient disparu.

Après une heure ou deux d'attente, je vois arriver des groupes de chinois et j'entends du bruit. Je prends alors ma longue robe, j'attache autour de moi mon gros chapelet, et j'attends avec résignation. Je ne sais pas pourquoi il n'osent encore me saisir. J'aperçois moi-même, sans pouvoir les entendre, les chefs délibérer ensemble.

Deux ou trois jours durant, ils me laissèrent ainsi entre la vie et la mort.

Un jour, mon catéchiste, qui avait peur de mourir, s'approche avec le chef de brigands, lui promet de l'argent et un lendemain-matin, s'il nous conduisait jusqu'à Quay-Yun. Ce ré- il était estimé par cet homme comme un objet de 700 à 100 fr.

Le chef de la bande ayant souscrit à cette proposition, le pauvre homme vient tout joyeux me l'annoncer. Ne voyant pas le brigand donner suite à ce projet, il dut bien revenir de cet espoir comme d'un beau rêve.

Un soir, on me pria de sortir et de me rendre au marché voisin pour chercher et découvrir des trésors. Les Chinois, qui nous regardent comme des hommes extraordinaires ou des esprits, nous croient capables de voir à cent pieds sous terre, et de découvrir les richesses qui y sont cachées.

Enfin, au bout de cinq jours, le mandarin de Heign-Ip ordonne aux notables du marché de Cha-tong de me protéger.

Dès ce moment chacun respira. Les brigands, sans trop s'éloigner, n'osèrent plus entrer dans ma chambre. J'envoyai de nouveau près de ce mandarin pour demander qu'il me fît conduire jusqu'à la ville de Quay-Yun. Nous avons dans cette ville un établissement, où réside le P. Guimbretière, à qui le P. Chouzy avait laissé le soin de la maison pour aller fonder un poste à Laou-Cheign, environ à dix jours de distance. San-Pan-Kiao n'étant éloigné que de trois lieues de Quay Yun, le P. Guimbretière avait pu recueillir mes gens et les enfants dispersés.

Le mandarin de Heign-Ip envoya, sur ma demande, des soldats et des satellites avec ordre aux notables de m'accompagner jusqu'à Quay-Yun. Il y avait dix jours que je n'étais pas sorti de ma petite chambre changée en prison.

C'était le samedi, jour consacré à la Sainte Vierge, qui devait voir ma délivrance, comme l'an dernier à Mok-kan dans de semblables circonstances, c'était en la fête de l'Immaculée Conception, que j'échappai aussi à la mort.

L'escorte était nombreuse. Outre les soldats et les satellites, il y avait cent et quelques chinois, soit gardes nationaux, soit chrétiens et catéchumènes. Les notables me suivaient à cheval avec les drapeaux du *Kong-kok* (mairie). Ces drapeaux, fusils, piques, lances me rappelaient le cortège qui accompagnait autrefois nos confrères condamnés à mort pour la Foi, quand on les conduisait au supplice. Tous sur le chemin accouraient pour me voir, et semblaient ne rien comprendre à un tel appareil.

Arrivé au gros marché de Kou-hu, je suis en un clin

d'œil entouré par une foule si malveillante qu'on a de la peine à la contenir. On me fait entrer dans une immense pagode pour me dérober à ces importunités. La multitude qu'on est impuissant à refouler me suit, et il y eut un moment où, ne pouvant respirer, je crus tomber suffoqué. Heureusement le chef du marché arrive et me conduit à la mairie. On délibère environ une heure, après quoi, on continue la marche. Sur le chemin, je trouve les chrétiens qui, avertis de mon arrivée, venaient à ma rencontre.

San-Pan-Kiao n'était plus qu'à trois lieues. Je voulais y passer afin de voir par moi-même les dégâts. Ce fut pour moi un moment bien pénible; il ne restait que les murs et la toiture. Là où, quelques jours auparavant, il y avait tant de vie, je ne trouvais maintenant que la mort! Comme j'avais entendu des menaces sur tout le parcours je ne crus pas prudent de coucher à San-Pan-Kiao; je poursuivis ma route jusqu'à Quay-yun.

Mes confrères, le P. Guimbretière, avec le P. Pernet, délivré de sa prison deux jours avant moi, me reçurent à bras ouverts, et les chrétiens firent partir force pétards. On récita ensemble la prière comme action de grâce. Il était environ neuf heures du soir.

Depuis le 13 du mois, je suis à Quay-yun avec mes gens et mes enfants chez le P. Chouzy qui me donne une aimable hospitalité, en attendant que je retourne à mon cher San-Pan-Kiao, comme j'en ai le dessein, quoique mes ennemis s'y opposent. Je cherche à réparer un peu le mal commis, pendant que mon confrère, le P. Chouzy, traite l'affaire avec les mandarins.

En temps de persécution, il n'y a pas grand espoir d'obtenir justice. En tout cas, je mets en Dieu toute ma confiance. Lui, qui m'a donné de bâtir et de fonder des œuvres ne m'abandonnera pas, maintenant qu'il faut les relever et tout rétablir. Les œuvres qui n'ont pas été marquées au cachet de la contradiction et de la souffrance ne sauraient lui plaire. Aussi suis-je plein d'espérance pour l'avenir. Oui, San-Pan-Kiao reprendra sa vie et une splendeur qu'il n'a jamais eue!

J'ai oublié de signaler dans la suite de la narration la conversion du chef des satellites, envoyé de Heign-Ip par le mandarin pour me conduire à Quay-yun.

LETTRE DE MGR FOUCARD, VICAIRE APOSTOLIQUE DU KODANG-SI.

Chang-Sé, le 11 mars 1884.

Depuis ma dernière lettre, nos maux n'ont fait que s'accroître. Malgré mes instances auprès de toutes les autorités la grave affaire de San-Pan-Kiao n'a pas été traitée. Ce défaut complet de protection a causé d'abord la ruine de notre chrétienté de Nan-Hiang. Nous avons ensuite été vilipendés plus que jamais et Chang-Sé même, notre résidence principale, a été sur le point d'être attaquée.

Voici ce qui s'est passé.

Vers la fin de janvier, plusieurs colonnes de soldats, environ 3,000 hommes, arrivaient tout à coup dans cette petite ville dont la population atteint à peine 600 âmes. On se demandait dans quel but. Nos amis nous dirent d'abord que c'était pour nous protéger.

Il était bien improbable que la Chine détachât 3,000 hommes de ses troupes du Tong-King, en faveur de quatre pauvres missionnaires, y compris leur évêque, car nous n'étions que quatre dans un rayon de quarante lieues !

Quelques jours après, on nous notifiait que les soldats étaient arrivés précipitamment, parce que le bruit s'était répandu que les "*diabes d'étrangers*" avaient déjà pris la ville ! En réalité, on voulait monter l'opinion contre nous, afin de nous chasser du pays comme des espions.

Quelques jours après, des placards anonymes étaient affichés à notre porte et à celle des principaux prêtres ; nous y étions accusés, nous et nos chrétiens, d'être vendus à la France et de receler des provisions d'armes pour aider nos compatriotes à s'emparer du pays.

Le premier magistrat de la ville, notre ennemi juré, pria par nous de faire disparaître ces libelles et de rassurer le peuple par une proclamation, n'en fit rien, et nous envoya dire, pour toute réponse, qu'afin de dissiper les soupçons il désirait faire une enquête dans notre domicile.

Nous acceptâmes, sans hésiter, cette mesure qu'il eût été imprudent de rejeter : et, peu après, le mandarin, suivi de sept de ses collègues et des principaux notables, commença des perquisitions vexatoires.

Après deux heures et demie, n'ayant rien trouvé de compromettant pour nous, ils partirent assez désappointés. Qu'ont-ils dit à leurs administrés ? Les bruits à ce sujet sont contradictoires ; seulement ce qu'il y a de certain, c'est que le premier mandarin civil, ayant ainsi constaté la fausseté des accusations qu'on avait essayé de répandre contre nous, s'est refusé jusqu'à ce jour à en informer le peuple par la proclamation demandée depuis si longtemps, quoiqu'il m'en ait promise à deux reprises lors de sa visite. Bien plus, ce qui prouve une hostilité déclarée, très inquiétante pour l'avenir, le placard injurieux, malgré nos réclamations incessantes, est resté affiché à la porte du prétoire, comme s'il avait force de loi.

Sur ces entrefaites, pour avoir un secours prompt et facile, j'ai fait demander au vice-roi de Canton une proclamation, afin de flétrir les brigandages passés, en attendant qu'on traite ces graves affaires, et pour rassurer le peuple sur notre compte. Son Excellence s'est contentée de donner des ordres à ses subalternes, qui les ont négligés comme les précédents.

Nos pauvres familles de Nan-hiang, dépouillées et sans-gîte, étaient venues se réfugier ici, au centre de la Mission ; nous leur avions acheté des vêtements pour passer l'hiver, et nous avions préparé les habitants d'un village ami, où nous avons une famille chrétienne, à les bien recevoir. Déjà on s'occupait de leur acheter des rizières, espérant que, au mois de septembre prochain, après la récolte, ils pourraient se suffire. De cette façon, cette chrétienté n'était que transportée dans un autre pays ; nous en étions, il est vrai, pour une assez forte somme, mais un jour nous pourrions leur céder ces champs au prix coûtant. En présence de cet avenir, ces pauvres chrétiens paraissaient joyeux ; ils étaient allés voir le pays et les gens les plus influents : tout était à souhait ; on s'était dit : " A bientôt." Il ne fallait pas tarder en effet, si l'on voulait construire, avant les pluies, quelques modestes chaumières et préparer les champs pour la culture de l'année.

Nous en étions à ces espérances, lorsqu'un délégué du premier magistrat vint nous demander, de la part de son maître, dans le seul but de ne pas froisser les populations,

«Disait-il, de renoncer à l'évangélisation et de surseoir à tout achat d'immeubles ! Il lui fut répondu que le peuple ne nous était pas encore hostile à ce point ; que, sans doute, les soldats venus ici nous avaient beaucoup nui ; que les affiches anonymes restées intactes aux portes des mandarinats, sans en excepter le sien, bien qu'elles n'eussent pas produit tout le mal qu'on en attendait, avaient pourtant ému les populations ; on demanda de nouveau la proclamation promue, et le délégué alla rendre compte de sa mission.

Il ne fallait plus songer à établir nos malheureuses familles chrétiennes dans ce pays, l'horizon se chargeait, et nous pouvions prévoir que nous aurions déjà assez de peine pour résister à la tempête qui se préparait, sans chercher à sauver ces pauvres gens. Nous leur donnâmes de la nourriture pour quelques mois, et, les larmes aux yeux, nous nous quittâmes, en nous disant au revoir.

En même temps, on vint nous annoncer que les chefs de la garde nationale et les notables étaient convoqués par le premier magistrat, afin de s'entendre sur les moyens à prendre pour sauver le pays menacé.

Les moyens proposés furent d'abord de nous couper les vivres, en défendant de communiquer avec nous. Déjà nous savions que des affiches dans ce sens s'écrivaient actuellement au prétoire ; et depuis, la chose, qui nous paraissait douteuse d'abord, nous a été confirmée par des autorités compétentes et dignes de foi. Aussi, pensions-nous au moyen de faciliter les communications par courriers avec *Hong-Kong* ; on enverrait les orphelins dans des familles chrétiennes ; nous ferions notre cuisine avec de l'eau de notre étang, où nous pêcherions du poisson pour faire passer le riz que notre Père Procureur avait en réserve ; de cette façon nous pourrions vivre encore plusieurs mois, en attendant une solution providentielle.

Nos espérances n'ont pas été trompées. Grâce à la sainte Vierge, nous avons été sauvés. Les gens du pays qui sont pauvres, qui en somme n'ont rien à nous reprocher à nous et à nos chrétiens, ont pris le parti le plus honorable et le plus sûr ; après s'être concertés, ils ont déclaré à leur maître qu'ils n'avaient pas de raison pour nous faire de la peine.

Le mandarin leur a demandé s'ils se portaient caution de la paix ; ils ont répondu affirmativement. Le mandarin, qui ne comptait pas sur un pareil résultat, les a congédiés. Seulement, depuis, quoique nous ayons les notables en notre faveur, il n'a pas voulu leur permettre de patronner le païen qui nous a vendu notre maison, et il l'a fait torturer pendant plusieurs jours. Deux autres personnes qui nous ont le plus aidés depuis douze ans, ont été obligées, pour sauver leur vie, de quitter le pays et de se cacher.

Néanmoins, après cet acte des notables en notre faveur, le mandarin n'est plus si fier ; aujourd'hui même les 3,000 soldats sont presque tous partis pour le Tong-King ; la garde nationale sera chargée de nous protéger, et nous ne perdrons pas au change : les soldats, en effet, sont recrutés parmi la lie de la population. Mais, je le répète, nous craignons des complications, sachant les chefs naturellement mal intentionnés. Vous pourrez en juger par une proclamation de l'un d'eux, dans laquelle, rassurant la population sur la moralité de ses volontaires, il affirmait " que le jeu leur était défendu..., etc., et qu'il livrerait à la justice du premier magistrat ceux, soldats ou autres, qui auraient des accointances avec les *scélérats* de chrétiens ! "

Voilà où nous en sommes arrivés de notre chemin douloureux. Priez toujours, et faites prier sans cesse pour que des jours plus calmes nous soient donnés.

LETTRE DE M. LAVEST, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE.

DU KOUANG-SI

Kouay-Yun, le 1er mars 1884.

La persécution envahit presque toutes les stations de mon district. L'impunité accordée aux coupables de San-Pan-Kiao, la guerre du Tong King, les levées nombreuses de soldats improvisés que la Chine fait partout, excitent encore davantage la haine naturelle de nos ennemis contre l'étranger et contre la religion.

Après San-Pan-Kiao, où leur fureur a éclaté avec plus de force, c'est la station de Mok kan, éloignée seulement de

douze à treize lieues, qui a eu le plus à souffrir. Il n'y a dans cette station, ouverte depuis deux ans, que trois familles chrétiennes, mais beaucoup de catéchumènes, dont le nombre malheureusement a diminué. Les deux familles les plus maltraitées dont j'ai à vous parler ici, furent baptisées il y a deux ans, peu avant la Noël, lors de ma première visite.

Je fus obligé de faire cette cérémonie la nuit, dans des circonstances qui me rappelaient les premières persécutions de l'Eglise. Je n'avais dû la vie qu'à la population, qui, par deux fois, éteignit le feu qu'on avait allumé à ma résidence, et aussi à un secours du mandarin, moins mauvais alors, ou plutôt respectant davantage le traité passé avec la France.

Pendant une grande partie de l'année dernière, ces néophytes avaient été assez tranquilles. Les menaces qu'on proférait, les libelles qu'on placardait, sont, dans notre pays, des choses si communes qu'on n'y faisait presque pas attention. J'avais même dû acheter une maison pour servir de résidence à un Père, tant le nombre des catéchumènes augmentait. Après le pillage de San-Pan-Kiao, la rage de nos ennemis se ralluma de nouveau, et, pour avoir été comprimée quelque temps, ne devint que plus violente.

Vers la fin d'octobre, ils commencèrent à couper les rizières que je venais d'acheter et que j'avais données à cultiver aux chrétiens. Ce premier acte restant impuni, malgré les lettres écrites au mandarin par le P. Chouzy, leur audace ne connut plus de bornes. Quelques jours après, ils enlevèrent la belle-sœur d'un chrétien avec son enfant, et les vendirent comme des bêtes de somme. Les efforts que nous fîmes pour les délivrer restèrent impuissants. La frayeur s'empara alors de mes néophytes et la fureur de leur persécuteurs redoubla. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, qu'ils enlevèrent la nièce du même chrétien et l'emmenèrent avec le buffle qu'elle gardait. Cette pauvre enfant, âgée de quinze ans et régénérée de l'eau sainte du baptême depuis deux ans seulement, est bien exposée.

Ce dernier fait, exécuté impunément, répandit la consternation dans toutes les stations voisines. Malgré la persécution, je me décidai à sortir de Kouay-Yun, où je m'étais réfugié, pour visiter des écoles, dont quatre étaient voisines de Mok-

kan. Mon dessein était d'encourager les catéchumènes et les chrétiens qui venaient d'être si cruellement frappés. Parti le matin à quatre heures, j'arrivai dans la nuit au marché de Veigne-Va où était la première école. Je n'étais éloigné de Mok-kan, le théâtre des événements, que d'un peu plus d'une lieue.

Je trouvai des catéchumènes délibérant avec les catéchistes pour savoir comment ils pourraient secourir efficacement leurs frères persécutés. Les maîtres d'école de cette localité étaient au nombre de quatre, tous globulés, et avaient comme tels l'autorité sur le peuple. C'est cette considération qui m'avait déterminé à me rendre chez eux.

Le lendemain de mon arrivée, les chrétiens de Mok-kan, avertis, accoururent pour me demander du secours. La démarche d'un de ces maîtres d'école, bachelier auprès des notables de Mok-kan, resta sans résultat. Ces derniers se déclarèrent impuissants. Voyant de mon côté que mes requêtes personnelles ne seraient pas écoutées, il fut décidé que les deux chefs des familles persécutées iraient eux-mêmes se plaindre au mandarin, *le père et la mère du peuple*, comme on les nomme. C'était du reste ce que demandait ce magistrat dans une réponse à nos lettres, mais perfidement comme on le verra bientôt. Les maîtres d'école firent une supplique bien en règle, qu'ils apostillèrent de leurs signatures pour lui donner plus de poids.

Ils partirent tous contents pour la Sous-Préfecture, quoique je leur exprimasse mon doute sur le succès de leur démarche. Je tenais à les prévenir de peur qu'ils ne tombassent dans le découragement. Je ne m'attendais pas pourtant à la réception qui leur fut faite. Un seul entra au prétoire. Introduit, il se met à genoux selon l'usage, et présente sa supplique. Le mandarin, après l'avoir parcourue des yeux, lui adresse la parole :

— “ Pourquoi n'es-tu pas venu accuser tout de suite ? ”

— “ J'ai voulu chercher où l'on avait mené ma belle-sœur et son enfant, et comme je me trouvais près du missionnaire, je l'ai averti de ce qui se passait ; je suis venu aussitôt après. ”

— “ Qu'es-tu allé chercher auprès de ces gens-là (les missionnaires) ? Qu'on l'arrête et qu'on le jette en prison ! ”

— “ J’ai un père et une mère qui ont dépassé l’un et l’autre leur 70^{me} année, une femme et des enfants ; si vous me reprenez ici, ils n’auront plus aucun moyen de pourvoir à leur existence.

— “ Je ne m’occupe pas de tout cela, dit brutalement le mandarin ; qu’on l’entraîne.

— “ Mais ma famille..... ”

On ne le laisse pas achever ; deux satellites le lient et le jettent en prison.

Voici donc un homme qui, pour être chrétien, ne cesse pas d’être sujet de l’empereur de Chine, et qui, n’ayant d’autre crime que celui d’avoir été pillé et maltraité, est emprisonné, pendant que ses ennemis triomphent et se préparent à d’autres violences. Le jugement est dicté par le caprice d’un fonctionnaire ennemi de l’étranger, ennemi de notre Religion et de tous ceux qui l’embrassent. Tel est le cas qu’on fait du traité.

Malgré des lettres de protestation envoyées à ce mandarin et à son supérieur, le chrétien est retenu captif.

Celui des deux qui n’était pas entré au prétoire, apprenant comment avait été reçue leur supplique, se sauva et revint à la hâte chez lui. Il fuyait la haine d’un mandarin inique pour tomber sous les coups d’autres ennemis encore plus cruels. En effet, il était à peine arrivé près de sa maison qu’il est entouré, saisi et lié. Après avoir pris tout ce qu’ils trouvent dans sa demeure, les malfaiteurs le suspendent au plancher, et, avec des torches de résine, lui brûlent tout le corps, jusqu’à ce que, cédant à la vivacité de la douleur, il ait signé un billet de 20 ligatures de dette (environ 100 francs). Ils vont ensuite dans la maison de l’autre chrétien resté en prison, pillent tout ce qui s’y trouve, et, avant de se retirer, brisent les tuiles de la toiture.

Le chrétien, si horriblement maltraité, en profite pour s’évader et accourir près de moi à Kouay-yun. Les néophytes n’ayant plus de sûreté, même pour leur vie, vont chercher un asile auprès de leurs parents ou amis. Chassés chez eux, sans argent et sans abri, ils se demandent à cette heure comment ils pourront pourvoir à leur subsistance. C’est vous dire que ce sont autant de gens qui me tombent

sur les bras, au moment où moi-même, dépouillé comme eux, je ne trouve pas de quoi subvenir aux besoins les plus pressants de mes œuvres établies.

Après avoir gardé ce chrétien deux ou trois jours auprès de moi, je le renvoyai dans sa famille avec quelques secours. Depuis plus de vingt jours, je ne le vois pas revenir, malgré l'ordre que je lui en avais donné. Qu'est-il arrivé ? Je n'ai pu encore le savoir. Ses ennemis qui lui ont fait signer ce billet ne manqueront pas de le chercher, et s'ils peuvent le prendre, de l'obliger par de nouveaux tourments à leur livrer immédiatement les 20 ligatures.

Je reviens maintenant au chrétien retenu en prison depuis les premiers jours de décembre.

Au moment où j'y pensais le moins, je le vois arriver à Kouay-Yun. Pour manifester sa joie, il s'annonce au bruit des pétards, qu'ils brûlent, lui et son vieux père. Le P. Chouzy et moi, qui l'entendons, croyons aussitôt à quelque bonne nouvelle. Le Père venait en effet d'écrire au préfet récemment entré en charge et moins hostile que les autres. Un rayon d'espérance brilla un moment au fond de mon cœur. Hélas ! il fut bientôt dissipé : ce chrétien venait de sortir de la prison où il avait tant souffert, et c'est ce qui lui donnait cette joie ; mais c'était en promettant de l'argent à ses gardiens qu'il avait été élargi. Il s'est engagé à payer 8 taëls (80 francs). Où trouvera-t-il cette somme, lui qui n'a pas une sapèque ? Il nous raconta lui-même l'interrogatoire rapporté plus haut et les autres détails de son séjour en prison. Il avait souffert surtout de la faim et du froid, au point que son corps était tout enflé.

Je me sens le cœur brisé de ne pouvoir protéger et secourir ces pauvres néophytes aussi efficacement que je le désirerais. Je suis à m'industrier pour trouver un moyen de pourvoir à la vie et à l'habitation de ces familles. Je ne puis pas non plus sans inquiétude pour la maison récemment achetée dans cette station, et dont je n'ai encore pu prendre possession. Je ne l'ai sauvée jusqu'à ce jour qu'en la faisant habiter par les propriétaires, cachant ainsi cet achat aux yeux du public. Cette persécution, par sa durée et sa violence, compromet beaucoup l'existence même de cette œuvre qui donnait de si belles espérances.

Après Mok-Kan, il faudrait vous dire quelques mots de Cha-Tong. Dans cette station, l'an dernier, au mois de juin, on avait mis la croix sur le seuil des quatre portes du marché, dans la persuasion que tout chrétien qui passerait dessus mourrait aussitôt : c'est là que j'ai été arrêté en octobre, pendant que le P. Pernet, saisi à San-Pan-Kiao, était lié et conduit en prison. Je viens d'apprendre que ce confrère, obligé d'aller au *Sanatorium* pour refaire sa santé, a été pris de vomissements de sang, suite des coups qu'il a reçus, et qu'il a été administré. Des nouvelles plus récentes pourtant m'annoncent qu'il est hors de danger. Pour moi, quoique j'aie été conduit honorablement à Kouay-Yun, les insultes dont j'avais été l'objet, les calomnies qu'on avait semées partout, ne pouvaient qu'exciter la population contre nous.

J'avais acheté dans le marché une magnifique maison à bon compte, maison destinée comme celle de Mok-Kan à la résidence d'un confrère. A la fin de janvier, je devais en prendre possession.

Je la faisais habiter à peine depuis quelques jours lorsqu'une bande vint l'assiéger et briser les tuiles. On montait la nuit sur le toit, et, par le moyen d'une ouverture, on pénétrait à l'intérieur. Les deux hommes qui devaient la garder, épouvantés, parlaient de l'abandonner. Je me voyais à la veille de perdre cet établissement qui, sous tous les rapports, donne pour des temps plus heureux, l'espoir d'une grande moisson. Je n'avais aucun recours à l'autorité, elle-même sourdement persécutrice. Heureusement j'avais vu les notables et j'entretenais de bons rapports avec quelques-uns d'entre eux. Je leur écrivis pour les exhorter à protéger la maison et mes gens, et leur en faire même un devoir en me fondant soit sur des ordres donnés récemment par le mandarin-préfet et exprimés dans un *Ko-chi*, soit sur leur position qui les obligeait à veiller au bon ordre et à la tranquillité dans le pays. Ils s'y prêtèrent assez bien, et ont au moins empêché jusqu'à ce jour de plus grands dégâts.

La persécution, plus violente dans ces deux stations, et du reste, plus ou moins, dans tout le district. Les esprits sont si exaltés, qu'il ne faut qu'une étincelle pour allumer un vaste incendie dans toute la mission du Kouang-Si.

12 mars 1884.

Un coup mortel vient de frapper mon district ; c'est la destruction complète de l'établissement de *San-Pan-Kiao*, le 7 mars.

Depuis le 5 octobre, Mgr Foucard et le P. Chouzy n'ont pu obtenir que des promesses insignifiantes, tant la mauvaise volonté et la duplicité des autorités chinoises sont grandes. Nos ennemis, voyant notre impuissance, ont relevé la tête. Ils parlaient sans cesse de revenir à *San-Pan-Kiao* renverser de fond en comble ce qui restait encore debout.

Leur dessein était aussi de porter l'épouvante parmi les chrétiens et les catéchumènes. Ces derniers, sans cesse menacés, étaient, en effet, chaque jour sur le qui-vive, et n'osaient plus dormir.

Un soir, un chrétien accourut m'annoncer que des satellites venaient m'attaquer jusque dans Kouay-Yun et piller la maison. Les gens, et surtout les enfants de l'orphelinat, se souvenant des mauvais traitements qu'ils avaient eu à endurer, furent si épouvantés que chacun prit ses dispositions pour chercher ailleurs un asile plus sûr. Quelques-uns furent emmenés par leurs parents, et j'eus de la peine à retenir les autres, qui pleuraient à chaudes larmes. Cependant des hommes que j'envoyai aux informations, revinrent me dire que le complot n'avait pas abouti par suite du nombre insuffisant d'individus. Ainsi se passa la fin de l'an dernier.

Cette année, depuis quelque temps, la confiance semblait un peu renaître ; non seulement on n'était pas venu à Kouay-Yun, mais *San-Pan-Kiao* restait toujours debout, et j'avais l'espoir d'y entrer aussitôt que la prudence me le permettrait. Bien des catéchumènes, il est vrai, avaient reculé ou se cachaient dans l'ombre, mais néanmoins le grand nombre persévérait ; les écoles s'étaient ouvertes de nouveau, et le manque de ressources seul m'empêchait d'en avoir davantage. Le démon, qui voyait cela avec rage, est venu tout à coup arrêter ce mouvement, par la destruction totale de *San-Pan-Kiao*, le cœur et la vie du district. Dans cette acte de vandalisme on verra, plus manifestement encore qu'an dernier, l'action du mandarin. Je vais laisser parler les faits.

Le 7 du mois de mars, environ à sept heures du matin, accourt le frère d'un chrétien de San-Pan-Kiao. Il entre dans ma chambre avec un visage bouleversé et me dit d'une voix étouffée :

— Père, les voleurs sont venus de nouveau pour détruire San-Pan-Kiao.

— Étaient-ils arrivés quand tu as quitté la ville ?

— Oui, aux premières lueurs du jour.

— Avaient-ils déjà fait beaucoup de mal ?

— Ils avaient déjà brisé assez de tuiles, mais des païens et chrétiens, conduits par *Fo-Saou* (chef de l'endroit), ont entouré la maison et les empêchent d'entrer. On m'envoie vous prévenir.

— Ces voleurs, d'où viennent-ils ?

De Mok-Kan : ce sont les mêmes qui autrefois ont pillé ; ils sont conduits par le même chef *Ly-a-zeng*.

— Combien sont-ils ?

— Ils ne sont qu'une trentaine.

— Sois tranquille, lui dis-je.

J'envoie immédiatement prévenir le mandarin et le presse de sauver les restes de San-Pan-Kiao. " Il était encore temps, ajoutai-je, d'empêcher le mal et de saisir les voleurs."

Le mandarin répond qu'il ne sait pas si ces nouvelles sont vraies ou fausses ; qu'il va charger d'abord deux satellites de s'assurer de la chose ; à leur retour (ce qui demandait au moins cinq heures), il enverrait du secours.

Je lui fais dire de nouveau qu'il ne sera plus temps d'envoyer du secours quand tout sera détruit ; qu'il faut immédiatement dépêcher des soldats.

Il persiste dans sa première réponse. Un des employés du prétoire, le *Mouncheuong*, dit même d'un ton narquois et colère à mon messager :

" Inutile de faire tant d'embarras ; quand même on détruirait le *tien tchu tong* (église), quelle grande affaire !"

Je compris encore plus clairement par cette phrase : n'y avait rien à obtenir. Je renvoie également le coureur venu de San-Pan-Kiao pour encourager ceux qui gardaient la maison.

Quoique sans espoir de succès, je demande à voir le

darin en personne. Il refuse de me recevoir en disant qu'il suffit que je lui écrive.

Je lui écris donc, pour le compromettre d'avantage, car j'étais bien sûr qu'il ne ferait rien.

Ces pourparlers avaient exigé cinq heures de temps. Environ à une heure de l'après-midi, on m'annonce qu'une vingtaine de soldats partaient pour San-Pan-Kiao. Il était bien temps ! Le mandarin savait parfaitement que tout était déjà fini et que les voleurs avaient pourvu à leur sûreté ; mais il agissait ainsi pour couvrir sa conduite et cela lui suffira pour se donner auprès de ses supérieurs comme un fonctionnaire qui a agi avec énergie.

J'ai maintenant à attirer l'attention sur les deux satellites envoyés avant les soldats, et à faire remarquer la mission dont ils avaient été chargés et dont ils s'acquittèrent fidèlement.

Ces satellites arrivent environ à dix heures. Vous croyez qu'ils vont faire prendre et poursuivre les voleurs, ce qui était facile avec le secours des gens qui gardent la maison ? Non.

— “ Ne craignez rien, crient-ils aux voleurs, pilliez et détruisez : nous verrions de mauvais œil que vous n'acheviez pas votre œuvre.”

Ces paroles, entendues des amis comme des ennemis, sont le signal du pillage et du démollissement. Il était à peu près dix heures ; découragés, nos défenseurs n'osent plus résister aux voleurs. Alors la maison se trouva entièrement abandonnée à la merci des brigands. A ces derniers, qui n'étaient qu'une trentaine au plus, se joignent bientôt les payens des villages voisins, qui se disputent à l'envi une part du butin.

Les uns emportent les tentes ou les brisent pour avoir les chevrons et les planches ; les autres arrachent les fenêtres en démollissant les murs ; ceux-ci enlèvent les portes ; ceux-là dévalisent tout ce qui se trouve dans l'intérieur ; d'autres pavent les briques ; en un mot, malgré la grandeur de la maison, qui se composait de la demeure de deux Pères avec dépendances, de deux orphelinats et chambres pour les téchistes et les gens de service, etc., en un clin d'œil, tout disparu et il ne reste que les murs.

Les soldats arrivent lorsque déjà depuis longtemps tout est fini, et les voleurs en fuite. Quelques payens arrachaient les dernières briques de la cour, travail que les satellites leur laissent paisiblement continuer, pendant qu'ils se retirent eux-mêmes chez celui qui avait logé les trente voleurs et avait fourni le riz à manger ; ils s'y installent pour boire le thé à leur tour. C'est le cas de répéter. " Le voleur fait le soldat, et le soldat le voleur."

Qu'on accuse le mandarin, il parlera avec emphase des soldats envoyés, mais passera avec soin sous silence l'heure à laquelle ils sont partis et la mission qu'ils ont remplie. Il criera que le peuple ne veut pas de nous, mais il se gardera de dire que les payens eux mêmes se sont opposés aux destructeurs qui n'étaient du reste qu'une trentaine.

San-Pan-Kiao maintenant détruit et les destructeurs triomphants, c'est, humainement parlant, la mort du district ! Les autres établissements n'auront plus aucune sûreté, et avant que cette lettre vous soit parvenue, peut-être seront-ils aussi en ruine. N'ayant plus d'espoir du côté des hommes, je me tourne entièrement vers Dieu qui saura bien, quand il le voudra, arrêter le triomphe des méchants. Je n'ai qu'à m'écrier : *Dominus dedit, Dominus abstulit : sicut placuit Domino, ita factum est ; sit nomen Domini benedictum !*

ECOLES DU NORD-OUEST

Lettre de Mgr H. J. Faraud, Evêque d'Anemour, à Mgr E. A. Tasche-
reau, Arch. de Québec.

Mission de N.-D. des Victoires, Lac la Biche, 27 juin, 1884.

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC

P. Q.

Monseigneur,

Depuis déjà assez longtemps Sa Grandeur, Monseigneur Taché, m'a informé qu'après les quêtes faites dans la province ecclésiastique de Québec pour les Ecoles-orphelinats du Nord Ouest, le conseil administratif, dont vous êtes le président naturel, a alloué à mon pauvre Vicariat la somme de \$1,600.

J'avais hâte d'en remercier votre Grandeur et de faire parvenir l'expression de ma vive reconnaissance à Nos Seigneurs les Evêques de la province, aux pasteurs des âmes et par eux à leurs ouailles elles-mêmes, et cependant, par suite de mes trop nombreuses occupations et de mes infirmités précoces, j'ai dû différer jusqu'à aujourd'hui. J'ose espérer quand même, votre bienveillance m'étant bien connue, que vous daignerez agréer mes tardifs remerciements.

Celui qui veille sur nous et dont nous ne sommes que les très humbles, inutiles et impuissants serviteurs, sait inspirer, en temps opportun, aux âmes religieuses, la création des œuvres nécessaires. Au moment où la nouvelle des heureux et encourageants résultats obtenus par l'œuvre des écoles du Nord-Ouest m'arrivait, je me trouvais et j'étais, depuis longtemps déjà, en face de la triste alternative ou de renoncer à ces missions importantes et par suite de les livrer à l'erreur, ou de dissoudre nos écoles-orphelinats. J'avais même déjà été forcé de me soumettre à cette dernière nécessité, il y a trois ans ; j'avais donné ordre aux Sœurs dirigeant l'école

de notre importante mission de la Providence de partir. Dieu permit que mes ordres arrivassent trop tard et voulut me donner le temps de prendre de nouvelles mesures pour éviter ce grand mal.

Dans mon vicariat tout est entretenu par les allocations qui nous sont faites par différentes œuvres : la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, les œuvres-apostoliques et quelques dons des amis et protecteurs. Ici le casuel est nul ; tout est dépense. Or ces dépenses sont excessives : les transports comptent pour un gros tiers, la douane prélève sur l'équipement des missions un autre tiers ; ce qui reste donc se réduit à peu de chose.

Si, comme il y a quelques années, nous étions seuls à évangéliser ces contrées sauvages, ce peu pourrait à la rigueur nous suffire. Il y a une foule de petits postes qu'il suffirait de visiter de temps en temps ; mais les ministres de l'erreur s'établissent partout ; ne pas être là c'est livrer le troupeau au loup. Il nous faut donc un double personnel et des missions à poste fixe partout, et par suite doubles dépenses.

Une œuvre est fondée exprès pour combler nos déficits, hautement appréciée et approuvée par le souverain Pontife lui-même. Cette œuvre recevant à son berceau de si grandes bénédictions ne peut que prospérer. Le courage revient à la douce clarté de l'espérance ; en avant !

Je suis, Monseigneur, de votre grandeur
le très humble et dévoué serviteur

† HENRI J. Ev. d'Anemour,
O. M. I.

Missions de l'Afrique Centrale.

Lettre de Mgr François Sogaro, Vicaire Apostolique de l'Afrique Centrale, au Rév. Père A. Bouchard, Missionnaire Apostolique.

Mon vénéré et bien-aimé confrère,

Le moment est venu où nous devons dire avec l'homme de la patience : même s'il me tuait, j'espérerai en lui : *Etiam si occiderit me in ipso sperabo.* (JOB XIII, 15.) Le moment est venu d'imiter le grand patriarche Abraham qui, comme dit S. Paul, crut dans l'espérance contre toute espérance : *contra spem in spem credidit.* (ROM. IV, 18.) Votre chère lettre m'a trouvé les larmes aux yeux et au moment où je donnais le dernier adieu à notre station chérie de Schellal. Je me dirigeais en toute hâte à la recherche d'un abri pour nos pauvres fuyards. Depuis la fête de Noël jusqu'à ce moment-là, par un travail continu de nos frères, d'une cinquantaine d'ouvriers arabes et de nos nègres, nous avons restauré l'ancienne maison des missionnaires et bâti nouvellement l'école des garçons, la maison des sœurs et des négresses. Plusieurs des principaux seigneurs d'Assouan nous avaient déjà adressé des demandes d'admission pour leurs enfants, et nous avons dû même faire une exception pour le fils du gouverneur (Mamour) qui, avant que notre école fut terminée, a désiré venir dans notre maison pour apprendre le français. Notre maison possède là un vaste terrain mais rendu infructueux faute d'eau. C'est pour cela que j'ai fait venir de Paris deux saghies en fer (la saghie est un instrument en usage en Egypte et en Afrique pour arroser le terrain). Entre temps nos nègres mariés s'occupaient à bâtir leurs propres cases et le bon Dieu répandait largement ses bénédictions sur nos pauvres noirs. Oh ! qu'il était beau de voir ces pauvres fils de la rédemption prendre part tous les jours aux prières du matin et du soir ! Qu'il était ravissant de les voir, surtout les jours de fêtes, assister à la sainte

messe, s'approcher avec recueillement des saints sacrements, écouter avec une indicible avidité la parole de Dieu. Il ne nous restait plus qu'à construire l'église et déjà tout était préparé, les pierres, le bois, le fer; une main d'œuvre seulement nous attendait. Nos yeux étaient continuellement dirigés vers le Caire pour voir si nous pouvions être assurés contre les assauts des adhérents du Madhi. Nous attendions qu'on remplirait cette solennelle promesse proclamée par tous les journaux, qu'on défendrait l'Egypte depuis Ouadi-Halfa et Korosko, lorsque tout à l'improvise vinrent retentir les menaces des insurgés, qui n'étaient plus qu'à peu de journées de nos habitations. C'est alors que j'ai cru de mon devoir d'enlever tout de suite notre station, faisant partir les uns sur un bateau à vapeur que le gouvernement mettait gratuitement à notre disposition, les autres sur un dahabia (grande barque avec des cabines capable de contenir 50 personnes); mais tous s'en allèrent sans avoir d'autre point d'appui que la divine Providence. Moi je les avais précédés d'un jour pour venir implorer au Caire la charité en faveur de ces pauvres nègres, et j'ai la consolation de vous dire, que pour la moitié de la caravane, c'est-à-dire pour 50 personnes, 2 prêtres et 2 frères, j'ai trouvé dès le premier jour un endroit où je puis les placer. C'est à Montfallut, à 10 heures de chemin de fer sud du Caire, sur une propriété de M. Halin Bey Ghali, qui appartient à une des plus anciennes et des plus nobles familles coptes d'Egypte. Pour ceux qui viennent avec le dahabia, je les ferai venir au Vieux-Caire dans la vieille église des Maronites. Notre chrétienté est donc sauvée du naufrage; mais toutefois que de travail pour subvenir à tant de besoins! Nous aurions pu, il est vrai, éviter tout cela en ne songeant qu'à nous sauver nous-mêmes et abandonner les pauvres nègres à leur triste sort. Mais, mon Dieu, avec quel courage aurait-on pu faire cela, si l'on songe que notre petite et pauvre chrétienté est le fruit de tant de sacrifices et le prix de tant de généreux athlètes étendus presque tous dans la fleur de l'âge et au milieu de privations que cette petite chrétienté arrosée de la grâce de Dieu pourra nous donner sous peu de précieux secours pour fonder nouvelles stations! Et après, comment le missionnaire

témoin oculaire du sort déplorable des esclaves, lui qui a consacré sa vie et juré même de verser son sang, s'il le fallait, pour rompre leur joug et briser leurs chaînes ; comment pourrait-il délaisser et exposer à retomber infailliblement dans le double esclavage de l'âme et du corps ces enfants admis déjà à participer à la liberté du Christ ? Non, son cœur, sa vocation et surtout sa foi ne le lui permettront jamais !

Après tout cela, vous voyez donc, très cher Frère, que la mission est de plus en plus éprouvée et que les besoins pécuniaires augmentent chaque jour. J'ai la pleine confiance que vous continuerez votre charitable coopération et redoublez de zèle pour ces malheureux descendants de Cham, surtout pendant le peu de temps que vous serez, je pense, encore parmi le peuple canadien, qui s'est montré toujours si généreux en faveur de notre mission. Je dis pendant le peu de temps, parce que je suis d'avis qu'il sera bien que vous veniez ici pour l'automne prochain, car c'est alors qu'aura lieu la campagne des Anglais contre les rebelles, et comme vous savez bien l'Anglais, vous pouvez être très utile. D'un autre côté, comme vous avez beaucoup souffert du froid pendant l'hiver dernier, vous pourrez le passer ici et rétablir votre santé. Cependant je me réserve de vous écrire une autre lettre dans laquelle je vous parlerai avec plus de précision sur ce sujet.

Quant à nos prisonniers, il y a environ deux mois que nous n'en savons plus rien de certain : les uns racontent qu'ils sont massacrés, les autres disent qu'ils vivent encore. J'espère cependant recevoir quelques renseignements d'une lettre que j'ai envoyée au Madhi le 1er avril ; si je reçois quelque nouvelle, je vous l'écrirai dans la suite.

Je vous présente les salutations affectueuses au nom de tous.

Votre très dévoué confrère en J.-C.,

FRANÇOIS SOGARO,
Vic. Apostolique de l'Afrique Centrale.

TERRE-SAINTÉ

(Annales de la Mission de N.-D. de Sion, en Terre-Sainte.)

Dans le dernier numéro des Annales de la Propagation de la Foi, nous vous faisons connaître la mort du R. P. Marie Théodore Ratisbonne, fondateur de la Congrégation de N.-D. de Sion. Aujourd'hui, nous avons la douleur de vous annoncer le décès de son digne frère, le R. P. Marie Alphonse Ratisbonne, dont la conversion extraordinaire et miraculeuse, arrivée à Rome le 20 janvier 1842, fit alors tant de bruit dans le monde. La Notice biographique suivante est empruntée aux Annales de la Mission de Notre-Dame de Sion, en Terre-Sainte.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Le Père Marie vint au monde le 1er mai 1814 à Strasbourg (1). Parmi les familles d'Israël se distinguait celle de Ratisbonne, où se transmettaient de génération en générations les vertus patriarcales de leurs ancêtres. La charité de ces riches banquiers était inépuisable envers les chrétiens et les israélites. Pour les en récompenser, Louis XVI les avait anoblis et leur avait accordé divers privilèges ; et le Roi du Ciel, ouvrant pour cette famille le trésor de ses grâces insignes, devait joindre aux biens de la terre qu'il lui avait prodigués les richesses de l'ordre surnaturel.

Nous avons vu Marie-Théodore abandonner tout jeune la maison de ses pères, sa ville natale, son brillant avenir pour se consacrer tout à Dieu. Il mourait, il y a quelques mois, après avoir voué à la charité et au salut des âmes une longue vie de 80 ans, laissant après lui prospère et pleine d'une sève divine cette famille religieuse de Sion dont il reste le Père. Il a pu la voir de ses yeux, comme un arbre aux profondes racines, étendre au loin ses rameaux ornés du plus beau feuillage et riche déjà de fruits abondants. Sa conversion avait excité la colère, les dédains de son jeune frère qui trouvait absurde, ridicule, un changement de religion en plein dix-neuvième siècle, sous le règne de la raison pure...

Menant une vie de plaisirs, s'occupant en même temps des affaires de son oncle, ce jeune israélite, beau, élégant

(1) Nous empruntons en partie cette première page à un article de *France illustrée*.—Signé : OSCARD HAVARD.

instruit et riche, frayait avec tous les jeunes gens des grandes familles de Strasbourg.

Fiancé à sa cousine, en attendant le moment fixé par la famille pour le mariage et afin de rétablir sa santé et surtout pour s'aider à prendre patience, il entreprit le voyage d'Orient en passant par l'Italie.

A Rome, la Providence le mit en rapport avec Monsieur de Bussièrès récemment converti au catholicisme. Ce grand chrétien se prit d'un intérêt tout particulier pour ce jeune juif si bien doué ; il le recommandait aux prières de tous ses amis et surtout de la famille de la Ferronnays que 1830 avait exilée. L'ancien ministre de Charles X brûla de zèle pour cette âme, jusqu'à offrir sa vie en sacrifice pour obtenir sa conversion.

Nous ne referons pas ici l'histoire de cet événement extraordinaire et miraculeux que tout le monde a su dans le temps. Nous préférons remettre plus loin sous les yeux du lecteur, pour la garder dans ces *Annales* comme un monument en l'honneur du Père Marie, la lettre que l'illustre converti écrivit alors à M. le Curé de N.-D. des Victoires.

C'était le 20 janvier 1842, un peu après midi, dans l'Eglise de Saint-André delle Fratte, que Marie terrassait à ses pieds ce nouveau Saul, lui aussi vase d'élection destiné à porter le nom de Jésus aux enfants d'Israël.

Le 31 janvier, dans l'église du Gesù, il recevait le Baptême, faisait sa première communion et recevait l'onction sainte du Sacrement de Confirmation, au pied de l'autel de Saint-Ignace.

En se rappelant 21 ans plus tard les faits surnaturels de cette époque, M. le baron de Bussièrès disait au Père Marie :
" Au moment de votre baptême, j'ai vu des yeux de l'âme le
" Saint-Esprit descendre sur votre tête ; je l'ai vu plus cer-
" tainement que si c'eût été des yeux du corps. Ne vous
" l'avais-je jamais dit ? "

Après ce grand événement, Marie-Alphonse, pour obéir à l'inspiration du ciel, s'en alla chercher la solitude d'une maison religieuse. C'est dans le silence et l'humilité d'une vie cachée pendant 10 ans et plus que Dieu voulait préparer son pâtre aux grandes œuvres qu'il avait résolu d'accomplir par lui.

Cette vocation temporaire entraînait dans les desseins admirables de la divine Providence, comme la suite l'a prouvé et si Dieu l'avait conduit d'abord dans le désert, c'était pour l'appeler ensuite aux travaux d'une vie plus active et plus en évidence.

“ Sur un ordre du Pape sollicité par les instances du T. “ P. Théodore ” (1), le P. Marie dut se joindre à son frère et se contenter désormais de vivre uni de cœur à la C.^{ie} de Jésus. Les enfants d'Ignace furent toujours pour lui des frères bien aimés, et son cœur se dilatait en les revoyant. Plusieurs pourraient dire quel accueil empressé, plein d'une fraternelle charité, ils ont reçu à Jérusalem. Et lui-même, au souvenir du passé, disait, il y a quelques mois : “ Durant toute l'Eternité, je remercierai le bon Dieu de la grâce immense qu'il m'a faite de passer onze ans de ma vie dans la C.^{ie} de Jésus.”

Le P. Alphonse Ratisbonne céda donc à une volonté supérieure, mais sans reprendre sa liberté qu'il avait pour toujours consacrée à Dieu ; et c'est à son frère, le R. P. Théodore, qu'il devra désormais et rendra en effet obéissance. Malgré la charité fraternelle, l'union parfaite des cœurs, les divergences de vues, qui certes sont bien permises, les différences de nature et de caractère purent rendre parfois cette obéissance très méritoire, en exigeant des sacrifices héroïques.

Mais le P. Marie était fait pour l'héroïsme, surtout l'héroïsme dans la foi et l'obéissance.

Dès le début, il parut ce qu'il devait être toujours et qui fut le caractère de sa vie, l'homme de la confiance et de l'abandon à la volonté de Dieu, ne reculant devant aucun obstacle, et ne désespérant jamais du succès pour les travaux entrepris au nom de Marie.

Avant même que la Congrégation de N. D. de Sion fût assise sur ses bases solides, dignes d'un édifice majestueux, qui fera à jamais la gloire des Pères Ratisbonne et des premières Mères fondatrices, le P. Marie montrait cette inébranlable confiance en la mission reçue de Dieu.

(A continuer.)

(1) Allocution du R. P. Estrade.—Oraison funèbre du R. P. Leconte.

ANNALES

1844

PROPAGATION DE LA FOI

Pour la Province de Québec

REVUE DE LA

REVUE DE LA

REVUE DE LA

REVUE DE LA

REVUE DE LA

REVUE DE LA

REVUE DE LA

REVUE DE LA

REVUE DE LA

REVUE DE LA

REVUE DE LA

MONTREAL

REVUE DE LA

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS., Evêque de Montr

Librairie
Laurier
11-26-30
23048

COMPTES-RENDUS.

PROVINCE DE QUÉBEC.

ARCHIDIOCESE DE QUÉBEC.

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Archidocèse de Québec pour l'année 1884.

48ÈME ANNÉE.

VILLE DE QUÉBEC.

		Rapporté.....	\$392.11
Basilique de Québec.....	\$231.43	Sœurs du Bon-Pasteur.....	8.00
Notre-Dame de la Garde.....	15.37	Saint-Patrice.....	5.00
Archevêché.....	10.00	St-Laurent du Havre.....	8.00
Grand Séminaire.....	22.35	Faubourg St-Jean.....	139.84
Petit Séminaire.....	5.46	St-Roch.....	582.50
Hôtel-Dieu.....	27.00	St-Sauveur (y compris \$122.00	
Dames Ursulines.....	35.00	cont. de l'École des Frères)..	461.61
Hôpital Général.....	37.50	École Normale.....	12.85
Sœurs de la Charité.....	8.00	Asile des Aliénés.....	30.00
Porté.....	\$392.11		\$1639.91

CAMPAGNES.

Rapporté.....	\$1639.91	Rapporté.....	\$3091.73
Adrien St.....	3.50	Bernard St.....	28.25
Agapit St.....	33.40	Berthier.....	2.00
Agathe Ste.....	33.82	Buckland.....	10.75
Alban St.....	26.00	Cajetan St.....	4.00
Alexandre St.....	25.00	Calixte St de Somerset.....	73.00
Ambroise St.....	114.00	Cap-Santé.....	35.12
Anastasia Ste.....	6.50	Cap St-Ignace.....	100.00
Ancienne Lorette.....	138.55	Casimir St.....	49.10
André St.....	41.71	Catherine Ste.....	23.36
Ange-Gardien.....	57.26	Charles St.....	58.18
Anges SS de la Beauce.....	6.00	Charlesbourg.....	57.82
Anne Ste de Beaupré.....	39.05	Château-Richer.....	25.00
Anne Ste de la Pocatière.....	131.00	Claire Ste.....	54.45
Anselme St.....	150.00	Collège de Lévis.....	10.69
Antoine St.....	26.82	Collège de Ste-Anne.....	6.74
Antonin St.....	22.34	Côme St.....	5.23
Apollinaire St.....	23.87	Croix Ste.....	130.00
Aubert St.....	12.00	Couvent de Jésus-Marie.....	5.00
Augustin St.....	226.54	Cyrille St.....	7.20
Basile St.....	26.00	David St.....	29.56
Beaumont.....	41.70	Denis St.....	45.05
Beaumont.....	266.76	Deschambault.....	39.65
Porté.....	\$3091.73	Porté.....	\$3891.88

Rapporté.....	\$3891.88	Rapporté.....	\$5825.87
Ecureuils.....	12.00	Léon St.....	3.47
Edouard St de Frampton.....	5.70	Lévis.....	246.04
Edouard St de Lotbinière.....	8.71	Lotbinière.....	52.56
Eleuthère St.....	4.50	Louise Ste.....	19.00
Elzéar St.....	21.00	Magloire St.....	6.86
Emmelie Ste.....	15.00	Malachie St.....	1.50
Ephrem St.....		Marguerite Ste.....	6.60
Etienne St.....	7.55	Marie Ste.....	50.23
Eugène St.....	3.80	Martin St.....	4.50
Evariste St.....	21.20	Michel St.....	96.00
Famille Ste.....	38.00	Mont-Carmel.....	4.80
Félix St du Cap-Rouge.....	19.86	Narcisse St.....	3.50
Ferdinand St.....	16.00	Nicholas St.....	60.30
Ferriol St.....	32.00	Notre-Dame de Montauban.....	5.70
Flavien St.....	24.00	Notre-Dame du Portage.....	29.00
Foye Ste.....	54.00	Onésime St.....	2.00
François St de Beauce.....	13.54	Pacôme St.....	5.00
François St I. O.....	30.20	Pamphile St.....	11.45
François St R. du Sud.....	54.50	Paschal St.....	65.76
Frédéric St.....	30.50	Patrice St de Beauvillage.....	
Georges St.....	22.00	Paul St de Montminy.....	10.00
Germaine Ste.....		Perpétue Ste.....	4.30
Gervais St.....	45.00	Pétronille Ste.....	28.00
Gilles St.....	4.00	Philippe St de Néri.....	16.00
Grondines.....	72.00	Philomène Ste.....	6.51
Helène Ste.....	35.00	Pierre St de Broughton.....	50.00
Hénédine Ste.....	20.00	Pierre St I. O.....	157.55
Henri St.....	81.69	Pierre St R. du Sud.....	28.00
Honoré St.....	15.40	Pointe-aux-Trembles.....	56.44
Inverness.....	25.70	Portneuf.....	36.15
Isidore St.....	49.21	Raphael St.....	14.05
Ile aux Grues.....	61.56	Raymond St.....	50.00
Islet.....	132.85	Rivière-du-Loup.....	37.49
Jean Chrysostôme St.....	25.22	Rivière Ouelle.....	10.00
Jean St des Chaillons.....	19.66	Roch St des Aulnaies.....	46.19
Jean St I. O.....	278.91	Romuald St.....	43.00
Jean St Port Joli.....	88.00	Sacré-Cœur de Jésus.....	13.72
Jeanne Ste.....	36.45	Sacré-Cœur de Marie.....	12.00
Joachim St.....	67.90	Sébastien St.....	3.00
Joseph St de Beauce.....	94.00	Séverin St.....	5.00
Joseph St de Lévis.....	111.35	Sillery.....	40.00
Julie Ste.....	25.00	Sophie Ste.....	3.10
Justine Ste.....	3.50	Stoneham.....	6.35
Kamouraska.....	32.00	Sylvestre St.....	40.00
Lambert St.....	35.00	Thomas St.....	120.95
Lambton.....	10.00	Tite St.....	15.10
Laurent St.....	84.00	Ubalde St.....	4.00
Laval et Lac Beauport.....	8.00	Valcartier.....	2.00
Lézard St.....	39.13	Valier St.....	41.00
		Victor St.....	8.35
Porté.....	\$5825.87		

\$7.00

Montant des contributions.....	\$7409.54
Reste des allocations de l'année précédente.....	53.24
Intérêts et dons divers.....	808.00
Legs de M. Louis Fournier (St-Thomas).....	50.00
Legs de Mlle L. Bernier (").....	36.00
Legs de M. B. Plante (St-Anselme).....	50.00
Legs de Dme J. B. Dorval.....	25.00
Legs de Dme Ed. Lemieux (de St-Roch de Québec).....	60.00

Total de la recette.....\$842.11

*Etats des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi,
à Québec, pour l'année commençant le 1er octobre 1884,
et finissant le 1er octobre 1885.*

Montant mis à la disposition de Mgr l'Archevêque.....	\$ 700.00
Donné à Mgr de Chicoutimi.....	1000.00
“ à Mgr Lorrain pour les missions sauvages du St-Maurice	400.00
“ à Mgr Bossé.....	600.00
Annales.....	400.00
Pour vases sacrés et ornements.....	800.00
Mission de St-Adrien.....	100.00
“ de St-Alphonse.....	100.00
“ de St-Bruno de Woodbridge.....	186.00
“ Ecole de Ste-Anne de Kankakee.....	50.00
“ de St-Odilon de Cranbourne.....	106.00
“ du Dakota.....	10.00
“ d'Inverness.....	48.00
“ du Lac Beauport.....	50.00
“ de St-Nérée.....	100.00
“ de Ste-Perpétue.....	125.00
“ de St-Samuel.....	100.00
“ du Sacré-Cœur de Marie.....	100.00
	<hr/>
	\$4975.00

Missionnaire de Stoneham et de St-Adolphe.....	220.00
“ de St-Adrien et de St-Alphonse.....	100.00
“ d'Ashford.....	30.00
“ de Coleraine et Price.....	40.00
“ de St-Côme.....	25.00
“ de St-Eléuthère.....	50.00
“ de St-Etienne.....	50.00
“ de St-Gilles.....	75.00
“ d'Inverness, Leeds et St-Pierre-Baptiste.....	200.00
“ de Ste-Justine.....	180.00
“ de Laval et Lac Beauport.....	200.00
“ de St-Magloire.....	160.00
“ de St-Marcel.....	100.00
“ de St-Martin.....	250.00
“ de St-Narcisse.....	100.00
“ de St-Nérée.....	100.00
“ de Notre-Dame de Lourdes.....	150.00
“ de St-Pamphile.....	50.00
“ de St-Paul de Montminy.....	220.00
“ de Ste-Perpétue et St-Benoît.....	305.00
“ de Ste-Philomène.....	100.00
“ du Sault-au-Cochon.....	25.00
“ du Sacré-Cœur de Marie.....	50.00
“ de Valcartier et Tewkesbury.....	150.00
“ de St-Ubalde.....	50.00
“ de Ste-Rose de Watford.....	50.00
“ de St-Samuel.....	25.00

Total des allocations.....\$8030.00

RÉSUMÉ.

Recette de 1884.....	\$8481.79
En caisse de l'an dernier.....	4461.54
Total.....	\$12943.33
Montant alloué pour 1884-85.....	8030.00
Reste en caisse.....	\$4913.33

Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages.

1884.

Diocèse de Québec.....	\$1312.15
“ de Montréal.....	450.00
“ des Trois-Rivières.....	370.00
“ de St-Hyacinthe.....	359.54
“ d'Ottawa.....	321.33
“ de Rimouski.....	211.49
“ de Sherbrooke.....	161.45
“ de Chicoutimi.....	46.00
Vicariat apost. de Pontiac (2 ans).....	410.59
	<hr/> \$3632.55
Donné à Mgr Taché.....	\$905.73
“ à Mgr Faraud.....	905.73
“ à Mgr Grandin.....	905.73
“ à Mgr Lorrain.....	454.00
Payé pour lettre de change.....	6.81
Balance en mains pour Mgr Bossé.....	454.00
En mains pour l'année prochaine.....	0.55
	<hr/> \$3632.55

Collectes pour les Lieux Saints.

1884.

Diocèse de Québec.....	\$1290.94
“ de Montréal.....	1000.00
“ des Trois-Rivières.....	416.84
“ de St-Hyacinthe.....	414.06
“ de Rimouski.....	286.00
“ d'Ottawa.....	253.41
“ de Sherbrooke.....	181.61
“ de Chicoutimi.....	182.00
Vicariat apostolique de Pontiac.....	118.63
	<hr/> \$4093.49

CONSEIL DE LA PROPAGATION DE LA FOI

A QUÉBEC.

L'HONORABLE P. GARNEAU, PRÉSIDENT,
M. THÉOPHILE LEDROIT, VICE-PRÉSIDENT,
M. J. A. CHARLEBOIS, SECRÉTAIRE,
M. HENRI TETU, Prêtre, TRÉSORIER.
TRÈS-RÉV. C. E. LEGARÉ, V.G.
HON. THOS. MCGREEVY,
M. J.-ELIE MARTINEAU,
M. CYRILLE TESSIER,
M. FRS KIROUACK.

HENRI TETU

DIOCESE DE MONTREAL.

Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Montréal, pour l'année 1884.

VILLE DE MONTREAL ET BANLIEUE.

St-Pierre	\$420.00	Rapporté	\$1269.30
Notre-Dame	392.00	Freres des Ecoles Chrétiennes	
Cathédrale	159.00	(rue St-Laurent)	19.17
St-Jacques (Montréal)	68.25	Freres des Ecoles Chrétiennes	
St-Jean-Baptiste	58.05	(paroisse St-Jacques)	13.67
Notre-Dame de Grâce	58.00	Freres des Ecoles Chrétiennes	
Ste-Cunégonde	50.00	(Hochelaga)	11.00
Hôtel-Dieu	43.00	Freres des Ecoles Chrétiennes	
Freres des Ecoles Chrétiennes		(paroisse St-Patrice)	6.16
(rue Cotté)	21.00	Grand Séminaire	5.32
Porté	\$1269.30		\$1324.62

CAMPAGNES.

L'Assomption	\$ 159.64	Rapporté	\$2416.68
St-Barthélemi	153.00	Ste-Théodose	30.50
Verchères	118.00	St-Calixte	25.50
St-Rémi	106.50	Repentigny	24.07
Ste-Rose	107.25	St-Edouard	23.50
St-Roch	101.25	Ste-Elisabeth	22.00
L'Epiphanie	100.00	St-Cyprien	21.45
Laprairie	97.05	Lachenaie	21.40
St-Constant	87.00	Valleyfield	21.00
Yvernes	86.90	St-Alexis	20.00
Longueuil	84.50	St-Jean-Chrysostôme	19.25
St-Michel de Napierville	75.00	Longue-Pointe	18.00
Contrecoeur	73.95	Ste-Philomène	16.70
Couvent de Lachine (2 ans)	72.00	Pénitancier (St-Vinc. de Paul)	15.92
Mascouche	71.79	St-Eustache	15.50
Terrebonne	65.33	St-Ambroise	15.20
St-Jacques de l'Achigan	61.50	Pointe-aux-Trembles	14.12
Berthier	60.00	St-Jérôme	14.00
St-Hubert (2 ans)	57.00	Rivière des Prairies	14.00
Lanoraie (2 ans)	52.80	Ste-Martine	13.00
Ste-Genève	50.00	St-Bruno	12.00
St-Sulpice	48.97	Ste-Dorothée	11.25
Ile Dupas	48.00	Collège de l'Assomption	11.15
St-Vincent (Ile Jésus)	47.25	St-Hermas	9.00
Ste-Thérèse	40.70	St-Julie	8.85
Sault-au-Récollet	39.50	St-Zotique	8.75
St-Isidore	39.40	Ste-Marthe	8.25
Lachine	39.00	Couvent de Longueuil	8.25
St-Philippe	38.00	Ile Perrot	8.00
St-Lin	35.25	Ste-Mélanie	7.50
St-Jacques-le-Mineur	35.00	Ile Bizard	7.40
St-Martin	35.00	St-Urbain	7.00
Lavaltrie	32.15	St-Valentin	6.50
St-Thomas	32.00	St-Anicet	6.50
St-Paul de Joliette	32.00	St-Théséphore	5.50
Ste-Anne des Plaines	32.00	St-Clet	5.25
Porté	\$2416.68	Porté	\$2912.94

Rapporté.....	\$2912.94	Rapporté.....	\$2950.36
Ste-Monique.....	5.00	St-Gabriel de Brandon.....	2.85
Châteauguay.....	5.00	Les Cèdres.....	2.00
Ste-Scholastique.....	5.00	St-Colomban.....	2.60
Beauharnois.....	4.50	Bienheureux Alphonse.....	1.56
Vaudreuil.....	4.00	St-Damien.....	1.50
Ste-Justine.....	3.50	St-Régis.....	0.50
Porté.....	\$2939.94		\$2950.36

DIVERSES SOURCES.

Legs de Dme Bélanger (St-Jacques l'Achigan).....	\$100.00
“ Rév. C. Loranger (Curé de Lanoraie).....	50.00
“ Dme Dubois (St-Rémi).....	50.00
“ Dlle Duchesnois (Varenes).....	40.00
Intérêt, constitut, loyer de la propriété De Witt, etc., etc..	723.00
Total.....	\$963.00

RÉCAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1884.

Ville et Banlieue.....	\$1324.62
Campagnes.....	2950.36
Diverses sources.....	963.00
Grand Total.....	\$5237.98

*Etat des sommes allouées et payées par le Conseil de la Propagation
de la Foi, à Montréal, pour l'année 1884.*

RR. PP. Oblats.....	\$800.00
Œuvre des Tabernacles.....	100.00
Missions du Nord-Ouest.....	100.00
“ de Madawaska.....	50.00
Eglise de St-Donat.....	200.00
“ Ste-Emmélie.....	100.00
“ St-Michel des Saints.....	100.00
“ Ste-Clothilde.....	55.00
“ St-Calixte.....	15.00
Presbytère de St-Hippolyte.....	200.00
Missionnaire de Caughnawaga.....	200.00
“ St-Colomban.....	200.00
“ Howick (2 ans).....	266.67
“ Ste-Anastasie (Lachute).....	100.00
“ Bienheureux Alphonse.....	150.00
“ Ste-Julienne.....	71
“ Dundee.....	100
“ St-Calixte.....	75
“ Ste-Béatrix.....	100
“ Ormstown.....	100
“ Rawdon.....	75
“ St-Donat.....	150
“ St-Damien.....	100
“ St-Côme.....	125
Porté.....	\$3811

Rapporté.....	\$3811.67
“ Ste-Emmélie.....	125.00
“ Hinchinbrooke.....	150.00
“ Ste-Marguerite.....	125.00
“ St-Michel des Saints.....	150.00
“ St-Hippolyte.....	125.00
“ Ste-Lucie.....	125.00
Total.....	\$4336.67

Déboursés.

Allocations de 1884.....	\$4336.67
Administration, Impressions, Réparations, Taxes, Assurance, etc., etc.....	429.85
Total des déboursés.....	\$4766.52

RÉSUMÉ.

En caisse au 31 Décembre 1883.....	\$6612.26
Recettes de 1884.....	5237.98
Total.....	\$11850.24
Déboursés de 1884.....	\$4766.52
En caisse au 31 Déc. 1884 pour faire face aux dépenses de 1885.....	\$7083.72

Evêché de Montréal, 16 Janvier 1885.

J. A. VAILLANT, Sec.-Trés.

DIOCESE DES TROIS-RIVIÈRES.

Liste des contributions à l'Œuvre de la Propagation de la Foi pendant l'année 1884.

Les Trois-Rivières.....	\$203.27	Rapporté.....	\$1966.33
Ste-Monique.....	290.00	Kingsey.....	21.50
La Baie du Febvre.....	142.62	St-Prosper.....	16.00
La Rivière-du-Loup.....	76.77	Durham (L'Avenir).....	25.65
Maskinongé.....	100.00	St-Didace.....	6.50
Gentilly.....	30.70	St-Cyrille.....	19.72
St-Léon.....	87.90	Notre-Dame du Mont-Carmel.....	1.32
St-Gregoire.....	85.67	Tingwick.....	15.00
St-Médard de Warwick.....	66.50	St-Stanislas.....	32.00
St-Thomas.....	40.00	St-Luc.....	5.00
Nicolet.....	51.00	St-Pie.....	13.00
Séminaire de Nicolet.....	4.15	St-Tite.....	22.89
St-Maurice.....	42.00	St-Hélène.....	3.75
Champlain.....	57.00	St-Victoire.....	12.00
La Pointe du Lac.....	18.10	St-Fulgence.....	21.00
St-Zéphirin.....	21.33	St-Perpétue.....	14.00
St-Guillaume.....	27.00	St-Christophe.....	24.00
Bécancourt.....	88.43	St-Paul de Chester.....	4.35
St-Pierre les Besquets.....	28.40	St-Paulin.....	25.00
Ste-Angèle.....	28.20	St-Eulalie.....	18.32
Ste-Gertrude.....	18.00	St-Valère.....	00.50
St-Narcisse.....	9.50	St-Léonard.....	2.00
Ste-Anne de la Pêrade.....	31.57	St-Albert et Ste-Elizabeth.....	11.00
St-Justin.....	44.50	St-Wenceslas.....	1.00
Ste-Ursule.....	31.43	St-Thécle.....	13.45
Yamachiche.....	51.00	St-Rémi.....	5.50
Batiscan.....	60.00	St-Eugène.....	
St-Barnabé.....	32.00	St-Alexis.....	
Ste-Geneviève.....	30.69	St-Jean de Wickham.....	
St-David.....	34.90	St-Clothilde.....	
Drummondville.....	20.50	Cap de la Madeleine.....	
St-Michel.....	29.37	St-Louis de Blandford.....	
St-Boniface.....	17.90	St-Elie.....	
St-François du Lac.....	50.65	St-Célestin.....	
St-Etienne.....	15.48	St-Bonaventure.....	
Ste-Sophie.....	16.00	St-Germain de Grantham.....	
St-Norbert.....	18.00	St-Flore.....	
St-Sévère.....	11.30	Stanfold.....	
Ste-Brigitte.....	14.50		
Porté.....	\$1966.33	Total de la recette.....	\$2295.75

Emploi des fonds de la Propagation de la Foi de 1884.

Diocèse de Sherbrooke.....	\$400.00
Impressions, effets, voyages, etc.....	350.00
Annales.....	150.00
Aide à quelques prêtres.....	200.00
Hôtel-Dieu d'Arthabaska.....	50.00
Missions du St-Maurice.....	30.00
" des Piles.....	100.00
" de St-Mathieu.....	50.00
St-Albert et Ste-Elizabeth.....	50.00
Ste-Clothilde.....	80.00
Ste-Thécle.....	50.00
St-Aimé.....	100.00
St-Alexis.....	30.00
St-Jean.....	70.00
Ste-Eulalie.....	50.00
St-Louis.....	70.00
Ste-Brigitte.....	60.00
St-Eugène.....	80.00
St-Elie.....	80.00
Ste-Perpétue.....	70.00
Ste-Angèle.....	30.00
St-Oyville.....	40.00
St-Rémi.....	70.00
Chapelle des Forges St-Maurice.....	50.00

Total.....\$2316.00

Balance en caisse le 31 Décembre 1883..... \$90.80

Montant de la recette de 1884.....\$2295.78

Total de la recette.....\$2386.58

Sommes allouées.....2310.00

Balance en caisse le 31 Décembre 1884..... \$76.58

L. SÉV. RHÉAULT, P^{RE}, CHAN.,
Trésorier.

DIOCÈSE DE ST-HYACINTHE.

*Etat des Recettes et Dépenses de l'Œuvre de la Propagation de la Foi
dans le Diocèse de St-Hyacinthe pour l'année 1884.*

RECETTE.

St-Antoine.....	\$120.00	Rapporté.....	\$1010.36
Don d'un paroissien.....	66.67	St-Dominique.....	16.41
St-Denis.....	116.00	La Présentation.....	15.35
St-Hyacinthe.....	101.60	St-Angèle.....	13.77
Belœil.....	58.00	St-Hilaire.....	13.50
St-Alexandre.....	57.50	Upton.....	12.00
N.-D. de St-Hyacinthe.....	41.00	Farnham.....	12.00
St-Rosalie.....	40.00	St-Georges.....	10.50
St-Jean-Baptiste.....	37.12	Milton.....	10.00
St-Grégoire.....	36.00	St-Mathias.....	9.50
St-Theodore.....	34.67	St-Judes.....	7.75
St-Simon.....	34.00	St-Pie.....	7.50
St-Ours.....	30.00	St-Barnabé.....	7.05
St-Sébastien.....	29.80	St-Marcel.....	7.00
Stanbridge.....	28.40	Roxton.....	5.75
St-Césaire.....	28.00	Richelieu.....	4.50
St-Hugues.....	24.75	St-Valerien.....	4.50
St-Marc.....	24.00	St-Victoire.....	4.20
St-Roch.....	23.00	St-Louis.....	3.00
St-Aimé.....	22.70	St-Liboire.....	3.00
St-Charles.....	20.00	St-Joachim.....	1.00
St-Anne.....	19.65	Dunham.....	1.00
St-Robert.....	17.50		
Porté.....	\$1010.36	Total.....	\$1179.74

DÉPENSE.

Au diocèse de Sherbrooke.....	\$400.00
Annales.....	49.50
Visite pastorale.....	66.94
Voyages.....	25.30
Missionnaires.....	515.00
Eglises pauvres.....	123.00
Total.....	\$1179.74

J. A. GRAVEL, V. G., Sec.

DIOCÈSE DE ST-GERMAIN DE RIMOUSKI.

Propagation de la Foi.—Exercice 1884-85.

RECETTE.

Rimouski.....	\$ 43.63	Rapporté.....	\$459.67
Trois-Pistoles.....	40.00	St-Rose (2 ans).....	3.50
Bic.....	35.00	St-Matthieu (2 ans).....	3.00
Ste-Anne des Monts.....	30.84	St-Honoré.....	2.80
Ste-Flavie.....	26.65	St-Gabriel.....	2.50
Ile-Verte.....	25.63	St-Epiphanie.....	2.50
St-Octave de Métis.....	25.00	St-Louis du ha ! ha !.....	2.42
Cacouna.....	23.00	St-François-Xavier.....	2.40
St-Arsène.....	22.00	Cap d'Espoir.....	2.21
St-Fabien.....	21.60	St-Charles de Caplan.....	2.15
Carleton.....	20.00	Paspébiac.....	2.00
Maria.....	18.98	St-Godefroi.....	2.00
St-Anaclet.....	18.90	New-Port.....	1.65
St-Simon.....	17.50	Ste-Blandine (2 ans).....	1.30
St-Eloi.....	12.66	St-Bonaventure.....	1.25
Ste-Anne Pte au Père.....	11.30	St-Paul de la Croix.....	1.00
Ste-Luce.....	11.11	Notre-Dame du Lac.....	1.00
L'Assomption.....	10.20	St-Moise (2 ans).....	1.00
Notre-Dame du S.-Cœur 2 ans.....	7.10	Rivière au Renard.....	1.00
Notre-Dame des Sept Doul.....	5.40	Mont Louis.....	0.93
Ste-Angèle.....	4.87	St-Pierre de Malbaie (2 ans)...	0.60
St-Jean l'Evangéliste.....	4.37	St-Georges do do ...	0.50
St-Jean de Dieu (2 ans).....	4.34		
Ste-Félicité.....	4.30		\$497.38
St-Donat.....	4.06		
St-Ed. des Méchins.....	3.87	Reçu de la paroisse de Matane	
Port Daniel.....	3.86	depuis la clôture des comptes.	\$7.40
St-Modeste.....	3.50		
Porté.....	\$459.67	(Cette somme entrera dans la recette	
		de l'année prochaine.)	

N'ONT RIEN FOURNI :

Grande Rivière,
Percé,
St-Alexis,
Ste-Adélaïde de Pabos,
St-Clément,
Cloridorme,
Cascapédiac,
St-Joseph de Lepage,
St-Hubert,

St-Ulric,
Cap Chat,
Ristigouche,
Ste-Françoise,
St-Damase,
Douglastown,
Cap Rosier,
Anse au Griffon,
Gaspé.

RÉSUMÉ.

Recette.

Balance en mains le 31 décembre 1883.....	\$ 11.17
Contribution de 1884.....	497.88
Intérêt sur dépôt.....	12.89
	<hr/>
	\$521.44

Dépenses.

Aide aux curés et missionnaires pauvres.....	\$410.00
Annales et fret.....	26.61
Balance en mains.....	84.83
	<hr/>
	\$521.44

CEYLAN.

Mgr Ch. Bonjean, Oblat de Marie Immaculée, vicaire apostolique de Colombo, écrivait au journal, *Les Missions Catholiques*, le 16 janvier 1884 :

“ Je voudrais attirer l'attention sur l'importance des missions des Pères Oblats à Ceylan, dans l'espoir que la vue du bien immense qui peut se faire dans les deux grands vicariats de Colombo et de Jaffna, déterminera quelques prêtres à venir partager nos travaux. Je ne donnerai que des chiffres ; mais, pour toute âme qui aime Jésus-Christ, ils auront leur éloquence.

Vicariat de Colombo.	{	1,500,000 infidèles.
		115,000 catholiques.
		27 missionnaires !!
Vicariat de Jaffna.	{	700,000 infidèles.
		80,000 catholiques.
		36 missionnaires.

“ Ainsi, plus de deux millions d'infidèles à amener à Jésus-Christ ! Si l'on pouvait s'employer d'une manière suivie à leur évangélisation, on obtiendrait, surtout dans le Sud, des résultats qui récompenseraient bien les missionnaires de tous leurs travaux.

“ Actuellement il se fait dans l'île environ 1,500 ou 2,000 conversions par an. Ce chiffre serait facilement décuplé si l'on avait des prêtres à consacrer spécialement à l'évangélisation des païens. J'ose dire que ce ministère rencontrerait ici moins d'obstacle que dans la plupart des pays de mission.

“ Mais que peut faire le vicaire apostolique de Colombo, avec vingt-sept missionnaires dont plusieurs sont vieux et infirmes, et avec une population catholique de 115,000 âmes ? Ce n'est pas la moitié de ce qu'il nous faudrait pour leur assurer les secours de la religion. Dans cette tournée pastorale je puis dire que ma tristesse a été profonde en voyant à détresse où sont ces pauvres Singalais si dévoués à leurs pères.

“ L'ignorance religieuse est grande, le nombre de ceux qui ne peuvent remplir leurs devoirs religieux l'est aussi et

l'on peut bien appliquer à ce peuple ces paroles de Jérémie : *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis*. Car que peut faire un pauvre missionnaire chargé de 5,000, 6,000, 8,000 chrétiens dispersés dans dix ou quinze villages ? Quelque zèle qu'il déploie, il a la douleur de laisser beaucoup d'âmes en souffrance.

“ Nous avons ouvert un séminaire, qui compte pour le moment deux élèves. Avant que cette institution porte les fruits que j'en attends, combien d'années devront encore s'écouler !

“ Je ne parlerai pas ici de la détresse matérielle où nous sommes. La providence a voulu que je me chargeasse de ce vicariat sans avoir une obole en mains, et sans espoir de recevoir aucun secours d'Europe. Je ne me plains pas de cette disette d'hommes et d'argent ; je m'abandonne les yeux fermés à la bonté de Dieu ! Mais je le supplie de faire tomber ces lignes sous les yeux de quelques prêtres jeunes, braves et généreux que la perspective d'une vie pauvre et laborieuse n'effraie pas, qui aient soif du salut des âmes, et qui veuillent placer le succès de leurs efforts sous l'égide de Marie Immaculée. Nous n'avons rien à leur promettre que des privations sans nombre, des travaux sans repos, et des âmes innombrables à gagner à Jésus-Christ.

TERRE-SAINTE

(Annales de la Mission de N.-D. de Sion, en Terre-Sainte.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE

R. P. MARIE ALPHONSE RATISBONNE

(Suite.) (1)

Il était encore à Laval dans une maison de prières et d'études, se préparant au sacerdoce, lorsqu'il vit arriver son frère tout ému. Qu'était-il donc survenu ? Voici en deux mots l'histoire : Après la construction de la chapelle de la rue Oudinot érigée en souvenir et en reconnaissance du bienfait reçu à Rome, il restait aux deux frères une somme considérable destinée à payer la maison achetée pour commencer l'œuvre de Sion. Un homme d'affaire, à qui on l'avait confiée, disparut en l'emportant.—Une maison achetée, et pas un sou pour la payer ! Le P. Théodore venait raconter sa peine à son frère bien-aimé et terminait son récit en disant : " Dieu voudrait-il nous dire de renoncer à notre entreprise ? " Le P. Marie, sans rien répondre, prend son frère et le conduit devant la crèche de l'enfant Jésus, c'était au temps de Noël :

" Voyez, mon cher frère, voyez ce petit Jésus qui a voulu venir au monde dénué de tout. Ne nous dit-il pas au contraire que c'est dans de pareilles conditions qu'il faut entreprendre les œuvres agréables à ses yeux ? " On s'abandonna donc à la Providence ; quelques âmes pieuses trouvèrent la somme nécessaire ; la maison fut payée et l'œuvre commença. Dieu n'a pas cessé de la bénir d'une manière visible.—Le P. Marie fut d'abord deux ans à Paris travaillant avec son frère... Mais sa mission n'était point en

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, No 24, p. 286, octobre 1884.

Europe ; et son cœur l'appelait à Jérusalem. C'est là qu'il devait se dévouer plus directement à la conversion des fils d'Israël. Lorsqu'il manifesta à son frère le désir de répondre à cet attrait, le R. P. Théodore lui dit cette magnifique parole : " Eh bien ! partez, mon frère, mais comme les " apôtres. Je vous envoie sans ressources."

Le P. Marie partit donc riche surtout de sa foi en la divine Providence, c'était le 12 septembre 1855.

Les *Annales de la Mission de N.-D. de Sion* ont raconté l'histoire des travaux et des succès de l'intrépide missionnaire ; elles ont montré à l'œuvre ces vaillantes religieuses qui le secondèrent si admirablement. Nous ne referons pas cette histoire. Contentons-nous d'un résumé très succinct, en suivant l'ordre des années.

Durant son premier séjour en Terre-Sainte, de septembre 1855 à juin 1856, le Père obtient du Patriarche l'autorisation nécessaire, il reçoit les quatre premières religieuses de N.-D. de Sion destinées à commencer la mission, et négocie le rachat des ruines de l'*Ecce-Homo*.

En juin 1856, le P. Marie revient en Europe, et pendant quinze mois, il quête en Espagne, dans le Nord de la France et en Belgique.

Le second séjour à Jérusalem, d'octobre 1857 en avril 1858, voit se terminer après bien des difficultés les négociations relatives au rachat de l'*Ecce-Homo*. Le 20 janvier 1858, le Saint Sacrifice de la Messe était célébré à 4 heures du matin au milieu des ruines ; et le Vendredi-Saint suivant le P. Marie prêchait la Passion au Calvaire.

Vers la fin d'avril 1858 jusqu'en mars 1860, il est de nouveau quêteur. L'Espagne, la France, la Belgique le revoient tour à tour, il se rend en Angleterre. Seule la maladie vient interrompre ses courses apostoliques, et lui donner forcément un repos qu'il ne voulait prendre que la nuit en min de fer. Le séjour qu'il fit à Caunterets fructifia pour œuvres. Dieu lui fit rencontrer là des amis généreux entièrement dévoués auxquels il écrira plus tard : " Vous " êtes devenus les coopérateurs de l'œuvre à laquelle " Vierge de Sion m'a appelé. Elle vous avait en vue " bien que moi dans l'acte éclatant de sa miséricorde."

C'est dans son voyage en Angleterre, en 1859, que le P. Marie rencontra M. Oudal, ministre protestant des plus considérés à Cantorbery. Il reçut à Londres un billet ainsi conçu : " J'ai appris que vous êtes en Angleterre et que vous deviez venir à Cantorbery, je serais heureux de faire votre connaissance."

Le P. Marie considérant ce billet comme un ordre du ciel s'empresse de se rendre à ce désir et arrive à la demeure de M. Oudal. Le pasteur qui l'attendait se jette à ses pieds, en disant : " Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison." Le Père Marie le relève, l'embrasse, et, en quelques minutes de conversation, dissipe tous les doutes qui le retenaient encore dans l'erreur. M. Oudal demande ce qu'il doit faire, le P. Marie lui laisse comme pratique le *Souvenez-vous* à réciter chaque jour et lui donne rendez-vous à Paris pour la fête de l'Assomption afin d'y faire son abjuration.

A cette date du 15 août, le Pasteur de Cantorbéry était donc attendu avec anxiété chez les Pères Ratisbonne.

L'époque approchait et toute promesse semblait oubliée. Enfin la veille du grand jour arrive. Aucune nouvelle.

Le P. Marie, soucieux, désespérant presque de sa conquête, va se jeter aux pieds de la Sainte Vierge, c'était le soir ; tout-à-coup on annonce l'arrivée du nouveau et fidèle converti. La joie fut grande à Sion et au Ciel. Depuis, M. Oudal est entré dans les ordres sacrés et dirige une des plus ferventes paroisses d'Angleterre.

En mars 1860, le P. Marie retourne pour la troisième fois en Terre-Sainte. On loue à Saint Jean in *Montana* une maison destinée d'abord au repos des religieuses malades, et qui sera plus tard transformée en Orphelinat pour les jeunes filles. On construit le couvent de l'*Ecce-Homo*. Le 20 janvier 1862, les religieuses en prennent possession, et la messe est solennellement chantée dans la chapelle provisoire.

Ce fut l'époque des massacres du Liban. Le Père Marie écrivit alors au journal le *Monde* une lettre pleine de cœur. Nous sommes heureux de remettre sous les yeux du lecteur le passage suivant : " Que les familles de nos dévouées religieuses de N.-D. de Sion ne se tourmentent pas. J'ai fait

“ revenir au couvent de Jérusalem les sœurs et les orphelins de notre couvent de Saint-Jean in *Montana*. Ici elles seront bien gardées. Je serai d'ailleurs averti à temps, et nos dispositions sont prises. Quant à moi je m'estime-rais trop heureux de répandre mon sang sur la voie *deu-*
“ *loureuse*. A défaut d'autre témoignage, le sacrifice de ma-
“ vie compterait devant Dieu, et ne serait pas inutile à
“ Sion. ”

Du mois de mai 1862 en avril 1864, le P. Marie se retrouve en France pour les besoins de sa mission. Il prolonge son séjour à Paris durant l'absence de son frère, le R. P. Théodore, qui est allé à Rome présenter la Règle et les constitutions de N.-D. de Sion à l'approbation du Souverain Pontife.

Au milieu de ces préoccupations sans nombre, le P. Marie suivait avec intérêt les travaux de son vénéré frère et les progrès rapides de l'œuvre Sionienne. Un jour, comme inspiré du ciel, il avait dit au R. P. Théodore : “ Mon frère, partez pour Rome. ”—Ce frère maintenant y était, et béni dans ses démarches au delà de toute espérance, il envoyait de la Ville Eternelle le télégramme suivant : “ *Rome a parlé, la cause est finie. La joie est grande. Sion est fondée sur la pierre. Magnificat.* ” —Le R. P. Marie répondit immédiatement par ces mots : “ *Gloire à Dieu seul, Memorare.* ”

La nouvelle fut apportée à Sion, le *Magnificat* plutôt acclamé que chanté, et le 8 septembre 1863, fête de la Nativité de la Sainte-Vierge, l'approbation de l'Institut était publiée.

Aussi le cœur plein de joie, le P. Marie, après deux ans d'absence, repart pour l'Orient le 19 avril 1864.

Alors commencèrent les constructions provisoires sur un nouveau terrain acheté à Saint-Jean, et l'installation de l'orphelinat. Rappelons ici un gracieux souvenir des attentions de la Vierge Mère.

De très grandes difficultés avaient jusqu'en 1863 empêché le P. Marie de trouver à *Saint-Jean-in-Montana* un terrain convenable à un prix abordable. L'époque de sa retraite annuelle étant arrivée, il la fit à Saint-Jean dans une cabane en bois, où une pluie incessante le retint pendant tout le

temps que durèrent les Exercices. Le dernier jour, le 20 janvier, la pluie s'étant un peu arrêtée, le Père sortit quelques instants sur la terrasse et là, s'adressant à Marie : "*Ma bonne Sainte-Vierge, lui dit-il, si vous voulez que je construis le couvent de Saint-Jean, faites-moi connaître par un signe l'emplacement à choisir.*"

Il avait à peine achevé sa prière, qu'un arc-en-ciel se leva sur une petite fontaine, dite de la Sainte-Vierge, et décrivant son cercle, posa l'autre extrémité sur un plateau admirablement situé. Les démarches furent faites immédiatement et l'acquisition conclue malgré tous les obstacles.

Au mois d'août 1866, P. Marie est rappelé en France par une de ses sœurs mourante ; et au mois de mai de l'année suivante, il se retrouve à son poste pour travailler activement durant six années consécutives. Le 3 avril 1868 avait lieu l'inauguration solennelle du sanctuaire définitif de l'*Ecce-Homo*... et le Patriarche donnait par un bref l'autorisation de commencer l'Œuvre des jeunes garçons.

Une cinquième fois, apôtre et quêteur infatigable, le P. Marie revient en Europe vers la fin de septembre 1873. Sa santé ébranlée réclamait aussi un changement d'air. Dieu le retint quatre mois à Marseille par une maladie grave ; il reçut les derniers sacrements. Cette épreuve donna à la famille qui, depuis la rencontre de Cauterets, avait eu plusieurs fois le bonheur de lui offrir l'hospitalité, le temps d'admirer la patience, la sénérité et l'exquise charité du cher malade. A peine rétabli, le P. Marie se rendit à Paris, et, de retour à Marseille, s'embarqua pour Constantinople, et rentra enfin à Jérusalem en mai 1874.

Son sixième séjour de trois années fut spécialement employé à la fondation de l'institution Saint-Pierre. Le 8 septembre 1874, on l'installait provisoirement à Jérusalem.

En attendant, on acquérait des terrains pour l'école des arts-et-métiers.

Au milieu de ses travaux, en octobre 1877, un télégramme l'appelait subitement à Paris. Le R. P. Théodore avait été gravement frappé par une attaque d'apoplexie. Le P. Marie revit son frère bien aimé, lui prodigua ses soins fraternels, et lorsque l'état du malade fut plus rassurant, il revint à Marseille.

Mais, avant d'aller revoir les Saints-Lieux, il voulu réaliser enfin un pieux projet que son cœur reconnaissant avait certes bien eu le droit de former.

Le P. Marie n'avait point revue Rome depuis sa conversion. Le 25 janvier 1878, il se décide et part de Marseille résolu à garder l'*incognito* le plus absolu ! Il arriva le 26 ; un quart-d'heure après l'arrivée, il était prosterné à Saint-André *delle Frate*, à la place même où, trente-six ans auparavant, le geste de la Vierge Marie l'avait forcé à s'agenouiller. Nous empruntons ces détails aux souvenirs d'un ami : "Quelles émotions, quel retour, disait-il en sortant ! Si je n'en suis pas mort, c'est que je n'ai point de cœur, autrement je n'aurais pas résisté !" Il se rendit ensuite à la sacristie pour s'inscrire et pouvoir le lendemain offrir le Saint Sacrifice à l'autel de la Vierge. "D'où venez-vous ?" lui demande-t-on. "*De Jérusalem, où j'habite.*" "Oh ! alors, vous connaissez Ratisbonne ?" "Si je le connais ! c'est pour lui que je vais offrir la Messe demain." Les prêtres sacristains ne soupçonnèrent rien.

Son émotion, en disant cette première Messe à Saint-André, fut grande et visible. On crut qu'il ne pourrait pas achever le Saint-Sacrifice. Avec quelle ferveur il l'offrit pour Sion et pour les enfants d'Israël !

Avertis par le cardinal-préfet de la Propagande, les moines lui donnèrent toutes les marques du plus profond respect, lui demandant tous à genoux sa bénédiction ! Ils l'attiraient le plus possible chez eux ; ce qui, à vrai dire, n'était pas difficile.

Le P. Marie-Alphonse passait dans cette église une partie de ses journées, caché dans quelque tribune ou derrière un coin de draperie, d'où il pouvait apercevoir le point qu'il avait vu resplendir un jour d'une clarté extraordinaire et subite. Là il serait mort volontiers ! "Une fois, dit-il, j'en fis la demande à ma céleste Mère, mais elle me répondit : *Marche, marche.*

L'*incognito* continua à être gardé le plus possible.

Dans ses courses pleines de souvenirs émouvants, le P. Marie n'oublia pas le Gesù, où avait eu lieu son abjuration, son baptême, sa première communion. Toutes ces grâces il les avait reçues le 31 janvier 1842 à l'autel de Saint-Ignace,

et le 31 janvier 1878 il désirait offrir le saint sacrifice à ce même autel. A la sacristie il présente sa carte : *Marie-Alphonse Ratisbonne*. Le jeune prêtre qui la reçoit, en la voyant, dit : " Mais ce sont les mêmes noms que *Ratisbonne de Saint-André* ! " " Oui, répond le P. Marie, c'est singulier, les mêmes noms, et nous sommes du même pays, " ajouta-t-il, et tout en resta là.

Cette anecdote et celle de la sacristie de Saint-André furent racontées et égayèrent beaucoup Pie IX.

Le vénérable Pontife était au terme de sa course, il gardait le lit et ne recevait plus personne. Il voulut cependant faire une exception en faveur du P. Marie. Le 1^{er} février, anniversaire du jour où il avait été présenté à Grégoire XVI, après sa conversion, le Père se rend chez le Cardinal Franchi qui lui-même voulut le présenter au Pape et le conduisit dans son propre carrosse. Après quelques moments d'attente le Cardinal l'introduit auprès du vénérable malade.

Sa Sainteté le garda près d'une heure, lui abandonnant sa main à baiser et le questionnant avec le plus vif intérêt, et dans les moindres détails, sur ses œuvres de Terre-Sainte.

Avant de quitter le Pontife, le P. Marie agenouillé lui demanda sa plus paternelle bénédiction pour Sion, pour ses œuvres de Terre-Sainte et leurs bienfaiteurs, pour l'association des Mères Chrétiennes et pour tous ses amis.

Cette bénédiction fut appelée sur tous par l'auguste prisonnier du Vatican, peu de jours avant sa mort.

Le cardinal Franchi voulait faire reconduire le Père Ratisbonne dans son carrosse, mais ce nouvel honneur fut décliné et une modeste voiture de place ramena chez lui l'heureux visiteur, l'âme remplie des plus douces émotions et des plus consolantes espérances.

Après son départ Pie IX dit à ceux qui l'entouraient : "*Enfin je l'ai vu, oh ! comme il est sympathique !*" Et il en était tout joyeux, disaient les cardinaux.

L'incognito gardé le mieux qu'on avait pu commençait à être impossible. De tous côtés on cherchait à voir M. Ratisbonne de Saint-André.

Le duc de Torlonia, dont le souvenir se rattachait au 20

janvier 1842, vint déposer sa carte et demanda à le voir. Il espérait la visite du Père Marie. Pour en éviter beaucoup d'autres, le Père ne fit cette visite, jugée nécessaire, que la veille de son départ. Oui, il fallait partir et quitter ces lieux bénis ! Le P. Marie avouait à ses amis qu'à Saint-André son émotion continuait à être si grande qu'il n'avait pu encore achever une prière vocale ; il n'avait pas même pu finir le *Memorare* souvent commencé.

Le P. Marie, durant son séjour à Rome, avait donc été tout entier et uniquement à la piété.

Ennemi de tout ce qui pouvait mettre en évidence sa personnalité, dégagé de tout intérêt propre, il ne voulut faire aucune démarche pour obtenir des faveurs ou des facilités pécuniaires, ni traiter aucune question d'affaires. — Il était venu "pour prier, remercier et être béni."

Le lundi, 4 février, il offrit pour la dernière fois le Saint-Sacrifice à Saint-André et s'éloigna ensuite le cœur bien ému.

Les voyages et les quêtes continuèrent encore quelques mois.

Enfin le 14 juillet 1878, le P. Marie s'embarquait à Marseille et retournait dans sa chère mission qu'il ne devait plus quitter. C'était son huitième et dernier séjour en Terre-Sainte.

Alors commencèrent à s'élever les vastes constructions destinées à l'Ecole des Arts-et-Métiers et le *Saint-Pierre* provisoire fut transféré à *Saint-Pierre* définitif.

Le 19 septembre 1883, l'orphelinat de Saint-Jean prenait possession des nouveaux bâtiments dont le *Bulletin* de décembre dernier a donné la gravure.

La santé du P. Marie, épuisée par 30 années d'une vie aborueuse et par un séjour trop prolongé sous ce ciel d'Orient, s'affaiblissait visiblement ; les yeux surtout commençaient à refuser leur service. Un nouveau voyage pouvait être sans doute une fatigue de plus, mais un changement d'air paraissait nécessaire. En principe donc, indépendamment de tout événement, le retour prochain du bon Père semblait décidé.

Tout à coup, vers la fin de décembre 1883, une terrible nouvelle arrive par télégramme : "Père Théodore gravement

malade, vous demande, venez au plus-tôt. " Père Marie allait partir, laissant bien des affaires en souffrance. Mais un mieux sensible s'annonce dans l'état du malade. Les docteurs sont pleins de confiance et un deuxième télégramme plus rassurant fait croire au Père Marie qu'il peut différer son départ. Hélas ! Cet espoir fut vite déçu. Après ce mieux trompeur, le R. P. Théodore s'endormait dans le Seigneur, 11 janvier 1884. Son frère doit donc revenir, c'est nécessaire, mais la main de Dieu va l'arrêter. Déjà il a fait ses adieux, il a quitté Jérusalem. Deux ou trois fois la tempête sur terre et sur mer l'empêche de partir.

Le retour est remis à la belle saison. Avec quelle impatience nous attendions ces beaux jours qui devaient nous ramener ce vénéré Père. Tous les calculs humains devaient être trompés. Dieu avait voulu tous ces retards forcés et tous ces contre-temps pour donner à son fidèle serviteur la consolation de mourir en Terre-Sainte et laisser à Saint-Jean in *Montana*, qu'il aimait tant, sa précieuse dépouille.

Oui, Saint-Jean de la Montagne avait toutes les préférences du P. Marie ; il l'aimait surtout pour sa retraite annuelle. " J'ai préféré, écrivait-il un jour, Saint-Jean à l'*Ecce-Homo*. A Jérusalem, il m'aurait fallu traverser sans cesse les rues qui séparent du Sanctuaire, au risque de rencontrer des importuns. A Saint-Jean, je goûte les délices de la parfaite solitude et d'un silence qui permet d'entendre plus distinctement la voix de Dieu.

" C'est dans ces montagnes sacrées qu'il y a dix-huit siècles, Elizabeth disait à Marie : " D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu vienne à moi ? " — Aujourd'hui 20 janvier, nous tous, instruments de l'œuvre de Dieu, nous pouvons redire les paroles de Marie : *Magnificat, Magnificat.* "

O Père vénéré, c'est aussi sur " ces montagnes sacrées " que la Mère de Dieu va venir vous visiter. Elle vous apportera Jésus, vous prendra pour toujours avec elle, et vous irez au ciel chanter l'éternel *Magnificat*.

Le 30 avril dernier, le P. Marie s'était rendu de Saint-Pierre à Saint-Jean (environ trois heures de distance) pour l'ouverture du mois de la Sainte-Vierge. Il prit froid ; et le lendemain matin, au moment où il revêtait les ornements

sacrés pour le Saint Sacrifice, la fièvre se déclarait terrible. On dut le reconduire à sa demeure et l'aider à se mettre au lit. Cinq jours après, le mardi 6 mai, fête du Martyre de Saint Jean l'Evangéliste, à huit heures du soir, il rendait le dernier soupir et s'endormait doucement entre les bras de Marie. Il avait accompli le 1^{er} mai sa 70^{me} année. Des pages venues de Jérusalem nous ont apporté comme un parfum de cette tombe à peine fermée. Mais avant de laisser la parole aux témoins des derniers jours, jetons encore un regard sur cette noble et grande figure, et disons un mot de la physionomie morale du P. Marie-Alphonse Ratisbonne.

"Fort comme le diamant, plus tendre qu'une Mère." Cette parole d'un homme célèbre résume admirablement le caractère du P. Marie. Gai, plein d'entrain, aimable pour tous, il resta toujours jeune par le cœur. Les années avaient tempéré sa nature ardente et vive; mais sous ce front dépouillé et radieux brillèrent, jusqu'au dernier jour, ces yeux pleins d'intelligence et de tendresse. Toute la physionomie du P. Marie, a dit quelqu'un, était dans son regard.

C'était une âme grande, magnanime, généreuse et aimante dans la plus exquise pureté.

Le P. Marie eut de nombreux amis; à tous il donnait large mesure. Ceux surtout auxquels vingt-cinq et trente ans de l'intimité la plus sainte l'avaient uni, pourraient nous raconter les merveilles de ce cœur d'apôtre.

Mais, dans l'intimité même, le P. Marie aimait à rester caché. Il fut, suivant la parole du Père Estrade: "l'Effacement personifié." Il semblait n'être pour rien dans ses travaux, souffrait avec peine qu'on parlât de lui, et ne faisait presque jamais lui-même allusion à l'événement capital de sa vie. Le comte et la comtesse de Chambord, seuls peut-être, en ont entendu de sa bouche le récit complet..... "Pouvais-je le refuser à mon Roi?..." disait-il. Un air enjoué, des manières nobles et aisées à la fois, cachaient l'homme de la règle et de la mortification.

Toute sa vie il a été fidèle aux pratiques religieuses de ses premières années. Il faisait régulièrement huit jours de retraite. C'était ordinairement à l'époque du 20 janvier, le grand anniversaire, qu'il retrempait son âme dans les exer-

cices spirituels de Saint Ignace, tout entier alors au sein de la solitude et du silence à l'action de grâce.

A le voir, on n'eut point supposé qu'il faisait usage de terribles instruments de pénitence : on fut plusieurs fois obligé de lui soustraire des ceintures et des bracelets de fer.

" Dans la chambre que l'on m'offrit à la maison de Saint-Pierre à Paris, raconte un ami du Père, chambre occupée avant moi par le P. Marie, j'ai vu de mes yeux une de ces ceintures aux pointes de fer oubliée par lui, et qu'il fit disparaître adroitement en m'y introduisant. Et ce ne fut qu'après plusieurs séjours au milieu de nous que nous pûmes entrevoir cet esprit de mortification qu'il s'efforçait de cacher sous des dehors tout-à-fait naturels. "

" L'amour de la croix fécondait toutes ses œuvres et lorsqu'il nous bénissait en appuyant sa main sur nos fronts, nous sentions cette vertu d'en haut qu'il est impossible de rendre comme on la sent. "

— Son amour pour l'Eucharistie était sensible : au pied du tabernacle on eut dit qu'il voyait Notre-Seigneur. Qu'il nous soit permis, à ce propos, de rappeler ici un songe qu'eut le Père Marie à Toulouse, peu de temps après sa conversion. C'est lui-même qui va parler : " J'étais entré dans une église, la Sainte Vierge m'aborde, se place à mon côté, et, me prenant par la main, me conduit dans le chœur. Après m'avoir fait passer derrière le Maître-Autel, elle me montra le Tabernacle. Je vis alors N.-S. Jésus-Christ tel qu'il était après son crucifiement, au moment où on allait le mettre au tombeau. Son corps tout livide portait les marques des terribles souffrances de la Passion et toutefois en cet état il était tout environné d'une auréole éclatante de lumière. La Sainte Vierge me dit alors : " Le voilà tel qu'il est dans le Saint-Sacrement de l'Eucharistie, " et tout disparut. — Depuis ce temps, ajoutait le Père, je ne puis communier sans voir Notre-Seigneur tel qu'il m'avait été représenté. "

Inutile de dire que la dévotion à Marie fut l'âme de sa vie. Il suffit de rappeler cette parole prononcée à son lit de mort : " Quand je serai très mal, ne me suggerez pas toutes ces invocations qu'on dit aux mourants ; dites-moi seulement *Marie*. Et ce mot descendra jusque dans mon cœur ! "

L'amour de la croix, l'amour de la Sainte-Vierge, l'amour des âmes résumant toute la sainteté du B. Marie.

Quelques fragments de ses lettres achèveront de nous le faire connaître.

“ N'oublions pas, écrivait-il, que l'abondance de bénédictions déversées par les mains de Marie a été précédée de la manifestation de la croix, d'une croix qu'on ne saurait éviter, et qu'il faut savoir envisager et accepter sans frayeur. Marie est là. — Toute ma vie doit voir se reproduire ces deux phénomènes de l'ordre surnaturel : je les rencontre chaque jour dans l'accomplissement de ma tâche si laborieuse et si belle. ”

Aussi, comme il savait encourager et en même temps faire aimer la croix salutaire. En janvier 1864 il écrivait au père d'une religieuse mourante :

“ Cher ami, combien de fois ne m'avez-vous pas demandé le signe de la croix sur votre front ? Vous le receviez à genoux et avec les marques de la piété la plus vive. En ce moment, c'est Dieu lui-même qui, de sa main paternelle, imprime ce signe vivifiant au plus intime de votre cœur. Acceptez-la ; acceptons-la ensemble, unissons nos âmes dans une même douleur et dans une même adoration.

“ Vous avez voulu travailler avec moi sur la voie du Calvaire à la grande œuvre de l'*Ecce-Homo*, et le Seigneur vous a regardé avec amour. Il vous associe aux tourments de sa Passion, il vous offre une part de son calice.

“ Vous avez donné au Bon Dieu votre chère enfant et offert ce sacrifice avec une grandeur d'âme rare, même parmi les plus nobles chrétiens ; et, comme Marie, un glaive de douleur vous transperce de part en part.

“ O cher et digne ami, inclinons notre jugement et, avec la sainte et auguste Mère de Dieu, adhérons humblement aux apparentes contradictions de ce bas monde.

“ Un jour, et ce jour n'est pas éloigné, nous contemplerons avec transport et ravissement les secrets de l'amour Dieu.”

Et à la malade, fille de Sion, il adressait ce langage p' d'une foi sublime :

“ Ma chère enfant : *Alleluia, Alleluia, Alleluia.* Voi..

triple exclamation de joie après les souffrances et les tristesses de la Passion...

“ Lorsque nous serons au terme de la lutte, nous aussi, nous entonnerons le chant de l'allégresse ; un éternel *Alleluia*, après quelques sacrifices passagers.

“ Quand sera-ce, Seigneur Jésus ? Quand me direz-vous : *Tu seras aujourd'hui avec moi dans mon paradis*. Selon toute apparence, nous aurons encore à attendre un peu de temps, vous dans les souffrances, moi dans le travail ; vous sur la croix, et moi condamné à voyager au loin. Disons ensemble au Père céleste en union avec Jésus-Christ : “ Père, que *votre volonté soit faite. Alleluia !* ”

Combien de lettres admirables seraient encore à citer ! Elles formeraient un riche et précieux volume. Mais restons sur cette parole de confiance et de résurrection ; malgré notre tristesse et notre deuil disons avec le vénéré défunt : “ Père, que *votre volonté soit faite. Alleluia, Alleluia !* ”

Le cœur du P. Marie fut profondément humble, doux, dévoué, généreux, reconnaissant. Belles et rares vertus qui dénotent une âme noble faite pour les grandes choses et capable de les accomplir.

O père, “ le voyage est fini ”, vos courses apostoliques sont terminées ; au travail a succédé le repos.

Enfant privilégié de Marie, fidèle à la mission que sa voix maternelle vous avait confiée, vous avez pleinement réalisé ses desseins d'amour.

Nous vous saluons encore, et sur la tombe glorieuse où repose votre dépouille mortelle, et dans ce monde invisible où bientôt, nous l'espérons, vous aurez, si vous ne l'avez déjà, la récompense de votre zèle infatigable et de votre inépuisable charité.

DERNIERS JOURS ET DERNIERS MOMENTS

DU

T.-R. PÈRE MARIE-ALPHONSE RATISBONNE,

Mort à N.-D. de Sion de St-Jean-in-Montana

Jérusalem.

Le R. Père Marie-Alphonse Ratisbonne nous a quittés le 6 mai à 8 heures du soir.

La mort de son frère Achille, en novembre 1883, et celle de son frère aîné, Mgr Théodore Ratisbonne, le 10 janvier de la présente année, avaient porté un coup fatal à son cœur sensible et aimant. Atteint d'une faiblesse générale qui avait principalement gagné les yeux, et menacé de cécité, ce bon Père avait le pressentiment qu'il ne subirait pas longtemps cette dure séparation. " Vous verrez, disait-il souvent, que je mourrai à 70 ans. N'est-ce pas avoir assez vécu ? et puis il y a bien des années que je demande au Bon Dieu de mourir à l'âge de la Très-Sainte Vierge." Il disait vrai. Le 1er mai, jour anniversaire de sa naissance et de sa soixante-dixième année, il s'alita pour ne plus se relever.

Parti de Saint-Pierre le mercredi 30 avril, il arrivait à la maison de Saint-Jean, pour l'ouverture du mois de Marie, accompagné de tous les jeunes garçons, des Prêtres et des Frères de l'Etablissement des Arts-et-Métiers. Il organisa aussitôt et présida la Procession en l'honneur de la Très-Sainte Vierge ; elle fut solennelle et splendide.

Mais le lendemain, au moment de revêtir les ornements sacrés pour célébrer la sainte messe, il se sentit pris d'un terrible frisson ; on dut l'aider à regagner sa demeure et à se mettre au lit. La fièvre, le délire, et une agitation extrême s'emparèrent bientôt du cher malade ; c'était le prélude d'une grave pneumonie, au côté droit. Les soins les plus dévoués du docteur Sabadini, assisté par le docteur Chaigne purent empêcher l'aggravation du mal qu'ils avaient jugé mortel dès le début.

Alors s'organisa spontanément dans les trois maisons de Sion une prière perpétuelle ; les enfants se succédaient à

interruption devant le Très-Saint Sacrement conjurant le Seigneur de leur conserver le Père qu'ils chérissaient à tant de titres ; et ils demandaient naïvement à s'imposer des privations, espérant que la pénitence, unie à la prière, ferait violence au Ciel.

Notre cher malade, au contraire, calme et sans préoccupation, voyait venir la mort avec l'abandon le plus filial. Pourquoi aurait-il été inquiet ? Sa vie entière n'avait-elle pas été dédiée à l'amour de Dieu et des pauvres ?—Songeant encore, malgré ses souffrances, à nourrir son âme du pain de la divine parole, il demandait, chaque jour, qu'on lui récitât des prières auxquelles il s'unissait, et qu'on lui fît une lecture pieuse. Pour ne pas trop fatiguer le malade épuisé, on se contentait de dire le *Souvenez vous* et les invocations à Jésus, Marie et Joseph ; mais pour céder à ses instances, il fallait lui lire un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ* qu'il savourait extrêmement. " Que vous me faites du bien, " s'écriait-il, que cela est beau ! Comment se fait-il que tant " de chrétiens ne lisent jamais une ligne de ce magnifique livre ! " *Occupé des choses divines*, malgré les étreintes d'une impitoyable maladie qui aurait dû absorber toutes les puissances de son âme, et au fort de la douleur, il n'oubliait pas d'être prévenant, attentif et plein d'amabilité pour ceux qui l'entouraient, il revenait sans cesse aux enfants de Saint-Pierre, observant les moindres détails concernant leur bien être.

Les orphelines de l'*Ecce-Homo* et de Saint-Jean avaient aussi leur tour. Les noms de Sionsverein et de plusieurs bienfaiteurs de sa nombreuse famille, continuellement sur ses lèvres, montraient combien il appréciait les générosités des associations catholiques qui l'aidaient si puissamment dans une mission digne des Vincent de Paul.

Parfois, quand il sommeillait de ce sommeil lourd et pénible d'une fièvre intense, on l'entendait parler avec un peu d'agitation. Lorsqu'il se réveillait, il s'excusait de ces écarts momentanés dont il avait conscience, et déridait forcément, par le piquant et la finesse de ses remarques, les personnes qui avaient le bonheur de l'approcher. Une sœur infirmière, sur les prescriptions du médecin, lui avait refusé

un verre d'eau froide qu'il demandait en suppliant, pour étancher une soif ardente. " Oh ! par exemple, c'est par trop fort, la chose est singulière, un verre d'eau froide ! " cela cependant ne se refuse à personne. " Le médecin mit quelque tempérament dans les rigueurs de son ordonnance ; le malade en fut content et il faisait à ses serviteurs, aussi brièvement que possible, le récit de ce qu'il appelait une tempête dans un verre d'eau. On souriait alors avec lui, on était un moment moins affligé et on se reprenait à concevoir quelque espoir de le sauver.

D'ailleurs, le cinquième jour de sa maladie, on put croire que Dieu se laisserait toucher par les supplications incessantes qui s'élevaient de toutes parts et que le bon Père Marie serait conservé à sa nombreuse famille des trois maisons. Les deux médecins, en effet, eurent une consultation, et, d'un commun accord, constatèrent un mieux sensible dans l'état général du malade ; le poumon se dégageait. L'illusion fut de courte durée, une complication survint dans la nuit et provoqua des crises douloureuses.

Dès le matin du sixième jour, il fit appeler son confesseur, l'un des Pères de Sainte-Anne, et se prépara à la réception des divins Sacrements avec un calme, une sérénité, une simplicité admirables. Vers midi, un Père de Sion, le R. Père Dailliez, lui porta la sainte communion et, après l'avoir communiqué, il lui demanda de bénir tous ses enfants. Elevant alors la main avec la dignité qu'il savait mettre en toutes choses, ce bon Père fit, sur tous les assistants, un grand signe de Croix, comme pour l'étendre au quatre points de l'horizon.

Sa pensée et son affection se tournaient vers toutes les maisons et vers tous les membres de la Congrégation de N.-D. de Sion et ses nombreux amis. Quelle scène frappante et sublime dans sa simplicité ! En ce beau vieillard, à la barbe vénérable, dont les traits fins et caractérisés décelaient une évidente parenté avec le peuple longtemps chéri Dieu, on croyait voir Jacob bénissant les douze tribus de ses fils, les douze Patriarches, ou le Grand-Prêtre Aar s'acheminant doucement vers la tombe, pour s'y coucher dans toute la majesté de son sacerdoce.

Le R. P. Antoine de Tripoli, Religieux franciscain, curé de la paroisse de Saint-Jean, lui administra ensuite l'Extrême-Onction.

Le bon P. Marie était en pleine connaissance et avait un mot de consolation pour chacun.

Il recommanda encore à celui qu'il avait désigné pour le remplacer à Jérusalem l'établissement inachevé de Saint-Pierre qui lui tenait tant au cœur ; répondit aux marques de respectueux attachement que lui donnaient les autres Prêtres de Sion par les témoignages affectueux de la plus paternelle bienveillance, et les serviteurs de la maison ne furent pas non plus oubliés. Après l'Extrême-Onction, les douleurs se calmèrent un peu.

Vers 5 heures du soir, le R. P. Estrate, Prêtre du Sacré-Cœur de Jésus, arrivait de Bethléem presque en même temps que le R. P. Mathieu Lecomte, dominicain, de Jérusalem.

Le P. Marie reçut ces dignes amis avec l'amabilité qui le caractérisait, mais se sentant trop fatigué pour entretenir la conversation, il pria les RR.PP. de se promener au jardin, recommandant qu'on leur offrit des rafraîchissements.

Sa pensée s'étendait à tout et à tous. Le médecin le quitta vers six heures, et vu sa forte constitution, il pensait que sa vie se prolongerait bien encore vingt-quatre heures ; les Prêtres étaient du même avis. Mais Marie avait hâte d'em mener son bien-aimé dans la Jérusalem céleste. Il y a tout lieu de croire qu'Elle vint elle-même dénouer les derniers liens de cette précieuse existence.

Vers huit heures, une lumière céleste brilla sur le visage de ce bon père ; ses yeux, qu'il tenait presque constamment fermés, s'ouvrirent pleins de vie et de bonheur. Ils exprimèrent d'abord la surprise puis le ravissement. Cette extase dura trois minutes, ensuite les yeux se refermèrent, et, sans secousse, sans effort, il avait rendu sa belle âme à son Créateur. Deux légers soupirs avertirent les assistants que le sacrifice était consommé. Il paraissait paisiblement endormi et nul indice de la mort ne se révélait sur ce visage encore illuminé de la lumière céleste ; on ne pouvait se lasser de le contempler.

Dieu, par l'effet d'une de ces délicates attentions, qu'il a

fréquemment pour ceux qui l'aiment, lui accorda, à son dernier jour, ce qu'il désirait depuis longtemps, l'augmentation du nombre des Israélites à l'établissement de Saint-Pierre. Quatre charmants petits Juifs, amenés par leurs parents, y furent reçus ce jour-là. En apprenant cette bonne nouvelle, il s'écria : " Merci, mon Dieu ! je les ai engendrés " dans mon agonie, mais vous m'êtes témoin que je donne " volontiers ma vie pour le salut d'Israël. "

La nouvelle de la mort du R. P. Marie ne tarda pas à se répandre. Tout Jérusalem en fut consterné.

D'après sa volonté expresse, ses obsèques devaient être simples, mais elles revêtirent un caractère à la fois touchant et imposant. A cette triste et pieuse cérémonie, qui ressemblait plutôt à un triomphe qu'à des funérailles, assistaient M. Bertrand, Chancelier du Consulat français et représentant M. le Consul de France en congé ; M. Malpertuis, attaché au Consulat ; M. le docteur Sabadin ; M. le Consul d'Espagne ; des délégués du Patriarcat latin, de Jérusalem ; le R. P. Marcel, vicaire du Réverendissime Père Custode de Terre-Sainte et un grand nombre de P. P. Franciscains ; le T. R. P. Brédoux, supérieur général d'Alger, les RR. PP. de Sainte-Anne et leurs élèves ; le R. P. Estrate, des prêtres du Sacré-Cœur de Bétharam, directeur du Carmel de Bethléem et ami intime du défunt ; le R. P. Brunet, de l'ordre des Dominicains ; le R. P. Baptiste, des prêtres de l'Assomption, avec 50 pèlerins français, les seuls arrivés alors ; des représentants de la communauté grecque catholique ; un prêtre attaché à l'orphelinat de Dom Belloni ; le savant et modeste archéologue, M. Guérin ; M. le Comte de Maupas ; le cher frère Evagre et les frères des Ecoles Chrétiennes ; beaucoup d'autres amis du P. Marie et les religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition.

Bon nombre de Latins de la ville sainte étaient aussi venus pour rendre hommage aux vertus et aux œuvres de celui qui travailla près de 30 ans à la régénération de Jérusalem, secourant les pauvres, adoptant les orphelins, préservant d'une ruine totale et de l'oubli l'Arc de l'*Ecce-Homo* ; répandant la vie et la fécondité dans le désert, jadis habité par le Précurseur du Messie ; fondant au prix des plus

grands sacrifices et des labeurs les plus pénibles l'Ecole d'Arts-et-Métiers de Saint-Pierre ; encourageant même, sans arrière pensée, comme sans préoccupation personnelle, tous les essais qui avaient pour objet la gloire de Dieu et le bien des âmes, toutes les créations du zèle de la Foi, uni à la plus ardente charité.

L'Eglise et la France étaient associées dans ce deuil, pour payer à la mémoire d'un Prêtre qui fut l'illustration de la catholicité, autant que de son pays, le tribut de leurs regrets et de leur reconnaissance.

De très honorables Protestants qui estimaient et aimaient le P. Marie furent remués, jusqu'au plus intime de leur être, par ces démonstrations spontanées. Il n'y eut pas jusqu'aux Musulmans eux-mêmes qui ne parussent affectés par ce spectacle nouveau pour eux. La vue du cortège, accompagnant le corps revêtu des ornements sacerdotaux et littéralement couvert de roses des jardins de la Maison de Sion in *Montana* ; l'aspect saisissant du visage découvert du bon Père Marie, sur lequel la mort n'avait pu autre chose qu'ajouter encore à la majesté et à la paix d'un enfant d'Abraham endormi sur le cœur de Jésus, forçaient le respect même des infidèles ; ils demeuraient silencieux, interdits. Mais ce qui était particulièrement touchant, en faisant la plus vive impression, c'était de voir la triple famille du P. Marie, cette vivante couronne des enfants de Saint-Pierre, toutes les Religieuses de Sion avec les orphelines de l'*Ecce-Homo*, et celles de Saint-Jean pleurant un Père bien-aimé. — Ah ! ne pleurez pas comme ceux qui n'ont plus d'espérance ! Du haut de la Jérusalem immortelle et sous le regard de N.-D. de Sion, la consolatrice des affligés, votre bon Père Marie, comme vous aimiez à l'appeler, loin de vous abandonner, continuera de veiller sur vous avec sollicitude, il vous suscitera de nouveaux Protecteurs ; et la France qui est toujours, quoiqu'on en dise, le soldat de Dieu ; la catholique Belgique, la religieuse Allemagne et tous les généreux Prêtres et fidèles qui habitent la noble Angleterre et les autres contrées de l'Europe vous défendront, vous patronneront, vous soutiendront.

Le R. P. Procureur-Général de Terre-Sainte chanta la

Messe et donna l'absoute dans l'Eglise paroissiale de Saint-Jean. Ensuite on reconduisit la dépouille mortelle du P. Marie au cimetière de Sion, et les nombreux assistants purent contempler, une fois encore, cette belle et céleste figure qui n'avait reçu aucune altération.

Le R. P. Estrate, qui avait déjà fait entendre sa sympathique parole à la chapelle, prononça devant cette tombe ouverte, et en quelques mots admirablement exprimés, l'éloge du R. P. Marie-Alphonse Ratisbonne.

Voici l'abrégé de ce discours :

" L'enfant d'Israel, dont les restes sont devant nous, était terrassé, il y a 42 ans, dans une des églises de Rome, centre de la catholicité. La Très-Sainte Vierge, envoyée par Jésus lui-même, à cause des grands desseins de Dieu sur cette âme, lui apparaissait : " Elle ne m'a rien dit, racontait-il lui-même, et j'ai tout compris." Qu'avait-il donc compris, le bon Père ? Il avait compris sa cécité passée, il avait compris la nouvelle lumière qui venait de se lever dans son âme, il avait compris que Marie demandait une Congrégation nouvelle dans son église, sans doute pour étendre davantage la gloire de son Jésus, mais spécialement chargée de préparer par ses prières et par ses œuvres le retour des enfants d'Israel dans le sein de la vérité ; il avait compris, dans l'auréole de gloire qui environnait Marie, que le cœur de cette Congrégation devait se trouver à Jérusalem.

" Après dix ans passés dans l'illustre Compagnie de Jésus, il la quitte sur un ordre de Pie IX, accordé aux sollicitations de son frère et, nouveau croisé, il part pour la Palestine.

" Vous savez s'il a combattu, s'il a souffert ; mais il a vaincu, et les trois maisons créées par lui attestent la vérité de sa mission.—Ce n'est pas tout : la Congrégation dont il était le cœur et le bras, comme son illustre frère en était la tête, a grandi ; et ce grain de sénévé, devenu un grand arbre, couvre déjà de ses rameaux les quatre parties du monde.

" Il y a des Sœurs de N.-D. de Sion dans notre vieille Europe. Il y en a en Orient, il y en a en Afrique, il y en

“ a jusque dans l'Amérique. Que possédait donc le Père Marie pour avoir été l'instrument efficace de pareilles merveilles ? Il avait reçu de Dieu un esprit vif, pénétrant et vaste, un cœur grand, chaud, généreux, un bon sens rare qui savait entrer dans tous les détails en même temps que saisir l'ensemble d'une question, et sur ce *tronc de la nature*, Dieu avait *enté l'olivier de la grâce*, fait d'humilité, de foi de dévouement. — Pendant 29 ans, il a répandu dans la Palestine le parfum de ses vertus.

“ Enfant de l'Eglise et de la France, je sens le besoin, bon Père, de vous dire merci, avant que vous ne descendiez dans votre dernière demeure.—Merci au nom de l'Eglise dont vous avez été toujours le fidèle et le dévoué serviteur. Merci au nom de la France dont vous fûtes le loyal et vaillant fils.—Adieu aussi, adieu au nom de l'Eglise ; adieu au nom de la France ; adieu au nom de vos amis dans le cœur desquels votre mort laisse un vide qui ne sera pas comblé ; adieu au nom de vos enfants qui vous entourent en larmes.—Cette parole est pourtant trop amère, et il ne faut pas qu'elle soit la dernière sur des lèvres sacerdotales.—Cher et bon Père, je vous dis donc “ au revoir, oui au revoir dans l'Eternité.”

La petite Sion de Saint-Jean in Montana a le privilège de garder les restes vénérés de ce bon Père, mais le sanctuaire de l'*Ecce-Homo* possède son cœur. Il est juste que ce cœur qui aimait tant la Voie Douloureuse, qui s'était dévoué, sacrifié pendant 29 ans en ce lieu béni, y reste à jamais.

Huit jours plus tard, le 15 mai, une touchante cérémonie eut lieu dans ce même Sanctuaire, une Messe de *Requiem* y fut célébrée pour le repos de l'âme du regretté défunt.

Le sanctuaire était tendu de noir et de blanc, les balustrades des tribunes disparaissaient sous les draperies retombant en festons sur les colonnes ; la lumière projetée par les lampes recouvertes de crêpe avait quelque chose de triste et de mystérieux ; les pierres antiques de l'autel (pierres du Lithostrotos) disparaissaient sous les tentures noires ; les candélabres étaient drapés de noir et de blanc, et les anges inclinés de chaque côté de l'autel, portant également des insignes de deuil, semblaient inviter à la prière et au recueillement.

Le catafalque, élevé au milieu de la nef, était orné avec goût, les ornements sacerdotaux le surmontaient. Le chiffre de Sion, sur fond de velours, occupait le centre d'une magnifique couronne, et les lumières y étaient répandues à profusion.

Dès 7 heures et demie, la foule des Pèlerins, avide de rendre un dernier hommage au R. P. Marie, se pressait dans le Sanctuaire ; les membres du Consulat et de nombreux invités formaient une garde d'honneur autour du catafalque ; un nombreux clergé remplissait le chœur et la chapelle des Sœurs. Les filles de Sion s'étaient réfugiées avec leurs enfants dans les tribunes, dérobant ainsi leur douleur à tous les yeux.

Une grand'Messe avec diacre et sous-diacre fut célébrée par M. l'abbé Blanchard, prêtre Alsacien, et chantée par des prêtres du Pèlerinage auxquels on avait cédé, pour la circonstance, la tribune du chant.

L'absoute fut donnée par Monseigneur Constant, Camérier de Sa Sainteté.

A l'issue de la Messe, le T. R. Père Mathieu Lecomte, le célèbre orateur dominicain, prit la parole au milieu du plus profond recueillement et prononça l'éloge funèbre du R. Père Marie.

Pour compléter cette intéressante notice biographique sur le R. P. Marie-Alphonse-Ratisbonne, nous ne croyons faire rien de mieux que de communiquer aux lecteurs des *Annales de la Propagation de la Foi* la lettre qu'il adressait lui-même à M. Dufriche-Desgenettes, fondateur et directeur de l'Archiconfrérie de N.-D.-des-Victoires à Paris, peu de temps après sa conversion.

Collège de Juilly, 12 avril 1842.

Ma première pensée et le premier cri de mon cœur, au moment de ma conversion, fut d'ensevelir ce secret avec mon existence tout entière au fond d'un cloître, afin d'échapper au monde, qui ne pouvait plus me comprendre, et de me donner tout à mon Dieu, qui m'avait fait entrevoir et goûter les choses d'un autre monde. Je ne voulus point parler sans la permission d'un prêtre : on me conduisit vers celui qui représentait Dieu pour moi. Il m'ordonna de révéler ce qui m'était arrivé ; je le fis, autant que cela m'était possible,

de vive voix. Aujourd'hui je tâcherai, après quelques semaines de retraite, d'embrasser plus de détails ; et c'est à vous, monsieur le Curé, à vous qui avez fondé l'Archiconfrérie pour la conversion des pécheurs, c'est à vous que les pécheurs doivent compte des grâces qu'ils ont obtenues.

Si je ne devais vous raconter que le fait de ma conversion, un seul mot suffirait : le nom de *Marie* ! mais on vous demande d'autres faits ; on veut savoir quel est ce fils d'Abraham qui a trouvé à Rome la vie, la grâce et le bonheur. Je veux donc, en invoquant d'abord l'assistance de ma céleste Mère, vous exposer bien simplement toute la suite de ma vie.

Ma famille est assez connue, car elle est riche et bienfaisante, et, à ces titres, elle tient depuis longtemps le premier rang en Alsace. Il y a eu, dit-on, beaucoup de piété dans mes aïeux ; les chrétiens, aussi bien que les Juifs, ont béni le nom de mon grand-père, le seul Juif qui, sous Louis XVI, obtint, non-seulement le droit de posséder des propriétés à Strasbourg, mais encore des titres de noblesse. Telle fut ma famille ; mais aujourd'hui, les traditions religieuses y sont entièrement effacées.

Je commençai mes études sur les bancs du collège royal de Strasbourg, où je fis plus de progrès dans la corruption du cœur que dans l'instruction de l'intelligence.

C'était vers l'année 1825 (je suis né le 1^{er} mai 1814) ; à cette époque, un événement porta un rude coup à ma famille. Mon frère Théodore, sur lequel on fondait de grandes espérances, se déclara chrétien ; et, bientôt après, malgré les plus vives sollicitations et la désolation qu'il avait causée, il alla plus loin, se fit prêtre, et exerça son ministère dans la même ville sous les yeux de mon inconsolable famille. Tout jeune que j'étais cette conduite de mon frère me révolta, et je pris en haine son habit et son caractère. Élevé au milieu de jeunes chrétiens indifférents comme moi, je n'avais éprouvé jusqu'alors ni sympathie ni antipathie pour le Christianisme ; mais la conversion de mon frère, que je regardais comme une inexplicable folie, me fit croire au fanatisme des catholiques, et j'en eus horreur.

On me retira du collège pour me mettre dans une insti-

tution protestante dont le magnifique prospectus avait séduit mes parents. Les fils des grandes maisons protestantes d'Alsace et d'Allemagne venaient s'y former à la vie fashionable de Paris, et s'adonnaient aux plaisirs bien plus qu'à la science. Je me présentai néanmoins aux examens en sortant de cette pension, et par un bonheur peu mérité, je fus reçu bachelier ès-lettres.

J'étais alors maître de mon patrimoine, puisque, bien jeune encore, je perdis ma mère, et, quelques années après, mon père. Mais il restait un digne oncle, le patriarche de ma famille, un second père qui, n'ayant point d'enfants, avait mis toute son affection dans les enfants de son frère.

Cet oncle, si connu dans le monde financier par sa loyauté et sa capacité peu ordinaire, voulut m'attacher à la maison de banque dont il est le chef; mais je fis d'abord mon droit à Paris, et après avoir reçu le diplôme de licencié et revêtu la robe d'avocat, je fus rappelé à Strasbourg par mon oncle, qui mit tout en œuvre pour me fixer auprès de lui. Je ne saurais énumérer ses largesses: chevaux, voitures, voyages, mille générosités m'étaient prodiguées, et il ne me refusait aucun caprice. Mon oncle ajouta à ces témoignages d'affection une marque plus positive de sa confiance: il me donna la signature de la maison, et me promit, en outre, le titre et les avantages d'associé... promesse qu'il réalisa effectivement le 1er janvier de cette année 1842. C'est à Rome que j'en reçus la nouvelle.

Mon oncle ne me faisait qu'un seul reproche, c'étaient mes fréquents voyages à Paris. Tu aimes trop les Champs-Élysées, me disait-il avec bonté. Il avait raison. Je n'aimais que les plaisirs; les affaires m'impacientaient, l'air des bureaux m'étouffait; je pensais qu'on était au monde pour en jouir; et, bien qu'une certaine pudeur naturelle m'éloignât des plaisirs et des sociétés ignobles, je ne rêvais cependant que fêtes et jouissances, et je m'y livrais avec passion.

Heureusement qu'à cette époque une bonne œuvre se présenta à mon besoin d'activité: je la pris chaudement à cœur. C'était l'œuvre de la *régénération* des pauvres larvulites, comme on l'appelle improprement; car je comprends aujourd'hui qu'il faut autre chose que de l'argent et des

loteries de charité pour régénérer un peuple sans religion. Mais enfin je croyais alors à la possibilité de cette rénovation, et je devins un des membres les plus zélés de la *Société d'encouragement au travail en faveur des jeunes Israélites*, société que mon frère le prêtre avait fondée à Strasbourg, il y a une quinzaine d'années, et qui toujours a subsisté, malgré le peu de ressources dont elle pouvait disposer.

Je parvins à remplir sa caisse, et je crus avoir beaucoup fait.

O charité chrétienne ! que tu as dû sourire à mon orgueil-leux contentement ! Le Juif s'estime beaucoup quand il donne beaucoup ; le chrétien donne tout et se méprise : il se méprise, tant qu'il ne s'est pas donné lui-même : et quand il s'est donné tout entier, il se méprise encore.

Je m'occupais donc laborieusement du sort de mes pauvres coreligionnaires, quoique je n'eusse aucune religion. J'étais Juif de mon nom, voilà tout ; car je ne croyais pas même en Dieu. Je n'ouvris jamais un livre de religion ; et dans la maison de mon oncle, pas plus que chez mes frères et sœurs, on ne pratiquait la moindre prescription du judaïsme.

Un vide existait dans mon cœur, et je n'étais point heureux au milieu de l'abondance de toutes choses.

Quelque chose me manquait ; mais cet objet me fut donné aussi... du moins je le croyais !

J'avais une nièce, la fille de mon frère aîné, qui m'était destinée depuis que nous étions enfants tous les deux. Elle se développait avec grâce sous mes yeux, et en elle je voyais tout mon avenir et toute l'espérance du bonheur qui m'était réservé. Il ne me paraît pas convenable de faire ici l'éloge de celle qui fut ma fiancée. Cela serait inutile pour ceux qui ne la connaissent pas ; mais ceux qui l'ont vue savent qu'il serait difficile de s'imaginer une jeune fille plus douce, plus aimable et plus gracieuse. Elle était pour moi une création toute particulière, qui semblait faite uniquement pour compléter mon existence ; et lorsque les vœux de toute ma famille, d'accord avec nos sympathies mutuelles, fixèrent enfin ce mariage si longtemps désiré, je crus que désormais rien ne manquerait plus à ma félicité.

En effet, après la célébration de mes fiançailles, je voyais toute ma famille au comble de la joie : mes sœurs étaient heureuses ! Elles ne me faisaient qu'un reproche, c'était d'aimer trop ma fiancée, et elles s'avouaient jalouses ; car je dois dire ici qu'il est peu de familles où l'on s'aime plus que dans la mienne ; la plus intime union, la plus tendre affection règne et régna toujours entre mes frères et sœurs, et cet amour va presque jusqu'à l'idolâtrie..... Oh ! elles sont si bonnes mes sœurs, si aimantes ! Pourquoi donc ne sont-elles pas chrétiennes ?

Il n'y avait qu'un seul membre de ma famille qui m'était odieux ; c'était mon frère Théodore. Et cependant il nous aimait aussi ; mais son habit me repoussait, sa présence m'offusquait ; sa parole grave et sérieuse excitait ma colère. Un an avant mes fiançailles, je ne pus retenir ces ressentiments, et je les lui exprimai dans une lettre qui dut rompre à jamais tous rapports entre nous. Voici en quelle occasion. Un enfant était à l'agonie, mon frère Théodore ne craignait point de demander ouvertement aux parents la permission de le baptiser, et peut-être allait-il le faire, quand j'eus connaissance de sa démarche. Je regardai ce procédé comme une indigne lâcheté ; j'écrivis au prêtre de s'adresser à des hommes et non point à des enfants, et j'accompagnai ces paroles de tant d'invectives et de menaces, qu'aujourd'hui encore je m'étonne que mon frère ne m'ait pas répondu un seul mot. Il continua ses relations avec le reste de la famille ; quant à moi, je ne voulus plus le voir, je nourrissais une haine amère contre les prêtres, les églises, les couvents, et surtout contre les Jésuites, dont le nom seul provoquait ma fureur.

Heureusement que mon frère quitta Strasbourg ; c'était tout ce que je désirais. Il était appelé à Paris, à Notre-Dame-des-Victoires, où il ne cesserait, disait-il, en nous faisant ses adieux, de prier pour la conversion de ses frères et sœurs. Son départ me soulagea d'un grand poids ; je cédai même aux instances de ma famille, à l'occasion de mes fiançailles, en lui écrivant quelques mots d'excuses. Il me répondit avec amitié, me recommandant ses pauvres, auxquels je fis en effet parvenir une petite somme.

Après cette espèce de raccommodement, je n'eus plus aucun rapport avec Théodore, et je ne pensais plus à lui ; je l'oubliai... tandis que lui, il priait pour moi !

Je dois consigner ici une certaine révolution qui s'opérait dans mes idées religieuses à l'époque de mes fiançailles.

Je l'ai dit, je ne croyais à rien ; et dans cette entière nullité, dans cette négation de toute foi, je me trouvais parfaitement en harmonie avec mes amis catholiques ou protestants ; mais la vue de ma fiancée éveillait en moi je ne sais quel sentiment de la dignité humaine ; je commençais à croire à l'immortalité de l'âme ; bien plus, je me mis instinctivement à prier Dieu ; je le remerciais de mon bonheur, et pourtant je n'étais pas heureux... je ne pouvais me rendre compte de mes sentiments ; je regardais ma fiancée comme mon bon ange ; je le lui disais souvent ; et, en effet, sa pensée élevait mon cœur vers un Dieu que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais prié ni invoqué.

On jugea convenable, à cause de l'âge trop tendre de ma fiancée, de retarder le mariage. Elle avait seize ans. Je dus faire un voyage d'agrément en attendant l'heure de notre union. Je ne savais de quel côté diriger mes courses ; une de mes sœurs, établie à Paris, me voulait près d'elle ; un excellent ami m'appelait en Espagne. Je résistai aux instances de plusieurs autres, qui me communiquaient de séduisants projets. Je m'arrêtai enfin à la pensée d'aller droit à Naples, de passer l'hiver à Malte, afin d'y fortifier ma santé délicate, et de revenir ensuite par l'Orient : je pris même des lettres pour Constantinople, et je partis vers la fin de novembre 1841. Je devais être de retour au commencement de l'été suivant.

Oh ! que mon départ fut triste ! Je laissai là une fiancée bien-aimée, un oncle qui ne s'épanouissait qu'avec moi, des sœurs, des frères, des nièces, dont la société faisait mes plus chères délices ; je laissai là encore ces écoles de travail, ces pauvres Israélites dont je m'occupais si activement, et enfin des amis nombreux qui m'aimaient, des amis d'enfance que je ne pouvais quitter sans verser des larmes, car je les aimais et je les aime encore !...

Partir seul et pour un si long voyage ! Cette pensée me

j'étais dans une profonde mélancolie. "Mais, me disais-je, Dieu m'enverra peut-être un ami sur ma route !!!"

Je me rappelle deux singularités qui signalèrent les derniers jours qui précédèrent mon départ ; et aujourd'hui ces souvenirs me frappent vivement.

Je voulus, avant de me mettre en voyage, donner ma signature à un grand nombre de quittances concernant la Société d'encouragement au travail... Je les datais d'avance le 15 janvier, et à force d'écrire cette date sur une foule de pièces, je me fatiguai, et me fatiguai, et je me disais en posant ma plume :

"Dieu sait où je me trouverai le 15 janvier, et si ce jour ne sera pas le jour de ma mort !"

Ce jour-là je me trouvai à Rome, et ce jour sera pour moi l'aurore d'une nouvelle vie !

Une autre circonstance intéressante fut la réunion de plusieurs Israélites notables qui s'assemblèrent pour aviser aux moyens de réformer le culte judaïque et de le mettre en harmonie avec l'esprit du siècle. Je me rendis à cette assemblée, où chacun donna son avis sur les perfectionnements projetés. Il y avait autant d'avis que d'individus ; on discuta beaucoup ; on mit en question toutes les convenances de l'homme, toutes les exigences du temps, toutes les dictées de l'opinion, toutes les idées de la civilisation ; on fit valoir toute espèce de considérations ; on n'en oublia qu'une seule, la loi de Dieu. De celle-là, il ne fut pas question ; je ne sache même pas que le nom de Dieu ait été prononcé une seule fois, pas plus que le nom de Moïse, ni le nom de la Bible.

Mon avis, à moi, était qu'on laissât tomber toutes les formes religieuses, sans recourir ni aux livres, ni aux hommes, et que chacun, en particulier, comme tous ensemble, pratiquerait sa croyance à la façon qu'il l'entendrait.

Cet avis prouve ma haute sagesse en fait de religion ; j'étais dans le progrès, comme vous le voyez. On se sépara sans rien faire.

Un Israélite, plus sensé que moi, avait dit cette parole remarquable que je rapporte textuellement : *"Il faut nous hâter de sortir de ce vieux temple, dont les débris éraquent de*

toutes parts, si nous ne voulons pas être bientôt ensevelis sous ses ruines.” Paroles pleines de vérités, que chaque Israélite répète aujourd’hui tout bas. Mais, hélas ! il y a dix-huit siècles qu’ils sont sortis de leur vieux temple, et ils n’entrent point dans le temple nouveau dont les portes sont ouvertes devant eux.

Je partis enfin. En sortant de Strasbourg, je pleurais beaucoup, j’étais agité d’une foule de craintes, de mille étranges pressentiments. Arrivé au premier relai, des cris de joie entremêlés de musique en plein vent me tirèrent de mes rêveries. C’était une noce de village qui était sortie joyeuse et bruyante de l’église au son des flûtes et des violons rustiques ; les gens de la noce entourèrent ma voiture comme pour m’inviter à prendre part à leur joie. “ Bientôt ce sera mon tour ! ” m’écriai-je. Et cette pensée ranima toute ma gaité.

Je m’arrêtai quelques jours à Marseille, où mes parents et mes amis me reçurent avec fête. Je ne pus presque point m’arracher à cette élégante hospitalité. Il en coûte, en effet, de quitter les rives de France, quand on laisse derrière soi toute une vie d’affection et d’aimables souvenirs. Outre les chaînes qui m’arrêtaient à ces rivages, la mer elle-même semblait ne point vouloir me livrer passage ; elle soulevait des montagnes pour me barrer le chemin ; mais ces montagnes s’abaissèrent devant la vapeur qui me transporta à Naples. Je pus jouir bientôt du spectacle de l’immensité qui se déployait sur ma tête ; mais ce qui me frappait plus que le ciel et la mer, c’était l’homme, faible créature, qui brave les dangers et maîtrise les éléments. Mon orgueil, en ce moment, s’élevait plus haut que les vagues de la mer, et formait de nouvelles montagnes plus tenaces et moins flexibles que les flots qui nous battaient.

Le navire, avant d’arriver à Naples, fit une halte à Civita-Vecchia. Au moment d’entrer au port, le canon du fort tonnait avec force. Je m’informai avec une maligne curiosité du motif de ce bruit de guerre sur les terres pacifiques du Pape. — On me répondit : “ C’est la fête de la Conception de Marie. ” — Je haussai les épaules sans vouloir débattre.

Le lendemain, à la lumière du soleil magnifique qui éblouissait sur la fumée du Vésuve, nous abordâmes à Naples. Jamais aucune scène de la nature ne m'avait plus vivement ébloui ; je contemplais alors avec avidité les brillantes images que les artistes et les poètes m'avaient données du ciel.

Je passai un mois à Naples pour tout voir et tout écrire ; j'écrivis surtout contre la religion et les prêtres qui, dans cet heureux pays, me semblaient tout à fait déplacés. Oh ! que de blasphèmes dans mon journal ! Si j'en parle ici, c'est pour faire connaître la noirceur de mon esprit. J'écrivis à Strasbourg que j'avais bu sur le Vésuve du *lacryma christi* à la santé de l'abbé Ratisbonne, et que de telles larmes me faisaient du bien à moi-même. Je n'ose transcrire les horribles jeux de mots que je me permis en cette circonstance.

Ma fiancée me demanda si j'étais de l'avis de ceux qui disent : Voir Naples et mourir. Je lui répondis : Non ; mais voir Naples et vivre ; vivre pour la voir encore.

Telles étaient mes dispositions.

Je n'avais aucune envie d'aller à Rome, bien que deux amis de ma famille, que je voyais souvent, m'y engageassent vivement : c'étaient M. Coulmann, protestant, ancien député de Strasbourg, et M. le baron de Rothschild, dont la famille à Naples me prodiguait toute espèce de prévenances et d'agréments. Je ne pus céder à leurs conseils... Ma fiancée désirait que j'allasse droit à Malte, et elle m'envoya un ordre de mon médecin qui me recommandait d'y passer l'hiver, en me défendant positivement d'aller à Rome, à cause des fièvres malignes qui, disait-il, y régnaient.

Il y avait là plus de motifs qu'il n'en fallait pour me détourner du voyage de Rome, si ce voyage s'était trouvé sur mon itinéraire. Je pensais y aller à mon retour, et je pris ma place à bord du *Mongibello* pour me rendre en Sicile. Un ami m'accompagna sur le bateau, et me promit de revenir au moment du départ pour me dire adieu. Il vint, mais ne me trouva point au rendez-vous. Si jamais M. de Reche-court apprend le motif qui m'y fit manquer, il s'expliquera mon impolitesse, et la pardonnera sans aucun doute.

M. Coulmann m'avait mis en rapport avec un aimable et

digne homme qui devait faire comme moi le voyage de Malte. J'étais heureux de cette rencontre, et je me disais : " Ah ! voilà l'ami que le ciel m'a envoyé."

Cependant le bateau n'était pas encore parti le premier jour de l'an. Ce jour s'annonçait pour moi sous les plus tristes conditions. J'étais seul à Naples sans recevoir les vœux de personne, sans que j'eusse personne à serrer dans mes bras ; je pensais à ma famille, aux souhaits et aux fêtes qui entourent à pareille époque mon bon oncle ; je versais des larmes, et la gaieté des Napolitains augmentait ma tristesse. Je sortis pour me distraire, en suivant machinalement le flot de la foule. J'arrivai sur la place du Palais et me trouvai, je ne sais comment, à la porte d'une église. J'y entre. On y disait la messe, je crois. Quoiqu'il en soit, je me tins là debout, appuyé contre une colonne, et mon cœur semblait s'ouvrir et aspirer une atmosphère inconnue. Je priais à ma manière sans m'occuper de ce qui se passait autour de moi, je priais pour ma fiancée, pour mon oncle, pour mon père défunt, pour la bonne mère dont j'ai été privé si jeune, pour tous ceux qui m'étaient si chers, et je demandais à Dieu quelques inspirations qui pussent me guider dans mes projets d'améliorer le sort des Juifs, pensée qui me poursuivait sans cesse.

Ma tristesse s'en était allée comme un noir nuage que le vent dissipe et chasse au loin ; et tout mon intérieur, inondé d'un calme inexprimable, ressentait une consolation semblable à celle que j'aurais éprouvée si une voix m'avait dit : *Ta prière est exaucée !* Oh ! oui, elle était exaucée au centuple et au delà de toutes prévisions, puisque le dernier jour du même mois, je devais solennellement recevoir le baptême dans une église de Rome !

Mais comment suis-je allé à Rome ?

Je ne puis le dire, je ne puis me l'expliquer à moi-même. Je crois que je me suis trompé de chemin ; car au lieu de me rendre au bureau des places de Palerme, vers lequel je me dirigeais, je suis arrivé au bureau des diligences de Rome. J'y entrai et je pris ma place. Je fis dire à M. Vigne, l'ami qui devait m'accompagner à Malte, que je n'avais pu résister à faire une courte excursion à Rome, et que je

serais positivement de retour à Naples pour en repartir le 20 janvier. J'eus tort de m'engager ; car c'est Dieu qui dispose, et cette date du 20 janvier devait marquer autrement dans ma vie. Je quittai Naples le 5, et j'arrivai à Rome le 6, jour des Rois. Mon compagnon de voyage était un anglais, nommé Marschal, dont la conversation originale m'amusa beaucoup en chemin.

Rome ne me fit point, au premier abord, l'impression que j'espérais. J'avais d'ailleurs si peu de jour à donner à cette excursion improvisée, que je me hâtais de dévorer en quelque sorte toutes les ruines anciennes et modernes que la ville offre à l'avidité d'un touriste. Je les entassais pêle-mêle dans mon imagination et sur mon journal. Je visitais avec une monotone admiration les galeries, les cirques, les églises, les catacombes, les innombrables magnificences de Rome. J'étais accompagné le plus souvent de mon anglais et d'un valet de place ; je ne sais à quelle religion ils appartenaient, car ni l'un ni l'autre ne se déclarèrent chrétiens dans les églises ; et si je ne me trompe, je m'y conduisis avec plus de respect que les deux autres.

Le 8 janvier, au milieu de mes courses, j'entends une voix qui m'appelle dans la rue ; c'était un ami d'enfance, Gustave de Bussièrès. J'étais heureux de cette rencontre, car mon isolement me pesait. Nous allâmes dîner chez le père de mon ami, et, dans cette douce société, j'éprouvai quelque chose de cette joie qu'on ressent sur une terre étrangère, en retrouvant les vivants souvenirs du pays natal.

En entrant dans le salon, M. Théodore de Bussièrès, le fils aîné de cette honorable famille, le quittait. Je ne connaissais point personnellement le baron Théodore, mais je savais qu'il était l'ami de mon frère, son homonyme : je savais qu'il avait abandonné le protestantisme pour se faire catholique ; c'en était assez pour m'inspirer une profonde antipathie. Il me semblait qu'il éprouvait à mon égard le même sentiment. Cependant, comme M. Théodore de Bussièrès c'était fait connaître par ses voyages en Orient et en Sicile, qu'il a publiés, j'étais bien aise, avant d'entreprendre les mêmes courses, de lui demander quelques indications, et, soit par ce motif, soit par simple politesse, je lui exprimai

mon intention de lui faire ma visite. Il me fit une réponse de bon goût, et ajouta qu'il venait de recevoir des lettres de l'abbé Ratisbonne, et qu'il m'indiquerait la nouvelle adresse de mon frère. " Je la recevrai volontiers, lui dis-je, quoique je n'en use point. "

Nous en demeurâmes là, et, en me séparant de lui, je murmurais en moi-même de la nécessité où je m'étais engagé de faire une visite inutile et de perdre un temps dont j'étais avare.

Je continuai à courir dans Rome tout le long du jour, sauf deux heures que je passais le matin avec Gustave, et le repos que je prenais le soir au spectacle ou en soirée. Mes entretiens avec Gustave étaient animés ; car, entre deux camarades de pension, les moindres souvenirs fournissent d'interminables sujets de rire et de causeries. Mais il était zélé protestant et enthousiaste comme le sont les piétistes d'Alsace. Il me vantait la supériorité de sa secte sur toutes les autres sectes chrétiennes, et cherchait à me convertir, ce qui m'amusa beaucoup ; car je croyais que les catholiques seuls avaient la manie du prosélytisme. Je ripostais ordinairement par des plaisanteries ; mais, une fois, pour le consoler de ses vaines tentatives, je lui promis que si jamais l'envie me prenait de me convertir, je me ferais piétiste. Je lui en donnai l'assurance, et, à son tour, il me fit une promesse, celle de venir assister aux fêtes de mon mariage, au mois d'août. Ses instances pour me retenir à Rome furent inutiles. D'autres amis, MM. Edmond Humann et Alfred Lotzbeck s'étaient joints à lui pour me déterminer à passer le carnaval à Rome. Mais je ne pus m'y décider ; je craignais de déplaire à ma fiancée, et M. Vigne m'attendait à Naples, d'où nous devions partir le 20 janvier.

Je mis donc à profit les dernières heures de mon séjour à Rome, pour achever mes courses. Je me rendis au Capitole et visitai l'église d'*Araceli*. L'aspect imposant de cette église, les chants solennels qui retentissaient dans sa vaste enceinte et les souvenirs historiques éveillés en moi par le sol même que je foulais aux pieds, toutes ces choses firent sur moi une impression profonde. J'étais ému, pénétré, transporté, et mon valet de place, s'apercevant de mon trouble, me dit, en

me regardant froidement, que plus d'une fois il avait remarqué cette émotion dans les étrangers qui visitent l'*Araceli*.

En descendant du Capitole, mon cicerone me fit traverser le *Ghetto* (quartier des Juifs). Là, je ressentis une émotion toute différente, c'était de la pitié et de l'indignation. Quoi ! me dis-je, à la vue de ce spectacle de misère, est-ce donc là cette charité de Rome qu'on proclame si haut ! Je frissonnais d'horreur, et je me demandais si, pour avoir tué un seul homme, il y a dix-huit siècles, un peuple tout entier méritait un traitement si barbare et des préventions si interminables !... Hélas ! je ne connaissais pas alors ce seul homme ! et j'ignorais le cri sanguinaire que ce peuple avait poussé... cri que je n'ose répéter ici et que je ne veux pas redire. J'aime mieux me rappeler cet autre cri exhalé sur la croix :—*Pardonnez-leur, ô mon Dieu ! car ils ne savent ce qu'ils font !*

Je rendis compte à ma famille de ce que j'avais vu et ressenti. Je me souviens d'avoir écrit que j'aimais mieux être parmi les opprimés que dans le camp des oppresseurs. Je retournai au Capitole, où l'on se donnait beaucoup de mouvement à l'*Araceli*, pour une cérémonie du lendemain. Je m'enquis du but de tant de préparatifs. On me répondit qu'on disposait la cérémonie du baptême de deux Juifs, de MM. Constantini, d'Ancône. Je ne saurais exprimer l'indignation qui me saisit à ces paroles ; et quand mon guide me demanda si je voulais y assister : Moi ! m'écriai-je, moi ! assister à de pareilles infâmies ! non, non : je ne pourrais m'empêcher de me précipiter sur les baptisants et sur les baptisés !

Je dois dire, sans crainte d'exagérer, que jamais de ma vie je n'avais été plus aigri contre le christianisme que depuis la vue du *Ghetto*. Je ne tarissais point en moqueries et en blasphèmes.

Cependant j'avais des visites de congé à faire et celle du baron de Bussièrès me revenait toujours à l'esprit, comme une malencontreuse obligation que je m'étais gratuitement imposée. Très-heureusement je n'avais pas demandé son adresse, et cette circonstance me paraissait déterminante. J'étais enchanté d'avoir une excuse pour ne point effectuer ma promesse.

C'était le 15, et j'allais retenir ma place aux voitures de Naples ; mon départ est arrêté pour le 17 à trois heures du matin. Il me restait deux jours, je les employai à de nouvelles courses. Mais en sortant d'un magasin de librairie où j'avais vu quelques ouvrages sur Constantinople, je rencontre au *Corso* un domestique de M. de Bussièrès père ; il me salue et il m'aborde. Je lui demande l'adresse de M. Théodore de Bussièrès ; il me répond avec l'accent alsacien : Piazza Nicosia, no 38.

Il me fallut donc, bon gré, mal gré, faire cette visite, et cependant je résistai vingt fois encore. Enfin je me décide, en traçant un p. p. c. sur ma carte.

Je cherchais cette place Nicosia, et, après bien des détours et circuits, j'arrivais au no 38. C'était précisément la porte à côté du bureau des diligences où j'avais pris ma place le même jour. J'avais fait bien du chemin pour arriver au point d'où j'étais parti ; itinéraire de plus d'une existence humaine ! Mais du même point où je me retrouvais alors, j'allais repartir encore une fois pour faire un tout autre chemin !

Mon entrée chez M. de Bussièrès me causa de l'humeur ; car le domestique, au lieu de prendre ma carte que je tenais en main, m'annonça et m'indroduisit au salon. Je déguisai ma contrariété, tant bien que mal, sous les formes de sourire, et j'allai m'asseoir auprès de madame la baronne de Bussièrès, qui se trouvait entourée de ses deux petites filles, gracieuses et douces comme les anges de Raphaël. La conversation, d'abord vague et légère, ne tarda point à se colorer de toute la passion avec laquelle je racontai mes impressions de Rome.

Je regardais le baron de Bussièrès comme un dévot, dans le sens malveillant qu'on donne à ce terme, et j'étais fort aise d'avoir l'occasion de le tympaniser à propos de l'état des Juifs romains. Cela me soulageait ; mais ces griefs placèrent la conversation sur le terrain religieux. M. de Bussièrès me parla des grandeurs du catholicisme ; je répondis par des ironies et des imputations que j'avais lues ou entendues si souvent ; encore imposai-je un frein à ma verve impie, par respect pour madame de Bussièrès, et pour la foi

des jeunes enfants qui jouaient à côté de nous. — “ Enfin, me dit M. de Bussièrès, puisque vous détestez la superstition et que vous professez des doctrines libérales, puisque vous êtes un esprit fort si éclairé, auriez-vous le courage de vous soumettre à une épreuve bien innocente ? — Quelle épreuve ? — Ce serait de porter sur vous un objet que je vais vous donner.....Voici ! C'est une médaille de la Sainte Vierge. Cela vous paraît bien ridicule, n'est-ce pas ? Mais quant à moi, j'attache une grande valeur à cette médaille. ”

La proposition, je l'avoue, m'étonna par sa puérile singularité. Je ne m'attendais pas à cette chute. Mon premier mouvement était de rire en haussant les épaules ; mais la pensée me vint que cette scène fournirait un délicieux chapitre à mes impressions de voyage, et je consentis à prendre la médaille comme une pièce de conviction que j'offrirais à ma fiancée. Aussitôt dit et aussitôt fait. On me passa la médaille au cou, non sans peine, car le nœud était trop court et le cordon ne passait pas. Enfin, à force de tirer, j'avais la médaille sur ma poitrine, et je m'écriais avec un éclat de rire : “ Ah ! ah ! me voilà catholique, apostolique et romain ! ”

C'était le démon qui prophétisait par ma bouche.

M. de Bussièrès triomphait naïvement de sa victoire, et voulut en remporter tous les avantages.

“ Maintenant, me dit-il, il faut compléter l'épreuve. Il s'agit de réciter matin et soir le *Memorare*, prière très courte et très efficace, que saint Bernard adressa à la vierge Marie.—Qu'est-ce que votre *Memorare* ? m'écriai-je : laissez ces sottises ! ” Car en ce moment je sentais toute mon animosité se renouveler en moi. Le nom de saint Bernard me rappelait mon frère qui avait écrit l'histoire de ce saint, ouvrage que je n'avais jamais voulu lire ; et ce souvenir réveillait à son tour tous mes ressentiments contre le prosélytisme et le jésuitisme, et ceux que j'appelais tartres et apostats.

Je priai donc M. de Bussièrès d'en rester là ; et, tout en me moquant de lui, je regrettais de n'avoir pas moi-même une prière hébraïque à lui offrir pour que la partie fût égale ; mais je n'en avais point et n'en connaissais point.

Cependant mon interlocuteur insista : il me dit qu'en refusant de réciter cette courte prière je rendais l'épreuve nulle, et que je prouvais par cela même la réalité de l'obstination volontaire qu'on reproche aux Juifs.

Je ne voulus point attacher trop d'importance à la chose et je dis : " Soit, je vous promets de réciter cette prière ; si elle ne me fait pas de bien, du moins ne me fera-t-elle pas du mal ! " Et M. de Bussières alla la chercher en m'invitant à " la copier. J'y consentis, à la condition, lui répondis-je, que " je vous remettrai ma copie et garderai votre original. " Ma pensée était d'enrichir mes notes de cette nouvelle pièce justificative.

Nous étions donc parfaitement satisfaits l'un et l'autre ; notre causerie, en définitive, m'avait paru bizarre, et elle m'amusa. Nous nous séparâmes, et j'allai passer la soirée au spectacle, où j'oubliai et la médaille et le *Memorare*. Mais en entrant chez moi, je trouvais un billet de M. de Bussières, qui était venu rendre ma visite, et m'invitait à le revoir avant mon départ. J'avais à lui restituer son *Memorare*, et devant partir le lendemain, je fis mes malles et mes préparatifs ; puis je me mis à copier la prière, qui était conçue en ces propres termes :

" Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a " jamais oui dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à " votre protection, imploré votre secours et demandé votre " suffrage, ait été abandonné. Plein d'une pareille confiance, " je viens, ô Vierge des Vierges, me jeter entre vos bras, et, " gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne à " vos pieds. O Mère du Verbe, ne dédaignez pas mes prières, " mais écoutez-les favorablement et les exaucez. "

J'avais copié machinalement ces paroles de saint Bernard, sans presque aucune attention. J'étais fatigué ; l'heure était avancée, et j'avais besoin de prendre du repos.

Le lendemain, 16 janvier, je fis signer mon passeport et achevai les dispositions du départ ; mais, chemin faisant, je redisais sans cesse les paroles du *Memorare*. Comment donc, ô mon Dieu ! ces paroles s'étaient-elles si vivement, si intimement emparées de mon esprit ? Je ne pouvais m'en défendre ; elles me revenaient sans cesse : je les répétais

continuellement, comme ces airs de musique qui vous poursuivent, qui vous impatientent, et qu'on fredonne malgré soi et quelque effort qu'on fasse.

Vers onze heures, je me rendis chez M. de Bussières pour lui rapporter son inextricable prière. Je lui parlai de mon voyage d'Orient, et il me fournit d'excellents renseignements.

“ Mais, s'écria-t-il tout à coup, il est étrange que vous quittiez Rome dans un moment où tout le monde vient assister aux pompes de Saint-Pierre. Peut-être ne reviez-vous jamais, et vous regretterez d'avoir manqué une occasion que tant d'autres viennent chercher avec une si avide curiosité.”

Je lui répondis que j'avais pris et payé ma place; que déjà j'en avais donné avis à ma famille; que des lettres m'attendaient à Palerme; qu'enfin il était trop tard pour changer mes dispositions, et que, décidément, je partirai.

Ce colloque fut interrompu par l'arrivée du facteur, qui apportait à M. de Bussières une lettre de l'abbé Ratisbonne. Il m'en donna connaissance; je la lus, mais sans aucun intérêt, car il n'était question dans cette lettre que d'un ouvrage religieux que M. de Bussières faisait imprimer à Paris. Mon frère ignorait d'ailleurs que je fusse à Rome. Cet épisode inattendu devait abrégier ma visite, car je fuyais même le souvenir de mon frère.

Cependant, par une influence incompréhensible, je me décidai à prolonger mon séjour à Rome. J'accordais aux instances d'un homme que je connaissais à peine ce que j'avais obstinément refusé à mes amis, et à mes camarades les plus intimes.

Quelle était donc, ô mon Dieu! cette impulsion irrésistible qui me faisait faire ce que je ne voulais pas? N'était-ce pas la même qui, de Strasbourg, me poussait en Italie, malgré les invitations de Valence et de Paris? la même qui, de Naples, me poussait à Rome, malgré ma détermination d'aller en Sicile? la même qui, à Rome, à l'heure de mon départ, me força de faire la visite qui me répugnait, tandis que je ne trouvais plus le temps de faire aucune de celles que j'aimais? O conduite providentielle! Il y a donc une mystérieuse influence qui accompagne l'homme sur la route de la

vie ! J'avais reçu à ma naissance le nom de Tobie avec celui d'Alphonse. J'oubliai mon premier nom ; mais l'ange invisible ne l'oublia point. C'était là le véritable ami que le ciel m'avait envoyé ; mais je ne le connaissais pas. Hélas ! il y a tant de Tobies dans le monde qui ne connaissent point ce guide céleste et qui résistent à sa voix !

Mon intention n'était pas de passer le carnaval à Rome ; mais je voulais voir le Pape ; et M. de Bussières m'avait assuré que je le verrais au premier jour à Saint-Pierre. Nous allâmes faire quelques courses ensemble. Nos conversations avaient pour objets tout ce qui frappait nos regards : tantôt un monument, tantôt un tableau, tantôt les mœurs d'un pays, et à ces divers sujets se mêlèrent toujours les questions religieuses. M. de Bussières les amenait si naïvement, y insistait avec une ardeur si vive que plus d'une fois, dans le secret de ma pensée, je me disais que si quelque chose pouvait éloigner un homme de la religion, c'était l'instance même qu'on mettait à le convertir. Ma gaité naturelle me portait à rire des choses les plus graves, et aux étincelles de mes plaisanteries se joignait le feu infernal des blasphèmes auxquels je n'ose plus penser aujourd'hui, tellement j'en suis effrayé.

Et cependant M. de Bussières, tout en m'exprimant sa douleur, demeurait calme et indulgent. Il me dit même une fois : " Malgré vos emportements, j'ai la conviction " qu'un jour vous serez chrétien, car il y a en vous un fond " de droiture qui me rassure et me persuade que vous serez " éclairé, dût pour cela le Seigneur vous envoyer un ange " du ciel. "

" — A la bonne heure, lui répondis-je, car autrement la " chose sera difficile. "

En passant devant la *Scala sancta*, M. de Bussières se prit d'enthousiasme. Il se leva dans sa voiture, et se découvrant la tête, il s'écria avec feu : " Salut, saint Escalier ! voici un " pécheur qui vous montera un jour à genoux. "

Exprimer ce que produisit sur moi ce mouvement inattendu, cet honneur extraordinaire rendu à un *escalier*, serait chose impossible. J'en riais comme d'une action tout à fait insensée ; et quand plus tard nous traversâmes la délicieuse

villa Volhonski, dont les jardins éternellement fleuris sont entrecoupés par les aqueducs de Néron, j'élevai la voix à mon tour, et je m'écriai en parodiant la première exclamation : " Salut ! vraies merveilles de Dieu ! c'est devant vous " qu'il faut se prosterner, et non pas devant un escalier ! "

Ces promenades en voiture se renouvelèrent les deux jours suivants, et durèrent une ou deux heures. Le mercredi 19, je vis encore M. de Bussièrès, mais il semblait triste et abattu. Je me retirai, par discrétion, sans lui demander la cause de son chagrin. Je ne l'appris que le lendemain à midi, dans l'église Saint-André-des-Frères.

Je devais partir le 22, car j'avais de nouveau retenu ma place pour Naples. Les préoccupations de M. de Bussièrès avaient diminuer son ardeur prosélytique, et je pensais qu'il avait oublié sa médaille miraculeuse, tandis que, moi, je murmurais toujours avec une inconcevable impatience l'invocation perpétuelle de Saint-Bernard.

Cependant, au milieu de la nuit du 19 au 20, je me reveillai en sursaut : je voyais fixe devant moi une grande croix noire d'une forme particulière et sans Christ. Je fis des efforts pour chasser cette image, mais je ne pouvais l'éviter, et je la retrouvais toujours devant moi, de quelque côté que je me tournasse. Je ne pourrais dire combien de temps dura cette lutte. Je me rendormis ; et le lendemain, à mon réveil, je n'y pensais plus.

J'avais à écrire plusieurs lettres et je me rappelle que l'une d'elles, adressée à la jeune sœur de ma fiancée, se terminait par ces mots : *Que Dieu vous garde !.....* Depuis, j'ai reçu une lettre de ma fiancée, sous la même date du 20 janvier, et, par une singulière coïncidence, cette lettre finissait par les mêmes mots : *Que Dieu vous garde !...* Ce jour-là était, en effet, sous la garde de Dieu !

Toutefois, si quelqu'un m'avait dit dans la matinée de ce jour : " *Tu t'es levé Juif et tu te coucheras chrétien...* " si quelqu'un m'avait dit cela, je l'aurais regardé comme le plus fou des hommes.

Le jeudi, 20 janvier, après avoir déjeuné à l'hôtel et porté moi-même mes lettres à la poste, j'allai chez mon ami Gustave, le piétiste, qui était revenu de la chasse, excursion qui l'avait éloigné pendant quelques jours.

Il était fort étonné de me retrouver à Rome. Je lui en expliquai le motif : c'était l'envie de voir le Pape.

“ Mais je partirai sans le voir, lui dis-je ; car il n'a pas assisté aux cérémonies de la Chaire de saint-Pierre, où l'on m'avait fait espérer qu'il se trouverait. ”

Gustave me consola ironiquement en me parlant d'une autre cérémonie tout à fait curieuse, qui devait avoir lieu, je crois, à Sainte-Marie-Majeure. Il s'agissait de la bénédiction des animaux. Et sur cela, assauts de calembourgs et de quolibets, tels qu'on peut se les figurer entre un Juif et un protestant.

Nous nous séparâmes vers onze heures, après nous être donné rendez vous au lendemain ; car nous dûmes aller examiner ensemble un tableau qu'avait fait faire notre compatriote le baron de Lotzbeck. Je me rendis dans un café sur la place d'Espagne pour y parcourir les journaux, et je m'y trouvais à peine, quand M. Edmond Humann, le fils du ministre des finances, vint se placer à côté de moi, et nous causâmes très-joyeusement sur Paris, les arts et la politique. Bientôt un autre m'aborde, c'était un protestant, M. Alfred de Lotzbeck, avec lequel j'eus une conversation plus futile encore. Nous parlâmes de chasse, de plaisirs, des réjouissances du carnaval, de la soirée brillante qu'avait donnée, la veille, le duc de Torlonia. Les fêtes de mon mariage ne pouvaient être oubliées, j'y invitai M. de Lotzbeck, qui me promit positivement d'y assister.

Si en ce moment (car il était midi), un troisième interlocuteur s'était approché de moi, et m'avait dit : “ Alphonse, dans un quart d'heure tu adoreras Jésus-Christ, ton Dieu et ton Sauveur ; et tu seras prosterné dans une pauvre église ; et tu te frapperas la poitrine aux pieds d'un prêtre, dans un couvent de Jésuites où tu passeras le carnaval pour te préparer au baptême, prêt à t'immoler pour la foi catholique ; et tu renonceras au monde, à ses pompes, à ses plaisirs, à ta fortune, à tes espérances, à ton avenir ; et, s'il le faut, tu renonceras à ta fiancée, à l'affection de ta famille, à l'estime de tes amis, à l'attachement des Juifs ; et tu n'aspireras plus qu'à suivre Jésus-Christ et à porter sa croix jusqu'à la mort ! ... ” je dis que si quelque pro-

phète m'avait fait une semblable prédiction, je n'aurais jugé qu'un seul homme plus insensé que lui : c'eût été l'homme qui aurait cru à la possibilité d'une telle folie !

Et cependant, c'est cette folie qui fait aujourd'hui ma sagesse et mon bonheur.

En sortant du café, je rencontre la voiture de M. Théodore de Bussièrès. Elle s'arrête, et je suis invité à y monter pour une partie de promenade. Le temps était magnifique, et j'acceptai avec plaisir. Mais M. de Bussièrès me demanda la permission de s'arrêter quelques minutes à l'église Saint-André-des-Frères, qui se trouvait presque à côté de nous, pour une commission qu'il avait à remplir ; il me proposa de l'attendre dans la voiture ; je préférerais sortir pour voir cette église. On y faisait des préparatifs funéraires, et je m'informai du nom du défunt qui devait y recevoir les derniers honneurs. M. de Bussièrès me répondit : " C'est un " de mes amis, le comte de la Laferronnays ; sa mort subite, " ajouta-t-il, est la cause de cette tristesse que vous avez dû " remarquer en moi depuis deux jours. "

Je ne connaissais pas M. de Laferronnays ; je ne l'avais jamais vu, et je n'éprouvais d'autre impression que celle d'une peine assez vague qu'on ressent toujours à la nouvelle d'une mort subite. M. de Bussièrès me quitta pour aller retenir une tribune destinée à la famille du défunt. — " Ne " vous impatientez pas, me dit-il en montant au cloître, ce " sera l'affaire de deux minutes.....(1). "

(1) On sera bien aise de rencontrer ici le récit de M. de Bussièrès, témoin oculaire, qui raconte de la manière suivante le fait dont il s'agit dans le passage ci-dessus :

Mon absence dure à peine dix ou douze minutes.

En rentrant dans l'église, je n'aperçois pas d'abord Ratisbonne ; puis je le découvre bientôt agenouillé devant la chapelle de l'ange saint Michel. Je m'approche de lui, je le pousse trois ou quatre fois avant qu'il s'aperçoive de ma présence. Enfin il tourne vers moi un visage baigné de larmes, joint les mains, et me dit avec une expression impossible à rendre : " Oh ! comme ce monsieur a prié pour moi ! "

J'étais moi-même stupéfait d'étonnement ; je sentais ce qu'on éprouve en présence d'un miracle. Je relève Ratisbonne ; je le guide, je le porte, pour ainsi dire, hors de l'église ; je lui demande ce qu'il a, où il veut aller : " Conduisez-moi où vous voudrez, s'écrie-t-il, après ce que j'ai vu, j'obéis. " Je le presse de m'expliquer ; il ne le peut pas, son émotion est trop forte. Il tire de son sein la médaille miraculeuse, qu'il couvre de baisers et de

L'église de Saint André est petite, pauvre et déserte ; ... je crois y avoir été à peu près seul ; ... aucun objet d'art n'y attirait mon attention. Je promenai machinalement mes regards autour de moi, sans m'arrêter à aucune pensée ; je me souviens seulement d'un chien noir qui sautait et bondissait devant mes pas... Bientôt ce chien disparut, l'église toute entière disparut, je ne vis plus rien... ou plutôt, ô mon Dieu, je vis une seule chose !!!

Comment serait-il possible d'en parler ? Oh ! non, la parole humaine ne doit point essayer d'exprimer ce qui est inexprimable ; toute description, quelque sublime qu'elle puisse être, ne serait qu'une profanation de l'ineffable vérité. J'étais là, prosterné, baigné dans mes larmes, le cœur hors de moi-même, quand M. de Bussièrès me rappela à la vie.

Je ne pouvais répondre à ses questions précipitées ; mais enfin je saisis la médaille que j'avais laissée sur ma poitrine, je baisai avec effusion l'image de la Vierge rayonnante de grâce... Oh ! c'était bien elle !

larmes. Je le ramène chez lui, et malgré mes instances, je ne puis obtenir de lui que des exclamations entrecoupées de sanglots : — " Ah ! que je suis heureux ! que Dieu est bon ! quelle plénitude de grâces et de bonheur ! Que ceux qui ne savent pas sont à plaindre ! " — Puis il fond en larmes en pensant aux hérétiques et aux mécréants. Enfin il me demande s'il n'est pas fou... " Mais non, s'écrie-t-il, je suis dans mon bon sens ; mon Dieu ! mon Dieu ! je ne suis pas fou ! tout le monde sait bien que je ne suis pas fou. "

Lorsque cette délirante émotion commence à se calmer, Ratisbonne, avec un visage radieux, je dirais presque transfiguré, me serre dans ses bras, m'embrasse, me demande de le mener chez un confesseur, veut savoir quand il pourra recevoir le baptême, sans lequel il ne saurait plus vivre, soupire après le bonheur des martyrs, dont il a vu les tourments sur les murs de Saint-Etienne-le-Rond. Il me déclare qu'il ne s'expliquera qu'après en avoir obtenu la permission d'un prêtre : " Car ce que j'ai à dire, ajoute-t-il, je ne puis le dire qu'à genoux. "

Je le conduis aussitôt au Jésus. Près du père de Villefort, qui l'engage à s'expliquer. Alors Ratisbonne tire sa médaille, l'embrasse, nous la montre, et s'écrie : " *Je l'ai vue, je l'ai vue !!!* " et son émotion le domine encore. Mais bientôt, plus calme, il peut s'exprimer, voici ses propres paroles :

" J'étais depuis un instant dans l'église lorsque tout d'un coup je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé les yeux, tout l'édifice avait disparu à mes regards ; une seule chapelle avait, pour ainsi dire, concentré toute la lumière et, au milieu de ce rayonnement, a paru debout, sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie, telle qu'elle est sur ma médaille ; une force irrésistible m'a poussé vers elle. La Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller, elle a semblé me dire : C'est bien ! Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris. "

Je ne savais où j'étais ; je ne savais si j'étais Alphonse ou un autre ; j'éprouvais un si total changement, que je me croyais un autre moi-même... Je cherchais à me retrouver et je ne me retrouvais pas... La joie la plus ardente éclata au fond de mon âme ; je ne pus parler ; je ne voulus rien révéler ; je sentais en moi quelque chose de solennel et de sacré qui me fit demander un prêtre... On m'y conduisit, et ce n'est qu'après en avoir reçu l'ordre positif, que je parlai selon qu'il m'était possible, à genoux et le cœur tremblant.

Mes premiers mots furent des paroles de reconnaissance pour M. de Laferronnays et pour l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires. Je savais d'une manière certaine que M. de Laferronnays avait prié pour moi (1) ; mais je ne saurais dire comment je l'ai su, pas plus que je ne pourrais rendre compte des vérités dont j'avais acquis la foi et la connaissance. Tout ce que je puis dire, c'est qu'au moment du geste, le bandeau tomba de mes yeux ; non pas un seul bandeau, mais toute la multitude des bandes qui m'avaient enveloppé disparurent successivement et rapidement, comme la neige et la boue et la glace sous l'action d'un brûlant soleil.

Je sortais d'un tombeau, d'un abîme de ténèbres, et j'étais vivant, parfaitement vivant... Mais je pleurais ! je voyais au fond de l'abîme les misères extrêmes d'où j'avais été tiré par une miséricorde infinie ; je frissonnais à la vue de toutes mes iniquités, et j'étais stupéfait, attendri, écrasé d'admiration et de reconnaissance... Je pensais à mon frère avec une indicible joie ; mais à mes larmes d'amour se mêlèrent des larmes de pitié. Hélas ! tant d'hommes descendent tranquillement dans cet abîme les yeux fermés par l'orgueil ou l'insouciance ;... ils y descendent, ils s'engloutissent tout vivants dans les horribles ténèbres !... Et ma famille, ma fiancée, mes pauvres sœurs !!! Oh ! déchirante anxiété ! c'est à vous que je pensais, ô vous que j'aime ! c'est à vous que je donnais mes premières prières !... Ne lèverez-vous pas les yeux vers

(1) On sait que M. le comte de Laferronnays, après avoir édifié à Rome par ses vertus et par la piété qui éclata dans les dernières années de sa vie, mourut subitement le 17 janvier au soir. La veille, il avait dîné chez la prince Borghèse, où M. de Bussières recommanda le jeune Israélite aux prières de M. de Laferronnays, qui témoigna le plus vif intérêt pour cette conversion.

le Sauveur du monde, dont le sang a effacé le péché originel ? Oh ! que l'empreinte de cette souillure est hideuse ! Elle rend complètement méconnaissable la créature faite à l'image de Dieu.

On me demande comment j'ai appris ces vérités, puisqu'il est avéré que jamais je n'ouvris un livre de religion, jamais je ne lus une seule page de la Bible ; et que le dogme du péché originel, totalement oublié ou nié par les Juifs de nos jours, n'avait jamais occupé un instant ma pensée ; je doute même d'en avoir connu le nom. Comment donc suis-je arrivé à cette connaissance ? Je ne saurais le dire. Tout ce que je sais, c'est qu'en entrant à l'église, j'ignorais tout ; qu'en sortant je voyais clair. Je ne puis expliquer ce changement que par la comparaison d'un homme qu'on réveillerait subitement d'un profond sommeil, ou bien par l'analogie d'un aveugle né qui tout à coup verrait le jour ; il voit, mais il ne peut définir la lumière qui l'éclaire et au sein de laquelle il contemple les objets de son admiration. Si on ne peut expliquer la lumière physique, comment pourrait-on expliquer la lumière qui, au fond, n'est que la vérité elle-même ? Je crois rester dans le vrai en disant que je n'avais nulle science de la lettre, mais que j'entrevois le sens et l'esprit des dogmes. Je sentais ces choses plus que je ne les voyais, et je les sentais par les effets inexprimables qu'elles produisirent en moi. Tout se passait au dedans de moi, et ces impressions mille fois plus rapides que la pensée, mille fois plus profondes que la réflexion, n'avaient pas seulement ému mon âme, mais elles l'avaient comme retournée et dirigée dans un autre sens, vers un autre but et dans une nouvelle vie.

Je m'explique mal ; mais comment voulez-vous, Monsieur, que je renferme dans des mots étroits et secs des sentiments que le cœur même peut à peine contenir ?

Quoiqu'il en soit de ce langage inexact et incomplet, le fait positif est que je me trouvais en quelque sorte comme un être nu, comme une table rase... Le monde n'était plus rien pour moi ; les préventions contre le christianisme n'existaient plus ; les préjugés de mon enfance n'avaient plus la moindre trace ; l'amour de mon Dieu avait tellement pris la place de tout autre amour, que ma fiancée elle-même

m'apparaissait sous un nouveau point de vue. Je l'aimais comme on aimerait un objet que Dieu tient entre ses mains, comme un don précieux qui fait aimer encore davantage le donateur.

Je répète que je conjurai mon confesseur, le R. P. de Villefort, et M. de Bussières, de garder un secret inviolable sur ce qui m'était arrivé. Je voulus m'ensevelir au couvent des Trappistes pour ne plus m'occuper que des choses éternelles ; et aussi, je l'avoue, je pensais que dans ma famille et parmi mes amis on me croirait fou, qu'on me tournerait en ridicule, et qu'ainsi mieux vaudrait échapper entièrement au monde, à ses propos et à ses jugements.

Cependant les supérieurs ecclésiastiques me montrèrent que le ridicule, les injures et les faux jugements, faisaient partie du calice d'un vrai chrétien ; ils m'engagèrent à boire ce calice et m'avertirent que Jésus-Christ avait annoncé à ses disciples des souffrances, des tourments et des supplices.—Ces graves paroles, loin de me décourager, enflammèrent ma joie intérieure ; je me sentais prêt à tout, et je sollicitais vivement le baptême. On voulut le retarder : " Mais " quoi ! m'écriai-je, les Juifs, qui entendirent la prédication " des Apôtres, furent immédiatement baptisés, et vous voulez " m'ajourner après que j'ai entendu la reine des Apôtres ! " Mes émotions, mes désirs véhéments, mes supplications touchèrent les hommes charitables qui m'avaient recueilli, et l'on me fit la promesse, à jamais bienheureuse, du baptême !

Je ne pouvais presque pas attendre le jour fixé pour la réalisation de cette promesse, tellement je me voyais différer devant Dieu ! Et cependant que de bonté, que de charité ne m'a-t-on pas témoigné pendant les jours de préparation ! J'étais entré au couvent des Pères Jésuites pour vivre dans la retraite, sous la direction du R. P. de Villefort, qui nourrissait mon âme de tout ce que la parole divine a de plus suave et de plus onctueux. Cet homme de Dieu n'est pas un homme ; c'est un cœur, c'est une personification de la céleste charité ! Mais à peine avais-je les yeux ouverts que je découvris autour de moi bien d'autres hommes de ce même genre, dont le monde ne se doute pas. Mon Dieu, que de bonté, que de délicatesse et de grâce dans le cœur des

vrais chrétiens ! Tous les soirs, pendant ma retraite, le vénérable Supérieur-Général des Jésuites venait lui-même jusqu'à moi et versait dans mon âme un baume du Ciel. Il me disait quelques mots, et ces mots semblaient s'ouvrir et grandir en moi à mesure que je les écoutais, et ils me remplissaient de lumière et de vie.

Ce prêtre, si humble et à la fois si puissant, aurait pu ne point me parler, car sa seule vue produisait en moi l'effet de la parole ; son souvenir aujourd'hui encore suffit pour me rappeler la présence de Dieu et allumer la plus vive reconnaissance. Je n'ai point de terme pour exprimer cette reconnaissance ; il me faudrait un cœur bien autement vaste, et cent bouches pour dire quel amour je ressens pour ces hommes de Dieu, pour M. Théodore de Bussièrès, qui a été l'ange de Marie, pour la famille de Laferronnays, à laquelle je porte une vénération et un attachement au-dessus de toute expression !

Le 31 janvier arriva enfin, et ce ne sont plus quelques âmes, mais toute une multitude d'âmes pieuses et charitables qui m'enveloppèrent en quelque sorte de tendresse et de sympathie ! Combien je voudrais les connaître et les remercier ! Puissent-elles toujours prier pour moi, comme je prie pour elles !

O Rome ! quelle grâce j'ai trouvée dans ton sein !

La Mère de mon Sauveur avait tout disposé d'avance, car elle avait fait venir là un prêtre français pour me parler ma langue maternelle au moment solennel du baptême ; c'est M. Dupanloup, dont le souvenir se rattachera toute ma vie aux émotions les plus vives que j'ai éprouvées. Heureux ceux qui l'ont entendu ! car les échos de cette puissante parole, qu'on a répétée plus tard, ne rendront jamais l'effet de la parole elle-même. Oh ! oui, je sentais qu'elle était inspirée par celle-là même qui faisait l'objet du discours.

Je ne rapporterai point les choses qui regardent mon baptême, ma confirmation et ma première communion, grâces ineffables que j'ai toutes reçues en ce même jour des mains de S. E. le cardinal Patrizzi, vicaire de Sa Sainteté.

J'aurais trop à vous dire si je m'abandonnais à vous rendre mes impressions, si je redisais ce que j'ai vu, entendu

et ressenti...si je rappelais surtout la charité qui m'a été prodiguée. Je nommerai seulement ici l'Éminentissime cardinal Mezzofanti...Le Seigneur a doté cet illustre personnage du don des langues, comme une récompense accordée à un cœur qui se fait tout à tous.

Une dernière consolation m'était réservée.

Vous vous rappelez quel était mon désir de voir le Saint-Père, désir ou plutôt curiosité qui m'avait retenu à Rome. Mais j'étais loin de me douter dans quelles circonstances ce désir se réaliserait. C'est en qualité d'enfant nouveau-né de l'Eglise que je fus présenté au Père de tous les fidèles. Il me semble que dès mon baptême j'éprouvai pour le Souverain Pontife les sentiments de respect et d'amour d'un fils. J'étais donc bien heureux quand on m'annonça que je serais conduit à cette audience sous les ailes du R. P. Général des Jésuites; mais pourtant je tremblais, car je n'avais jamais paru devant les grands du monde, et ces grands me paraissaient alors bien petits en comparaison de cette vraie grandeur. J'avoue que toutes les majestés du monde me semblaient concentrées sur celui qui possède ici-bas la puissance de Dieu, sur le Pontife qui, par une succession non interrompue, remonte à saint Pierre et au grand prêtre Aaron, le successeur de Jésus-Christ lui-même, dont il occupe la chaire inébranlable !

Je n'oublierai jamais la crainte et les battements de cœur qui m'oppressaient en entrant au Vatican, en traversant tant de salles imposantes qui conduisent au sanctuaire du Pontife. Mais toutes ces anxiétés tombèrent et firent place à la surprise et à l'étonnement, quand je le vis lui-même si simple, si humble et si paternel ! Ce n'était point un monarque, mais un père dont la bonté extrême me traitait comme un enfant bien-aimé.

Mon Dieu ! en sera-t-il ainsi au dernier jour, quand il faudra paraître devant vous pour rendre compte des grâces reçues ? On tremble à la pensée des grandeurs de Dieu, et l'on redoute sa justice ; mais à la vue de sa miséricorde, la confiance renaît sans doute, et avec la confiance, un amour et une reconnaissance sans bornes.

Reconnaissance ! telle sera désormais ma loi et ma vie !

Je ne puis l'exprimer en paroles, je tâcherai de l'exprimer par mes actes.

Les lettres de ma famille me rendent toute ma liberté ; cette liberté, je la consacre à Dieu, et je la lui offre dès à présent, avec ma vie entière, pour servir l'Eglise et mes frères, sous la protection de Marie !

.....

MARIE-ALPHONSE RATISBONNE.

La Persécution dans l'Extrême Orient.

[Les Missions Catholiques.]

TONG-KING OCCIDENTAL

Extrait d'une lettre de Monseigneur Puginier.

13 décembre 1883.

.....Le pays a eu beaucoup à souffrir depuis le mois de mars, et il souffre encore énormément de la longueur de la lutte de la France contre les Annamites et les Chinois. Les villes de Ha-Noï, de Nam-dinh et de Haïduong ont été brûlées en grande partie, et entièrement pillées par des bandes d'irréguliers, qui, au moment où les Français étaient en petit nombre, profitaient de la nuit pour exercer leurs ravages contre la population sans défense. A l'extérieur, de nombreuses et fortes bandes de pirates armés de lances, de fusils, et parfois de canons, pillent et incendient les villages qui sont rarement en état de leur opposer une résistance efficace.

Dans la seule province de Hanoï, on compte déjà au moins un tiers des villages (environ 300) ruinés dans l'espace de quelques mois. Ceux qui ont été encore épargnés sont fortement menacés, et il n'y a pas de jour où l'on n'en voit cinq ou six, et parfois un plus grand nombre saccagés par ces bandes de malfaiteurs. Les pirates se contentent de piller, quand ils n'éprouvent pas de résistance, mais ils incendient les villages qui ont cherché à se défendre, et ils massacrent les habitants qui tombent entre leurs mains.

Parmi les villages chrétiens, nous en comptons quatre entièrement détruits et plus de quinze autres pillés. Plusieurs chefs-lieux de paroisse ont été vivement attaqués, mais grâce au sang-froid et à l'énergie des prêtres et de leurs catéchistes qui ont organisé la défense, les assaillants ont été repoussés.

L'anxiété la plus grande règne parmi les populations qui se voient sous le coup de menaces continuelles et des dangers de l'anarchie qui commence.

Ajoutez aux malheurs du brigandage ceux qui naissent de la guerre ; les impôts extraordinaires que les mandarins ont prélevés pour l'entretien de leurs troupes et des *Pavillons noirs*, la cessation complète de tout commerce intérieur et extérieur, et vous comprendrez facilement que le pays n'est pas loin d'être ruiné.

Il est en même temps menacé d'une famine : une grande quantité de riz a été perdue dans l'incendie des villages, et la récolte d'automne a été entièrement détruite par l'inondation dans les six plus riches provinces du Tong-King. Vers le commencement du mois d'août sont arrivées des pluies torrentielles et générales qui ont duré près de deux semaines ; le 17, les digues du fleuve ne pouvant plus contenir la masse énorme des eaux descendant des montagnes de Chine, se sont rompues la même nuit et, en moins de vingt-quatre heures, le pays ne ressemblait plus qu'à une mer.

Depuis nombre d'années le Seigneur éprouve la mission du Tong-King. Puisse au moins ce pays profiter de ses malheurs et ouvrir les yeux à la lumière de la Foi !...

TONG-KING MÉRIDIONAL

Extrait d'une lettre de Mgr. Oroc, Vicaire Apostolique.

Nghé-An, 1^{er} janvier 1884.

Le Tong-King méridional va passer encore une fois par le creuset des souffrances. Les derniers événements de Hué (le massacre du premier Ministre et l'empoisonnement du nouveau roi), la prise de Son-Tay et la défaite des Pavillons noirs font craindre à nos lettrés l'arrivée prochaine des Français. Ils ont juré de ne leur laisser que des ruines et, ne voulant pas que les chrétiens puissent se réjouir de ce qui fait l'objet de leur haine, ils sont résolus à nous exterminer prochainement avant l'arrivée des secours qui, je le crains, ne nous parviendront pas à temps.

Notre retraite générale s'ouvre le premier jour de l'an. Cette année elle ne peut avoir lieu, chaque confrère devant regagner son poste pour consoler les chrétiens et les disposer à bien mourir en attendant les événements.

Quelle horrible situation ! les païens s'arment, s'assemblent, hurlent, menacent... Notre petit troupeau prie, offre sa vie à Dieu. Que faire ?... A la grâce de Dieu !... Je vous écrirai après le dénouement qui ne peut tarder, si Dieu me laisse vivre. Si je suis pris, ma mort ne sera pas douce... Je l'accepte d'avance comme il plaira à Dieu de me l'envoyer. Priez pour moi et les confrères que je viens d'embrasser, il y a une heure ; ils partent tous ce soir, excepté quatre qui restent avec moi à la communauté.

COCHINCHINE SEPTENTRIONALE

Nouvelles reçues par Saïgon.

L'empoisonnement de Hiep-hoa a été tramé par le grand mandarin Nguyen-van-Touong et le ministre de la guerre. Ce Touong qui a signé à Saïgon le traité de 1874 et a su si habilement amener M. Philastre à ses vues au Tong-King est l'ennemi acharné et irréconciliable des Français. Il est d'ailleurs capable et audacieux.

Le nouveau roi, nommé *Mey*, âgé de seize ans, a pris le nom de Kien-Phuc. Le vrai roi est Touong dont le fils a épousé une sœur du Mey. Tant que *Touong* sera aux affaires aucune paix durable n'est possible.

Dans la nuit du 3 au 4 décembre, pendant que s'accomplissait la révolution du Palais, la Mission fut cernée. Le coup terminé, les soldats se retirèrent. On avait voulu empêcher toute relation entre la mission et la Légation.

Les jours suivants, des bandes armées, aux cris de : *m aux chrétiens, guerre aux Français*, attaquèrent pendant nuit et pillèrent quatre chétientés des environs de Hué. Plus de cinquante chrétiens et peut-être cent avaient été tués ; ces bandes au 17 décembre.

Alors *Touong* et son gouvernement, se ravisant, ont étalé

un peu d'ordre et promis justice. Malgré les efforts de la Légation, *Touong* ne tiendra parole que le moins possible. Il hait les chrétiens à l'égal des Français. C'est lui qui a tout fait, il ne tirera pas sur les siens.

La lettre suivante de Mgr Caspar donnera des détails plus précis sur la situation.

EXTRAITS DE LETTRES DE MGR CASPAR.

5 décembre.—Le roi Hiep-Hoa n'est plus. Vendredi, 30 novembre, les mandarins l'ont forcé à abdiquer, et, dit-on, à s'empoisonner : d'autres affirment que c'est de plein gré qu'il a pris la coupe fatale. Les mandarins, qui ont exercé une aussi violente pression sur Hiep-Hoa, lui avaient trouvé, disent-ils, une foule de griefs qui réclamaient une abdication. Détournement très considérable du trésor royal pour payer d'anciennes dettes, conduite privée entachée du crime d'inceste, opposition déraisonnable ou plutôt irrationnelle à toutes les observations présentées par les mandarins au sujet des affaires administratives et des rapports diplomatiques avec la France, etc., etc., semblaient être des motifs bien suffisants pour faire quitter son trône au roi et l'y forcer s'il ne se rangeait pas à cet avis.

Le coup d'État n'était pas chose facile au lendemain de l'audience privée que le Résident avait obtenue et après l'acceptation des présents et des décorations par lesquels la France donnait en quelque sorte au roi d'Annam l'investiture qu'il sollicitait, jusqu'à ces derniers temps, auprès de l'empereur de Chine. Aussi, les mandarins prirent-ils des mesures exceptionnelles pour assurer le succès de l'entreprise. De nombreuses escouades de gens armés de lances et de piques furent soudoyées et réquisitionnées secrètement pour le jour où l'on devait faire cette révolution de palais. Ma résidence fut cernée à mon grand étonnement et dégagée dès que la nouvelle de l'élection du nouveau roi fut connue. Pour donner le change sur cet important complot, les mandarins firent publier partout que l'on massacrerait les missionnaires et les chrétiens pour faire ensuite la guerre aux Français. La chose réussit au-delà de leurs espérances, car la panique devint si

générale et les motifs qui la produisaient parurent si plausibles, que nous dûmes nous-mêmes, pour un temps, chercher un refuge à la Légation..... Notre séjour à la Légation fut de courte durée et, contre notre attente, il rendit la Cour très inquiète sur le sort que la France lui réserverait après de pareils troubles. Nous avons, maintenant, des soldats que la Cour s'est dépêchée de nous envoyer pour nous garder ; mais il vaudrait beaucoup mieux n'avoir pas besoin d'être protégé par une autorité aussi suspecte. Les relations avec le Résident ont été reprises par les mandarins aussitôt après le couronnement du nouveau roi, 2 décembre, et, sur l'injonction du représentant de la France, promesse a été faite de faire disparaître toute trace de trouble et de sédition.

6 décembre.—Il m'arrive une nouvelle bien désolante. Les bandes armées que les mandarins avaient soudoyées pour faire réussir le coup d'État en leur donnant pour mot d'ordre : *"Mort aux chrétiens, guerre aux Européens"*, se sont laissées aller jusqu'à massacrer quatre néophytes presque sous les yeux de la Légation ; d'autres nouvelles m'apprennent que ces bandes continuent à capturer les chrétiens et à répandre la terreur dans toutes nos paroisses. L'émoi qu'on se promettait de voir diminuer continue jusqu'à ce jour ; les veilles sont assidues et tout porte à croire qu'elles le seront encore longtemps, tant que dureront les très justes appréhensions qu'inspirent les régents du royaume, deux ennemis acharnés du nom chrétien et du nom européen. La ruse tentera de faire ce que la force ouverte ne pourra réaliser. La France occupe le port de Hué, mais les rênes du pouvoir sont entre les mains de mandarins qui ne s'en serviront que pour effectuer ce qui, depuis longtemps, fait l'objet de leurs aspirations : anéantir la religion et expulser les Européens de l'Extrême-Orient.....

15 décembre.—Les troubles ont augmenté depuis ma dernière lettre, et je crains de manquer de temps et d'occasions pour relater de première main les désastres qui ont lieu et qui se préparent. L'heure de l'épreuve a sonné. Sans avoir des données certaines, je puis cependant hasarder le chiffre de 40 chrétiens massacrés par les lettrés. La répression

si molle de la part du gouvernement, que tout le monde l'accuse d'être de connivence avec les malfaiteurs. On dirait une vaste conspiration pour exterminer jusqu'au dernier des adorateurs du Christ. La nuit, les gens armés des villages environnent la chrétienté, viennent fondre à l'improviste sur leur proie, brûlent, saccagent et font un horrible carnage de tous les chrétiens qui leur tombent sous la main. Nous en sommes aujourd'hui à la quatrième chrétienté, victime de la fureur de nos ennemis. Le coup part de bien haut, puisque jusqu'ici le gouvernement s'est montré excessivement mou à réprimer ces excès et à mettre la main sur les coupables.

Il semble que la longue soif de la persécution a trouvé lieu de se satisfaire dans la personne de l'un ou de l'autre de nos ennemis jurés auxquels toute puissance était déférée, pour remplir une tâche aussi odieuse et aussi cruelle. La haine invétérée des grands du royaume ordonnait le massacre, le désir de la rapine l'exécutait, car les bourreaux n'avaient guère en vue que l'acquisition des biens de leurs victimes.

16 décembre.—Le gouvernement, voyant plusieurs navires stationner à Tourane, parmi lesquels un cuirassé, s'est pris à réfléchir, dit-on, sur le fâcheux dénouement que le massacre des chrétiens pourrait amener, et a promis au Résident de faire arrêter les coupables et de les punir sévèrement.....

28 décembre.—Voilà déjà trois semaines que les troubles existent et s'ils paraissent avoir été interrompus quelque peu cette dernière semaine, il y a tout lieu de croire que ce n'est pas un commencement d'apaisement, car la répression que nos mandarins ont semblé exercer par l'arrestation de quelques chefs de bande, se fait trop mollement pour qu'il soit permis de se rassurer sur l'avenir. Aussi, nous passons toutes nos nuits à veiller, convaincus que les dangers pourront paraître dans toute leur intensité et gravité. Le bruit court sourdement que la relâche actuelle n'est motivée que par les préparatifs de l'enterrement solennel du roi défunt, et qu'après cela on reprendra la besogne inachevée. La surexcitation parmi les lettrés est assez grande pour faire craindre que ces menaces se réalisent.

Je voudrais pouvoir vous donner des détails sur les massacres qui ont eu lieu, mais les communications continuent à être interceptées et les mandarins ne se sont nullement empressés de m'apprendre le résultat de leurs enquêtes. Je suis donc encore sans savoir au juste combien de chrétiens ont été victimes de cette diabolique fureur des lettrés. La petite chrétienté de Buong-Tam, à trois lieux d'ici, est réduite en ce moment à une dizaine de survivants. Cinquante ont été massacrés ; le fait est assez certain. Quant aux autres endroits où de pareilles horreurs ont eu lieu, le chiffre approximatif de trente victimes ne paraît pas exagéré. D'après ce que j'ai entendu dire, nos chrétiens près de mourir se seraient tous conduits en vrais disciples de Jésus-Christ crucifié. Je réserve à une autre occasion de vous relater plus fidèlement que je ne puis le faire aujourd'hui les détails qui méritent d'être rapportés.

31 décembre.—Je viens de voir monsieur Tricou, ministre de France en Chine, qui a été envoyé en mission extraordinaire pour reconnaître le nouveau roi. Il m'a comblé de prévenances et m'a prié de rassurer missionnaires et chrétiens sur l'avenir.

3 janvier.—J'ai revu M. Tricou. Il m'a parlé de l'attitude du gouvernement annamite, disposé à observer les clauses de la convention du 25 août et de la prochaine audience solennelle qu'il a demandée et obtenue dans le but de reconnaître le nouveau roi et consacrer par acte public les droits que la France s'est acquis par la convention. Je n'entends parler que de menaces. J'ose espérer qu'elles seront vaines après l'échec subi au Tong-King par les Pavillons noirs et leurs partisans les lettrés. On ne peut cependant se croire rassuré complètement, quand on songe au mécontentement qui anime les lettrés contre les Européens et gagne de jour en jour les populations. Peut-être tenteront-ils de nouveaux efforts pour couer le joug de l'invasion étrangère et essaieront-ils encore de faire supporter à nos chrétiens l'effet de leur colère. Il y a tout à redouter dans les premiers temps d'une occupation militaire, surtout de païens qui, à la haine de l'étranger, ajoutent celle de la religion.

KOUANG-TONG (CHINE)

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE MGR CHAUSSE

15 janvier 1884.

Depuis la fin de septembre nous avons passé par des épreuves qu'il serait trop long de raconter ; les bruits les plus sauvages ont couru contre nous, contre nos chrétiens. Jusqu'ici les accidents sont encore rares. La lettre du Père Grimaud que nous reproduisons plus bas montre cependant quel danger la mission a couru.

Ailleurs, au milieu de ces menaces de mort, la terreur s'est un peu glissée parmi nos chrétiens, mais, en général, leur tenue a été convenable.

Aujourd'hui nous avons à Canton une garde de trente soldats chinois, et le vice-roi semble prendre soin d'éviter les embarras. Les petites feuilles qui ont excité les troubles des premiers temps sont prohibées. La populace est néanmoins hostile et il serait très imprudent de se promener et surtout de s'arrêter dans les rues de notre ville. Immédiatement on profère des injures, et le mot : "*Shai*" (tuons-le) s'échappe de toutes les bouches avec une conviction que l'on comprend du premier coup. Aussi, sommes-nous un peu prisonniers au centre de cette grande cité et éloignés de tout Européen.

Voilà, en quelques mots, l'état actuel de notre mission. C'est moins que brillant, et l'on ne peut prévoir la suite des événements. La prise de *Son-Tay* a considérablement refroidi les sentiments belliqueux des Chinois. Cependant ils ne semblent pas encore convaincus de leur impuissance.

LETTRE DE M. GRIMAUD, MISSIONNAIRE AU KOUANG-TONG, A SA
SŒUR, RELIGIEUSE AU LAUS (DIOCÈSE DE GAP.)

Canton (Chine), 24 décembre 1883.

Dans ma dernière lettre je vous parlais de certaines craintes ; aujourd'hui ce sont des faits que j'ai à vous raconter.

Le 15 décembre, ayant appris que le ministre protestant américain se promenait dans le marché de *Check-Long*, et

qu'il avait même battu un individu, j'envoyai un chrétien à sa résidence. Celui-ci, sans faire connaître sa qualité, fit remarquer à l'un des ministres, que, vu la surexcitation du peuple contre les Européens, il n'était pas prudent pour lui de se montrer dans les rues.

“ Au lieu de faire de la propagande, vous pourriez vous créer des embarras. ”

Le ministre, qui venait à *Check-Long* pour la première fois, se contenta de répondre qu'il ne craignait rien : “ que d'ailleurs il voulait connaître le pays. ” Vous n'ignorez pas sans doute que les ministres protestants sont plus touristes que prédicants.

Le lendemain, troisième dimanche de l'Avent, peu après la récitation des prières de midi, on vint m'annoncer que la populace s'était portée sur l'habitation des protestants et qu'on leur jetait des pierres. Je me trouvais alors presque seul dans le village.

Bien que je ne fusse pour rien dans la cause de cette émeute, et que, depuis quelques jours, les rumeurs fussent un peu apaisées, j'étais loin cependant d'être sans inquiétude. Les Chinois, en effet, ne savent pas faire de distinction entre les nationalités européennes. Aussi, c'est nous qui, le plus souvent, payons les imprudences de messieurs les ministres. Ceux-ci, n'ayant presque pas de coréligionnaires, demeurent peu de temps dans le même endroit, et, à la moindre difficulté, savent se mettre en lieu sûr. Pour le missionnaire, qui a ses chrétiens à visiter, il est obligé de revenir toujours, même dans les localités d'où il aurait été chassé.

Je ne savais quel parti prendre. Sortir pour me réfugier ailleurs, en cas d'attaque, c'était aller au-devant d'une mort certaine ; puis ma présence était nécessaire pour soutenir mes néophytes. Mieux valait exposer ma cause à la bonne Mère. C'est ce que je fis en me jetant aux pieds de son image. chrétiens priaient aussi.

Peu de temps après, d'autres néophytes m'annoncent que la maison des protestants est presque démolie, que les ministres sont partis. L'affaire devenant plus grave, j'adresse une carte au mandarin pour le prévenir de ce qui se passe, et lui prier de me porter secours en cas d'attaque. Celui-ci me

répondre qu'il n'y aucun danger pour moi ; que toutefois il va immédiatement m'envoyer des soldats. Aussitôt nous préparons nos malles, et j'ai le temps d'en faire porter une chez un chrétien.

Pendant que nous sommes à délibérer sur les moyens à prendre pour cacher mon calice, mes ornements, et les autres objets du culte, on m'annonce que dans le marché on parle de me saisir et de brûler la chapelle. J'envoie de nouveau mon domestique porter une carte au mandarin ; mais il avait à peine fait cent pas, qu'il est reconnu. On le saisit, et en un instant on lui enlève tous ses habits. N'ayant plus que son pantalon, il prend la fuite, au moment où les agresseurs allaient le jeter dans un étang.

Le pauvre homme poursuit sa route jusqu'au Mandarinat ; mais il s'en voit refuser l'entrée.

Les chrétiens, sortis le matin, reviennent à la hâte :

“ Cachez-vous, Père, me disent-ils ! La populace arrive, on veut vous tuer ! ”

“ Eh bien ! si on me tue, c'est dans l'église que je veux mourir. ”

Je m'y réfugie aussitôt, et je fais fermer toutes les portes. Les néophytes qui se trouvaient avec moi étaient au nombre de douze ; quelques-uns voulaient se défendre. Si les émeutiers avaient été moins nombreux, ils l'auraient pu tenter. Mais le village était déjà environné de malfaiteurs et bientôt apparurent encore plusieurs centaines de ces individus ; dès lors toute résistance devenait impossible. Aussi les chrétiens m'entraînent au dehors de la chapelle, et me conduisent dans une maison où je me blottis dans un coin.

J'étais à peine entré que les portes du village sont forcées, celles de la chapelle ont le même sort. Le pillage commence. De ma cachette, j'entendais tout ce que vociférait la populace et, malgré moi, je ne pouvais me défendre d'un sentiment de frayeur.

Le pillage continuait toujours dans ma chapelle. Ne m'ayant pas trouvé, les bandits crurent sans doute que je m'étais caché sous terre : aussi on se mit à creuser le sol. Pour moi, je récitais mon chapelet, espérant que le mandarin arriverait enfin ; vaine espérance !

En ce moment la porte de la maison, où j'étais caché, est enfoncée, et huit personnes, parmi lesquelles des femmes, s'y précipitent. En un instant tout est pillé ; je m'attendais à être découvert ; la chose était facile ; et j'aime à le croire, c'est grâce à une protection spéciale de Marie que j'ai échappé.

Après avoir tout volé, les pillards sortent enfin, mais dans la rue d'autres me cherchaient, promettaient même une récompense à celui qui me trouverait. Un individu, armé d'un couteau, rentre dans la maison, vient tout près de moi, puis sort sans m'avoir vu. Pendant ce temps, je priais, ranimant ma confiance en la protection de la divine Mère, je sentis la crainte faire place à une douce tranquillité.

J'étais ainsi entre la vie et la mort, quand enfin arrivèrent quelques soldats ; mais, soit mauvaise volonté, soit impuissance, ils laissèrent continuer le pillage. Une demie-heure après, on entend dans le lointain le son du tam-tam. C'est le mandarin, qui, à la tête de plus de cent soldats, vient à mon secours. Le sac du village était fini. On fait toutefois encore des recherches ; mais elles ne sont pas plus heureuses qu'au paravant. Je ne suis point découvert. Enfin, la multitude se retire, et le mandarin arrive. Il demande où je suis. A demi rassuré, je sors de ma cachette et me présente. Les soldats, armés de fusils et de piques, formaient un cercle, au milieu duquel se trouvaient les magistrats. Après m'avoir fait asseoir, le premier mandarin m'adresse quelques mots bienveillants. Vous dire le nombre de personnes qui se sont présentées à ma vue, m'est impossible ; je crois bien que le chiffre dépassait quatre mille.

Dans ces circonstances, j'ai clairement éprouvé que Dieu donne des grâces toutes spéciales pour supporter les angoisses du danger. Sans doute, dans cette foule immense, bien des personnes n'étaient venues que pour me voir mort ou vivant. D'autres auraient peut-être désiré me sauver. Mais, il y avait assez de gens malintentionnés pour me faire craindre un supplice imminent, et je crus même que les mandarins seraient impuissants à contenir ces tigres avides de sang ; hauts fonctionnaires eux-mêmes n'étaient pas rassurés.

Après quelques instants de délibération, on se lève et nous partons. Les magistrats sont à cheval, et, moi, je vais à p

sans souliers, entre deux soldats. La populace, voyant que je lui échappais, réclame ma tête : elle lance des pierres qui viennent tomber à côté de moi. Je crois que le mandarin qui me précédait a été atteint.

Dans ce moment le danger paraissait imminent : j'avais un long chemin à faire avant d'arriver au mandarinat, environ trois kilomètres. Les émeutiers serraient les rangs, et nous étions obligés de passer au milieu de cette multitude, qui réclamait toujours ma tête. Les mandarins tinrent ferme et les soldats, au moyen de leurs piques et de leurs lances, s'ouvrirent un chemin qui nous permit d'arriver au marché. Ici les rues sont étroites, la foule ne peut nous suivre. Mais quelques émeutiers prennent une autre direction et se préparent à nous barrer le passage.

Les magistrats donnent l'ordre de presser le pas, et les desseins des malfaiteurs échouent encore. Les rues cependant sont comblées. Chacun veut me voir. Enfin, nous arrivons au mandarinat. J'entre par la petite porte et l'on me conduit dans une chambrette, où, après s'être enquis d'où j'étais et où je voulais aller, on fait préparer une jonque militaire. Je descends en barque aussitôt, et on lève l'ancre. Les émeutiers, espérant que le mandarin me garderait plus longtemps chez lui, se préparaient à cerner le prétoire. Aussi, voyant que je leur échappais de nouveau, ils poussent des vociférations.

Nous partons ; cependant je ne suis pas encore rassuré. Je n'avais avec moi que quelques soldats, et à Chek-Long, le fleuve n'étant pas très large, les émeutiers auraient facilement pu me surprendre dans ma barque. Malgré les quelques canons qui se trouvaient à bord, nous n'aurions pu nous défendre.

Déjà il était nuit : on prépare le souper. Mes gardiens m'invitent à prendre quelques instants de repos. Mais le sommeil et l'appétit se sont éloignés de moi.

Nous avons marché une partie de la nuit, quand nos matelots jettent l'ancre. Ils dorment d'un sommeil tranquille ; pour moi, malgré une grande fatigue, j'attendis, sur ma chaise, que l'heure du départ arrivât. A cinq heures du matin, nous nous mîmes en route et, à quatre heures du soir, je me trouvais à Canton.

Chek-Long était ma principale résidence ; j'avais là mes ornements, mes calices, mes livres. Tout a été pillé ; il ne me reste plus rien absolument. Mes chrétiens ont également tout perdu. Au cœur de l'hiver, ces pauvres gens sont sans argent et sans habits. Chaque jour ils viennent me trouver en pleurant :

“ Père, me disent-ils, nous n'avons pas de quoi manger ! pendant la nuit nous avons froid. ”

Hélas ! je suis comme eux, moi je n'ai plus rien non plus ! Tout m'a été volé. .

Aujourd'hui, je viens d'apprendre que la nouvelle de ce qui s'est passé à Chek-Long s'est répandue dans tout mon district. Mes chrétiens craignent, et probablement mes autres chapelles ne seront pas épargnées.

TONG-KING OCCIDENTAL.

(*Premiers détails.*)

Le gouvernement anamite, furieux de ce qu'il considère comme l'asservissement de son pays à la France, avait secrètement donné l'ordre, après la prise de *Son-Tay*, aux gouverneurs des provinces du Tong-King non occupées par les Français, de massacrer les chrétiens.

Le gouverneur de la province *Thanh-Hoa*, rusé et prudent, s'est contenté de laisser faire ; mais le quatrième mandarin de cette même province s'est alors mis à la tête des bandes persécutrices, et a fait preuve d'une véritable fureur dans son œuvre de destruction.

Les scènes d'horreur ont commencé dès le 25 décembre, et deux chrétientés ont été ravagées le jour de Noël ; mais c'est à partir du 1^{er} janvier qu'ont eu lieu les plus grands malheurs. Ce jour-là même, le P. *Hoc* prêtre annamite, curé de la paroisse *Nhanlo*, située sur le fleuve *Ma*, et qui confine le district confié au P. Pinabel, après avoir célébré le Sacrifice de la Messe, apprenant que les soldats des mandarins allaient arriver et sachant qu'ils en voulaient principalement à sa personne, essaya de sauver sa vie par la fuite. descendit en barque avec sept catéchistes ou servants, pe tâcher de gagner l'autre rive du fleuve. Sur cette barque trouvaient, en outre, deux chrétiens qui devaient sa

l'office de rameurs. Mais à peine le P. *Hoc* y était-il installé que les satellites accoururent. Ils commencent par décapiter, séance tenante, les deux rameurs ; puis, ils s'emparent du prêtre, le garrottent et le reconduisent au village, où ils lui tranchent la tête au milieu du marché. Ils prennent ensuite le corps du vénérable prêtre, le portent dans l'église du village, et le lient à une colonne ; puis, ils réunissent tous les néophytes qu'ils peuvent trouver, les attachent aux colonnes de cette même église, y réunissent une grande quantité de combustible et y mettent le feu. Ce fut un spectacle épouvantable ! Ces pauvres chrétiens brûlés tout vivants poussent des cris épouvantables, pendant qu'au dehors les soldats, debouts avec leurs lances, font cercle autour du bûcher, de crainte qu'il ne leur échappât quelque'une de leur victime. Le nombre des chrétiens qui ont péri dans cette horrible exécution est encore inconnu.

Toute cette paroisse a été ravagée ; mais le vicaire, prêtre annamite, nommé *Binh*, qui donnait une mission dans un hameau voisin, a pu se sauver.

Deux autres paroisses ont été également désolées, et les chrétiens massacrés en grand nombre ; les prêtres annamites ont pu se réfugier dans la montagne et se cacher dans la forêt, où ils ont été plusieurs jours sans prendre aucune nourriture.

Dans une quatrième paroisse, 160 chrétiens ont perdu la vie. Enfin, deux autres chrétientés ont beaucoup souffert, sans qu'il soit possible actuellement d'évaluer les pertes.

Les mandarins ne se sont pas arrêtés à la province de *Thanh-Hoa*. Sachant que, chez les sauvages du Laos, il y avait aussi un missionnaire et des chrétiens, ils ont lancé leurs bandes de ce côté-là.

Dans le premier district qu'ils ont rencontré, trois missionnaires ont fui à leur approche. L'un d'eux, le P. Pinabel, a passé six jours dans la forêt, vivant de racines sauvages. Au bout de ce temps, il est tombé entre les mains des soldats, qui lui ont fait subir toutes sortes de mauvais traitements. On lui a mis au cou une lourde cangue, faite avec deux arbres coupés dans la forêt, et on l'a livré dans cet état humiliant au gouverneur de la province.

Il y eut à ce moment un revirement, au moins transitoire, dans la politique. M. Tricou s'était présenté à la cour de Hué, pour faire reconnaître le traité du 25 août au nouveau roi *Kien-Phuoc*. En apprenant l'arrivée du diplomate français, le régent du royaume, dont l'astuce n'a d'égale que sa haine de la France et du nom chrétien, s'émut de l'ordre donné précédemment par rapport aux chrétiens, et craignant que ces massacres ne deviennent compromettants, se hâta, paraît-il, de les désavouer, et probablement de les contremander.

Le gouverneur de *Thanh-Hoa* reçut cet avis de la cour, en même temps que le P. Pinabel lui était livré, avec ses glorieux insignes de confesseur de la Foi : ce fut le salut de notre confrère, dont le nom, sans ce secours inespéré de la Providence, aurait sans doute augmenté la liste sanglante, déjà bien longue, des missionnaires de la Société des Missions Étrangères, mis à mort en Annam en haine de la Foi.

TONG-KING OCCIDENTAL.

Nouveaux détails.

LETTRE DE M. PINABEL A M. DELPECH, SUPÉRIEUR DU
SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Collège de Phue-Nhac, 24 janvier 1884.

Les événements qui viennent de se passer dans notre mission naissante du Laos sont d'une telle importance, sont si graves, que je n'hésite pas à vous envoyer les détails que je connais à ce sujet, afin d'attirer sur nous et nos nouveaux chrétiens les prières des âmes pieuses. Echappé, il y a quelques jours seulement, des mains des brigands, je ne puis mon grand regret vous apprendre les souffrances de notre bon supérieur, le P. Gélot, et de mes chers confrères. Depuis le commencement des troubles, les communications sont venues presque impossibles. C'est pourquoi je suis obligé de vous parler presque exclusivement de moi. Plus tard, si j'ai des nouvelles précises, je m'empresserai de vous en faire par

Le 3 décembre, j'avais le bonheur de recevoir chez moi trois confrères destinés au Laos : les PP. Antoine, Rival et Manissol. Ces deux derniers, qui devaient suivre la voie du fleuve Ma pour se rendre chez le P. Gélot, avaient abandonné la route directe, parce que déjà certains bruits peu rassurants les avertissaient de prendre des précautions. Après avoir passé huit jours dans mon district, ils crurent pouvoir partir, le pays étant encore en paix.

Vers le 20 décembre, je reçus une lettre d'un prêtre annamite, le plus voisin de mon district ; il me disait : " Père, les mandarins se remuent ; dans trois sous-préfectures, ils se sont réunis : tous les cantons, toutes les communes lèvent des troupes. Est-ce pour massacrer vos chrétiens ? Est-ce pour dévaster mon quartier ? Je n'en sais rien. Mais je vous préviens afin que vous preniez vos précautions." Presque en même temps j'appris, par différentes voies, que des centaines de brigands se rassemblaient, sous les ordres de certains chefs, déjà connus depuis longtemps comme brigands eux-mêmes, et cette fois soudoyés par les grands mandarins de la province, peut-être même par la capitale. Une bande devait détruire la sous-préfecture Châu-Hoa, où réside le P. Gélot ; deux autres bandes devaient s'abattre sur la sous-préfecture Lang-chanh, où j'habitais avec les PP. Antoine et Séguret.

Telles furent les premières nouvelles. Les événements se précipitèrent. Je crois pouvoir assurer que les confrères de Châu-Hoa ont été attaqués, les maisons incendiées, les nouveaux chrétiens dispersés avant la Noël. Dans ces mêmes jours, deux tribus de mon district, où se trouvaient peut-être deux cents catéchumènes, furent pillées ; un de mes catéchistes, Bao, fut pris et eut la tête tranchée.

Malgré les troubles, je pus cependant baptiser vingt-deux adultes et une dizaine d'enfants. Je m'apprêtais à en baptiser plus de deux cents, mais je n'en eus pas le temps.

De toutes parts, je recevais des lettres qui m'annonçaient l'approche de grands malheurs. Le P. Séguret m'écrivait : " Je ne puis plus contenir la population. Tout le monde fuit dans les montagnes. Nous avons dû nous-mêmes cacher ce que nous avions de plus précieux." Mes catéchistes, répandus

dans différentes tribus, me tenaient le même langage, et regardaient comme certaine la destruction de notre petite mission. Je tâchais de consoler chacun ; mais, en moi-même, je n'étais pas sans inquiétude. Je faisais le brave pour maintenir le moral ; mais je passais mes nuits sans sommeil, et selon le proverbe annamite : " je ne trouvais pas la nourriture bonne, et le sommeil n'était pas paisible."

Hélas ! mes craintes n'étaient pas sans fondement. Le 26 décembre, une bande de brigands brûla plusieurs maisons et pilla tout un canton de mon district, à une heure de ma résidence. Deux de mes catéchistes furent pris et eurent la tête tranchée. A ce moment, j'aurais pu fuir et revenir en pays d'Annam, dans la plaine. Mais je préférerai dire à mes sauvages : " Nous avons vécu avec vous en temps de paix ; je ne veux pas vous abandonner dans le malheur : comprenez par là qu'à la vie, à la mort nous sommes avec vous : le pasteur n'abandonnera pas son troupeau."

Le 1er janvier, j'eus le bonheur de dire encore la sainte messe, et mes nouveaux chrétiens l'entendirent avec ferveur, les armes en mains. Vers midi, un coup de fusil des sentinelles nous avertit que l'ennemi arrivait. Aussitôt nous nous précipitons pour le repousser, mais nous étions un contre vingt et les brigands arrivaient par trois côtés à la fois. Après une demi-heure de résistance, ce fut un sauve-qui-peut général. L'ennemi incendia deux églises, pilla ma résidence et une dizaine de maisons sauvages. L'amour du butin l'empêcha de nous poursuivre sur le moment.

Je marchai, ou plutôt je rampai dans la montagne, au milieu des buissons les plus impénétrables, avec cinq de mes hommes et deux chrétiens annamites. Vers le soir, nous nous croyions assez loin, et nous étions seulement à un quart de lieue des brigands, qui brûlaient et saccageaient un village sur la lisière du bois. Par malheur un de mes servans blessé au pied, ne suivait que de loin, s'arrêtant ça et là pour arracher les sangsues qui s'acharnaient après sa plaie. Il nous perdit de vue quelques instants, et il prit la direction du village où se trouvaient plusieurs brigands. Nous finîmes tous nos efforts pour le rappeler ; mais il fut arrêté et eut la tête tranchée. Nous-mêmes fûmes aperçus par les voleurs

qui se mirent à notre poursuite. Aussitôt, nous commençâmes à nous cacher dans les fourrés, et, grâce à la nuit qui approchait, ils n'osèrent pas nous inquiéter plus longtemps.

Alors, malgré l'obscurité la plus profonde, nous continuâmes notre fuite dans la forêt, jusqu'à neuf heures du soir environ. Exténués de fatigue, nous nous reposâmes quelques instants dans le lit d'un petit torrent desséché et nous osâmes allumer un peu de feu pour nous réchauffer. De souper, il n'en fallait pas parler ; nous n'avions rien à manger, et nous étions là assez tranquilles depuis près d'une heure, lorsque nous aperçûmes une torche qui se dirigeait vers nous. Nous crûmes d'abord que l'ennemi nous poursuivait. Mais, après quelques instants d'hésitation, nous reconnûmes un catéchumène qui fuyait lui-même. Il n'avait pas non plus mangé depuis le matin, il consentit cependant volontiers à nous servir de guide dans la forêt, afin de nous éloigner davantage des brigands. Vers minuit, notre petite troupe n'en pouvait plus. Nous allumâmes de nouveau un bon feu sur les bords du torrent, et chacun se coucha autour du brasier, des pierres pour lit, le ciel pour couverture. Je dormis tranquillement pendant quelques heures. L'ange gardien veillait sur nous. Au point du jour il fallut se remettre en route pour éviter l'ennemi, et surtout pour chercher quelque cabane de sauvage où l'on pût nous procurer un peu de riz. Après plus de trois heures de marche dans le torrent, la faim et la fatigue nous forcèrent à nous arrêter. Nous trouvâmes quelques fruits de palmier et ce fut une joie universelle. L'un ramasse les fruits, un autre du bois sec, un troisième coupe des bambous qu'il remplit d'eau. Le bambou sert de marmite pour cuire les fruits. Bientôt le déjeuner est préparé et les fruits bouillis disparaissent comme par enchantement. L'estomac ne criait pas trop.

(A continuer.)

ECOLES DU NORD-OUEST.

ARCHEVÊCHÉ DE ST-BONIFACE,

28 Novembre 1884.

MR. H. TÊTU, P^{re},
Aumônier de l'Archevêché de Québec.

Cher Monsieur,

J'ai le plaisir d'accuser réception de votre lettre du 21 du courant et de son *précieux* contenu. J'ai de suite remis au Rd Père Maisonneuve, procureur de Mgr Grandin et de Mgr Faraud, la part qui revient à ces vénérés Seigneurs, de l'allocation qui leur est faite, pour l'Œuvre des Ecoles du Nord-Ouest, et j'ai placé au crédit de la même œuvre, dans mon diocèse, la somme de \$905.72 qui m'est assignée; la somme totale reçue étant de \$2717.17.

Je vous remercie beaucoup pour cet envoi généreux. Tous les patrons de l'œuvre des écoles du Nord-Ouest ont droit à notre gratitude et à une large part dans toutes nos prières. La veille même du jour où j'ai reçu votre lettre, j'ai conclu les arrangements pour la onzième école catholique, *en faveur des enfants sauvages* de mon diocèse. Il y a un an, il n'y avait que cinq de ces écoles. J'espère pouvoir en établir encore quelques unes sous peu, et alors je verrai réaliser un des grands désirs de ma vie de missionnaire. Encore une fois merci, Monsieur, merci à vous et à tous ceux qui travaillent à cette œuvre importante.

Veillez offrir l'hommage de mon respect à tous les Messieurs de l'Archevêché et me croire

Votre tout dévoué en N. S.

† ALEX. Arch. de St-Boniface.

O. M. I.

LE

RÉVÉREND PÈRE BOUCHARD

Ses adieux avant son départ pour l'Égypte.—Quelques lettres à un ami.

AU PUBLIC

Les journaux ont annoncé mon prochain départ pour l'Afrique comme chapelain des Canadiens qui vont rejoindre l'expédition anglaise pour secourir le général Gordon. Avant de laisser mon pays, peut-être pour la dernière fois, avant de dire adieu à mes chers compatriotes que je ne reverrai peut-être plus, j'ai un devoir bien doux à remplir, c'est celui de la reconnaissance. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir trouver des expressions capables d'exprimer les vifs sentiments de mon cœur.

En effet, comment exprimer ces sentiments par de simples paroles ? Il y a déjà deux ans, je venais au Canada tendre la main en faveur des pauvres noirs de l'Afrique Centrale.

Je venais sans crainte, car je connaissais mes compatriotes ; mais j'étais loin de m'attendre à tant de charité de leur part. Leur générosité a surpassé mes espérances. Pour l'édification de tous, je dois dire que j'ai recueilli \$15,000 piastres. N'est-ce pas là faire le plus bel éloge du clergé et du peuple canadien ? Qu'il me soit permis de mentionner ici la charité et la bonté vraiment paternelle de Monseigneur l'Archevêque de Québec, de Monsieur l'Administrateur, des messieurs de l'archevêché, et de tous les membres du noble et digne clergé de l'archidiocèse et de tous les fidèles.

J'ai été reçu avec la même charité dans les diocèses du Canada où j'ai passé, mais si je mentionne spécialement l'ar-

chidiocèse de Québec, c'est parce que je n'ai guère tendu la main ailleurs. Merci donc, messieurs du clergé, de votre généreuse hospitalité ; merci à vous tous, mes bons et chers compatriotes, de votre charité. Merci d'abord au nom de Dieu pour qui vous avez donné, et à qui je laisse le soin de vous récompenser comme le mérite votre cœur noble et généreux. Merci au nom des petits nègres et négresses qui vous doivent la double liberté du corps et de l'âme. Merci au nom des missionnaires que vous avez assistés et encouragés. Merci surtout de la part de votre compatriote que le devoir appelle loin des rives du beau St-Laurent, mais dont le cœur reste avec vous.

Voici quelques paroles que j'ai recueillies dans la dernière lettre que m'écrit mon Vicaire Apostolique, Mgr Sogaro. Je les rapporte parcequ'elles sont des paroles de remerciements adressées au peuple canadien. "Après la réception de cette lettre vous laisserez aussitôt que possible la terre bénie du Canada pour venir nous rejoindre. Avant de partir je désire que vous adressiez au clergé canadien, si distingué par sa charité et sa noble hospitalité, par son zèle non moins que par sa sience et la sainteté de ses mœurs, de même qu'au peuple canadien, les plus vifs sentiments de reconnaissance au nom de toute la mission et en particulier au nom de l'humble vicaire apostolique qui, prosterné devant l'Adorable Cœur de Jésus, implore de cette source divine les plus copieuses bénédictions sur la noble nation canadienne.

Priez le clergé et le peuple de nous conserver toujours leur affection dans le Seigneur et surtout de ne pas nous refuser le secours de leurs prières pendant la lutte suprême que nous avons à soutenir en ce moment."

Que puis-je ajouter à ces paroles de mon vicaire apostolique ?—Elles sont l'écho des miennes, et le devoir le plus doux à mon cœur sera celui de prier chaque jour le Tout-Puissant de déverser sur le peuple canadien les plus abondantes bénédictions, afin que ce noble peuple prospère parvienne à la grandeur que lui méritent ses grandes vertus et surtout son incomparable charité.

A. BOUCHARD, P^{tre},
Missionnaire apostolique

Québec, 11 septembre 1884.

PREMIÈRE LETTRE

MR H. TÊTU, P^{re},

Aumônier de l'Archevêché de Québec.

A bord "The Ocean King" en vue des Côtes du Portugal,

28 septembre 1884.

Mon cher Monsieur,

Quelques lignes pour vous donner de mes nouvelles et vous apprendre que, partis de Sidney, Cap-Breton, vendredi, le 18 du présent mois, nous arriverons demain, le 29, à Gibraltar. La traversée a été splendide. Pour continuer d'anciennes habitudes que je ne saurais trop recommander, je n'ai pas vu l'ombre du mal de mer ni l'ombre de l'ennui, Du reste je n'en avais pas le temps, occupé que j'étais à faire connaissance avec mes paroissiens nouveaux et à leur donner les secours de mon ministère. Nous avons 379 voyageurs, la plupart catholiques. Je suis on ne peut mieux avec tous les officiers qui se montrent d'une politesse exquise et me laissent la plus grande liberté. Je porte la soutane, je prêche *opportune, importune*, quand bon me semble, je fais la prière du soir en public, je confesse ; enfin je suis comme un curé dans sa paroisse ; et, si le bateau qui me porte s'appelle le "roi de l'océan," je suis presque roi à son bord. Malheureusement les trônes d'aujourd'hui ne sont pas très-solides, et le "roi de l'océan" s'est fait rouler par les vagues comme le dernier des sujets ; ce qui fait que je n'ai pu dire la messe que deux fois depuis mon départ de Québec.

Un des sauvages de Manitoba est mort jeudi dernier après quelques jours de maladie seulement. Le pauvre homme était protestant et il m'a paru bien convaincu que sa religion était excellente. Vous comprenez que ce n'était pas le temps delui donner des doutes à ce sujet et de faire de la controverse. Il était à l'agonie et il me fallait le préparer à la mort : je l'engageai à demander pardon à Dieu pour toutes les fautes de sa vie, et aussi longtemps qu'il eut la connaissance, je lui ai fait dire : Jésus, ayez pitié de moi. J'espère que le Divin Sauveur lui a fait miséricorde et qu'il a entendu la dernière

pière de ce pauvre sauvage. Vendredi matin eut lieu la sépulture dans la mer. C'est une bien triste cérémonie qui laisse dans l'âme de longs et douloureux souvenirs. C'était le premier sacrifice de l'expédition du Nil. Hélas ! nous en ferons probablement bien d'autres. Mais on ne va pas à la guerre sans qu'il en coûte. Mes bateliers sont pour un grand nombre des jeunes gens intelligents et religieux, de véritables Canadiens, et je suis tellement content d'eux que je me propose de les accompagner jusqu'à Kartoum ; je déciderai cette importante question quand je serai rendu au Caire, ou plutôt c'est mon Evêque qui la décidera, car je vais me mettre à son entière disposition. Que de choses j'aurais à vous conter ! mais le temps me fait défaut et j'ai une trentaine de petits mots à écrire à droite et à gauche ; de plus c'est une sérieuse affaire que d'écrire lorsque le *steamer* ne cesse de rouler et menace de me faire passer pardessus la table avec toutes mes idées les plus lumineuses.

Nous ne serons que quelques heures à Gibraltar et nous nous dirigerons sur Alexandrie, puis au Caire, d'où je vous écrirai aussitôt que possible. En attendant, je vous prie de présenter mes respects à monsieur l'Administrateur et aux autres messieurs de l'Archevêché. Me recommandant aux prières de tous et en particulier aux vôtres, je demeure votre obligé serviteur et ami,

A. BOUCHARD, P^{re},
Missionnaire Apostolique.

DEUXIÈME LETTRE

Le même au même.

Le Caire, 15 octobre 1884.

Révérènd et bien cher monsieur,

Il y a huit jours que je suis arrivé dans la capitale de l'Egypte et il est temps, je crois, de vous en informer malgré la chaleur affreuse dont nous sommes favorisés. n'ai pas besoin de vous dire que j'ai été bien reçu par Monseigneur Sogaro, par les missionnaires et par les orphelins

Pauvres enfants, en m'apercevant ils pleuraient, riaient, parlaient tous à la fois ; c'était une scène indescriptible. Et moi aussi je pleurais, mais que j'étais heureux ! Ah ! il y a des moments dans la vie qui valent des siècles et qui font oublier bien des sacrifices. J'aurais désiré la présence de mes compatriotes si bons et si généreux pour notre mission, ils auraient joui en voyant le bonheur de ces pauvres enfants de la Nigritie, bonheur que leur procure leur incomparable charité. En embrassant ces chers petits noirs, j'étais obligé de reconnaître que j'avais fait bien peu pour eux, mais j'étais content de pouvoir me dire que j'avais fait quelque chose.

Je pensais que les Canadiens de l'expédition du Nil se rendraient au Caire ; mais arrivés à Alexandrie, ils avaient trouvé l'ordre de continuer leur voyage, sans s'arrêter, jusqu'à Wadi-Halfa. Quant à moi, il me fallait absolument venir ici pour voir mon supérieur et j'obtins facilement la permission des autorités militaires. Monseigneur Sogaro a été enchanté de tout ce que j'avais fait et il m'a donné l'ordre de continuer ma mission de chapelain. Je partirai vendredi matin pour Wadi-Halfa, à une douzaine de jours du Caire. J'ai hâte de rejoindre mes Canadiens pour me rendre avec eux jusqu'à Dongola qui sera, dit-on, le centre des opérations de notre petite armée.

Ici l'on dit les choses les plus contradictoires au sujet de notre expédition ; selon les uns, nous courons à une mort certaine ; selon les autres, nous allons seulement faire une promenade sentimentale. Pour ma part, je vais mon chemin sans m'occuper des cancan, bien décidé à faire mon devoir quoiqu'il puisse m'en coûter. Ce qui m'encourage beaucoup, ce sont les excellentes dispositions de ceux que l'on a confiés à mes soins. Que de consolations ces braves m'ont données pendant la traversée ! De Gibraltar à Alexandrie, la mer était si calme qu'il m'a été possible de célébrer la messe tous les jours et j'ai eu le bonheur de donner la sainte communion à presque tous mes canotiers avant d'arriver à Alexandrie. Un matin, j'en ai communiqué 53. Ces bons enfants du Canada sont les mêmes partout ; ils ont toujours un grand respect et une grande confiance dans la prêtre catholique, même quand il s'appelle le Père Bouchard. Avec de

pareils paroissiens on peut se rendre au bout du monde et par conséquent jusqu'à Kartoum. J'espère pouvoir vous écrire bientôt. En attendant je me recommande à vos prières ainsi que mes bateliers. Demandez à Dieu qu'il nous préserve des dangers hélas ! si nombreux qui nous attendent, afin que tous, nous puissions revenir sains et sanfs dans notre belle et chère patrie.....

Votre ami dévoué,

A. BOUCHARD, Ptre, Miss. Apost.

TROISIÈME LETTRE

Le même au même.

Camp militaire de Gemai, Haute-Egypte, 4 décembre 1884.

Mon cher Monsieur.

Il y a longtemps, je pense, que vous attendez une lettre de moi. Il me semble vous entendre dire : " que fais donc le père Bouchard ? il est plus fort pour parler que pour écrire ! " Hélas ! je suis forcé de l'avouer ; mais que celui qui est sans péché me jette la première pierre. Malgré tout, me voici à vous conter mes impressions de voyage. J'espérais toujours pouvoir le faire convenablement ; c'est-à-dire qu'un jour ou l'autre j'aurais autre chose que mes talons pour siège, et pour table une boîte ayant plus de six pouces de hauteur, mais vain espoir ! je m'aperçois que je n'aurai rien de ces vanités pendant l'expédition et je viens vous entretenir quelques instants à la *buona*, comme disent les Italiens. Si vous me demandez en Arabe : "Zaïac ? Kef-aala - Antatayeb ? " je vous répondrai : " El Amdel Allah " ce veut dire, comme vous vous en rappelez sans doute : " Comment allez-vous ? comment vont vos affaires ? Etes-vous content ? " Et je vous réponds : " très-bien, Dieu merci.

Oui, je me porte très-bien, malgré l'énorme différence qu'il y a entre la vie de camp et celle que me faisaient

messieurs de l'Archevêché et les charitables curés du Canada. Au souvenir de la cuisine canadienne, je me prends à mépriser les oignons d'Egypte et le biscuit sec du gouvernement Britannique ; mais vous comprenez que c'est là un détail dont je m'occupe assez peu et qui ne mérite pas l'attention d'un chapelain militaire ! Voici en peu de mots quelles ont été mes aventures depuis mon départ du Caire, qui a eu lieu le 17 octobre. Après avoir dit adieu à Mgr Sogaro, à mes confrères missionnaires et à mes chers orphelins, je pris le chemin de fer pour rejoindre au plus tôt les canadiens qui devaient être déjà loin.

Le trajet dura toute la journée ; je mangeai de la poussière beaucoup plus que ma ration et je n'arrivai qu'à 10 heures du soir à Assiout, où il me fallut laisser le train pour la bonne raison qu'il n'allait pas plus loin. De suite je vis le commandant du camp, qui me donna l'ordre de continuer mon voyage. Je louai un âne, plaçai dessus mon bagage et ma personne, et ainsi les uns sur les autres, nous fîmes environ deux milles pour me rendre au bateau à vapeur qui partait à minuit pour Assouan. Comme ces bateaux sont très petits et qu'il y avait plusieurs officiers, il fallut se mettre deux par cabine. Or il est bon de savoir que ces cabines sont à peu près grandes comme un four. Enfin, tant bien que mal, me voilà installé dans ce four avec un officier Anglais, un brave et digne homme qui sait se faire tout à tous. Quand je dis que les cabines ressemblent à des fours, j'entends aussi dire qu'elles sont chaudes comme des fours au moment d'y mettre le pain.

Après avoir soupé par cœur, je me couche ; quelques instants après mon officier en fait autant et nous finissons par nous endormir malgré une chaleur étouffante. Nous avions laissé ouvert un tout petit carreau de dix pouces environ ; c'est tout ce qu'il y avait d'ouverture pour éclairer et changer l'air. Nous n'avions pas remarqué que le bateau était trop chargé et que notre fenêtre était à fleur d'eau. Or, pendant que nous dormions, voilà que le bateau se mit à pencher de notre côté et je vous prie de croire que l'eau ne se faisait pas prier pour entrer. Elle ne mit pas grand temps à parvenir jusqu'à moi. Imaginez un peu le plaisir de se réveiller à

moitié noyé ! Je me mets à crier à tue-tête ; mon compagnon se réveille : — nous allons nous noyer, lui dis-je ; mais je m'aperçois tout à coup que c'est de la fenêtre que vient le danger et je le dis à l'officier anglais qui me répond en se tournant pour se rendormir : — fermez le carreau, c'est ce à quoi j'avais déjà pensé et je crois qu'il n'y avait rien de mieux à faire dans la circonstance ! mais ce n'était pas tout, car il fallut réparer ensuite les dommages causés par l'inondation : nos malles avaient été envahies par l'eau et j'eus à remercier le ciel de ne pas avoir eu ma chapelle avec moi, dans la cabine, car elle aurait été bien endommagée.

Après cinq jours de voyage dans ce misérable navire Egyptien, j'arrivai à Assouan ; le commandant du poste me remit l'ordre de partir de suite pour Shellal, trois milles plus loin. On y va en chemin de fer. A Shellal le commandant me dit que j'aurai trois jours de repos avant de quitter pour Wadi-Halfa. Cette nouvelle me réjouit le cœur et je vais de suite me mettre à l'ombre pour jouir encore davantage. J'étais là depuis dix minutes, à causer avec des chrétiens qui m'avaient reconnu pour prêtre, lorsque j'entends crier et demander en anglais si quelqu'un a vu l'abbé Bouchard. — Que voulez-vous de lui ? le voici. — Et l'on me conduit au commandant qui me montre un télégramme lui disant de me faire partir immédiatement par le bateau postal. Ce bateau postal est tout simplement une chaloupe à vapeur très-petite et très-incommode ; n'importe, je n'avais pas à choisir et je m'embarquai immédiatement. Au moment du départ, le capitaine me demande : avez-vous vos rations ? — Quelles rations ? lui dis-je — Eh bien ! des provisions de bouche ; ici chacun doit avoir ses rations. — Alors je réponds comme un homme au-dessus de ses affaires : je n'ai absolument rien. Vite l'on court dire au commandant que l'abbé n'a rien à manger pour cinq à six jours, et ce brave homme, sachant probablement que je n'appartiens pas à la famille du docteur Tanner, s'empresse m'envoyer des rations pour sept jours. Cette importante cérémonie terminée, nous partons ; le bateau va à merveille. Vers le soir, comme j'avais diné par cœur, je m'occupai scruter les mystères de mon panier à ration : ce n'était précisément une corne d'abondance ; tout de même il y av

biscuits, pommes de terre, thé, café, sucre, une boîte de viande, d'Amérique s'il vous plait, et quelques oignons. L'inventaire terminé, je prends les armes. N'ayez pas peur, je suis pacifique ; je saisis un oignon d'une main, un biscuit de l'autre et me voilà à table ; je dévore le tout et j'arrose avec l'eau troublée du Nil ; je me disais ensuite sous forme de consolation : mon ami, voilà un souper qui ne te restera pas sur le cœur !

Le lendemain dans l'avant-midi, nous eûmes le bonheur de rejoindre les bateliers Canadiens qui, comme vous le voyez, n'avaient pas fait long de chemin pendant les dix jours que j'avais passés au Caire. Inutile de vous dire qu'ils étaient contents de me voir ; plusieurs pensaient que je serais retenu par mon évêque et que je ne pourrais continuer le voyage avec eux. Quatre jours après nous arrivions à Wadi-Halfa, et l'on nous envoyait camper à cinq milles plus loin sur le bord du Nil, à la 2ème cataracte, qui est vraiment magnifique. Que le Nil est beau à voir en cet endroit surtout le soir au clair de la lune ! Mais comme je changerais tout cela pour la paisible Rivière-Ouelle ! Le murmure de cette petite rivière en dirait plus à mon cœur que les bruits mystérieux du Nil. Il y avait à peine trois jours que nous étions campés en cet endroit, que nous recevions l'ordre de nous rendre quelques milles plus loin, puis arrivés là, même ordre encore d'avancer.

Nous devions lever le camp de bon matin, afin d'être prêts quand les chameaux arriveraient vers six heures pour transporter les bagages. C'était le vendredi ; nous attendons au soleil brûlant, sans pouvoir trouver la moindre plante pour nous mettre à son ombre. Midi arrivé, nous dinons par cœur ; le soir pas de chameaux encore, il faut passer la nuit à la belle étoile. Le jour suivant, samedi matin, nous recevons l'ordre de partir du camp où nous n'étions pas encore rendus. Nous renvoyons le courrier avertir le commandant du camp le plus voisin que nous étions ennuyés de la vie qu'on nous faisait. Quelques heures après, les chameaux arrivaient enfin. Voyant qu'on prenait un temps infini à charger ces affreuses bêtes et que la nuit approchait, je me décidai à partir à pied en compagnie du brave colonel Kennedy de Mani-

toba. Nous voilà en route après avoir pris des informations sur le chemin à suivre. L'on nous avait dit : marchez trois milles environ, puis tournez à droite près d'un village Arabe et vous trouverez facilement le camp. J'étais sous l'impression que ce village était le premier que nous devions rencontrer; autrement j'aurais pris un guide, et vous allez voir que j'aurais bien fait. Arrivés au premier village, je m'informe du camp, on me répond : *Ana ma aref*, je ne sais pas. Nous reprenons la route ou plutôt le désert, nous marchons, nous marchons, et nous marchons encore et pas de camp. La nuit était devenue affreusement noire—nous avions perdu la voie ; impossible de retourner ; nous étions égarés complètement. Le camp que nous cherchions était à environ six milles de celui que nous avions laissé ; nous avions fait au moins dix milles !

Que faire ? Aller demander l'hospitalité chez les Arabes ? —Impossible, car ils n'aiment pas les Européens. Rester dans le désert ? —La nuit était froide et nous n'avions pas de couverture. Le colonel me dit : nous allons nous enterrer dans le sable. L'idée n'aurait pas été mauvaise, n'eût été le danger d'être piqué par les scorpions. Enfin nous nous décidons à marcher toute la nuit vers ce que nous avions réglé être le Nord. Après une marche d'une couple d'heures encore, je n'en pouvais plus de fatigue. Pour comble de malheur, nous passions souvent près des villages et les chiens faisaient un vacarme infernal au risque d'éveiller les gens qui ne se seraient pas fait le moindre scrupule de nous assommer. Enfin nous arrivons dans un défilé où les cailloux nous brisaient les pieds ; tout-à-coup, dans le lointain, nous entendons parler, crier, on aurait dit qu'il y avait toute une armée. Nous approchons sans bruit et nous découvrons que c'est encore à des Arabes que nous avons affaire. Il ne fallait pas songer à aller plus loin ; nous voilà donc avec la belle perspective de passer le reste de la nuit à grelotter, avec la crainte d'être découverts et assommés. La position n'était ni brillante ni glorieuse. Ce qui m'ennuyait beaucoup, c'était de songer que le lendemain était dimanche et que je ne pourrais donner la messe à mes Canadiens. Enfin je dis au colonel : " nous avons fait notre possible pour nous t r

“ d’embarras et nous ne pouvons rien par nous-mêmes ; il faut prier. Vous êtes protestant, vous ne croyez pas en la puissance de la Ste Vierge, moi j’y crois, et je vais dire un chapelet à cette bonne mère.—Oh ! oui ; me répond mon compagnon, priez, votre prière sera peut-être entendue.” Je me mis donc à réciter mon chapelet avec toute la ferveur dont j’étais capable ; mais que de distractions ! Que de fois j’ai pensé au Canada ! Je me disais : si je meurs ici, l’on ne saura jamais au pays ce que je suis devenu ; je regrettais bien alors de m’être engagé sans guide dans ce désert inconnu ; et je priais Marie de me tirer de ce mauvais pas.

Quand j’eus finis mon chapelet, le bruit avait cessé ; nous étions grelottants ; je voyais l’impossibilité de passer la nuit en cet endroit ; je dis au colonel : —si vous voulez, nous allons marcher encore un peu. Qui sait ? peut-être sommes-nous dans le voisinage du camp de Gémai (que nous savions être à une douzaine de milles de celui où nous voulions nous rendre.) Nous avions à peine marché un mille, qu’au détour du défilé, nous voyons une lumière, puis une autre, et puis un grand nombre, et nous arrivons à un camp, le camp de Gémai ! Quel bonheur ! “ Votre prière a été entendue, me dit le Colonel Kennedy.” Le camp que nous avions passé sans le voir et où étaient nos hommes, se trouvait à une dizaine de milles plus bas. Après avoir pris un peu de repos, je repartis, avec un guide cette fois, pour aller dire la messe à mes canadiens, au camp de Bab-el-Kebir. A huit heures la messe était dite, mais je n’ai pas besoin de vous dire que j’étais épuisé de fatigue. Je me reposai en racontant aux bateliers mes aventures de la nuit et j’avais encore la parole, quand l’ordre nous arriva de plier bagage pour Gémai, où l’on nous a laissé respirer depuis plus de trois semaines.

Il va sans dire que nous ne connaissons rien de l’expédition et je suis sûr que vous en savez bien plus long que moi. Les bateliers canadiens se distinguent véritablement par leur bonne conduite et par l’habileté qu’ils déploient pour faire remonter le Nil aux bateaux ; je vous assure que ce n’est pas une petite affaire. Je les accompagne très souvent dans leurs expéditions et nous revenons le soir en chantant : en roulant ma boule, roulant. J’ai beaucoup à faire : je confesse, je

prêche et je dis la sainte messe assez régulièrement. Jusqu'ici notre voyage a été des plus heureux, vu les circonstances et les dangers ; nous n'avons perdu que cinq de nos hommes, qui se sont noyés. Sans que je l'aie demandé, l'on a augmenté mon salaire de cinquante piastres par mois et j'ai eu le bon esprit de ne pas refuser ; je suis officiellement reconnu comme capitaine dans l'armée Britannique, aussi je porte l'habit militaire : pantalon et gilet gris, avec boutons jaunes et quatre étoiles sur le collet. Si j'ai le bonheur de retourner au pays, je me présenterai devant vous avec mes insignes de capitaine et j'espère que vous me ferez le salut militaire. En attendant ce salut, veuillez agréer ceux de votre ami dévoué,

A. BOUCHARD, P^{re},
Missionnaire Apostolique.

BV
 1815
 113
 A5

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

VINGT-SIXIEME NUMERO, JUIN 1885.

SOMMAIRE.

LA PERSECUTION DANS L'EXTREMORIENT. — TONG-KING OCCIDENTAL. — (Suite.) — Souvenirs d'ébelle. — Lettre de M. Pinabel à M. Delpech, Supérieur des Missions Étrangères. — Lettre de Mgr Piquet, Vicaire Apostolique du Tong-King Occidental, à MM. les Curés de la Province de la Yee.	91
COCHINCHINE SEPTENTRIONALE. — Lettre de Mgr Casper, Vicaire Apostolique de la Cochinchine Septentrionale. — Histoire des chrétiens.	119
LA PERSECUTION EN ANNAM. — (Suite de Mgr Piquet, Vicaire Apostolique du Tong-King Occidental.) — Les cinq martyrs du Laos septentrional. — Lettre de Mgr Casper, Vicaire Apostolique de la Cochinchine Septentrionale.	120
TONG-KING OCCIDENTAL (ANAM) — Dernière lettre de M. Tardif, ancien maître-martyr, chez les Annames du Tong-King Occidental. — Lettre de Mgr Piquet, Vicaire Apostolique du Tong-King Occidental. — Lettre de Mgr Chaumon, évêque de Capes, archevêque du Kouang-Tong, à MM. les Supérieurs et Directeurs du séminaire des Missions Étrangères de Paris. — Lettre de M. Mouchet, maître du Kouang-Tong, à Mgr Chaumon. — Lettre de Mgr Chaumon, évêque du Tonkin, à Mgr Piquet, Vicaire Apostolique du Tong-King Occidental, à M. le Supérieur des Missions Étrangères de Paris. — Lettre de Mgr Piquet, évêque du Tonkin, à M. le Supérieur des Missions Étrangères de Paris.	120
NOUVELLES DE LA CHINE. — Lettre de M. P. Desroches, Procureur des Missions Étrangères Espagnoles à Hong-Kong, au R. V. Marie-Alphonse Savari.	120
PE-TCHÉ-LI SEPTENTRIONAL. — Extrait d'une lettre de M. Hamblin, missionnaire à Peking.	120
MSSIONS D'AFRIQUE. — Lettre de S. E. le Cardinal Lavigne à M. le Président et membres des Conseils de la Province de la Propagation de la Foi, sur les Missions de la Tunisie.	120
LES MISSIONNAIRES CATHOLIQUES ET PROTESTANTS.	120
SOUVENIRS DU JAPON.	121

MONTREAL:

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1885

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

« pour objet d'étendre et de propager la foi catholique, d'éclairer de ses divines lumières les peuples infidèles, comme aussi d'établir des missions au milieu d'un grand nombre de catholiques privés des secours de la religion et incapables, à cause de leur pauvreté, de subvenir à l'entretien des prédicateurs de l'Evangile. Les moyens qu'elle propose à ses Associés, pour atteindre le but de son institution, sont des œuvres de piété et de charité, dont voici le détail :

1^{re} Chaque associé doit dire tous les jours un *Pater* et un *Ave Maria*, avec cette courte invocation : *St. François-Xavier, priez pour nous*. Il suffit de diriger, une fois pour toutes, l'intention du *Pater* et de l'*Ave* de la prière du matin ou de celle du soir ;

2^o Chaque associé doit donner en aumône un centime par semaine.

Les avantages et les privilèges attachés à cette Association par les Souverains Pontifes, sont :

Pour l'Archidiocèse de Québec et le Diocèse de Montréal :

1^{re} Indulgence plénière, le 31 mai, anniversaire de la fondation de l'Œuvre, et, le 11 décembre, fête patronale de l'Association, ou un jour dans l'Octave de ces deux fêtes ;

2^o Indulgence plénière, deux jours de chaque mois, au choix des Associés ;

3^o Indulgence plénière, le jour de l'Assommoir et celui de l'Assommoir, ou un jour de leur Octave ;

4^o Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où se fait chez une communauté générale de tous les Associés défunts ;

5^o Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où quelque-uns ayant appartenu au Conseil, à la Division ou à la plénière, il faut s'approcher des Sacraments, venir à l'église, et y prier selon les intentions du Souverain Pontife. Les enfants qui n'ont pas fait leur première Communion peuvent aussi les gagner en accomplissant une œuvre méritoire, imposée par leurs confesseurs ;

6^o Indulgence plénière, à l'article de la mort, au moment où, sur la bouche, le saint nom de Jésus ;

7^o Indulgence de trois cents jours chaque fois qu'on se sera confessé, au moins cent fois de suite, se fera.

Adm.
Séminaire
11-26-30
23448

La Persécution dans l'Extrême Orient.

[Les Missions Catholiques.]

TONG-KING OCCIDENTAL

(Nouveaux détails.)

Lettre de M. Pinabel à M. Delpech, Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères. (Suite.) (1)

Après notre déjeuner, il fallut de nouveau chercher quelque cabane et tâcher de rencontrer quelques sauvages, sous peine de nous exposer à mourir de faim. Remonter le torrent plus haut, nous enfoncer encore dans la montagne était inutile, parce que de ce côté il n'existe plus aucun village. En nous éloignant sans cesse, nous ne pouvions plus trouver aucun sauvage.

Descendre de nouveau le torrent était assez dangereux, car nous nous rapprochions des brigands, qui parcouraient la forêt pour s'emparer des effets cachés çà et là. Cependant je me décidai à descendre avec ma petite troupe jusqu'à une certaine distance.

Peut-être la bonne Providence nous ménagerait la rencontre de quelques-uns de mes catéchumènes, en fuite comme nous. La nécessité nous donna des forces, et notre espoir ne fut pas trompé. Je recitai de tout mon cœur le *Pater*, et répétais la demande : *panem nostrum quotidianum* : "Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, Père céleste qui nourrissez les petits oiseaux." Après une heure de marche dans le torrent, nous eûmes le bonheur de rencontrer un sauvage que j'avais baptisé il y a quelques jours. Il avait un reste de riz cuit qu'il nous donna ; nous le parta-

(1) Voir No. 25 des Annales de la Propagation de la Foi, p. 80.

geâmes aussitôt, et chacun en eut à peu près la grosseur d'un œuf. De plus, il nous conduisit vers sa petite cabane, cachée à quelque distance dans la montagne. La joie de retrouver un abri, un bon feu, un repas de riz, nous fit oublier toutes nos fatigues et chacun se mit à raconter les accidents et les malheurs de la veille.

La joie ne devait pas être de longue durée. Le soir, accourut tout essoufflé un neveu de notre sauvage. L'émotion l'empêcha longtemps de parler; enfin il nous dit : " Ayant rencontré sur ma route un des hommes du Père, appelé Phuong, j'ai rebroussé chemin pour le conduire à Nong-cat, village éloigné où je croyais que le Père s'était retiré. En chemin nous avons été pris par les brigands qui nous ont liés. Ils m'ont demandé où était le Père, m'ont dit qu'il fallait que notre maison se soumit aux brigands et les suivit; ensuite il m'ont relâché, mais ils ont gardé le catéchiste. " Ce catéchiste a eu la tête tranchée.

Cette nouvelle nous remplit de tristesse et d'inquiétude pour l'avenir. Notre sauvage surtout paraissait bouleversé. Il ne se trouvait plus en sûreté, même dans cette cabane. Si les brigands découvraient le Père chez lui, il serait tué lui-même. D'ailleurs nous étions trop nombreux; le riz devait manquer sous peu. Après bien des délibérations, il fut décidé que nous ne pouvions nous séparer aussitôt. Le lendemain matin, deux sauvages sur les quatre qui étaient avec nous, iraient chercher du riz que j'avais caché dans une montagne : peut-être les brigands ne l'avaient pas pris. De plus, pendant le jour, nous devons abandonner la cabane et nous cacher en divers endroits, et le soir revenir pour le repas. Après cette délibération, nous nous livrâmes au sommeil.

Au réveil, deux sauvages partirent pour rapporter du riz, s'il était possible. Les deux autres, sous divers prétextes, s'éloignèrent de nous; ils allèrent visiter leurs femmes et leurs enfants cachés à un autre endroit de la montagne. Lorsque je me vis seul avec mes hommes, je commençai à soupçonner que peut-être les sauvages nous abandonneraient. Nous comptons les heures, et midi arriva; personne ne revenait : le soir nous étions encore seuls.

Il devint évident pour moi que les sauvages saisis

crainte avaient fui, sans oser nous prévenir. Nous étions fort inquiets ; car le riz allait nous manquer, et nous ne connaissions pas assez le chemin pour retrouver la route de la plaine annamite, à travers la montagne : nous ne connaissions que la route suivie ordinairement par les voyageurs, et nous ne pouvions la suivre, parce que les brigands avaient établi partout des postes. Je résolus de rester le plus longtemps possible dans la montagne et de ne partir qu'au moment où nous n'aurions plus aucun espoir de secours. Il nous restait environ trois litres de riz, du poisson sec et quatre poules. Afin de faire durer le riz plus longtemps, nous allâmes chercher des fruits de palmiers dans la forêt, nous pûmes passer ainsi le 3 et le 4 janvier. Le soir du 4, il ne nous restait plus qu'un petit repas de riz. Il fallait donc se décider à partir le lendemain matin, nous devions descendre du côté de la plaine, parce que tous les sauvages avaient quitté leurs villages et s'étaient enfuis.

Le samedi matin, 5, nous nous recommandâmes de tout cœur à la bonne Mère, à notre ange gardien, et nous ar-tîmes. Le temps était froid et pluvieux. Nous allions être trempés ; mais nous avions moins de chance de rencontrer les brigands. Il m'est impossible de dire combien nous avons souffert pendant cette journée. Nos craintes étaient continuelles, parce que nous passions nécessairement près des villages et des postes occupés par les bandits.

Il nous suffisait de rencontrer même un enfant pour nous faire prendre. Nous fîmes donc forcés de marcher continuellement dans des fourrés impénétrables ; des sangsues sans nombre montaient de tous côtés, sans que nous eussions le temps de les chasser. Par malheur nous nous égarâmes plusieurs fois dans la forêt. Une fois même, nous allâmes tomber près d'un village, vrai nid de rebelles... Nous avons longtemps cherché le chemin ; et, comme j'avais conservé une boussole, je pus juger à peu près de la direction.

Après avoir marché de nouveau quelques instants, nous trouvâmes un petit torrent, dont le cours nous indiquait la route, et aussitôt nous nous mîmes en mesure d'y descendre, pour rendre notre marche moins pénible. Les bords du torrent étaient tellement fourrés, que nous dûmes chercher un

chemin un peu plus loin. Ce fut un miracle de la Providence ! Car, au même moment, environ quarante brigands, conduisant une dizaine de prisonniers, passèrent sous nos yeux, remontant ce même torrent. Si nous étions descendus cinq minutes plus tôt, nous étions pris. Les broussailles empêchèrent les brigands de nous apercevoir. Nous les entendîmes se réjouir de leurs succès. L'un dit :

“ Depuis que je suis né, je n'ai jamais passé une aussi joyeuse journée qu'aujourd'hui ! ”

Ils venaient de ma résidence, où ils avaient bu mon vin et mangé mes bœufs et mon riz.

Je leur souhaitai bon voyage, et aussitôt après leur disparition, nous descendîmes nous-mêmes dans le torrent au pas de course. Nous avions enfin retrouvé notre chemin, et nous étions désormais à peu près en sûreté. Mais il fallait encore marcher longtemps, dans l'espoir d'arriver à un village où je connaissais un marchand annamite chrétien, qui pourrait nous donner du riz.

Notre marche était pénible ; il nous fallait passer dans un torrent glacé, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. A la nuit, nous étions exténués, et nous nous décidâmes à coucher sur les bords du torrent. Aussitôt nous allumons du feu. Il nous restait encore, pour sept personnes, à peu près le riz nécessaire pour le repas d'un enfant, et quelques petits poissons salés. Pendant que les uns attisaient le feu, les plus forts coupèrent des bambous, afin de construire deux petits radeaux. Le lendemain matin, nous espérions pouvoir descendre sans grands dangers. En effet, après avoir passé une nuit assez pénible sur les cailloux, nous nous jetâmes sur nos radeaux, et, vers dix heures, le jour de l'Épiphanie, nous arrivions près du village, où j'espérais rencontrer ce marchand chrétien. Quelle ne fut pas ma déception, lorsque j'appris que, quelques jours auparavant, les brigands, ayant passé chez lui, l'avaient attaché deux fois pour le tuer ! Ils l'avaient ensuite épargné ; mais lui, saisi de frayeur, s'en enfui dans la plaine.

Les gens du village, qui étaient païens, ne voulurent même pas nous vendre un peu de riz. Nous fûmes forcés de continuer notre chemin. Un peu plus bas, nous ren-

trâmes un païen honnête qui consentit à nous fournir du riz, et même sans nous le faire payer. Que le bon Dieu le récompense de sa charitable hospitalité ! Il nous restait encore une petite journée de fleuve, pour arriver à une paroisse de la plaine. Mais nos radeaux mal construits ne pouvaient descendre le courant à cause des nombreux rapides. Par un heureux hasard, ou plutôt grâce à la Providence, nous trouvâmes une barque qui retournait aussi dans la plaine, et le patron consentit à nous recevoir.

Nous descendions joyeusement et rapidement le courant, lorsque, après une heure de route environ, nous apercevons une cinquantaine de soldats et un mandarin sur les bords du fleuve. Nous nous cachâmes au plus profond de la barque. Mais le mandarin força le patron d'aborder, et ordonna une visite en règle. Une nouvelle épreuve nous attendait : nous étions trahis et découverts.

Les soldats abordent aussitôt, s'emparent de nous, nous lient étroitement, et nous prennent le peu d'argent et d'objets qui nous restaient. J'avais encore, pendue à mon cou, la custode, dans laquelle j'avais renfermé un médaillon de la vraie croix. Tout me fut enlevé ; je perdis même mon turban.

Le mandarin voulait nous couper la tête immédiatement, et je crus le moment suprême arrivé. Je donnai une absolution générale à tous mes hommes, et offris mon sang à Jésus-Christ pour ma mission. Mais un chef subalterne moins cruel dit au chef :

“ Si ces gens sont coupables, le gouverneur de la province les condamnera, mais il n'est pas bon de les tuer ici sans jugement.”

Cette parole fut notre salut. Le mandarin fit une feuille qu'il envoya à la sous-préfecture, et dans laquelle il disait avoir rencontré un Européen et cinq Annamites qu'il livrait au sous-préfet.

Un chef et environ trente soldats devaient nous conduire. Après deux heures de marche pénible, nous parvîmes au village de ce chef, qui était un sauvage, ainsi que les soldats. Là, ils changèrent nos cordes pour de belles cangues en bambous coupés à la haie voisine. Un repas copieux nous fut donné, et nous pûmes reposer en paix. Pour moi, j'étais

moins inquiet que les jours précédents. Je n'avais plus qu'à me jeter entre les mains de la Providence, et, exténué de fatigue, je m'endormis tranquillement.

Le lendemain matin, nous commençons un pénible voyage de trois jours à pied. Je ne vous parlerai pas des injures, des quolibets qu'il nous fallut supporter et entendre. Cependant généralement les soldats furent assez bons ; la population païenne se pressait autour de nous, mais plutôt par curiosité que par haine.

Nous eûmes assez peu à souffrir de la faim, sinon un jour, où notre souper fut retardé jusqu'à une heure du matin. Mais le froid nous fut fort pénible. Nous allions tête nue, revêtus d'un habit léger ; tout le reste nous avait été enlevé. Seul, j'avais pu obtenir un chapeau de mendiant, pour me préserver un peu de la pluie et du soleil au besoin. Le froid nous fit tellement enfler les pieds que la marche devint très fatigante. Dès le second jour, un de mes catéchistes dut être porté en filet, et moi-même je dus m'y résoudre le troisième jour.

Le bon Dieu vint à notre secours. Le matin de notre troisième jour de marche, nous arrivions assez près d'une chrétienté, nommé Ké-Va. Quelle fut notre joie en apprenant que quelques hommes et quelques femmes dévoués venaient nous rendre visite ! Le chef des soldats refusa d'abord de les laisser entrer ; ensuite il leur permit de nous voir, mais en sa présence. Ils nous témoignèrent par leurs paroles et par leurs larmes combien ils prenaient part à nos souffrances. Je leur exposai notre situation, et leur dis de retourner chez eux nous chercher quelques habits. Mais tout le village avait fui. Alors ces braves gens se dépouillèrent eux-mêmes d'une partie de leurs vêtements, de leurs turbans, et nous les donnèrent. Une personne de cette chrétienté se dévoua et voulut nous suivre, afin de nous faire la cuisine et de laver nos habits.

Les chrétiens devaient aussi nous fournir de l'argent et riz. J'acceptai leurs offres avec reconnaissance. Ils pleuraient de compassion ; j'aurais volontiers pleuré de bonheur. O que la Religion est belle ! Avec les chrétiens, je retrouvai la pitié, la charité, le dévouement. Les jours précédents, ne voyais que froideur, mépris, dureté.

En suivant la route ordinaire, nous devions nécessairement passer en face de ce village chrétien appelé Vâ. Mais les soldats, craignant que les chrétiens ne cherchassent à nous délivrer, nous firent prendre un chemin détourné. Cela n'empêcha pas toute la chrétienté de courir à notre suite. Hommes, femmes, enfants, à genoux au milieu des champs, pleuraient sincèrement et nous témoignaient leur dévouement. Je les consolai, les engageai à avoir confiance, à prier Dieu, à réciter le rosaire avec ferveur, et je continuai ma route en cherchant à retenir mes larmes et à cacher mon émotion. Certes, mes larmes étaient des larmes de joie, et je n'aurais pas changé ma cangue pour un collier d'or.

Le soir du mercredi, 9 janvier, nous arrivions chez le sous-préfet. Il nous reçut froidement, mais d'une manière assez convenable, et nous fit préparer un repas

Le soir même, il me fit comparaître devant lui, et me dit qu'il allait nous faire conduire à la ville, auprès des grands mandarins, qu'au reste, nous n'avions rien à craindre, que les grands mandarins ne nous feraient aucun mal. Je demandai inutilement qu'on retardât notre départ jusqu'au lendemain.

Le mandarin nous fournit une barque sur laquelle nous avons passé la nuit. Nous arrivons de bonne heure à la ville, conduits par quelques soldats et leur chef. J'avoue que pendant cette nuit je dormis peu, et mes réflexions furent nombreuses.

Je savais que toute notre mission était ravagée dans le Laos. On dit en route que quelques Pères du Laos étaient massacrés probablement. J'appris que plusieurs chrétientés avaient été pillées, des centaines de chrétiens et un prêtre annamite massacrés, il y avait quelques jours, dans cette même province. Comment croire que les mandarins ne profiteraient pas de l'occasion pour nous faire mourir ?

Après notre repas du matin, nous fûmes conduits à la ville et dans la citadelle. Les rues étaient trop petites pour contenir les curieux qui se pressaient à notre suite. Il y avait là aussi, mêlés dans la foule, plusieurs chrétiens qui étaient venus pour voir l'issue de l'affaire. Presque tous pensaient et disaient tout haut : " C'en est fait ! Ils vont être décapités ! "

Après plusieurs heures d'attente dans la citadelle, nous vîmes enfin apparaître le *mandarin de la justice*.

Il me fit approcher et même asseoir à côté de lui, un peu plus bas. Il me fit boire du thé et se montra poli, alors seulement je compris que nous étions hors de danger. Il ne m'interrogea pas du tout. Il se contenta de chercher à me faire croire que les grands mandarins étaient très innocents des massacres arrivés, qu'ils allaient faire saisir les coupables, etc....

Je savais à quoi m'en tenir ; mais, par des réponses évasives, je lui fis croire que je ne soupçonnais pas les grands mandarins, que j'espérais obtenir justice.

Après une demi-heure d'entretien, je demandai au mandarin un passe-port pour sortir de la province, et revenir au collège de Phuc-Nhac, dans la province Ninh-Binh. Il consentit à me donner cette feuille, et je me retirai dans une maison chrétienne de la ville, où je passai une soirée et une nuit tranquilles, rendant grâce à Dieu de la protection visible qu'il nous accordait.

Le lendemain matin, vendredi, nous partîmes par la voie de terre ; et le samedi soir, j'arrivai dans la province de Ninh-Binh, à la paroisse de Phât-Diêm, où je rencontrai le supérieur du collège de Phuc-Nhac, le Père Dumoulin, qui, ayant appris mon arrivée, voulut bien venir audevant de moi ; et, le dimanche, je me retrouvai au collège au milieu des bien-aimés confrères.

Tel est l'état actuel de notre mission du Laos. Quelle épreuve pour de nouveaux chrétiens ! Ils sont dispersés dans les montagnes, et ne peuvent ensemençer leurs champs. Ils ont perdu leurs buffles pour labourer. La famine suivra la guerre et il est bien à craindre que beaucoup de catéchumènes ne retournent au paganisme ! Nos chrétiens fuiront peut-être aussi dans d'autres tribus païennes, pour chercher quelques moyens d'existence, et ainsi tout sera à refaire.

Daigne le bon Dieu entendre la voix du sang de ceux qui sont tombés sous le sabre du bourreau ! Pour moi, j'espère vivre et mourir pour cette mission à laquelle je me suis dévoué volontiers par obéissance à notre vénéré vicaire apostolique.

Je ne connais pas encore les pertes matérielles ; mais je suis à peu près certain que tout est ruiné. Pour moi, j'ai perdu pour peut-être 2,000 fr. d'objets, d'ornements sacrés.

Les pertes, dans mon district seul, doivent s'élever à environ sept ou huit mille francs. J'espère que l'Œuvre de la Propagation de la Foi et les âmes généreuses nous aideront à relever ces ruines.

Les pertes des sauvages sont incalculables. Je demande surtout le secours des âmes pieuses. Alors que tout paraît désespéré aux yeux des hommes, Dieu saura tout relever de sa main puissante.

LETTRE DE MGR PUGNIER, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Ha-Noi, le 28 février 1884.

Il y a quelques jours, j'adressais à M. Lesserteur, directeur au Séminaire des Missions Etrangères, un télégramme pour lui annoncer en résumé les grands malheurs qui viennent d'affliger notre Mission du Tong-King occidental. L'impossibilité d'avoir des renseignements certains et suffisants m'a empêché de vous écrire jusqu'à ce jour ; car des chrétiens n'auraient pu circuler dans nos provinces sans danger pour leur vie.

Depuis près d'un an, par suite de la haine de nos ennemis, la mission du Tong-King occidental passe par une crise bien pénible, qui nous a occasionné à mes prêtres et à moi une vive sollicitude, et qui a été pour nos chrétiens la cause de craintes, de dangers et de malheurs continuels. Mais, depuis trois mois surtout, la situation est devenue particulièrement critique, au point qu'il ne se passe pas de jour sans que je reçoive des nouvelles de menaces, de massacres de chrétiens et de pillages ou d'incendie de leurs villages. Que de fois j'ai pensé au saint homme Job dans son épreuve ! Car, comme à lui, m'arrive sans discontinuer des messagers de nouveaux malheurs. Mais, au milieu de tous ces désastres, le bon Dieu tend encore sa main miséricordieuse, il nous éprouve sans cependant permettre à nos ennemis de nous écraser entièrement,

et, au moment où nous croyons tout perdu, il arrête subitement le torrent dévastateur. Nous traversons de mauvais jours et la situation, déjà bien pénible, menace de s'aggraver encore, mais j'ai la ferme confiance que le Seigneur, préservera la Mission d'une ruine irréparable.

Je commence maintenant, non sans appréhension, le récit de nos malheurs, et, puisque vous avez fait un si bon accueil à ma dernière lettre, j'y joindrai le résumé des événements importants qui viennent de se passer au Tong-King.

Vers le mois d'octobre dernier, le gouverneur de la province chinoise du Yunnan écrivait au chef des *Pavillons noirs*, pour l'engager à résister vigoureusement aux Français, et il lui ordonnait de s'entendre avec les mandarins annamites, dans le but de massacrer les chrétiens, et d'enlever par là un appui à nos soldats.

A la fin de novembre, une ordonnance, faite au nom du chef des *Pavillons noirs*, approuvée par le maréchal annamite, annonçait aux sous-préfets de la province de Son-tay, que l'on avait des forces considérables, des munitions de guerre et des provisions de tout genre en très grande quantité, et que l'on se disposait à attaquer les Français à Hà-nôi. La pièce officielle ajoutait que, les chrétiens étant très nombreux et étant reconnus pour être les amis de la France, il fallait préalablement les exterminer, afin d'augmenter par là les chances de la victoire. La même pièce, dont j'ai eu une copie textuelle, faisait connaître les noms des villages chrétiens avec leurs populations et les principaux notables. Les sous-préfets recevaient l'ordre de mettre sans retard ce plan à exécution, et, dans le cas où ils rencontreraient une résistance, ils devaient en avertir le chef des *Pavillons noirs* qui leur enverrait des renforts. En même temps, on faisait exécuter des travaux considérables pour préparer une attaque sur Hà-nôi.

Mais l'amiral Courbet, alors commandant en chef de l'expédition, prévenait les mesures de l'ennemi, et, le 11 décembre, il partait pour Son-tay avec un corps de 6.000 hommes, y compris les auxiliaires tonquinois. Une partie des troupes prit la voie de terre, tandis que la flottille, composée de cannières et de chaloupes au nombre d'une vingtaine, remontant des jonques chargées de munitions et de provisions remontait le fleuve Rouge.

Le 13, les forces françaises campaient à quelques kilomètres des avant-postes de l'ennemi, les détruisaient en passant et, le 14, elles arrivaient devant le fort de *Phù-sá*. Ce point, admirablement bien situé à la jonction de deux digues, était une des clefs de *Son-táy*, et les Chinois y avaient établi un ensemble de travaux de défense qui le rendait pour ainsi dire imprenable.

Les troupes françaises enfoncèrent, non sans peine, les premières lignes ; mais elles se trouvèrent alors en face d'une route unique garnie de fortes palissades, de barricades en bambous, de tranchées, de terrassements et d'obstacles de tout genre, entassés sur une longue enfilade de 500 à 700 mètres, qu'il fallait nécessairement suivre. Au fond, se trouvait une dernière barricade, garnie de gros canons et défendue par les meilleures troupes des *Pavillons noirs*. Armées de fusils se chargeant par la culasse et protégées par de solides casemates, elles faisaient un feu nourri qui décimait les assaillants. Dans cet endroit resserré, entouré de tous côtés de défenses et de haies de bambous, les troupes ne pouvaient se développer ; il fallait nécessairement un coup de vigueur, et il fut fait. Les soldats avançaient malgré les obstacles, les balles et les boulets : à un moment cependant il fut impossible d'aller plus avant ; mais on a gardé les positions, quelques travaux de terrassement ont été exécutés à la hâte pour protéger les troupes et une lutte à outrance s'est prolongée toute la nuit, à quelques mètres de l'ennemi. Celui-ci, comprenant que la perte de ses lignes avancées était une large brèche ouverte à *Son-táy*, a tout tenté pour les conserver. Deux fois, dans la nuit du 14 au 15, il a fait des sorties en masse pour écraser les Français dans ce défilé et se réemparer du fort de *Phù-sá*. Mais la position était bien gardée et des corps étaient placés aux alentours pour empêcher l'ennemi d'effectuer un mouvement tournant.

La deuxième sortie des *Pavillons noirs*, à deux heures du matin, a été surtout un vrai coup de désespoir ; mais ils ne purent rompre les bataillons qui leur barraient le passage. Ahuris de tant de bravoure, ils ont abandonné cette terrible position pour se replier sur la seconde enceinte fortifiée, et, le jour venu, on s'est aperçu que l'ennemi avait évacué toutes les lignes extérieures.

Les combats acharnés, depuis le soir du 14 jusqu'au matin du 15, ont coûté aux Français plus de 50 morts et 150 blessés. Quand nous avons vu arriver ces derniers à Hà-nôi, nous étions effrayés et nous nous demandions si la prise de *Sontay* n'exigerait pas le sacrifice d'un millier d'hommes.

Dans la journée du 15, il n'y a pas eu de combat sérieux ; l'amiral fit occuper les positions pour l'attaque des deuxième lignes, appelées *enceinte extérieure*, parce qu'elles englobent toute la ville. Cette fortification consistait en un rempart en terre, entièrement garni d'épaisses haies et de piquants de bambous. Elle était protégée par un fossé rempli d'eau et par des *trous de loups* plantés aussi de piquants. L'ennemi avait établi des casemates dans l'intérieur du rempart pour se mettre à l'abri, et il tirait des meurtrières très rapprochées les unes des autres. A courts intervalles, se trouvaient de nombreuses pièces de canons et des fusils de remparts. Chaque face était flanquée de portes murées, vrais forts inexpugnables hérissés de défenses, protégés par de larges tranchées et des barricades en terre avec des bambous et de grosses pièces de bois.

Le dimanche matin, 16 décembre, la canonnade commença à huit heures ; d'abord assez molle, elle devint plus forte vers dix heures. A deux heures après-midi, elle fut terrible et accompagnée d'une fusillade que nous entendions très distinctement de Hà-nôi. C'étaient des décharges continues, qu'entrecoupaient des coups de canon par intervalle de deux ou trois secondes. Outre les sept canonnières dont le tir fut très régulier, l'artillerie de terre avait de son côté une quarantaine de pièces sous les ordres du brave colonel Réveillon.

Pendant plus de trois heures qu'a duré ce terrible combat, je vous avoue qu'il ne m'était pas possible de me livrer à un travail sérieux ; j'étais inquiet sur nos compatriotes exposés au feu de l'ennemi et je priais Dieu de les préserver de la mort. A un moment surtout, l'action fut particulièrement vive, et, dans la sollicitude que j'éprouvais au sujet tant d'âmes exposées à un danger imminent, je fis un vœu que le bon Dieu, malgré mon indignité, aura eu pour agréable.

A cinq heures 22 minutes, le feu cessa tout à coup. Insti

tivement, je dis aux catéchistes qui m'entouraient : " C'est fini ; on est maître de la position. " En effet, le lendemain nous apprenions que les Français s'étaient emparés de l'enceinte extérieure. L'ennemi avait opposé une résistance désespérée, mais impossible de tenir contre le feu et l'ardeur des troupes françaises. Les voyant pénétrer dans ses retranchements qu'il croyait inexpugnables, il fut saisi de frayeur et abandonna toutes ses positions sans avoir le temps de rien emporter. Le maréchal, avec ses troupes annamites, avait eu le prudente précaution de partir d'avance ; les soldats réguliers de Chine s'étaient débandés ensuite et enfin les *Pavillons noirs*, jugeant toute résistance inutile, avaient lâché pied.

Les Français sont entrés dans l'enceinte à la tombée de la nuit, et, pensant que l'ennemi s'était replié dans la citadelle intérieure murée, qui offrait encore un point de résistance terrible, l'amiral fit prendre des précautions contre toute attaque nocturne et pour donner l'assaut le lendemain. Vers minuit, les patrouilles avancées s'aperçurent que le plus grand calme régnait dans la citadelle, et, s'approchant avec prudence, elles reconnurent qu'elle était vide. En effet, l'ennemi consterné et complètement démoralisé n'avait pas osé tenter une dernière résistance de crainte de se voir investi. Dans sa fuite il laissa une trentaine de caisses d'argent, toutes disposées avec des bâtons pour être emportées, plus de 150, 000 cartouches de fusils se chargeant par la culasse ; toute l'artillerie composée d'une dizaine de pièces rayées et de plus de 100 gros canons, ancien système ; environ 400 kilos de dynamite ; toutes les munitions de guerre et provisions de bouche.

Le chef des *Pavillons noirs* partit avec une si grande précipitation qu'il n'eut pas même le temps de sauver sa correspondance officielle avec le gouvernement chinois et les mandarins annamites. M. Masse, chargé du bureau des renseignements auprès de l'amiral, fit là une capture précieuse qui rendra de grands services au gouvernement français et lui montrera les agissements de la Chine en Annam. La pièce officielle du gouverneur du Yunnan, ordonnant le massacre des chrétiens et dont on m'avait communiqué une copie avant la prise de *Son-tây*, doit se trouver sans doute dans les archives laissées par le chef des *Pavillons noirs*.

Il est difficile de fixer le chiffre des pertes de l'ennemi ; des renseignements sérieux portent celui de leurs morts à près de 900 et à 2,000 celui des blessés. On a vu trois cercueils renfermant des corps de mandarins chinois, revêtus de magnifiques habits de soie, que l'ennemi n'avait pas eu le temps d'enterrer. Tout le monde s'accorde à dire que l'aspect de *Son-tây* après la prise était horrible ; les défenses étaient criblées de boulets et de balles ; partout on ne rencontrait que des éclats d'obus, des cadavres, du sang, des armes abandonnées et des ruines.

La journée du 16, qui a eu un résultat décisif, a coûté aux Français une trentaine d'officiers et de soldats tués et environ 75 blessés.

L'effet produit par la prise de *Son-tây* a été immense ; les Chinois, les *Pavillons noirs* et les populations annamites croyaient cette ville imprenable ; aussi les habitants n'avaient-ils pas pris la précaution de mettre leurs biens meubles en sûreté.

L'opinion générale parmi les officiers s'accorde à faire l'éloge de l'amiral Courbet, qui a su si bien disposer toutes choses avec l'aide de son état-major, pour ne pas éprouver le moindre échec dans les combats livrés à l'attaque de cette place si importante. Il était secondé par le colonel Bichot, qui a été nommé général de brigade en récompense de sa brillante conduite, et par les officiers supérieurs et inférieurs de toutes armes, qui, m'a-t-on dit, ont fait preuve d'une vraie science militaire et d'une grande bravoure. Les différents corps de troupes, sans exception, ont montré un entrain et un courage extraordinaires. Des connaisseurs estiment que la prise de *Son-tây* sera un des beaux faits d'armes de l'histoire.

L'ennemi, après sa défaite, s'est porté sur la ville de *Hung Hoa* et les sous-préfectures supérieures de la province de *Son-tây*. Une fois hors de la poursuite des troupes françaises, les Chinois et surtout les *Pavillons noirs* ont commis dans la fuite des excès épouvantables. Ils pillaient tous les villages sans exception, incendiaient ceux qui essayaient de se défendre ; ils massacraient les hommes, les enfants et les personnes âgées, et menaçaient les jeunes femmes.

A la fin de décembre, nous avions déjà deux paroisses, comprenant plus de 30 chrétientés, entièrement dévastées, et les prêtres, poursuivis avec acharnement, ont dû fuir dans les forêts, d'où ils sont parvenus à grand'peine à gagner la ville de *Son-tây*. Depuis lors les *Pavillons noirs* ont continué leur œuvre de destruction et, en ce moment, cinq paroisses, situées dans les provinces de *Son-tây* et de *Hung-Hoa*, sont privées de prêtres et à la merci des Chinois qui les parcourent en tous sens, en vexant les populations.

Plus de soixante chrétientés ont été détruites, pillées, ou rançonnées. Environ 10,000 chrétiens sont dispersés dans les forêts, dans les villages païens, et ceux qui ne découvrent pas de refuge ailleurs, restent exposés à la merci de leurs ennemis. Près de deux mille ont été assez heureux pour trouver un abri à *Son-tây* et à *Hà-Nôi* ; il nous arrive tous les jours de petites troupes, surtout de femmes et d'enfants, auxquels il faut donner asile et distribuer des secours.

Une autre paroisse de la province de *Son-tây*, située au-dessous de la ville, qui avait eu déjà beaucoup à souffrir des *Pavillons noirs*, a eu de nouveau plusieurs chrétientés pillées et brûlées par de fortes bandes de brigands qui, en ce moment, continuent encore leurs ravages dans le pays.

Mais ce n'est pas seulement la partie nord de la mission, actuellement théâtre des opérations militaires, qui est soumise à de si rudes épreuves ; la province de *Nam-Dinh* et surtout celle de *Thanh-Hoa*, qui en forment la partie sud-est et sud, viennent de passer aussi par une crise qui démontre le degré de haine porté aux chrétiens. Là, ce ne sont pas les *Pavillons noirs* qui ravagent le pays, ce sont les *mandarins eux-mêmes*, qui, avec leurs troupes, ont fait à nos néophytes une guerre à mort. Ils ont exécuté un vaste complot d'extermination, conformément aux ordres donnés par la Chine, ordres dont j'ai parlé au commencement de ma lettre.

Le 23 décembre, une bande de lettrés de *Nam-Dinh* pillait et brûlait une petite chrétienté appelée *Phung-Xa*, coupait la tête à deux hommes et blessait gravement deux femmes âgées qui n'avaient pu fuir à temps. Heureusement à la même époque, une colonne, commandée par le colonel Brionval, était envoyée pour purger la province de *Nam-Dinh* des rebelles et

des brigands qui l'infestaient. Prévenu sans retard de la destruction à *Phung-Xa*, qui était le signal de l'extermination des chrétiens, le colonel Brionval en fut ému et agit avec vigueur : il alla attaquer les bandes de Lettrés qui s'étaient fortifiés dans plusieurs villages et il les dispersa complètement en leur infligeant des pertes sérieuses ; il parcourut ensuite le pays avec une très grande activité, mit par là les Lettrés dans l'impossibilité d'exécuter leur plan et sauva les chrétiens.

§ Mais le complot d'extermination a reçu, particulièrement dans la province de *Thanh-hoà*, une exécution terrible. Le 23 décembre, le quatrième mandarin de la province, chargé de la garde des montagnes, commençait, comme les lettrés de *Nam-dinh*, le pillage, l'incendie et les massacres dans le district supérieur de la nouvelle mission des *Châu* et *Laos*, dépendant de la même province. Ces bandes, après avoir saqué une trentaine de chrétientés, sont descendues dans le district inférieur, situé aussi en *Thanh-hoà* ; là, à partir du 1^{er} janvier, elles ont pareillement ravagé 25 villages de néophytes ou de catéchumènes. J'ai la nouvelle certaine qu'une dizaine de catéchistes, pris à l'improviste, ont été tués à leurs postes respectifs.

Un missionnaire, M. Pinabel, qui établissait la religion dans un nouveau poste, destiné à servir de communication avec la mission du *Laos*, vit sa petite chrétienté détruite. Il venait de recevoir les provisions que j'avais envoyées pour l'année ; tout a été perdu. Le Père, dans l'impossibilité de se défendre, eut à peine le temps de gagner la forêt, accompagné de trois catéchistes et d'un servant. Au bout de quatre jours, se voyant sans provisions et toujours poursuivi, il essaya de gagner une paroisse de la plaine, mais malheureusement il tomba, avec ses hommes, entre les mains des mandarins ses ennemis. Le chef ordonna de lui trancher la tête, et cet ordre aurait été exécuté si un capitaine n'avait demandé que le missionnaire fût livré au gouverneur de la province qui déciderait de son sort. On lui enleva alors ses habits, ne lui laissant que la chemise et le pantalon. C'est pour lui une grande souffrance, car nous étions aux jours les plus froids de l'hiver. Le mandarin lui imposa au ou

une lourde cangue en forme d'échelle qu'il dut porter, pendant deux fortes journées, à travers les montagnes, avec beaucoup de gêne et de fatigue ; ses hommes furent traités de la même manière et, comme le missionnaire, ils eurent à subir la faim, car leurs persécuteurs n'avaient guère souci de leur donner à manger. Enfin, après une marche pénible, ils furent conduits chez un sous-préfet qui fort heureusement venait de recevoir ordre de surseoir aux massacres, comme je le dirai plus tard.

En même temps, c'est-à-dire le 2 janvier, le mandarin chargé de la garde des montagnes, aidé de tous les mandarins ses subalternes et d'un sous-préfet de première classe exécutait le plan d'extermination des chrétiens et de destruction de leurs villages dans deux paroisses appelées *Nhân-lô* et *Kê-bén*, situées dans la partie supérieure de la province de *Thanh-hoà*.

Le curé de la première paroisse, dont la maison n'était distante que de quelques minutes de la sous-préfecture, fut arrêté au moment où, prévenu du danger, il essayait de fuir. Les deux chrétiens qui conduisaient la barque eurent aussitôt la tête coupée et le prêtre garrotté fut conduit au poste des mandarins qui le firent décapiter et ordonnèrent de jeter son corps au fleuve. Neuf de ses élèves de 14 à 18 ans furent massacrés avec lui.

Le chef-lieu de la paroisse comptait plus de 400 chrétiens : on se mit aussitôt à leur recherche ; mais, prévenus du danger par l'arrestation de leur curé, ils avaient heureusement pris la fuite et les mandarins ne purent en saisir qu'une quinzaine qu'ils firent exécuter aussitôt. Comme leurs maisons étaient attenantes à celles des païens, on n'osa pas y mettre le feu, dans la crainte que l'incendie ne gagnât tout le village ; mais elles furent complètement pillées, ainsi que la cure, et à peu près toutes renversées.

Le même jour, ces mandarins et d'autres bandes commandées par des chefs de canton et des maires de villages païens qui avaient reçu officiellement des ordres, mais d'une manière secrète, parcouraient le pays, bloquaient toutes les chrétientés de la même paroisse au nombre de plus de vingt, massacraient tous les chrétiens qui leur tombaient sous la

main, sans pitié pour les vieillards, les femmes et les petits enfants, pillaient toutes leurs maisons et les brûlaient quand elles étaient éloignées de celles des païens.

Après avoir entièrement ravagé la paroisse de *Nhân-lô* et y avoir massacré une centaine de chrétiens, ces mêmes troupes, toujours conduites par les mandarins, allèrent pareillement dévaster, le 3 janvier, la paroisse inférieure appelée *Ké-bén*. Au chef-lieu même qui comptait à peine 340 âmes, ils décapitèrent ou brûlèrent vivantes une centaine de personnes. Dans les endroits voisins de la forêt, le nombre des victimes fut moins considérable, parce que, voyant arriver les troupes, les chrétiens se sauvèrent dans les fourrés et, par les montagnes, gagnèrent la province de *Ninh-Binh*, occupée par les Français.

Deux prêtres indigènes, échappés miraculeusement à la mort, ont erré pendant quinze jours dans les forêts, souffrant la faim et couchant la nuit sur les arbres. Ils n'avaient pour toute nourriture qu'un peu de riz, qu'une personne dévouée allait mendier secrètement pour eux dans les villages païens. Parmi les victimes de la paroisse de *Ké-bén* se trouvait un minoré et plusieurs élèves du curé, ces derniers encore jeunes.

Je dois dire quelques mots à la louange de ce vénérable minoré ; je l'appelle vénérable soit à cause de son grand âge (il avait 89 ans) soit surtout parce qu'il était un vrai saint. Catéchiste depuis environ 65 ans, pendant la grande persécution qui affligea l'Eglise du Tong-King de 1858 à 1862, il fut chargé par son évêque de procurer des secours aux prisonniers détenus pour la foi, dans la province de *Thanh-hoa*. Comme déjà, à cette époque, il était d'un âge avancé, il excitait moins les soupçons des mandarins, et, déguisé en mendiant, il pouvait assez facilement circuler dans le pays sans être reconnu. Il allait demander l'aumône chez les païens et il procurait ainsi quelques secours aux malheureux chrétiens complètement délaissés par le gouvernement. Il leur distribuait tout le produit de ses collectes, se contentant lui-même d'un peu de son pour toute nourriture. Il a exécuté cette œuvre de miséricorde pendant plusieurs années au péril de sa vie.

En 1867, Monseigneur Theurel, mon prédécesseur, pour le récompenser de son mérite, lui conféra les quatre Ordres mineurs. Au lieu de s'enorgueillir de cette nouvelle dignité, il n'en devint que plus humble, plus mortifié et plus fidèle observateur du règlement sévère qu'il s'était imposé, car il comprenait que son élévation aux ordres l'obligeait à une plus grande perfection. Par mortification, il s'abstenait de *mâcher le bétel*, ce qui, en Annam, n'est pas une légère privation.

Bien qu'il eût des ressources plus qu'ordinaires, il vivait pauvrement, préférant distribuer son argent aux indigents, afin de s'assurer des richesses pour la vie éternelle. Ses habits étaient très modestes, mais toujours propres; il passait la plus grande partie des jours et des nuits en oraison; car, tout en travaillant, il récitait des prières.

Homme d'une simplicité antique et d'une droiture remarquable, il ne tolérait pas les abus; mais il les corrigeait sans raideur, et, loin de blesser même ceux auxquels il infligeait des châtiments, il savait se faire aimer d'eux et se faire respecter.

Malgré son grand âge, il avait conservé ses facultés et une vigueur rare chez les viei'lards; en un mot, il était vénéré de tout le monde comme un saint, et il l'était en effet. Arrêté par les mandarins dans le village de *Ké-bén*, il fut attaché avec une trentaine de chrétiens dans une maison commune où l'on entassa des matières combustibles, et il fut brûlé vif avec ses compagnons de supplice. Son corps a été consumé par le feu; mais son âme n'en est sortie que plus purifiée et plus belle pour s'envoler vers Dieu qu'il avait tant aimé et servi si longtemps.

Les mandarins, après avoir exercé leurs ravages dans les deux paroisses supérieures, s'apprêtaient à passer successivement dans les autres paroisses de la même province, et ils avaient déjà donné des ordres secrets aux chefs de canton de tenir leurs bandes prêtes pour agir sans retard.

Les malheureux chrétiens, avertis des massacres qui avaient eu lieu les jours précédents, et se voyant à la veille de subir le même sort, étaient dans le plus grand effarement. Ne songeant plus à leurs maisons ni à leurs biens, ils cherchaient

à fuir pour sauver leur vie ; mais la population païenne, qu'on avait ameutée contre eux, leur barrait le passage. Ils ont dû prendre, les uns la voie de mer, les autres la route des montagnes pour gagner la province de *Ninh-Binh*. Ils y sont arrivés de tous les points, au nombre de deux mille, dans le dénûment le plus complet et par le froid le plus rigoureux de l'année.

Mais au moment où nous étions dans les plus vives alarmes, convaincus que les massacres allaient continuer, je reçus communication d'une ordonnance lancée par le Gouverneur de la province de *Thanh-hoa*. Ce mandarin, feignant d'apprendre *seulement à la minute*, comme il le disait, les excès que des mandarins ses subalternes commettaient dans sa province depuis déjà douze jours, ordonnait de les faire cesser immédiatement. Il voulait par là mettre sa responsabilité à couvert ; mais comment aurait-il pu ignorer si longtemps des crimes dont le retentissement était parvenu depuis plusieurs jours jusqu'aux endroits de sa province les plus éloignés ? La vérité est qu'il connaissait le complot, qu'il avait participé à son organisation ; mais, afin de moins compromettre son gouvernement, il en avait laissé l'exécution à ses subalternes.

D'où venait donc ce revirement si subit et si providentiel ? Sans parler de la main toute-puissante de Dieu qui permet l'épreuve pour le bien de nos âmes et nous sauve du danger quand nous croyons tout perdu, voici la raison de ce changement de politique.

M. Tricou, ministre de France à Péking, alors de passage au Tong-King, venait de recevoir subitement de Paris la mission de se rendre à Hué pour connaître les intentions de la nouvelle cour, car le roi *Hiep-hoà*, qui avait signé le traité du 25 août, avait été assassiné. L'envoyé de la France arrivait à la capitale le 28 décembre et il entra sans retard en relations diplomatiques avec le nouveau gouvernement. Ce dernier, pour ne pas perdre l'occasion qui se présentait de se faire accepter par la France, et craignant que le complot d'extermination des chrétiens, déjà en voie d'exécution, ne réussît à échouer les négociations, dut s'empresse sans aucun délai de faire surseoir secrètement aux excès qui se commettaient.

De *Huê*, la capitale du royaume, les nouvelles expédiées par grande vitesse ne mettent pas plus de cinq jours pour arriver jusqu'à *Thanh-hoa*, et le gouvernement de cette province, recevant, le 2 janvier, de nouvelles instructions, a lancé, le 3, son ordonnance qui a fait cesser les massacres. Voilà le nœud de la question et la vraie raison qui a arrêté nos malheurs au moins pour un temps, car je ne regarde pas le danger comme entièrement passé.

Je joins ici le résumé succinct des pertes que nous ont fait subir les mandarins et les *Pavillons noirs* : un prêtre indigène, 63 catéchistes ou élèves et 288 chrétiens massacrés ; 242 chrétientés brûlées ou pillées et un grand nombre d'autres rançonnées par nos ennemis.

Je n'ai parlé qu'en passant des deux districts du Laos parce que je n'ai encore pu recevoir que quelques renseignements vagues sur les excès commis dans cette partie reculée de la mission. Hélas ! peut-être ne reste-t-il personne pour m'envoyer des nouvelles.

M. Pinabel, le seul des sept missionnaires des sauvages qui ait pu heureusement gagner la plaine, avait appris que toutes les chrétientés, tant du district supérieur que de son district, étaient dévastées ; que plusieurs catéchistes étaient massacrés et que des missionnaires s'étaient réfugiés dans la forêt avec leurs néophytes. Mais que seront devenus nos confrères par la suite ? Point de renseignements certains, et je suis, à leur sujet, dans des inquiétudes d'autant plus vives que la rumeur publique annonce qu'ils ont été tués avec leurs catéchistes.

Je ne puis me faire à la pensée que six missionnaires auraient été massacrés avec une quarantaine de catéchistes et qu'il ne resterait plus un seul apôtre dans cette mission de Châu et du Laos. Quoique à son berceau, elle était déjà si prospère, malgré les épreuves de tout genre par lesquelles le Seigneur a trouvé bon de la faire passer dès le moment de sa fondation ! Mes appréhensions ne sont, hélas ! que trop fondées ; mais je n'ose pas encore vous donner cette nouvelle comme certaine, et je prie le bon Dieu de la faire trouver fausse. Si malheureusement elle était vraie, quel désastre pour cette pauvre mission !... Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! et nous, courbons la tête, recueillons-nous et prions !...

Mais non, le Seigneur ne laissera pas périr la mission du Laos ; elle est confiée à Marie, à saint Joseph, et elle a ses protecteurs au Ciel. Non ! elle ne périra pas. Priez beaucoup pour nous, et, si vous le pouvez, venez-nous en aide. Nous avons des milliers de malheureux à soulager et nous n'avons plus de ressources. Vous le savez, dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, nous avons subi de très grands dommages et nous avons dû nous imposer d'énormes sacrifices pour secourir nos chrétiens ruinés.

J'avais terminé ce récit déjà long de nos malheurs, mais je ne puis me dispenser de vous faire connaître un fait édifiant que l'on vient de m'annoncer ; il est digne des temps héroïques de la primitive Église.

Un de nos élèves, nommé Paul Lien (*Nenuphar*), enfant de 16 ans, de la maison du prêtre desservant la paroisse de *Bau-No*, dans la province de *Son-tây*, a été arrêté dernièrement, avec un jeune chrétien, par un mandarin annamite qui les a livrés à une bande de *Pavillons noirs*. Ces derniers les ont remis eux-mêmes à leur chef, *Pieu-vinh-phuc*, qui les reconnut de suite comme chrétiens. Il leur ordonna alors de fouler la croix aux pieds, mais ils refusèrent énergiquement. Ce chef prescrivit aussitôt de les mettre à mort, et les chrétiens eurent la tête tranchée.

Paul Lien avait été particulièrement remarqué ; sa candeur et une joie céleste rayonnaient sur sa figure ; il paraissait heureux de mourir pour son Dieu, et il confessa la foi avec tant de fermeté qu'on le tortura d'une manière extraordinaire. On lui coupa successivement les deux mains et les deux pieds : l'enfant souffrait, mais sans se plaindre ; il invoquait tout haut les saints noms de Jésus et de Marie. Malgré ces cruelles tortures, il était encore vivant et les traits de sa figure ne changeaient pas. Étonnés de tant de courage et d'énergie dont ils ne comprenaient pas la cause, les bourreaux lui ouvrirent le ventre, prirent son foie et le mangèrent. Le jeune martyr monta au ciel avec son compagnon qui l'avait précédé de quelques instants.

Dieu a ses élus en tous temps et en tous lieux. Il donne la force aux timides, et, de faibles enfants, sa grâce fait des héros. Gloire lui soit rendue et que ses martyrs nous inspirent !

COCHINCHINE SEPTENTRIONALE

LETTRE DE MGR CASPAR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE SEPTENTRIONALE.

Héroïsme des chrétiens.

6 mars 1884.

Le jour où disparut le roi Hiep-Hoa, pour laisser la place au jeune monarque régnant, je vis ma maison cernée par des gens armés qui ne craignaient pas de proclamer qu'ils étaient prêts à exécuter toutes les volontés des mandarins. Le lendemain donc et les jours suivants les massacres commencèrent.

Les victimes sont au nombre de 180. Toutes les chrétiennités échelonnées sur la route mandarinale de Hué à Tourane ont été saccagées. Le prêtre indigène qui les desservait est lui-même tombé sous les coups des assassins. La veille du désastre, quand de sinistres rumeurs lui annonçaient le danger qui le menaçait, il se trouvait à Nuoc-Ngot, et exhortait ses chrétiens à ne pas se laisser aller au découragement. « Libre à ceux qui désirent s'enfuir de le faire, disait-il, pour moi, je resterai avec ceux qui ne veulent pas abandonner leurs maisons. »

Quand la troupe armée vint fondre sur ce village, le prêtre se disposait à célébrer la sainte messe, mais Dieu lui demanda le sacrifice de sa propre vie au pied de l'autel où il avait coutume d'offrir la Victime du Calvaire. Les méchants se précipitèrent sur lui avec fureur et lui fendirent le crâne ; après quoi, ils incendièrent l'église dans laquelle ils avaient abandonné le cadavre de l'héroïque prêtre.

Le pasteur disparu, le troupeau fut dévasté, et le sang coula de toutes parts, même celui des enfants en bas âge.

Tous ceux qui s'enfuirent, mais qui, pressés par la faim, tombèrent dans les mains de leurs ennemis acharnés, furent forcés ou d'apostasier ou de subir le sort de leurs frères et sœurs déjà délivrés des chaînes de cette vie mortelle. Les

têtes recommencèrent à tomber, et, il faut le dire, à cet effrayant spectacle, il y eut des cœurs qui faillirent. Aujourd'hui ces infidèles voudraient par des larmes de sang laver la tache dont ils se sont souillés. Cette chrétienté est ainsi complètement ruinée. Espérons-le, le sang des généreuses victimes la fera reflleurir.

La désolation passa de Nuoc-Ngot à Chau-Moi. Là, les néophytes, prévenus des désastres de l'autre chrétienté, cherchèrent en grand nombre leur salut dans la fuite. Plusieurs cependant furent assaillis par les persécuteurs, et furent lâchement assassinés.

Leurs bourreaux, sachant que la forêt ne fournirait pas aux fugitifs de quoi sustenter leurs forces, cernèrent les bois.

Ils ne s'étaient pas trompés, quarante-huit chrétiens tombèrent entre leurs mains et furent massacrés.

Parmi ces vaillants athlètes se trouvait une jeune fille de dix huit ans, à qui les assassins offraient la vie sauve; mais, sachant à quel prix il faudrait acheter sa délivrance, elle leur répondit: « Il m'est préférable de quitter la terre. »

Béni soit le Seigneur qui, pour la gloire de son saint Nom, fait ainsi triompher ses fidèles serviteurs!

Il ne reste maintenant que quelques vestiges des deux chrétientés du Nuoc-Ngot et de Chau-Moi.

Nos chrétientés distantes de la capitale de plus de deux lieues, du côté méridional, ont toutes été ravagées et anéanties, comme je l'ai dit plus haut. Les plus rapprochées, où naturellement la responsabilité des gouvernants était plus engagée, ont été épargnées, mais la terreur y règne. Aussi nos chrétiens ont cessé tout travail. La nuit femmes et enfants réunis à l'église implorent la miséricorde divine, et tous les hommes valides organisent des veilles, sinon pour établir une véritable défense, au moins pour la simuler.

Le jour, on se repose des fatigues de la nuit, et on demeure ainsi continuellement sur le qui-vive; personne ne songe à gagner sa vie par le travail quotidien.

« Si nous devons être massacrés, disent nos chrétiens, nous le serons tous ensemble, à l'église, au pied de l'autel. »

Aussi chaque soir les chrétiens abandonnent leurs devoirs et se réunissent à la maison de prières.

Tout le temps que durèrent ses alarmes, les communications entre les villages chrétiens étaient interrompues : personne n'osait s'aventurer sur les chemins même les plus fréquentés.

Une jeune néophyte cependant qui venait de se marier, et qui voulut rendre à ses parents encore païens la visite qu'elle leur avait promise, osa pénétrer dans la ville où sa famille séjournait, se fiant probablement à l'appui qu'elle trouverait auprès de son père, militaire gradé, si elle venait à être inquiétée. Passant devant un poste de soldats, elle fut interpellée en ces termes :

« Appartenez-vous au bon peuple, ou au peuple de la Doctrine ? »

Elle répondit sans détour :

« J'appartiens au peuple de la Doctrine. »

Ces paroles prononcées, elle fut entourée par la soldatesque et sommée d'avoir à choisir entre le poison et le glaive, si elle ne consentait pas à renoncer à la foi.

« Le poison, jamais, dit-elle ; le glaive, quand vous le voudrez ; mais je demande auparavant à voir mon père, qui a tel nom et se trouve dans telle caserne. »

Les soldats, entendant le nom du militaire gradé, parurent moins empressés à exécuter leurs menaces ; mais voulant garder devant la foule attroupée leur importance, ils conduisirent la jeune néophyte au madarin militaire supérieur. Pendant ce temps, le père fut averti de l'affaire. Il vint en toute hâte reconnaître sa fille et se porter garant pour tout ce qu'on avait à lui reprocher. Le mandarin ne fut pas mécontent de trouver ce moyen de renvoyer absoute une personne qu'il n'aurait pu condamner que pour le seul crime d'être chrétienne. Quant à punir ceux qui la lui avaient livrée, il n'en fut jamais question : les vexations contre les chrétiens étant trop à l'ordre du jour pour qu'il osât témoigner son mécontentement même par la plus légère marque d'improbation.

Quinze jours après, lorsque le calme commençait à renaître, deux enfants de douze à quinze ans traversaient la ville pour se rendre au marché où on les avait envoyés faire quelques emplettes. Des soldats qui les virent passer leur demandèrent

s'ils étaient de la *droite* ou de la *gauche*, autrement dit de la bonne ou de la mauvaise religion. Les enfants répondirent hardiment qu'ils étaient de la *gauche*. Ils furent aussitôt traînés à la caserne où on leur apporta un crucifix.

« Marchez sur ce morceau de cuivre, sinon les mandarins vont vous condamner à avoir la tête tranchée. »

Les enfants répondirent :

« Vous ferez de nous ce que vous voudrez, mais nous ne marcherons pas sur notre Dieu. »

Un des grands mandarins, passant par là et s'informant du motif qui avait rassemblé la foule, obligea les soldats à relâcher leurs captifs. Il osa même reprocher à ses subordonnés de créer des difficultés à la Cour par des arrestations arbitraires.

Une jeune femme de vingt ans a parcouru toute seule la distance qui sépare Buong-Tam de Trôoi, à travers des forêts qui offrent peu de ressources et beaucoup de dangers. Ce furent pour elle cinq jours et cinq nuits d'angoisses et de privations.

Elle trouva heureusement sur les bords du fleuve une barque où des païens de sa connaissance voulurent bien la cacher et la ramener jusqu'à Phu-Can.

« Pour échapper aux brigands, raconta-t-elle, je dus me blottir derrière un buisson. Restant là inaperçue, par une faveur divine toute spéciale, je vis les assassins passer et repasser devant moi, se racontant leurs féroces exploits, et se plaisant à énumérer les circonstances les plus horribles qui les avaient accompagnés. Jugez de mes angoisses et de la ferveur de ma prière.

« Je tremblais, ajouta-t-elle, d'être à chaque instant découverte, et tout ce que j'entendais dire à ces bourreaux me terrifiait. Le danger passé, je m'enfuis dans la forêt la plus boisée que je connaissais, plus rassurée d'être au milieu des bêtes fauves. »

Cette pauvre femme dont je viens de parler est réduite, par son état de veuvage et la perte de tous ses biens, à la plus dure nécessité. Encore est-elle en mesure de vivre du travail de ses mains, tandis que d'autres, pour avoir séjourné quelque temps dans les forêts où ils cherchaient un refuge contre les odieux massacreurs, y ont contracté des fièvres, dont

se ressentiront d'autant plus longtemps qu'ils sont privés des ressources et des remèdes nécessaires.

« Ma pauvre femme, me disait l'autre jour un chrétien revenu sain et sauf des désastres de Buong, ma pauvre femme est malade depuis son retour de la forêt où je l'ai retrouvée providentiellement ; je ne sais comment faire pour lui procurer quelques doses de médecines. Les persécuteurs ne nous ont laissé que les ruines de nos maisons et ce que je puis gagner chaque jour suffit à peine à mon entretien. »

Ils s'étaient rencontrés tous deux dans la forêt après avoir fui chacun de son côté au moment du danger, mais le mari retrouva sa femme bien affaiblie. Les premiers frissons de la fièvre s'étaient déjà fait sentir, et la maladie ne tarda pas à aggraver la situation malheureuse de cette famille chrétienne.

Heureusement que nos néophytes réfugiés dans les forêts avaient trouvé des sentiments de pitié auprès de quelques familles païennes, sans quoi un grand nombre n'auraient pu regagner sitôt les chrétientés plus rapprochées de la capitale.

Ainsi les districts de Chau-Moi et de Nuoc-Ngot ne sont qu'à une distance d'une journée et demie ; et deux mois se sont écoulés avant qu'un seul des survivants ait pu se frayer un passage pour venir jusqu'à nous.

Il y a huit jours seulement, une jeune chrétienne, redoutant la violence des païens au milieu desquels elle vivait, n'a pas hésité à affronter de nouveaux dangers et a pu enfin nous donner des nouvelles certaines des désastres de Nuoc-Ngot.

« J'ai trahi mon Dieu, dit-elle, au moment du massacre. Les assassins m'ont fait grâce, mais je n'ai pu supporter la pensée qu'on m'amènerait à saluer les idoles et à leur faire des offrandes, et j'ai tenté l'impossible pour m'enfuir. »

Les larmes coulaient de ses yeux au souvenir de ce moment de faiblesse, survenu quand elle vit massacrer sous ses yeux sa mère et son unique enfant de quatre ans.

« Tous les chrétiens survivants de Nuoc-Ngot et de Chau-Moi, nous raconta encore cette jeune femme, sont sous la haute surveillance du village païen, et journellement sollicités à renoncer à leur foi.

Avant la mort du malheureux roi Hiep-Hoa, les lettrés avaient demandé de pouvoir réaliser leur devise : " mort aux chrétiens, guerre aux Européens ! " Ils ont obtenu gain de cause, de l'aveu des mandarins, régents actuels du royaume, le lendemain de la disparition du prince, et, sans l'heureuse diversion produite par la prise de Son-tay, nos désastres allaient prendre des proportions effrayantes.

Les auteurs des massacres sont bien connus ; les chrétiens échappés à la mort m'ont cité beaucoup de noms. Ce sont des dignitaires des villages païens. Ils sont aujourd'hui aussi libres qu'ils l'étaient avant leur infâme besogne. Ils se vantent même tout haut de n'avoir fait qu'exécuter des ordres supérieurs, et jusqu'à présent le moindre désaveu ne leur a pas été infligé. Tant que durera un état de choses aussi alarmant, nos chrétiens dispersés seront réduits à la dernière misère ! Leurs maisons ont été presque toutes incendiées, leurs biens ont été pillés.

La femme du *tho-mai*, qui avait pu se sauver au moment où les massacreurs faisaient irruption dans sa maison, alla se réfugier chez ses proches parents encore païens. Là, à l'abri du danger, elle eut à surmonter les pressantes sollicitations de sa famille. Elle eut la force de résister, en présence de ses deux jeunes enfants, dont l'attitude était admirable.

Quinze jours durant, les assauts se répétèrent jusqu'à ce qu'elle put enfin assurer son triomphe par la fuite. Le plus jeune de ses enfants, qu'elle emmena avec elle, fit quelque difficulté de suivre sa mère.

" Les païens que nous rencontrerons sur notre chemin, disait-il, vont nous forcer à fouler aux pieds le signe de la Rédemption ! "

" Non, mon enfant, répondit la mère, on ne t'obligera pas à marcher sur la croix, car je te porterai dans mes bras "

" Ah ! les méchants ! reprit l'enfant, ils m'arracheront de vos bras pour me contraindre à cet acte odieux ! "

La mère eut de la peine à rassurer ce jeune enfant de neuf ans, et à lui faire franchir la distance qui les séparait tous deux du plus proche refuge. Lui sauvé, il resta à reconquérir sa sœur aînée âgée de douze ans, et qu'elle

parenté païenne avait fait conduire au loin depuis le départ de la mère.

Cette pauvre femme cherchait le moyen de retirer sa fille de ce milieu dangereux, quand on vint lui annoncer que l'aîné de ses enfants, qui avait, lui aussi, pu s'enfuir au moment du désastre, était de retour.

Voici l'histoire de cet héroïque jeune homme. Paul Túng s'était multiplié pour assurer un refuge à sa mère et aux enfants plus jeunes dont je viens de parler.

Il leur avait d'abord trouvé cette première retraite chez des parents païens, mais redoutant les sollicitations par lesquelles les siens allaient être pressés de renoncer à la religion, il affronta tous les périls pour arriver jusqu'à nous. Evitant les chemins fréquentés, il dut plusieurs fois passer à la nage les cours d'eau. Malgré ses précautions, il ne put échapper aux regards des persécuteurs. Les païens firent main-basse sur lui, et le livrèrent au mandarin.

Paul Túng, arrivé au prétoire, ne craignit pas de déclarer son titre de chrétien et de proscrit pour la religion. Le mandarin ne crut point prudent de lui faire un crime de s'être soustrait aux poursuites des bourreaux et n'osa pas le leur livrer. Il ordonna donc aux satellites de son tribunal de respecter le droit de libre circulation accordé au prévenu ; après quoi il congédia Paul Túng.

Quand ce jeune homme vit sa mère et qu'il apprit que sa petite sœur était encore chez ses parents païens, il se mit en chemin pour aller la délivrer des dangers auxquels sa foi était exposée.

Après huit jours d'attente, Paul reparut avec sa jeune sœur. Il lui faut aujourd'hui lutter contre le dénûment auquel il se voit réduit avec les siens. Il supporte sans tristesse ni murmure les privations qu'il plaît à Notre-Seigneur de lui laisser endurer.

LA PERSECUTION EN ANNAM.

LETTRE DE MGR PUGINIER, VICAIRE-APOSTOLIQUE DU
TONG-KING OCCIDENTAL.

Les cinq martyrs du Laos tonkinois.

Hanoï, 25 mars 1884.

Comme je viens de vous l'annoncer par un télégramme, mes craintes au sujet des missionnaires du Laos sont hélas ! une triste réalité. Le malheur est consommé et cinq apôtres ont été massacrés. M. Tamet seul a échappé au bourreau. Voici ce que m'écrit ce cher confrère, en date du 18 février :

“ Monseigneur, jusqu'à présent je n'ai pu vous faire parvenir aucune nouvelle ; obligé de me cacher avec les catéchistes qui vivent encore, je ne trouvais personne pour descendre dans la plaine. Du reste, tout le monde ici est dans la crainte. Ce matin j'ai vu arriver le théologien de *Muong-ai*, tribu éloignée et chrétienne où il se tenait caché. Il veut, coûte que coûte, aller vous trouver ; si le bon Dieu le protège, vous recevrez cette lettre. Voici ce qui s'est passé : Le 6 janvier, fête des trois Rois, trois missionnaires ont fait à Dieu le présent de leur vie : le P. Gélot et le P. Rival ont été décapités, et le P. Manissol a été frappé d'une balle à mes côtés. Une douzaine de catéchistes et quelques servants ont été aussi massacrés. On a pillé et brûlé toutes les maisons des chrétiens. Tous nos néophytes sont plongés dans la plus affreuse misère.

“ Je ne vous dirai pas ce que nous avons souffert et ce que nous souffrons encore. Sans parler de la faim et du froid : je vous signalerai simplement les fatigues très grandes que nous supportons pour fuir d'une montagne à une autre. Je suis faible, mais le bon Dieu me protège. La bonne Mère du ciel nous a bien gardés ; trois fois nous sommes tombés au milieu de nos ennemis qui nous cherchaient, et trois fois

nous leur avons échappé. Nous ne sommes pas du tout en sûreté, mais nous sommes entre les mains du bon Dieu, et rien n'arrive que par sa volonté : *Fiat voluntas Dei* ! Je crois qu'il y a encore trois catéchistes vivants, à part les deux que j'ai avec moi.

“ Recevez, Monseigneur, les sentiments de soumission filiale de votre enfant.

“ André TAMET.”

“ *Post-scriptum.*—Je prie le bon Dieu de vous faire parvenir cette lettre. Le théologien vous racontera tout en détail. Pour moi, je le répète, je ne le puis : je suis trop faible. Comment cela finira-t-il ?... Dieu seul le sait. Peut-être que nos yeux ne reverrons jamais le sol du Tong-King. Priez Dieu pour nous ! ”

Voilà vraiment la lettre d'un apôtre : elle est simple, mais éloquente. Que le Seigneur le conserve pour servir de père aux néophytes du Laos, orphelins et bien éprouvés ! Le théologien, qui portait cette lettre, a mis un mois à traverser les montagnes, et il n'est pas encore arrivé lui-même jusqu'à moi. Accompagné seulement de deux chrétiens du Laos, il ne voyageait que la nuit, à travers des forêts peuplées de bêtes féroces, évitant les villages, car le pays qu'il traversait était ennemi. S'il avait été aperçu avec ses compagnons de voyage, il aurait été inévitablement mis à mort.

La situation de M. Tamet me cause la plus vive inquiétude. Je sais qu'il est encore caché dans les antres des montagnes, n'ayant pour tout vêtement qu'un pantalon et une chemise de toile de coton (1), et, pour nourriture, les herbes et les racines de la forêt. Mais impossible de lui faire parvenir des provisions, car ce serait dénoncer sa retraite. Lorsque j'aurai rencontré le théologien, je verrai ce qu'il est possible de faire, car lui seul peut me donner les renseignements pratiques pour alléger la situation du Père Tamet.

Dans le district inférieur de la Mission des *Cháu* et *Laos*,

(1) Le froid, dans ces montagnes est, à cette époque de l'année, assez intense : le thermomètre descend parfois jusqu'à 2 ou 3 degrés au-dessous de zéro.

M. Séguret et M. Antoine ont été massacrés le 2 ou le 3 janvier avec 22 catéchistes ou servants.

Les deux districts du Laos ont en soixante chrétientés et trente-deux églises pillées ou brûlées, et environ quatre mille néophytes ou catéchumènes, repoussés de partout, et plongés dans une grande misère, errent dans les montagnes. Pauvre mission du Laos, comme le bon Dieu l'éprouve ! Que de sacrifices nous nous sommes imposés pour elle ! Ils avaient porté des fruits abondants ; voilà qu'en un instant tout est renversé ! Tout est à refaire, et où trouverai-je assez de missionnaires, assez de catéchistes pour remplir tant de vides ? Mais loin de nous toute pensée d'abattement ; le bon Dieu pourvoira à tout, et la mission du Laos ne périra pas ; elle deviendra prospère parce qu'elle a été arrosée du sang de ses apôtres. Oh ! qu'ils sont heureux ceux qui sont morts au combat ! Ils ont eu une grande sollicitude, mais un coup de sabre les a rendus vainqueurs : *Piant novissima nostra illorum similia !*

Je joins ici quelques détails sur chacun des cinq missionnaires qui viennent de donner leur vie pour Jésus-Christ.

M. Pierre Gélot, du diocèse de Luçon, était le plus ancien d'entre eux. Arrivé au Tong-King en 1867, après avoir subi une forte tempête, il fut envoyé par Mgr Theurel, mon prédécesseur, étudier la langue annamite dans un village rapproché du collège *Phuc Nhac* que je venais d'établir. La maison qu'il habitait ayant été détruite par un typhon, j'invitai ce jeune confrère à venir auprès de moi, et j'ai vécu en son aimable compagnie jusqu'à la fin de 1869. Je lui confiai alors la direction du nouvel établissement, et il l'a gardée jusqu'au mois de juin 1878. Mais sa santé ne lui permettait plus le moindre travail. Depuis son arrivée au Tong-King, sa vie n'avait été qu'une série de cruelles souffrances. Rarement les missionnaires sont affligés de maladies aussi continuelles et aussi pénibles. Voyant son existence en danger, je l'envoyai au *Sanatorium* des Missions Etrangères à Hong-Kong, où il devait recevoir des soins qu'il n'était pas possible de lui procurer au Tong-King. Au bout d'un an, il nous revint assez guéri pour être chargé de la direction d'un district salubre et peu étendu. Mais j'étais

loin alors de prévoir la destination que je lui donnai plus tard.

Lorsque tous les ans, arrivait le commencement de l'automne, époque favorable pour évangéliser les districts des sauvages, les missionnaires postulaient pour ces postes de dévouement et me demandaient qui j'enverrais. Je répondais : " Je ne sais pas encore qui j'enverrai, mais je sais bien que je n'enverrai pas M. Gélot." Je le croyais en effet incapable de supporter même le voyage pénible du Laos. Cependant, au bout de trois ans, ayant besoin d'un missionnaire expérimenté pour remplir les vides que la mort venait de faire, le bon Dieu dirigea mon esprit vers M. Gélot. Bien que sa santé se fût refaite, je repoussai d'abord cette pensée, et je réfléchis trois mois avant de prendre une détermination.

Au commencement de notre retraite, je lui fis part du projet que j'avais de le nommer supérieur de deux nouveaux districts des sauvages et je l'invitai à s'unir à moi pour demander à Dieu de nous éclairer. Il m'avoua franchement alors que de son côté, depuis trois mois, il portait souvent son esprit sur le Laos ; mais cette pensée lui paraissait extraordinaire. A la fin de la retraite, je lui donnai sa nouvelle destination, et il partit le 14 octobre, avec le titre de provicaire de la nouvelle mission et accompagné de M. Tamet.

Le voyage fut long, par suite de la malveillance de certains mandarins qui voyaient de mauvais œil l'envoi de missionnaires au Laos, et ce n'est qu'à la fin de janvier que M. Gélot arriva sur cette terre qu'il devait arroser de son sang. L'année se passa à subir les épreuves inévitables de l'acclimatement ; mais elles furent relativement bénignes pour notre cher confrère. D'ailleurs, l'asthme, son ancienne maladie, lui laissait beaucoup plus de répit ; c'est à peine si, à de longs intervalles, il en ressentait des accès rares et légers. Au mois de novembre dernier, je lui envoyai trois missionnaires et dix-huit catéchistes ou servants pour les deux districts dont il avait la direction ; mais c'est à peine s'il a eu le temps de jouir un instant de l'arrivée de ses confrères.

M. Joseph-Auguste Séguret, du diocèse de Rodez, arriva au Tonk-King, au commencement de l'année 1881, et, après avoir étudié la langue annamite pendant huit mois, à la fin de la retraite ecclésiastique, il suivit, au mois d'octobre, M. Pinabel, qui avait besoin d'un aide dans le district inférieur du Laos. Il accepta avec reconnaissance sa nouvelle destination, et il a eu pour ses néophytes un amour et un dévouement qu'il laissa paraître dans ses conversations et dans toutes ses lettres.

M. Séguret passa la première année près de M. Pinabel, qui lui laissa ensuite la direction des chrétientés déjà fondées pour aller lui-même en établir de nouvelles. Etant cependant assez rapprochés l'un de l'autre, ils avaient encore la consolation de se rencontrer deux fois le mois pour se reconforter spirituellement. M. Séguret possédait déjà bien la langue des sauvages, et, après avoir subi bravement l'acclimatement, il était désormais missionnaire formé. Calme, doux et d'un commerce facile, il était très aimé de ses ouailles, qui avaient pour lui une grande vénération et une estime profonde. Je dirai plus bas la manière dont il est mort.

M. Etienne Rival, du diocèse de Lyon, fut destiné en 1879 à la mission du Tong-King occidental. Homme de talents supérieurs, l'étude de la langue annamite ne fut qu'un jeu pour lui, et, après un an d'exercice auprès d'un ancien missionnaire, je lui confiai la direction du district de *Son-Tay*. Là, tout en se consacrant activement au devoir de son ministère, car c'était un prêtre zélé, il travaillait en même temps à faire la carte de la province. Ayant à parcourir successivement les six paroisses de son district afin d'y prêcher le Jubilé, il sut profiter de ses voyages pour connaître ses prêtres, ses chrétiens et le pays.

A la fin du mois de mars 1883, M. Rival se trouvant au-dessous de *Son-Tay* à côté des Pavillons Noirs qui montraient des intentions hostiles, eut juste le temps de gagner Haïphong en prenant une route détournée à travers les montagnes. Au mois d'octobre dernier, je me décidai à l'envoyer au Laos, où, par ses talents, son zèle et son activité, il était appelé à rendre les plus éminents services. Heureux de sa nouvelle destination, il revit, sur mes recommandations

notes qu'il avait prises sur la province de *Son-Tay* et il en traça la carte en quelques jours. C'était un travail très sérieux et qui méritait d'être conservé. Il n'était certainement pas complet, car le Père avait intention, avant de l'exécuter, de parcourir une seconde fois son district. Le 15 novembre il partait pour le Laos avec M. Antoine, M. Manissol et un renfort considérable de catéchistes.

Les deux derniers missionnaires appartenaient : M. Antoine au diocèse de Saint-Dié, et M. Manissol au diocèse de Lyon. Arrivés tous les deux au Tong-King au commencement de l'année 1883, je les ai envoyés au Laos vers la mi-novembre, comme je l'ai dit ci-dessus.

La voie fluviale que suivaient ordinairement les missionnaires offrant de grands dangers, les trois Pères ont pris la route des montagnes en passant par le district du Père Pinabel. Ils sont arrivés chez ce Père le 3 décembre, et, après avoir séjourné quelques jours ensemble pour célébrer une messe solennelle d'actions de grâces et faire les préparatifs d'un nouveau voyage, M. Rival et M. Manissol sont partis le 15 du même mois, à travers les forêts, pour le district supérieur. Ils sont arrivés le 18 ou le 19 décembre chez M. Gélot, où ils ont rencontré M. Tamet. A peine avaient-ils eu le temps de se réjouir ensemble de leur arrivée qu'ils ont été massacrés, le 6 janvier, avec la plupart de leurs catéchistes.

M. Antoine était demeuré auprès de M. Séguret pour s'initier sans retard à la langue du pays. On m'a rapporté que le 1er janvier, les deux Pères, avertis du complot d'extermination formé par les mandarins et se voyant menacés de très près, ont essayé de se réfugier chez M. Pinabel éloigné d'une journée de marche. Arrivés à une petite distance du but de leur retraite, ils ont appris que le Père était en fuite, que sa maison et le village venaient d'être pillés et brûlés. Se voyant poursuivis et sans asile, ils ont gagné la forêt avec une partie de leurs catéchistes ; et c'est là qu'ils ont été saisis le 2 ou le 3 janvier.

En envoyant au Laos ce renfort considérable de trois missionnaires et de nombreux catéchistes, j'avais bon espoir sur l'avenir de cette mission, et j'étais loin de soupçonner le désastre que je vous annonce. Mais les desseins de Dieu ne

sont pas ceux des hommes. Il se joue de notre ignorance et de notre faiblesse parce qu'il a pour Lui la vérité, la puissance et l'éternité. Conformons-nous humblement et sans regret à sa sainte volonté, et remettons avec confiance entre ses mains le sort de la mission du Laos dévastée et plongée dans le deuil.

Une dépêche envoyée de Ha-noï par Mgr Puginier et datée du 31 mai, annonce la mort de M. Tamet et de ses catéchistes.

LETTRE DE MGR CASPAR, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE
SEPTENTRIONALE.

Les chrétiens de *Cao-hai*, redoutant le malheur qui les menaçait, offrirent aux dignitaires du village de l'argent pour sauver leur vie et leurs biens. L'argent fut accepté, les promesses furent faites, mais, le soir même, elles étaient rompues par d'odieux attentats. La rage des persécuteurs alla jusqu'à massacrer des enfants dans les bras de leurs mères.

“ Si nous les laissons vivre, disaient-ils, ils propageront la race et nous ne serons pas plus avancés qu'avant. Tuons-les donc jusqu'au dernier.”

La persécution revêt ce caractère sauvage partout où les lettrés prennent une part active, car la religion chrétienne, par les principes de sa morale, contrarie la licence de leurs mœurs, et par la clarté de ses enseignements, confond leurs doctrines ridicules.

Quant au peuple, il s'indigne de la conduite des lettrés, et beaucoup sont heureux, à l'occasion, de leur arracher des victimes.

Ainsi dans la chrétienté de *Chau-Moc*, plusieurs milliers de payennes n'ont pas craint de se porter caution pour des chrétiens menacés de tomber entre les mains des persécuteurs.

A *Nuoc-Ngot*, un païen s'est plaint ouvertement du carnage qui avait eu lieu sous ses yeux et a déclaré prendre les survivants sous sa protection.

A *Cao-hai*, une jeune personne fut sauvée et emmenée en lieu sûr par un païen. Sa sœur, enfant de dix ans, liée, garrottée par les bourreaux, l'appela et lui dit :

" Sœur, pourquoi me laisses-tu toute seule ? Reviens mourir avec moi."

L'ainée l'entendit bien ; mais la crainte de la mort l'empêcha de répondre à ce déchirant appel.

A *Chan-moi*, une mère, folle de douleur de voir son enfant déjà entre les mains des bourreaux, s'écria :

" Rendez-moi mon enfant et j'abandonne la religion."

" Non, répondirent les odieux suppôts de Satan, non, tu ne l'auras pas, car il est chrétien de race."

La mère et l'enfant furent impitoyablement assassinés.

Ce fut à *Truoi* et dans les environs qu'eurent lieu les massacres par lesquels les lettrés et leurs affidés inaugurèrent le règne de *Kien-phuc*. La première maison investie fut celle du nommé J.-B. *Maï*. Située dans un centre entièrement païen, elle se trouvait plus exposée. Aussi, J.-B. *Maï*, instruit par la rumeur publique du danger que sa famille courait, fit-il tous ses efforts pour préparer les siens au suprême sacrifice. Quand, à la faveur des ténèbres, les persécuteurs vinrent cerner la maison, *Maï* les apostropha en ces termes :

" Si le roi vous envoyait me couper la tête, je vous la présenterais sans résistance et sans murmure, mais vous n'êtes que des assassins, et je ne cède qu'à la violence."

Des huit personnes dont se composait sa famille, quatre purent se sauver ; mais J.-B. *Maï*, sa fille, sa bru et un domestique furent pris et trainés sur la voie publique. *Maï* récitait les prières du chapelet des Sept Douleurs avec ses compagnons, et leur recommandait d'offrir leur vie avec toute la générosité possible. Arrivé au lieu choisi par les assassins, *Maï* renouvela ses recommandations, s'adressant à chacun des siens et les encourageant par ces mots :

" Allons, mes enfants, c'est pour nous conformer à la sainte et adorable volonté de Dieu."

Les assassins proposèrent la vie à la fille de *Maï*.

“ Il m'est préférable, dit-elle, de mourir avec mon père.”

Les quatre victimes immolées, les bourreaux allèrent piller la maison, et le lendemain soir recommencèrent leur infâme besogne au village de *Truoi*.

Vingt-cinq néophytes furent arrêtés, parmi lesquels le chef de la chrétienté. Au moment où sa maison fut investie, il ne put contenir son indignation :

“ Bandits ! s'écria-t-il ; que ne puis-je réprimer votre audace ! ” et il s'appêtait à entrer en lutte avec ses agresseurs ; mais il ne tarda pas à être mis hors d'état de se défendre.

Un chrétien ne voyant pas les siens au nombre des captifs, se prit à dire :

“ Que vont devenir ma femme et mon enfant ? Vous feriez bien de faire partager mon sort à toute la famille, car tous sont chrétiens comme moi.”

Son désir fut exaucé.

Un autre, oublié par les persécuteurs et témoin du spectacle émouvant de ses frères chargés de liens et condamnés à mourir, ne put résister au désir d'unir son sort au leur :

“ Moi aussi, s'écria-t-il d'une voix forte, moi aussi, je suis chrétien.”

“ — Est-ce bien vrai ? demandèrent les persécuteurs.

“ — Et qui plus est, ajouta-t-il, je suis né de parents chrétiens. Tenez, voici aussi ma femme, cette personne au visage pâle qui tient entre ses bras un petit enfant. Laissez-nous unis dans la mort comme dans la vie.”

Ils furent tous trois réunis à leurs frères en J.-C.

Avant d'être conduit au lieu du supplice le chef de la chrétienté demanda et obtint la faveur de faire une dernière visite à la petite chapelle, où ils priaient soir et matin. Là, ils se prosternèrent devant l'autel, et récitèrent à haute voix les litanies de la Sainte-Vierge et d'autres prières. Le temps ne leur durait pas, mais il durait à leurs bourreaux qui les obligèrent à cesser leurs ardentes invocations.

“ Laissez moi prendre le Christ qui est sur l'autel, dit le chef de la chrétienté ; je le porterai jusqu'au lieu du supplice ; sa vue nous aidera à mourir en vrais disciples de notre adorable Maître.” Les persécuteurs le lui permirent

Il ouvrit la marche, portant l'image du divin Crucifié, afin que ses compagnons pussent le voir parfaitement, et puiser ainsi le noble courage qui les anima jusqu'au moment du sacrifice. Les chrétiens suivaient, les yeux attachés sur leur modèle; ils récitaient le chapelet avec une dévotion inexprimable, s'exhortant les uns les autres à répandre généreusement leur sang pour J.-C. Ils parcouraient, eux aussi, la voie douloureuse, au terme de laquelle ils consommèrent leur sacrifice à l'imitation du divin Maître qu'ils cessèrent de bénir et d'adorer seulement lorsque leur langue ne put plus prononcer son saint Nom.

Bien des païens, spectateurs de cette scène émouvante, condamnaient en secret les odieuses cruautés des lettrés, quelques-uns même osèrent les désapprouver hautement, mais entendant dire qu'on ne faisait qu'exécuter des ordres supérieurs, ils crurent prudent de dissimuler leur indignation.

Un chrétien originaire de *Nuoc-Ngot* et qui passait par *Truoi* quelques heures avant l'arrestation, put trouver un refuge chez un païen. La journée ne s'écoula pas sans que le païen fut interrogé à diverses reprises sur cet homme de la religion qu'on avait vu entrer chez lui. Il fut même sommé d'avoir à livrer le néophyte que plusieurs affirmaient avoir vu s'introduire dans la maison. Le païen répondit que ceux qui se flattaient de trouver celui qu'ils réclamaient n'avaient qu'à faire une enquête régulière; que pour lui il ne doutait pas que cette perquisition même ne mît l'inanité des soupçons en évidence. Cette considération fit rebrousser chemin aux persécuteurs, et le chrétien, caché dans le grand coffre, où la famille annamite serre d'ordinaire son argent, put soulever le couvercle du meuble et échapper au danger d'étouffer faute d'air.

Aujourd'hui que les désordres ont cessé et que la fureur des lettrés s'est quelque peu ralentie, la population païenne condamne hautement les iniquités commises, et, si elle ne soupçonnait pas la connivence de l'autorité dans tous ces événements déplorables, les assassins seraient depuis longtemps entre les mains de la justice.

TONG-KING OCCIDENTAL (ANNAÏ).

DERNIÈRE LETTRE DE M. TAMET, MISSIONNAIRE MARTYRISÉ CHEZ
LES SAUVAGES DU TONG-KING OCCIDENTAL.

4 décembre 1883.

Voilà plus d'un an que le bon Père Gélot et moi évangélisons le Laos annamite.

Au commencement de mon séjour dans ces montagnes, Dieu a permis que je fusse fortement éprouvé. A peine arrivé, la terrible fièvre des bois m'atteignit vigoureusement. Pendant trois mois, ce fut une suite de combats dont l'issue sembla enfin tourner à mon avantage ; je pus prendre en paix mes quartiers d'hiver, me préparant, par l'étude de la langue, à une guerre bien plus redoutable, la guerre au démon.

Hélas ! ce cruel ennemi des œuvres du bon Dieu opérait dans l'ombre ; il n'attaqua pas le troupeau de front, mais il s'en prit aux gardiens eux-mêmes, et souffla sur nos catéchistes l'esprit de révolte !....

Sous un futile prétexte, vingt-quatre d'entre eux sur vingt-sept, regagnèrent leur patrie, le Tong-King. Ils sont du nombre de ceux qui, ayant mis la main à la charrue, regardent en arrière !....

Tout notre personnel se trouvait donc réduit à un théologien nommé *Tât*, à un catéchiste et à deux élèves, juste un homme pour chaque Père, plus le théologien. C'était peu, mais le bon Dieu a veillé sur les Pères et sur les pauvres sauvages. Parmi ces derniers, il n'y a pas eu de défection : ce qu'ils avaient appris de notre sainte Religion, ils l'ont pratiqué après le départ des catéchistes comme auparavant. Ce fut dans la tribu des *Sias* que commença la débâcle. C'était moi, hélas ! qui étais chargé de cette tribu. Je fus bien attristé et, malgré toute l'indifférence que j'affectais au dehors, je souffris cruellement au dedans.

Sur ces entrefaites la fièvre, accompagnée de délire, revint tout à coup, et pendant cinq jours et cinq nuits ne me laissa aucun instant de répit. Pour vous donner un aperçu de

mon état, je puis vous raconter quelques faits. A minuit, au milieu de l'obscurité la plus complète, après avoir échappé à la vigilance du seul catéchiste qui m'était resté fidèle, je partis pour me promener dans la forêt, ce que le sauvage n'oserait jamais faire, tant il a peur du tigre ; mais la peur entre-t-elle dans l'esprit possédé par la fièvre ? Dans un autre moment, je saisis à bras tendus une malle que j'aurais difficilement remuée, étant en bonne santé ; je la portai ainsi autour de ma maison, provoquant les brigands à venir sur l'heure. Les brigands avaient peu auparavant pillé et brûlé le village.

Pendant tout le temps que dura cet accès, mon catéchiste n'était guère à son aise ; il tremblait sous sa moustiquaire, et il avait raison ; car, peu auparavant, je l'avais inconsciemment frappé. Aussi s'empressa-t-il de faire savoir mon état au Père Provicaire.

Le Père Mignal faisait alors l'administration du canton Aï. Le Père Gélot le pria aussitôt de venir me voir ; mais, avant qu'il pût arriver jusqu'à moi, il lui fallut faire trois journées de chemin. Or, pendant ce temps, la fièvre m'avait quitté, et un sommeil profond, qui dura dix-huit heures, avait un peu réparé mes forces. J'étais cependant bien faible : je résolus d'aller me reposer auprès du Provicaire. Jugez de mon étonnement quand, en chemin, je rencontre le Père Mignal qui venait m'administrer.

“ Attendez, lui répondis-je, je suis bien portant.”

Alors, nous asseyant sur le bord du torrent, nous prîmes le repas de midi ensemble, en nous appliquant le verset du Prophète : *De torrente in viâ bibet.*” Le Père Mignal continua sa route et je partis de mon côté.

Arrivé auprès du P. Provicaire, tout étonné de me voir, je me reposai quelques jours ; puis je me sentis assez de forces pour apprendre encore quelques mots de sauvage ; mais notre ennemie, la fièvre, ne tarda pas à reparaitre, et il me fut impossible de regagner avant trois mois mon poste de la tribu des *Sias*.

De retour à Ban-Muong, je dus me résigner à être toujours malade jusqu'au mois de juin. A cette époque deux catéchistes, qui avaient jusqu'alors résisté au démon du décou-

ragement, s'enfuirent, et il ne resta plus que ceux dont j'ai parlé plus haut.

Le P. Provicaire m'écrivit alors de venir à la communauté. J'obéis d'autant plus volontiers, qu'étant seul et malade, le chagrin, ami du découragement, menaçait d'envahir mon âme.

Arrivé à Ban-Peng, je trouvai auprès du P. Gélot le pauvre P. Mignal assez gravement malade pour que le P. Gélot se vit forcé de le renvoyer dans la plaine.

Après le départ du P. Mignal, nous entrons dans la seconde période : la première, comme vous le voyez, n'a pas été brillante ; la seconde est moins obscure. Je demeure avec le P. Provicaire. J'ai à noter des alternatives de fièvre et de santé, mais rien de bien frappant.

Arrive la troisième période. Ah ! le bonheur et la consolation commencent à visiter mon âme. Vers le milieu de septembre, la fièvre m'a quitté sérieusement. Après m'avoir laissé étudier la langue pendant une quinzaine de jours, le P. Gélot m'invita à aller faire l'administration à Ban-Qhiao. J'objectai mon peu de savoir du laotien et en même temps mon inexpérience, n'ayant jamais vu de Père faire l'administration. Le P. Provicaire insista, et je partis plein de confiance en notre bonne Mère la sainte Vierge. Du reste, j'étais fort de mon obéissance : je rejetais sur le compte du Père Gélot toutes les fautes que pourrait occasionner mon inexpérience. Le bon Dieu m'a certainement bien aidé, car, je le crois, l'administration de Ban-Qhiao s'est effectuée sans trop de difficultés.

Vers la fin d'octobre, mon œuvre achevée, je revins prendre les ordres de mon supérieur. Je n'avais pas l'intention de demeurer dans la communauté ; mais la pluie se mit à tomber pendant plusieurs jours de suite ; quand elle cessa, c'était le 28 octobre, et il fut convenu que je resterais pour célébrer la fête de tous les Saints.

Aux trois hommes fidèles étaient venus se joindre d'autres catéchistes repentants. Le Père Gélot les avait reçus et leur avait pardonné ; il a eu pour eux la tendresse d'un père de l'Enfant Prodigue.

Le 31 octobre, les sauvages de la tribu Khiét, dont le chef

lieu est Ban-peng, s'en vont couper dans la forêt un immense mât de cocagne ; de toutes parts, on entend les cris de joie de ceux qui transportent le géant des bois. Arrivé devant l'église, le mât fut dressé : chose peu facile, le terrain en pente abrupte ne s'y prêtant pas.

Enfin, après trois chutes bien accentuées, dont l'une endommagea le toit de chaume de notre pauvre église, l'arbre fut planté. Au moyen d'une poulie, on arbora un bel oriflamme représentant la croix du Sauveur. Pendant l'ascension du signe rédempteur, d'innombrables et vigoureux *yeu, yeu*, poussés par la poitrine de fer de nos sauvages, font retentir l'écho des montagnes. C'est un véritable triomphe. Puisse la Croix dominer dans tous les cœurs comme elle domine dans les airs ! Autour du grand mât flottent de nombreux drapeaux, dont la couleur et les fleurs rappellent la patrie absente.

Le mât planté, on agrandit l'église, car toute la tribu assistera demain à la messe.

Dans la soirée, il y eut une petite instruction pour les catéchumènes qui se préparaient au baptême. Ensuite la prière du soir est récitée avec une voix bien plus forte qu'à l'ordinaire ; c'est vous dire que c'était plus fervent ; car, vous ne l'ignorez pas, la ferveur du sauvage se traduit par la vigueur et l'entrain de la récitation.

Le 1^{er} novembre, réveil au son des pétards ! Les sauvages font leurs prières avec foi et recueillement ; ensuite je prêche sur la solennité du jour et je dis la messe. Tous les catéchistes, au nombre de six, et les servants en nombre égal, font la sainte communion. Les pauvres sauvages de Ban-peng n'ont pas ce bonheur ! Ils sont trop nouveaux chrétiens ; leur science n'embrasse pas même les sacrements de pénitence et d'eucharistie ; dans deux mois, je l'espère, ils pourront se confesser et communier. A la messe basse succède la messe solennelle. Le bon P. Gélot avait mis en réserve pour ce jour-là un peu de forces. Pour moi, c'était la première fois depuis mon arrivée au Laos que j'osais chanter à pleine voix *Kyrie, Gloria, Credo*.

Après la grand'messe, déjeuner comme à l'ordinaire : seule-

ment un fort morceau de tigre tué par les gens du Ban-Ghiao, figurait parmi les herbes et tubercules recueillis dans la forêt.

A dix heures, j'eus le bonheur de donner le saint baptême à dix-huit adultes. J'en avais déjà baptisé dix à Ban-Ghiao, sans compter une petite troupe de dix-sept enfants. Vous le voyez, trahis, abandonnés par ceux qui avaient promis de nous aider, nous n'avons pas manqué de la protection du Père qui est au ciel : il a mis les consolations à côté des amertumes.

Dans l'après-midi, après la récitation du chapelet, ont lieu différents jeux dirigés par nos catéchistes : tir à la cible, lutte, course, rien n'est oublié, pas même le brisement des œufs, les yeux fermés.

Après les jeux, il fallut donner des récompenses, non seulement aux vainqueurs, mais encore aux vaincus pour les consoler. Pauvre caisse de chapelets ! pauvres scapulaires ! Comme vous fûtes vite épuisés ! Heureusement que là bas, dans ma patrie, il y a de bonnes âmes qui pourront combler le déficit !

Le 2 novembre, après la messe pour les défunts chantée encore par le P. Provicaire, je prépare mes paquets, puis me voilà en route pour la tribu des Aï. J'arrive le soir à *Ban-Na-Cua* (village des Champs de sel) avec mes catéchistes et un servant. Nous passons la nuit dans cet endroit : le lendemain, samedi, les chrétiens de ce village vinrent me prier de rester chez eux pour qu'ils puissent entendre la messe le dimanche. J'accédai à leurs désirs ; et, le dimanche, après la messe, je continuai ma route jusqu'à Saï-Kao, gros village de la tribu Aï.

Le lendemain, je me mis à la besogne, prêchant, confessant ; au bout d'une quinzaine de jours, je baptisai 14 adultes et quelques enfants ; puis je revins au village des *Champs de sel* dans la même tribu.

Là encore je prêche, je confesse et je baptise une dizaine de chrétiens adultes. Je puis aussi administrer le sacrement de confirmation à quelques-uns. Je croyais me reposer un jour ou deux ; mais mes bons sauvages veulent profiter du passage du Père ; le nombre de ces fervents néophytes

de 70 ; ce qui porte les confessions dans la tribu des Aï à plus de 400, et autant de communions.

Hier, fête de saint François-Xavier, le nombre des communions était vraiment consolant. Dans la matinée, les gens de Ban-to-phai me prièrent d'aller les visiter : c'est le village où réside le théologien. En vingt minutes on y arrive. Les sauvages, croyant me faire plaisir, vinrent au-devant de moi avec des drapeaux, des pétards, des fusils à mèche, le tout à l'instigation du théologien. Je n'aime pas les manifestations bruyantes, mais celle-ci était imprévue : il a bien fallu me résigner.

Arrivés dans la maison du théologien, avec mes deux catéchistes, nous recevons les chrétiens. Ils viennent me remercier de leur avoir apporté les consolations de la religion. Ils m'offrent en présent du riz et un chien. En retour, je leur donne deux cruches de vin du pays avec du riz et du maïs.

Environ une heure et demie avant le repas du matin, nouvelles détonations des pétards ; puis procession en bon ordre au son du tam-tam et de la caisse. On promenait de cette sorte le pauvre chien qui m'avait été offert en présent, et qui allait être immolé pour notre dîner. C'était jour de grand gala : on n'a pas toujours du chien sur le plateau, j'allais dire sur la table, mais vous savez que tables et chaises sont ici choses inconnues.

Pendant le festin, bruit continu du tambour et du tam-tam. Après le repas, le maire du village vint inviter le Père et les catéchistes à boire le vin avec eux. Je savais que c'était l'usage d'accepter. Je me rendis donc à la salle, où les deux grandes urnes que j'avais données étaient préparées avec quatre autres : en tout six urnes. Chacun prend sa place : le théologien à ma droite, les catéchistes à ma gauche, ensuite le maire, les notables et enfin tous les hommes. Quand on fut assis autour de l'urne, un sauvage se met au milieu du cercle et prépare de longs tubes de bambou, il les enfonce dans la pâte à vin (1) et verse de l'eau dans l'urne.

Après avoir passé dans sa bouche tous les tubes, pour s'assurer qu'ils fonctionnent bien, il les présente aux assistants,

(1) Cette pâte consiste dans un levain qu'ils font avec un certain fruit, puis en riz et en maïs.

en commençant par les moins élevés en dignité ; le tout avec un sérieux qui m'aurait fait rire, si je n'avais craint de blesser la susceptibilité de ces chers enfants. Les tubes distribués, le Supérieur doit, selon l'usage, faire un petit discours. Je prends donc la parole. La main droite armée de mon bambou et de la gauche faisant les gestes, je raconte l'histoire de N. S. changeant l'eau en vin à Cana. Je rappelle ensuite aux chrétiens la parole de saint Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. » Puis je bénis le vin.

Maintenant il faut commencer. Pour honorer et récompenser le théologien, je l'invite à boire avec moi : c'est la coutume chez les sauvages de ne pas boire seul. Nous commençons donc à aspirer quelques gorgées de vin ; pendant ce temps, le sauvage qui avait préparé les tubes, verse de l'eau sur la pâte à vin en criant : « *Yeu ! Yeu !* » D'autres frappent à tour de bras sur la grosse caisse et les tam-tam, tandis qu'une troupe de petits sauvages exécutent une danse tout à fait en règle. Le tout se passe avec une modestie et une retenue difficiles à trouver en France. Je regrette de n'être pas peintre pour vous envoyer un croquis des poses observées dans la danse des sauvages. Oh ! comme ils étaient heureux ces enfants ! et moi, leur Père, je jouissais vraiment de leur bonheur ! Je remerciai le bon Dieu, car, à côté de l'amertume, il plaçait en ce moment les consolations. « Non, le bon Dieu ne bat pas des deux mains, » dit le peuple dans sa simplicité ; et personne mieux que le missionnaire n'est à même de juger combien ce naïf proverbe est vrai et juste.

Dans quelques jours, je vais retourner à Ban-peng, où je crois pouvoir faire l'administration de la tribu *Khiét*.

Nous sommes maintenant deux Pères dans la partie haute, le P. Provicaire et moi. Le P. Provicaire est toujours malade. Dans les jours où il s'est le mieux porté, il a pu faire le trajet de sa maison à la rivière, environ une trentaine de mètres.

Quant à moi, voilà trois longs mois que la fièvre m'a gr

Pour faire beaucoup de bien, il faudrait être six Pères moins. Alors, on pourrait presque se partager toute la trée. En attendant, prenons patience Plus de 500 pa

demandent le baptême ; mais personne n'est là pour les enseigner. Les six catéchistes sont occupés à en instruire une centaine, que je pourrai prochainement baptiser, à la fin du mois.

Ah ! priez le bon Dieu d'envoyer de nouveaux ouvriers, car la moisson est grande !

Nous avons appris dernièrement la mort du P. Béchet. Le P. Gélot et moi gémissions sur notre natte. Je me pris à envier le martyre de mon ami et confrère ; il était plus douloureux, mais bien plus court que le nôtre.

Priez bien pour nous et nos chrétiens ; demandez pour eux la constance.

Martyre de M. Tamet.—Malheurs de la mission du Laos.

LETTRE DE MGR PUGINIER, VICAIRE APOSTOLIQUE

DU TONG-KING OCCIDENTAL.

Hà-Nôi, le 12 mai 884.

Encore un malheur immense pour la Mission des Qhiaous et Laos ! le P. André Tamet a été martyrisé, le mercredi saint, 9 avril, avec les trois catéchistes qui, comme lui, avaient échappé au massacre du 6 janvier. La nouvelle est certaine, mais il ne reste personne pour me donner des renseignements. On m'a dit cependant que le cher Père a vu arriver la mort, mais sans pouvoir l'éviter. Il a fait alors le sacrifice de sa vie, et il a donné à ses catéchistes une dernière absolution.

Cette mission naissante du Laos avait eu ses martyrs de la fièvre des bois et des tribulations de tout genre, mais il lui manquait les martyrs du sang. Elle en compte mainte-

nant six parmi ses apôtres et quarante-sept parmi les catéchistes ou servants, qui ont aidé les missionnaires à y implanter la Foi et à former les néophytes.

Il ne reste plus un seul missionnaire au Laos, et il m'est encore impossible d'en envoyer en ce moment. La fièvre des bois, terrible surtout en été, n'épargnerait certainement pas ceux qui échapperaient aux persécuteurs.

Je vais faire visiter secrètement le district inférieur par quelques catéchistes qui ont échappé aux massacres, et de là ils députeront des néophytes sûrs pour porter des paroles d'encouragement et de consolation à leurs frères du district supérieur.

Ce que les hommes ne peuvent faire, Dieu le fera.

Quels sont ses desseins sur ces peuplades reculées?... Lui seul les connaît. Cependant, j'ai confiance dans le sang des apôtres, de leurs catéchistes et des néophytes, car il y en a eu une dizaine de massacrés; leurs travaux, leurs peines et leurs tribulations ne seront pas sans porter des fruits.

Mais quelle terrible épreuve et quelle année pénible pour la mission!.. Pourtant, au milieu de nos malheurs, nous voyons clairement que le Seigneur nous a protégés d'une manière particulière, car humainement parlant, vu la gravité du complot, nous devions nous attendre à de plus grands désastres.

M. André Tamet, du diocèse de Lyon, avait été spécialement choisi par Dieu pour une destinée extraordinaire. Dès son enfance il fut privé de la direction de ses parents, et une bonne religieuse de saint Vincent-de-Paul prit de lui un soin tout maternel. Il vécut d'abord dans le monde, mais Dieu l'appelait à une vocation de choix : il lui inspira le désir d'étudier pour se consacrer à l'état ecclésiastique.

C'est toujours la même religieuse qui lui procura les moyens d'entreprendre ses études. Il fit sa théologie au séminaire des Missions Etrangères d'où il fut envoyé au Tong-King occidental.

Le Père Tamet arriva à sa destination au commencement de l'année 1882, et, tout en étudiant la langue annamite, il se sentit porté vers le Laos. Il n'ignorait pas cependant les peines et les fatigues de tout genre qui étaient réservées.

apôtres de cette mission ; mais son âme généreuse aimait le sacrifice. Plusieurs fois il réitéra sa demande d'aller prêcher la foi aux peuplades sauvages et, au milieu d'octobre de la même année, il partit avec M. Gélot pour cette mission tant désirée. Il a eu un acclimatement bien pénible et de dures épreuves à supporter.

Le 25 décembre 1883, le P. Tamet achevait de prêcher la mission aux néophytes de la tribu Muong-Ai éloignée du village de Ban-Pon, résidence du provicaire. Ayant été averti de l'arrivée des PP. Rival et Manissol, il accourut promptement pour leur donner l'accolade de la bienvenue. Hélas ! il ignorait alors qu'aux premières joies de la rencontre allaient succéder des jours d'angoisses et de deuil.

Le 6 janvier il était avec ses confrères, lorsque les troupes envoyées par les mandarins vinrent les cerner.

Le P. Tamet vit le P. Manissol atteint d'une balle tomber mort à côté de lui. Il eut à peine le temps de gagner lui-même la forêt, pendant que les ennemis massacraient ses confrères, douze catéchistes et neuf servants. Il a eu depuis de bien mauvais jours à passer jusqu'au moment où Dieu lui a aussi demandé le sacrifice de son sang.

En apprenant que le P. Tamet avait échappé au premier massacre, j'avais eu la confiance que le Seigneur le réservait pour être le soutien des malheureux néophytes laotiens et pour servir de noyau à un nouveau corps d'apôtres de cette mission si éprouvée.

Mais, pieuse illusion ! Dieu qui n'a besoin de personne voulait un sacrifice complet. Il est le Maître ; il sait ce qu'il fait, et personne n'a le droit de scruter ses desseins. Soumettons-nous à sa sainte volonté !

La nouvelle de cette mort qui est venue me surprendre au milieu d'un voyage dans les préfectures de Son-Tay et de Hung-hoa m'a été particulièrement pénible.

La mission a encore subi d'autres graves malheurs, mais leur récit fera l'objet d'une nouvelle lettre. Je ne veux pas différer l'envoi de celle-ci, qui a déjà subi un retard par suite de la distance où je me trouvais, lorsque j'ai appris la mort de notre cher confrère.

Priez pour nous !

LETTRE DE MGR CHAUSSE, EVEQUE DE CAPSE, COADJUTEUR DE
KOUANG-TONG, A MM. LES SUPÉRIEURS ET DIRECTEURS DU
SÉMINAIRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS.

C'est le cœur rempli de douleur, que je viens vous annoncer la situation qui nous est créée par les derniers événements politiques de l'Extrême-Orient. Après la rupture des négociations entre la France et la Chine, les Français reçurent l'ordre du Vice-Roi de sortir de la Province. Nous espérions être en dehors de cette mesure ; une nouvelle dépêche de Son Excellence ne laissa plus de doute sur le sort qui nous était réservé. Nous devions quitter dans les quarante-huit heures notre propriété, nos établissements ; les Mandarins se chargeaient de nous les conserver intacts jusqu'après notre retour...

C'était le 27 août. J'étais à *Sha Min* pour conférer avec le consul de France sur la gravité des circonstances, lorsque je reçois des confrères restés à la Mission ce petit billet :

" La foule grossissante envahit notre résidence, hurlant, vociférant. Que faire ?

Je leur réponds immédiatement :

" En cas de danger, venez à *Sha Min* ; je fais prévenir les autorités."

En même temps, le consul d'Angleterre, chez lequel s'était aussitôt transporté le consul de France, M. Sherzer, envoyait une baleinière avec des marins pour protéger la retraite des missionnaires.

J'étais dans une inquiétude d'autant plus grande que je n'étais pas là pour partager le sort de mes confrères.

Enfin, après deux heures d'attente, je recevais ce nouveau billet :

" L'émeute est apaisée ; la maison est libre ; il n'y a plus de danger."

Voici ce qui s'était passé.

Nos confrères étaient à leurs occupations ordinaires, quand, vers les neuf heures du matin, une troupe de gens du peuple, vêtus d'un simple pantalon, fait tout à coup ir-

tion sur la place du parvis de la cathédrale, envahit l'église, monte dans les tours et tout cela avec un air fort peu bienveillant. Toutefois, grâce à la patience, à la modération des missionnaires, cette masse que l'on peut évaluer à 5 ou 600 personnes ne se livre d'abord qu'à une promenade de curiosité à travers notre jardin et l'orphelinat des jeunes garçons.

L'officier chinois préposé à la garde de la mission, requis d'avoir à renvoyer ces visiteurs importuns, fut impuissant avec ses trente soldats à repousser la foule ; il refusa même dès l'abord de nous donner assistance, soit crainte, soit autres motifs ; ce ne fut qu'en voyant la populace grossir d'instant en instant qu'il fit prévenir le poste militaire le plus voisin. Avec un renfort de quelques dizaines d'hommes bien armés, il parvint à faire sortir cette masse, à laquelle se serait jointe, au premier mouvement, une quantité d'ouvriers montés sur les immenses murs de notre clôture.

Quelques instants après, arrivaient à la Mission le gouverneur militaire de la ville, le *Tào-tai* et le préfet, accompagnés d'une suite aussi restreinte que possible. Ils nous ordonnent de quitter la ville dans les 24 heures. Passé ce temps, ils ne pouvaient plus répondre de notre sûreté. Pour nos meubles, nos objets et nos maisons, ils promettaient de veiller à leur conservation.

Avec les ordres du Vice-Roi et l'injonction des principaux mandarins, il n'était plus possible de rester. Il fallut nous résigner à notre malheureux sort. Nous eûmes bientôt fait quelques paquets, et le lendemain, 28 août, fête de Saint-Augustin, nous disions adieu à notre belle église et à nos vieilles maisons, que nous mettions sous la garde de nos bons anges, plus sûrs que les soldats chinois.

Nous nous étions ménagé une maison en nattes sur la concession française de *Sha-min*, espérant de là veiller sur nos chrétiens. Les deux missionnaires, attachés à ce poste périlleux, virent bientôt qu'ils ne pouvaient plus compter sur cette ressource. Les anglais, toujours si bienveillants pour nous, furent sans merci dans cette douloureuse circonstance.

“ Vous êtes un péril pour nous, disait le consul anglais ; si les Mandarins vous réclament nous vous livrerons.”

Cependant, avec trois bonnes canonnières disposées autour d'un espace de moins d'un kilomètre, avec une garde de cinq cents soldats chinois, plus la garantie du vice-roi, très attentif à ne pas froisser une nation telle que l'Angleterre ou l'Allemagne, il est difficile de comprendre cette conduite.

Quoi qu'il en soit, les conséquences de notre départ n'ont pas tardé à se faire sentir. Tous nos chrétiens de la mission ont été obligés de s'enfuir. Ceux qui sont restés après nous, ont été pillés ou battus; aujourd'hui il n'y a plus aucun néophyte dans les environs de notre église. Nos orphelinats ont été transportés à Hong-Kong où les Sœurs et les Pères donnent à nos enfants une généreuse hospitalité.

Nos malheureux chrétiens qui ont déjà tant souffert depuis un an, sont maintenant sans foyer, dans les rues de Hong-Kong et de Nacao. Que vont-ils devenir? Les menaces de mort et les bruits les plus violents forcent aussi ceux des environs de Canton à chercher un refuge plus sûr à l'étranger. Chaque jour le steamer de Canton nous apporte des familles entières qui ont abandonné leurs villages.

Notre propriété de Canton et nos orphelinats ont été mis sous les scellés par le magistrat de la place; mais aujourd'hui le bruit court que notre chapelle du cimetière a été renversée, ainsi que le monument élevé aux soldats français par Mgr Guillemin.

Je m'arrête devant la perspective effrayante de l'avenir; nous n'avons plus qu'à jeter les yeux vers le ciel, espérant que la divine Providence délivrera nos néophytes des périls qui les menacent: *In Domino confido ... non confundar in æternum.*

LETTRE DE M. MIOUX, MISSIONNAIRE DU KOUANG-TONG, A MGR
CHAUSSE.

Hong-Kong, 2 septembre 1884.

Monseigneur,

Vous m'avez demandé quelques détails sur notre séjour à Sha-min, après notre départ de la mission, le jeudi, 28 août; je m'empresse de répondre à vos désirs.

Après notre installation dans la maison qui avait été mise à notre disposition, un de nos premiers soins fut de rendre visite au Consul anglais, et ce ne fut pas sans un profond étonnement que nous remarquâmes la froideur avec laquelle nous fûmes reçus.

Cet accueil était d'autant plus surprenant que jusqu'alors nous avons toujours trouvé chez les Anglais le plus grand empressement à nous rendre service, et ils savaient même accompagner leurs bons offices de l'amabilité la plus parfaite; mais ce fut bien pis encore lorsque au cours de la conversation, après nous avoir fortement engagés à partir le plus tôt possible pour Hong-Kong, le consul nous déclara que sur la concession européenne les Chinois pouvaient parfaitement nous faire arrêter, et, que, le cas se présentant, nous ne serions défendus par personne.

Après une pareille déclaration, nous n'avions qu'à nous retirer et à ne plus compter que sur nous-mêmes, c'est ce que nous fîmes.

Les deux jours qui suivirent furent très tranquilles; nous ne recevions la visite de personne, et les chrétiens de la ville venaient de temps en temps pour nous mettre au courant de ce qui se passait à la mission.

Les mandarins s'emparaient de la maison comme d'un terrain conquis, insultaient les chrétiens, sans toutefois se porter aux dernières extrémités.

Les choses en étaient là, quand, le samedi soir, nous recevons la visite du chancelier du Consulat d'Angleterre qui nous annonce que des affiches viennent d'être placardées, que les têtes des Français sont mises à prix, et que nous n'avons plus qu'à partir, renouvelant la déclaration qui nous

avait été faite, à savoir que nous n'avions à compter sur le secours de personne.

Une demi-heure s'était à peine écoulée que les employés français de la douane arrivaient chez nous, nous apportant la même nouvelle, ajoutant que la chose venait de leur être communiquée par un mandarin de la ville, et que le chef de la douane les embarquait d'office sur un navire partant pour Hong-Kong. Ces messieurs s'étaient à peine retirés qu'un chrétien venait de confirmer tous ces bruits, disant qu'il avait lui-même lu les affiches et qu'une grande fermentation régnait en ville.

En présence de ces faits, nous avons cru qu'il était non seulement prudent, mais de notre devoir de partir, et, à onze heures du soir, nous rejoignons ces messieurs de la douane à bord de l'*Hesperia*, navire allemand, où nous avons été reçus par le capitaine, de la manière la plus courtoise ; il a même poussé l'amabilité jusqu'à ne rien exiger pour notre passage.

Depuis notre départ, nous avons appris que deux affiches ont été placardées sur les murs de la ville de Canton ; la première, qui met à prix les têtes des officiers et des soldats français, est signée par le vice-roi et par quatre mandarins de Canton ; la seconde, qui met à prix les têtes des missionnaires, ne porte pas de signature, bien que le contraire nous ait été affirmé par le chancelier du consulat d'Angleterre.

Dans la journée de dimanche, toutes les portes des chambres de la mission ont été scellées par les mandarins, avec ces mots écrits en gros caractères :

Ceci sera pour nous une compensation des dommages causés par les Français à Fout-tchéou.

De plus l'ordre a été envoyé de fermer toutes les chapelles de la province.

A la suite de ces faits ce qui restait de chrétiens dans la ville de Canton a été pillé, et le pillage était dirigé par le Ti-Pô et les soldats chinois.—Le Père chinois est dans la maison du P. Ho.

LETTRE DE MGR CHAUSSE, COADJUTEUR DU PRÉFET APOSTOLIQUE
DU KOUANG-TONG, AU SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DES MIS-
SIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Hong-Kong, 10 septembre 1884.

Le télégraphe vous a déjà annoncé la triste situation de nos chrétiens aux environs de Canton. Toutes nos chapelles, tous nos villages catholiques ont à peu près disparu sous le vent de la persécution. Plus de trois mille de ces malheureux néophytes sont réfugiés à Hong-Kong, d'autres à Macao. Un grand nombre, dit-on, sont retenus par les païens qui veulent les forcer à renier leur foi, après les avoir pillés, battus. Chaque jour nous amène de nouvelles victimes, de pauvres femmes, des jeunes filles, des enfants que la barbarie païenne a dépouillés de tout. Leur misère, leurs pleurs, leurs supplices vous saignent le cœur, et nous sommes impuissants à consoler tant de douleurs !

Après notre départ de Canton, le terrible vice-roi des deux *Kouang* publiait une proclamation sauvage offrant des primes à tout Chinois qui lui apporterait la tête d'un officier, d'un soldat français. Il n'en fallait pas davantage pour soulever cette population méchante, excitée depuis longtemps par les événements du Tong-King et en dernier lieu par les combats de *Ke-lung* et de *Fou-tchéou*. N'ayant pas beaucoup de facilité à gagner l'argent du vice-roi, sa fureur s'est portée sur nos chrétiens, déjà dénoncés avant la guerre comme faisant cause commune avec les *diabes d'étrangers*. En quelques jours toute la Préfecture cantonnaise était en feu ; aucun village n'a été épargné.

A Canton même, il ne reste plus un seul chrétien ; ceux qui habitaient sur notre propriété, aussi bien que ceux de l'intérieur de la ville, ont été forcés d'abandonner leurs maisons, tracassés par les chefs de rue, leurs voisins et les pillards. La plupart même avaient délogé avant nous, ce qui leur a permis d'emporter le petit avoir qu'ils possédaient, et de trouver plus facilement le moyen de s'établir ailleurs. Au milieu de ce désert, s'élève encore notre petite église de granit, gardée par des soldats, scellée par l'autorité civile.

Notre orphelinat de filles, séparé de notre résidence par une rue, a été envahi et pillé par la foule. En face de l'église nos maisons ont été incendiées pendant la nuit.

Vers la porte de l'est, à vingt minutes de la ville, la chapelle du cimetière récemment construite a été détruite avec le village chrétien. La tombe de madame N., femme d'un ancien consul de France, a été violée, le cercueil en plomb enlevé, et les os dispersés sur le sol. L'Ange colossal, qui surmontait le monument des soldats français, a été renversé, brisé en morceaux et vendu à des fondeurs au prix du métal. Il valait 18,000 fr. Tous les arbres que l'on avait plantés avec tant de peine depuis vingt-cinq ans, ont été coupés et emportés. Maintenant on me dit que cent soldats campent sur ces ruines.

A trois lieues de Canton, dans le district du P. Delsahut, sept chapelles ont été renversées. Au village de *Gan-piu* les païens ont voulu soutenir nos chrétiens ; un combat s'est engagé ; mais le flot envahisseur a tout renversé quand même. Des scènes indescriptibles, des outrages sans nom, ont accompagné ces pillages, ces destructions. Je ne puis en ce moment m'étendre sur tant d'incidents divers.

A *Cheun-tac*, district de 1,700 chrétiens, il ne reste plus que quelques maisons, qui auraient, dit-on, arboré les insignes du diable pour se soustraire à la persécution.

Les districts de *Cha-tao*, *Chiou-hing*, *Tong-Koun* sont dans le même état.

A *Ghec-long*, où le Père Grimaud avait failli périr, il y a quelques mois, il ne reste plus une pierre ; les maisons ont été incendiées, les briques enlevées. Quelques habitations de païens, placées au milieu du village, ont subi le même sort.

Jusqu'ici l'est et l'ouest n'ont pas souffert, mais l'ordre du vice-roi de sceller toutes les chapelles de la province ne produira-t-il pas le même résultat ? J'espérais qu'il ne se soit exécuté qu'aux environs de Canton, j'apprends que la mise au des Pères Italiens, située sur le continent, subit la même épreuve : leurs chapelles sont fermées ; mais, à mesure qu'on s'éloigne de la capitale, la population devient moins remuante, et c'est à cette raison que nous devons la conservation

vation de nos chapelles éloignées du centre, s'il en reste encore après la guerre.

Telle est la terrible situation du moment ; nous voyons périr sous nos yeux nos plus belles chrétientés, sans pouvoir les secourir. Nos autorités de *Tchang-tchi-tong*, le vice-roi, *Pang-yoc-lun*, le commissaire impérial, sont des noms trop connus pour que nous ayons quelque espoir de voir cesser nos calamités. Une action prompte, énergique pourrait seule arrêter cette ligne de conduite....

LETTRE DE MGR PINCHON, ÉVÊQUE DE POLÉMONIUM ET VICAIRE
APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN OCCIDENTAL, A MM. LE SUPÉ-
RIEUR ET LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DE LA SOCIÉTÉS DES
MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Des malheurs viennent de tomber sur mon vicariat et commencent une série de calamités dont la fin se fera peut-être longtemps attendre. En Chine, plus qu'ailleurs, les catastrophes arrivent instantanément et le remède à ces maux ne s'emploie ordinairement qu'avec une lenteur désespérante. Voici ce dont il s'agit :

Le 4 août, une rumeur sinistre se répandit subitement dans la ville de *Lo-tché-hien*. On colportait qu'une conjuration formidable de païens s'était formée contre les néophytes de la localité et menaçait de tout anéantir. Aussitôt quelques chrétiens allèrent au prétoire pour avertir les mandarins civils et militaires. Ces magistrats répondirent qu'on s'effrayait à tort, qu'il n'y avait pas de conjuration ourdie contre les chrétiens ; que, du reste, s'il arrivait quelque chose, ils répondaient du bon ordre. Le lendemain, 5 du mois, les bruits augmentèrent, la panique devint presque générale. Aussitôt quelques chrétiens volent au prétoire ! Cette fois, nos mandarins se fâchent, montrent les dents, injurient les envoyés et les chassent en les maudissant, affirmant qu'il n'y a rien à craindre. Mais le 6, voilà qu'une foule tumultueuse se précipite dans la ville, dont elle encombre les quatre portes. Des milliers de conjurés étaient

conduits par les lettrés de la sous-préfecture. Après leur entrée dans la ville, les lettrés se rendirent dans une pagode et firent appel à leurs collègues. Ceux-ci accourent au rendez-vous, et de concert avec les autres, ils décident le pillage, la démolition de notre oratoire et le massacre du catéchiste qui s'y trouve. Ce catéchiste était un homme énergique et fort capable, dont on s'était servi pour convertir quelques milliers de païens.

Ces lettrés, ayant résolu de tout détruire, sortent de la pagode et poussent contre notre oratoire et nos maisons qui l'entourent, la horde des conjurés qui les accompagne. Aussitôt trois ou quatre mille énergumènes, avides de pillage, se précipitent sur notre église, pillent tout ce qui leur tombe sous la main et s'empressent de la démolir. La maison du catéchiste, attenante à l'église, est également pillée et détruite. L'infortuné catéchiste est horriblement massacré ; il reçoit plus de cent coups de couteau. Avant d'expirer, deux fois il se relève à demi, essaie de joindre les mains sur sa poitrine et s'écrie :

« Mon Dieu, je vous rends grâce de mourir martyr, dans ce lieu saint dont j'ai dirigé les constructions ! Mon Dieu, pardon pour tous mes péchés ! je remets mon âme entre vos mains ! »

A peine a-t-il prononcé ces belles paroles, qu'il retombe à terre et rend le dernier soupir...

Notre oratoire et tous les appartements qui l'entourent ont été détruits de fond en comble, il n'en reste plus planche sur planche. Les conjurés ont tout pillé et tout emporté. Or, la maison avait été meublée, pourvue de tout ce qui était nécessaire à une habitation de ce genre. Là se trouvait aussi le mobilier du curé de la localité, avec son argent des bonnes œuvres pour une année. Il ne reste plus trace de tout cela. On m'annonce encore que les maîtres de maisons et de terri-toires forcent leurs locataires et les colons à choisir entre l'apostasie et l'expulsion. Il s'ensuit que nos pertes morales et matérielles seront irréparables. Depuis deux ou trois ans, Dieu avait béni nos efforts dans cette ville et les environs. Quelques milliers de païens avaient adoré le vrai Dieu ; déjà même plusieurs centaines ont été baptisés. Ces heureux résultats nous avaient mis dans la douce obligation de co s-

truire à *Ló-tché-hiên* une église convenable et proportionnée au nombre considérable des néophytes déjà convertis. L'ennemi de tout bien, ne pouvant supporter nos succès, a soulevé cette affreuse tempête contre nous, et a tout anéanti en un jour de désordre. Cette calamité n'a été provoquée par aucune cause de la part des chrétiens. Nos ennemis nombreux et puissants nous calomnieront, tromperont nos magistrats qui ne sont pas fâchés de l'être, mais ne pourront apporter aucun motif pour se justifier devant les hommes de bonne foi.

Les deux causes apparentes du soulèvement des païens de *Ló-tché-hiên* sont la guerre du Tong-King et les commentaires calomnieux qu'en fait un journal ennemi, le *Chen-pao*, qui s'imprime à *Chang-hài*. Il ne cesse de souffler partout la haine la plus violente contre les missionnaires catholiques et les armées françaises. Ce journal nous fait le plus grand mal. Les lettrés de *Ló-tché-hiên* n'auraient pas osé en venir à un soulèvement contre les chrétiens, s'ils n'avaient été excités par le mauvais journal dont nous parlons. Sans doute, ces globulés voyaient de mauvais œil les nombreuses conversions de païens, mais il n'auraient pas massacré nos néophytes.

L'affaire de *Ló-tché* est très grave ; tout le pays est en émoi et dans la crainte. Pendant la catastrophe, plusieurs chrétiens ont été blessés et ont subi des pertes sensibles. Les néophytes effrayés désertent et fuient ; d'autres, pour ne pas tout perdre et ne sachant où aller, préfèrent l'apostasie. Nous n'avons maintenant à *Ló-tché* ni oratoire, ni maison, ni pied à terre. Que de dépenses pour rétablir l'ordre et la paix ! Et nous laissera-t-on rebâtir notre église ? Et nos néophytes, chrétiens d'un jour, oseront-ils revenir à nous ? Ils ont tant souffert !

Nos grands mandarins de la ville sont saisis de l'affaire. Mais leurs sentiments vis-à-vis des missionnaires, depuis le commencement de la guerre du Tong-King, sont fort équivoques à notre sujet. Ils nous le montrent en toute occasion. Ils supposent une entente secrète entre les missionnaires français et nos armées du Tong-King. Les mauvass journaux

emveniment les affaires ; les imaginations s'exaltent et de graves embarras s'ensuivent pour nous.

Daignent le Seigneur et l'auguste Vierge Marie nous prendre en pitié et venir à notre aide ... !

NOUVELLES DE LA CHINE.

Dans ces derniers jours, rien n'est venu troubler le calme apparent dont nous jouissons à Chang-Hai. Quant à l'intérieur de la Chine, voici les dernières nouvelles. Je vous les transmets telles qu'elles nous arrivent, et sans pouvoir en contrôler par moi-même l'exactitude.

A Péking, les missionnaires n'ont pas été inquiétés. Le bruit courait hier que le Consul de France à Tien-tsin et les résidents français avaient reçu l'ordre de partir ; mais le journal de ce matin dément cette nouvelle.

A Neu-Chuang, les Chinois menaçaient de détruire les établissements religieux. Le gouverneur de Mou-kden, étant arrivé sur ces entrefaites, fit afficher le décret impérial, et les meneurs se calmèrent. Ce décret de l'Impératrice, que vous connaissez sans doute, est celui du 7 de la septième lune (27 août dernier), dans lequel, tout en ordonnant aux mandarins de repousser par la force les navires français qui tenteraient d'entrer dans un port du Céleste-Empire, on recommande de protéger les commerçants et les missionnaires qui ne s'occupent point de guerre.

Le Tao-tây a aussi lancé des proclamations ordonnant de respecter les missionnaires, et il a déclaré qu'il prenait sous sa protection leurs établissements. Il a de plus envoyé cent soldats pour garder la concession européenne.

A Ning-po, le Tao-tây, quoique bien disposé, a voulu que les missionnaires et les religieuses se retirassent dans la concession européenne. Il a consenti cependant à laisser un missionnaire lazariste italien et des Sœurs non françaises an-

les établissements religieux de la ville chinoise. Les missionnaires français continuent, du reste, à y aller chaque jour pour leur ministère.

A Hang-Chéou (Tché-kiang), les mandarins exigeaient aussi le départ des missionnaires et des religieuses. Ceux-ci se sont prévalus du décret impérial du 27 août et on les a laissés tranquilles.

A Chang-Hai, si ce n'était l'incertitude du lendemain, nous jouirions d'une assez grande paix. Le Taô-tây fait le possible pour se ménager les bonnes grâces des Européens. Il a voulu cependant couler, sur la barre de Oû-Song, des jonques remplies de pierres, afin de fermer la rivière. Mais il n'avait pris cette détermination que d'après des ordres supérieurs, et, les Européens ayant protesté, rien jusqu'ici n'a encore été exécuté. On s'est borné à préparer les pierres et les jonques, pour les couler à la première nouvelle de l'arrivée de l'escadre française. M. Le Maire, notre consul général, part ce soir pour Hué où il a été nommé Ministre résident.

Voilà les nouvelles. Jusqu'ici, il n'y a pas eu de soulèvements contre les étrangers résidant dans l'intérieur de la Chine. Mais vous comprendrez combien grave et précaire est la position des missionnaires français. Nos nationaux ont été placés sous la protection du gouvernement russe pendant la durée des hostilités. M. Popoff, ministre de Russie à Péking, est, dit-on, plein de bonne volonté pour protéger les sujets français, missionnaires ou autres. Mais sa protection ne peut guère avoir d'efficacité que là où il y a un consul russe. Encore l'effet de cette protection est bien diminué quand le consul n'est qu'un simple commerçant, agent consulaire. Quoi qu'il en soit, les missionnaires de l'intérieur resteront à leur poste, je n'en doute pas, tant que la chose leur sera absolument possible. Si les mandarins exercent contre eux trop de vexations, probablement, au lieu de s'appuyer sur les traités antécédents, ils invoqueront simplement le récent décret de l'Impératrice. Mais y trouveront-ils une protection efficace?... Il importe extrêmement que la situation actuelle ne se prolonge pas, et l'opinion général ici est que la France n'en finira avec la Chine qu'en frappant dans le Nord un grand coup qui fasse sérieusement craindre pour Péking.

FOKIEN.

*Situation des missionnaires et des chrétiens depuis l'expédition
de Fou-tchéou.*

LETTRE DU R. P. BOURNEAU, PROCUREUR DES MISSIONS DOMINI-
CAINES ESPAGNOLES A HONG-KONG (1) AU R. P. MARIE-
ALPHONSE SAUTEL.

Hong-Kong, 12 septembre 1884.

(1) Le R. P. Bourneau a occupé différents postes dans la mission du Fokien durant plus de vingt ans, dont dix au moins à l'église de la cité à Fou-Tchéou.

Je vous envoie des journaux de Hong-Kong qui parlent de l'engagement de la flotte française à Fou-Tchéou et du bombardement de l'arsenal. Vous y trouverez plus de détails que je ne pourrais vous en fournir. Ces faits d'armes, glorieux pour la France, ont eu malheureusement sur la mission du Tong-King le contre-coup douloureux que je vous faisais pressentir récemment. Vous en aurez la preuve dans le court résumé que je vais vous faire des lettres que j'ai reçues de Fou-Tchéou et autres points de la mission.

Il paraît que les Chinois, tout en se préparant au combat, ne pensaient pas que la France irait si loin dans ses représailles et se déciderait à détruire leur flotte. Aussi ce coup de force les a remplis de stupeur. Ils ont été pétrifiés quand ils ont vu que leurs beaux navires de guerre avaient été coulés en si peu de temps. Des lettres chinoises portent le nombre de leurs morts jusqu'à trois mille. Grâce à l'incurie ordinaire de ce peuple, quantité de cadavres rejetés par le fleuve et laissés sans sépulture répandaient une odeur fétide. Du petit nombre de nos chrétiens engagés dans l'escadre chinoise, onze ont trouvé la mort sous les coups de l'artillerie française, entre autres le pauvre Choun-ming, notre ancien serviteur à l'arsenal.

Que vous dire maintenant des glorieuses et terribles journées des 23 et 24 août ? Une fois les Français partis, les Chinois exaspérés ont exhalé leur haine contre les chrétiens. Des proclamations ont été affichées, les accusant d'avoir

dévoilé aux Français toutes les affaires chinoises, et excitant la populace à incendier les églises et les maisons de la mission tant à Fou-Tchéou que dans le Fo-kien. Ces menaces ont failli produire leur effet à So-Goun où l'église a couru le plus grand danger. Le mouvement se propageant dans cette direction serait arrivé bientôt jusqu'à nos belles chrétientés de Fo-gan et vous connaissez le caractère des habitants de ces montagnes : ils n'ont pas besoin d'être beaucoup excités ; ils s'entendent à démolir les églises quand l'occasion leur paraît favorable.

A Fou-Tchéou les chrétiens sont dispersés et dans la plus profonde misère. La situation est devenue si périlleuse dans la cité que les religieuses, après avoir pourvu à la sécurité des petites filles de la Sainte Enfance, ont dû chercher un refuge sur la concession européenne ; or, d'après une lettre de M. Rozario l'imprimeur, ni les Pères, ni les religieuses n'y sont en parfaite sécurité : le peuple dit qu'il veut se venger des Français en tuant les prêtres et les Sœurs qui prêchent " la religion de la France " et qui leur apportent tant de malheurs. C'est actuellement l'unique raison de la fureur, car le peuple n'ignore point notre nationalité (1), mais il lui suffit que nous soyons catholiques et protégés de la France pour se tourner contre nous et croire dans sa vaillance qu'il va prendre une éclatante revanche de ses défaites en massacrant des hommes et des femmes sans défense. A l'heure présente, tout est encore à craindre. Que Dieu daigne tromper nos alarmes et rendre bientôt la paix à notre chère mission !

Le R. P. Masot, missionnaire, vicaire apostolique du Fo-Kien nord, sera bientôt sacré évêque.

(1) Les missionnaires du Fo-Kien sont des dominicains espagnols. — Les religieuses établies à Fou-Tchéou appartiennent aussi à l'Ordre de saint Dominique et viennent du couvent de Sainte-Catherine de Manille, îles Philippines, colonie espagnole.

PÉ-TCHÉ-LY SEPTENTRIONAL.

Émeute à Péking.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. HUMBLLOT, MISSIONNAIRE A PÉKING.

Péking, 5 septembre 1884.

Le 30 août, a eu lieu une échauffourée sans exemple dans cette capitale. Notre Si-Tang a été entouré et cela sans motifs par une foule, que des chrétiens ont évaluée à deux ou trois mille individus. Vers les cinq heures du soir, le bruit commence à circuler que l'on va démolir l'église et, en même temps, un tapage infernal se fait entendre à la porte. Je suis sorti deux fois dans la rue pour demander à ces gens ce qu'ils voulaient et leur dire de rester tranquilles. Mes paroles ont été suivies d'un silence complet. Je regagne mon logis au milieu du calme le plus parfait. Je croyais à une victoire, lorsqu'une demi-heure après, le tapage recommence de plus belle. Les pierres, les briques volent de tous côtés contre la tour de l'église assez éloignée de la rue. A ce moment, j'ai cru que l'on allait enfoncer la porte. Notre cuisinier prend peur et jette par-dessus le mur, chez des voisins chrétiens, ses couvertures et ses habits. Il était six heures ; chaque jour à cette heure là nous sonnons l'Angelus. Je me mets sous le clocher, à l'abri des projectiles, en comptant bien sur l'invocation : "*Verbum caro factum est*," pour chasser les puissances de l'air et montrer à la foule que tout se passe comme à l'ordinaire dans notre église.

Aux trois premiers coups, surprise et silence, suivis immédiatement de clameurs épouvantables poussées par ces deux ou trois mille vauriens ; au second et au troisième coup, mêmes clameurs ; à la dernière volée, recommencent les mêmes cris, qui s'arrêtent subitement et la foule se disperse. La voix d'un simple satellite s'était fait entendre et avait suffi pour rétablir le calme. Un peu auparavant, deux satellites envoyés par un petit mandarin de la rue où se trouve no

église, avaient été battus, en voulant s'opposer aux misérables qui voulaient enfoncer notre porte; dans la bagarre, les gens du tribunal saisissent un des furieux et le conduisent en prison. Somme toute, c'était une émeute. Si notre porte avait cédé, je crois que notre résidence eût été envahie. L'espoir du pillage avait seul amassé cette foule qui ne voulait pas nous tuer. Le gouvernement chinois ne veut point susciter d'affaire contre les missionnaires, il en a donné l'assurance formelle. Ce même jour, en effet, avait paru un édit ordonnant de respecter tous les étrangers, même Français. Et, de fait, le lendemain, les chrétiens vinrent à l'église comme à l'ordinaire; pas de chrétiennes pourtant. Je fis ouvrir la grande porte afin que dans la rue on puisse bien entendre que les chrétiens prient comme les autres jours et ne se laissent point intimider. Tout resta calme, les passants continuèrent à suivre leur chemin sans s'attrouper.

Le soir on entendit très distinctement dans la rue la récitation du chemin de la Croix et les accords de l'harmonium, la tranquillité fut parfaite. Depuis, je me suis aperçu de la présence d'un petit mandarin qui, accompagné de deux satellites, se tient pendant toute la matinée, dans une boutique d'opium, de l'autre côté de la rue, juste en face de notre église : cette seule mesure a suffi pour empêcher le moindre désordre.

MISSIONS D'AFRIQUE

(Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.)

MISSIONS DE CARTHAGE ET DE LA TUNISIE.

*Lettre de S. E. le Cardinal Lavigrier à Messieurs les Présidents
et membres des Conseils de l'Œuvre de la Propagation de
la Foi, sur les missions de la Tunisie.*

Messieurs,

« Vous m'avez demandé, depuis longtemps déjà, pour les associés de votre Œuvre, quelques détails sur les missions nouvelles de la Tunisie.

« Vous savez pourquoi je n'ai pas répondu plus tôt à votre appel.

« La Tunisie a été, durant deux années, l'objet des ardues préoccupations de la politique. Or ma règle, et c'est aussi la vôtre, est de ne point mêler la politique aux œuvres de nos Missions. Sans doute, notre action apostolique peut produire et produit souvent des résultats heureux, même à des points de vue humains ; mais si ces résultats viennent c'est par surcroît. Nous ne devons chercher et nous ne cherchons d'autre règne que celui de Dieu.

« Maintenant tout s'est apaisé peu à peu, les préoccupations publiques se portent ailleurs, et nous allons entrer dans une période heureuse où les peuples n'ont plus d'histoire. D'ailleurs le Vicaire de Jésus-Christ, en prenant solennellement, lui-même, la parole pour couronner notre Œuvre, vient, po

ainsi dire, de délier mes lèvres. C'est donc le moment où je puis vous entretenir, sans les inconvénients de la première heure, de la mission qui m'est confiée.

« Je me placerai, du reste, dans cette lettre, exclusivement au point de vue religieux, en vous parlant, comme j'ai dessein de le faire, d'abord du passé, et, ensuite, de l'avenir chrétien de la Tunisie.

PREMIÈRE PARTIE

SOMMAIRE

I. Aperçu sur la géographie et l'histoire de la Tunisie.—II. Etat religieux et moral de la Tunisie avant la prédication de l'Évangile.—III. Origine apostolique de l'Eglise de Carthage. Coup d'œil général sur son histoire et celle des autres Eglises de la Tunisie actuelle.—IV. Quelques souvenirs héroïques de l'histoire chrétienne de Carthage.—V. Souvenirs de l'histoire des autres Eglises épiscopales de la Tunisie. •

I

« J'ai remarqué souvent que le premier désir de ceux qui s'intéressent aux Missions est d'avoir sur elles des notions générales de géographie et d'histoire, qui leur permettent de se faire une idée du théâtre de ces œuvres apostoliques.

« Je trouve ce désir sensé et je vais chercher à y satisfaire, en quelques mots rapides, pour ce qui concerne le diocèse de Carthage.

« La Tunisie actuelle s'étend du 5° 30 au 9° de longitude est, et du 32° au 37° 15 de latitude nord. Elle a près de 600 lieux de côtes, depuis Tabarka jusqu'à Gabès. Sa superficie est d'environ la moitié de celle de l'Italie.

« Elle est bornée, à l'est, par la Tripolitaine ; au sud, par les déserts du Sahara ; à l'ouest, par nos possessions algériennes, et au nord par la Méditerranée.

« Ce petit royaume a été, sous des noms divers, le témoin de révolutions déjà bien nombreuses.

« Il appartenait, dès l'origine, à l'ensemble des contrées de l'Afrique du nord, connues sous la dénomination générale

de Libye. C'est le nom que leur donnent nos Saints Livres et, après eux, Hérodote, le Père de l'histoire profane. Les Libyens ou *Laabim* étaient, d'après la Genèse, les descendants de Cham.

« Une race préhistorique a laissé des traces de son passage en Tunisie dans les monuments mégalithiques qui se retrouvent, du reste, en grand nombre, dans toutes les régions qui s'étendent depuis la Cyrénaïque jusqu'au détroit de Gibraltar.

« D'après les traditions locales recueillies par Salluste, des armées confuses de Perses et de Mèdes se jetèrent, plus tard, sur le pays, après avoir traversé le nord de l'Arabie et celui de l'Egypte, où les habitants ne leur permirent pas de s'établir. Poussées par l'entraînement de la conquête jusqu'au delà du détroit de Gibraltar, mais arrêtées par les belliqueuses populations des Gaules, elles revinrent sur leurs pas et s'établirent définitivement dans l'Afrique du Nord, entraînant sans doute avec elles une partie des populations qu'elles avaient d'abord vaincues (1).

« D'autres peuplades, chassées de la Palestine et de la Syrie, suivirent la même route qui fut, pendant des siècles, celle de grandes migrations de l'Asie occidentale, et se mêlèrent aux premiers vainqueurs. Enfin, chose peut-être trop peu remarquée et qui explique néanmoins quelques faits des temps postérieurs et même de l'époque contemporaine, des troupes nombreuses d'Israélites vinrent, toujours en suivant la même voie, à l'époque des désastres de la Judée, habiter un certain nombre de points de l'Afrique, où elles formaient des tribus séparées (2).

« Pendant que l'intérieur se trouvait ainsi occupé par des tribus, les unes sédentaires, les autres nomades, selon leurs diverses origines, le littoral devenait le siège de comptoirs

(1) C'est ce qui explique, avec l'usage des Carthaginois de lever partout des légions de mercenaires, et avec l'invasion ultérieure des Vandales, la présence parmi nos populations africaines de types nombreux des races du Nord.

(2) Elles ont, en partie, subsisté jusqu'à nos jours. La ville de Tunis comptait, en ce moment, 35,000 juifs indigènes. Il s'en trouve, assure-t-on, plus de 60,000 dans la Tunisie où leur influence s'accroît, chaque jour, comme en Algérie par la puissance de l'or.

puissants, formés par Tyr et les villes maritimes de ces mêmes régions de l'Asie d'où étaient venues autrefois les populations de l'intérieur. C'est ce que mettent, chaque jour, davantage en lumière les études poursuivies avec persévérance depuis notre occupation algérienne. Cela explique aussi comment les nombreux comptoirs phéniciens de la Tunisie, Leptis, Abrotonum, Meninx, Cercinna, Thenæ, Thapsus, Adrumète, Aspis, Neapolis, Nopheris, Tunis, Utique et, enfin, le plus célèbre de tous, Carthage, ont si facilement trouvé à établir autour d'eux leurs relations commerciales et à se créer des alliés.

« L'histoire politique de Carthage est trop connue pour qu'il soit besoin de la rappeler à vos lecteurs. Ils savent qu'elle s'assujettit, par son commerce et ses alliances, toutes les côtes et la plus grande partie de la Tunisie actuelle. Inutile de rappeler comment cette république, qui dominait par son admirable situation maritime le reste de l'Afrique et les îles de la Méditerranée, excita la jalousie et les craintes de Rome, comment celle-ci livra à sa rivale le duel gigantesque où elle faillit périr et qui se termina par les victoires de Scipion et la ruine de la patrie d'Annibal.

« Je remarquerai seulement que ce long travail des siècles avait un but providentiel et que l'Afrique du Nord se trouva ainsi réunie au monde romain au moment précis où celui-ci allait recevoir l'Évangile et le répandre par les envoyés de Pierre et de ses successeurs.

« Sous la domination de Rome, les divisions administratives et les limites des Provinces se multiplient et s'étendent peu à peu. Elles comprennent, en partant de l'Océan et se dirigeant vers l'Égypte, les trois Mauritanies, la Numidie, la Proconsulaire ou Zeugitane, la Byzacène et enfin la Tripolitaine. Puis commence le monde grec, avec la Cyrénaïque et l'Égypte (1). Ces Provinces partagèrent la fortune de Rome à laquelle elles étaient unies. Paisibles durant cinq cents

(1) Notre Tunisie comprend deux de ces provinces tout entière : la Proconsulaire et la Byzacène, les plus riches de toutes, avec une partie de la Numidie et étroite lisière prise sur l'ancienne Tripolitaine.

ans, elles devinrent pendant un siècle la proie des Vandales, lorsque les empereurs de Constantinople ne purent plus les défendre. Délivrées, un moment, de ce joug barbare, sous Justinien, par les armes de Bélisaire, elles respirèrent à peine, et, moins de cent ans après, elles étaient envahies par les Arabes musulmans. Ils en ont fait, à dater du treizième siècle, un royaume distinct, qui, de Tunis, devenu sa capitale après la ruine complète de Carthage et l'abandon du Kairouan, a pris le nom de Tunisie.

« Les Musulmans opprimaient et ruinaient depuis douze cents ans ces malheureuses contrées, lorsque la France a donné, à Alger, le signal de leur délivrance.

II

« Pour le but que je me propose, je veux dire pour donner à vos lecteurs l'idée succincte de ce qu'est la Tunisie au point de vue géographique, de ce qu'elle a été, dans le passé, au point de vue historique, ce qui précède peut suffire.

« Il faut maintenant, avant de parler de nos souvenirs chrétiens, dire ce qu'elle était au point de vue religieux et moral, lorsque l'Evangile y fut prêché. C'est, en effet, là un des aperçus qui peuvent et doivent intéresser le plus, des lecteurs chrétiens, car il n'est autre chose que la constatation du travail de Dieu, pour ramener à lui les âmes et les nations perdues. Mais, ici encore, je ne puis, vous le comprenez, qu'indiquer les sommets des choses.

« Tertullien montre, dans les écrits substantiels et forts où il flagelle les erreurs et les vices de son temps, quel l'état des croyances et celui des mœurs étaient, à Carthage, comme la résultante des éléments divers que chacune des invasions successives dont j'ai parlé avait portés avec elle.

« Il y constate tout d'abord l'idée de Dieu, qu'il a, le premier, appelé éloquemment le cri d'une âme naturellement chrétienne. On la retrouve jusque dans les monuments mégalithiques des plus anciens habitants de nos contrées.

« Leurs tombeaux témoignent, en effet, de leur foi en un être supérieur, de leurs espérances en une vie future. On peut dire d'eux, avec vérité, ce que l'un de nos savants les

plue distingués (1) a dit, à propos des monuments, en tout semblables, qui se retrouvent en Europe où ils marquent les migrations d'un même peuple :

« Le soin donné aux sépultures, dit-il, atteste que les chas-seurs (de cet âge de pierre) pensaient que leurs morts au-raient des besoins au delà de la tombe. Ce que nous savons de tant de peuples sauvages de l'époque actuelle ne permet pas d'interpréter autrement l'ensevelissement avec le corps, des vivres, des armes, des objets de parure placés à côté du défunt. *Il est évident* qu'ils avaient été déposés dans le caveau mortuaire avec la pensée qu'ils serviraient aux besoins des *défunts dans la nouvelle vie qui commençait pour eux.* (2) »

« Hérodote rend, des temps postérieurs, un témoignage semblable :

« Voici, dit-il, en parlant des peuplades qui occupaient alors une partie de la Tunisie, leur manière de faire des ser-ments et d'exercer la divination : Ils mettent la main sur les tombeaux des hommes qui ont, parmi eux, la réputation d'avoir été les plus justes et le plus gens de bien, et jurent par eux. Pour exercer la divination, ils vont aux tombeaux de leurs ancêtres, y font leurs prières et y dorment ensuite ; si, pendant leur sommeil, ils ont quelque songe, ils en font usage dans leur conduite (3). »

« Ailleurs, en parlant des tribus nomades, il ajoute : « Voici quels sont les sacrifices de ces nomades : comme prémices, ils coupent l'oreille de la victime et lance cette oreille par-dessus leur épaule ; ensuite ils tordent le cou de la bête. Ils ne sacrifient qu'au soleil et à la lune, hormis ceux qui demeurent autour du lac Triton (c'est une partie de la Tunisie, entre Gabès et Sousse) ; ces derniers sacrifient surtout à Minerve, à Triton et à Neptune (4). »

« Tyr porta naturellement et maintint à Carthage ses superstitions et ses dieux. C'étaient ceux-là mêmes dont il est parlé, sous des noms divers, dans les Saints Livres, à propos

(1) M. de Quatrefages.

(2) L'Espèce humaine, p. 244, passim.

(3) (Hérodote. Liv. IV. *Malpomène*, ch. 190.

(4) Hérodote, *ibid.* ch. 188.

des Phéniciens : Baal ou Moloch, le Saturne des Romains, Astarté ou Tanith, la déesse ou Vénus céleste. Mais rien de cruel comme le culte rendu à ces divinités. On immolait à Saturne, et peut-être aussi à Tanith, des victimes humaines, et surtout des enfants. « C'était en le sachant et de sang « froid, dit Plutarque, que les Carthaginois immolaient « leurs propres enfants. Ceux qui n'en avaient pas, achetaient « les enfants des pauvres et les égorgeaient comme de tendres « agneaux ; la mère assistait au sacrifice, sans jeter une « larme ni même pousser un soupir ; le moindre signe d'at- « tendrissement lui faisait perdre le prix du sacrifice, et elle « ne sauvait pas son enfant. Cependant, autour de la statue, « était placée une foule nombreuse de musiciens qui jouaient « de la flûte et d'autres instruments, pour empêcher qu'on « entendit les cris de ces malheureuses créatures (1). »

« Saturne, ajoute Diodore de Sicile, avait à Carthage une « statue d'airain dont les mains étaient penchées vers la « terre, de telle sorte que l'enfant qu'on posait sur ces mains, « tombait aussitôt dans une ouverture et une fournaise pleine « de feu (2). »

« Rome, après sa conquête, apporta tous ses dieux avec leurs infamies, qui firent revivre celles de Baal et d'Astarté sous les noms de Saturne et de Vénus.

« Telle était la situation religieuse de Carthage et de la région qui l'entoure, au premier siècle de notre ère. Dans l'intérieur du pays, toutes les superstitions antiques encore conservées ; dans les villes, le culte païen de Rome, mêlé à celui des dieux de Tyr ; au milieu de ces corruptions et de ces erreurs grossières, l'idée de Dieu et du culte véritable se retrouvant, quoique obscurcie et défigurée, dans les restes des traditions primitives (3).

(1) Plutarque, *De superstitione*, cap. ultim.

(2) Diodore de Sicile, *Hist.*, ch. xx, 13, 14.

(3) Voici ce qu'en dit Tertullien avec son énergie ordinaire et qui est de nature à nous faire rougir, après dix-huit siècles de christianisme, d'aberrations inchangées au paganisme lui-même : *Nullam, dit-il, invenimus institutionem, inter tot diversitates perversitatum, quæ de Deo creatore[univ[er]sorum contrivitum moverit.* (*De Præscript*, cap. xxxiv).

“ Dans un tel mélange d’erreurs, au milieu des populations venues de tous les points de l’ancien monde, par suite du système de Carthage de n’avoir que des légions de mercenaires recrutés partout et jusque dans nos Gaules et dans la Bretagne, on peut aisément se figurer ce qu’étaient les mœurs de l’Afrique. Tertullien, avec cette vigueur farouche que j’ai déjà remarquée, fait remonter avec raison la dépravation des Africains au culte qui les inspirait : “ C’est auprès de vos autels, disait-il aux païens de son temps, que se préparent les dernières infamies ; c’est dans le sanctuaire des prêtres et des ministres des dieux, à l’ombre des ornements sacrés, au milieu de la fumée de l’encens, que l’impureté se développe (1). ”

“ Vous nous accusez d’abominations ; mais à qui ces abominations doivent-elles être mieux connues qu’à ceux qui en ont reçu des leçons de Jupiter même (2) ? ”

“ Salvien nous a laissé un tableau encore plus fameux des mœurs de l’Afrique *païenne*. Je souligne ce dernier mot, parce qu’on se trompe souvent sur sa pensée, en l’appliquant aux chrétiens. Il prend lui-même soin pourtant de préciser en disant, comme on va le voir, qu’en parlant de la corruption des Africains, il entend parler surtout de ceux que le christianisme n’avait pas changés : “ *Qui ne sait*, dit-il, en terminant “ le sombre tableau de ces dépravations, *que tous les Africains sont généralement tels*, A MOINS QU’ILS NE SOIENT CONVERTIS ET CHANGÉS PAR LA FOI ET PAR LA RELIGION (3). ”

“ Je ne sais, dit-il donc en parlant des païens, ce qui en eux n’est point coupable.

“ Si c’est l’humanité qu’il faut reprendre, ils sont inhumains ; si c’est l’ivrognerie, ils sont ivrognes, si c’est l’imposture, ils sont imposteurs, et au plus haut point. Leur fourberie n’a point d’égale, pas plus que leur cupidité et leur perfidie.

(1) Tertullien, *Apolog.* ch. xv.

(2) Tertullien, *ibid.* ch. ix.

(3) Quis non omnes omnino Afros generaliter sciat impudicos, nisi ad Deum forte conversos, id est fide ac religione mutatos. Salvien, *de Gubernat. Dei* ; lib. VII, cap. xiiii.

“ Quant à leur impureté et à leurs blasphèmes, ils ne peuvent être placés sur l'échelle des vices qui précèdent; car si, pour ces derniers, ils surpassent les autres nations, chez eux l'impureté et le blasphème excèdent tous les autres...

“ Qui ne sait que tous les Africains sont généralement impudiques, à moins qu'ils ne soient convertis et changés par la foi et la religion ? (1) ”

“ Mais c'est précisément au jour où tout est arrivé au fond de l'abîme que va se lever la lumière.

“ C'est l'un des secrets admirables de la Providence de se servir de la profondeur même de nos abaissements, de nos souffrances, de nos erreurs, pour nous disposer à chercher des voies plus pures. Le sentiment de notre grandeur primitive se découvre sous les ruines qui nous accablent; nous aspirons à nous élever en nous trouvant tombés si bas. Ce sera l'histoire d'Augustin et, avant lui, comme nous allons le voir maintenant, celle de tant de Chrétiens de notre Afrique.

III

“ Une tradition, conservée par de graves écrivains des premiers siècles, veut que saint Pierre lui-même soit venu visiter l'Afrique et y porter les prémices de la foi. Nous l'apprenons de Flavius Dexter, évêque de Barcelone, contemporain de saint Jérôme qui en a fait l'éloge et auquel il a dédié son livre *De viris illustribus*. On lit dans sa chronique: “ Année de J.-C. 50, Pierre en qualité de Vicaire du Christ, se rendit en Espagne..... DE LA IL PARTIT POUR L'AFRIQUE ET L'ÉGYPTE.” (2)

“ D'autres personnages apostoliques sont également cités comme ayant visité et peut-être habité Carthage. Nicéphore Callixte y envoie Simon l'apôtre :

“ Simon Zélotes, après avoir reçu le Saint-Esprit, parcourut

(1) Salvien, *de la Providence*, liv. VII, ch. 13 et 15.

(2) Ann. Chr. 50, Petrus, ut Christi Vicarius, Hispanias adiit... Hinc ad Africam et Ægyptum migrat (Flav. Dext. *Chronie*).

“ l’Egypte, la Cyrénaïque, l’Afrique, ensuite la Mauritanie et toute la Libye, prêchant l’Evangile.” (1)

“ Les ménologes grecs y font venir la Samaritaine : “ Sainte Photine, dit un de ces ménologes cité par les Bollandistes, la Samaritaine à laquelle le Seigneur parla près du puits, après le martyre des saints apôtres Pierre et Paul, vivait à Carthage, ville d’Afrique, en compagnie de son fils Joseph, y prêchant le Christ.” (2)

“ Une objection grave est faite, il est vrai, contre ces traditions. On la tire des Pères africains eux-mêmes, qui n’attribuent ni aux apôtres, ni aux disciples immédiats du Sauveur la fondation de leur grande Eglise, ce qu’ils n’auraient pas manqué de faire, si le fait eut été certain.

“ Mais cet argument est purement négatif et ne peut détruire de graves témoignages. Rien n’empêche de dire pour tout concilier que saint Pierre et d’autres personnages évangéliques ont visité l’Afrique, sans y fonder d’abord de diocèse. Le voisinage de Rome, l’importance de Carthage, la fréquence et l’extrême facilité des communications maritimes rendent d’ailleurs ces traditions vraisemblables. D’autre part, on ne peut expliquer autrement la diffusion rapide de l’Eglise africaine. Dès le milieu du second siècle, il se tint à Carthage un concile où se trouvaient réunis jusqu’à soixante et dix évêques (3).

“ Mais ces indications suffisent. Je ne veux pas entreprendre, dans une lettre destinée surtout à édifier vos associés, de discussion critique. Ce que je voudrais, ce serait ressusciter, pour eux, autant que me le permettent le temps et l’espace dont je dispose, les grands et saints souvenirs que

(1) Niceph. Callixte. *Hist. Lib.* II, ch

(2) M. S. Menol. Græc. apud Bolland.

(3) Ce concile fut tenu par Agrippin, l’un des prédécesseurs de saint Cyprien, mais longtemps avant lui, comme ce père le dit lui-même, *longa ætas* ; et on ne peut douter qu’il n’ait été tenu avant Tertullien, d’après un texte formel de Vincent de Lérins, qui dit que saint Agrippin fut le premier, *primus omnium mortalium* (Commonit. Lib. I. c. 6), qui enseigna l’erreur des rebaptisants. Or cette erreur est aussi enseignée par Tertullien. Le concile d’Agrippin et de ses soixante-dix évêques est donc antérieur à Tertullien, c’est-à-dire à l’an 160.

nous retrouvons ici à chaque pas, et leur inspirer l'admiration, l'amour, la passion, si je l'osais dire, de notre ancienne Tunisie chrétienne : *Placuerunt servis tuis lapides ejus*.

“ Mais comment réunir, dans une seule lettre, et comme dans une gerbe unique, toute une moisson de gloire, de vertus, de génie, de sainteté ?

“ C'est à peine si je puis donner d'abord une idée générale de cette admirable histoire, par quelques mots rapides sur chacune des périodes entre lesquelles on peut la diviser

“ La première commence avec la prédication de l'Evangile à Carthage, et se poursuit, pendant plus de deux siècles, à travers les luttes des premières persécutions, jusqu'au jour où saint Cyprien reçoit la palme du martyre.

“ C'est la période de l'évêque Agrippin, de Tertullien, de ces grands Martyrs Scillitains, les premiers martyrs de l'Afrique dont nous ayons les Actes authentiques, l'époque de sainte Perpétue, de sainte Félicité, de la Masse-Blanche d'Utique, de l'apologiste Minucius Félix et du pape Victor qui, tous deux, appartiennent à l'Afrique par leur naissance, des persécutions de Septime-Sévère, de Dèce, de Gallien, de Valérien, de Galère-Maxime. Déjà la puissante vitalité de l'église de Carthage se manifeste dans le Concile d'Agrippin, et dans ceux de saint Cyprien en 249, 251, 252, 254, 255, 256, qui sont d'une importance si considérable pour la discipline de l'Eglise.

“ La seconde période s'étend de saint Cyprien à la paix après la conversion de Constantin. C'est celle des Arnobe, des Lactance, du centurion Marcel, du pape africain saint Melchiade, des martyrs d'Abitine, de Tuburbo, de Sufès, et de milliers d'autres. Elle est marquée par des flots de sang durant la persécution de Dioclétien et de Maximien-Hercule.

“ La troisième commence avec la fin des persécutions et se continue jusqu'aux Vandales. C'est, en un sens, la plus illustre, car c'est celle de saint Optat, de saint Augustin et de sa mère, sainte Monique, de saint Aurèle, de saint Possidius, de saint Alype, de saint Fortunat, du tribun Marcelin, modèle éternel du courage et de la grandeur de caractère dans un homme d'Etat chrétien, de Proba, du pape Gélase. De nombreux conciles se réunissent à Carthage. On en compte pas moins de vingt-huit dans cet intervalle.

“ Mais, à côté de ces gloires, de nouvelles et cruelles épreuves. A peine les persécutions terminées au dehors, celles du dedans commencent avec l'usurpation du siège de Carthage par l'intrus Donat et le schisme sanglant des Donatistes. Il devait faire, pendant un siècle, plus de martyrs, peut-être, que n'en avait fait, pendant le siècle précédent, la haine des païens.

“ Il se termina par l'acte mémorable de renoncement des évêques catholiques. Pour le rétablissement de la paix et l'unité entre les chrétiens, ils offrirent spontanément de partager leurs sièges avec leurs adversaires, si ceux-ci consentaient à reconnaître leurs erreurs et l'autorité de l'Eglise. Saint Augustin, saint Aurèle, Saint Possidius, saint Alype étaient l'âme de ces résolutions magnanimes.

“ A peine la tranquillité était-elle revenue, qu'une période nouvelle de meurtres et de deuil s'ouvrait avec la persécution des Vandales.

“ Il y a maintenant soixante ans, écrivait, en 487, Victor de Vite, que les Vandales ariens, nation barbare et féroce, sont entrés dans notre Afrique infortunée, après avoir franchi le détroit resserré qui la sépare de l'Espagne

“ Trouvant le pays en paix, leurs hordes impies s'attaquent de toutes parts à nos belles contrées. Ils les dépeuplent par leurs dévastations, par l'incendie, par le meurtre. Ils n'épargnent même pas les arbres fruitiers, craignant sans doute qu'après leur passage, ceux qui avaient cherché un refuge dans les antres des montagnes ou dans les entrailles de la terre ne trouvent un aliment dans leurs fruits. Aucun lieu qui n'ait senti les effets d'une semblable cruauté ou qui ait été à l'abri de leurs incursions. Mais les églises, les basiliques des Saints, les cimetières attiraient surtout leur fureur, et leur rage incendiaire s'attaquait à ces monuments plus violemment encore qu'aux villes et aux bourgades..... Combien de pontifes vénérables, d'illustres évêques ne périrent-ils pas alors au milieu de toutes sortes de supplices ?...

“ Ni l'infirmité du sexe, ni la considération d'une noble origine, ni le respect dû au sacerdoce n'adouciaient leurs

“ barbares instincts ; bien plus, la noblesse du rang augmentait leur fureur.” (1)

“ Cette période de tant de douleurs est aussi celle des Eugène, des Deogratias, des Quodvultdeus, des Honorat, des Victor de Vite, des martyrs de Tipasa, des quatre mille neuf cents martyrs du désert, des quatre cents évêques confesseurs et de saint Fulgence, le plus grand de tous : saint Fulgence, l'Athanase de l'Occident (2), et particulièrement de l'Afrique durant la persécution arienne, qu'il combattit par ces écrits trop peu connus, admirables de force, de clarté, de méthode, et encore plus par son courage, par sa patience, par ses vertus.

“ La persécution des Vandales Ariens fut suivie d'un siècle de paix. Mais à peine les blessures anciennes étaient-elles pansées qu'un cataclysme nouveau, le dernier celui-là, et le plus horrible, ensevelit pour jamais ces Eglises qui venaient de renaître.

“ C'est le torrent de l'invasion arabe qui se précipite sur l'Afrique en 643, sous le Calife Omar.

“ Tout disparaît alors, même l'histoire de tant de crimes et de souffrances, et c'est à peine si l'on en trouve, de loin en loin, quelque mention dans les écrivains musulmans.

“ On sait, du moins, que la résistance fut obstinée.

“ Il ne faut pas croire, en effet, que l'Eglise africaine disparut d'un seul coup sous le glaive des Arabes. C'est une erreur trop répandue et contre laquelle il appartient à notre piété filiale de protester. Léon XIII vient de le proclamer hautement avec une autorité qui nous dispense de toute autre preuve : “ De même, dit-il dans la Bulle *Materna Ecclesiarum* “ *caritas*, que l'Eglise d'Afrique avait grandi avec honneur. “ on la vit succomber avec dignité.” La foi de ces malheureuses populations lutta donc longtemps d'une manière désespérée contre ses persécuteurs. Quatorze fois, au rappor-

(1) Viet. Vit., Hist. pers. Vandal. Lib. I.

(2) Il n'y a point pour nous, de doute, après les recherches les plus approfondies, que Saint Fulgence ne soit le véritable auteur du Symbole qui porte le nom de S. Athanase. Nous nous proposons de le prouver, un jour.

d'Ebn-Khaldoun, on les contrignit par le glaive à l'apostasie, et quatorze fois elles reprirent leur ancien culte. Malgré l'envoi, dans les déserts de l'Arabie, de multitudes d'hommes de tous les rangs, de sénateurs, de seigneurs opulents, de femmes, d'enfants, de simples plébéiens ; malgré les sollicitations, les séductions, les caresses, l'Eglise catholique resta debout à Carthage et dans la Tunisie actuelle, plus de six siècles après la conquête des Musulmans. Nous en avons la preuve dans les lettres des Papes saint Léon IX et saint Grégoire le Grand pour le onzième siècle ; pour le treizième, dans les historiens des Croisades, qui mentionnent, au temps de saint Louis, des corps d'armée du sultan de Tunis, composés de chrétiens indigènes.

IV

“ Ce court résumé de tant de foi, de catastrophes, d'héroïsme, suffit à montrer combien notre terre tunisienne doit être vénérable au monde chrétien. Je l'ai dit déjà, je le répète. Carthage et le territoire qui va dépendre d'elle sont comme un immense reliquaire, longtemps oublié et profané sans doute, mais où tout garde le souvenir, la poussière, le sang des serviteurs de Dieu, et qu'il est de notre devoir de remettre en honneur. Les chrétiens d'Europe qui viennent en Tunisie, et jusqu'à nos officiers et à nos soldats, le comprennent déjà pour Carthage et ne peuvent contempler, sans émotion, du haut de Byrsa, l'ancienne acropole, notre saint-Louis actuel, les ruines qui les entourent et qui toutes rappellent les noms, les vertus, le martyre des saints.

“ Et déjà, à Byrsa même, où était le palais du Proconsul, son prétoire, les prisons publiques, quels souvenirs touchants et incomparables !

“ C'est là qu'avant la fin du second siècle, furent enfermés et comparurent les Martyrs célèbres dont j'ai déjà écrit le nom, ces martyrs Scillitains qui, les premiers, firent entendre à leurs juges, sur la terre d'Afrique, le langage de cette liberté des âmes, que Jésus-Christ avait portée à la terre : “ Nous servons notre Dieu, qui est le Dieu du Ciel, que nul homme n'a jamais vu, ni ne peut voir. Nous ne sommes

“ coupables d'aucun autre crime ; nous ne prenons point le bien d'autrui. Nous payons les droits aux agents de l'empereur, parceque nous savons que Dieu nous l'a donné pour maître ; mais nous n'adorons que Notre-Seigneur, qui est le roi des rois et le maître de toutes les nations du monde.” (1)

“ Et quand on leur demandait :

“ — Ne voulez-vous pas rendre à nos princes l'honneur que vous leur devez, et sacrifier aux Dieux ?

“ Ils répondaient de nouveau :

“ — Nous rendons à l'empereur l'honneur que nous lui devons comme empereur ; mais nous n'offrons qu'à notre Dieu nos adorations et nos prières.” (2)

“ Et le Proconsul voyant leur fermeté, disent leurs Actes, rendit contre eux cette sentence :

“ Nous ordonnons que Spérat, Narzal, Cittin, Vérus, Félix, Acyllin, Lactance, Januaria, Génomérosus, Vestina, Donata et Secunda, pour avoir confessé qu'ils étaient chrétiens et avoir refusé de rendre à l'empereur l'honneur qui lui est dû, auront la tête tranchée.”

“ On les conduisit ensuite au lieu du supplice, où, s'étant mis à genoux et ayant rendu leurs actions de grâces à Jésus-Christ, ils furent décapités. (3)

“ C'est là encore, à Byrsa même, que saint Cyprien comparut une première fois au même tribunal, et fit entendre ces belles paroles : “ Je suis chrétien et évêque ; je ne connais point d'autres Dieux que le seul vrai Dieu qui a créé le ciel, la terre et la mer, et tout ce qu'ils renferment. C'est ce Dieu que nous, Chrétiens, adorons et que nous prions jour et nuit pour nous, pour tous les hommes et pour le salut des empereurs eux-mêmes.” (4)

“ C'est là que Perpétue et Félicité furent enfermées avec leurs compagnons, la première se montrant au-dessus

(1) Dom Ruinart. *Acta Sincera*.

(2) Dom Ruinart. *Acta Sincera*.

(3) Dom Ruinart. *Acta Sincera*.

(4) *Acta Sancti Cypriani*.

toutes les faiblesses de la nature, la seconde ne les éprouvant un moment que pour faire à ses géoliers cette réponse immortelle : “ Maintenant c’est moi qui souffre ; mais dans “ le combat il y en aura un autre qui sera avec moi, et qui “ souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui.” (1)

“ Non loin de Byrsa, voici l’amphithéâtre où les chrétiens étaient livrés aux bêtes, où saint Augustin s’assit tout brûlant de cette passion du sang et des spectacles dont il parle dans ses *Confessions*.

“ Près de l’amphithéâtre, sur la voie des Mappales, est le lieu de la sépulture de saint Cyprien, qui n’est pas éloigné de celui de son martyr, *in proximo*, disent les Actes.

“ A quelques jets de pierre, en se rapprochant de la ville, les anciens cimetières chrétiens, ces *aræ* dont parle Tertulien, où les fidèles célébraient leur culte au temps des persécutions, où ont reposé les corps de tous nos saints, et où les chrétiens voulaient être portés après leur mort, même de très loin, pour être ensevelis auprès de ces tombes sacrées.

“ On sait la touchante histoire de cette matrone romaine qui voulut y porter de Théveste, la Tébessa actuelle, c’est-à-dire de près de trois cents kilomètres, les restes d’un soldat martyr, Maximilien. “ Une noble dame, disent les Actes, Pompeiana, réussit à arracher au juge le corps du martyr et, le “ plaçant dans sa propre litière, elle le conduisit jusqu’à Carthage pour l’ensevelir près du corps de saint Cyprien, au “ pied du monticule qui est voisin du Palais. Pompeiana “ mourut elle-même au bout de treize jours et son corps “ repose auprès de ces mêmes saints. (2)

“ Cette confiance touchante dans la protection et l’intercession des martyrs paraît avoir duré autant que la religion à Carthage. Dans les fouilles faites récemment aux anciens cimetières chrétiens, nous avons pu constater, circonstance vraiment attendrissante, que, même après la chute des anciennes basiliques, c’est-à-dire à une époque où les chrétiens subissaient déjà l’oppression la plus dure du mahomé-

(1) Dom Ruinart. *Acta Sincera*.

(2) Don Ruinart. *Acta Sincera*. Act S. Maximil. Thevest.

tisme, ils ensevelissaient leurs morts, souvent des martyrs aussi, dans des ruines sacrées, perçant pour cela les mosaïques et les pavés de marbre. C'était le seul droit que n'avaient pu leur ravir leurs persécuteurs.

" Près des anciens remparts, on voit la place où s'étaient réunis les quatre cents évêques catholiques qu'Hunéric avait mandés à Carthage sous prétexte de discuter de la foi avec ses Ariens, et qu'il envoya tous en un même jour en exil, après en avoir fait écraser plusieurs sous les pieds de ses chevaux.

" Pendant que les évêques affligés se tenaient près des " murs de la ville, exposés aux injures de l'air, dit Victor de " Vite, témoin oculaire, il arriva que le roi Hunéric en sortit " se dirigeant vers les piscines. Tous les évêques s'avan- " cèrent vers lui en criant : " Pourquoi nous faire ainsi " souffrir ? Qu'avons-nous fait pour être traités de la sorte ? " Si on nous a assemblés pour une conférence, pourquoi " nous dépouiller, nous priver de nos églises et de nos mai- " sons, nous faire mourir de froid et de faim, nous chasser " de la ville et nous réduire à coucher sur du fumier ? " Mais Hunéric, les regardant d'un œil de fureur et sans " écouter leurs remontrances, commanda à ses gardes de " courir sur eux avec leurs chevaux pour les massacrer. " Aussi plusieurs d'entre eux furent-ils écrasés, principale- " ment les plus âgés et les plus faibles." (1)

" Dans l'intérieur de la cité, et presque toutes ensevelies dans le sol, les ruines, des basiliques où se tinrent tant de conciles, lumière du monde chrétien.

" Près de la Place neuve, au haut des grands escaliers conduisant des quais aux plus beaux quartiers de Carthage, l'emplacement des Thermes de Gargilius, où Augustin, Possidius, Alype soutinrent victorieusement la foi catholique contre les Donatistes, sous la présidence du tribun Marcellin, qui devait payer de son sang, son courage et sa droiture.

" Enfin, non loin de là et en retournant vers Byrsa, . . restes du temple de Junon-Céleste où saint Aurèle étab

(1) Victor. Vit. *Hist. persécut. Vandal.* liv. IV, ch. III.

son siège épiscopal, le jour de Pâques 399, en signe de triomphe, à l'endroit même où se trouvait, auparavant, la statue de cette déesse infâme.

V

“ Mais je ne parle que de Carthage, alors qu'un si grand nombre d'autres églises réclameraient leur place dans ce tableau.

“ Il faut savoir, et ce chiffre montre l'immensité de l'œuvre de réparation qui nous est confiée, qu'il n'y a pas moins de TROIS CENT CINQUANTE-TROIS ÉVÊCHÉS, dont les noms nous sont encore connus dans la seule Tunisie actuelle. Presque chacun d'eux avait ses martyrs et ses saints. Mais ici encore comment rappeler tant de souvenirs ?

“ J'en citerai du moins quelques-uns, et je les prendrai dans les églises épiscopales dont les noms nous sont devenus plus familiers, et où le monde chrétien a repris maintenant comme droit de cité par la présence de nos soldats.

“ *Tabarka*, la première qui se rencontre sur le rivage de la mer, en dehors des limites actuelles de l'Algérie, rappelle les trois martyrs dont Victor de Vite a raconté les luttes et la mort bienheureuse. Pressés, mais en vain, par leur maître qui était arien, d'abandonner leur foi, ils résistèrent à tous les supplices.

“ Cruel comme une bête féroce, dit Victor, il avait fait “ préparer des bâtons armés de pointes aiguës, et il les en “ faisait battre à coups redoublés au point qu'ils avaient les “ os brisés et que les pointes pénétrant dans les chairs y “ restaient enfoncées.” (1)

“ Victor raconte ensuite comment, chassés dans les déserts, ils devinrent les apôtres de peuplades nomades qui n'avaient pas encore entendu parler de l'Evangile. Après avoir loué leur dévouement, le zèle de leurs néophytes, il termine ainsi : “ Enfin Genséric, le roi arien, averti, envoie “ l'ordre d'attacher les pieds des serviteurs de Dieu derrière “ des chariots attelés de quatre chevaux fougueux ; ils

(1) Victor Vit. *Hist. perséo. Vandal.* Liv. dernier.

“ devaient partir en même temps, lancés à la course à travers les buissons d'une forêt voisine, pour traîner les corps de ces confesseurs de la foi parmi les épines, les déchirer et les mettre en pièces. Ainsi liés, ils s'exhortaient mutuellement à la mort, et pendant que les chevaux les entraînaient, au milieu des sanglots des Maures, les martyrs se disaient une dernière fois adieu par ces paroles : “ Mon frère, priez pour moi. Dieu a accompli notre désir. C'est ainsi qu'on arrive au ciel ! ”

“ Ils priaient et chantaient, et c'est ainsi qu'ils rendirent leurs belles âmes aux anges ravis de joie. Jusqu'à ce jour N.-S. Jésus-Christ n'a cessé d'opérer à leur tombeau de grands miracles, et récemment encore, ajoute Victor de Vite, le bienheureux Faustus, évêque de Buronia (1) nous a affirmé à nous-même qu'en sa présence, une femme aveugle y avait recouvré la vue.” (2)

“ *Hippone-Zaryte*, la Bizerte actuelle, avec sa rade incomparable, se présente sur le littoral après Tabarka. Elle a sa sainte Restitute, dont la légende ressemble à celle de plusieurs saints d'Afrique. Pour éviter des supplices sanglants, qui auraient excité à la fin des troubles populaires, les persécuteurs entassaient souvent les confesseurs de la foi sur des barques à demi brisées, et les poussaient au large pour qu'ils trouvassent la mort dans les flots. Beaucoup périrent de ce supplice.

“ D'autres, poussés par des vents favorables, abordèrent en Sicile et dans le sud de l'Italie, où leur mémoire s'est conservée.

“ On cherchait aussi à soustraire, par les mêmes moyens, les reliques des martyrs à la vénération des fidèles. C'est l'histoire des reliques de sainte Restitute, telle que la raconte une tradition napolitaine. La barque qui portait son corps avait abordé dans une île du golfe de Naples. Ses reliques sont honorés aujourd'hui dans la cathédrale de cette ville.

“ Après Bizerte, *Utique* et sa Masse blanche, *Massa C...*

(1) Eglise épiscopale, voisine de Tabarka.

(2) Victor Vit. *Hist. persécut. Vandal.* chap. dernier.

dida : cette masse de trois cents martyrs dont les corps furent plongés dans la chaux vive, blancs par leur innocence autant que par leur sépulcre, comme le dit saint Augustin dans le discours qu'il a consacré à leur mémoire.

“ Après Utique, *Tunis* avec sa sainte Olive, la vierge palermitaine, ravie de force à sa patrie et martyrisée sous les tyrans qui ne purent ébranler sa foi.

“ Après Tunis, *Maxula*, la Rhadès actuelle, célèbre par les héros auxquels les martyrologes ont donné son nom : *martyres maxulitani*. (1)

“ Après Maxula, *Kourba*, la Curubis antique, illustre par l'exil de saint Cyprien, et où il eut la vision fameuse qui lui annonçait son martyre.

“ Après Kourba, *Hadrumète*, la Sousse actuelle, que l'on peut vraiment appeler, elle aussi, la terre des saints. C'est, de là que sortirent saint Mavilus, saint Vérule, saint Victorien avec vingt-deux autres martyrs, et les plus illustres de tous, saint Boniface et sainte Thècle, père et mère de douze confesseurs transportés en Italie pour y subir le dernier supplice à cause de leur résistance aux ordres impies des empereurs. Leurs corps ont été réunis par la piété d'un roi lombard, Aréchis, dans l'église Sainte-Sophie de Bénévent.

“ Près d'Hadrumète, en face de Monastir et de Mehdiâ, les ruines de *Ruspe* et l'île de *Cercina* où saint Fulgence, accablé d'années et de fatigues, voulut se retirer dans la solitude, et où il avait construit un monastère pour se préparer au dernier combat, ce combat où il ne demandait à Dieu que deux choses : “ la patience en ce monde durant les souffrances de “ son agonie et la miséricorde dans l'autre.”

“ Plus loin, *Gafsa*, le poste le plus avancé qui soit aujourd'hui occupé par nos troupes, patrie des six martyrs Boniface, Rogatus, Libérat, Rusticus, Septimus et Maxime.

“ Dans l'intérieur du pays, *Thuburbo*, la Tebourba actuelle avec ses martyrs nombreux, et surtout son saint Servus, dont Victor de Vite nous a conservé la mémoire en ces termes :

“ Qui pourra dire les souffrances qu'endura pour Jésus-

(1) Par corruption *Massylitani*.

“ Christ, le noble et généreux martyr Servus, de Thuburbo.
“ Après avoir été souvent accablé de coups, on le lia, en
“ présence de tout le peuple, avec des cordes de chanvre, à
“ une poulie qui servait à l’élever à une grande hauteur,
“ puis, lâchant les cordes, on le laissait retomber de tout son
“ poids sur les cailloux de la place. Ainsi torturé à plusieurs
“ reprises, déchiré par le tranchant des pierres, tout son
“ corps était en lambeaux. Déjà du temps de Genséric, il
“ avait enduré un supplice presque semblable pour avoir
“ refusé de trahir le secret d’un de ses amis. Mais quels tour-
“ ments n’était-il pas disposé à supporter, plutôt que de renier
“ sa foi ? Lui qui avait été si fidèle à un homme, sans
“ espérer de récompense, il devait l’être à celui qui doit
“ récompenser notre foi.” (1)

“ *Sicca*, le Kef actuel, patrie d’Arnobe, où, par l’ordre
d’Hunéric, fut réunie la troupe généreuse des 4966 martyrs
qui furent chassés dans les déserts au milieu des Nomades,
dans des conditions de cruauté d’une part, d’héroïsme de
l’autre qui ne sauraient être assez célébrées :

“ Qui pourrait rapporter sans larmes, dit Victor de Vite,
“ ce qui se vit lorsqu’Hunéric condamna des évêques, des
“ prêtres, des diacres et d’autres membres de l’Eglise au
“ nombre de 4966, à être relégués dans les déserts ? Parmi
“ ces confesseurs, il y en avait de malades, d’autres si âgés
“ qu’ils étaient devenus aveugles de vieillesse, et parmi ceux-
“ ci, le bienheureux Félix, évêque d’Abbir depuis quarante-
“ quatre ans. Il était tellement paralytique qu’il n’avait plus
“ ni sentiment, ni parole. Voyant qu’il ne pouvait être placé
“ à cheval, nous fîmes prier le roi de permettre qu’il restât
“ à Carthage jusqu’à sa mort qui ne devait pas tarder, puis-
“ qu’on ne pouvait l’emmener en exil. A quoi ce tyran féroce
“ répondit : “ S’il ne peut aller à cheval, qu’on l’attache
“ avec des cordes à des bœufs qui le traîneront où j’ai com-
“ mandé qu’il aille ? ” Mis en travers sur un mulet, comme
“ on ferait d’un tronc d’arbre, nous le portâmes et le sou-
“ tinmes ainsi durant tout le voyage. Tous ces confesseur

(1) Victor Vit. *Hist. pers. Vandal.* Liv. V, ch. II.

“ furent réunis afin d’être mis entre les mains des Maures, qui les devaient mener dans le désert.

“ Il y avait aussi parmi eux plusieurs enfants que leurs mères suivaient par ce sentiment de tendresse qui leur est propre ; parmi elles, les unes étaient joyeuses, les autres tristes, les unes se réjouissant d’avoir mis au monde des martyrs, les autres, pour les délivrer de la mort, tâchant de leur persuader de renoncer à la foi. Mais aucun de ces enfants ne se laissa vaincre et cette tendresse charnelle ne put fléchir leur courage.” (1)

“ Il cite ensuite un trait vraiment admirable même parmi tant d’autres : “ Pendant que nous faisons route avec l’armée des serviteurs de Dieu, et que nous marchions plutôt durant la nuit que durant le jour, à cause de l’ardeur du soleil, nous vîmes une femme âgée, qui, d’une main, portait un sac et des vêtements, et tenait de l’autre un enfant, auquel, pour l’encourager à marcher, elle parlait ainsi :

“ — Courons, mon fils, car vous voyez avec quelle joie les saints se hâtent vers leur couronne.”

“ Et sur ce que nous la reprîmes de ce qu’elle venait ainsi se joindre à une troupe si nombreuse et troubler la compagnie des saints, elle répondit :

“ — Bénissez-nous et priez pour moi et cet enfant, mon petit-fils ; car, toute pécheresse que je suis, je suis la fille de l’ancien évêque de Zurite.”

“ — Comment donc, lui répondîmes-nous, êtes-vous en aussi mauvais état, et pourquoi venez-vous ici de si loin ? ”

“ — J’y viens pour aller en exil avec cet enfant, répondit-elle, de crainte que le démon, le trouvant seul un jour, ne le fasse sortir de la vérité pour le précipiter dans la mort éternelle.

“ A ces paroles, nos yeux se remplirent de larmes, et nous ne pûmes dire autre chose, sinon : “ La volonté de Dieu soit faite.” (1)

“ Mais je sens que je m’étendrais sans mesure. Vos asso-

(1) Vict. Vit. *Hist. pers. Vand.*

(1) Vict. Vit. *Hist. pers. Vandal*

ciés me le pardonneront. La nouvelle église de Carthage est pauvre des biens de ce monde, et il ne dépend pas de moi de l'en enrichir. Je veux du moins la parer de bijoux dont rien ne peut la dépouiller, je veux dire la sainteté de ses fils d'autrefois.

“ Que de noms néanmoins j'aurais à citer encore ! *Uzalès*, près d'Utique et ses deux martyrs Félix et Gennadius, *Thinisa*, avec saint Félix ; *Theudalès*, avec son saint évêque Habetdeus, durant la persécution vandale ; *Membressa*, avec ses quarante-trois martyrs, parmi lesquels Ammon, puis Emilien, Didyme, Poemus et Lassa ; *Vaga*, la Béja actuelle et les martyrs qui portent son nom ; *Culcitanum*, avec sa nombreuse troupe de confesseurs de la foi et son intrépide sainte Victoire ; *Abbenza*, et son évêque saint Valérien, victime de la persécution de Genséric ; *Thimida-Regia*, avec les saints de son nom ; *Carpi* et ses nombreux martyrs mis à mort par les Donatistes ; *Perada*, et son évêque saint Germain et trois héroïques femmes les saintes Dionysia, Dativa et Léontia ; *Vita* et son évêque, saint Papinien ; *Sufès*, la Sbiba actuelle avec ses soixante martyrs ; *Nepte*, la Nefta moderne, avec saint Laetus, son évêque ; *Tambaica*, avec ses deux frères que la foi unit dans un même triomphe.

“ Mais c'est assez parler des temps anciens du christianisme. Dans les longs jours de mort qui suivirent l'invasion musulmane, que de noms nous aurions à mentionner, depuis ceux des disciples de saint François jusqu'aux fils de saint Vincent de Paul et aux religieux de la Trinité et de la Merci !

“ Que d'actes de dévouement surnaturel, où l'on vit les Rédempteurs, selon le nom glorieux que leur a donné la reconnaissance des captifs, sacrifier leur liberté et leur vie pour sauver les âmes de leurs frères ! Les anciens bagnes de Tunis, ceux de Bizerte, sont consacrés par ces héroïques sacrifices et par le martyre d'esclaves sans nombre qui aimèrent mieux verser leur sang que trahir leur foi.

“ Enfin, dans des temps plus rapprochés de nous, comment oublier deux figures chères au monde, plus chères encore la France, celles de l'un de ses plus grands rois et de l'un de ses saints les plus populaires, saint Louis et saint Vincent de Paul.

“ Saint Louis sanctifiant par sa mort les ruines de Carthage, et saint Vincent de Paul, illustrant par sa captivité, par sa patience, par le miracle de sa charité, la ville musulmane de Tunis. Saint Louis adressant à Dieu cette dernière prière : “ *Qui me donnera de voir la foi chrétienne prêchée à Tunis !* ” Saint Vincent de Paul convertissant un renégat, son maître, et le ramenant en France avec lui, comme un trophée.

“ Telle est donc la moisson du passé dont je parlais en commençant, moisson incomparable de vertus, de sainteté, de génies, de gloire, de miracles que nous a léguée le passé.

“ Mais si nous succédons aux saints et à de tels saints, quels ne sont point nos devoirs dans le présent et dans l'avenir !

(A suivre.)

LES MISSIONNAIRES CATHOLIQUES ET PROTESTANTS

(L'Univers)

M. Francis Train est bien connu aux Etats-Unis. C'est un enfant de la New-England, un véritable Yankee, tout imprégné des erreurs protestantes. Sans jouer un grand rôle politique, il a occupé l'opinion publique par ses écrits, ses discours et ses lectures ; ses excentricités ne l'ont pas moins mis en vogue. Tout enfant, il sympathisait avec les pauvres missionnaires protestants, qui enduraient tant de peines à convertir les païens, ainsi qu'on le répétait dans les écoles du dimanche, dans le Massachusetts. Il contribuait aux quêtes pour ces pauvres missionnaires, et cueillait des petites baies dans les bois pour les vendre au profit des missions.

M. Train vient de visiter le Céleste-Empire, et il rend compte de ses impressions dans une lecture faite à Cincinnati. Nous regrettons de ne pouvoir rendre, dans une pâle traduction, le pittoresque du langage de M. Train. Voici comment il raconte ce qu'il a vu en débarquant en Chine :

“ Une courte marche me conduisit à la maison du missionnaire ; une avenue ombragée et tenue bien propre s'étendait au-devant de cette maison, dont la porte était ornée d'un large bouton d'argent. Eh bien ! je m'arrêtai à considérer ce bouton de porte, et que pensez-vous que je crus voir ? je m'imaginai que ce large bouton d'argent était formé de pièces de 25 centins que j'avais données pour les missions quand j'étais enfant. Quelques minutes après, je faisais sonner la clochette et j'étais reçu par un laquais anglais, bien habillé poudré, rasé, et me demandant d'un ton assez hautain ce que je voulais. Je lui dis que je désirais parler au révérend missionnaire, si cela était possible.

“ Il me répondit que son maître n'avait pas encore fini sa toilette, mais que dans quelques minutes il serait à mon service ; en même temps il me fit entrer dans la salle d'attente. Le domestique prit ma carte, et pendant son absence j'eus le temps d'admirer l'élégance des appartements. Tout ce que l'art moderne a inventé pour rendre une habitation confortable, belle et plaisante, se trouvait là réuni. La massive fermeture en chêne, les riches tapis, les glaces, l'ensemble de la disposition du mobilier, me faisaient supposer que j'étais dans un des palais de Grosvenor square, au lieu d'une maison de missionnaire sur la côte sauvage de la Chine.

“ Au bout d'un quart d'heure j'entendis des pas lourds sur l'escalier, et je vis descendre un gentleman gros et robuste, vêtu d'une riche robe de chambre et de pantouffes ; il portait dans ses bras un charmant petit baby. Après une salutation gracieuse, il ouvrit le parloir et me pria d'entrer. L'appartement était grandement meublé : au milieu, une large table, sur laquelle était une bible dorée. Il plaça le baby sur la table et s'amusait des cris de l'enfant, et j'en vins à conclure que la bible et les babies ne devaient pas aller ensemble. Je trouvai ce gentleman très courtois, plaisant, d'une conversation intéressante, et très versé dans les nouvelles du jour : il me dit qu'il allait rarement dans l'intérieur et avait la charge d'une mission et d'une église à la distance de sept milles.

“ Sa principale occupation consistait à distribuer des Bibles et des tracts dans toutes les directions. Il me fit voir une chambre remplie de plusieurs tonnes de littérature sacrée. Je lui exprimai le désir de faire une petite excursion dans le pays, et il s'empressa de m'offrir son cheval, en me priant de ne pas oublier de prendre part à son lunch à mon retour, ce que j'acceptai volontiers.

“ A mesure que l'on s'éloigne de la côte, l'aspect du pays ne s'améliore pas. Le terrain est dur, sec, crevassé, et des nuages d'un sable fin vous aveuglent. Nous avions parcouru plus de trois milles, et je songeais au retour quand j'aperçus, à la distance d'un quart de mille, une figure mouvante, le seul être vivant que j'aie rencontré depuis mon départ de la maison du missionnaire.

“ En approchant, je reconnus que c'était un homme, menant par la main un petit âne attaché à une petite charrette, où se trouvait une assez lourde cargaison. L'homme semblait tirer l'âne et le chariot. La curiosité me poussa d'attendre l'arrivée de ce voyageur dans le désert, et quand il fut assez rapproché, je fus convaincu que ce n'était pas un naturel du pays, mais un malheureux Européen, qui menait une dure existence en colportant quelques marchandises parmi les indigènes de cette terre inhospitalière. C'était un homme de haute taille, maigre, avec des cheveux et une barbe d'une longueur respectable. Son principal vêtement consistait en une robe de grossière étoffe, serrée par une corde pour ceinture. Je l'interrogeai en français en le saluant humblement. Il me répondit dans cette langue. Je m'informai de la direction qu'il prenait, et il m'indiqua un point opposé à celui de la côte. Sur le chariot, il y avait de vieux vêtements, quelques bou teilles et un panier rempli de fruits.

“—Mon bon ami, vous avez sans doute embrassé par vocation le métier de colporteur. Comment vont les affaires dans ce pays désolé, lui demandai-je.

“—Vous vous trompez, bon ami, je suis un médecin et je me dirige vers une *maison de santé* que je possède à une petite distance d'ici.

“—Excusez-moi, ami, mais, au nom de la raison, qui a pu décider un homme de votre profession à quitter l'Europe, et à venir dans cette contrée, pratiquer la médecine ?

“ Je sentis la rougeur me venir au front quand je vis l'émotion que mes paroles avaient produite sur la face de ce vieillard, et je pensai que peut-être j'avais touché une corde sensible, quelque grand chagrin qu'il aurait voulu oublier. Mais bientôt il reprit sa sérénité et me répondit d'un air souriant : Je suis médecin et j'ai quelque talent pour l'emploi des racines et des herbes, de potions calmantes qui guérissent les infirmités humaines ; cependant, moi, mon principal et seul souci est de guérir les âmes. Je suis ici à l'ordre de mon divin maître pour instruire dans la foi Christ ces malheureux infidèles. Je suis un prêtre catholique, et je remplis ma mission de mon mieux. Il relâcha

en même temps sa corde, et tirait de sa poitrine un petit crucifix qu'il baisait dévotement.

“ Il me déclara qu'il avait acquis une parfaite connaissance de la langue chinoise et qu'il était depuis 15 ans dans cette mission. Pour se rendre utile, il avait étudié les propriétés médicales des plantes, et pouvait ainsi guérir plusieurs maladies d'un caractère peu malin ; il avait par ce moyen acquis la reconnaissance et l'estime des indigènes, et avait fait un certain nombre de conversions à quatre milles de là, et avait bâti une église, une école et un hôpital où il traitait les malades.

“—Etes-vous content de ce genre de vie ? lui demandai-je. Loin de votre pays, sans sociétés, sans amis, ne goûtant aucune des joies du monde ? Certainement ce que vous faites ici est au-dessus de ce que les épaules humaines peuvent supporter.

“—Sachez, mon ami, dit le bon missionnaire, que je suis aussi heureux qu'un mortel peut l'être. Je vis dans les divines contemplations, et je m'efforce de marcher sur les traces de mon cher Maître et Seigneur. Ma plus grande ambition est d'amener les misérables enfants du désert à la connaissance de la vraie foi, et d'en faire des enfants et des disciples du Christ ; et si, en remplissant mon existence, j'obtiens la couronne du martyr, je l'accepterai de grand cœur. Mais je vous prie de m'excuser, car plusieurs pauvres personnes attendent mon arrivée ; acceptez ma bénédiction comme un bonjour. Et sans y réfléchir, mon compagnon et moi nous courbâmes la tête pour recevoir la bénédiction de ce bon vieillard. Ces yeux plein de douceur, cette face pâle, amaigrée, cette robe souillée par un long usage, ces sandales en trop mauvais état pour le préserver des cailloux et du sable pointu ; cette amabilité de manières, cette noble et sublime expression de sentiments, tout cela me remplit de la conviction qu'il fallait quelque chose de plus qu'humain, quelque chose de divin, dans une religion qui remplit les poitrines d'une telle ardeur, d'un tel zèle, et leur apprend une telle négation de soi-même et un tel héroïsme de l'âme.

J'envoyai une note polie à mon ami le missionnaire protestant, pour m'excuser de ne pas me rendre à son lunch, et

pendant que je retournais à mon navire prêt à lever l'ancre, je pensais que si j'étais encore un enfant dans le Massachussets et si j'avais 25 cents à épargner chaque semaine, je saurais mieux à quelle sorte de missionnaire je les donnerais."

J R. M.

SOUVENIRS DU JAPON

(La Voix de Notre-Dame de Chartres.—Déc. 1884.)

L'approche de la fête de Saint-François-Xavier, l'apôtre par excellence du Japon, donne une émouvante actualité aux lettres des missionnaires qui évangélisent cette contrée si longtemps inondée *du sang des martyrs* ! M. l'abbé Ligneul, ce fils si dévoué de N.-D. de Chartres, cet exilé volontaire pour l'amour du Christ, a écrit dernièrement à ses amis de France. Une de ses épîtres contient sur l'état religieux du Japon à l'époque présente, d'intéressants aperçus que nous communiquons avec empressement à nos lecteurs.

« On ne saurait dire dans quelle confusion d'idées nous vivons (c'est notre cher et vénéré missionnaire qui parle).

Bouddhisme, Shintoïsme, Protestantisme, Matérialisme, Schisme grec et que sais-je encore ! Comment faire luire la lumière dans ce cahos ? La séparation de l'Etat et des deux religions japonaises païennes, peut y conduire. Elle a été proclamée le 12 août dernier. Désormais le gouvernement ne nommera plus les *bonzes*, il ne les soutiendra plus, et n'exercera plus sur la religion qu'une surveillance de police. Tous les journaux de Tokio réclament la liberté religieuse comme un droit ; que sortira-t-il de tous ces débats ? c'est le secret de Dieu. Quoiqu'il en soit, le Gouvernement paraît vouloir donner la liberté religieuse, et pour ne pas heurter les anciens préjugés là où ils existent encore, il y prépare peu à peu l'opinion. En réalité nous faisons bien comme nous voulons.

Les bonzes, nos voisins, à Sendai, ces jours derniers, n'ayant plus le moyen de vivre, ont mis la clef sous la porte et abandonné le temple principal de la ville. Presque partout les temples païens tombent en ruine ; au mois de juin, un bonze d'un des plus beaux temples est venu pour se faire séminariste, *rien que cela* ! Il a été remis à un peu plus tard évidemment ; cependant il ne se déconcerte pas ; au mois de juillet il m'a écrit, m'invitant à aller passer chez lui le temps de la grande chaleur, dans les bois sur une montagne, dans un pays charmant. J'ai envoyé un catéchiste à ma

place. Dernièrement un de mes confrères en a baptisé un fameux. Les bouddhistes de sa paroisse, pour le retenir, lui disaient : Et nous, qu'allons-nous devenir ? vous étiez notre guide, notre refuge ; si vous vous faites chrétien, qui nous conduira ? Et lui leur répondait : "vous n'avez qu'une chose à faire, c'est de me suivre encore : jusqu'à présent je vous ai menti, et vous m'avez bien écouté, aujourd'hui je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?"

"Combien de traits semblables et blus édifiants encore, que nous laissons perdre, faute d'y penser ou d'avoir le temps de les rapporter.

"Pour faire le bien sur une plus vaste échelle il faudrait des ressources et, pour le dire en passant, nous sommes d'une pauvreté extrême. Mgr Ouzouff, notre saint évêque, est depuis huit mois en Amérique, prêchant, quêtant partout où il peut. Il n'en veut pas revenir qu'il n'ait de quoi établir deux belles écoles, avec des Frères du Canada. Du tracas on en a bien un peu, mais aussi quel plaisir !" Voici un petit trait qui montre quelle merveilleuse transformation s'opère en ces âmes une fois régénérées dans les eaux du saint baptême ; il est de nature à bien faire comprendre le genre de joie qui dédommage le missionnaire de ses chagrins, de ses fatigues et de ses pénibles labeurs !

"Il y a quelques temps, à neuf heures du soir, le cuisinier de l'école vint me trouver.

"Je ne suis pas tranquille, me dit-il. Il y a quinze ans, j'étais soldat avec un autre. Un soir nous bûmes, lui perdit sa bourse avec cinquante sous dedans, moi je la ramassai sans rien dire et je lui aidai à la chercher, bien assuré qu'il ne la trouverait pas. Las de regarder partout il s'en alla, et je passai le reste de la nuit avec son argent.

"Depuis ce temps, nous sommes devenus chrétiens tous les deux, et lui est sur le point de mourir, il ne sait pas que c'est moi qui ai pris son argent ; mais quand il va être devant le bon Dieu il le verra bien, alors qu'est-ce qu'il pensera de moi ? Et moi quand je mourrai aussi quelle figure ferai-je en le voyant ? Je ne veux pas perdre le ciel pour si peu. Je vous pris de m'avancer cinquante sous sur mon mois, je vais les lui rendre avec un petit cadeau pour satisfaction : je serai tranquille après. Et il lui rendit la somme avec excuses le soir même. N'est-ce pas joli ?"

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

VINGT-SEPTIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1885

MONTREAL:

CIE. D'IMP. GEBHARDI-BERTHIAUME, 30, RUE ST. GABRIEL

1885

Permis d'imprimer :

† EDOUARD CHS., Ev. de Montréal

Likav.
Laurier
11-26-30
23048

NORD-OUEST.

ANNALES DE L'ÉTABLISSEMENT DES SŒURS GRISES À L'ÎLE À LA CROSSE.

SECONDE PARTIE (1).

HOSPICE ST-JOSEPH, ÎLE À LA CROSSE,
5 janvier 1885,

Très Honorée Mère,

Puisque vous désirez la suite des Annales de notre mission de l'Île à la Crosse, je m'empresse de satisfaire à votre désir et je reprends avec plaisir ma monotone et insipide narration, laissée en décembre 1873.

Dès le 5 janvier, (1874), ma Sœur Marguerite-Marie et moi allâmes au Fort, avec toutes nos petites filles, offrir à monsieur McMurray et à sa dame nos souhaits du nouvel an. Ce bon monsieur, toujours gracieux et poli, nous reçut avec beaucoup de courtoisie ; il distribua des bonbons aux enfants, qui ouvraient de grands yeux sur ce don. "Quoi ! disaient-elles, des bonbons pour toutes nous autres ! Quelle fête !" C'est une chose si rare au pays que des bonbons ; on le croira sans peine, puisque nous n'avons pas de pain. Après cette distribution sucrée, nos petites filles se rendirent chacune chez leurs parents pour y passer le reste du jour.

Madame McMurray nous offrit le dîner. Nous l'acceptâmes avec plaisir ; mais monsieur notre bourgeois, pensant que des religieuses refuseraient de manger avec lui, s'absenta.

Sur la fin de janvier, les dévoués Frères Nemoz et Paul partirent pour aller au chantier, afin d'équarrir du bois pour construire une étable et pour faire en même temps du bois

(1) Pour la première partie, voir les "Annales de la Propagation de la Foi," No. 23, p. 166, et No. 24, p. 195.

de chauffage. C'est tout une difficulté de se procurer cet article aujourd'hui. Nos bons Sauvages, se campant le plus près possible de la Mission, détruisent, sans y regarder, tous les arbres ; et ceux qui se fixent à la Mission font de la terre neuve pour cultiver, de sorte que, sur la pointe de l'Ile que la Mission occupe, il n'y a plus que des saules. Ces infatigables Frères nous revenaient, après une semaine de dur travail, le visage *brûlé* par le froid, le vent et la neige.

Dans le cours du mois de février, le Frère Bowes, le grand architecte de notre nouvelle maison, invita les enfants à aller jouer à la maison neuve. Il faisait grand froid. Nous vidons notre garde-robe pour couvrir du mieux possible nos petits sauvages, et nous partons. A peine étions-nous au début de ce gai congé, qu'un message nous arrive. Notre présence était requise, pour la réception de dame McMurray, qui venait se distraire, avec son jeune fils, de l'absence de son mari, parti pour le Fort Carlton depuis quelque temps. Il fallait dire adieu au congé et à la maison neuve, et reprendre la route du vieux chez nous. La visite de cette bonne dame, d'une simplicité charmante et d'une politesse exquise, nous fut très agréable. Que n'est-elle catholique ! Si vous la voyiez se recueillir avant et après le repas pour rendre grâces à Dieu ! C'est à jeter dans la confusion. Et il faut l'entendre expliquer à son petit John la mort de Jésus en croix.....

Le 18 février, mercredi des Cendres, nous entendons, au milieu du silence de ce jour, un cri perçant parmi nos enfants : " Les lettres ! les lettres ! " Ah ! c'est que l'arrivée des lettres, dans notre pays, équivaut à un événement. Nous nous avançons pour voir le courrier, mais déception ! c'était tout simplement les deux hommes que l'on avait envoyés au devant de M. McMurray. Le courrier n'arrivant pas, ce bon monsieur renvoyait ses hommes, pendant que lui-même l'attendait à Carlton. Le temps nous parut long.

Le 26, par un temps magnifique, nous allâmes au Fort rendre visite à dame McMurray, qui était souffrante depuis quelques jours. Nous n'étions pas encore rendues au Fort que nous apprenons l'arrivée du courrier. Nous nous hâtons d'entrer dans la première maison qui se rencontre sur notre route, pour laisser passer les traîneaux et éviter la foule :

car, à l'arrivée du courrier, tout le monde accourt pour avoir sa part de nouvelles. La foule écoulée, nous réclamons à notre tour les lettres à notre adresse, mais M. McMurray, avec son obligeance ordinaire, avait eu l'attention, en passant, de les laisser à la Mission. Nous retournâmes en toute hâte. Qu'on nous pardonne cet empressement, cette curiosité, tout ce que l'on voudra. Dans le pays, c'est une chose permise, et tout le monde trouve cela correct. La preuve, c'est que nous apercevons, dans le lointain, un traîneau et des chiens. C'était le R. P. Legeard, qui, pour calmer l'empressement de celles de nos Sœurs qui étaient restées à la Mission, nous envoyait chercher; car nous étions à pied. Achéons notre avenu, en disant que le trajet nous parut doublement long. Enfin, nous franchissons la distance pourtant, et les cachets se rompent. Chacune reçut avec bonheur sa part d'amitiés et de souvenirs. Deux jours suffirent à peine pour prendre connaissance de toutes ces bonnes lettres : car, entre Sœurs, tout est commun.

Vers la fin de ce mois, le R.P. Legeard, qui souffrait depuis longtemps de dardes vives sur les deux jambes, venait réclamer hospitalité à l'Hospice pour y suivre un petit traitement. Dès le lendemain, ce bon Père tenta de dire la Ste-Messe, mais ses jambes refusèrent de le porter. Il n'eut cette consolation que le saint jour de Pâques; et quoique souffrant au même degré, il voulut, dans l'après-midi, se rendre jusqu'à l'harmonium, pour y accompagner le Salut.

Le 6 Avril le R. P. Legoff chaussait ses raquettes et partait pour aller donner une petite Mission aux Sauvages du Lac Fret. Il vint se recommander aux prières; car il allait déclarer une guerre acharnée contre l'enfer. En effet, le démon régnait en souverain sur ces pauvres gens baptisés, priant encore un peu, mais indifférents et fréquentant peu, ou point, l'Eglise et l'homme de la prière.

Quelques jours plus tard, deux Montagnais venaient en toute hâte chercher un Père pour un malade à toute extrémité. Par bonheur que ce pauvre malade parlait le Cris. Le P. Doucet, qui entendait cette langue, chaussa à son tour ses raquettes, et part pour aller porter secours à cette pauvre âme. Le zélé missionnaire arrive auprès de lui dans la nuit, épuisé.

sé de fatigue par une si longue marche. Comme il avait encore sa connaissance, il put le confesser. Il lui donna ensuite l'Extrême-Onction, puis il expira !

Que le Bon Dieu est bon et qu'il aime les enfants des bois !

Le dernier jour d'Avril, comme nous ne faisons pas ici l'ouverture publique du mois de Marie, nous nous réunîmes à 7 heures du soir, avec nos enfants et les personnes de la maison, dans l'une des classes des élèves, au pied d'une Statue de notre divine Mère, décorée du mieux possible. Les enfants, pleins de bonheur et de piété, s'agenouillèrent devant l'image de cette mère du Ciel et chantèrent avec entrain : " C'est le mois de Marie." Nous priâmes ensemble : plus d'une larme fut recueillie par cette douce Mère et nos communs vœux s'élèverent vers le Ciel pour ces chers enfants, que nous nous efforçons de civiliser, au prix de tant de sacrifices !...

Le 1er Mai, le bon Frère Bowes attelait sur la charrue ses bœufs décharnés et commençait à labourer. L'inondation ayant empêché de faire une récolte suffisante de foin pour l'hivernement de nos pauvres bêtes, nous nous vîmes dans la nécessité d'en tuer quelques-unes pour pouvoir nourrir les autres. Sur le petit nombre que nous gardâmes, deux moururent au printemps, faute de nourriture suffisante. Elles avaient passé l'hiver à la ration d'un mauvais foin ; elles étaient tellement affaiblies que les bons Frères étaient obligés d'aller tous les jours les aider à se lever ; enfin deux succombèrent...

Dans la première quinzaine de mai, le cher Frère Bowes, travaillant sans cesse à notre maison neuve, n'ayant pas de chaux pour les enduits, s'avisa de construire un four à chaux : grande entreprise, que le Ciel bénit et couronna d'un plein succès ! Après la bénédiction solennelle de ce four, le R. P. Legeard, plein de confiance, et invoquant les Saints, — mit le feu. Ce feu dura 7 jours, à l'expiration desquels ce bon Frère put constater qu'il avait réussi au delà de ses espérances. En creusant pour asseoir les bases de ce four on trouva des ossements d'un corps humain. Tout auprès un casse d'écorce, avec six outils pour préparer les peaux, dont trois en fer et les trois autres en os, avec un petit paquet de rassad

C'était probablement une femme infidèle qui ne connut jamais le bienfait de la régénération. Nous sommes au 13 mai, la glace encore intacte porte nos bœufs avec leurs charges, comme en janvier. Ma Sœur Senay, qui passe son premier printemps au Nord, s'épuise en exclamations. Quoi ! à la mi-mai, tout est en fleurs au Canada, tandis qu'au Nord, nous pouvons encore patiner sur la glace, si ça nous plaît...

Mais au lieu de prendre des patins, cette bonne Sœur s'en fonçait dans le bois, avec notre dévouée fille Josephite et une orpheline, pour faire provision d'eau de bouleau laquelle étant fermentée produit un excellent acide.

Le 21 mai, nous préparons avec soin 40 minots de patates que, en priant, nous confions à la terre. Cette semence à demi-pourrie nous faisait craindre l'inutilité de nos peines. C'était l'heure de dire avec l'Apôtre : " Je sème, je plante, Apollon arrose, mais le Seigneur donne l'accroissement "...

Le 30 mai, un samedi, le temps se montrant propice, le R P. Legoff, les Frères Bowes et Nemoz, ainsi que les engagés partaient pour aller chercher les *cageux* de bois, échoués à la Pointe des roches. Ainsi vous voyez que les missionnaires sont de toutes les professions et de tous les métiers. Il était 4 heures du soir. Nous entrons à l'Eglise pour le Salut du S. Sacrement. Nous prions la Très Sainte Vierge de leur venir en aide. En effet, sur les 7 heures, un cri de joie se fait entendre. C'étaient nos dévoués et infatigables missionnaires. Nous nous rendons au rivage et nous les saluons. Mais nouvelle difficulté, l'eau est trop basse en certains endroits et trop haute ailleurs. Ils sont obligés d'attacher les *cageux* avec des câbles, afin qu'ils ne s'en aillent pas à la dérive. Le lundi suivant, par une pluie battante et un gros vent d'ouest, le Frère Nemoz, l'eau jusqu'à la ceinture et par fois jusqu'au cou, halait, une à une, les pièces de ce bois. Ce dur travail dura plusieurs jours, le bon Frère avait les mains tout ensanglantées. Après ce pénible travail, il retourna à la Pointe des roches, pour chercher ses outils restés en cet endroit. Excédé de fatigue, il se jeta au fond de sa petite embarcation et, s'abandonnant au gré d'un vent favorable, il s'endormit bientôt. Arrivé près de la Mission il fallait tourner la petite barge ; la manœuvre manqua, le bon Frère dor-

maît. Le frère esquif prend le large, s'avance vers la grosse île. Nous étions à laver le linge au bord du lac. Voyant baloter la barge au gré du vent et personne pour la gouverner, nous en fûmes effrayées, pensant que le bon Frère, après une fatigue si grande, aurait pu être frappé d'apoplexie comme jadis. Nous appelons le Frère Grézaud qui sauta dans un canot et fendait les eaux saisi bientôt l'embarcation. A ce moment le Frère endormi se réveilla et constata avec étonnement le danger qu'il avait couru. Il en fut quitte pour une kyrielle de reproches sympathiques reçue au rivage.

Nous en étions à la clôture du mois de Marie. Pour exciter davantage la dévotion à la Ste-Vierge parmi nos enfants, nous fîmes une petite procession avec la statue de la bonne Mère. Quatre petites filles, vêtues de blanc, portèrent l'image de notre Souveraine dans leur cour de récréation, où elle fut définitivement placée. L'une d'elles fit l'acte de consécration au nom de ses compagnes, et, après de pieuses prières, elles chantèrent : « Jour mille fois heureux. » Depuis lors, nos enfants n'ont jamais manqué d'aller chaque jour, sur la fin de la récréation, faire une petite prière à notre Sainte Mère et lui demander sa bénédiction. Bien plus, elles nous demandèrent la permission de placer quelques médailles de la Ste-Vierge dans le bois où elles dirigeaient habituellement leur promenade d'été, afin d'en faire comme un lieu de pèlerinage.

Il n'y avait pas jusqu'à nos plus petites filles qui prenaient goût à la piété, et qui, dans l'occasion, en donnaient des marques. Un jour, une Sœur ayant laissé par oubli, sur une table, un petit reliquaire d'ossements de Saints, qu'elle portait habituellement sur elle, l'une de ces petites à l'œil noir, vif et perçant, s'approche et considère, sans beaucoup comprendre, cet objet nouveau pour elle. Bientôt la curiosité s'empare de toutes ces chères enfants, qui, elles aussi, veulent voir et toucher ce mystérieux objet. Craignant le contact de cette petite bande curieuse, la plus fine, et probablement la plus instruite, leur dit d'un air mêlé de respect timide : *Touche pas, c'est les arachées du Bon Dieu !...* et toute la petite troupe de se retirer. Le 1er Juin s'ouvrait la mission des *Cris*, peu nombreux, mais fervents chrétiens. Leurs exercices se firent dans notre chapelle. Tout sales et déguenillés qu'ils nous

paraissent, que de belles âmes parmi ces chers Sauvages ! Que c'est édifiant de les voir agenouillés et offrant leurs prières au Grand Maître de la vie. Cette tribu chante comme les autres sauvages, mais si lentement qu'ils semblent exhiler le dernier soupir ; cependant ils sont impassibles et, sans se déranger le moins du monde, ils se reprennent l'instant d'après. Le dimanche, tous ces bons sauvages recevaient le pain qui rend le cœur fort ; et le lundi, heureux et contents, ils chargeaient leurs canots, embarquaient leurs femmes et leurs enfants et prenaient le large pour chercher leur vie. Ils mouraient de faim ici, le poisson manquait absolument.

Le 8 juin, c'était le tour des Montagnais. Ils étaient en petit nombre ; mais, quelques jours plus tard, nous voyions arriver une trentaine de canots : c'était du renfort. Cette fois, nous ne voyions qu'une tête dans les canots, hommes, femmes et enfants.

C'est toujours une nouvelle édification pour nous de voir tous ces sauvages prier avec tant de ferveur et s'imposer tant de sacrifices, jeûner la plupart du temps, pour avoir le bonheur de prendre part à la mission.

Le 15 Juin, nous commençâmes le grand ménage de notre nouvelle maison qui, sans être complètement achevée, nous permettait cependant de commencer le nettoyage des appartements qui avaient reçu l'enduit. L'automne précédente, le bon Père Villeneuve, du Séminaire, nous avait donné de la peinture. Nous l'employâmes avec actions de grâces, pour les chassiss, le plancher de haut de la chapelle et les portes extérieures. Nous avions reçu en outre à la mission 110 lbs d'huile *chiteck*. Nous fîmes au moyen d'une terre rouge broyée, apportée par les Sauvages, une espèce de teinture, qui fut appliquée fort à propos sur nos cloisons de bois nu. Enfin le 10 août, le tout étant approprié à peu près, nous prenions définitivement possession de notre nouvelle maison. Nous étions sur pied depuis 4 heures du matin pour procéder à notre installation. Nous cédions à regret notre ancienne maison aux R. R. Pères, et ceux-ci laissaient la leur aux enfants pour la classe, sous le patronage de notre Dame du Sacré Cœur. Nous arrivions donc à transporter en un jour le ménage de trois maisons et à remettre tout à l'ordre autant que possible.

La bénédiction de la maison eut lieu à 5 heures du soir, par le R.P. Legeard, et fut mise sous le patronage de St. Joseph, d'après une promesse faite par S. G. Mgr Grandin le soir même de l'incendie du 1er de mars 1867, jour néfaste où notre maison fut réduite en cendre, en moins de deux heures, comme je l'ai mentionné plus haut.

Cette nouvelle demeure nous paraissait relativement spacieuse : c'était un petit château. Elle mesurait 48 pieds de longueur, sur 34 de largeur. Construite en grande partie par le dévoué Frère Bowes, qui l'avait arrosée de ses sueurs et sanctifiée de ses prières, cet humble Frère n'était pas même à la bénédiction. Il était, dans son humilité ordinaire, occupé à installer nos petits orphelins dans leur nouvelle demeure. Son absence n'empêcha pas notre reconnaissance de prononcer son nom et d'élever notre humble prière vers le ciel pour ce digne et saint religieux. Que le Seigneur, riche en faveurs et en dons, comble cet humble Frère, et tous ceux qui ont contribué, comme lui, à notre établissement, de ses divines bénédictions !

Le lendemain, 11, nous eûmes la consolation d'avoir la Sainte Messe pour la première fois dans notre chapelle. Elle fut dite par le R. P. Legeard. Après avoir poursuivi, avec émotion, le *Veni Creator*, nous chantâmes avec bonheur l'hymne de la reconnaissance. Les jours qui suivirent notre installation à la maison neuve, furent employés à mettre tout à l'ordre et même à faire quelques petites améliorations. Il fallait bien aussi songer à la maison destinée à la classe des enfants, laquelle requérait un grand nettoyage, avant d'être habitable. Nos soins s'y portèrent et tout fut approprié convenablement. Nous achevâmes le blanchissage et le lavage sur les 10 heures du soir. Accablé de fatigue, nous nous jetons sur nos lits, et le sommeil ne tarda pas à venir. Deux heures étaient à peine écoulées, que nous nous éveillons au bruit d'un tonnerre effrayant. La pluie tombait par torrents. La couverture de cette vieille maison, étant toute détériorée, l'eau pénétra bientôt à l'intérieur et tout fut inondé. Adieu beaux murs fraîchement blanchis, au prix de tant de fatigue adieu belle propreté qui reluisait partout ; voilà que l'arrièrevue de toutes parts et sillonne de raies blanches r

murs si propres.....N'importe, il y a encore de l'eau pour laver et des bras pour travailler. C'est notre thème de consolation, nous le suivons. Et malgré le tonnerre qui gronde nous nous mettons à l'abri de l'inondation, et nous nous rendormons. Le lendemain, de grand matin, nous recevons la visite de nos Sœurs de la maison neuve qui nous offrirent leurs condoléances pour le dégât causé par l'orage. Les bons amis font du bien au cœur.

Le 21 août fut un jour de joie pour toute notre petite famille. Ah ! c'est que le Divin hôte devait venir prendre possession de son humble trône et demeurer désormais avec nous. Dès la veille au soir, notre modeste chapelle était ornée de sa plus riche parure ; tous étaient dans la joie. Dès l'aurore de ce beau jour, le R. P. Moulin, nouvellement arrivé de Carlton pour remplacer le R. P. Legeard, malade, nous donna la Ste-Messe et nous laissa par ordre de Monseigneur Grandin Celui qui fait notre vie et notre force. Désormais, nous vivrons, le jour et la nuit, sous l'œil de notre Divin Maître.

Mais, en pays de mission, nous ne perdons guère de vue l'horizon du sacrifice. Au milieu de notre joie, nous apprenons avec peine le rappel du Frère Bowes au Lac Vert. Ce Frère dévoué et toujours bon n'avait cessé, tout le temps qu'il passa à la Mission, de nous donner des preuves de sa charité et de son dévouement sans bornes, travaillant sans cesse à améliorer notre position par ses industries et ses soins, ne sachant refuser personne, se faisant aimer de tous, se dépensant au service d'un chacun, sans calcul comme sans ménagement. La maison dont nous venions de prendre possession était son œuvre. Il l'avait élevée au prix de ses sueurs et de son dur labeur. Ne devait-il pas au moins jouir un peu de notre jouissance ? Non ; l'obéissance l'appelle ailleurs ; il part... Nous le vîmes s'éloigner de nous le cœur gros d'émotions, et accompagné de nos prières.

Le 13 septembre, le R. P. Moulin avertit les parents, à l'issue de la Messe, que la classe pour leurs enfants recommencerait dès le lendemain. Nous avions été forcées de donner de longues vacances aux enfants, car la pêche manquait.

Le poisson étant devenu un peu plus abondant, les enfants étaient rappelés. Ils répondirent tous à l'appel avec bonheur. Ils avaient hâte de reprendre leurs petites études, d'autant qu'ils allaient se réunir désormais dans une maison pour eux seuls toute fraîchement réparée, grande et confortable. Tous ces petits sauvages étaient heureux et contents : bonheur que partageaient leurs maîtresses. Le lendemain, donc, 14, après avoir consacré nos enfants au Sacré Cœur, notre couvent étant sous la protection de Notre-Dame du Sacré Cœur, nous commençâmes notre œuvre de patience. Notre chère Sœur Langelier fut chargée de la classe française pour les plus petits enfants. Elle ne doit pas l'avoir oublié...

Le 28 au matin, nous nous dirigeons vers le champ de patates pour récolter ce que l'inondation n'avait pas détruit. Deux jours de travail suffirent. Sur quarante barils de semence, nous n'en récoltions que 86. Les plus grosses étaient comme des œufs. Nos légumes, si soigneusement cultivés, nous rapportaient 3 barils de choux de Siam, 3 de carottes et quelque peu d'oignons. Nous avions confié notre semence à la terre, en priant ; mais, malgré notre prière et nos travaux, nous ne récoltons presque rien. Que Dieu en soit béni ! Si nous acceptons les bienfaits de notre Père Céleste, pourquoi n'en accepterions-nous pas aussi les privations ?.....

Ces jours derniers, le bon Frère Labelle, charroyant avec un jeune bœuf, faillit se faire tuer..... Ce bœuf indompté ayant pris la peur, jeta ce pauvre Frère entre une clôture et son tombereau. Il le pressurait littéralement. Des hommes occupés à terminer un petit lavoir, non loin de là, accoururent aux cris du pauvre Frère, qu'ils trouvèrent étendu par terre, éprouvant d'atroces douleurs dans les reins et le côté gauche et respirant à peine. Le Frère Paul, arrivé le premier, voulut charger ce pauvre blessé sur ses épaules. Impossible : le moindre mouvement redoublait l'intensité de ses douleurs. Le Frère Némoy venant au secours, ils prirent le pauvre blessé à bras et purent, à pas lents, le conduire l'infirmerie, sans parole et presque sans connaissance. Par bonheur, il n'avait aucune fracture, et l'avait échappé belle.... Après quelque temps de soins et de repos, ce bon

Frère put se remettre au travail, mais avec précaution, car il ressentait, au moindre effort, une douleur aigue au côté.

A peine ce bon Frère était-il guéri, que le Frère Paul faillit à son tour être victime de ce furieux animal. Ce Frère portant un baril de grains sur ses épaules, se dirigeait vers la cour de l'étable, quand, tout à coup, il se sent attaqué, renversé et roulé dans la neige par ce bœuf cruel. Il appelle au secours, mais il n'est pas entendu. Il se recommande avec ferveur au Sacré Cœur, et s'abandonne, sans se défendre, aux caprices de cette bête furieuse, qui le roule en tous sens comme un homme mort. Après lui avoir servi de jouet pendant quelques moments, qui lui parurent des heures, il le laisse... Ce pauvre Frère, revenu de sa stupeur, sans aucune blessure, mais brisé par tout son corps, eut le courage de continuer sa besogne avant de revenir à la maison. Enfin, un troisième, à quelques jours de là, ayant été jeté par terre et roulé à fantaisie par ce furieux animal, il fut décidé qu'il serait fusillé. Une balle lui traversa la tête : tout fut fini.

Quoiqu'accablées d'ouvrage et vivant de privations, nous terminons cette année, 1874, heureuses et contentes. Nous vivons dans une bonne entente ; nous nous comprenons, nous nous aimons. Le surcroît de travaux occasionné par la translation de nos maisons, joint à de nouvelles privations, a fatigué la santé des Sœurs et celle de nos chères Franciscaines. Il faut avouer, en effet, que notre carême a été bien long cette année. Jusqu'à l'année dernière, nous avions toujours eu une petite galette à chaque repas, mais comme le blé a manqué l'été dernier, nous avons dû réduire notre petite ration à deux galettes par jour. Arrivé à Pâques, notre provision se trouvait totalement épuisée, il fallut dire adieu à nos petites galettes noires, que nous savourions comme des gâteaux. Quand il plaira au bon Dieu de nous en donner de nouveau, nous l'en remercierons de tout notre cœur, comme nous nous soumettons de toute notre âme aux privations qu'il nous impose. Nos bonnes Franciscaines, Marcelline et Angélique, cette si bonne Angélique, font notre consolation. Toujours et partout la part du travail le plus pénible devient leur partage. Leur piété, leur vertu contantes, nous font bénir incessamment la Divine Providence de nous avoir si bien partagées !.....

Cette année encore la rareté du foin nous obligea de réduire le nombre de nos animaux, déjà diminué l'année dernière. Deux bœufs de travail, deux vaches et deux veaux furent retranchés de notre petit troupeau par la mort. Il ne nous restait plus que quatre vaches à lait, sur douze que nous avions eues les années précédentes. Que faire ? le fourrage manquait..... Ces six animaux nous fournirent de la viande fraîche, et nous donnèrent, en outre, 150 livres de suif, vraie richesse pour le pays ; 60 livres de résidu furent conservées pour remplacer le beurre, bien rare cette année, puisque nous n'en avions que 30 livres pour passer l'hiver.

La Divine Providence venait aussi à notre secours par l'intermédiaire du bon M. McMurray. Ce généreux bourgeois offrait en présent un beau baril de sucre et 10 livres de thé. Cette Providence ne pouvait venir plus à propos, nous n'avions plus à la mission un grain de sucre pour les malades. Ce bon monsieur est d'une générosité toujours croissante pour nous. Sa dame, dont la discrétion égale l'amabilité, nous visite de temps en temps. Elle agit avec nous comme une sœur. Son jeune fils, âgé de 4 ans, vient à nous comme l'un de nos enfants. Une fois entré au couvent, il ne veut plus en repartir. C'est toujours une scène au moment du départ ; à tout prix, il veut rester avec nous. Pauvre petit, s'il connaissait la ligne de division établie entre ses futures croyances et les nôtres!.....

Monseigneur Grandin adressait aux RR. Pères de son Diocèse, dans le cours de cette année, une lettre si émouvante, qu'il me semble comme impossible de n'en point extraire cette partie : "Aujourd'hui, dit Sa Grandeur, nous apprenons de bien tristes nouvelles sur nos pauvres habitants des prairies. Les métis auraient pu résister, grâce aux provisions qu'ils avaient faites en automne, mais les Cris affaiblis sont tombés sur leur camp. Ces derniers étaient réduits à manger leurs chevaux et leurs chiens morts de faim ; bien plus, à manger les cadavres des loups et des chiens empoisonnés. La faim les a forcés d'aller plus loin ; ils trouvaient dans la prairie les ossements des buffalos ; en automne, que les loups avaient traînés et rongés, ils broyaient, les faisaient bouillir et entretenaient leur

“ au moyen de ce bouillon. Ces têtes de buffalos que les
“ loups mêmes respectent, ils les faisaient griller, et en dévo-
“ raient la peau gâtée. Si, dans la prairie, ils apercevaient
“ quelques corbeaux réunis ils allaient aussitôt leur disputer
“ leur proie dégoûtante. Le jeûne ne les a pas fait seulement
“ souffrir, mais le froid a été des plus piquants tout l'hiver.
“ Nous avons eu des tempêtes de neige et de vent qui ont
“ duré des semaines entières. On cite quinze Assiniboines
“ qui ont trouvé la mort dans ces gros mauvais temps et trois
“ Cris. Plusieurs familles de métis ont été perdues pendant
“ quelque temps, mais elles ont pu échapper à la mort. A
“ part cela, plusieurs se sont gelés les pieds et les mains, et
“ sont estropiés pour le reste de leur vie

“ Autres misères, je crois qu'une bonne partie des
“ chevaux sont morts cet hiver dans la colonie. La neige est
“ tellement haute, le mauvais temps si fréquent, qu'on ne
“ rencontre que chevaux morts partout. Nous avons bien
“ lieu de craindre que ceux de la Mission soient morts. P.
“ Pepin, s'en revenant de chasser, rencontre un de ces che-
“ vaux couché dans la neige ; il va à son secours pour l'aider
“ à se relever, mais il était déjà trop faible, les corbeaux lui
“ avaient arraché les deux yeux. Jugez par ce fait.....”

Sur la fin de décembre, douze de nos enfants furent at-
teints de la picotte volante. Ils étaient brûlés par la fièvre,
au point qu'il fallait une surveillance continuelle pour les
empêcher de s'appliquer le visage sur les vitres du dortoir,
couvertes de givre, pour se rafraîchir. Nous avons craint
les premiers jours la petite vérole. Ces pauvres enfants étaient
couverts d'ulcères, ils en avaient dans les oreilles, la bouche,
les mains, au point qu'ils ne pouvaient ni manger, ni respirer
qu'à grand'peine. Mais, Dieu merci ! dès la dernière quin-
zaine de janvier, tous ces chers petits malades étaient mieux

1875.

Dès les premiers jours de l'année, deux Sœurs allèrent au
Fort y conduire les enfants chez leurs parents, selon la cou-
tume. Elles prirent le dîner chez M. McMurray, qui, cette
année, resta à sa maison. Ses idées s'étaient modifiées sur le

compte des Sœurs. Sur le soir, ce bon monsieur fit préparer autant de voitures qu'il en fallait pour ramener notre bande joyeuse au couvent. C'était du petit monde heureux au-delà de toute expression. Passer un jour chez ses parents, revenir en voiture..... quoi de plus charmant ! Aussi, tout notre petit monde était d'une bonne humeur ravissante. L'année s'inaugurait bien.

Nos enfants atteints de la picotte volante, se trouvant mieux, reprirent avec courage leurs petites études. Nous leur fîmes écrire à notre Très Honorée Mère Dupuis, alors supérieure générale, à notre chère assistante générale, etc. Ce travail épistolaire fini, nos petites filles se croyaient de grosses savantes.

Elles se félicitaient mutuellement d'envoyer des spécimens de leur savoir jusqu'en Canada. Tout-à-coup, l'une d'elles interpelle ses compagnes : Quoi, les petites filles, on a écrit à tout le monde et *pis*, celui à qui on aurait dû écrire le premier, on ne lui a pas écrit. A qui donc ? A Notre Saint Père le Pape, qui est prisonnier. On devrait lui écrire pour lui dire qu'on l'aime, qu'on prie pour lui ; que ça nous fait de la peine parce que les méchants le maltraitent. Alors toutes ces chères petites filles d'applaudir à cette pensée. Chacune se mit donc avec une ardeur charmante à composer sa petite lettre. Ces bonnes enfants peignaient leurs sentiments avec une naïveté ravissante et offraient spontanément le tribut de leurs humbles prières à Sa Sainteté. Celle qui fut choisie pour écrire cette lettre, au nom de ses compagnes, au comble du bonheur et par respect, voulut le faire à genoux. Cette lettre fut envoyée à S. G. Mgr Grandin, qui, trouvant l'idée si belle, en fit faire autant aux petits enfants de la Mission de St Albert et expédia ces deux lettres à Rome. Il est regrettable que je n'aie pas la copie, vous l'eussiez lue avec intérêt, j'en suis sûre.

Sur la fin de janvier, nous eûmes un grand congé qui se termina par une longue promenade à la Grosse Ile, en magnifiques traînes, tirées par de beaux et gros bœufs. C'est la locomotive de notre pays, qui a du moins cet avantage, que nous arrêtons où nous voulons et que l'heure du départ sonne quand bon nous semble.

Le 2 février nous avions la consolation de voir le Chemin de la Croix érigé dans notre chapelle. Nous avions des tableaux neufs depuis quatre ans ; mais le temps manquait aux bons Frères pour en faire les cadres. Le bon Frère Némot, en s'imposant probablement un surcroît de travail, avait pu faire ces cadres si désirés. Qu'il en accepte notre reconnaissance !

L'érection de ce Chemin de Croix était un encouragement pour nos deux Sœurs, clouées sur leurs lits de douleurs, outre le R. P. Legeard, qui souffrait horriblement.

Le 7 mars, l'un de nos petits orphelins, Patrice Stevenson, mourut par suite d'une contrariété. Sa pauvre mère, restée veuve sans aucune ressource, vivait aux dépens de la Mission. Elle plaça son petit Patrice chez nous. Ce petit Métis Anglais paraissait bien et voyait sa mère avec plaisir. Celle-ci, d'ailleurs, lui apportait chaque fois qu'elle venait le voir quelque chose à manger, fruit ordinaire de ses privations maternelles. Or, il faut dire ici que, dans ce pays, les enfants n'aiment leurs parents qu'en autant que ceux-ci les entretiennent et les nourrissent abondamment. Si les provisions manquent, ces enfants dénaturés les abandonnent sans pitié. Un jour donc, cette bonne mère, plus dépourvue que d'ordinaire, n'apporta à son petit Patrice que son cœur et son affection de mère. Ce cher petit, joyeux de revoir sa mère, court se jeter dans ses bras ; mais son petit œil sauvage, voyant que le présent accoutumé manquait, il s'enfuit soudain sans qu'aucune prière ni menace ne purent le faire revenir. Saisi d'une fièvre ardente, il prit le lit. Sa pauvre mère revint quelques jours plus tard, apportant tout ce qu'elle put se procurer, mais inutilement. Il ne voulut jamais ouvrir les yeux pour la regarder. C'était un petit cœur sauvage blessé à mort. Voyant tant d'obstination dans un enfant de quatre ans, nous voulûmes tenter un effort. A plusieurs reprises nous le primes pour le poser sur les genoux de cette mère affligée. Impossible, il s'agitait, se tordant en tous sens, il lui fallait son lit. Enfin, après quelques jours de souffrance et une agonie de trois jours, il expira !.....

Le jour du patronage de saint Joseph, huit de nos chers enfants, suffisamment préparés, firent leur première commu-

nion. C'était un beau jour pour ces enfants, qui désiraient depuis si longtemps de s'approcher du Céleste Banquet ; il n'était pas moins joyeux au cœur des maîtresses qui préparèrent ces enfants au prix de tant de fatigue et d'ennui !

Nous attendions S. G. Mgr Grandin au printemps. Nos Sœurs voulurent préparer un petit examen pour son arrivée. Mais voilà soudain une tempête qui s'élève contre nous. Les parents qui, depuis assez longtemps, paraissaient contents de l'instruction donnée à leurs enfants et du régime suivi à leur égard, se soulevèrent en masse. On se plaignait de la nourriture, on disait qu'on forçait trop les enfants à l'étude, surtout à la classe anglaise ; en un mot nous faisons mourir nos élèves.

Malheureusement ces plaintes et ces mécontentements portés par les parents nous étaient adressés en présence des enfants ; ils s'en prévalurent. Ils devinrent indociles, inappliqués, indépendants. Que faire ? laisser passer la tempête : après l'orage, le beau temps.

Cependant notre digne évêque arriva : au lieu de chants joyeux, de compliments de bienvenue, etc., nous n'eûmes qu'à dévoiler à Monseigneur la nouvelle tempête soulevée contre nous par les parents et les enfants.

La réflexion ne manque pas aux sauvages. La plus sensée de la classe, en voyant entrer Sa Grandeur sans la réception qu'on avait coutume de lui faire, s'avança en présence de Monseigneur et lui fit l'aveu de son inconduite personnelle et de celle de ses compagnes, priant Sa Grandeur de leur pardonner l'amère déception qu'elles lui avaient causée, ainsi qu'à leurs maîtresses. Le dimanche suivant, Monseigneur reprocha vivement aux parents la peine qu'ils nous causaient. Sensibles aux reproches, ils se retirèrent tout confus. Quelques femmes même allèrent prier Dame McMurray, protestante, comme vous le savez, d'aller en personne demander leur pardon et faire oublier leur mauvaise conduite. Fortes de l'appui de Monseigneur et du repentir de nos braves gens, nous réglâmes de concert qu'à l'avenir les parents n'entraient leurs enfants que le dimanche et le jeudi ; car jusqu'ici ils entraient à la maison et voyaient leurs enfants comme bon leur semblait : ce fut une grande amélioration pour nous.

Quelques jours plus tard, Monseigneur, accompagné des RR. Pères, vint faire la visite de la classe française. Ils en furent très satisfaits. Pour récompenser les efforts de ces pauvres enfants, Monseigneur voulut bien, en oubliant les fâcheux antécédents, leur accorder un grand congé à la Grosse Ile.

Sur le soir du 15, nous fûmes mises en éveil par des détonations de fusils ; des fusillades nourries et répétées annonçaient une joyeuse visite à la Mission. En effet, nous aperçûmes fort au loin 47 canots, filant en ligne droite, et abordant galement le rivage. C'étaient les bons Montagnais qui, au nombre de 300 environ, se rendaient à la Mission pour profiter de la présence du *grand maître des choses du ciel*, de l'évêque. Monseigneur se rendit au rivage pour souhaiter la bienvenue à tous ces pauvres sauvages. A peine sortis de leurs canots, ils se précipitent tour-à-tour à ses pieds pour recevoir sa paternelle bénédiction. C'était un spectacle émouvant jusqu'aux larmes de voir ce digne pasteur entouré de ses enfants des bois, lui témoignant avec tant de naïveté et d'empressement leur respect et leur affection.

Avant de terminer la mission de ces fervents Montagnais, Monseigneur voulut procéder à l'érection d'une nouvelle croix sur notre petit calvaire : l'ancienne étant tombée de vétusté. Tout étant préparé, la procession s'organisa. Dix-huit hommes montagnais furent nommés pour porter la nouvelle croix jusqu'au monticule qu'elle devait couronner. Il fallait voir avec quelle foi, quel respect, ils firent cette procession. Rendu au calvaire, Monseigneur bénit ce signe de notre salut, et on s'empressa, en l'élevant pour le fixer, de le saluer par une ardente et respectueuse prière. La manœuvre étant finie, Monseigneur prit la parole en français, et, par un regard rétrospectif, rappelant à son cher troupeau ce qu'était l'Ile à la Crosse, il y a 20 ans, lorsqu'il la visitait pour une première fois, et ce que la Mission avait accompli pendant ce laps de temps, il invita tous ces fervents néophytes à bénir la douce Providence de tant de bienfaits à leur égard. Ils étaient suspendus à ses lèvres, approuvant des yeux et de la tête chaque parole de leur Père Seigneur. Ils auraient volontiers passé deux heures à l'écouter, tant ces bonnes âmes sont

avides de la parole de Dieu. Le R. P. Legoff prit la parole après Monseigneur et parla en montagnais, pour féliciter tous ces bons sauvages et les nourrir de la parole de Dieu.

La joie du soir fait trouver triste le matin du lendemain,— même pour les joies pures et saintes... En effet, après une série de fêtes comme celles que nous venions de célébrer, ayant notre digne Père Evêque pour y présider, il fallait enfin se séparer. Monseigneur prenait le chemin du Lac Caribou. Pendant son séjour au milieu de nous, Monseigneur étant allé au Fort, nous en rapportait un pauvre petit montagnais abandonné de sa mère. Pauvre petit être, ne pouvait-il pas dire avec le prophète inspiré : " Mon père et ma mère " m'ont abandonné, mais le seigneur m'a protégé."

Monseigneur même voulut bien qu'il portât son nom de famille, en lui donnant celui de Joseph. Désormais, nous le nommerons : Joseph Grandin.

Dans le même temps sept de nos enfants, pour une raison ou pour une autre, retournèrent chez leurs parents. Que leurs saints anges gardiens veillent sur eux et les protègent ! Le 6 juillet, nous aperçûmes une petite barge sur le lac. Cette vue suffit pour déterminer un joyeux battement de cœur. Nous attendions le passage de deux Sœurs pour Athabaska. C'étaient précisément ces bien-aimées Sœurs qui arrivaient. Il faut renoncer à peindre les émotions qui se pressent dans nos cœurs en ces circonstances ; les expressions manquent. Ah ! qui a goûté, pendant de longues années, à l'isolement de nos plages, peut seul comprendre ce qui se passe dans le secret de nos cœurs. Notre Père Céleste le connaît, Lui, et nous en promet récompense, il nous suffit...

Nous nous bercions de l'espoir de garder ces chères Sœurs quelque temps ? Nous ne voyions aucun moyen de leur faire continuer leur route, leur déception faisait notre joie. Nous avions déjà partagé la besogne. Il était décidé, dans notre conseil, que ces bonnes Sœurs passeraient l'hiver avec nous ; mais nous n'avions pas calculé avec l'obligeance de notre bourgeois, M. McMurray. Connaissant l'embarras de nos Sœurs, il vint leur offrir passage gratis avec 1500 lbs. de bagages sur une barge qu'il équipait pour le Portage. Cette offre si généreuse fut gracieusement accueillie. Il fallut dor

se séparer. Nous eûmes cependant la satisfaction d'accompagner nos chères voyageuses jusqu'au Fort. Ce fut encore l'obligeance de notre si bon bourgeois qui nous procura ce plaisir. Il avait eu la délicatesse d'envoyer son petit bateau chercher nos Sœurs pour les conduire au lieu du départ. Nous prîmes place sur ce bateau, à côté de nos chères voyageuses. La distance à franchir ne fut pas longue, et sans plus de retard, il fallut se dire adieu. Allez donc, chères compagnes de mission, allez travailler où l'obéissance vous appelle et emportez avec notre affection nos vœux et nos souhaits !... Nous les suivîmes du regard aussi loin que notre vue put les distinguer ; enfin la distance nous les déroba tout à fait, et nous reprîmes la route de la Mission, silencieuses et tristes. Elles emportaient un souvenir de leurs Sœurs de l'Île à la Crosse : quelques poules et poulets dans une cage, pour leur Mission d'Athabaska, où elles n'en avaient pas encore, ainsi que pour celle de la Providence : ce qui leur fut d'une grande utilité.

Au commencement d'août, le Frère Némox partit avec quelques hommes, pour faire la provision de foin. Notre bonne Marcelline prit ses ustensiles culinaires et en compagnie de notre chère Sœur Senay, qui avait besoin d'une *maison de campagne* pour y refaire sa santé, partit par la même voie. Dix ou douze jours passés au milieu de ces immenses prairies, par un temps magnifique, suffirent pour rétablir cette santé menacée. L'air du nord est si pur !

Nous reçûmes dans le cours du mois un présent considérable. Quelques bons sauvages de la nation Crise nous apportèrent 144 canards, produit de leur chasse. Que le bon Dieu leur rende au centuple ce qu'ils font pour nous ! Ne pouvant les conserver longtemps à cause de la saison et à raison du besoin, nous passâmes une partie de la nuit à les accommoder pour le repas du lendemain. Merci, mon Dieu ; oui, votre Providence veille sur nous.

Nous eûmes encore à bénir la divine Providence pour une douceur bien grande qu'elle nous procurait gratuitement cette année. C'étaient des petites poires sauvages en abondance. Nous en cueillîmes en quantité, et ne consommant pas toute la cueillette nous en fîmes sécher une grande pro-

vision pour l'hiver ; nous n'avions pas de sucre pour les confire. Ce petit fruit nouvellement cueilli est délicieux, séché il remplace le raisin pour les pâtisseries.

Vers la fin d'août, la fièvre typhoïde fit son apparition sur nos parages. La première victime qu'elle fit n'eut guère que quatre jours de maladie. C'était une pauvre fille engagée chez un nommé Malboeff. Elle n'avait pas encore fait sa première communion. Voyant la maladie s'aggraver, le danger devenant imminent, on en prévint le Père de la Mission. Celui-ci la confessa, lui donna la sainte communion pour la première et dernière fois ; et, au grand étonnement de tout le monde, cette pauvre malade expira pendant son action de grâces, sans avoir reçu l'Extrême-Onction.

A quelques jours de là, l'une de nos bonnes vieilles montagnaises, âgée de 78 ans, faisait, elle aussi, sa première et dernière communion. Elle mourait en paix quelques jours plus tard. Ses désirs étaient satisfaits, elle avait reçu son Dieu.

Nous habitions notre maison neuve depuis un an, et, jusqu'alors, nous avions cru prudent de ne pas tenter la Providence en augmentant le nombre de nos orphelins vu la modicité de nos ressources. Mais, d'un côté, voyant tant de misères, et, de l'autre, encouragées par la pensée que donner aux pauvres c'est prêter au Seigneur, nous reçûmes dix orphelins de différentes nations, plus ou moins malheureux. Bien plus, dans la triste prévision que nos patates se gâteraient peut-être comme les années précédentes, nous nous engageâmes à ajouter un orphelin de plus au nombre de 16 que nous avions déjà à nos charges, si nous étions préservées de ce malheur.

Ce fut sur la fin d'octobre que le R. P. Chapellière arrivant à la Mission pour remplacer le R. P. Moulin, auprès des Cris, nous confirma les tristes bruits qui circulaient depuis longtemps sur la mort tragique du saint Frère Alexis, tué dans un voyage qu'il faisait d'Athabaska au Lac Labiche, par son compagnon de route, un cruel et perfide Iroquois, venu du Canada. Que le bon Dieu lui fasse miséricorde ! En terminant cette année 1875, je dois vous mentionner les do-
qui nous ont été faits, tant par notre généreux bourgeois

que par d'autres personnes. En retour d'un petit présent de circonstance, offert aux enfants de M. McMurray, ce bon monsieur nous envoyait 15 lbs de viande fraîche, un jambon, 15 lbs de fleur et 10 lbs de raisin. Ce cadeau nous fit d'autant plus de plaisir, que nous n'avions pas vu de viande fraîche depuis le mois de mars dernier. Nous n'avions à donner aux Pères malades, à nos Sœurs et à nos enfants que du lièvre ; ce qui leur fournissait un maigre bouillon. Outre ce présent, nous reçûmes 30 lbs de fleur, 20 lbs de viande fraîche, 5 lbs de thé, 10 lbs de sucre, 1 lb de chocolat, 22 verges de coton américain, 2 peaux d'orignal, 2 peaux de caribou, 1 fiole de miel.

Tous ces dons étaient autant de providences pour nous, vû l'état de gêne et de privation où nous nous trouvions.

1876.

Un fait consolant vint, au mois de mars cette année, faire trêve à la monotonie de notre vie solitaire. Le jour de la fête de N.-D. de Pitié, nous étions témoins d'une cérémonie bien touchante pour le cœur missionnaire.

Une jeune femme, métisse anglaise, faisait son abjuration dans notre chapelle. Elle était mariée à un catholique, Louis Jourdain. Elle fut baptisée par le Rév. P. Legeard, qui l'avait instruite et qui fut son parrain. Redoutant avec raison les tracasseries des bourgeois protestants, qui l'avait favorisée sous plus d'un rapport, elle demanda que sa démarche demeurât secrète jusqu'au jour de sa première communion. Alors, dit-elle, je serai forte pour résister aux sarcasmes dont je vais être indubitablement l'objet. Cette chère néophyte fit donc cette grande action le saint jour de Pâques. Après son action de grâces, nous lui offrîmes le déjeuner. Elle s'excusa en disant qu'elle avait le cœur trop content pour prendre aucune nourriture. Elle répétait sans cesse : " I am happy, I am very happy !!! " C'est ainsi que le bon Dieu appelle ses élus et les comble de ses divines consolations.

Dans le cours de ce mois nous eûmes une autre consolation, que nous attribuâmes à l'intercession de St Joseph. Nous reçûmes 210 lbs de caribou. Or, nous n'avions pas eu

de viande fraîche depuis le commencement de décembre. Aussi, pour témoigner notre reconnaissance à notre Père Céleste, nous prîmes une joyeuse récréation, après une fervente action de grâces.

C'était une réjouissance à propos ; car, commencer son carême en décembre, pour ne l'interrompre qu'en mars, par quelques repas en viande, pour le reprendre ensuite jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous le faire rompre de nouveau, c'est bien quelque chose à noter. Aussi la santé se délabre insensiblement. Il en est parmi nous qui trouve le bouillon de poisson peu succulent pour remettre l'estomac épuisé. Mais grâce à la divine Providence, voilà que le Saint Jour de Pâques, nous recevons un beau présent de notre généreux bourgeois : 25 livres de bœuf, 10 livres de farine, 5 livres de sucre et 5 livres de pommes sèches. En nous envoyant ce béni présent, M. McMurray nous faisait remettre en même temps 3 pièces de flanelle pour être employée pour le magasin du Fort. Ce petit travail fut estimé à \$15.00. C'était la première fois que nous trouvions quelque ouvrage à faire, pour le dehors, depuis notre arrivée.

Le 20 juin, nous fîmes une petite séance à l'occasion du départ de notre digne bourgeois, M. McMurray. Nos petits enfants déclamèrent avec entrain une petite pièce en anglais, adaptée à la circonstance. Ce bon Monsieur en fut attendri jusqu'aux larmes, ainsi que sa dame. Ce fut avec un regret sincère que nous lui fîmes nos adieux. Il nous était si dévoué ! Nous perdions en lui un père pour la Mission. Que Dieu lui donne en récompense la vraie lumière et la force de la suivre ! Rendu au Fort ce bon Monsieur envoya des provisions pour faire fêter nos enfants.

Comme les années précédentes, nous pensions jeûner cet été ; mais non. Le poisson a été abondant tout l'été à l'exception de trois semaines, de sorte que, outre notre consommation ordinaire, nous avons pu faire force provisions de poissons secs pour le temps de la disette.

Dès le 14 août, contre le cours ordinaire des choses, nous avons pu faire notre récolte d'orge belle et bonne ; et plus tard notre récolte de patates—50 barils de semence nous en rapportaient 800 beaux barils. Ajoutez à cela 15 barils d

choux de Siam, 4 d'oignons, $3\frac{1}{2}$ de carottes, 1 de betteraves, avec 20 citrouilles, et vous constaterez avec nous que nous sommes quasi riches. Pour compléter l'inventaire de nos provisions, nous avions en réserve 230 livres de beurre fait dans le courant de l'été avec le lait de nos cinq vaches, et nos généreuses 15 poules nous avaient gratifié de 80 douzaines de leurs œufs.— Merci, mon Dieu, oui, vous avez pitié de nous.

Nos chiens, nos indispensables chiens, avaient été renfermés tout l'été, leur séquestration nous avait facilité l'élevage de quatre jolis petits veaux, bien conditionnés pour grossir notre maigre troupeau, si fort diminué ces années dernières par la rareté du foin. Deux belles vaches, récemment achetées de la Compagnie, nous faisaient compter celles-ci au nombre de sept.

Dans le cours du mois de septembre, nous reçûmes une pauvre petite montagnaise, âgée d'environ 11 ans, orpheline de père et de mère. Cette pauvre enfant tombait d'épilepsie. Sa sœur qui nous l'amena nous dit qu'elle tombait plusieurs fois par jour. Il paraît que ces pauvres sauvages ne connaissant pas la nature de son mal, la maltrahaient à chaque attaque, en la frappant à droite et à gauche. Ils croyaient qu'elle était en colère parce qu'elle écumait. Cette pauvre petite malheureuse se voyant ainsi maltraitée, courait de loge en loge, pour mendier un petit morceau, afin de ne pas mourir de faim. Pauvre petite, viens... ; nous l'aimons ; désormais tu seras l'une des nôtres parce que tu es misérable !... Sa sœur ne pouvant nous dire son nom de baptême, nous lui donnâmes celui de Françoise. C'était le jour où l'Eglise célèbre la fête des stigmates de S. François d'Assise, de ce grand patriarche des pauvres et de la souffrance. Cette chère enfant fut placée avec nos élèves, mais bientôt nous nous aperçûmes que notre petite infirme tombait chaque fois que nous voulions la faire entrer dans la chapelle ou lui faire prendre part aux prières communes. Ceci nous paraissait un peu étrange dans cette pauvre affligée. Comme personne, d'ailleurs, ne pouvait affirmer qu'elle eut été baptisée, sur nos instances, le R. P. Legeard consentit à lui conférer le baptême sous condition ; ce qui ne changea rien cependant à l'état de cette enfant.

La belle fête de Noël fut célébrée cette année par nos fervents sauvages avec un redoublement de dévotion et de piété. Ils s'étaient réunis de tous les points, en si grand nombre, que nous eûmes beaucoup de difficulté à approcher de la Ste Table : le chœur était rempli jusqu'au marche-pied de l'autel. Sur le soir plusieurs sauvagesses vinrent nous toucher la main et encore tout émues de bonheur elles disaient : " Merci mon Dieu, parce que nous ne sommes pas mortes avant d'avoir vu ce beau jour ! Nous avons bien souffert du froid, mais c'est égal, nous sommes contentes d'être venues " Or, il faut noter que tous ces bons sauvages avaient dû, pour se procurer ce bonheur, franchir une distance de deux, trois ou quatre jours de marche, les femmes portant un enfant sur le dos, par un froid intense, mal vêtus comme toujours et presque à jeun. Oh ! qu'un jour ces enfants des bois, si peu instruits, privés des secours de notre sainte religion, s'élèveront contre ces indifférents qui ne font pas un pas pour assister aux offices de l'Eglise et participer aux sacrements !...

1877.

A l'île à la Crosse, comme au Canada, nous recevons les visites du jour de l'an, mais c'est bientôt fait. Nos braves gens du Fort et des alentours viennent nous toucher la main selon leur usage ; nous échangeons quelques souhaits et chacun se retire. Cette nouvelle année, que nous commençons joyeuses et toutes disposées à continuer courageusement notre vie de missionnaires, tenait secrets une date et un jour qui seraient marqués de larmes amères.....

Comme premier prélude, nous apprîmes avec douleur, par des sauvages venant du Lac Vert, que notre ex-bourgeois, parti du Fort depuis trois mois, était mort subitement en prenant son repas. Cette nouvelle nous affligea beaucoup, car nous espérions qu'il se ferait catholique un jour. Cette année 16 époque de notre chapitre général, devait nécessiter de part un voyage à Montréal. Revoir ma chère maison-m après 17 longues années d'absence, était une immense joie pour moi. Mais pourquoi faut-il que le calice amer soit toujours si près de nos joies ? Je laissais à la Mission nos chères

Sœurs accablées de travail, faibles, souffrantes, tristes de me voir m'éloigner d'elles. Ma Sœur Dandurand me donnait de sérieuses inquiétudes ; elles étaient fondées. Quelque chose me disait que je ne la reverrais plus, cette douce compagne de notre vie ; je ne me trompais pas... Il me fallait partir cependant. J'emmenais avec moi une petite sauvagesse montagnaise, Marie Thérèse Sergent, sourde-muette de naissance, dans l'espoir de la placer chez les bonnes Sœurs de la Providence, qui l'accueillirent, en effet, avec leur charité connue de tous. Elles purent instruire cette chère enfant suffisamment pour lui faire faire sa première communion. Dieu combla son bonheur en l'appelant à lui en 1880.

Pendant mon séjour à Montréal, nos Sœurs reçurent des Dames du Sacré-Cœur des effets pour la chapelle ; et ce n'était pas le premier envoi. Notre bonne Sœur Dandurand, ayant une de ses sœurs religieuse dans cette estimable communauté, entretenait des rapports intimes avec cette sœur dévouée qui exerçait son zèle à Halifax où l'obéissance l'avait conduite. C'est de là, comme plus tard, d'ailleurs, que cette digne religieuse s'efforçait d'adoucir, par des dons plusieurs fois répétés, les privations de sa sœur à l'Île à la Crosse. Et c'est toujours avec une nouvelle reconnaissance et une humble prière que nous orons notre modeste autel des objets que nous tenons de cette main fraternelle et amie. Hélas ! cette excellente religieuse était à la veille de boire avec nous l'amer calice de l'épreuve ! Notre bonne Sœur Dandurand était à bout de forces. Semblable à la lumière vacillante d'une lampe, elle s'éteignait...

Enfin l'époux vint frapper à la porte de notre humble hospice ; notre bien aimée Sœur s'était préparée ; soumise et confiante, elle se hâta de voler à l'appel divin. Aujourd'hui elle n'est plus avec nous. Cette douce Sœur souffrait depuis un an surtout d'une maladie de cœur, qui ne lui laissait guère de repos. Le 13 août, la maladie prit un caractère si sérieux qu'elle dut rester clouée sur son lit, souffrant des douleurs atroces pendant toute une semaine. Elle se prépara à la mort. Cependant elle prit un mieux relatif jusqu'au 27 septembre, jour où elle entra définitivement à l'infirmierie. C'était une petite chambre au-dessus de la cha-

pelle. On y avait pratiqué une ouverture dans le plancher, afin que notre chère malade put entendre la sainte messe tous les jours et vivre sous le divin regard de Celui que son cœur aimait tant, en consumant, à ses pieds, le reste de son existence. En entrant dans cette chambre, apercevant le tabernacle, par ce regard, elle tomba à genoux, pleura de bonheur et pria : " Mon Dieu, dit-elle, qu'ai-je fait pour que vous m'accordiez tant de consolations ? C'est trop !... C'est trop ! je ne mérite pas cela." Le 10 octobre, elle eut une crise qui nous fit croire à ses derniers instants. Notre chère patiente avait les pieds très enflés et l'enflure progressait de jour en jour. Le 27, se sentant décliner, elle demanda l'extrême-onction. Elle ne souffrait plus de douleurs au cœur : tout le mal s'était concentré au côté droit. " C'est comme si on m'avait fait une blessure, disait-elle, qui s'ouvre à chaque respiration, avec une douleur si vive, que j'étouffe." Recueillant ses forces, elle dit à ma Sœur Marguerite-Marie : " Quand vous écrirez à notre T. R. Mère Générale, vous lui direz que je la remercie de m'avoir reçue dans la communauté, que je suis heureuse de mourir Sœur Grise." Le 7 novembre, qui fut sa dernière journée sur la terre, notre chère Sœur souffrit des douleurs inexprimables.

Presque tout son corps était noir comme du charbon et inflexible. Nous craignions la gangrène. Il fallait la lever à quatre ; nos dévouées filles Angélique et Marcelline ne laissaient guère le chevet de notre chère mourante ; le jour et la nuit elles étaient là pour nous soulager et partager nos peines, avec une affectueuse sympathie.

A 10 heures du soir ses douleurs devinrent intolérables. Elle gémissait douloureusement, agitait continuellement ses bras et ses jambes, sa pauvre tête remuait sans cesse, la mort achevait son impitoyable travail. Chère Sœur, nous mourions avec elle. A chaque respiration elle s'écriait : " Mon Dieu, mon Dieu !..." Puis, nous tendant les mains, elle nous disait d'un accent déchirant : " Secourez-moi, mes chères Sœurs, secourez-moi. Priez pour que je sois courageuse jusqu'à la fin. Ah ! j'ai peur de me décourager." On appela le R. P. Legeard qui demeura auprès d'elle jusqu'à 1 heure après minuit où il alla dire la messe pour

notre chère agonisante. Elle eut assez de force pour le remercier. Souvent, pendant cette cruelle nuit, elle demandait : " Quelle heure est-il ? ... Ah ! elle est arrivée " cette heure... oui, oui, c'est l'heure de mourir. Marie, " ma bonne mère, secourez-moi." Le Rév. Père revint après sa messe et lui donna la sainte absolution. " Ah ! " disait-elle, je voudrais bien ne pas me plaindre, " mais..." Enfin, notre chère mourante perdit la parole, en conservant toute fois sa connaissance ; pour une seconde fois pendant son agonie le Rév. Père Legeard lui renouvela la sainte absolution. Puis on n'entendit plus que quelques faibles gémissements qui se répétaient toutes les cinq minutes. Mon Dieu !... Mon Dieu !... furent les derniers mots de ses lèvres mourantes... Son martyre était fini, son bonheur allait commencer. Elle avait tout quitté, elle allait tout retrouver.

Le service et l'enterrement eurent lieu le 10 novembre. Le corps de notre regretté Sœur fut porté par six hommes à l'église. Le R. P. Legeard chanta la messe. Au Libera nous entourâmes le cercueil de notre chère défunte. Nous accompagnâmes ensuite les restes de cette aimée Sœur au cimetière. L'humble fille de notre vénérée fondatrice, madame d'Youville, la servante des pauvres, la mère de l'orphelin, repose au milieu de ses pauvres sauvages, de ses enfants des bois que son cœur a tant aimés et pour le salut desquels elle a tout sacrifié !... Reposez en paix, chère et bien-aimée Sœur ! et puisse-je un jour, à l'ombre de la croix, mêler mes cendres aux vôtres et y dormir, près de vous, mon dernier sommeil ! ...

Les vrais amis se reconnaissent au jour de l'épreuve. Ce ne fut pas une légère consolation pour nous de voir l'empressement des gens du Fort, catholiques et protestants, à venir prier et pleurer près des restes de cette première victime de la mort parmi nous. Les sauvages vinrent en grand nombre prier près de la *Sainte Fille de la prière*. Ils pleuraient celle qui, les 14 dernières années de sa vie, avait, selon les mesures de ses forces, contribué à leur évangélisation. Pendant toute sa vie de missionnaire, notre chère Sœur avait toujours été vestiaire des Pères de la Mission. Que de peines, que de soins

ne se donna-t-elle pas pour satisfaire un chacun ! Aussi, ces bons Pères voulurent-ils témoigner à notre regrettée Sœur leur reconnaissance en célébrant 35 messes pour le repos de son âme.

Les belles fêtes de Noël vinrent, en ces jours de deuil, réjouir nos cœurs attristés, en mettant sous nos yeux l'aimable et tendre Enfant de Bethléem. L'Eglise avait revêtu ses plus beaux ornements. A la crèche de l'Enfant-Jésus, couché dans son petit berceau, il y avait une sentence en langue montagnaise et une autre en cris, ce qui causa une grande surprise et une grande joie à ces pauvres sauvages. C'était : *Venite, adoremus !* La Messe de Minuit et celle de l'Aurore furent longues. Il y eut 180 communions parmi nos sauvages. Quelle ferveur, quel empressement parmi nos pauvres sauvages ! Qu'ils doivent être agréables au Divin Sauveur !

1878

Les visites du premier de l'An ne furent pas plus distrayantes que les années précédentes. A 8 heures, deux de nos braves gens vinrent nous souhaiter la bonne année. En se retirant ils nous laissèrent à chacune, l'un 3 schellings, l'autre deux. C'était trop pour ces bonnes gens. Ces étrennes nous procurèrent le plaisir de faire nos dons à notre tour. Le jour des Rois, avant Vêpres, toutes nos élèves et nos orphelines ayant reçu leur petite part d'offrande allèrent, avec une joie indicible, offrir leur Or au Saint Enfant Jésus. En retour, nous offrîmes à nos généreux donateurs un petit camée en plâtre et cinq scapulaires du S. Cœur. Ce n'était pas un don princier, mais il était offert de bon cœur et il fut reçu de même.

Dans le cours du mois de février nous reçûmes des lettres toujours si impatiemment attendues. C'est toujours une joie nouvelle d'avoir des lettres de notre chère maison-mère mais cette fois cette joie fut mêlée de tristesse. Notre chère Sœur Gauthier, qui avait échangé sa mission de la Providence pour la nôtre, depuis trois ans, était rappelée à notre maison vicariale de St-Boniface. Elle nous laissa le 6 mai suivant, emportant nos affectueux et sincères regrets.

Dès le 24 mai nos bons sauvages arrivaient pour leur mission. Comme les années précédentes et même plus, ils n'avaient rien à manger ; ils jeûnaient. Le R. P. Legeard touché de voir d'un côté tant de misères et de privations, et de l'autre tant de ferveur et d'empressement à profiter des grâces de la mission, vint nous prier de vouloir bien leur venir en aide, en leur faisant chaque jour de la soupe pour les empêcher de mourir de faim. Notre dévouée Marcelline, toujours si charitable, ne craignit pas d'ajouter ce surcroît de travail à la tâche qu'elle accomplissait chaque jour. Elle se mit donc à faire de la soupe pour ces pauvres sauvages qui purent, par ce moyen, suivre les exercices de leur mission jusqu'au bout.

Le 28 août fut un jour de joie inconnue jusqu'ici. Après avoir accompli ma mission à Montréal, où j'avais séjourné plusieurs mois, l'obéissance me dirigeait de nouveau vers mon pays d'adoption. Ayant franchi heureusement l'immense distance qui me séparait du théâtre de nos communs sacrifices, j'aperçus enfin le clocher de ma chère Mission ; puis, la croix de notre calvaire que je saluai avec émotion comme jadis, lors de mon arrivée en 1860. Je touchai bientôt au rivage de ma chère Ile-à-la-Crosse, que j'habite depuis 18 ans et où j'espère finir mes jours. Une joyeuse fusillade se fit entendre, tout le monde de la Mission était au rivage. Débarquer du bateau et me jeter dans les bras de mes Sœurs, fut l'affaire d'un instant. J'avais le cœur gros d'émotions. Je revoyais trois dévouées Sœurs que j'avais laissées, il y a treize mois, mais où était donc la quatrième ? Ah ! elle était là immobilisée par la mort, dormant au cimetière !..... Au milieu de mes larmes, j'étais heureuse de revoir celles qui vivaient encore et de leur présenter des compagnes dévouées en la personne de nos Sœurs Mercier et Nolin, et une bonne fille, Esther Goyer, qui venait partager les peines et les fatigues de la Mission. J'étais heureuse de revoir tous mes petits sauvages que je trouvais fins et gentils comme jamais. Je les aime tant, mes petits sauvages..... Après avoir répondu aux mille questions posées par l'affection, nous songâmes à prendre un peu de repos, pour recommencer le lendemain ; car tout n'était pas dit. Le lendemain, en effet,

nous continuâmes de nous entretenir de tout ce qui pouvait intéresser de part et d'autre. J'avais apporté treize caisses ou valises remplies d'effets ou d'objets d'utilité : nous en fîmes l'inspection avec un plaisir plein d'intérêt. Chacune y avait sa petite et large part. Tous ces effets étaient le produit de quêtes ou dons de personnes charitables, parents et amis, qui nous furent si sympathiques..... La distribution faite, chacune de nos Sœurs, fière de sa part pour son office respectif, se remit au travail avec une nouvelle ardeur, se croyant presque riche...

Bientôt nous nous vîmes comme forcées d'augmenter le nombre de nos enfants. Nous reçûmes, entr'autres, une petite *Sauteuse*, Marie Suzanne Guinée. Cette dernière n'était pas orpheline, mais son père était malheureusement indifférent pour toutes pratiques religieuses. Nous espérions que ce charitable procédé de notre part le toucherait efficacement. En outre, la Compagnie refusant de donner crédit aux Sauvages, comme il s'était toujours pratiqué, ces pauvres gens se trouvaient à l'entrée de l'hiver presque nus et sans munitions pour chasser. Les pauvres orphelins sont toujours dans ces circonstances les plus malheureux. Nous eussions voulu les recevoir tous, mais où les loger, comment les nourrir?... C'est dans ces circonstances-là que le cœur pleure... Au mois de novembre, nous perdions une pauvre fille montagnaise, que nous avions reçue au mois d'août 1874. Sourde-muette, aveugle et paralysée, elle était dans une démence complète, ne discernant absolument rien. Pauvre âme, qu'elle repose en paix !

Sur la fin de l'année, nous eûmes 22 petites filles atteintes en même temps de la fièvre scarlatine. En voyant la maladie envahir notre petit troupeau, nous fîmes prévenir les parents qu'ils étaient libres de venir chercher leurs enfants. Quinze d'entr'eux profitèrent de cette latitude ; mais quelques-uns étant trop souffrants furent contraints de rester. L'une de nos pensionnaires, Mélanie Roy, ayant été dès le début transportée chez ses parents, devint en peu de jours à l'extrémité. Le R. Père la trouvant suffisamment instruite, lui fit faire sa première communion. Celles de nos petites filles qui avaient résisté à l'épidémie, accompagnèrent le St Sacrement en robe

bleue et voile blanc. Trois jours après cette grâce insigne, notre chère petite Mélanie échangeait la terre pour le ciel. Quelques jours plus tard, deux de ses frères mouraient de la même maladie ainsi que son neveu. Quatre membres de la même famille, mourant en quelques jours, suffirent pour jeter l'effroi parmi nos gens. Par bonheur, aucun de nos enfants atteints de la maladie ne mourut, mais plusieurs restèrent faibles et languissants. Notre bonne Marcelline paya le tribut à la maladie et fut longtemps sans pouvoir se remettre au travail. Nous pûmes cependant reprendre la classe après une interruption de trois semaines.

La veille de Noël nous eûmes le bonheur de donner l'hospitalité à l'Enfant Jésus, en recevant une petite montagnaise nommée Suzanne, âgée de 3 ans. Elle avait été trouvée, avec un petit frère et une petite sœur, pleurant et gémissant près du corps inanimé de sa mère. Son père était mort depuis deux ans. Nous lui donnâmes le nom de *Maria*. Chère petite, ne pleure plus... il reste encore, sur cette île sauvage, des cœurs qui t'aimeront !

1879.

Cette année notre maison se composait de 6 Sœurs, 3 filles franciscaines, 5 orphelins, 18 orphelines, 4 bonnes vieilles, nos aimables trésors, et 30 pensionnaires, soit, en tout, 66 personnes. Où trouverons-nous de quoi nourrir tant de monde ? Oh ! Seigneur, tous ont les yeux levés vers vous... Une douce expérience nous apprend que vous prenez soin de nous !

Dès le début de cette année, le R. P. Legeard, l'âme de l'Île à la Crosse, mettait bas les armes. Souffrant, malade, il prenait l'infirmerie, hélas ! pour n'en plus sortir. Cependant, dans les moments de répit que lui laissait sa maladie, il s'occupait activement à tracer un plan pour une nouvelle maison d'école qu'il désirait faire bâtir pour nos classes, l'ancienne étant de beaucoup trop exigüe pour notre personnel. Ce dévoué Père envoya donc couper le bois nécessaire à cette construction. Au mois de mai les travailleurs arrivaient à la Mission conduisant trois *cageux* de pièces de bois de service et de charpente. Le Rév. Père, presque mou

rant, se traîna jusqu'à la fenêtre pour les voir arriver. "Pauvre maison," dit-il, "si je meurs... mon Dieu, que votre sainte volonté soit faite !" Depuis le commencement de sa maladie nous n'avions pas cessé de prier pour obtenir sa guérison. Les sauvages eux-mêmes, qui reconnaissaient en lui un protecteur et un père, disaient le chapelet dans toutes leurs loges, à cette intention. Mais l'heure de la récompense allait sonner. Ce saint mourant, après avoir reçu les consolations de l'heure suprême, se disait mieux. Cependant l'impitoyable travail de la mort se faisait, elle se peignait sur tous ses traits. Le 1er juin au soir, fatigué de sa couche, il demanda à se lever. A peine debout, ses genoux fléchirent, sa tête s'affaissa sur son lit, son visage pâle, déjà livide, nous fit croire à sa fin. Mais il respirait encore ; il ouvrit et ferma les yeux plusieurs fois, puis il poussa un léger râle, et c'en était fait !... Notre dévoué Père Legeard n'était plus !... La cloche de l'église ayant annoncé son agonie, les gens du Fort et les sauvages accoururent au nombre d'au moins 200, pour voir une dernière fois leur Père. En attendant l'ensevelissement ils restèrent dans la cour silencieux et mornes. Les derniers devoirs étant accomplis, nous introduisîmes tous ces bons sauvages auprès des restes vénérés de leur Père. Après avoir satisfait leur piété filiale, ils se rendirent tous à l'église, sur l'invitation du P. Chapellière, pour y faire le chemin de la croix. Les deux nuits que ce regretté Père passa exposé furent changées en jour. Les personnes du Fort, après avoir passé tout le jour à travailler, venaient passer une partie de la nuit à prier près du corps inanimé de celui qu'ils pleuraient comme un père. Le service eut lieu le 3 juin. Tout le monde du Fort, catholiques ou protestants, y assista en pleurant. La Dame du Bourgeois, quoique protestante, ne fit que sangloter tout le temps du service. Ce fut au milieu de ces sanglots que ce digne et saint Père fut descendu dans sa fosse, pour en sortir, un jour, vivant et glorieux !..

Un service solennel fut chanté le 7^{me} jour de son décès.

Dès le lendemain le glas se faisait entendre de nouveau à nos oreilles et à nos cœurs. Nous avons appris depuis peu que le Rév. M. Thibault, premier missionnaire de l'Île à la

Crosse, qu'il avait arrosée de ses sueurs et fécondée de son labeur apostolique, venait de mourir en Canada. La reconnaissance nous imposait un bien doux devoir à remplir. Aussi nous fut-il donné d'assister, en priant pour son âme d'apôtre, à un service solennel. Qu'il repose en paix, ce saint missionnaire !

A peine la tombe était-elle refermée sur les restes du regretté Père Legeard, que son successeur par *interim*, le R. P. Chapellière, confiant en la divine providence et sur la protection de son regretté confrère, jeta les fondations de la maison dont le cher défunt, dans ses jours de répit, avait élaboré le plan. Nous déposâmes aux quatre coins de cette bâtisse une petite boîte contenant de saintes reliques et des médailles bénites.

Cette année encore nous eûmes l'ineffable consolation de voir plusieurs de nos chers enfants approcher de la Ste Table pour la première fois. Trois de nos orphelins surtout s'y préparèrent avec une ferveur bien grande : ce qui nous combla de joie et de bonheur. C'est dans ces heureuses circonstances que nos sacrifices et nos peines sont amplement récompensés.

Les 28 et 29 août, nos chers Montagnais arrivaient nombreux et fervents plus que jamais. Cette année la mission avait un caractère spécial ; c'était l'année du Jubilé. Aussi, il fallait voir avec quelle ardeur ils se mirent à suivre les exercices de la mission, pour disposer leurs âmes à recevoir ce redoublement de grâces offertes par la Ste Eglise. Le jour de la communion, qui terminait le Jubilé, fut choisi pour faire la procession du St Sacrement, qui n'avait pu avoir lieu à l'époque ordinaire. Nous avions fait, à l'avance, quatre bannières avec les effets reçus de nos généreux amis du Canada, l'une au Sacré-Cœur, l'autre à la très Sainte Vierge, la troisième à St Joseph, portant une inscription en langue crise, et la quatrième à St Jean-Baptiste, patron de l'Île à la Crosse, avec une inscription en montagnais : ce qui fit dire naïvement à nos enfants que St Joseph était un *Cris*, et St Jean-Baptiste un *Montagnais*. Malgré l'impétuosité d'un vent déchaîné la procession se fit avec une ferveur, une dévotion extraordinaires. Tous ces bons sauvages sanctifiés par ces pieux exercices chantaient avec une ardeur capable de ravir les cieux

Pendant que dans les vieux pays, on met les scellées sur vos sanctuaires, ô mon Dieu, les sauvages, loin de toute civilisation, vous louent et réparent ostensiblement votre gloire outragée.

Cette année le froid fut si intense que plusieurs personnes, les pauvres pêcheurs surtout, se gelèrent, les uns les pieds, les autres quelques parties du visage. Depuis la fin de novembre jusqu'à ce jour nous n'avons pas vu à travers les vitres du réfectoire. L'obscurité est si grande que nous avons peine à faire la lecture sans lumière pendant le dîner. Malgré ce froid excessif, un bon nombre de sauvages se sont rendus pour la messe de minuit. 5 ou 6 femmes surtout sont venues de trois jours de marche à pied pour avoir le bonheur de se confesser et de faire la sainte communion. N'est-ce pas admirable ! surtout quand on sait que ces pauvres gens ont à peine quelques haillons pour se couvrir et presque rien à manger.

1880.

Le Jour de l'An de 1880 n'eut de distractions pour nous que la réception de quelques rares visites. Cette année pas même de visite au Fort, notre bourgeois et sa dame étant absents. Tout se passa donc à l'extérieur à peu près comme une fête ordinaire. Mais le cœur se dédommagea auprès de Notre-Seigneur, en lui parlant des personnes qui nous sont chères et en formant pour elles mille vœux de bonheur !..... Depuis le 15 novembre il avait fait un froid intense. Malgré cette rigueur dix hommes partirent pour faire un chantier. Le bois manquait pour achever notre nouvelle maison d'école et pour construire aussi une nouvelle boutique. Ce travail dura 14 jours. Ils revinrent à la Mission sans accident, mais ayant beaucoup souffert du froid.

Malgré la rigueur de la saison qui se prolongea fort tard au printemps, nos bons sauvages vinrent en grand nombre pour la fête de Pâques, afin d'avoir la consolation de remplir leur devoir pascal.

Le 27 mai fut un jour de réjouissance pour l'Ile-a-la-Crosse, c'était le jour de la Fête-Dieu. Après la sainte messe, le Saint-

Sacrement étant exposé, nous aperçûmes au sortir de l'église une barge à la Grosse-Ile. Evidemment c'était Mgr Grandin attendu depuis longtemps. Nous ne l'avions pas vu depuis cinq ans. Quelle joie !... toutefois la tristesse, compagne inséparable de toutes les joies de l'exil, était là. Il manquait quelqu'un à la fête du jour. Où était donc l'âme, le soutien de la Mission, le Rév. P. Légeard ? où était notre bien-aimée Sœur Dandurand, toujours si joyeusement empressée dans ces heureuses circonstances ? Leurs places étaient vides, et ce vide, la joie même de revoir notre vénéré prélat ne le remplissait pas. La barge était accostée, nos enfants rangés sur deux lignes, formant haie depuis le lac jusqu'à l'église, avec les personnes accourues de toutes parts, se jettent à genoux pour une première bénédiction. Monseigneur ayant revêtu les habits sacrés se rendit à l'église pour y célébrer la sainte messe, au chant pieux de nos enfants accompagné de l'harmonium.

Le 30, dimanche, Sa Grandeur officia pontificalement. Les sauvages n'étant pas tous rendus, Monseigneur voulut bien remettre au dimanche suivant la procession du Saint-Sacrement. En effet, le 6 juin, tous ces pauvres sauvages étant réunis, la procession eut lieu, sur le soir, avec toute la solennité possible.

Deux jours après, Monseigneur voulut présider en personne un petit examen. Pour procurer aux sauvages le plaisir de voir figurer, sinon leurs propres enfants, du moins leurs semblables, nous préparâmes une espèce de théâtre dehors. Oui, mais nous ne tenions pas la corde du vent. Bientôt il souffla avec violence, puis l'orage éclata. Qui peut résister à la tempête ? Donc ce fut un *sauf qui peut général*. Cependant le ciel se rasséréna, nous pûmes reprendre nos places un peu humides, et nos enfants, désappointés d'abord, reparurent avec empressement et joie. Sauf cet incident, tout se passa fort bien. Il faut bien se faire compliment, vous n'étiez pas là...

Le 11 fut un jour de tristesse pour nos chers Montagnais. Monseigneur ayant affaire au Portage La Loche prenait place dans une barge du bourgeois pour s'y rendre. Juste au moment du départ, 23 canots remplis de ces fervents néo-

phytes abordaient l'île afin d'y rencontrer leur premier père, "Le grand maître des choses du Ciel," comme ils l'appellent. Monseigneur fit lancer au milieu de cette flottille le canot qui le conduisait à la barge. Tous voulaient au moins lui toucher la main, lui témoigner leur regret, leur affection. On se pressait si fort que les conducteurs eurent grand'peine à se frayer le passage. Il fallut cependant céder à la force des choses et se séparer. Quelle peine de part et d'autre ! Nous qui connaissons un peu l'ardente piété, la foi vive, le dévouement filial de nos chers Montagnais pour l'homme de la prière, nous ne pouvions retenir nos larmes. Ils eussent été si heureux de rencontrer leur digne et vénéré pasteur ! Ce désappointement ne les empêcha pas de s'acquitter de leur mission avec leur ferveur et leur piété accoutumées.

L'Île-à-la-Crosse reçut au mois d'août, cette année, un noble visiteur, Son Excellence le Gouverneur Laird. Désirant connaître plus en détail le pays qu'il avait à gouverner, Son Excellence visita durant l'été une partie du nord. Il passa par le Fort Cumberland, se rendit à Athabaska et revint par l'Île-à-la-Crosse, le Lac Vert et Carlton pour retourner à Manitoba. Son Excellence était si pressée qu'elle ne resta que deux heures dans notre île. Pendant son séjour à Athabaska, on lui présenta un pauvre sauvage de la tribu des Loucheux qui avait été assez barbare pour tuer sa femme et son enfant. Pour rendre justice aussi bien que pour donner un exemple aux autres sauvages, le gouverneur décida qu'il serait conduit à la prison la plus rapprochée pour y subir son procès, à Battleford par conséquent. Ce pauvre malheureux arrivait au Fort le 2 septembre, portant des chaînes si lourdes que ses pieds en étaient tout écorchés. Le Rév P. Legoff alla plusieurs fois le visiter pour essayer de l'instruire (il était infidèle) ; mais il ne put se faire comprendre, ne sachant pas sa langue. Cependant le langage de la charité se fait comprendre de tous. Ce pauvre malheureux parut d'abord fort étonné de voir la robe noire le visiter, le regarder avec bonté, puis quand il vit les Sœurs s'approcher de lui, il sembla heureux dans son malheur. Depuis qu'il était parti de sa loge, après son double crime, il n'avait reçu que des mauvais traitements. Il partit pour Battleford le 30 sep

tembre. Il paraît que ce pauvre malheureux est lunatique et que lors de son crime il n'avait pas conscience de ses actes. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi et qu'un jour il ait le bonheur d'ouvrir les yeux à la lumière !

Dans la dernière quinzaine de septembre, nous récoltions 600 barils de patates, 100 barils d'orge, 9 de blé ; rien du tout dans notre jardin ensemencé deux fois au printemps. N'importe, nous ne jeûnerons pas cette année, ayant une assez bonne récolte de patates.

Le jour du 1^{er} décembre fut troublé par un funeste accident. Nous étions tranquilles, chacune à ses occupations, quand l'une de nos filles arriva en criant à pleins poumons : " Angélique est morte ! Angélique est morte ! " Mon Dieu, plus mortes que vives, nous nous précipitons vers la cuisine. Notre Angélique Jetté est étendue par terre sans connaissance, baignée dans son sang. Nous nous empressons de la relever et de constater le mal. Cette si dévouée Angélique avait, comme de coutume, voulu obliger une de ses compagnes, en lui aidant à préparer le poisson pour le repas. Or, en travaillant avec l'ardeur que nous lui connaissons, elle s'était enfoncé un long couteau dans la main. La blessure mesurait 2 pouces ; son sang coulait vif et abondant, elle s'épuisait. Nous pûmes, à force de médicaments, la faire revenir de son long évanouissement et tarir enfin la source du sang. Nous craignions avec raison que cette bonne fille ne restât infirme, mais Dieu merci, à la fin de janvier elle put reprendre sa besogne, quoique souffrant encore.

Les fêtes de Noël ont été célébrées avec toute la pompe qu'il est possible de déployer dans le Nord : jolie parure, beau chant, etc. Un grand nombre de sauvages sont venus réjouir le cœur du missionnaire par leur ferveur et leur bonne volonté. Une quinzaine de personnes arrivaient du Lac Vert, distant de 106 milles. Il leur fallait un courage que le désir seul de plaire à Dieu inspire. Il y avait parmi cette petite caravane une femme et un enfant qui voulurent à tout prix assister à la belle fête. Aussi plus heureux que les habitants de Bethléem, qui ne connurent pas celui à qui ils refusèrent l'entrée de leur maison, ces bons chrétiens s'empressèrent de purifier leur cœur dans le bain salutaire

de la pénitence, pour donner hospitalité au divin Emmanuel dans cette douce nuit. Une pauvre veuve Crise voulant, dans son dénuement, offrir quelque chose au Divin Enfant, prépara à l'avance un paquet de grains de *gomme d'épinette* des mieux arrangés pour faire brûler dans l'encensoir, le jour de Noël, en l'honneur du saint Enfant Jésus. Que cet encens dût monter doux et odorant au cœur du Sauveur des hommes, et retomber en bénédictions sur le cœur de cette pauvre Crise !...

En voyant tant de ferveur de la part de ces bons sauvages nous nous efforçons de rehausser l'éclat de nos fêtes par de belles parures. Leur dévotion ne se répand qu'en proportion de l'éclat extérieur qui les frappe. Si la parure est de leur goût ils sont plus recueillis, même très pieux. Ils remercient le bon Dieu de ce qu'il ne leur a pas fermé les yeux avant de voir d'aussi belles choses ! Ils disent que si les fêtes du ciel sont plus *belles que les nôtres, que ça doit être bien beau !*

Notre classe est toujours bien fréquentée ; nous avons 42 élèves, et sur ce nombre 25 orphelins à nos frais. Quand il faut nourrir et habiller tout ce petit peuple, nous sommes parfois un peu embarrassées ; mais le bon Dieu qui nourrit les oiseaux du ciel nous fournit toujours, dans sa miséricorde, assez de poisson pour que ces chers enfants n'aient pas trop à souffrir. *Deo Gratias !*

1881.

L'année 1881 nous prépare une grande consolation, la visite de notre chère sœur assistante générale, que nous désirons vivement, faut-il en douter ? Cette bonne mère visitatrice pourra constater avec nous que, malgré nos épreuves, nos modestes œuvres se maintiennent ; à chaque difficulté de nature à les compromettre, la Divine Providence envoie l'appui, le secours réclamés. Si, dans nos maisons établies au centre de la civilisation et du commerce, nos Sœurs, en bénissant la Divine Providence, s'étonnent des moyens qu'elle leur fournit pour assister tant de malheureux, comment vous peindre, nous, notre admiration et notre reconnaissance,

quand, reléguées dans les froides régions du Nord, nous recevons chaque jour tout ce qu'il faut pour nous nourrir. Ne vivant, la plupart du temps, que de pêche, combien de fois, une heure avant que la cloche sonnât le repas commun, nous sommes nous vues sans un seul poisson à mettre au feu. Mais celui qui donne aux petits oiseaux le grain qui soutient leur frêle existence, voyant l'heure du repas avancer, dirige vers nos filets tendus le poisson blanc qui doit nous nourrir. Nous en sommes quittes le plus souvent pour une heure d'attente. Ce dénuement complet, cette dépendance journalière des soins de la Divine Providence, nous remplissent de joie. Nous levons avec confiance nos yeux vers le ciel ; le pauvre nous devient plus cher et nous sentons que nous ne vivons que pour lui ; alors une nouvelle activité électrise nos membres, le travail nous devient doux, la privation familière. Nos élèves, nos orphelins, nos petites orphelines nous réjouissent, nous consolent, nous donnent même à certains moments une petite teinte de légitime orgueil. Et puis, nos chères vieilles sauvagesses ! pour celles-là, il est certain qu'elles sont aimables. La chaleureuse poignée de mains qu'elles nous donnent de tout cœur, ce visage si franc, si réjoui, vous fait lire couramment dans leur âme quoiqu'elles ne parlent que le Montagnais. Les cœurs se comprennent.—Cette année notre carême fut un peu rigoureux, la pêche ayant manqué. Nos milliers de poissons entassés au bastion disparaissaient à vue d'œil. Le Supérieur de la Mission jugea prudent de mettre les enfants à la ration. Nous remplaçâmes le poisson par des patates que nous avions heureusement en quantité. Cet arrangement leur plut d'abord, car les enfants du Nord sont aussi friands des pommes de terre que les enfants du Canada et d'ailleurs le sont des pommes fameuses. Mais peu à peu leurs petits estomacs, habitués au poisson, se fatiguèrent à un tel point, qu'ils s'épuisèrent ; ils ne pouvaient qu'avec peine chanter aux offices de l'Eglise. Enfin, après un jeûne d'un mois entier, le bon Dieu nous envoya du poisson suffisamment pour rassasier ces pauvres petits affamés.

Chaque année nous ramène avec bonheur les saints jours de la grande semaine et le jour de Pâques. Les trois premiers jours de cette précieuse semaine sont employés à la décora-

tion du reposoir. Quand l'office du Jeudi-Saint sonne, le grand rideau qui nous dérobaît le reposoir tombe, chacun peut aller un instant voir la décoration ; mais nos sauvages, si avides de démonstrations extérieures, savent modérer leur pieuse curiosité. Ils savent que Notre Seigneur n'y repose pas encore ; aussi n'y jettent-ils qu'un regard superficiel : telle est leur foi. Mais tout à l'heure, quand, au milieu des lumières et des nuages d'encens, Jésus sera là, oh ! alors tous les regards le suivront, toutes les âmes se recueilleront, prieront. Oh ! que ces bons sauvages prient bien. L'obscurité de l'Eglise, qui n'est éclairée que par les lumières du reposoir, porte au recueillement. Chacun entre et se prosterne franchement comme s'il n'y avait que Dieu seul et lui sur la terre. Mais ce qui est plus touchant, c'est la réunion du soir. Après l'instruction, le chant du *Stabat* en langue Crise et la prière, le silence se fait ; les hommes se retirent, les femmes restent seules avec leurs petits enfants qui dorment du sommeil des anges tout près de Jésus et de leurs mères qui profitent de leur repos pour exposer plus ardemment leurs peines, leurs souffrances et leurs besoins au Dieu trois fois bon exposé sur l'autel. Il y a dans leur attitude quelque chose qui émeut l'âme. Dieu aime tant la simplicité, la franche confiance ! Ces saints jours s'écoulaient rapidement et, au matin de Pâques, tous se lèvent joyeux.... C'est Pâques ! Les sauvages sont accourus en grand nombre avec leurs familles, malgré la rigueur de la saison, car pour nous c'est encore l'hiver, et bientôt l'Eglise retentit du chant joyeux de l'*Alleluia* !... A l'Agnus Dei tous se dirigent avec amour et foi vers la Ste Table. Le soir les réunit encore au pied des autels où tous avec cœur et âme chantent le dernier *Alleluia* de ce jour de fête. Le lendemain à 2 ou 3 heures du matin, ces fervents chrétiens reprennent en toute hâte le chemin de leurs lointaines cabanes. Oh ! Seigneur, demeurez avec eux, car ils s'en vont loin !....

Le 4 août fut un jour de joie d'autant plus grande qu'il était attendu depuis plus longtemps. Nous apercevons au loï l'heureuse barge qui conduit notre chère mère assistante. Elle ne ferait pas bon d'avoir souvent de semblables consolations : nos cœurs si longtemps exilés y succomberaient. L'émotio

nous transporte. Dans un instant nous sommes au rivage, serrant dans nos bras, pressant sur nos cœurs, celle qui vient pour la deuxième fois, au milieu de tant de fatigues, nous visiter en votre nom, ma Très Honorée Mère. Tout le monde de la Mission se trouve réuni. Nous entrons à l'église pour y chanter le *Laudate* en action de grâces. Puis, il ne faut pas demander l'emploi des premières heures de cet heureux jour !... Sur le soir, nous conduisons notre chère Mère Visitatrice au milieu de nos chers enfants impatients de voir l'une des mères de la grande maison de là-bas. Une chanson de circonstance, une adresse lue avec sentiment, furent le témoignage non équivoque de l'amour de tous ces jeunes cœurs. Pendant ces précieux jours de la visite, notre bonne mère Assistante vit avec bonheur la marche ascendante de notre petite Mission. En effet, en 1871, il n'y avait à l'Ile à la Crosse que l'église, une très petite maison pour les Sœurs et leurs pauvres ; les missionnaires étaient logés dans une espèce de hangar, où l'eau pénétrait de toute part. Aujourd'hui les Rév. Pères sont convenablement logés ; les Sœurs ont un joli hospice avec ses dépendances et de plus une belle et spacieuse maison d'école. Et qui donc a fait tout cela ? Ah ! sans doute notre digne Evêque s'est imposé de nombreux sacrifices ; nos missionnaires ont arrosé de leurs sueurs ces améliorations si considérables ; mais, malgré ce dévouement constant, rien ne se serait effectué sans la générosité de nos bienfaiteurs, parents et amis du Canada. Que ne m'est-il donné de leur témoigner de vive voix notre sincère gratitude ! Sans ces dons envoyés à diverses époques, que de pauvres petits orphelins sauvages auraient erré dans les bois, sans vêtements, sans nourriture, et exposés à perdre leur innocence infiniment plus précieuse que la vie. Jésus souffrant, délaissé, que vous avez soulagé, chers bienfaiteurs, par votre aumône, dans ce sauvage que nous avons soigné, dans cet orphelin malheureux, repoussé, que nous avons recueilli en votre nom, Jésus, dis-je, vous en récompensera dès cette vie, en bénissant vos enfants, en leur rendant au centuple ce que vous avez fait pour le moindre petit enfant de notre pauvre Ile à la Crosse. C'est en admirant le bien accompli depuis dix ans que les beaux jours de la visite

s'écoulaient. Qu'ils sont courts et rares ces jours de jouissance, si pure qu'elle soit ! Vingt jours se sont à peine écoulés et déjà les adieux ! Nos cœurs se serrent. Au sortir d'un dîner, pris sans appétit et presque en silence, nous apercevons la barge qui doit emporter loin de nous celle que nous ne possédions que d'hier. Nous nous disons adieu, et bientôt elle disparaît à nos regards. Nous reprenons toutes nos humbles fonctions. Dieu le veut.

Dès le 20 octobre, cette année, les froids rigoureux de janvier en Canada se faisaient sentir. Tout le monde criait : c'est l'hiver, c'est l'hiver. Les premières précautions à prendre contre le froid n'avaient pas été prises, de sorte que nous eûmes beaucoup à souffrir. Cependant, malgré la rigueur précoce, le Rév. P. Rapet partit pour une longue excursion chez les Montagnais. Il ne revint que le 14 novembre, épuisé, fatigué par les privations et les courses continuelles, parfois ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et toujours dans l'appréhension de sentir la glace céder sous ses pas. Cet infatigable missionnaire avait tellement souffert de la faim, qu'il fut plusieurs jours sans pouvoir se rassasier. Pourtant il avait été bien accueilli par nos bons Montagnais.

Un soir, harassé de fatigue, il arrive à la cabane d'un pauvre sauvage appelé Edouard. A bout de force, tourmenté de la faim, transi de froid, mouillé jusqu'aux os, il entre. Le pauvre sauvage transporté de joie lui dit : " Père, je suis content de te voir ; je remercie le bon Dieu qui m'a écouté. Aujourd'hui j'étais malade, je m'ennuyais de boire le thé et j'ai prié le bon Dieu de m'en donner, et voilà que tu arrives ce soir. As-tu du thé ?..." Sur la réponse affirmative, vite la chaudière au feu ; et la vieille femme, donc, avec des mains, hélas ! sales à tout salir, met le poisson au feu dans une lèchefrite qui, depuis longtemps, n'avait pas vu l'eau. Elle dit tout bas à son vieil Edouard : " Il faut recevoir le Père comme il faut, il faut le bien traiter." Pendant ce colloque, l'eau est aux bouillons, on y jette joyeusement le thé et on le verse immédiatement dans les pots, pour boire enfin ce thé réglementaire. Et cependant le poisson cuisait. La vieille hôtesse s'empresse de resaisir les pots, vide les restes dans un plat, y ajoute des graines d'*attocas*, et la voilà, avec ses

deux mains noires, pétrissant le tout. Après cette manœuvre elle jette les graines dans un linge qui fut peut-être net un jour, puis elle forme une espèce de galette dont elle paraît fière. C'était un vrai succès. " Regarde, dit-elle à son mari, qui admirait la dextérité de sa compagne, regarde la belle galette ! le Père va être content de l'avoir. ... n'est-ce pas qu'on le reçoit bien ? " Content de son travail culinaire, elle court retirer le poisson du feu, toujours avec les mêmes ustensiles, c'est-à-dire, ses mains ; point de fourchettes, bien entendu. Et pourquoi, est-ce que les mains ne suffisent pas ? Enfin, on présente la galette au Père dont le cœur bondissait de dégoût. Mais il en mangea quand même, par condescendance. Puis, la réfection prise, on songea à prendre quelque repos. Notre vieux sauvage alla faire déguerpir son gros chien, couché dans un coin de la cabane, y déposa le petit bagage du Père et lui assigna ce coin pour y refaire ses forces. Telle est la vie de nos missionnaires du Nord. Mais qui donc attache tant le cœur du missionnaire à cette vie si pénible ? Ah ! c'est qu'il y a là, sous ces dehors repoussants, des âmes droites, agréables au Seigneur. Ils sont grossiers, ignorants, malpropres, mais ils aiment le bon Dieu de tout leur cœur. Jamais ils ne se coucheront sans dire le chapelet et faire la prière en commun. Chanter des cantiques est leur plus doux plaisir. Ils passent le dimanche loin de l'église ; ils n'y viennent que deux ou trois fois l'année ; mais on tient à la sanctification du jour du Seigneur. Ils le passent dans la prière, la lecture de leurs livres de prières, (car tous savent lire en leur langue), le chant des cantiques, etc., etc. Enfin le plus ancien harangue les gens de sa tribu, et ils ne se séparent que très tard le soir. N'est-ce pas que ce programme de dévotions dominicales pourrait bien servir chez quelques peuples civilisés ?...

En terminant cette année, notre généreux bourgeois nous donna en étrenne, pour faire fêter nos enfants, 34 lbs de farine, 12 lbs de toro, 7 lbs de riz, 10 lbs de sucre, 6 lbs de pommes sèches, 2 lbs de chocolat et 1 lb. de thé.

Cet obligeant bourgeois cherche et saisit avec empressement toutes les occasions de nous faire plaisir. Il nous donne avec générosité tout ce dont il peut disposer, ainsi que sa

bonne dame, qui, dans l'occasion, nous fait preuve, elle aussi, de son obligeance.

Nous avons fait dans le cours de l'année 313 lbs de beurre, et nos poules nous ont donné 62 doz. d'œufs. Puis, nous avons eu abondance de framboises, bluets, attocas, dont une provision fut faite pour l'hiver ; mais nos récoltes sont presque nulles : 180 barils de patates, très peu de légumes. Nous répétons de nouveau le refrain de nos cœurs : Que Dieu soit béni !

1882.

Dans le cours du mois de janvier, nous nous crûmes pour un moment en Canada. Depuis longtemps nous désirions avoir un métier à tisser, quand enfin le R. P. Rapet nous le fit faire aussi complet que possible. Le 30 janvier il était mis en opération. Notre bourgeois, sa dame, ses enfants vinrent exprès pour le voir fonctionner. Nous avons commencé à faire une pièce de *catalogne*. Quoi ! faire de jolies couvertes bariolées avec des guenilles !... tous venaient voir cette merveille. Je vous assure que notre chère vieille Angélique en donnait des coups de pieds et des tours de navette. Elle ne portait pas ; cet ouvrage l'avait rajeuni de quinze ans. Dame McDonald accepta, avec reconnaissance, quelques verges de ce tissu dont elle fit un tapis de table pour la salle de récréation de ses enfants.

Le 17 février fut un jour de fête pour toute la Mission. Ce jour-là le bon Frère Marcilly faisait son Oblation Perpétuelle entre les mains du R. P. Rapet son Supérieur, dans notre chapelle, le froid excessif empêchant de chauffer l'église suffisamment pour six heures du matin. La cérémonie fut touchante et belle. Nos enfants chantèrent leurs plus beaux cantiques et tous se retirèrent profondément édifiés. Le nouvel Oblat ne pouvait cacher ses émotions et son bonheur. Sa croix était la part chère à son cœur, il la pressait dans ses deux mains, il en était fier.

Le 17 avril, lundi de la Quasimodo, les cioux s'ouvraient, nous n'en doutons pas, pour recevoir l'âme d'une jeune fille Crise qui rendait le dernier soupir dans notre hospice. Née dans l'infidélité sur un petit coin de terre qui refuse les

lumières de la foi depuis trente ans, le Lac Poule-d'Eau, elle y grandit jusqu'à l'âge de onze ans environ, quand, par un enchaînement de circonstances ménagées par la Providence, toute sa famille vint faire une visite à l'Ile-à-la-Crosse. Cette jeune fille, qui avait entendu parler de la prière, s'empressa de se présenter au missionnaire qui l'instruisit et la baptisa ; mais sa famille resta infidèle. Elle dut retourner avec elle au Lac Poule-d'Eau. C'était une âme privilégiée de Dieu. Elle se servit de la tendresse que ses parents lui portaient pour les engager à s'éloigner de ce lieu où le démon règne en maître. Sur ses instances, ses parents vinrent s'établir, avec d'autres Cris, à la Mission de la B. Marguerite Marie, au Lac Canot, à 30 milles de l'Ile-à-la-Crosse. A force de prières elle eut le bonheur insigne de voir son père, sa mère, ses trois frères et ses deux sœurs recevoir le saint baptême, devenir enfants de Dieu et de la sainte Eglise comme elle. Elle était heureuse ; mais elle aspirait à un autre bonheur : elle envoyait la consolation que les Sœurs ont de vivre sous le même toit que Notre-Seigneur au Saint-Sacrement. Ce bonheur lui fut accordé. Elle fut reçue à l'hospice en 1876. Cette élue du bon Dieu se prépara avec une ferveur d'ange à sa première communion. Elle ne vivait que pour aimer et adorer Notre-Seigneur dans la Sainte-Eucharistie. Tout son bonheur était de passer de longues heures en prière à la chapelle, les dimanches et fêtes surtout. Mais la pauvre Sara n'avait pas de santé. Elle se traînait péniblement, quand au 14 septembre, fête de la Ste-Croix, au milieu d'atroces douleurs, une plaie s'ouvrit au côté gauche. Épuisée, elle prit le lit. De nouvelles plaies s'ouvrirent successivement, exhalant une odeur insupportable. Les mois suivants furent passés dans d'étranges souffrances. Son corps tombait en lambeaux ; le moindre mouvement élargissait ses plaies. Elle pleurait, gémissait, criait, se tordait les mains, priait, suppliait la Très Sainte Vierge de venir mettre fin à ses souffrances et de la conduire au bon Dieu. Elle fut dans la même position dix-sept jours, sans pouvoir se coucher, toujours assise et baignée dans l'écoulement qui s'échappait de ses plaies. A peine pouvions-nous suffire à changer ses linges. Elle avait les jambes tellement enflées qu'on ne pouvait les

remuer sans lui arracher des cris. Mais au milieu de tant de souffrances, impossible de trouver une plus grande résignation, une plus grande patience. Quand la douleur lui arrachait des pleurs et des cris, elle disait : "Pardon, mon Dieu, c'est rien que mes yeux qui *braillent*, mon cœur est content de souffrir, merci, merci." Nous lui suggérions d'offrir ses souffrances pour les pauvres sauvages du Lac Poule-d'Eau, afin qu'ils se convertissent. Pour calmer ses douleurs, elle chantait : "J'irai la voir, un jour, au ciel ! au ciel !" et cet autre cantique : "Seigneur, je crois et je veux, sans nuage..." Le dernier samedi qu'elle passa sur la terre fut comme un jour du ciel ; elle joignait les mains, puis, d'une voix forte, elle entonnait lentement ce cantique : "Ecoutez bien, anges du sanctuaire, etc." Elle le chantait sans se lasser et elle nous invitait à chanter avec elle. Cette âme purifiée, sanctifiée par la souffrance, sentait ses derniers liens se briser, elle s'ennuyait du bon Dieu. Enfin le Divin Maître de la vie et de la mort mit fin à ses soupirs. Vers minuit, 16 avril, elle entra en agonie et s'éteignit doucement entre les bras de Marie qu'elle aimait tant ! Ses membres crispés par la maladie restèrent inflexibles. Ayant eu le bonheur de faire sa profession franciscaine le 20 mars, elle fut revêtue de l'habit de l'Ordre. Son visage calme, sillonné par ses cruelles souffrances, reflétait le bonheur. On lui chanta un grand service, en qualité de franciscaine. Ses compagnes du Tiers-Ordre, Marcelline, Angélique et Esther, vêtues de noir, suivirent le corps de leur Sœur défunte jusqu'au cimetière, où il repose dans le silence, au pied de la tombe de notre regretée Sœur Dandurand.

C'est ainsi que Dieu a ses élus jusqu'au sein de la sauvagerie ; car le Lac Poule-d'Eau, comme je l'ai dit, s'obstine à refuser la vraie lumière. Les chrétiens les plus fervents fuient cet endroit avec horreur. C'est en vain que, depuis la fondation de la Mission de l'Ile-à-la-Crosse, le missionnaire va offrir à ces pauvres sauvages les lumières de la foi. Les appas de la médecine, de la jonglerie, des songes et des superstitions sauvages retiennent cette bourgade dans les ténèbres de l'infidélité. Aucune parole n'amollit leur cœur ; leurs yeux ne voient pas ; leurs oreilles n'entendent pas.

Prions pour ces pauvres âmes. Il y a trois vieillards influents, dont l'un est chef, qui paralysent les efforts et la prédication du missionnaire, en intimidant les jeunes gens et les enfants que la grâce touche.

Ils disent : “ Je prierais bien, j'aime la prière ; mais mon père, mon grand père, mon oncle ne veulent pas ; ils disent “ qu'on va leur faire pitié ; qu'on ne tuera plus d'animaux “ si on prie, et qu'on va avoir toutes sortes de maladies.” Si nous pouvions obtenir par nos prières la conversion de ces vieux jongleurs, il est certain que toute la bourgade se rendrait.

Une famille crise, touchée par la grâce, s'éloigna bientôt du Lac Poule-d'Eau. C'était Nonkonus, avec sa mère, sa femme et ses petits enfants qui se rapprochaient de l'église pour prier, mais encore d'une manière indécise. La vieille mère seule était inébranlable dans ses superstitions ; elle ne voulait pas de la prière. Le R. P. Legeard instruisit le père qui se détermina enfin, puis la femme et les petits enfants. Ils eurent tous le bonheur de recevoir le saint baptême. Il ne restait que la vieille mère Attikons, (c'est son nom), qui tenait trop à son sac de médecine ; et puis elle nourrissait au fond de son vieux cœur sauvage une rancune *noire* contre notre sainte religion. Voici le point noir. Quand Mgr l'archevêque Taché vint évangéliser les peuplades du Nord, surtout celle de l'Ile-à-la-Crosse, avant d'admettre au saint-baptême les vieux Cris qui prenaient la prière, Sa Grandeur exigeait une chose avec rigueur. Ces pauvres infidèles avaient tous plusieurs femmes et il n'en fallait qu'une pour être baptisé. Or, la pauvre Attikons fut rejetée par celui qui l'avait prise, une autre lui étant préférée. Cette exclusion lui mit le dépit au cœur. Elle n'aimait ni les Frères ni les Sœurs et ne voulait pas entendre parler de religion. Quand elle voyait venir un missionnaire vers sa loge, vite elle s'élançait dans son canot et prenait le large. Prières, neuvaines, promesses, présents, tout fut vainement employé pour l'apprivoiser ; elle s'obstinait, grogneuse, farouche, inexorable. Mais enfin voici venir le jour de la grâce. Elle paraissait s'adoucir un peu. Puis, un bon jour, on lui présente quelque chose, elle accepte, nous remercie même. Elle venait

nous voir, manger à l'hospice, causer avec nous. C'était un grand pas.

Deux ans se passèrent ainsi, pendant lesquels elle fit deux maladies dangereuses ; elle fut réduite à deux doigts de la mort, sans vouloir pourtant du saint baptême. Nous redoublâmes nos prières, nos supplications ; enfin, l'automne dernier, vaincue par la grâce, elle alla trouver une pieuse veuve Crise, maîtresse d'école en sa langue, pour apprendre ses prières. Elle fut accueillie avec joie, et cette bonne veuve nous en fit annoncer l'heureuse nouvelle par la première occasion venant du Lac Canot. La joie fut grande à la Mission, surtout parmi les gens de bien qui avaient prié pour sa conversion. Elle eut l'insigne bonheur d'être baptisée par le R. P. Moulin, pendant l'octave de l'Immaculée Conception. Elle s'appelle Anne. Il est à remarquer que le changement subi de cette pauvre sauvagesse suivit presque immédiatement la mort du bon vieux Cris qui, pour observer la loi de Dieu et prendre la "bonne religion," l'avait renvoyée.

Le 12 août, nous recevions au nombre de nos orphelines deux petites filles : Marie-Louise Denigon et Isabelle Grand-Baptiste, aimable petite fille de quatre ans, aux yeux noirs, vifs, qui annoncent l'intelligence. Le 19 du même mois, deux autres enfants furent arrachés à la misère la plus extrême. Il fallait voir ces pauvres petits quand ils furent lavés et changés, ils ne pouvaient se lasser de s'examiner de la tête aux pieds. Nous reçûmes, en outre, une autre enfant de douze ans, jeune fille qui soupirait depuis longtemps après le bonheur de venir rester avec les Sœurs. Nous avons cru prudent de prendre certaines précautions pour l'adoption des enfants dans le Nord. Les parents se rendent au parloir de l'école avec deux témoins. Le R. P. Supérieur s'y rend aussi, et en présence de la Supérieure de l'hospice et de son assistante, les parents renoncent à l'autorité qu'ils ont sur leurs enfants. La Supérieure désormais tiendra lieu de mère à l'enfant et l'engagement, en due forme, est signé de part et d'autre.

Le 20 septembre, un bon Cris du Lac Canot, accompagné de sa femme et de ses enfants, arriva à la Mission pour donner sa fille Marie. C'est un bon vivant, mais qui

comprend les choses à sa façon. En donnant sa fille, il prétendait faire à la Mission un présent qui demandait du retour. Il commence un long discours, les yeux bas, parlant lentement, mesurant chacune de ses phrases. L'interprète répétait fidèlement chacune de ses paroles, les assistants ne savaient pas trop ce qui allait en résulter. Enfin, il dit : " A présent que j'ai donné ma fille Marie au Père et aux Sœurs, il faut bien qu'ils me donnent quelque chose à leur tour. Je serais bien content s'ils me faisaient présent d'un petit veau !..." Involontairement un éclat de rire s'échappe de la poitrine des assistants, chacun disait : " Un petit veau !... un veau !... à la place de sa fille, voilà qui est paternel." Vas sans dire que nous avons gardé la fille sans donner le veau.

Ce bon vieux Cris vient de temps en temps à la Mission. Or, un jour que plusieurs sauvages de sa tribu étaient en marché avec le Supérieur de la Mission pour acheter quelques animaux, il écoutait les pourparlers, et il paraissait étonné de ce que le Père vendait ses animaux cher. Il prit enfin la parole et dit : " Tes animaux, ton bœuf, ta vache sont cher, je ne suis pas capable d'en acheter, mais je voudrais bien acheter une autre chose, ça doit pas coûter cher, c'est tout petit. Tiens, j'ai jamais mangé de poule ; je ne connais pas quel goût cette viande-là peut avoir, veux-tu m'en vendre une ?..." Le R. Père qui savait que nous n'avions nulle envie de vendre nos poules lui dit : " C'est bon, je vais t'en vendre une tout de suite ; seulement il faut te dire que les poules, quoique petites, coûtent bien cher, à cause des œufs qu'elle nous donnent qui sont si bons !..." " C'est égal, dit le vieux Cris, vends-moi une poule ; combien coûte-t-elle ? " Le Père ramassant tout son sérieux, 20 *plus* répondit-il. " Wa ! wa ! wa ! ta poule qui est toute petite, tu la vends aussi cher que ton bœuf, qui est si gros ! Garde-là ! " et il s'en alla en riant.

Voici l'inventaire de nos récoltes pour cette année 1882.

Nous avons récolté 300 barils de belles et bonnes patates, 80 barils d'orge, *une poignée de blé*, un baril d'avoine ; malgré le ravage des vers, nous avons recueilli de notre jardin plus de 200 concombres, 5 melons, 20 citrouilles, dont quelques-unes pesaient 35 lbs, 1 baril d'oignons, 25 barils de choux

de Siam, 5 de betteraves, 5 de carottes, 20 de pommes de choux, enfin des fèves, des rabioles, des raves et des radis. Jamais nous n'avions encore eu un aussi beau succès.

Nos pauvres sauvages, toujours si empressés de se rendre à la Mission pour la belle fête de Noël, ne vinrent qu'en très petit nombre cette année. Leur pauvreté fut extrême. Le bourgeois n'avait reçu ni munition, ni fil à rets. Il ne leur donnait presque rien des avances qu'il avait coutume de leur faire, de sorte que nos pauvres gens eurent cruellement à souffrir cet hiver du froid et de la faim. C'est alors que le cœur d'une Sœur de Charité pleure, en voyant, d'un côté, tant de misères, et de l'autre, l'impossibilité de les soulager.

Nous reçûmes de notre dévoué bourgeois, en étrennes, pour nos enfants, à l'occasion du nouvel an, 35 lbs de viande, 30 lbs de farine, 18 lbs de sucre et 5 lbs de raisin.

Messieurs les commis Franklin et Hinter voulurent aussi, à l'instar de leur bourgeois, fournir leur contingent d'étrennes, en donnant un beau et bon sac de farine.

1883.

Le Jour de l'An 1883 nous apporta en étrennes ses consolations divines et pour gages ses bénédictions à profusion. Le ciel, par ses secours divins, nous préparait au sacrifice qu'il devait réclamer de nous dans le cours de cette année. Il fait bon de ne pas connaître l'avenir, car qui pourrait jouir un instant de la vie, si nous étions en perspective de tel jour, telle heure, telle minute?... Inconscientes donc de ce qu'il devra nous arriver, placées entre les bras de la douce Providence, nous faisons de mutuels souhaits de bonheur d'autant plus véhéments que nous sentons nos liens se resserrer avec les années. Et pourtant, mon Dieu, vous-même allez briser ces liens qui nous unissent si fortement ; vous allez appeler à vous l'une d'entre nous ; et il nous faudra pleurer...

Aucun incident ne vint trancher la monotomie de la première quinzaine de cette nouvelle année. Le 18, notre vieux Cris Nonkonus arriva à la Mission pour y voir sa fille Marie, donnée si solennellement l'automne dernier. La jeune fille

souffrait depuis quelque temps; elle était même sérieusement malade. Soit inconstance naturelle au caractère sauvage, soit effet de la maladie, cette pauvre enfant, jusqu'ici si heureuse avec nous, voulait à tout prix retourner à la cabane paternelle. Or, tous connaissent que les sauvages ne savent rien refuser à leurs enfants, dut-il leur en coûter la vie. Avis, remontrances, exhortations, tout fut inutilement employé de notre part. Il fallait partir et sans retard. Pauvre malade, presque à l'extrémité, par un froid intense, n'importe. Voilà notre chère malade étendue sur une *traîne* à chien, enveloppée et liée comme un fagot : elle part. Son vieux père tire la *traîne* d'abord, en attendant le secours d'un chien sur la grande route. Après avoir cheminé trois milles environ, l'infortuné père s'aperçoit que son enfant dort. A quelque distance de là, elle paraissait dormir encore. Rencontrant sur sa route une vieille cabane habitée dans le moment, il fait halte. Son premier soin fut de faire prendre quelque chose à la pauvre enfant, mais elle dormait. Elle ne voulait plus parler. Jugeant imprudent de continuer plus loin sa marche, hélas ! trop hasardeuse, il se décide à camper là. Deux jours après, sa pauvre enfant rendait le dernier soupir. Le père affligé, désolé, remit le corps de sa fille sur sa *traîne*, et arriva à la Mission avec les restes de cette chère enfant.

Nous reçûmes avec douleur la dépouille mortelle de cette pauvre enfant que nous aimions, morte loin de nous, privée de secours religieux. L'enterrement eut lieu le 25. Nous déposâmes ses restes au cimetière parmi nos enfants de la Mission.

La belle fête de Pâques amena un certain nombre de sauvages, moins que d'ordinaire, cependant. Ils eurent tant à souffrir cet hiver. Pauvres sauvages ! C'est pourtant leur unique joie de venir à la Mission ! C'est un spectacle toujours nouveau et qui nous attendrit souverainement que l'arrivée des sauvages, soit pour les fêtes de Noël ou de Pâques, soit pour la mission du printemps et de l'automne. A peine abordés au rivage qu'ils s'empressent de débarquer et commencent les embrassements d'usage : il y a si longtemps qu'ils ne se sont pas vus. Après cette accolade fraternelle, les femmes commencent à sortir le bagage du prosaïque canot.

Souvent on aperçoit, au fond du frêle esquif, un petit poupon endormi ou éveillé, couché entre deux, trois ou quatre chiens. Cher petit innocent, il est en sûreté là sous l'œil de la famille canine. En moins d'une heure les tentes sont dressées, et, pour les rendre imperméables, sont garnies de branches de sapins. On place le pauvre bagage : rien de plus élémentaire. Quel meuble manque au sauvage ? Aucun ; il n'en a pas besoin. Puis on allume un bon feu, à la porte de la loge. Notre Ile, d'ordinaire si déserte, si silencieuse, prend un autre aspect. Souvent à une heure fort avancée dans la nuit, elle retentit de cris, de joyeux éclats de rire, de jeux qui nous empêchent de reposer. Les femmes chantent, les enfants pleurent, les grands enfants crient, c'est un tintamarre qui tient éveillé. Puis tout-à-coup une fusillade se fait entendre au loin, c'est l'annonce de nouveaux venus. Ce sont des parents, de vieux amis ; la joie augmente, les saluts, les embrassements recommencent, sur la grève même. Après ce cérémonial strictement observé, on court à l'Eglise pour dire " Bonjour au bon Dieu." Il y a si longtemps qu'ils n'ont pas joui de la présence du Saint-Sacrement. Mais il faut aussi dire bonjour au Missionnaire. Tant pis s'il est couché, il faudra bien, bon gré mal gré, qu'il se lève ; car ils frapperont jusqu'à ce qu'ils aient une réponse. Le printemps dernier, après 11 heures sonnées, arrive à la fenêtre du missionnaire endormi une pauvre vieille sauvagesse qui frappe. " Qui va là ? Père, père, c'est moi, j'arrive, je viens te dire bonjour. Je ne dormirai pas si je ne te touche la main avant de me coucher." Est-ce qu'une telle naïveté n'importune pas le pauvre missionnaire ? nullement. Il aime ses enfants des bois, jusqu'à leurs importunités mêmes.

Le 2 juillet, les Rév. Pères de la Mission reçurent une lettre de Mgr Grandin, leur annonçant son arrivée à l'Ile à la Crosse pour la fin de la semaine, avec le Rév. P. Soullier, Visiteur. Grande surprise ! Grande joie ! car cette visite devait avoir un caractère spécial cette année. C'était le 25^e anniversaire du Sacre de S. G. Monseigneur Grandin. Nous étions donc, nous les plus pauvres de son diocèse, appelées les premières à célébrer ses noces d'argent. Nos cœurs étaient à juste titre fiers et joyeux. Dès le jour même

notre chère Sœur Marguerite-Marie, qui préludait au grand voyage du temps à l'éternité, se mit, avec une ardeur que la piété filiale seule peut inspirer, à préparer chansons, dialogues, adresses, etc., et à exercer ses chères enfants. D'un autre côté, nos Sœurs faisaient grande parure à l'église, tandis que notre chère dépen-sière, ma Sœur Nolin, s'évertuait à inventer des mets de toutes sortes pour le grand dîner. N'en déplaît à sa modestie, cette chère Sœur avait réussi merveilleusement bien à faire un magnifique pain de Savoie, portant 8 petits pavillons avec *mottoes* à la louange de notre digne Evêque et surmonté d'une crosse en sucre. C'était superbe pour nous, pauvres habitants de l'Île. Nos préparatifs achevaient; nous en étions au vendredi, 6 juillet. Sur le soir, les RR. Pères se rendirent jusque fort avant sur la rivière Castor pour y rencontrer notre digne Prélat. Après avoir navigué bien longtemps sans aucun indice de barge ou de canot, ils s'en revinrent tout déconcertés et tristes. Qu'était-il donc arrivé? Tout portait à croire que Monseigneur avait changé l'itinéraire de sa visite, puisque S. Grandeur devait se rendre à St-Albert pour le 24, jour fixé pour célébrer ses noces d'argent, que les RR. Pères avaient été invités pour ce jour, et qu'aucune information ultérieure n'était venue déranger le programme. Nous crûmes donc qu'il fallait renoncer à la satisfaction si légitime de fêter notre Pasteur. Il fallut défaire notre parure et dire adieu à nos enfants qui, retenus pour la circonstance, s'en allaient à leur vacance. Et notre chère dépen-sière dut à contre cœur régaler son monde de ses viandes si bien apprêtées, de ses beaux et bons œufs de poules recueillis avec tant de soin, de ses excellentes pâtisseries qui fondaient au contact seul et à l'œil. Adieu, belle fête! adieu superbe banquet!...

Une autre tristesse vint s'ajouter à celle-ci; notre chère Sœur Marguerite-Marie, qui déclinait sensiblement, fut surprise dans la nuit du 21 d'une hémorragie qui nous effraya. Cette chère malade se mit au lit vers onze heures et demie dans la nuit, après avoir arrêté le crachement. A peine étions-nous à reposer qu'un coup de fusil se fait entendre. Qu'était-ce donc? c'est sans doute notre nouveau bourgeois, qui fait ainsi annoncer son arrivée. Nous étions en éveil;

mais ça ne pouvait être Monseigneur, puisque nous en étions au 22 juillet. Cependant, le bon Frère Labelle, éveillé au bruit du fusil, se lève et va s'informer au camp montagnais pourquoi ils avaient tiré. Ces braves gens dirent qu'ils ne savaient pas pourquoi ; ils avaient tiré seulement parcequ'ils avaient vu une barge passer au large qui avait donné une décharge et qu'ils y avaient répondu. C'est probablement notre nouveau bourgeois qui arrive, ajoutèrent-ils. Restez donc tranquilles, ne tirez plus, leur dit le Frère, gardez votre munition ; personne ne vous la rendra quand vous n'en aurez plus. Nous n'avions pas encore songé à dormir que nous entendons frapper à la porte de la maison des Pères. Nous nous levons pour la troisième fois et nous apercevons cette fois les Rév. Pères qui se dirigent en toute hâte au rivage. Oh ! pour le coup, plus de doute, c'est Monseigneur. En effet, un instant après, nous apercevons Sa Grandeur qui entre avec le Rév. P. Visiteur. Ces saints voyageurs étaient harassés de fatigue ; ils ne prirent que peu d'instant pour se livrer à un repos si bien mérité. Il était une heure après minuit. Les RR. PP. Rapet et Dauphin voulurent dire leur messe, pour se concerter ensuite sur le programme de la réception et sur la fête des noces d'argent. Vers trois heures du matin, nous étions donc en pleine activité. La parure se recomposait à l'église comme par enchantement, de sorte qu'elle fut terminée pour la messe de Sa Grandeur. Mais nos enfants étaient loin ; ils avaient déjà en partie oublié ce qui leur avait été montré avec tant de dévouement. Vite on les rappelle, nul besoin de téléphone, ni de télégraphe, c'est du cœur que part l'électricité et elle sait où parler. En quelques heures tous nos enfants sont réunis et voilà que leur dévouée maîtresse s'efforce de raviver dans ces jeunes mémoires les chansons, adresses, dialogues, appris pour la circonstance. Deux jours suffirent. Le 24, la célébration des noces d'argent, annoncée pour cette date à St-Albert, se faisait au contraire à l'Ile-à-la-Crosse. Nous n'avions pas, dans notre dénuement, les moyens d'organiser une fête aussi splendide que le méritait Sa Grandeur et telle que nos Sœurs de St-Albert se proposaient de le faire ; mais du moins nos cœurs ne leur cédaient en rien. Voulant donc offrir un témoignage

de reconnaissance à notre digne pasteur, nous lui présentâmes une paire de souliers de caribou blanc brodés. Sa Grandeur était assistée au saint autel par les RR. PP. Rapet et Dauphin. Ma Sœur Marguerite-Marie, surexcitée par les émotions, put, malgré son extrême faiblesse, accompagner le chant qui fut tout-à-fait touchant. Le cœur chantait avec la voix l'hymne de la reconnaissance. A dix heures, Sa Grandeur, accompagnée du Rév. P. Visiteur et des autres Pères de la Mission, passa à la classe, où nous avions préparé un trône pour le roi de ce beau jour. Après un débat d'humilité qui dut cesser enfin, Monseigneur y prit place. La petite séance s'ouvrit par le chant, puis vinrent un dialogue fort sentimental, une adresse, des souhaits, des vœux où le cœur avait la plus large part. Tout se fit avec tant d'entrain et de précision, tout fut si bien exécuté, que nous eûmes lieu d'être satisfaites de nos chères enfants. Monseigneur tout ému prit la parole qu'il dut bientôt céder au digne Père Visiteur qui, avec autant de délicatesse que de paternité, remercia tous ceux et celles qui avaient contribué à la fête. Notre chère Sœur dépensière ne reçut pas alors sa part de remerciements puisqu'elle n'avait pas encore fourni son contingent à la fête. Enfin l'heure du dîner sonna, et nos vénérés hôtes firent honneur aux mets de notre chère Sœur, assaisonnés de tant de bonne volonté. Enfin cette journée bénie se termina par un Salut solennel. Le souvenir de ce beau jour vivra longtemps dans l'esprit et le cœur des fidèles de notre chère Ile-à-la-Crosse.

Le 26, huit de nos chers enfants firent leur première communion des mains de Sa Grandeur et neuf furent confirmés avec un grand nombre de sauvages. Dans la soirée eut lieu la rénovation des promesses du baptême, la consécration à la Sainte-Vierge et la réception du saint scapulaire. Le sermon de circonstance fut donné par le Rév. P. Visiteur.

Le 29, dimanche soir, Monseigneur voulut bien bénir une statue de Saint-Joseph que nous avions posée sur un piédestal dans notre jardin, afin de lui en confier la garde.

L'Ile-à-la-Crosse ne fut jamais le Thabor ; s'il apparaît, à rares intervalles, des jours de joie, bientôt notre ciel se voile de nuages et nos joies, quelque légitimes qu'elles

soient, disparaissent. Donc, le 30, notre ciel s'obscurcit. Nos vénérés visiteurs, après quelques jours passés au milieu de nous, laissaient notre Ile pour aller faire des heureux ailleurs. Telles sont les joies fugitives d'ici-bas !

Il y avait près de 15 jours que le poisson avait disparu de nos lacs. Nos pauvres sauvages jeûnaient.....Quelle misère !.....Quelle souffrance de notre part de ne pouvoir soulager, au gré de nos désirs, tant de malheureux ! Pour nous, nous avions une assez bonne provision de poisson sec, de l'orge et des patates, de sorte que nous ne jeunâmes pas, ni nos chers enfants. Nous eûmes même la consolation de soulager un bon nombre de ces pauvres affamés, en leur donnant de bon cœur un peu de nos minces provisions, qui disparaissaient, hélas, bien rapidement à notre regret. Donner aux pauvres, c'est prêter au Seigneur. Le bon Dieu se plut, en effet, à multiplier nos récoltes à l'automne. Les légumes abondaient. 800 barils de belles patates, de l'orge, d'autres grains, en un mot, nos petites aumônes étaient payées au centuple. Que Dieu en soit béni !.....

Cependant le *Benedicamus Domino* ne doit pas éloigner de nos lèvres le *Fiat* du cœur, car toujours l'amer calice est là, parfois débordant. Depuis le mois de mai, nous voyions avec peine notre chère Sœur Marguerite-Marie s'épuiser, se mourir. Elle-même sentait sa fin approcher et s'y préparait par un redoublement de ferveur. Le 16 octobre, elle fut prise d'une nouvelle hémorrhagie qui la laissa dans une faiblesse extrême, de sorte que nous crûmes qu'il était prudent de lui faire recevoir les derniers sacrements. Cette proposition parut d'abord la surprendre ; mais pieusement résignée elle accepta cette nouvelle grâce avec reconnaissance. Tout son bonheur, depuis lors, était de s'unir à son Dieu par la sainte communion ; toute sa conversation consistait en prières, en oraisons brûlantes au Sacré-Cœur. Pour se tenir de plus en plus unie au Divin Epoux de son âme, elle refusa même de lire quelques lettres qu'elle avait reçues. Elle ne parlait que des choses du ciel ; elle ne cherchait qu'à s'abîmer dans le Sacré-Cœur. Dans les accès de ses cruelles souffrances, nous l'entendions demander à Notre Seigneur de mettre

fin à ses tourments. Ne pouvant chanter, elle récitait avec un accent qui dut monter jusqu'au trône de Notre Divine Mère : "Au secours, Vierge Marie, etc." Elle nous disait avec abandon : "Je n'ai pas peur de mourir, j'ai mis toute ma confiance dans le Sacré-Cœur, je ne serai pas condamnée." Elle avait une image du Sacré-Cœur qu'elle ne perdait pas de vue depuis plusieurs années. Quand, dans la dernière période de sa maladie, elle fut réduite à garder le lit, cette amante du Sacré-Cœur la plaça sur son cœur, en disant : "C'est mon espérance, c'est ma force." Le saint Jour de Noël, notre chère mourante eut une nouvelle crise, nous crûmes qu'elle touchait au dernier moment. Après ce premier prélude d'une agonie qui s'annonçait prochaine, elle fit effort pour avaler quelques petites parcelles d'hosties afin de recevoir de nouveau le saint-Viatique, mais ce fut en vain, elle étouffait. Sensible à cette privation, cette chère mourante disait souvent dans la journée : "Ce n'est pas fête pour moi, je n'ai pas reçu l'Enfant-Jésus dans mon cœur. Chère âme, elle s'unissait toute entière à Jésus souffrant. Elle s'abreuvait à longs traits au calice de l'amertume du trépas et elle se croyait loin de Jésus, cette âme si pieusement dévouée au Sacré-Cœur.

Le 27 décembre, jour du suprême moment, sur les onze heures, sentant sa langue s'embarrasser, elle demanda à se confesser : ce qu'elle fit avec pleine connaissance. A 2½ hrs P.M., notre chère malade entra en agonie. Est-ce que nos cœurs n'agonisaient pas avec le sien ?..... Inondée des sueurs de la mort, pâle, haletante, elle saisit des deux mains l'image du Sacré-Cœur et, d'une voix intelligible, entrecoupée par le râle de la mort, elle fit l'offrande suivante : "Père Eternel, " je vous offre le cœur adorable de Jésus votre Divin Fils " pour ma caution pour toutes les fautes de ma vie passée. " Je vous l'offre pour mon action de grâces et pour être mon " dernier acte d'amour !....." Puis elle s'affaissa sur ses oreillers. Nous récitâmes de nouveau les prières des agonisants intercalées d'aspirations pieuses au Sacré-Cœur de Jésus et à la Très Sainte-Vierge. Nous étions suspendues à ses lèvres mourantes attendant avec anxiété son dernier soupir. Une demi-heure se passa ainsi les yeux attachés sur

notre Sœur agonisante. Tout-à-coup, les traits de notre chère Sœur, si sereins si calmes, jusqu'ici, se contractèrent de frayeur et d'effroi et, se levant sur son séant, elle tendait les mains, cherchant dans le vide au-dessus d'elle un appui qui semblait la fuir..... Marie !... Marie !... Marie !... fut son cri de détresse pendant les deux ou trois minutes que dura cet assaut. Nous étions plus mortes que vives. Le Révérend Père renouvela l'absolution, en même temps qu'il lui suggérait des pensées de confiance et d'abandon. Enfin, s'affaissant sur son lit, elle reprit son calme, et sereine comme auparavant, elle rendit le dernier soupir. Que se passa-t-il donc en ce moment entre cette âme et Dieu ? C'est le secret de la tombe. Nous devons le respecter. Nous perdions en cette bien-aimée Sœur une digne auxiliaire, une fervente religieuse, qui donnait à tous ceux qui traitaient avec elle des sujets d'édification, imprimant à tous un mouvement de ferveur, de piété.

Le glas funèbre annonça bientôt à notre population que c'en était fait. Tous voulurent rendre leurs devoirs de piété à celle qui pendant 12 années s'était dépensée, usée pour l'instruction des enfants de cette Ile.

Le 29 eut lieu le service de notre regrettée Sœur. Toutes les gens de l'Ile-à-la-Crosse voulurent y assister, protestants comme catholiques, le bourgeois en tête. Au jour de deuil, l'Ile-à-la-Crosse ne forme plus qu'une seule et même famille. C'est au milieu de cette sympathie générale que nous allâmes, en pleurant, conduire à sa dernière demeure celle que nous aimions si tendrement. Le cercueil fut bientôt descendu dans la fosse bénite et le silence de la mort reprit son cours. Tout était fini ! Reposez là-bas, chère compagne de mission, tout auprès de votre devancière que vous veniez conduire, en pleurs, il y a six ans, et qui vous invite à dormir en paix et ensemble le sommeil du juste. N'oubliez pas celles que vous laissez sur cette terre, pour continuer votre œuvre de dévouement. Comme vous, elles n'aspirent, après le grand travail de la vie, qu'au bonheur, qu'à venir se reposer un jour près de vos restes mortels sur lesquels elles veilleront avec amour et soin. *Requiescat in pace !*

Le silence de la mort clôt ici nos 23 années d'annales. Et comment parler encore quand la mort a saisi de son froid glacial les mains de celles qui tracèrent ces lignes ? Je n'implore pas indulgence, les morts ont toutes les sympathies ; mais je réclame une prière pour cette Sœur bien-aimée, et un souvenir auprès du bon Dieu pour celles qui lui survivent.

FIN.

MISSIONS D'AFRIQUE

[Annales de la Propagation de la Foi de Lyon.]

MISSIONS DE CARTHAGE ET DE LA TUNISIE.

Lettre de S. Eminence le Cardinal Lavigerie à Messieurs les Présidents et membres des Conseils de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, sur les missions de la Tunisie.

Suite (1).

DEUXIÈME PARTIE.

SOMMAIRE.

VI. Explication de la destruction et de la résurrection de l'Eglise d'Afrique.—VII. Comment cette résurrection a commencé par la France. Faits récemment accomplis en Tunisie.—VIII. Intervention du Saint-Siège pour le rétablissement de l'Evêché de Carthage.—IX. Obligations que ces actes imposent au clergé et aux catholiques d'Afrique et du monde entier. Justice et charité envers les Musulmans.—X. Utilité de l'exemple et nécessité d'appeler les colons chrétiens.—XI. Œuvres catholiques déjà créées et œuvres à faire en Tunisie.—XII. INSTAURANDA CARTHAGO !

VI

“ Devant la ruine si complète de l'Eglise d'Afrique, une question se pose à l'esprit chrétien : Comment une terre qui a produit tant de martyrs, et vu naître des Docteurs immortels, est-elle restée noyée dans son propre sang et ensevelie durant tant de siècles comme dans la tombe ? Comment Dieu, qui ne demandait, sous la loi de crainte, que dix justes pour épargner les villes coupables, a-t-il, sous la loi de miséricorde, laissé périr une Eglise où ont vécu tant de saints ?

“ Victor de Vite n'hésite pas et regarde ces catastrophes comme le juste châtimement des désordres des chrétiens de l'Afrique.

(1) Voir No. 26, p. 162.

“ Sans doute l'Afrique avait ses saints ; mais plus le don qu'elle avait reçu de Dieu était magnifique, et plus son peuple était coupable de le rendre inutile. J'ai dit que les sanglantes invectives de Salvien contre la corruption africaine s'adressaient surtout aux païens. Je l'ai prouvé par ses propres paroles ; mais ceux qui connaissent à fond les œuvres de Tertullien, de saint Cyprien, de saint Optat, de saint Augustin, de saint Fulgence, savent combien, parmi les chrétiens eux-mêmes, à côté de tant d'illustres exemples d'innocence, de vertu, d'héroïsme, se trouvaient encore de défaillances. Le sang africain, héritage des générations païennes, conservait, même après le baptême, des germes terribles de révolution contre les préceptes de l'Evangile. Les scandales, les schismes, les hérésies naissaient de ces dispositions coupables. Comment s'en étonner, lorsqu'on a lu dans saint Paul, ce qui, sous les yeux mêmes des Apôtres, se produisait dans l'Eglise de Corinthe ?

Voilà ce qui explique, et au delà, ces grandes ruines. Elles doivent être à jamais la leçon du monde chrétien, la leçon de notre siècle en particulier. Sommes-nous meilleurs, en effet, après dix-neuf cents ans de christianisme, que ne l'étaient, je ne dis pas les chrétiens, mais les païens même de l'Afrique ? Pourrions-nous seulement aujourd'hui, au milieu des déchainements de l'athéisme, répéter sans rougir la parole de Tertullien : “ Parmi toutes les perversités des sectes diverses qui nous entourent, il n'y en a pas une seule qui ait émis un doute sur l'existence d'un Dieu créateur de l'univers (1) ! ”

“ C'est la réflexion que les fidèles de notre temps devraient faire chaque jour, en s'efforçant de racheter, par leurs bonnes œuvres, les crimes de la société contemporaine. Elles seules pourront vaincre la justice de Dieu. C'était aussi, au temps de ses désastres, la seule espérance de l'ancienne Afrique. Elle comptait alors que ses saints imploreraient et obtiendraient, un jour, miséricorde pour elle. Victor de Vite ne faisait que traduire cette pensée, lorsqu'il terminait ainsi son ouvrage :

(1) Tertullien, *lib. de Praescript.* cap. XXXIV.

“ Venez, ô saints Patriarches, ô saints apôtres, et voyez
“ l’Afrique entière, autrefois illustrée par ses Églises sans
“ nombre, et aujourd’hui tristement désolée, si fière alors de
“ ses Pontifes, et maintenant veuve et méprisée... Priez
“ pour elle, ô vous qui êtes de la même race d’où sont sortis
“ ceux qui combattent après vous sur la terre. Ecoutez les
“ gémissements du peuple africain, intervenez pour lui au-
“ près de Dieu. Hélas ! nous ne méritons pas que vous priiez
“ pour nous, car les maux que nous souffrons, ne sont pas
“ seulement une épreuve, ils sont le châtiment de notre vie
“ coupable. Mais vous ne refuserez pas de prier pour vos
“ fils, malgré leurs fautes, puisque le Christ a voulu prier
“ même pour ses ennemis (1).”

“ Ces prières furent enfin exaucées, le jour où la France
prit, par ses soldats, possession de l’Algérie. Que n’eût pas
dit Victor, s’il eût entrevu, comme nous, les conséquences
prochaines de cette conquête ; s’il eût vu bien au delà des
bornes de la Mauritanie, de la Numidie, de la Proconsulaire,
autrefois chrétiennes, l’Afrique assiégée jusque dans ses pro-
fondeurs inconnues, grâce à l’émulation qui s’est emparée de
toutes les nations civilisées et des envoyés même de l’Evan-
gile ?

“ Il eût alors admiré avec nous les secrets de la Providence
divine. D’une part, les désordres anciens punis par de longs
siècles de ténèbres et de souffrances ; de l’autre, les mérites
de tant de saints récompensés, bien au delà des limites où
ils ont eux-mêmes porté l’Évangile, par l’appel à la lumière
et à la vie de ce grand continent qui les a depuis si long-
temps perdues.

“ Mais je porte trop loin mes pensées, et j’oublie que je
n’ai à vous parler aujourd’hui que de Carthage et des Mis-
sions de la Tunisie.

VII

“ Il y a donc maintenant un demi-siècle que l’œuvre de
résurrection est commencée par les mains de la France. Ce
fut d’abord un diocèse, avec ses deux évêques successifs :

(1) Victor Vit. *Hist. persec. Vandal.*, in fin.

Mgr Dupuch, de sainte mémoire ; Mgr Pavy, dont la haute intelligence égalait les ardeurs. Plus tard, une Province ecclésiastique, avec ses trois cents églises paroissiales, son clergé, ses Ordres religieux.

“ Mais si le corps de ce nouveau Lazare sortait, ainsi, peu à peu du tombeau, la tête y restait encore. La tête, c'était Carthage. Carthage, la métropole des sept cent cinquante diocèses de l'Afrique. Ils recevaient tous d'elle, après Rome, en effet, leur direction et leur vie. Leurs évêques s'y réunissaient en conciles restés fameux dans les annales du passé.

“ Mais la France qui avait commencé l'œuvre, devait aussi la compléter.

“ Je l'ai dit en commençant, je ne veux point faire de politique et, par conséquent, je ne raconterai même pas des événements d'ailleurs trop voisins de nous, pour que le souvenir n'en soit pas vivant dans toutes les mémoires. On sait comment nos soldats vinrent camper, il y a quatre ans, sur les collines de Carthage, et comment, par une sorte d'attention de la Providence, ils plantèrent ainsi leur drapeau près du tombeau même de saint Louis.

“ Mais ce que je puis et dois dire, c'est ce que notre sage et grand Pontife Léon XIII a voulu faire pour répondre sans retard à ces espérances inattendues.

“ Vos *Annales*, qui gardent l'histoire des missions catholiques de ce temps, doivent enregistrer comme des titres d'honneur ces actes du Saint-Siège.

“ Reprenons donc les choses où je les ai laissées dans la première partie de cette lettre.

“ Après la disparition des chrétiens indigènes, il ne resta bientôt en Tunisie d'autres fidèles que les victimes de la piraterie, enlevées chaque jour sur les côtes de la Sicile, de la Corse, de la Sardaigne, de l'Italie, de la Provence, de l'Espagne, par les forbans, apostats ou turcs, qui s'étaient unis pour une vie de crimes et de pillages. Amenés à Tunis ou à Bizerte, ils y étaient, comme le fut, il y a deux siècles, saint Vincent de Paul, vendus à l'encan sur les places publiques, ou enfermés dans les bagnes du Beylick.

“ D'abord privés de tous secours religieux, autres que ceux qu'ils pouvaient recevoir de prêtres enlevés comme eux

par la violence et jetés en esclavage, ils purent établir plus tard des chapelles dans les salles obscures des bagnes. Là, les fils de saint Vincent-de-Paul, ceux de Saint-François exerçaient un ministère vraiment héroïque, qui les exposait à tous les périls. Plus d'un y consumma son apostolat par les plus atroces supplices.

“ Les choses durèrent ainsi jusqu'à la conquête d'Alger. Une tolérance plus large s'établit alors en Tunisie, par la crainte qu'inspirait le voisinage de nos troupes. Les chrétiens commencèrent à se fixer sur d'autres points de la Régence. Des paroisses furent fondées, mais en si petit nombre néanmoins, qu'en cinquante années, leur chiffre n'a point dépassé celui de sept, et avec les deux qui existaient déjà à Tunis et à Bizerte, celui de neuf en tout, savoir : La Goulette, Porto-Farina, Sousse, Monastir, Sfax, Mehdiâ et Djerba.

“ En 1842, le Supérieur des Capucins italiens de la Tunisie fut élevé au rang de Vicaire Apostolique. Il reçut, peu après, la consécration épiscopale. C'était Mgr Suter, de vénérable et pieuse mémoire. Il continua son administration jusqu'en 1881. Au milieu de quelles difficultés, de quelles contradictions acerbes, de quelles calomnies, lui seul l'a bien su ; car, avec sa réserve, sa patience, sa modestie, sa rare vertu, il gardait toutes ses peines pour lui-même. A certains moments néanmoins, sentant le poids trop lourd, il avait sollicité du Saint-Siège, avec instance, la faveur de se retirer. Il crut un moment l'avoir obtenu de Pie IX ; mais, s'étant rendu à Rome pour en remercier le Pape, il trouva ses dispositions changées. C'était la conséquence des conditions nouvelles que l'on prétendait imposer au Saint-Siège pour le gouvernement ecclésiastique de la Tunisie. Mgr Suter dut reprendre la charge qu'un moment il avait laissée. A plusieurs reprises, il insista pour l'abandonner de nouveau, toujours inutilement. Enfin, au mois de février 1881, après quarante ans d'apostolat et à l'âge de 84 ans, il avait obtenu de la Propagande l'autorisation de se retirer. Il présentait pour la succession les noms de trois Religieux italiens de son Ordre, sur lesquels se faisaient les informations d'usage, lorsqu'il arriva l'occupation de la Régence.

Le gouvernement français, qui venait de prendre le F

tectorat, intervint auprès du Saint-Siège et représenta qu'une situation nouvelle exigeait un clergé nouveau. Il demanda la nomination d'un Prélat français, au lieu de celle de l'un des religieux italiens, dont les noms avaient été proposés. Il était difficile d'aller contre un tel désir ; mais, avec sa prudence ordinaire, le Saint Père refusa d'engager dès lors un avenir encore incertain, et c'est ainsi que, d'un commun accord, on se trouva amené à choisir un Administrateur provisoire.

“ Le voisinage d'Alger, et le fait que j'avais déjà fondé, comme vous le savez, un établissement à Saint-Louis-de-Carthage, portèrent sur moi les vues du Saint-Siège. J'obéis au Vicaire de Jésus-Christ et aux désirs du Gouvernement, et j'acceptai, sans me faire illusion sur les embarras de cette charge nouvelle.

“ La situation provisoire créée par cette décision du Souverain Pontife a duré trois années. Pendant ce temps, les puissances se sont accordées. Le gouvernement tunisien a accepté sans arrière-pensée les conséquences pratiques du Protectorat ; la France s'est trouvée définitivement établie dans ce pays et, avec elle, la liberté chrétienne. Les œuvres catholiques se sont multipliées et ont pu fournir les éléments nécessaires à la vie d'un Diocèse. C'est alors que le Souverain Pontife a cru devoir couronner l'œuvre qu'il avait commencée.

“ Dans le Consistoire du 10 novembre dernier, il a rendu publique la Bulle et l'Encyclique mémorable, par lesquelles il daigne rétablir l'Archevêché de Carthage.

VIII

“ Noblesse oblige, ” dit notre vieux proverbe français. La foi ne nous fait pas moins un devoir de répondre par les œuvres aux bienfaits reçus de Dieu. Les œuvres catholiques de la Tunisie doivent donc prendre un développement nouveau en rapport avec l'impulsion qu'elles viennent de recevoir du Vicaire de Jésus-Christ. Mais, pour se faire une

juste idée de nos obligations à cet égard, il faut montrer dans quel état se trouve le champ nouveau que nous avons à cultiver.

“ Commençons par le mahométisme qui le couvre presque tout entier.

“ Je l'ai dit dans la première partie de cette lettre, ce n'est pas tout d'un coup que l'Eglise catholique a cessé d'exister dans la Tunisie. Il fallut six siècles de persécution pour l'anéantir, et encore ne fut-ce d'abord qu'en apparence.

“ Les souvenirs de l'ancienne voie, c'est ainsi que parlent encore les Musulmans de l'Afrique du Nord, se conservaient dans leurs traditions, comme la marque s'en voit sur leurs fronts et sur leurs mains (1). En Tunisie, plus encore qu'ailleurs les indigènes ont gardé un genre extérieur de vie qui se rapproche du nôtre. Le peuple presque entier est monogame. (La polygamie n'existe que chez les grands, tous ou à peu près, d'origine turque). Il est fixé au sol. Il habite des maisons de pierre. Il travaille. Il est exempt de fanatisme.

“ C'est une remarque curieuse qui a été faite, mais dont on n'a pas jusqu'ici, je crois, assigné la vraie cause, toute à la gloire de la Carthage chrétienne, qu'en se rapprochant de la Tunisie dans l'ancienne Afrique romaine, l'empreinte musulmane se trouve de moins en moins forte. C'est ainsi que l'Algérie est moins fanatique que le Maroc ; qu'en Algérie même, la province d'Oran est plus fanatique que celle d'Alger ; la province d'Alger, plus que celle de Constantine et enfin la province de Constantine, plus que la Tunisie.

“ Il semble que le contraire eût dû naturellement se produire, puisque l'invasion musulmane eut lieu de l'est à l'ouest, et que le centre du fanatisme musulman a toujours été en Arabie.

“ Mais, lorsqu'on étudie la carte de l'ancienne Afrique chrétienne, on voit la raison de cet état de choses absolument inexplicable pour ceux qui la cherchent ailleurs. Les provinces actuelles du Nord de l'Afrique sont musulmanes dans la proportion exactement inverse où elles étaient

(1) Plusieurs tribus en Tunisie comme en Algérie, portent la croix tatouée sur le visage, sur les bras, sur les mains.

catholiques autrefois. On sait par de nombreux témoignages, par celui de Victor de Vite en particulier, que l'Afrique du Nord était loin d'être entièrement convertie au christianisme, à la fin de la domination romaine. Les populations du sud, celle des montagnes, une portion de celle des campagnes, étaient encore païennes. Il est facile de suivre encore aujourd'hui cette différence dans le nombre des évêchés de chaque région. Ainsi le Maroc actuel, l'ancienne Mauritanie Tingitane, n'a jamais compté plus de huit évêchés. Les deux autres Mauritanies ensemble 173. La Numidie 132. Enfin la Tunisie actuelle avait, à elle seule, ainsi que je l'ai dit et quoique la moins étendue de ces trois provinces, 353 diocèses connus.

“ La population était donc plus complètement catholique, et on peut même penser qu'elle l'était tout entière à la fin, tandis que les autres Provinces avaient encore des populations en partie païennes. Nul doute que l'on ne doive voir ici l'influence de Carthage chrétienne et aussi celle de l'immigration romaine, particulièrement après l'invasion des barbares en Italie. Nul doute aussi, dès lors, que le mahométisme n'ait trouvé en Tunisie une résistance plus grande de la part d'une population homogène et chrétienne presque tout entière. Et, en effet, les derniers évêques africains dont les noms nous sont connus et qui vivaient au onzième et au douzième siècles, appartenaient tous à la Tunisie. C'étaient ceux de Carthage, de Bizerte et de Gummi, le Hamman el-lif actuel.

“ L'influence de ces anciennes traditions, le joug affreux des Arabes et des Turcs, qui a pesé sur eux depuis tant de siècles, sembleraient donc prédisposer les habitants de la Tunisie à se fondre avec nous par une assimilation plus complète. Mais je me hâte d'ajouter néanmoins que le lien qui nous les rattache est si faible, qu'il faut éviter, de crainte de le rompre, toute démarche imprudente et précipitée. Les générations actuelles sont nourries, quoique descendant des chrétiens, dans les préjugés, les superstitions, les mœurs musulmanes. Vouloir les entraîner comme de vive force et par des prédications publiques serait “achever d'éteindre la

“ lampe encore fumante, il est vrai, mais sans lumière, et
“ d'arracher le roseau brisé.”

“ Avec la prière qui est d'un ordre à part, la seule action
extérieure qui puisse en ce moment être utile, en préparant
l'avenir, est celle de l'instruction des enfants, de la justice,
de la charité, et surtout de l'exemple. Justice de la part de
ceux qui gouvernent, charité, exemple de la part des Chré-
tiens qui viennent se fixer parmi eux. Pour le moment, il ne
faut point, pour les adultes du moins, songer à autre chose.
La Providence fait son œuvre lentement et avec douceur ;
nous ne chercherons pas à faire mieux qu'Elle. Contentons-
nous de suivre son action et de la prier.

“ Je m'en suis expliqué publiquement déjà : une Mission
entreprise parmi les Musulmans, comme on l'entreprendrait
parmi les autres Infidèles, ne peut qu'être funeste à ceux qui
l'entreprendraient, comme à ceux qui en seraient l'objet.

“ Le mahométisme est vraiment le chef-d'œuvre de l'esprit
du mal. Il donne à la fois satisfaction aux besoins les plus
élevés et aux instincts les plus bas de notre nature ; et ainsi,
il tient l'homme par toutes ses puissances. Par la croyance
en un Dieu unique, aux récompenses et aux peines de la vie à
venir, par les prières et par la contemplation religieuse, sou-
vent la plus ardente et la plus exaltée, il satisfait à ce besoin
de notre nature de s'élever vers son auteur comme source
de toute vie supérieure ; par les facilités de ses préceptes,
par la libre carrière laissée aux débordements effrénés des
sens, par la loi de la guerre sainte, qui autorise l'oppression,
le pillage, le massacre sans merci, et comme en coupe réglée,
de tous ceux qui ne sont pas soumis à l'Islam, le mahomé-
tisme enserme ses sectateurs dans des liens que rien humainement
ne semble pouvoir rompre. S'il se détruit, c'est par
lui-même, je veux dire par les conséquences de ses principes,
de son fatalisme, de sa corruption qui engendrent partout la
paresse incurable, la décomposition et la mort. C'est ce
qu'exprime l'énergique proverbe de l'Orient : “ L'ombre d'un
“ Turc stérilise pour un siècle le champ où il a passé.”

“ Partout donc où il reste encore le maître, on le voit dans
le monde entier, les missions chrétiennes sont comme im-
puissantes ; toute conversion semble impossible, ou, si elle

s'accomplit, ce n'est qu'en forçant les néophytes isolés à la fuite ou en amenant des catastrophes. L'apostolat se borne à la garde des catholiques qui se résignent à vivre, au milieu de tous les périls, sous le joug des Musulmans. C'est l'histoire des Missions de la Syrie, de l'Asie-Mineure, de la Turquie, autrefois des provinces danubiennes; c'était, jusqu'ici, celle des principautés musulmanes de l'Afrique. Un avenir nouveau ne s'est ouvert pour elles que du jour où elles se sont trouvées sous la domination des chrétiens.

Un peuple pour lequel la force s'identifie avec la volonté de Dieu, trouve en effet, dans cette domination, une contradiction inexplicable pour lui. A mesure que le temps s'écoule, la leçon devient plus éclatante. Si les espérances existent encore chez les vieillards, elles disparaissent parmi les jeunes gens. Alors tout se confond, et la foi se trouve ébranlée. Si à la force se joint la justice, de la part du conquérant, l'effet est bientôt irrésistible.

“ C'est ce que nous voyons en Algérie. Au moment de la conquête, la prière était faite par tous publiquement, sur les grands chemins, dans les rues des villes; c'est à peine aujourd'hui, si l'on trouve des vieillards, dans les tribus éloignées, fidèles à cet usage. Les préceptes du Coran sont ouvertement violés. Les pèlerinages diminuent. Les marabouts se plaignent de n'être plus écoutés et de mourir de faim.

“ En Tunisie, où nous ne sommes que depuis trois années, la même différence commence à se voir. Ce qu'il faut donc, maintenant, c'est, d'une part, éviter d'arrêter ce mouvement en surexcitant le fanatisme, de l'autre, l'aider, comme je l'ai dit plus haut, par l'instruction des enfants, par la charité, par l'exemple.

“ La charité est principalement l'œuvre du clergé, des missionnaires, des sœurs. C'est une prédication toute puissante, celle que Pie IX, de sainte mémoire, nous recommandait exclusivement pour l'Algérie, au début de nos œuvres de mission, en nous rappelant la parole du Maître : “ C'est à “ ce signe que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples.”

“ C'est aussi notre prédication en Tunisie. Nous cherchons à gagner d'abord les cœurs par l'exercice du dévouement.

Nous soignons, lorsqu'on nous les présente, les infirmes et les malades ; nous secourons les pauvres ; nous n'avons pour eux que des paroles de bienveillance et de douceur.

“ Telle est la mission que nous remplissons, lorsque nous nous trouvons en contact avec les Musulmans.

“ Ce que nous obtenons ainsi, ce ne sont pas, sans doute, comme quelques-uns le voudraient, des conversions imprudentes et hâtives, qui ne seraient que des préparations à l'apostasie : c'est un bien plus durable, une préparation lointaine, sans secousses et sans dangers, à la transformation du monde africain. La semence est ainsi jetée. C'est le travail des siècles qui seul la fera mûrir, une seconde fois, comme c'est le travail des siècles qui, seul aussi, on l'oublie trop, dans des circonstances moins difficiles, l'a fait mûrir une première fois, il y a dix-huit cents ans. L'important est de commencer et, avec la grâce de Dieu, de ne se décourager jamais.

“ Pour nous qui ne verrons point les fruits de l'arbre que nous plantons et que d'autres mains doivent faire croître, notre récompense est de nous rendre le témoignage que nous servons ainsi la cause de l'humanité et celle de Dieu.

“ Si vous veniez, écrivais-je un jour à un prélat vénérable, dans ma demeure de Carthage, vous la trouveriez souvent pleine de Musulmans implorant mon appui. Les uns demandent du travail, les autres sollicitent mes aumônes.

“ Tout près de moi, les prêtres de Saint-Louis soignent les malades et leur distribuent des secours. Les Sœurs, dans une maison plus éloignée, rendent aux femmes et aux enfants les mêmes services de charité.

“ Jamais, par un sentiment d'angélique réserve, un seul mot n'est dit à ces pauvres gens qui puissent les alarmer ou les faire fuir.

“ C'est à Dieu que nous laissons le soin d'achever, au jour qu'il a marqué, son œuvre dans les âmes. Nous, nous n'avons qu'à suivre sa voix et à leur montrer, comme Il nous le commande, qu'en les aimant ainsi, nous obéissons à une loi supérieure à la leur. Notre seule joie, c'est d'entendre ces Musulmans dire quelquefois : “ Ah ! vraiment, les chrétiens de France sont bons ! ”

“ Mais la charité, telle que je viens de la décrire, est l'œuvre de quelques-uns, et, à ce titre, elle ne s'étend pas tout d'abord au delà d'un cercle restreint.

“ Les Musulmans l'expliquent d'ailleurs d'une manière commode pour eux. Ils disent, ils m'ont dit souvent à moi-même : “ Vous autres, vous êtes intérieurement éclairés par “ Dieu. Vous vous croyez chrétiens ; mais, au fond, vous “ êtes et vous mourrez *vrais croyants*, il vous suffira pour “ cela de dire la formule (1). Mais voyez les autres chrétiens. “ La plupart ne prient pas. Ils ne croient pas en Dieu.”

“ C'est, en effet, là notre plaie au point de vue non seulement du retour de ces peuples au Christianisme, l'ancienne religion de la plupart d'entre eux, mais encore à celui de leur assimilation et de leur soumission politiques.

“ Ce qu'il nous faut donc, tout autant, et plus encore que la charité, c'est l'exemple.

“ La France a eu, dès 1848, la pensée funeste de faire de l'Algérie un lieu de déportation et une colonie pénitentiaire. On se figure aisément ce qu'étaient, au point de vue de leurs idées religieuses et de leurs tendances sociales, les transportés de juin. Ils préparèrent dès lors le triomphe complet, dans la colonie, des idées démagogiques et, plus encore, de l'impiété. Les exceptions existent, sans doute ; mais elles sont rares, surtout parmi les Français.

“ On voit quel obstacle formidable cette impiété brutale doit opposer au rapprochement des indigènes. Leur propre

(1) Cette formule est la profession de foi musulmane : “ Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son prophète.”

On retrouve à Carthage une tradition populaire de la même nature, relative à saint Louis, et que je crois intéressant de recueillir ici. On sait combien ce grand et saint prince avait mérité par sa piété, sa droiture et son courage l'admiration des Musulmans de l'Égypte. Il n'a guère laissé une moindre admiration dans le souvenir des Musulmans de Tunisie. Ceux-ci racontent dans leur naïveté, que, pour le récompenser de ses vertus, Mahomet lui apparut au moment de sa mort, et lui fit dire la formule du croyant. Ils le considèrent, en conséquence, comme un de leurs saints et prétendent l'honorer sous le nom de Sidi-Bou-Saïd, dont la mosquée a donné le nom au village le plus voisin de Saint-Louis. Il n'est pas rare non plus de trouver sur la route de Saint-Louis de Carthage des mendiants musulmans, qui vous tendent la main en vous disant, au lieu de leur formule ordinaire : “ Pour l'amour de Dieu !”, cette autre formule touchante pour un chrétien et un Français : “ Pour l'amour de saint Louis ! ”

foi est ébranlée ; mais, avec les instincts profondément religieux de leur race, ils sont éloignés de nous par le spectacle de l'athéisme pratique d'un trop grand nombre de colons.

“ Puisse la France ne pas payer cher, un jour, ces tristes aberrations.

“ La Tunisie doit profiter du moins de cette première expérience. Tout s'y présente sous un aspect différent. Personne ne pense à y transporter les bannis de la mère patrie. En conservant le Bey de Tunis et, avec lui, la constitution du pays, sous un protectorat d'ailleurs tout-puissant, on s'est mis dans l'impossibilité de commettre une autre faute capitale, celle de la distribution des terres par concessions gratuites. Le pays s'est d'ailleurs trouvé, dès le premier jour, plus avancé sous le rapport de la propriété individuelle que ne l'est l'Algérie, après un demi-siècle. Les terres ont des titres suffisamment établis pour que les acquisitions deviennent faciles. Les propriétés *Habous*, ou biens de mainmorte sont nombreux, il est vrai, puisqu'ils occupent un tiers environ de la Tunisie ; mais de simples décrets du Bey peuvent en autoriser l'aliénation. Enfin, en ce moment même, on établit par un mécanisme simple, des registres terriers qui donnent à tous les acquéreurs des garanties complètes, non seulement au point de vue des lois du pays, mais encore au point de vue des lois françaises et internationales.

“ La Tunisie offre donc aux colons sérieux des conditions tout autres que celles de l'Algérie à son origine.

“ Dans ce dernier pays, on ne vit guère arriver alors que des naufragés de la fortune ou de la morale, qui venaient dans le but unique de solliciter et souvent de dévorer des concessions de terres : source de déception sans fin ; car, au fond, la gratitude des concessions, si funeste pour l'Etat, n'a pas été moins souvent funeste à ceux qui les ont obtenues.

“ Les Maltais et les Italiens se rendent déjà parfaitement compte de ces avantages, que le voisinage de la Tunisie leur a fait apprécier plus tôt. Ils en profitent par l'énorme plus-value que, de proche en proche, notre protectorat, avec la sécurité qu'il assure aux biens et aux personnes, donne aux propriétés acquises par eux.

“ Les Maltais surtout, grâce à leur communauté d'origine

et de langue, car, par leur situation géographique comme par leur sang, ils appartiennent à la race africaine, grâce à leur foi toute primitive, peuvent rendre à l'assimilation de ce pays d'incomparables services, et on ne saurait trop y favoriser leur action. Mais ni les Maltais, ni les Italiens, ni les sujets des autres puissances auxquels les portes de la Tunisie sont généreusement ouvertes, ne peuvent contribuer à fonder une colonie, s'ils ne comprennent la grandeur de leur mission providentielle, et s'ils ne la secondent par leur exemple.

“ Je voudrais pouvoir, dans cet ordre d'idées élevées et chrétiennes, donner une indication utile à quelques-unes de nos anciennes familles qui cherchent en France inutilement l'emploi de leur activité ou de leur fortune. Je croirais remplir en le faisant un des devoirs de ma mission, et leur rendre un vrai service, en retour du concours que j'ai souvent reçu d'elles. Je n'ai point ici, en effet, à leur demander de sacrifices : tout au contraire. Vous allez juger par les faits.

“ Au premier moment de notre occupation, les terres les meilleures étaient presque pour rien en Tunisie ; on en trouvait d'excellentes, au prix de cinquante, trente et même, pour celles qui étaient plus éloignées, de dix francs l'hectare. Aujourd'hui, en moins de trois années, la valeur de ces terres a augmenté dans des proportions déjà considérables. Ceux qui ont fait des acquisitions à la première heure, se trouvent donc avoir réalisé de grands bénéfices. Mais, malgré cette première augmentation, la terre est loin d'avoir acquis sa valeur définitive. On en peut juger par l'Algérie où la moyenne des terres non irrigables varie dans les plaines, de cinq cents à mille francs par hectare, et où, dans les villages des environs d'Alger, les terres de jardin, arrosées simplement par des puits, se vendent jusqu'à dix mille francs l'hectare. Or, en Tunisie, au moment actuel, les meilleures terres de culture, à une distance rapprochée des villes, ne dépassent pas encore cent cinquante francs. Dans le sud, c'est-à-dire aux environs de Sfax ou de Gabès, elles descendent encore jusqu'à trente et même vingt francs par hectare.

“ On voit donc l'avantage qu'il y aurait pour des familles dont la fortune est assise, et auxquelles l'état troublé et incertain de l'Europe ne permet pas toujours des placements sûrs, à profiter de ces conditions. Sans parler des cultures nouvelles qui commencent et, en particulier, de celle de la vigne à laquelle est réservé un avenir certain sur des terrains neufs, la simple plus-value qui sera l'œuvre forcée du temps, peut constituer une source de richesse. J'ai vu, dans ces derniers temps, plusieurs chefs de famille ou d'industrie réaliser pour eux-mêmes, après avoir tout vérifié sur place, la pensée que j'indique. D'autres s'apprêtent à les suivre et, lorsqu'ils sont honnêtes et chrétiens, je les encourage de mon mieux. Ce qui me préoccupe, en ma qualité de pasteur, n'est pas en effet, comme vous le comprendrez aisément, le côté financier et économique d'une telle question. J'y vois surtout, par la venue de tels propriétaires, par celles des colons qu'ils sauront choisir et amener à leur suite, l'accomplissement de la grande œuvre de moralisation et d'exemple qui nous est imposée par notre occupation même.

“ Mais il me suffit d'indiquer ce point de vue, et je reviens à nos œuvres religieuses, qui doivent le plus intéresser vos pieux associés.

IX

“ Je vais donc résumer rapidement ce qui a été accompli avec leurs aumônes depuis le jour où nous avons pris possession de la mission de Tunisie. Je vous dirai ensuite, et c'est par là que je terminerai cette lettre déjà bien longue, ce qui s'impose encore à nous, particulièrement pour Carthage.

“ Mon premier soin a dû être de pourvoir à la création à Tunis, d'une église provisoire, où l'administrateur apostolique pût établir son siège, sans enlever aux RR. PP. Capucins le libre usage de leur chapelle paroissiale. Commencée en 1881, la cathédrale provisoire pouvait recevoir les fidèles pour les fêtes de Pâques suivantes, grâce à l'activité déployée par tous. Elle avait coûté avec le mobilier indispensable, un peu plus de 80,000 francs.

“ J'ai dû ensuite procurer la construction à côté de l'église cathédrale provisoire, d'une maison destinée à recevoir le

clergé attaché au service du culte et l'évêque lui-même. Le clergé occupe le rez-de-chaussée ; l'évêque s'est réservé le premier étage, où se trouvent des appartements de réception.

“ Le cimetière catholique, situé au milieu même de la ville, ne pouvait plus depuis longtemps déjà, à cause de son exigüité, recevoir les morts. En présence de l'augmentation de la population, il devenait plus insuffisant encore. Il était même un danger pour la salubrité publique. Tous ces motifs réunis avaient fait désirer la création d'un nouveau cimetière. Je l'ai établi hors des murs, dans un terrain mesurant quarante mille mètres. Une chapelle y a été élevée à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, et le cimetière a été clos de murs d'une hauteur convenable.

“ L'administration du vicariat par un évêque appartenant au clergé séculier amenait naturellement l'introduction, dans les différentes fonctions administratives, du clergé séculier lui-même. Un vicaire-général, un chancelier, un secrétaire devaient prendre place auprès de lui. En outre, la cathédrale nouvelle réclamait aussi un curé et des vicaires appartenant à des nationalités diverses, pour la paroisse dont elle devenait le centre. Enfin, les troupes françaises campées dans la régence exigeaient des aumôniers militaires. Pour pourvoir à ces divers besoins, je dûs faire appel au dévouement de prêtres séculiers italiens, maltais et français. Cet appel fut entendu, et les charges dont il vient d'être question, ont été successivement remplies par eux.

“ Mais il ne suffisait pas de pourvoir pour un moment aux besoins du ministère pastoral ; il fallait prévoir l'avenir, et, pour cela, travailler à la formation du clergé futur. Les supérieurs des RR. PP. Capucins m'avaient à plusieurs reprises, fait connaître l'impossibilité où ils se trouvaient d'augmenter le nombre de leurs sujets, et même de le maintenir à son chiffre actuel, à cause de la fermeture de leurs noviciats d'Italie. Il fallait donc recourir à la formation d'un clergé local et créer un séminaire. Pour la direction de ce séminaire, j'ai fait choix de la Congrégation des Missionnaires d'Alger qui, par leur expérience des choses africaines et de la vie apostolique, paraissaient plus propres à la formation

de jeunes ecclésiastiques destinés à exercer leur ministère en Tunisie.

“ La formation du clergé ne constitue qu’une partie de la charge et des préoccupations épiscopales. L’évêque ne peut abandonner la jeunesse catholique aux périls d’une mauvaise éducation. Je me suis donc immédiatement préoccupé de la fondation d’un collège catholique à Tunis. La société des Missionnaires d’Alger a bien voulu, sur ma demande, en accepter aussi la direction. Le collège est construit sur de vastes terrains acquis à cet effet ; il est, depuis deux ans, en pleine activité. Deux cent cinquante-cinq élèves en suivent les cours, à l’heure où j’écris. Un grand nombre d’entre eux appartiennent à des religions différentes et même au mahométisme.

“ Ce que le collège Saint-Charles fait pour les garçons, il paraissait désirable qu’une communauté religieuse de femmes le fit pour les jeunes filles appartenant aux familles les plus aisées. Il est vrai que les Sœurs de Saint-Joseph-de-l’Apparition avaient depuis de longues années, à Tunis, un pensionnat nombreux, à côté de leurs écoles populaires ; mais il est situé dans l’ancienne ville, et trop éloigné du nouveau quartier européen. C’est dans ce quartier que les Dames de Sion, si connues par leurs établissements et leurs succès en Orient, ont fondé, sur ma demande, un pensionnat pour les jeunes filles. Cet établissement possède un édifice qui va de pair, pour les dimensions et conditions architecturales, avec le collège Saint-Charles.

“ Pour les garçons de la classe ouvrière, j’ai ouvert à Tunis une troisième école, dirigée, comme ses deux aînées, par les Frères des Ecoles Chrétiennes, dans le quartier des Italiens. A Sfax, une école dirigée par les Frères de la Société de Marie ; à Sousse, une école dirigée par de jeunes clercs du vicariat.

“ Pour les filles, j’ai pu fonder une seconde école à Tunis : une école à Bizerte, une école à Monastir, une école à Mehdia : toutes dirigées par les Sœurs de Saint-Joseph-de-l’Apparition ; à Béja et à La Marsa, deux écoles dirigées par les Sœurs de la Mission d’Alger.

“ L’évêque s’est trouvé chargé jusqu’ici, par sa condit-

même de père commun des catholiques de la régence, non seulement de ce qui regardait l'instruction, mais encore de ce qui concernait l'exercice public de la bienfaisance. C'est sous sa direction que s'était fondé à Tunis, il y a près de quarante années, un petit hôpital destiné à recevoir de vingt-cinq à trente malades. L'augmentation subite de la population, la création des chemins de fer, les maux de la guerre, ont rendu cet hôpital insuffisant. Les malades de toute nationalité s'y trouvaient entassés et couchés par terre, sur des matelas, entre des lits. Une telle situation ne pouvait durer. J'ai pu obtenir du gouvernement du Bey, par l'intermédiaire de M. le Ministre de France, l'une des casernes de la ville. Elle a été restaurée, emménagée, meublée de manière à recevoir aisément cent cinquante malades, séparés dans des salles distinctes.

“ A côté des malades proprement dits, se trouve une catégorie de pauvres Européens qui, sans être sous le coup de maladies aiguës, sont cependant dans l'impossibilité de gagner leur pain, à cause de leur vieillesse. Ces vieillards sont plus à plaindre dans ce pays où la famille n'est pas encore constituée, qu'ils ne le seraient dans leur patrie. J'ai été touché de leur sort, et j'ai voulu leur ouvrir un asile. Pour cela, j'ai d'abord loué dans le faubourg des Maltais, deux maisons contigües, où j'ai appelé les Petites Sœurs des Pauvres. Mais bientôt l'espace a été trop étroit pour le nombre de ceux qui se présentaient, et il a fallu bâtir un établissement plus vaste.

“ Pour les malades appartenant aux classes aisées de la société, qui ne peuvent entrer dans un hospice, ni trouver à Tunis, à cause de l'éloignement de la famille, des soins convenables à domicile, j'ai fondé une maison de Sœurs gardes-malades, telles qu'il en existe aujourd'hui dans beaucoup de grandes villes d'Europe.

“ Neuf paroisses pour une région qui contenait autrefois tant d'évêchés, étaient évidemment insuffisantes. Aussi, dans plusieurs localités, éloignées de tout prêtre et de toute église des populations catholiques restaient sans secours. Le Kef comptait ainsi plusieurs centaines de chrétiens : Bêjà, Hammamet et Nébeul, Tabarka, Gabès en avaient un plus ou moins grand nombre. Mais, pour fonder une paroisse, de

grandes dépenses sont nécessaires, et il est impossible de tout faire à la fois. C'est ce qui explique qu'en quarante années sept paroisses seulement avaient pu être ajoutées aux deux qui existaient précédemment. Durant les trois années qui viennent de finir, neuf paroisses nouvelles ont été canoniquement érigées. Ce sont celles de Saint-Vincent-de-Paul, de Tunis, qui a pour centre la cathédrale provisoire ; de St-Louis de Carthage ; de La Marsa ; de Tabarka, qui a gardé son nom primitif, illustre dans les annales de l'Eglise africaine ; de Béjà, l'antique *Vaga* ; de Hammamet et Nebeul ; de l'Enfida, où la société franco-africaine établit une colonie maltaise ; de Gabès, l'ancienne *Tacapa*.

“ En dehors des paroisses proprement dites, j'ai ouvert des chapelles de secours, à Tunis, pour les deux faubourgs maltais et sicilien, dont la population ne pouvait que difficilement, à cause de l'éloignement, se rendre aux églises paroissiales.

“ A ces œuvres diverses, il faut ajouter la création de confréries pieuses, d'une conférence de Saint-Vincent-de-Paul, d'une société de dames de charité, en un mot, des œuvres les plus nécessaires à des missions qui commencent.

“ Tout cela est beaucoup, sans doute, au point de vue des charges et des dépenses ; mais que nous sommes encore, cependant, loin du but !

“ Il faudrait pouvoir créer de nouvelles paroisses, partout où se commencent des groupes d'habitants chrétiens. Aux églises il faudrait pouvoir joindre des écoles, surtout des écoles de Sœurs, qui seraient des centres de charité aussi bien que des centres d'instruction. A Tunis, l'église provisoire ne peut répondre longtemps à la dignité du culte divin.

“ Vous comprendrez que je ne puis continuer ce détail pour tous les points de la Tunisie ; mais il en est un cependant, sur lequel se portent maintenant tous les regards chrétiens et que je ne dois pas passer sous silence, c'est Carthage

X

“ *Instauranda Carthago !*

“ Cette devise qui est désormais la nôtre, après l’initiative prise par N. S. P. le Pape Léon XIII, répond, dans un sentiment chrétien, à travers les siècles, au vieux cri païen de Rome : *Delenda Carthago !*

“ L’espérance de cette résurrection accomplie par notre grand et sage Pontife, s’était conservée à travers les siècles, malgré des apparences contraires. C’était celle de notre saint Louis : “ Le bon Roy, dit Guillaume de Nangis, désiroit “ moult ardemment que la foi chrétienne qui avait été semée “ et avait porté grand fruit sur cette terre d’Afrique au temps “ de saint Augustin, et surtout à Carthage, refleurit à son “ temps.” C’était celle de saint Léon IX, qui lui conservait, jusqu’à la fin des temps, les privilèges de sa Primatie, “ soit “ qu’elle restât déserte et ruinée, soit qu’elle ressuscitât, un “ jour dans sa gloire, *sive resurgat aliquando gloriosa.*”

“ La réalisation de ces espérances est maintenant commencée. Le nom de Carthage est rétabli dans la hiérarchie vivante de l’Eglise. Mais, comme le dit le Saint-Père, Carthage n’est guère aujourd’hui qu’un nom, avec le souvenir de ses anciennes grandeurs ! Qu’allons-nous faire pour les rétablir ?

“ Et tout d’abord, car j’entends la curiosité légitime de vos lecteurs qui m’interroge, que reste-t-il de l’ancienne Carthage ?

“ Cinq villages construits au milieu de ses ruines et avec ses ruines mêmes. La *Marsa*, sur l’emplacement de l’ancienne *Mégara*, le quartier des grands. C’est aujourd’hui l’habitation du Bey régnant, des princes tunisiens, celle des consuls durant la moitié de l’année. *Sidi-Bou-gaid*, sur le cap qui porte encore le nom de Carthage. La *Malga*, autour des anciennes citernes d’Adrien, dans l’ancien quartier des Mappales. *Douar-es-Schott* (le village du lac), à l’extrémité de l’ancienne *Tœnia*, qui borde le lac de Tunis et donnait accès dans la ville. C’est par là que Scipion s’en empara. Enfin, *Sidi-Daoud* sur l’emplacement même de la triple enceinte qui fermait

Carthage du côté de la terre. Le reste est parsemé de maisons de plaisance, les unes sur le bord de la mer, les autres sur les collines.

“Aucun souvenir chrétien n'y était en honneur, lorsque nous sommes entrés en Tunisie, sauf le monument national de Saint-Louis, élevé, il y a près d'un demi-siècle, sur un terrain cédé à la France. Aujourd'hui, les choses prennent un aspect nouveau. Saint-Louis, qui était dans le plus triste abandon, a vu se dresser, sur le sommet de Byrsa, des édifices magnifiques. Deux communautés se trouvent établies à son ombre : le séminaire diocésain de Carthage, et la maison d'études des Missionnaires d'Alger. C'est donc de là que part ce grand mouvement apostolique qui gagne, de proche en proche, les contrées de l'Afrique, jusque dans les profondeurs inconnues de l'équateur ; comme pour justifier, dès le premier jour de sa résurrection, la parole de Saint-Léon IX que “ jusqu'à la fin des siècles, Carthage sera la grande métropole de toute l'Afrique : “ *Usque in finem sæculi... maxime totius Africæ Metropolitanus.*”

“Dans le quartier de Mégara, entre la Marsa et le cap Carthage, non loin du lieu du martyre et de celui de la sépulture de saint Cyprien, est déjà établie la résidence archiépiscopale. Près du palais de l'Archevêque, la maison des ecclésiastiques qui lui sont attachés. Entre les deux habitations, une chapelle dédiée à saint Cyprien. Dans le même quartier, une chapelle paroissiale pour les catholiques qui commencent à se fixer à l'entour ; une maison de Sœurs, qui font l'école aux enfants de tous cultes et soignent les pauvres et les malades.

“Près des anciens ports, l'hôpital militaire de Kram, avec sa chapelle, ses Sœurs et son aumônier.

“Sur le sommet de Byrsa, les travaux de la cathédrale définitive déjà commencés, à côté de la petite église de Saint-Louis, desservie par les Missionnaires et qui en tient provisoirement lieu.

“Sur le penchant de la colline qui lui fait face, près l'ancien temple de Junon ou Vénus Céleste, témoin de tant de cruautés et d'infamies, j'ai fait construire une chapelle dédiée à Marie, et j'en ai fait un centre de pèlerinage pour

portion la plus pieuse de notre population catholique, pour les Maltais. Cette chapelle est placée sous le vocable du sanctuaire le plus vénéré de Malte, la *Melleha*. Je l'ai solennellement bénite dimanche dernier, au milieu d'une très nombreuse affluence. C'était la première fois, depuis de longs siècles, qu'une cérémonie catholique déployait ses pompes sur les voies antiques de Carthage. Partie de Saint-Louis, à travers les ruines du temple d'Esculape, la procession se développait sur la voie de Saturne, au-dessous des ruines du Palais où Justinien avait aussi élevé un sanctuaire à la Vierge, sous le nom de Reine de la Paix. Quels noms ! quels souvenirs où tout le passé vient se confondre. Et quelles espérances dans ces retours inespérés ! Les indigènes étaient accourus de toutes parts au bruit de nos chants sacrés. Ils regardaient dans l'attitude du respect, et après la cérémonie nous entouraient avec sympathie. Des aumônes, distribuées abondamment à tous leurs pauvres, nous firent combler de bénédictions.

“ Près de la chapelle de la *Melleha*, un Couvent de Carmélites françaises, maltaises et italiennes, réalise la grande pensée de fraternité nationale qui est dans les vœux de tous et surtout dans les miens. C'est la prière et la pénitence sur la montagne, pendant que nous combattons dans la plaine.

“ Deux orphelinats, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles des Européens, sont préparés sur le même territoire. Les maisons n'attendent plus que leurs hôtes. Pour l'un, celui des filles, c'est le palais que j'ai acheté d'un ancien ministre de la marine de Si-Sadok, le bey défunt. Pour l'autre, je l'ai fait construire sur le point le plus élevé des collines qui bordent la côte.

“ S'il fallait maintenant vous dire les chiffres de toutes ces acquisitions et de tous ces travaux, vous verriez à quel total je suis ainsi déjà parvenu !

“ Nous avions compté sur les fonds que promettait la Loterie Tunisienne ; mais vous savez par suite de quelle concurrence acharnée en France entre tant de Loteries diverses et aussi par quelles attaques cette loterie a été combattue. Elle est donc bien loin d'avoir donné ce que nous attendions et tout est absorbé déjà par les œuvres en voie de s'accomplir.

“C'est donc sur la Providence, sur la charité du monde chrétien et, en particulier, sur la vôtre que nous devons compter uniquement. Que de choses il nous reste à faire, même après que nous aurons terminé celles que je viens d'énumérer rapidement ! Pour nous, pour le monde chrétien, Carthage est, comme je l'ai définie, une sorte de grand reliquaire. Presque chacune de ses pierres se recommande par un souvenir. A ce point de vue, il est bien que les travaux et l'activité du commerce se soient, dans ces premiers temps, portés sur Tunis. Sa solitude et le silence conviennent mieux aux réflexions religieuses et à la prière.

“Je voudrais, je l'avoue, pouvoir acquérir tous les emplacements consacrés par de si grandes et saintes mémoires. J'espère que, peu à peu, la foi des chrétiens ferait le reste et les entourerait d'honneur.

“ Cette œuvre de réparation est déjà entreprise. Je l'ai commencée par l'amphithéâtre. C'est là que le plus grand nombre de nos martyrs a souffert la mort pour la foi. Son enceinte, ses premières assises, quoique recouvertes en partie par des terres accumulées, sont toujours visibles. Les ruines de ce monument qui était encore entier, il y a quatre siècles, sont au pied même de Saint-Louis, près du village de la Malga. Rien de plus vif que l'impression du voyageur chrétien, lorsque, dans cette solitude, il repasse par la pensée tant d'héroïques et sanglantes scènes. J'y ai lu ainsi, seul, un jour, lors de mon premier séjour en Tunisie, les actes du martyr de sainte Perpétue et de sainte Félicité. Tout se retrouve exactement encore dans la vaste enceinte ruinée : “ La porte de l'amphithéâtre, où on voulut faire prendre aux “ saints martyrs et à leurs compagnons, des habits consa- “ crés par les païens à leurs cérémonies sacrilèges ; ” l'estrade où se tenait Hilarien, le Proconsul, lorsqu'ils lui crièrent fièrement : “ Vous nous jugez en ce monde, mais Dieu vous jugera dans l'autre.” C'est sur le sol de cette même arène que Saturnin, Révoat, Saturus furent déchirés par les bêtes fauves ; que Perpétue “ retomba lorsqu'elle fut enlevée par “ une vache furieuse, et que, voyant Félicité que cette même “ vache avait cruellement blessée, elle courut à elle, et “ donnant la main, elle l'aida à se relever.”

“ Dans un angle, la porte *Sanavivaria*, par où elles sortirent un moment, et où Perpétue faisant approcher son frère et un catéchumène nommé Rustique, leur dit : “ Persévérez dans la foi ; aimez-vous les uns les autres, et ne soyez point scandalisés de mes souffrances.”

“ Nulle part cette lecture ne laisse un cœur chrétien insensible, même après tant de siècles ; mais là, sur le lieu même où ils ont souffert et versé leur sang, le premier mouvement est de baiser avec respect cette terre sacrée, et de chercher à la préserver d'une plus longue profanation. Les ruines appartenaient à la grande mosquée de Tunis. Le Bey, à qui je fis part de mon désir, donna l'autorisation de me les vendre. Elles sont à moi.

“ Combien je voudrais être assez riche pour y élever un monument, une chapelle à la mémoire de Perpétue, de Félicité et de tant de saints martyrs ! Combien je voudrais qu'à mon défaut, quelque généreux chrétien, sous les yeux duquel viendront ces lignes, voulût du moins le faire ! Je m'empresserais de tout lui céder.

“ J'en dis autant des lieux consacrés par la mort et la sépulture de saint Cyprien. C'est non loin de là, sur la même voie des Mappales, qu'il fut enseveli et souffrit le martyre. Ce lieu sacré, le R. P. Delattre crut l'avoir retrouvé. Il est encore, comme alors, entouré d'arbres et on y a découvert les ruines d'une basilique.

“ Reconstituons-nous jamais sur cette place, la Basilique où saint Augustin a prêché les panégyriques de S. Cyprien que nous avons encore, et qui est, dès lors, pour nous, doublement sacrée ?

“ Un autre vœu que je forme, parmi tant d'autres vœux semblables, est celui de consacrer sur le bord de la mer, un autel à sainte Monique, là où s'élevait, sans doute pour les marins chrétiens, dont il était le patron, un oratoire de saint Cyprien, cet oratoire où elle versa tant de larmes le jour de la fuite de son fils.

“ C'est lui-même qui, dans un sentiment d'humilité, nous a conservé, au V^e livre de ses *Confessions*, cette touchante histoire : “ En me faisant, dit-il, persuader d'aller à Rome pour y enseigner de préférence ce que j'enseignais à Car-

“ thage, vous me portiez, mon Dieu, à changer de lieu pour
“ me faire changer de vie...

“ Vous saviez seul la raison vraie de mon voyage, mais
“ vous me la laissiez ignorer aussi bien qu'à ma mère qui
“ pleura amèrement mon départ et me suivit jusqu'au rivage.
“ Comme elle me tenait étroitement embrassé, pour me rete-
“ nir ou pour partir avec moi, je la trompai, en feignant de
“ vouloir accompagner un ami, jusqu'au moment où le vent
“ lui permit de se mettre en mer. Ainsi, je mentis à ma mère,
“ et à une telle mère ! et je me dégageai d'elle... Cependant
“ elle refusait de retourner sans moi ; et ce ne fut pas sans
“ peine que je lui persuadai de passer la nuit dans un lieu
“ voisin de notre vaisseau, où il y avait un oratoire dédié en
“ l'honneur du bienheureux Cyprien. Mais cette nuit-là
“ même, je partis secrètement, pendant qu'elle persévrait à
“ verser des larmes et des prières. Que vous demandait-elle,
“ mon Dieu, par ses larmes, si ce n'est de ne pas me laisser
“ partir ? Pour vous, par un dessein plus profond, vous avez
“ exaucé le principe de ses vœux ; et si vous n'eûtes point
“ égard aux prières qu'elle vous adressait alors, ce fut pour
“ opérer en moi ce qu'elle ne cessait de vous demander. Le
“ vent se leva, enfla nos voiles, et bientôt déroba à nos yeux
“ ce rivage où, dès le matin, ma mère folle de douleur, rem-
“ plissait de ses plaintes et de ses cris votre oreille insensible
“ à ses gémissements, car vous vouliez m'arracher à mes
“ passions, par mes passions mêmes (1) ”

“ J'ai encore acheté l'emplacement de cette scène mémo-
rable. Est-ce qu'un jour une mère chrétienne, une de ces
mères qui ont pleuré sur leur Augustin, ne se sentira pas
inspirée d'élever là une chapelle aux larmes de sainte
Monique ?

“ Que d'autres souvenirs non moins vénérables épars un
peu partout à Carthage ! Je voudrais qu'un jour, comme à
Rome, comme à Jérusalem, chacun d'eux fût marqué par
monument de la piété chrétienne. Je voudrais pouvoir, dans
chacun de ces monuments, placer une partie du moins d
corps vénérables de nos saints, dispersés aujourd'hui sur toi

(1) Aug. Conf., lib. V., cap. 8.

les points des côtes de la Méditerranée, comme on a rapporté à Hippone les reliques de saint Augustin.

“ Mais il faut finir. Vous avez d'ailleurs maintenant un aperçu suffisant de notre œuvre en Tunisie : Rétablir tout d'abord ce qui est nécessaire à la vie d'un tel Diocèse, un séminaire, une résidence pour l'Evêque, des maisons d'école, une cathédrale avec sa prière perpétuelle confiée à un Chapitre que la Bulle d'institution m'oblige d'ériger et que je veux créer, avec le concours des pieux fidèles qui en fonderont les Prébendes, comme on le faisait autrefois ; et, en même temps,, retrouver, honorer, principalement à Carthage tous les lieux qui ont été les témoins de quelqu'un de ces actes de foi, de sainteté, de souffrance héroïque que l'histoire nous a conservés. Réunir les reliques de ses saints, appeler autour de ces nouveaux sanctuaires une population chrétienne et paisible, comme cela s'est fait pour tant de villes de notre Europe et ainsi, peu à peu, rétablir Carthage chrétienne, en attendant que sa situation admirable, ses traditions, son nom immortel, lui ramènent bon gré mal gré ses anciennes splendeurs.

“ *Instauranda Carthago!* Tel est notre programme. Combien l'aide de Dieu et le vôtre nous sont nécessaires pour le remplir !

“ Je m'arrête : car vos lecteurs se lasseraient sans doute de me lire. Heureux du moins si leur charité ne se lasse point de nous secourir.

Veillez agréer, Messieurs, l'expression de mes sentiments les plus dévoués en N. S.

“ † Charles Cardinal LAVIGERIE,
Archevêque de Carthage.”

LES MARTYRS DU NORD-OUEST

(De L'Etendard.)

LETTRE DE MGR GRANDIN AU PÈRE ET A LA MÈRE
DU R. P. FAFARD MARTYRISÉ AU LAC
A LA GRENOUILLE.

M. le Dr Charles Fafard de Montréal a eu la bonté de nous communiquer la lettre remarquable suivante, que Sa Grandeur Mgr Grandin a adressée à M. et Mde Fafard, de St. Cuthbert, père et mère du Rév. Père Fafard, martyrisé par les sauvages au Lac à la Grenouille.

Nous avons déjà eu occasion de dire que M. le Dr Charles Fafard était le frère du martyr du même nom.

Nos lecteurs nous saurons gré de leur donner cette belle lettre :

St. Albert, 27 août 1885.

A M. et à Mme Fafard, Saint-Cuthbert.

Monsieur et Madame,

J'ai enfin pu faire le voyage que j'avais tant à cœur, que j'avais voulu faire depuis près de quatorze mois et que malgré ma bonne volonté j'ai dû différer jusqu'au commencement de ce mois-ci.

C'est le mercredi, 5ème jour d'août, que j'arrivais à la mission détruite de St. Louis du lac d'Oignon, en compagnie des Rév. P. Rémas et Le Goff. Les sauvages des réserves environnantes y étaient réunis. Il ne s'y en trouvait pas un seul de la bande du trop fameux Gros-Ours. Sur 500 sauvages à peu près qui étaient réunis, au moins 300 étaient chrétiens. Ils n'avaient pas espéré une nouvelle visite des prêtres ; ils sentaient qu'ils méritaient d'être abandonnés parce que ceux de leur nation en avaient massacré deux qui leur étaient si dévoués et détruit deux établissements qu'ils avaient fondés avec tant de peine et pillé plusieurs autres.

Aussi, dès qu'ils nous aperçurent, tous accoururent à nous plusieurs en pleurant. Nous allâmes nous camper près du centre de notre mission de St-Louis, confiée aux soins du regretté P. Marchand, sous la direction du non moins regretté P. Fafard.

L'église, la maison, les écuries et décharges, tout était réduit en cendres ; nous ne pouvions découvrir dans les décombres que quelques ferrailles brûlées, des poêles, différents outils de menuiserie, le tout absolument hors de service. De la sacristie et de la bibliothèque qui, grâce à la charité de la généreuse famille du Père Marchand, étaient, on peut dire, richement pourvues, il ne reste absolument rien. Des chrétiens, ont pu se procurer quelques lambeaux d'ornements, appartenant à une des deux missions détruites, différents objets de piété, entre autres, le rosaire de votre digne fils, que je vous conserve comme une précieuse relique.

Malheureusement, les soldats ont passé avant moi. Les catholiques, par piété sans doute, les autres par curiosité ou pour d'autres motifs, ont tout emporté ce qu'ils ont pu trouver et se procurer au moyen des sauvages. Quand nous fûmes installés dans notre campement, je réunis tous les Chrétiens afin de me procurer tous les détails possibles sur les événements du deux avril. Tous rejetèrent la faute sur Gros Ours et sa bande et dirent que le coup avait été monté sans qu'ils en eussent connaissance. Quelques-uns, cependant, comprenant qu'il se tramait quelque chose d'étrange, avaient, la veille ou l'avant veille, engagé les Pères à s'éloigner ; mais ils s'y étaient refusés. Le jeudi saint, le P. Marchand se trouvait avec son confrère du lac la Grenouille ; les Chrétiens des deux missions étaient à peu près tous réunis dans l'église du P. Fafard. Pendant l'office les jeunes gens de Gros Ours forcèrent à y entrer les différents Blancs de la place, protestants et autres, et ils y entrèrent eux-mêmes, en costume de guerre, c'est-à-dire à peu près nus et tatoués d'une manière étrange. Cette circonstance dût troubler les officiants et leur causer de l'inquiétude. A peine l'office terminé, tous reçurent ordre de se rendre au camp de Gros Ours, missionnaires, sauvages, chrétiens, et blancs, quels qu'ils fussent.

Probablement qu'on n'obéit pas sans quelques observations. Les Pères marchaient en tête, récitant des prières. Ils se trouvaient déjà à une certaine distance des maisons, lorsque l'agent du gouvernement auprès des sauvages refusa d'obéir ; aussitôt une balle le fit tomber mort sur place. Le signal était donné. Presque dans le même temps, à côté de cet employé, un canadien ou métis, nommé Gouin, tomba mort. Delaney fut frappé lui aussi à peu près en même temps. Le Père Fafard pouvait, d'où il se trouvait, voir les victimes tomber ; le Père Marchand, au contraire, se trouvant dans un bas fond, pouvait entendre les coups de fusil mais ne devait rien voir. Le Père Fafard courut donc au secours du mourant et s'arrêta près de Delaney qui vivait encore. Pendant qu'il lui donnait l'absolution, une balle vint le frapper au cou, le renversa, mais ne le tua pas immédiatement. Le Père

Marchand se trouvait, comme je l'ai dit, dans un bas fond, à peu près à 300 pas de là. Entendant dire qu'on avait tiré plusieurs blancs et que son confrère venait de tomber, au lieu de fuir il vint pour les secourir. Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il reçut lui-même une balle sur le devant de la tête : sa mort fut instantanée. Il paraîtrait que le pauvre P. Fafard aurait recouvré ses sens et qu'il aurait essayé de se relever ; un sauvage passant près de lui, lui aurait dit : Ne remue pas, mon Père, fais plutôt le mort. Il se serait d'abord rendu à cet avis, mais quelque temps après, n'étant sans doute plus maître de lui, il aurait fait des mouvements qui firent connaître qu'il vivait encore et un misérable sauvage chrétien déchargea sur lui son fusil, à bout portant. Bien que ce sauvage, dans le but de se justifier, assure qu'il n'a achevé le Père que par pitié, sa conduite précédente fait supposer qu'il en a agi dans un tout autre but.

D'abord, c'était un Chrétien fort indifférent et nullement édifiant. Voulant, l'hiver dernier, suivant l'habitude des sauvages infidèles, rejeter sa femme légitime pour en prendre une autre, le Père Fafard, bien entendu, s'y opposa et fit même des démarches pour lui rendre impossible l'exécution de son coupable projet. Je suis porté à croire que la vengeance était, beaucoup plus que la pitié, le mobile de sa coupable action.

Il est aujourd'hui prisonnier à Régina et les débats découvriront probablement bien des détails que je n'ai absolument pu apprendre.

De tous les sauvages réunis au lac d'Oignon, je n'ai pu en trouver un seul qui ait été absolument témoin du massacre. Beaucoup m'ont dit : J'ai entendu tirer des coups de fusil, j'ai vu les établissements en feu, mais je n'ai appris que par rapports qui a tué et qui a incendié ; j'ai vu les Pères morts, mais je ne les ai pas vu tuer. J. Picher, le métis sur lequel je comptais le plus pour avoir des détails, me disait à Battleford, où j'ai pu le voir : Pendant le massacre j'étais gardé dans ma maison avec ma famille ; tout en entendant les coups de fusil, je pensais qu'on allait venir me dire de sortir pour me faire, à moi aussi, mon affaire. On me dit qu'il y avait dans le camp une pauvre vieille sauvagesse qui avait lavé les figures de nos chers Martyrs, je la fis approcher de moi et je la fis parler de manière à ce que je pusse l'entendre : Quand j'arrivai près des cadavres, me dit-elle, ils étaient déjà froids, tous les deux avaient la figure et les mains ensanglantées, ils tenaient d'une main leur croix qui était aussi rougie de sang. Le P. Marchand avait la tête percée d'une balle et le Père Fafard, outre la blessure qu'il avait au cœur, avait sans doute une blessure ailleurs, car le sang lui coulait le long du bras. Je fus puiser de l'eau dans le marais et leur lavai la figure, les mains et leurs croix.

La pauvre vieille sanglotait en nous racontant ces détails et les Pères et moi et peut-être quelques sauvages en faisons autant. Pendant que je les considérais ainsi, ajoutait-elle, je pensais aux douleurs que dût avoir la Très Ste-Vierge lorsqu'on lui remit le corps percé et ensanglanté de son Fils.

Il me semble que cette bonne vieille me communiquait cette bonne pensée pour vous surtout, chère Madame Fafard. Vous pouvez comparer vos douleurs à celles de la Très Ste-Vierge et avec d'autant plus de raison que la victime que nous pleurons ensemble, ressemble plus à la grande victime du Calvaire, car lui aussi est mort pour le salut de ses frères, pour le salut de ses bourreaux. Vous eussiez été heureuse, sans doute, de rendre à votre missionnaire ces devoirs que lui a rendus une pauvre sauvagesse ; cette circonstance vous eut rendue encore plus semblable à la Mère de douleurs, mais votre cœur n'y eut pu tenir et le bon Dieu vous a épargnée. Je félicitai cette bonne chrétienne de sa pieuse action et pour lui montrer ma satisfaction, je lui donnai une belle image du Sacré-Cœur. Mon Père, me dit-elle après, je ne puis plus vivre dans un pays où tant d'atrocités se sont commises. J'ai des parents dans les environs de St. Albert, je m'y rendrai ; mes trois fils travailleront chez les blancs et me feront vivre.

Je n'en finirais pas, si je vous racontais maintenant toutes les choses extraordinaires que les sauvages croient avoir vues. Ceux de la mission de St. Charles, du lac En Long, prétendent avoir vu le jeudi Saint au matin différentes croix rouges au ciel. Ayant entendu parler du projet des gens de Gros-Ours, 25 hommes armés, sous la direction du gendre du chef, se rendirent au lac la Grenouille pour défendre les gens de cette mission. Mais tout était fini lorsqu'ils arrivèrent et ils crurent trouver la raison de l'apparition d'une croix dans le massacre. Ils furent contraints de se joindre à la bande de Gros-Ours. Le vendredi saint, ils disent avoir vu deux hommes vêtus de blanc s'élever au-dessus de l'église brûlée et encore fumante ; ils assurent même avoir parfaitement distingué un autel dans le nuage et même le missel disposé comme pour dire la Ste Messe et un prêtre assis à côté qui semblait se préparer à commencer. Le jour de Pâques, ils assurent encore qu'étant réunis en grand nombre sur un coteau en face de la mission détruite ils aperçurent un nuage extraordinaire et crurent y distinguer deux prêtres s'élevant dans les airs. Ce nuage aurait tout à coup pris la forme d'une église et, avant d'y entrer, l'un de ces personnages, qui avait une croix à la main, aurait fait un geste de la main, assez semblable à celui que fait le prêtre en bénissant. Enfin, on dit que les criminels qui ont mis le feu, ont donné pour raison l'épouvante qu'ils

auraient eue d'un certain tableau du Sacré-Cœur qui leur aurait paru animé et les menaçant des yeux. En outre on dit avoir vu le diable s'attaquer à l'Enfant-Jésus et pour se défaire de ces visions effrayantes, ils auraient mis le feu à l'église. Je suis convaincu que l'imagination est pour beaucoup, sinon pour tout, dans toutes ces visions et apparitions, bien que ces croix que les gens du lac En Long disent avoir vues, ne pourraient guère, il me semble, être attribuées à la même cause, puisque les sauvages de là ignoraient, assurent-ils, ce qui s'était passé. Tout cela prouve au moins la haute estime et l'espèce de vénération que les chrétiens avaient pour leurs missionnaires, et les remords qu'éprouvaient les misérables qui les avaient mis à mort.

Le 6 août, après la sainte messe, nous laissâmes le Rév. P. Rémas avec les Cris et le R. P. Legoff et moi nous nous rendîmes au lac la Grenouille. Notre première visite fut, bien entendu, au cimetière ; tous les deux nous priâmes et pleurâmes sur les tombes de nos frères. Le vieux père du misérable sauvage qui a donné le coup de mort au cher Père Fafard, était venu du lac d'Oignon en même temps que nous. Bien qu'il n'eût point été témoin du massacre, il savait où les victimes étaient tombées, les ayant vues plusieurs fois. Il nous conduisit d'abord à la place où le P. Fafard avait été frappé à côté de Delaney ; il se coucha lui-même dans la position du cadavre de notre frère et s'unit à nous pour prier.

Quelques centaines de pas plus loin, il nous montra où était tombé le cher P. Marchand et se coucha aussi à la place où était son corps.

Ces deux places, comme tout le terrain, du reste, étaient recouvertes de grandes herbes en fleurs, mais la place même où nos pauvres frères avaient versé leur sang était absolument nue, on n'y découvrait pas le plus petit brin d'herbe.

Après avoir fait là différentes prières et marqué les places où ces dignes missionnaires étaient tombés, nous retournâmes au cimetière. Deux ou trois familles qui avaient eu connaissance de notre arrivée nous y attendaient et deux Montagnais, se trouvant là de passage, se joignirent à nous. Ayant revêtu les ornements pontificaux, nous chantâmes un *libera* sur les tombes ; puis, afin que les fidèles pussent s'unir à nous, nous récitâmes ensemble le chapelet. Pendant le chant du *libera*, me tenant sur mes gardes, je pus chanter tout le temps ; il n'en fut pas ainsi au chapelet ; l'émotion me gagna tellement que je dus le faire réciter par mon compagnon.

Quand nos prières furent terminées, j'engageai les assistants à revenir le lendemain pour les messes et nous allâmes ensuite visiter les ruines que nous n'avions pas encore vues. Quelle désolation ! Cet établissement si propre, si achevé, si complet en tout, grâce en partie à votre charité, cher Monsieur

Fafard, et à l'énergie et à l'activité de votre digne fils, il n'en reste absolument plus rien que des cendres et du fer brûlé. Il n'y a pas jusqu'à la cloche qui, suspendue à un clocher noir attenant à l'église et que, pour cette raison, le feu avait laissée intacte, ne soit disparue. Elle y était encore le 8 de juin, mais des soldats l'ont descendue et nous avons eu beau chercher, nous n'avons pu la trouver. Pour ce qui est du mobilier, des voitures, de la bibliothèque, de la sacristie, que le cher Père avait pu mettre sur un bon pied, grâce à votre généreuse charité et à celle de ses amis, tout absolument a disparu.

J'espère que le gouvernement me tiendra compte d'une partie de ses pertes, je le lui demanderai du moins ; mais supposons qu'il me paye absolument l'équivalent de nos pertes, ce qu'il ne fera pas, il y a quelque chose qu'il ne me rendra pas, ce sont mes zélés et dévoués missionnaires. Joignez-vous à moi, chers parents et amis de nos Martyrs, pour demander au bon Dieu d'autres missionnaires, aussi dignes que possible de leurs prédécesseurs. Nos pauvres chrétiens devenus orphelins me demandent de ne pas les abandonner. Beaucoup de ceux qui, jusqu'à présent, ont résisté à la grâce, semblent décidés aujourd'hui à embrasser la foi. Est-ce qu'autrefois le sang des martyrs n'était pas une semence de chrétiens ? J'espère qu'il en sera ainsi si nous obtenons par nos prières des ouvriers comme il nous en faut et les moyens pécuniaires pour les entretenir, relever les établissements de leurs ruines et en fonder même de nouveaux.

Je reviens à nos chers défunts. Des chrétiens n'ayant ni le temps, ni la liberté de les ensevelir, les portèrent avec respect dans le caveau de l'église, avec les corps de deux autres victimes. Mais les malfaiteurs ayant mis le feu à l'église, les cadavres furent passablement endommagés.

Il n'est pas vrai, suivant que certaines personnes l'ont rapporté, que leurs corps aient été mutilés. Les sauvages se sont permis ces traitements à l'égard des soldats, peut être aussi à l'égard de quelques employés du gouvernement, mais ils ont respecté les corps des prêtres.

En ce moment, je reçois le journal du cher P. Legoff. Il y a longtemps qu'il me l'avait adressé, mais, à cause de mes voyages continuels, il n'a pu me rencontrer que maintenant. Je vais copier mot à mot les renseignements qu'il me donne, concernant les faits du Lac la Grenouille.

Ce pauvre Père a été plus d'un mois, lui et ses chrétiens, prisonnier de Gros-Ours. Il parle d'une danse superstitieuse dont il a eu la douleur d'être témoin. C'est lui maintenant qui va parler :

“ Mais, Monseigneur, ce qui ajoutait encore à l'horreur de cette danse et achevait de lui donner un caractère vraiment

satanique, c'étaient les profanations que ces barbares y mettaient. Le croirez-vous, ils ont dansé avec les soutanes de nos deux prêtres et les ornements de nos églises. Vous représentez-vous bien le bel effet que devaient faire une quinzaine de démons de cette sorte, la tête ornée de plumes et de pendeloques, le visage affreusement barbouillé, celui-ci affublé d'une soutane, celui-là le dos couvert d'une chasuble en drap d'argent, un autre d'une chasuble en drap d'or, tel autre d'une chasuble en drap noir, tel autre d'une chape, etc. Enfin toutes les soutanes de nos Pères et tous les ornements de leurs églises y ont passé, sauf quelques voiles et manipules que des Métis du lac la Grenouille ont pu arracher à des sauvages moins pervers en les payant. Je leur aurais pardonné de bon cœur s'ils m'avaient fait partager le sort des bons Pères Fafard et Marchand. Je ne pouvais faire un pas hors de ma loge sans voir flotter au bras ou au cou de quelqu'un tantôt une étole tantôt une autre partie de nos ornements sacrés. Pendant le long mois que j'ai passé dans cet enfer, j'ai dû, presque chaque jour, subir, sans mot dire, le dégoût de voir passer et repasser devant moi un jeune homme vêtu d'une aube, autrefois magnifique, maintenant souillé et coupée à la taille du sire qui la portait. Un autre sauvage avait cru bien de se tailler un capot dans une chape du P. Fafard, un autre s'était taillé un tapis de selle dans une des plus belles chasubles. Et ce crève-cœur, je l'ai eu tous les jours de ma captivité, bien que pourtant il ait été tempéré par quelques adoucissements.

“ Il me fût d'abord bien doux d'apprendre que le sort de mes deux confrères, tombés sous les balles des assassins, avait touché le cœur de quelques personnes compatissantes qui n'avaient pas craint de rendre à leurs corps, et cela au péril de leur vie, le devoir que leur état réclamait.

“ Une vieille femme, nommée *Matchékekway*, racontait en pleurant à nos Montagnais ce qu'elle avait fait. Vu le péril auquel elle s'était exposée, alors que toute marque d'intérêt donné à nos deux martyrs ne pouvait qu'exaspérer les Cris, ce qu'elle avait fait, me parut grand à moi.

“ Qu'avait-elle donc fait ? Eh bien, elle avait lavé le visage des Pères Fafard et Marchand, lorsqu'ils étaient encore étendus au lieu où ils étaient tombés. Elle le fit dans un état de saisissement assez facile à comprendre, allant et venant de l'un à l'autre, s'y prenant et s'y reprenant encore, avec tout le respect et la tendresse d'une mère et, avec cela, cherchant dans son cœur une prière pour eux et ne pouvant que pleurer.

“ Ce premier devoir rempli, il s'agissait de transporter les corps en tel lieu où l'on put les ensevelir convenablement. Deux métis, sans calculer les dangers auxquels ils s'expo-

saient, mais n'écoulant que leur respect et leur dévouement, voulurent s'acquitter de ce dernier devoir, et tenant à faire les choses convenablement, ils revêtirent les deux corps d'ornements sacrés et les déposèrent ainsi dans le caveau de l'église, sans les couvrir de terre. Voilà ce que firent de grands cœurs. Vous savez le reste."

Ma citation est longue, mais je crois que, pour votre intérêt, elle ne l'est pas trop. Si j'en avais eu connaissance plutôt, j'aurais pu abrégé mon rapport à moi et c'en eut été mieux. Maintenant finissons.

Le feu, bien entendu, endommagea les cadavres, et l'église disparaissant, ils demeurèrent découverts.

S'il faut en croire un journal anglais de Winnipeg, je ne vois plus lesquels des soldats leur auraient donné une première sépulture, et cela avec tout le respect et la piété possibles. Quelques jours après, le Révd. P. Prévost, aumônier du 65e, qui avait tant à cœur d'honorer ses frères martyrs, put satisfaire sa piété paternelle en transportant les corps dans le cimetière de la mission, et cela, avec toutes les cérémonies de l'Eglise.

Le jour même que les soldats faisaient la première sépulture, le P. Prévost se trouvait à cinq ou six milles de là, avec les officiers et soldats du 65ème.

Ils eurent l'excellente idée d'élever une belle grande croix à la mémoire de nos martyrs, et l'aumônier la bénit. J'ai salué de loin ce monument de la piété des braves soldats canadiens, et ceux qui voyageront sur la Saskatchewan le feront comme moi.

Le 7 août, le R. P. Legoff et moi offrîmes le saint Sacrifice sur la tombe de nos chers martyrs, assistés des quelques chrétiens qui s'étaient unis à nous la veille, puis nous allâmes passer quelques jours avec nos bons Montagnais.

Le mardi, 11 août, je repassais encore et j'enfonçai autant que possible une planche à la place même où mes chers missionnaires sont tombés, afin de ne pas l'oublier. Le 12 au soir je renouvelais mon pèlerinage avec le bon Père Rémas qui, après avoir terminé sa mission auprès des Cris, voulut se donner la consolation de prier et de pleurer sur la tombe de ses frères et à la place où ils étaient tombés. Cette fois nous étions absolument seuls. Je vis cependant avec plaisir que ces tombes avaient été visitées après moi, car on avait déposé une fleur aux pieds des croix.

Maintenant l'établissement du lac la Grenouille est absolument détruit et je doute qu'il se relève de sitôt. Les sauvages honteux et effrayés s'en tiennent éloignés. Ceux qui y habitaient vont probablement se joindre à ceux des autres réserves.

Si les circonstances me permettent de relever la mission du lac la Grenouille, je ferai transporter dans l'église les corps de nos chers frères ; si je ne puis la relever, je les ferai transporter dans l'église de la mission la moins éloignée. Je ferai en sorte qu'on plante, plus tard, au moins une croix à chacune des places où nos chers Pères sont tombés.

Cher Monsieur et chère Madame Fafard, je suis presque honteux de ma longue lettre et de tous ces détails si intimes qui n'ont pu que vous faire répandre des larmes. Je ne regrette pourtant point de l'avoir fait, car, j'en suis sûr, ces détails, si tristes qu'ils soient, vous êtes heureux de les connaître. J'ai si peu de regret de vous les avoir écrits que je vais immédiatement les copier presque mot à mot pour les envoyer à la famille du regretté P. Marchand. Lui et le cher P. Fafard s'aimaient comme deux frères ; ils se voyaient souvent, ainsi que leurs autres frères des missions environnantes. Ils se soutenaient mutuellement dans leurs nombreuses difficultés. Tous les deux ont été, en même temps, victimes de leur dévouement, martyrs de la charité. Tous deux expirant l'un à côté de l'autre, la mort même n'a pu les séparer.

Je regrette que la distance qui sépare les deux familles qui les pleurent ne leur permette pas de se voir, de se communiquer leurs peines et de se consoler mutuellement.

La congrégation des Oblats et le diocèse de St-Albert sont comme deux autres familles qui se sentent frappées avec vous, qui mêlent leurs regrets et leurs larmes aux vôtres. Si les peines nous sont communes, nous partageons aussi la gloire et l'honneur de vos chers martyrs, ne l'oublions pas. Si les familles Fafard et Marchand ne peuvent se voir et communiquer entre elles, je m'efforcerai de leur servir d'intermédiaire. Bientôt, je l'espère, j'aurai la consolation de vous voir et, tôt ou tard, si Dieu me prête vie, je verrai aussi la famille Marchand.

En attendant, au nom de nos chers enfants, de nos chers martyrs, je vous bénis en commun et vous prie de me croire votre tout dévoué et respectueux.

† VITAL J. Ev. de St-Albert, O. M. I.

1

1